ÉTUDES BIBLIQUES

HISTOIRE DE LA PALESTINE

DEPUIS LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE JUSQU'A L'INVASION ARABE

PAR

LE P. F.-M. ABEL

DES FRERES PRÊCHEURS

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90

1952

SUPERIORUM PERMISSU

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum, die 9ª *Julii* 1951

P. BROT,

v. g.

TOME I

DE LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE JUSQU'A LA GUERRE JUIVE

PRÉFACE

L'histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe est trop étroitement liée aux derniers siècles de l'époque biblique pour être exclue d'une collection consacrée aux faits et gestes des populations du Proche-Orient et de leurs gouvernants. A commencer par la brillante personnalité du conquérant, il est indéniable qu'elle a provoqué une abondante frondaison de récits mythiques et de légendes dont le Pseudo-Callisthène a fourni le canevas aux auteurs de la gentilité comme de la Synagogue. Mais ce n'est pas à l'exploration de ce maquis que nous voulons arrêter notre attention. La figure et les actions du conquérant offrent une matière d'assez bon aloi dans le Livre de Daniel pour que nous ne soyons pas tenté d'en dégager une esquisse conforme à la vérité.

Le Voyant (Dan. II, 32) reconnaît sans peine dans la statue composite le symbolisme du ventre et des cuisses d'airain : ce sera le troisième royaume, un royaume d'airain qui dominera sur toute la terre, celui des Grecs qui précédera le royaume de fer, symbole de l'empire romain. Dans VII, 6, la même puissance survient sous la figure d'un léopard ayant quatre ailes d'oiseau et quatre têtes : Macédoine, Thrace, Syrie, Égypte. Un tableau encore plus expressif est celui du jeune bouc arrivant de l'Occident sans toucher terre (VIII, 5) ayant entre les yeux une corne très apparente avec laquelle il abat les deux cornes de l'empire médo-perse; mais à son tour sa grande corne se brise et fait place à quatre cornes, c'est-à-dire à quatre royautés qui s'élèveront à leur tour sans avoir la même force. Sous forme d'oracle se poursuit dans Daniel la succession des démêlés entre la dynastie des Ptolémées (les rois du Midi) et la dynastie des Séleucides (les rois du Nord) avec un détail surprenant jusqu'à la politique impie d'Antiochos Épiphane et le secours finalement accordé au peuple élu sous la direction de Michel, le grand chef du peuple.

Le caractère biblique de la geste d'Alexandre paraît bien marquer aussi un passage de Zacharie (IX, 1-8) qui complète opportunément

les rares données concernant la marche du héros macédonien à travers la Palestine, ainsi que le reconnaissait déjà Dom Calmet. Venant de la Haute-Syrie, le héros passe à Damas (il est vrai en la personne de Parménion), puis à Sidon, à Tyr. Une fois en Philistie, il terrorise Ascalon. Gaza subira les calamités d'un siège et son roi sera supprimé. Des auteurs classiques, seul Hégésias (historien du IIIe siècle) signale la mort et la qualité royale du défenseur de Gaza. Ashdod sera colonisée par des étrangers, l'orgueil du Philistin sera abattu et Éqron sera incorporé au vieil Israël.

C'est encore à notre recueil des Écritures que nous devons recourir pour étoffer la narration des faits et gestes de la période maccabéenne. Quelle lacune regrettable affligerait notre désir de savoir si nous avions été privés des deux livres des Maccabées! Le but de notre ouvrage peut se poursuivre plus avant grâce à la documentation fournie par Josèphe qui disposait de sérieuses sources d'information. Pour la période du Nouveau Testament la Bible vient encore à notre aide dans une certaine mesure avec les Évangiles, les Actes des Apôtres, les Pères Apostoliques auxquels il est juste d'adjoindre l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.

La suite des événements qu'envisage notre histoire comprend une étendue assez considérable dans le temps sinon dans l'espace pour fournir la matière d'un exposé assez volumineux même réduit à l'enchaînement essentiel des faits et des institutions qui en forme la trame. De la victoire d'Issos en 333 avant l'ère chrétienne à 640 après, date de l'entière prise de possession de la Palestine par les Arabes, nous comptons neuf cent soixante-treize années, près de dix siècles qui se répartissent en trois grandes périodes : la première comptant deux cent soixante-dix ans, la seconde trois cent quatre-vingt-huit, la troisième trois cent quinze.

La première période, qui mérite la qualification d'*hellénistique* traite de la région qui s'étend des deux côtés du Fossé Jordanien, des facilités et des obstacles que rencontre l'assimilation des populations assujetties; elle marque les étapes de l'hellénisation du pays et enregistre la réaction provoquée par des mesures et des croyances incompatibles avec la foi et les coutumes d'un bloc sémitique important. De là des efforts renouvelés pour contrecarrer l'administration et la politique de l'envahisseur jusqu'à l'obtention d'une certaine indépendance.

La seconde période mérite le nom de *romaine* non seulement à cause de la part que durent prendre la Syrie et la Palestine aux luttes d'influence entre les dirigeants romains sous les deux triumvirats,

mais surtout à cause d'une acceptation loyale du régime instauré par le petit-neveu de César, Octavius dit aussi Octavianus, qui rendra immortel le titre d'Auguste. Vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, il annihila les espérances d'un parti séparatiste et renforça l'unité fondée sur la collaboration de tous, récompensant les bonnes volontés, comme en fait foi l'inscription de Rhosos en faveur du navarque Séleucos. Il y eut des abus dans la suite, mais la machine administrative et la force militaire finissaient par rétablir l'ordre. Les Juifs devaient en faire une rude expérience. La répartition des troupes dans les provinces frontières, le développement du réseau des voies romaines contribuaient au maintien de la sécurité générale.

La troisième période *(la byzantine)* qui débute par le transfert de la capitale de l'Empire donne une physionomie chrétienne à l'administration dont le centre se trouve sur les rives du Bosphore. Si désormais, au point de vue politique, la Palestine participe au régime commun, elle n'en conserve pas moins des titres qui lui valent un rang privilégié en raison des souvenirs qu'elle cultive avec soin, des monuments qui s'élèvent sur des emplacements sanctifiés par quelques souvenirs de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Des extrémités de l'Empire on accourt pour voir le Jourdain, le Thabor, le Sinaï, le Nébo. On écrit des relations de voyage, on publie des listes de noms de lieux avec leur identification biblique. Plus que jamais la Palestine offre ce caractère biblique qui la distingue des autres provinces et lui vaut la faveur des exégètes et des pèlerins. Aussi bien dans cette troisième période elle conserve sous un aspect particulier la note qui lui vaut d'être considérée comme un des objets de la science exégétique et lui doit une place de choix dans une collection d'*Études Bibliques*. Sans avoir la prétention d'être un ouvrage de fond, cette histoire se présente comme un cadre où l'on a pris soin d'introduire quelques éléments nouveaux dus à des publications et des découvertes récentes. Il ne rend pas inutiles les études, les monographies ou les articles consacrés à des questions particulières. C'est ainsi que le besoin d'approfondir une question relevant du cadre de notre histoire trouvera satisfaction dans *le Judaïsme avant Jésus-Christ* par le P. M.-J. Lagrange dont le but principal est l'exposition des doctrines du Judaïsme sans s'imposer des limites locales. Sur le terrain néo-testamentaire, on consultera avec fruit le bel ouvrage du même auteur bien connu sous le titre de *l'Évangile de Jésus-Christ*, pour ne pas mentionner la mine inépuisable des Commentaires de la même collection. Au point de vue monumental et historique, nous nous en tenons aux données solides de l'archéologie fondée sur l'étude directe des monuments et des

textes qui les décrivent, suivant la méthode critique et positive pratiquée depuis de longues années à l'École et dont les lecteurs intéressés trouveront le détail dans des ouvrages tels que *Jérusalem*, *Bethléem*, *Hébron*, *Emmaüs*, *L'authenticité des Lieux-Saints*. Nous n'ignorons pas les spéculations dont on est en train de s'engouer de nos jours pour plier l'ordonnance et le principe même des plus célèbres monuments chrétiens à de rigides et fuligineuses théories sur le culte des morts, le culte impérial et le culte des saints, comme si l'édifice chrétien en soi n'avait pas été ordonné d'abord au culte divin. Au lieu de concevoir par exemple la grande trilogie constantinienne des Lieux Saints comme un vulgaire décalque de quelque *heröon* banal de date mal assurée dans des enceintes hypètres, on préfère s'en tenir au témoignage de vestiges d'autant plus suggestifs qu'ils concordent avec les descriptions d'un Eusèbe et d'autres autorités qu'il est par trop arbitraire d'éliminer comme apocryphes. Il n'est évidemment pas malaisé de taxer les observateurs d'incompétence afin de faire prévaloir des interprétations *à priori*. Mais les faits sont obstinés et défient les théories qui ne les respectent pas.

Pour ce qui concerne l'administration de la Palestine et des pays voisins signalons la formation de la province romaine de Judée en 70 sous l'autorité d'un légat de rang prétorien qui commandait la X^e^ légion *Fretensis*. Après 130, cette province reçoit le nom officiel de *Syrie-Palestine* avec, en plus, le commandement de la VI^e^ légion *Ferrata*. Le 22 mars 106, le royaume nabatéen est converti en province romaine d'Arabie, commandée par un légat prétorien ayant sous ses ordres la III^e^ légion Cyrénaïque et résidant à Bostra et parfois à Pétra. En 358, la Palestine est partagée en deux provinces, vers 400 en trois. La légion de Jérusalem ayant émigré sur les bords de la mer Rouge provoque ces changements. Sous Justinien le commandement des troupes est confié à un *dux* dont le ressort comprendra une ou plusieurs provinces. Des lignes de postes fortifiés garantissent la sécurité de la frontière. Arabes de l'Est et Nabatéens forment une partie importante des troupes de défense qui pactiseront finalement avec les tribus conquérantes du Yémen et du Hedjâz.

Jérusalem, 25 mars 1951. F.-M. ABEL, O. P.

Les trois cartes sont la reproduction des trois dernières cartes de notre *Géographie de la Palestine* (vol. II). Le plan de Jérusalem est emprunté au P. H. Vincent : *Evangile de J.-C.* du P. Lagrange.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PALESTINE SOUS LE RÉGIME GREC JUSQU'A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR POMPÉE

Pages

CHAPITRE Ier. — **Prise de possession de la Palestine par Alexandre**..... 1-21

I. — LES OPÉRATIONS..... 1-12

1. Plan de la conquête..... 3
2. Le siège de Tyr..... 7
3. Le siège de Gaza..... 10
4. Soumission de l'intérieur de la Palestine..... 12-21

II. — CONDITIONS POLITIQUES, ÉCONOMIQUES ET SOCIALES DE LA PALESTINE SOUS ALEXANDRE..... 12

1. L'administration 12
2. Le point de vue économique..... 14
3. Perspective ouverte aux connaissances pratiques..... 20

CHAPITRE II. — **La Palestine sous Ptolémée Ier et Antigone**..... 22-43

I. — PTOLÉMÉE ET LAOMÉDON..... 22

1. Le transfert du corps d'Alexandre à travers la Palestine..... 22
2. Occupation momentanée de la Syrie par Ptolémée..... 25

II. — PTOLÉMÉE ET ANTIGONE..... 27

1. Antigone prend pied en Syrie..... 28
2. La bataille de Palaegaza..... 30
3. Ptolémée prend Jérusalem et emmène des colons pour l'Égypte.. 31

III. — HÉGÉMONIE D'ANTIGONE..... 33

1. Antigone en guerre avec les Nabatéens..... 34
2. Campagne de Démétrios contre Pétra..... 36
3. Antigone mobilise en Syrie contre l'Égypte. — Son échec..... 37
4. L'administration d'Antigone et de Démétrios..... 39

CHAPITRE III. — **L'Œuvre de Ptolémée II et de Ptolémée III en Cœlé-Syrie**. 44-70

I. — LES RAPPORTS AVEC LES SÉLEUCIDES..... 45

1. La 1re et la 2e guerre de Syrie sous Ptolémée Philadelphe..... 47
2. La 3e guerre de Syrie sous Ptolémée Evergète..... 49

II. — INSTITUTIONS SOCIALES..... 50

1. Fondations des premiers Séleucides..... 51
2. Les villes ptolémaïques..... 52
3. Administration 60
4. Zénon et l'activité commerciale..... 65

Pages.

CHAPITRE IV. — **Lutte entre Ptolémée IV et Antiochos III au sujet de la Coelé-Syrie** 72-87
I. — LES CHAMPIONS. — OUVERTURE DES HOSTILITÉS..... 73
II. — LA QUATRIÈME GUERRE DE SYRIE..... 74
1. Campagne de 219..... 76
2. Campagne de 218..... 77
3. Campagne de 217 : Victoire de Ptolémée IV à Raphia..... 79
III. — PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR EN PALESTINE..... 81
IV. — LA 5e GUERRE DE SYRIE. — CONQUÊTE DÉFINITIVE DE LA CŒLÉ-SYRIE PAR ANTIOCHOS III. — PANION (198)..... 84

CHAPITRE V. — **La Palestine sous Antiochos III et Séleucos IV** (198-175). 88-108
I. — LA CHARTE D'ANTIOCHOS ET LA CONSTITUTION DE LA JUDÉE..... 88
II. — JÉRUSALEM ET SON TERRITOIRE..... 93
III. — LE MILIEU JUDÉEN D'APRÈS LE SIRACIDE..... 98
IV. — L'ÈRE DES SÉLEUCIDES EN CŒLÉ-SYRIE..... 100
V. — LES CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE MAGNÉSIE (190)..... 103
1. Fin d'Antiochos III (187)..... 104
2. Séleucos IV et l'épisode d'Héliodore..... 105

CHAPITRE VI. — **Antiochos IV Épiphane et l'hellénisation de la Palestine.** 108-129
I. — INTRODUCTION DE L'HELLÉNISME PARMI LES JUIFS..... 109
1. Prodromes d'une révolution hellénistique en Judée..... 110
2. Le grand prêtre Jason installe un gymnase à Jérusalem..... 112
3. Le grand prêtre Ménélas et le meurtre d'Onias III..... 116
II. — ANTIOCHOS ÉPIPHANE PILLE LE TEMPLE DE JÉRUSALEM..... 118
III. — FONDATION DE L'ACRA ET PROHIBITION DU JUDAISME..... 121
III. — ANTIOCHOS ÉPIPHANE ET LE CULTE DE JUPITER OLYMPIEN EN PALESTINE 124

CHAPITRE VII. — **La réaction antihellénistique sous Antiochos Épiphane.** 130-149
I. — LA PERSÉCUTION..... 130
II. — LES DÉBUTS DE LA RÉVOLTE..... 132
III. — LES PREMIERS EXPLOITS DE JUDAS MACCABÉE..... 132
1. Défaites d'Apollonios et de Séron..... 134
2. Absence d'Épiphane et victoire d'Emmaüs..... 136
IV. — LYSIAS ET LES MESURES DE TOLÉRANCE..... 139
1. La première campagne de Bethsour et les traités..... 139
2. La restauration de l'autel et la dédicace du Temple..... 141
V. — MOUVEMENT GÉNÉRAL D'ANTISÉMITISME RÉPRIMÉ PAR JUDAS ET SES FRÈRES..... 143-145
1. Campagnes d'Idumée, de Galilée et de Galaaditide..... 146
2. Quelques revers, dans le sud-ouest..... 146
IV. — FIN D'ANTIOCHOS ÉPIPHANE..... 148

CHAPITRE VIII. — **Les règnes d'Antiochos V et de Démétrios Ier**..... 150-170
I. — LA PALESTINE SOUS ANTIOCHOS V EUPATOR..... 150
1. Les débuts du gouvernement personnel..... 150
2. La bataille de Bethzacharia et ses conséquences..... 151
3. Le traité entre Eupator et Judas Maccabée..... 154
II. — LA POLITIQUE DE DÉMÉTRIOS Ier SOTER..... 156
1. Démétrios et le grand-prêtre Alcime..... 157
2. Nicanor et Judas Maccabée..... 159
3. Rapports de Judas Maccabée avec les Romains..... 161
4. Bacchidès et Alcime. — Mort de Judas Maccabée..... 164
5. Bacchidès et Jonathan. — Mort d'Alcime..... 165

Pages.

CHAPITRE IX. — **D'Alexandre Balas à Antiochos VI Dionysos**..... 171-190
I. — ALEXANDRE BALAS ET L'ASCENSION DE JONATHAN..... 171
1. Opposition à Démétrios Ier Soter..... 173
2. Jonathan devient grand prêtre..... 174
3. Mort de Démétrios Ier..... 174
4. Intervention de Ptolémée VI. — Jonathan stratège et méridarque. 175
5. Démétrios II et Alexandre Balas. — Deux ans de guerre civile... 177
II. — SOUS LE PREMIER RÈGNE DE DÉMÉTRIOS II..... 180
1. Accroissement de la Judée..... 181
2. Démétrios en danger a recours aux troupes de Palestine..... 182
3. Les Asmonéens champions d'Antiochos VI contre Démétrios II.. 184
4. Relations extérieures des Asmonéens..... 189

CHAPITRE X. — **Du gouvernement de Tryphon à la fin du règne d'Antiochos VII**..... 191-209
I. — LA TYRANNIE DE TRYPHON..... 191
1. Tryphon en Galilée réduit Jonathan en captivité..... 191
2. Simon devenu chef du peuple tient tête à Tryphon. — Mort de Jonathan 192
3. Avènement de Tryphon. — Simon revient à l'obédience de Démétrios II 195
4. Simon s'empare de Gazara et de l'Acra 196
5. Captivité de Démétrios II. — Simon et l'alliance romaine..... 199
6. Simon devenu ethnarque obtient un décret honorifique 200
II. — ANTIOCHOS VII SIDÉTÈS ET SIMON MACCABÉE..... 201
1. Sidétès se concilie Simon par des concessions et abat Tryphon.. 202
2. Sidétès se retourne contre Simon. — Guerre dans la plaine maritime..... 202
3. Mort tragique de Simon. — Son fils Jean dit Hyrcan lui succède.. 204
III. — ANTIOCHOS VII ET JEAN HYRCAN..... 206
1. Le siège de Jérusalem par Antiochos VII (133-134)..... 206
2. Fin du règne d'Antiochos VII. — Le nom d'Hyrcan..... 209

CHAPITRE XI. — **Du second règne de Démétrios II à la mort de Jean Hyrcan**..... 210-223
I. — LA PALESTINE AU RETOUR DE DÉMÉTRIOS II ET SOUS ALEXANDRE ZÉBINAS 210
1. Jean Hyrcan combat les Arabes, les Samaritains et soumet les Iduméens à la circoncision..... 211
2. Mort de Démétrios II. — Attitude de la Palestine sous Zébinas.. 212
II. — ANTIOCHOS VIII ET ANTIOCHOS IX..... 214
1. La guerre fratricide et l'autonomie des cités..... 214
2. Le siège et la ruine de la ville de Samarie par Jean Hyrcan..... 216
3. Politique de Jean Hyrcan. — Sa rupture avec les Pharisiens.... 219
4. Hyrcania..... 222

CHAPITRE XII. — **Les derniers rois Séleucides et les rois Asmonéens**.. 224-244
I. — LE RÈGNE D'ARISTOBULE I..... 225
II. — LE RÈGNE D'ALEXANDRE JANNÉE (103-76)..... 225
1. L'affaire de Ptolémaïs et la guerre entre Alexandre Jannée et Ptolémée Lathyros..... 226
2. Campagne de Jannée dans la vallée du Jourdain. — Prise de Gaza 229
3. Début de la lutte contre les Pharisiens. — Les prétendants séleucides..... 230
4. Campagne d'Alexandre Jannée à l'est du Jourdain. — Ses revers

Pages.

en Gaulanitide et à Sichem. — Répression de l'insurrection juive 232
5. Antiochos XII fait la guerre aux Nabatéens et succombe..... 234
6. Les expéditions d'Alexandre Jannée de 83 à 76. — Sa mort..... 235
7. Le royaume juif à la mort d'Alexandre Jannée. — Alexandrion et Machéronte..... 237
III. — Le règne d'Alexandra (76-67)..... 239-242
1. Les Pharisiens et la formation du Sanhédrin..... 239
2. Opérations extérieures. — Les Lagides. — Tigrane maître de la Syrie..... 242

Chapitre XIII. — **Les royaumes juif et nabatéen au temps de Pompée.** 245-264
I. — Essais infructueux de restauration séleucide. — Pompée érige la Syrie en province romaine..... 247
II. Aristobule II (69-63)..... 248
1. Aristobule s'empare du pouvoir..... 249
2. A l'instigation d'Antipater, Hyrcan II résiste. — Il est battu.... 250
III. — Les Nabatéens au déclin de la période séleucide..... 250
IV. — Pompée et les Juifs..... 255
1. Les revendications des partis soumis à l'arbitrage de Pompée.... 256
2. Le siège de Jérusalem par Pompée (63)..... 257
3. Pompée organise le sud de la province de Syrie..... 261

Chapitre XIV. — **Hellénisme et Orientalisme en Palestine au déclin de la période séleucide et à la veille de l'occupation romaine.** 265-285
I. — Survivance de l'araméen..... 265
II. — Religions indigènes et cultes grecs..... 266
III. — Légendes hellénistiques..... 270
IV. — Le mélange des races..... 272
1. Les noms propres..... 272
2. La fusion par la'rmée et les colonies..... 273
3. Orientalisation et Hellénisation..... 275
4. Hellènes et Syriens. — L'Oikouméné..... 276
V. — Littérature et philosophie..... 278
1. Les auteurs de langue grecque..... 278
2. Littérature juive palestinienne 281

DEUXIÈME PARTIE

LA PALESTINE DANS L'EMPIRE ROMAIN

(de 63 avant J.-C. à 325 après J.-C.)

Chapitre Ier. — **Sous l'influence pompéienne en Orient** (65-48 av. J.-C.). 287-302
I. — Aemilius Scaurus (62)..... 288
II. — Gabinius (57-55)..... 289
1. Répression du mouvement asmonéen et restauration des cités.... 290
2. Réforme administrative..... 292
3. Dernière tentative d'Aristobule II..... 292
4. L'intervention de Gabinius en Égypte..... 293
5. Nouvelles opérations contre Alexandre, fils d'Aristobule..... 295
6. Déboires de Gabinius..... 296
III. — Licinius Crassus (54-53)..... 297
IV. — Cassius Longinus (53-51)..... 300
V. — Calpurnius Bibulus (51-50)..... 301

Pages

CHAPITRE II. — **Au temps de l'hégémonie de Jules César** (48-44)..... 303-323
I. — LA SYRIE A PHARSALE AVEC METELLUS SCIPION..... 304
II. — L'ORIENT ABANDONNE POMPÉE..... 305
III. — J. CÉSAR EN ORIENT..... 307
1. Secours prêtés à César pendant la guerre alexandrine..... 308
2. Mesures administratives de J. César en Syrie. — Antipater nommé *épitropos*..... 310
3. Antipater et sa famille. — Les débuts d'Hérode..... 313
IV. — FAVEURS DE CÉSAR AUX JUIFS..... 317
V. — PROCONSULAT DE CASSIUS EN SYRIE APRÈS LA MORT DE CÉSAR (44-41)..... 318
1 .Violences de Cassius en Palestine..... 319
2. Mort d'Antipater (43)..... 320
3. Octavien et le deuxième triumvirat..... 321
4. Cassius et les Antipatrides..... 322

CHAPITRE III. — **Le gouvernement de Marc-Antoine**..... 324-346
I. — RÉGLEMENT DES AFFAIRES DE JUDÉE EN FAVEUR D'HÉRODE..... 324
II. — L'EXPÉDITION DES PARTHES EN PALESTINE..... 326
1. L'incurie d'Antoine..... 326
2. La trahison des Pompéiens..... 328
3. Les Parthes soutiennent Antigone contre Hyrcan et les Antipatrides..... 329
4. Déchéance des Antipatrides et d'Hyrcan. — Antigone roi et grand prêtre..... 333
III. — NOMMÉ ROI PAR LE SÉNAT, HÉRODE ENTREPREND LA CONQUÊTE DE SON ROYAUME..... 336
1. Les Parthes sont repoussés..... 337
2. Guerre entre Hérode et Antigone..... 338
3. Recours d'Hérode à Antoine..... 342
4. Victoire d'Hérode à Isana et prise de Jérusalem. — Fin d'Antigone..... 344

CHAPITRE IV. — **Le règne d'Hérode**..... 347-380
I. — LE ROI VASSAL D'ANTOINE (37-30)..... 347
1. Hérode et les Asmonéens. — La grande-prêtrise..... 348
2. Hérode et Cléopâtre..... 350
3. Hérode au moment d'Actium. — Sa guerre avec Malichos Ier..... 352
II. — HÉRODE DANS LA VASSALITÉ D'AUGUSTE..... 355
1. Octavien confirme la royauté d'Hérode..... 355
2. Hérode supprime les derniers Asmonéens..... 357
3. Auguste fonde l'empire en 27 avant J.-C. — La Syrie province impériale. — La Judée royaume allié..... 359
4. Caractère de la royauté d'Hérode Ier. — Son zèle pour le culte d'Auguste..... 361
III. — LES FONDATIONS ET LES CONSTRUCTIONS HÉRODIENNES..... 363
1. A Jérusalem..... 363
2. Fondation de Sébaste et de Césarée..... 368
3. Autres constructions en Palestine et dans les pays voisins..... 370
4. La reconstruction du Temple de Jérusalem..... 372
5. Les enceintes sacrées d'Hébron et de Mambré..... 379

CHAPITRE V. — **Le règne d'Hérode** *(suite)*..... 381-406
I. — LES BEAUX COTÉS DE LA SITUATION D'HÉRODE..... 381
1. Ressources de l'État..... 381
2. Faveur impériale..... 383

Pages

II. — Hérode et les Nabatéens 386
III. — La cour du roi 391
IV. — La famille d'Hérode ..... 392 ss.
1. Le procès d'Alexandre et d'Aristobule 393
2. Le procès d'Antipater 396
V. — Le gouvernement d'Hérode 398
1. Caractère du personnage 398
2. Politique intérieure 400
3. Démêlés avec les Pharisiens 403
4. Les derniers jours 405

Chapitre VI. — **Archélaos** 407-423
I. — La Paque sanglante 407
II. — La succession d'Hérode 408
III. — La guerre de Varus 411
IV. — Indices d'un premier recensement 414
V. — Gaius cœsar en Syrie 416
VI. — Archélaos ethnarque 417
1. Son administration et ses fautes 417
2. Les fils d'Hérode devant Auguste 419
— Exil d'Archélaos 419
VII. — **Quirinius, le recensement de l'an 6. — Liquidation des biens d'Archélaos** 421

Chapitre VII. — **La Palestine depuis les dernières années d'Auguste jusqu'à la fin de Claude** (6-54) 424-461
I. — La Judée province procuratorienne 425
1. Chef-lieu de la province de Judée 426
2. Attributions militaires du procurateur 426
3. Pouvoir judiciaire du procurateur 428
4. Administration des finances 429
5. Politique religieuse 430
II. — Les trois premiers procurateurs et la fin du règne d'Auguste (6-14) 432
III. — La Palestine sous Tibère (14-37) 434
1. Le procurateur Valérius Gratus (16-26) 435
2. Fondation de Tibériade 436
3. Gouvernement de Ponce-Pilate (27-37) 437
4. La politique d'Hérode Antipas. — Conflit avec Arétas 438
IV. — Hérode Agrippa Ier avant 41 443
1. Les débuts sous Tibère 443
2. Caligula confère la royauté à Hérode Agrippa 445
3. Caligula prétend introduire sa statue dans le Temple de Jérusalem 446
4. Agrippa Ier et l'avènement de Claude 447
V. — Hérode Agrippa Ier et le royaume d'Hérode-le-Grand 448
1. Sa politique judaïque 448
2. H. Agrippa et l'Église naissante 450
3. Le troisième mur de Jérusalem 451
4. Politique extérieure et mort 453
VI. — Retour de la Judée à l'état de province romaine 455
1. Le procurateur Cuspius Fadus 455
2. Le procurateur Tibère Alexandre 456
3. Le procurateur Ventidius Cumanus 457

Pages.

VII. — Traces du règne de Claude en Palestine et aux environs. 459

Chapitre VIII. — **La Palestine sous Néron jusqu'au début de la Guerre (54-66)** 462-482

I. — Le procurateur Félix (52-60) 463
1. Félix et les perturbateurs de la paix intérieure 464
2. Le grand prêtre Ananias et saint Paul 466
II. — Le procurateur Porcius Festus (60-62) 468
1. P. Festus et saint Paul 469
2. P. Festus et Agrippa II 469
3. Le succès des païens à Césarée 470
III. — L'interrègne. — Le martyre de Jacques, évêque de Jérusalem. — L'usurpation du grand prêtre Ananos 471
IV. — Le procurateur L. Albinus (62-64) 473
1. Administration d'Albinus 473
2. Les débuts de Fl. Josèphe 474
3. La politique d'Agrippa II 475
V. — Le procurateur Gessius Florus (64-66) 477
1. Caractère du dernier procurateur 478
2. Troubles à Césarée et à Jérusalem 479
3. Exécutions et combats de rue à Jérusalem 479
4. Interventions inutiles du tribun Néapolitanus et du roi Agrippa II. 481

Chapitre IX. — **Préliminaires de la Guerre Juive. — Campagnes de Vespasien et de Titus en Galilée** 483-505

I. — Les étapes vers la rupture complète des Juifs avec Rome ... 483
1. Suppression des garnisons romaines 483
2. Jeux de massacre 486
3. Échec de Cestius Gallus à l'automne de 66 487
4. Les partisans de la paix quittent Jérusalem 489
II. — Organisation d'un gouvernement autonome 490
1. Répartitions des districts révolutionnaires 490
2. Administration de Josèphe en Galilée. — Opposition de Jean de Gischala 491
3. Josèphe destitué par le Sanhédrin reste en fonction 493
4. Hostilités entre le gouvernement de Galilée et les troupes d'Agrippa
5. Coup d'œil sur le reste du pays 495
III. — Arrivée de Vespasien et ses premiers succès 496
1. Mobilisation de l'armée romaine contre la Galilée 497
2. Prise de Garaba et siège de Jotapata 499
3. Opérations contre Yapha et le Garizim 500
4. Ruine de Jotapata et capture de Josèphe 500
IV. — Soumission de la Galilée 501
1. Capitulation de Tibériade et prise de Tarichées 502
2. Conquête de Gamala, du Thabor et de Gischala 503

PREMIÈRE PARTIE

La Palestine sous le régime grec jusqu'à la prise de Jérusalem par Pompée. 333-63 avant J.-C.

CHAPITRE PREMIER

PRISE DE POSSESSION DE LA PALESTINE PAR ALEXANDRE

I. — Les opérations.

1. Plan de la conquête.

La victoire d'Issos avait ouvert à l'hellénisme les portes de l'Orient. En novembre 333 avant l'ère chrétienne, Alexandre franchissait le col de l'Amanos au-dessus de Myriandos. Le nom d'Alexandrette rappelle encore de nos jours dans ces mêmes parages le nom de celui qui entraînait ses troupes à la domination de l'Asie. Lui seul s'était senti de force à venger les côtes de la Macédoine et de l'Hellade des provocations de la puissance iranienne non seulement en libérant de son joug les populations grecques ou hellénisées de l'Égée et de l'Asie Mineure, mais aussi en déchaînant un mouvement de reflux vers l'Est, qui portât les phalanges macédoniennes à Suse, à Persépolis et jusqu'aux rives de l'Indus. Ce but éloigné ne pouvait-il être atteint sans retard après Issos? L'armée de Darius, toute disloquée, fuyait éperdument. Encore quelques jours et Alexandre, reprenant l'itinéraire des Dix Mille, entrait à Babylone.

Il en alla tout autrement. Au risque de laisser au vaincu le loisir de se refaire une armée grâce aux ressources inépuisables de son immense empire, le vainqueur résiste à la tentation de monter si tôt sur le trône des Achéménides et d'éblouir ainsi le monde grec qui, avec des sentiments divers, suit de loin la marche triomphante du

nouvel Achille. A la fougue du guerrier de l'Iliade, Alexandre unit une grande confiance en soi et dans l'avenir, sans qu'on puisse dire qu'il fût plus redevable à la chance, ἡ τύχη, qu'à la promptitude de l'intelligence, à la valeur, à l'ensemble des qualités qui élèvent un homme à la hauteur d'une grande tâche, où les philosophes voyaient la vertu, ἡ ἀρετή.

Que ce fougueux cavalier ait été capable d'esprit de suite, d'habileté politique et de stratégie de grande envergure, nous en avons pour preuve la décision, prise au lendemain de la victoire d'Issos, de ne pas s'enfoncer au cœur de l'empire du Grand Roi avant d'avoir soumis la Phénicie, la Palestine et l'Égypte. C'était, en somme, poursuivre la réalisation, commencée par la conquête des rives ouest et sud de l'Asie Mineure, d'un plan qui ne tendait à rien moins qu'à enlever aux Perses l'accès de la Méditerranée. De quel droit ces orientaux de l'Iran et de la Médie naviguaient-ils sur les eaux de ce bassin d'une civilisation qui leur était étrangère? Darius Ier et Xerxès n'avaient-ils pas transporté sur leurs vaisseaux les hordes barbares destinées à l'asservissement de l'Hellade? Et maintenant encore la flotte de Darius Codoman croisait dans les eaux grecques pour soutenir les dernières résistances du parti anti-macédonien. A vrai dire, la flotte perse se composait de bâtiments mis au service du Grand Roi, sur réquisition, par des sujets grecs, égyptiens et surtout phéniciens. En s'appropriant les bases maritimes et les arsenaux, on isolait la Perse au milieu du continent asiatique de façon à rendre à peu près nulle son ingérence dans la politique des Hellènes parmi lesquels les dariques largement distribuées avaient jusqu'ici semé la division et soutenu l'opposition. Quant aux vaisseaux guerroyant pour le compte de l'Achéménide, il serait toujours temps de les recueillir quand ils rejoindraient leurs ports d'attache.

Mettre la main sur le littoral phénicien afin de ruiner la puissance navale de l'ennemi c'était de la bonne guerre de représailles et, ce faisant, Alexandre remplissait avec fidélité sa mission de « stratège autocrate » que lui avait confiée la Ligue de Corinthe en 336. Du même coup à la grande satisfaction des états maritimes du monde grec, il abaissait la redoutable concurrente à laquelle, de Cypre aux Colonnes d'Hercule, les entreprises coloniales et commerciales de l'hellénisme se heurtaient depuis des siècles.

De la Phénicie, Alexandre comptait gagner l'Égypte, la sixième satrapie de l'empire perse que le pouvoir central mettait sans réserve à contribution. Sept cents talents d'impôts annuels pour le Trésor, cent vingt mille mesures de blé pour l'armée d'occupation, les revenus

des pêcheries du lac Moeris pour la reine, autant de ressources à soustraire à Darius et à exploiter en vue de la poursuite des opérations. De petites colonies grecques trafiquant le long du Nil ne demandaient qu'à recevoir le nouvel envahisseur et les indigènes, blessés de la brutale administration d'Artaxerxès Okhos, étaient tout disposés à se donner à un chef respectueux de leurs usages et de leur religion, assez fort pour les détacher sans retour du corps de l'empire achéménide. Assuré de la fidélité de ce pays sur le bord duquel il aura fixé le centre de la culture hellénistique par la fondation d'Alexandrie, le conquérant s'élancera sans hésiter à l'assaut du monde oriental dont l'oracle d'Ammon lui aura promis le sceptre avec une victoire indéfinie.

Entre la Phénicie proprement dite et l'Égypte Alexandre traversa nécessairement la Palestine, une fois à l'aller, quand il fut recueillir l'héritage des Pharaons, une seconde fois au retour lorsqu'il reprit sa marche contre Darius qui l'attendait avec une nouvelle armée à l'est du Tigre. Le passage en Palestine n'a pas attiré l'attention des historiens classiques sauf en ce qui regarde le siège de Gaza. Pour eux, du reste, la côte jusqu'à cette ville passait pour phénicienne et le pays juif, confondu avec la Syrie, se perdait, comme un élément infime dans la vaste étendue de la cinquième satrapie. Sans éclat extérieur, fermé aux idées des peuples voisins, un tel canton devait être éclipsé par la proximité de régions plus fortunées, berceaux de civilisations brillantes, ayant une histoire à retentissement mondial. Mais ce n'est pas une raison pour négliger les rapports qu'Alexandre a pu avoir avec une petite province encore bien obscure et laisser tomber le peu que dissimule l'ombre où l'a plongée l'indifférence de l'histoire. Voyons comment avec tout le reste de la cinquième satrapie la Palestine est tombée au pouvoir du vainqueur et par quel enchaînement des faits ses habitants sont entrés en contact avec celui que Daniel appelle le roi de Yawan.

2. Le siège de Tyr.

Tandis que Balacros, un des sept gardes du corps, reçoit le gouvernement de la satrapie cilicienne pour garantir les communications entre l'Asie Mineure et la Syrie, Parménion est envoyé à Damas pour soumettre la région syrienne de l'intérieur, la conquête de l'hinterland devant aller de pair avec celle de la côte. Le lieutenant du roi réussit à mettre la main sur le trésor de Darius et sa suite royale. Cette opération a frappé l'imagination des historiens au point qu'ils ont

négligé de nous instruire du rôle militaire que Parménion avait à jouer parallèlement à celui d'Alexandre. Rassuré à l'arrière et sur le flanc oriental, celui-ci descend à la tête de son armée sur la Phénicie.

En route, il rencontra Straton, fils du roi d'Arados, qui venait lui offrir, avec une couronne d'or, la vieille ville insulaire d'Arwad (île de *Rouad*), la belle cité de Marathos *(Amrit)* et, à l'intérieur, Sigon *(Sahyoun)* et Mariammè *(Miriamin)* sur la frontière orientale du petit État de Gérostrate qui se trouvait alors en mer Égée dirigeant une flotte au service du roi de Perse. Straton avait eu l'intelligence de présumer l'assentiment paternel [1]. Ce fut à Marathos qu'eut lieu le premier échange de lettres entre Darius et Alexandre. Au message hautain du Grand Roi qui contestait la royauté de son rival, celui-ci répondit qu'il revendiquait la qualité de roi d'Asie et repoussait la rançon pécuniaire et le traité d'alliance qui lui étaient offerts. En terminant, il priait Darius de ne pas fuir et de l'attendre afin de vider la querelle par un nouveau combat [2] Ce fut à Marathos également qu'Alexandre apprit la rafle énorme opérée à Damas par son vieux Parménion, aubaine qui le délivrait pour la campagne en cours de tout souci d'argent.

Refaits par le séjour de Marathos, les Macédoniens gagnèrent Byblos *(Djebeil)* qui capitula sans retard, puis Sidon animée d'une haine farouche envers les Perses au souvenir des rigueurs exercées contre elle par Artaxerxès III en 351. Aussi le vainqueur, plein d'égards pour une ville qui l'accueillait en vengeur, lui restitua-t-il son ancien territoire et sa constitution, remettant le pouvoir au descendant des rois de Sidon, Abdalonyme, qui menait une vie pauvre et obscure [3]. Alexandre trouvera chez les Sidoniens dans sa lutte contre Tyr une base d'opérations et un concours précieux.

Sur la route de Tyr le chef de l'expédition reçoit les envoyés de cette fière cité qui se disent prêts à faire ses volontés. Mais ils ne s'attendent pas à la prétention très arrêtée d'Alexandre d'offrir un sacrifice à leur dieu national le Baal de Tyr, Melqart, connu dans le monde méditerranéen comme Héraclès l'Archégète, dans son antique sanctuaire qui protège l'île des Tyriens. Vu l'incertitude du dénouement de la crise actuelle, ils avaient décidé que ni Perse ni Macédonien ne mettrait le pied dans la ville insulaire jalouse de sa neutralité. Que l'étranger sacrifie tant qu'il voudra au temple d'Héraclès à Palætyros sur le

1. Arrien, Anab. II, **13**, 7. Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, 121, 149, Pour Arvad *RB.* 1916, 565-592; 1917, 208 s.; l'État aradien *RB.* 1934, 539 s.

2. Arrien, II, **14**, 4. Radet, *Notes crit. sur l'hist. d'Alexandre.* 1re série, 33.

3. Arrien, II, **15**, 6. Q. Curce, IV, **1**, 19-26. Eiselen, *Sidon*, 69.

continent! Concession dont le descendant d'Héraclès sent toute l'insolence. Ce n'est pas là qu'il retrouvera le dieu dont les rois de Macédoine tirent leur origine : c'est à Tyr même qu'il a fait vœu de célébrer son culte en vertu d'un oracle de l'Apollon Pythien de Delphes[1]. Cet empiétement sur le privilège des rois-prêtres de Tyr compensera le sacrilège des Carthaginois qui avaient envoyé l'Apollon de Géla à Tyr où il était chargé de chaînes. Alexandre fait partager son sentiment aux gens de guerre en leur racontant que son ancêtre Hercule lui est apparu en songe sur les remparts de la ville et que, le guidant par la main, il l'a introduit dans la citadelle [2]. Il leur tient ensuite un discours très habile sur les inconvénients de laisser derrière lui une Tyr évidemment hostile et sur les avantages qu'il y avait à réduire une telle puissance [3].

Dès lors, en janvier 332, commença un siège qui devait durer sept mois, véritable travail d'Hercule propre à frapper l'imagination des peuples. Bâtie sur un rocher de 58 hectares à peine de surface où les maisons se développaient en hauteur par de multiples étages, la ville pouvait compter une population de 45.000 habitants. Sur le pourtour de l'île régnait une muraille en grosses pierres de taille haute de 150 pieds, surmontée de plusieurs tours de bois. Il y avait deux ports dont l'un s'ouvrait au nord-est de l'île, le Sidonien, l'autre au sud-est, l'Égyptien. Les rangs pressés des galères en interdisaient l'accès. Du côté de la terre ferme, la cité, pensait-on, était inattaquable. Un détroit d'environ 600 mètres de largeur qui, d'abord vaseux, mesurait trois brasses de profondeur aux abords de l'île, garantissait la ville à l'est. Le vent y soulevait des vagues qui en rendaient le passage aventureux [4]. Le défaut de flotte au début des opérations obligea pourtant Alexandre à atteindre la ville récalcitrante de ce côté au moyen d'une jetée de 60 mètres de large environ construite à travers le détroit malgré les projectiles des assiégés et les sorties des vaisseaux tyriens. La démolition de Palaetyros fournit les matériaux du remblai et le Liban les bois nécessaires à la confection des radeaux, des pilotis et des tours de protection. Riant de ce défi porté à Neptune, l'adversaire réussit à mettre le feu à la digue au moment où celle-ci atteignait le chenal navigable [5].

1. RADET, *Notes crit.*, 51 ss.
2. Q. CURCE, IV, **2**, 17. ARRIEN, II, **18**, 21. PLUTARQUE, *Alexandre*, XXIV, 2.
3. ARRIEN, II, 17.
4. RENAN, *Mission de Phénicie*, 526 ss. GUÉRIN, *Galilée*, II, 180 ss. FLEMING, *The history of Tyre*, chap. VII. POIDEBARD, *Syria*, 1937, 355 ss, 6 planches.
5. ARRIEN, II, **18**, 22. Q. CURCE, IV, **2** et **3**. DIODORE, XVII, 40 s. DROYSEN, *Hist. de l'hellénisme*, I, 283.

Après avoir relevé le courage des siens et remis en train la construction d'une seconde jetée plus large que la première et des machines de siège qui devaient être véhiculées sur le remblai, Alexandre se rendit à Sidon avec l'infanterie légère et les Agrianes en vue de réunir la flotte phénicienne qui, à la nouvelle de la victoire d'Issos, avait quitté l'amiral perse Autophradates. Arwad, Byblos, Sidon, Rhodes, Cypre joignent leur contingent naval à celui de Protéas qui commande aux vaisseaux de Lycie, de Macédoine et de Cilicie. Les 250 unités de cette escadre auront pour mission de bloquer Tyr par mer et de forcer, au besoin, les galères qui forment une barrière à l'entrée des deux havres.

A la nouvelle qu'une trentaine de Macédoniens chargés de surveiller les coupes de bois ou d'accomplir une reconnaissance à l'intérieur du pays ont été massacrés à l'improviste par des Arabes au Liban, Alexandre part de Sidon avec des troupes légères et atteint les coupables (sans doute des Ituréens) vers l'Antiliban. Les uns sont anéantis, les autres font leur soumission. Le Roman d'Alexandre a conservé le souvenir de cette équipée dans la grande Beqâ' [1].

De retour à Sidon le roi monte sur une des unités de la flotte qui se dirige sur Tyr en ordre de bataille. Les Tyriens refusant le combat barrent l'entrée du port Sidonien par un rang de trirèmes serrées l'une contre l'autre, éperon en avant. Le blocus commence avec le printemps de 332. En massacrant les prisonniers macédoniens sur le rempart, les assiégés ont commis l'irréparable et le refus de secours de la part des Carthaginois les pousse à tenter au cours de l'été une sortie qui surprend les navires cypriotes, mais se voit réduite à néant par le génie d'Alexandre. Sur les vaisseaux et sur la digue achevée, des engins nouveaux sont créés et les ingénieurs militaires rivalisent en stratagèmes avec les défenseurs de la place. Le mois d'août amène l'assaut général et définitif. Le mur méridional est défoncé. On lance des ponts volants. Alexandre occupe deux tours avec sa troupe d'élite et se rend par le chemin de ronde jusqu'au palais royal. Devant l'Agénorion, huit mille Tyriens périssent les armes à la main. Les galères de Sidon, de Byblos, d'Arwad ont pénétré dans le port sud, les Cypriotes dans le port nord, et le flot des assiégeants envahit les rues. Des survivants de la ville conquise trente mille sont vendus comme esclaves, d'autres trouvent un refuge sur les bâtiments des Sidoniens qui compatissent à leur infortune, d'autres doivent la vie au droit d'asile du temple d'Héraclès, parmi lesquels le roi de Tyr Azémilcos et des Carthaginois venus en pèlerinage au sanctuaire de Melqart. C'est

1. Q. Curce, IV, **2**, 24; **3**, 7. Arrien, II, **20**, 4. Plutarque, *Alex.* 24. *RB.*, 1934, 543 s.

là qu'Alexandre accomplit son vœu par un sacrifice solennel en présence des troupes sous les armes pendant que la flotte pavoisée croisait à la hauteur de l'île. Il y eut des jeux gymniques et des courses aux flambeaux. L'hélépole qui enfonça le mur et la barque sacrée d'Héraclès furent placées dans le temple avec une inscription votive. Transformée en place d'armes macédonienne de la côte de Phénicie, Tyr reçut Philotas comme gouverneur.

3. Le siège de Gaza.

L'arrêt de sept mois imposé au Macédonien dans sa marche sur l'Égypte qu'il voulait gagner le plus tôt possible l'avait irrité au point qu'il fit mettre en croix le long du rivage deux mille vaincus échappés à la tuerie de l'assaut [1]. Un tel exemple invitait à la réflexion les voisins hésitants si tant est qu'il y en eût encore au moment où se terminait le siège de Tyr. Tout le pays jusqu'à Gaza n'offrit aucune résistance, et Gaza n'aurait probablement opposé aucun obstacle au passage des vainqueurs en route pour l'Égypte si la ville n'avait été au pouvoir d'un homme dévoué corps et âme au roi de Perse et assez présomptueux pour tenir tête à un envahisseur puissant. C'est ce que nous apprend Arrien : « Alexandre résolut d'accomplir l'expédition contre l'Égypte. Déjà tout le reste de la Syrie appelée Palestine avait passé de son côté, mais un certain eunuque du nom de Batis, commandant la ville de Gaza, n'obéissait pas à Alexandre. Recrutant des mercenaires arabes, ayant longtemps d'avance amassé du blé suffisant pour un long siège, confiant dans la force d'une place qu'il pensait ne pouvoir être prise que par la violence, il était décidé à ne pas recevoir Alexandre dans la ville [2]. »

Ce texte nous laisse entendre qu'avant de quitter Tyr le chef macédonien s'était assuré des dispositions de la Palestine et s'attendait à la résistance de Gaza. Plus préoccupés des opérations militaires que des incidents de la marche et des mesures administratives, les auteurs classiques, qui ne sont guère que des abréviateurs, ne disent rien du passage d'Alexandre à travers la Palestine. Nous savons seulement par un fragment du Pseudo-Scylax le nom des villes maritimes qu'il dut rencontrer et où sa flotte pouvait désormais relâcher sans crainte. Colonies phéniciennes la plupart, elles venaient d'échoir aux Grecs,

1. Q. Curce, iv, **4**, 1 s. Lever le siège de Tyr au milieu des opérations eût été fâcheux pour sa réputation et le succès de la conquête de la côte.

2. Arrien, ii, **25**, 4. Voir l'éloge de Gaza dans Polybe, xvi, **40**, 6. fragm. 19.

du jour où leurs métropoles étaient tombées au pouvoir d'Alexandre [1].

Située à quelque distance du littoral, Gaza avait mieux échappé à l'ingérence phénicienne que les villes maritimes, mais sa position sur la route de l'Euphrate au Nil l'exposait aux coups des conquérants qui se disputaient l'hégémonie des contrées orientales. L'élévation de son site et ses murailles, capables de la garantir des incursions nomades, pouvaient arrêter quelque temps de puissantes armées. Cambyse l'avait emportée d'assaut en 525 avant J.-C., pour en faire son quartier général. Il fut ensuite plus facile au roi de Perse d'obtenir du roi des Arabes passage et sûreté à travers le désert de l'isthme [2]. Il y avait de cela à peu près deux siècles quand Alexandre arriva sous cette place qui tenait en fait les clefs de l'Égypte. On était à la fin de septembre 332.

La sobre et juste description du site dans Arrien dénote le coup d'œil d'un officier familier avec la topographie tel que le devait être Ptolémée le premier Lagide : « Gaza est éloignée de la mer de vingt stades tout au plus. Les abords en sont sablonneux et enfoncés, et toute la mer avoisinante est peu profonde. La ville de Gaza était grande, bâtie sur un tertre élevé et ceinte d'un mur puissant. Elle formait la dernière grande agglomération quand on quittait la Phénicie pour l'Égypte au commencement du désert [3]. »

Cette esquisse prépare le lecteur aux difficultés qui attendent les opérations du siège : seuil continental qui tient les gros navires éloignés de la côte, sables et bas-fonds environnant la butte qui porte encore la majeure partie de la ville, butte avec ses vingt mètres d'élévation, rempart courant sur le rebord du tell, position en tête du désert de l'isthme à 3.500 mètres de la mer, tout cela se retrouve en ces quelques lignes.

Alexandre établit son camp au sud de la ville, côté où le rempart paraissait être plus vulnérable. A cause de la hauteur de la butte qu'il couronnait on dut au préalable élever une chaussée atteignant la base du rempart pour faire avancer les machines d'attaque. Au cours du sacrifice offert par le roi, on obtint un auspice qui présageait la chute de la ville ainsi qu'un événement fâcheux pour lui-même, s'il ne se gardait ce jour-là [4]. En effet une vigoureuse sortie des assiégés repousse les Macédoniens, incendie les engins et les abris des sapeurs. Alexandre manque d'être assassiné par un Arabe et tandis qu'il charge

1. *Geogr. Graeci Minores*, I, 79. Sur l'Arabie entre Gaza et Péluse, voir *RB.*, 1939, 530.
2. POLYBE, XVI, 40.
3. *Anab.* II, **26**, 1, *RB.*, 1931, 28 et 12 n. 3. 1935, 45.
4. ARRIEN, II, 26; Q. CURCE, IV, **6**, 7-12.

à la tête des hypaspistes, il tombe blessé à l'épaule par un carreau de catapulte. Batis le croyant mort revient dans la ville en triomphateur [1].

Sans attendre une guérison longue à venir, Alexandre ordonne un investissement de grande envergure où les machines de siège qui ont opéré à Tyr, arrivées enfin par mer, joueront un rôle décisif. Si le sable superficiel rendait pénible la manœuvre de ces hautes tours de bois munies de roues, le sable durci des vieilles dunes favorisait le creusement des mines destinées à faire crouler le rempart. Du reste, de nouveaux terrassements élevés tout autour de la ville servirent à hisser les engins balistiques d'où les Macédoniens dominant les murs de la cité envoyaient une grêle de projectiles. Bientôt des pans de murs s'effondrèrent sur les mines, mais les assiégés veillaient aux brèches; ils repoussèrent trois assauts au prix de lourdes pertes. Alexandre mit tout en branle, hommes et machines, pour que le quatrième assaut fût décisif. Assaillis de tous les côtés à la fois, les soldats de Batis sont débordés. Les chefs macédoniens assez heureux pour être les premiers dans la place ouvrent les portes aux phalangistes et dès lors un combat acharné ensanglante les rues où les Arabes se font tuer à leur poste. Du côté perse, dix mille Barbares perdirent la vie. Femmes et enfants furent vendus comme esclaves [2]. Quant à l'âme de la résistance, le fidèle Batis, tombé à demi-mort entre les mains du vainqueur, il aurait été attaché par les talons à un char conduit par le roi et traîné à toute vitesse autour de la ville, à l'instar du cadavre d'Hector traîné autour de Troie par Achille [3].

La ville de Gaza, vidée de ses anciens habitants fut repeuplée par des gens des environs et devint une place d'armes pour les vainqueurs [4]. Sous les murs de la ville assiégée, on avait vu arriver une ambassade hellène chargée par l'assemblée des Jeux Isthmiques de remettre au vainqueur d'Issos une couronne d'or. Maintenant le premier soin du chef de l'expédition était d'envoyer Amyntas avec dix galères en Macédoine quérir des recrues. « Quoiqu'il gagnât des batailles, remarque l'historien latin, ses forces se consumaient peu à peu et il ne pouvait avoir la même confiance dans le soldat des nations qu'il avait vaincues que dans le soldat de son pays [5]. » Alexandre

1. ARRIEN, II, 27; Q. CURCE, IV, **6**, 13-20. HÉGÉSIAS, fragm. 3. GATT, *Dict. de la Bible*, s. v. *Gaza*.
2. ARRIEN, II, 27, 3-7.
3. *RB.* 1935, p. 47; HÉGÉSIAS, fragm. 3. *RB.* 1939, 531. RADET, *Alexandre le G.* 105.
4. ARRIEN, II, **27**, 7.
5. Q. CURCE, IV, **6**, 31.

n'attendit pas le retour de cette mission pour gagner l'Égypte. Sept jours après avoir quitté Gaza, il était à Péluse.

4. Soumission de l'intérieur de la Palestine.

En marge des événements racontés par les abréviateurs classiques se classe la fameuse relation de Josèphe sur les rapports d'Alexandre avec les Samaritains et les Juifs, relation qui proviendrait de la fusion de deux récits, l'un samaritain concernant Sanballat et la fondation du temple sur le Garizim, l'autre juif traitant du grand prêtre Yaddoua ou Jaddous et de la visite d'Alexandre au temple de Jérusalem [1]. L'écrit samaritain aura voulu rehausser aux yeux des Grecs d'Égypte l'origine du culte du Garizim; l'écrit juif, qui est comme la contre-partie du premier, aura prétendu, aux yeux du même public, marquer la supériorité du temple de Jérusalem. On est ainsi conduit à rattacher ces deux documents à la polémique, historiquement attestée, entre les Juifs et les Samaritains d'Égypte au sujet de la sainteté de leur temple respectif qui se fit jour sous Ptolémée Philométor [2]. La valeur historique de récits tendancieux à ce point où pullulent anachronismes et invraisemblances est sujette à caution et la plupart des critiques modernes, y compris des Israélites, regardent la venue d'Alexandre à Jérusalem après le siège de Gaza et sa rencontre dramatique avec le grand prêtre comme fabuleuses et contraires à ce que nous rapportent les historiens classiques sur la suite des actions et sur le tempérament du héros macédonien [3].

La part du feu étant faite, il nous reste quelques bribes d'histoire qui permettent d'esquisser la prise de possession de l'intérieur du pays. L'adhésion de la Samarie et de la Judée, nous le savons par Arrien, eut lieu pendant le siège de Tyr [4]. Si occupé qu'il fût sur la côte, Alexandre s'inquiétait des dispositions de l'arrière-pays. Son *raid* vers l'Antiliban en est la preuve. Parménion à Damas, chargé de la Cœlé-Syrie, brisait la résistance des Syriens qui n'estimaient pas les nouveaux venus à leur valeur et durent se plier à leurs exigences [5]. Ces exigences comprenaient le versement des impositions

1. *Antiq.*, XI, **8**, 3-6 (313-345).
2. *Ibid.* XII, **1**, 1 (10); XIII, **3**, 4 (74-79).
3. Voir *RB.*, 1935, 48-56.
4. Anabase, II, **25**, 4 : avant de partir de Tyr pour Gaza, tout le reste de la Syrie Palestine était déjà soumis. Voir D. CALMET, sur ZACHARIE IX, 1-6 qui a trait à la soumission de la Philistie et à la mort du roi de Gaza.
5. Q. CURCE, IV, **1**, 5 : *Novum imperium Syri, nondum belli cladibus domiti aspernabantur; sed celeriter subacti, obedienter imperata fecerunt.*

et, s'il y avait lieu, la livraison des revenus en nature et des droits perçus par la cassette du Grand Roi. La lettre qu'Alexandre adresse de Tyr au grand prêtre juif, représentant du pouvoir civil à défaut du *peḥah*, est un rappel très normal d'avoir à lui payer l'impôt. Que Jaddous ait hésité à répondre à cette injonction, cela se comprend durant cette période de transition où l'on pensait se mettre, par la neutralité, à couvert des retours imprévus de la fortune. Ce fut la politique des Tyriens, celle qui fit leur malheur. Outre le tribut, Alexandre réquisitionnait les dons, les vivres et les renforts que le grand prêtre accordait précédemment à Darius[1]. Il est assez vraisemblable que le pacha indigène, moins scrupuleux que Jaddous sur la fidélité jurée au roi de Perse, ait mis plus d'empressement à procurer à l'armée macédonienne un contingent destiné aux corvées ou au service auxiliaire. Les 8.000 administrés que le nouveau Sanballat conduit à Tyr, la remise entre les mains du vainqueur d'Issos de la province qu'il administrait au nom du Grand Roi, cela peut rentrer dans le cadre historique, indépendamment du caractère forcé ou bénévole que de telles mesures pouvaient revêtir[2]. La présence de ces troupes racolées au passage, Quinte-Curce s'en porte garant quand il écrit, après le siège de Gaza, au moment de l'entrée en Égypte : *devictarum gentium militi minor quam domestico fides habebatur*, Alexandre avait moins de confiance dans les soldats des nations subjuguées que dans ceux de son pays[3]. La soumission des Samaritains n'allait pas tarder à subir une crise. Quant au district théocratique de Jérusalem qui aux yeux d'Alexandre passait probablement pour un de ces territoires sacrés dévolus à un temple fameux comme il en avait trouvé en Asie Mineure, il semble qu'il ait bénéficié de quelque arrangement. Le grand prêtre aurait obtenu pour son peuple la liberté d'observer la loi mosaïque et l'exemption d'impôt tous les sept ans[4].

Avant de se rendre en Égypte, Alexandre avait subjugué, outre la Phénicie et la Syrie, la plus grande partie de l'Arabie, τῆς Ἀραβίας τὰ πολλά. A cette nouvelle, Mazacès établi par Darius satrape d'Égypte renonça à toute résistance et se résigna à recevoir le conquérant à bras ouverts[5]. Il s'agit ici non pas de la grande péninsule arabique mais de la zone qui, enveloppant la Palestine à l'orient et au sud, nourrissait

1. *Antiq.*, XI, 310-320 : le roi exige *dôra*, *agora*, *symmachia*.
2. *Ibid.*, XI, 321-325.
3. *Ibid.*, IV, 6, 31.
4. *Antiq.*, XI, 337-338. Sur la possibilité d'un édit de liberté, voir RADET, *Alexandre le Grand*, 133 s. *RB.*, 1935, 52-56.
5. ARRIEN, III, 1, 2.

une population arabe à demi-nomade ou sédentaire, c'est-à-dire la Transjordanie et l'Idumée. Alexandre, on l'a vu, s'était chargé de mettre à la raison l'*Arabia* de l'Antiliban. Parménion et son détachement cantonné à Damas n'auront pas été sans prendre contact avec le pays d'Outre-Jourdain si lié à la métropole araméenne devenue chef-lieu de la V^e satrapie [1]. Au surplus, de Gaza, durant les deux mois de siège, il était facile à la cavalerie macédonienne de pousser des pointes jusqu'à la résidence de pacha d'Arabie à Tell Duweir, ou sur les larges pistes caravanières du Négeb dans la direction de Pétra et du golfe Élanitique [2]. Quant à Cypre qui relevait aussi de la V^e satrapie, elle avait salué avec enthousiasme le grand succès de l'hellénisme à Issos et fourni 120 vaisseaux pour le blocus de Tyr.

II. — Condition politique, économique et sociale de la Palestine sous Alexandre.

1. L'administration.

Alexandre n'ayant pas l'habitude d'imposer un gouverneur général à un pays avant de l'avoir conquis, l'institution d'un satrape grec sur la Syrie ne doit se placer qu'après la décision de Gaza. La Cilicie n'avait reçu Balacros pour satrape qu'à la suite de la décision d'Issos. S'ils durent assumer les charges de l'administration de la Cœlé-Syrie, Parménion et Andromachos n'en furent pas satrapes pour autant. Leurs attributions étaient assorties au régime transitoire qui précéda le régime civil institué avec Ménon, fils de Kerdimmas. L'un et l'autre travaillaient à soumettre l'intérieur du pays, tandis que Ménon aura des troupes non pour la conquête mais pour la garde de la satrapie conquise [3].

Vers la fin du siège du Tyr, Parménion désireux de suivre l'expédition à Gaza et en Égypte céda sa charge de stratège administrateur de la Cœlé-Syrie à Andromachos, identique à l'amiral qui avait commandé les vaisseaux cypriotes devant Tyr ou seulement son homonyme [4]. Tandis qu'Alexandre s'attardait sur les bords du Nil et s'enfonçait avec témérité dans le désert pour consulter le dieu Ammon-Râ dans sa lointaine demeure de l'oasis de Siwah, les partis réfractaires

1. Le souvenir de ces randonnées se perpétuera dans les légendes des fondations de Gérasa et de Dion par des colonies de vétérans casés περὶ Βόστραν καὶ Ἀρ:θίαν par Alexandre lui-même.

2. F. M. Abel, *GP.*, II, 122.

3. Arrien, II, **13**, 7. La version de Q. Curce est préférable.

4. Q. Curce, IV, **5**, 9; Arrien, II, **20**, 9. Leuze, *Die Satrapieneinteilung in Syrien*, 258 s.

laissés derrière lui se berçaient du fol espoir de ne plus le voir revenir ou comptaient que son élan finirait par se briser contre les forces réunies par Darius dans la vallée du Tigre. Batis, averti en secret des projets du Grand Roi, n'avait-il pas arrêté son adversaire devant Gaza pour donner à son maître le temps de former une nouvelle armée? On ne sait trop ce qui piqua les Samaritains (leur histoire montre que parmi eux le levain de la sédition a toujours fermenté), le fait est qu'ayant attiré Andromachos dans un guet-apens, ils le brûlèrent vif. L'état d'esprit que trahissait ce forfait dut inquiéter Alexandre, car il hâta son retour d'Égypte et accourut châtier les meurtriers. La répression s'étendit à la ville même de Samarie où l'implantation d'une colonie macédonienne aurait à préserver désormais le pays de toute effervescence [1].

Ménon, fils de Kerdimmas, reçut la succession d'Andromachos avec la dignité de satrape que n'avaient eue ni son prédécesseur, ni Parménion. Héritant des prérogatives du satrape perse de l'*Abarnahara*, Ménon avait à organiser le pays conquis, à répartir le tribut, à le lever et à le transmettre, à disposer au gré de ses besoins, de l'élément militaire, comprenant dans son ressort des cavaliers confédérés et probablement une partie des troupes que Parménion avait amenées à Damas. De Samarie, Alexandre gagna Tyr au printemps de 331. Sacrifices à Héraclès, jeux et spectacles des grandes solennités grecques, concours dramatiques où les princes de Cypre avaient invité les plus célèbres acteurs du temps, Thessalos, Athénodore et Lycon, rien ne fut épargné pour fêter le ralliement des États grecs à la cause de la conquête et les succès récents, présages d'une fortune toujours plus grande [2].

Entre temps, un certain Arimmas avait succédé à Ménon. Aussi éphémère que ce dernier, Arimmas est destitué au cours de l'été 331 pour avoir apporté de la négligence à préparer ce qui était nécessaire à la campagne imminente à l'est de l'Euphrate. Il est remplacé par Asclépiodore, fils d'Eunikos, le jour où Alexandre franchissant le fleuve à Thapsaque passe en Mésopotamie [3]. En 329, c'est un Perse du nom de Bessos qu'on rencontre à la tête de la Syrie. Après la victoire définitive d'Arbèles, Alexandre pratiquait volontiers une politique de fusion entre Iraniens et Grecs. De plus, un Perse comme

1. Q. Curce, IV, **8**, 10 et **11**. Le Syncelle, p. 196. *Chron. d'Eusèbe* (Schoene, p. 114).
2. Arrien, III, **6**, 1. R. Cohen (Glotz), *Hist. grecque*, IV, 95.
3. *Arimmas* est à maintenir contre toute autre combinaison. De plus, Ménon n'a pas exercé sa charge avec d'autres. Audromacho deinde Menona substituit, écrit Q. Curce, IV, **8**, **11**. Leuze, *op. cit.*, 257-262.

Bessos avait l'avantage de posséder l'araméen, langue officielle de l'empire achéménide et usuelle parmi les populations syriennes. Le Perse Mazaios avait été investi de la satrapie de Babylone dès 331. Aidé d'un hyparque nommé Asclépiodore, district vraisemblablement du fils d'Eunikos, le satrape Bessos amènera à Alexandre pour les opérations de Sogdiane des contingents syriens et autres réunis sur la côte [1].

Quant à l'administration des districts de la Syrie, ci-devant *Abarnahara*, elle ne fut guère modifiée. La Phénicie conserva son régime spécial à raison de ses traditions et de sa destinée maritime. Les États qui avaient accueilli le vainqueur continuèrent à vivre sous leurs rois indigènes, mais Tyr et son territoire furent soumis à Philotas dont la *présidence* se substituait à la royauté, moins les attributions financières, car au-dessus de l'ensemble des principautés phéniciennes, Alexandre plaça un fonctionnaire, Koiranos de Beroea, chargé de lever le tribut. Les attributions de ce percepteur occasionnel ne dépassaient pas les limites de la Phénicie qui en fait se trouvait indépendante de la Cœlé-Syrie [2]. Il est possible que ce régime s'étendît aux villes de la côte palestinienne partagées entre les influences des métropoles phéniciennes. Gaza et son district arabe durent copier l'organisation de Tyr, et les provinces d'Azotos, d'Idumée et de Samarie échanger leur pacha contre un hyparque. La Judée resta soumise à son grand prêtre. La ville de Samarie, refondue avec des éléments étrangers, s'annonçait comme un centre de rayonnement hellénistique à l'ouest du Jourdain. Pour les districts à l'est de ce fleuve, nous ignorons jusqu'à quel point l'action du satrape de Damas se sera exercée sur les villages ammonites et les domaines des émirs [3].

2. Le point de vue économique.

Bien qu'il ne soit pas une production authentique d'Aristote, le traité des *Économiques* qui figure parmi ses œuvres est utile à consulter pour connaître le système financier en usage dans un grand empire depuis le trône jusqu'au particulier en passant par la satrapie et par la cité [4]. Après avoir établi les catégories des revenus suivant des éche-

1. Leuze, *op. cit.*, 290 ss.

2. Q. Curce, IV, **5**, 9. *Philota regioni circa Tyrum iusso praesidere.* L'existence d'un receveur général ayant plusieurs satrapies comme ressort est une hypothèse de Droysen sans fondement. Leuze, p. 272 ss. Menès n'est pas non plus un receveur de ce genre; c'est un hyparque chargé du trafic entre la côte syro-phénicienne et cilicienne et la Macédoine. Arrien, III, **16**, 9; Leuze, *Ibid.*

3. Abel, *Géogr. Pal.*, II, 126 s. à comparer avec 119-123.

4. Aristote, éd. Didot, I, 635-651.

lons, l'auteur écrivant au déclin du IVe siècle, révèle les mesures fiscales que durent adopter en temps de crise certains États grecs, ou des satrapes perses hellénisés ou des rois barbares. Dans ce choix d'anecdotes les fonctionnaires pouvaient trouver des expédients pour les cas où l'observation des principes était obstruée.

D'après notre économiste c'est au roi qu'il incombe de pourvoir son État de monnaies et d'en fixer la valeur relative. La revendication paraît viser l'anarchie monétaire régnant au dernier siècle de la domination perse quand satrapes et dynastes participaient au droit de frapper monnaie en leur nom, tolérance qui dans la satrapie de Babylonie se maintient pour Mazaios jusqu'en 328, et pour Séleucos au delà de 321. Les rois d'Arados, de Gébal-Byblos, de Sidon, de Tyr eurent leur monnaie particulière jusqu'à la conquête macédonienne [1]. A Gaza et dans la zone arabe qui s'étendait depuis cette ville jusqu'à Jenysos, près de Cheikh Zouweid furent émises ces monnaies dites philisto-arabes par Hill qui se répartissent en deux classes suivant qu'elles imitent le type athénien de la tête casquée d'Athéna et de la chouette avec la pousse d'olivier ou qu'elles représentent des types indépendants : bouquetin ailé, tête janiforme offrant un profil masculin et un profil féminin, femme richement parée, face de Bès ou Silène égyptien. Une série égypto-arabe analogue à la précédente sous ses deux formes provenait du Delta ou des villes de la Cariotide. Une conjecture de Babelon retrouve l'initiale de Batis, le défenseur de Gaza, sur quelques pièces philisto-arabes [2]. Deux exemplaires sinon trois portent l'estampille yhd = *Yehoud*, nom officiel de la province de Judée sous les Perses. Sur deux figures une imitation de la chouette athénienne, sur le troisième un dieu assis sur une roue ailée tient un oiseau à la main gauche avancée, ayant devant lui une grande tête barbue de Bès [3]. Nous avons là un indice du privilège de battre monnaie accordé par les Perses à la communauté théocratique des Juifs.

La monnaie royale en cours au temps de l'invasion d'Alexandre consistait en dariques d'or et en *sigloi* d'argent avec lesquels riva-

1. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2e partie, t. II, 502-628. Ajouter *QDAP.*, I, 10 ss. au sujet des statères phéniciens dont 95 suivant l'étalon attique et appartenant tous à des séries attribuées à Tyr, trouvés dans une filiale de cette ville près de Haifa à Tell Abou Ḥawam. *RB.*, 1935, 431 ss.

2. Babelon, *op. cit.*, 637-690. Hill, *Catal. of the greek coins of Palestine*, p. lxxxii ss pl. xix, 1-xx, 7, xlii. Lambert, Egypto-arabian, phœnician and other coins of the fourth century *BC* found in Palestine : *QDAP.* II, 1-10, pl. i-ii (1932). Sukenik, *JPOS.*

3. Babelon, *op. cit.*, 655., Hill, *op. cit.*, lxxxvi s. 47-54. XIV (1934), 178-184, pl. I-II; XV, (1935) 341 s.

lisaient les tétradrachmes athéniens. En dépit des trésors perses tombés en son pouvoir à Issos et à Damas, le vainqueur ne pouvait différer de battre monnaie en son nom, ne fût-ce que pour affirmer sa souveraineté. Tolérer la seule circulation des pièces de Darius n'était-ce pas démentir les prétentions de supplanter ce vaincu que le Macédonien affichait dans sa correspondance avec le roi fugitif? Son arrivée en Phénicie mettait fin aux émissions satrapales et aux autonomes d'Arados, de Byblos, de Sidon, de Tyr et de Gaza, et dans ces centres commerciaux Alexandre trouvait des ateliers monétaires pourvus de tout le matériel nécessaire et d'un personnel compétent pour une émission immédiate. L'atelier de Sidon lui rendit les plus grands services. C'est là que furent frappés pour la première fois, afin de supplanter les dariques, les statères d'or représentant la tête casquée de Pallas et, au revers, Nikè tenant une couronne et la stylis cruciforme. Sur le champ de ces statères primitifs des symboles grecs : couronne, caducée, massue, étoile, kantharos, sont les marques particulières des officiers grecs chargés alors du monnayage. En même temps paraissaient les tétradrachmes qui ont, au droit, la tête coiffée de la dépouille du lion de Némée qu'on désigne sous l'appellation d'Alexandre le Grand en Héraclès, et, au revers, Zeus aétophore assis. Ces monnaies frappées au nom d'Alexandre sont datées d'après l'ère d'Issos et l'on en possède de la 1re et de la 2e année de cette ère, soit 333-332, 332-331 avec l'initiale phénicienne du nom de Sidon. Les séries subséquentes de cette ville où l'on voit apparaître des drachmes, des trioboles et des oboles, s'échelonnent tout le long du règne d'Alexandre [1].

Sidon vint à l'aide d'Akè, lorsque le roi, occupé au siège de Tyr, voulut ouvrir à Acre en 332, un atelier monétaire qui fût en conformité avec l'importance que prendrait cette ville après la ruine de la cité assiégée. Les coins de la première émission de Sidon ont servi à la première émission d'Akè (332) signée d'un foudre. Les signatures des deux années suivantes consistent en lettres grecques probablement les initiales de deux magistrats ou officiers établis sur la ville ou sur l'atelier pour le temps de l'expédition autour de la Méditerranée, car en 329-328 la signature fait place à l'initiale du nom de ʿAcco, un *aïn*. Défense du flanc sud de l'armée macédonienne durant le siège de Tyr, base fort utile durant le siège de Gaza, le port d'Acre avait une importance qui n'avait pas échappé au conquérant. Pro-

1. Babelon, *Les monnaies grecques : Aperçu historique*, 101. Rouvier, *Numism. des villes de Phénicie*, à rectifier sur plusieurs points grâce à Newell, *The dated Alexander coinage of Sidon and Akè* (1916), p. 22-54.

fitant de la ruine de Tyr et de Gaza, il devient nécessairement le port de Damas.

L'institution monétaire d'Alexandre, supprimant la multiplicité des pièces disparates en circulation dans l'empire achéménide, favorisa les transactions commerciales d'un bout à l'autre des contrées qu'il subjugua. Ses espèces, statères ou tétradrachmes, seront émises par une foule d'ateliers d'Europe et d'Asie et l'on continuera à les frapper plus d'un siècle et demi après sa mort. Elles ont contribué à l'unification des diverses parties de l'empire. Alors même que plusieurs princes s'en disputaient la possession, elles maintinrent un lien entre les différents États hellénistiques. Les Lagides, il est vrai, répandront dans le Sud palestinien et les villes côtières une variante en harmonie avec les prétentions émises par le conquérant en Égypte : le type d'Alexandre en Zeus Ammon coiffé de la peau d'éléphant et portant les cornes de bélier imaginé après la fondation d'Alexandrie. Objet d'imitation aussi populaire que les anciennes chouettes, ces monnaies alexandrines se sont prolongées en Arabie jusqu'au Ier siècle de notre ère [1].

De l'avis de l'Économiste cité plus haut, les revenus de la satrapie se fondent avant tout sur l'agriculture d'où proviennent les dîmes rémunératrices, mais les troupeaux viennent en dernier lieu. Ce sont les deux sources de richesse de la Palestine, car les mines, les grands marchés, les douanes n'y tiennent qu'un rang secondaire. Les produits spéciaux de la vallée du Jourdain ont attiré l'attention des prospecteurs de l'armée d'Alexandre. Pline nous l'apprend au sujet des baumiers exploités à Jéricho, qui pourraient être pour le fisc une source de bénéfices très appréciables. Le naturaliste établit une comparaison entre le rendement de cette essence au temps d'Alexandre et celui de l'époque romaine. L'entourage du roi de Macédoine prenait intérêt à cette culture autant pour le profit qu'il en retirerait comme successeur du roi de Perse qu'à raison de l'étrangeté d'une essence si rare. En ce temps-là le rapport des deux jardins du domaine royal se limitait à 23 litres environ. Par suite d'une sérieuse amélioration chaque arbre eut un rendement de suc balsamique supérieur à ce total [2]. Quelque vingt ans plus tôt, Okhos avait dû réoccuper Jéricho, la Palestine, mêlée à la révolte des satrapes, refusant de payer les droits exigés par le Trésor. Les particularités du cheptel palestinien n'ont pas échappé à Aristote qui signale le mouton à large queue

1. Babelon, *op. cit.*, 690.
2. Pline, *Hist. nat.* xii, **25**, 117. *RB.*, 1935, 58.

adipeuse *(ovis laticaudata)* et la chèvre aux longues oreilles pendantes *(capra mambrica)* élevés en Syrie, races encore prédominantes en Palestine, sans parler des bœufs et des chameaux qui ont une crinière sur le garrot [1].

Du travail des individus, des industries dirigées ou patronnées par la cité, objet de l'économie du particulier ou de la ville, les découvertes récentes permettent de prendre une idée, ainsi les figurines de bronze d'Ascalon, la vaisselle d'argent de Tell Far'a, au sud-est de Gaza, le mobilier des tombes de Gézer et d''Atlît, les parures, armes, vases typiques des Ve et IVe siècles trouvés dans divers sites fouillés à l'intérieur du pays aussi bien que sur la côte et dont l'étude relève de la vie économique de la Palestine sous l'empire Perse. Parmi les objets de provenance étrangère on distingue les productions de l'industrie locale, rayonnement de l'art et de la technique de la Syro-phénicie qui, au temps de la conquête macédonienne, maintenait encore son antique réputation dans les domaines de la métallurgie, de la verrerie, de l'industrie textile, de la pourpre et des constructions nautiques [2].

C'est au souverain que le traité des *Économiques* réserve le règlement de l'exportation et de l'importation, ce double moteur de l'activité commerciale qui fait affluer le numéraire dans l'État, stimule l'industrie et l'exploitation agricole, pourvoit au manque de certaines denrées et au besoin de quelques articles de luxe à la mode. Sous ce rapport, on est unanime à reconnaître que la diffusion des produits manufacturés de la Grèce s'est affirmée dans la Méditerranée orientale et notamment au Delta, en Philistie, et sur la côte de Syrie plusieurs siècles avant la venue d'Alexandre.

En Palestine, des témoins caractérisés de la céramique peinte, à décor rouge ou noir, rhodienne, attique ou corinthienne des VIIe et VIe siècles ont été recueillis à Tell Djemmeh près de Gaza, à Ascalon et à Gézer, des fragments du Ve et du IVe siècles à Tell el-Hasi, Tell Djemmeh, Semou'a, Tantoura, 'Atlît [3]. A cette dernière période qui précède immédiatement l'hellénistique appartiennent de nombreuses monnaies grecques et surtout athéniennes (portant la hiératique Pallas et la chouette avec AΘE) trouvées isolément ou accumulées en trésor depuis la Babylonie jusqu'à l'Égypte et le sud de

1. *Hist. animal*, VIII, 28. Sur le psamosauros et la gerboise, *RB.*, 1934, p. 534.

2. *QDAP.*, V, 61-68; IV, 182-186; II, 47, 56; IV, 2-5, 14-19; V, 182 ss, ABEL, *GP.* II, p. 122. ROSTOVTZEFF, *The social and economic history of the hellen. World* (1941), I, 84, s. et notes 16, 17.

3. ILIFFE, *Prehellenistic greek pottery in Palestine*, *QDAP.* II, 15-26.

l'Arabie en passant par la Syrie et la Palestine. Indices manifestes des relations commerciales entre le pays grec et l'empire achéménide, ces chouettes athéniennes continuèrent à circuler sur les confins égypto-arabes et palestiniens estampillées d'une contremarque, l'initiale d'un nom de ville, de dynaste ou de satrape. Puis, ce numéraire importé d'Athènes étant devenu insuffisant pour la solde des mercenaires grecs, on s'ingénia à fabriquer des monnaies semblables à celles auxquelles étaient habitués les soldats grecs. Ces imitations orientales trahissent néanmoins la contrefaçon par un style particulier, des fautes de gravures et des contre-sens dans l'interprétation de certains détails des effigies [1]. Ces pièces étaient mises en circulation avec les pièces philisto-arabes dont il a été question plus haut. Les *Économiques* du Pseudo-Aristote racontent un trait de Chabrias persuadant Tachos de recourir à l'expédient suivant pour avoir à sa disposition des espèces sonnantes afin de payer les soldats : donner aux indigènes l'ordre de verser les objets ou lingots d'or et d'argent, sauf à être remboursés graduellement par les monarques sur le produit des taxes futures.

Ces soldats qui exigeaient du métal monnayé dans un pays où les habitants s'en tenaient encore, dans les transactions ordinaires, au système d'échange, contribuaient à leur manière à la diffusion de l'hellénisme en Orient. La plaine philistine et Saron les vit défiler en 362 sous les ordres du roi Agésilas, allié des Égyptiens. C'était des hoplites lacédémoniens. Mais les mercenaires grecs allaient plus volontiers dans le camp adverse, séduits par l'abondante monnaie des Perses et l'assurance d'être payés. De 380 à 374 des milliers de mercenaires grecs avaient cantonné dans la place-forte d'Akè, attendant la décision du généralissime perse Pharnabaze et de l'Athénien Iphicrate chargés par Artaxerxès II d'envahir le Delta que défendaient les régiments de Nectanébo I, d'où l'élément grec n'était pas absent. Akè, aujourd'hui Acre, avait des relations commerciales avec l'Attique. Deux plaidoyers, l'un d'Isée, l'autre de Démostène, concernent des négociants hellènes qui trafiquaient dans cette ville [2]. En 352, ce sont des Thébains, des Argiens et des Grecs d'Asie qui figurent dans l'armée d'Okhos occupée à soumettre les rebelles de Syrie et de Palestine avant de reconquérir l'Égypte. L'aspect de l'armée d'Alexandre n'offrait donc rien de très nouveau aux populations de la V^e^ satrapie.

1. Babelon, *op. cit.*, 2^e^ p. II, 671. Rostovtzeff, *op. cit.*, 84 s.
2. Isée, Orat. iv, 7, Démosthène, *Orat.* 52. Schuerer, *GDJV.* II, 141.

3. Perspective ouverte aux connaissances pratiques.

Il est possible que le conquérant ait eu avec lui des officiers connaissant pratiquement ces régions pour y avoir commandé des compagnies à la solde du roi de Perse. Ce même entourage comprenait sûrement des esprits éclairés et curieux tels que Ptolémée, fils de Lagos, et Callisthène, neveu et disciple d'Aristote. Le Stagirite avait fait part de ses doutes sur certains phénomènes des pays d'Orient. On dut le renseigner sur la vraie cause de la crue du Nil et sur l'extrême densité et la stérilité du lac Asphaltite [1]. La campagne de 333 allait permettre de rectifier de grosses erreurs de la géographie du temps touchant la Caspienne et l'océan Indien. La côte syro-phénicienne de la Cilicie à l'Égypte n'avait déjà plus de secret pour les navigateurs grecs qui vivaient en sujets du Grand Roi. Avant l'expédition macédonienne, il existait une description de cette côte attribuée au Carien Scylax, amiral au service de Darius, célèbre surtout par son périple de l'océan Indien [2].

Les Grecs connaissaient-ils mieux les habitants de la Palestine? Il ne paraît pas, Hérodote se contente d'esquisser l'équipement militaire des Syriens de Palestine, c'est-à-dire des gens de la côte unis aux Phéniciens dans l'énumération des peuples enrôlés par Xerxès en 481 pour envahir la Grèce. Ils fournissaient ensemble 300 trirèmes à la flotte de transport. Mais lorsqu'il parle des Palestiniens circoncis, il est difficile de ne pas voir dans cette allusion du vieil historien les Juifs dont il semble ignorer le nom [3]. Ceux-ci étaient en général englobés dans l'appellation de Syriens, faisant partie de la marchandise humaine que les Phéniciens vendaient au monde grec. Joël reproche aux gens de Sidon de trafiquer des fils de Juda et de Jérusalem sur les marchés ioniens et Isaïe témoigne de cette diaspora forcée quand il dépeint le retour des captifs d'Assyrie, d'Égypte et des îles de la mer, c'est-à-dire des pays grecs [4]. Antique négoce si entré dans les habitudes que *Syros* avait fini par être synonyme d'esclave. Les Perses et les Égyptiens devaient connaître le Judaïsme comme une unité ethnique et religieuse. Ce point de vue qui n'échappait pas aux Phéniciens ne pénétra guère dans le milieu lettré des Grecs que vers 300 avant J.-C. suivant l'opinion commune. Aupa-

1. *RB.*, 1934, 531 ss MALLET, *Les rapports des Grecs avec l'Égypte de la conquête de Cambyse à celle d'Alexandre.*
2. *Geogr. Gr. minores*, I, 78. POLYBE, V, 68. DUSSAUD, *Topogr.*, 41 s. ABEL, *GP.* II, 116.
3. *Hist.* VII, 89.
4. Is. 11, 11; Joel, 4, 6.

ravant, on a le fameux passage de Cléarque de Soli sur la rencontre d'Aristote son maître avec un Juif de Cœlé-Syrie avec qui il conféra souvent. De ces entretiens, Aristote ou son disciple aurait conclu que les Juifs descendent des philosophes de l'Inde. Les philosophes s'appellent, dit-on, dans l'Inde Calaniens et en Syrie Juifs : ils tirent ce nom du pays qu'ils habitent, la Judée. Le nom de leur ville est tout à fait bizarre : ils l'appellent Jérusalémé. Cet homme était Grec de langue et d'âme et entretenait un commerce spirituel avec nombre de sages [1]. Ce Juif qui se piquait de philosophie ne peut être donné comme un type authentique de sa race. Il est vrai que la présentation des Juifs sous l'aspect d'une secte philosophique, à cause de ses observances de pureté légale, est une idée qui persistera quelque temps parmi les Grecs [2]?. Le rapport de Cléarque ne témoigne pas moins d'une connaissance assez restreinte et peu profonde du milieu juif. Les Grecs se donneront-ils la peine d'en prendre une notion exacte? On se le demande quand on lit dans le *Contre Apion* les absurdités qui couraient parmi les Gentils sur le compte du Judaïsme quatre siècles après Alexandre.

Les païens de la Syrie et de la Palestine avaient l'intelligence plus ouverte du côté de la religion des Hellènes et de l'art grec si lié au culte des dieux et au bien-être de l'existence. Avant 332, une certaine fusion s'était opérée entre les mythes phéniciens et grecs et, vers 400, l'art grec avait pénétré largement dans Sidon où l'on voyait trente ans plus tard régner Straton un zélé philhellène. En définitive, la conquête d'Alexandre n'inaugurait pas la pénétration de l'hellénisme en Orient; elle préparait un vaste champ d'expériences où cette pénétration serait organisée par ses successeurs.

1. Josèphe, *C. Apion*, I, 176-182. Reinach, *Textes relat. au Judaïsme*, 10, 12. *RB.*, 1934, 535.

2. Reinach, *op. cit.*, 7-13. Lagrange, *Le Judaïsme av. J. C.*, 500.

CHAPITRE II

LA PALESTINE SOUS PTOLÉMÉE Ier ET ANTIGONE

I. — Ptolémée et Laomédon.

1. Le transfert du corps d'Alexandre à travers la Palestine.

La mort d'Alexandre en 323 fut suivie non d'un partage immédiat, mais d'une réorganisation de son empire sous la présidence du régent Perdiccas chef de l'armée et administrateur général. Le commandement de la cavalerie échut à Séleucos, alors âgé à peine de trente ans. Ptolémée préféra s'éloigner de Babylone, centre actuel de l'empire où il était dangereux de se compromettre. Renonçant aux prérogatives de la dignité élevée de *somatophylax*, il accepta volontiers la satrapie d'Égypte qui comprenait, outre la vallée du Nil, la Libye et la région limitrophe du côté de l'orient qu'on nommait Arabie, la steppe étendue à l'est de l'Isthme de Suez dans la direction de la Nabatène [1]. La Palestine échappait à son administration. Comme au temps des Perses, celle-ci relevait de la satrapie de Syrie, la Transfluviale, qui allait de l'Euphrate à la côte méditerranéenne et de l'Amanus jusqu'à 20 kilomètres environ au delà de Rafaḥ [2]. Cette satrapie voisine de l'Égypte fut confiée à Laomédon d'Amphipolis qu'Alexandre, en 332, après la conquête de la Syrie, avait chargé de la garde des prisonniers de guerre parce qu'il possédait leur idiome, vraisemblablement l'araméen, langue officielle de l'empire perse et usuelle à l'orient et à l'occident de l'Euphrate. La diglossie du nouveau satrape était de nature à lui faciliter le contact avec ses administrés [3]. Nous ne savons rien de son gouvernement sinon qu'il dura à peu près trois ans.

Fonctionnaire consciencieux, Laomédon eut le malheur d'avoir

1. Arrien, *De rebus success. Alex.*, d'après Photius dans l'édit. d'Arrien (Didot), p. 241. La frontière asiatique du côté de l'Égypte dans *RB.*, 1939, p. 530 ss.

2. Abel, *G. P.* II, 111 et 125.

3. Arrien, *Anab.*, III, **6**, 6. ὅτι δίγλωττος ἦν ἐς τὰ βαρβαρικὰ γράμματα. La famille de Laomédon était originaire de Mytilène qu'elle avait dû quitter sous la pression des Perses. *PW.*, XII, 756 s.

pour voisin un brillant satrape décidé à se conduire en pleine indépendance et désireux de rendre à l'Égypte l'éclat et l'ampleur de l'ère des grands pharaons. Ptolémée avait été assez souple pour accepter le régime instauré par l'impérieux Perdiccas sous l'autorité nominale du bâtard Arridée, frère d'Alexandre, mais pratiquement il restait fidèle à l'avis émis par lui au conseil qui suivit la mort du conquérant : laisser le trône vacant et diviser l'empire entre les chefs d'armée qui appliqueraient chacun dans son domaine les décisions prises en commun. C'était le démembrement et l'autonomie à peine déguisés, dénouement inévitable. Ptolémée voyait juste et son plan eût été le plus avantageux aux peuples subjugués et le moins meurtrier pour les Grecs.

Administrateur avisé doublé d'un général valeureux et lettré, le Lagide eut vite fait de gagner la faveur des Égyptiens. Douze ans après son entrée en charge, une inscription hiéroglyphique vantait encore la vigueur de sa jeunesse, la sagesse de son esprit et la fermeté de ses décisions[1]. Compliment qui n'était point fondé sur le vide. Arrivé en Égypte en novembre 322, à l'âge de quarante-quatre ans, Ptolémée avait débuté par un coup de maître en conquérant la Cyrénaïque qui s'épuisait dans l'anarchie. Le monde grec lui en sut gré autant que les Égyptiens dont cette annexion flattait l'amour-propre. Il était encore prématuré de songer à mettre la main sur la Syrie qui venait d'être pourvue d'un gouverneur. En ce moment une telle conquête aurait été un acte de rébellion ouverte contre la constitution dont Perdiccas restait le vigilant gardien tout en travaillant sous le couvert du roi de paille, Arridée, à s'assurer pour son propre compte la domination universelle.

Ces vues ambitieuses n'échappaient guère à Ptolémée qui ne manquait pas de les contrecarrer sans outrepasser, autant que possible, la limite des accords établis en conseil. On avait décidé en particulier de transférer le corps d'Alexandre au temple de Zeus Ammon, reconnu officiellement pour le père du héros. Ptolémée avait sans doute suggéré cette détermination contraire aux vœux des Macédoniens qui eussent préféré avoir cette dépouille dans la sépulture royale d'Egeæ. Titre d'honneur et (suivant la croyance générale) garantie de prospérité pour le pays qui le posséderait définitivement, le corps d'Alexandre devait donc être dirigé sur l'Égypte. Pendant près de deux ans un groupe d'artistes travailla à l'exécution d'un char funèbre digne de la gloire du défunt. Perdiccas se réservait d'accompagner le corps

1. Texte dans Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, 105.

à sa dernière demeure avec le gros de l'armée macédonienne qui restait sous ses ordres. Dans ces conditions l'arrivée du cortège en Égypte devenait un danger pour le Lagide, objet des suspicions du régent. Le satrape ne serait plus le maître chez lui et il aurait des comptes à rendre. Ptolémée prévint le coup. Profitant d'un séjour de Perdiccas en Asie Mineure, il s'entendit avec l'officier chargé des préparatifs du convoi et le transfert eut lieu sans retard. Au fond, on ne pouvait incriminer l'accomplissement d'une décision du conseil. Que le satrape d'Égypte vînt au-devant du convoi avec des troupes jusqu'à Damas à travers une satrapie qui n'était pas la sienne et dont il avait envie, la piété de cette démarche le mettait apparemment à l'abri de tout reproche.

Telle fut la circonstance qui permit au subtil Ptolémée de se montrer en Syrie dans tout l'éclat de sa puissance. Randonnée toute pacifique, mais dont le chef sut profiter pour observer ce qui se passait chez son collègue Laomédon. Du reste la curiosité des populations de Syrie et de Palestine fut moins captivée à cette occasion par l'appareil militaire du satrape d'Égypte que par la splendeur du char funèbre chargé des restes du vainqueur de Tyr et de Gaza mort à Babylone. A chacun de ses angles, le véhicule était orné d'une Nikè d'or portant un trophée. Sa toiture formée d'écailles en pierres précieuses reposait sur des colonnettes d'or à chapiteau ionique. Les parois se composaient de panneaux représentant ici Alexandre, sceptre en main monté sur un char ciselé, escorté de Macédoniens en armes et de Perses portant la lance à pomme d'or; là des éléphants équipés pour le combat, montés par des Indous et des Macédoniens. A leur suite on admirait sur le troisième panneau des cavaliers en ordre tactique et, sur le quatrième, des bateaux armés pour l'abordage. Deux lions en or tournés vers l'extérieur gardaient l'entrée. Des têtes de lion tenant une lance entre les dents terminaient les moyeux. L'attelage comprenait soixante-quatre mulets robustes attelés par groupe de seize aux quatre timons de la voiture. Chaque bête, ornée d'une couronne dorée et d'un collier serti de pierres précieuses, portait deux clochettes d'or.

Sur ce véhicule somptueux, véritable temple ambulant, était placé le cercueil d'or qui renfermait le corps d'Alexandre recouvert d'aromates. Sa chlamyde rouge et ses armes étaient posées sur le couvercle. Au sommet du char un étendard écarlate faisait étinceler en flottant la grande couronne d'olivier qu'on y avait brodée en or[1]. Quant à

1. Diodore, *Biblioth.*, xviii, **26**, **27**. *RB.*, 1935, 564 s. Quatremère de Quincy, *Mém. de l'Institut royal*, iv, 315 ss.

l'itinéraire suivi par le convoi, nous savons seulement que le point de départ fut Babylone avec station intermédiaire à Damas avant de gagner l'Égypte [1]. On peut supposer que la traversée de la Syrie et de la Palestine fut plus lente que celle du désert. Il avait fallu tout d'abord se mettre hors de la portée de Polémon, familier de Perdiccas, opposé au transfert immédiat. Une fois en Syrie, sous la garde de Ptolémée et de ses troupes, le convoi était libre d'adopter une allure qui lui donnât le temps de frapper l'imagination des peuples. La renommée attirait de loin une foule de curieux autour de cette merveille. Diodore nous montre la population des villes qu'on traversait accourant en masses et se mettant à suivre le cortège, insatiable de la beauté du spectacle.

Ptolémée fit déposer le corps du héros à Memphis en attendant la construction d'un mausolée dans la ville qu'Alexandre avait fondée. Au lieu de reléguer la glorieuse dépouille dans l'Oasis d'Ammon, il entendait bien la conserver près de lui comme le talisman de sa capitale. A Philadelphe reviendra l'honneur de la transporter à Alexandrie pour en faire le centre de la nécropole royale des Lagides [2].

2. Occupation momentanée de la Syrie par Ptolémée.

La désinvolture avec laquelle Ptolémée s'était approprié le corps d'Alexandre mit le comble à l'irritation de Perdiccas déjà résolu d'abattre le trop puissant et le trop populaire satrape d'Égypte. Malgré l'absolution accordée à ce dernier par les troupes réunies au conseil, le régent, dès le milieu de l'année 321, partait de Damas pour livrer bataille à Ptolémée sur les bords du Nil. Deux échecs retentissants l'un devant le « mur des Chameaux » au Delta, l'autre en face de Memphis furent le bilan de cette campagne. Beaucoup de soldats de Perdiccas passèrent dans le camp opposé, d'autres se noyèrent ou devinrent la proie des crocodiles. Ceux qui restaient attribuaient ces revers à l'impéritie du général en chef à qui les officiers supérieurs refusèrent obéissance. Condamné par l'opinion de l'armée, Perdiccas fut assassiné en juillet 321. Sa disparition nécessita un remaniement administratif. Le vieil Antipater remplaça Perdiccas comme tuteur de la famille royale qui allait être ramenée en Macédoine. Antigone prenait le commandement en chef des troupes de l'empire avec le titre de « stratège autocrate, surveillant de toute l'Asie ». Ptolémée fut confirmé dans la possession de l'Égypte et de ses dépendances : Arabie,

1. Arrien, *De reb. succes. Alex.*, 243.
2. Pausanias, I, 7, 1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 20, n. 1.

Libye, Cyrène et les conquêtes qu'il pourrait faire du côté de l'Occident [1]. On remarquera qu'il n'est plus question d'Arabie parce que l'intention des administrateurs de l'empire était d'arrêter Ptolémée de ce côté-là et de réserver les droits de Laomédon, satrape de Syrie.

Ces arrangements conclus en automne 321 à Triparadisos, dans la vallée supérieure de l'Oronte, près de Ribla, ne contentèrent pas entièrement le Lagide qui songeait à s'étendre plutôt du côté de l'Orient. Il y était poussé moins par ambition personnelle que par les besoins économiques du pays soumis à son autorité. Sécurité, indépendance au point de vue commercial, intérêts de l'Égypte dans la politique générale du monde grec, guerre éventelle contre Carthage, pour tous ces motifs une flotte était nécessaire. Or le bois des constructions navales se trouvait non seulement à Cypre mais aussi dans les montagnes de Syrie. De plus, tant que les ports phéniciens demeuraient aux mains de ses ennemis, Ptolémée ne pouvait jouir sans crainte de son splendide isolement. Aussi fut-il amené sous la pression des mêmes nécessités à reprendre la politique des anciens pharaons en occupant à son tour les « Échelles du sapin » et le vieux pays de Ḫarou et de Retnou, passage obligatoire des envahisseurs continentaux du Delta et de la vallée du Nil [2]. « Ayant remarqué, écrit Diodore, que la Phénicie et la Coelé-Syrie étaient avantageusement placées contre l'Égypte, il mit tout en œuvre pour s'emparer de ces États [3]. » D'autant que, suivant Appien, la Syrie est comme un ouvrage avancé pour la défense de l'Égypte et la base des opérations contre Cypre [4].

La prise de possession ne rencontra pas de difficulté sérieuse, bien que Laomédon ait refusé de livrer à Ptolémée, même contre une pension élevée, la satrapie dont il avait la charge. Nicanor, un des amis du Lagide, vint donc à la tête d'une armée suffisante, dont une partie aurait été expédiée par mer, occuper la Syrie et établir des garnisons dans les cités phéniciennes. Laomédon, fait prisonnier, fut emmené en Égypte; d'où il réussit à s'échapper pour trouver un asile auprès d'Alkétas, frère de Perdiccas, dans les montagnes de Pisidie [5].

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis cette usurpation qu'Eumène

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 26 s. P. Roussel, *Hist. grecque* de Glotz, IV, 275-285. R. Cohen, *La Grèce et l'hellénisation du monde antique*, 471 ss.

2. Abel, *GP.*, I, 329 ss, 341.

3. xviii, **43**. Par Cœlé-Syrie il faut entendre ici toute la Syrie montagneuse et la Palestine. Voir *GP.*, I, 311.

4. Syr., **52**.

5. Diodore, xviii, **43**, Appien, *Syr.*, 52. C'est à tort qu'Appien, *Mithr.*, 9, fait expulser Laomédon par Antigone. A l'arrivée de ce dernier, Ptolémée était déjà maître de la Syrie, *PW.*, xii, 757.

stratège du nouveau régent, Polyperchon, envahissait la Syrie et se hâtait de construire dans les ports phéniciens une flotte pour résister à la fougue conquérante d'Antigone déchaînée contre tout le monde. Trop tard. Vainqueur de l'escadre de Polyperchon à Byzance, Antigone arrivait à marches forcées en Syrie à la poursuite d'Eumène qui gagnait précipitamment les provinces de Haute Asie où avec le concours des satrapes il soutint plusieurs attaques avant d'être pris et exécuté en 316. Eumène étranglé, Séleucos chassé de son gouvernement de Babylone qu'il tenait de la convention de Triparadisos, les trésors de Suse, d'Ecbatane, de Persépolis et de Babylone confisqués en vue de la guerre, Antigone revenait vers la Méditerranée décidé à joindre la Syrie aux satrapies d'Orient tombées en son pouvoir. Il croyait sans doute de son devoir de stratège autocrate de rétablir effectivement l'unité de l'empire d'Alexandre en face de collègues occupés à s'y tailler des principautés indépendantes. Il disposait pour cela d'une armée formidable, d'une réserve de 25.000 talents convoyés sur des chameaux et des chariots depuis les satrapies orientales et d'un revenu annuel des 18.000 talents qui lui permettait de lever à son gré des mercenaires et de construire des vaisseaux[1].

II. — Ptolémée et Antigone.

1. Antigone prend pied en Syrie.

Dans l'espoir que des complications attirant à l'ouest le trop puissant stratège de la grande armée le laisseraient comme en 318 paisible possesseur de la Syrie, Ptolémée temporisait. Tandis qu'il comptait sur la résistance de ses garnisons dans les places-fortes, sa flotte de cent voiles confiée à Séleucos, le satrape dépouillé de Babylone, se contentait de jeter l'alarme sur les côtes d'Asie Mineure et de croiser au large de la Phénicie et de Cypre. S'il était borgne, le vieil Antigone n'en avait pas moins l'œil à tout et son ardeur en cette année 315 défiait toute coalition. Campé devant Tyr qu'il projetait d'assiéger, il convoque les rois des cités phéniciennes et les hyparques ou gouverneurs des districts syriens, invitant les uns à le seconder dans la construction d'une flotte, exigeant des autres la livraison immédiate de quatre millions cinq cent mille médimnes de blé. Les vaisseaux des ports phéniciens étant au pouvoir de Ptolémée, il y avait tout à faire sous le rapport de la marine. Antigone réquisitionne huit mille ouvriers et

1. Diodore. xviii, **72** s. xix, **56**. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 39, 43, 45; P. Roussel, *op. cit.*, 298-306.

mille bêtes de somme pour couper et amener sur la côte des bois de construction abattus au Liban. « Cette montagne, ajoute Diodore de Sicile, s'étend le long de Tripolis, de Byblos et de Sidon, remplie de bois de cèdres, de pins et de cyprès admirables de beauté et de grandeur. Antigone désigna trois chantiers en Phénicie, Tripolis, Byblos et Sidon et un quatrième en Cilicie approvisionné en matériaux par le Taurus [1]. »

Laissant son lieutenant Andronique devant Tyr, il va lui-même prendre d'assaut Jopé et Gaza, remplace par des garnisaires à lui les soldats de Ptolémée qu'il incorpore à ses régiments. L'année suivante (314), réduite par la famine à capituler, la garnison égyptienne de Tyr sort avec les honneurs de la guerre après un an et trois mois de siège [2]. Riche de cinq cents vaisseaux nouvellement construits, Antigone devenait maître de la mer et des côtes d'Asie Mineure, pendant que Ptolémée était occupé à réprimer un soulèvement en Cyrénaïque, à châtier les partisans de son adversaire dans l'île de Cypre, arrivant même à piller les côtes de Cilicie et de Haute-Syrie d'où il rapporta en Égypte un énorme butin [3].

2. La bataille de Palaegaza.

Inquiet des agissements de Lysimaque et de Cassandre, membres de la coalition maîtres des régions occidentales de l'Empire, Antigone dut partir en guerre contre eux et confier la garde de la Syrie et des autres satrapies orientales à son fils Démétrios, le futur Poliorcète, alors âgé de vingt ans. L'occasion de recouvrer ses places perdues s'offrait on ne peut plus favorable au Lagide et Séleucos n'eut pas de mal à l'en persuader. Au courant des préparatifs de Ptolémée, le jeune stratège vint prendre position à quelques kilomètres au sud de la place-forte de Gaza, vers un tertre où l'on pensait qu'étaient ensevelies les ruines de la ville primitive de Gaza, nommé aujourd'hui *Tell el Adjjoul*. On était au printemps de l'année 312 avant notre ère et le Wâdi Ghazzeh pouvait encore fournir aux troupes une eau plus que suffisante [4]. De leur côté Ptolémée et Séleucos quittèrent Alexandrie pour Péluse à la tête de 18.000 fantassins et 4.000 cavaliers tant Macédoniens que mercenaires, suivis d'une multitude d'Égyptiens,

1. Diodore, xix, **58**. *GP.*, I, 342 s., 335.
2. Diodore, xix, **58, 59**.
3. Diodore, xix, **69, 79**.
4. Au sujet de la topographie de cette bataille voir *RB.*, 1935, 570 ss et flg. Le plus probable est que l'action s'est déroulée entre le Wâdi Ghazzeh et Deir el-Balah. Par raison de brièveté la plupart des historiens désignent cette bataille sous le nom de bataille de Gaza.

en partie armés, en partie chargés du train. Au bout d'une semaine, la distance de Péluse à la Vieille Gaza étant franchie, les deux armées se trouvèrent en présence. Démétrios se réservait de prendre l'offensive suivant un plan destiné, croyait-il, à dérouter des adversaires. Son aile droite composée de 1.500 cavaliers sous les ordres de l'Olynthien Andronique était rangée le long de la mer ayant pour consigne de tenir sans attaquer, de servir seulement de pivot au mouvement tournant du reste de l'armée dont le but était de jeter l'ennemi à la mer. Au centre 11.000 hoplites divisés en phalanges étaient précédés de 13 éléphants accompagnés d'infanterie légère. Démétrios, à l'aile gauche, commandait près de 3.000 cavaliers devant lesquels marchaient 30 éléphants et 1.500 fantassins dont 500 frondeurs perses.

Ptolémée et Séleucos s'aperçurent à temps qu'ils ne devaient pas porter leur effort sur l'aile droite ennemie, comme c'était l'usage, sinon ils seraient inévitablement acculés à la mer. Par chance, ils eurent le temps de changer leur disposition de combat. Trois mille cavaliers furent postés en face des escadrons de Démétrios et la bataille débuta à l'Est, d'abord sous des auspices favorables au jeune chef. Mais ce qui faisait sa supériorité, les éléphants, ces chars d'assaut de l'antiquité, devint en grande partie la cause de sa déroute. Le terrain plat et mou du littoral convenait parfaitement à la marche de ces bêtes qui perdent leur élan sur un terrain accidenté. En vétérans de la fabuleuse campagne des Indes, les deux chefs de l'armée égyptienne connaissaient les avantages et les inconvénients de cette arme dont ils étaient dépourvus. Rendre artificiellement le champ de manœuvre ardu et impraticable c'était briser l'assaut et semer le désordre dans les rangs de l'adversaire. A cet effet, des pionniers posèrent vis-à-vis des troupes de choc, des pieux munis de pointes de fer et reliés entre eux avec des chaînes. Derrière cette palissade, des lanceurs de javelots et des archers s'apprêtaient à recevoir les éléphants et les Indous qui les montaient. Quand, à la suite de vifs engagements de cavalerie, Démétrios fit donner les éléphants, une grêle de traits les accueillit à l'approche de la barrière. Les cornacs touchés roulaient sur le sol. Abandonnées à elles-mêmes, les bêtes en fureur piétinaient les piquets dont les pointes s'enfonçaient dans la partie molle de leurs pieds, ou restaient enchevêtrées dans les chaînes en barrissant de douleur. L'assaut tourna en débandade et les soldats de Ptolémée réussirent à capturer tous ces redoutables animaux.

Cet échec consterna les gens de Démétrios au point que la plupart de ses cavaliers tournèrent bride malgré les supplications de leur général. Lui-même, délaissé avec un petit groupe, fut contraint à la retraite.

Jusqu'à Gaza les troupes montées gardèrent leurs rangs serrés de façon à défier toute attaque des ennemis qui les poursuivaient. Du reste, la plaine spacieuse et douce favorisait une marche ordonnée. Vers le coucher du soleil, Démétrios dépassait Gaza, mais un corps de cavalerie, le quittant, pénétra dans la ville afin d'enlever les bagages. La cohue des bêtes de somme et des conducteurs qui se pressaient aux portes devint telle qu'il fut impossible d'empêcher les poursuivants de pénétrer dans Gaza qui tomba au pouvoir de Ptolémée. Cependant Démétrios arrivait à Azotos au milieu de la nuit après avoir couvert depuis Palaegaza une distance de 270 stades, environ 50 kilomètres. De là il envoya un messager au vainqueur pour traiter de la sépulture des soldats tués. Le vaincu en avait laissé près de 5.000 sur le champ de bataille; 8.000 des siens s'étaient rendus, d'autres avaient jeté leurs armes. C'était un désastre. Ptolémée se montra courtois et magnanime, félicitant de sa bravoure le jeune général [1].

3. Ptolémée exploite sa victoire : il prend Jérusalem et fait des captifs en Palestine. A l'approche d'Antigone, il regagne l'Égypte.

La retraite de Démétrios livrait à Ptolémée la Palestine et l'accès de la Syrie. Après avoir envoyé en Égypte les prisonniers de guerre, le vainqueur se mit à soumettre les villes de Phénicie soit en les assiégeant, soit en les attirant à lui par persuasion. Sidon passa de son côté, mais Andronique d'Olynthe qui avait commandé l'aile droite de Démétrios à Gaza, non content d'affirmer sa fidélité envers Antigone, reprocha à Ptolémée ses empiétements et lui ferma les portes de Tyr. La garnison de cette ville n'ayant aucun intérêt à résister à un « prince équitable et indulgent à l'excès non moins que généreux », écrit Diodore, se souleva contre Andronique qui dut fuir et tomba entre les mains de Ptolémée. Celui-ci oublia les injures dont l'avait accablé son prisonnier jusqu'à le combler de faveur et à l'admettre dans son amitié. Maître de Tyr, le satrape d'Égypte récompensa son ami Séleucos des services qu'il en avait reçus en lui accordant un corps de troupes pour rentrer à Babylone et récupérer la satrapie dont Antigone l'avait chassé [2]. Ce retour dans l'antique cité des Chaldéens a fait époque puisque sa date, le 1er octobre 312, marque le début de l'ère des Séleucides.

L'ignorance des choses juives affectée par Hiéronyme de Cardia, l'informateur ordinaire de Diodore pour cette période, ne doit pas

1. Diodore, xix, 80.
2. xix, 85, 4 et 5; 86, 1-5.

ruiner les témoignages qui attestent une prise de Jérusalem par Ptolémée Ier, roi d'Égypte, et très probablement à la suite de la victoire de Gaza[1]. D'après Agatharchide de Cnide qui florissait sous Ptolémée VI (181-146), le Lagide se serait emparé de la place-forte des Juifs à la faveur du repos sabbatique leur interdisant de porter les armes. « Lorsque Ptolémée, fils de Lagos, ajoute-t-il, envahit leur territoire avec son armée, comme, au lieu de garder la ville, ces hommes persévérèrent dans leur folie, leur patrie reçut un maître tyrannique, et il fut prouvé que leur loi comportait une sotte coutume[2].» La transplantation en Égypte d'un grand nombre de Juifs, corollaire de la prise de Jérusalem, est indiquée après la victoire de Gaza par Hécatée d'Abdère qui vivait dans l'entourage du Lagide: « Celui-ci, écrit Josèphe, fit de nombreux prisonniers dans la montagne de Judée, dans les environs de Jérusalem, sur le territoire de Samarie et le mont Garizim et les emmena tous pour les établir en Égypte[3]. » La lettre d'Aristée avait déjà mis en relief le caractère violent de cette mesure : envahissant tout le territoire de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie, le père du Philadelphe avait réduit les habitants les uns à l'émigration, les autres à l'esclavage, soumettant tout par la terreur; il déporta en Égypte jusqu'à 100.000 Juifs dont 30.000 environ furent mis en garnison dans les places-fortes du pays[4]. Les chiffres exagérés s'il ne s'agit que de la Judée peuvent être acceptés si l'on envisage ici la Palestine et la Phénicie. Quand ils n'étaient pas répartis comme butin entre les mercenaires du dynaste, ces captifs trouvaient des affectations dans les mines, les industries ou les exploitations agricoles[5].

Ptolémée se serait bien gardé de repousser les Palestiniens désireux de chercher fortune en un pays où les créations nouvelles pleines de promesses n'étaient pas à la merci de guerres incessantes qui désolaient la satrapie de Syrie. A ce propos Josèphe cite Hécatée qui nous présente un prince adouci et plein d'affabilité : « Il dit qu'après la bataille de Gaza, Ptolémée devint maître de la Syrie et que beaucoup des habitants, informés de sa douceur et de son humanité, voulurent partir avec lui pour l'Égypte et associer leurs destinées à la

1. APPIEN, *Syr.*, 50 : τὴν μεγίστην πόλιν Ἱεροσόλυμα. . ἣν δὲ καὶ Πτολεμαῖος ὁ πρῶτος Αἰγύπτου βασιλεὺς καθηρήκει.

2. Cité dans le *Contre Apion*, I, 209 s. *RB.*, 1935, 576 n. 5.

3. *Antiq.*, XII, 1, 1 (7). Cf. DIODORE, XIX, 85, 4.

4. Voir le texte § 12 et le commentaire par R. TRAMONTANO, *La lettera di Aristea a Filocrate*. 18 ss.

5. Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides*, 306, rapproche ces textes des données des papyrus. WESTERMANN, *PW.* s. v. *Sklaverei*, col. 928.

sienne. De ce nombre était Ézéchias, grand prêtre des Juifs, âgé d'environ soixante-six ans et haut placé dans l'estime de ses compatriotes, homme intelligent, avec cela orateur éloquent et rompu à la politique autant qu'homme du monde[1]. »

Grand prêtre honoraire, cet Ézéchias était un des chefs de l'aristocratie sacerdotale, vraisemblablement le trésorier du Temple, dont le nom figure sur une monnaie d'argent trouvée à Bethsour en 1931 devant l'inévitable chouette attique, tandis que derrière l'oiseau se lisent quelques caractères du nom hébreu équivalent à celui d'Onias I, le grand prêtre successeur de Jaddous[2].

Ptolémée ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Son général, le Macédonien Killès, qu'il avait envoyé sur l'Oronte pour déloger Démétrios, fut écrasé par ce dernier dans les marais de Myonte. Heureux de cette revanche prise par son fils six mois après sa défaite de Gaza, Antigone se disposa à le rejoindre en Syrie avec sa grande armée. A cette nouvelle, le Lagide, sur l'avis de son conseil, se résigna à évacuer cette satrapie dont aucun de ses collègues ne lui reconnaissait la possession. Nulle part il ne résisterait mieux que derrière les branches du Nil. Mais avant de partir, il jugea prudent de ruiner les défenses d'Akè et de Jopè, de Samarie et de Gaza[3]. Il est fort probable que Jérusalem fut démantelée à cette occasion. Enfin rassemblant toutes les troupes qu'il avait distribuées dans le pays et tout ce qu'il pouvait emporter en or et en nature, il se replia sur Alexandrie.

Éblouis par la vue de ce butin comprenant des œuvres d'art, de nombreux chevaux et des escadres, les scribes égyptiens présentèrent sous un jour glorieux toute cette expédition de 312 dans l'inscription hiéroglyphique de Pe et Tep trouvée au Caire en 1871[4]. La campagne en Cyrénaïque que mentionne ensuite ce document fournit sans doute à Ptolémée l'occasion d'installer en Libye et à Cyrène une partie des Juifs enlevés en Palestine[5]. S'ils affaiblissaient l'élément sémite en Syrie, les vides causés par les déportations ouvraient de larges espaces à la colonisation de cette région tandis que le transfert des populations préparait le terrain au judaïsme hellénisant d'Alexandrie et de Cyrène.

En somme, depuis son entrée en charge sur les bords du Nil, Ptolé-

1. *Contre Apion*, I, 186 s.

2. SELLERS, *The citadel of Beth-Zur*, 73 s. *RB.*, 1934, 317. Pour Onias voir *Antiq.*, XI, **8**, 7; XII, **2**, 4. *RB.*, 1935, 578. *DB.*, IV, 1815.

3. DIODORE, XIX, **93**, 7.

4. La traduction d'après Brugsch du texte entier de cette inscription honorifique du mois de juin 311 se trouve dans BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Lagides*, I, 105 ss.

5. *Contre Apion*, II,44.

mée avait pendant dix années tenté en vain d'annexer à sa propre satrapie celle de Syrie. Au cours des dix années qui vont suivre, cette dernière demeurera le cœur des États d'Antigone comme elle l'était depuis 315.

III. — Hégémonie d'Antigone.

Dans l'été de 312, Antigone pouvait croire son hégémonie reconnue depuis les rives de la mer Égée jusqu'à la Médie et son pouvoir solidement établi sur le pays compris entre l'Euphrate et la frontière de l'Égypte. Maître de la Syrie et de la Palestine que Ptolémée venait d'évacuer, il se persuada qu'il pourrait faire entrer aisément l'Arabie sous la suzeraineté macédonienne. Puisque Juifs et Syriens avaient échangé sans déplaisir sa domination contre celle de l'Égypte, il pensa peut-être que les Arabes accepteraient à leur tour son autorité sans trop de répugnance. Il déplaisait à son absolutisme que des peuples vécussent indépendants entre deux fractions importantes de son empire telles que la Syrie et la Babylonie ou dans les marches méridionales de ces provinces. Il s'en prit surtout aux Nabatéens qui n'étaient pas seulement des éleveurs de bétail, leurs caravanes de chameaux sillonnaient le désert chargées des richesses de l'Inde que leur apportaient à Pétra les Gerréens du golfe Persique et les Minéens du sud de l'Arabie : or, argent, pierres précieuses, épices, parfums et bois de luxe sans parler de la myrrhe et de l'encens de l'Hadramaut dont tous les cultes d'Orient faisaient une consommation énorme[1]. Rapports commerciaux avec l'Égypte, indifférence vis-à-vis de la politique antigonienne, résistance obstinée à toute ingérence étrangère, richesse de leurs entrepôts, autant de motifs qui incitèrent le champion de l'unité de l'Empire à faire la guerre à ces tribus réfractaires, afin de les dépouiller et de les faire entrer dans son vasselage.

La difficulté était d'atteindre ces Arabes dépourvus volontairement de cultures et de domiciles fixes, ce dont leur alimentation ne souffrait pas puisqu'ils avaient avec eux la viande et le lait de leurs troupeaux et connaissaient les plantes sauvages comestibles. Pour leur boisson, elle était fournie par des citernes dissimulées dans le désert qu'eux seuls pouvaient retrouver grâce à certains indices. Si toutefois la vie du caravanier s'accommode fort bien des habitudes nomades, le

1. En ce temps-là, les Nabatéens se chargeaient de fournir l'Égypte et la Palestine ainsi que les points côtiers d'exportation de ces denrées précieuses. Suivant l'expression de Diodore, ils convoyaient *vers la mer*. XIX, **94**, 2 S. *RB.*, 1937, 375, 378. Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, texte 34-40.

nomade devenu trafiquant doit avoir des entrepôts pour régulariser son transit et soustraire les marchandises à la cupidité des puissants qui se disputent l'hégémonie de l'Orient. L'exploitation des richesses naturelles du pays abandonnées par les derniers Édomites ne sera pas reprise de si tôt par les Nabatéens qui les ont supplantés. Au temps de la domination perse, les mines de cuivre et de fer de la ʿArabah avaient été délaissées sous prétexte que le rendement en était nul, mais en réalité afin d'empêcher l'étranger d'occuper et d'exploiter ce pays [1]. Il faudra attendre que les Nabatéens soient arrivés à l'apogée de leur civilisation pour que dans l'une ou l'autre de ces mines, au Wâdi Ṣabra en particulier, l'extraction du cuivre et du fer reprenne son cours interrompu.

1. Antigone en guerre avec les Nabatéens.

La nécessité d'entreposer en un lieu sûr et fixe les marchandises reçues et destinées à être convoyées, imposait aux Nabatéens un commencement de vie sédentaire. Si en cas d'alerte le bétail et les chameaux étaient poussés au désert, le déménagement des dépôts devenait embarrassant et périlleux.

Mais la configuration accidentée du centre de l'association commerciale de ces caravaniers permettait de parer à toute éventualité. Il y avait en particulier, au dire de Diodore, une roche (πέτρα) forte au delà de toute expression ayant une seule montée par laquelle les indigènes s'insinuent, quelques-uns seulement à la fois, pour y déposer leurs bagages. Lorsque les hommes s'absentent pour courir au loin ou prendre part aux marchés des environs, ils laissent sur cette roche dont l'unique accès peut être aisément défendu par une poignée d'hommes leurs biens, leurs femmes, leurs enfants et les vieillards [2].

La masse puissante de grès aux parois abruptes d'Oumm el-Biyâra, ancien nid d'aigle de la *Selà* d'Édom (1.160 m. d'altitude), représente ce refuge des Nabatéens. Seul un sentier creusé de main d'homme sur l'escarpement de la colline monte vers le sommet, sentier facile à bloquer à son point de départ comme à son arrivée. La montagne s'amortit par une spacieuse plate-forme où le sol ravalé permettait aux eaux de pluie de se déverser dans sept citernes creusées jadis par les Édomites. La difficulté d'accéder et de se ravitailler empêchait que ce sommet fût un séjour habituel. En temps normal, la population vivait en partie sous la tente, en partie sous les abris creusés par les

1. *Aristeae ad Philocratem epistula*, §§ 119, 120. *RB.*, 1937, 379.
2. Diodore, II, **48**, 6; XIX, **95**, 1 et 2, **97**, 1.

fils d'Édom dans les parois du labyrinthe grèseux de Pétra, où s'organisait le transit des denrées, non loin de la source d'es-Siagh, à l'ombre de la fameuse Roche [1].

Sur l'ordre d'Antigone, Athénée, l'un de ses *amis* ou courtisans, part à la tête de 4.000 hommes d'infanterie légère et de 600 cavaliers avec la consigne de faire une irruption subite parmi les Barbares et de leur enlever toutes leurs richesses. Instruit par son service de renseignement, le chef savait qu'une grande foire retenait la plupart des Nabatéens à deux journées de distance de Pétra. Au bout de trois jours et trois nuits de marche forcée par le fond de la 'Araba, il surprend la place et se rend maître de la Roche. On tue, on lie des captifs, on laisse des blessés sur le sol pendant qu'on fait main basse sur la provision d'encens et de myrrhe et sur le trésor contenant environ 500 talents d'argent. L'opération accomplie en quatre heures, la troupe macédonienne gagne la voie du retour et s'accorde, à une quarantaine de kilomètres, une halte car, recrue de fatigue, elle aspire à une nuit de repos.

Cependant les Nabatéens, avertis par des bergers, avaient quitté sur-le-champ la grande foire et s'étaient mis à la poursuite des ennemis. Tombant à l'improviste sur ces gens appesantis par le sommeil, ils les tuent sur leurs couches. Le même sort atteint ceux qui, s'éveillant, tentent de résister, si bien que de toute la colonne expéditionnaire il n'échappa que 50 cavaliers, la plupart couverts de blessures. Les Nabatéens ayant recouvré leurs biens et leurs gens revinrent à leur Roche d'où ils écrivirent au stratège-autocrate pour s'expliquer sur la destruction de son armée. Conscients d'avoir eu le beau rôle dans ce fâcheux événement, ils rejetaient toute la responsabilité de l'affaire sur Athénée. Antigone leur fit répondre que la vengeance qu'ils avaient exercée était motivée et que son lieutenant avait certainement outrepassé ses ordres. Ce désaveu cachait l'intention d'endormir les Barbares dans une fausse sécurité afin de les surprendre au moment où ils ne s'y attendraient pas, l'artifice étant nécessaire pour capter un ennemi dont la tactique était de se rendre insaisissable en se dispersant au désert.

Partagés entre l'espoir d'une conciliation et le soupçon d'un piège, les Nabatéens crurent opportun de placer des guetteurs sur toutes les cimes de la contrée d'où l'on pouvait découvrir la pénétration d'un étranger en Arabie et de prendre toutes les mesures nécessaires en vue d'hostilités éventuelles [2].

1. *RB.*, 1937, 384 s.
2. Diodore, xix, **95, 96**, 3; iii, **43**, 1 et 2. *RB.*, 1937, 385-388.

2. Campagne de Démétrios contre Pétra.

Les appréhensions des Arabes étaient fondées. Après avoir entretenu avec eux des relations amicales un certain temps, Antigone les jugeant complètement abusés choisit 4.000 voltigeurs et autant de cavaliers. Il leur ordonna de se munir pour plusieurs jours de vivres de conserve et confia le commandement de l'expédition à son fils Démétrios avec mission de punir les Arabes par tous les moyens. Démétrios conduisit sa troupe trois jours durant à travers un pays sans chemins battus, espérant échapper par la rapidité de sa marche à l'attention des ennemis. Vaine illusion, car les guetteurs avaient signalé son approche à l'aide de feux allumés sur les hauteurs. Aussitôt les Nabatéens de transporter leur matériel au sommet de la Roche et d'y placer une forte garnison. Quant au reste de la population, se partageant les troupeaux, il se dispersa à travers le désert suivant différentes directions.

Le coup était manqué. Les Grecs eurent beau multiplier leurs assauts ils n'arrivèrent pas à s'accrocher à la muraille de grès qui les défiait par son élévation et sa rigidité, ni à s'engager dans l'unique passage vigoureusement défendu par la garnison. Pour le futur Poliorcète, ce siège était un rude apprentissage. Eût-il eu des machines de guerre en cette occurrence, la seule configuration de la place aurait voué son entreprise au même échec. De guerre lasse, il fit donner avec la trompette, le signal de la retraite.

Le lendemain, comme il ramenait ses soldats au pied de la Roche, le général s'entendit interpeller par l'un des Barbares qui lui démontra l'inutilité de ses efforts et l'avantage qu'il y aurait à conclure une entente. Démétrios, frappé de la sagesse de la harangue, s'empressa de saisir l'occasion de se tirer du mauvais pas en acceptant de riches présents et plusieurs centaines de chameaux. Les Nabatéens gardaient leur indépendance et nouaient de bonnes relations avec les envahisseurs maîtres de la Palestine, de la Syrie et, encore à ce moment, de la Babylonie et des rives du golfe Persique, ce qui était nécessaire pour s'assurer la libre pratique des grandes routes et des débouchés commerciaux. Au retour, Hiéronyme de Cardia, l'historien témoin de ces opérations, éprouva un rude échec sur la mer Morte dont il avait la charge d'exploiter les ressources naturelles. Sa flottille sombra sous les attaques de 6.000 Arabes irrités de se voir frustrés du bénéfice de l'extraction du bitume[1].

La nouvelle des succès de Séleucos en Haute Asie mit fin à cette

1. Diodore, xix, **96**, 4-**97**, 6. Plutarque, *Demetrios*, 7. *RB.*, 1937, 389 ss *GP.*, I, 194, 501.

petite guerre avec des Arabes qui ne demandaient qu'à reprendre le train de leur vie libre de transitaires et de pasteurs. L'attention d'Antigone s'étant portée ailleurs, les Nabatéens surent profiter de la double alerte dont leur refuge central venait d'être le théâtre. Ils sentirent la nécessité de se grouper davantage autour de la Roche, de se creuser des logis propres à la vie sédentaire, d'élever un rempart qui envelopperait l'espace relativement plat situé entre le massif d'Oumm el-Byâra et celui d'el-Khoubtha au nord-est de la Roche. Les sommets de la périphérie se garnirent de fortins, ouvrages d'observation et de défense [1]. C'est donc indirectement à la poussée hellénistique de 312 que la ville nabatéenne de Pétra doit ses origines.

3. Antigone mobilise en Syrie contre l'Égypte. Son échec.

Le cours des événements amena Antigone à pactiser avec ses partenaires qu'il continuait à traiter en subordonnés, en simples préposés aux affaires. L'accord de 311 maintint la fiction du principe d'unité en confiant à Cassandre, fils d'Antipater, avec la stratégie d'Europe, la garde d'Alexandre IV et de sa mère Roxane, dernier débris authentique de la famille d'Alexandre le Grand. Lysimaque conservait la Thrace; le gouvernement de l'Égypte et des cités avoisinantes de Libye et d'Arabie était laissé à Ptolémée tandis qu'Antigone commandait l'Asie tout entière. Les Hellènes étaient déclarés autonomes [2].

Ce qu'une telle combinaison avait de précaire, les faits se chargeaient de le démontrer sans retard. Craignant d'être évincé par la majorité de l'héritier d'Alexandre, Cassandre s'en débarrassa dès l'année suivante. La liberté des Hellènes devint l'enjeu d'une lutte disputée sur mer entre Ptolémée et Démétrios Poliorcète. La monarchie tombée en deshérence, chaque satrape voyait un diadème en perspective, considérant déjà sa part comme un royaume obtenu par droit de conquête. Séleucos se riait de la prétérition, sinon de l'exclusion, dont il avait été l'objet à la conférence de 311. Maître de Babylone et vainqueur de Nicanor, lieutenant d'Antigone, il avait fait part à Ptolémée des dispositions prises par lui dans ses vastes États dès la fin de 312 en toute souveraineté. Rien ne réussit à lui ravir le fruit de ses vigoureuses occupations, ni l'expédition de Démétrios envoyé contre lui après son échec devant Pétra, ni l'ostracisme du congrès de 311, ni

1. G. and A. Horsfield, *Sela-Petra, The Rock of Edom and Nabatene, QDAP.*, VII, (1938), 3-7, 12, 15 ss.

2. Diodore, xix, **105**, 1. P. Roussel, *Hist. grecque*, IV, 319.

la campagne d'Antigone qui, de guerre lasse, dut laisser à Séleucos toute liberté dans les satrapies à l'est de l'Euphrate (310)[1].

Lors du partage de 311, Ptolémée semblait avoir abandonné les intérêts de Séleucos, bien qu'une haine commune pour Antigone le rapprochât de son ancien compagnon d'armes. Le Lagide voulut-il réparer ses torts en envoyant des renforts à Séleucos aux prises avec Antigone? Arrien, en tout cas, rappelle la marche de ce contingent à travers l'Arabie : ayant franchi l'Isthme de la péninsule sinaïtique entre les deux golfes, ces troupes traversèrent à chameau un pays sans eau et désert en huit jours, voyageant de nuit afin d'éviter la chaleur, accompagnés de chameaux chargés d'outres[2]. Sans la connivence des Arabes, l'envoi de ce renfort de Péluse à Babylone eût été difficilement réalisable. Mais les Nabatéens avaient assez de motifs pour favoriser aux dépens d'Antigone les desseins de Ptolémée maître d'ouvrir à leurs caravanes l'accès de l'Égypte et de la mer.

De 309 à 307 le conflit entre les signataires de l'accord de 311 se localisa en Grèce et dans les eaux de l'Égée jusqu'à ce que Démétrios Poliorcète ramena le théâtre des opérations à Cypre qu'il enleva à Ptolémée au printemps de 306 après avoir anéanti sa flotte à Salamine. Antigone ceignit le diadème, associant son fils à la royauté, et crut le moment venu d'abattre complètement le satrape d'Égypte qui s'était retranché, selon la tactique habituelle, derrière « le rempart éternel du Nil[3] ». Le sud de la Palestine offre naturellement la base d'attaque. Antigoneia que le roi a fondée sur l'Oronte deux ans auparavant pour marquer son désir de contrôler les satrapies méditerranéennes et son intention d'arracher l'Égypte à Ptolémée, Antigoneia, sa capitale, est le lieu où l'armée de Syrie s'organise réunissant plus de 80.000 hommes d'infanterie, environ 8.000 cavaliers et 83 éléphants. En même temps son fils Démétrios mobilisait sur la côte 150 vaisseaux de combat et 100 bâtiments de transport chargés de soldats et d'engins balistiques. Passant outre aux observations des pilotes qui redoutaient l'imminence du coucher des Pléiades, précurseur du mauvais temps (début de novembre 306), le roi donna l'ordre aux troupes de terre et de mer de suivre une direction parallèle jusqu'aux environs de Gaza. Là se devaient faire les derniers préparatifs et rapidement, de peur de laisser à Ptolémée le temps de prendre toutes ses dispositions défensives. Les soldats reçurent l'ordre de se munir de vivres pour dix jours et les chameaux rassemblés par les Arabes furent chargés

1. DIODORE, XIX, **105**, 2; **90-92**; **100**. POLYAENUS, IV, **9**, 1.
2. *Indica*, XLIII, 4.
3. ISOCRATE, *Busiris*, 12.

de 130.000 médimnes de blé et d'une grande provision de foin pour les quadrupèdes. On entassa les projectiles sur des chariots et l'armée s'avança à travers le désert. La flotte groupée dans le port de Gaza leva l'ancre par un temps calme; les vaisseaux rapides remorquaient les bâtiments de transport et se mettaient au rythme de la marche des troupes de terre.

Mais un violent vent du Nord, fléau des Pléiades, emporta nombre de tetrères (bâtiments de ligne à quatre rangs de rameurs) du côté de Raphia où les eaux sont peu profondes. Des bateaux de munitions sombrèrent, d'autres rallièrent Gaza. Les unités les plus puissantes arrivèrent au large du mont Casion sans pouvoir accoster et les équipages mouraient de soif. Le vent s'étant apaisé et l'armée d'Antigone ayant paru sur le rivage, le découragement fit place à la confiance. La suite de la campagne ne devait pas cependant être plus heureuse. Les mésaventures de la flotte à la Bouche de Damiette et à l'anse d'un *Pseudostomon* du Delta, la solide défense établie sur la Branche Pélusiaque du Nil, l'épuisement des provisions décidèrent les officiers à quitter une contrée qui avait été fatale à Perdiccas une quinzaine d'années auparavant [1].

Pendant qu'Antigone rentrait en Syrie, Ptolémée offrait aux dieux des sacrifices d'action de grâces et à ses amis de somptueux banquets. Il venait une seconde fois d'affirmer par les armes son droit de possession et personne n'était autorisé désormais à lui contester le titre de roi d'Égypte qu'il prit à cette époque. La délivrance de Rhodes à laquelle il participa l'année suivante contre Démétrios et son père, valut au nouveau monarque le surnom de *Sôter* [2].

4. L'administration d'Antigone et de Démétrios.

A travers les changements de maître provoqués périodiquement par des compétitions à main armée, il était difficile aux cités-états de concilier leur autonomie avec la souveraineté du maître de l'heure surtout aux périodes de conflit aigu entre les compétiteurs. Le respect des droits municipaux et la politique de persuasion cédaient le pas aux exigences de l'un des adversaires aux abois : c'était alors la réquisition sans mesure, l'entretien d'une garnison, la déportation des habitants pour de lointaines colonies, le démantèlement des ouvrages de protection en vue d'enlever des points d'appui à l'adversaire mena-

1. Diodore, xx, **73, 74, 76.** *RB.*, 1939, 219-223.

2. B. Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, 78. Ptolémée estima tenir sa province comme δορίκτητος, ce qui était chez les Grecs principe du pouvoir royal. Bikerman, *Inst. Sél.*, 11.

çant, le pillage des richesses mobilières dans les mouvements de retraite. L'épigraphie de l'époque exprime ainsi que les historiens les doléances des villes et des populations accablées sous de telles charges ou leur gratitude pour ceux qui les allégeaient. Les vexations causaient parfois des troubles [1]. Le témoignage de Josèphe n'est donc pas isolé quand il écrit au sujet des Diadoques : « Leurs discordes et la rivalité de leurs ambitions autour du pouvoir causèrent des guerres continuelles et prolongées; les villes en souffrirent et perdirent nombre de leurs habitants dans les combats : ainsi la Syrie tout entière, du fait de Ptolémée, fils de Lagos, alors appelé Sôter (Sauveur) supporta des maux qui démentaient le nom de son roi [2]. » Et cependant des idées d'humanité commençaient à adoucir les mœurs belliqueuses : on ne massacrait plus en masse les défenseurs d'une place emportée d'assaut, on rasait de moins en moins les villes prises et les actes de cruauté soulevaient des protestations [3]. Ce serait une erreur de croire aussi que le tournant du IVe au IIIe siècle fut une période de misère noire sans un rayon de prospérité ni un mouvement d'activité économique.

La présence fréquente de la grande armée en Syrie faisait de ce pays le centre de l'Empire et devenait pour lui une source de profit matériel. Son importance politique venait de ce qu'elle restait l'armée d'Alexandre qui n'avait jamais été démobilisée. Son chef, qu'il fût Perdiccas, Antipater, Eumène on Antigone, dépendait de son agrément, et du jour où il avait cessé de plaire aux officiers et à l'assemblée des soldats, il était perdu. Autour d'un corps de Macédoniens se rangeaient des contingents grecs, thraces, illyriens, iraniens, anatoliens, sémites, indous, mélange qui symbolisait l'empire d'Alexandre et le monde hellénistique. Tous les services et toutes les armes y étaient représentés et des milliers de civils accompagnaient l'armée : mercantis, changeurs, trafiquants de butin, femmes, enfants, serviteurs, esclaves des officiers et des soldats. Dans cette énorme cité mobile, il se faisait un grand trafic car les soldes élevées, le butin et les prisonniers ne pouvaient être accumulés sans fin. Les vétérans et les réformés se fixaient dans des colonies militaires noyaux de futures cités. Les guerres mirent en circulation les sommes énormes qui formaient la réserve d'Alexandre et qu'Antigone rapporta de son expédition en Haute-Asie. Il y eut des profiteurs, des fournisseurs de grande envergure, un déplacement des fortunes [4]. Les constructions

1. *OGIS.*, **4**, 10; **5**, 44; JUSTIN, XIV, **1**, 6; DIODORE, XVIII, **57**, **69**; XIX, **63**, 66.

2. *Antiq.*, XI, **1**, 1. I Macc. **1**, 9.

3. TARN, *Hellenistic civilisation* (2e éd. 1930), p. 75 s. ROSTOVTZEFF, *The social and economic history of the hellenistic world* (1941) I, 143.

4. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, 143-147. Le stratège-autocrate, chef de ce corps puissant se

actives et continuelles dans les chantiers maritimes de cette époque féconde en destructions navales contribuèrent à la prospérité des villes de la côte.

La numismatique retrouve des traces de l'administration d'Antigone en Phénicie. On possède une série de monnaies d'Akè datées des années 8 à 11, c'est-à-dire de 307 à 304 d'après une époque remontant à 315, année où Antigone prit pied en Syrie. Cette série était précédée de trois autres chiffrées de 20 à 39 suivant les années d'un dynaste local correspondant à 327-307 avant notre ère[1]. Akè frappa des monnaies de cuivre pour le compte de Tyr où des relations commerciales s'étaient établies entre la place-forte macédonienne et la ville continentale indigène peu de temps après 332. Antigone eut une prédilection pour cette ville d'où il défiait le Lagide. Aussi ordonna-t-il la réouverture de l'atelier monétaire de Tyr, en 306, au moment où il préparait l'invasion de l'Égypte. De 306 à 301 cinq variétés de statères d'or et sept de tétradrachmes d'argent sortirent de cet atelier, tandis que celui de Sidon était fermé en 305 pour ne se rouvrir que sous le règne de Ptolémée II. L'ère de ces pièces et des didrachmes tyriens a pour point de départ la mort d'Alexandre comme si le début de la dynastie antigonide coïncidait avec cette date[2].

A l'instar des cités-états de la côte, Jérusalem s'administrait suivant la constitution particulière qu'elle tenait de la tradition, ce qui ne la mettait pas à l'abri des vexations du pouvoir central. Son grand prêtre Onias Ier (323-300) fut le témoin de l'occupation violente de sa ville par Ptolémée Sôter et de la déportation d'une partie de ses habitants. C'est à lui que I Macc. 12, 20 fait adresser la lettre par laquelle Areus Ier, roi de Sparte (309-265), demande aux Juifs de conclure un accord avec lui. Or on sait qu'Areus fut un des principaux adversaires de l'expansion des Antigonides dans le Péloponèse. Qu'il ait cherché à créer une diversion contre le régime d'Antigone en Judée, cela est vraisemblable[3].

La bataille d'Ipsos qui mit fin au règne et à la vie d'Antigone dans l'été de 301 provoqua un nouveau partage de l'Empire : « Lysimaque eut la plus grande partie de l'Asie Mineure; on réserva au frère de Cassandre, Pleistarchos, les régions au sud du Taurus, de la Carie et

regardait à juste titre comme supérieur aux satrapes tels que Séleucos, Lysimaque ou Ptolémée qui gonflaient le détachement qui leur avait été attribué à leur entrée en charge avec des contingents hétéroclites.

1. NEWELL, *The dated Alexander coinage of Sidon and Aké*, 44-47.
2. NEWELL, *Tyrus rediviva* (1923), 1-22.
3. *DB.*, IV, 1815; SCHUERER, I[4] 237 n. 33. *PW.*, s. v. Areus.

de la Cilicie. Séleucos prit l'Arménie, la Cappadoce et la Syrie. Cassandre, selon sa politique, ne réclamait rien en Asie. Ptolémée pour avoir cru à la défaite des coalisés, était privé de toute part du butin. Déjà cette mesure allait soulever entre lui et Séleucos un conflit latent dont la Cœlé-Syrie sera l'enjeu [1]. »

En fait, malgré les revendications de Ptolémée et le droit reconnu à Séleucos, le sud de la satrapie syrienne appartenait encore au fils d'Antigone, Démétrios, avec la Cilicie, Cypre, les villes du littoral phénicien et d'Asie Mineure. L'atelier de Tyr poursuivait ses émissions comme sous le règne précédent : la série de 301 à 290 comprit cinq variétés de statères et neuf de tétradrachmes avec le nom d'Alexandre, mais la série de 290 à 287 porte le nom du roi Démétrios. L'ère employée et le système du poids attique de ces monnaies prennent fin quand l'amiral phénicien de Démétrios passe avec sa flotte du côté de Ptolémée en 286 [2]. Depuis plusieurs années, il est vrai, les succès qu'il remportait en Europe absorbaient l'attention et les facultés du Poliorcète au point que ses adversaires avaient le loisir de dépecer son héritage en Asie. Il ne pouvait plus comme en 296 s'emparer du domaine de Pleistarchos en Asie Mineure et ravager la ville de Samarie et sa région [3]. Ici, il se trouvait aux prises non seulement avec Ptolémée qui poursuivait méthodiquement depuis 301 ses empiétements hors de l'Égypte, mais encore avec Séleucos qui affirmait son droit vers 295 en prélevant en Judée des habitants destinés à grossir le nombre des citoyens d'Antioche, nouvelle capitale substituée à Antigoneia que le chef de la dynastie séleucide avait supprimée par haine de son fondateur. Les Juifs qui vivaient alors sous la houlette du grand prêtre Simon Ier, fils d'Onias, se virent imposer un tribut de 300 talents d'argent [4]. Malgré cela, Ptolémée progressait vers le nord. Tyr et Sidon tombaient entre ses mains en 286. Séleucos fermait les yeux désireux d'éviter une rupture : il verrait par la suite comment en user avec des amis trop ambitieux [5]. Cette année-là, il en finissait avec Démétrios qu'il internait dans Apamée. L'an 283 vit disparaître de ce monde le Poliorcète et Ptolémée Ier, celui-ci ayant associé au trône depuis 285 son fils appelé

1. Roussel, *op. cit.*, 344. La victoire d'Ipsos en Phrygie avait été gagnée par Séleucos et Lysimaque. Ptolémée, qui s'était abstenu de paraître sur le champ de bataille, profitait de l'éloignement de ses collègues pour mettre ses garnisons en Cœlé-Syrie.

2. Newell, *The coinage of Demetrius Poliorcetes* (1927), 44-47.

3. Chron. d'Eusèbe, éd. Schœne, 118 : Ol. cxxi.

4. *Antiq.*, xii, 119; *C. Apion*, ii, 39; Chron. d'Eusèbe, *loc. cit.*, Sulp. Sevère, *Hist. sacr.*, ii, 17.

5. Polybe, v, 67, 8; xviii, 17. Diodore, xxi, 1, 5. B.-Leclercq, *op. cit.*, 83.

communément le Philadelphe et dépossédé Ptolémée Kéraunos, le fils de sa première femme. Vainqueur de Lysimaque en Phrygie, à Kouroupédion, en 281, Séleucos succombe sept mois après sous le poignard de ce Kéraunos. Les successeurs directs d'Alexandre, les Diadoques, avaient ainsi tous disparu pour laisser la scène de l'histoire à leurs héritiers, les Épigonès, dont la politique aura pour effet d'intensifier à travers l'Orient l'essor de la civilisation hellénistique.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE PTOLÉMÉE II ET DE PTOLÉMÉE III EN CŒLÉ-SYRIE

I. — Les rapports avec les Séleucides.

Les Ptolémées ont été les maîtres de la Cœlé-Syrie toute la durée du IIIe siècle avant J.-C., car le point de départ de cette occupation est l'année de la bataille d'Ipsos (301) et son terme la victoire d'Antiochos III à Panion en 198. On a vu que, profitant de l'éloignement de Séleucos aux prises avec Antigone, Sôter avait mis des garnisons dans des villes de la Syrie du sud et de la Phénicie. Si le désir de la paix fit fermer les yeux à Séleucos Ier sur le procédé indélicat du roi d'Égypte, la convention de 301 poussa à diverses reprises les successeurs de Séleucos à revendiquer les armes à la main la région que les Lagides tenaient pour un héritage ancestral récupéré sur Antigone. Ceux-ci étaient encouragés dans leur résistance par la sympathie que leur dynastie trouvait parmi les populations de Cœlé-Syrie[1]. La prospérité des premiers règnes traversa heureusement les oppositions suscitées par Antioche, mais lorsque la décadence égyptienne se heurtera contre l'énergie d'un Séleucide fidèle au programme dn fondateur de sa dynastie les coups portés au dominion de l'Égypte. difficiles à réparer, en causeront la perte.

1. La 1re et la 2e guerre de Syrie sous Ptolémée Philadelphe.

La mort inopinée de Séleucos Nicator en 280 créa mille embarras à son fils et successeur, Antiochos I. S'estimant libre des accords qui le liaient au roi défunt, Ptolémée II se mit aussitôt en travers des prétentions séleucides en Macédoine et sur les côtes d'Asie Mineure tandis qu'une révolte éclatait en Séleukis, dans cette partie essentielle

1. Polybe, v, 86, 10 dit, à propos d'une guerre de Syrie en 227, que cette inclination des populations de Cœlè-Syrie pour la maison d'Alexandrie existe depuis le début : Τῇ γὰρ οἰκείᾳ ταύτῃ μᾶλλον ἀεί πως οἱ κατὰ Κοίλην Συρίαν ὄχλοι προσκλίνουσι.

des États du nouveau roi située au nord du fleuve Éleuthéros, l'actuel Nahr el-Kebir. Après avoir réprimé la sédition en 277, Antiochos s'en fut à Sardes avec sa cour pour opposer son armée aux invasions gauloises. Ptolémée profita de cet éloignement pour envahir la Séleukis et s'emparer de Damas au printemps de 276. A cette nouvelle, Antiochos, laissant Séleucos, son fils aîné, faire bonne garde à l'ouest, vient en personne en Séleukis, bat Ptolémée, reprend Damas au moyen d'un stratagème qui amène Dion, le stratège de Ptolémée, à se relâcher de sa vigilance. Antiochos reçoit au cou dans un combat une blessure dont le guérit le médecin Métrodore d'Amphipolis. En 275 la Syrie était rendue à sa condition antérieure. Le Séleucide a le loisir de se retourner contre les Gaulois. Le satrape de Babylone lui envoie des renforts avec vingt éléphants de Bactriane qui contribueront à la défaite des Barbares et à la dénomination de Sôter accordée au vainqueur par les cités asiates [1].

Si la première phase de cette guerre fut défavorable au roi d'Égypte, le succès couronna la seconde (274-273). Le Philadelphe dut à l'énergie d'Arsinoé II qu'il venait d'épouser en 276-275 ce revirement de fortune. Magas de Cyrénaïque échoue dans sa tentative d'envahir l'Égypte et une sérieuse contre-attaque des Égyptiens sur terre et par mer tient en échec Antiochos. Les communications entre Antioche et Sardes sont coupées et les pirates soudoyés ravagent les côtes d'Asie Mineure. A Philoclès, stratège de Sôter, devenu roi de Sidon vers 302 et vice-roi de la mer, avait succédé dans le commandement de la flotte un navarque de valeur, homme de confiance d'Arsinoé, le Samien Callicratès (274-266). En 273, les hostilités touchent à leur fin car la stèle de Pithom nous montre le roi d'Égypte et son épouse-sœur Arsinoé, la véritable Philadelphe, inspectant la réfection du canal entre Nil et mer Rouge dans le nome d'Héroonpolis afin de permettre la circulation de la flotte d'une mer à l'autre. En même temps, par ambassade, ils nouaient des relations amicales avec les Romains vainqueurs de Pyrrhos, roi d'Épire [1]. L'idylle que Théocrite consacre à la gloire de Philadelphe compte parmi les possessions de ce roi des parties notables de la Phénicie, de l'Arabie, de la Syrie, et de la Libye et du pays des noirs Éthiopiens. Le poète félicite le prince d'avoir évité à l'Égypte toute profanation, « car jamais piéton ennemi, franchissant le Nil poissonneux, n'a poussé le cri de guerre dans des villages à lui étrangers ; jamais agresseur cuirassé, bondissant de son navire rapide sur le rivage, n'a effarouché les bœufs de l'Égypte.

1. Tarn, *The first syrian war. Journal of hellenic studies*, 1926, 155 ss.

Ainsi protège les larges plaines la main virile du blond Ptolémée expert à brandir la lance. Il a constamment souci, comme il sied à un bon roi, de garder tout l'héritage et ce qu'il y a ajouté lui-même [1]. » Moins brillante fut la conduite du Philadelphe dans la guerre dite de Chrémonide (267-263) où sa coupable inaction contribua à faire peser encore davantage sur Athènes le joug macédonien et aboutit à sa propre défaite sur mer à Cos, son île natale. Le vainqueur, Antigone Gonathas [2], avait assez de philosophie pour s'en tenir là et laisser à son adversaire humilié des loisirs pour vaquer aux nobles occupations de la paix : organisation des finances, exploitation du sol, travaux publics, expéditions coloniales à but commercial et scientifique, institutions artistiques et littéraires, bref le meilleur de cette activité dont le nom de Philadelphe tire sa gloire la plus solide [3].

Antiochos I, qui partageait les goûts de son collègue d'Alexandrie pour la littérature et le zèle de Séleucos I pour la fondation de nouvelles cités grecques, s'éteignit en 261 après dix-neuf ans de règne [4]. En 259, Zénon, l'homme d'affaires du diœcète Apollonios, le tout-puissant surintendant des finances de Ptolémée II, parcourait en toute sécurité la Palestine et la Transjordanie dans un but pratique dont il sera question plus loin.

Antiochos II qui régnait seul depuis 261 jugea opportun en 258 de reprendre la Cœlé-Syrie et les possessions égyptiennes qui cernaient de divers côtés les frontières de son royaume. « Ptolémée Philadelphe semblait considérer comme définitivement acquises non seulement la Syrie méridionale, mais la Cilicie, où il fondait les villes de Bérénice, Philadelphie, Arsinoé; la Pamphylie, où il bâtissait une Ptolémaïs; la Lycie même où l'on rencontre une Arsinoé Patara [5]. » Le conflit connu sous le nom de « Deuxième guerre de Syrie » s'ouvrit sur les côtes de la mer Égée. Antiochos attirait à lui les villes d'Ionie en leur accordant des chartes de liberté aux dépens de son adversaire. Milet le proclama *Théos*. Enfin l'ardeur du Séleucide trouva l'occasion de se dépenser dans les provinces iraniennes où se dessinait un mouvement de défection. La Cœlé-Syrie demeura hors du théâtre des opérations et l'on constate par les archives de Zénon que la navigation commerciale en Méditerranée Orientale ne fut

1. B. — Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, 173. *RB.*, 1939, 229. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'hist. gr.*, I (1938), p. 26, n. 2 et p. 29. Théocrite, *Idylle*, xvii, 85 s.

2. Tarn a consacré à ce roi stoïcien une monographie intéressante. Voir du même auteur, *Hellenistic civilisation.*

3. Cl. Préaux, *L'économie royale des Lagides*. Cf. *RB.*, p. 598 ss.

4. B. — Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 72.

5. *Ibid.*, 78.

guère affectée par cet état d'hostilités qui paraît avoir duré jusqu'en 253 [1]. Alors intervint entre les deux belligérants un accord en vertu duquel Ptolémée cédait ses possessions d'Asie Mineure moins la Carie et donnait sa fille Bérénice à Antiochos avec une dot considérable, à condition que ce dernier répudierait sa sœur-épouse Laodice et disqualifierait par là ses enfants du premier lit.

Au printemps de 252 le roi d'Égypte accompagna sa fille d'Alexandrie à Péluse, laissant ensuite à son ministre Apollonios l'honneur de la conduire jusqu'à la frontière séleucide. C'est là que dut avoir lieu la remise à Antiochos II de la princesse, des personnes de sa suite et de ses trésors. Tandis que Bérénice était à Antioche l'objet d'une pompeuse réception, le bateau d'Apollonios reprenait la direction de l'Égypte tout en faisant escale à Sidon où le ministre et son personnel profitaient de l'occasion pour amorcer quelque affaire lucrative [2].

On connaît la triste destinée de Bérénice, cette fille du roi du Midi, qui, selon Daniel 11, 6, était venue chez le roi du Nord pour rétablir l'harmonie [3]. En 246, victimes de la vengeance de Laodice, Antiochos Théos succombe empoisonné à Éphèse, Bérénice et son fils sont supprimés à Daphné près d'Antioche. Vers le même temps, Philadelphe mourait à Alexandrie dans la 39e année de son règne, à l'âge de soixante-trois ans.

2. La 3e guerre de Syrie sous Ptolémée Évergète.

Le nouveau roi d'Égypte, Ptolémée III, n'était pas homme à différer le châtiment que méritait l'affront fait à sa famille en la personne de sa sœur. L'indignation des Syriens eux-mêmes contre Laodice et ses partisans l'invitait à sévir. Il est heureux que le papyrus de Gourob nous ait conservé une partie de la relation où le roi lui-même décrit les opérations de la flotte égyptienne qui aboutissent à l'occupation du port de Séleucie et de la ville d'Antioche (246). A Séleucie comme dans la capitale, Ptolémée trouve un chaleureux accueil et prend part aux sacrifices offerts par la population [4]. Des missives envoyées aux satrapies depuis le Taurus jusqu'aux Indes au nom de la défunte Bérénice facilita le ralliement des Orientaux à la cause égyptienne lorsque le roi s'avança à l'est de l'Euphrate. Si une sédition des gens

1. Edgar, *Zenon pap. in the University of Michigan coll.* Introd., 20.
2. Lettre d'Artémidore, le médecin d'Apollonios, qui prit part au voyage dans *P. Cairo-Zenon*, 59251, 59242. *RB.*, 1927, 475.
3. S. Jérôme, in Dan. xi, 5 s. Holleaux, *BCH*, 1906, 331 s. et *REA*, 1916, 154 s.
4. Mahaffy dans *Flinders Petrie Pap.* II, n° 45 contient ce rapport.

du Delta hâta son retour en Égypte, elle dut se dissiper à la vue d'un butin propre à flatter l'amour-propre de ses sujets. « Il rapportait en Égypte, dit saint Jérôme, 40.000 talents d'argent, des vases précieux et des images des dieux au nombre de 2.500, parmi lesquelles étaient aussi celles que Cambyse avaient emportées en Perse lorsqu'il s'empara de l'Égypte. En suite de quoi, le peuple égyptien, adonné à l'idolâtrie, l'appela *Évergète*, parce qu'il lui avait rendu ses dieux après de longues années. Il garda pour lui la Syrie, mais il donna la Cilicie à gouverner à son ami Antiochos et à un autre général Xantippe, les provinces au delà de l'Euphrate[1]. »

Les Juifs ont conservé le souvenir du passage d'Évergète à Jérusalem au retour de son heureuse expédition. « Après avoir conquis toute la Syrie, écrit Josèphe, il ne sacrifia pas aux dieux égyptiens en reconnaissance de sa victoire, mais il vint à Jérusalem, y fit suivant notre rite de nombreux sacrifices à Dieu, et lui consacra des offrandes dignes de sa victoire[2] ». Si l'on est en droit de douter que le roi se soit montré ingrat envers les divinités de l'Égypte, le reste du renseignement est vraisemblable.

Cependant un retour d'opinion s'étant produit en faveur de Séleucos II, dit Callinicos, fils d'Antiochos II et de Laodice, et des alliances matrimoniales ayant intéressé à sa cause les rois de Cappadoce et du Pont, le Séleucide dépossédé prit l'offensive et mit fin à l'occupation égyptienne en Haute-Syrie, rentra dans sa capitale, marcha sur l'Euphrate où il fonda la ville de Callinicon en 242 et rallia à lui les provinces orientales. Il réussit même à débloquer Damas et Orthosia assiégées par les troupes de Ptolémée dont elles avaient abandonné le parti[3]. Enhardi par de tels succès, Séleucos se mit en devoir de conquérir la Cœlé-Syrie, mais si les régions transeuphratésiennes et la Syrie Séleucide étaient des accessoires pour un Ptolémée, il en allait autrement de la Syrie méridionale, de la Phénicie dont la possession importait autant à la prospérité, à la grandeur et à la sécurité de l'Égypte que celle de Cypre et de la Cyrénaïque. Aussi la réaction d'Évergète fut-elle énergique. Le Callinicos vaincu fut contraint de se réfugier à Antioche avec les débris de son armée. Ptolémée lui offrit la paix qui fut signée en 240. Désormais le roi d'Égypte, laissant

1. *In Dan.* XI, 7-9, concordant avec le décret de Canope (an. 238). POLYEN, VIII, 50. B. LECLERCQ, *Hist. des Lagides*, I, 267, 261.

2. C. APION, II, 48. Le plus ancien document judaïque du Delta est la dédicace d'une proseuque en l'honneur de Ptolémée Évergète, de sa femme Bérénice (fille de Magas) et de leurs enfants. Sur les sacrifices offerts par des païens à Jérusalem voir SCHUERER, II, 359 s. *REJ.* 1902, 162.

3. *Chron. d'Eusèbe*, éd. Schœne, d'après l'arménien I, 251 (an. 242).

Séleucos II se débattre pendant dix ans contre son frère, le turbulent Antiochos Hiérax, pouvait se consacrer tout entier aux affaires intérieures du royaume et à son goût pour les arts et les sciences. Le traité passé entre lui et Séleucos « laissait entre ses mains, outre la Cœlé-Syrie, certaines places du littoral lycien et carien, Éphèse en Ionie et Séleucie de Piérie à l'embouchure de l'Oronte, Ptolémée restait maître de fermer à son gré les communications d'Antioche avec la mer[1] ». Évergète devait prolonger son existence jusqu'en 221 et voir par conséquent la fin d'Antiochos Hiérax en 227, de Séleucos II en 226 et du fils aîné de ce dernier, Séleucos III Kéraunos, en 223, il ne mourut pas non plus sans voir l'avènement du fils cadet, le futur Antiochos III le Grand, l'adversaire redoutable de la dynastie lagide.

II. — Institutions sociales.

1. Fondations des premiers Séleucides.

Le cours intermittent des hostilités entre la Syrie et l'Égypte n'absorbait pas l'activité des deux États au point que leurs chefs n'eussent le loisir d'organiser les pays soumis à leur autorité. Pour asseoir cette autorité, ils avaient besoin d'abord de fixer dans ces pays le plus grand nombre possible de Grecs et de Macédoniens, de régler ensuite les relations des nouveaux immigrants avec le pouvoir royal d'une part et avec la masse des indigènes d'autre part. En comparaison de cette masse les éléments colonisateurs déduits de l'armée et ceux qui ne cessaient d'arriver de la mère patrie restaient dans un état d'infériorité numérique. Il fallait donc trouver dans le secret de l'organisation le moyen de s'imposer aux millions d'Orientaux subjugués sans les tenir éloignés de la vie publique mais en les pénétrant de mille manières de l'esprit et des méthodes helléniques.

Séleucos Ier Nicator adopta sans hésiter la ligne de conduite d'Alexandre et d'Antigone en fondant des cités non pas simplement pour faire profiter leurs compatriotes des fruits de la conquête mais avec un but bien défini : former sur des frontières ethniques ou politiques des blocs de résistance contre des voisins belliqueux ou des peuplades mobiles comme les Arabes, et établir le long des plus importantes routes stratégiques ou commerciales des colonies bien fortifiées ou de grandes agglomérations. Sous ce dernier rapport Antiochos Ier et II donnèrent suite à l'œuvre du fondateur de la dynastie.

1. B.-Leclercq, *Séleucides*, 106; *Lagides* I, 257 ss.

De ces cités les unes sont d'anciennes villes qui ont derrière elles un long passé historique et où l'élément gréco-macédonien s'est superposé à une population urbaine cultivée, araméenne, iranienne ou babylonienne, les autres sont des créations nouvelles absorbant quelque obscure bourgade et groupant autour d'une forte colonie grecque des groupes indigènes venus d'eux-mêmes ou prélevés par le fondateur sur les campagnes voisines ou amenés de loin. Un vocable nouveau était imposé aux fondations de quelque nature qu'elles fussent soit un nom de l'onomastique macédonienne : Pella, Beroea, Europos, Cyrrhus, soit un nom dynastique : Antioche, Séleucie, Laodicée, Apamée. Si une ville indigène avait servi de base à la fondation, le commun du peuple et les gens des environs continuaient à lui donner dans leur dialecte son ancien nom, ce qui permit à ce nom de survivre au vocable officiel grec après la ruine de l'hellénisme. Ainsi Ḥalab a survécu à Beroea, Ḥama à Épiphaneia. Le nom officiel avait plus de chance de se perpétuer lorsqu'il s'appliquait à une véritable création ou au remaniement complet d'une situation antérieure. Antioche est dite encore Antakiya, Laodicée Lattaquiya [1].

Ces deux dernières villes appartenaient ainsi que Séleucie de Piérie et Apamée au cœur du royaume, la *Séleukis*, hellénisée d'une façon intense, réserve d'énergie vitale pour la dynastie et pour la cohésion de l'empire. Là se trouvaient la capitale politique, la capitale militaire, et deux ports ouverts sur le monde grec. C'était une nouvelle Macédoine presque aussi étendue que celle d'Europe. Le réseau des fondations nouvelles se propageait le long de l'Euphrate et en Mésopotamie. L'une d'elles, Europos, est aujourd'hui bien connue. Combinaison de forteresse puissante et de ville bien bâtie sur un plan régulier, elle domine l'Euphrate. Son *acra* ou citadelle renfermait le palais du phrourarque ou du gouverneur de la Parapotamie. A la tête des magistrats élus se trouvait un stratège ou *archôn* et à côté d'eux un représentant du roi. L'aristocratie y porte des noms exclusivement grecs ou macédoniens. Zeus, Apollon, et les souverains séleucides y possédaient leur sacerdoce et leurs temples. C'était une *polis* doublée d'une colonie militaire. Recevant leurs lots de terrain de la couronne, comme soldats éventuels de l'armée, ils étaient tenus de répondre à l'ordre de mobilisation [2].

La *polis* se rencontrait aussi exempte de toute adaptation à un but stratégique, car elle était avant tout la communauté civile orga-

1. ROSTOVTZEFF, *The social and economic history of the hellenistic world* I, 476 ss. JONES, *The cities of Eastern Roman provinces*, 244 s.

2. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, 482 ss.

nisée. Sa constitution tendait à sauvegarder l'autonomie du groupe et son indépendance, les Grecs ne concevant pas de vivre comme une masse amorphe sous l'arbitraire d'une autocratie. En principe chaque cité avait un sénat *(boulè)* chargé de préparer les délibérations du peuple *(dèmos)* réuni en assemblée. Au-dessus du *dèmos* et de la *boulè* figuraient des *archontes*, représentants de la cité désignés par le peuple, hauts magistrats dont l'autorité favorisée par le pouvoir royal s'accroissait aux dépens du corps des citoyens. Le respect des antiques traditions était poussé dans les grandes cités jusqu'à répartir la population en tribus et en dèmes. Tel se présente le cadre traditionnel capable de donner l'illusion de l'autonomie parfaite si, à côté des magistrats de la ville, on ne rencontrait la présence d'un *épistatès* qui est non plus, comme jadis, le président de l'assemblée générale du sénat et du peuple, mais le représentant de l'autorité royale, qui sait exercer la pression voulue pour obtenir les décrets agréables à son maître. Bien qu'au déclin de sa vigueur, ce système politique demeure le ferment de la civilisation hellénistique et marque une distinction tranchée entre la *cité* et les autres localités, bourgs, villages ou simples colonies, directement soumises aux agents du roi, à l'hyparque, chef d'une division de la satrapie et au stratège, gouverneur de la satrapie, circonscription beaucoup moindre depuis Séleucos Ier qu'à l'époque Perse. En dehors de ces principes généraux, il serait superflu de s'étendre davantage sur l'administration des Séleucides ici hors de propos. La question pourra être reprise, et avec opportunité, lorsque la Palestine étant tombée en leur pouvoir au début du second siècle aura maille à partir avec cette administration.

La protection de la Syrie du côté sud entrait si bien dans leur programme que les premiers Séleucides eux-mêmes avaient essayé à maintes reprises d'arracher la Cœlé-Syrie aux Ptolémées et commencé à y établir des cités gréco-macédoniennes. Ils auraient certainement poussé plus avant cette politique de colonisation qu'ils pratiquaient avec succès si les Lagides n'avaient réussi à leur soustraire cette région pour un siècle et pris à charge d'administrer et d'exploiter pour leur propre compte la Phénicie, la Palestine et la Transjordanie où ils ont laissé des traces de leur occupation.

2. Les villes ptolémaïques.

Le partage de la Syrie entre Ptolémée et Séleucos occasionna quelques modifications dans le régime des cités phéniciennes. Arados

1. Holleaux, *BCH.*, 1933, 27 ss.

inaugura une ère nouvelle en 259 en mémoire de l'abolition de la dynastie régnante et s'ingénia à se rendre indépendante de la tutelle séleucide. Marathos, Simyra et Carné se mirent à frapper monnaie en adoptant l'ère d'Arados. Afin d'affirmer sa sympathie à l'endroit des Ptolémées, Marathos, située pourtant au nord de la limite de la Séleukis, mit sur ses monnaies l'effigie de diverses reines égyptiennes sous le type de Bérénice II. Au sud du fleuve Éleuthéros, si Orthosia formait un îlot de résistance en faveur des souverains d'Antioche, Tripolis était aux Ptolémées, Bérytos émettait des pièces d'or et d'argent soit avec la tête d'Arsinoé II Philadelphe, soit aux types stéréotypés de Ptolémée Ier Sôter avec la tête d'Ammon. Les ateliers de Tyr, Sidon, Ptolémaïs, Jopé, Gaza procédaient de la même façon[1]. A la mort de Philoclès, fils du sidonien Apollodoros *(Resephiatan)*, Sidon, abandonnant le régime monarchique, institue une ère démocratique. Tyr agit de même en 274 en plaçant à sa tête des *suffètes* [2]. Ces villes obtiennent en même temps une autonomie relative. En dépit des apparences, les franchises étaient moindres que sous les rois locaux. Les villes ne battaient plus leur monnaie propre et le tribut, au moins dans la sphère ptolémaïque, n'était plus levé par la cité. Si l'on en juge par le récit de Joseph le Tobiade qui, en dépit de son aspect légendaire, peut refléter les conditions économiques de l'époque, le roi affermait chaque année les impôts aux premiers citoyens ou aux magistrats des villes de Syrie et de Phénicie qui se rendaient à Alexandrie pour les enchères. Les offres atteignaient jusqu'à 8.000 talents pour les impôts de la Cœlé-Syrie, de la Phénicie, de la Judée avec la Samarie. On sait que Joseph se faisait fort de donner le double sans compter le recouvrement des amendes pour lèse-majesté avec l'assistance de la force armée [3].

Le particularisme des cités phéniciennes avait depuis longtemps accoutumé leurs habitants à une vie municipale qui se rapprochait de l'organisation de la *polis* grecque. Cette affinité favorisa chez eux l'introduction de l'hellénisme qui se remarque dès l'époque perse. Entre le monde aryen et ces hardis navigateurs les relations commerciales avaient fait tomber les préventions de race et depuis Alexandre les mœurs grecques gagnaient de plus en plus du terrain sur la côte syrienne. Si le Phénicien se trouvait chez lui à Athènes, à Rhodes ou à Corinthe, les Grecs n'étaient pas dépaysés en Phénicie. Ils y sont

1. Svoronos, Τὰ νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων, I, 94-126; 159-169; Honigmann, *PW*, XIV, 1433 s.

2. Clermont-Ganneau, *RAO.*, I, 90-93. II, 395.

3. *Antiq.*, XII, 169, 175, 180.

nombreux à en juger par la correspondance de Zénon, l'agent du ministre de Philadelphe. Le trafic ou l'administration les retient dans ces villes actives. D'autre part l'industriel phénicien leur emprunte des procédés de fabrication et des formes artistiques. Les nobles Sidoniens vivent à la grecque et portent volontiers un nom grec. La disparition des dynasties locales sous les Ptolémées ouvre la voie à l'adoption du mécanisme de la cité hellénistique dans chacune des villes du littoral. Tyr et Sidon ont leur *démos*, leur conseil ou sénat et leurs magistrats. Mais il est difficile de savoir si ces corps représentent toute la population ou seulement les Grecs et les Phéniciens hellénisés établis dans la cité [1]. Il ne faut pas méconnaître cependant la persistance dans les masses de la langue et des traditions nationales, ni le besoin de s'associer entre marchands indigènes au dehors comme au dedans pour la sauvegarde de leurs intérêts. Le prestige qui s'attache au nom de ces antiques foyers de civilisation ne permet pas qu'on lui substitue un de ces vocables dynastiques qui vont en se multipliant à travers tout l'ancien empire d'Alexandre. Bien que refaite sur la base d'une garnison macédonienne, Tyr n'a pas été affublée d'un toponyme de Macédoine. Akè seulement portera l'estampille de l'occupant grec parce qu'elle n'a pas joui autrefois de la même autonomie ni de la même importance que les métropoles du littoral. Philadelphe lui donne le nom de *Ptolémaïs* parce que cette ville, dont Alexandre a fait la fortune, est à ses yeux le pied-à-terre du trafiquant égyptien et la succursale d'Alexandrie à la tête d'une voie de pénétration qui se bifurque sur Damas et sur Scythopolis. Base d'attaque des Perses contre l'Égypte, elle sera la cité hellénisée destinée à jouer un rôle tout contraire sous les Ptolémées. Ptolémaïs ne devra pas non plus concevoir la jalousie secrète dont Tyr et Sidon ne pouvaient se défendre contre la jeune et toute-puissante rivale créée par Alexandre à l'extrémité orientale du Delta. On peut croire que Philadelphe fit exécuter des travaux à Ptolémaïs si Antigone ne l'a pas prévenu. Ptolémée Sôter n'avait-il pas en 312 ruiné Akè (l'"Accô des Sémites) en se retirant devant Antigone et préparé ainsi un chantier libre pour une nouvelle ville? Le monogramme de Ptolémaïs figure dans la série 284-262 avant J.-C. des monnaies de cette ville datées du règne de Ptolémée II et portant le profil soit d'Arsinoé II soit de Sôter [2]. Le vocable

1. Rostovtzeff. *Syria and East*: *CAH.*, VII, 190. Voir la mention de Théodotos, *archôn* de Sidon dans *Pap. Michigan* n° 3, au temps de Zénon.

2. Svoronos, *op. cit.*, num. de Ptolémaïs sous Philadelphe. Dowling, *QS.*, 1907, 158, note que le nom d'*Akè* figure jusqu'en 266. Le nom de Ptolémaïs aurait été donné en 261. Voir les opinions de Babelon et de Rouvier dans *RB.*, 1923, 414.

dynastique se trouve sur un papyrus de Zénon, de l'année 259[1].

Les petites forteresses échelonnées le long de la côte au sud du Carmel, aménagées de nouveau après une quarantaine d'années de luttes incessantes, reçurent des garnisons pour garder le flanc ouest de la Palestine et y maintenir l'autorité royale qui ne paraît pas avoir laissé aux Sidoniens la propriété de la plaine de Saron qu'ils avaient sous le régime perse. En tout cas ce qui resta de Phéniciens en cette région se fondit aisément avec l'élément grec et c'est avec la même facilité que s'opéra la fusion des habitants de la Philistie, au sud, et des nouveaux occupants. L'histoire des siècles postérieurs manifestera les racines profondes que l'hellénisme poussa dans le sol de la plaine côtière.

Sous le nom de Jopè, Jaffa devint l'une des forteresses de la civilisation hellénistique. Durant une période de vingt ans, de 261 à 241, elle émit des monnaies marquées de son monogramme; quelques-unes du règne de Ptolémée II représentent une harpe symbole du culte de Persée, le mythe de Persée et d'Andromède étant localisé aux rochers du port jaffiote[2]. Gaza, autre *polis* avec garnison, conserve l'importance dont le récit des expéditions racontées précédemment donne une idée suffisante. La population ramassée autour des soldats et des trafiquants grecs subit sans résistance l'influence hellénistique, d'autant moins que ses intérêts matériels se trouvent bien de la protection des routes commerciales par les Ptolémées. L'épitaphe métrique de Charmadas, crétois d'Anôpolis, trouvée en 1931 au cimetière de Gaza, jette un certain jour sur l'occupation militaire de cette ville sous le régime ptolémaïque. Après avoir rappelé les deuils qui assombrirent l'existence du défunt, l'auteur de cette élégie fait valoir les motifs propres à consoler Charmadas et son gendre, l'étolien Machaeos : « Il ne sert pourtant de rien aux mortels de se lamenter. Certes, vous deux du moins, les rois depuis toujours opulents de l'Égypte vous ont ornés de faveurs dorées; comment aussi, ta patrie Anôpolis ayant été domptée par les lances ennemies, tu la redressas, la Crète en témoigne pour toi[3]. »

Batailler en Crète et en Syrie avant d'élire domicile dans une ville de garnison comme colon ou comme *clérouque* résume l'existence d'un de ces mercenaires au service des monarques grecs, parmi lesquels Crétois et Étoliens ont tenu une bonne place. Charmadas et son gendre Machaeos sont évidemment des officiers supérieurs à la solde des Ptolémées, puisque ce sont les rois d'Égypte qui leur confèrent

1. *P Cairo-Zenon* 59004. *RB.*, 1923, 410-414.
2. Hill, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, p. xxiv.
3. *SEG.*, viii, **1**, n° 269. *RB.*, 1940, 63 s.

les insignes d'or réservés d'ordinaire aux plus considérables des courtisans. Les Crétois retrouvaient à Gaza, sous le nom de Marnas, le Zeus né en Crète, objet d'une grande vénération. La douzième année de Philadelphe (273), un certain Dionysos de Gaza consentait un prêt d'argent à un clérouque thrace nommé Isidore probablement établi dans le nome memphitique [1].

L'éminence de Yebnâ qui surgit de la plaine entre Jaffa et Esdoud a offert de tout temps aux puissances militaires l'assiette d'une citadelle. On ne saurait hésiter à y placer la garnison de Jemna mentionnée par un papyrus de 259 avant notre ère comme possédant un *acrophylax* « gouverneur de la citadelle », un trésorier payeur, un secrétaire, un directeur de la prison [2]. Un siècle plus tard nous y verrons résider Gorgias, le stratège séleucide, qu'on rencontrera aussi derrière les murs de Marisa. La vieille forteresse de Roboam garde le rôle de pilier de résistance sur la lisière méridionale des pays habités qu'elle avait lorsqu'elle s'appelait Maréša. Elle est devenue une *polis* sous le nom facilement grécisé de Marisa qui se lit à diverses reprises dans la correspondance de Zénon. L'agent d'Apollonios s'y met en relation avec deux cheikhs iduméens, Zaidèlos et Kollochoutos pour des achats d'esclaves de luxe. Peu après, à partir d'Évergète, on y voit fleurir une colonie sidonienne mêlée d'éléments macédoniens ayant à sa tête « Apollophanès archonte des Sidoniens fixés à Marisa [3] ». Sur la composition de cet établissement typique nous sommes assez informés par les inscriptions des hypogées peints découverts en 1902 au pied du Tell Sandahanna [4]. A côté de noms hellénistiques indiquant l'origine grecque ou macédonienne du défunt : Ptolémaios, Berénikè, Ortas le Macédonien, Antagoras, Antiphilos fils de Dionysos, nous lisons des noms grecs adoptés par des personnes de Sidon, comme le démontre le patronymique : Apollophanès fils de Sesmaios, Démétrios de Meerbalos, ou l'inverse : Sabo fille d'Apollodoros. L'hellénisation est complète dans Zénodora fille d'Apollophanès et le petit nom des danseuses : Iconion la Sidonienne, Philotion la Sidonienne. Le mélange d'éléments iduméens dans ces familles phéniciennes hellénisées se trahit dans les noms théophores en *Kos*, dieu des Édomites : Kosna-

1. *P Cairo-Zenon* 50091.

2. *Ibid.*, 59006. La forme du nom se retrouve dans Judith **2**, 28 Ιεμναα qui finira par être complètement hellénisée en Jamnia. ABEL, *GP.* II, 352 s. L'importance stratégique et administrative du site est manifeste au temps des Maccabées.

3. *P Cairo-Zenon* 59015 verso. *RB.*, 1924, 568 s. PETERS et THIERSCH, *Painted Tombs in the necropolis of Marisa* (1905), 36, 38 s. LAGRANGE *CRAI*, 1902, 500.

4. *La civilisation phénicienne* (1939) 258 ss de CONTENAU met en relief le goût des Sidoniens pour les hypogées à peinture.

tanos fils d'Ammoios, fils de Sesmaos, Babas fils de Kosnatanos, Kallicratès fils de Kosbanos [1]. Les deux tombeaux peints ont dû être achevés vers l'an 200 avant notre ère. Si Apollophanès est mort à cette époque, sa magistrature aura débuté vers 233, sous le règne d'Évergète. Les inscriptions datées de cette nécropole vont de 196 à 103 avant notre ère, si les dates sont à calculer d'après l'ère des Séleucides, ce qui est probable, car dès le commencement du IIe siècle, Marisa comme le reste était au pouvoir d'Antiochos III. Tracée en caractères semblables aux onciales des papyrus du IIIe siècle, l'épitaphe d'Apollophanès donne au défunt l'âge de soixante-quatorze ans et rend témoignage à sa bienveillance et à son dévouement. On peut lire aussi vers l'entrée du principal tombeau un couplet érotique d'une parfaite tenue littéraire [2].

Une autre conséquence de l'expansion colonisatrice phénicienne en Palestine se remarque dans la fusion des Sidoniens et des Samaritains, fusion commencée sous la dynastie d'Ešmounazar et pleinement réalisée en 167 lorsque les Sidoniens de Sichem demandent à suivre les usages grecs et à dédier à Zeus Hellénios le temple du Ga.izim [3]. « De tels semi-Grecs des cités phéniciennes étaient probablement disséminés par groupes à travers la Judée et la Samarie et étaient (spécialement à Jérusalem) de puissants avocats de l'hellénisme [4]. »

Deux autres foyers d'hellénisme en Idumée paraissent avoir été Adora, dite aussi Adoreos, et Bethsoura sur la frontière judéenne, ville forte ptolémaïque où les fouilleurs de 1931 ont recueilli 53 monnaies des Lagides dont 32 de Ptolémée Philadelphe et de nombreux témoins de la céramique hellénistique [5].

A Samarie, sur 56 monnaies ptolémaïques déchiffrées, 31 appartiennent à Ptolémée Philadelphe. L'introduction dans cette cité grecque du culte d'Isis et de Sérapis dont une dédicace a été retrouvée dans les fouilles, remonte sans doute au IIIe siècle ainsi qu'une partie des nombreuses anses rhodiennes qui pullulent dans ce site comme dans beaucoup d'autres, notamment à Beisân [6]. Betsean aurait reçu à la même époque le nom de Scythopolis. Suivant H. M. Jones, ce nom porte une empreinte ptolémaïque, il entre dans la série des noms

1. *Painted Tombs*, ch. III. *RB.*, 1925, 269 s., 274 ss.

2. *CRAI*, 1902, 500. *Painted Tombs*, 57 s.

3. *Antiq.*, XII, 258, 262. Dès le temps d'Alexandre ces Samaritains sidonisés ne voulaient point passer pour Hébreux : XI, 344.

4. ROSTOVTZEFF, *CAH.*, VII, 192.

5. SELLERS, *The citadel of Beth-Zur*, 70, 72 ss; 43-51. ABEL, *GP.*, II, 239, 283.

6. REISNER, FISHER, LYON, *Harvard excavations* 1908-1910, I text, 252-258. HAMILTON, *Guide to the historical site of Sebastieh*, 21 s.

fantaisistes donnés aux métropoles égyptiennes tels que Gynaecopolis, Crocodilopolis etc. Les explications venues dans la suite seraient non moins fantaisistes [1]. Il est pourtant difficile d'admettre qu'une telle dénomination ne repose sur aucun motif. S'il n'est pas question des restes d'une ancienne invasion, on pourrait penser à l'installation de quelques cavaliers scythes (car l'armée d'Alexandre compta des Scythes aussi bien que des Bactriens et des Sogdianes) remontant à Antigone ou à Séleucos Ier sinon à Philadelphe [2]. De là proviendrait le mythe de Dionysos confiant aux Scythes de son escorte le tombeau de la nymphe Nysa, l'une de ses nourrices. Bethšean devait ajouter le nom de Nysa à celui de Scythopolis [3]. Plusieurs figurines de Bacchus nourri par les nymphes et une tête du même dieu en marbre blanc ont été trouvées en 1925 à Beisân, cette dernière sur le tell près du temple non loin de la cachette où avait été découvert en 1923 un trésor comprenant une vingtaine de tétradrachmes d'argent de Ptolémée Philadelphe frappés la plupart à Sidon, à Tyr, à Ptolémaïs et à Jopè [4]. En tout cas, le nom de Scythopolis apparaît pour la première fois dans l'histoire de Joseph le Tobiade qu'on assigne au temps d'Évergète. Les habitants de cette ville ayant insulté ce fermier général et refusé l'impôt, Joseph fit mettre à mort les notables et envoya leurs biens au roi d'Égypte [5].

Le territoire de la vallée du Jourdain aux approches de la mer de Galilée se répartissait entre Scythopolis, Philotéria et Pella qui semblent avoir été de vraies cités. Située sur le bord méridional du lac au Kh. Kérak, Philotéria fut ainsi nommée en l'honneur de Philotéra sœur de Ptolémée II. La tête de la Tyché au croissant et au calathos qu'on y a découverte rappelle probablement le nom primitif de l'endroit : Beth Yeraḥ « maison de la Lune ». Il est possible cependant qu'elle reproduise les traits de Philotéra [6]. Ne voit-on pas sur le vase dit de Bérénice, cette reine, femme de Ptolémée III Évergète, sous les traits d'Agathè Tychè, avec la patère et la corne d'abondance [7]? Le nom de Bérénice fut substitué au nom macédonien de Pella autant que dura la domination égyptienne.

1. *The cities of the Eastern Roman provinces*, 242 et n. 20. Cf. *RB.*, 1912, 413 s.
2. Lesquier, *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, 89.
3. *RB.*, 1912, 414 avec références. L'équivalence de *šean* et de *šeqet* = *repos* mise en avant par Smith n'était pas de nature à influencer les rois grecs.
4. Rowe, *The topography and history of Beth-Shan* (1930), 45. Fitzgerald, *Beth-Shan excavations* 1921-1923, 51 ss pl. xli.
5. *Antiq.*, xii, 183.
6. Abel, *GP.*, II, 284 s. v. *Beth Yeraḥ*.
7. *Dictionn. des Antiq.*, II, 1266.

L'empreinte égyptienne se révèle plus au nord par la création d'une Arsinoé dans le couloir syrien du Massyas au sud de Laodicée du Liban *(Tell Nébi Mend)*, place frontière des Séleucides. Étienne de Byzance signale une seconde Arsinoé en Cœlé-Syrie où l'on a voulu voir le vocable ptolémaïque de Damas [1].

A l'est du Jourdain, l'ancien pays des Ammonites voit refleurir sa capitale Rabbatammana sous le titre protocolaire très significatif de Philadelphie. Entre Ailath, nouvelle Bérénice sur un golfe de la mer Rouge [2], et Damas, cette ville est après Pétra une station caravanière tout indiquée et contribue à maintenir les Nabatéens dans le vasselage de l'Égypte. Sa dévotion à Héraclès et à sa mère Astarté-Astéria est bien connue. Un document épigraphique témoigne qu'on y pratiquait l'*égersis* ou réveil de l'Héraclès phénicien, rite qui a plus d'une analogie dans le paganisme égyptien et grec égyptisant [3]. A 20 kilomètres de ce chef-lieu à l'ouest, au centre d'une fertile campagne bien arrosée, se trouvait la résidence secondaire du gouverneur de la région, un dynaste judéo-ammonite auquel était soumis un certain nombre de clérouques, étrangers gratifiés d'une tenure ou lot de terrain et astreints à des obligations militaires. En l'an 27 du règne de Philadelphe, le propriétaire du manoir fortifié dit la Birta de l'Ammanitide portait le nom de Toubias, nom qu'on se transmettait dans la famille depuis fort longtemps. Reconnu par Ptolémée II comme stratège de la région transjordanienne, cet émir indigène commandait à des cavaliers étrangers établis chez lui en colons par l'autorité royale autant pour consolider son loyalisme de gouverneur que pour lui faciliter dans cette marche lointaine l'exercice de ses fonctions administratives. Il y avait parmi eux un Cnidien nommé Nicanor, un Macédonien, Polémon, fils de Straton, deux autres relevant de l'association militaire des Perses vivant en Égypte sans être nécessairement des Iraniens, l'un étant fils d'Ananias, l'autre fils d'Agathon, chargé de rendre la justice dans la colonie. Et voici que ces miliciens bien pourvus à raison de la noblesse de leur arme se trouvent à figurer dans un même contrat avec un Milésien, un Athénien, un Carien et des gens venus de Colophon et d'Aspendée, tous du personnel du dioecète Apollonios, surintendant des finances de Philadelphe, tableau très évocateur de cet hellénisme qui se diffuse jusqu'aux confins de l'Arabie [4].

1. JONES, *The cities...*, 242. Cf. ÉT. DE BYZ., 81 et 108. *GP.*, II, 131.
2. *Antiq.*, VIII, 163. POMPONIUS MÉLAS III, 8.
3. *RAO.*, VII, 147, VIII, 163; *RB.*, 1908, 570 ss.
4. *PCairo-Zenon* 59003. *RB.*, 1920, 182 ss avec la topographie d'ʿAraq el-Émir, site de

Il est malaisé de faire le départ entre les villes qui furent élevées au rang de cités grecques par les Ptolémées et celles qui, en dépit de leur nouvelle étiquette protocolaire, restèrent dépourvues des conditions requises pour participer à ce privilège. On s'étonne même que les Lagides aient pratiqué dans cette annexe de leur royaume une politique d'urbanisation qu'ils évitèrent le plus possible en Égypte afin de ne pas compliquer inutilement l'administration ni d'atténuer la force financière et militaire du pays [1]. Ils estimaient inutile aussi d'initier la masse égyptienne habituée de longue date au régime despotique à des libertés dont ils auraient pu mésuser. Mais en Phénicie les rois d'Égypte se trouvaient en face de villes adonnées à l'activité commerciale et jalouses de leur autonomie municipale, en Palestine en face de la communauté juive qui aimait à tenir ses distances, des Iduméens et des Arabes férus d'indépendance. A l'aide des garnisons établies dans les villes, le roi pouvait à son gré faire pression sur les magistrats et le conseil, mais la concurrence du Séleucide, son voisin, lui conseillait la circonspection. Les colonies militaires lui offaient un moyen de tenir en respect les chefs de tribus, les émirs indigènes. Lorsque le grand prêtre Onias omet d'acquitter le tribut de vingt talents d'argent que le pontificat juif fournissait aux rois au nom du peuple, Ptolémée Évergète le menace de partager le territoire des Juifs en lots qui seraient distribués à des soldats colons, c'est-à-dire à des clérouques étrangers au pays [2]. Placer un notable indigène à la tête d'une colonie, s'assurer la docilité d'une population en respectant le plus possible ses usages était encore la bonne solution. Il est à remarquer combien peu les notions de race ou de nationalité ont inspiré la politique lagide [3]. La correspondance de Zénon laisse voir que les indigènes de marque conservaient assez de personnalité pour mériter quelques égards et si l'on admire l'habileté des manœuvres de l'intendant d'Apollonios, on est encore plus frappé des ménagements dont ce Carien fait preuve envers deux maquignons retors assez peu scrupuleux pour exiger une seconde fois le prix de deux esclaves fugitifs qui ont rejoint leur lieu d'origine. Comme Toubias en Amma-

a Birta et la prosopographie de Toubias par le P. VINCENT. Sur le sens exact de la clérouchie voir LESQUIER, *op. cit.*, 30 ss et sur le *politeuma* des Perses, *Ibid.*, p. 153.

1. ROSTOVTZEFF, *CAH.*, VII, 121. A part l'ancienne colonie grecque de Naucratis, Parœtonium et Ptolémaïs de Haute-Égypte, Alexandrie absorba tout l'effort urbain, pour devenir une cité mondiale *ad Aegyptum*.

2. *Antiq.*, XII, 159. Cf. *OGIS.*, confiscation de terres à Théra (Santorin) au profit du trésor royal sous Évergète pour un cas analogue.

3. BICKERMANN, *Archiv für Papyrusforschung*, VIII, p. 238.

nitide, Kollochoutos et Zaidèlos devaient occuper en Idumée une place prépondérante et il semble que les vainqueurs étrangers aient besoin de leur crédit pour s'assurer l'attachement du menu peuple. Il fallait de plus veiller à ne pas s'aliéner des courtiers influents qui pouvaient procurer facilement les esclaves de luxe, les animaux curieux et les produits coloniaux très recherchés par la cour d'Alexandrie. La désinvolture d'un Jeddous chassant d'un village un fonctionnaire égyptien est de nature à surprendre si cet indigène n'est pas maître de son village ou s'il n'a pas d'autorité dans son district [1]. Qu'il s'appelât Malichos, Rabbélos, Obanès, Zubeinas, ou qu'il dissimulât son origine sous un nom grec, l'Oriental doué pour les affaires n'hésitait pas à se lancer dans le mouvement créé dans son pays par les agents du roi d'Égypte. Celui-ci, malgré tout, demeurait le maître des villes, des campagnes, des ports et des routes; tout en reconnaissant le droit de propriété des cités et des chefs de tribus, il réservait à l'État le monopole des principales denrées et grâce à une bureaucratie savamment organisée, il savait acheminer avec sûreté vers le Trésor tous les revenus de l'Empire.

3. Administration.

Prise dans son ensemble, la province ptolémaïque appelée officiellement « Syrie et Phénicie » était répartie au point de vue administratif et fiscal entre le territoire des cités de type grec y compris les colonies militaires passées en revue au paragraphe précédent et la campagne (χώρα) où s'élevaient les villages. La campagne se divisait en *hyparchies* qui comprenaient chacune un certain nombre de villages et, à l'occasion, quelques grands domaines appartenant au roi ou à des notables [2]. Dans chaque éparchie se trouvait un *économe* royal ayant pour mission de faire rentrer les revenus du Lagide. L'édit de l'an 24 de Philadelphie révèle que dans notre province « fut instituée une forme de fiscalité analogue en tout point à celle de l'Égypte : l'affermage des impôts, les déclarations assermentées exigées des propriétaires, le recensement accompli sous la double surveillance des fermiers de la taxe et des chefs de village, les comarques, responsables peut-être

1. *RB.*, 1924, 568 ss. TSCHERIKOWER, *Palestine under the Ptolemies* (1937), 46 ss.

2. Cf. *OGIS.*, 225, ὑπὸ... κράτους τοῦ ὑπάρχου ἥ τε κώμη καὶ ἡ βᾶρις καὶ ἡ προσοῦσα χώρα κατὰ τὸ παρὰ Νικομάχου τοῦ οἰκονόμου πρόσταγμα... et 238, 1 et note. LIEBESNY a publié et commenté le texte d'un décret de Ptolémée II concernant la fiscalité de la Syrie et Phénicie que contient la collection des papyrus Rainer (*PER. inv.* 24552 *gr.*) dans la revue *Aegyptus* 1936, 257-288.

en quelque mesure, au nom de la communauté villageoise, de la levée des taxes, enfin la juridiction spéciale du roi, tout cela révèle le souci de faire régner un régime fiscal unifié dans les deux parties de l'Empire que les Lagides ont toujours voulu attacher solidement l'une à l'autre : la Syrie et l'Égypte. La présence d'un diœcète spécial à la province de Syrie ne doit pas être interprétée comme un symptôme de décentralisation : l'Égypte avait bien ses hypodiœcètes [1]. »

Le terme *hyparchie*, emprunté au système établi par Alexandre et les Diadoques sur le modèle perse, était en usage chez les Séleucides. Les successeurs de Philadelphe ont pu l'abandonner pour introduire en Syrie le terme gréco-égyptien de *nome* qu'on retrouve au IIe siècle comme subdivision de la Samarie, ainsi que les finales en *itis*, terminologie dominante en Égypte et dont l'emploi se vérifie pour la Palestine dans Ammanitis, Samareitis, Galaaditis etc. [2].

On désignait sous le nom de *laoi* « peuples » la masse de la population vivant dans l'hyparchie, attachée à la culture du sol, à l'élevage, aux métiers domestiques. Nous n'avons pas sur l'activité du paysan et de l'artisan indigène travaillant pour son compte ou pour le compte du roi la somme de renseignements précis que fournissent les papyrus touchant l'Égypte. Le fragment de l'édit de 261 concernant la Syrie et Phénicie traite du recensement des troupeaux qui incombait aux fermiers de la taxe et aux comarques. Pour établir la base de l'*ennomion*, impôt sur le bétail, on devait savoir le nombre de têtes que possédaient le village et l'hyparchie. Il est cependant un point sur lequel ce document touche de plus près la condition du menu peuple, c'est le risque couru par celui-ci d'être arbitrairement asservi pour être livré aux marchands d'esclaves qui trouvaient moins onéreux d'acheter des hommes libres asservis pour dettes, capturés par des pirates ou pris à la guerre que d'élever un esclave jusqu'à l'âge adulte. L'ordonnance de Philadelphie vaut la peine d'être citée.

« Ordre du roi. Ceux qui, en Syrie et en Phénicie, ont acheté un indigène libre, ou l'ont enlevé (par piraterie) et l'ont retenu ou l'ont acquis de quelque autre façon (le déclareront...) à l'économe nommé dans chaque hyparchie, dans les vingt jours qui suivent l'affichage de cette ordonnance. Quiconque omettrait de déclarer ou de présenter un esclave se le verra confisquer et payera, en outre au trésor royal 6.000 drachmes par esclave. Le roi connaîtra spécialement de ces délits. Le dénonciateur recevra (tant de) drachmes par esclave. Si,

1. Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides* (1939), 422. Le διοικῶν τὰς κατὰ Συρίαν καὶ Φοινίκην προσόδους mentionné dans la colonne droite, l. 18-19 du décret devait sans doute être subordonné au diœcète d'Alexandrie.

2. JONES, *The cities of the Eastern Roman provinces*, 241 et note 19. Le nom sous-entendu par les formes en *itis* serait μερίς qui n'est pas étranger au style administratif de l'Égypte. En cette hypothèse la *meris* équivaudrait plutôt à l'hyparchie qu'au nome qui est très restreint en Palestine.

après les avoir déclarés et présentés, les propriétaires peuvent prouver que tels de ces indigènes étaient esclaves lorsqu'ils les ont achetés, ces esclaves leur seront rendus. Quant aux hommes achetés dans les ventes publiques royales, même s'ils disent être d'origine libre, les acheteurs en garderont valable possession.

» Les soldats et les catœques établis en Syrie et en Phénicie ne déclareront pas les captives indigènes avec qui ils vivent.

» A l'avenir, il ne sera plus permis à personne d'acheter ou de recevoir en gage, sous aucun prétexte, des indigènes libres, à l'exception de ceux qui sont livrés par le diœcète des revenus royaux de la Syrie et de la Phénicie à la procédure de réalisation des gages. La loi sur le contrat de ferme indique quelles sont les personnes sur lesquelles l'exécution personnelle peut être pratiquée. En cas de contravention à ces dispositions, les coupables, vendeurs comme donneurs de gage, seront passibles des amendes mentionnées plus haut et les dénonciateurs recevront, de l'argent ainsi recueilli, 300 drachmes par tête d'homme dénoncé. »

Mlle Claire Préaux, à qui nous empruntons la traduction de ce texte du papyrus Rainer publié pour la première fois en 1936, estime avec raison que si des motifs philanthropiques ont inspiré les décisions royales, ils ont dû rester cachés. Ce qu'il y a de plus évident, c'est la volonté d'établir un monopole royal de la vente des hommes libres. « Seul, le roi aura le pouvoir de conférer à l'acheteur d'un homme libre les droits qu'un maître a sur un esclave. La mesure est d'ordre politique autant qu'économique. Car la chasse à l'homme est un élément de désordre; elle risque d'enlever à la terre des paysans qui payent au roi fermages et impôts et, en général, de la priver de sujets dont il puisse taxer ou requérir l'activité. » Le décret s'explique par des circonstances où les asservissements d'hommes libres avaient été si nombreux que les populations en avaient dû manifester une légitime indignation [1].

De ce décret se rapproche étroitement le décret de Philadelphe qui figure dans la Lettre d'Aristée paragraphe 22 ss. Même dispositif, mêmes expressions de chancellerie, même situation envisagée et concernant la Syrie et Phénicie, vocable officiel scrupuleusement conservé bien qu'il s'agisse des Juifs et de leur pays, au point que Wilcken ne voit aucune objection à ce qu'Aristée nous ait transmis un acte authentique [2]. Constatation qui a pour corollaire de corroborer les témoignages invoqués plus haut (ch. II § II, 3) au sujet de l'asservissement de Juifs et autres Palestiniens effectué par l'armée de Sôter. En voici le début : Philadelphe se reporte à l'expédition de son père, mais sans exclure des razzias qui l'auraient précédée ou suivie.

Ordre du roi. Tous ceux qui ayant pris part à l'expédition de notre père dans les régions de Syrie et Phénicie et envahi le territoire (ὤκραν) des Juifs sont devenus maîtres d'individus judaïques, soit qu'ils les aient amenés dans la ville (d'Alexandrie) et dans le pays (d'Égypte), soit qu'ils les aient vendus à d'autres — également s'il en est de la même

1. *L'économie royale des Lagides*, 311 ss. *Aegyptus*, 1936, texte 257-259.

2. *Archiv für Papyrusforschung* 1937, 223. Pour Cl. Préaux l'édit du papy. Rainer est le prototype de l'édit de libération qui nous est transmis par la lettre d'Aristée.

race qui les aient précédés ici ou qui aient été déportés après eux — que les détenteurs les relâchent sur-le-champ et reçoivent aussitôt en compensation 20 drachmes pour chaque personne, les militaires à la paie de leur solde, les autres à la banque royale[1].

Le législateur excuse ensuite son père en rejetant les déprédations et les captures sur l'emportement de la soldatesque et proteste de ses sentiments de justice et d'humanité, réflexion marquée de la note propre à l'auteur de la lettre. La suite de l'ordonnance demande l'affranchissement de tous les Juifs en esclavage dans le royaume. Dans les trois jours qui suivent la promulgation du décret la liste des esclaves sera communiquée aux fonctionnaires compétents et chaque individu leur sera aussitôt présenté, tout cela « dans notre intérêt et dans celui de l'État », avoue à juste titre Ptolémée. Enfin, il y aura une prime aux dénonciateurs. C'est une véritable réquisition, car les 20 drachmes de dédommagement restaient bien au-dessous du prix d'achat qui allait normalement de 100 à 300 drachmes. Reste à savoir si Philadelphe a pu émettre un édit d'une portée aussi générale de telle sorte qu'il n'existât plus en Égypte aucun esclave d'origine juive. Ne retrouve-t-on pas ici comme tout le long de la lettre du Pseudo-Aristée la tendance à traduire en faits réalisés les désirs d'un propagandiste non dépourvu d'habileté? Son édit de libération n'aurait-il pas été brodé sur le canevas authentique de l'ordonnance du papyrus Rainer?

Que des Juifs captifs aient participé au bienfait de la législation royale, cela ne fait pas de doute. Au cours des guerres syriennes ils étaient plus que tout autre peuple exposés à la déprédation et à la razzia, situés à la porte de l'Égypte et prolifiques de réputation. Depuis les déportations de Sôter leur nombre, y compris les Samaritains, ne faisait que s'accroître en Égypte et notamment dans la ville commerçante d'Alexandrie.

Ainsi transplantés dans cette cosmopolis de langue grecque, ils perdaient fatalement la pratique de leur idiome araméen et la connaissance de leur langue sacrée. Le maintien des observances légales et de la foi au Dieu d'Israël parmi les nouvelles générations exigeait une traduction correcte en grec au moins des livres de la Torah. De plus, puisqu'il était accordé aux Juifs de vivre selon leur loi, celle-ci devait être accessible au souverain dont ils dépendaient. En ce temps-là, par suite de la fusion des peuples conséquence de la conquête d'Alexandre, une curiosité scientifique s'était emparée des esprits cultivés et les premiers Ptolémées en créant le Musée et la Bibliothèque

1. Voir texte et commentaire dans TRAMONTANO, *La lettera di Aristea a Filocrate*, (1931), p. 38.

d'Alexandrie avaient mis en œuvre tout ce qui pouvait la satisfaire. Le prêtre égyptien Manéthon traduisait en grec les textes sacrés de l'époque pharaonique où l'on voit en particulier la reconquête du Delta sur les Pasteurs étrangers et le séjour des Juifs en Égypte jusqu'à leur sortie, entourés de détails légendaires qui s'accréditaient dans l'opinion commune. Son contemporain, le chaldéen Bérose écrivait pour Antiochos Sôter (280-261) une histoire babylonienne vulgarisant en grec les annales sacerdotales rédigées en cunéiformes. A des Juifs mêlés à ce mouvement littéraire, il s'imposait de dévoiler au vaste public qui usait de la langue grecque la véritable version de leurs origines et de leurs croyances. Il est possible qu'il y ait eu des essais de traduction sous le règne de Ptolémée Ier mais c'est au temps de son fils, le Philadelphe, que se place la version officielle dite des Septante [1]. Les ornements fantaisistes dont le surcharge la lettre d'Aristée n'arrivent pas à compromettre de ce fait important ni la substance, ni la date. Continuant la politique favorable au Judaïsme, Ptolémée III Évergète accordera le droit d'asile à certaine synagogue, et sa titulature avec celle de son épouse Bérénice et de leurs enfants figurera au fronton de la proseuque de Schedia, poste douanier proche d'Alexandrie [2].

Cette grande ville exerçait sur les pays voisins une attraction beaucoup plus forte par le champ ouvert aux affaires que par la facilité offerte aux aptitudes littéraires. Le type des aventuriers retors et audacieux qui savaient y parvenir à la fortune contre vents et marées en se glissant dans la faveur du roi et de sa cour, l'histoire romancée d'un neveu d'Onias II, Joseph fils de Tobie, nous le dépeint en traits heureux. Ce jeune homme se morfondait à Jérusalem quand l'occasion lui fut donnée de se rendre en Égypte pour réparer une sottise de son oncle. Son dénuement ne l'arrête pas. Confiant dans sa chance à venir, il emprunte à des Samaritains la somme nécessaire à son voyage et à son entrée en cour. Le hasard veut qu'il tombe à Alexandrie au milieu des soumissionnaires de l'impôt venus de toutes les parties de la Syrie et Phénicie. Les offres s'élevaient à 8.000 talents pour l'ensemble de la province. Ces concurrents ne s'entendaient-ils pas pour frustrer le trésor? Joseph le fit comprendre au roi et sans sourciller prit l'adjudication à 16.000 talents. Aidé de 2.000 soldats, le nouveau fermier général exige impitoyablement les tributs des villes et des campagnes jusqu'à réaliser pour lui-même de gros bénéfices.

1. Tackeray, *The letter of Aristeas*, Introduction xv ss.
2. Schuerer, III[4], 41.

Le conteur ajoute qu'il jouit pendant vingt-deux ans de cette prospérité qu'il entretenait grâce à des dons appréciés du roi et des puissants que son intendant Arion leur servait en temps opportuns. Joseph, résidant à Jérusalem avec ses fils, avait su faire profiter de sa fortune le peuple juif acculé par l'avarice d'Onias à une situation précaire. Son plus jeune fils Hyrcan, eut sa part de l'aubaine, puisant sans scrupule dans les coffres de la banque d'Alexandrie, au grand désespoir d'Arion, jusqu'au jour de sa retraite dans la Birtha d'Ammanitide illustrée par son aïeul Toubias. Il reviendra sur la scène historique au temps de Séleucus IV (187-175) [1].

La valeur documentaire de cette anecdote destinée à mettre en relief la supériorité du Juif en matière de finances, est du même acabit que la Lettre d'Aristée. Le cadre synchronique que lui donne le chroniqueur est difficilement acceptable. La situation implique la pleine possession de la Syrie et Phénicie par les Ptolémées, ce qui exclut la période 193-171 à laquelle nous ramène le narrateur, car alors Antiochos III avait mis définitivement la main sur cette province. M. Holleaux, à qui l'on doit l'éclaircissement du texte, serait favorable à l'opinion qui situe l'activité de Joseph sous Évergète et Philopator [2]. Rien ne permet d'être plus précis et l'on fait preuve de bonne volonté en repêchant les épaves d'histoire noyées dans ce flot légendaire.

4. Zénon et l'activité commerciale.

Avec les archives de Zénon l'historien aborde un terrain ferme où il n'a pas à se débattre contre les parasites d'une fantaisie vaniteuse. Ce sont des documents sur papyrus : pièces officielles, contrats, papiers d'affaires, mémoires, quittances, correspondance d'esprits positifs qui vont droit au but, tout cela daté et classé par dossiers, ce qui permet parfois de suivre toutes les étapes d'une transaction, les intrigues qui provoquent la promulgation d'un édit royal, les réactions d'une volonté neuve qui rencontre des forces sociales traditionnelles. Il est heureux que l'activité des agents du trésorier général de Ptolémée Philadelphe ait dépassé les bornes de l'Égypte, cela nous a valu quelque information nouvelle sur la condition économique de la pro-

1. *Antiq.*, XII, 154-222. Voir les notes de Th. REINACH dans la traduction de Chamonard, *Œuvres complètes de Josèphe*, III, p. 80-82; sur la dynastie des Tobiades, SCHUERER, I[4] p. 195 n. 28. VINCENT, *RB.*, 1920, p. 200 et n. 3 avec rappel du gros ouvrage de BUECHLER, *Die Tobiaden und die Oniaden*.

2. *REJ.*, XXXIX (1899), article fondamental sur la question, 160-176,

vince de Syrie et Phénicie laissée dans l'ombre par les historiens de cette période. Comparés aux 10.000 documents de l'époque lagide trouvés en Égypte, les documents papyrologiques qui nous concernent sont des miettes, mais ils suffisent quand même à nous donner un aperçu insoupçonné de la vie en Palestine au IIIe siècle avant notre ère [1].

Zénon, fils d'Agréophon, était originaire de Caunos, ville maritime de Carie qui vint en la possession de Ptolémée II vers 280. Venu jeune encore en Égypte pour chercher fortune, il apparaît dès 260 comme employé d'Apollonios, le dioecète du roi, chef du département de la Trésorerie, qui avait un office de son choix et jouissait d'une grande latitude dans l'exercice de ses fonctions pourvu qu'il assurât la rentrée des revenus et la surveillance des percepteurs en Égypte et dans les provinces de l'Empire ptolémaïque. Ce ministre d'État était en même temps un négociant et un propriétaire foncier ayant souci de ses cargaisons, de sa flotte marchande et de ses récoltes. Aussi bien, en dehors de la hiérarchie des fonctionnaires publics (sous-dioecètes, économes, contrôleurs, banquiers etc.), avait-il au service de ses affaires privées toute une équipe d'agents, d'employés grecs et indigènes, tout un train de maison avec économe, médecin, boulanger, etc. C'est dans cet office privé que Zénon obtint par son savoir-faire, sa discrétion et son ardeur au travail une place prépondérante. Lorsqu'il voyage à l'étranger, il porte les messages de son maître et lui transmet des notes confidentielles, il contrôle les actes de ses agents commerciaux, il trafique pour Apollonios et aussi pour son propre compte car Zénon n'est pas homme à négliger sa famille et à fermer les yeux sur l'avenir. Homme de confiance du ministre, il fait le triage des solliciteurs à l'audience dans les tournées en Égypte, il est régisseur de ses domaines, dirige les constructions de sa ville, tout en exploitant pour lui-même des terres affermées. Sans être fonctionnaire de l'État, le crédit dont il jouit auprès du dioecète l'autorise, à l'occasion, à rendre la justice, à faire la police, à surveiller les travaux publics, à collaborer avec les autorités pour la levée des taxes. Apollonios se garde de tracer entre son personnel et celui de son bureau ministériel une délimitation rigide [2].

1. Les archives de Zénon ont été trouvées par des indigènes à Rubbayat-el-Fayoum, le site de l'ancienne Philadelphie, au nord-est de l'oasis, ville neuve que Zénon avait fait surgir au milieu de sables et de marais et qui lui procura après une existence laborieuse une paisible retraite. Cl. PRÉAUX, *op. cit.*, 10 ss avec l'indication des éditions des papyrus en question.

2. EDGAR, *P. Mich-Zenon* (1931) Introduction.

Zénon vint en Palestine à la fin de 260; il y séjourna treize à quatorze mois c'est-à-dire toute l'année 259 et le début de 258. Suivre les allées et venues d'un homme aussi actif n'est pas chose facile. L'important est de noter les localités où sa présence se manifeste par quelque tractation. Il paraît assez normal qu'il ait débarqué au port de Gaza pour se rendre de là à Marisa en Idumée, ainsi que le suggère un papyrus qui suppose une rencontre avec des officiers de la garnison de Jemna[1]. Quoi qu'il en soit de ce dernier détail, c'est bien à Marisa qu'il achètera, vers la fin de son séjour en Palestine, des esclaves qui lui donneront beaucoup de soucis, car trois d'entre eux réussissent à s'échapper tandis qu'il retourne à Alexandrie avec ses emplettes. Grâce à une prime, le refuge des fugitifs a été dénoncé à Pasiclès, résidant à Marisa, qui en avertit Krotos, agent d'Apollonios dans les ports, en particulier à Jopé. Zénon envoie donc un émissaire nommé Straton chargé d'un courrier relatif à l'affaire et de la mission de ramener les trois esclaves revenus chez leurs vendeurs iduméens. Pasiclès est prié par lettre d'agir sur les deux marchands pour qu'ils restituent les esclaves qu'ils retiennent indûment suivant le droit grec. Au cas de négligence ou d'échec, il y a une autre lettre à l'adresse d'Épicratès avec les noms et les signalements des fugitifs et une troisième demandant à un certain Pisistrate d'unir ses efforts à ceux des précédents afin que Straton récupère et ramène les esclaves. Des difficultés sont à prévoir propres à décourager Straton. Pisistrate fera bien de lui rappeler sa tâche et de le seconder pour que les esclaves ne prennent pas de nouveau la fuite. Les Iduméens s'appuyaient-ils sur une coutume pareille à la loi du Deutéronome 23, 15 : « Tu ne livreras pas à son maître un esclave qui se sera enfui et réfugié près de toi »? Ou bien les membres officiels du fisc et de la police exigeaient-ils l'application de l'édit de 261 ou s'opposeraient-ils à l'exportation? Deux autres billets le laisseraient supposer, l'un à Épainétès pour qu'il ordonne à son fils de ne pas gêner Straton dans son service; l'autre à Ammon qui ferait bien d'écrire à Dorothéos et à Demainétès dans le même sens, c'est-à-dire de ne pas entraver l'action des agents privés de Zénon[2].

Pour être soumise à un contrôle et à des droits, la marchandise humaine reconnue comme servile n'était pas l'objet d'un monopole royal. C'est encore un achat d'esclave qui marque le séjour de Zénon en Ammanitis, au printemps de 259. Il s'agit de la vente pour la somme

1. *P. Cairo-Zenon* 59006 l. 63 s. cf. l. 2.
2. *Ibid.*, 59015 verso. *RB.*, 1924, 568 ss Cl. PRÉAUX, *op. cit.*, 307, 311. Cf. 59537.

de 50 drachmes de la petite Sphragis, âgée de sept ans environ, par Nicanor, l'un des clérouques de Toubias fixés à la Birta[1]. Zénon l'acquéreur a pour titre dans le contrat « l'un du personnel d'Apollonios le dioecète », titre modeste mais très prisé, car il indiquait l'appartenance au service du roi. L'Hellène établi en Égypte n'avait un rang dans la hiérarchie sociale qu'autant qu'il était de près ou de loin serviteur du roi. Sinon il pesait sur lui à peu près autant de charges que sur les *laoi*.

Évidemment ce petit marché ne suffit pas à motiver le voyage de Zénon en Ammanitis où il avait dû se rendre en passant par Adôreos, ville de Haute-Idumée, par Jérusalem, Jéricho et peut-être par Abila du Jourdain[2]. Apollonios avait tout intérêt à maintenir de bonnes relations entre son roi et le puissant Tobiade. Régler la question fiscale que posait la vassalité de ce dernier exigeait le doigté d'un serviteur aussi habile que Zénon. Personne mieux que lui n'était capable d'évaluer tout ce que pourrait rapporter cette marche sur les confins de l'Arabie, notamment en produits et en animaux exotiques. Aussi, lorsque le dioecète fera connaître à Toubias le désir du Philadelphe d'enrichir son jardin d'acclimatation de quelques espèces rares, l'émir lui enverra, deux ans après le séjour de Zénon à la Birta, deux chevaux, 6 lévriers, 1 hémionagre, 2 ânes blancs d'Arabie, 2 rejetons d'hémionagre et un d'onagre, tous apprivoisés. Le ministre recevra pour sa part un eunuque et quatre garçons bien élevés dont deux, Haimos et Atikos, sont incirconcis et deux, Audomos et Okaimos, sont circoncis. Les quatre fiches de signalement accompagnent la missive. Les deux lettres confiées à Ainéas, directeur du convoi, sont de la main d'un scribe expert, probablement grec, comme en témoignent la calligraphie et les formules d'usage[3].

Que Zénon ait tenu à se rendre compte de la situation des hyparchies du Hauran, de la Damascène et de Massyas dans la Beqâ, il n'y a aucune témérité à l'affirmer. Nous avons un mémoire de la nourriture fournie aux bêtes de somme de la caravane durant un voyage où apparaît la mention du Hauran, ce qui nous ramène dans des parages où nous avons cru retrouver des localités de la Batanée[4]. Dans un autre mémoire figure parmi la compagnie assez nombreuse qui voyage avec l'intendant du dioecète un Dionysios de Damas, d'où l'on conjecture que la grande ville syrienne était retombée au

1. *P. Cairo-Zenon*, 59003. *RB.*, 1920, 182 s.
2. *Ibid.*, 59004.
3. *Ibid.*, 59075, 59076.
4. *Ibid.*, 59008. Cf. *RB.*, 1923, 412.

pouvoir de Ptolémée avant 259[1]. En tout cas, il est incontestable que Zénon ait visité la Galilée et passé à Kudisos (Cadès de Nephtali), à Baitanata et à Ptolémaïs[2]. Sur le territoire de la seconde de ces localités, l'ancienne Bethanath, Apollonios possédait un domaine dont le gérant, un certain Mélas, avait maille à partir avec les paysans qui cultivaient les lots de la propriété pris par eux à bail. Les vignes y produisaient un vin apprécié[3].

Il n'était pas nécessaire que Zénon fût présent en tous lieux pour accomplir sa besogne multiple. On rencontrait partout de ses collaborateurs et sa correspondance mentionne encore le port de Gaza, Ascalon, Jopé, la Tour de Straton (la future Césarée), Ptolémaïs, Tyr, Sidon, Bérytos et Tripolis, pour ne parler que des villes côtières. A côté des agents d'Apollonios les négociants professionnels en grains ou en huiles, réduits au rôle d'entremetteurs par le monopole royal, les fonctionnaires du fisc comme les douaniers, les fermiers de taxes, l'administrateur des aromates, le chef de police qui exercent à Tyr, à Gaza ou à Jaffa, tiennent peu de place. Mais l'activité des agents du diœcète n'était pas en opposition avec les intérêts de l'État. L'organisation du trafic, la police des marchés, le service d'importation profitaient aussi bien à l'un qu'à l'autre. La plupart de ces agents domiciliés en Égypte circulaient en Syrie, en Asie Mineure aussi loin que les bornes de la domination ptolémaïque. Quand l'un d'eux revient des bords du Nil, il apporte à ses collègues des nouvelles de leurs familles. On leur fournit à Péluse des provisions pour le voyage; ils reçoivent d'Apollonios un salaire et parfois des sommes d'avance. Par mer les communications entre Alexandrie ou Péluse et tous les ports syro-phéniciens pouvaient être relativement rapides suivant les conditions atmosphériques et le nombre des escales. De Gaza ou de Jaffa il arrivait à une voile d'atteindre Péluse en deux ou trois jours tandis que par terre il fallait un minimum de sept jours depuis Gaza et de dix jours à partir de Jaffa. De Rabbat-Ammôn à Alexandrie le convoi des animaux envoyés par Toubias met trente-six jours. Une lettre de Sidon au Fayoum pouvait arriver en quinze jours, c'était un record car le plus souvent elle demandait plus de deux mois[4].

1. *P. Cairo-Zenon* 59006.

2. *Ibid.*, 59004. Il y a parmi les voyageurs des gens venus de chez Rabbèlos, probablement des Nabatéens.

3. *PSJ (Publicazioni della Societa Italiana...)* 554. *P. Cairo-Zenon*, 59004, 59019. Tscherikower, *Palestine under the Ptolemies* (1937) 45 s. *PJB.*, 1928, 98 ss. Rostovtzeff met en doute la quantité de domaines royaux que certains auteurs supposent avoir existé alors en Palestine. Pour la situation de Bethanath voir Abel, *GP.*, II, 265 s.

4. Textes réunis et répartis par Tscherikower, *op. cit.*, 28-31.

Apollonios avait fait de Gaza un centre de rayonnement pour caravanes à chameaux ainsi qu'il appert d'un feuillet du livre de compte de l'administrateur publié en 1934. On y relève un service de Gaza à Sidon en passant par la Galilée avec transport de briques et de grains au retour; de Gaza à l'Égypte avec chargement de dattes de Skènai, vraisemblablement Deir el-Balaḥ; de l'Égypte à Gaza exportant des nattes de papyrus et des salaisons [1] Gaza conservait la clientèle des caravanes d'Aila et de Pétra qui la mettaient en relation avec la mer Rouge et la grande Arabie. « C'est à Gaza, signalée par Strabon comme tête de la route de l'encens, que les agents de Zénon vont chercher, en même temps que l'encens et la myrrhe, le safran et les esclaves, l'essence de rose et les peaux des panthères [2]. » La place que tient la cité de Mendès dans la fabrication des onguents fait supposer que l'importation des produits bruts : nard, cinnamome, casse et autres aromates, avait lieu sous Philadelphe par le sud de la Palestine et non par la mer Rouge [3]. D'autres denrées passaient en transit sur des cargos qui prenaient des produits syriens en cabotant le long de la Phénicie jusqu'à Péluse. On possède un document fort explicite intitulé « évaluation des marchandises importées pour Apollonios de Syrie à Péluse », projet ou résumé d'une déclaration en douane. A côté d'huile blanche, de vin doux, de miel de Chalybôn, de viandes conservées et de salaisons provenant de Syrie on a la mention de vins de Chios et de Thasos, de miel rhodien, attique et lycien, de noix du Pont et de terre de Samos [4]. Apollonios avait des vignes à Bethanat et son gérant lui envoyait le vin qu'on en tirait [5]. La Syrie ptolémaïque exportait aussi la pourpre phénicienne, des produits manufacturés, des figues, des animaux exotiques. Son activité comme ciale était liée d'une part à l'Égypte, de l'autre avec Cypre et les côtes de l'Asie Mineure. Une idée de ce commerce international nous est fourni par une lettre qui dénonce les méfaits d'un individu qui fait du transport à travers l'Asie Mineure et la Palestine et où l'on rencontre les noms de Caunos, d'Halicarnasse, de Milet, d'Alexandrie, de Gaza, de Rabbatammana, de Ptolémaïs [6]. On culti-

1. *P. Columbia-Zenon* nº 2, *RB.*, 1940, 65 s.

2. Cl. Préaux, *op. cit.*, 363. Un fragment de compte *PSI.*, 628 et *P. Cairo-Zenon* 59009 mentionne à Gaza Diodore le préposé à l'administration de l'encens, ὁ ἐπὶ τῆς λιβανωτικῆς. *RB.*, 1935, 44.

3. Sur les huiles parfumées de Mendès voir Cl. Préaux, *op. cit.*, 369 s.

4. La traduction de ce *P. Cairo-Zenon* 59012 est donnée par Cl. Préaux, *op cit.*, 373, cf. *P. Cairo-Zenon* 59007. *RB.*, 1933, 255 sur Χαλυβῶν. *PSI*, 425.

5. *PSI.* 494.

6. *PSI.*, 616. Tscherikower, *op. cit.*, 15-17.

vait en Égypte une sorte de blé dit blé syrien. La Syrie exportait du blé et de l'huile, denrées qui figuraient parmi les monopoles du roi. Aussi, dans ce commerce soigneusement contrôlé, le marchand réduit au rôle d'intermédiaire avait un bénéfice limité, à moins d'user de quelque expédient [1]. Au demeurant, le commerce le plus lucratif était la vente des esclaves de luxe, des filles sachant tisser, des garçons pour la domesticité des grandes maisons τὰ σώματια ἀπὸ Συρίας.

Les Syriens toutefois n'étaient pas représentés en Égypte seulement par des gens de condition servile. Des travailleurs libres y avaient émigré ayant famille et groupés dans quatre villages — Σύρων κῶμαι — et travaillant comme journaliers. Le bourg de Kerkeséphis, colonisé par des Samaritains, prit le nom de Samaria. On trouve des Phœnico-égyptiens à Memphis, fidèles au culte de leur Astarté. Hellénomemphite est aussi un de ces termes indices du mélange des populations qui s'opère sous le sceptre des Lagides [2].

1. Tscherikower, *op. cit.*, 13 s. Cl. Préaux, *op cit.*, 137 ss., 65 ss.

2. Preisigke, *Wörterb.* III, 330, 325; *PSI.*, 531 τῶν Φοινικαιγυπτίων.. *P. Cario. Zenon* 59133.

CHAPITRE IV

LUTTE ENTRE PTOLÉMÉE IV ET ANTIOCHOS III AU SUJET DE LA CŒLÉ-SYRIE

I. — Les champions. — Ouverture des hostilités.

A la mort de son père Évergète, Ptolémée IV surnommé Philopator, avait tout au plus dix-sept ans. S'il avait reçu une éducation soignée et une bonne culture littéraire, il lui manquait d'avoir été associé au maniement des affaires publiques. La tendance de son père à se conformer aux traditions de l'ancienne Égypte s'accentua sous le nouveau règne. Encore prince héritier, le futur Ptolémée IV figure sur un camée de la Bibliothèque Nationale portant la double couronne des deux royaumes et les attributs sacrés d'Horus. Sa physionomie est déjà celle que conservent ses monnaies : tête ronde et courte, galbe assez gras de la gorge et du menton, nez à l'extrémité relevée, front droit, chevelure aux boucles courtes et pressées, traits dénotant une nature sensuelle et inconsistante[1]. Mais au goût des plaisirs le jeune roi alliait comme ses ascendants les jouissances de l'esthète et du lettré. Confié dès son avènement à un homme circonspect et énergique qu'il aura pour ministre durant les dix-sept années de son règne, il ne s'opposera pas à ses initiatives tant dans la politique intérieure que dans les relations extérieures. Que Sosibios, fils de Dioscoride, d'Alexandrie, ait eu ses tares, il est difficile de le nier, mais la critique moderne a réussi par l'étude approfondie des événements auxquels il fut mêlé à revendiquer ses mérites à l'encontre de Polybe qui le dénigre de parti-pris, s'ingéniant à caricaturer tous les auliques du temps : Hermeias le ministre d'Antiochos III, Démétrios de Pharos, et les ministres de Philippe V, roi de Macédoine[2].

Au moment de l'accession de Philopator au trône d'Égypte, le fardeau de l'empire séleucide reposait sur les épaules d'Antiochos III depuis deux ans à peine. Agé alors de vingt ans, le jeune roi, au profil

1. G. Blum, *Princes hellénistiques* : *BCH.*, 1915, 18 ss. pl. I.
2. M. Holleaux, *Études d'hist. hellénistiques* : *REA.*, 1916, 240.

bien découpé qu'accentuait un nez long et pointu, annonçait de la réflexion et de l'activité [1]. D'une conduite ordonnée, capable de concevoir des plans de grande envergure, sa principale préoccupation fut de recouvrer dans son intégrité l'héritage du fondateur de la dynastie. A l'occident il comptait sur son cousin Achaeos pour continuer la lutte contre Attale, roi de Pergame, et reconquérir l'Asie Mineure au delà du Taurus. Mais à l'orient les deux stratèges de Médie et de Perse, Molon et son frère Alexandre, méprisant la jeunesse du nouveau roi, trompèrent ses espérances et levèrent l'étendard de la révolte. Au lieu de marcher en personne contre eux, ainsi qu'il le désirait, Antiochos finit par céder aux arguments de son ministre le Carien Hermeias qui jouait auprès de lui le même rôle que Sosibios à Alexandrie. La politique d'Hermeias étant avant tout dirigée contre l'Égypte, le roi n'avait qu'à envoyer des généraux contre les rebelles pour se livrer totalement à l'attaque de la Cœlé-Syrie, c'est-à-dire au recouvrement de la province de Syrie et Phénicie que les Ptolémées occupaient au nord-est de l'Égypte. La suite des événements devait montrer que cette déclaration de guerre à la puissance voisine était inopportune.

Les chaleurs de l'été de l'an 221 régnaient sur le pays lorsqu'Antiochos se mit à la tête des troupes qu'il avait réunies dans cette place-forte d'Apamée sur l'Oronte, centre militaire de la puissance séleucide, dont le site est marqué par Qala'at el-Moudiq. Il descendit de là sur Laodicée, ville élevée sur les ruines de l'ancienne Cadès de l'Oronte, et traversa avec toute son armée le fond désertique entre Ribla et Harmel qui séparait la Séleukis de la Cœlé-Syrie, pour déboucher dans la plaine fertile de Massyas, le couloir de Ba'albek, en territoire ptolémaïque. Mais cette promenade militaire allait bientôt prendre fin. A l'endroit où la Beqâ' commence à se resserrer plus étroitement entre le Liban et l'Antiliban, le stratège gouverneur de Cœlé-Syrie, l'Étolien Théodotos, attendait l'assaillant derrière une ligne de défense formée par un étang, des tranchées et des palissades et par deux forteresses, l'une à l'est, Gerra, aujourd'hui 'Aïn el-Djarr, l'autre à l'ouest, Brochoi sous le Liban. La première commandait la route de Damas, la seconde la route du sud. Après quelques tentatives infructueuses, le Séleucide renonça à poursuivre les hostilités d'autant plus facilement que les nouvelles de la campagne contre les rebelles en Orient arrivaient fort mauvaises [2].

1. Babelon, *Les rois de Syrie*, lxxvii ss., 45 ss., pl. ix-xi.

2. Polybe, v, 54 s. Abel, *GP.*, II, 128 s. *Oronte et Litâni : JPOS.*, 1933. *Brochoi*, qui signifie les lacets (piège) ou les mailles du filet, doit d'après Polybe v, 61 se trouver dans la

Ce n'était que partie remise car un des articles bien arrêté du programme du nouveau règne était la libération de toute la Syrie et du territoire méditerranéen de l'empire. La besogne demandera plusieurs reprises. « Dans la carrière d'Antiochos, les entreprises ébauchées tiennent plus de place que les entreprises achevées; il parle souvent mieux qu'il n'agit [1]. » Il finira cependant par atteindre définitivement ce but particulier au bout de vingt-trois ans et au prix de cinq campagnes dont l'une franchement malheureuse. Nous venons d'assister à la première qui est en somme un faux-départ, bien qu'on puisse la considérer comme l'ouverture de la quatrième guerre syrienne. Avant la seconde campagne l'entr'acte est rempli par l'énergique répression de la révolte de Molon qui s'était proclamé roi à Suse. Vaincus, les deux satrapes se donnent la mort et sont remplacés par des hommes de confiance. Le roi impose sa suzeraineté à Artabazane, dynaste d'Atropatène et se débarrasse au moyen de l'assassinat de l'encombrant Hermeias, ce ministre qui ne pense qu'à contrecarrer ses desseins. Revenu en Syrie, il renvoie ses troupes dans leur quartier d'hiver, à la fin de 220. Sur ces entrefaites, le cousin Achaios avait de son côté ceint le diadème en Phrygie, confiant dans l'appui du ministre Sosibios. Le mécontentement de ses mercenaires l'obligeait à rester à l'ouest du Taurus. Aussi bien, Antiochos, différant une attaque directe contre lui, s'en prit-il à son complice le Lagide et, au début du printemps de 219, concentra-t-il ses troupes à Apamée afin d'expulser les Égyptiens de leur province syrienne [2].

II. — La quatrième guerre de Syrie.

1. Campagne de 219.

Sur la proposition de son médecin Apollophanès, originaire de Séleucie, Antiochos III fit approuver au Conseil la résolution d'enlever tout d'abord à Ptolémée le port et la ville de Séleucie que détenait depuis plus de vingt-cinq ans (246-219) la garnison égyptienne laissée par Évergète lors de la guerre de Laodice. Il ne convenait pas que le

passe près de l'étang et non sur la montagne, à *Barouk* comme Dussaud l'a proposé (*Top. Syr.*, 401 s.). L'étang desséché au XIVe siècle revit sous la forme d'un marais au sud-ouest de Barr-Elias, non loin de Khân-el-Merdj à Tell Ahdar. Le *Qala'at-el-Medeiq* à l'extrémité occidentale de ce marais, près d'une source occupe selon nous le site de Brochoi. De préférence à la leçon *Marsyas* de Polybe qui a subi l'influence de ce nom bien connu des Grecs, nous maintenons Massyas (assyr. *Mansuate*) conformément à Strabon et à *P. Cairo-Zenon* 59093 Voir Honigmann, *ZDPV*, 1924, 16.

1. R. Cohen, *La Grèce et l'hellénisation du monde antique*, 484.

2. Polybe, v, 54-57.

foyer de la dynastie où l'Oronte apportait les effluves de la capitale demeurât plus longtemps aux mains de l'étranger. Pendant que Diognète le navarque occupait le port, Antiochos vint camper à cinq stades à l'est de la ville. La force de la place et du quartier maritime que le récit de Polybe met en relief laissait entrevoir de longues opérations, mais avec de l'argent et de belles promesses on en vint facilement à bout. Un assaut donné pour la forme trouva parmi les assiégés des officiers très accueillants qui mirent leur chef Léontios en demeure de capituler. Antiochos ne tint pas rigueur aux *épistates*, les magistrats qui avaient refusé de se faire acheter; il rappela les exilés, rendit à la ville son autonomie et installa une bonne garnison au port et dans la citadelle [1].

Du côté de la Cœlé-Syrie les traîtres n'étaient pas même à acheter : ils s'offraient d'eux-mêmes. Le roi se trouvait encore à Séleucie quand il reçut des lettres de Théodotos d'Étolie, le stratège qui l'avait arrêté en 221 au défilé de la Beqâ'. Dégoûté de voir la cour d'Alexandrie aller à la perte de son prestige et user envers lui-même de mauvais procédés, il livrait sa province au Séleucide et le priait de venir sans retard. Enfermé dans Ptolémaïs, il tenait cette ville à sa disposition tandis que son lieutenant Panaitolos lui réservait la place de Tyr. L'occasion était trop belle. Antiochos fut vite au bout de la vallée de Massyas, à la passe de Gerra près de l'étang. Les nouvelles qu'il reçut en cet endroit lui suggérèrent la marche à suivre.

Ptolémée, non moins prompt à donner un successeur à Théodotos dont il avait peut-être raison de se défier depuis quelque temps, confia le sort de la province menacée au stratège Nicolaos qui se mit à assiéger Théodotos dans Ptolémaïs, ce qu'ayant appris, Antiochos abandonna aux officiers de l'infanterie pesamment armée le soin d'investir la forteresse de Brochoi pour voler, à la tête de troupes légères, au secours de Ptolémaïs. Mais Nicolaos s'était retiré sans l'attendre, ayant soin d'envoyer ses lieutenants Lagoras le Crétois et Dorymène l'Étolien occuper les défilés proches de Beyrouth afin de barrer la route au roi le long de la côte. Antiochos fond sur eux, les met en fuite au premier choc et campe à la passe classique du Nahr el-Kelb, où le reste de son armée vient le rejoindre. Comme il descendait vers le sud, il eut le plaisir de recevoir Théodotos, Panaitolos et leurs amis accourus au-devant de lui. Il prit possession de Tyr et de Ptolémaïs, des munitions et des bateaux qui s'y trouvaient, au nombre de 40 dont 20 cuirassés et de haut bord à quatre rangs de rames qui furent placés sous

1. POLYBE, v, 58, 61.

le commandement du navarque Diognète. Le roi s'occupa ensuite à recueillir la soumission des localités sans défense et à réduire par la force les places récalcitrantes. La ville maritime de Dora, au sud du Carmel, où s'était jeté Nicolaos, le tenait depuis quelque temps en échec lorsque des envoyés de Ptolémée arrivèrent pour établir les préliminaires d'un arrangement. Inquiet des agissements d'Achaios et voyant approcher la mauvaise saison, Antiochos conclut un armistice de quatre mois, prêt à ouvrir des négociations à Séleucie sur l'Oronte où il allait passer l'hiver, laissant des garnisons en Cœlé-Syrie et Théodotos l'Étolien chargé de la province.

L'alerte avait été chaude à Alexandrie à la nouvelle des succès rapides d'Antiochos III. Dans la crainte d'une invasion, Philopator s'était transporté à Memphis, les canaux du Nil avaient été ouverts aux eaux du fleuve et des troupes concentrées à Péluse. Le répit obtenu par l'habileté de Sosibios sauvait la situation en permettant aux Égyptiens de solliciter l'intervention des États de l'Égée et surtout de réorganiser complètement leur armée dans laquelle fut incorporé pour la première fois un corps de combattants indigènes.

2. Campagne de 218.

Durant tout l'hiver 219-218, Séleucie fut le théâtre de négociations que les émissaires de Sosibios s'appliquaient à rendre longues et laborieuses. A dessein ils remirent sur le tapis la controverse touchant les droits respectifs des Lagides et des Séleucides sur la Phénicie et la Cœlé-Syrie débattue depuis quatre-vingt-deux ans. Naturellement la question ne fut point tranchée. A la fin, quand Philopator fit savoir qu'il entendait comprendre dans le futur traité Achaios, l'anti-roi d'Asie Mineure, son allié, Antiochos s'indigna de la protection accordée à un rebelle et rompit les pourparlers. Au printemps de 218 il partait en guerre afin de poursuivre la conquête interrompue. Les préparatifs égyptiens allaient lui rendre la tâche moins facile.

Longeant la côte, le Séleucide atteignit d'abord Marathos (Amrît) où il accepta l'alliance des Aradiens et résolut un différend entre les gens de l'île de Rouad et ceux du continent. La frontière une fois franchie au Nahr el-Kebîr, il incendia Kalamos et Triérès (Qalamoun et Heri) au sud de Tripolis et franchit le cap du Théouprosopon, le formidable Râs eš-Šaqqa. Après s'être emparé de Botrys (Batroun), il arriva à Bérytos (Beyrouth), ayant au préalable envoyé Nicarchos et Théodotos

1. Polybe, v, 61-66.

occuper le passage scabreux de la rivière Lycos, le Nahr el-Kelb. Polybe nous montre ensuite le roi établissant son camp au fleuve Damouras, le Nahr Dâmour, à l'embouchure duquel vient jeter l'ancre la flotte du navarque Diognète qui suivait une marche parallèle à celle de l'armée de terre.

Au delà, l'ennemi les attendait : sur mer, Perigénès, le navarque ou amiral de Ptolémée avec 30 vaisseaux cuirassés et plus de 400 bateaux de transport chargés de munitions et de vivres; sur terre, le généralissime Nicolaos d'Étolie qui avait disposé ses troupes dans les étroits passages de Platanos ('Almoun au-dessus du Râs er-Roumeileh), au nord de Sidon, et vers Porphyreôn (el-Djiyeh) plus près du Nahr Dâmour. Il faut savoir que sur ce secteur côtier les rampes du Liban se rapprochent beaucoup de la mer où elles pénètrent poussant plusieurs éperons entre lesquels s'ouvrent de petites baies sableuses. Rien de plus facile que d'y couper la circulation [1].

Antiochos s'avança donc avec des *evzones* pour étudier les lieux et revint au camp. Le lendemain il disposait son armée en trois corps : l'un sur le bord de la mer sous le commandement de Dioclès, stratège de Parapotamie, le second sur les falaises rocheuses dominant le ruban côtier; le troisième confié à Théodotos sur les rampes du Liban où devait être donné le choc principal. Au même signal, on s'affronta sur terre et sur mer. Après quelques succès, le général Nicolaos se voyant dominé par les hommes de Théodotos descendant de la montagne céda du terrain, mouvement qui fut le signal d'une retraite générale le long de la côte jusqu'à Sidon. Deux mille soldats de Ptolémée restèrent sur le terrain et environ le même nombre tomba aux mains de l'ennemi. Périgénès avec sa flotte rejoignit Nicolaos à Sidon, ville pourvue d'un tel nombre de défenseurs et de telles ressources que les Syriens ne jugèrent pas à propos d'en faire le siège. Diognète conduisit son escadre à Tyr, tandis qu'Antiochos, s'éloignant de la mer, entrait, à la tête de son armée, dans la région galiléenne.

Philotéria, fondation ptolémaïque sur les bords du lac de Génésareth, et Scythopolis furent amenées à composition. La facilité avec laquelle ces deux villes pouvaient fournir à une armée le ravitaillement nécessaire, à raison de la fertilité de leur territoire, invita le roi à y mettre dans chacune une garnison. Encouragé par ces débuts, l'envahisseur estima qu'il était de force à s'attaquer à la puissante ville d'Atabyrion située au sommet du mont Thabor, sinon qu'il y aurait lieu d'en venir à bout par un stratagème. Il mit en effet des troupes en embuscade,

1. Polybe, v, 67 et 68. Abel *GP.*, I, 3. Honigmann, *ZDPV*, 1924, 32 s.

engagea une escarmouche avec les habitants, puis les ayant attirés loin de la ville en simulant une fuite, il fit volte-face tout d'un coup; ceux qui étaient en embuscade se démasquèrent en même temps et attaquèrent de leur côté. Il s'ensuivit un vrai massacre. Antiochos poursuivit les survivants jusqu'à la ville qui, frappée de stupeur, se laissa prendre sans résistance.

A cette occasion, Keraias l'un des hyparques de Ptolémée, probablement le gouverneur de la Galilée, passa du côté syrien. Les avantages qu'il retira de sa trahison provoquèrent chez les officiers au service du roi d'Égypte de nombreuses défections. Ainsi le Thessalien Hippolochos amena au Séleucide 400 cavaliers de l'armée égyptienne qu'il commandait.

Après avoir muni Atabyrion d'une garnison, Antiochos III se mit en marche vers l'Est, franchit le Jourdain, s'empara de Pella, ville du Ghôr (Fahil), de Kamous (Qamm) et de Gephous (Taiyibeh) dans la campagne (el-Koura) d'"Adjloun [1]. Une telle chance souleva l'Arabie en sa faveur; on s'exhortait les uns les autres à se rendre à lui. Le roi en conçut de nouvelles espérances et, s'enfonçant dans la Galaaditide, prit Abila, mit le siège devant Gadara qui passait dans le pays pour l'une des villes les plus fortes. Épouvantée de la rapidité de l'investissement, Gadara capitule. Voici qu'il apprend que les troupes de Rabbatamana ravagent la région des Arabes qui ont embrassé son parti [2]. Il y court, place ses hommes sur les collines dont la hauteur qui porte la ville est environnée. Ayant remarqué qu'on ne peut y accéder que par deux endroits, il fait par là approcher ses machines. Nicarchos et Théodotos battent à l'envi le rempart sur ces deux côtés et le font crouler. Mais l'énergie des gens de Ptolémée empêche les assaillants de franchir les brêches jusqu'à ce qu'un prisonnier montre le passage souterrain par où l'on descendait de la ville pour chercher de l'eau. On le bouche avec du bois et des pierres de sorte que les assiégés manquant d'eau sont contraints de se rendre.

Le roi laissa une forte garnison dans la place importante de Rabbatamana sous le commandement de Nicarchos et envoya 5.000 fantassins sous la conduite d'Hippolochos et de Keraias en Samarie pour veiller aux affaires de cette région et défendre contre toute atteinte les peuples qui s'étaient soumis. Avec le reste de son armée Antiochos retourna à Ptolémaïs pour y prendre ses quartiers d'hiver. Il semble bien que tout le sud de la Palestine ait suivi l'entraînement général,

1. Polybe, v, 69 et 70.

2. Abila, Gadara, Rabbatamana qui est aussi Philadelphie appartiendront plus tard à la Décapole comme Scythopolis et Pella. Abel, *GP.*, II, 234, 323, 424 s.

car avant l'ouverture de la nouvelle campagne Gaza paraît avoir été occupée par des troupes d'Antiochos [1].

Les succès de ce roi sont dus en grande partie à la défection d'un bon nombre de fonctionnaires et d'officiers à la solde de Ptolémée alléchés par la surenchère du Séleucide. Il serait exagéré de parler de trahison, puisque ces personnages ne tenaient pas plus l'Égypte que la Syrie pour leur patrie, mais ils avaient un engagement avec le souverain auquel ils avaient loué leur service, et la notion la plus élémentaire de la fidélité aurait dû les empêcher d'étaler une âme plus mercenaire que celle de leurs soldats. Quant aux indigènes, échanger les Grecs d'Alexandrie contre les Grecs d'Antioche leur était en général chose indifférente. S'il se manifestait çà et là des préférences, elles tiraient leur origine d'une sympathie intéressée à l'égard d'un parti ou d'une rancune contre l'autre. D'après Polybe, les populations syriennes auraient eu un penchant plus marqué pour les Lagides, moins durs peut-être et surtout plus éloignés que les Séleucides. Sidoniens et Juifs trouvaient leur intérêt à conserver la faveur des Ptolémées [1]. Ils n'étaient pas insensibles au rayonnement d'Alexandrie qui éclipsait celui d'Antioche à tous les points de vue.

3. Campagne de 217. Victoire de Ptolémée IV à Raphia.

Antiochos, tranquille du côté d'Achaeos, son compétiteur en Asie Mineure, se décida à vider complètement sa querelle avec Ptolémée Philopator d'autant plus que son adversaire mettait sur le pied de guerre des troupes considérables. Grisé par ses récentes victoires, il se croyait sûr d'en venir à bout et de dicter en Égypte même une paix qui mettrait fin à la question cœlé-syrienne vieille de trois quarts de siècle. Quant au roi d'Égypte, il n'entendait pas que l'ennemi souillât de sa présence la terre sacrée d'Horus.

Ptolémée IV partit donc d'Alexandrie pour Péluse avec 70.000 hommes d'infanterie, 7.000 cavaliers et 73 éléphants. Inaugurée sous Philadelphe, la chasse à l'éléphant d'Éthiopie fournissait depuis Évergète un contingent qu'on voulait opposer aux éléphants indiens du roi de Syrie. De son côté, Antiochos III réunissait 62.000 hommes de pied, 6.000 cavaliers et 102 éléphants. Parmi ses auxiliaires, on comptait 10.000 hommes d'Arabie et de pays voisins commandés par le sémite Zabdibèlos.

1. Polybe, v, 71. La Judée est certainement comprise dans l'expression ἐπὶ τοὺς κατὰ Σαμάρειαν τόπους d'après l'emploi de la même tournure dans II Macc. 15, 1.
2. Polybe, v, 86, 10.

Arrivé à Péluse, Ptolémée campa pour attendre les retardataires et distribuer les vivres nécessaires à la traversée du désert. Passant ensuite près du Casion et longeant le lac Sirbonis, il établit, après cinq jours de marche, le camp fixe où son armée affronterait l'ennemi, à 50 stades, soit 9 kilomètres avant d'atteindre Raphia qui était la première ville de Cœlé-Syrie qu'on rencontrait au sortir de l'Égypte. Philopator a donc voulu attendre l'ennemi sur la frontière de son royaume, entre Cheikh Zouweiyd et Rafaḥ.

Cependant Antiochos, arrivé à Gaza, faisait reprendre haleine à ses troupes. De cette ville, qui jouait pour les Syriens le même rôle que Péluse pour les Égyptiens, il reprit sa marche au pas et, dépassant Raphia, vint camper de nuit à 10 stades du camp adverse. Quelques jours après, en vue d'occuper de meilleures positions et d'exalter le courage des siens, il avança de façon à ne laisser entre lui et les Égyptiens qu'un intervalle de 7 stades, à peine 1 kilomètre, proximité qui explique les escarmouches entre les fourrageurs et les corvées d'eau des deux partis et l'audacieuse tentative de Théodotos, le traître étolien, qui ayant pénétré de nuit dans la tente de Ptolémée, assassina deux de ses officiers et son médecin Andréas, croyant faire tomber le roi sous ses coups [1].

Après avoir été cinq jours en présence les deux armées en vinrent aux mains le 10 du mois de Pakhons, c'est-à-dire le 22 juin 217 avant notre ère. Ptolémée IV, avec sa sœur Arsinoé, se trouvant à l'aile gauche, avait devant lui Antiochos III à la tête de sa cavalerie formant une partie de l'aile droite syrienne du côté des dunes.

On fait donner de part et d'autre les éléphants dont 40 couvraient le corps commandé par Ptolémée et 60 l'aile d'Antiochos. Dans une mêlée furieuse, les hommes montés dans les tourelles se percent de leur sarisse et les bêtes s'acharnent les unes contre les autres à coup de défenses. Mais les éléphants africains, moins gros et moins forts, finissent par lâcher pied et portent le désordre dans les rangs massés derrière eux. Antiochos en profite pour charger avec sa cavalerie et

1. Polybe, 79-81. La bataille de Raphia nous est connue non seulement par le récit circonstancié de Polybe v, 79-86 mais encore par la stèle de Pithom, découverte au Tell Maskhouta, en avril 1923. Cette stèle porte gravé le décret trilingue rendu à Memphis par les collèges sacerdotaux, le 15 novembre 217 à l'occasion de la victoire remportée le 22 juin de la même année. Au-dessous d'un tableau où le roi et sa sœur Arsinoé sont figurés devant six divinités locales de la ville de Pithom, Ptolémée à cheval transperce de sa lance un prisonnier agenouillé. Au-dessous on lit le texte hiéroglyphique dont il ne reste que 12 lignes sur 35. L'autre face a conservé 43 lignes du texte démotique. Du texte grec il subsiste deux fragments. Voir Gautier et Sottas, *Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV*. Le Caire, 1925. Sottas, *Notes complémentaires sur le décret en l'honneur de Ptolémée IV ; Revue de l'Égypte Ancienne*, I (1927), 230 ss.

contraindre à la fuite toute l'aile gauche de Ptolémée. Éplorée et les cheveux épars, la reine Arsinoé supplie les fuyards de reprendre courage, avec la promesse de deux *mines* d'or pour chacun, s'ils arrivent à ressaisir l'avantage.

Pendant qu'Antiochos se laissait entraîner à la poursuite du corps de Ptolémée, deux généraux de l'armée égyptienne, Ehecratès et Phoxidas, enfonçaient l'aile gauche ennemie du côté du désert et mettaient en fuite les Arabes et les Mèdes. Restaient les deux phalanges au centre, privées de leurs ailes. Tandis qu'Antiochos galopait toujours vers l'ouest, Ptolémée regagnait son centre où Andromachos et Sosibios, mettant en branle la phalange égyptienne, bousculent la phalange syrienne sur laquelle s'était rabattue l'aile droite de Ptolémée. Aussi bien, lorsqu'il revient de sa poursuite, Antiochos a-t-il la surprise de constater que les siens ont pris la fuite et que son adversaire est maître du champ de bataille.

La stèle de Pithom qui relate ce fait d'armes représente Antiochos jetant à terre son diadème et échappant avec peine au trépas avec son escorte, laissant ses meilleurs amis sur le terrain. Ses pertes s'évaluaient à près de 10.000 fantassins, plus de 300 cavaliers et environ 4.000 prisonniers, tandis que Ptolémée n'avait perdu que 1.700 fantassins et 700 cavaliers, mais il ne lui restait presque plus d'éléphants. Après avoir enterré ses morts et dépouillé ceux de l'ennemi, le vainqueur lève son camp et s'avance sur Raphia d'où Antiochos, à la nouvelle de son approche, s'est empressé de sortir avec les débris de son armée pour s'enfermer dans Gaza. De là il demande ses morts à Ptolémée et leur rend les derniers devoirs. Celui-ci s'empare d'emblée de Raphia et des autres villes, car l'enjeu de la bataille, comme le déclare Polybe, était la possession de la Cœlé-Syrie[1].

III. — Ptolémée IV Philopator en Palestine.

Philopator traversant Gaza pénètre en Palestine et cantonne ses troupes dans une sorte de camp retranché d'où il réduit les dernières résistances opposées par les villes ou par l'armée d'Antiochos en retraite. En trois semaines la province extérieure Syrie et Phénicie, que les historiens nomment de préférence Cœlé-Syrie, est revenue au pouvoir des Ptolémées. Le bruit de la victoire « paradoxale » de Raphia a disposé les esprits en faveur d'une restauration de la domination égyptienne, c'est à qui offrira le premier ses hommages au

1. Polybe, v, 82-86. Nous avons traité amplement de la question topographique de cette bataille dans *RB.*, 1939, 226-230. Cf. III Macc., **1**, 4.

vainqueur, à qui changera de parti avant son voisin. A ce propos la réflexion de Polybe est puisée à bonne source : « C'est assez l'ordinaire des hommes dans ces sortes de révolutions de s'accommoder au temps présent; mais il n'y a pas de race plus naturellement portée à accueillir les faveurs du moment que les gens de ce pays[1]. » Philopator mit à la tête de la province recouvrée un homme de valeur, Andromachos d'Aspendos en Pamphylie qui venait de rendre des services signalés à son roi dans la réorganisation de l'armée égyptienne et le commandement de la phalange, le principal artisan du succès de Raphia[2]. Durant trois ou quatre mois le roi d'Égypte parcourut le pays que son rival Antiochos lui avait disputé deux ans et deux mois, depuis le printemps 219[3]. Des fragments d'inscriptions grecques trouvées en 1900 par les fouilleurs de Marisa témoignent du passage de Ptolémée IV et d'Arsinoé en Idumée. La dédicace d'une statue de la reine offre assez d'éléments pour être restaurée ainsi : « La reine Arsinoé, grande déesse, Philopator, fille du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Évergètes. » De la dédicace regardant le roi, il reste fort peu de chose, ainsi que du texte gravé sur la base d'une statue qui devait représenter en colossal l'aigle des Lagides[4]. Partout le roi reçut des honneurs infinis : couronnes, sacrifices, autels, rien ne fut négligé.

En s'appuyant sur les quelques bases historiques qui ont servi à édifier le conte du IIIe livre des Maccabées on acceptera comme très vraisemblable la venue de Philopator à Jérusalem. Le roi visitait les villes du voisinage pour les exhorter à demeurer dans la fidélité et gratifier leurs temples de riches offrandes quand il reçut une députation du Conseil des Anciens de Jérusalem venant le saluer, le féliciter et lui offrir des présents. Il ne tarda pas à rendre aux Juifs leur visite et, à cette occasion, il immola des victimes au vrai Dieu en actions de grâces, puis rempli d'admiration pour l'ordre et la dignité des cérémonies, il conçut le désir d'entrer dans l'édifice du Temple. Ici le charme est rompu. Passant outre à toute observation, à toute résistance, Philopator pénètre dans le sanctuaire, mais il est terrassé par une force invisible. On l'emporte sans connaissance[5]. Toute la scène est inspirée par l'épisode d'Héliodore du IIe livre des Maccabées. Revenu

1. Polybe, v, 86, 9. Sottas, *Revue de l'Égypte ancienne*, I, 241, l. 23-25.
2. Polybe, v, 64, 4; 65, 3; 85, 9; 86, 1; 87, 6.
3. Précision fournie par la stèle de Pithom, Sottas, *loc. cit.*, l. 25.
4. Clermont-Ganneau, *RAO.*, IV, 152 ss, Strack, *Inschriften aus ptolemaïscher Zeit: Archiv für Papyrusf.*, II, 544.
5. III Macc., 1, 7-2, 24.

à lui, le roi regagne l'Égypte, plein de fureur et de menaces contre les Juifs suivant le thème Nicanor du même livre. Nicanor se vantera d'élever un beau temple à Dionysos à la place du sanctuaire de Jéhovah [1]. Philopator veut que les Juifs d'Égypte soient recensés et marqués au fer rouge d'une feuille de lierre, emblème de Dionysos. Celui qui dénoncerait un Juif insoumis recevrait 2.000 drachmes d'argent sur le trésor royal. En tant que dionysiaste fervent, Ptolémée IV lui aussi était marqué au signe du lierre [2]. Comme le Dionysos thraco-macédonien s'appelait de son vrai nom Sabazios, on pense qu'il a pu être facilement assimilé à Sabaoth, Dieu des Juifs, parmi la population hétéroclite d'Alexandrie. « Il est bien possible, selon Paul Perdrizet, que Philopator dans son zèle pour la religion de Bacchos, dans la conviction où il était que les Juifs formaient une certaine catégorie de dionysiastes, et aussi dans le désir tout politique d'unifier une population que divisaient les questions religieuses, ait usé du *compelle intrare* envers les Juifs d'Alexandrie [3]. » Que cette politique ait rendu nécessaires des mesures de rigueur amplifiées par le récit apocryphe et suivies quelque temps après d'un édit de tolérance, c'est ce que rappelait une fête annuelle très populaire chez les Juifs d'Égypte outre la fondation d'une proseuque commémorative existant encore au temps de la composition du IIIe livre des Maccabées [4].

D'après la stèle de Pithom la venue de Philopator en Judée se présente sous une nuance fort vraisemblable : Il y serait question d'un Éléazar et de ses partisans faisant appel au roi parce qu'ils sont aux prises avec des adversaires qui ne peuvent être autres que la garnison ou le parti séleucide de Jérusalem. Mais, continue le décret, « le roi les châtia, montrant à tous que, grâce à l'action divine, il ne fait pas bon s'attaquer à lui [5] ».

Naturellement ce décret rendu à Memphis par les collèges sacerdotaux, le 17 novembre 217, accorde une large part à la reconnaissance

1. II Macc., **3**, 9 ss; **14**, 33.

2. III Macc., **2**, 29. *Etymol. magnum*, s. v. γάλλος.

3. *Le fragment de Satyros sur les dèmes d'Alexandrie : Rev. des Ét. Anc.*, 1910, 244; voir 236, 240.

4. III Macc., **7**, 19 s.

5. Sottas, *op. cit.*, 241, l. 23 ss du texte démotique qui en ce passage est d'un déchiffrement laborieux. Cet Éléazar, qui n'est pas nécessairement un grand-prêtre, paraît être un personnage influent de race sacerdotale, comme Hézeqiah, contemporain de Ptolémée Sôter et son partisan. Voir p. 32. L'auteur du IIIe Macc. fait d'Éléazar un vieillard juif de la *chora* égyptienne qui obtient par ses prières un retour de la faveur de Philopator pour les Juifs, les éléphants ayant refusé de piétiner les Juifs entassés dans l'hippodrome de Schedia. Ch **6**., 1, 16 et 22 ss.

des Égyptiens, aux honneurs décernés dans les temples « au roi Ptolémée, éternellement vivant, aimé d'Isis, et à sa sœur, la reine Arsinoé, les dieux Philopators », aux statues qui leur sont élevées à l'endroit le plus en vue de chaque temple, en style égyptien, à l'institution d'une fête annuelle de cinq jours, depuis le 10 Pakhons (22 juin) « jour où Pharaon a vaincu la mauvaise fortune ». La syllabe initiale ΣΩ du nom de Sosibios dont l'activité avait redressé les affaires du royaume figura sur les médailles de Philopator non seulement en Égypte mais encore sur les monnaies émises à Tyr, à Sidon, à Ptolémaïs. Sérapis et Isis apparurent sur celles de Sidon et d'Ascalon, témoins de la reconquête de 217 [1].

IV. — La cinquième guerre de Syrie. Conquête définitive de la Cœlé-Syrie par Antiochos III. — Panion (198).

Au lendemain des fêtes de la victoire, Ptolémée n'eut pas le loisir de se livrer entièrement aux jouissances dont les historiens le font amateur. Enorgueillis par leur succès à Raphia, les indigènes, Égyptiens et Libyens, qu'on avait armés contre Antiochos, se montrèrent pleins de suffisance et rebelles à la dynastie étrangère, maîtresse du pays. S'étant donné des chefs, ils entretinrent une agitation qui devait se prolonger jusque sous le règne de Ptolémée V., Laissant à la police le soin de réprimer une sédition sans cesse renaissante, Philopator n'en continuait pas moins à étendre sa sollicitude aux sanctuaires de la religion indigène et à la réorganisation du culte dynastique sous ses deux formes, égyptienne et grecque. Dans ses relations extérieures, il gardait envers les Romains en guerre avec Annibal une neutralité bienveillante et s'estimait heureux de la tranquillité que lui procuraient les expéditions en Asie Mineure et dans la Haute Asie d'où le vaincu de Raphia rapportait le titre de « Grand » [2].

En effet, une fois Achaeos pris et exécuté à Sardes en 213, Antiochos III avait soumis l'Arménie, enlevé à Ecbatane assez de lingots d'or et d'argent pour frapper 4.000 talents de monnaie à son effigie, et réalisé une Anabase à lui à travers l'Hyrcanie, la Bactriane, l'Arachosie, la Carmanie. Sur le golfe Persique, les Gerréens échappèrent au pillage en offrant au roi 500 talents d'argent, 1.000 talents d'encens et 200 talents d'essence de myrrhe. Il dut ensuite à l'île de Tylos

1. Svoronos, *op. cit.*, p. 191 s.; pl. xliii, xxxvi.
2. Polybe, v, 107; xiv, 12. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, 315 s.

(Bahrein) rançonner les marchands de perles, d'où il revint avec sa flottille à Séleucie sur le Tigre. On suppose volontiers que le monarque eut assez de sens pratique pour réorganiser les grandes routes commerciales entre la Bactriane, Antioche et Sardes et pour essayer de dériver sur la Haute-Syrie le trafic qui portait les Gerréens vers l'Égypte (212-204)[1].

Peu de temps après son retour sur les bords de l'Oronte, Antiochos apprenait la mort dans des circonstances mystérieuses de Ptolémée IV Philopator et de sa sœur-épouse, la reine Arsinoé. Le royaume d'Égypte passait aux mains de leur fils, un enfant de quatre ou cinq ans, qui sera connu sous le nom de Ptolémée V Épiphane, et dont Sosibios et son collègue Agathoclès s'arrogeaient la tutelle. Le décès d'un politique tel que Sosibios plaça bientôt le gouvernement d'Alexandrie dans une position critique, Philippe V de Macédoine et Antiochos III songeant à se partager les possessions extérieures, sinon le royaume lui-même des Lagides. Les démarches d'Agathoclès auprès de différentes puissances pour obtenir du secours ne firent que précipiter les événements. Pendant que Philippe travaillait à l'annexion de territoires convoités, Antiochos, désireux d'effacer la tache que le souvenir de Raphia projetait sur le rayonnement de sa gloire, envahissait la Cœlé-Syrie à la tête d'une forte armée, au mépris des observations du régent d'Alexandrie qui le priait « de respecter l'amitié et de ne pas transgresser les conventions passées avec le père de l'enfant[2] ».

Les renseignements font défaut sur cette campagne de 201. L'Égypte semble-t-il, n'intervint pas et les garnisons n'opposèrent pas grande résistance, sauf Gaza qui soutint un long siège et finit par capituler. Polybe décerne, à ce propos, une citation à l'héroïsme de cette place. « Courageux dans la guerre autant qu'aucun autre peuple de la Cœlé-Syrie, les Gazéens l'emportent de beaucoup par leur dévoûment au bien commun, leur fidélité et leur audace inébranlable. » Tels ils se sont montrés aux Perses et à Alexandre. « Telle se montre encore Gaza dans le temps dont nous parlons. Elle n'omet rien de ce qui est en son pouvoir pour conserver à Ptolémée la fidélité qu'elle lui a jurée[3]. » La dévastation fut le prix de sa constance. Ces revers eurent leur répercussion en Égypte. Agathoclès fut massacré et remplacé par le général Tlépolème qui s'occupa de réunir une armée. Agacés de ses lenteurs, les Alexandrins investirent le condottière étolien Scopas de la direction du département militaire.

1. Polybe, x, 27 ss, xi, 34; xiii, 9. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 157-166.
2. Polybe, xv, 25, 13.
3. Polybe, xvi, 22[a].

Alexandrie reprenait confiance : L'ambassade envoyée par Rome au jeune roi Ptolémée pour lui annoncer la défaite d'Annibal et le prier de rester fidèle à l'alliance romaine signifiait que le Sénat ne laisserait pas Antiochos franchir la frontière de l'Égypte. Le roi de Syrie se tourna du côté de l'Asie Mineure où il envahit en 199 le royaume d'Attale qui prêtait son concours aux Romains dans la guerre qu'ils venaient de déclarer à Philippe de Macédoine. De nouveau l'occasion de récupérer la Coelé-Syrie s'offrait aux Égyptiens. Scopas ne fut pas long à la saisir : il envahit, de son côté, la Palestine, remettant en question les résultats obtenus par le Séleucide l'année précédente, au grand détriment des populations, il est aisé de le concevoir. Josèphe les compare au navire ballotté par la tempête et battu par le flot de part et d'autre, se trouvant placées entre les succès d'Antiochos et les retours en sens contraire de sa fortune[1].

C'est au cœur de l'hiver 199-198 que Scopas pénétra en Judée pour soumettre les Juifs. De là, il se dirigea vers le nord, s'arrêtant à mettre le siège devant quelques villes récalcitrantes, sans déployer beaucoup d'énergie. Cependant Antiochos, invité par les Romains à laisser tranquille Attale, leur allié, avait dû reprendre le chemin de la Syrie. Le voici qui franchit le Taurus, renforce ses troupes à Apamée, arrive à Panion (Baniyâs) aux sources du Jourdain où campe son adversaire. Il oppose à l'armée égyptienne une phalange masquée par des éléphants flanqués d'archers et de frondeurs. Son fils aîné se distingue à la tête de la cavalerie cuirassée qui bouscule l'aile gauche de Scopas. Les éléphants creusent une trouée formidable dans la phalange égyptienne[2]. Bref, le général de Ptolémée V, débordé, se réfugie derrière les murs de Sidon avec les débris de son armée. Dix mille hommes viennent l'assiéger dans cette place. Une armée de secours, envoyée d'Égypte, sous les ordres de chefs excellents, Aéropos, Ménoclès, Damoxénos, ne réussit pas à rompre le blocus. « Scopas, vaincu par la famine, se rendit : on le laissa sortir sans armes avec ses compagnons[3]. » Au cours de l'année 198, Antiochos prit la Batanée, la Samarie, Abila, Gadara et reçut la soumission « des Juifs qui habitent autour du temple appelé Hiérosolyma ». Ceux-ci lui fournirent tout le nécessaire pour ses troupes et ses éléphants; ils se joignirent à lui avec empressement pour assiéger et combattre la garnison laissée par Scopas dans la citadelle de Jérusalem[4].

1. *Antiq.*, XII, 130.
2. POLYBE, XVI, 18-19.
3. S. JÉROME, *in Dan.* 11, 15-16.
4. POLYBE, XVI, 39; *Antiq.*, XII, 132-137. S. JÉROME, *loc. cit.*

« Quand il rentra à Antioche pour prendre ses quartiers d'hiver (198-197), il n'y avait plus en Cœlé-Syrie une seule ville qui ne fût au pouvoir d'Antiochos. Cette région ne devait plus retourner sous la domination des Lagides[1]. »

1. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 176 s. d'après Polybe xxviii, 1, 2-3 : après Panion ἐπειθοντο πάντες οἱ προειρημένοι τόποι (Κοίλη Σύρία καὶ Φοινίκη) τοῖς ἐν Συρίᾳ βασιλεῦσιν, texte étudié par Holleaux, *REJ.*, XXXIX, 163, n. 3.

CHAPITRE V

LA PALESTINE SOUS ANTIOCHOS III ET SÉLEUCOS IV (198-175)

I. — La charte d'Antiochos et la constitution de la Judée.

Le traitement des villes reconquises par Antiochos le Grand était à la mesure de leurs sentiments envers la dynastie séleucide et de la promptitude qu'elles avaient mises à ouvrir leurs portes et à embrasser son parti. Le changement de souveraineté amenait le roi à reviser les liens rattachant à l'État chaque cité recouvrée, les charges qui pesaient sur elle, les droits et privilèges dont elle jouissait. Sa condition de vaincue la laissant à la merci du vainqueur, elle devait considérer comme une faveur le maintien de sa constitution. A la lumière des inscriptions, on voit telle ville louer Antiochos III de lui avoir conservé le régime démocratique qu'elle tient de ses ancêtres, telle autre d'avoir maintenu sa constitution et son autonomie; on lit aussi la promesse que le roi fait en 203 à une ville de Carie de respecter le régime dont elle jouissait sous la domination égyptienne. « Le premier bienfait d'un roi hellénistique à l'égard d'une ville conquise, et qui conditionne tous les autres, est le rétablissement du statut de la ville. Par l'effet de la conquête la ville soumise perdait l'usage de ses institutions et de ses lois. Elle ne les retrouvait que par un acte émanant du nouveau maître. Ainsi Jean Hyrcan pria Antiochos VII, après la capitulation de Jérusalem, de rendre aux Juifs leur constitution ancestrale[1]. »

En 198, Jérusalem et son territoire se trouvaient en bien meilleure posture, quoique la faction égyptisante n'en eût pas complètement disparu. Les têtes du parti avaient suivi Scopas en Égypte. Le parti séleucide était prépondérant. Les titres du groupe ethnique judéen à la bienveillance d'Antiochos forment les considérants de la charte que ce roi lui octroya sitôt après l'évacuation de la ville par les troupes de Scopas. Le document, dont Josèphe nous a conservé à peu près la teneur intégrale, est adressé à Ptolémée, connu par ailleurs comme

1. Bikerman, *La charte séleucide de Jérusalem : REJ.*, C (1935), p. 25.

« grand-prêtre stratège de Cœlé Syrie et Phénicie », ayant par conséquent juridiction sur toute la Palestine [1].

« Le roi Antiochos à Ptolémée, salut. Comme les Juifs, dès que nous sommes entrés sur leur territoire, ont témoigné leur zèle à notre égard, comme à notre arrivée dans leur ville, ils nous ont reçus magnifiquement et sont venus à notre rencontre avec leur sénat, ont abondamment pourvu à la subsistance de nos soldats et de nos éléphants et nous ont aidés à chasser la garnison égyptienne établie dans la citadelle, nous avons jugé bon de reconnaître de notre côté tous ces bons offices, de relever leur ville ruinée par suite des malheurs de la guerre et de la repeupler en y faisant rentrer les habitants dispersés [2]. »

Il n'y a rien à reprendre dans cette période tout à fait conforme au style protocolaire des chancelleries de l'époque. D'autre part, le rôle des Juifs dans l'expulsion de la garnison ptolémaïque est clairement affirmé par Porphyre, *annitentibus Judaeis*, et quant aux misères répandues à Jérusalem après trois sièges consécutifs en 201, 199, 198, leur vraisemblance est irrécusable. Le secours annoncé par le roi est analogue à celui qu'il prêta en 195 à Lysimacheia en Thrace détruite par les barbares : repeuplement en rappelant les citoyens en fuite, en rachetant ceux qui sont en servitude, outillage fourni pour la culture, reconstruction accélérée [3].

La seconde partie du décret énumère les mesures prises pour venir en aide à la ville de Jérusalem, à son temple, à son élite et à son peuple :

1° Contribution royale pour les sacrifices, partie en argent destiné à l'achat du bétail, du vin, de l'huile et de l'encens, partie en nature : fleur de farine, froment et sel.

2° En vue de l'achèvement des travaux du temple et de la réédification des portiques, les bois pris en Judée, au Liban et ailleurs dans l'Empire, ainsi que les autres matériaux nécessaires, seront exonérés de taxes.

3° Pour tous ceux qui font partie du peuple, obligation de vivre suivant les lois de leurs ancêtres.

4° Pour le sénat, les prêtres, les scribes du temple, les chanteurs sacrés exemption de la capitation, de l'impôt coronaire et de l'impôt du sel.

5° Exemption d'impôt pendant trois ans pour ceux qui habitent actuellement la ville et pour ceux qui reviendront s'y fixer avant la fin de l'année.

1. *OGIS.*, n° 230. L'*archiereus* était chargé du culte dynastique dans une satrapie.
2. *Antiq.*, XII, 138-139.
3. Voir le commentaire de ce document par BIKERMAN, *art. cité*, p. 6-11.

6° Exemption, à l'avenir, du tiers des impôts pour les mêmes, à titre d'indemnité et affranchissement des habitants réduits en esclavage auxquels on devra restituer leurs biens [1].

Il est à remarquer que toutes ces clauses trouvent des analogies dans les textes épigraphiques relatifs au relèvement de cités victimes de la guerre [2]. Sur cette face encore, le document présente toutes les garanties voulues d'authenticité. Aussi nous reste-t-il à l'insérer dans le tableau des institutions et du pays de Judée à cette période de transition entre les régimes ptolémaïque et séleucide. Mise en parallèle avec des rescrits contemporains issus en des circonstances semblables, la charte d'Antiochos III ne comporte que des privilèges très ordinaires, et la condition de Jérusalem n'y apparaît pas supérieure à celle de n'importe quelle autre ville dépendante de l'autorité royale. Elle n'est pas une *polis* selon l'organisme social de la cité grecque, ni le siège d'une *dynastie* ou d'un prince vassal : elle groupe en elle et autour d'elle un peuple vivant suivant les traditions orientales. Son ressort ne dépasse pas les limites du Judaïsme palestinien. C'est à cela que répond « la nation des Juifs », τὸ ἔθνος τῶν Ἰουδαίων, des actes officiels, le groupe ethnique auquel s'adresse, comme à des sujets récents, l'édit d'Antiochos III.

Une loi très particulière régissait ce groupe, opérant une cohésion étroite entre ses membres et une séparation très marquée d'avec les autres groupes ethniques et les cités grecques. Si l'approbation de lois ancestrales accordée par le roi à certains de ces groupes et à quelques-unes de ces villes signifiait l'octroi d'une autonomie plus ou moins large, il n'en allait pas autrement pour la nation des Juifs et sa capitale, mais ici le roi patronait autre chose que des obligations et des franchises du domaine politique, il se portait garant de l'observation du code de Moïse renfermé dans le Pentateuque aussi bien des pratiques touchant par exemple le sabbat et l'abstinence de viandes estimées impures, la circoncision et l'inviolabilité du temple que de l'exercice de la justice et du droit de se gouverner suivant une jurisprudence et des principes intimement liés à l'histoire de la nation [3]. Ainsi donc, lorsque le parti hellénisant en Judée aura obtenu d'Antio-

1. *Antiq.*, XII, 140-144, traduit et commenté par BIKERMAN, *art. cité*, p. 12-20.

2. Voir surtout le commentaire magistral de M. HOLLEAUX sur une *Inscription trouvée à Brousse* en 1921 dans *BCH.*, 1924, 1-57, où p. 30, sont rappelées les inscriptions qui mentionnent l'état de détresse publique résultant d'une guerre.

3. *Antiq.*, XII, 145-146 insiste sur l'interdiction à tout étranger de franchir l'enceinte du temple réservée aux Israélites et sur la qualité des victimes autorisées pour les sacrifices; 147-153 Josèphe rappelle comme témoignage d'amitié d'Antiochos III envers les Juifs

chos IV le retrait de l'approbation octroyée par Antiochos III, ce sera le signal de l'abolition de la Torah jusque dans ses plus minimes prescriptions.

La charte d'Antiochos le Grand renouvelait en somme l'édit émanant d'Artaxerxès II et apporté à Jérusalem par Esdras en 459. Entre ces deux époques, Alexandre et les Lagides avaient suivi la même ligne de conduite en concédant aux Juifs la liberté de vivre conformément aux lois de leurs pères [1].

En tant qu'*ethnos*, les Juifs de Judée vivaient sous un régime aristocratique. Ils étaient dirigés et représentés par un corps comprenant les chefs des principales familles laïques et sacerdotales appelé *gerousia*, nom qui répond au latin *senatus* « assemblée de vieillards », « conseil des anciens ». Si la *gerousia* de Sparte justifiait son nom par sa composition d'hommes âgés, *gerontes*, celle de Jérusalem, qui paraît avoir été une réunion moins limitée, était ouverte à des notables dont l'importance suppléait aux années. C'est ce qu'il est permis d'inférer de l'usage remontant à l'époque perse de donner des princes *(sârîm)* comme associés aux anciens *(zeqénîm)* et de substituer même à ce dernier terme ceux de *hôrîm* et de *seganîm*, les honorables, les magistrats. L'administration était aux mains de cette aristocratie dans laquelle les dirigeants des familles sacerdotales auront tôt ou tard la prééminence sous le patronage de celui d'entre eux qui exercera les fonctions de grand prêtre [2].

Faut-il s'étonner que l'édit d'Antiochos III mentionne la *gerousia* et non le grand prêtre? Bikerman [3] a montré que cette omission est normale dans les actes officiels depuis les édits perses jusqu'à la lettre de Démétrios II en 145 avant J.-C. adressée « à son frère Jonathan et au peuple juif », c'est-à-dire en un temps où les visées politiques entraînaient la souveraine sacrificature hors du plan uniquement religieux. Il était fatal que dans une communauté théocratique, le titulaire du pontificat ne sût pas toujours à quelles bornes s'arrêtaient son autorité. Sa dépendance vis-à-vis du pouvoir civil qui ne faisait pas l'ombre d'un doute aux yeux des Séleucides comme des Lagides, le peuple juif par principe la laissait de côté. Un témoin du dehors, le philosophe Hécatée d'Abdère contemporain de Ptolémée Sôter

l'envoi en Phrygie, province indocile, de deux mille familles juives de Babylonie comme clérouques.

1. *Antiq.*, XI, 338.

2. SCHUERER, II, 239 s.

3. *Art. cité*, 32. L'exception d'*Antiq.*, XII, 51 est le fait d'une lettre apocryphe du Ps. Aristée. De même que les rois à Sparte, le grand prêtre était tenu pour membre de la *gerousia* qu'il présidait.

(vers 290), a été frappé par le caractère clérical du gouvernement judéen : « Moïse choisit les hommes les plus affables et les plus capables de diriger toute la nation et les investit des fonctions sacerdotales. Il leur assigna le service du temple, du culte divin et des sacrifices. Il leur confia également le jugement des causes les plus importantes, la garde des lois et des mœurs. Les Juifs n'auraient jamais dû avoir de roi; le gouvernement de la nation devait toujours être attribué à celui des prêtres qui serait réputé le plus sage et le plus vertueux. On lui donne le nom de grand-prêtre et on le considère comme le messager des ordres de Dieu. C'est lui qui dans les assemblées et les autres réunions transmet les commandements de Dieu [1]... »

On constatera l'existence de la *gerousia*, parfois sous les noms d'*anciens du peuple*, *de la nation* ou d'*Israël*, tout le long de la période asmonéenne jusqu'à ce qu'elle devienne le Sanhédrin *(synedrion)* de l'époque romaine. En dehors de ce sénat où siégeaient les notabilités du sacerdoce, les prêtres ordinaires formaient un ordre spécial distinct du peuple. Les adresses de la correspondance entre les Maccabées et les Spartiates en font foi avec leur organisme à quatre membres ou articulations, par exemple : « Jonathan, grand-prêtre, la gérousie de la nation et les prêtres et le reste du peuple des Juifs aux Spartiates, leurs frères [2]. » La classe des *hiéreis* doit comprendre le personnel du temple, au moins certaines catégories de Lévites, qui, comme les chantres, les musiciens et les scribes du temple, participent à l'immunité fiscale en vertu du décret d'Antiochos III.

Enfin, outre les prêtres de rang inférieur et les serviteurs du temple, la catégorie des administrés comprenait en dernier lieu la masse du peuple *(laos, démos)*, mais c'était la dévotion de cette masse qui faisait vivre en grande partie les occupants des échelons supérieurs de la communauté. Les prêtres tiraient de la loi de nombreux avantages et leur subsistance : victimes de sacrifices, offrandes et dîmes leur revenaient. Les fidèles sentaient le poids de cette charge : il leur arrivait de consommer le blé, le vin et l'huile des dîmes et des prémices qu'il ne leur était pas même permis de toucher de leurs mains. Le Siracide les exhortait en ces termes : « Crains le Seigneur et honore le prêtre; donne-lui sa part comme il est prescrit [3]. » Avec le temps, le peuple s'apercevra que les lois et coutumes portées à sa connaissance par les scribes, lecteurs et interprètes de la Torah, n'émanent pas

1. Th. Reinach, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au Judaïsme*, p. 17.
2. I Macc. **12**, 6; **14**, 20.
3. Sir., **7**, 31; Judith, **11**, 12.

en principe du sacerdoce, mais que le sacerdoce dérive aussi de la Torah, la loi par conséquent conservera le prestige de la véritable souveraineté. C'est par elle que le peuple contrôlera la validité de certains sacerdoces et que, de plus en plus, il se détachera du prêtre pour adhérer au scribe. Bevan estime que cette reconnaissance de l'autorité souveraine de la loi au détriment des droits revendiqués par l'aristocratie est un principe qui amènera naturellement Israël aux idées démocratiques [1]. Mais pour le temps qui nous occupe, ce principe est encore à l'état embryonnaire.

II. — Jérusalem et son territoire.

L'aperçu qui vient d'être donné de l'organisation de « la nation des Juifs » au début du IIe siècle avant l'ère chrétienne demande à être complété par la vue du cadre topographique et monumental dans lequel s'exerçaient l'activité du peuple et les fonctions de son gouvernement théocratique. Il est regrettable que la source principale de notre information dans ce domaine soit un document aussi artificiel que la fameuse élucubration d'un Juif anonyme qui se met dans la peau d'un Hellène pour paraître impartial dans l'expression de son admiration à l'endroit des choses juives, la soi-disant lettre d'Aristée à Philocrate, d'où est issue la légende des Septante traducteurs grecs de la Bible travaillant dans les cellules sur la plage d'Alexandrie. Cet expédient toutefois n'enlève pas toute valeur à cette production qui a su mettre en œuvre des documents réels anciens, ainsi que nous l'avons remarqué à propos du rescrit de Ptolémée II Philadelphe concernant les esclaves de Syrie. L'auteur qui écrivait au cours du second siècle [2] s'est ingénié à passer pour un contemporain de Philadelphe et il y a assez bien réussi, mais de temps à autre un bout de l'oreille révèle l'artifice du personnage. Au reste, il suffit que le peu qui nous intéresse dans cette lettre ait la valeur d'un témoignage pour la période à laquelle nous sommes arrêtés dans ce paragraphe.

Aristée résume ainsi la figure de l'ensemble : au milieu de la Judée, la ville située sur une montagne très élevée; et sur le point culminant de cette montagne le temple d'un aspect splendide. La position du temple qu'on pourrait critiquer au point de vue topographique est envisagée ici dans sa portée symbolique : le lieu saint domine tout,

1. Bevan, *Jerusalem under the high-priests*, I.

2. Dans une question aussi débattue (voir *RB.*, 1932, 104 ss) on ne saurait fermer les yeux sur l'argumentation de Bikerman dans *ZNTW.*, 1930, 281-298 qui conclut à la date 145-127, ni sur l'article de Momigliano dans *Aegyptus*, 1932, 161-171.

il est le centre de la ville comme de la nation, cela convient à un État théocratique.

L'édifice sacré retient peu le visiteur. Après la mention des trois périboles, il s'extasie à la vue du rideau tendu devant la baie monumentale du sanctuaire de façon à se replier de haut en bas et à garder une mobilité suffisante pour éprouver, au souffle du vent, d'admirables ondulations. Ce détail a pris une telle importance que le saint lieu s'appelle parfois « maison du rideau [1] ». Le Siracide n'était-il pas frappé à la vue du grand prêtre Simon, fils d'Onias, apparaissant en majesté hors de la demeure divine « et sortant de la maison du rideau [2]»? La description de l'autel est des plus sommaires, Aristée croyant intéresser davantage son correspondant Philocrate par une dissertation sur les réservoirs souterrains de l'esplanade et leur approvisionnement en eau. Comme il se dit païen, il a garde de se trahir en parlant trop de choses inaccessibles au non-juif. Mais il aurait pu paraître renseigné par ouï-dire comme Hécatée d'Abdère, pour ce passage d'une authenticité très probable : « Au milieu de la ville se trouve une enceinte de pierre, longue de 5 pléthres, large de 100 coudées (150 m × 50) avec des portes doubles. Dans cette enceinte est un autel carré, formé non de pierres taillées, mais par l'entassement de pierres brutes; les côtés de l'autel ont chacun 20 coudées et la hauteur 10. Tout auprès est une grande construction renfermant un autel et un chandelier, tous deux en or, d'un poids de 2 talents. Là brille une lumière qui ne s'éteint jamais ni jour ni nuit. Aucune statue, aucune offrande, aucun arbuste comme on en trouve dans les bosquets sacrés ou ailleurs. Les prêtres y séjournent jour et nuit, accomplissant les purifications déterminées; il leur est défendu de goûter du vin dans le temple [3]. »

Aristée se rattrape en dépeignant d'une façon assez pittoresque les attitudes des prêtres dans le maniement des quartiers de la victime, dans le service du bois, de l'huile, de la farine et des épices. Quand il détaille les ornements du grand prêtre, le pseudo-païen trouve plus facile de consulter le livre de l'Exode. Mais il devient plus original dans la description de la citadelle de la ville — ἡ ἄκρα τῆς πόλεως — avantageusement placée sur une hauteur voisine du temple dont elle

1. *Aristeae epist.*, 83-86.

2. Sirac. Eccli., 50, 5, d'ap. l'hébreu et le grec pour 5ᵇ ἐν ἐξόδῳ οἴκου καταπετάσματος. *Cf.* VINCENT, *RB.*, 1909, 556 ss. L'hébreu se traduit mieux par : « Et à sa sortie de derrière le voile. »

3. Th. REINACH, *op. cit.*, 232 s. Cette citation met en relief ce qui distingue le temple juif des temples païens. L'absence de bosquets sacrés, de statues et de banquets orgiaques était de nature à frapper un étranger. Voir p. 124 l'introduction de ces coutumes dans le temple de Jahveh.

protège les bords au cas d'un complot, d'une révolution ou d'une invasion ennemie [1]. Défendue par des tours construites en gros appareil et munies de balistes et autres engins, elle dominait les parvis du lieu saint. Il est possible de contrôler ces données par ce que nous savons de la citadelle construite ou relevée par Néhémie, sous le nom de Bîrah ou Baris, vers l'angle nord-ouest de l'esplanade de la maison de Dieu, commandée par le « chef de la Bîrah qui est sur Jérusalem », cet ouvrage n'étant pas exclusivement réservé à la sûreté du temple. Le maintien de la citadelle de l'époque perse s'imposait à la période hellénistique où nulle ville de quelque importance n'était dépourvue d'une *acra* où le pouvoir central de l'Empire fût à même d'entretenir une garnison et un représentant de son autorité pour marquer l'état de sujétion de cette ville, quelles que fussent les franchises dont elle jouissait. Un détachement de mercenaires grecs au service des Lagides occupait certainement la citadelle de Jérusalem quand Antiochos III recouvra la Palestine en 198. Les Juifs aidèrent le roi à l'en déloger [2]. Les Séleucides ne paraissent pas avoir renoncé au maintien d'une garnison dans cette même ville pour leur propre compte. Au temps où Antiochos Épiphane vivait encore en bons termes avec les habitants de la Judée, ne voit-on pas en fonction à Jérusalem un nommé Sostrate gouverneur de l'acropole — ὁ τῆς ἀκροπόλεως ἔπαρχος — chargé de la perception des impôts, que remplace par interim Cratès le Cypriarque? Il se pourrait que la garnison fût alors composée de mercenaires originaires de Cypre [3]. Avant la création de l'Acra des Macédoniens à l'ouest du temple, l'acropole protégea et groupa les premiers ébats des prêtres de Jahveh convertis à l'hellénisme. Au cours de l'histoire hasmonéenne, elle deviendra résidence royale jusqu'à ce qu'Hérode la transforme en la somptueuse forteresse Antonia.

Si l'on en croyait Aristée, la garde de l'acropole aurait été confiée à des indigènes « ayant donné à la patrie des garanties considérables » et tellement sûrs de leur indépendance qu'ils traitent deux envoyés officiels de Philadelphe à peu près comme des espions, et tellement peu confiants en leur force que, malgré leur nombre de 500, ils ne se hasarderaient pas à admettre à la fois plus de 5 étrangers, quoique sans armes. Que par intervalles et en dehors des temps de crise, il y ait eu des garnisaires juifs dans la citadelle, c'est une opinion plausible, mais tout le reste dépasse les bornes de la vraisemblance.

Temple et citadelle avaient assez souffert au cours de la cinquième

1. *Aristeae epist.*, 92-101. Cf. Neh., 2, 8; 7, 2.
2. *Antiq.*, XII, 133, 138.
3. II Macc., 4, 28 s.; 5, 5.

guerre syrienne, comme le donne à penser l'article du décret d'Antiochos III relatif aux réparations. Quant à l'exécuteur de ces réparations, nous pensons le reconnaître dans le grand prêtre Simon, fils d'Onias, loué au chapitre 50 de la Sagesse de Jésus ben Sira. Ce personnage qui portait en hébreu le nom de Sime'ôn ben Yohanan, allié aux aînés des fils de Joseph le Tobiade, avait contribué à ramener au parti séleucide la grande majorité du peuple; il brilla surtout dans les premières années du second siècle. En confrontant le texte grec et l'hébreu du Siracide on obtient de ses œuvres une juste indication : De son temps fut réparé le temple et fortifié le sanctuaire; un réservoir fut creusé semblable à la mer par la profusion ou par le fracas de ses eaux. En ses jours fut bâtie la muraille ainsi que des tours d'angle au palais du roi. Il s'occupa de son peuple pour le défendre contre les pillards et fortifia la ville contre un siège [1].

Ainsi se trouvent condensées les restaurations nécessitées par la guerre : au temple dans ses différentes parties, au système hydraulique alimentant le lieu saint, à l'enceinte de l'esplanade sacrée ou de la ville et à la citadelle que nous pensons retrouver sous l'expression « palais du roi », justifiée par le fait que cette forteresse abrite les troupes et le représentant de l'autorité royale [2]. De plus, instruit par sa propre expérience, le grand prêtre a tenté de parer au danger que les séditions et les guerres font courir au temple et à la ville. Les entreprises brutales de Jason et d'Épiphane justifieront ses prévisions et de telles éventualités n'ont pas échappé à Aristée. Pour avoir suscité un tel enthousiasme chez le Siracide, les travaux de Simon, fils d'Onias, supposent comme résultat une réfection monumentale qui reléguait facilement dans l'oubli la restauration indigente du retour de l'Exil. C'est pourquoi nous ne serions pas éloignés de croire que la description du soi-disant Aristée réflète les souvenirs d'un Israélite qui a vu Jérusalem et son temple sous le rajeunissement et la parure dont Simon était l'auteur [3]. L'apparition de derrière le voile sacré de cette majestueuse figure de pontife tout entier à son devoir est comme un dernier rayon de lumière lancé par le digne représentant d'un sacerdoce prêt à disparaître dans les nuées épaisses de l'impiété et de la plus cynique des ambitions.

1. I. Lévi, *L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira*, 207. Smend, *Die Weisheit des Jesus Sirach*, 478 ss; trad. 89 s.

2. Des פנות מעון du palais du roi se rapprochent spontanément l'*acra* d'Aristée πύργοις ἐχπεπαλισμένη πλείοσι.

3. La lettre projetant en un siècle passé l'état de choses créé par le grand prêtre Simon peut faire abstraction des mauvais traitements qui en 167 ont défiguré son œuvre.

Une simple esquisse suffit à Aristée pour donner une idée de l'aspect de Jérusalem. Le niveau est inégal, de telle sorte que la ville ressemble à un théâtre : le mur avec ses tours en délimite l'hémicycle extérieur; le *diazoma* ou espace couvert de gradins est divisé par de grandes artères que sectionne le rayonnement de petites rues montantes. Les passants évitent en circulant le contact de tout objet déclaré impur par la loi. Le pourtour de la ville aurait mesuré 40 stades, 7 kilomètres environ d'après le stade attique [1].

Aux yeux d'un Hellène supposé tel qu'Aristée, Hiérosolyma devait remplir toutes les conditions d'une cité idéale et avoir par conséquent autour d'elle une campagne assez plantureuse pour suffire à la subsistance de ses habitants, moitié plaine, moitié montagne pour assurer la variété des cultures, qui fût, en un mot, πάμφορος, « fertile en production de toutes sortes », condition de son autarcie. Grâce au labeur intense de la population rurale, la terre se couvre de légumes, de céréales et de vignes. Parmi d'autres arbres fruitiers, l'olivier et le palmier y pullulent. Les troupeaux trouvent des pâturages abondants et le miel n'y manque pas. L'auteur dévoile sa nationalité lorsqu'il se laisse emporter par les réminiscences de ses lectures sur la terre promise : A l'origine, ce territoire ne mesurait pas moins de 60 millions d'aroures (l'aroure équivalant à 2.756 mètres carrés), mais depuis, des voisins y ont pris pied; il était donc partagé en lots mis à la disposition de 600.000 personnes, à raison de 100 aroures chacune. Hécatée défalque les impudents voisins et réduit la superficie habitée par les Juifs de son temps à 3 millions d'aroures (825.000 hectares) d'un sol excellent et très fertile, ce qui est plus vraisemblable. Ces voisins, le contexte permet de les identifier. Ce sont les gens de Ptolémaïs, la Samaritide, les Iduméens, Azotos et Gaza, qui seront annexés à l'État juif sous Jean Hyrcan et Alexandre Jannée. En attendant, Aristée les comprend dans sa terre des Juifs qu'arrosent le Jourdain et le fleuve d'Acre, que ravitaillent les ports d'Ascalon, de Gaza, de Jopè et de Ptolémaïs « fondée par le roi [2] ». Ce petit rappel du temps de Philadelphe était bien nécessaire car l'esquisse politique de la lettre à Philocrate s'adapte difficilement au régime hellénistique préasmonéen.

1. Timocharès tient aussi pour les 40 stades, Xénophon le topogr. en compte 27, Hécatée d'Abdère 50, ce qui ne suffit pas à contenir les 120.000 habitants qu'il accorde à la ville, chiffre évidemment exagéré. Josèphe compte 33 stades pour le tracé de l'enceinte avec le grand développement du mur d'Agrippa. Th. REINACH, *op. cit.*, 53, 232. *Arist. epist.*, 105 s.

2. *Aristeae epist.*, 107, 112-120, et commentaire de TRAMONTANO, p. 116 ss, BIKERMAN, *ZNTW.*, 1930 insiste sur le thème des conditions de la cité idéale exigées par les économistes anciens, Aristote, Platon, Philon, qui éclaire la tendance de la lettre à Philostrate. Th. REINACH, *op. cit.*, 231 s.

C'est à ces mêmes vues extensives que nous devons la mention de l'importation des aromates et des pierres précieuses d'Arabie, et des mines de cuivre et de fer de la 'Arabah. En définitive, indépendamment des tendances artificielles de l'auteur, le Pseudo-Aristée est un informateur qu'on ne saurait négliger dans une description de la Palestine à la période qui unit à la fin de la domination lagide la prise de possession définitive par Antiochos le Grand.

III. — Le milieu judéen d'après le Siracide.

A quel niveau moral et intellectuel les sages de ce temps-là se proposaient de maintenir le peuple de Judée, nous sommes à même d'en juger par le livre du Siracide, que nous connaissons sous le titre d'Ecclésiastique. L'intérêt qu'il offre est d'autant plus appréciable qu'il affirme une pensée et une pratique sémitiques absolument indemnes de toute influence grecque en un moment où l'hellénisme s'apprête à entamer le bloc judéen. Bevan [1] voit un défi aux prétentions de la culture étrangère dans cette sagesse qui, après avoir cherché un lieu de repos parmi tous les peuples, reçoit du Créateur l'ordre d'habiter en Jacob et d'avoir son héritage en Israël (24, 7 s.); la sagesse, d'ailleurs, se communique à l'homme et devient un objet de connaissance en tant qu'incarnée dans le livre de l'Alliance du Très-Haut et dans la loi de Moïse (24, 22). Toutefois, ayant sa source en Dieu, la sagesse se manifeste dans ses œuvres, elle est répandue sur toute la création; c'est un abîme de science où l'homme est invité à puiser. Le sage ne se contentera pas d'observer toutes les ordonnances cultuelles, et en cela, le Siracide reste éloigné des exagérations du pharisaïsme : en lui et dans les autres la sagesse doit produire des résultats pratiques. De là cette pluie de maximes parfaites issues des anciens sages auxquelles les nouveaux ajoutent leurs propres observations, car la science du sage s'accroît comme une eau qui déborde (1,9; 7,32; 18,28). Ben Sira demeure sur la vieille ligne traditionnelle qui ne va pas suivant la coordination logique d'un système philosophique. L'hébreu, bien fait pour le parallélisme du proverbe et l'énonciation de la loi, ne se prête pas au raisonnement complexe. Bien qu'émané d'Israël, ce code de la sagesse diffusée par le monde n'est pas le code d'une seule race. Il faut être pieux, car le meilleur emploi qu'on peut faire de cette vie c'est de mettre Dieu de son côté. Alors on est assuré d'une fin heureuse et d'un bon renom. Il est bien rare que l'impie ne soit pas

1. Bevan, *op. cit.*, 38.

châtié avant de mourir. Les conseils abondent touchant la respectabilité, la modération, la prudence, les excès de langage, la réputation; aux principes généraux qui doivent guider les gouvernements et les sociétés s'ajoutent des aphorismes sur la vie intérieure de la famille, l'éducation des enfants, le traitement des esclaves et l'avantage d'un corps sain et vigoureux. On bannira la tristesse et la colère, bref tout ce qui amène la vieillesse avant le temps. On boira du vin, car il est fait pour réjouir le cœur de l'homme, mais dans une juste mesure. Il y a des règles à suivre pour faire honneur à un banquet et à la musique qui l'accompagne, pour s'acquitter au plus vite d'un deuil, pour profiter de la science du médecin et de l'apothicaire. Rien ne nous permet mieux de pénétrer dans la classe ouvrière que la description vivante des artisans au chapitre XXXVIII, chacun avec l'attribut de son métier : le laboureur, le charpentier et le maçon, le graveur d'empreintes sur cachet, le forgeron, le potier sur son tour manœuvré avec le pied, autant de gens qui attendent tout de leur main. S'ils ne brillent pas dans les assemblées ou ne siègent pas au tribunal, ils n'en sont pas moins sages dans leur sphère et indispensables pour bâtir les villes et pourvoir les autres d'objets nécessaires. C'est aux gens de classe moyenne et aux prolétaires que le scribe, qui par vocation vit délivré des soucis matériels, s'adresse le plus souvent. Il ne faut pas haïr les pénibles labeurs ni le travail des champs institué par le Très-Haut. Le pauvre doit s'attendre à la haine du riche : on viendra à son aide sans retard, on lui prêtera volontiers au risque de ne plus revoir son argent. Les angoisses du prêteur et la rouerie du mauvais débiteur sont dépeintes avec des touches pleines de psychologie. Il est difficile au commerçant en général et au marchand de vin en particulier d'exercer sans péché leur profession. Distribuer trop tôt son héritage est une grave imprudence : c'est finir dans la misère. Le Siracide ne se fait pas illusion sur la bonté foncière des hommes et encore moins sur celle des femmes auxquelles il décoche des traits assez piquants. Il recommande à son public de fuir les grands, de ne briguer ni places, ni honneurs. Avec cet humour qui lui échappe assez souvent il conseille de se tenir loin de l'homme qui a le pouvoir de faire mourir. En principe il n'est pas opposé au gouvernement, mais la condition des rois est aléatoire. La souveraineté du pays est entre les mains du Seigneur, c'est lui qui suscite en son temps l'homme habile et met sur le front du chef le caractère de l'autorité.

Si Aristée passe sous silence la domination étrangère qui régissait la Palestine, le Siracide y fait allusion dans sa prière pour la délivrance d'Israël et sa réunion au pays de ses pères (33). Il se montre franche-

ment hostile, souhaitant que soient fracassées les têtes des chefs ennemis qui disent : « Il n'y a que nous! » Cette main-mise de la race grecque sur tous les domaines de la vie orientale lui paraît intolérable. Au moins, que Jérusalem et son sanctuaire recouvrent leur liberté pour que le monde reconnaisse que Jahveh est le Dieu des siècles!

Jésus ben Sira de Jérusalem, comme il signe lui-même (51,27), demeure le sémite sans fard et le Judéen convaincu. Il ne cache pas sa haine pour les gens d'Idumée, de Philistie et de Sichem qu'il ne cherche pas à annexer. L'expression spontanée de ses sentiments est autrement avantageuse pour la connaissance du tréfonds de la population palestinienne du IIe siècle que le morceau de littérature alexandrine, assez fantaisiste pour le fond et maniéré dans la forme que nous avons analysé plus haut. Lire l'Ecclésiastique c'est s'insinuer dans le milieu complexe où se déroulera l'histoire maccabéenne, dans l'âme des différentes classes de la société aux prises dans le conflit religieux et national.

IV. — L'ère des Séleucides en Cœlé-Syrie.

Toujours hanté par l'idée de l'annexion de l'Égypte à ses États, Antiochos III crut trouver une façon élégante de s'immiscer dans les affaires de la dynastie ptolémaïque en unissant sa fille Cléopâtre au jeune roi Ptolémée V Épiphane. Daniel 11,17 fait allusion à cette manœuvre diplomatique lorsqu'il dit du roi de Syrie : « Il entreprendra de s'emparer du royaume du Midi et il fera un arrangement avec lui et il lui donnera une jeune fille pour amener sa ruine; mais cela ne réussira pas, et ce royaume ne sera point à lui. » Les Égyptiens éventèrent l'astuce du procédé et, ajoute saint Jérôme : Cléopâtre fut plus favorable au parti de son mari qu'à celui de son père. D'après Tite-Live, le mariage fut célébré durant l'hiver 193-192 à Raphia « en un lieu qu'on dirait choisi par Antiochos pour effacer par le triomphe de sa diplomatie le souvenir de l'échec subi par ses armes un quart de siècle auparavant. » Le roi de Syrie montrait en même temps qu'il était encore chez lui dans cette ville frontière [1].

Prétendre avec les historiens modernes que la Cœlé-Syrie avec la Phénicie aurait été cédée à la cour d'Alexandrie comme dot de Cléopâtre, ou tout au moins l'usufruit de cette province ci-devant égyptienne, c'est prendre le contre-pied de l'interprétation normale des contemporains du fait, corroborée par Polybe. Le prétexte inventé

1. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, I, 382 s. d'après Tite-Live, xxxv, 13.

plus tard par les régents du royaume d'Égypte ne peut tenir contre les indications suivantes : Pendant sa guerre contre Rome en 191-190, Antiochos III armait des flottes en Phénicie. Sous Séleucos IV, la susdite province Cœlé-Syrie et Phénicie était administrée par le stratège Apollonios, fonctionnaire aux ordres du roi de Syrie. Sous le même règne, l'histoire d'Héliodore montre que ladite province, y compris la Judée, relevait du trône d'Antioche. Le fait que Ptolémée V Épiphane se préparait, vers la fin de son règne à envahir la Cœlé-Syrie est une preuve qu'elle avait échappé à la domination des Lagides[1].

La conquête d'Antiochos III n'arrêta pas les rapports commerciaux des Ptolémées avec la Phénicie et la Syrie. Tel privilège économique accordé dans cette région, par le Séleucide au Lagide, ou par le Lagide au Séleucide, constituait le prix d'une alliance. « La monnaie d'étalon phénico-égyptien, soit de frappe phénicienne, soit même de frappe égyptienne, eut cours à certains moments dans la Phénicie devenue séleucide[2]. » Le sud palestinien et la péninsule sinaïtique passés sous le contrôle des rois de Syrie n'offraient plus cependant aux caravanes de Pétra la même facilité d'accès à l'Égypte. Cette circonstance procura un redoublement d'activité au commerce sur la mer Rouge. Aromates, épices, bois précieux, ivoire etc., arrivèrent dès lors par mer aux ports égyptiens de la mer Érythrée, à Myos Hormos en particulier, d'où on les transportait à Coptos située sur le Nil et de là à Alexandrie par le fleuve.

Svoronos signale encore quelques monnaies de Ptolémée V Épiphane frappées à Ptolémaïs, à Tyr, Sidon, Damas et dans d'autres villes de la Phénicie[3]. Les monnaies d'Antiochos le Grand se répandent naturellement avec la nouvelle administration du pays et les garnisons du vainqueur. La plupart, comme celles de ses prédécesseurs, ne portent aucune date. Mais, pour la première fois dans la série séleucide, il en est qui sont datées, notamment les bronzes sortis des ateliers de Tyr et de Sidon en 112, 115, 117 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire entre 200 et 195 avant J.-C.[4]. Parmi les institutions les plus durables de l'hellénisme en Orient, la création de cette ère tient la première place. Employée à l'est de l'Euphrate dès son *époque* initiale, le retour de Séleucos I à Babylone en 312, cette ère figure sur des inscriptions d'Asie-Mineure à partir d'Antiochos II, dans des textes de Doura-

1. Holleaux, *REJ.*, XXXIX, 163, n. 3, raisons qui nous font renoncer à la position moyenne que nous avons prise dans *RB.*, 1939, 231. Il se peut cependant qu'Antiochos ait fait miroiter la Cœlé-Syrie comme une dot sans donner suite à cette perspective.

2. Cl. Préaux, *L'économie royale des Lagides*, 365.

3. Τὰ νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων, p. 213-215, pl. XLII.

4. Babelon, *Les rois de Syrie*, LXXXV.

Europos, de la Damascène, de la Palmyrène, dans les livres des Maccabées et la littérature ecclésiastique syrienne où ce comput s'est perpétué. Ce comput porta les noms populaires d'ère des Grecs, d'ère d'Alexandre, d'ère des contrats, à cause de son caractère officiel. Tout en fixant le début de l'année au premier jour du mois macédonien correspondant à octobre, Séleucos laissa les Chaldéens suivre leur calendrier qui commençait avec la première lune de printemps, le 1er nisan, ce qui exigea une inception de l'ère tombant en 311. Le comput automnal, suspendu en fait chez les Chaldéens, devint par contre le mode officiel pour les régions qui échurent à Séleucos en 301 à l'ouest de l'Euphrate, et se diffusa au fur et à mesure de l'expansion du pouvoir des Séleucides en Asie-Mineure, en Syrie, en Phénicie et en Palestine. L'adoption de l'ère des Séleucides dans ces deux derniers pays paraît avoir suivi la prise de possession définitive de la Cœlé-Syrie par Antiochos III vers 200. Jusque-là on datait certainement en Palestine d'après les Ptolémées et l'on devait se servir du calendrier débutant au printemps. L'usage de ce calendrier se maintint chez les Juifs, même avec l'ère séleucide, de même que chez les Chaldéens. A propos de l'institution de la Pâque, Josèphe notera que cette fête tombe au mois de Xanthicos du calendrier macédonien « qui chez nous, dit-il, s'appelle nisan et commence l'année [1] ».

Les dates relevées dans les hypogées funéraires de la colonie sidonienne de Marisa s'échelonnent depuis 117 de l'ère des Séleucides jusqu'à 210, c'est-à-dire de 196 à 103 avant J.-C. [2]. Le goût des Sidoniens pour la peinture décorative s'est exercé jusque dans cette région de la Basse Idumée. Deux des principaux tombeaux de la colonie, creusés au pied du Tell Sandahannah près de Beit Djibrîn, sont ornés de peintures encore bien conservées au moment de leur découverte en 1902. A l'entrée de la galerie où reposait la famille de l'archonte Apollophanès, veillent le Cerbère et le coq cher à Perséphone, déesse de l'Hadès. Au-dessus des *loculi* défilent des animaux sauvages, motifs de décoration autant que souvenir des prouesses de quelques Nemrod défunts : d'un côté, le lion, la girafe qu'affronte un sanglier, l'antilope; de l'autre, l'éléphant conduit par un Éthiopien, le rhinocéros, l'hippopotame, le crocodile et l'ibis, d'après des modèles vus sans doute au jardin d'acclimatation d'Alexandrie. Des animaux fabuleux : griffon, manticore, poissons à défenses se sont glissés dans la série avec la faune désertique : onagre, lynx, sanglier. Il y a çà et là quelques

1. *Antiq.*, III, 248. *RB.*, 1938, 208-212; 1939, 143.
2. *RB.*, 1925, 275.

touches humoristiques. La scène de l'hipparque Libanos qui de son épieu transperce une panthère, ne manque pas de vigueur. Dans un hypogée voisin, c'est un jeune homme couronné de laurier et jouant de la double flûte qui descend vers la porte du tombeau, suivi d'une femme qui touche de la harpe. La forme et les couleurs de leur costume attirent l'attention, mais on est beaucoup plus intrigué par le mobilier liturgique peint dans l'un et l'autre tombeau, d'origine phénicienne avec influence hellénistique et peut-être perse : trépieds avec cassolettes fumantes, amphores à banderolles, candélabres ténus, autel, aigles aux ailes déployées, guirlandes à rubans flottants [1].

L'usage de la décoration peinte dans les monuments funéraires était fort répandu chez les Sidoniens. Sidon la fleurie a livré quantité de parois stuquées recouvertes de fresques aux recherches des anciens archéologues. Il en existe encore qui ont échappé au vandalisme des habitants comme le montrent de récentes découvertes [2] et l'on doit se féliciter surtout d'avoir pu mettre à l'abri les fameuses stèles peintes qui représentent des mercenaires de différentes régions d'Asie-Mineure, de Crète, de Lacédémone, complètement équipés, offrant ainsi une documentation précieuse sur l'armement des troupes ptolémaïques et séleucides aux environs de l'an 200 avant notre ère [3]. Sidon et Marisa vont de pair pour la peinture décorative et pour le temps de l'adoption de l'ère des Séleucides.

V. — Les conséquences de la bataille de Magnésie (190).

1. Fin d'Antiochos III (187).

Avant de célébrer le mariage de sa fille à Raphia au cours de l'hiver 193-192, Antiochos III avait déjà mis en éveil la défiance des Romains en prêtant l'oreille aux suggestions d'Annibal qui errait en Orient et en amenant en Europe une forte armée pour contrebalancer le résultat de la victoire remportée par Flamininus sur Philippe V, roi de Macédoine en 197, à Cynoscéphales. Après le mariage de Cléopâtre et de Ptolémée V Épiphane qui le mettait à couvert du côté de l'Égypte, Antiochos se donna tout entier au rôle d'arbitre des affaires grecques en Europe comme en Asie, comptant sur l'appui de la ligue étolienne. Le consul Acilius Glabrio lui inflige une complète déroute aux Ther-

1. Peters, and Thiersch, *Painted tombs in the necropolis of Marissa*, chap. II, V, pl. IV-XVI, Lagrange, *CRAI.*, 1902, 498 ss.

2. Contenau, *La civilisation phénicienne*, 255-264.

3. Perdrizet, *Rev. Archéol.*, 1899, B, 43 où l'on trouve la bibliographie sur les stèles peintes depuis Renan; 1904 A, 234; Macridy, *RB.*, 1904, 547-556.

mopyles en 191, et Livius Salinator met en fuite ses vaisseaux au cap Corycos. Ce n'était là que les préliminaires d'une guerre, coupée de négociations, qui prit fin avec la défaite d'Antiochos à Magnésie du Sipyle en 190, dans la région de Smyrne. Les pertes infligées au roi de Syrie par le consul L. Scipion secondé par Cn. Domitius et Eumène, roi de Pergame s'élevaient à 50.000 fantassins et 3.000 cavaliers, 15 éléphants et 1.400 prisonniers. C'est à P. Scipion l'Africain, directeur officieux des opérations, que revint le droit de dicter les conditions de la paix à Sardes dès l'armistice, conditions maintenues et aggravées d'une multitude de clauses prohibitives par le traité définitif signé par le consul Manlius Vulso en 188 dans Apamée Kibotos, ville de Phrygie. Antiochos évacuerait toute l'Asie-Mineure à l'ouest du Taurus et verserait pour les frais de guerre 15.000 talents au titre attique en diverses échéances à savoir : 500 immédiatement, 2.500 après la ratification du traité, le reste en douze ans par annuités de 1.000 talents. Eumène reçut 350 talents, plus une créance de 127 talents. Le vaincu devait livrer tous ses éléphants, sans pouvoir les remplacer par d'autres et tous ses navires de guerre, livrer aussi 20 otages au choix des Romains, parmi lesquels le dernier fils du roi, Antiochos, le futur Épiphane. A ce prix, Antiochos le Grand devenait l'ami du peuple romain [1].

Il y avait lieu d'insister sur le revers fatal d'Antiochos III à cause de sa répercussion non seulement sur le dénouement de sa propre existence, mais encore sur la politique intérieure de ses deux fils, car l'énorme dette imposée au souverain retombait nécessairement sur les provinces de son empire et d'autant plus lourdement que celui-ci venait d'être amputé de riches tributaires. Se souvenant du trésor enlevé par lui jadis à un temple d'Anaïtis à Ecbatane, Antiochos se résolut à refaire une tournée fructueuse dans les lieux saints de l'Élymaïde. Il s'en prit en effet au temple de Bel réputé pour renfermer beaucoup d'or et d'argent dédié au dieu, et l'ayant assailli de nuit avec ses troupes, il avait compté sans le courage vigilant des populations de cette rude région. Il fut tué, lui et les siens, par les habitants accourus à la défense du sanctuaire [2]. Telle fut la fin peu honorable d'Antiochos dit le Grand après trente-six ans de règne à l'âge de cinquante-cinq environ, en 187.

1. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 210, 216 s. d'après Polybe, xxii, 23 s.; Liv., xxxviii, 11, 38 s.; Diod., xxix 10 s.; Appien, Syr., 39. L'entretien de l'armée romaine pendant la durée des négociations exigea un supplément de 3.000 talents au moins, plus 90.000 boisseaux de blé à fournir sur l'ordre du Sénat.

2. Diodore, xxviii, 3-xxix, 15; Strabon, xvi, p. 744; Justin, xxxii, 2, 1.

C'est aussi le besoin d'argent qui poussera Séleucos IV à envoyer son ministre Héliodore à Jérusalem pour enlever le trésor et les dépôts du temple et Antiochos IV à le piller, à lui arracher sa décoration et les vases précieux de son service sacré. Ce besoin d'argent sera la porte ouverte aux intrigants et aux partisans de l'hellénisme désireux de gagner les faveurs de la cour d'Antioche intéressée aux enchères rémunératrices. Antiochos IV finira comme son père au cours d'une expédition dirigée contre un des riches temples de l'Élymaïde.

2. Séleucos IV et l'épisode d'Héliodore.

Tout le règne de Séleucos IV (187-175), surnommé Philopator, se ressentit du coup que les Romains avaient asséné à son père à Magnésie. La surveillance que les Romains exerçaient sur lui, les limites imposées à ses entreprises, l'indemnité à payer chaque année obligeaient le nouveau roi à travailler obscurément au relèvement de son armée et des affaires du royaume, à résoudre le difficile problème de trouver des alliances non suspectes dans cette Macédoine et ces États d'Asie-Mineure où les consuls avaient pris pied. Appien dit de lui « qu'il régna douze ans, inactif et affaibli par le malheur de son père ». Réduit au rôle de collecteur de taxes, « il rabaissa ainsi, suivant saint Jérôme, la dignité royale et ne fit rien de digne de la Syrie et de son père, et mourut sans combats et sans gloire [1] ».

Du côté de l'Égypte, Séleucos fut quelque temps menacé par son beau-frère Ptolémée V qui prétendait sans doute récupérer la Cœlé-Syrie à la faveur de la mauvaise situation du gouvernement d'Antioche et peut-être sous le titre coloré de dot promise à sa femme Cléopâtre douze ans auparavant. Mais la mort inopinée du roi d'Égypte, empoisonné, dit-on, par ses généraux, dissipa le danger d'une nouvelle guerre syrienne (181) [2].

Comme les autres princes de sa dynastie, Séleucos Philopator ne fut pas hostile aux cultes orientaux. On sait que les Séleucides firent reconstruire des temples babyloniens et laissèrent pénétrer dans leur empire des divinités égyptiennes. A Jérusalem, Séleucos fournissait de ses propres revenus de quoi offrir des sacrifices au Dieu des Juifs. Il existait donc une cassette royale distincte des fonds de l'État et dont le souverain pouvait disposer à sa guise sans avoir à en répondre à la commission de l'armistice [3]. En Judée, le calme paraissait régner

1. APPIEN, *Syr.*, 66; S. JÉROME, *in Dan.*, 11, 20. *PL.*, XXV, 564 s.

2. *PL.*, XXV, 565.

3. On a vu plus haut (p. 89) la contribution en argent et en nature qu'Antiochos III s'était engagé à fournir aux Juifs pour leurs sacrifices. *Antiq.*, XII, 140 s.

sous le régime de la charte d'Antiochos le Grand. A Simon II, si magnifiquement célébré par le Siracide, avait succédé dans la charge de grand prêtre Onias III, son fils, homme pieux, modeste, observateur de la justice selon la loi des pères. Mais, vers la fin du règne, surgit un autre Simon qui allait mettre fin à l'ère pacifique dont jouissait le dévot peuple en attendant la réalisation complète des espérances nationales. Ce Simon était un prêtre de la famille des Bilga qui figure parmi les familles revenues de la captivité. En sa qualité de prévôt — προστάτης — du temple, il gérait les finances du sanctuaire de Jérusalem. A cette charge il voulut ajouter celle d'*agoranome* et l'exercer en dépit des remontrances du grand prêtre Onias [1]. Édile préposé aux marchés de la ville et devenu à cette époque officier d'enregistrement, l'agoranome avait toute facilité pour se livrer, grâce à sa connaissance des affaires à lui consignées, à toutes sortes d'opérations financières pour son compte. Chez les Égyptiens, l'argent des dieux était confié à des banquiers qui le faisaient fructifier. Simon se livrait-il à la même opération avec l'argent du temple? En tout cas, le grand prêtre, resté vieux style, devait objecter les prescriptions de la loi aux agissements de ce novateur.

En vertu de ses fonctions, attendu qu'il maniait des espèces sonnantes, Simon se trouvait naturellement en rapport avec l'administration royale de la province dont la Judée faisait partie. Depuis la perte de l'Asie-Mineure, la province officiellement dénommée chez les Séleucides Cœlé-Syrie et Phénicie avait gagné en importance, c'est pourquoi Séleucos IV en avait confié le gouvernement au stratège Apollonios de Tarse qui jouissait auprès de lui d'un très grand crédit [2]. Pour compromettre Onias, Simon s'en alla trouver Apollonios et lui rapporta que le trésor sacré de Jérusalem regorgeait de richesses en espèces et en objets précieux offerts au sanctuaire, sans parler des dépôts particuliers mis sous la protection de la divinité, tout cela sans proportion avec les dépenses du culte. L'unité de sanctuaire dans la religion juive expliquait cette accumulation d'offrandes en un même endroit.

Séleucos, qui n'arrivait pas à s'acquitter en temps utile des annuités de la contribution de guerre stipulée à Apamée en 188 [3], accueillit avec empressement la dénonciation que lui transmit Apollonios. Il manda

1. II Macc. 3, 1-4. La mention de la tribu *(phylé)* Bilga a été conservée par l'ancienne version latine. Benjamin est une correction postérieure inacceptable. Voir notre commentaire, p. 316 s.

2. II Macc. 3, 4 ss, lire *Tharsea* accus. sing. et non *Thraseou*. Voir notre commentaire.

3. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 238, d'après Liv. xlii, 6.

Héliodore, son ministre, et l'envoya enlever ces richesses infructueuses. « Héliodore, fils d'Eschyle, d'Antioche, compagnon du roi Séleucos Philopator, placé à la tête des affaires », telle est la titulature que les négociants et les armateurs de Laodicée en Phénicie accorde au tout-puissant vizir dans une dédicace retrouvée au temple d'Apollon à Délos [1]. Un courtisan de cette envergure, chancelier du royaume, arrivant à Jérusalem, c'était un événement. Le grand prêtre et la population lui font une cordiale réception. Questionné sur le trésor, Onias lui représente que les quatre cents talents d'argent et les deux cents talents d'or qu'il contient sont en partie des offrandes faites au temple pour l'entretien des veuves et des orphelins, en partie des dépôts garantis par la crainte de Dieu, notamment l'avoir d'un homme très considérable, Hyrcan, descendant du fameux Toubias, jadis gouverneur d'Ammanitide. Ne partageant pas les vues politiques de ses frères, Hyrcan, fidèle au parti ptolémaïque, s'était retiré dans la forteresse d'Araq el-Emir où il vécut durant tout le règne de Séleucos IV, guerroyant contre les Arabes [2]. Onias, à qui l'unissaient des liens de parenté, tâchait de garder un certain équilibre entre les partis et ne refusa pas de veiller sur sa fortune.

Héliodore voulait bien croire sur parole le respectable grand prêtre, mais fidèle à sa consigne, il manifesta le dessein bien arrêté d'inspecter les richesses que récélait le temple. Jason de Cyrène ou son abréviateur se trouvèrent bien aises de cet entêtement qui leur a fourni la matière du récit dramatique immortalisé par le pinceau de Raphaël dans les chambres du Vatican. Qui n'a pas dans l'œil le cavalier de luxe faisant cabrer son coursier sur le chancelier renversé et les jolis garçons qui le fustigent à bras raccourcis? L'angoisse de la ville portée au comble par l'audace de ce païen fit place à l'allégresse débordante d'un peuple plus ému sans doute de la préservation du sanctuaire que de la conservation des écus d'Hyrcan le Tobiade. Toutefois, à la nouvelle de ce fait inquiétant, le roi ne croirait-il pas que son ministre avait été de la part des Juifs victime d'un attentat? Onias le craignait. Il offrit un sacrifice expiatoire avant que le dernier souffle de vie ne s'échappât des poumons d'Héliodore. Celui-ci, remis sur pied, conserva les meilleures relations avec le pontife et offrit un sacrifice d'action de grâces, ce qui était permis à des notables même incirconcis. Il est évident que dans l'esprit du roi, l'aventure prendrait l'aspect d'une scène montée par le grand prêtre et non d'une intervention surnaturelle.

1. *OGIS.*, 247.

2. *Antiq.*, XII, 228 ss. Otto *PW.*, IX, 529 a su faire valoir l'historicité de ce passage en opposition à la fantaisie qui prévaut de 196 à 222.

Simon, en effet, ne tarda pas à accuser Onias d'avoir organisé un épouvantail pour terrifier Héliodore. Ayant gagné à sa cause le gouverneur Apollonios, il rendit la vie impossible au grand prêtre à Jérusalem et le fit passer pour un adversaire de l'État, si bien qu'Onias dut prendre le chemin d'Antioche pour se justifier auprès du roi et plaider la cause du parti juif orthodoxe [1].

Toutes ces intrigues furent tranchées, avant de se nouer, par la mort violente de Séleucos IV due à son ministre Héliodore qui paraît avoir voulu mettre les Juifs dans son jeu lorsqu'il méditait de parvenir au moins à la régence du royaume. Depuis peu, le fils du roi défunt, Démétrios, un enfant de neuf à dix ans, avait été envoyé à Rome comme otage en remplacement de son oncle Antiochos, le futur Épiphane. Tandis que le Sénat ne montrait aucun empressement à renvoyer Démétrios occuper le trône de son père, l'oncle, actuellement à Athènes, se sentait poussé vers Antioche comme candidat de l'hellénisme.

1. II Macc., **3**, 9-**4**, 6.

CHAPITRE VI

ANTIOCHOS IV ÉPIPHANE ET L'HELLÉNISATION DE LA PALESTINE

I. — Introduction de l'hellénisme parmi les Juifs.

1. Prodromes d'une révolution hellénistique en Judée.

L'éclat du prêtre Simon qui troubla subitement à Jérusalem la surface tranquille des jours du règne de Séleucos, était en réalité l'indice d'un malaise profond travaillant sourdement les couches de la société juive au foyer même de sa religion. Au milieu des vicissitudes qui les poussaient tour à tour entre les mains des Lagides et des Séleucides, bien des gens perdaient confiance dans la perspective d'indépendance et de domination dont on les berçait en tant que société d'élite destinée à tenir la tête des nations. Pendant que se dégradait un idéal entretenu par les interprètes de la loi, l'esprit tolérant et sceptique de l'hellénisme s'infiltrait dans les classes moyennes et surtout parmi l'aristocratie. Il ne pouvait guère en être autrement attendu que le cercle des colonies grecques et des villes hellénisées se resserrait de plus en plus autour de la Judée. Les affaires ou les relations de parenté établissaient nécessairement des rapports entre ce pays et ces villes étrangères situées à une journée ou deux de marche de Jérusalem. Qui allait à Ptolémaïs rencontrait sur sa route Samarie ou Dora. On ne trafiquait pas en Galilée sans se heurter à Scythopolis, à Philotéria ou à la forteresse d'Atabyrion, ni au delà du Jourdain sans avoir à faire à Pella, à Gadara ou à Philadelphie. Descendait-on dans la plaine maritime? L'importante place sidonienne de Marisa offrait une halte pour qui gagnait Gaza ou Ascalon; Jamnia, Gazara ou Jopé étaient aussi des centres que le négociant juif ne devait pas complètement éviter, atteints eux aussi par la diaspora palestinienne.

Ce qui frappait d'abord le Juif dans ces milieux organisés à la grecque c'était l'isolement dans lequel le plongeaient son culte et sa loi. Marque de barbarie aux yeux des Grecs, cet isolement devenait insupportable comparé à un mode de vie qui trouvait à s'épanouir dans chaque cité

suivant des usages identiques appropriés aux tendances innées chez un citoyen à participer au maniement des affaires publiques, à exprimer sa pensée dans les discussions de l'agora et les assemblées du peuple, à jouir en commun de fêtes et de spectacles dans les locaux, stades ou théâtres, ouverts à la multitude. Dès la jeunesse, la vie de groupement s'emparait de l'individu. Aussi essentiel à l'État grec que les assemblées politiques, le gymnase était un centre social où les éphèbes trouvaient l'esprit de corps et le stimulant des communes ambitions. Ils y recevaient l'enseignement de philosophes, rhéteurs ou grammairiens, s'adonnaient au maniement des armes, à la lutte et à tous les exercices d'assouplissement aptes à entretenir la beauté des formes corporelles. Ce n'est pas sans fierté qu'ils figuraient en groupe à certaines exhibitions solennelles sous de brillants uniformes. Ainsi initiés à l'existence civique et militaire, les jeunes s'incorporaient ensuite tout naturellement au régime de la communauté dont ils comprenaient les obligations et les avantages, préparés aux jouissances de l'esprit, aux agréments des jeux du cirque et de la scène et aux sensations artistiques. Entre les cités, entre les royaumes issus de l'empire d'Alexandre il existait un fonds commun d'idées, de pratiques et d'institutions qui permettait au Grec ou à l'Oriental hellénisé de ne pas se voir dépaysé partout où l'hellénisme était devenu la civilisation dominante. Le lien le plus efficace consistait surtout dans ce langage hellénistique, appelé la Κοινή, qui remplaçait les anciens dialectes depuis que la Grèce, tout en ayant perdu son indépendance, octroyait son *parler* au monde conquis par les Macédoniens. Le mélange constitutif de cet idiome se poursuivait grâce aux relations commerciales unissant l'Hellade aux îles de l'Egée et à l'Ionie, grâce à la fusion des clans de l'armée conquérante et colonisatrice et à leur contact avec des populations allogènes. Cette langue eut sa littérature auprès de laquelle les productions en langues indigènes parurent vite pauvres et informes. Si les idiomes nationaux se perpétuaient dans les villages et à l'intérieur des familles habitant la ville, le grec s'est imposé aux indigènes d'origine égyptienne ou araméenne comme une langue bien supérieure à la leur à cause de la richesse de son vocabulaire et son aptitude à rendre toutes les nuances de la pensée.

Tant de commodités et de séductions ne pouvaient laisser indifférent l'Oriental. Sa grande facilité d'adaptation, le discernement qu'il possède du côté pratique des choses rencontraient là un terrain ouvert à ses intérêts et à son ambition. L'unité de la culture hellénistique recouvrait aisément les traits qui distinguaient naguère Syrien, Phénicien, Iduméen, Philistin et Arabe sédentaire. Les Juifs auraient-ils

été les seuls à résister à la pénétration de cette culture? En majorité ils furent réfractaires, car la haie dressée par leur loi entre eux et l'hellénisme n'avait pas sa pareille chez les autres peuples. Aussi bien le parti qui voulut adhérer à la civilisation des vainqueurs de l'Orient décidera d'abroger la loi mosaïque : brûler les rouleaux de la Torah, supprimer le repos du sabbat, prohiber la circoncision, faire manger des viandes interdites, autant de points du programme des réformateurs décidés à les imposer par la violence aux réactionnaires. La crise sera d'autant plus dangereuse qu'elle sera provoquée par l'aristocratie qui sollicitera l'appui du souverain pour arriver à ses fins. La préoccupation du grand prêtre sera d'amasser les sommes d'argent nécessaires pour être bien en cour. Les fils des riches familles sacerdotales ne résisteront pas à l'attrait des fêtes, des réjouissances, du luxe et des honneurs qu'ils voient s'étaler dans les villes voisines.

Sans aller jusqu'au radicalisme qui frise l'apostasie, il existait une masse de Juifs enclins à l'adoption d'un compromis entre leurs traditions et les bienfaits de la culture grecque. Déjà, Hécatée d'Abdère, après avoir parlé du particularisme des sectateurs de Moïse, notait ceci : « Sous les dominations qui furent établies plus tard, celle des Perses et celle des Macédoniens qui renversèrent l'empire de ces derniers, les Juifs modifièrent beaucoup de leurs anciennes institutions par suite de leur mélange avec les étrangers [1]. » Ces modifications, introduites dans la spéculation autant que dans les mœurs, se manifestèrent surtout chez les Alexandrins, pour ne rien dire du reste de la Diaspora. C'est Alexandrie qui fit connaître le Judaïsme au monde grec. Les premiers Hellènes qui s'y étaient intéressés l'avaient pris pour une secte religieuse ascétique semblable aux pythagoriciens ou aux brahmanes. Les jeunes générations de Judée ne voulurent point passer pour telles, et la sagesse débitée en distiques par les anciens de la nation leur parut surannée. L'observation de la loi avait-elle garanti leurs pères des infortunes qui avaient fondu sur eux dans le temps passé? Ne se disaient-ils pas heureux et pourvus de tout quand ils offraient des libations et de l'encens à la reine des cieux dans les villages de Juda et les rues de Jérusalem [2]? Et alors maintenant la perspective mal définie d'une survie n'avait pas davantage la vertu d'empêcher le Juif émancipé de chercher le bonheur et son intérêt là où les peuples voisins allaient le chercher, c'est-à-dire dans le mode de vie offert par l'hellénisme.

1. Reinach, *op. cit.*, 19 s. Cf. Bevan, *op. cit.*, 35-39.
2. Jer. 44 (51) 17 ss.

2. Le grand prêtre Jason installe un gymnase à Jérusalem.

Onias III ne dut pas atteindre le résultat sur lequel il comptait, car son arrivée dans Antioche coïncidait avec la crise du pouvoir causée par le meurtre de Séleucos IV. Tenu à l'écart comme suspect de fidélité à la lignée du monarque défunt et comme un quémandeur aux mains vides, il n'en attendait pas moins à Antioche le retour incertain de la fortune. Si le prévôt irréductible, Simon, avait disparu de la scène, on ne sait trop comment, Onias allait retrouver un adversaire dans la personne même de son frère Yešou'a, plus connu sous son nom grec de Jason, d'autant plus redoutable qu'il appartenait à la famille des grands prêtres et qu'il savait prodiguer l'argent. Bien que ce fût pour un motif louable, Onias avait donné l'exemple du recours au roi jusque dans sa capitale, jusque dans son palais. Jason ne tarda pas à l'y rejoindre. Aux récriminations du pontife qui défendait si âprement le trésor de son temple, le nouveau roi, Antiochos IV préféra les offres de Jason tout disposé à grossir le tribut que la Judée versait annuellement au fisc. Rien de plus naturel que le roi ait transféré le sacerdoce suprême des Juifs à un homme si plein de bonne volonté envers la couronne et l'hellénisme.

A ses revendications personnelles Jason ajoutait en effet celles de tout un groupe de ses compatriotes désireux de se conformer aux autres nations de l'Empire en embrassant les coutumes des Grecs. Ils étaient même nombreux ceux qui cédèrent à cet entraînement vers un idéal qui, pensaient-ils, les soulagerait de leur misère. C'est d'eux que venait l'initiative et non du roi, mais l'autorisation royale était nécessaire à double titre, d'abord pour annuler la charte octroyée par Antiochos III qui soumettait les Judéens à la loi mosaïque, ensuite pour jouir du droit de fonder une corporation adonnée aux luttes du gymnase, aux jeux publics et aux rites culturels de cette institution sous le patronage du souverain régnant, avec une *éphébie* ou corps de jeunes gens de 18 à 20 ans ayant un local à part pour les exercices de la palestre, le jet des armes, l'équitation, la course aux flambeaux sans négliger la culture intellectuelle ni rien de ce qui était de nature à créer entre la jeunesse des différentes cités ce lien que les Grecs aimaient à nommer *philanthropie*[1]. Un reproche qu'on relève souvent chez les anciens à l'adresse des Juifs n'était-il pas d'être ni sociable, ni hospitalier[2]?

Les millions que Jason propose comme prix de cette mutation

1. I Macc., **1**, 12-16; II Macc., **2**, 7-11. Bikerman, *REJ.*, c, 57.
2. Reinach, *op. cit.*, 17, 57, 63.

de constitution peuvent s'expliquer par l'abrogation de certains privilèges octroyés jadis par Antiochos le Grand, notamment de l'exemption du tiers du tribut accordée aux Hiérosolymitains pour les indemniser de leurs pertes. Du moment que la charte de 198 était abrogée, les privilèges qu'elle comportait tombaient d'eux-mêmes. Il reste néanmoins probable que l'autorisation demandée ait fait l'objet d'une taxe. En tout cela, Antiochos IV se conduisait en prince soucieux d'être agréable à une partie de ses sujets. Ce serait manquer de psychologie que de vouloir exiger d'un esprit imbu de principes puisés dans une formation très éloignée de la Torah la conduite d'un Josias. On sait par les procédés de la publicité moderne combien le parti-pris est capable de donner d'un personnage une image totalement différente de celle qui convient à ses mérites. Le point de vue des sources juives entraîne la rigueur avec laquelle elles traitent le futur Épiphane. Du moment qu'il était « une racine d'iniquité », il ne pouvait rien produire de bon. Derrière lui sans doute on vise les fils de Bélial, les faux-frères qui ont sollicité son appui et dirigé sa politique dans un sens contraire à Moïse. En leur prêtant la force de son autorité, il a, nouveau bouc émissaire, attiré sur lui tous les péchés d'Israël. L'opinion hellénistique a réagi, comme on le voit par la controverse entre Juifs et Grecs d'Alexandrie, mais il reste pour les premiers le principal agent de l'apostasie pour avoir rendu, à la demande de l'aristocratie sacerdotale, le décret abolissant le Judaïsme, et l'exécution de ce même décret lui fait endosser les injustices et les cruautés de ses mandataires.

Le Juif alexandrin mal déguisé en sibylle dira : « Un jour à l'improviste, viendra sur le sol heureux de l'Asie un homme, les épaules couvertes d'un mantelet de pourpre, cruel, injuste, ardent... L'Asie entière subira son joug pénible, le sol boira le sang qui l'arrose en abondance [1] ». En face de cet épouvantail sanglant fabriqué par la haine se dresse la stèle de Pergame exprimant la joie d'Athènes à l'occasion de l'avènement d'Antiochos Épiphane et la reconnaissance de la vieille cité envers les nobles cœurs qui ont bien mérité du genre humain en ramenant de Grèce en Syrie le dernier fils d'Antiochos le Grand pour nouer autour de son front le bandeau royal de ses pères [2]. L'approba-

1. *Or. Sibyll.* éd. GEFFCKEN, III, 388-392. TOWNSHEND, dans *The Apocrypha* de CHARLES, II, p. 385 et SCHUERER, *GDJV.*, III [4], 575.

2. Trois copies de ce décret honorifique avaient été gravées, l'une à Athènes, la seconde à Daphné près d'Antioche, la troisième à Pergame. Cette dernière a été retrouvée dans les fouilles de 1885 et publiée par FRAENKEL, *Die Inschriften von Pergamon*, n° 160, puis par Michel, Holleaux, Dittenberger. Cf. *RB.*, 1940, p. 233. Les actions de grâces des Athéniens accompagnées d'une couronne d'or allaient aux Attalides, Eumène II et ses frères, qui commençaient à trouver intolérable l'ingérence indiscrète de Rome.

tion d'Athènes et le pacte d'alliance conclu entre le nouveau roi de Syrie et la dynastie de Pergame devenue maîtresse de la plus grande partie de l'Asie Mineure avaient d'autant plus de valeur dans la circonstance que les légitimistes gréco-syriens demeuraient secrètement fidèles au fils de Séleucos représentant la branche aînée, qui vivait à Rome en qualité d'otage [1]. Athènes avait apprécié le zèle d'Antiochos IV pour la culture hellénique lorsque, ayant quitté Rome en 176, il était venu se fixer au pied de l'Acropole en vue de reprendre la construction du grand temple de Jupiter Olympien, ébauché seulement par les Pisistratides. Investi de la dignité de « stratège des armes », il voit son nom figurer en 175 sur les monnaies d'Athènes, accompagné de l'éléphant, symbole de la famille des Séleucides [2]. La générosité du prince envers les sanctuaires les plus vénérés de la Grèce est encore attestée par les dédicaces retrouvées dans les ruines du temple d'Apollon à Délos et par ce témoignage de Polybe : « Il surpassait tous ses prédécesseurs dans les sacrifices et les offrandes faites en son nom aux dieux dans les différentes villes. Témoin le temple de Jupiter Olympien à Athènes, témoins les statues placées autour de l'autel à Délos [3]. »

Le prétendant qui donnait de tels gages de sa ferveur au foyer du pur hellénisme, ne devait pas comme roi répudier ses préférences bien qu'un séjour de treize ans à Rome ait déposé dans son esprit ce mélange de tendances démocratiques à l'intérieur et d'absolutisme à l'extérieur qui caractérise la politique républicaine. Jason n'eut donc pas de mal à obtenir que fussent abolies les franchises qui favorisaient le séparatisme de la Judée, négociées au début du second siècle par un notable appelé Jean, père d'un certain Eupolémos qui devait plus tard s'illustrer dans la diplomatie [4]. Que les innovations introduites par le grand prêtre fussent contraires à la loi, cela se conçoit aisément dès lors que la fréquentation du gymnase était inséparable du culte d'Héraclès, d'Hermès et de la dynastie régnante. De plus, les jeunes gens combattaient en complet déshabillé. En face des Grecs qui tenaient la circoncision pour une atteinte à l'intégrité du corps, les Juifs rougissaient de l'opération à laquelle tout enfants ils avaient été soumis. Aussi essayaient-ils de la dissimuler au moyen de *l'épispasme*, opération chirurgicale qu'a décrit saint Épiphane [5]. En arborant le *pétase*, coif-

1. Appien, *Syr.*, 45. Polybe, xxxi, 11 (19).
2. Babelon, *Catalogue des monnaies... des rois de Syrie*, p. xci.
3. Polybe, xxvi, 1 (10). Homolle, *BCH.*, III, 362. *OGIS.*, 249-251.
4. II Macc., 4, 11.
5. *De mensuris*, 16 : *PG.*, XLIII, 264. I Macc., 1, 16. Schuerer, I, 194. Allo, *in Cor.* 7, 18.

fure peu profonde et à bords étalés, les éphèbes visaient à une parfaite ressemblance avec Hermès, le modèle du jeune sportif, le dieu *agônios*, c'est-à-dire « des jeux ».

C'est au pied de l'acropole, située encore en cette année 175 au nord-ouest de l'esplanade du temple de Jérusalem, que Jason construisit le gymnase. Son emplacement fut plus tard englobé par la création sous Hérode des portiques du nord et peut-être par la piscine dite *Birket Israïn*. En tout cas, il était contigu au lieu saint. Les prêtres amateurs de la palestre n'avaient donc pas grande course à faire pour passer du lieu de leur service à celui des jeux. D'ailleurs « l'hellénisme avait atteint une telle vigueur et la mode étrangère un tel degré » que les prêtres laissaient là les sacrifices dès qu'ils entendaient le signal des exercices du stade, estimant la gloire qu'ils en retiraient plus que les honneurs de leur nation.

Pour montrer la complète assimilation du groupe judéen aux autres communautés hellénisantes, Jason envoya des députés représenter Jérusalem aux jeux quinquennaux qu'on célébrait à Tyr en présence du roi. Comme ils avaient pour objet le culte de Melqart, le dieu de la cité, appelé aussi l'Héraclès tyrien, les mandataires portaient avec eux trois cents drachmes d'argent pour le sacrifice à Héraclès. Au dernier moment, la démarche contraria tellement leur conscience qu'à leur considération l'argent fut affecté à la construction des galères. On peut croire que le paganisme dont il était profondément empreint empêcha l'hellénisme de gagner entièrement la masse juive durant cette période critique. Mais alors régnait l'enthousiasme qui accompagne les débuts de toute révolution et réduit toute opposition au silence. Antiochos, étant venu à Jérusalem, fut reçu magnifiquement et par toute la ville. On illumina et l'on jeta des fleurs [1].

La visite du roi en Judée avait pour but réel de vérifier si le parti égyptien y jouissait d'une influence capable de compromettre la sécurité de sa frontière méridionale. La réception qu'il y reçoit le rassure. Il venait, dans le même dessein, d'inspecter la place maritime de Jopè exposée aux premières attaques de l'adversaire du Sud. Du côté de l'Arabie, le Tobiade Hyrcan, chef du parti ptolémaïque, supprimait, en se donnant la mort, tout motif d'inquiétude. Antiochos, qui était déterminé à le châtier de sa conduite à l'égard des Arabes, eut au moins la satisfaction de confisquer son immense fortune [2].

Le roi de Syrie s'était alarmé à la suite du rapport qu'Apollonios

1. II Macc., 4, 11-22. Voir notre commentaire.

2. *Antiq.*, XII, 236. Le trésor confié au temple probablement enlevé par le roi lors du pillage de 169.

fils de Ménesthée, lui avait fait sur les intentions hostiles que la cour d'Alexandrie, nourrissait à son égard. Cet ambassadeur, dont Antiochos appréciait l'habileté, revenait de représenter son souverain aux fêtes de l'intronisation de Ptolémée VI Philométor qui en 172 atteignait ses quatorze ans. La mort récente de sa mère Cléopâtre, sœur de Séleucos IV et d'Antiochos Épiphane, le laissait aux mains de ses deux tuteurs, l'eunuque Eulaeos et le syrien Lénaeos qui ne cachaient pas leurs préparatifs de guerre en vue de recouvrer la Cœlé-Syrie toujours réclamée comme dot de Cléopâtre [1]. La démonstration armée qu'Antiochos accomplit dans le sud de la Palestine et la Phénicie paraît avoir calmé l'impatience de ses compétiteurs.

3. Le grand prêtre Ménélas et le meurtre d'Onias III.

La fortune eût continué à sourire au grand prêtre Jason s'il n'avait pas eu à ses côtés un collaborateur ambitieux autant que dénué de scrupules. A Simon, de la tribu sacerdotale de Bilga ou Balgea, avait succédé au contrôle royal de la gestion des biens du temple, son propre frère, Ménélas, dont le nom seul trahit un partisan décidé de l'hellénisme intégral [2]. Simon avait réussi à ruiner l'autorité d'Onias III, Ménélas alla plus loin : il supplanta Jason. Jouant le personnage important et très considéré parmi ses congénères, ce qui ajoutait à la valeur de ses flatteries à l'endroit d'Antiochos, peu sensible aux compliments du vulgaire, il obtint du roi la dignité de grand prêtre d'autant plus facilement qu'il offrait trois cents talents de plus que n'avait fait Jason, sans s'inquiéter de la possibilité de tenir cette surenchère. Le pontife dépossédé dut gagner en fugitif le pays des Ammonites, probablement la résidence rupestre d'ʿAraq el-Émir laissée vide par la mort d'Hyrcan. Trop long à s'acquitter, Ménélas fut mandé à la cour avec le préfet de la citadelle de Jérusalem, Sostrate, dont les réclamations étaient demeurées sans effet. Deux intérimaires rempliraient leurs charges, l'un à la tête du sacerdoce, Lysimachos, frère de Ménélas, l'autre à la citadelle, Cratès chef de la garnison des mercenaires cypriotes.

La chance de Ménélas voulut que le roi fût appelé soudain en Cilicie où les villes de Tarse et de Mallos s'étaient révoltées et que la lieutenance du royaume échût à un courtisan de haute volée, Andronicos, que le nouveau grand prêtre sut acheter moyennant quelques

1. II Macc., 4, 21. Liv., XLII, 29.

2. Sur les fonctions du *prostate* ou *épistate* des temples voir Otto, *Priester und Tempel* I, 262-282; II, 81-111. *PW.*, IX, 532. Cl. Préaux, *L'économie royale des Lagides*, 480.

vases d'or soustraits au sanctuaire hiérosolymitain. D'autres parties du mobilier sacré trouvèrent acheteurs à Tyr et dans les villes voisines, de telle sorte que Ménélas pût tant bien que mal avoir de quoi s'acquitter de ses obligations. Tant d'inconscience révolta le vieil Onias qui avait eu la précaution de chercher un asile dans l'enceinte inviolable du temple d'Apollon et d'Artémis à Daphné près d'Antioche. De ce lieu, l'ex-pontife adressa des reproches à Ménélas touchant la dilapidation des vases sacrés. Onias, dangereux par ses accusations, restait à la disposition du roi, au cas où celui-ci, mécontent du manque de parole de Ménélas, lui chercherait un successeur dans la lignée légitime. Pour éviter cette réintégration possible, il fallait à tout prix supprimer cet importun censeur. Andronicos, ayant déjà reçu le prix de cette exécution, n'hésite pas à s'en charger. Abusant de la confiance d'Onias, il le fait sortir de son refuge et le massacre. L'expédient mis en œuvre pour éluder le sacrilège n'en était pas moins une violation flagrante de la foi jurée. Ce meurtre souleva l'indignation générale, et le roi en fut assez affecté pour condamner à mort Andronicos dont il voulait d'ailleurs se défaire pour quelque complicité compromettante. La fin tragique d'Onias, arrivée au bout de soixante-deux semaines d'années après le retour de l'Exil, marque chez Daniel(9,26) l'ouverture de la grande semaine d'années que partageront la persécution d'Antiochos Épiphane (alliance sacrilège avec les païens, cessation du sacrifice perpétuel) et la restauration de l'autel accompagnée de la mort du Dévastateur[1].

A Jérusalem, pendant ce temps, Lysimaque, le digne vicaire de Ménélas, se livrait avec l'assentiment de ce dernier au trafic des objets cultuels, débris inutiles d'un culte qui, pensaient-ils, touchait à sa fin. A la tête de trois mille partisans, un entraîneur nommé Auranos soutient sa cause et provoque sur les parvis du temple une bagarre, contre les fidèles indignés. On se bat avec des pierres, des gourdins et même avec la cendre des sacrifices, Lysimaque trouve la mort près de la Trésorerie du lieu saint.

Débarrassés de Lysimaque, les Anciens de Judée crurent le moment propice pour abattre le pétulant Ménélas. Le roi se trouvait alors à Tyr se disposant à marcher contre l'Égypte. Ils lui envoyèrent trois des leurs chargés de dénoncer les agissements du grand prêtre qu'on leur avait imposé. Le prévenu sut intéresser à sa cause par des promesses alléchantes son supérieur hiérarchique, Ptolémée, fils de

1. II Macc., 4, 23-38. Sur le sens typique de la prophétie de Daniel, voir *RB.*, 1930, 196; *Recherches de Sciences Religieuses*, 1929, 86.

Dorymène, gouverneur de Cœlé-Syrie et Phénicie qui détourna le roi de prononcer une condamnation. Par quels arguments Antiochos se laissa-t-il retourner? On devine sans peine que Ptolémée fit valoir en Ménélas et ses partisans les champions de l'hellénisme et représenta ses accusateurs comme coupables de sédition pour s'opposer à la nouvelle constitution octroyée par le roi à la ville sainte à la requête du grand prêtre et de l'aristocratie. Ainsi qu'il sera bientôt décrété, une telle infraction entraînait la peine de mort. Pour le moment, les envoyés de la Gérousie de Jérusalem, traités comme de faux témoins subirent la peine que leur plainte aurait dû entraîner pour Ménélas. Leur exécution souleva une certaine émotion chez les Tyriens. Après cette alerte, Ménélas se maintint dans sa dignité pendant tout le règne d'Antiochos Épiphane, sans perdre la faveur du maître et prêt à seconder tous ses desseins [1].

II. — Antiochos Épiphane pille le temple de Jérusalem.

Décidé à unir sur sa tête la couronne d'Égypte à celle de l'Asie, le fils d'Antiochos le Grand n'avait pas craint de passer outre aux prohibitions du traité d'Apamée pour se créer une flotte et une puissante armée munie de chars et d'éléphants. Au printemps de 170, il descendait en Égypte et mettait en déroute les Égyptiens entre le mont Casion et Péluse, où le vainqueur s'acquit un renom d'humanité en capturant la foule des combattants ennemis au lieu de les laisser égorger. Mais sa manière cauteleuse de mettre la main sur Péluse et sur la personne du jeune Ptolémée VI Philométor son neveu, à laquelle fait allusion Daniel, a été stigmatisée par les historiens du nom de « stratagème de Péluse ». Tout en feignant de n'accepter que la tutelle de Philométor, il se faisait couronner lui-même roi d'Égypte à Memphis et frappait monnaie comme tel. Les Alexandrins, choqués de ce procédé, se donnèrent pour roi le frère cadet de Philométor, celui qui fut surnommé Physcon. De là une petite guerre avec la capitale au cours de laquelle les Alexandrins furent battus sur mer vers Péluse et leur ville devint l'objet d'un siège qui n'aboutit à aucun résultat [2].

Antiochos IV en effet, sans pousser l'affaire à fond, quitta les murs de la capitale et laissant une forte garnison à Péluse, ramena son armée en Syrie. Tenant ainsi l'Égypte à sa merci, chargé de riches

1. II Macc., **4**, 44-50.

2. I Macc., **1**, **17** ss. Dan., **11**, 25-27. S. Jérome, *in Dan.*, **11**, 20. Autres textes dans *RB.* 1939, 232.

dépouilles, à la tête d'une armée intacte et d'une flotte victorieuse, il avait des motifs de rentrer chez lui la tête haute et conscient de sa force. Pendant sa campagne, il avait reçu des envoyés des pays grecs qui furent convaincus de son bon droit, et après, ses ambassadeurs portèrent aux Romains une couronne de cinquante talents et distribuèrent de riches présents aux villes de l'Hellade à titre gracieux. Ce fut sans doute pour compenser de telles largesses qu'il dépouilla au passage le temple de Jérusalem de son mobilier sacré, de ses ornements et de ses trésors [1].

Antiochos avait eu un prétexte plausible de faire ce détour en pays juif en regagnant ses quartiers de Syrie à l'automne de 169. Pendant son absence, le faux bruit de sa mort ayant couru, le parti égyptien s'était agité sous l'impulsion de Jason, l'ex-pontife déposé naguère par le roi. Il est naturel que dans sa retraite en Ammanitide, le grand prêtre disgracié ait ruminé sa vengeance en s'inspirant de la politique de feu Hyrcan, le châtelain d'ʿAraq el-Émir, fidèle jusqu'à la mort aux Ptolémées, et en prenant ouvertement la tête du parti des Oniades auquel sa naissance le rattachait. En face de ce parti se dressait la tribu des Tobiades, qui avait été depuis la conquête d'Antiochos III, vers 200, hostile au Tobiade dissident, Hyrcan, et franchement ralliée aux Séleucides. Chassés de Jérusalem par Onias III pour leur philhellénisme les Tobiades s'étaient refugiés auprès d'Antiochos IV; l'avènement de Ménélas dont ils s'empressèrent d'embrasser le parti et la déchéance de leur persécuteur leur rendirent toute liberté. C'est pourquoi nous assistons en 169, lors du séjour d'Épiphane en Égypte, à la lutte qui met aux prises Jason et Ménélas. Le premier avec un millier d'hommes réussit à prendre Jérusalem et à massacrer nombre d'habitants, mais il échoue devant l'acropole où Ménélas et les siens triomphent de ses assauts. Réduit à fuir de ville en ville jusqu'en Égypte, Jason finira lamentablement son existence à Lacédémone [2].

La nouvelle inexacte de la mort d'Antiochos avait dû attirer au parti égyptien une foule de timides écœurés de la conduite de Ménélas et de sa bande, si l'on en juge par le nombre des victimes de la répression. Le grand prêtre ne craignit pas d'introduire le roi dans le sanc-

1. I Macc., **1**, 21-25; Dan., **11**, 28. Polybe, xxviii, 18. Geffcken, *Orac. Sibyll.*, iii, 614 s. Le pillage du grand temple d'Ammon dans le nome Arsinoïte par Antiochos en 169 est attesté par *Tebt. Papyr.* III, **1**, n° 781.

2. *BJ.*, I, 31 s. *Antiq.*, 239 s. II Macc., **5**. 1-10. Les échauffourées sous Lysimaque mentionnées plus haut annoncent déjà ces ardentes luttes de partis. La substance des faits telle que nous l'exposons résiste aux modalités qu'elle affecte dans les diverses rédactions. Le vrai cadre nous est fourni par le contemporain des faits à qui l'on doit Dan. 11.

tuaire et de diriger la spoliation d'un temple dont il souhaitait la conversion en *témenos* hellénistique. Le prétexte de la sédition n'était pas une raison suffisante pour traiter ainsi le lieu saint. Deux siècles après cette affaire, Juifs et Gentils d'Alexandrie en discutaient encore les motifs. Pour les seconds, le roi agissait en Grec cultivé contre d'intolérables superstitions : et en effet, disait Apion, les Juifs adoraient dans leur sanctuaire une tête d'âne en or d'un prix considérable, le fait fut dévoilé lors du pillage du temple par Antiochos Épiphane. On objectait également que ce roi y trouva un Hellène à l'engrais destiné au sacrifice rituel. Josèphe réplique en invoquant le témoignage d'écrivains sérieux : Polype, Strabon, Nicolas de Damas, les chronographes Castor et Apollodore : « Tous disent que, à court de ressources, Antiochos viola les traités et pilla le temple des Juifs plein d'or et d'argent, qu'il ne trouva dans le temple rien de ridicule [1]. » Mais l'idée des droits de la monarchie divine était si étendue que le dieu Épiphane pensait bien pouvoir disposer de la richesse des temples de son empire sans encourir la note de sacrilège. Il emporta donc 1.800 talents, soit la valeur de 10 millions et demi de francs or. Il paraît bien que le voile ou rideau de pourpre brodé servant de portière au temple fut envoyé par Antiochos en ex-voto à Olympie pour le temple de Zeus. Beaucoup des ustensiles précieux ravis à cette occasion durent figurer parmi les vases que portaient jeunes filles et éphèbes à la fameuse procession de Daphné organisée par le roi en vue d'éclipser les jeux solennels d'Amphipolis où Paul-Émile, vainqueur de Persée, avait étalé les richesses d'art tombées en son pouvoir pour magnifier la puissance romaine [2]. Pour un sectateur d'Épicure de la trempe d'Épiphane, la *hiérosylie* (ce genre de pillage était assez usuel pour mériter un nom spécial) n'avait pas le caractère révoltant qu'y voyait le menu peuple. Nulle sanction n'était à craindre d'êtres éthérés qui cultivaient le désintéressement absolu vis-à-vis des choses de ce monde comme la condition essentielle de leur béatitude. S'il était convenable de reconnaître leur excellence par des actes cultuels, il n'y avait pas à se gêner par rapport à des biens matériels dont ils n'avaient que faire.

1. *Contre Apion*, II, 80-81; 90 ss. Les traités envisagés ici sont une allusion à la charte d'Antiochos encore valable relativement au temple.

2. Polybe, xxx, 25 s.; *Journ. Asiat.*, 1878 d'après *RB.*, 1908, 527; 1909, 557 s. Diodore, xxxi, 16.

III. — Fondation de l'Acra et prohibition du Judaïsme.

L'accord conclu entre les deux frères Ptolémées après le départ de leur oncle pour la Syrie ramenait la paix en Égypte et rendait odieuse et inutile une nouvelle intervention de sa part. Antiochos se prétendant lésé par cet accord reprit la campagne au début du printemps de l'année 168, tandis que sa flotte occupait Cypre. Aux envoyés de Philométor qu'il rencontra près de Rhinocolure *(el-ʿArîš)* il fit savoir qu'il ne rappellerait pas sa flotte, ni ne ramènerait son armée en arrière qu'on ne lui eût cédé Cypre en entier, Péluse et toute la région autour de la branche pélusiaque. L'ultimatum resté sans réponse, il remonta à Memphis, recevant de gré ou de force, la soumission des Égyptiens, et de là se mit à descendre par petites étapes sur Alexandrie, se doutant peu du coup de théâtre dont il allait être la victime.

Délivrés d'un gros souci par la défaite de Persée à Pydna, le 21 juin 168, les Romains étaient d'humeur à répondre aux appels pressants de la cour d'Alexandrie et à renvoyer le turbulent roi de Syrie sur les bords de l'Oronte. Tant que la réaction de l'hellénisme activée par le roi de Macédoine se trouva menacer le prestige de Rome, le Sénat voyait d'un œil serein le Séleucide et les deux Lagides occupés à des querelles particulières qui les tenaient en dehors de la coalition grecque. Mais Persée abattu, le tour du plus puissant souverain de l'Orient hellénistique était arrivé.

A peine venait-il de passer le Nil à quatre milles d'Alexandrie qu'il rencontrait Popilius Lœnas qui lui signifiait d'avoir à évacuer l'Égypte sous peine de devenir l'ennemi du peuple romain. Le geste célèbre du chef de l'ambassade romaine ne lui permit pas de tergiverser. Antiochos comprit l'inutilité de faire appel aux sentiments. Popilius ne reconnaîtra l'ancien otage avec qui il s'était à Rome lié d'amitié qu'en dehors du cercle tracé autour de lui avec son bâton. « Je ferai, dit le roi accablé, ce que veut le Sénat ». L'humiliation de l'envahisseur, qui eut un grand retentissement, contrastait avec l'attitude triomphale et insolente du premier retour. Il n'y a aucune évidence que le roi ait alors traversé Jérusalem pour gagner Antioche. Daniel (11,30) se contente de marquer son courroux contre le Judaïsme et son entente avec les apostats. Or ce courroux s'exercera par l'intermédiaire des gouverneurs établis pour tourmenter le peuple et surtout du Mysarque Apollonios qui va entrer en scène. Ce sont, au dire de Daniel (11,31), les *bras* du roi, c'est-à-dire ses officiers qui poursui-

vront l'œuvre de l'hellénisation de la contrée juive commencée avec la création du gymnase à Jérusalem au temps de Jason. Ménélas y était revenu comme pour diriger l'entreprise. Il était doublé d'un *épistate*, ou délégué du roi en pays sujet ou vassal, Philippe le Phrygien à Jérusalem. Au Garizim résidait l'*épistate* Andronicos, différent de son homonyme exécuté à Tyr. Le choix de ces deux centres cultuels indigènes est significatif. Il est assez vraisemblable qu'à la nouvelle de l'affront essuyé par Antiochos en Égypte il se soit produit des défections en Palestine comme sur la côte, notamment chez les Aradiens [1]. Les *épistates* n'ayant pas en main les troupes suffisantes pour maintenir l'ordre et imposer les mesures voulues par les Juifs partisans du roi, le chef des mercenaires de Mysie fut envoyé en Judée avec une armée de 22.000 hommes.

La seconde année après le pillage du temple avait commencé avec le printemps de 167, lorsque le Mysarque Apollonios arriva sous les murs de Jérusalem sans manifester d'intentions hostiles. Il commanda même une parade sur un terrain avoisinant, afin de satisfaire la curiosité des habitants qui jouissaient des loisirs du sabbat. Mal leur en prit. Les soldats, sur un ordre, tournèrent leurs armes contre eux, en massacrèrent un certain nombre et s'introduisirent dans la ville [2]. C'était le signal de la transformation radicale de Jérusalem et de sa religion. Il fallait d'abord en finir avec les couches de la population réfractaires à tout changement. On exécute en masse, on emmène en captivité femmes et enfants, on pille et l'on incendie la ville, on abat les maisons et l'on détruit le rempart. Mais on se réserve un quartier naturellement fort pour créer une citadelle de type grec, une *Acra*. L'acropole voisine du temple au nord-ouest ne répond plus au dessein des réformateurs. Ils l'abandonnent pour jeter leur dévolu sur la hauteur qui domine à l'ouest l'esplanade du temple dont elle est isolée par la coupure bien tranchée du Tyropœon. Cette hauteur deviendra le centre de la ville dans son plein développement. Elle portait alors le nom de « Cité de David » dans l'usage populaire, mais le terme d'Acra prévaudra même comme nom propre. Ouvrage entouré d'une forte muraille munie de tours puissantes, destiné à maintenir la Judée sous la domination séleucide, l'Acra abritait une garnison royale d'origine étrangère, recevait à demeure les otages, contenait les dépôts d'armes, de munitions et de vivres ainsi que les produits du pillage de la ville maintenant ruinée, démantelée et vidée de la majeure partie

1. Porphyre d'ap. S. Jérome, *in Dan.*, **11**, 44. *PL.*, XXV, 573 *B*.
2. II Macc., **5**, 21-26.

de ses habitants. Toutefois elle était plus qu'une citadelle puisqu'on y trouve une population mixte de civils païens et de Juifs renégats qui faisaient valoir les propriétés confisquées. Son territoire divisé en lots comprenait plusieurs villages. Le roi la considère comme une de ses villes attitrées, une *polis*, de même ordre que Jopé ou Gazara [1]. Déjà nantie du droit de posséder un gymnase, elle implantera son culte officiel au lieu même où l'on vénérait Jahveh, réalisant ainsi une conversion totale dans le sens des idées grecques suivies par les novateurs.

Sur ces entrefaites paraissait un édit royal ayant pour effet d'annuler l'édit d'Antiochos III qui avait accordé à la communauté judéenne comme statut légal la loi de Moïse. On parachevait ainsi l'entreprise de Jason, mais pas plus que ce dernier, Ménélas n'avait d'autorité pour modifier la législation antérieure. Une fois l'édit promulgué, les Juifs hellénisants passèrent pour de loyaux sujets, les réfractaires pour des rebelles passibles des peines réservées à la désobéissance aux ordres du monarque. L'édit était une arme dont l'aristocratie usera contre la singularité de la vie juive. Il transposait les sanctions du plan religieux au plan politique et tendait à l'unification des mœurs et croyances des sujets du royaume. Les holocaustes et autres sacrifices du rite lévitique devaient cesser pour faire place à l'offrande de victimes agréées des Gentils, telles que le porc, repoussées avec horreur par l'orthodoxie juive. Ordre était de multiplier les lieux de culte dans les carrefours et les places publiques, dans les villages, les champs et les bois, d'y sacrifier sur les autels comme tout le monde à Artémis, à Aphrodite, aux Nymphes, à Pan, à Hermès, à Hécate. On interdisait la circoncision, l'observation du sabbat et des fêtes traditionnelles, les précautions relatives à l'impureté légale. Des inspecteurs ou *épiscopes* étaient envoyés pour assurer parmi le peuple la mise en pratique de l'édit. Tel fut le vénérable Athénien chargé par Antiochos IV d'helléniser le culte et la population de Jérusalem et de Sichem [2].

Pour éviter d'être molestés par les agents royaux en tant que parents des Juifs et soumis au même code religieux, les Samaritains en 166 se déclarent Sidoniens et demandent que leur temple anonyme du Garizim soit consacré à *Zeus Xénios* ou Jupiter Hospitalier, vocable fondé sur la prérogative du dieu consistant à veiller sur l'étranger privé juridiquement de tout droit et requérant protection. L'intention de réduire à néant le reproche de manquer à l'hospitalité ne dut pas

1. I Macc., **1**, 30-39. *RB.*, 1926, 526 s.; 1934, 205 ss.
2. I Macc., **1**, 41-53. II Macc., **6**, 1. S. Jérome, *in Dan.*, **11**, 30.

être étrangère à cette motion. Dans sa réponse, le roi tient les Samaritains quittes de toute accusation puisqu'ils désirent vivre selon les coutumes des Grecs et honorer une divinité hellénistique [1].

Aux villes grecques voisines de la Judée l'édit royal fut communiqué sur la proposition des citoyens de Ptolémaïs afin d'en étendre l'observation aux juiveries de Tyr, de Sidon, de Galilée, et de Galaad [2].

A Jérusalem toutes les licences du culte païen s'étalaient sans pudeur : hiérodules et courtisanes avaient accès au temple où leur présence complétait les festins accompagnés de musique et de farandole, on y mangeait des viandes défendues, on y célébrait les Dionysia en l'honneur de Bacchus par une procession où le dieu figurait parmi les satyres et les bacchantes, tous couronnés de lierre, se livrant à des gestes désordonnés et à de copieuses libations. De telles manifestations avaient pour but de supplanter la fête des Tabernacles où l'on portait rameaux et thyrses au temps des fruits et des vendanges. Chaque mois, tout Israélite était tenu d'assister au sacrifice offert en l'honneur de la naissance du roi, suivi d'un repas rituel consistant à dévorer en commun les entrailles de la victime, un porc, animal très estimé des Grecs mais odieux aux Sémites [3]. Les usages de la gentilité introduits dans les parvis du Seigneur n'étaient pas le fait seulement des païens domiciliés à l'Acra, ils étaient sciemment établis par les réformateurs sortis du Judaïsme, décidé à faire table rase de tous les préjugés, à ruiner tout ce qui manifestait un attachement au passé. Le reproche d'Ézéchiel (22,26) gardait encore son actualité : « Les prêtres ont violé ma loi et profané mon sanctuaire, ils ne distinguent plus entre le saint et le profane, ils détournent les yeux de mes sabbats et je suis profané au milieu d'eux. »

IV. — Antiochos Épiphane et le culte de Jupiter Olympien en Palestine.

La réforme du culte de Jérusalem parut atteindre son point culminant lorsque le temple et l'autel furent dédiés à Jupiter Olympien, et le roi, par cette mesure, ne croyait pas pouvoir couronner plus dignement l'œuvre accomplie dans sa nouvelle ville de Judée. Depuis son

1. *Antiq.*, XII, 258-261. Bikerman, *Un document relatif à la persécution d'Antiochus Épiphane : Rev. de l'Hist. des Religions*, 1937, 188 ss. Roscher, *Lexicon*, VI, 522 ss. Le titre de *Xénios* attesté par II Macc., **6**, 2 a été altéré en *Hellénios* dans Josèphe.

2. Cette mesure que mentionne II Macc., **6**, 8 explique fort bien I Macc., **5**, 15, et **12**, 48. Elle manifeste chez les gens de Ptolémaïs un acharnement spécial.

3. II Macc., **6**, 3 ss, 18.

avènement, Antiochos IV, obsédé par l'omnipotence du maître de l'Olympe si magnifiquement honoré dans Athènes, se fait l'apôtre de son culte instauré jadis près d'Antioche par le fondateur de la dynastie, Séleucos Ier, et éclipsé après lui par l'Apollon de Daphné dont l'admirable statue était l'œuvre du sculpteur Bryaxis. Sans être tout à fait infidèle à Apollon qu'il avait adoré à Délos et qu'il admit sur plusieurs de ses monnaies, Épiphane rendit la préséance à Zeus Olympios, celui qui sur sa main droite porte la victoire d'après la fameuse statue chryséléphantine que Phidias avait exécutée pour le temple d'Olympie. Ce Zeus Nicéphore aura une place de faveur aussi bien dans le monnayage du roi que dans le propre sanctuaire d'Apollon à Daphné [1].

Maître des éléments, le plus puissant parmi les dieux, le Zeus Olympios jouissait de prérogatives qui lui valaient la considération des rois et des tyrans portés à adorer en lui l'idéal de leur propre autorité. Aussi bien fut-il assimilé au Jupiter Capitolin des Romains, divinité tutélaire de l'État, dont le culte s'étendait à mesure que l'influence romaine gagnait du terrain, car les succès constants de la république et plus tard de l'empire prouvait que le protecteur de Rome était le plus puissant des dieux. L'ancien otage ne crut pas inutile de l'amadouer en élevant sur le mont Silpios, qui domine la ville d'Antioche, un beau temple recouvert de lamelles d'or à Jupiter Capitolin [2]. Sous ce vocable, plus agréable aux Romains et surtout plus flatteur, le roi honorait encore le Zeus Olympios.

Cette réforme cultuelle, analogue à celle qu'accomplira plus tard l'empereur Aurélien en faveur du Soleil, trouve un écho dans le livre de Daniel (11, 37 s.) où il est dit d'Antiochos IV qu'il n'aura pas d'égard pour le dieu de ses pères (Apollon), ni pour le chéri des femmes syriennes (Adonis-Tammouz), mais qu'il honorera le dieu des forteresses, et un dieu que n'avaient pas connu ses pères sera couvert par lui de pierres précieuses, d'or et d'argent. Ces derniers mots sont une allusion évidente au temple rutilant du mont Silpios.

Nouveau dans la religion séleucide sous sa forme romaine, le *Jupiter maximus*, identique au Zeus très grand, s'accommodait aisément d'une équivalence avec le *Ba'al Śamêm* des Syriens, seigneur du Ciel. C'est à Antiochos Épiphane que l'on attribue l'introduction du culte de Jupiter Olympien à Doura-Europos, à Beisân-Scythopolis, dont le nom de Nysa proviendrait peut-être d'une nièce de ce roi, à Gérasa, où les citoyens reçurent le nom d'*Antiochéens au Chrysoroas ci-devant*

1. Babelon, *op. cit.*, p. xii, xcv s. Ammien Marcellin, xxii, 13, 1. Justin, xxxix, 2, 5.
2. Liv., xli, 20.

Géraséniens [1]. Ces constatations récentes projettent la lumière souhaitée sur Daniel 11, 39 : C'est bien dans les villes-fortes que le roi intronise son dieu d'apparence étrangère, et celles-ci auront tout à gagner en honneurs et en territoire si elles manifestent envers cette divinité une dévotion empressée. Il y a donc ici une liaison entre l'introduction dudit culte et l'octroi de chartes accordant aux cités, avec une certaine autonomie politique, des privilèges honorifiques et un domaine propre. Sous Antiochos Épiphane, la numismatique en fait foi, l'urbanisation de la Syrie reçut une forte impulsion.

C'est encore par les restes imposants du temple de Jupiter Olympien que l'on est accueilli à Djéraš, lorsqu'on a franchi la porte du Sud. L'hellénisation de Gérasa fut une réussite qui s'affirma de nouveau avec la renaissance qui suivit la création de la province d'Arabie au IIe siècle de notre ère et rajeunit les anciens monuments déjà ébranlés.

A Jérusalem, il n'en alla pas de même, bien que ce fût, comme on l'a vu, sur la demande d'un parti influent et assez nombreux que le roi consentit à acclimater les coutumes grecques dans leur ville. Alors que la cause de l'hellénisme était en jeu, Épiphane ne pouvait demeurer indifférent, d'autant moins que ce mouvement entrait dans ses vues qui tendaient à unifier les croyances des parties disparates de son empire en abolissant les usages et rites particuliers [2]. Entre toutes ces nations sujettes, le culte de Jupiter Olympien, dieu du Ciel, ne serait-il pas le trait d'union le mieux adapté? En vertu de son excellence, il réunissait en lui tous les attributs de la divinité, et, d'après Pausanias, il y avait longtemps que les Peleiades de Dodone chantaient : « Zeus fut, est et sera, ô grand Zeus! [3] ».

Aux yeux d'un théologien du paganisme, il paraissait donc aisé de faire accepter de tous un hénothéisme favorable à l'unification. Le projet était « conforme à l'éducation cosmopolite du roi, et aux idées d'un temps où les esprits éclairés croyaient volontiers que tous les hommes vénéraient les mêmes dieux sous des noms différents [4] ». Les Juifs qui avaient déserté le mosaïsme finiraient par se former la conscience puisqu'ils demandaient à penser et à faire comme les autres nations. Quant aux hésitants et aux réfractaires, on espérait que la

1. Rostostzeff, *Rapport sur les fouilles de Doura-Europos*, *CRAI.*, 1937, 199. — Rowe, *The topogr. and hist. of Beth-Shan*, 1930, 45 : liste de prêtres servant Zeus Olympios. Jones, *The cities of Eastern Roman Prov.*, 252. Kraeling, *Gerasa*, 30. Perdrizet, *RB.*, 1900, 441, Abel *GP.*, I, 486.

2. I Macc., **1**, 41.

3. **10**, 12, 10.

4. Seyrig, *Zeus et la politique d'Antiochos IV* dans la série des *Antiquités Syriennes* n° 29 : *A propos du culte de Zeus à Séleucie* dans *Syria*, 1939, 300.

science et le savoir-faire de *l'épiscope* athénien en viendraient à bout. Mais c'est là que la politique jovienne fut mise en échec, car plus que l'attachement traditionnel aux observances légales, la notion d'un Dieu inassimilable fut l'obstacle qui s'opposa au triomphe complet de l'hellénisme en Palestine.

On eût fort étonné le vénérable mandataire d'Antiochos en lui disant qu'imposer le vocable de Jupiter Olympien au temple de Jérusalem, c'était le souiller. Autre souillure encore était de superposer à l'autel juif des holocaustes un autel à la grecque sur lequel on immolerait des victimes appréciées des Hellènes, mais odieuses aux adeptes du Lévitique. Il existe dans la littérature juive un vocabulaire péjoratif mis en œuvre dès qu'il s'agit des cultes étrangers et surtout des exhibitions païennes qui, au cours de l'histoire, ont eu lieu dans les parvis du Dieu d'Israël. L'autel intrus, le *bômos* de Zeus, devient « l'abomination de la désolation » ou « l'abomination horrible » suivant le *šiqqous šomem* de l'hébreu, où l'on trouve une allitération injurieuse de *Ba'al Šamêm*, équivalent syrien de *Zeus Olympios*[1]. Lorsque Daniel (9, 27) étend cette abomination sur l'aile, c'est-à-dire sur le rebord en saillie du *bômos*, il semble avoir en vue quelque inscription bilingue dont les éléments se retrouvent ailleurs dans l'épigraphie syrienne tels que *Dii Olympiôi* et *le Adôn le Ba'al Šamêm*[2]. En fait, on pensait moins introduire par là une divinité nouvelle qu'identifier Jahveh à *Zeus Olympios* et lui trouver un nom qu'on pût prononcer et inscrire dans les actes officiels de la ville hellénisée de Jérusalem, nom analogue en somme à *'Elah Šemayah* « Dieu du ciel » que portait sous les Perses « le Dieu d'Israël qui habite Jérusalem ».

Chez les esprits les plus accueillants pour ces analogies la vue des monnaies d'Antiochos IV était pourtant de nature à susciter de justes défiances. Les prétentions du roi à la divinité ne ruinaient-elles pas cet hénothéisme dont il était si féru? Ou bien n'en maintenait-il la réalité qu'à la condition de s'identifier avec son Jupiter Olympien?

Les étapes successives du roi vers la déification sont assez bien marquées par les émissions monétaires de l'atelier d'Antioche où il ne manquait pas d'exercer son contrôle. Si de 175 à 169 il est simplement *Roi Antiochos*, sa tête, vers la fin de cette période, est surmontée d'une étoile, symbole de son élévation au rang divin[3]. A partir de sa

1. Lagrange, *RB.*, 1930, 189. Nestle, *ZATW.*, 1884, 248. La version syriaque traduit par *Ba'alsamin* le *Zeus* de II Macc., 6, 2.

2. *Suppl. epigr. Gr. (SEG)* VII, 840 et *CIS.*, I, 7, 1. *Rev. d'Assyr.*, 1930, 35. Peut-être le *Testament de Salomon*, 22, 8 autoriserait-il de voir dans l'aile ou πτερύγιον le linteau du pylône du temple. J. Jeremias, *ZDPV.*, 1936, 205.

3. D'où l'allusion de II Macc., **9**, 10 : « Il paraissait toucher aux étoiles du ciel ».

victoire sur le roi d'Égypte, de 169 à 166, il est *Roi Antiochos Théos Épiphanès*; l'étoile paraît toujours sur le front diadémé et le revers des tétradrachmes porte l'image du Zeus Nicéphore de Phidias assis sur un trône. Il est devenu manifestement dieu sous un titre déjà porté par Ptolémée V [1]. Il pense en définitive que sa victoire l'a manifesté comme dieu, ou que c'est un dieu qui s'est manifesté dans sa chair. Il est le *praesens divus*, et, dans son intention, l'épithète ἐπιφανής « manifeste » est mise en rapport avec θεός, c'est-à-dire avec son apothéose [2].

De 166 à 163, les monnaies présentent l'exergue le plus développé : *du Roi Antiochos Théos Épiphanès Nicéphoros*. Cette fois, outre la représentation du Zeus de Phidias, le roi s'arroge l'attribut qui lui est propre : *Nicéphore*, « qui porte ou remporte la victoire », déclarant par le fait même qu'il s'identifie à Jupiter Olympien. Il le montre avec insistance lorsqu'il échange sa face glabre contre l'effigie du Jupiter barbu. Mais la plupart du temps le monarque devenu dieu se fait représenter avec la physionomie rajeunie qui convient à un immortel. Son profil s'idéalise et la tête radiée à la façon d'Hélios ou serrée par le bandeau royal laisse tomber des boucles autour d'un visage régulier et juvénil. Pour retrouver ses vrais traits, il faut recourir aux monnaies des premières années de son règne à la légende simple « du Roi Antiochos ». Sa physionomie y est celle d'un homme qui a dépassé la quarantaine, la face large, le front très découvert, le profil noble, énergique et régulier [3].

La déification du monarque, moyen politique pour affermir le pouvoir royal parmi les populations, n'était pas une innovation, pas plus que l'adoption d'un nom de divinité. En s'inspirant des coutumes orientales, Alexandre avait réussi à se faire rendre un culte par toutes les fractions disparates de son vaste empire. Les préventions des Hellènes et des Macédoniens finirent par tomber. Pour ne pas perdre la terre, les Athéniens ont ouvert le ciel au conquérant et l'ont reconnu pour Néos Dionysos, le fils de Zeus. L'assimilation des princes aux grandes individualités divines devient courante chez les Séleucides. Lorsque en 205 Antiochos III organise le culte dynastique, Séleucos Ier est devenu Zeus Nicator et Antiochos Ier Apollon Sôter dans le rôle

1. Dans le décret de Rosette, le grec θεὸς ἐπιφανής répond au hiéroglyphique « le dieu qui surgit ».

2. Certains historiens ont voulu laïciser l'épithète d'*Épiphanès* et l'appliquer à la légitimité de son accession au trône. Mais pourquoi ce titre n'apparaît-il que la 6e année du règne? Pourquoi ne rencontre-t-on jamais βασιλεὺς ἐπιφανής

3. Babelon, *op. cit.*, p. xciii.

des prêtres trouvé sur une inscription de Séleucie de Piérie[1].

Si le stoïcisme favorisait l'idée républicaine et le concept du droit rigide, irrévocable, l'épicurisme était de tendance monarchique parce qu'il considérait les agitations électorales et les luttes de partis comme contraires au bonheur de l'individu et de la société et qu'il approuvait dans le souverain le protecteur et le conservateur de l'ataraxie des sages et l'interprète souple d'un droit susceptible de s'adapter aux circonstances. La condition royale élevait celui qui en était revêtu au-dessus du commun des mortels, dans la sphère du divin, car le vulgaire ne se perdait pas dans les catégories intermédiaires entre l'homme et Dieu : « L'erreur des Gentils, écrit saint Jérôme, qui pensent que tout ce qui est au-dessus d'eux est dieu ne doit pas être imputée à la sainte Écriture[2] ». Ce que Daniel (11, 36 ss.) reproche surtout à Antiochos, c'est d'avoir eu l'orgueil d'évincer toute autre divinité. Ses griefs se résument ainsi : Le roi se dresse hautain contre tout dieu. A l'adresse du Dieu des dieux, en effet, il profère des paroles inouïes et il n'a aucune considération pour les dieux de ses pères et de ses sujets parce qu'il se croit supérieur à tous. Quant à ce Jupiter Olympien qu'il prétend honorer, c'est lui-même qu'il magnifie sous ses dehors en se substituant à cette divinité[3].

1. *OGIS.*, n° 245. Cf. RADET, *Alexandre le Grand*, 365 ss. BIKERMAN, *Instit. Sél.*, 239 s.

2. *PL.*, XXV, 504, *in Dan.*, **3**, 46.

3. BEVAN, *A note on Antiochos Epiphanes* dans *The Journ. of Hellenic Studies*, 1900, appelle l'attention sur le v. 38 qui marque la coïncidence du culte rendu au roi et à Zeus sur la même base où le roi a pris la place de Zeus en s'introduisant dans sa peau. Cf. II Macc., **9**, 12.

CHAPITRE VII

LA RÉACTION ANTIHELLÉNISTIQUE SOUS ANTIOCHOS ÉPIPHANE

I. — La persécution.

Devant l'édit d'Antiochos que Daniel (9, 26b) appelle un « décret de dévastations », les sujets étaient, en fait, mis en mesure soit de se soumettre, soit de prendre la fuite, soit de subir les supplices et la peine capitale, soit de résister les armes à la main.

De l'aveu même des sources juives, les adhésions furent nombreuses. Beaucoup parmi les notables abandonnèrent l'alliance du Dieu d'Israël pour se lier avec les nations, beaucoup d'entre le peuple se groupèrent autour des commissaires royaux chargés de veiller à l'exécution de l'édit [1]. Depuis longtemps, le Deutéronome (7, 2) fulminait contre les alliances du peuple avec les païens de peur que le peuple ne fût entraîné à servir leurs dieux, mais les chefs du mouvement savaient interpréter les nouvelles mesures avec une astuce propre à mettre fin aux hésitations bien que leur zèle de propagandistes fût décidé à renverser toutes les pratiques séparant le peuple de ses voisins et toute tradition opposée au culte et à la civilisation que patronnait la monarchie. La crainte bien souvent faisait le reste, car l'observation de n'importe quel article du code hébreu devenait un acte de rébellion. Le loyalisme des partisans d'Antiochos s'en autorisait pour imposer par la violence les prohibitions et les innovations du décret concerté entre eux et le roi.

Il est concevable que des esprits scrupuleux aient pris le parti d'échapper à cette contrainte par la fuite. Le triomphe du programme de Ménélas et des Tobiades était trop écrasant pour que les partisans de l'Égypte n'aient pas tourné leur regard vers Ptolémée VI Philométor et tenté de chercher auprès de lui un refuge contre la tyrannie d'Antiochos IV leur ennemi commun. Le temps n'est pas éloigné où le chef des Oniades, le fils de la victime de Ménélas, offrira la légiti-

1. Dan., **9**, 27; **11**, 32. I Macc., **1**, 43 ss, 52; II Macc., **6**, 3-7, 21.

mité de son sacerdoce à Ptolémée pour créer à 180 stades de Memphis un temple dédié à Jahveh exempt de la déchéance du sanctuaire de Jérusalem [1]. En attendant, à ceux qui avaient le courage et la possibilité de s'exiler les colonies juives d'Alexandrie, de Schedia, d'Athribis ou de Magdôla offraient la tranquillité d'un asile.

Les exodes furent assez nombreux parmi la population de Jérusalem redoutant les vexations des gens de l'Acra qui traitaient la ville en pays conquis. On espérait trouver dans les villages un abri contre les inquisitions des commissaires du roi. C'était en vain, car ces officiers avaient pour consigne de faire offrir des sacrifices dans chaque localité, d'empêcher la circoncision et la sanctification du sabbat, de déchirer les exemplaires de la loi mosaïque partout où demeuraient des Juifs. De guerre lasse, les fidèles s'enfuirent de leurs maisons pour gagner les grottes du désert avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux; d'autres abandonnaient tout pour les retraites escarpées de la montagne où ils vivaient de l'herbe des champs. Délinquants ou récalcitrants subissaient, une fois saisis, le châtiment des rebelles. On n'épargnait ni la famille traquée dans une caverne et refusant d'en sortir le jour du sabbat afin de ne pas transgresser la lettre d'Exode 16, 29 : « Que nul ne sorte de son habitation le septième jour. » La mère coupable d'avoir fait circoncire ses enfants était mise à mort avec eux [2]. A un docteur blanchi dans l'étude de la loi on veut faire avaler une bouchée de viande défendue. Il la rejette. Les organisateurs du repas rituel, ayant pitié de son âge, lui permettent de manger d'une viande autre que celle de la victime. Il refuse de se prêter à cette feinte, craignant d'être soupçonné par les jeunes gens d'avoir à quatre-vingt-dix ans embrassé des mœurs étrangères. Il expire sous les coups de bâton [3]. C'est encore le refus de manger de la chair de porc qui motive le supplice des Sept Frères et de leur mère dont le récit a pris place dans l'hagiographie populaire chrétienne. Le genre historico-pathétique alexandrin se meut à l'aise autour des chaudières et des poëles où rôtissent les membres coupés de jeunes gens qui discutent philosophie avec le roi jusqu'au dernier soupir [4]. Pas plus que celui d'Éléazar, le martyre des Sept Frères n'a été localisé par Jason de Cyrène. Ce qui importe à l'auteur du second livre des Maccabées c'est

1. La fuite d'Onias IV se place sous Antiochos V Eupator (164-162) et la fondation du temple de Léontopolis vers 160. A. Neppi Modona, *La vita pubblica e privata degli Ebrei in Egitto*, *Aegyptus*, 1921, 265 ss. *DB.*, IV, 1818. Lagrange, *Le Judaïsme avant J.-C.* 490 ss.
2. I Macc., **1**, 56-67; **2**, 15 ss, 28-38. II Macc., **5**, 27; **6**, 9 ss.
3. II Macc., **6**, 18-31.
4. II Macc., **7**. Voir notre commentaire et l'excursus sur cette anecdote.

de donner, après l'exemple d'un vieillard en même temps versé dans la science de la loi, l'exemple d'une femme du peuple et de ses sept fils, jeunes encore, afin que chaque classe et tout âge trouve un modèle à imiter au temps de la persécution. En outre, d'après la tradition juive, la mère des sept enfants dans Jérémie (15, 9) représente Sion. Ses sept fils ont été tués ensemble, mais le prophète la console par l'exemple de Job et la perspective d'une restauration : « C'est un mortel qui t'a bâtie, un mortel qui t'a détruite, c'est moi Jahveh qui te rebâtirai[1]. » Si les vues du second livre des Maccabées s'élèvent jusqu'à la résurrection future des victimes pour une vie nouvelle, l'auteur du premier livre s'attache à dégager la restauration de Sion, temple, loi, coutumes ancestrales, dans la composition qu'il consacre à la réaction armée des fils de Mattathias.

II. — Les débuts de la révolte.

Parmi les habitants de Jérusalem contraints de laisser la ville aux mains des étrangers[2] se trouvait un prêtre nommé Mattathias, petit-fils de Syméon dit l'Asmonéen, du nom de la localité de *Hašmona*[3], son pays d'origine. C'est pourquoi sa descendance porte dans la littérature israélite le nom de *Beth* ou *Benê Hašmona*) ou *Hasmonaïm*[4], d'où l'on a fait « Asmonéens ». Refusant d'exercer dans le temple réservé à un culte étranger ses fonctions suivant le rôle hebdomadaire de la classe de Joarib qui était la sienne[5], il s'était retiré avec les siens dans son domaine rural de Modîn, village dans une région de collines, à l'ouest de la ville sainte, aujourd'hui *Médîeh* ou *el-Midya*, à 12 kilomètres à l'est de Lydda d'où il est plus accessible que du côté de Jérusalem. Mattathias avait cinq fils : Jean surnommé Gaddi « le Fortuné », Simon dit Thassi, Éléazar surnommé Auaran « l'Éveillé », Jonathan Apphous « le Favori », Judas Maccabée « le Dénommé par Dieu[6] ». Ces fils avec quelques autres membres de sa parenté et des amis formaient autour de Mattathias un groupe à part le jour où les commissaires du roi vinrent à Modîn exiger des habitants la célébration et la

1. Ginzberg, *The legends of the Jews*. VI, p. 403. *REJ.*, XXIV, 281.

2. I Macc., **1**, 38.

3. Probablement identique au *Kh. Kheišum* près de Bethgemal ou au *Khašm* du Carmel. Pour Heśmon du Négeb voir *GP.*, II, 88.

4. Isr. Levy, *Chald. Wörterb...*, s. v. expressions hellénisées chez Josèphe en οἱ παῖδες ou γενεὰ Ἀσαμωναίου.

5. I Macc., 2, 1; I Chr., **24**, 7.

6. D'après Bevan, *Journ. of Theol. Stud.*, 1929, 191. André, *Les Apocryphes*, 64, Peut-être avait-il reçu le nom de Judas d'une façon providentielle.

participation au sacrifice à offrir sur l'autel dressé dans la localité. Assurés de la docilité de la foule accourue au-devant d'eux, les officiers s'adressent plutôt à l'Asmonéen comme à l'homme le plus influent du pays dont l'exemple devrait entraîner les hésitants et les réfractaires. Le prêtre juif est donc invité à s'avancer le premier vers l'autel de la religion officielle et à sacrifier comme on le fait partout. Pourquoi dans ce bourg agirait-on autrement que dans les villes? Or l'aristocratie de Juda et les prêtres qui n'ont pas quitté Jérusalem obéissent au décret du roi. Ils en retirent honneurs et bénéfices. Aucune hésitation chez Mattathias. Il crie pour être entendu de tous les assistants : « Quand toutes les nations de l'empire d'Antiochos lui obéiraient, chacune abandonnant le culte de ses pères, moi, mes fils et mes frères nous resterons fidèles à l'alliance conclue avec Dieu par nos ancêtres! » Voulant sans doute détourner du village la colère des officiers, un Juif s'empresse vers l'autel pour y sacrifier la victime défendue par la Torah. A peine esquissait-il le geste, que Mattathias bondissant sur lui l'étend raide mort sur l'autel, faisant ensuite partager au policier Apellès le sort du renégat [1].

De crainte d'être appréhendés par les postes militaires, Mattathias et les siens, laissant ce qu'ils possédaient à Modîn, s'enfuient dans la montagne. Bien que situé dans une région assez accidentée aux confins de la Séphéla, le bourg offrait moins de sécurité que les wâdis profonds remontant vers Ramallah et Birzeit, à travers la Gophnitique. « Aller au djebel », telle était l'expression consacrée dont usaient en 1936-38 les villageois palestiniens, quel que fût leur lieu d'origine, qui, après avoir fermé boutique ou rangé la moisson, rejoignaient les chefs terroristes pour battre la campagne, rançonner les paysans trop froids envers la cause arabe, se glisser d'une grotte à l'autre afin d'épier ou de surprendre les troupes envoyées à leur poursuite. Imposée par la nature du pays, la tactique reste celle des révoltés juifs qui laissaient foyer, avoir et occupations en vue de faire échec à l'autorité d'un parti qu'ils détestaient et de garder la liberté de mouvement que demandait la petite guerre d'escarmouches qu'ils étaient décidés à lui livrer.

Les mouvements partiels opposés à l'édit royal ne tardèrent pas à se mettre sous la direction de Mattathias et de son groupe. Le chef trouva exagéré et dommageable le rigorisme des réfugiés qui, au désert, s'étaient offerts sans défense, le jour du sabbat, au glaive des soldats de *l'épistate* de l'Acra, le Phrygien Philippe. Tant de simplicité conduirait fatalement à l'extermination des fidèles. Bientôt un contingent

1. I Macc., **2**, 15-26. *Antiq.*, XII, 268 ss.

appréciable vint grossir la troupe qui tenait la montagne, celui des *Ḥasîdîm* ou Asidéens. Ce parti, existant déjà avant le règne d'Épiphane, comprenait des Juifs résolus à pratiquer la loi mosaïque et liés entre eux pour ce pieux dessein. On dirait aujourd'hui les Volontaires de la Torah prêts à sacrifier pour elle leur vie comme ils lui consacraient leur temps. Toutefois, malgré leur ralliement aux fils de Mattathias, ces saintes gens formeront toujours un groupe distinct au point qu'ils arriveront en s'opposant plus tard aux ambitions asmonéennes à mériter le nom de Pharisiens ou « Séparés ». Guerriers par intermittence, ces pacifiques réservaient le plus gros de leur ardeur belliqueuse à des joutes casuistiques [1]. La contagion de l'exemple remue les Juifs restés chez eux en proie aux sévices des novateurs. L'un après l'autre, ils gagnent le *djebel* et contribuent à former une troupe assez nombreuse pour entreprendre l'épuration du pays. Tombant à l'improviste sur les villages, ils renversent les autels, massacrent païens et renégats, soumettent à la circoncision les enfants de Judée dont l'édit les avait privés. Beaucoup de novateurs s'en vont chercher refuge dans les villes grecques du voisinage.

Ces opérations ne donneront leur plein rendement qu'après la mort de Mattathias, lorsque son troisième fils, Judas, surnommé le Maccabée, qui l'emportait sur ses frères en audace et en autorité, eut pris en main la succession du prêtre de Modîn. Il devait illustrer son surnom à tel point que les auteurs chrétiens ont étendu le nom de *Maccabées* à ses frères et même à des martyrs étrangers à sa famille, enfin aux livres qui traitent de près ou de loin de l'histoire juive contemporaine. On a cherché dans ce nom la commodité d'expression que les Juifs trouvaient dans celui d'Asmonéens.

III. — Les premiers exploits de Judas Maccabée.

1. Défaites d'Apollonius et de Séron.

Après avoir opéré à Jérusalem où il couronna son œuvre par la construction de l'Acra, Apollonios le Mysarque s'était rendu chez les Samaritains pour appliquer les mêmes mesures ou aider Andronicos, le commissaire établi au Garizim. La docilité des gens du pays qui se disaient Sidoniens de Sichem facilita singulièrement sa tâche et il resta parmi eux comme *méridarque* de Samaritide en même temps que

1. I Macc., **2**, 39-43. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, 56, 272.
2. I Macc., **2**, 66; **3**, 1-9. II Macc., **5**, 27; **8**, 1-7. *Antiq.*, xii, 284 ss.

stratège, c'est-à-dire comme gouverneur civil et militaire de la Samarie dont certains *nomes* ou cantons empiétaient sur la Judée [1]. Du reste, la garnison de l'Acra suffisant à la garde de la ville et aux opérations de simple police et non à la répression d'un soulèvement de quelque envergure, *l'épistate* de Jérusalem se voyait obligé de recourir à l'armée du district, sinon à l'armée de la province de Cœlé-Syrie. Comme il était d'usage d'engager des mercenaires indigènes pour une campagne, on conçoit aisément la présence d'un contingent samaritain à côté des réguliers à noms ethniques, tels que Mysiens, Cypriotes, Thraces etc.

A la rencontre de l'ennemi venant de la Samarie, Judas mit sa troupe en marche et l'attaqua au lieu opportun. Apollonios étant tombé dans la mêlée, son armée se débanda et les Juifs, encore bien mal équipés, trouvèrent sur les morts de l'adversaire des armes utiles. Judas le Maccabée s'appropria l'épée du chef, glaive allongé, pointu et à un seul tranchant, muni d'une garde à pommeau artistique, contourné en crosse ou ayant la forme d'une tête d'animal. Le passage de cette épée des mains du *méridarque* dans celles du chef de l'insurrection juive était de bon augure et sa portée symbolique avait de quoi frapper l'esprit de ses partisans [2].

Apprenant la défaite et la mort d'Apollonios, son subordonné pour les choses militaires, Séron, général de l'armée de la province de Cœlé-Syrie prit à cœur la répression des rebelles qui troublaient une division (*meris*) de cette province. Ses informateurs lui représentèrent la troupe de Judas sous l'aspect d'un ramas de dévots qui pourtant n'étaient pas inaptes au métier de soldat. Tandis que les Samaritains avaient grossi le nombre des combattants de l'armée d'Apollonios, cette fois ce sont les Juifs novateurs, ceux qui s'étaient refugiés chez les Gentils et leurs complices domiciliés dans les villes hellénisées des alentours qui fournissent à Séron un contingent d'importance. En plus du triomphe de leur cause, ils voulaient, en aidant Séron à punir les rebelles, tirer vengeance des violences qu'ils avaient subies de la part de Mattathias et de ses fils.

Ces nouvelles forces venant du nord par la plaine maritime, évitant le dédale montagneux où Apollonios avait succombé, durent s'engager vers Lydda sur la route conduisant au cœur de la Judée et passer non loin de Modîn où peut-être une reconnaissance s'assura de l'absence

1. *Antiq.*, XII, 261, 264. Au lieu d'Andronicos, Josèphe nomme Nicanor le commissaire du roi en Samarie. Ou ces deux hommes avaient des attributions différentes ou l'un avait succédé à l'autre.

2. I Macc., **3**, 10-12; *Antiq.*, XII, 287. Description de la *machaera* d'un officier supérieur dans SAGLIO, *Dictionn. des Antiq.*, III, 1460.

de Judas et des siens. Séron apprit-il que ceux-ci gardaient la partie haute du chemin de Jérusalem ou bien songeait-il à gagner d'abord cette ville pour organiser une battue à travers le pays? Le fait est qu'après avoir campé à Bethoron-le-Bas, il atteignait le pied de la montée décidé à poursuivre sa route vers l'est. Judas averti venait d'occuper le saillant de Bethoron-le-Haut d'où il observait l'ennemi gravissant la côte sans s'attendre à une action imminente.

Surpris par l'attaque brusquée qui sème le désarroi et la mort, les Syriens (c'est ainsi que Josèphe appelle les soldats de diverses origines de l'armée de Cœlé-Syrie) rebroussent chemin sur la descente de Bethoron endigués par les ravins ouverts de chaque côté. Ce n'est plus alors qu'une fuite éperdue vers la plaine derrière les champions du Judaïsme dont les coups abattent jusqu'à huit cents de leurs adversaires. Les plus agiles ne se trouvent en sécurité qu'à l'abri des cités hellénistiques de la région philistine [1].

Après avoir eu contre lui un chef de district, puis un général de province, Judas Maccabée aurait eu devant lui pour adversaire le roi lui-même résolu à en finir, au dire de Tacite, si les provinces orientales de son empire menacées par les Parthes n'avaient eu besoin de sa présence [2].

2. Absence d'Épiphane et victoire d'Emmaüs.

Depuis la déclaration de leur indépendance en 247, les rois Arsacides ne cessaient d'arrondir leur domaine aux dépens des Séleucides. Épiphane avait pour contemporain Arsace VI, le plus grand souverain de la dynastie, celui qui est regardé comme le fondateur de l'empire parthe. Les entreprises de ce conquérant dont le résultat sera l'annexion de l'Inde et de l'Iran, la soumission de la Médie et de l'Élymaïde et finalement le rejet des Séleucides à l'ouest de l'Euphrate, étaient déjà inquiétantes en 165, au temps où Antiochos IV partait pour l'Orient. A cette expédition se rattachent une victoire sur Artaxias, stratège d'Arménie devenu autonome, l'imposition du nom d'*Epiphaneia* à la ville d'Ecbatane en Médie, une exploration de la côte nord-est de l'Arabie et finalement la tentative avortée du pillage du trésor d'Artémis Élymaïenne peu avant la mort du roi à Tabae en Perse. Les Parthes profitaient de l'affaiblissement du royaume

1. I Macc., 3, 13-26. *Antiq.*, XII, 288-292.

2. *Hist.* V, 8. « Quand les Macédoniens eurent la prédominance, le roi Antiochos s'efforça de supprimer la superstition et d'établir les mœurs des Grecs pour changer en mieux la plus détestable des nations, mais il en fut empêché par la guerre des Parthes, car en ce temps-là Arsace avait fait défection. »

grec causé par la politique envahissante des Romains et par le mouvement insurrectionnel des Juifs pour regrouper autour d'eux les nations orientales comme sous l'empire perse et commencer ce rôle de protecteurs en face de l'étranger venu d'Occident[1]. Juifs et Arabes auront plus tard recours à leur assistance contre le régime romain dont Hérode était le promoteur. Bref, à l'exemple de son père, Antiochos Épiphane avait besoin, pour la bonne tenue du royaume, d'accomplir une ronde armée au delà de l'Euphrate et il n'est pas nécessaire de placer en cette circonstance l'affaire des Juifs comme centre de la politique de ce roi. Le fonctionnement des rouages administratifs donnait assez de confiance au monarque pour qu'il pût franchir avec assurance l'Euphrate au printemps de 165 avant notre ère.

Épiphane avait confié le gouvernement de la partie occidentale de ses États à Lysias, personnage du plus haut rang, parent du roi et tuteur de son fils, Antiochos dit Eupator, alors âgé de neuf ans environ. C'est de lui que dépendait le gouverneur de Cœlé-Syrie et Phénicie, Ptolémée Macron ou « Longue-tête », fils de Dorymène, connu pour avoir quitté le service de l'Égypte pour celui d'Antiochos IV peu après 175 et sauvé en 171 le grand prêtre Ménélas d'une condamnation à mort. Ptolémée reçut donc un jour le rapport de Philippe, l'*épistate* de Judée, le mettant au courant des premiers succès des Maccabées et de l'agitation qu'ils entretenaient dans le pays. Sans retard, le fils de Dorymène lève une armée composée d'éléments divers et en confie le commandement suprême à Nicanor, fils de Patrocle, l'un des principaux favoris du roi, à qui il adjoint comme expert en l'art militaire le général Gorgias. Outre la pacification du pays et la consolidation de l'hellénisme, Nicanor escomptait aussi une rentrée très appréciable dans les caisses de l'État. Répondant à son invitation, des trafiquants d'esclaves avaient en grand nombre rejoint l'armée afin de lui acheter une foule de Juifs qu'il comptait capturer. Il leur en promettait quatre-vingt-dix pour un talent, c'est-à-dire deux tiers de mine par tête soit environ soixante-six francs, prix dérisoire de nature à attirer la foule des revendeurs. A ce compte, selon Grimm, Nicanor estimait à 180.000 têtes la population attachée au Judaïsme légal, puisqu'il comptait en retirer 2.000 talents.

L'armée syrienne vint camper près d'Emmaüs, dans la Séphéla ou « Pays-Bas », zone de collines crétacées étalée au pied occidental de la chaîne judéenne, entre celle-ci et la plaine proprement dite des Philistins et du littoral. Pour une armée, la position était bien choisie

1. *Realencycl.* de PAULY-WISSOWA, I, 2475; XV, 2208 s.

sous le rapport du ravitaillement que la fertilité du pays assurait et sous le rapport de la surveillance des principales voies d'accès vers Jérusalem. Installé sur les terrasses que limitent au sud les larges berges d'un ouâdi, un cantonnement n'avait rien à redouter d'un adversaire venant de Bethoron ou d'Ayyalon. Mais au midi, il avait à se garder d'une surprise en surveillant la rangée des coteaux contre laquelle il se trouvait adossé. Il y avait là un point vulnérable et Judas Maccabée saura le trouver.

Pour le moment le chef des insurgés rassemblait ses partisans au sommet de la montagne, à Maspha, en vue de relever leur courage et de les organiser en armée. A défaut du sanctuaire de Jérusalem, qui leur était interdit, Maspha, pensaient-ils, agréerait à Dieu en considération des antiques réunions des tribus d'Israël présidées par le prophète Samuel. De cette éminence située à treize kilomètres au nord de la ville sainte, on pouvait aisément surveiller la tête du chemin de Bethoron, près d'Adasa, et disputer le passage à l'ennemi. Mais si l'armée de Nicanor, forte de 20.000 hommes et décidée à faire main basse sur la population des campagnes, prolonge son séjour au camp d'Emmaüs, ne serait-il pas téméraire au plus haut point d'y aller la provoquer? Dans l'incertitude présente on a besoin d'un conseil ou d'un signe d'en haut. Puisqu'il n'y a plus de prophète pour en donner, le rôle de médiateur sera tenu par le livre même de la loi; La *Torah* est déroulée et l'on tombe sur un passage où il est question de l'assistance divine. Le mot d'ordre sera : « De Jahveh le secours! » Ainsi éclate la lumière sur l'opportunité et l'issue de la lutte imminente. La loi, source d'oracles supérieure aux images des idoles consultées par les adversaires, commande ensuite toutes les cérémonies religieuses et l'organisation de la troupe judéenne. Réconfortée par cette réunion qu'anime la parole vibrante du chef, celle-ci descend au sud d'Emmaüs où des replis de terrain s'offrent à dérouter les reconnaissances ennemies et à dissimuler des mouvements d'attaque.

La manœuvre de Judas n'avait pas cependant échappé aux gens de l'Acra qui servaient d'éclaireurs à l'armée syrienne. Gorgias, averti par eux, partit de nuit à la tête d'un détachement de 5.000 fantassins et de 1.000 cavaliers, comptant bien surprendre le bivouac des Juifs. Ayant appris de son côté l'absence du chef expérimenté qu'était Gorgias et le retrait d'un contingent d'élite du camp d'Emmaüs, Judas avait déjà décampé pour tomber à l'improviste sur le gros de l'armée syrienne dispersée hors de l'enceinte du camp. Pendant qu'il exploitait l'effet de la surprise en poursuivant les soldats de Nicanor

jusqu'à Gézer, à 8 kilomètres d'Emmaüs, en direction d'Azotos et de Jamnia, Gorgias cherchait Judas sur une fausse piste. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque, ralliant Emmaüs, le stratège vit le camp en flammes et les rebelles revenant d'une poursuite sanglante! A la vue du désastre, il se replia à son tour sur les villes de la côte. Les vainqueurs recueillirent un riche butin, en or, en argent laissé par les trafiquants tués ou mis en fuite, en pourpre violette ou écarlate destinée aux échanges, en objets de luxe parant les tentes des nobles placés à la tête des régiments [1].

IV. — Lysias et les mesures de tolérance.

1. La première campagne de Bethsour et les traités.

Lysias ne pouvait rester indifférent au discrédit que les échecs de ses plus illustres subordonnés jetaient sur sa régence. Sa politique devait être celle de son maître absent : employer au besoin la force pour peupler de Grecs la ville de Jérusalem, assujettir le temple à un tribut comme tous les autres sanctuaires des Gentils et vendre chaque année la dignité de grand prêtre [2], sans parler des mesures mises en vigueur par l'édit du roi. Il vint donc à son tour dans le sud de la Palestine à la tête d'une armée, l'an 148 de l'ère des Séleucides (164-163 av. J.-C.) et prit Bethsour en Idumée comme base d'opérations. Les chemins de Bethoron et d'Emmaüs sont-ils délaissés par Lysias comme dangereux et funestes? Ceci est vraisemblable sans expliquer suffisamment la marche directe du régent sur l'Idumée. Ce n'est pas non plus la présence de Judas qui l'y attire puisque ce dernier ne vient lui offrir le combat qu'après l'établissement du camp syrien devant Bethsour. La vérité est que les zélotes eurent après l'affaire d'Emmaüs, maille à partir avec les fils d'Edom. Prêtant leur concours à Gorgias, les Iduméens, maîtres d'importantes forteresses, molestaient les Juifs et accueillaient ceux que le zèle armé contraignait à la fuite. Judas réussit à leur enlever plusieurs de ces forteresses [3]. Si Lysias vient camper chez les Iduméens, c'est afin de remettre au pouvoir de ces bons alliés les localités perdues et notam-

1. II Macc., **8**, 8-29. I Macc., **3**, 32-60; **4**, 1-25. *Antiq.*, XII, 293-312. Cf. notre commentaire et *RB.*, 1923, 505-509.

2. II Macc., **11**, 1-3. La péricope de I Macc., **4**, 26-35, résumée par *Antiq.*, XII, 313-315, répond à II Macc., **11**, 1-12 qui place à tort le fait de Bethsour ainsi que les Encénies après la mort d'Épiphane. Or ce que raconte I Macc., de **3**, 38 à **6**, 16 s'est passé de 165 à 163 sous la régence de Lysias, du vivant d'Épiphane.

3. II Macc., 10, 15-23.

ment Bethsour, place forte située à 28 kilomètres au sud de Jérusalem, occupant le site du *Khirbet-et-Ṭabeiqa* proche du fortin médiéval qui porte encore aujourd'hui le nom de *Beit-Ṣour*[1]. Avec une armée que le prestige du succès et les ressources du butin ont doublée, Judas arrive à débloquer la place grâce à la tactique de l'attaque brusquée.

Que l'affaire de Bethsour fût suivie de tractations qui aboutirent à une détente entre les belligérants, voire à un décret de tolérance, c'est ce que mettent en évidence certains documents enregistrés par Jason de Cyrène et la réflexion qui les introduit, à savoir que Lysias ayant la sagesse d'envisager le dommage qu'il venait d'éprouver comme une preuve de l'invincibilité du Dieu des Juifs, envoya proposer aux rebelles la réconciliation sous toutes conditions équitables. Il promettait même d'amener le roi à devenir leur ami. Maccabée consentit à tout ce que proposait Lysias n'ayant souci que du bien public[2]. Raison qui excuse Judas de se livrer à de telles négociations dont nous saisirions mieux l'opportunité si le communiqué de l'état-major de l'armée royale était parvenu jusqu'à nous. Les documents laissent entrevoir qu'entre les batailles la politique agissait. Le roi de Syrie demeurait maître de la situation et parlait en souverain même lorsqu'il était amené à faire des concessions. Il est assez vraisemblable que la résistance maccabéenne et l'ingérence romaine aient apporté un adoucissement aux mesures provoquées par les exigences des Juifs renégats et que ceux-ci, Ménélas en tête, aient tenté d'amadouer le menu peuple en affectant des manières pacifiques au moins à titre d'essai. Le ton digne et calme de cette correspondance diplomatique tranche sur la virulence pamphlétaire des historiens juifs.

Au mémoire remis par Jean, frère de Judas, et Absalom, un autre notable du parti, Lysias répondit que certains articles de leur pétition seraient exposés au roi lui-même qui en déciderait. Pour ce qui était en son pouvoir, il l'accordait. Le rescrit est daté du vivant d'Antiochos IV. Le régent n'aura pas voulu répondre à toutes les demandes des Juifs avant le retour éventuel de son maître. Si elles ne sont pas opposées aux intérêts de l'État, sa bienveillance leur est acquise.

Le document qui fait suite au précédent dans l'ordre des faits est une lettre des légats romains Q. Memmius et T. Manius qui appuient les propositions de Lysias.

Le troisième est une sorte de sauf-conduit accordé par Antiochos Épiphane aux Juifs qui voudront se rendre de Jérusalem dans le reste

1. Abel, *GP.*, II, 283. La leçon *Bethoron* admise par certains exégètes est insoutenable.
2. II Macc., **11**, 13-15.

du pays pour vaquer à leurs affaires. Le désir des intéressés avait été communiqué au roi par Ménélas. Dans l'intervalle de 15 au 20 Xanthique (Nisan) on pouvait célébrer la Pâque en famille. Le laps de temps était restreint pour ne pas favoriser les attroupements séditieux. Tous les Juifs étaient autorisés à suivre les prescriptions légales touchant les mets purs et impurs et l'on ne pouvait les obliger désormais à goûter aux viandes interdites, ni les molester pour des fautes commises par ignorance[1]. Ménélas, envoyé avec la missive royale, était chargé de tranquilliser les destinataires. Grand prêtre, il l'était peut-être encore de nom, car Josèphe donne dix ans à son pontificat commencé en 172[2]. Résidant d'ordinaire à Antioche, il se dispensait ainsi de présider au culte païen introduit dans le temple et d'ameuter contre sa personne les partisans de Maccabée. S'il vient en passant à Jérusalem, c'est comme intermédiaire entre la cour et la nation. On conçoit que dès la restauration du culte juif au temple par Judas, il ait regagné les bords de l'Oronte.

2. La restauration de l'autel et la dédicace du temple à Jérusalem.

L'atmosphère de tolérance qui règne depuis la première campagne de Bethsour et permet au Judaïsme de reprendre haleine enveloppe également la restauration du culte et de l'autel de Jahveh sur le Mont-Sion[3]. Il n'y a pas à nier une telle coïncidence bien que les panégyristes de Judas Maccabée paraissent l'ignorer de peur d'atténuer la gloire du héros. Celui-ci amena donc sans encombre toute l'armée sur la colline du temple couverte de la folle végétation des bosquets idolâtriques du milieu desquels surgissaient des squelettes de pylones incendiés, un autel profané, un sanctuaire dénudé ouvert à tous les vents. On imagine les bruyantes exclamations de deuil et d'indignation qu'un tel spectacle arrache à cette foule que les gens de l'Acra regardent avec dédain du haut de leur repaire. Une rangée de défenseurs tiendra éloignés ces indésirables tant qu'il sera procédé à la purification, à la toilette et au rétablissement de l'ancien état de choses. Les prêtres démolissent d'abord l'autel de Jupiter Olympien, l'abomination horrifique; ils en emportent les matériaux en un lieu impur comme on faisait des autels étrangers sous le roi Josias.

1. II Macc., **11**, 16-21, 27-38.

2. *Antiq.*, XII, 385. Ménélas n'avait probablement plus à sa disposition les sommes nécessaires pour racheter sa charge chaque année.

3. Ce vocable était devenu usuel à l'époque post-exilique pour désigner la colline du temple et le temple lui-même. *RB.*, 1926, 522 s., Is. **18**,7; Joel, **2**, 1; **4**, 17; Ps. **74**, 2 sont à l'origine de cet usage.

Quant à l'autel des holocaustes qui lui servait de piédestal, il est abattu à son tour. Son origine est sainte sans doute, il a servi longtemps au culte du Seigneur, mais il a été profané; le sang des porcs a ruisselé sur ses pierres et il a été aspergé de leur graisse fondue. On remise ses blocs en quelque coin de la sainte montagne en attendant la venue d'un prophète qui donnera une décision à leur sujet.

Au même endroit s'éleva bientôt un autel de pierres brutes sur le modèle de l'ancien. La maison de Dieu, réparée et nettoyée, reçut le mobilier et les ustensiles conformes au rituel. Le rideau suspendu reprit ses ondulations sous l'action de la brise, l'encens fuma sur l'autel de métal et les lampes du chandelier étincelèrent. Le 25 Casleu ou Kislew de l'an 148 de l'ère séleucide, en décembre 164 avant l'ère chrétienne, trois ans jour pour jour après le premier sacrifice offert en ce lieu au Zeus de l'Olympe, le nouvel autel des holocaustes fut consacré par un sacrifice légal solennisé au chant des psaumes, au son de la cithare, de la harpe et des cymbales. Huit jours durant, on offrit des holocaustes, des sacrifices de réconciliation et d'actions de grâces et pour marquer la fin de l'opprobre infligé par les Gentils, la façade du temple dégradée par Épiphane fut ornée de couronnes et d'écussons. Judas, ses frères et l'assemblée du peuple décrétèrent que la Dédicace de l'autel serait célébrée chaque année avec son octave. Ce fut l'origine de la *Ḥanoucca* ou des Encénies.

Ils construisirent ensuite autour du Mont-Sion une enceinte élevée, munie de tours, afin d'empêcher les profanes de fouler le sol sacré à l'instar d'une place publique. Un détachement y fut laissé, peut-être au cantonnement de l'acropole de Néhémie, pour assurer la liberté du culte rétabli. Désormais, le conflit entre les deux partis se présente à Jérusalem sous l'aspect d'un duel entre les deux forteresses : Acra et Mont-Sion, la cité du roi et le sanctuaire sémitique.

Judas garde encore ses coudées franches pour se ménager un autre refuge propre à servir de point de départ à des opérations ultérieures en relevant les ouvrages de défense de Bethsour et en transformant cette place en boulevard du Judaïsme en face de l'Idumée toujours menaçante [1].

1. I Macc., **4**, 36-61. II Macc., **10**, 1-8. *Antiq.*, XII, 316-326.

V. — Mouvement général d'antisémitisme réprimé par Judas et ses frères.

1. Campagnes d'Idumée, de Galilée et de Galaaditide.

Si les nations avaient pensé que les Juifs étaient en train de s'assimiler entièrement au reste du royaume, la restauration du sanctuaire national de Jérusalem commença à leur faire perdre cette illusion. Cette obstination à faire bande à part les irrita et un mouvement général d'anti-judaïsme se dessina, auquel ne durent pas être étrangers les Juifs hellénisés pour qui les Encénies étaient un camouflet. Les gouverneurs des éparchies de la Cœlé-Syrie désignés sous le nom de stratèges n'étaient pas moins excités contre Israël qui se livrait de nouveau en paix aux travaux de la terre. Le plus actif d'entre eux se nommait Timothée; il commandait une armée au delà du Jourdain. A Jopè, des Juifs se fiant aux assurances pacifiques des habitants furent coulés au large à l'occasion d'un spectacle. Les gens de Jamnia se proposaient de jouer le même tour aux Juifs domiciliés chez eux quand une attaque de Judas les en détourna. Jopè venait d'être châtiée par lui [1]. L'opposition qu'avaient rencontrée la restauration de l'autel sous Zorobabel et le relèvement de Jérusalem sous Néhémie se reproduisaient au retour de fortune dû aux efforts des fils de Mattathias. Eux, de leur côté, ayant rallumé le foyer de la religion et ressuscité l'idéal national, se considéraient comme les protecteurs attitrés de leurs congénères qu'atteignait cruellement la répercussion de leurs exploits.

Ils commencèrent par frapper les Iduméens qui les tenaient comme assiégés autant vers le nord que vers le sud. Après les avoir battus en Acrabattène où se trouve une ville d'Édouma, ils assiégèrent avec succès les tours de refuge des Baianites, clan semi-nomade qui infestaient les chemins conduisant de la Judée à Jéricho et au Jourdain, mais les gens de Simon, gagnés par l'argent, en laissèrent échapper un certain nombre. Le fleuve passé, Judas s'en prit aux Ammonites et s'empara de Jazer, à quatre kilomètres au sud d'es-Salt, malgré la résistance de l'armée de Timothée, émir de la région gouvernant au nom du roi [2].

Peu de temps après le retour de la colonne expéditionnaire en Judée,

1. I Macc., **5**, 1-2. II Macc., **12**, 1-9.

2. I Macc., **5**, 3-8. II Macc., **10**, 17-23; 31-38 où Gazara tient lieu de Jazer. *Antiq.*, XII, 327 ss, Timothée est désigné ici avec le titre d'*higouménos*.

arrivèrent des nouvelles alarmantes de Galaaditide et de Galilée. Des massacres avaient déjà eu lieu chez les Juifs Toubiens qui, suivant une interprétation fondée sur I Maccabée (5,13), vivaient sur les terres de l'ancienne dynastie des Toubias, dont les frontières sont mal assurées. Mais le contexte reportant les opérations plus au Nord, en Basan, ont amené plus d'un critique à voir dans les Toubiens, les habitants du pays de Ṭôb ou Toubi, aujourd'hui eṭ-Ṭaiyibeh, sur la route de Boṣra à Der'a[1]. C'est dans les villes de cette région que les Juifs sont traqués et que ceux d'entre eux qui ont pu s'évader se sont réfugiés dans un lieu fort appelé Dathéma.

En Galilée, et dans la région d'Arbatta à l'est de la Tour de Straton, Simon fut dépêché au secours des coreligionnaires que menaçaient les païens à l'instigation des citoyens de Ptolémaïs. Après une série d'opérations qui l'amenèrent jusqu'à la porte de ce foyer d'hellénisme, il recueillit les Juifs de la contrée avec leurs familles et leur avoir et les fit monter avec lui en Judée[2].

Cependant, Judas et Jonathan, partis au secours de ceux de Galaad avaient franchi le Jourdain et, au bout de trois jours de marche dans le désert, s'étaient heurtés à des Arabes Nabatéens avec qui ils finirent par s'entendre. Les nomades leur apprirent que des Juifs étaient prisonniers dans plusieurs villes de l'Auranitide et de la Batanée et qu'à bref délai on leur couperait le cou. Aussitôt la colonne expéditionnaire fond sur Bosora, l'actuelle Boṣra à 80 kilomètres au nord-est de 'Ammân, qu'elle saccage et incendie. De là, elle se dirige à marche forcée sur Dathéma où nombre de Juifs sans feu ni lieu se sont réunis derrière les défenses d'une ancienne place forte qui était alors abandonnée par la population indigène. Nous placerions volontiers cet abri de fortune à Tell Abou eš-Šeikh Ḥamad, voisin de Šeikh Miskîn, à 50 kilomètres au nord-ouest de Boṣra. Sur cet énorme tertre, base d'une ville hycsos ou hittite disparue, au confluent de deux cours d'eau dont l'un est permanent, des réfugiés pouvaient aisément réparer les brèches restées béantes dans la muraille, dominer l'assaut de l'ennemi et se ravitailler en eau. Les assiégeants se disposaient à gravir les échelles dressées pour l'assaut lorsque Judas Maccabée arrivant sur leurs derrières les tailla en pièces. Le stratège d'Outre-Jourdain, Timothée, s'était déjà porté sur un autre point non sans avoir laissé une garnison dans une place voisine pour se précautionner contre une poursuite possible. Cette place, probablement Alema, aujourd'hui

1. Abel, *GP.*, II, p. 10. II Macc., **12**, 17.
2. I Macc., **5**, 9-23. *Antiq.*, XII, 330-334.

'Alma, fut vidée de sa garnison par deux lieutenants de Judas, Dosithée et Sosipatros, qui dans une autre occurrence devaient s'emparer de la personne de Timothée, mais eurent la naïveté de le relâcher, mystifiés par un astucieux chantage. Judas, de son côté, poursuivait la délivrance des Juifs jusqu'en Gaulanitide à Khisfîn, à l'extrémité nord de la Batanée à Tell Miqdâd, puis à Boṣr el-Harîri et autres villes de Trachonitide [1].

Cette randonnée est suivie d'un répit durant lequel Judas surveille la contrée du haut de la forteresse centrale de Dathéma, car lorsque Timothée revient avec des troupes fraîches, c'est en face de Raphôn qu'il établit son camp. Or Raphôn, fixé à er-Râfeh, est à 5 kilomètres seulement au nord de Šeikh Miskîn et de Tell Abou Ḥamad. Donc le stratège sentait que son adversaire se trouvait dans les parages. Judas ne tarde pas à se transporter vis-à-vis de Timothée en restant à l'est du courant du Nahr el-Ehreir qui le sépare de l'armée ennemie grossie d'un fort contingent arabe. Prenant l'initiative, il fonce sur la cohue d'en-face et la poursuit jusqu'à Carnaïn, ville consacrée à l'Astarté aux cornes de vache dont on a découvert une représentation sur la stèle de Šeikh Sa'ad, à 15 kilomètres à l'ouest de Raphôn. Là, dans le Carnion, le combat s'achève par un carnage.

Maître de la situation, le vainqueur a toute facilité pour assembler les familles juives échappées à la mort et les emmener avec lui en Judée. Moyennant cet apport, ajouté à celui de la Galilée, le véritable Israël gagnera en influence et en force à Jérusalem et aux environs. Sur le chemin du retour, un bourg fortifié s'oppose au passage de la transmigration. C'est Ephrôn, aujourd'hui et-Ṭaiyibeh, campé sur une croupe entre deux vallées profondes, sur le chemin d'el-Ḥoṣn au pont du Jourdain, en face de la plaine de Beisân. Sourds aux demandes très modérées de cette foule, les Ephronites s'obstinent à la repousser, à leur préjudice, ils auraient dû le prévoir. Leur ville incapable de résister au flot qui bat furieusement ses murs, est anéantie. Le passage étant ouvert, l'armée et les rapatriés arrivent au Jourdain qui présente plusieurs gués vis-à-vis de Beisân. Le fleuve franchi, la caravane épargne les citoyens de Scythopolis en retour de leur bienveillance et se dirige sur Jérusalem dont elle est éloignée de

1. I Macc., **5**, 24-36. II Macc., **12**, 13-19. Ce Timothée est-il le même que celui qu'on a vu plus haut ou bien est-il son successeur? Les textes permettent de discuter sur cette alternative sans aboutir à une décision. *Antiq.*, XII, 335-340. Nos sources donnent ici à la Galaaditide l'extension que lui donne le livre des Jubilés (**29**, 9), c'est-à-dire depuis le pays d'Ammon jusqu'à l'Hermon avec Carnaïm, Aštaroth et Edréi pour villes principales. *GP.* I, 176.

110 kilomètres. Judas se tenait à l'arrière-garde pour rallier les traînards et donner du courage au peuple en l'assurant de sa protection. Enfin l'on arrive au temple du Mont-Sion pour la fête de la Pentecôte et l'assemblée témoigne sa reconnaissance à Dieu de l'heureuse issue de la campagne par des sacrifices offerts au milieu d'une jubilation débordante. Il se peut que le psaume 67 *Exsurgat*, chanté à la fête des Semaines, ait reçu à cette occasion quelque ajoute rappelant l'expédition heureuse en Basan [1].

2. Quelques revers dans le sud-ouest.

A son départ pour Galaad, Judas avait laissé à la tête du peuple resté au pays un certain Joseph, fils de Zacharie, et un Azarias qui jouissaient, juste au-dessous des Asmonéens, d'une considération fondée sur le lustre de leur famille plutôt que sur leurs mérites personnels. Ils avaient ordre de veiller avec soin sur la Judée, avec défense cependant d'attaquer les voisins ou les troupes du roi. Au bruit des succès que les frères Maccabées remportaient au dehors, la consigne de demeurer immobile à l'intérieur leur parut humiliante sinon injuste. L'amour de la gloire l'emporta sur la discipline. On les vit conduire leur détachement contre Jamnia, où le stratège Gorgias s'était retiré depuis son échec d'Emmaüs. Sans attendre leur attaque, ce général réputé comme tacticien fit irruption sur les téméraires et les reconduisit l'épée dans les reins jusqu'au pied de la zone montagneuse où les fuyards avaient plus de facilité pour se dérober aux recherches. Deux mille d'entre eux jonchaient de leurs cadavres le chemin de la plaine. L'annaliste de la dynastie asmonéenne réserve à cette occasion le charisme de la victoire aux fils de Mattathias [2]. Personne en dehors d'eux n'avait le pouvoir de sauver Israël.

L'abréviateur de Jason de Cyrène tire de ce fait une leçon d'une tout autre portée, conforme à sa tournure d'esprit pharisienne, indépendante au point de vue politique, favorable au seul Judas Maccabée parce que chef religieux et restaurateur du temple et de son culte. L'épisode placé dans un cadre un peu différent, avec des circonstances particulières, comme tout passage parallèle du second livre des Maccabées, nous reporte cependant à une expédition contre Gorgias, qui

1. I Macc., **5**, 37-54. II Macc., **12**, 20-31. *Antiq.*, XII, 341-349.

2. I Macc., **5**, 18 s.; 55-64. Ce Joseph figure II Macc., **10** 19. où son père est nommé Zachée et **8**, 22 où il est inséré par *zeugma* parmi les frères de Judas. Azarias s'identifie à Esdrias, le lecteur du livre saint de II Macc., **8**, 23, qu'il faut maintenir contre la correction postérieure *Éléazar*, et à Esdrias de II Macc., **12**, 36.

sort contre les Juifs avec 3.000 fantassins et 400 cavaliers et fait mordre la poussière à un certain nombre d'entre eux. Azarias, dont le nom est conservé ici sous la forme Esdrias, se trouve en fâcheuse posture, mais il est aidé par la prière de Judas dont l'arme principale est le chant des psaumes. On est dans la Basse Idumée du côté de Marisa et d'Odollam, mais les Juifs ont été à Jamnia qu'ils ont pillée, car sur les morts on trouve des objets précieux dérobés aux idoles auxquelles on les avait consacrés dans les temples de cette ville. Cette infraction à la défense du Deutéronome (7, 25) explique pourquoi des soldats ont succombé bien que champions de la liberté religieuse. Le peuple qui les ensevelit prie le Seigneur d'effacer entièrement cette faute de peur que les survivants n'aient pas à subir un reste de châtiment, vu la solidarité du peuple juif, ou, suivant le sentiment de l'abréviateur, pour que cette faute ne fût point imputée aux morts comme un crime irrémissible. Judas fait ensuite une collecte où il recueille une somme de deux mille drachmes qu'il envoie à Jérusalem pour payer les frais d'un sacrifice expiatoire suivant les rites du Lévitique (ch. 4) d'où le texte tire un argument en faveur de la résurrection des morts [1].

La campagne en Idumée à laquelle l'épisode précédent a été rattaché eut lieu en réalité après la Pentecôte qui clôtura la longue expédition en Galaad. Judas et ses frères s'en furent saccager Hébron et descendirent à Marisa où Gorgias se trouvait comme gouverneur de la satrapie iduméenne. Il y eut un engagement qui ne fut pas des plus heureux pour les Juifs. Des prêtres désireux de signaler leur courage attaquèrent l'ennemi inconsidérément et restèrent sur le champ de bataille. Eux aussi se sont attirés la peine réservée à qui veut agir en dehors des Asmonéens, suivant le parti pris du premier livre des Maccabées. L'incident dut avoir pour théâtre le site que couvrira plus tard Beit Djibrîn. Un cavalier Toubien faillit s'emparer de Gorgias, mais un cavalier thrace lui trancha l'épaule et délivra son général. L'incursion se termina par le pillage des villes et des temples du territoire d'Azotos. Ainsi, tandis que Lysias se reposait sur Timothée et sur Gorgias pour le maintien de l'ordre à l'est et à l'ouest du Jourdain, les bandes de Judas, prenant prétexte de ce que leurs frères étaient molestés, abusaient de la tolérance qu'on avait eu à leur égard pour exercer le terrorisme autour de leur pays [2].

1. II Macc., **12**, 38-46. Voir notre commentaire.

2. I Macc., **5**, 65-68. II Macc., **12**, 32-37. Au lieu de Bacénor nous lisons Τουβιηνεων, prélucianisme attesté par le latin P. *Tubiacenis.*

VI. — Fin d'Antiochos Épiphane.

L'absence d'Antiochos Épiphane entretenait, il faut l'avouer, sinon un état de malaise, du moins une certaine inquiétude à l'ouest de l'Euphrate où se dessinaient les symptômes d'un bouleversement dynastique.

Du fond de la Perse, Épiphane, tombé malade non sans espoir de guérison, avait eu la précaution d'envoyer à ses sujets une lettre circulaire qui d'Antioche dut parvenir aux Juifs. La modération et la dignité du style de ce document, qui détonnent au milieu du débordement d'insultes qui l'encadre, sont tout en faveur de son authenticité. A l'exemple de son père, partant pour les provinces de la Haute-Asie, le roi se décide à désigner son successeur, afin que, au cas d'un malheur inattendu, d'une rumeur, fondée ou non, touchant un revers, une révolte, une compétition, on sût en quelles mains les intérêts du royaume avaient été laissés en héritage. Antiochos savait par expérience ce qu'on pouvait attendre des machinations des princes voisins. La faveur qu'il avait rencontrée chez eux ne se retournerait-elle pas contre son fils? Le parti du neveu Démétrios travaillait déjà dans l'ombre et attendait ce qui devait arriver, euphémisme désignant la mort du roi. Il recommande, en terminant, son fils Antiochos, que les Syriens surnommeront *Eupator* à cause de la vertu de son père, à la bienveillance de tous, persuadé que plein de douceur et d'humanité, il réalisera ses intentions et se montrera plein de condescendance [1].

Épiphane n'avait pas un moindre souci du présent que de l'avenir. Il voulut, comme son père, profiter de son séjour en Élymaïde pour remplir le vide de son trésor avec les richesses des temples de cette région. Il s'adresse à un temple d'Artémis non moins riche que celui de Bel où Antiochos III avait péri, mais il n'arriva pas même à faire du butin comme ce dernier. Les gens des environs prêtant main-forte aux gardes du sanctuaire exerçaient une telle vigilance et se montraient si menaçants que l'assaillant fut contraint à la retraite. Déçu, il se retira au bourg de Tabae, près d'Ispahan, où il succomba au chagrin et au découragement. L'helminthiasis décrite en termes si répugnants par Jason de Cyrène apparaît trop comme une petite vengeance pour obtenir l'assentiment des historiens. On est plus disposé à prêter quelque attention à ceux qui parlent d'un certain égarement d'esprit tenu pour une punition infligée par Artémis, à laquelle Josèphe substitue la divinité du temple de Jérusalem, car les Juifs ne lui pardonnaient pas d'avoir, sur le désir des hellénisants de leur nation, décrété la suppres-

1. II Macc., 9, 18-27.

sion de la loi mosaïque et son remplacement par des coutumes grecques dont quelques-unes répugnaient profondément au sens sémitique[1].

Du fait que la constitution héritée des Perses conférait au Séleucide le droit de nommer le grand prêtre, l'ingérence du pouvoir civil dans les affaires religieuses était fatale et le monothéisme se trouvait placé sous le contrôle d'un païen. Nul inconvénient dans cette antinomie quand un Artaxerxès ou un Antiochos le Grand appuyaient le parti orthodoxe en reconnaissant la loi et le culte des Juifs; supposé un revirement de circonstances, la loi et le culte seront supprimés. Suivant ses intérêts et ses tendances, le pouvoir central favorisait ainsi deux réformes en sens contraire. La faute d'Antiochos IV fut de s'immiscer dans une affaire où le point de vue religieux dominait le côté politique. Cédant à son philhellénisme, il s'entendit, lisons-nous dans Daniel (11, 30) avec les déserteurs de l'Alliance et ceux-ci étaient le grand nombre (9, 27), ce qui permet de juger la grandeur du péril que courait alors le Judaïsme. Et c'est considéré sous cet angle qu'un côté du gouvernement d'Épiphane qui pouvait passer pour négligeable à ses propres yeux et aux yeux de la plupart de ses contemporains, a pris avec le recul du temps sa véritable importance. Résolvant le problème de l'unification des religions en faveur d'un hellénisme militant, le nouveau Jupiter Olympien prit dans la littérature juive l'aspect de l'Adversaire arrogant et cruel de Dieu et de ses fidèles en attendant de devenir chez les chrétiens le type de l'Antéchrist. Et dans cette perspective l'on ne peut mieux terminer que par cette réflexion de Bevan : « Des savants modernes se montrent sarcastiques en parlant des ouvrages juifs qui représentent les événements de Judée comme occupant le centre de l'activité mondiale et qui prétendent que la principale préoccupation d'Antiochos était l'insuccès des forces d'une province engagées contre des bandes juives. Nul doute, que du point de vue d'Antiochos, les livres juifs exagèrent grandement les événements de Judée, tout à fait comme du point de vue du roi des Perses, pensons-nous, les livres grecs exagéraient l'importance de la bataille de Marathon. Relativement à l'influence que de tels faits étaient destinés à exercer sûr l'histoire subséquente de l'humanité, les livres grecs et les livres juifs avaient raison. De tout ce qui avait eu lieu dans le royaume d'Antiochos, les événements de Judée furent de beaucoup les plus importants dans leur conséquence pour l'esprit de l'homme dans les âges à venir[2]. »

1. I Macc., **6**, 1-17. II Macc., **1**, 11-17; **9**, 1-17. Polybe, xxxi, 9 (11). S. Jérome, *in Dan.* 11, 36, 45. *Antiq.*, xii, 357-359. Holleaux, *Rev. des Études Anciennes*, 1916, 77-102.

2. Bevan, *The Cambridge Ancient History*, VIII, p. 501 s.

CHAPITRE VIII

LES RÈGNES D'ANTIOCHOS V ET DE DÉMÉTRIOS Ier

I. — La Palestine sous Antiochos V Eupator.

1. Les débuts du gouvernement personnel.

A l'approche de sa fin en 149 de l'ère des Séleucides (au cours de 163 avant notre ère), Antiochos IV Épiphane avait confié à l'un de ses amis intimes nommé Philippe le soin de gouverner tout le royaume au nom de son jeune fils Antiochos V qui restait juridiquement le maître de l'État. Ce Philippe, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le représentant du roi en Judée, avait parcouru la carrière des honneurs à l'est de l'Euphrate, si l'on en juge par une inscription qui le montre investi d'une charge municipale à Babylone en 168 et dédiant deux ans plus tard un autel à Épiphane comme au nouveau fondateur de cette ville [1]. C'est à ce haut dignitaire que le souverain mourant remet pour son fils les insignes de la royauté : le bandeau blanc qui doit serrer les cheveux et ceindre le front, la robe de pourpre à revêtir aux cérémonies officielles, l'anneau muni d'un sceau où était gravée l'ancre, emblème de la dynastie. En même temps, Philippe unissait aux fonctions de tuteur et pédagogue la charge de vizir, c'est-à-dire de préposé aux affaires du royaume. Par le fait même, Lysias était destitué de toutes les dignités qu'Épiphane lui avait conférées avant de se mettre en campagne pour la Haute Asie. Le régent ignora-t-il longtemps les dernières volontés d'Épiphane? Quoi qu'il en soit, il n'en tint aucun compte et de lui-même il intronisa le jeune Antiochos, son pupille, avec le surnom d'Eupator. Il serait toujours temps de parer à toute éventualité lorsque le compétiteur Philippe reviendrait des satrapies de Médie et de Perse.

Eupator, se trouvant entre les mains de Lysias, maintint naturellement en charge son puissant ministre et l'aida à se débarrasser des personnages que la faveur du roi défunt avait rendus inquiétants

1. *OGIS.*, 253, I Macc., **6**, 14 s. *Antiq.*, XII, 360 s.

pour le nouveau règne. Ptolémée Macron, gouverneur général de Cœlé-Syrie et Phénicie, fut l'une des premières victimes de la réaction des grands contre les favoris d'Épiphane. Au dire de Jason de Cyrène, il aurait succombé à la rancune de la faction antisémite de la cour d'Antioche qui lui reprochait son humeur pacifique à l'égard des Juifs. Le prétexte demeure sujet à discussion. La vérité est que la jalousie de ses adversaires se faisait d'autant plus acrimonieuse que Ptolémée n'était pas un *ami* de la première heure. Il venait d'une cour étrangère. Placé à la tête de la province de Cypre par Philométor, il avait déserté son poste pour vivre auprès d'Antiochos IV qui faisait autre figure de souverain que le Lagide. Tant que son nouveau protecteur vécut, les courtisans dissimulèrent le mécontentement causé par la faveur dont l'intrus était l'objet. Mais à la mort d'Épiphane, les langues se délièrent et, à chaque instant, Macron s'entendait appeler traître pour avoir sinon livré Cypre à Antiochos IV, mais quitté le service de l'Égypte pour celui de la Syrie. Dans le monde grec d'alors, de telles désertions se produisaient fréquemment et il fallait en vouloir particulièrement à quelqu'un pour lui en faire un grief. La fixation de la famille de Dorymène, père du surnommé *Macrôn* (Longue-tête), dans l'ambiance des Lagides remontait assez haut dans le temps pour qu'on fût surpris de sa trahison[1]. Sans cesse le reproche résonnait à ses oreilles, à tel point qu'excédé il perdit courage et s'empoisonna. Ainsi disparut celui qui avait présidé aux destinées de la province dont relevait la Judée au temps de la révolution religieuse conduite par Jason et Ménélas et de la restauration inaugurée par Judas Maccabée. La place considérable que les documents accordent au roi et à Lysias ainsi qu'aux subalternes du fils de Dorymène réduisent ce dernier à un rôle assez effacé dans la crise que traversa alors la Palestine. Peut-être avons-nous là un indice de cette modération qui perce dans les mesures de tolérance qui permettent le relèvement de l'autel du Seigneur d'Israël, le rapatriement des Juifs dispersés et la lutte contre les voisins, modération prise pour de la faiblesse par Judas Maccabée disposé à poursuivre les armes à la main les revendications de l'orthodoxie.

2. La bataille de Bethzacharia et ses conséquences.

L'occasion parut bonne à Judas de mettre à profit les indécisions qui marquent un changement de règne et surtout une minorité de souverain pour en finir avec l'Acra, la citadelle syrienne dont la

1. II Macc., **10**, 12 s. Cf. **4**, 45 s., **8**, 8 et non **5**, 8; I Macc., **3**, 38.

présence à proximité du lieu saint paralysait tout effort de rénovation religieuse et nationale à Jérusalem. De nombreux Juifs passés à l'hellénisme y vivaient en effet derrière de solides remparts, disposés plus que jamais à contrarier le mouvement maccabéen et la reprise du culte antique. C'était au risque de leur vie que les fidèles se rendaient au temple à cause des embuscades et des sorties de la garnison de l'Acra. En l'année 162 avant J.-C., Judas amena ses hommes autour de la citadelle et se mit à élever contre elle des terrassements et des machines. Inquiets de l'inertie du gouvernement d'Antioche, les assiégés dépêchent à la capitale un certain nombre de Juifs, qui ayant probablement Ménélas à leur tête, réussissent à rompre le blocus. Les envoyés se plaignent amèrement d'être abandonnés aux coups des adversaires que leur attirent le service du roi et la fidélité à ses édits. Non content de fortifier le Mont-Sion et Bethsour, Judas ose bloquer l'Acra, place royale, et jeter ainsi un défi à l'autorité du nouveau monarque. Si l'on tarde à enrayer la rébellion, la cause de l'hellénisme à Jérusalem est désespérée. Les transfuges trouvent mauvais de souffrir persécution pour une cause où ils avaient pensé jouir de la paix, du bonheur et de la considération [1].

Malgré leur répugnance pour ces querelles intestines, Lysias et le jeune roi étaient trop liés avec le parti hellénisant pour ne pas répondre à ses réclamations, d'autant plus que l'agression des Maccabéens prenait en ce cas la tournure d'une guerre déclarée à l'autorité de la monarchie. L'armée royale fort nombreuse se mit en mouvement pourvue de cavalerie et d'éléphants, sous le commandement d'Antiochos V qui venait d'accomplir sa douzième année, assisté de son ministre Lysias [2]. Celui-ci avait à cœur de venger l'échec subi devant Bethsour deux ans auparavant. Aussi résolut-il, d'accord avec le roi, de recouvrer d'abord cette place avant de réduire l'offensive des factieux à Jérusalem. Ce fut donc par la plaine occidentale de la Palestine que l'armée atteignit Bethsour. Du pays bas, un chemin normal par Odollam et Kharâs rejoignait la route de Jérusalem à Hébron vers 'Aïn ed-Diroueh, aux abords mêmes de la forteresse disputée. Bethsour, on l'a vu plus haut, avait été mise en état de défense par Judas Maccabée. Les assiégés opposèrent une vive résistance à l'attaque des Syriens et

1. I Macc., **6**, 18-27.

2. I Macc., **6**, 28-30, où les chiffres sont fabuleux comparés à ceux de *BJ.*, I, 41 assez respectables de 50.000 fantassins et 5.000 cavaliers. Mais au lieu de 32 éléphants, *BJ* en compte 80. *Antiq.*, XII, 366 suit I Macc. On peut retrouver la substance du récit de cette campagne dans II Macc., **13**, 1-2, 9-23, avec de sérieuses variantes dans l'enchaînement des faits et les circonstances de lieu et de manière. Voir notre commentaire.

brûlèrent leurs machines au cours de sorties vigoureuses. Les fouilles américaines de 1931 ont mis en évidence les travaux maccabéens ainsi que les retouches hellénistiques du rempart initial. L'immense réservoir sous roche au sud-est de la ville et sous la protection du rempart, muni de portes et d'escaliers, a pu servir d'issue aux Juifs opérant des sorties et au traître Rodocos qui dévoilait à l'ennemi les secrets des défenseurs. La poterie hellénistique a laissé de nombreux témoins dans le sol d'et-Ṭabeiqa où l'on a trouvé également des têtes de flèche, des pointes de lance, des couteaux et des anneaux de fer. Outre les monnaies ptolémaïques, les séleucides sont abondamment représentées. On en a recueilli cent vingt-quatre du seul Antiochos Épiphane et deux de son fils, Antiochos V[1].

Devant le déploiement des forces royales il était à prévoir que la place ne tarderait pas à succomber. Judas, en conséquence, se vit contraint de lever le siège de l'Acra afin de tenter une diversion vers le sud qui débloquerait Bethsour. Laissant Bethléem sur sa gauche, il grimpe à partir d'el-Khaḍer sur l'arête faîtière de la montagne judéenne et atteint Bethzacharia au delà de Râs eš-Šerifeh qui s'élève à près de 1.000 mètres d'altitude. Le village qui porte encore le nom de Beit Iskariya forme un amas de ruines où viennent gîter aux temps des travaux agricoles quelques paysans d'Artas, à 10 kilomètres au nord de Bethsour. Un peu au delà, sur le chemin de crête conduisant à Bethsour, se trouve un vieux chêne nommé Balloutat el-Yerza qui marque vraisemblablement le champ de bataille où s'illustra Éléazar, l'un des fils de Mattathias[2].

Pour soulager la forteresse investie, Judas ne craignit pas d'attirer sur lui l'effort de l'adversaire. De bon matin, au camp du roi, les trompettes sonnèrent, les éléphants alléchés par le jus de raisin et de mûre prirent leur position, ayant chacun sur leur dos une tourelle d'où émergeaient trois combattants, et sur le cou un cornac armé d'un aiguillon en forme de *harpè*. Autour de chaque bête évoluaient un escadron d'élite et mille fantassins casqués d'airain et cuirassés de fer. Le sol de la montagne résonna sous le pas des guerriers. Les boucliers que vint frapper le soleil levant, lancèrent des éclairs. De la troupe de Judas qui attendait le choc redoutable de ces tours en marche sortit un homme désireux de se couvrir de gloire par une action d'éclat. La vue d'un éléphant supérieur aux autres en volume et en harnachement avait attiré son attention. Sûrement une si belle bête

1. Sellers, *The Citadel of Beth-Zur*, passim. *RB.*, 1934, 315 ss.
2. *RB.*, 1924, 212 s.

ne pouvait porter que le roi. L'homme, qui n'était autre qu'Éléazar, frère de Maccabée, se glissa sous le ventre de la colossale monture et lui enfonça son épée dans le nombril. La masse croula sur lui et l'écrasa. Le roi, monté sur un cheval pour diriger plus facilement les opérations, avait échappé à ce coup d'audace. Il dirigea l'attaque avec succès, si bien que, d'une part, Bethsour dut capituler et, d'autre part, Judas dut se retirer derrière les murs du Mont-Sion et subir un siège mené rondement avec toutes les ressources de la balistique d'alors. Une circonstance réduisit le nombre des défenseurs : le manque de vivres, car on n'avait pas semé durant l'automne de 163, saison inaugurale de l'année sabbatique, et le rapatriement des Galaadites et des Galiléens augmentait dans le pays le nombre des consommateurs[1]. Les inconvénients qui provenaient de la stricte observance imposée par les zélotes armés affectaient aussi les troupes du roi. De là une certaine lassitude des deux côtés et l'acheminement à un accord vers lequel Antiochos V et Lysias inclinaient d'autant plus volontiers que la nouvelle leur était parvenue du retour à Antioche de l'exécuteur testamentaire d'Épiphane. Avec le corps de son maître, Philippe ramenait l'armée qui avait opéré en Médie et sur laquelle il pouvait s'appuyer pour faire aboutir sa compétition.

3. Le traité entre Eupator et Judas Maccabée.

Devant les chefs assemblés, Lysias expose l'opportunité de conclure une trêve, attendu la disette qui règne à Jérusalem et la solidité de l'enceinte du temple qu'ils assiègent. Il se garde de parler de Philippe, de peur d'éveiller certaines sympathies parmi ses auditeurs à l'égard de l'élu de la dernière heure. Les affaires de l'État, ajoute-t-il, ne sauraient être laissées plus longtemps en souffrance. Qui nous empêche de rentrer en Antioche? Une révolte née des revendications de la liberté religieuse? Accordons cette liberté et tout rentrera dans l'ordre. Les propositions de paix offertes sur cette base aux Juifs sont acceptées avec empressement par Judas et les siens. Le roi et ses généraux prononcent les serments d'usage et les Juifs sortent de l'enceinte fortifiée du temple, montrant par là qu'ils se soumettent à l'autorité du roi et se reconnaissent pour ses sujets puisque, avec la liberté religieuse, la jouissance du sanctuaire leur était accordée. Toutefois,

1. I Macc., **6**, 31-54. L'été de 162, appartenant à l'année 150 Sél., se trouvait en plein dans l'année sabbatique qui, par exception, était évaluée comme automnale et non comme printanière, étant avant tout agricole. *DB.*, V, 1305. Ex. **23**, 10; Lév. **25**, 1-7.

lorsque le Mont-Sion lui eût été ouvert, le roi en fit démolir l'enceinte [1].

On a reproché, de ce fait, à Antiochos V d'avoir violé son serment. Le reproche serait fondé si l'inviolabilité des ouvrages de défense ajouté au temple par Judas avait été stipulée dans la convention, ce que la tradition n'a pas spécifié. En tout cas, Lysias et le roi, sur le conseil des gens de l'Acra, ont dû faire une distinction entre le Mont-Sion lieu de culte et le Mont-Sion forteresse, portant sous cette dernière formalité ombrage à l'autorité royale. Du moment que la sécurité était assurée aux fidèles de la Torah sur les parvis du temple, il n'y avait plus de raison aux yeux du souverain de maintenir un appareil défensif à la disposition de séditieux éventuels quels qu'ils fussent. La tranquillité reposait non plus sur des promesses ou de simples mesures de tolérance, mais sur un traité dont la substance nous a été conservée par le rescrit d'Antiochos V à Lysias qu'on lit au second livre des Maccabées (11,22-26). « Notre père, écrit le roi, ayant émigré chez les dieux, nous voulons que chacun, dans tout le royaume, se livre en paix à ses propres affaires. Les Juifs, nous le constatons, ne consentent pas à adopter les mœurs grecques comme le voulait notre père; ils préfèrent leur mode particulier d'existence et demandent qu'on leur permette de suivre leurs lois. Pour le bien de la paix, nous décidons de leur rendre leur temple et de les laisser vivre selon les coutumes de leurs ancêtres... [2] »

Mettant à profit les bonnes dispositions du roi, Lysias l'amena à sacrifier Ménélas comme le dernier obstacle à toute solution pacifique et au maintien d'un bon accord entre la Judée et Antioche. La rancune de ceux qui l'accusaient d'avoir suscité la persécution d'Épiphane et l'abandon de la loi, cause de la division du peuple, demandait pour être apaisée, un supplice exemplaire. Il existait à Beroé (Alep) un instrument de supplice d'invention perse réservé aux sacrilèges de tout genre. C'est là que fut dirigé le grand prêtre déchu. Hissé sur le haut d'une tour à moitié remplie de cendres, le condamné se voyait précipité en bas par le mouvement giratoire d'un appareil intérieur. Plongé dans une cendre légère, il ne tardait pas à être asphyxié au bout de quelques efforts tentés pour émerger. Exécuté de cette façon, Ménélas fut même privé de sépulture [3].

La bienveillance de Lysias envers les Judéens ne s'arrêta pas là. Il fit bon accueil à Judas Maccabée et plaça à la tête de la Palestine

1. I Macc., **6**, 55-62.
2. II Macc., **11**, 22-26.
3. *Antiq.*, XII, 384 s. II Macc., **13**, 3-8 où l'épisode n'est pas à la place normale qu'il occupe chez Josèphe. Voir notre Commentaire sur l'origine perse du supplice de la cendre.

un certain Hégémonidès dont les Juifs ont sans doute conservé le nom parce qu'il leur fut plus favorable que le stratège Gorgias. Le ressort du nouveau gouverneur s'étendait de Ptolémaïs jusqu'à la frontière d'Égypte. Ces mesures et surtout le traité qui marquaient un changement de politique au détriment de l'hellénisme, déplurent aux gens de Ptolémaïs fidèles aux institutions d'Antiochos Épiphane. Il est peu probable que le plaidoyer de Lysias les ait convaincus. Dans la capitale même, l'arrivée de Philippe avait ébranlé la popularité du ministre au pouvoir. Mais grâce à des forces supérieures, Antioche fut reconquise et Philippe renonçant à ses droits demanda un refuge à la cour d'Alexandrie [1].

S'il n'imposait pas le régime mosaïque à l'ensemble de la nation juive comme l'avait fait Antiochos le Grand, le traité de 162 laissait toute liberté de le suivre à qui bon semblerait. C'était une brèche sérieuse ouverte dans la législation d'Épiphane. En fait, la rébellion n'avait plus d'objet et le rôle des fils de Mattathias touchait à sa fin. Mais il en fut autrement, car une fois les Syriens rentrés dans les coulisses, les deux partis rivaux qui se partageaient le Judaïsme se retrouvèrent en scène avec des prétentions incompatibles. Plus d'une fois, l'armistice avec l'étranger donne le signal à la guerre civile. Il n'en reste pas moins vrai que l'année 150 de l'ère des Séleucides garde une importance à retenir. En cette année-là Judas Maccabée eut gain de cause et l'accord intervenu entre lui et Eupator consacrait sa qualité de chef à telles enseignes que Josèphe fait commencer à cette date le principat de la lignée asmonéenne [2].

II. — La politique de Démétrios Ier Soter.

1. Démétrios et le grand prêtre Alcime.

Après avoir mis fin aux agissements de Philippe, Eupator et Lysias eurent à se soumettre aux exigences du Sénat romain relatives à la réduction de la puissance militaire des Séleucides. Les navires pontés furent incendiés, les éléphants abattus. Ces actes révoltèrent le sentiment public au point que l'un des commissaires, Cn. Octavius, fut

1. II Macc., **13**, 23-26; **9**, 29 suivi par Niese et Bevan tandis que Bouché-Leclercq admet l'hypothèse gratuite d'*Antiq.*, XII, 386 d'après laquelle Eupator aurait fait prisonnier Philippe et l'aurait mis à mort. I Macc., **6**, 63.

2. Les 126 ans donnés par *Antiq.*, XIV, 490 à la domination asmonéenne sont à compter à partir de 37 av. J.-C. et conduisent à 162 av. J.-C. Nous ne partageons pas l'incertitude de Th. Reinach sur l'identité de l'événement que l'historien a en vue. Voir notre commentaire sur I Macc., **6**, 20.

assassiné à Laodicée-sur-Mer. Le coup, qui était de nature à indisposer les Romains contre Antiochos V et Lysias, fournit à Démétrios l'occasion de renouveler auprès du Sénat sa demande de mise en liberté avec l'intention de recouvrer le trône de son père dont l'avait évincé Antiochos Épiphane. Depuis 175, en effet, le fils de Séleucos vivait à Rome comme otage, où il avait relevé son oncle Épiphane; il lui semblait déplacé de remplir le même rôle en faveur de son jeune cousin Eupator. Héritier de la branche aînée, attendu par les légitimistes, ce prétendant de vingt-trois ans conscient de ses aptitudes à la royauté avait des droits que le Sénat ne pouvait méconnaître, mais c'est précisément pour cela que le Sénat aimait mieux voir à Antioche un enfant en difficulté avec ses voisins et ses sujets. Résolu à se passer de l'assentiment de Rome, Démétrios s'embarqua, à l'insu de la police romaine, sur un bateau partant d'Ostie pour la côte phénicienne, et aborda à Tripolis, ville maritime située à une centaine de kilomètres au nord de Beyrouth. Tandis qu'il marchait sur Antioche, les troupes levées par ses partisans s'emparèrent d'Antiochos V et de Lysias qu'elles mirent à mort avec sa permission. On était dans l'été de 161 avant notre ère[1].

Malgré le traité conclu entre Eupator et Judas Maccabée, la question juive se posait au nouveau roi avec la même acuité. Revenant à la charge, le parti hellénisant fit étalage de son loyalisme envers la couronne, exposa ses doléances au sujet de ces Asmonéens qui n'avaient pas craint de verser le sang de leurs compatriotes et de dresser la Judée contre les troupes du roi. Quant au parti asmonéen, la succession à la dignité pontificale lui causait de sérieuses inquiétudes. A la tête de l'opposition au pouvoir envahissant des Maccabées se voyait un certain Jaqim, qui, suivant l'usage du temps, avait hellénisé son nom en *Alkimos*, Alcime « le Vaillant ». Déjà institué grand prêtre par Antiochos V, il voulait être maintenu en charge par Démétrios. Ses prétentions n'étaient point vaines, car, s'il n'appartenait pas à la famille d'Onias, il n'en descendait pas moins de la souche d'Aaron. Ayant versé les taxes d'usage, il fut reconnu par le roi et son parti, mais Judas et les siens lui refusèrent leur adhésion sous prétexte qu'Alcime s'était compromis lors de l'émancipation des prêtres gymnastes, raison inexistante pour les Grecs de la cour d'Antioche. Nulle entente possible tant que Judas vivrait. Le conseil royal accepta sans peine cette conclusion, laissant toutefois à son mandataire la faculté de préluder avec des manœuvres conciliantes.

1. Polybe, mêlé aux préparatifs de l'évasion de Démétrios, en a décrit les péripéties au l. XXXI, 12 ss. Cf. APPIEN, *Syr.* 46 s. JUSTIN, XXXIV, 3, 4-9.

Celui-ci n'était rien moins que Bacchidès, élevé par Démétrios au gouvernement de l'*Abarnahara*, région comprise entre l'Euphrate et la frontière d'Égypte. Grand en influence, en crédit et en richesses, cet ami d'Épiphane s'était rallié sincèrement à la cause du fils de Séleucos IV. Démétrios, en retour, en fit un nouveau Lysias, une sorte de vice-roi, lorsqu'il se rendit en Mésopotamie où Timarchos établi satrape de Babylone par Antiochos IV s'était proclamé souverain de la partie orientale de l'empire avec le titre de Grand-Roi, comme en témoignent ses monnaies. Délivrés du rebelle par les armes de Démétrios Ier, les Babyloniens décernèrent à ce dernier le titre de *Sôter*[1].

Bacchidès donc, flanqué d'Alcime, vient en pays juif, non sans amener avec lui un contingent armé. La liberté de conscience et du culte étant reconnue depuis le traité de 162, il ne s'agit que de reconnaître la légitimité du nouveau grand prêtre. Des messagers sont envoyés à Judas et à ses frères. Les propositions pacifiques sont accueillies avec défiance, on y flaire toujours la ruse; elles sont démenties par la présence de la troupe. Judas et ses frères restent à l'écart. Persuadés qu'en dehors d'eux nul n'est capable de conserver la foi et de diriger le peuple, il leur paraît impossible de renoncer à la préséance. Mais les Juifs pieux ne partageaient pas tous une telle conviction. Du moment que Bacchidès n'attaquait pas, que la pratique de la loi mosaïque et du culte de Jahveh restait permise, qu'à l'indigne Ménélas succédait un pontife de la descendance d'Aaron, les gens d'étude ou d'ascèse, étrangers à la politique, ne s'estimaient pas liés à la cause asmonéenne qui s'obstinait à ne pas désarmer. Au temps de la persécution, les Asidéens avaient jugé bon de se rallier à cette cause, dernier refuge des âmes zélées. Maintenant, la guerre sainte n'ayant plus d'objet, rien ne s'opposait à ce que l'on acceptât les décisions royales. Les scribes ne craignirent point de s'aboucher avec Alcime et Bacchidès pour traiter au nom de tout le peuple. Alcime étant accepté pour grand prêtre, promesse était faite sous serment de ne pas inquiéter les Juifs fidèles à leur loi et d'accorder sans doute une amnistie pour les délits de rébellion. Ce dernier article ne fut point tenu. Avant son pontificat et depuis qu'Eupator en avait fait un grand prêtre, Alcime, mêlé de près aux événements et victime probable des zélotes, avait dû amasser en son cœur des rancunes particulières. Appréhendés comme amis de Judas, les Asidéens furent molestés et soixante d'entre eux payèrent de leur tête leur adhésion

1. I Macc., 6, 1-10; II Macc., 14, 1-10. Babelon, *op. cit.*, p. cxv s. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, p. 318, 323. *Antiq.*, xii, 389-392.

passée au parti maccabéen. En vue de réaliser la même opération de police en dehors de Jérusalem, Bacchidès se rend à Bethzaith aux environs de Bethsour, n'épargnant pas davantage les ralliés au parti d'Alcime s'ils sont convaincus d'avoir commis de graves délits quand ils participaient aux violences exercées par les Maccabées sur les Juifs fidèles à la politique du roi. Pour les mêmes raisons ou parce qu'ils refusent de reconnaître Alcime, des gens du peuple subissent un sort identique. Jugeant en avoir assez fait pour équilibrer la situation, Bacchidès confie la garde du pays au grand prêtre et, après avoir mis à sa disposition une partie de ses troupes, reprend le chemin d'Antioche.

Alcime crut qu'il était encore temps d'user envers le public de procédés conciliants et de paroles flatteuses, mais les représailles qu'il venait d'exercer lui avaient aliéné les doctes et les pieux qui l'avaient accueilli avec confiance. Cette faute initiale, empêchant un ralliement total à la cause royale, réchauffa les espérances maccabéennes. Bien entendu, les Juifs novateurs trouvèrent un chef complaisant dans le nouveau grand prêtre dont les tendances libérales n'étaient un secret pour personne. Dès qu'ils se virent effectivement maîtres du terrain, ils perdirent toute mesure et la guerre civile fut de nouveau déchaînée. Le grand prêtre n'ayant pas à sévir, cette fois, pour cause de fidélité à la loi mosaïque, le conflit se ramenait à un duel entre les partisans d'Alcime et ceux de Judas. On se massacre de part et d'autre. Une propagande active s'exerce en faveur du grand prêtre, vrai fils d'Aaron. Alcime n'en attend pas les résultats. A cette agitation il préfère la vie facile d'Antioche où il retourne. Conscient de son impuissance à rétablir l'ordre, il abandonnera volontiers le gouvernement de la Judée à un officier du roi [1].

2. Nicanor et Judas Maccabée.

L'affaire ayant pris de nouveau l'aspect d'une révolte où l'autorité du roi se trouvait directement engagée demandait à être confiée derechef à des mains nobles et expertes. On en chargea Nicanor, fils de Patrocle, naguère ami d'Épiphane et éléphantarque, devenu l'ami intime de Démétrios Ier dont il avait à Rome favorisé l'évasion et créé par lui « prince illustre ». Les Juifs l'ont regardé comme un grand ennemi de leur race et décoré de l'épithète de « triple scélérat » [2].

1. I Macc., **7**, 10-25; II Macc., **14**, 6. *Antiq.*, XII, 393-402. *RB.*, 1924, 373. *GP.* II, 284.
2. II Macc., **8**, 34; **15**, 3. Cf. POLYBE, XXXI, 14 (22) *Antiq.*, XII, 402; II Macc., **14**, 12, 39; I Macc., 3, 18.

Nommé stratège de Judée, c'est-à-dire gouverneur civil et militaire de la zone troublée, Nicanor allait bientôt atteindre Jérusalem quand il se heurta à un parti de rebelles commandé par Simon Maccabée [1]. Néanmoins, comme Bacchidès, Nicanor compta qu'avec des administrés en armes, il valait mieux transiger que sévir. Il leur envoya trois députés, Posidonios, Théodotos et Mattathias, dont l'un au moins représentait le parti d'Alcime. Au reçu de leurs doléances, un traité fut élaboré, porté à la connaissance des troupes et sanctionné par les deux chefs, au cours d'une entrevue en plein air. Judas, craignant de tomber au pouvoir de Nicanor, en fut quitte pour la peur, car la conférence fut en harmonie avec l'accord qui en était le sujet. La bonne volonté du général syrien se manifeste en particulier dans le renvoi des masses de gens qui l'avaient suivi à Jérusalem pour dépecer le parti maccabéen. Judas lui aurait plu par son caractère loyal et ses aptitudes militaires. Admis dans son intimité, il aurait profité de l'accalmie pour fonder un foyer et jouir de la vie.

Mais Alcime fut alerté. Muni d'une copie de la convention passée entre le général et le rebelle, il s'en fut voir Démétrios et lui montra comment Nicanor agissait contrairement aux intérêts de l'État. Il avait inscrit Judas comme candidat à la première place vacante dans le rang des *amis* du roi. Aussitôt, le Maccabée courtisan vêtu de pourpre et décrochant la tiare de grand prêtre avait traversé l'imagination d'Alcime. Ce cauchemar intolérable devait se dissiper au souffle de la réalité. Judas, ennemi de l'État, ne méritait que la mort. Ordre parvenait de la chancellerie royale à Nicanor d'avoir à envoyer immédiatement à Antioche Judas chargé de chaînes.

Déplorant d'avoir à déchirer son traité, Nicanor tergiversa et se contenta d'abord à montrer de la froideur envers son allié. La difficulté consistait à trouver un expédient qui permît d'enlever et d'expédier Judas sans ameuter ses compagnons. Au cours des délais consacrés à cette préméditation, le prévenu se douta du danger et disparut. Nicanor descendit peu après de l'Acra au temple afin d'assister au sacrifice qu'on offrait suivant l'usage pour le roi. Plusieurs prêtres et quelques notables se détachèrent de l'assistance groupée autour de l'autel des holocaustes dans le parvis d'Israël pour saluer le gouverneur. Le fait d'être accueilli hors du parvis était de nature à indisposer Nicanor déjà irrité de la fuite de Judas. Alcime n'avait

1. Cet épisode d'avant-garde à Dessau doit appartenir au combat de Capharsalama déplacé par I Macc., **7**, 31, où Judas se signale assez pour incliner Nicanor à des propositions pacifiques. II Macc., **14**, 18.

pas encore fait disparaître la clôture qui empêchait la fusion entre Juifs et étrangers. Aux avances des sacrificateurs Nicanor répondit durement : « Si vous ne me livrez pas Judas enchaîné, je raserai au niveau du sol ce sanctuaire de Dieu, je détruirai l'autel et j'élèverai ici un temple magnifique à Dionysos. » Le gouverneur commettait la même erreur que Bacchidès en injuriant des sujets au moment où ils témoignaient de leur loyalisme, car à son injonction il ajoutait des moqueries sur les costumes et les rites et des profanations. Sa menace laissait entrevoir un retour à la politique violente du règne d'Épiphane. Un zélote irréductible et très influent du nom de Razi se donna la mort plutôt que de tomber entre des mains païennes.

Tandis qu'une grande émotion secouait la ville, Nicanor se rendit à Bethoron pour aller au-devant d'une armée qui lui arrivait de Syrie. En un clin d'œil, Judas, sans cesse aux aguets sur les confins de la Gophnitique, saisit l'occasion de prendre comme dans un filet ce dangereux ennemi. En établissant ses 3.000 hommes sur la hauteur d'Adasa il se trouvera prêt à tomber sur l'armée de Nicanor au moment où, gagnant Jérusalem, celle-ci sera endiguée par les pentes qui enserrent la voie aux abords du Khirbet ʿAdaseh à 8 kilomètres au nord de la ville sainte. En effet, dès que la tête de la colonne où marchait le général en chef se fut engagée dans le passage, la troupe de Judas fondit sur elle et Nicanor tomba dans la mêlée. A cette vue, le reste des Syriens prit la fuite et poursuivi dans la direction de Gézer, à 35 kilomètres du champ de bataille, laissa de nombreux cadavres sur la route. Les maccabéens recueillirent un riche butin et enlevèrent la tête et la main droite de Nicanor. Ces trophées furent placés près de Jérusalem, par dérision, dans une attitude de menace en face du temple. On institua une fête annuelle pour commémorer cette victoire qui venait de dissiper toutes les inquiétudes d'un peuple au sujet de l'existence du temple et de sa liberté religieuse le 13 Adar 151 de l'ère des Séleucides auquel correspond le 17 ou le 27 mars 160 avant J.-C. [1].

3. Rapports de Judas Maccabée avec les Romains.

Les Palestiniens à qui la destinée a refusé le don de l'autonomie ont toujours soupiré après la venue d'une puissance forte quoique lointaine qui les délivrât du maître actuel dont ils étaient vite fati-

1. I Macc., 7, 26-50; II Macc., 14, 15-15, 37. Le second livre des Maccabées écrit en faveur de la sainteté du temple de Jérusalem et sa préservation providentielle s'achève sur cet épisode. Cf. *Antiq.*, XII, 402-412. *RB.*, 1924, 377 ss.

gués. La rumeur conférait à la puissance désirée des traits si aimables que les prétendus opprimés se forgeaient une félicité qui les faisait pleurer de tendresse et voir tout en noir dans la situation présente. L'immixtion des Romains dans les affaires de Syrie et d'Égypte avait déjà révélé aux deux côtés du Jourdain l'existence d'un peuple sans roi qui avait réussi, disait-on, à soumettre les nations de l'Occident, Carthage, les monarchies balkaniques et les cités grecques. La protection des petits États et des nations faibles contre les grands royaumes du Levant, l'encouragement accordé aux rébellions des satrapes contre leur roi ajoutaient des rayons à l'auréole d'une politique dont le réalisme échappait à l'esprit du vulgaire qui ne réagit que sous l'action de la passion du moment. L'insolence et les rigueurs des consuls de Rome à l'égard des monarques hellénistiques et la complaisance du Sénat pour les nobles révoltés contre Démétrios Ier étaient évidemment les plus beaux titres de gloire de la République aux yeux des Juifs dévots qui avaient en horreur la civilisation grecque. Cette antipathie est certainement pour une bonne part dans l'éloge dithyrambique que contient le chapitre VIII du premier livre des Maccabées. Une antithèse y est latente : le Grec, malgré le déploiement de ses forces, est toujours battu, il a des tendances anarchiques, et perd son indépendance, il aime la pompe extérieure, il est fourbe dans les négociations, il trahit son serment, en un mot il n'a rien de bon. Le Romain a toutes les qualités, il est puissant, invincible, méthodique, ferme dans son administration, simple dans son extérieur, fidèle à sa parole et à ses amitiés, sûr pour ses protégés, redoutable à ses adversaires. Autant de raisons capables de solliciter le parti maccabéen à passer de leur côté pour échapper à la suzeraineté séleucide. Il est donc possible qu'au moment où Judas se rendait compte de son isolement, la rumeur bienfaisante l'ait incité à embrasser une politique d'où pourrait sortir le salut. Si pourtant il pensait arriver rapidement à des résultats tangibles, il se trompait. Tant que Rome ne trouvait pas son intérêt à débiliter un État, les éléments séparatistes devaient s'armer d'une longue patience que le Sénat endormait par une succession de pièces diplomatiques qui le dispensait de s'engager dans des conflits armés. La menace que constituait à l'égard d'un souverain un traité d'alliance entre le peuple romain et une partie de ses sujets, a pu dans la suite être considérée comme la garantie d'une indépendance pour cette partie. C'est ainsi que demande à être interprétée cette information de Justin : « Les Juifs, s'étant détachés de Démétrios et ayant sollicité l'amitié des Romains, furent les premiers de tous les Orientaux à recevoir la liberté, car alors les

Romains disposaient libéralement d'un bien qui ne leur appartenait pas [1]. »

Que Judas se soit adressé au Sénat peu après l'avènement de Démétrios Ier, c'est ce qu'on peut inférer de la lettre de recommandation de Caius Fannius, consul en 161 avant notre ère ayant pour but de faciliter le passage des ambassadeurs juifs à travers le territoire de Cos au retour de leur mission à Rome [2]. Le chef de la légation envoyé par Judas à Rome était Eupolème dont le père, nommé Jean, avait obtenu d'Antiochos Épiphane des franchises pour ses compatriotes que les novateurs s'étaient empressés d'abolir. D'Eupolème lui-même il reste quelques fragments d'une histoire des rois de Judée [3]. Les Maccabées étaient bien aises d'avoir à leur disposition un homme à qui la langue grecque était aussi familière que l'hébreu. Il appartenait à la famille sacerdotale d'Accos qui au retour de la captivité eut à rechercher ses titres généalogiques. Son compagnon Jason avait pour père un Éléazar, sans doute le savant docteur de la loi qui refusa, au prix de sa vie, de suivre ses amis dans leur adhésion à l'hellénisme. Les envoyés demandèrent au Sénat au nom de Judas Maccabée et du peuple juif de conclure un traité d'alliance et de paix avec le peuple romain. La pétition accordée, un sénatus-consulte fut rédigé dont une copie devait être expédiée en Judée tandis que l'original gravé sur des tables d'airain fut placé au Capitole. Le texte de ce document est conforme aux actes de ce genre passés entre les Romains et les états grecs et l'on en a comme une réplique dans l'*oequum foedus* de 105 avant J.-C. retrouvé dans l'île d'Astypalée, l'une des Sporades [4].

On éprouve quelque surprise à constater que ce traité judéo-romain n'exerce absolument aucune influence sur la suite des événements. Il n'est pas invoqué par Démétrios comme motif de la reprise des hostilités, ni par Judas comme garantie d'immunité vis-à-vis du roi de Syrie. C'est la mort de Nicanor et la défaite de son armée qui provoquent le nouvel envoi de Bacchidès et d'Alcime en Judée. Les Romains

1. Epitomé de Trogue-Pompée, XXXVI, 3, 9. Si l'on s'appuie sur II Macc., **11**, 34 ss, les relations entre Juifs et Romains auraient débuté dès 165 av. J.-C. Quant à la date des tractations avec Judas, rien n'oblige à les bloquer entre la mort de Nicanor et le retour de Bacchidès que sépare un intervalle assez court tandis que le seul voyage à Rome fut très long. I Macc., **7**, 50; **8**, 18 (19).

2. *Antiq.*, XIV, 233. NIESE, *Festschrift für Noeldecke*, II, 817, attribue le document à Fannius Strabo qui fut consul en 593 de Rome = 161 av. J.-C.

3. SCHUERER, III, 474 ss.

4. *CIG.*, n° 2485. TAUBLER, *Imperium Romanum*, I, 239 ss. I Macc., **8**, 17-32; *Antiq.*, XII, 415-419.

n'ont pas remué le petit doigt pour empêcher Judas Maccabée d'être finalement défait et tué sur le champ de bataille, si tant est qu'ils aient eu connaissance de cette péripétie d'une guerre intestine.

4. Bacchidès et Alcime. Mort de Judas Maccabée.

La situation étant revenue au point où elle se trouvait à l'avènement de Demétrios, Bacchidès ramène Alcime en Judée. En route, une opération s'impose en Galilée pour réduire une poignée de rebelles s'abritant dans les cavernes fortifiées, distribuées en étages et reliées entre elles par des escaliers taillés dans une roche presque verticale, proche d'Arbèles aujourd'hui Khirbet Irbid non loin du lac de Tibériade à la hauteur de Magdala. Repaire de brigands sous Hérode, refuge des Juifs sous Vespasien, ce fameux site sera décrit plus tard par l'historien Josèphe[1]. Au mois de Nisan de l'an 160 avant J.-C. le général et le grand prêtre arrivaient à Jérusalem. Mais aucune mesure stable ne pouvait être prise en cette ville et dans le reste du pays tant que Judas tenait la campagne avec sa colonne mobile. Après avoir séjourné probablement à Eleasa près de Bethoron, la troupe juive était venue se grouper aux abords de Berzetho ou Birzeit en Gophnitique, ou, avec plus de vraisemblance, au territoire de Ramallah. A cette nouvelle, Bacchidès vint se poster en face, à Bereth, aujourd'hui el-Bîreh à 16 kilomètres au nord de Jérusalem sur la route de Naplouse[2]. Son armée est nombreuse. L'inquiétude gagne le camp de Judas, on n'envisage aucun secours du dehors, les Juifs n'étant pas lésés par une puissance étrangère et ayant l'air de rebelles traqués par la police. La désertion devient contagieuse. De 3.000 le nombre des combattants tombe à 800. Le Maccabée persiste néanmoins à vouloir se battre, même sans espoir de succès. C'est en vain que ses partisans l'en dissuadent, persuadés que ce coup de désespoir sera la ruine de leur cause. La discussion venait à peine de prendre fin que l'armée syrienne s'avançait en ordre de bataille. Prise à partie par Judas l'aile droite est bousculée et mise en fuite. Les Juifs la poursuivent dans la direction ouest jusqu'au point où la montagne se fond dans le pays bas[3]. L'aile gauche syrienne restait au contraire maîtresse de tous ses moyens. Elle se précipita à la suite des Juifs qui, bloqués finalement par derrière et par devant, furent taillés en

1. *RB.*, 1924, 380. *GP.*, I, 439; II, 249.
2. I Macc., **9**, 1-5; *Antiq.*, XII, 420-426. *RB.*, 1924, 380 s.
3. I Macc., **9**, 15. La leçon *Azôtos* est due à une confusion entre l'hébreu *aʿdôd* et *aʿédôth* « pied de la montagne » qui est le vrai texte comme l'a reconnu Grimm après Michaelis. Cf. YEIVIN *BJPES.* 1941 p. II. *RB.*, 1924, 386 s. est à rectifier.

pièces. Judas Maccabée tomba en combattant. Ses compagnons réussirent à s'échapper.

Maître du champ de bataille, Bacchidès devenait le possesseur des dépouilles de la bande des rebelles et du corps de leur chef. Pour récupérer le cadavre, Simon et Jonathas sont dans l'obligation de traiter avec le vainqueur. Les deux frères ont pu à cette occasion promettre de ne pas continuer la lutte et de contribuer à la pacification du pays. Ce ne sera en effet que sur les prières instantes des amis de Judas qu'ils consentiront à prendre la tête du parti après une retraite qui sans cela aurait peut-être été définitive dans leur domaine de Modîn où ils avaient enseveli le corps de Judas leur frère [1].

5. Bacchidès et Jonathan. Mort d'Alcime.

La mort de Judas Maccabée succédant à la défection de la plupart des insurgés paraissait anéantir l'œuvre inaugurée par Mattathias. Quand on considère les calamités qui vinrent ensuite assaillir les débris du parti national, disette, dénonciations, poursuite et châtiments, on se demande comment, sans un dessein providentiel, ce parti eût réussi à renaître de ses cendres et à se poser de nouveau en adversaire résolu d'une politique soutenant les renégats toujours opposés à la renaissance des obligations mosaïques et voulant imposer un grand prêtre compromis avec eux. L'excès des vexations réalisa ce qu'un régime tolérant aurait peut-être empêché : le groupement des gens pieux sous l'autorité d'un chef et la revendication de l'indépendance. La défection devant un ennemi supérieur en nombre et en armement n'avait pas été pour tous un désistement. Révoltés du triomphe insolent des transfuges appuyés par Bacchidès et Alcime, un certain nombre revinrent de leur stupeur et comprirent qu'il valait mieux faire confiance, malgré tout, à la famille sacerdotale de Modîn que s'épuiser en des plaintes stériles et des efforts isolés. Ils s'adressèrent à Jonathan, le cinquième des fils de Mattathias, lui offrant la direction du mouvement séparatiste. Jonathan, selon Josèphe, répondit qu'il était prêt à mourir pour eux, et comme on ne le jugeait en rien inférieur à son frère Judas, il fut choisi pour général [2]. Le rôle de stratège revendiqué par le nouveau chef était un défi porté à l'autorité de Bacchidès qui seul jouissait du droit de pourvoir aux charges publiques, ce dont il venait de s'acquitter en confiant l'administration de la Judée aux « impies ». L'audace de Jonathan méritait

1. I Macc., **9**, 6-21. *Antiq.*, XII, 426-434.
2. *Antiq.*, XIII, 1-6.

la mort exigée en outre par la tranquillité du pays. Il fallait donc se résigner pour vivre à reprendre la vie errante des proscrits.

La montagne et la Séphéla ayant en masse reconnu Alcime comme tête du sacerdoce, le désert offrait le seul refuge qui laissât le temps d'envisager l'avenir et garantît contre un encerclement insidieux. Rien de plus facile à une troupe aux aguets que de se dérober à une poursuite par les croupes dénudées et les ravins arides qui descendent de Teqo'a à la mer Morte. Les nombreux replis de terrain qui sillonnent la contrée se prêtent à une petite guerre de cache-cache dont nous avons une image dans le chassé-croisé de David et de Saül au désert d'Engaddi. La question vitale de l'eau y fut résolue par Ozias lorsque ce roi, possesseur de grands troupeaux, fit élever des tours et creuser des citernes dans cette solitude. C'est l'une de ces installations rustiques qui retint Jonathan et ses compagnons à la citerne Asphar qui subsiste aujourd'hui à 5 kilomètres au sud de Teqo'a au Khirbet Bîr ez-Za'faran non loin de l'oratoire du Cheikh Aḥmad Abou Safar. De là il était loisible de communiquer secrètement avec les partisans du Sud judéen[1].

Pour garder la liberté de ses mouvements, la colonne volante du désert évita de traîner avec elle le butin et les bagages que possédait le parti maccabéen. Comme la montagne ne présentait pas d'abri sûr, le chef jugea prudent d'expédier tous ces *impedimenta*, qui étaient considérables, à l'est du Jourdain, sous la direction de son frère Jean, décoré pour la circonstance du titre d'higoumène ou « conducteur du peuple », femmes et enfants faisant avec les non-combattants partie du convoi. Si les Juifs avaient compté sur les Nabatéens pour conserver ce dépôt jusqu'au retour des jours heureux, le goût inné de ces populations pour la razzia et l'appât d'un riche butin apportèrent un cruel démenti à cette confiance. Les fils de Jambri ou « benê Ya'amri » sortant à l'improviste de Madaba font main basse sur la caravane et massacre son chef.

La nouvelle d'un riche mariage qui devait avoir lieu dans cette tribu fournit à Jonathan et à Simon l'occasion de venger la mort de leur frère. Après avoir franchi la vallée du Jourdain, ils vinrent avec leurs hommes se mettre en embuscade entre Madaba et un domaine du nom de Nadabath appartenant à un Moabite opulent. Au moment où le cortège de l'époux s'avançait au son des instruments et des acclamations usuelles au-devant de l'épouse accompagnée de présents de grande valeur, les embusqués surgirent, semèrent la mort

1. I Macc., 9, 23-33. *RB.*, 1925, 195 ss, *GP.*, I, 436; II 478.

dans les joyeux cortèges et se retirèrent chargés de dépouilles appréciables [1]. Ils avaient hâte de regagner la Palestine de crainte que les Arabes accourant en force ne les acculassent au Jourdain. L'opération n'alla pas sans encombre, car, si les Arabes non revenus de leur stupeur laissèrent échapper les Juifs, ceux-ci eurent affaire à Bacchidès campé dans le Ghôr pour s'opposer au retour de la bande des insurgés. Dissimulé dans quelque fourré de la rive gauche, le général syrien semble s'être démasqué quand Jonathan et les siens cherchaient un endroit guéable sur le cours inférieur du fleuve. Bacchidès lui-même veut empêcher Jonathan d'arriver au bord du Jourdain, mais une vive résistance l'oblige à se rejeter en arrière. Aussitôt les Juifs de se jeter à l'eau et de passer sur la rive droite. Pendant qu'ils regagnent leurs quartiers désertiques, Bacchidès, renonçant à les poursuivre, repasse à loisir le fleuve avec les dépouilles abandonnées par l'adversaire et remonte à Jérusalem [2].

Vu leur petit nombre et leur manque de ressources, les effectifs de Jonathan étaient peu redoutables et se voyaient condamnés au repos. Pour prévenir un soulèvement plus étendu, Bacchidès se mit à élever tout à loisir autour de la Judée une ceinture de forteresses destinées à recevoir des troupes et des dépôts de vivres. Les Juifs du parti grec pourraient, en cas de guerre civile, trouver là un refuge. L'opération rappelait celle que Roboam exécuta autour de son royaume réduit. Confiant dans la force d'ouvrages qui suppléaient une armée permanente, Bacchidès se disposa à gagner Antioche où l'appelait la gestion de la vaste région qui lui était confiée et dont les limites dépassaient de beaucoup celles de la Palestine.

La série des fortins laissés par lui dans ce pays intéresse plus particulièrement cette histoire. Celui de Jéricho bloquait la montagne à l'est, tandis que celui d'Emmaüs commandait la voie de pénétration à l'ouest, au point où la montagne commence à s'élever. A Bethoron, situé sur cette voie, un poste se trouvait en bonne situation pour surveiller la région de Modîn, le pays des Maccabées, et contribuait à garder l'accès de la Judée du côté de l'occident. Vers l'aboutissement à la ligne de crête d'un vieux chemin montant de Jéricho par Michmas et ʿAï, la restauration des remparts de Béthel avait son importance. A la lumière des fouilles de 1934, on voit que le travail de Bacchidès a dû être nécessité par la destruction du bourg pendant les troubles contemporains d'Antiochos Épiphane qui auraient clos

1. I Macc., **9**, 34-42. *Antiq.*, XIII, 7-11; 18-21. Le récit de la vengeance est déplacé par Josèphe. *RB.*, 1925, 200. *GP.*, II, 394. Voir notre commentaire.

2. I Macc., **9**, 43-49. *Antiq.*, XIII, 12-17.

la première phase hellénistique datée grâce aux monnaies ptolémaïques et séleucides recueillies en ce lieu. La seconde phase inaugurée par Bacchidès a pour témoins quelques autres médailles séleucides à partir d'Antiochos Sidétès, suivies de pièces juives allant de 125 à 70 avant J.-C.[1]. A Thamnatha, position remarquable à 16 kilomètres au nord-ouest de Béthel, sur le chemin unissant Birzeit à la région de Modîn, l'établissement d'une forteresse assurait le maintien de l'ordre en Gophnitique[2]. Pharathon (Far'atha à 12 kilomètres au sud-ouest de Naplouse) et Tephon, la Tappouaḥ de Josué 12, 17, au-dessus de la source de Yasouf, formaient deux postes avancés vers le nord en une zone où des conflits entre Samaritains et Judéens étaient à prévoir[3]. Pour l'instant, les garnisons occupant toutes ces places comptaient nombre de Juifs ralliés à la cause d'Alcime et du roi, prêts à sévir contre les perturbateurs de la paix. Au cas où ces places viendraient à céder, il restait au service du roi Bethsour, Gazara et l'Acra, refuges de tout premier ordre. Quand, en effet, les garnisons lâcheront les bicoques restaurées par Bacchidès, les contempteurs de la loi trouveront un abri à Bethsour; quant à l'Acra et à Gazara, elles résisteront encore dix-huit années à la vague asmonéenne.

Les fouilles de Bethsour en 1931 ont mis en évidence le deuxième état de la forteresse qui mesure 30 mètres sur 35, succédant à la construction de Judas ou de Lysias. Bacchidès y a repris le roc pour l'assiette de son œuvre[4]. Gazara ou Gézer, de son côté, garantissait la Séphéla, objet des convoitises du clan maccabéen. Plusieurs tours rondes constatées dans l'enceinte de Gézer seraient dues à l'entreprise du général syrien. Les fouilles de 1902 à 1909 ont révélé des traces nombreuses et profondes de la vie hellénistique dans cette ville : outils agricoles, ustensiles de ménage, objets de luxe, jouets, armes de fer et de bronze, vases et poids, tables d'offrande, autels votifs, statuettes de divinités, constructions avec arcades, tombeaux taillés, etc. Les anses à estampilles rhodiennes s'y trouvèrent en quantité. L'inscription d'un autel votif y mentionne la victoire d'Héraclès et le nom du dédicant Eunélos. Le nom de Sosipatros (qui fut porté par un des satellites, de Judas Maccabée) figure sur un poids avec sa fonction d'agoranomos[5].

En mai 159, Alcime fit abattre au Mont-Sion le mur du parvis inté-

1. Albright, *BASOR.*, nos 55 s. I Macc., **9**, 50-53. *Antiq.*, xiii, 12-17.
2. *GP.*, II, 481 s.
3. *GP.*, II, 409, 475; *RB.*, 1925, 206 ss *ZDPV.*, 1924, p. 13.
4. *BASOR.*, no 43 (1931).
5. S. Magalister, *The excavation of Gezer*, I, 256; II, 276 s.; 351-364, 410.

rieur qui séparait la cour des Gentils de l'esplanade réservée aux seuls Juifs. Que le but ait été la suppression de toute barrière entre circoncis et incirconcis ou l'érection de nouveaux portiques plus en harmonie avec l'art grec qui envahissait l'Orient, la mesure parut sacrilège de ce qu'elle s'attaquait à l'œuvre des prophètes, sans doute à quelque mauvaise bâtisse élevée à la hâte au retour de l'Exil sous l'œil d'Aggée et de Zacharie. La mort ne permit pas au grand prêtre de réaliser ses desseins. Le parti-pris du chroniqueur maccabéen de dénaturer les actes de l'Aaronide présente, il va sans dire, ce contre-temps comme un châtiment du ciel[1].

Jugeant sa présence en Judée désormais inutile puisque sa mission était de soutenir Alcime et qu'un réseau de postes fortifiés assurait le bon ordre, Bacchidès reprit la route d'Antioche avec une confiance dans la paix d'autant plus grande qu'il laissait Alcime sans successeur et supprimait, pensait-il, la cause principale du conflit. La tranquillité eût régné plus de deux ans sans le désir d'en finir une fois pour toutes avec les réactionnaires que les hellénisants voyaient désarmés et revenus à une vie paisible. A l'encontre de son frère Judas, Jonathan, d'un caractère souple et temporisateur, veillait à ne pas indisposer ses compatriotes par des rigueurs, ni à s'aliéner Antioche par des conquêtes. Sous sa direction, le parti religieux et national espérait gagner du terrain sur les libéraux privés de leur chef, évitant de fournir aux garnisons laissées dans le pays tout prétexte à intervention et à répression. Les chefs du parti asmonéen vivaient groupés autour de Jonathan que les circonstances mettaient à la tête de la religion. Aussi bien, des émissaires s'en furent-ils suggérer à Bacchidès l'idée de capter en une seule nuit comme dans un filet le reste de la famille de Mattathias et ses amis. Détruire les dernières racines de la sédition sans risquer un conflit armé sourit au gouverneur qui voulut néanmoins laisser aux Juifs remplissant des fonctions en Judée le plaisir de mener leur complot à bonne fin. Lui-même arrivait avec des troupes pour tenir en respect le menu peuple et réorganiser le pays au gré du parti royal débarrassé désormais de tout gêneur.

La police secrète des Asmonéens sut éventer le complot et découvrir le nom des fonctionnaires qui en étaient les instigateurs. Une cinquantaine d'entre eux furent appréhendés et mis à mort. Nouveau cas de guerre qui mettait un terme à l'intermède pacifique de deux ans et

1. I Macc., **9**, 50-56. Josèphe place la mort d'Alcime (XII, 413) sous Judas Maccabée, désordre qui provient d'une chronique légendaire qui confère le souverain sacerdoce à Judas en 160 et à Jonathan quatre ans après la mort de Judas. Voir notre Commentaire sur **10**, 21.

obligeait Jonathan et Simon à reprendre leur existence de proscrits et la lutte pour leur sécurité. Au lieu de s'enfoncer dans le désert jusqu'à la citerne d'Asphar, le chef juif préfère se tenir sur les bords et plus proche de Jérusalem afin de ne pas perdre contact avec ses adhérents restés dans la montagne. Il relève les ruines d'une localité sise sur une hauteur à quelque distance à l'est-sud-est de Bethléem. Son nom ancien était Bethbassi, son nom actuel est Khirbet Beit Ba-sa. Tandis que Simon tient tête à Bacchidès dans cette place, Jonathan guerroie contre les Odomèra et les Phasiron, tribus nomades du désert de Juda, capables de prêter main-forte au général représentant le pouvoir légitime. Une fois soumis, les Bédouins sont enrôlés afin de débloquer Bethbassi. Bacchidès se trouve bientôt immobilisé entre les bandes de Jonathan et une vigoureuse sortie de Simon. L'avortement de son entreprise le plonge dans le marasme. Fâché d'avoir été lancé en pareille aventure, il se retourne contre les Juifs hellénisants qui l'ont conseillé et en exécute un bon nombre. L'habileté de Jonathan se hâte de mettre à profit les dispositions défavorables de Bacchidès à l'endroit de ses adversaires. Un traité conclu avec le chef asmonéen, soulage le Grec de sa bile et le venge de l'étourderie de ses alliés. Il s'engage à ne lui faire aucun mal tant qu'il vivrait et à lui rendre tous les prisonniers de son parti. Rentré à la capitale, il disparaît de la scène de l'histoire.

Cependant le chef asmonéen s'installait à Michmas, célèbre par un exploit de Jonathan, fils de Saül, à 12 kilomètres au sud de Béthel. C'est de là qu'était parti le signal de la longue lutte de Saül contre les Philistins. En conséquence, le fils de Mattathias s'arroge-t-il, sinon le pouvoir royal, ce qui eût été d'une extrême imprudence, du moins les prérogatives d'un juge d'antan dirigeant le peuple et le libérant de l'oppression. Le peuple, c'était alors le nombre des Israélites demeurés fidèles à la loi. qui, par le fait de la disparition d'Alcime, se multipliait autour du nouveau *šophet* qui se montrait redoutable aux prévaricateurs [1].

1. I Macc., **9**, 57-73. *Antiq.*, XIII, 22-34. *RB.*, 1925, 211-216. *GP.*, II, 269, 386.

CHAPITRE IX

D'ALEXANDRE BALAS A ANTIOCHOS VI DIONYSOS

I. — Alexandre Balas et l'ascension de Jonathan.

1. Opposition à Démétrios I Soter.

Les embarras dynastiques en Syrie allaient servir Jonathan au mieux de ses intérêts et lui permettre d'exercer cette souplesse et cette habileté naturelle qui étaient son partage. Le moment approchait où le simple jeu des événements l'amènerait de Michmas, sa résidence autorisée, à Jérusalem d'où l'autorité royale le tenait éloigné. En attendant, ses affidés se livrant à la chasse des renégats travaillaient au retour des transfuges et à l'établissement de la prépondérance asmonéenne sur la Judée. Et voici que le seul homme capable d'endiguer cet empiétement, Démétrios Ier Soter, combattu par un concurrent que soutiennent les rois du voisinage et le sénat de Rome, tombe dans un isolement complet. Ses sujets eux-mêmes, mécontents de ses manières hautaines et misanthropiques, commencent à faire défection dès que l'aventurier Alexandre Balas s'est emparé de Ptolémaïs. Beaucoup plus que ses défauts, c'était les qualités du souverain, la fermeté dans les décisions, le courage du soldat qui avaient contribué à susciter contre Démétrios Ier l'animosité de Ptolémée Philométor, d'Attale II de Pergame, d'Ariarathe V de Cappadoce non moins que la défaveur de Rome intéressée comme les voisins à la décomposition de l'empire séleucide.

Avec un homme de paille tel que Balas dit Alexandre, tous les espoirs au contraire étaient permis. Les Juifs comprirent aussi qu'il y avait tout à gagner à miser sur ce cheval amené inopinément sur le champ de course et dont la valeur était faite surtout de l'impopularité de son concurrent. C'est pourquoi les auteurs israélites et peut-être aussi Strabon, ont maintenu à Balas la qualité de fils d'Antiochos Épiphane en face des historiens de la gentilité qui le tiennent pour un individu de basse extraction et d'origine incertaine. On est porté

à estimer la valeur des gouvernements et des princes suivant les avantages qu'on en retire beaucoup plus que d'après leurs mérites intrinsèques. Il est à noter, en tout cas, le retour d'opinion qui conduit le Judaïsme à prendre fait et cause pour un bâtard vrai ou supposé de l'Adversaire par excellence, Antiochos Épiphane [1].

Le jeune homme de Smyrne qui se donnait pour un fils d'Épiphane, ayant, paraît-il, les traits d'Antiochos V Eupator, fut mandé à Pergame par Attale II qui le revêtit des insignes royaux et l'envoya en Cilicie, sur les frontières syriennes pour être une menace à l'adresse de Démétrios. Pendant ce temps, l'ancien ministre des finances d'Antiochos Épiphane, Héraclide, qui avait à venger la mort de son frère Timarchos, réussit à faire reconnaître par le sénat romain durant l'hiver de 152-153 les droits prétendus de Balas à la couronne de Syrie. Voyant sa perte décidée, Démétrios fit partir deux de ses fils pour Cnide avec des réserves d'argent et se prépara à défendre son trône. Son rival convoyé par la flotte égyptienne aborda la Syrie par mer et prenant pied à Ptolémaïs, s'établit d'abord en cette ville en l'an 160 des Séleucides qui, selon le comput oriental a commencé le 14 avril 152 avant l'ère chrétienne [2].

Loin d'être un obstacle au nouveau compétiteur, la Palestine ne demandait qu'à l'accueillir autant par antipathie à l'égard de Démétrios que par amour du changement, le changement qu'elle se figure gros d'avantages longtemps caressés d'avance. Elle se présentait donc comme une base d'attaque sûre contre la Syrie que défendaient les forces de Démétrios. Celui-ci tenta de dérober à son compétiteur l'appui palestinien en ralliant Jonathan à sa cause par d'importantes concessions. Le condottiere asmonéen recevait l'autorisation de forger des armes et de lever des troupes. Le roi le traitait en allié sur lequel il pensait compter en ces heures critiques et, pour preuve de sa confiance, ordonnait de relâcher les otages internés dans la citadelle de Jérusalem.

Grande fut la stupéfaction en sens divers parmi le public juif à la lecture de la lettre royale donnée à Jérusalem par Jonathan en personne tant au peuple qu'aux gens de l'Acra. La Fortune étant capricieuse (Démétrios Soter avait introduit la *Tychè* dans la numismatique séleucide), l'Asmonéen se hâta de mettre à profit la condescendance d'un roi placé en telle situation qu'il ne pouvait rien refuser; c'était autant de pris sur l'ennemi. Non content de recouvrer les otages, il

1. Liv., *Epit.*, 52. Appien, *Syr.*, 67. Justin, xxxv, 1, 6.

2. Polybe, xxxiii, 15, 18. Diodore, xxxi, 32. *FGH.*, II, p. xii s. *Antiq.*, xiii, 35-46. Babelon, *Les rois de Syrie*, p. cxxiii, 108. Bevan, *CAH.*, viii, 523.

fortifiait le Mont-Sion, centre de ralliement et de résistance, au moyen d'un mur de pierres de taille enveloppant toute l'esplanade du temple qui, depuis dix ans, demeurait sans défense; il entreprenait de relever les quartiers de la ville ruinés sous Jason et Ménélas. Depuis ces travaux, le temple devenait le *réduit* de la place-forte de Jérusalem qui exigera un siège spécial dans chacune des guerres futures. Ne se sentant plus garantis par l'autorité supérieure, les garnisaires désertaient les postes où les avait placés Bacchidès, mais Bethsour et l'Acra conservèrent leur garnison où les transfuges et les apostats tenaient beaucoup de place. Ceux qui craignaient le voisinage de Jonathan se réfugièrent à Bethsour [1].

2. Jonathan devient grand prêtre.

Les premières rencontres entre les armées de Balas et de Soter furent favorables à ce dernier. L'usurpateur aux abois se tourna à son tour vers Jonathan en passe de devenir le personnage le plus important de la Palestine. Que ses partisans aient communiqué à Balas les propositions de Démétrios auxquelles il ne manquait que la dignité de grand prêtre si l'on tenait à voir la balance pencher en faveur de celui qu'ils tenaient pour un rejeton d'Antiochos Épiphane, cela est suggéré par le premier livre des Maccabées (10,15 s.). La réponse est fille de la demande. Le roi Alexandre écrivit à « son frère » Jonathan. Apprenant combien il était puissant et désireux d'être son ami, il l'instituait grand-prêtre de sa nation et lui conférait le titre « d'ami du roi » qui donnait un rang à la cour. La tunique de pourpre et la couronne dorée octroyées aux grands prêtres des divers cultes dans les cités accompagnaient le billet du nouveau roi. En la fête si populaire des *Souccoth* ou des Tabernacles de l'an 160 des Séleucides (octobre 152 avant J.-C.), Jonathan, revêtu des ornements pontificaux, apparut au peuple pour la première fois dans l'exercice de ses fonctions. Ainsi prenait fin la vacance de sept ans depuis la mort d'Alcime. Au point de vue généalogique les titres des Asmonéens à la souveraine sacrificature étaient loin de valoir ceux d'Alcime [2]. Ils étaient de même nature que ceux de la famille Bilga, dont Jason, Ménélas et le suppléant Lysimaque tiraient leur origine. Pris dans la caste sacerdotale, ces candidats recevaient l'investiture de la volonté royale, suivant la constitution de l'empire. Dans le cas de Jonathan, la condition assez louche de son patron empêche sa promotion d'être reluisante. Aux

1. I Macc., **10**, 1-14.
2. Sinon les Asidéens ne se seraient pas tant pressés de le reconnaître.

yeux des dissidents de tendance grecque l'intervention de l'État suffisait à légitimer le choix et à l'imposer, ce qui, en l'occurrence, ne devait pas leur plaire. Quant aux Asidéens, leur adhésion fut-elle sans réserve? c'est ce qu'on peut se demander à raison de l'attitude subséquente des Pharisiens, héritiers de leur parti, contestant la valeur de ce pontificat sous Jean Hyrcan. Mais les partisans du salut de la nation par les seuls Asmonéens auraient-ils accepté le protocole réduit par Welhausen à la formule : « Jonathan grand prêtre par la grâce d'Alexandre Balas? » Non, car leur porte-parole, l'auteur du *Livre des Jubilés*, reconnaît à l'éminence même de la race de Lévi un droit sacré au pouvoir et au pontificat : « Tes fils seront princes et juges et chefs de toute la race des fils de Jacob; ils proféreront la parole du Seigneur en droiture et ils prononceront tous ses jugements en droiture. Et ils déclareront mes voies à Jacob et mes sentiers à Israël. La bénédiction du Seigneur sera mise sur leur bouche, pour bénir toute la race du bien-aimé. » Le dernier trait de cet éloge de la lignée des fils de Mattathias marque bien le sacerdoce suprême, le sacerdoce uni au principat ne pouvant être que souverain. *Les Testaments des douze Patriarches* vont si loin dans cette voie qu'on se demande si leur auteur ne transfère pas à la dynastie asmonéenne les droits messianiques de la maison de David. En tout cas, lorsque, après la description des vices effroyables du sacerdoce et une interruption du pontificat, il s'écrie dans un hymne : « Alors le Seigneur suscitera un prêtre nouveau, auquel seront révélées toutes les pensées du Seigneur », c'est évidemment l'exaltation de Jonathan qu'il a en vue comme source d'un sacerdoce dynastique.

3. Mort de Démétrios Ier.

La faveur de Balas se bornait en somme à flatter l'amour-propre de Jonathan et de son parti en lui conférant la dignité de grand prêtre. Démétrios avait le geste plus large en s'adressant à la nation des Juifs comprenant, outre les Asmonéens, les hellénisants et la population du juste milieu qui savait adapter l'observation de la loi à la soumission au gouvernement d'Antioche. C'est à toute la collectivité qu'il offrait l'exemption du tribut, des redevances sur les récoltes et le sel et des dons extraordinaires, qu'il promettait la remise des dettes temporaires durant les fêtes et le droit d'asile pour le temple. L'enrôlement de 30.000 Juifs ayant leurs cadres propres et les mêmes

1. I Macc., **10**, 15-21. LAGRANGE, *Le Judaïsme avant J.-C.*, 120, 126-129.

privilèges que les troupes royales, l'accès de tous aux dignités et aux missions de confiance intéressaient tous les partis aussi bien que la remise des taxes et les subventions octroyées au sanctuaire de Jérusalem. Il est assez probable que la pièce officielle où se lisaient de telles concessions ait été farcie dans la suite de faveurs extraordinaires comme la cession de Ptolémaïs et de l'Acra au grand prêtre et l'annexion anticipée de trois nomes samaritains à la Judée, afin d'attester au lecteur l'antiquité des revendications de la nation juive, d'accentuer l'humiliation du prince réduit au rôle de solliciteur et de lui prouver par un refus le peu de cas qu'on faisait de sa parole sinon de ses cadeaux [1]. Il faudra bien des luttes et des compromissions aux Asmonéens pour obtenir une partie des bienfaits promis dans le document attribué à Démétrios. La fin de non-recevoir que lui oppose Jonathan s'explique non par le désintéressement, de l'avis de Michaëlis, mais par le fait que le roi omet à dessein de le traiter en grand prêtre. Le chroniqueur du parti n'est pas très logique en donnant pour motif la méchanceté de Démétrios envers les Juifs, prétexte facile pour justifier leur infidélité qu'il avait déjà amorcé comme article organique du traité avec Rome (8,31 s.).

En réalité, le chef des Juifs se décida à clore la période des marchandages quand il vit la situation désespérée où la coalition des protecteurs de Balas avait réduit Soter. Jusqu'au dernier moment, le Séleucide fit preuve d'une grande bravoure, mais son armée diminuée par la défection de plusieurs de ses généraux, allait vers la défaite. Entraîné à la poursuite d'ennemis, il se lança dans un marais où son cheval s'étant enfoncé le laissa à la merci des fuyards qui firent volte-face et le criblèrent de traits [2].

4. Intervention de Ptolémée VI. Jonathan stratège et méridarque (150-149).

Il y avait vingt ans que, battu près du Casion par Antiochos Épiphane, Philométor avait dû subir la loi du Séleucide lorsque l'occasion lui fut donnée d'intervenir dans les affaires syriennes assez efficacement pour y devenir l'arbitre des conflits et faire aboutir un instant les revendications traditionnelles des Lagides sur la Cœlé-Syrie. Durant ces vingt années, le Ptolémée avait eu à se débattre contre les intrigues des siens et la politique de Rome avec une loyauté et une mansuétude qui lui valut de la part de Caton le Censeur les épi-

1. I Macc., **10**, 22-46. *Antiq.*, XIII, 47-58.
2. I Macc., **10**, 48-50. *Antiq.*, XIII, 59-61. JUSTIN, *loc. cit.*

thètes de « roi excellent, bienfaisant et généreux ». Démétrios Ier n'était pas un inconnu pour lui, l'ayant fréquenté à Rome où il avait porté ses doléances. Mais la tentative de l'otage devenu roi de s'emparer de l'île de Cypre indisposa Philométor qui pensa trouver son intérêt en patronnant Alexandre Balas comme rival de Démétrios. Favorable aux Juifs, il avait accueilli le fils du grand prêtre Onias III et favorisé la fondation du temple de Jahveh à Léontopolis. Sans entrer dans la querelle suscitée par ce culte dissident à l'intérieur du Judaïsme, il n'avait aucun motif de manifester de l'animosité à l'égard de Jonathan Il lui savait plutôt gré d'avoir embrassé la cause de Balas dont il allait faire son gendre.

Une fois délivré de Démétrios, le nouvel Alexandre s'était empressé de solliciter l'alliance de Ptolémée VI et la main de sa fille Cléopâtre. Le roi d'Égypte accorda l'une et l'autre et fixa Ptolémaïs comme le lieu de la célébration solennelle du mariage, choix non dépourvu d'une signification politique. Le nom de la ville ne cessait de proclamer ses attaches égyptiennes et c'est là que la flotte de Philométor avait débarqué Alexandre et les soldats que son protecteur avait mis à sa disposition. Babelon signale un tétradrachme de Ptolémée VI frappé à Ptolémaïs vers ce temps-là. Sous le règne de Balas, les monnaies phéniciennes furent émises au poids et aux types égyptiens[1]. Dans ce port, trait d'union entre le Delta et la Cœlé-Syrie, la vassalité d'Alexandre se faisait plus évidente. Le Lagide pouvait s'imaginer se trouver là dans une de ses villes frontières. Ce mariage n'était-il pas la contre-partie du mariage de la Cléopâtre, fille d'Antiochos III, célébré en 193 à Raphia, sur les confins syro-égyptiens? Le choix de Raphia avait marqué le sens de cette union destinée à créer pour le Séleucide des droits sur l'Égypte. Ainsi le mariage d''Acco dissimulait les revendications de Ptolémée VI sur une portion de la Syrie et celui-ci songeait beaucoup plus à en tirer parti qu'à servir les intérêts de son gendre, mais toute cause de dissentiment disparaissait sous les splendeurs de cette noce et la richesse des cadeaux. Balas, confiant dans la solidité de sa situation, prit, outre les surnoms d'Épiphane et de Nicéphore qui étaient déjà ceux d'Antiochos IV, celui de Théopator, hommage rendu à la déification de son prétendu père, le même Antiochos IV. Il se donna également le titre d'Évergète emprunté à son contemporain Ptolémée VII Physcon. La bienveillance dont il se targuait par ce nouveau titre, il tint à l'exercer tout spécialement envers son fidèle partisan de Palestine. Invité à rencontrer les deux

1. Babelon, *op. cit.*, cxxv s.

rois à Ptolémaïs, Jonathan descendit en cette ville avec une pompeuse escorte et distribua aux courtisans de l'or et de l'argent. Des cadeaux de prix lui concilièrent la faveur de Ptolémée et d'Alexandre également intéressés à s'attacher cet homme assez influent dans la question de Cœlé-Syrie.

La faction asmonéenne devenant le parti royal, un tel renversement de situation ne pouvait que mécontenter les Juifs hellénisants. Ils essayèrent de perdre leur ennemi, le nouveau grand prêtre, dans l'esprit de Balas. Ce fut en vain. Le roi n'en manifesta que davantage son amitié pour Jonathan. Il le revêtit du manteau de pourpre des courtisans et lui ménagea un petit triomphe dans les rues de Ptolémaïs analogue à celui de Joseph en Égypte et à celui de Mardochée à Suse. Le héraut interdisait toute plainte et toute attaque contre Jonathan. Le roi Alexandre mit le comble à ces honneurs en inscrivant son favori au plus haut degré de l'ordre des *amis* dans lequel il avait été reçu précédemment et en l'introduisant dans l'administration du royaume comme stratège et méridarque. La première de ces charges se référait au commandement militaire attaché au privilège qu'il avait de lever des troupes. La seconde le faisait chef d'une *meris* ou division de territoire susceptible de se subdiviser en toparchies d'après le système ptolémaïque. En un mot, le grand prêtre de Jérusalem était promu gouverneur civil et militaire de la Judée[1].

5. Démétrios II Nicator et Alexandre Balas. Deux ans de guerre civile (147-145).

Rien n'avait préparé Alexandre Balas au métier de roi. La vulgarité de son tempérament ne trouva dans le pouvoir que l'occasion de satisfaire ses grossiers appétits. Adonné à la débauche et à l'orgie, il offusqua ses sujets et encourut le mépris de tous sauf de ceux qu'il comblait de ses faveurs. Son favori Ammonios le desservit en faisant périr tous les *amis* du roi précédent, sa femme et l'un de ses fils. Cette chasse à la lignée de Séleucos IV déplut à l'élément grec qu'elle amputait de ses membres les plus nobles. Averti de cette situation, le fils aîné de Démétrios Ier Soter, qui gardait à Cnide en Carie les trésors de feu son père, estima l'heure propice de prendre sa succession en chassant l'usurpateur. Il passa en Crète pour recruter des mercenaires qu'il confia à un chef de bande, Lasthénès, et s'en vint en Cilicie, sinon même à Séleucie à l'embouchure de l'Oronte. Balas résidait volontiers en Phénicie, notamment à Ptolémaïs, où trois ans auparavant avait

1. I Macc., **10**, 51-66. *Antiq.*, XIII, 80-85. *RB.*, 1926, 207. *GP.*, II, 135.

eu lieu son brillant mariage, ayant confié Antioche à Hiérax et à Diodotos, probablement deux chefs populaires qui avaient contribué à sa fortune. La nouvelle de l'arrivée de son concurrent, le jeune Démétrios, le rappela dans la capitale menacée [1].

Pour reconquérir le royaume de ses pères, Démétrios, âgé d'une quinzaine d'années seulement, suppléait à son inexpérience en s'appuyant sur le Crétois Lasthénès qui jouait le rôle d'un maire du palais et sur un ami intime de son père, nommé Apollonios, qui atteignait la quarantaine en cette année 165 de l'ère des Séleucides (147-146 avant J.-C.). Investi du gouvernement de la Cœlé-Syrie, ce dernier recevait la mission de combattre le plus ferme soutien d'Alexandre Balas le méridarque Jonathan, maître de la montagne palestinienne. Apollonios vint camper avec son armée à Jamnia, chef-lieu de la plaine maritime toujours hostile aux Juifs. De là, il fit parvenir au chef asmonéen un défi. Que les Judéens renoncent à la petite guerre en montagne où l'on s'embusque derrière les rochers et où les cavernes offrent un refuge. C'est en rase campagne qu'une armée et un vrai chef peuvent déployer leurs capacités militaires et remporter une victoire d'après les principes [2].

Jonathan, piqué au vif, accepte le défi. Il descend avec 10.000 hommes sur Jopè, ayant opéré en route sa jonction avec son frère Simon. Comme il se mettait en devoir d'assiéger cette ville où Apollonios avait laissé une garnison, les habitants effrayés lui en ouvrirent les portes. C'était une sécurité pour les derrières de l'armée juive. Cependant, au lieu d'affronter directement l'adversaire, Apollonios, dont le camp se trouvait déjà à 20 kilomètres au midi de Jaffa, résolut de l'attirer encore plus loin dans la plaine, où le terrain fût à souhait pour la cavalerie. En se repliant sur Azotos, qu'une quinzaine de kilomètres séparent de Jamnia, il avait eu soin de dissimuler un millier de cavaliers dans la coupure d'un ravin qui tranche la plaine au nord d'Esdoud. Dès que les Juifs se furent approchés de l'endroit où Apollonios leur offrait le combat, les cavaliers se démasquèrent sur le dos de Jonathan. Il s'ensuivit une lutte opiniâtre qui dura toute la journée. L'intervention opportune de Simon contre l'infanterie syrienne provoqua une décision en faveur des Juifs. Les fuyards cher-

1. JUSTIN, XXXV, 2, 2. DIODORE, XXXIII, 3. LIV. *Epit.* 50. *Antiq.*, XIII, 86, s. I Macc., **10**, 67 s.

2. I Macc., **10**, 67-69. Josèphe *Antiq.*, XIII, 87 s. fait erreur en attribuant à Balas la nomination d'Apollonios et en transformant ονια en *Taon*, d'où *Daon*, surnom prétendu de ce stratège. Cf. POLYBE, XXXI, 11 (19), 13 (21). Lasthénès est appelé par Diodore, XXXIII, 4, ὁ τῆς βασιλείας προεστηκώς.

chèrent un abri dans le fameux sanctuaire de Dagon à Azotos. Ils y furent brûlés avec le temple et la ville. Par un malin plaisir à confondre les populations philistines et à ridiculiser la récente bravade, Jonathan poussa jusque sous les murs d'Ascalon dont les habitants, craignant sans doute le sort d'Azotos et de sa banlieue, sortirent pour lui rendre de grands honneurs [1].

Très satisfait de son lieutenant qui avait réussi à lui conserver le sud de son royaume, le roi Alexandre lui envoya une agrafe d'or, insigne de la parenté royale, et lui donna en propriété Accaron, bien placée pour surveiller Jamnia dont elle est distante de 7 kilomètres [2].

Tandis que Jonathan, de retour à Jérusalem avec ses hommes, s'occupait à évaluer le butin, à fêter son triomphe et la haute distinction qui le faisait « parent » du rejeton d'Antiochos Épiphane, la plaine maritime voyait défiler une nombreuse armée amenée d'Égypte par Ptolémée VI Philométor en personne, reprenant son rôle d'arbitre dans les affaires de Syrie. Profitant de l'ordre donné aux villes par Balas d'ouvrir leurs portes à son beau-père, celui-ci laissait dans chacune d'elles une garnison égyptienne, sans expliquer s'il opérait pour lui-même ou pour son gendre. Raphia, Gaza, Ascalon avaient dû recevoir sa visite quand il arriva à Azotos. Son ancêtre, Ptolémée Soter, avait procédé avec la même désinvolture pendant que ses collègues se battaient à Ipsos. Les Asdodiens, accueillant le Lagide comme un redresseur de tort, lui montrèrent tous les dégâts commis par Jonathan dans leur ville et demandèrent justice. Le roi garda le silence. Il n'avait pas encore pris parti contre Alexandre Balas et connaissait l'attachement du grand prêtre des Juifs pour ce dernier. Il avait garde de s'aliéner un homme dont il pensait, d'après ses plans, se faire un vassal dévoué.

De son côté, Jonathan, prévoyant quelque nouveau caprice de la fortune, se persuade qu'en tout état de cause, la position la plus solide est d'entretenir de bons rapports avec le puissant roi d'Égypte. Il descend à Jaffa, sa conquête récente, qu'il n'est pas question de disputer à la garnison de Ptolémée, afin de lui rendre ses hommages. Autant pour faire sa cour au monarque, qui avait su apprécier quatre ans auparavant, à Ptolémaïs, la souplesse de son caractère, que pour faire éclater aux yeux des païens et des Juifs qui lui sont hostiles la faveur dont l'entoure Philométor, Jonathan l'accompagne tout le long de la côte phénicienne aussi loin que le fleuve Éleuthéros, le

1. I Macc., **10**, 69-87. *Antiq.*, XIII, 88-101. *RB.*, 1926, 207 s.
2. Aujourd'hui *Aqir*, *GP.*, II, 319.

Nahr el-Kebir actuel, au nord de Tripoli, à 300 kilomètres de Jopè. En route, il constate un revirement complet dans les sentiments et l'attitude du Lagide à l'égard d'Alexandre Balas. A Ptolémaïs, le roi a failli être la victime d'un guet-apens organisé par Ammonios, à l'instigation probable de Balas fatigué d'un beau-père trop encombrant. De crainte d'être mêlé à un conflit imminent, Jonathan prend congé de Philométor à la frontière de la Haute-Syrie et regagne Jérusalem avec le dessein bien arrêté de profiter des embarras de la couronne pour en finir avec l'Acra, ce repaire d'ennemis qui le brave au milieu même de sa ville de Jérusalem.

Cependant la crise politique se précipitait sur les rives de l'Oronte. De Séleucie, qui avait été longtemps un Calais ptolémaïque [1], Philométor dépêchait des messagers à Démétrios II, encore éloigné d'Antioche, pour lui offrir la main de sa fille, Cléopâtre Théa, avec le trône de Syrie, les deux faveurs aux dépens d'Alexandre Balas déclaré déchu. Mais le diadème lui fut enlevé moins facilement que la femme. Pendant que les habitants d'Antioche massacraient son favori Ammonios, il s'enfuit en Cilicie où il leva une armée. La capitale, toujours aux mains de Hiérax et de Diodote, désespérant d'Alexandre et redoutant en Démétrios le vengeur de son père, accueillit Ptolémée en souverain de la Syrie. Unir les deux couronnes d'Égypte et d'Asie, ce rêve d'Antiochos Épiphane se réalisait au profit de Ptolémée VI, dans la capitale des Séleucides, par une nouvelle ironie du sort. Néanmoins la modération de ce roi et la crainte de porter ombrage aux Romains le poussèrent à décider les citoyens d'Antioche à reconnaître pour leur roi son nouveau gendre Démétrios, le compétiteur de Balas. Seulement, en vertu de droits ancestraux, Philométor se réserva la Cœlé-Syrie [2]. L'acquisition ne fut pas de longue durée, car dans une rencontre avec les troupes de Balas sur l'Oinoparas ou Nahr'Afrîn, rivière tributaire du lac d'Antioche, le roi d'Égypte reçut une blessure qui l'emporta au bout de cinq jours. Mais il eut, avant de mourir, la consolation de voir la tête de l'adversaire qu'il avait battu et mis en fuite. Alexandre, en effet, avait été décapité par un dynaste arabe nommé Zabdiel, dit Dioclès, auprès duquel il était allé chercher asile.

Démétrios II, resté maître de la situation, prit le surnom de Nicator à l'occasion de la bataille de l'Oinoparas qui l'avait délivré d'un rival et d'un protecteur. Il garda les éléphants de son beau-père et chassa les

1. Sur Séleucie voir V. Chapot, Bulletin des Antiquaires de France, Mém. 1906, 149 ss.
2. Diodore, *FHG.*, II, p. xvi.
3. I Macc., 11, 1-19. *Antiq.*, xiii, 103-120. Polybe, xxxix, 7. Liv. *Epit.*, 52. *RB.*, 1926, 209 s.

garnisaires qu'il avait laissés dans les villes du littoral [3]. C'est ainsi que la Palestine finit par entrer sous son sceptre (167 Sél. 145 avant J.-C.).

II. — Sous le premier règne de Démétrios II.

1. Accroissement de la Judée.

Jonathan n'en continuait pas moins le siège de l'Acra, mais quand ses adversaires apprirent le dénouement de la crise syrienne, l'opération tentée par le grand prêtre leur parut un crime de lèse-majesté qu'il serait avantageux d'exploiter contre lui. Ils pensaient toucher d'autant plus juste qu'ils étaient eux-mêmes Juifs, de culture grecque, loyaux sujets de la dynastie séleucide. Démétrios eût estimé impolitique de s'aliéner cette fraction importante de la population judéenne pour laquelle l'Acra était une sécurité et le seul lien vivant qui rattachât la Judée au pouvoir central. Sitôt qu'il fut averti, il accourut à Ptolémaïs et de là écrivit à Jonathan de cesser le siège de la citadelle et de venir immédiatement le trouver. L'autorité du roi n'étant pas, cette fois, appuyée par les armes, le grand prêtre ne craint pas d'ordonner la continuation du siège et de se livrer à la discrétion de son jeune souverain avec sa pacifique escorte de prêtres et d'anciens. Il a confiance dans la vertu irrésistible des cadeaux. Devant cette affluence d'or, d'argent, de vêtements et autres objets précieux, l'irritation du roi fait place à la plus fructueuse des bienveillances. Jonathan, en présence de la cour, est maintenu dans le sacerdoce suprême et dans toutes les charges et dignités auliques, qu'il tenait des prédécesseurs de Démétrios II. Il est inscrit au nombre des « premiers amis » du nouveau roi. Pour avoir eu son brevet de courtisan avec Alexandre Balas, les deux Démétrios et Antiochos VI, parmi des intérêts si opposés, Jonathan a le droit d'être regardé comme un habile homme et l'instrument providentiel de la conservation du judaïsme battu en brèche au cœur même de la Judée [1]. Voici, du reste, que les opposants se voient déboutés de leurs doléances, sauf en ce qui concerne le siège de l'Acra, et que le territoire concédé à l'orthodoxie reçoit un accroissement assez sérieux pour ressembler à la formation d'un État juif.

Le district de Yehoud de la période perse repeuplé au temps de Néhémie formait jusqu'alors la Judée ayant pour limites au nord, Béthel et Gabaon; à l'est, Jéricho; au sud, Bethsour; à l'ouest Emmaüs et Odollam. A la demande de Jonathan, le roi rattacha à ce district trois

1. I Macc., **11**, 20-28. *Antiq.*, XIII, 121-125. Josèphe fait erreur en nommant les trois toparchies : Samarie, Pérée, Galilée.

cantons relevant jusqu'ici de la province séleucide de Samarie, la Samaraïn de l'empire perse. Le premier de ces cantons, appelés *nomes* depuis l'occupation lagide, se nommait Aphraïma, l'ancienne Ophra, aujourd'hui et-Ṭaiyibeh, bourg situé sur une position éminente à une trentaine de kilomètres au nord-nord-est de Jérusalem. Le deuxième de ces cantons avait pour chef-lieu Lydda, repeuplée après l'Exil par des Benjamites, à 44 kilomètres à l'ouest de Jérusalem et à deux heures au nord d'Accaron. Modîn, la patrie des Maccabées, appartenait à ce territoire. Ramathaïm, patrie du prophète Samuel, Arimathaea dans l'usage hellénistique, était le chef-lieu du troisième nome. Il se nomme actuellement Rentis et se trouve sur une colline au nord-nord-est de Lydda. Ces annexions reportaient la frontière judéenne à une vingtaine de kilomètres au nord et à l'ouest. Le recul qui se trouvait moins prononcé du côté d'Aphraïma s'accentuera sous peu avec l'annexion de l'Acrabattène, de telle sorte qu'à 50 kilomètres au nord de Jérusalem on se trouvera encore en Judée.

En vertu du même rescrit adressé à son vizir Lasthénès, le roi abandonnait aux Juifs orthodoxes, enfin à tous ceux qui sacrifiaient à Jérusalem, les taxes représentant le prélèvement jadis en nature sur les grains et les fruits. Il étendait ce privilège aux trois nomes récemment annexés parce qu'ils comptaient une quantité notable d'Israélites restés fidèles au culte du Mont-Sion. Leur réunion sous la houlette du grand prêtre les faisait bénéficier des exemptions royales auxquelles les renégats et les païens de la région n'avaient aucun droit. La décision était de nature à intensifier le ralliement aux Asmonéens. En compensation de la perte consentie par le fisc royal, Jonathan versa une fois pour toutes à Démétrios la somme de 300 talents [1].

2. Démétrios en danger à Antioche a recours aux troupes de Palestine.

Après la victoire qui lui valut le titre de Nicator gravé sur ses monnaies en compagnie parfois d'une Nikè debout, couronne en main [2], Démétrios II se croyant à l'abri de tout danger, donna libre carrière à son dédain aristocratique et à son humeur tyrannique et facilement cruelle. Le Crétois Lasthénès en qui il mettait toute sa confiance, au lieu de l'éclairer et de le guider, exerça sur lui la plus funeste influence. Sous prétexte d'économie, il le poussa à licencier l'armée permanente

1. I Macc., **11**, 29-37. *Antiq.*, XIII, 126-128. *RB.*, 1926, 210 ss *GP.*, II, 135, 170, 402, 428 et carte VIII.

2. Babelon, *op. cit.*, pp. CXXXI et 121.

que son père Démétrios Soter avait laissée en bonne condition pour ne garder à sa solde que les mercenaires amenés de Crète et de Carie en 147. Le déchaînement de colère des troupes congédiées eut sa répercussion parmi le peuple d'Antioche qui n'avait accueilli le fier rejeton de Soter, déjà impopulaire dans ce milieu, que sur la recommandation de Ptolémée Philométor [1].

Le terrain parut propice aux fauteurs de troubles. L'un d'eux, Diodotos, connu plus tard sous le nom de Tryphon, en profita pour satisfaire son ambition personnelle tout en prétextant le retour à la politique d'Alexandre Balas dont il avait été le courtisan. Né à Casiana, petite place forte du district d'Apamée, créée, semble-t-il, pour être un nid de rebelles, il avait pris part à la conspiration ourdie en vue de livrer la Syrie à Philométor [2]. S'étant rallié à Démétrios II, qui lui donna une place éminente à la cour, il se tourna contre lui lorsqu'il vit la fureur de la plèbe et la haine des soldats soulevées contre le prince. Les colons thessaliens de Larissa (Qala'at Seidjar), qui fournissaient le premier corps de cavalerie, prêtèrent leur concours à Tryphon, sans doute furieux de leur congé sans solde. Diodotos vainquit, non sans peine, les résistances du dynaste arabe Jamblique, probablement fils et successeur de Zabdiel, qui avait sous sa garde Antiochos, le tout jeune garçon d'Alexandre Balas [3].

Le désordre qui régnait dans la capitale permettait aux Syriens et aux Juifs émancipés d'exercer leur autorité en Judée sans se préoccuper des pactes d'amitié conclus entre Jonathan et le roi. La situation du temps de Bacchidès se reforma. Les gens de l'Acra et les garnisons revenues dans les forteresses recommencèrent à harceler les bons Israélites. Le grand prêtre écrivit au roi pour demander qu'on les fît sortir. Démétrios, éludant la question par une vague promesse, répond qu'il est aux prises avec des difficultés plus pressantes. Le peuple et l'armée menacent de s'insurger, Jonathan, en tant que stratège et méridarque de Judée, fera bien de lui envoyer un renfort de 3.000 hommes qui prêtât main-forte à ses dévoués mercenaires de Crète. Le renfort eut à se signaler dans Antioche soulevée contre son roi. Ayant eu le dessous dans un combat de rue, il monta sur le toit du palais où les émeutiers l'avaient sans doute acculé. De cette position avantageuse, les Juifs lancèrent des projectiles sur la foule et dégageant ainsi les maisons voisines, les incendièrent. Le feu se propagea à travers

1. Diodore, xxxiii, 4. Justin, xxxv, 2; xxxvi 1. *Antiq.*, xiii, 129 s.
2. Strabon, p. 752. Dussaud, *Top. Syr.*, 198 s.
3. *FHG.*, II, p. xvii. *Imalkoue* de I Macc., **11**, 39 est une transcription défectueuse de *Yamlikou*, simplifié en *Malchos* par Josèphe, *op., cit.*, 131 s.

la ville dont la plupart des maisons étaient en bois et les habitants réduits à fuir tombèrent en grand nombre sous les coups des Crétois et de leurs auxiliaires. Les dépouilles des victimes servirent à rétribuer le secours apporté par les Juifs qui, remerciés comme les principaux auteurs de cette victoire, revinrent à Jérusalem. Démétrios cependant, tiré d'un mauvais pas, refusa de remplir les belles promesses consignées dans sa lettre de Ptolémaïs touchant les privilèges fiscaux accordés à Jonathan. Il le menaça de la guerre s'il n'acquittait pas tous les tributs que le peuple juif payait aux premiers rois, et il aurait mis sa menace à exécution si Diodotos (à qui dorénavant nous donnerons le nom de Tryphon) ne l'avait obligé de consacrer à sa propre sûreté les préparatifs faits contre Jonathan [1]. Les agissements du roi achevaient de discréditer la lignée de Séleucos IV et de contribuer au renom d'équité qui s'attachait à celle d'Antiochos IV, car la descendance royale d'Alexandre Balas s'accréditait de plus en plus dans le public et par conséquent celle de son fils, Antiochos VI, surnommé *Epiphanès Dionysos*, né de Cléopâtre Théa, fille du roi d'Égypte, ce qui rehaussait singulièrement son origine. Si Balas n'avait été qu'un aventurier sans naissance avouable, Ptolémée Philométor lui aurait-il donné sa fille en mariage? Devant cette observation, tous les doutes avaient fini par tomber et c'était bien à un véritable petit-fils d'Antiochos IV Épiphane que l'opposition à Démétrios pensait se rallier à la suite de Tryphon.

3. Les Asmonéens champions d'Antiochos VI contre Démétrios II.

Lorsque l'Arabe Jamblique consentit à passer la tutelle d'Antiochos VI à Tryphon, l'héritier d'Alexandre Balas avait près de six ans. Ses partisans l'ont regardé comme le successeur immédiat de son père, car on a des monnaies d'Antiochos VI à partir de 167 de l'ère des Séleucides (année de la mort de Balas) jusqu'à 170, ce qui confirme l'affirmation de Josèphe qui attribue quatre ans au règne de cet enfant. Il est clair, dans ces conditions, que les rênes du gouvernement furent aux mains de Tryphon quand il eut battu Démétrios. Le centre de ralliement de la nouvelle coterie fut Chalcis, probablement celle qui avoisine Alep, bien que la Chalcis de la Beqa' se trouvât sur les confins de pays arabes.

Dédaigné d'abord par Démétrios comme un simple malfaiteur, Tryphon, une fois en possession d'une armée, fut pris au sérieux.

1. *Antiq.*, XIII, 133-143. I Macc., **11**, 41-53. Grâce à une source particulière Josèphe atténue la vantardise du chroniqueur asmonéen.

Autour de lui, en effet, les soldats congédiés et mécontents avaient afflué en grand nombre. Il attaqua Démétrios, le battit, lui enleva ses éléphants et le contraignit à fuir. Le Nicator vaincu se retira à Séleucie où il maintint son gouvernement sur le littoral phénicien et les provinces orientales. Le roi improvisé par Tryphon ne régnait encore en somme que sur la vallée de l'Oronte et celle du Jourdain. S'il voulait avoir la Cœlé-Syrie, le concours des Juifs lui était nécessaire. Aussi bien s'empressa-t-il d'écrire à Jonathan qu'il l'instituait de nouveau grand prêtre, ami du roi et possesseur non seulement des trois nomes que lui avait cédés Démétrios II, mais encore d'un quatrième, la toparchie d'Acrabatta qui régularisait la frontière nord de la Judée. Il lui envoyait en même temps des vases d'or et un service de table, avec l'autorisation de boire dans une coupe d'or, de se vêtir de pourpre et de porter une agrafe d'or. Il établit Simon, son frère, gouverneur du pays qui s'étend de l'Échelle de Tyr (Râs el-Abyaḍ et Naqoura) jusqu'au Torrent d'Égypte (Wâdi el-'Arîš) ou plus exactement jusqu'à 10 kilomètres à l'ouest de Raphia[1].

Tandis que Simon assumait la charge qu'avaient naguère occupée Gorgias et Hégémonide, Jonathan devenait le successeur des Séron et des Bacchidès, car le pays « au delà du fleuve » qu'il parcourt en stratège est non pas la seule Transjordanie, mais bien la partie occidentale de l'empire séleucide, à l'ouest de l'Euphrate, l'Abarnahara que Josèphe rend par « Syrie et Phénicie », où le jeune roi a autorisé le chef juif à lever une armée considérable pour combattre les généraux de Démétrios. Les circonstances s'étaient donc ingéniées à rendre avec usure à Jonathan les honneurs et les charges perdues avec la faveur et la fortune de Démétrios Nicator.

Le nouveau stratège de Transeuphratène, prenant la tête des troupes ralliées à la cause d'Antiochos Dionysos, se mit en devoir de soumettre les récalcitrants de la vaste province à lui confiée. La besogne fut aisée avec les Ascalonites qui, blasés sur la légitimité des revendications soulevées sans trêve autour du trône d'Antioche, accueillaient avec honneur les représentants des divers pouvoirs qu'ils voyaient se succéder. Mais Gaza, habituée à réagir contre toute attaque venue du nord, que ce fût sous Cambyse, Alexandre ou Antiochos III, se montra d'autant plus hostile au général du jeune prétendant qu'il appartenait à une nation détestée par les gens de Philistie. Sensible cependant aux ravages exercés dans sa fertile banlieue par les assié-

1. I Macc., **11**, 54-59. *Antiq.*, XIII, 144-147. BABELON, *op. cit.*, p. CXXXV. LIV., *Epit.*, 55. *GP.*, II, 137, 143. Vers 49 avant J.-C., un Jamblique, arabe ituréen, sera dynaste d'Émèse et d'Aréthuse, au nord du royaume de Chalcis. *GP.*, 135, 153. *RB.*, 1939, 228; 532.

geants, elle ouvrit ses portes et dut donner des otages qui furent envoyés à Jérusalem [1]. Sous couleur de travailler à l'unification du royaume, le méridarque de Juda n'oubliait pas ses intérêts. En partant pour Damas, il confia la tâche de réduire Bethsour à Simon qui, après un investissement en règle, s'empara de la fameuse place des confins de l'Idumée et y mit une garnison. Le parti opposé aux Maccabées n'avait donc plus que la citadelle de Jérusalem comme point d'appui [2].

Des opérations d'une autre envergure étaient réservées à Jonathan qui avait pris la route du nord vers Damas probablement par l'est du Jourdain où il n'était pas fâché de se montrer en officier de la couronne à ces populations qui l'avaient vu passer vingt ans auparavant à côté de son frère Judas en aventurier lancé dans une affaire paraissant désespérée. Tout en dissimulant des visées personnelles sur cette région que Jean Hyrcan et Alexandre Jannée devaient plus tard réaliser, le grand prêtre cuirassé continuait à faire reconnaître partout l'autorité d'Antiochos Dionysos, le fils de cet Alexandre Balas, bienfaiteur insigne de la famille maccabéenne. A Damas, chef-lieu de la Cœlé-Syrie, Jonathan apprend que de l'autre côté de l'Hermon, ont été vus les généraux de Démétrios Nicator, assez audacieux pour être descendus jusqu'à Kédès de Nephtali en Haute-Galilée, ville tyrienne, forte et peuplée. Maître de Séleucie et de la Cilicie, Démétrios aura envoyé par mer, sinon par la côte, ses mercenaires crétois et cariens jusqu'à Tyr. De là à Kédès, il y a 36 kilomètres dans la direction de l'est. Il est à remarquer qu'en ce temps-là Tyr comme Sidon frappait des monnaies au nom de Démétrios II datées de 167 à 169 de l'ère des Séleucides (145 à 142 avant J.-C.) [3]. La mission des généraux de ce prince tendait au but très compréhensible d'arrêter la propagande armée exercée par Jonathan en faveur du pupille de Tryphon [4].

De Damas, Jonathan se garde de marcher directement sur Kédès, de peur de se heurter à l'improviste contre un ennemi occupant une position dominante. Il se donne le temps de se renseigner et de préparer un plan en amenant ses troupes à travers la Gaulanitide et par l'extrémité sud du lac de Ginnêsar jusqu'à la plaine étendue le long du lac de Magdala à Kinnereth (Tell el-'Oreimeh), coupée de nombreux

1. I Macc., **11**, 60-62. *Antiq.*, XIII, 148-153.

2. I Macc., **11**, 65 s. *Antiq.*, XIII, 155-157. L'importance de cette conquête est soulignée par le calendrier des fêtes dit *Megillat Ta'anit* : « Le 17 Sivan, le Migdol Sour fut pris » Derenbourg, *Hist. de la Palestine*, 68.

3. Babelon, *op. cit.*, 122 ss. 127,

4. Le but n'est pas de secourir la Galilée qui n'appartenait pas plus à Jonathan que Damas et le reste de la Cœlé-Syrie.

ruisseaux. Ayant ensuite franchi l'épaule rocailleuse qui borne le lac au nord-ouest, il débouche un beau matin dans le pays plat voisin du lac Semechonite (lac el-Ḥouleh) dominé par Asôros, la Ḥaṣor biblique maîtresse de la Galilée à l'époque de l'Exode [1]. La surprise de Jonathan en voyant marcher à sa rencontre un corps d'armée ennemi devient de la stupeur lorsqu'au début de l'engagement, des troupes en embuscade dans l'un des ravins de la montagne bordière ouverts sur la plaine fondent sur son flanc et son arrière. Informés, un jour à l'avance, de l'approche du stratège juif, les généraux de Démétrios avaient imaginé ce stratagème qui déjouait les plans de leur adversaire persuadé sans doute que l'ennemi campait toujours à Kédès. Sauf une cinquantaine d'hommes et deux capitaines, Mattathias fils d'Absalom et Judas fils de Khalphi, les bataillons de Jonathan se débandèrent et prirent la fuite. En cette extrémité le général en chef recourt aux actes d'humilité et à la prière. Il s'élance de nouveau au combat avec une telle ardeur que les fuyards eux-mêmes électrisés reviennent et bondissent sur l'ennemi qui, bousculé, se replie en désordre sur Kédès où se dresse son campement. La poursuite amène les vainqueurs sur le Merdj Qadès, plateau d'où l'on jouit d'un panorama splendide du côté de l'Hermon. Au sud ils pouvaient voir émerger des taillis un des nombreux temples élevés dans la Galilée des nations, celui-là dédié à la déesse des hauteurs, Athèna. Les Démétriens s'étant retirés, Jonathan vint camper au lieu même qu'ils abandonnaient et rentra dans ses foyers [2].

Quelque temps après, les officiers de Démétrios revinrent avec des forces plus considérables et pénétrèrent dans la vallée de l'Oronte. A cette nouvelle, Jonathan remonta vers le nord pour leur barrer la route dans le pays de Ḥamath, qu'Antiochos IV avait surnommée Épiphaneia et qui a conservé son nom indigène de Ḥamâ. Ce n'est pas pour empêcher les ennemis d'entrer en Judée que le stratège d'Antiochos VI monte si loin vers le nord, mais pour protéger immédiatement la « province » à lui confiée, la Cœlé-Syrie dont la frontière nord passait à Sadad et un peu au-dessous de Ribla pour se confondre ensuite avec le fleuve Éleuthéros [3]. Cette grande portion de l'Abarnahara acquise à Antiochos VI n'était pas étrangère aux revendications secrètes des Juifs fondées sur les limites de la Terre Promise d'après les livres saints. Il n'est pas fortuit que Jonathan en 147 ait accom-

1. *GP.*, I, 410 s., 495. — II, 345.

2. I Macc., **11**, 63, 67-74. *Antiq.*, XIII, 154, 158-162. *RB.*, 1908, 574.

3. *GP.*, II, 341; I 301 s. Num., **34**, 7-9; Éz., **47**, 15-17. Les mots χώρα αὐτοῦ de I Macc, désignent non la Judée mais le ressort de Jonathan. Faire descendre le lieu de la rencontre à Ammata dans la vallée du Jourdain détonne avec le contexte.

pagné Philométor jusqu'à l'Éleuthéros et qu'il accoure maintenant arrêter les Démétriens à « l'entrée de Ḥamath ». Il ne les lâchera pas tant qu'ils seront au sud dudit fleuve, appelé aujourd'hui le Nahr el-Kebir. Les ayant rejetés au delà de cette frontière, il ne jugea pas à propos de les poursuivre dans une région que Tryphon résidant à Antioche se chargerait de défendre. Du reste, les Arabes de l'Iturée et les Zabadéens répandus dans la campagne où se trouvent aujourd'hui Kafr Zebad et Zebedâni, inquiets de l'ingérence juive dans la Beqâ' et jaloux d'une indépendance que leur promettait la guerre civile, se montraient hostiles à Jonathan [1]. Celui-ci les attaqua, les battit, leur enleva un gros butin qu'il alla vendre à Damas d'où il retourna à Jérusalem en inspectant les pays qu'il traversait.

Il était d'autant plus facile au chef asmonéen de se permettre des expéditions lointaines que son frère, le prudent et tenace Simon, gardait la Judée et prenait au sérieux ses fonctions de stratège de la *Paralia*. Il fit une tournée à Ascalon et aux autres anciennes villes philistines qu'il fallait maintenir dans une crainte respectueuse, puis revint sur Jopè que Jonathan avait prise, mais que les habitants avaient dessein de livrer à Démétrios. Les deux frères savaient concilier habilement les intérêts de leur nation avec ceux de la couronne dont ils étaient les serviteurs. Ils pensaient certainement à jeter les bases d'une autonomie prochaine lorsque, avec l'assentiment des anciens du peuple, ils résolurent de relever les forteresses de Judée, de développer les défenses de leur capitale contre les attaques du dehors, de bloquer, à l'aide d'une muraille, l'Acra de façon à priver ses habitants de toute relation avec l'extérieur. En conséquence, on reconstruisit le pan de mur qui s'était effondré au-dessus du Cédron et l'on rendit de nouveau habitable le quartier nord de la ville connu sous le nom de *Câphêltha*, transcrit en grec *Caphenatha*, « Duplication », ajouté à l'ancienne agglomération au déclin de l'époque royale. En relevant son enceinte fortifiée, on assurait la puissance défensive de la ville du côté où elle n'était pas bordée de vallées profondes [2]. Ces travaux attendirent pour être achevés le principat de Simon. Ce dernier, frappé de la situation de Hadida, à 6 kilomètres est-nord-est de Lydda, sur une colline beaucoup plus apte à la fortification que cette ville, la rebâtit plus solidement et en fit un point stratégique important de la Séphéla, dont il était stratège, et du nome de Lydda récemment annexé à la Judée. La vue actuelle du village d'el-Haditheh

1. *RB.*, 1926, 217. *GP.*, II, 137, 143.
2. VINCENT, *RB.*, 1934, 210 ss.

permet encore d'estimer la justesse du coup d'œil de Simon, fils de Mattathias [1].

4. Relations extérieures des Asmonéens.

Le premier livre des Maccabées intercale entre les deux campagnes de Jonathan contre les généraux de Démétrios II quelques lignes concernant les relations extérieures des Juifs de Palestine sous ce grand prêtre. Nouménios, fils d'Antiochos, et Antipatros, fils de Jason, sont envoyés à Rome pour renouveler l'alliance entre les Juifs et le peuple romain. Leur mission remplie, ils obtiennent du Sénat un sauf-conduit pour les autorités romaines des pays qu'ils ont à traverser au retour. Par la même occasion, ils remettront aux Spartiates et à d'autres cités ou nations, comme l'a compris Josèphe, des lettres destinées à solliciter leur amitié et à leur faire savoir que les Juifs étaient les alliés des Romains. Suit le texte d'une lettre adressée par Jonathan, la gérousie ou sénat de la nation, les prêtres et le reste du peuple juif aux Spartiates leurs frères [2]. Ce monument de la diplomatie asidéenne a soin de déclarer qu'Israël n'a aucun besoin de la fraternité ni de l'alliance de Lacédémone, sa consolation étant toute dans les livres saints. Attaqué par les rois voisins et en butte à des calamités incessantes, il s'est tiré d'affaire avec le secours du Ciel qui a humilié ses ennemis. Les Romains en effet ne s'étaient pas mis en peine de secourir Judas Maccabée ni de garantir ses frères contre l'arbitraire des Démétrios. Si, après de tels considérants, les auteurs de la lettre se décident à renouveler leur amitié avec Rome et leur fraternité avec les Spartiates, c'est qu'ils ne se font pas illusion sur le résultat de leur ambassade, résultat qui à leurs yeux ne sera pas entièrement nul si la démarche de Nouménios et d'Antipatros relève le prestige des Juifs dans l'esprit des populations de la Grèce et de l'Orient.

Les relations effectives qui unirent Juifs et Spartiates ont peut-être leur fondement dans l'amitié que les uns et les autres professaient pour l'Égypte et leur idéal commun d'un État régi par un code, ici celui de Moïse, là celui de Lycurgue. Les rigoristes des deux peuples abhorraient également la brillante civilisation d'Athènes si estimée par les Séleucides. Quand le grand prêtre Jason vint à Sparte en 168 pour y chercher un asile et y mourir, il existait vraisemblablement en cette ville une colonie juive remontant au règne d'Areus Ier ou de

1. *RB.*, 1926, 218; *GP.*, II, 340. Pour l'ensemble du paragraphe : I Macc., **11**, 24-38. *Antiq.*, XIII, 174-183.

2. I Macc., **12**, 1-23. *Antiq.*, XIII, 163-170.

Nabis. Quant à la communauté d'origine des deux peuples, elle rentre dans les parentés fictives imaginées à cette époque pour resserrer les liens d'une alliance. Ainsi les Tyriens en 126 avant Jésus-Christ saluaient comme *parents* les conseillers et le peuple de Delphes[1]. On laissait aux chercheurs érudits le soin d'établir des généalogies appropriées auxquelles il était de bon ton de croire surtout de la part des Sémites, car, suivant l'expression de Bickermann, c'était une carte d'entrée dans la civilisation européenne[2]. Sous Jean Hyrcan, un décret de Pergame prie le grand prêtre de conserver son amitié aux Pergaméniens qui se souviendront que du temps d'Abraham, père de tous les Hébreux, leurs ancêtres avaient été leurs amis, ainsi qu'on le trouve consigné dans les actes publics[3]. Bref, la situation affermie de Sparte restée libre et amie des Romains après la ruine de la confédération achéenne en 146 avant Jésus-Christ peut justifier les démarches d'un Jonathan et d'un Simon en vue de mettre à profit le crédit des Lacédémoniens ou de poser au moins à côté d'un peuple heureux et indépendant[4].

En 169 de l'ère des Séleucides (143-142) la communauté de Jérusalem envoya une lettre aux Juifs d'Égypte qui passaient un mauvais moment par suite du ressentiment de Ptolémée VII Physcon à l'endroit du parti juif, représenté par Onias et Dosithée, appui de Cléopâtre II, veuve de Ptolémée VI Philométor[5]. Pour les réconforter, la lettre leur rappelait l'exemple des Judéens dans l'extrême détresse qu'ils avaient traversée sous Antiochos Épiphane après la défection de Jason. Ils avaient prié et le temple avait été rétabli. Il en sera de même de la communauté égyptienne malgré l'institution schismatique d'Onias. La prière lui obtiendra miséricorde. Cette lettre dont nous ne possédons qu'un précis inséré dans une missive de l'an 188 Sél. (124 av. J.-C.) était probablement une première invitation adressée aux Juifs égyptiens à célébrer l'anniversaire de la Dédicace du temple de Jérusalem au mois de Casleu 143. Mais à cette date Jonathan ayant été arraché violemment à l'existence, Simon lui avait succédé dans la conduite du peuple.

1. *SEG.*, II, 330.
2. *PW.*, XIV, 786.
3. *Antiq.*, XIV, 247-255.
4. Sur l'ensemble de la question voir CALMET, *Dissertation sur la parenté des Juifs et des Lacédémoniens* en tête de son Comm. sur les Maccab. *PW.*, art. *Spartoi*, *DB.*, IV, col, 8. *Momigliano, Prime linee...*, p. 143 et l'*Excursus* II : Juifs et Spartiates dans notre Commentaire.
5. Ce rappel de la lettre de 169 se trouve II Macc., 1, 7 s. Le passage se libelle ainsi : « Sous le roi Démétrios, en 169 nous, les Juifs, nous vous avons écrit (ceci) : « Dans la tribulation, et la crise..... nous allumâmes les lampes et exposâmes les pains ». BICKERMAN, *ZNTW.* XXXII, 1933, 233 ss.

CHAPITRE X

DU GOUVERNEMENT DE TRYPHON A LA FIN DU RÈGNE D'ANTIOCHOS VII

I. — La tyrannie de Tryphon.

1. Tryphon en Galilée réduit Jonathan en captivité.

Les vues ambitieuses de Tryphon se trahissent déjà sur les monnaies de son pupille, Antiochos VI, où il semble figurer avec lui sous le symbole des Dioscures à cheval, en quelque sorte comme associé au trône. « Du vivant d'Antiochos, il place les initiales de son nom sur les monnaies; il crée même un type monétaire spécial, le casque macédonien que nous verrons également sous son règne propre [1]. » L'audace et la brutalité se reflètent sur son effigie. Avant de s'en prendre à Antiochos, ce petit Dionysos aux traits si délicats sous ses boucles irradiées, Tryphon avait à se débarrasser de Jonathan, très attaché au jeune roi par gratitude envers son père Alexandre Balas et aussi par intérêt, car, suivant la remarque de Bouché-Leclercq, un roi mineur et contesté était un suzerain commode [2]. Jonathan, à raison de ses services, pouvait ambitionner le rôle de tuteur ou de protecteur du roi; il restait, en tout cas un obstacle aux trahisons que l'autre méditait dans la perspective du diadème royal. C'est avec des dispositions hostiles que Tryphon s'en vint à Bethsan ou Scythopolis, ville de la Samaritide au bord de la vallée du Jourdain. Le chef asmonéen s'en douta, lui qui avait eu jusqu'ici les mains libres depuis Damas jusqu'à Gaza. Déjouant toute marche sur Jérusalem, il alla lui-même à Bethsan à la tête de troupes très supérieures en nombre à celles de son rival. Tryphon, plein d'astuce, le combla de prévenances le persuada de licencier ses hommes et de le suivre avec une faible escorte à Ptolémaïs « car, assurait-il, je te livrerai cette ville et les autres forteresses, je te confierai des forces importantes avec tous leurs

1. Babelon, *op. cit.*, cxxxvi.
2. *Histoire des Séleucides*, 357.

officiers, après quoi je reprendrai le chemin d'Antioche, car c'est pour cela que je suis venu ». Habitué depuis des années à une ascension progressive, le stratège de l'Abarnahara crut aisément à ce discours sans se douter que derrière ce Capitole qu'il pensait avoir gravi se dissimulait la Roche Tarpéienne. Il accompagne donc le régent à travers la plaine de Jezréel jusqu'à la côte, laissant en route 2.000 hommes à l'instigation de Tryphon. Mais à peine entré à Ptolémaïs, il voit sa garde massacrée par les habitants et lui-même tombe prisonnier entre les mains de cet ennemi maintenant déclaré. Les 2.000 soldats de Jonathan qui stationnaient dans la Grande Plaine attendant les ordres de leur chef en train, s'imaginaient-ils, de recevoir l'investiture de la Palestine entière, furent pris en chasse et contraints de se retirer dans la terre de Juda où la triste nouvelle sema la terreur et le deuil. Sans appui du côté des deux compétiteurs séleucides, sans chef reconnu officiellement (l'autorité de Simon était restreinte à la plaine maritime et probablement dénoncée par Tryphon), les Juifs deviennent le but d'un assaut antisémitique analogue à celui qui suivit la restauration du sanctuaire sous Judas Maccabée [1].

2. Simon devenu chef du peuple tient tête à Tryphon. Mort de Jonathan.

Par ses antécédents, Simon, le deuxième des cinq fils de Mattathias, donnait à espérer qu'il était capable de remettre à flot la situation compromise à la suite de la captivité de Jonathan. Homme d'action autant que de conseil, on l'a vu seconder efficacement Judas Maccabée, puis Jonathan, ramener en Judée les Juifs de Galilée, venger à Madaba le meurtre de Jean, son frère, défendre avec vigueur Bethbassi contre les attaques de Bacchidès, recevoir d'Antiochos VI Dionysos le gouvernement de la côte palestinienne, conquérir Bethsour, occuper momentanément Jopè, fortifier Ḥadida et exercer sur la Séphéla une surveillance active. C'est en ce poste que vient l'atteindre la nouvelle de l'attentat de Ptolémaïs et des préparatifs de Tryphon. Aussitôt il monte à Jérusalem, relève le courage de ses concitoyens qui le proclament leur chef — *hègoumenos* — successeur de Judas et de Jonathan. Le premier soin qui lui incombe est de mener à terme les travaux entrepris dans la capitale. Les murs de Jérusalem sont achevés. Quant à la plaine, il en confia la garde à Jonathas, fils d'Absalom, qui marcha sur Jopè avec des forces considérables. Simon, on l'a vu plus haut, avait mis une garnison dans cette ville pour empêcher les habitants

1. I Macc., **12**, 39-54. *Antiq.*, XIII, 187-196. *RB.*, 1926, 221 s. *GP.*, II, 280; I, 411

de livrer cette ville à Démétrios. Les Jaffiotes manifestant toujours le désir de vivre sous les Grecs, on les expulsa comme ceux de Bethsour, sans doute pour les remplacer par des Juifs appartenant à la grande armée envoyée par Simon. Cet événement fit sensation, car il donnait enfin au pays juif un accès à la mer et aux régions transmarines (142)[1].

La possession de Jaffa ne suffisait pas à barrer le chemin qui de Saron pénètre dans la Séphéla. Aussi lorsque Tryphon partit de Ptolémaïs pour envahir la Judée à la tête d'une armée nombreuse, Simon dut-il descendre de Jérusalem pour établir son camp à Hadida en face de la plaine de Lydda. Au lieu d'affronter le nouvel *higoumène*[2] des Juifs dont la clairvoyance et la fermeté avaient su éviter le désarroi escompté par ses ennemis, Tryphon en vint à négocier avec Simon la mise en liberté de Jonathan que le Syrien traînait à sa suite chargé de fers. Au nom du trésor royal, il réclamait des arriérés dus par le grand prêtre, méridarque en vertu de ses fonctions. Celui-ci pouvait en effet être en retard pour payer le tribut annuel de 300 talents qui l'exemptait de toute autre contribution[3]. Simon eut beau payer les arriérés et remettre à Tryphon les deux fils de Jonathan qu'il exigeait comme otages, le général syrien, contrairement à la parole donnée, ne relâcha pas son prisonnier qu'il continua à emmener dans son expédition contre Jérusalem. Le but avéré de l'agresseur était de faire sentir à la métropole juive renaissante le poids de sa tyrannie en rendant toute sa vigueur à l'Acra, ville du roi. Mais quoiqu'il eut réussi à gagner la plaine maritime au sud de Lydda, il rencontrait dans la présence de Simon un obstacle qui s'opposait à une marche directe vers le cœur de la Judée.

Tryphon se vit contraint de faire un long détour vers le midi jusqu'à la ville iduméenne d'Adôra pour gagner le haut pays et de là Jérusalem. Sans cesse attaché à son flanc gauche, Simon lui fermait successivement les accès de Bethoron, d'Emmaüs et de Bethsour, l'obligeant à reprendre l'ancienne méthode de l'envahissement de la Judée par le sud. L'armée syrienne s'arrête à Adôra, aujourd'hui Doura, village situé à 8 kilomètres à l'ouest-sud-ouest d'Hébron. Là, l'ennemi reçoit les messagers de la garnison cernée depuis quelque temps dans la citadelle de Jérusalem qui supplient Tryphon de venir en hâte par le désert et de leur amener des vivres. La recommandation n'est point inutile

1. I Macc., **13**, 1-11; **14**, 5. *RB.*, 1914, 584. *Antiq.*, XIII, 197-202.

2. Dans les LXX ἡγούμενος traduit souvent *nagid* qui n'implique pas la fonction de grand prêtre.

3. BIKERMAN, *Instit. des Séleucides*, 132. Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides*, 104.

car Simon tient en ce moment le faîte des montagnes que sillonne le chemin de Jérusalem. En côtoyant le flanc oriental de la chaîne judéenne à travers le désert de Teqo'a et de Bethléem, non seulement on évitait l'ennemi, on pensait aussi se garantir de la violence excessive des bourrasques de l'hiver. Tryphon disposa donc sa cavalerie afin de voler au secours de ceux de l'Acra, mais durant la nuit la neige tomba en telle abondance que le Syrien renonça à son dessein. Enveloppée d'un épais manteau de neige, la région d'Hébron à Jérusalem devenait impraticable autant par la difficulté de la marche des hommes et des chevaux que par la disparition des chemins. Le général syrien, abandonna ces hauteurs inclémentes pour gagner la vallée du Jourdain qu'il dut suivre le long du plateau de Galaad sans affronter le massif, couvert certainement de neige lui aussi. Comme il approchait de Bascama, que nous pensons retrouver vers l'extrémité nord-ouest du lac de Tibériade, dans le Djôlan, il mit à mort Jonathan qui fut inhumé en cet endroit [1].

Tandis que Tryphon regagnait Antioche, Simon envoyait recueillir les restes de son frère Jonathan qu'il fit ensevelir au milieu de ses parents et de ses frères dans le caveau familial de Modîn. Non content de consacrer de longs jours à la célébration d'un deuil solennel, le dernier survivant des fils de Mattathias voulut perpétuer la mémoire de sa famille par l'érection d'un mausolée de pierre polie avec sept pyramides sur piédestal se faisant face l'une à l'autre et représentant chacune un des membres de la famille y compris Simon lui-même qui espérait reposer un jour à côté des siens. Autour du monument se dressaient de hautes colonnes ornées de panoplies et de rostres, symboles des victoires remportées par les défunts et de la conquête définitive de Jopè qui offrait de si belles perspectives sur la mer et les îles. Le monument était situé sur une hauteur de manière à être aperçu de tous ceux qui naviguaient sur la mer [2]. Une telle magnificence trahissait les ambitions du parti national désormais prépondérant et le but qu'il entendait poursuivre jusqu'au bout : affranchir le peuple juif de la tutelle syrienne et lui donner un gouvernement entièrement autonome. Pour atteindre ce résultat il fallait savoir mettre en jeu la déliquescence des Grecs et l'ingérence envahissante des Romains. Simon avait assez de doigté pour y réussir.

1. I Macc., **13**, 12-24. *Antiq.*, XIII, 203-210. *RB.*, 1926, 512 s.
2. I Macc., **13**, 25-30. *Antiq.*, XIII, 211 s. GUÉRIN, *Samarie* II, 404-414. *RB.*, 1923, 499.

3. Avènement de Tryphon. Simon revient à l'obédience de Démétrios II.

Après Jonathan, ami d'Antiochos VI, Tryphon supprima Antiochos lui-même en 170 de l'ère des Séleucides qui est la dernière date trouvée sur les monnaies du jeune roi (142 avant J.-C.)[1]. L'usurpateur prit sur ses monnaies le titre d'*autocrator*, peut-être pour marquer qu'il était le fils de ses œuvres et non un héritier, aucun Séleucide n'ayant porté ce titre dans son royaume. Il menaçait par là toutes les velléités d'indépendance des cités et des nations de l'empire. Son particularisme se manifeste en outre par le fait qu'il date ses monnaies non par les années de l'ère des Séleucides, mais par les années de son règne, à l'imitation des rois d'Égypte. Son règne ne va pas au delà de l'an IV. Le casque macédonien insigne de Tryphon est un indice de l'ascendance du stratège né sur le territoire de la Tétrapole macédonienne en Syrie Séleucide. On a des monnaies de Tryphon frappées à Apamée, à Arad, à Ptolémaïs, à Dor et à Ascalon[2].

A l'odieux du meurtre commis sur la personne de son pupille, Tryphon ajoutait celui d'une administration qui n'était rien autre que l'exercice d'un brigandage organisé. L'illusion n'étant plus permise au sujet des sentiments de ce nouveau roi de l'Asie, Simon se tourna du côté de Démétrios II Nicator que sa situation mettait hors d'état de nuire aux Juifs envers lesquels il n'avait jamais éprouvé beaucoup de sympathie. Tout donnait à penser qu'il s'empresserait d'accueillir l'aide inattendue de gens irrités contre un redoutable compétiteur. Démétrios, en effet qui avait perdu toute autorité sur l'ouest de l'Euphrate, saisit l'occasion qui s'offrait d'y exercer une ombre de pouvoir. Faisant droit aux réclamations de Simon, il lui accorda la propriété des forteresses bâties par lui, l'amnistie pour les offenses voulues ou non envers ses droits royaux, la remise de l'impôt déguisé sous le nom de couronne, l'exemption des taxes perçues d'ordinaire à Jérusalem, la licence pour les Juifs de s'enrôler dans les gardes du corps. Singulier usage de l'autorité que celui qui consiste à se dépouiller par faiblesse de ses prérogatives usuelles. L'octroi de tels privilèges, sanctionné par le pouvoir royal, fit époque dans la nation juive : « L'année 170, le joug des nations fut ôté d'Israël. Et le peuple d'Israël commença à écrire sur les actes et les contrats : En l'an Ier de Simon, grand prêtre, stratège et higoumène des Juifs. » A vrai dire ce n'était

1. Liv., *Epit.*, 55. Diodore *FHG.*, II, p. xix.
2. Babelon, *op. cit.*, p. cxxxviii s. et 135 ss.

pas le début d'une ère, mais celui du principat de Simon d'après le mode adopté par Tryphon de compter les années du règne. Ce fut en mai 142 comme l'indique le calendrier des fêtes *Megillat Ta'anit*: « Le 27 iyyar, l'impôt de la couronne fut aboli dans la Judée et à Jérusalem [1] ».

4. Simon s'empare de Gazara et de l'Acra.

Deux positions jusqu'ici irréductibles continuaient pourtant à jeter un défi aux aspirations juives vers l'indépendance, je veux dire Gazara dans la plaine maritime et l'Acra à Jérusalem. On a vu que les monarques séleucides même les plus bienveillants n'avaient jamais consenti à se dessaisir de ces garanties, les dernières en somme que possédât leur autorité dans la région depuis la perte de Bethsour. Ce fut à réduire ces deux îlots de résistance que Simon inaugura l'exercice de son principat, interprétant à sa manière la paix conclue avec le lointain Démétrios.

Enclavée dans le domaine judéen de la Séphéla sur lequel Simon avait toujours veillé attentivement, Gazara ou Gézer empêchait la cohésion des fractions de ce domaine et son développement du côté de la mer. N'y avait-il pas quelque chose d'ironique dans la présence de ce puissant repaire d'allophyles au milieu d'un cercle dont Emmaüs, Modîn, Lydda, Accaron formaient la circonférence et sur une des routes conduisant de Jérusalem à Jopè? Décidé à mettre un terme à une condition aussi humiliante qu'incommode, Simon fait investir Gazara par ses troupes et battre les murs par une hélépole, machine de siège due au génie inventif de Démétrios Poliorcète et entrée en usage depuis plus d'un siècle. Une tour cède, et les combattants dissimulés sous les cuirasses de l'engin guerrier bondissent dans la ville. Les habitants, en proie à une terreur folle, se pressent sur les remparts, déchirant leurs vêtements et implorant à grands cris la clémence du vainqueur. Simon leur accorde la vie sauve, mais il les bannit de leur ville. On débarrasse les maisons de toute idole, de tout objet impur, et, la purification accomplie, le prince juif introduit dans les murs au chant des hymnes et des bénédictions établit dans la cité conquise des hommes observateurs de la loi, répare les fortifications et se construit une résidence [2].

1. I Macc., **13**, 31-42. Derenbourg, *op. cit.*, p. 69. *Antiq.*, xiii, 213 s. L'année 170 Sél, suivant le calendrier oriental va de nisan 142 à nisan 141; suivant le calendrier macédonien d'octobre 143 à octobre 142. Les pétitions de Simon avaient été accompagnées de dons importants en argent déguisés sous le nom de couronne et de palme.

2. I Macc., **13**, 43-48. C'est *Gazara* qu'il faut lire avec *Antiq.*, xiii, 215 et non Gaza *cf.* I Macc., **13**, 54; **14**, 7, 34; **15**, 28, 35; **16**, 1, 19, 21.

A l'endroit même où l'homogénéité du rempart de Gézer présente une interruption, par conséquent à la brèche pratiquée en 142, Macalister, déblayait durant l'hiver 1905 les restes de l'habitation ou, pour employer un terme plus prétentieux, du château maccabéen. Élever une forteresse au lieu le plus vulnérable, c'était fortifier l'enceinte et s'assurer une résidence où le chef aurait à l'œil l'accès le moins malaisé de la place. On y trouva des tessons de céramique indigène du IIe siècle, des bols grecs, des anses de jarres rhodiennes, quelques pointes de flèches en bronze ou en fer. A part un morceau d'Astarté cypriote, aucun objet de luxe ou de superstition païenne n'a été découvert dans ces ruines. L'objet le plus curieux était une pierre à bâtir portant avec un diagramme magique une imprécation à l'adresse de l'édifice, insérée par quelque vaincu condamné à travailler à la construction : « Pampras, puisse-t-il faire descendre le feu sur le palais de Simon [1] »

La limite sacrée du territoire de Gézer, marquée par l'inscription *tehom Gezer* accompagnée du nom du magistrat qui avait présidé à l'établissement de cette limite officielle, est un indice de la judaïsation de cette ville par Simon, poursuivie par Jean Hyrcan, son fils, élève des Pharisiens et gouverneur de Gazara au début de sa carrière [2].

La conséquence du blocus de l'Acra ou citadelle de Jérusalem commencé sous Jonathan ne devait pas se faire longtemps attendre. Les provisions étant épuisées, un certain nombre d'assiégés moururent de faim et la prise de Gazara enlevait aux survivants tout espoir d'être secourus. Aussi se résignèrent-ils à traiter avec Simon qui les chassa de cette forteresse ou depuis vingt-six ans Syriens et Juifs philhellènes contrecarraient les efforts du parti conservateur. La capitulation de la garnison de l'Acra marquant la fin de la suzeraineté des Séleucides dans la ville sainte avait une portée considérable comprise de tous. La pompe déployée par les vainqueurs au moment de la prise de possession de ce « grand ennemi d'Israël » en fournit la preuve, de même que la célébration de l'anniversaire de cet événement qui fut quelque temps en vigueur. Le deuil et le jeûne étaient interdits le 23 iyyar parce que ce jour-là les Fils de l'Acra sortirent de Jérusalem (début de juin 141 avant J.-C.).

Simon et ses gens élurent domicile dans les fortifications du sanctuaire, dans la *Baris* destinée à être remplacée plus tard par l'Antonia, tandis qu'une garnison juive fut casernée dans l'Acra qui sera quatre

1. Macalister, *The excavation of Gezer*, I, 209 ss. *RB.*, 1905, 403; 1906, 64 s.; 1926, 516 s.
2. Clermont-Ganneau, *RB.*, 1899, 109-115; *RAO.*, III, 116-126; 264-268. Lagrange, *RB.*, 1899, 422 ss.

ou cinq ans plus tard réclamée par Antiochos Sidétès comme une de ses villes, ce qui réduit à néant la destruction de la fameuse citadelle par Simon qu'affirme Josèphe sur la base d'une topographie légendaire [1].

5. Captivité de Démétrios II. — Simon et l'alliance romaine.

L'expulsion de la garnison étrangère établie à Jérusalem depuis le règne d'Antiochos Épiphane inaugura une ère de paix et de prospérité que le chroniqueur du parti asmonéen célèbre avec un certain lyrisme. Cependant Démétrios II, répondant à l'appel des Grecs, des Macédoniens et des indigènes des provinces orientales, emmenait des troupes en Médie pour s'opposer aux cruelles incursions des Parthes en 140. Avec l'aide des Perses, des Élyméens et des Bactres, il expulsa les envahisseurs de la Babylonie, mais l'année suivante, s'étant engagé sur le plateau iranien, il fut fait prisonnier et relégué en Hyrcanie. Mithridate Ier, autrement dit Arsace VI, véritable fondateur de l'empire parthe, le traita avec égards, lui donna en mariage sa fille Rodogune, se réservant, le cas échéant, de replacer Démétrios sur le trône de Syrie et d'y faire asseoir sa fille avec lui. La Haute Asie était bien perdue pour les Séleucides. Dès 141 (171 Sél.), les documents babyloniens ajoutaient à la date d'après les Séleucides, la date arsacide avec la mention de l'Arsace régnant [2].

L'éloignement de Démétrios mettait le nouveau grand prêtre (ce roi avait en 142 salué Simon comme tel) en face de Tryphon et de sa haine. Il est plausible que Simon ait jugé prudent, malgré la gloire dont l'enveloppe son panégyriste, de solliciter des Romains le renouvellement de l'alliance comme le faisaient les rois et princes vassaux, en accompagnant la demande d'un riche présent. Ce fut une ambassade conduite derechef par Nouménios qui eut l'honneur de porter à Rome un bouclier d'or de 1.000 mines, ayant selon Josèphe le poids de 50.000 pièces d'or. Le Sénat daigna recevoir le cadeau et un consul nommé Lucius, identifié par plusieurs commentateurs à Lucius Calpurnius Piso, consul en 139 avant Jésus-Christ, délivra aux porteurs une lettre circulaire recommandant aux rois et aux cités les voyageurs

1. I Macc., **13**, 49-54. *RB.*, 1926, 518 ss. Vincent, *RB.*, 1934, 221 ss.

2. I Macc., **14**, 1-15. Josèphe découpe autrement l'histoire générale, mais il n'y a pas à tenir compte de cette fantaisie. *Antiq.*, xiii, 184 ss. 218. On sait par la numismatique que la 1re année de Tryphon coïncide avec 170 Sél. et que les monnaies de Démétrios II s'arrêtent en 173 avec sa captivité qui, selon la chronique d'Eusèbe, se place en 139 avant J.-C. Bouché-Leclercq, *Hist des Sél.*, 364-366. Bevan, *CAH.*, VIII, 538. Schaumberger, *Orientalia*, 1938, 307 s.

alliés du peuple romain. Le document résume un sénatus-consulte qui demande aux rois et aux cités de ne point molester les Juifs et concède à Simon le droit d'extradition des coupables réfugiés à l'étranger afin qu'ils soient châtiés suivant le code mosaïque. Les envoyés en avaient des copies pour les rois d'Égypte, de Syrie, de Pergame, de Cappadoce et de Parthie et pour Sparte, Sicyone en Péloponèse, pour Délos et Gortyne en Crète, Samos, Cos et Rhodes et trois villes de Carie, pour Phasélis en Lycie, Sidè en Pamphylie, Arados en Syrophénicie, pour Cypre et Cyrène[1]. Schürer suppose que cette énumération a pour but d'indiquer les pays où devait se trouver à cette époque un nombre plus ou moins grand de Juifs. La Sibylle en 140, au temps de Simon, disait que chaque terre et chaque mer était remplie de gens de cette race[2]. L'envoi du bouclier d'or s'opposait naturellement à l'envoi de la *Niké* en or de 10.000 statères que Tryphon aux abois avait envoyée à Rome pour obtenir la confirmation de sa royauté par un sénatus-consulte. Le présent était appréciable et de bon augure. Mais le Sénat se montra plus roué que le client en acceptant le don et en l'inscrivant au nom du jeune roi que Tryphon avait mis à mort, « ingénieuse façon de partager le fruit du crime sans en partager la responsabilité[3] ».

En fait, pas plus que sous Judas et Jonathan, l'alliance romaine et l'amitié spartiate n'eurent de répercussion sur les événements de Palestine au temps de Simon, sauf peut-être comme l'un des motifs de son exaltation.

6. Simon devenu ethnarque obtient un décret honorifique.

A l'imitation des cités grecques qui aimaient à rendre publique leur reconnaissance envers un bienfaiteur insigne ou un magistrat heureux dans l'administration des deniers publics, Jérusalem décida de publier en l'honneur de Simon un décret laudatif qui serait gravé sur des tablettes d'airain qu'on suspendrait à des stèles sur le Mont-Sion. Le texte du décret fut porté à la connaissance des prêtres et du peuple, des princes de la nation et des anciens du pays réunis en grande assemblée dans « le Parvis du Peuple de Dieu[4] ». Après avoir rappelé

1. I Macc., **14**, 16-24. La lettre des Spartiates paraît provenir d'une retouche d'un document romain. **15**, 15-24. Au lieu de Lampsaque, on doit lire Samsoun. Voir notre Commentaire et l'*Excursus* III sur le sénatus-consulte conservé dans *Antiq.*, XIV, 145-148, déplacé chronologiquement.

2. SCHÜRER, III[4], 4. Sibylle, III, 271.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, 369 d'après DIODORE, XXXIII 17.

4. Le lieu dit *Saramel* tire son nom de *hasar 'am-el* devenu *sar-'amel* suivant une aphérèse assez fréquente. Voir notre Commentaire sur I Macc., **14**, 27.

le zèle des fils de Mattathias pour la conservation du temple et de la loi, le document énumère les mérites, les exploits et les dignités de Simon. Il insiste sur sa charge de grand prêtre qui lui a été assurée par Démétrios II et que la communauté lui confirme à perpétuité avec le rang de chef du peuple, le gouvernement ayant ses racines dans le pouvoir pontifical suivant le concept théocratique du parti asmonéen. La perpétuité implique l'irrévocabilité de la fonction et son hérédité. Toutefois le côté provisoire de cette nouvelle institution n'échappe pas aux contemporains de Simon. Ils remettent à plus tard une décision définitive, lorsque Dieu aura suscité le prophète digne de foi attendu aux diverses époques de l'histoire. La perpétuité du trône dans la descendance de David et du sacerdoce suprême dans la famille de Sadoc pouvait être objectée aux Asmonéens et nécessiter la décision du prophète *pistos*, en qui l'on pût se fier comme au légitime envoyé du Seigneur. On décrète que Simon ajoutera à sa dignité de grand prêtre celle de *stratègos*, commandant des troupes, cumul que l'on rencontre à cette époque chez des gouverneurs de Cypre et de Cœlé-Syrie. Le titre d'ethnarque qui lui est décerné en outre indique un grand pas dans le sens de l'autonomie, et, en effet, Simon s'arroge le port de la pourpre et de l'agrafe d'or sans l'autorisation du monarque séleucide et empiète, dans son ressort, sur les prérogatives du roi tant pour les concessions de privilèges que pour les sanctions.

Le décret honorifique est daté du 18 Eloul — le 6e mois du calendrier oriental répondant à Gorpiaeos des Macédoniens, août-septembre du calendrier julien —, la 3e année du pontificat de Simon. La 1re année de Simon étant celle de la liberté : 170 Sél. (142-143), la 3e sera 172 (140-139) [1].

II. — Antiochos VII Évergète dit Sidétès et Simon Maccabée.

1. Sidétès se concilie Simon par des concessions importantes et abat Tryphon.

Informé de la captivité de Démétrios II, son frère cadet Antiochos surnommé Sidétès, parce qu'il avait été élevé à Sidé en Pamphylie, se décida à faire valoir ses droits à la succession de son père Démétrios Ier Soter et à travailler à la ruine de l'usurpateur Tryphon. Mais avant d'aborder en Syrie, il veut s'assurer l'appui de la Palestine qui lui est nécessaire pour avoir raison de cet adversaire très remuant. Il écrit à Simon qu'il traite d'ethnarque, c'est-à-dire de chef d'une

1. I Macc., **14**, 25-49. *Antiq.*, XIII, 214. Schürer, I, 249.

nation jouissant de certaines franchises dans les limites d'un grand empire. Moins subalterne que *stratégos*, ce titre marquait un degré au-dessous de roi, *basileus*. La lettre dut partir de Rhodes. L'importance des concessions faites au grand prêtre des Juifs montre en quel dénuement et quel embarras se trouvait le nouveau compétiteur à la veille de son entreprise. A la remise des dettes dues au trésor, à l'exemption des tributs et des présents obligatoires, à la franchise de Jérusalem et de son temple, à la propriété des arsenaux et des forteresses de Judée, le prince ajoutait l'autorisation de frapper monnaie avec empreinte spéciale ayant cours légal dans le pays judéen. La fin de la lettre promettait des honneurs éclatants à la nation, au temple et à leur chef pour le temps qui suivrait la restauration de la royauté dans la descendance de Séleucos IV. Sans attendre ce dénouement, Antiochos de Sidè se considérait déjà comme roi en vertu de la vacance du trône, son frère étant prisonnier dans un pays ennemi et Tryphon n'ayant aucune attache avec la dynastie [1].

Que l'ethnarque eût déjà commencé à battre monnaie en son nom et qu'Antiochos VII ne fît qu'entériner le privilège, le fait est possible, les ambitions asmonéennes ayant un stimulant dans l'exemple des grands prêtres qui émirent quelques monnaies au tournant de la période perso-grecque. Les rares spécimens que l'on possède de Simon portent l'inscription *ligullath Sion* « la rédemption de Sion » avec des figures de palmier entre deux corbeilles, de loulab et de coupe évasée. Un exemplaire a reçu un éléphant en surcharge [2]. La concession du Sidétès ne s'est étendue vraisemblablement qu'au monnayage de bronze.

Le roi de Syrie n'a pas dû accorder à Jérusalem d'autres franchises que celles qu'il donnait à certaines villes privilégiées de son empire. Or ces villes avaient le droit de frapper des monnaies de bronze « mais non des pièces d'argent dont la circulation aurait pu s'étendre à tout l'empire et y jeter une sorte de perturbation économique en faisant concurrence à la monnaie royale [3] ».

En l'an 138 avant J.-C., Antiochos VII Sidétès surnommé Évergète comme plusieurs rois de ses contemporains vint prendre posses-

1. I Macc., **15**, 1-9. Appien, *Syr.* 68. *Antiq.*, XIII, 223 s. déplace sans motif l'ordre des événements en fixant la demande d'Antiochos au moment où celui-ci déjà débarqué en Syrie remportait des succès.

2. Le « Siméon prince d'Israël » dont le nom figure sur des tétradrachmes, des deniers d'argent et des bronzes, est reconnu pour un personnage de la seconde révolte (sous Hadrien, 132-135). MADDEN, *Coins of the Jews*, 65 ss.; 203 ss. HILL, *Catal. of the coins of Palestine* XC ss. pl. XX 8-15. *RB.*, 1935, 578.

3. BABELON, *Les rois de Syrie*. p. CXLVI.

sion de son royaume. Tryphon qui avait dû sa fortune aux troupes qui désertaient la cause de Démétrios II, fut à son tour abandonné par la masse de l'armée dégoûtée de son naturel pervers. Josèphe raconte qu'en haine de lui, l'armée s'était déjà rangée du côté de Cléopâtre Théa, la femme de Démétrios II le captif, enfermée à Séleucie avec ses enfants. De peur que des gens de Séleucie ne livrassent cette ville à Tryphon, Cléopâtre appela auprès d'elle le Sidétès qui se voyait repoussé par les villes redoutant Tryphon, elle lui offrit le trône avec sa main. « Parvenu à Séleucie, Antiochos vit ses forces augmenter de jour en jour. Il partit donc en guerre contre Tryphon, le vainquit dans un combat, le chassa de Haute Syrie en Phénicie et l'ayant poursuivi jusque-là, l'assiégea dans Dora, place forte difficile à prendre où il s'était réfugié [1]. »

Sise sur la mer, à la latitude de Megiddo, l'ancienne ville de Dor, tombée au pouvoir du Zakkala au XII[e] siècle, devint le chef-lieu d'un district salomonien, puis d'une province assyrienne. Le site fouillé en 1924 s'est révélé comme un centre hellénistique important et bien fortifié auquel la fondation de Césarée devait plus tard porter atteinte. A peu de distance au sud s'élève aujourd'hui le village de Ṭanṭoura [2].

De son quartier général installé hors des portes, dans le faubourg, Antiochos dirigeait les opérations consistant à faire avancer progressivement contre la ville ses détachements et à construire des machines de siège. Quoique bloqué par terre et par mer, Tryphon réussit à s'enfuir jusqu'à Orthosia, dont les vestiges se trouvent vers l'embouchure du Nahr el-Bared à deux heures et demie de marche au nord de Tripoli. L'emplacement se nomme encore Arḍ Arthousy. D'Orthosia, Tryphon gagna Apamée, la ville qui l'avait éduqué; il y fut assiégé, et se donna la mort après un règne de quatre ans [3].

2. Sidétès se retourne contre Simon. Guerre dans la plaine maritime.

Au cours du siège de Dora, Simon avait cru habile d'envoyer au roi Antiochos Sidétès 2.000 hommes d'élite avec de l'argent, de l'or et un matériel considérable, mais le roi, maître de la situation et ayant plus de 100.000 combattants à sa disposition, refusa le service offert par l'ethnarque des Juifs et rompit sèchement avec lui. Il envoya

1. *Antiq.*, XIII, 221-223.
2. *RB.*, 1926, 526; 1948, 191 s. *GP.*, II, 308.
3. I Macc., **15**, 10-14, 25, 37. *Antiq.*, XIII, 224. FRONTIN, II, 13, 2. STRABON, p. 668.

même un de ses amis, Athénobios, pour reprocher à Simon d'occuper indûment Jopè, Gazara et l'Acra, ville du royaume, et lui réclamer les villes et les cantons dont il s'était emparé en dehors de la Judée. Faute de restitution, il fallait payer mille talents d'argent tant pour la réparation des dommages qu'en compensation des tributs dus au fisc par ces cantons et ces places, sinon c'était la guerre. Simon répondit qu'il n'avait fait que récupérer l'héritage de ses pères tombé injustement au pouvoir d'étrangers. Quant à Jopè et Gazara, adversaires malfaisants du peuple d'Israël, il y avait une nécessité vitale de s'en rendre maître; on voulait bien en donner cent talents comme dédommagement.

La réponse équivalant à un refus, Athénobios, qu'avaient déjà indisposé le luxe et la pompe royale dont s'entourait le grand prêtre et chef de la nation juive, à ses yeux un effronté parvenu, s'en revint irrité vers le roi et lui fit un rapport propre à déchaîner les hostilités.

Sur le point de quitter Dora pour donner la chasse à Tryphon, Antiochos VII nomma Kendébaios, dont le nom manifeste une origine lycienne, général en chef de la zone maritime palestinienne, lui donna infanterie et cavalerie, lui enjoignit de camper en face de la Judée et de fortifier la place de Kédron. Simon était donc évincé d'une dignité dont l'avait revêtu, vers 144, Antiochos VI Dionysos. A l'exemple de Gorgias en 163 et d'Apollonios en 147, le nouveau stratège prit d'abord pour base Jamnia, ville dévouée aux Séleucides, et de là se mit à faire des incursions et des razzias en territoire juif, tuant ou capturant ceux qu'il rencontrait. Le voisinage des places fortes de Gazara et de Hadida était de nature à gêner les mouvements du général syrien et à le mettre à la merci d'une surprise s'il demeurait à découvert dans la plaine de Yebnâ. Aussi bien, obéissant aux ordres du roi, le vit-on rebâtir Kédron, y poster des troupes et des cavaliers pour opérer des sorties et infester les chemins de la Judée. La suite du récit du Ier livre des Maccabées nous montre que le poste fut créé à l'est de Jamnia, dans la plaine entre la région de Gézer et Azotos. Le village de Qaṭra établi sur une éminence à 6 kilomètres au sud-est de Yebnâ et à 12 au nord-est d'Esdoud répond à cette situation. Son territoire est limité au nord et à l'est par la coupure du wâdi Qaṭra qui se dirige vers Yebnâ [1].

Une quinzaine de kilomètres à peine séparaient donc Kédron de Gazara ou Gézer, résidence du fils de Simon, Jean Hyrcan, qui gouvernait la plaine de Judée pour le compte de son père. Ému des opéra-

1. I Macc., **15**, 26-41. *Antiq.*, XIII, 225 s. *RB.*, 1926, 528. *GP.*, II, 296; I carte VI.

tions et des travaux de Kendébaios, Jean monta à Jérusalem avertir le vieux Simon de ce qui se tramait. Celui-ci se déchargea sur ses deux aînés, Judas et Jean, du soin de la défense, et la confiance qu'il mit en eux ne fut point déçue. Il se chargea néanmoins de la formation du corps d'armée qui pour la première fois chez les Asmonéens comprit des cavaliers. Ce corps vint passer la nuit à Modîn, patrie et tombeau des premiers champions de l'indépendance, comme si l'étincelle partie de ce lieu aux jours déjà lointains de Mattathias avait encore la vertu d'électriser les courages. De Jérusalem on gagnait Modîn par le chemin de Bethoron. Un tel détour par le nord paraît avoir été voulu pour cacher aux Syriens l'offensive en préparation.

De Modîn située en pays montueux, les fils de Simon amènent leur armée dans la plaine. Le chemin naturel et facile pour venir de Médieh au pays plat est offert par une vallée assez spacieuse débouchant à 'Annabeh, d'où l'on tend directement sur Gézer. De là, par Mansoura et Ṣaḥmeh, la troupe atteint la lèvre nord du wâdi Qaṭra que le chemin franchit à l'orient du village de Qaṭra. De l'autre côté, les troupes syriennes alertées se portent à la rencontre des Juifs. Ceux-ci hésitent un instant à mettre derrière eux les berges à pic du torrent qui, bien qu'à sec, peut devenir un obstacle fâcheux en cas de retraite. Jean les entraîne par son exemple. Tout le monde passe et l'armée se reforme au sud de la crevasse, car l'ennemi se tient encore à une certaine distance. Jean place ses cavaliers au milieu des fantassins de sorte que, protégée au premier choc par des archers criblant les chevaux ennemis, sa cavalerie puisse en temps utile s'élancer sur des escadrons beaucoup plus nombreux mis en désarroi. L'ennemi culbuté prend la fuite vers Kédron. Judas est blessé mais Jean continue la chasse sans s'arrêter devant la place forte où Kendébaios s'est enfermé. Il poursuit les fuyards jusqu'aux tours du territoire d'Azotos qui sont incendiées. Deux mille syriens succombèrent et Jean ramena ses hommes en paix dans la Judée[1].

3. Mort tragique de Simon. Son fils Jean surnommé Hyrcan lui succède.

L'histoire des Maccabées s'achève sur la tragédie qui ensanglante le fort de Dôk en février de l'an 134 avant notre ère. Au cours d'une tournée d'inspection dans les villes de son territoire, Simon était descendu à Jéricho avec deux de ses fils, Mattathias et Judas. La

1. I Macc., **16**, 1-10. *BJ.*, I, 52 s. *Antiq.*, XIII, 227. Pour cette période finale des Maccabées Josèphe est incomplet et mal renseigné.

plaine de Jéricho, jouissant d'un climat exceptionnel et d'une irrigation abondante et continue, était couverte de jardins d'une extrême beauté produisant des essences rares et des fruits recherchés. Pénétrée d'éléments iduméens depuis l'Exil, elle formait un district particulier assez important pour être administré par un *stratégos*. Au temps où nous sommes arrivé, cette fonction était remplie par un certain Ptolémée, fils de Haboub (nom grécisé en Aboubos), iduméen plus ou moins rallié au judaïsme, à qui Simon avait donné une de ses filles en mariage. Dévoré de l'ambition de supplanter son beau-père à la tête de l'ethnarchie de Judée, ce personnage nourrissait le dessein de faire disparaître le grand prêtre avec toute sa famille. Sans soupçonner les intentions perfides de son gendre, Simon se laissa entraîner par lui dans une petite forteresse appelée Dôk sous prétexte de présider un banquet auquel étaient conviés ses fils et sa suite.

L'ouvrage se trouvait isolé au sommet de la montagne dite de la Quarantaine, établi sur une étroite plate-forme de 100 mètres sur 40. Son élévation de 350 mètres au-dessus de la plaine de Jéricho justifie amplement le nom de Dôq, transcrit de l'araméen *Douq*, qui a le sens de lieu élevé, de repaire d'où l'on guette[1]. L'endroit se prêtait à merveille à un guet-apens et à des orgies loin des regards curieux. Avant que les fumées du vin fussent dissipées, des sbires apostés par l'ambitieux Ptolémée firent ir uption dans la salle du festin et massacrèrent Simon et les autres convives. Si l'on en croit Josèphe, les deux fils de Simon ne périrent pas avec leur père, mais furent retenus prisonniers avec leur mère à titre d'otages jusqu'à ce que le stratège de Jéricho les eut fait mettre à mort à l'occasion du siège de Dôk par Jean Hyrcan.

Le fils d'Aboubos informa sans retard le roi de cet événement et lui demanda d'envoyer des troupes à son aide afin de remettre à Antiochos Sidétès la pleine et entière possession de l'ethnarchie de Judée. Le meurtrier espérait sans doute en recevoir l'investiture, mais il fallait pour cela se débarrasser de Jean, héritier de Simon, et gagner les commandants de l'armée asmonéenne par des présents en attendant le secours du roi. Celui-ci ne répondra à sa demande qu'après que Ptolémée aura été contraint de se réfugier à Philadelphie. En dépit de toutes ses mesures, le fils d'Aboubos ne réussit pas à anéantir la postérité de Simon. Averti à temps dans sa résidence de Gézer, Jean Hyrcan sut échapper au poignard des assassins en

1. Sur Dôk voir *GP.*, II, 307 avec bibliographie.

leur infligeant la mort qu'ils avaient mission de lui donner. Il rentra à Jérusalem confiant dans la reconnaissance du peuple pour les services rendus par son père et sûr de l'impopularité de Ptolémée. Au moment où le peuple l'acclamait comme grand prêtre, son beau-frère tenta d'entrer par une autre porte mais repoussé par la foule, il dut regagner le fortin de Dôk et pourvoir à sa propre défense. Cependant le nouveau chef du sacerdoce offrait des sacrifices pour inaugurer sa charge et, comme gouverneur et stratège, venait mettre le siège devant la forteresse où s'était retiré Ptolémée. Usant d'un misérable stratagème pour arrêter les attaques de l'assaillant, le meurtrier faisait amener sur le rempart la veuve et les deux fils de Simon, Judas et Mattathias, et les maltraitait à la vue de tous, menaçant de les précipiter des murailles si Jean Hyrcan ne levait pas le siège. Malgré les exhortations de sa mère à presser les opérations et à venger le meurtre des siens, Hyrcan hésita jusqu'à ce que pour diverses raisons il interrompît les hostilités. De bonne heure les historiens ont voulu expliquer cette conduite par le respect de l'année sabbatique, les auteurs païens ne manquant aucune occasion de marquer les inconvénients du jour ou de l'année du repos rituel qu'ils trouvaient absurde. Hyrcan espérait-il que sa retraite sauverait sa mère et ses frères? Avait-il eu vent des préparatifs auxquels se livrait Antiochos VII contre la Judée [1]. Quoi qu'il en soit, Ptolémée profitant de ce répit, fit mettre à mort la mère et les frères d'Hyrcan, et, ce meurtre accompli, s'enfuit près de Zénon, surnommé Cotylas, tyran de la ville de Philadelphie au delà du Jourdain [1].

III. — Antiochos VII et Jean Hyrcan.

1. Le siège de Jérusalem par Antiochos VII (133-132).

Le Sidétès fut le dernier Séleucide qui fît bonne figure de souverain énergique, avisé, soucieux de ses droits, sachant allier la douceur à la justice, réservant sa sévérité pour les corrupteurs de la morale publique. Sa jeunesse s'accommodait volontiers d'une vie joyeuse et intempérante qui ne lui enlevait rien de sa valeur guerrière. Les revers subis par son général Kendébaios dans les sables de Palestine l'avait indisposé contre Jean Hyrcan, le principal artisan de la défaite. Aussi lui tardait-il de venger l'affront infligé à sa couronne par un vassal rebelle et lui montrer qu'une fois concentrée en de bonnes

1. I Macc., **16**, 11-22. *Antiq.*, XIII, 228-235. *BJ.*, I, 54-56.

mains et employée résolument, la force du roi était capable de venir à bout de l'état juif. L'année 134 n'était pas achevée qu'il amenait son armée en pays judéen, balayant les bandes qu'il rencontrait, recouvrant les récentes conquêtes des Maccabées, Jopè, Gazara, Pegæ (Râs- el- Aïn), les marines de Jamnia et d'Azôtos, sans parler d'autres villes ou places dont les Juifs revendiquaient la propriété. Jean Hyrcan fait appel au sénat romain et obtient un sénatus-consulte qui rappelle un décret antérieur, probablement celui qui fut envoyé à Simon, où défense était faite à qui que ce fût de s'attaquer au territoire et aux villes des amis du peuple romain. En vertu de cette décision, il était intimé à Antiochos de restituer toutes les villes prises de force par lui et de rapporter toute mesure émanée de lui au cours de cette guerre [1].

Soit que l'ambassade chargée d'apporter le décret fût en retard, soit qu'Antiochos ne se souciât pas, pour l'instant, de documents qui restaient en général lettre morte et dont le principal avantage était de procurer aux sénateurs des dons appréciables, le roi, après avoir ravagé le pays, renferma Hyrcan dans Jérusalem qu'il investit étroitement en construisant des ouvrages de siège surtout dans la plaine située au nord de la ville. Les opérations traînèrent en longueur de telle sorte que la faim s'étant fait sentir dans la place, Jean Hyrcan expulsa les bouches inutiles hors des murs de la ville. Nombre de ces malheureux périrent et les survivants durent de rentrer à l'intérieur à la solennité des Tabernacles qui fut l'occasion d'une trêve de sept jours. Le roi voulut montrer qu'il ne faisait pas la guerre à la religion de ses sujets et que son but consistait à reprendre sur la Palestine ses droits de souverain. Il envoya aux assiégés de quoi offrir un riche sacrifice : des taureaux aux cornes dorées et des coupes d'or et d'argent pleines de parfums variés. De son côté il donna à ses troupes un festin comme pour les associer à la fête et vaincre par le spectacle de cette bombance l'opiniâtreté d'ennemis en proie à l'inanition.

Le grand prêtre fut sensible à l'attention d'Antiochos qui méritait par là le surnom de Pieux et à la détresse de ses compatriotes exténués par un siège de plus d'un an; il envoya au roi une commission pour traiter de la paix. La plupart des amis d'Antiochos lui conseillaient de repousser ces ouvertures et de s'emparer de la ville de vive

1. *Antiq.*, XIII, 259-266 d'après l'ordre des faits adoptés par BEVAN, *CAH.*, VIII, 529 s. La chronologie de cette guerre étant mal assurée, nous nous en tenons à la conclusion de SCHUERER, I[5] 260 terminant l'exposé des sources : « Il est bien possible que la guerre ait duré de 134 à 132, c'est-à-dire jusqu'au début de la 62[e] Olympiade ».

force. On commencerait ainsi à anéantir la race juive, ces lépreux jadis chassés d'Égypte, ces gens qui professent une hostilité invétérée envers le reste du genre humain. S'il refuse de se porter à une telle extrémité, que le roi imite Antiochos Épiphane qui détruisit les institutions de ce peuple et le força à changer sa manière de vivre. Écartant ces suggestions, le Sidétès répondit aux envoyés qu'il mettrait fin à la guerre aux conditions suivantes : les assiégés livreraient leurs armes, on leur laisserait Jopè, Gazara et les autres villes prises par eux hors des frontières de Judée à condition de payer tribut pour chacune de ces villes, ils verseraient une indemnité de guerre de 500 talents et donneraient des otages parmi lesquels un frère de Jean Hyrcan dont le nom est inconnu. Antiochos fit ensuite abattre les remparts de Jérusalem, mais les Juifs refusèrent de recevoir une garnison d'étrangers. Le vainqueur n'insista pas quand il vit l'empressement d'Hyrcan à verser sans retard 300 talents prélevés sur le trésor qu'il dissimulait dans l'un des souterrains de la colline d'Ophel qui depuis David servit de nécropole royale jusqu'à l'Exil. La paix conclue, le roi rentra dans sa ville d'Antioche pour s'occuper d'administration intérieure en attendant d'aller restaurer en personne l'autorité séleucide dans les provinces orientales [1].

2. Fin du règne d'Antiochos VII. — Le nom d'Hyrcan.

En 130 avant notre ère, Antiochos VII, à la tête d'une armée immense, franchit l'Euphrate, accompagné d'un contingent de mercenaires juifs commandés par Jean Hyrcan à qui le dépôt de trois mille talents trouvé au tombeau de David permettait de lever et d'équiper des troupes au nombre adapté à ses desseins. A l'approche du roi de Syrie, beaucoup de princes orientaux, excédés de l'arrogance des Parthes, quittèrent le camp de Phraate II, numéroté Arsace VII dans la série dynastique, et se rangèrent sous le sceptre du représentant de la civilisation compromise par l'expansion des Barbares. Vainqueur dans trois rencontres, Antiochos délivra la Babylonie. Remontant ensuite le long du Tigre depuis Séleucie, il battit le général parthe Indatès sur les bords du Lycos, le Zab, mais il dut renoncer à le poursuivre, car à la demande d'Hyrcan, les auxiliaires juifs arrêtèrent, deux jours durant, la marche de l'armée, la loi mosaïque leur enjoignant à ce moment-là de fêter la Pentecôte, le lendemain d'un jour de sabbat. Antiochos, maître de la Médie

1. *Antiq.*, XIII, 236-248 (VII, 393). POSIDONIOS ap. DIOD. XXXIV, 1. Th. REINACH, *Textes... relatifs au Judaïsme*, 56 ss.

sans opposition, repoussa les Parthes dans leur pays d'origine.

Succès sans lendemain. Parmi les populations brimées et dépouillées par les soldats victorieux qui godaillaient sans retenue à leurs dépens pendant les mois d'hiver naquit un mécontentement, une déception bien faite pour seconder la contre-offensive de Phraate II. Une conspiration soigneusement ourdie eut pour issue le massacre des garnisons syriennes dans les villes médiques sauf à Ecbatane où les abords d'Antiochos étaient mieux gardés. Les combattants alertés par le roi ne se trouvaient pas en situation pour affronter l'armée de Phraate et sa fameuse cavalerie. Il commit l'imprudence de provoquer l'ennemi malgré les remontrances de ses lieutenants. Ceux-ci, que cette lutte improvisée déroutait, lâchèrent pied et Antiochos se défendant comme un lion fut tué sur le champ de bataille. Acculé par des adversaires, il se serait jeté, dit-on, du haut d'un rocher pour ne pas tomber vivant entre leurs mains (129) [1].

La marche sur l'Hyrcanie au bord méridional de la mer Caspienne où vivait Démétrios II en compagnie de sa femme Rodogune ne put donc avoir lieu. Traqués de toutes parts, les soldats que Sidétès avait disséminés en pays conquis furent exterminés. Aucun ne revint en Syrie sinon les Juifs que Jean Hyrcan avait dû ramener en Judée au cours de l'hiver. Selon plusieurs auteurs cependant, Jean, fils de Simon, aurait dû le surnom d'*Hyrcanos* à sa participation à l'expédition de 129, où il se serait distingué dans sa lutte contre les Hyrcaniens. S'il est possible que Jean ait eu à combattre des Hyrcaniens engagés dans l'armée de Phraate ou qu'il se soit vanté d'avoir poussé jusqu'en Hyrcanie, ce qui ne se vérifie pas, il faut considérer qu'avant cette expédition le nom d'Hyrcan était usité comme nom propre en Palestine. Ce vocable avait pour origine le surnom donné aux Juifs déportés en Hyrcanie par Artaxerxès Ochos ou à leurs descendants lorsqu'ils venaient se fixer en Judée [2].

1. *Antiq.*, XIII, 249-253. JUSTIN, XXXVIII, 9-10. DIODORE, XXXIV, 17, XXXV, 9. *OGIS* 255 s. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Sél.*, 379-384. *PW.*, I, 2479.

2. EUSÈBE, *Chron.* éd. SCHOENE II, 130 s. SULP. SÉVÈRE, II, 26. SCHUERER, I[5], 258, n. 2.

CHAPITRE XI

DU SECOND RÈGNE DE DÉMÉTRIOS II A LA MORT DE JEAN HYRCAN

I. — La Palestine au retour de Démétrios II et sous Alexandre Zébinas.

1. Jean Hyrcan combat les Arabes, les Samaritains et soumet les Iduméens à la circoncision.

L'émotion fut grande en Syrie à la nouvelle du désastre où la fortune d'Antiochos Sidétès avait sombré avec sa vie. On s'attendait à voir Phraate arriver sur les bords de l'Oronte, mais un conflit avec ses alliés les Scythes retint le Parthe à l'est de l'Euphrate, désormais limite de sa domination. Les Antiochéniens assistèrent par contre au retour de Démétrios II qui, relâché par le roi des Parthes au moment où il pouvait créer de l'embarras à son frère Sidétès, réussit à passer la frontière avant d'être repris par les cavaliers de Phraate revenu sur sa détermination. Les Syro-Hellènes eurent de la peine à accepter ce roi revenant d'une captivité de dix années, affectant la rudesse et l'arrogance parthes, portant la barbe à l'orientale et odieux à son ancienne épouse, Cléopâtre Théa, qui avait pris goût à l'exercice du pouvoir suprême en attribuant le diadème aux candidats de son choix [1].

Démétrios n'était plus que le souverain d'un État fort amoindri, réduit à la Syrie, à la Commagène et au protectorat de la Cilicie. Au sud, Jean Hyrcan travaillait avec succès à lui ravir la Palestine et l'Arabie au delà du Jourdain. Pour le grand prêtre, la mort d'Antiochos VII l'avait délivré du seul adversaire sérieux capable de contrecarrer les projets ambitieux qu'il nourrissait comme héritier

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 384 ss. Babelon, *Les rois de Syrie*, p. cxlvi s. pense que Démétrios aurait laissé pousser sa barbe pour s'assimiler à Dionysos Pogon ou Brisaios. L'influence de l'effigie des rois parthes n'est pas à rejeter cependant en ce qui concerne la numismatique du second règne de ce roi.

de la politique de Simon son père. Cette politique, le moment était venu de l'élargir. Il ne s'agissait plus de combattre les apostats bien diminués depuis la chute de l'Acra, il s'agissait de se venger des peuples qui leur avaient prêté main-forte, d'anéantir ou de subjuguer les ennemis héréditaires d'Israël toujours prêts à seconder les rois païens dans leurs entreprises contre les sectateurs de la loi de Moïse, de faire de la Terre Sainte un pays de circoncis groupé autour du Mont-Sion, le sanctuaire unique.

Assez riche pour entretenir une foule de mercenaires que se chargeait d'entraîner à la guerre sainte l'élite sans cesse accrue du parti asmonéen, Jean Hyrcan se met en campagne dès que lui est parvenue la nouvelle de la débâcle et de la mort d'Antiochos VII, son suzerain. Il sait que la formation de la grande armée anéantie chez les Parthes a vidé les villes de leurs garnisons. Madaba cependant, qui évoque le souvenir du massacre de l'oncle Jean et de sa caravane, résiste six mois aux attaques du neveu, son homonyme, et ne succombe qu'au prix de dures fatigues. Les localités voisines qui ont dû venir au secours de cette ville sont occupées ensuite par l'envahisseur, notamment Samaga, aujourd'hui Samak à 12 kilomètres au nord-est de Madaba [1]. On a l'impression que la résistance des Arabes du plateau moabite à l'emprise juive a été énergique. Rassuré pour le moment du côté oriental, Jean Hyrcan se tourne ensuite contre les ennemis du nord de la Judée, les Samaritains, appelés Couthéens par ironie ; il ruine Sichem et le temple du Garizim, défi permanent au sanctuaire de Jérusalem. Au sud de son territoire, l'ethnarque ne supportera pas davantage ces Iduméens qui perpétuent contre Jacob la haine d'Ésaü [2]. Il marche contre eux, s'empare de leurs principales villes, Adora et Marisa. Les habitants sont épargnés à condition d'accepter la circoncision et la loi mosaïque. Par attachement au sol natal les vaincus se soumettent et embrassent le judaïsme. Leur pays deviendra une toparchie de la Judée et participera plus tard avec ardeur au soulèvement des Juifs contre les Romains. L'adhésion de l'aristocratie paraît avoir été plus superficielle; Hérode qui en sortit fut regardé comme un demi-juif, mais dans sa famille la circoncision sera scrupuleusement pratiquée [3].

1. Cf. I Macc., 9, 36. *GL.*, 381, 443.
2. Voir Sirac. (Eccli) **50**, 25 s.
3. *Antiq.*, XIII, 254-258. *BJ.*, I, 62 s. Cf. *Antiq.*, XIV, 403. Le rapprochement de ἰδουμαῖος et de *hémiioudaios* donne lieu à un anagramme. SCHUERER, I[5] 265.

2. Mort de Démétrios II. Attitude de la Palestine sous Alexandre II Zébinas.

Aucun obstacle n'était venu d'Antioche s'opposer à la liberté des mouvements du grand prêtre. Démétrios II avait bien projeté une expédition contre lui, mais il ne trouva ni le temps ni les moyens de la réaliser, s'étant embarqué dans une affaire qui finalement devait lui coûter la couronne et la vie. Ayant pris parti pour Cléopâtre II, la veuve de Philométor, contre Ptolémée VII Physcon, il leva une armée pour obliger le roi d'Égypte à rétablir cette reine dans ses droits, s'imaginant sans doute qu'une fois maître de ce pays, il pourrait à son retour, comme Antiochos Épiphane, imposer de nouveau sa loi à la Palestine. Il arriva tout juste à Péluse et là ses mercenaires refusèrent de lui obéir. Contraint de revenir sur ses pas, il apprit qu'Antioche, Apamée et d'autres villes syriennes se révoltant contre lui, étaient entrées en relation avec Ptolémée Physcon pour lui demander un roi de son choix appartenant toutefois à la race des Séleucides. « N'ayant pas sous la main de Séleucide authentique, Physcon envoya en Syrie un prétendant de son invention, un jeune Égyptien, fils du négociant Protarchos, qui, suivant Justin, fut donné pour un fils adoptif d'Antiochos VII, et, suivant une tradition plus vraisemblable, passa pour un fils d'Alexandre Balas, présenté jadis dans des conditions analogues par Ptolémée Philométor, et le fit escorter par des forces imposantes [1]. » (128).

L'intrus prit le nom d'Alexandre (II) auquel les Syriens ajoutèrent l'épithète de Zabina ou Zebinas « (le roi) acheté » ne se méprenant pas sur la valeur de ses titres généalogiques tout en faisant allusion au métier de son père [2]. Le nouvel Alexandre fut bien accueilli à Antioche et dans les villes demeurées par intérêt sous l'influence égyptienne, sauf Ptolémaïs dont Cléopâtre Théa avait fait sa résidence. Démétrios se maintenait cependant en Cœlè-Syrie, refusant de se laisser détrôner sans résistance. La lutte qu'il engagea contre son compétiteur lui fut fatale. Battu à Damas, il s'enfuit à Ptolémaïs, où son ancienne épouse lui refusa l'entrée de la place, puis à Tyr d'où il fut également repoussé. Essayant de se sauver sur un navire, il fut appréhendé par ses ennemis particuliers qui le firent périr au milieu de tortures (126-5) [3].

1. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, II, 77 s. d'après Justin, xxxix, 1, 4-5 et Eusèbe, *Chron.*, I, éd. Schœne, p. 257 s.

2. Zebina se trouve comme nom propre dans Esdras **10**, 43. Sur ce nom voir Schuerer. I[5], p. 265 n. 15.

3. Justin, xxxix, 1, 7-8. Appien, *Syr.*, 68. Liv. *Epit.*, 60 *Antiq.*, xiii, 267-269.

Pour prix de sa trahison, Tyr obtint son autonomie. En 126-5, elle inaugure une ère nouvelle, celle de son indépendance. Au lieu de l'effigie du roi de Syrie, ses monnaies représentent désormais la tête laurée d'Héraclès-Melqart. Jusqu'à cette date (187 Sél.) ses dernières émissions portaient le nom et la tête de Démétrios Nicator qui lui avait jadis accordé la qualité de *hiéra* et *asylos* [1]. Alexandre II devenu maître du pouvoir, fit amitié avec le grand prêtre Hyrcan. Les Juifs naturellement se rangèrent du côté du prétendant qui, disait-on, continuait la lignée de Balas et sa politique de surenchère dans la concession des privilèges. Il y avait du profit pour eux à cultiver tous les ferments de dissolution qui minaient rapidement l'armature de ce qui restait de l'empire séleucide.

Ptolémaïs continue à jouer un rôle important durant ces compétitions sans cesse renaissantes. L'année où Tryphon avait ceint le diadème (142) l'un des hauts fonctionnaires de race royale qui s'étaient révoltés contre lui, Sarpédon, avait jeté son dévolu sur cette ville. Le nouveau roi sut l'en chasser, mais ses troupes victorieuses restées sur la côte furent emportées par un raz de marée [2]. La ville frappa des tétradrachmes phéniciens au nom de Tryphon en 138 et de Démétrios II en 128, mais elle dut sans doute suspendre cette dernière émission lorsque Cléopâtre Théa fit de Ptolémaïs son fief, refusant de reprendre la vie commune avec son second mari revenu de la captivité et de reconnaître Alexandre Zébinas, le nouveau concurrent. Fille du roi d'Égypte et épouse successive de trois rois de Syrie, cette reine crut avoir des titres suffisants pour évincer tous ces hommes incapables de sauver le royaume. Des tétradrachmes frappés probablement à Ptolémaïs à la date de 187 séleucide (126-5), immédiatement après l'assassinat de Démétrios II, la représentent avec le diadème et le titre de « reine Cléopâtre, déesse Abondance [3] ». L'appétit maladif du pouvoir la poussa à faire tuer son fils aîné Séleucos V qui avait ceint le diadème sans l'autorisation de sa mère.

Quand, pour sauvegarder les usages de la dynastie, la reine s'associera le cadet des fils qu'elle avait eus de Démétrios II, le nommé Antiochos dit Grypos (Nez crochu) alors âgé de 16 ans, les monnaies auront l'effigie du jeune roi au second plan et son nom à la suite de

1. Rouvier, *Numismatique des villes de Phénicie* (370) ss.

2. Athénée, viii, p. 333 b-d. Variante de ce récit dans Strabon, p. 758.

3. Babelon, *op cit.*, p_{ι} clii s. A cause du monogramme Συ, on a pensé que la pièce avait été frappée à Sycaminos, au sud de la baie d'Acre. Comme il se trouve sur d'autres monnaies avec πτο (λεμαις), ce monogramme doit désigner un magistrat en fonction. Cf. Rouvier, *op. cit.*, (193).

celui de Cléopâtre « comme pour montrer sa subordination à l'égard de sa redoutable mère [1] ». L'année 125 partageait de nouveau la Syrie entre deux rois. La Palestine resta fidèle à l'indolent Alexandre Zébinas. Ascalon battait monnaie en son nom l'année même de sa mort, en 123-2[2] et Jean Hyrcan s'attirait l'inimitié du séleucide authentique, Antiochos Grypos. Depuis la mort de Sidétès, l'ethnarque des Juifs affectait de se détacher des Macédoniens, ne se conduisant avec eux ni en sujet ni en ami [3].

Cependant, le crédit factice de Zébinas touchait à sa fin, les dispositions de son impresario, le roi d'Égypte, ayant changé à son égard. Quand ils virent Ptolémée Physcon donner en mariage à Antiochos VIII Grypos sa fille Cléopâtre Tryphœna, les Syriens comprirent de quel côté il fallait se tourner. Ils ne regrettèrent pas leur défection quand Alexandre II s'exhiba à leurs yeux en voleur sacrilège dépouillant la fameuse statue du Zeus de Daphné pour payer ses mercenaires. Abandonné par ces mêmes mercenaires, il tomba aux mains de son adversaire qui le fit exécuter [4].

II. — Antiochos VIII et Antiochos IX.

1. La guerre fratricide et l'autonomie des cités.

Délivré de l'importun Zébinas en 122 et de l'encombrante Cléopâtre, sa mère, en 121, Antiochos VIII, qui prit alors le nom d'Épiphane, procura cinq ou six ans de tranquillité aux populations syriennes se créant par sa générosité envers les temples d'Éphèse et de Délos un renom qu'ont perpétué des inscriptions louangeuses accompagnant des statues. Près du sanctuaire de Dionysos à Athènes on a retrouvé une tête de marbre de grandeur naturelle qui provenait d'une statue d'Antiochos Grypos destinée à rappeler aux Athéniens que son adolescence s'était passée au milieu d'eux lorsque, suivant le désir de sa mère, il y avait fait ses études [5]. Aucune inquiétude ne provenait du côté parthe où Mithridate II le Grand, fils d'Artaban Ier, respectait la frontière de l'Euphrate. Il n'en allait pas de même avec Jean Hyrcan dont la conduite était une véritable provocation. Le roi songeait à lui

1. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, 397. La titulature de ce roi qui régna de 125 à 96 comprend les titres suivants : « Antiochos Épiphane Philométor Callinicos ».
2. Babelon, *op cit.*, p. cl s. en 188 et 189 Sél.
3. *Antiq.*, xiii, 270-273.
4. Diodore, xxxiv-v 28. Justin, xxxix, 2, 5-6. Chron. d'Eusèbe (éd Schœne) 257-8. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 398 s.
5. *OGIS.*, 258-260. *BCH.*, 346 s. xxxix, (1915) 27-32.

imposer le régime de subordination auquel l'avait soumis Sidétès quand la guerre civile l'obligea de veiller à sa propre sécurité, déchaînant entre les deux branches de la dynastie une querelle qui ne finira qu'avec sa ruine.

Les droits d'Antiochos VIII étaient incontestables. Il représentait la branche aînée issue de Démétrios Ier Sôter et se trouvait en même temps, du fait de la mort de Séleucos V, l'aîné des fils de Cléopâtre Théa. Son frère utérin, que Cléopâtre avait eu d'Antiochos VII cadet de Démétrios Ier Sôter, était venu au monde cinq ans après lui. Ce frère qui vivait à Cyzique sur la mer de Marmara, où sa mère l'avait mis à l'abri, n'eut pas la sagesse de réprimer son ambition lorsqu'il approcha de ses vingt ans. Il leva des troupes à Cyzique et marcha sur Antioche en l'an 117, revendiquant l'héritage de son père avec le titre d'Antiochos Philopator. Neuvième de la série des Antiochos, il fut connu dans l'histoire surtout par le surnom de Cyzicène. La capitale, où son père le Sidétès avait laissé un renom assez populaire, ne lui ayant pas résisté, reçut en récompense l'autonomie. Devant cette défection, Antiochos Grypos se retira dans la ville d'Aspendos en Pamphylie, province que les Romains avaient en leur pouvoir (113-2), tandis que son rival épousait une Cléopâtre, fille de Ptolémée Physcon, mort depuis trois ans. Ses préparatifs terminés, l'Aspendien (c'est ainsi qu'on dénommait Grypos) revient en Syrie, bat son frère en bataille rangée, reprend Antioche. Encore plus exaspérée que la querelle entre hommes, la haine des femmes donne lieu à des scènes tragiques. Tryphœna, l'épouse de Grypos, fait tuer sa sœur, femme du Cyzycène, dans le temple de Daphné. Mais, l'année suivante, en 111, elle tombe à son tour, immolée par Antiochos IX Philopator qui, après s'être maintenu en Cœlé-Syrie, avait repris le dessus et battu son aîné [1].

De guerre lasse, il s'établit entre les deux frères un accord au moins tacite suivant lequel l'Aspendien posséda la Syrie, et le Cyzicène la Cœlé-Syrie. Cités et dynastes locaux marchandent leur appui aux deux rivaux et leur soutirent exemptions et privilèges. Sidon qui battait monnaie au nom d'Antiochos VIII Épiphane en 117, puis au nom d'Antiochos IX Philopator en 113, cesse d'émettre la monnaie royale en 111, année où elle inaugure une ère locale comme Tripolis. Depuis 122, elle était reconnue comme « sacrée et inviolable ». Il en va de même pour la plupart des villes maritimes. Suppression de l'effigie royale, immunité et droit d'asile, autonomie avec ère propre substituée à l'ère séleucide, droit de frapper de la monnaie d'argent au nom de la

1. WILCKEN, *PW.*, I, 2480-2484. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, 402-406.

cité, telles sont les étapes par lesquelles on se libère de la tutelle séleucide. Tyr avait donné le branle. Dès 126 Ptolémaïs jouit de l'immunité et sa corporation autonome d'Antiochéens instituée en 174 par Antiochos IV frappe sa monnaie particulière jusqu'en 111. Sacrée et inviolable depuis 112, Ascalon abandonne l'effigie royale vers 108 et inaugure une ère locale en 104. Les bronzes du « démos des Séleucéens » à Gaza se placent entre 148 et 112. Ces émissions de l'*ethnos* de Gaza institué en corporation par Séleucos IV portent une tête de Zeus lauré ou de la Fortune de la ville. Dotée de l'immunité en 103-2, Gaza inaugure cette année-là une ère particulière[1]. Sous forme de dot à sa fille Laodice, Grypos érige la Commagène en royaume indépendant.

2. Le siège et la ruine de la ville de Samarie par Jean Hyrcan.

Jean Hyrcan ne fut pas le dernier, on le pense bien, à profiter de l'aubaine offerte par les circonstances. En principe, depuis la mort de Zébinas, il se reconnaissait pour l'ami et l'allié d'Antiochos Grypos, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer la ville de Samarie, sous prétexte que ses habitants, à l'instigation des rois de Syrie, avaient fait beaucoup de mal aux gens de Marisa, probablement parce qu'ils avaient passé sous l'autorité de l'ethnarque de Judée, abandonnant l'hellénisme que les habitants de Samarie professaient avec ferveur. Toutefois on peut se demander si la conversion de la colonie sidonienne de Marisa au judaïsme opérée par la violence avait été sincère. Il est permis d'en douter quand on voit Pompée lui rendre son indépendance en 63 et Gabinius relever ses murs. Comme Josèphe nous parle de « Mariséniens colons juifs », il doit envisager ici la colonie voisine de Marisa qui sera connue sous le nom de Beth Goubrîn[2]. Il est plus malaisé d'expliquer l'ingérence des gens de Samarie dans les affaires d'Idumée. En tant que Sidoniens d'adoption, avaient-ils cru de leur devoir de secourir les descendants des Sidoniens de Marisa contre les éléments sémitiques de la région? Le fait qu'ils agissent sur les ordres des rois de Syrie présente l'incident sous son véritable jour. Chef-lieu d'une satrapie séleucide, Samarie était la résidence des agents du roi en Palestine. Outre les Grecs, il y avait là une population samaritaine hostile de tout temps à la Judée. Ville forte et prospère, elle s'opposait,

1. KAHRSTEDT, *Syrische Territorien in hellen. Zeit*, 82 s. BIKERMAN, *Inst. des Séleucides* 234 s. HILL, *BM. Catalogue of Greek coins, Palestine*, LIV, LXIX. ROUVIER, *Numism. des villes de la Phénicie*, (195 s.). L'atelier de Ptolémaïs continuera à travailler pour Antiochos XI, Philippe, Philadelphe, et Antiochos XII.

2. *Antiq.*, XIII, 275.

comme au temps des Maccabées, à tous les efforts juifs tendant à l'indépendance. Que l'un des deux rois ait confié aux fonctionnaires de ce centre administratif le soin de récupérer les foyers hellénistiques de l'Idumée subjugués par Jean Hyrcan en 110, cela est d'autant plus probable que la guerre civile empêchait les rois d'agir par eux-mêmes.

La ville de Samarie établie sur une puissante colline isolée de tout côté était protégée par un double rempart qui suivait les lignes des enceintes antérieures. Celui qui enveloppait la ville haute et le quartier bâti sur la pente orientale du sommet était en partie bastionné et muni aux points stratégiques de tours rondes dont trois ont été découvertes par les fouilles de 1931-1935. D'un développement plus considérable, le rempart extérieur courait à flanc de côte aboutissant vers l'ouest à la porte monumentale encore visible, où, sous l'une des tours circulaires de l'époque romaine, il est aisé de voir la base carrée d'un ouvrage hellénistique [1]. Reculant devant l'extrême difficulté d'un assaut, Hyrcan résolut de réduire la place par le blocus. Il environna le site d'une tranchée continue et d'un double mur de circonvallation d'environ 14 kilomètres de tour (80 stades), développement considérable si l'on en juge par comparaison avec la grande enceinte romaine qui mesure seulement trois kilomètres et demi. Les assiégeants avaient pris leur distance; ils attendirent l'effet du blocus sous le commandement des deux fils de l'ethnarque juif, Antigone et Aristobule. Pressés par la faim, les assiégés firent appel à Antiochos Cyzicène, maître de la Cœlé-Syrie. Celui-ci accourut à leur secours, mais il fut battu par les fils d'Hyrcan et repoussé jusqu'à Scythopolis, ville du roi.

Le siège se prolongeant, nouvel appel des gens de Samarie. Antiochos IX obtient 6.000 hommes de Ptolémée X Lathyros qui depuis 117 avait succédé à son père Physcon sur le trône d'Égypte. La diversion qu'il tente de provoquer en dévastant les terres de Jean Hyrcan n'aboutit pas. Aussi se retire-t-il à Tripolis, après avoir confié à Callimandros et à Épicratès la conduite de la guerre contre les Juifs. Ces généraux ne sont pas plus heureux que leur maître et au bout d'un an de siège (108-107), Samarie succombe. Le vainqueur la détruit et réduit ses habitants en esclavage [2]. Ainsi disparut la cité d'Omri avant d'avoir atteint huit siècles d'existence. Quatre-vingts ans plus tard, Hérode la fera renaître de ses ruines sous le nom de Sébaste avec un éclat qui surpassera celui du passé.

La nouvelle ville n'a pas anéanti toutefois les vestiges de ce passé

1. Reisner. Fisher, Lyon, *Harvard excavations at Samaria*, II. pl. 10.
2. *Antiq.*, xiii, 275-283. *BL.*, I, 64 s. *QS.*, 1923, 15 ss. 1933, 74 ss.

et les fouilles exécutées en 1908-1910, puis de 1931 à 1935, ont montré que les ruines de l'étage hellénistique ont servi en maint endroit de substructions aux édifices hérodiens et conservé des témoins de l'art, de la vie publique ou privée de la période qui va d'Alexandre le Grand à Antiochos IX Cyzicène.

Si les façades à blocs bien équarris étaient réservées aux édifices publics ou aux maisons cossues ainsi que la sculpture architecturale : chapiteaux ioniques ou doriques, bases attiques, colonnes à fût cannelé, la plupart des habitations privées avaient leurs antes et les montants de porte en matériaux taillés et appareillés avec soin. A l'intérieur, l'emploi du stuc étendu sur une couche de mortier strié n'était pas inconnu. Parmi les nombreux fragments de sculpture retrouvés dans les débris pré-hérodiens deux méritent une mention spéciale à savoir une statuette de marbre représentant un adolescent vêtu seulement d'une draperie rouge jetée sur l'épaule gauche et un Héraclès de bronze coiffé de la dépouille du lion. On ajoutera à ces pièces un certain nombre de têtes de femmes et d'enfants provenant de figurines de pâte fine colorée. En ce qui concerne la poterie ordinaire, cruches et pots revêtent des formes entièrement nouvelles, sans parler des jarres rhodiennes qui se rencontrèrent à foison. La poterie fine comprenait des coupes, des bols et des plats faits au tour, de fine pâte grise, rouge ou jaune vernissée; la poterie décorée des vases avec motifs imprimés ou tracés à la roulette et des bols mégariens moulés offrant comme reliefs des feuilles d'acanthes, des bucranes et autres sujets variés. Dans la série des bronzes, de nombreux objets se classent à la période hellénistique, notamment des ustensiles, des anses, des boucles, des broches, et un lot de têtes de flèches recueillies avec les monnaies ptolémaïques et séleucides. La numismatique séleucide, d'après le résultat de la première campagne de fouilles, est représentée surtout par des pièces d'Antiochos III, d'Antiochos IV, de Démétrios II, d'Antiochos VII et d'Alexandre II Zébinas. Les deux Antiochos VIII et IX sont plus rares. Comme exemplaires de frappe locale des cités signalons-en 20 de Ptolémaïs-Akè, 43 de Tyr, 15 d'Antioche. Ceux d'Arados, de Dora, de Tripolis et de Démétrios sont beaucoup moins nombreux [1].

1. *Harvard excavations...*, I, 275, 319, 341, 352, 356, 364, 383, 253. La série des rapports concernant la 2e campagne de fouilles, celle du *Joint Samaria Expedition* of 1931-35 sont contenus dans *Palestine Exploration Fund Quarterly Statement* ann. 1931, 1932 1933, 1935 et 1936. Cf. HAMILTON, *Guide to the historical site of Sebastieh*, Jérusalem, 1936.

3. Politique de Jean Hyrçan. — Sa rupture avec les Pharisiens.

La conquête de Scythopolis et de tout le territoire en deçà du Carmel fut l'épilogue de la chute de Samarie sans en avoir le même retentissement bien que l'anniversaire de l'exil des habitants de Bethšean et de la plaine le 15 et le 16 Siwan donnât lieu à une fête comme l'anniversaire de la prise de Samarie le 25 Marḥešwan [1]. L'anéantissement de l'antique rivale de Jérusalem ne pouvait que susciter l'enthousiasme des rancuneux Judéens. Afin de prévenir toute contestation de la part d'Antiochos Cyzicène, une ambassade composée de sommités juives parées de noms diplomatiques grecs : Straton, Apollonios, Aeneas, Aristobule, Sosipatros, obtenait du sénat romain le renouvellement du décret porté vingt-sept ans auparavant en faveur des Juifs alliés des Romains. Antiochos fils d'Antiochos était invité à respecter ce peuple et à lui restituer toutes les places qu'il détenait indûment. Personne, à l'exception de Ptolémée Alexandre, qui par les artifices de sa mère venait de supplanter en Égypte son aîné, Ptolémée Lathyros, ne pourra rien exporter du territoire juif sans payer des droits. Enfin, le Sénat exigeait le retrait de la garnison royale de Jopè qui persistait à garder la ville et le port malgré le décret antérieur [2].

Maître d'un petit État formé de la réunion à la Judée des anciennes satrapies de Samarie et d'Idumée et d'une partie du plateau moabite, Hyrcan jugea prématuré de prendre le titre de roi. Il s'intitule dans ses monnaies « Yehoḥanan le grand prêtre, chef de la société des Juifs ». Cependant les séries les plus répandues et probablement les premières de son gouvernement associent le peuple à sa souveraineté avec la formule « Yehoḥanan le grand prêtre et la société des Juifs ». La qualité de « chef (ro'š) de la société des Juifs » équivaut sans doute au titre d'ethnarque que portait son père Simon. Les deux cornes d'abondance qui encadrent la tête de pavot sur le revers de ces médailles peut-être imitées d'un emblème des monnaies d'Alexandre Zébinas (128-122), symbolisaient la prospérité de Jean et de ses fils [3].

Cette prospérité acquise sous forme de sommes d'argent considé-

1. *BJ.*, I, 66. *Antiq.*, XIII, 280. DERENBOURG, *Hist. de la Palestine*, 72-74, 445.

2. *Antiq.*, XIV, 248-255.

3. MADDEN, *Coins of the Jews*, 74-81. HILL, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, p. CIX, pl. XX S. Pour les monnaies de Jean Hyrcan trouvées dans les fouilles de l'Ophel à Jérusalem voir *PEFund, QS.*, 1927, 180, 184.

rables à la faveur des conquêtes et grâce à l'exploitation paisible de la Judée provoqua un sourd mécontentement qui, à la suite de complots, éclata en révolte ouverte suivie d'une sanglante répression. Le calendrier de *Megillat Ta'anit* mentionne au 22 Éloul le massacre des renégats, mais cette opération peut remonter au temps qui suivit la prise de l'Acra par Simon [1]. Il est d'ailleurs assez naturel que parmi les familles dépouillées de l'autorité pontificale se soit perpétuée une opposition au pouvoir des Asmonéens. Mais c'est du milieu pharisien que surgit la plus sérieuse hostilité contre Jean Hyrcan. Ces gens pieux, qui sous le nom d'Asidéens avaient fait cause commune avec les frères Maccabées au début de la guerre sainte, trouvant la loi mosaïque insuffisante à les garantir de tout contact impur, y ajoutèrent de nombreuses prescriptions afin d'épaissir la haie destinée à séparer le Juif de l'incirconcis, d'où leur nom de Pharisiens qui implique un soin méticuleux de *séparer* (*paraš*) sa vie du mode d'existence facile suivi par le vulgaire, car dans la recherche de cette séparation, ils étaient arrivés à se distinguer non seulement des étrangers à la loi mosaïque, mais à former une association distincte du reste des observateurs de la loi. Leur crédit auprès du peuple était grand car leur respect des traditions des anciens les faisait passer pour saints. Jaloux de l'autorité dont jouissaient les Asmonéens au point de vue religieux parmi la nation, ils osèrent demander à Jean Hyrcan de renoncer au souverain pontificat pour se contenter d'un pouvoir purement civil, faisant courir le bruit infamant que Jean devait son surnom à sa mère qui aurait été une hyrcanienne esclave au temps d'Antiochos Épiphane et que, par conséquent, son sacerdoce était invalide [2].

Cette offense provoqua la rupture entre les docteurs de la loi qui dirigeaient le mouvement pharisien et le chef religieux et politique de la nation. Celui-ci et son entourage, obligés de demeurer en contact avec les pouvoirs étrangers, réprouvaient les exagérations des docteurs. En dehors du domaine monothéiste, ils accueillaient facilement le luxe, le confort, le vocabulaire et les usages de l'hellénisme, ce qui avait le don d'irriter les séparatistes à outrance. L'adoption de cette vie mondaine à laquelle Jonathan et Simon avaient ouvert la voie devint presque un scandale sous les fils de Jean Hyrcan et pourtant les Asmonéens demeuraient les observateurs exacts et consciencieux de la lettre des prescriptions de la loi. « Cette vertu modérée, qui apporte des tempéraments à la trop grande austérité de la *perishout* ou inso-

1. Derenbourg, *op. cit.*, 69, 445.
2. *Antiq.*, xiii, 288-298. *BJ.*, i, 67 s.

ciabilité, a dû avoir le nom de *ṣedaqa* ou justification, et cette classe de la société juive, presque toute composée de prêtres, se parait d'autant plus volontiers de la *ṣedaqa*, que le dernier pontife pieux dont la mémoire était entourée de vénération, Siméon, avait été surnommé *has-ṣadiq*, « le Juste [1] ». C'est ainsi que Derenbourg explique l'origine du mot « Sadducéen » que d'autres auteurs rattachent à Sadoq qui inaugura jadis une lignée sacerdotale regardée comme seule légitime par Ézéchiel. Quoi qu'il en soit, Jean Hyrcan embrassa le parti sadducéen qui rejetait les minuties et les déductions de la jurisprudence pharisienne et doutait des doctrines que la Torah n'enseignait pas expressément. Les membres du parti étaient surtout liés entre eux par la communauté des intérêts du sacerdoce et de l'aristocratie[2]. En usant de la manière forte dans l'apaisement de la révolte suscitée par les Pharisiens, le grand prêtre affirma son changement d'attitude. Il mourut dans la trente et unième année de son pontificat en 104 avant l'ère chrétienne laissant cinq fils et la réputation d'un homme heureux doué du don de prophétie.

Ce don de prophétie n'allait pas au delà de certains pressentiments qui se justifièrent. Il était alors généralement reçu qu'il n'y avait plus de prophète. De fait, l'auteur du premier livre des Maccabées, interprète le plus fidèle de la politique de Jean Hyrcan, ne parle jamais d'une consultation directe de la volonté divine avant les grandes actions de ses héros, ainsi qu'il était d'usage au temps des Juges et de Samuel. Les nouveaux champions de Jahveh se contentent avant le combat de rappeler au Ciel les prouesses des ancêtres et d'invoquer son secours. Traditionaliste décidé, cet auteur devait admirer dans Jean Hyrcan le continuateur des chefs de l'antiquité qui vouaient à l'anathème, c'est-à-dire à l'anéantissement, peuples, villes, troupeaux, lieux de culte. Il revivait avec enthousiasme les jours de l'opposition irréductible entre Israël et les Goïm et du châtiment exercé contre les déserteurs de la loi. Son thème est nettement hostile à l'hellénisme, car c'est à cause de la diffusion de cette civilisation qu'il y a des apostats dans le pays. Alexandre et ses successeurs n'ont fait que déchaîner des maux sur la terre. Pouvait-on demander à des Juifs de participer à la vie municipale des cités alors que les fonctions publiques comportaient des actes de paganisme? Vie indépendante sous un gouvernement autonome, tel était l'idéal du parti national-religieux, fût-il sadducéen ou non, dont le chroni-

1. *Op. cit.*, 77.
2. LAGRANGE, *Le Judaïsme avant J.-C.*, 302.

queur asmonéen avait la naïveté d'entrevoir la réalisation avec l'appui des Romains, après la ruine des Séleucides.

Malgré son genre artificiellement archaïque et son but propagandiste, opposé à la version antisémite des événements propagée chez les adversaires, on regrettera toujours que le chroniqueur n'ait pas jugé bon de continuer son œuvre puisqu'il avait en mains des matériaux qui ont péri sans trouver d'emploi, suivant du moins cette formule prise à la lettre : « Le reste des histoires de Jean, de ses guerres et des hauts faits qu'il accomplit, de la construction des forteresses et de ses actions, tout cela est écrit dans les Annales de la souveraine sacrificature, à partir du jour où il devint grand prêtre après son père[1]. » Les quelques diplômes appartenant au principat de Jean Hyrcan conservés par Josèphe ont dû être tirés de ces Archives dont il est question dans le même livre des Maccabées ou du *Gazophylakion* du temple où l'on en déposait des copies.

4. Hyrcania.

La dernière phrase du premier livre des Maccabées, à moins qu'elle ne soit une vaine formule, nous laisse entendre que nous ignorons beaucoup des actions de Jean Hyrcan et en effet ce n'est pas le peu que Josèphe nous en raconte qui puisse remplir les trente années d'un gouvernement actif. Le passage en question mentionne « la construction des murs qu'il édifia » et sous la concision sémitique de cette tournure, nous entendons non seulement le relèvement des murs de Jérusalem abattus par Antiochos VIII Sidétès, mais encore l'érection de certaines enceintes autour de quelques points naturellement forts. S'il est impossible d'énumérer ces forteresses, il en est une dont l'origine ne fait pas de doute, c'est le château d'Hyrcaneion ou Hyrcania qui paraît déjà en 76 avant J.-C. comme une des places les plus avantageuses de la famille asmonéenne. De même que le château de Dôk, il offrait une villégiature en hiver, et en tout temps un refuge aux heures de trouble, une cachette pour les trésors, un lieu de relégation. Le site qui convient parfaitement à cette fondation de Jean Hyrcan est un sommet du désert de Juda, à cinq heures environ à l'est-sud-est de Jérusalem, s'élevant à pic au-dessus d'une petite plaine enclavée nommée *el-Bouqei'a*. Un double rempart environnait la plate-forme dominant la plaine de 340 mètres de hauteur. Des restes de travaux exécutés pour l'adduction des eaux de pluie

1. Macc. **16**, 23.

dans les réservoirs y sont encore visibles. Connues sous le nom araméen de *Marda* « la forteresse », en grec *Castellion*, les ruines permirent en 492 à saint Sabas d'y construire un monastère à 20 stades de la laure de Mâr Sâbâ.

Refuge des derniers Asmoneéns, Hyrcania prise par Hérode en 31 avant J.-C. deviendra sous ce prince qui en restaura l'enceinte une prison secrète pour ses ennemis. L'aridité, l'isolement et l'aspect sauvage des lieux conviennent parfaitement à cette destination[1].

1. *GP.*, II, 350. MADER, *Ein Bilderzyklus... auf Mardes : Oriens-Christianus* : B. 34 (1937), p. 199 ss.

CHAPITRE XII

LES DERNIERS ROIS SÉLEUCIDES ET LES ROIS ASMONÉENS

I. — Le règne d'Aristobule I (104-103).

Lors de la succession de Jean Hyrcan, sa veuve se crut autorisée à jouer un rôle politique de premier plan, à l'exemple de ce qui se passait dans les cours voisines où l'ambition des femmes semait le désordre parmi les héritiers naturels du trône. Son mari en mourant l'avait laissée maîtresse de tout, c'est-à-dire libre de prendre le pouvoir pour elle-même ou de le livrer en partie ou en totalité à l'un de ses cinq fils. L'aîné, Judas, en grec Aristobule, ne se contentant pas du pontificat que sa mère ne pouvait exercer, revendiqua l'autorité suprême, non plus sous la forme diminuée de l'ethnarchie mais avec le titre de roi. Néanmoins on n'a de lui que des monnaies pontificales avec l'exergue « Yehoudah grand prêtre et la société des juifs ». Son règne fut trop court pour qu'il ait eu le loisir de frapper une série royale[1]. Il en ira autrement avec Alexandre Jannée dont on possède les deux types. Afin de couper court aux compétitions, Aristobule jeta trois de ses frères en prison ainsi que sa mère qu'il aurait, dit-on, laissée mourir de faim. Mais il associa au pouvoir son frère puîné, Antigone, le compagnon d'armes qui avait contribué avec lui à la prise de Samarie.

Vis-à-vis des partis, il suivit la politique adoptée en dernier lieu par son père : écartant toute influence pharisienne, il se rangea du côté des Sadducéens et sa prédilection pour les usages grecs lui valut le surnom de Philhellène. Des courtisans mal intentionnés, jaloux de l'accord des deux frères qui paraissait contraire à leur propre crédit, réussirent à provoquer une de ces tragédies de palais assez communes à cette époque dans les familles régnantes d'Égypte et d'Asie. Il arriva qu'un jour de fête des Souccoth, la maladie retint le grand prêtre dans son lit au palais de Baris, la future Antonia, sa résidence ordinaire. Son frère Antigone rentrant alors d'une brillante expédi-

1. Madden, *Coins of the Jews*, 81.

tion en Galilée d'où il avait rapporté une très belle armure, fit au Temple une entrée solennelle à la tête de ses troupes afin de rendre grâces à Dieu et de prier pour le rétablissement d'Aristobule. Raconter la scène pompeuse avec une complaisance capable d'éveiller la jalousie et les soupçons dans l'esprit du malade, c'est ce que la malveillance ne manqua pas de faire. Le prêtre-roi donna l'ordre de laisser venir jusqu'à lui son frère s'il venait sans équipement, sinon de le tuer dès qu'il approcherait. Antigone se dirigea donc sans défiance vers le palais, fier d'exhiber sa nouvelle armure que le roi, lui avait-on dit perfidement, désirait admirer. Mais à peine s'était-il engagé dans le passage souterrain de la tour dite de Straton qui conduisait à l'intérieur du palais qu'il se vit entouré par les gardes du corps qui l'abattirent conformément à la consigne reçue. On ne tarda pas à savoir que la reine Salomé dite Alexandra, l'amie des Pharisiens, inquiète des succès d'Antigone et voyant déjà son mari phtisique supplanté par lui, n'avait pas été étrangère au complot. Sa perfidie n'empêcha pas Aristobule d'exhaler au bout d'un an de règne un esprit bourrelé de remords [1].

Plus favorable au roi Aristobule que l'opinion judaïque, l'historien Timagène reconnaît en lui un homme équitable qui rendit à ses compatriotes des services signalés, développant leur territoire et annexant une partie du peuple des Ituréens qu'il leur unit par le lien de la circoncision [2]. Fidèle au procédé de Jean Hyrcan, son fils aîné avait donc reporté au nord-est de la Galilée la frontière du royaume juif par la conquête de la région d'Oulatha, de Panéas et d'el-Qouneitra en donnant aux habitants le choix entre la circoncision ou l'expropriation. Ce prosélytisme avait pour but de consolider l'autorité juive à travers les vicissitudes éventuelles de cette période débilitée. En Galilée, Hyrcan avait dû poursuivre l'occupation commencée par son oncle Jonathan sous Démétrios II. On voit qu'il fait élever son fils Alexandre Jannée en Galilée comme dans un apanage lointain pour le tenir éloigné des affaires [4].

II. — Le règne d'Alexandre Jannée (103-76).

Durant les vingt-sept années de son règne, Alexandre Jannée domine toute l'histoire de la Palestine. Par la mort d'Aristobule et

1. *BJ.*, I, 70-84. *Antiq.*, XIII, 301-317.

2. Sur l'historien Timagène, Syrien emmené d'Alexandrie à Rome où il écrivit au temps d'Auguste, voir Schuerer I[5] 43 s. *Antiq.*, XIII, 319.

3. *GP.*, II, 144.

4. *Antiq.*, XIII, 322 s.

d'Antigone, ses aînés, il devenait l'héritier de droit de la couronne de Judée. La veuve de son frère, Salomé-Alexandra, l'ayant fait sortir de prison avec ses deux plus jeunes frères lui offrit sa main et le diadème. Son nom de circoncis était Jonathan dont *Yanaï* (grec *Iannaios*) peut être le diminutif[1]. Il devait sans doute son nom hellénistique d'Alexandre au souvenir reconnaissant des siens pour les Alexandre Balas et Zébinas. Les monnaies royales du nouveau souverain portent au droit une ancre autour de laquelle on lit *Basileôs Alexandrou* et, au revers, une roue avec l'exergue *Yonathan* ou *Yehonathan hamelek* « Jonathan, le roi ». Près de 300 exemplaires de ce type ont été trouvés réunis dans les fouilles exécutées en 1927 à l'Ophel, l'ancien site de Jérusalem. L'emblème de l'ancre se remarque aussi sur des monnaies de Balas et de Zébinas. Les numismates signalent maints exemplaires de cette monnaie royale qui portent en surfrappe, la légende « Jonathan grand prêtre et la société des Juifs »[2]. Cette particularité ainsi que l'émission pontificale sur le modèle des monnaies de Jean Hyrcan et d'Aristobule coïncident avec une crise qui le poussa à composer avec les Pharisiens.

En véritable sadducéen, le nouvel Alexandre ne s'embarrassa guère de scrupule religieux. Après avoir fait périr un de ses frères qui aspirait à la royauté et accordé toute liberté au dernier, nommé Absalômos, satisfait d'une petite vie bourgeoise, il confia la direction des affaires intérieures à des mains avisées, capables de le délivrer de tout souci pendant qu'il se livrerait tout entier à ses instincts guerriers emportés au service d'un désir de conquête sans bornes.

1. L'affaire de Ptolémaïs et la guerre entre Alexandre Jannée et Ptolémée Lathyros.

Dominé par un tempérament téméraire et vindicatif autant que par l'ambition, le grand prêtre cuirassé et casqué s'en prit d'abord à Ptolémaïs. Les Juifs avaient des comptes à régler avec cette vieille ville d'Accô qui leur avait témoigné tant d'hostilité et barrait à la Galilée reconquise l'accès de la mer. Début logique d'une opération destinée à soumettre toute la côte palestinienne où Dora et Stratonospyrgos au pouvoir du tyran Zoïle et Gaza formaient des points de résistance. Impuissants à tenir l'envahisseur à distance de leur ville, les habitants de Ptolémaïs sont soumis aux rigueurs d'un siège.

1. LAMBERT, *PE Fund, QS.*, 1927, 180, 184 ss.

2. HILL, *op. cit.*, CIX, 198-211. MADDEN, *op. cit.*, 83-90. DE SAULCY, *Numism. judaïque*, 92, 105 a bien mérité de la numismatique de Jannée.

De la part d'Antiochos Grypos ou d'Antiochos Cyzicène ils n'ont rien à espérer, car « tels des athlètes qui, leurs forces épuisées, mais retenus par la honte de céder, ces deux rois retardaient, dans l'inaction et le repos, la reprise du combat[1] ». De Zoïle il leur vient un secours, mais dérisoire. Il leur reste un espoir : invoquer l'assistance de Ptolémée X Lathyros qui se morfond dans l'île de Cypre où les rigueurs de sa mère Cléopâtre III l'ont confiné. Autour du Lagide, Gaza, Sidon, Dora et d'autres villes sont prêtes à se ranger. Sans hésiter, Ptolémée s'embarque avec 30.000 hommes pour débloquer Ptolémaïs. Mais quel n'est pas son étonnement d'apprendre au cours de la traversée que le peuple avait changé d'avis et ne le recevrait pas dans la place! Le retour à la servitude, le risque d'attirer sur soi la colère de Cléopâtre[2] toute-puissante en Égypte avaient porté les gens d'Accô à la réflexion. Lathyros n'en continua pas moins sa route et vint débarquer à Sycaminos, aujourd'hui Tell es-Semak au cap Carmel[3], d'où il essaya vainement d'entrer en pourparlers avec la ville qui l'avait appelé. Sa présence eut toutefois l'effet désiré : Alexandre Jannée leva le siège d'Acre et regagna la Judée où il se mit à ourdir la trame d'une politique insidieuse qui, déchaînant une guerre générale, faillit aboutir à une nouvelle prise de possession de la Cœlé-Syrie par l'Égypte.

Le tyran Zoïle et Gaza harcelés par les Juifs qui ravageaient leur territoire sollicitèrent l'alliance du prince égyptien encore interloqué de l'attitude des citoyens de Ptolémaïs et de leur chef Démainétos. Heureux de sortir de sa fausse situation, Lathyros accepta, sans savoir que le roi asmonéen pour lui faire opposition avait appelé à son aide la souveraine d'Égypte, l'ennemie implacable du Ptolémée. En attendant son intervention, Jannée proposa ouvertement à ce dernier son alliance et lui promit quatre cents talents d'argent pour faire disparaître le tyran Zoïle et attribuer ses possessions aux Juifs. Ptolémée se tourna du côté du plus offrant, il s'empara de Zoïle dont il n'est plus question dans la suite de l'histoire; « mais ayant appris par la suite les négociations secrètes d'Alexandre avec sa mère Cléopâtre, il rompit les serments échangés avec lui et alla mettre le siège devant Ptolémaïs qui avait refusé de le recevoir[4] ».

S'immobiliser devant cette place du littoral n'était pas la tactique voulue pour exciter la fureur de Cléopâtre et se venger du perfide

1. *Antiq.*, XIII, 327.
2. Fille de Ptolémée VI Philométor, épouse de Ptolémée Physcon.
3. *GP.*, II, 472.
4. *Antiq.*, XIII, 336 (Chamonard). Pour l'ensemble du récit, 324-335.

Alexandre. Seule, une conquête rapide atteindrait ce but. Laissant donc des troupes avec leurs généraux poursuivre le siège de Ptolémaïs, Lathyros pénètre à l'intérieur de la Galilée et tombe à l'improviste, un jour de sabbat, sur la ville d'Asôchis située à l'extrémité ouest du Sahel-el-Battôf, au Khirbet el-Lôn, sur une voie caravanière reliant Acre au lac de Gennésareth et à la plaine fertile du Haurân. Dix mille prisonniers et un riche butin sont la proie du vainqueur, mais une tentative contre un autre centre juif important du voisinage, Sepphoris, n'obtient pas le même succès. Quelques dévastations du territoire de cette place avantageusement située se paient par d'énormes sacrifices d'hommes. De là Ptolémée descend par Scythopolis dans la vallée du Jourdain qu'Alexandre Jannée était en train de remonter à la tête de troupes d'élite. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, le roi des Juifs disposa son armée près d'Asophôn, la Ṣaphon biblique, au Tell Sa'îdiyeh, vers le confluent du wâdi Kafrindji et laissa franchir le Jourdain à l'adversaire qui jusqu'ici suivait la rive droite. Confiants dans l'habileté du tacticien Philostéphanos, conseiller technique de Ptolémée, les Cypriotes eurent finalement le dessus après des engagements meurtriers. Les meilleurs effectifs une fois enfoncés, le reste de l'armée juive prit la fuite laissant sur le terrain au moins 30.000 hommes. Cette victoire ouvrait la Judée aux vainqueurs. Ceux-ci parcourant le pays se livraient à des scènes de cannibalisme pour terroriser la population. Ptolémaïs finit par tomber au pouvoir de Lathyros et Gaza l'accepta comme allié et protecteur[1].

Cypre et la Cœlé-Syrie à la discrétion de Ptolémée Lathyros et de son armée victorieuse, ce ne pouvait être que le prélude d'une marche sur l'Égypte pour la réoccupation du trône dont ce prince avait été évincé. Cléopâtre ne fut pas longue à s'en douter et mit sur pied une expédition de grande envergure. Son fils préféré, Ptolémée XI Alexandre, eut le commandement de la flotte et elle-même partit avec l'armée de terre que commandaient ses hommes de confiance, Chelkias et Ananias, fils du grand prêtre Onias fondateur du temple de Léontopolis. Pendant que la reine assiégeait Ptolémaïs qui avait refusé de lui ouvrir ses portes, Lathyros tenta une descente en Égypte dégarnie de troupes et sans gouvernement, mais devancé à Péluse par un contingent expédié par mer, il dut rétrograder sur Gaza pour y prendre ses quartiers d'hiver. On sait peu de choses sur le reste de la campagne : la mort de Chelkias en Cœlé-Syrie en poursuivant

1. *Antiq.*, XIII 337-347 d'après Timagène et Nicolas de Damas. Pour la topographie de cette campagne voir *GP.*, I, 409; II, 305, 448.

Ptolémée et la capitulation de Ptolémaïs et de sa garnison en l'an 102[1]. Bouché-Leclercq résume en ces quelques lignes l'épilogue de ces opérations inutiles :

« Alexandre Jannée s'empressa d'aller à Ptolémaïs porter ses hommages à la reine d'Égypte. Il est probable qu'il fut assez mal reçu, car Josèphe rapporte que certains « amis » conseillaient à Cléopâtre de destituer le dynaste juif et d'occuper son domaine. Mais les Juifs étaient bien en cour, et, en cette occasion, le général Ananias sut parler haut et ferme en faveur de son compatriote. Il alla jusqu'à dire qu'une telle injustice commise envers Jannée vaudrait à la reine l'animosité de tous les Juifs. Il y avait dans ce langage une pointe d'arrogance dont Cléopâtre voulut bien ne pas se froisser. Elle conclut à Scythopolis avec le prince juif un traité d'alliance qui laissait le champ libre à l'ambition de Jannée. Déjà lasse de la guerre, elle abandonnait l'un après l'autre tous ses plans[2]. »

Lathyros craignant une attaque de la flotte égyptienne contre Cypre se hâta de rentrer dans son île tandis que sa mère réintégrait le palais d'Alexandrie, satisfaite d'avoir en Cœlé-Syrie un allié autrement actif que Grypos et capable de tenir tête à Cyzicène toujours hostile à la politique judaïsante de la reine.

2. Campagne de Jannée dans la vallée du Jourdain. — Prise de Gaza.

Libre de ses mouvements, Alexandre Jannée marcha aussitôt contre la ville forte de Gadara située à 16 milles de Scythopolis, sur un sommet d'où l'on découvre la Galilée depuis le Thabor jusqu'à l'Hermon, y compris le lac de Gennésareth et les gibbosités de la Gaulanitide. Cette place qui portait un nom macédonien et affichait un grand attachement pour la culture hellénistique ne succomba qu'après un siège de dix mois[3]. De là le conquérant descendit le long de la rive orientale du Jourdain jusqu'à Ammathonte. Voulait-il effacer le mauvais souvenir du revers d'Asophon voisin de cette ville? La mauvaise fortune l'attendait encore dans cette région coupée par la rivière de Radjib, tributaire du Jourdain. S'il réussit à prendre Ammathonte et les trésors que le tyran Théodore, fils de Zénon, y avait amassés, il les perdit bientôt avec tous ses bagages dans une fuite qui lui coûta près de 10.000 hommes[4].

1. *Antiq.*, XIII, 348-355.
2. *Histoire des Lagides*, II, 102, d'après *Antiq.*, XIII, 352 ss.
3. *GP.*, II, 323; *RB.*, 1911, 424 ss.
4. *Antiq.*, XIII, 356 s. *BJ.*, I, 86 s. *GP.*, s. v. *'Ammata*, II, 242. *RB.*, 1911, 411 s.

Il se consola de cet échec en portant ses armes jusqu'à la frontière égyptienne. Non content de prendre d'assaut Raphia, ville profondément hellénisée à 32 kilomètres au sud-ouest de Gaza, il poussa jusqu'à Rhinocolure (el-'Aris) pour rétablir l'antique limite de la Terre Promise sur « le Torrent d'Égypte [1] ». Sans insister davantage sur un terrain relevant de son alliée Cléopâtre, Alexandre revint le long de la mer jusqu'à la ville maritime d'Anthédon dont il s'empara [2]. De telles opérations avaient surtout pour but d'isoler Gaza que le roi de Judée voulait châtier pour avoir appelé à son aide Ptolémée Lathyros, son ennemi juré.

Les Gaziotes disposés à la plus acharnée des résistances attaquèrent d'abord le camp des assiégeants sous la direction de leur général Apollodotos, avec le concours de deux mille mercenaires. Une fois repoussés derrière leurs murailles, ils supportèrent courageusement des privations de tout genre avec l'espoir d'être secourus par le roi des Nabatéens. Mais chez eux sévissait aussi la contagion des haines fratricides. Apollodotos jouissait auprès de ses concitoyens d'une popularité qui portait ombrage à son frère Lysimachos. Dans un accès de jalousie, ce malheureux l'assassina et livra la ville à l'ennemi. Après avoir simulé de bonnes dispositions Alexandre eut la lâcheté d'abandonner les habitants à la vengeance de ses hommes. De nombreuses victimes succombèrent non sans avoir défendu chèrement leur vie. Les uns mettaient le feu à leur maison pour supprimer le butin, les autres égorgeaient leurs femmes et leurs enfants pour les soustraire à l'esclavage. Les sénateurs, au nombre de cinq cents, siégeant dans le temple d'Apollon furent mis à mort sur l'ordre du roi qui, fier de ce beau coup, revint à Jérusalem. Le siège avait duré une année entière [3].

3. Début de la lutte contre les Pharisiens. Les prétendants Séleucides.

Les succès d'Alexandre eurent sur sa politique intérieure une répercussion fâcheuse. Tant que les revers avaient tempéré son amour de la gloire, il avait laissé une pacifique neutralité s'établir entre Pharisiens et Sadducéens, peut-être sous l'action modératrice de sa femme et de son beau-frère, Siméon ben Schatah, le nasi frère de la reine Alexandra. Les choses changèrent de face lorsque Jannée se

1. *RB.*, 1939, 546; 73. *GP.*, II, 431. Cf. *Antiq.*, XIII, 395.
2. *GP.*, II, 244 s.
3. *Antiq.*, XIII, 357-364.

crut tout-puissant à raison de ses dernières conquêtes. Il n'ignorait pas la sourde hostilité que nourrissaient à son égard les docteurs de la loi parce que lui, roi et grand prêtre, déclarait leur décision sans force obligatoire. Pour se venger, ces chefs du pharisaïsme insinuaient que son pontificat n'était pas légitime et la querelle soulevée contre Jean Hyrcan s'exaspérait de plus en plus. Le peuple en vint à ne pas supporter sa vue dans les cérémonies sacrées et il n'est pas besoin d'inventer un mépris du rituel pour expliquer l'irritation des assistants qui bombardèrent Alexandre avec les cédrats de leur thyrse, un jour de la fête des Tabernacles, lorsque celui-ci devant l'autel se disposait à sacrifier. Le châtiment fut sévère, on parle d'un massacre de six mille personnes. Désormais le peuple serait tenu à une distance respectueuse de l'autel à l'aide d'une barrière de bois que seuls les prêtres eussent le droit de franchir (95). De plus, pour assurer la garde de sa personne et l'exécution des hautes œuvres, Jannée ne pouvait se fier ni à des compatriotes ni à des Syriens : ceux-ci avaient trop de raisons de le haïr. Il s'entoura d'un corps de mercenaires recrutés en Pisidie et en Cilicie parmi de rudes populations aptes au brigandage et à la piraterie[1].

Dans le double personnage que jouait le violent Asmonéen, le roi guerrier alternait avec le grand prêtre, mais au détriment de ce dernier. Au lendemain d'une solennité, il partait en campagne avec l'assurance d'un homme qui ne croit rencontrer aucun adversaire sérieux. A l'époque des incidents qu'on vient de raconter, les deux frères Antiochos avaient succombé l'un et l'autre à une mort violente, Grypos en 96 et le Cyzicène l'année suivante. Le premier, Antiochos VIII, laissait cinq fils; le second, Antiochos IX, un seul fils pour représenter la branche cadette sous le nom d'Antiochos X le Pieux *(Eusébès)*. La lutte reprit inévitablement entre les deux partis et, en 94, deux des plus âgés de la branche aînée avaient déjà péri. Ils se nommaient Séleucos VI Nicator et Antiochos XI Épiphane, le troisième, appelé Philippe, eut la jouissance d'une certaine partie de la Syrie et réussit à battre Antiochos X qui mourut bientôt en disputant la Commagène aux Parthes. Les deux derniers nous intéressent davantage parce qu'ils eurent affaire avec la Palestine, ainsi qu'on le verra dans la suite de l'histoire d'Alexandre Jannée. Nous voulons parler de Démétrios III, dit *Eukairos* « le Chanceux », sobriquet transformé du côté ennemi en *Akairos* « l'intempestif » et d'Antiochos XII Dionysos Callinicos.

1. *Antiq.*, XIII, 372-374. *BJ.*, I, 88. Pour la légende rabbinique relative à cette querelle voir DERENBOURG, *Essai...*, 96 ss. GRAETZ, *Hist. des Juifs*, II, 183. LAGRANGE, *Le Judaïsme*, 133.

Démétrios Eukairos, séjournant d'abord à Cnide, sut intéresser à sa cause Ptolémée Lathyros, roi de Cypre, qui s'attribuait un droit de regard sur les affaires de Syrie. Il établit Démétrios à Damas comme roi, l'année même de la mort d'Antiochos Cyzicène, en 95 [1]. On évitait Antioche alors aux mains de son rival jusqu'à ce qu'elle revendiquât son autonomie en 92, conservant toujours une certaine rancune envers la descendance des Démétrios. Ptolémaïs, au contraire, à l'exemple du roi de Cypre, embrassait le parti des fils de Grypos. Son atelier émit des monnaies d'Antiochos XI, de Philippe Ier Philadelphe et d'Antiochos XII Dionysos qui supplantera son frère Démétrios III à Damas et que nous verrons aux prises avec les Nabatéens [2].

4. Campagne d'Alexandre Jannée à l'est du Jourdain. — Ses revers en Gaulanitide et à Sichem. — Répression cruelle de l'insurrection juive.

Reprenant l'œuvre ébauchée par son père avec la prise de Madaba, une quarantaine d'années auparavant, Alexandre alla subjuguer les populations arabes de Moab et de Galaad et leur imposa le tribut. Le souvenir de sa piteuse retraite devant Amathonte l'amena de nouveau sur les bords du Jourdain où il déchargea sa bile en ruinant de fond en comble cette place forte sans que son possesseur Théodore osât l'en empêcher. Ayant poursuivi ensuite sa route vers le nord, il arriva sur les bords du lac de Gennésareth d'où il tenta l'escalade du plateau de la Gaulanitide dans le but probable d'opérer une démonstration contre Damas. Mais il se heurta à un ennemi déjà fort indisposé à son égard à cause de ses déprédations en Moab et en Galaad. Obodas Ier, roi des Nabatéens, se trouvait en embuscade avec ses méharistes sur la lèvre d'un ravin périlleux à proximité du village de Garada, probablement Sqoufiyeh sur la déclivité de Ğera'idi [3]. L'armée d'Alexandre bousculée aù fond du ravin, écrasée par la multitude des chameaux, fut anéantie au point que le roi juif s'en tirant à grand'peine, prit la fuite et rentra seul à Jérusalem (vers 93) [4].

Ce désastre rendit courage aux ennemis du prince. La masse du peuple qu'ils excitèrent se souleva contre lui. Une guerre intestine s'ensuivit, série d'émeutes noyées dans le sang par ses mercenaires.

1. *Antiq.*, XIII, 365-371. Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 417 ss. Babelon, *Les rois de Syrie*, CLXIV ss. *PW.*, XIX, 2552 s.

2. Rouvier, *Numismatique des villes de la Phénicie* (194) s.

3. *GP.*, II, 149, n. 3. Cf. *Qarn Geradeh* dans les mêmes parages.

4. *Antiq.*, XIII, 374-376. *BJ.*, I, 89 s.

Chaque massacre provoquait une nouvelle insurrection, mais au bout de six années de ce régime (93-88), l'épuisement du pays conduisit le roi à parlementer avec ses sujets. « Cette fois, écrit Graetz, ce furent les Pharisiens qui, dans leur rage aveugle, repoussèrent les offres de conciliation et se rendirent coupables d'une trahison envers leur pays, qui sera pour leur parti une honte éternelle. A Alexandre, qui leur demandait de lui fixer les conditions de la paix, les chefs du parti répondirent : « La première condition d'une paix durable, c'est ta mort [1]. » Ils envoyèrent alors des députés à Démétrios III Eukairos à Damas pour solliciter son alliance.

Démétrios s'empressa d'intervenir dans cette région qui relevait en droit de son sceptre. Avec une armée de 43.000 hommes, il vint camper près de Sichem où le rejoignit un contingent de Juifs rebelles. Alexandre s'avança à la tête de 1.000 cavaliers et de 8.000 mercenaires à pied, ayant en outre sous ses ordres environ 10.000 Juifs restés fidèles. Malgré le courage de ses mercenaires qui couvrirent de leurs cadavres le champ de bataille, le roi de Judée fut vaincu et s'enfuit dans la montagne. Émus d'une telle infortune, 6.000 Juifs quittèrent l'armée de Démétrios pour rejoindre leur grand prêtre dans son refuge. Un tel revirement, s'il devenait contagieux, pouvait mettre dans l'embarras le roi de Damas. Jugeant la partie dangereuse, celui-ci regagna la Syrie où l'attitude de son frère Philippe devenait inquiétante. De son côté, Alexandre Jannée encouragé par ces retours, affronta de nouveau ses ennemis réduits à leur propre force. Il arriva à renfermer les plus acharnés dans une place appelée Bemeselis, aujourd'hui Misiliya, à 11 kilomètres au sud de Djenîn et à les faire prisonniers [2]. « Il les ramena à Jérusalem, conclut Josèphe, où il les traita de la manière la plus cruelle : dans un banquet qu'il donna à la vue de tous, avec ses concubines, il fit mettre en croix environ 800 d'entre eux, puis pendant qu'ils vivaient encore, fit égorger sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants. » Frappé d'un tel spectacle le reste des rebelles au nombre de 8.000 s'enfuit dans la nuit et demeura en exil tant que vécut Alexandre. Délivré de tout souci de ce côté, le grand prêtre présida en paix la communauté d'Israël [3]. On excusa les excès de sa vengeance par la trahison de ses ennemis ayant fait appel à l'étranger et le réduisant à la nécessité d'abandonner au roi des Arabes ses conquêtes de Galaad et de Moab pour s'assurer de sa

1. *Hist. des Juifs*, t. II, p. 185.

2. Au lieu de Bemeselis : Beth Meselis de *BJ.*, I, 96, il y a Bethommé, var. Bethomas, dans *Antiq.*, XIII, 380. Cf. *GP.*, II, 278.

3. *Antiq.*, XIII, 376-383 *BJ.*, I, 91-98.

neutralité. Invoquer le secours des infidèles contre un descendant des Maccabées, s'affichât-il en despote oriental frotté d'hellénisme, fut pour beaucoup un scandale. Enfin, on reconnut son désir d'apaisement en voyant reparaître sur ses monnaies son protocole juif de « Jonathan grand prêtre » associé à la mention de la communauté des Juifs.

5. Antiochos XII fait la guerre aux Nabatéens et succombe.

Son repos fut de nouveau troublé par Antiochos XII Dionysos qui était en guerre avec les Nabatéens. Il faut savoir que ce dernier fils de Grypos avait profité de la captivité de son frère Démétrios III, tombé au pouvoir des Parthes, pour prendre à Damas le titre de roi, ce qui avait fort désappointé Philippe Ier Philadelphe en train de reconstituer autour de son diadème l'unité du royaume syrien avec Antioche pour capitale (87). Mais au cours d'une absence forcée du roi Dionysos, Philippe se fit livrer la place de Damas par Milésios, chef de la garnison. Occupation précaire car Milésios, offensé par Philippe, lui ferma les portes de la ville un jour qu'il était sorti pour assister aux courses de l'Hippodrome.

Une expédition contre le roi des Nabatéens avait été la cause de l'absence d'Antiochos Dionysos. La présence d'Obodas en Gaulanitide, ainsi que l'a montré l'affaire de Garada, révélait chez les rois de Pétra une tendance à se répandre propre à inquiéter les princes résidant à Damas. Alerté par l'exploit de Philippe, Antiochos rentra dans sa ville comme si rien n'était survenu en son absence. Il allait en sortir de nouveau pour n'y plus revenir[1].

Antiochos XII en effet reprit sa campagne interrompue contre les Nabatéens. Au lieu de descendre par la Transjordanie, il voulut conduire ses troupes à travers la Palestine afin d'affirmer qu'il avait le droit d'agir de la sorte. Alexandre Jannée, pour lui faire comprendre qu'il lui déniait ce droit, barra la route à l'invasion syrienne en creusant un large fossé depuis Kapharsaba jusqu'à la plage de Jopé, qu'il doubla d'un mur garni de tours en bois sur une longueur de 150 stades, environ 28 kilomètres, comme si le fleuve de Jaffa n'offrait pas une barrière suffisante. Quoi qu'il en soit, Antiochos eut vite fait d'incendier les tours, de combler le fossé et de poursuivre sa marche vers le sud, ajournant la vengeance qu'il eût pu tirer de cette tentative d'obstruction. Le roi des Nabatéens l'attendait sur un terrain favorable à l'évolution de ses troupes montées comprenant 10.000 hommes.

1. *Antiq.*, XIII, 384-389.

Antiochos, ayant fait le tour au sud de la mer Morte, l'atteignit à Môthô, bourgade d'Arabie nommée aujourd'hui Môteh, au sud de Kérak, où plus tard les envahisseurs musulmans seront battus par les Byzantins. Après une bataille acharnée, Antiochos, qui payait de sa personne, tomba frappé à mort et son armée se débanda. Les survivants en retraite s'étant réfugiés dans un village appelé Cana y succombèrent la plupart à la faim [1]. D'après un emprunt fait par Étienne de Byzance à l'ouvrage d'Ouranios sur les Arabes Nabatéens, le roi vainqueur se nommait Rabilos, un Rabbel, qui doit s'insérer dans la série nabatéenne entre Obodas I et Arétas III [2].

6. Les expéditions d'Alexandre Jannée de 83 à 76. — Sa mort.

La mort d'Antiochos XII laissait Damas en fâcheuse situation. La grande ville syrienne était menacée d'annexion par le dynaste de Chalcis, un indigène portant le nom de Ptolémée, fils de Mennaios, dont le domaine comparable aux royaumes nabatéen et juif comprenait le Liban, la Beqâ' d'Héliopolis, l'Antiliban ou montagne des Ituréens et probablement l'Abilène qui le rendait voisin de Damas. Tétrarque et grand prêtre de Chalcis, il aurait volontiers ajouté à ses titres celui de roi de Syrie. Mais les Damasquins, qui ne l'aimaient pas, se hâtèrent d'appeler au pouvoir le roi nabatéen, Arétas III, que le hasard destinait à succéder au dernier séleucide qui eût véritablement régné. Pour donner satisfaction à ses nouveaux sujets, Arétas, décoré du surnom de Philhellène, dut partir en guerre contre le roi des Juifs dont les visées sur Damas n'étaient un secret pour personne. Suivant la même voie qu'Antiochos, il vint prendre à Ptolémaïs le chemin de la plaine de Saron pour attaquer Alexandre un peu au-dessous de Capharsaba, aux environs de la place maccabéenne d'Addida. Arétas eut le dessus et conclut un traité avec son adversaire en vertu duquel la limite du territoire de Damas était garantie et Alexandre obtenait de guerroyer contre certaines villes à l'est de la mer de Galilée et du Jourdain [3].

Pendant trois ans (de 83 à 80) il travailla à soumettre à son autorité des villes hellénisées de longue date telles que Pella et Gérasa [4]. Ces deux villes relevaient comme Amathonte ('Ammathous) des tyrans

1. *Antiq.*, XIII, 390 s. *BJ.*, I, 99-102. Au sujet de Carra voir *GP.*, II, 149.

2. CLERMONT GANNEAU, *RAO.*, II, 231 à propos de l'inscription gravée sur le socle d'une statue de Rabbel, roi de Nabatène (p. 223). Cf. *Cantineau, Le Nabatéen* II, 2. *PW.*, XVI, 1460. La topographie adoptée par Cl.-Ganneau ne répond pas au contexte de Josèphe.

3. *Antiq.*, XIII, 392. *BJ.*, I, 103. *GP.*, II, 143 ss.

4. *Antiq.*, XIII, 393 s. *BJ.*, I, 104 s.

de Philadelphie, Zénon Cotylas et son fils Théodore, depuis les dernières années du IIe siècle. Le temple de Zeus à Gérasa devait servir de cachette inviolable à leurs trésors, surtout depuis le pillage et la ruine d'Amathonte. Ces richesses attirèrent Jannée sur les bords du Chrysoroas. Il cerna Gérasa par un triple retranchement et, sans combat, s'empara de la place.

S'ils avaient su inspirer de la confiance aux tyrans de Philadelphie, les Gérasséniens n'éprouvaient pas davantage une antipathie foncière pour les Juifs, ainsi que le manifestera leur conduite en 66, à la veille de la guerre de Vespasien. Non seulement ils ne maltraiteront pas les Juifs restés chez eux, mais ils escorteront jusqu'à leurs frontières ceux qui voudront émigrer [1]. La quarantaine d'années que les villes transjordaniennes passèrent sous le gouvernement centralisateur des tyrans régionaux et des rois de Judée créa entre elles une communauté d'intérêts d'où naîtra la ligue de la Décapole qui se développera peu à peu à partir de leur libération sous Pompée. D'autre part, il est à peu près certain que la colonie juive de Gérasa doive sa naissance à la conquête d'Alexandre Jannée. Les fouilles de 1928-1930 ont amené au jour, dans la couche romaine, des monnaies juives et procuratoriennes dont les plus anciennes et les plus nombreuses étaient celles de Jean Hyrcan [2].

Au nord du Yarmouk, le roi s'empara de Dion, qui passait pour une fondation d'Alexandre le Grand, et de Gaulana, dont les sites probables sont Tell el-Ash'ari et Saḥem el-Ǧôlân. Gamala, place forte du Tell el-Eḥdeib près de Ǧamleh, à 18 kilomètres à l'est du lac de Gennésareth, succomba à son tour ainsi qu'une position voisine du Nahr er-Rouqqâd auquel peut s'appliquer le nom de « Ravin d'Antiochos ». Enfin ce fut le tour de Séleucie, dont les ruines conservent encore le nom de Selouqiyeh à 15 kilomètres au sud-est du lac Houleh. A la tête du district auquel appartenaient ces localités se trouvait un certain Démétrios, gouverneur sans doute indépendant que Jannée supprima après l'avoir dépouillé, parce qu'il était l'objet de nombreuses accusations [3]. Après ces exploits réalisés le plus souvent avec violence, car les villes qui n'acceptaient pas ou ne feignaient pas d'accepter les coutumes juives et par conséquent la circoncision, étaient renversées et détruites comme Pella et Amathonte, le roi grand prêtre revint se refaire à Jérusalem, mais excessif en tout, il se livra à la boisson et à la suite d'une ivresse, il contracta une fièvre quarte dont il ne put se débarras-

1. *BJ.*, II, 479 s.
2. KRAELING, *Gerasa*, 33 s.
3. *Antiq.*, XIII, 393 s. *BJ.*, I, 104 s. *GP.*, II, 306, 338, 325, 454.

ser les trois dernières années de sa vie. Cela ne l'empêcha pas de revêtir de nouveau la cuirasse et de batailler contre ses voisins pour leur ravir des villes et des villages. C'est alors qu'il récupéra les places de Moab et de Galaad qu'il avait dû abandonner au roi des Arabes lorsque les Pharisiens dressaient l'étranger contre sa personne. Nous n'avons plus le détail de ces opérations, mais il est aisé de conclure par la liste des localités tombées au pouvoir d'Alexandre qu'il élargit même le cercle de ses conquêtes à l'est de la mer Morte et au sud de Bersabée.

Josèphe se contente de nous le représenter mourant dans l'agitation et le tumulte des camps sous les murs de Ragaba, gros bourg du territoire de Gérasa, qui lui tenait tête, car tous n'étaient pas aussi accommodants que les Géraséniens. Cette place, l'actuelle Râǧib entre Djérasch et le Jourdain, à 12 kilomètres du fleuve, fut prise aussitôt après la mort du roi par sa femme Alexandra qui, sur la recommandation du défunt, avait caché sa mort aux troupes de peur qu'elles ne vinssent à lâcher prise. Il était important pour elle et ses fils que l'armée ramenant son cadavre à Jérusalem rentrât couronnée des lauriers de la victoire autant pour réjouir le peuple que pour amadouer les opposants. D'ailleurs, les succès des six dernières années d'Alexandre avaient grandement contribué à calmer les esprits et chaque fois qu'il revenait chargé des dépouilles de l'infidèle, c'était des réceptions d'autant plus enthousiastes que l'absence du roi avait été plus longue [1]. Il trépassa en 76, à l'âge de quarante-neuf ans, après vingt-sept années de règne. Son corps fut déposé dans un monument situé devant le mur septentrional de la ville, tandis que Jean Hyrcan avait son tombeau aux environs de la citadelle actuelle. Les deux sépultures se trouvaient entre le second mur et l'enceinte d'Agrippa.

7. Le royaume juif à la mort d'Alexandre Jannée. Alexandrion et Machéronte.

Si les nomenclatures des possessions juives en 76 avant l'ère chrétienne que Josèphe nous fournit ne sont pas exhaustives, puisqu'il laisse entendre qu'il omet d'autres villes importantes de Syrie, les noms qu'il donne additionnés de quelques autres tirés du corps de son récit et des chronologistes dépendant de Juste de Tibériade, sont une base d'appréciation très suffisante pour juger de l'expansion rapide de l'État juif depuis la mort de Simon Maccabée jusqu'à la mort

1. *Antiq.*, XIII, 397-404. XIV, 18. *BJ.*, I, 106.
2. *BJ.*, V, 304, 259, 356.

d'Alexandre Jannée, point culminant de la puissance asmonéenne. Cet État comprenait donc sur la mer et dans la plaine maritime Dora, Stratonospyrgos (plus tard Césarée), Apollonia (Arsouf), Jopè, Jamnia, Azôtos, Gaza, Anthédon, Raphia et Rhinocolure (el-'Arîš); au nord, une partie des Ituréens avec Panéas, Philotéria sur les bords du lac de Tibériade, Itabyrion sur le mont Thabor, le mont Carmel, Gaba, Scythopolis, Samarie; au sud, toute l'Idumée avec ses deux villes principales, Adora et Marisa; puis, conquises sur les Nabatéens, les stations d'Arudda (près du Naqb el-Aroud), Élousa (Khalaṣa), Orubda ('Abdeh).

A l'est du lac de Tibériade et du Jourdain, on relève les noms de Séleucie, Hippos, le Val d'Antiochos, Gamala, Gaulana et Dion en Gaulanitide; Gadara, Abila, Pella, Amathonte, Ragaba, Gérasa, le Val des Ciliciens en Perée et Galaad; Hesbon, Mêdaba, Libba (Kh. Libb), Dabaloth (Deleilât), Rabatha (Rabba), Agall ou Agallaïm (Ruǧm el-Ǧilimeh), Thonè (eth-Theniyeh), Zoara (Ghôr Ṣafiyeh), Oronaï (el-'Araq), Gabalos (el-Ǧebalin), localités de Moabitide enlevées aux Nabatéens [1].

Ainsi dans l'empire séleucide en décomposition, Jannée complétant l'œuvre de son père avait réussi à se tailler un royaume aussi grand que celui de David et de Salomon. Du Carmel au Torrent d'Égypte, de Panéas à Cadés Barné en longueur, de la Méditerranée à la lisière du désert arabe en largeur, Jérusalem avait le contrôle sur la Palestine et la Transjordanie, cette dernière comprenant la tranche habitée depuis les environs d'el-Qouneitra jusqu'au Torrent de Zared qui aboutit à l'extrémité sud de la mer Morte [2].

Alexandre Jannée s'était ménagé une place de sûreté dans chacune des deux parties de son État, l'une, l'Alexandrion, vers l'extrémité orientale de la limite entre Samarie et Judée, l'autre, Machéronte ou Machairous, à l'est de la mer Morte. Avec Hyrcania, ces deux forteresses, portions inaliénables du patrimoine asmonéen, renfermaient les trésors les plus précieux de la dynastie, comme il apparaît dès les premières années du règne d'Alexandre. Il n'y a pas à douter qu'elles existaient avant 76. Bâti sur un sommet à pic se détachant de la frange orientale de la vallée du Jourdain, l'Alexandrion domine le fleuve de 728 mètres. Les restes du château se voient encore renfermés dans une enceinte dont les arasements mesurant 100 mètres de long sur 40 de large enserrent le losange de la plate-forme artificielle

1. *Antiq.*, XIII, 395-397; XIV, 18. Les autres villes de première importance soumises aux Juifs en Syrie sont tout au plus des possessions de désir. *GP.*, II, 138, 148 s.

2. Voir la carte VIII de *GP.*, II.

qui amortit le sommet conique du Sarṭabeh [1]. De ce point la vue s'étend du Grand Hermon à la brusque tranchée du Môdjib et domine une grande partie de Galaad, en particulier la région d'Amathonte et de Ragaba. De même, la colline isolée de Mkâwer sur le bord du plateau moabite fut aménagée pour servir de base à la citadelle de Machéronte qui dominait la mer Morte de 1.120 mètres, et l'on comprend que cette hauteur de même que le Sarṭabeh ait servi à la signalisation de la néoménie au moyen de feux [2]. Mais l'avantage le plus immédiat de cette forteresse lointaine, théâtre de la décollation du Précurseur, était alors de garder les localités que possédaient les Juifs en Moab et de surveiller les agissements des rois Nabatéens maîtres d'une partie de ce territoire et soucieux de s'assurer la libre pratique de la voie caravanière entre Pétra et Damas.

III. — Règne d'Alexandra (76-67)

1. Les Pharisiens et la formation du Sanhédrin.

Alexandre, sur son lit de mort, avait recommandé à sa femme de laisser aux Pharisiens une part dans le gouvernement. Ce faisant, il rentrait dans les vues de la bonne pharisienne à qui il léguait la couronne et assurait sa succession. Flattés de ces attentions, ces redoutables ennemis lui concilieraient la faveur du peuple; « c'était, dit-il, des hommes influents auprès des Juifs, capables de nuire à ceux qu'ils haïssaient et de servir ceux qu'ils aimaient; ils rencontraient grand crédit auprès de la foule, même pour les calomnies que leur dictait l'envie; lui-même, s'il avait été mal avec le peuple, c'était, dit-il, parce que les Pharisiens, outragés par lui, l'avaient noirci [3] ».

Malgré ses soixante-quatre ans [4], Alexandra avait assez d'ambition pour assumer la direction des affaires publiques, comme plusieurs reines de son époque, au détriment de ses fils et, à leur exemple, elle dut pour se maintenir, s'appuyer sur une coterie. De ces deux fils, l'un, Hyrcan, avait plus d'aptitude pour la vie d'un paisible bourgeois que pour le gouvernement. Tout autre était son jeune frère, Aristobule, actif, entreprenant, rêvant de partager la gloire de son père. Le souverain pontificat, interdit à la reine en tant que femme, fut dévolu à

1. *RB.*, 1913, 228-234. pl. I et II. *GP.*, II, 241.
2. *RB.*, 1909, 386-394. pl. III. *GP.*, II, 371.
3. *Antiq.*, XIII, 401 s. (Chamonard).
4. Alexandra, ayant d'abord été l'épouse d'Aristobule I, avait quinze ans de plus qu'Alexandre Jannée lorsqu'elle lui donna sa main avec la couronne.

Hyrcan, l'homme de tout repos, qui devint par le fait même président de la gérousie ou sénat aristocratique composé des chefs des grandes familles, les Anciens, et des membres du sacerdoce apparentés au grand prêtre ou distingués par la faveur ou le mérite. Depuis Simon, ces deux ordres se recrutaient surtout dans le parti sadducéen auquel appartinrent deux conseillers très influents auprès des princes, Jonathas sous Jean Hyrcan, Diogène sous Alexandre Jannée. La reine Alexandra accrut la gérousie d'un troisième ordre, celui des Scribes, en y admettant en quantité les docteurs de la Loi du parti pharisien qui ne tarda pas à jouir de la prépondérance dans ce conseil grâce à la faveur dont la reine et le peuple entouraient leurs chefs de file Siméon ben Schaṭaḥ, frère d'Alexandra, et Yehouda ben Tobaï revenu d'Alexandrie où il s'était réfugié durant la persécution. « La reine, écrit Josèphe, ordonna au peuple de leur obéir et rétablit toutes les coutumes que les Pharisiens avaient introduites d'après la tradition des ancêtres et qui avaient été supprimées par son beau-père Hyrcan[1]. »

Les représailles exercées par les nouveaux conseillers contre les amis du feu roi montrent bien qu'ils avaient en main l'exercice de la justice. Ils condamnaient, au nom du conseil et de la reine, Diogène et autres courtisans de Jannée; ils délivraient de prison et rappelaient de l'exil les plus compromis de leur parti. Ce droit de rendre la justice leur permit de faire éclore une jurisprudence conforme à leurs théories et un droit coutumier formé à côté de la Torah au moyen d'une exégèse artificielle habile à s'évader du sens naturel de la législation mosaïque. C'est ainsi que du caractère général de lettrés et de savants, les docteurs de la loi que nous appelons communément Scribes passèrent dans la catégorie des hommes de loi, des juristes[2]. Cette attribution de la justice à la synagogue des Pharisiens fut commémorée dans la suite le 28 ṭebeth comme une victoire sur les Sadducéens[3]. Les vainqueurs pouvaient triompher bruyamment sous Alexandra et le faible Hyrcan II (deuxième du nom dans la série sacerdotale), mais tant que le grand prêtre sera à la tête de la communauté et du gouvernement, les deux autres éléments de la gérousie, les notables, arriveront à contrebalancer les nouveaux venus.

L'audace des Pharisiens venait beaucoup de ce qu'ils se sentaient admirés du peuple pour avoir donné depuis les temps de l'apostasie l'exemple d'une fidélité à toute épreuve, jusqu'au martyre même, à la loi de Moïse. La reconnaissance officielle de leur parti ne fit qu'ac-

1. *Antiq.*, XIII, 408. DERENBOURG, *Essai...*, p. 102 ss.
2. *Antiq.*, XIII, 409 ss. WELLHAUSEN, *Israelit. und Jüdische Geschichte*, 2e éd. 270-272.
3. DERENBOURG, *op. cit.*, 102, 103, 446.

croître leur autorité, et le peuple, en grande partie, du moins, pouvait reconnaître en eux ses véritables représentants. A défaut d'un rôle politique bien défini, le peuple conservait de l'importance par l'appui qu'il prêtait aux membres du Conseil et au grand prêtre ou par l'opposition qu'il marquait à leur égard. Au temps de la guerre d'indépendance, on voyait à côté de Judas et de ses frères l'assemblée *(ecclesia)* du peuple et dans les pièces officielles la mention de la nation *(ethnos)* des Juifs. Le congrès sous le grand prêtre Simon admettait le peuple *(laos)* avec les prêtres, les princes de la nation et les anciens du pays, car depuis que Jonathan avait reçu le souverain pontificat on vit paraître à côté de lui les prêtres et les anciens d'Israël, les deux ordres qui assistaient Alcime dans son pontificat.

Les Grecs connaissaient depuis longtemps l'assemblée primaire *(ecclesîa)*, accessible à tous les citoyens et la *boulè* ou *synedrion*, sénat ou conseil composé de députés élus par les villes d'un même *ethnos*, chargés de nommer les magistrats civils et militaires qui doivent exécuter les décisions intéressant la communauté dont les éléments sont unis dans un culte commun. Le système fédéral à la base de l'union des éléments d'une nationalité est bien connu sous le nom de *koinon*, la commune, or « le *koinon* devint si naturellement la forme politique de l'*ethnos* que les deux termes restèrent synonymes dans la langue courante et même dans la langue officielle[1] ».

Aussi les Asmonéens, qui se modelaient volontiers sur les Grecs, adoptèrent-ils le mot hébreu חבר, *heber*, l'équivalent strict de *koinon*, pour désigner leur État et le genre de leur constitution, peut-être en souvenir des douze tribus unies dans un même culte[2]. Par analogie aux monnaies des *koina* grecs, les bronzes des grands prêtres juifs présentèrent le peuple sous la désignation *heber hayehoudim*, traduisant τὸ κοινὸν τῶν Ἰουδαίων, que nous traduisons par « la société des Juifs[3] » parce que le mot de *société* comporte l'idée d'une nationalité vivant sous des lois communes.

Nous ne pensons pas que l'on doive, à la suite de Madden, Wellhausen et d'autres, restreindre le sens de *heber* à sénat ou conseil. Le terme hébreu, de même que *koinon*, comprend avec le groupe social tous les rouages administratifs sous la présidence du grand prêtre, tête de l'ensemble. De même que « l'*ethnos* des Juifs » garde sa personnalité à côté de Judas Maccabée et de ses frères[4], ainsi « le *koinon*

1. LÉCRIVAIN, *Dict. des Antiq.*, III, 833.
2. Cf. τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαίων ἀρχιερεὺς τοῦ κοινοῦ τῶν Γαλατῶν.
3. MADDEN, *Coins of the Jews*, 77-90, 96, 100.
4. I Macc., **10**, 25; **11**, 30, 33, 42.

des Juifs » à côté du grand prêtre asmonéen. Mais bientôt avec la conquête romaine le terme de *gerousia (senatus)* va faire place à *synedrion (consessus)*, transcrit en araméen *sanhedrin*, parce que les « anciens » dans cette assemblée représentative du *koinon* ont été relégués au second plan par les docteurs de la loi qui l'ont transformée en « assises » au temps d'Alexandra.

La réaction pharisienne contre les compagnons d'armes d'Alexandre Jannée fut telle que pour échapper à la mort qui avait déjà fait tant de vides dans leurs rangs, ils demandèrent à la reine des places de sûreté afin d'y couler une existence obscure jusqu'à la fin de cette bourrasque. Appuyés par Aristobule, ils obtinrent la garde des forteresses du royaume à l'exception d'Hyrcania, Alexandrion et Machéronte, gazophylacies trop importantes pour être laissées à la disposition d'un prétendant ambitieux [1].

2. Opérations extérieures. — Les Lagides. Tigrane maître de la Syrie.

Le prétendant qui se dissimulait en la personne d'Aristobule, sa mère l'envoya avec une armée à Damas, contre Ptolémée, fils de Mennaios, qui continuait à inquiéter la ville. Le pouvoir d'Arétas III à Damas venait-il de prendre fin en 70? Le roi des Nabatéens se reposait-il sur les Juifs pour la protection de cette cité en vertu du traité de 83? On possède une monnaie autonome de Damas datée de l'ère des Séleucides 243 (70-69) qui indiquerait la condition indépendante de la ville à cette date. Aristobule venait peut-être voir si l'occasion était favorable de prendre possession de la Cœlé-Syrie et de sa capitale. En tout cas, il revint sans avoir rien accompli de remarquable [2].

L'envoi de cette expédition montre que, si elle livrait aux Pharisiens l'administration intérieure du royaume, Alexandra se réservait la direction des affaires extérieures. Sa volonté de régner s'exprime par l'inscription *Basilis Alexand.* qu'on lit sur ses monnaies [3] et par le soin de lever des troupes et de recruter des mercenaires autant pour assurer l'ordre dans le royaume que pour tenir en respect ses voisins de l'est et du nord.

Du côté de l'Égypte il n'y avait rien à craindre. Restauré sur le

1. *Antiq.*, XIII, 411-417. *BJ.*, I, 113 s.

2. *Antiq.*, XIII, 418. *BJ.*, I, 115. *GP.*, II, 145. SCHUERER, II, 152.

3. DE SAULCY, *Recherches sur la numismatique judaïque*, 106. MADDEN, *op. cit.*, 91 s. SCHUERER, I, 287 n. 2. Dans Josèphe, Salomé est moins sûr que *Salima* corrigé en *Salma* par Wellhausen qui se fonde sur les sources rabbiniques où le nom de la reine commence par *slm* avec une désinence incertaine.

trône des Lagides, Ptolémée X Soter surnommé Lathyros se désintéressa des affaires de Syrie pour couler des jours tranquilles de 88 à 80. A sa mort, il ne laissait d'autre héritier légitime que sa fille Bérénice, veuve de son frère Ptolémée Alexandre I qui avait péri en 88 expulsé par les Alexandrins. Le dictateur Sylla imposa à l'Égypte, à la mort de Lathyros, son neveu Alexandre II qui resta sur le trône juste le temps d'assassiner ladite Bérénice qu'il avait épousée et de soulever contre lui-même ses sujets qui le massacrèrent. L'arbre dynastique des Lagides étant coupé, les Alexandrins firent appel à deux fils naturels de Lathyros dont l'un devint roi de Cypre qu'il garda jusqu'en 58, et l'autre roi d'Égypte. Ce dernier, Ptolémée XIII Philopator Philadelphe, dit Néos Dionysos, surnommé Aulète à cause de son talent de flûtiste, devait régner de 80 à 51, sauf de 58 à 55, quatre ans d'interrègne. Ayant épousé en 78 une Cléopâtre Tryphœna, il fut couronné à Memphis en mars 76, l'année de l'avènement d'Alexandra à Jérusalem. Contesté par certains partis à Rome où Licinius Crassus avait proposé en 65 l'annexion de l'Égypte, il attendit jusqu'en 59 pour être reconnu roi par le peuple romain. L'emprise romaine s'affirmait au sud comme au nord de la Syrie. Le Sénat avait déjà constitué deux provinces, la Cilicie en 81 et la Cyrénaïque en 74[1].

La Haute Syrie goûtait le calme depuis 84, époque où, sur l'invitation des Syriens las des perpétuelles discordes des compétiteurs Séleucides, Tigrane, roi d'Arménie, avait joint à ses possessions le royaume dont Antioche était la capitale. Ce descendant d'Artaxias, à qui jadis Antiochos Épiphane avait imposé sa suzeraineté, était arrivé, en profitant de la décadence des Arsacides, à créer un État puissant capable, pensait-on, de mettre la Syrie à couvert des convoitises de ses voisins de Parthie et du Pont et peut-être aussi des Romains. A la tête du pays annexé qui, en principe, allait jusqu'à la frontière d'Égypte, Tigrane plaça un vice-roi, Magadate, qui était un Oriental étranger au pays. Celui-ci ne marqua aucun empressement à disputer la Cœlé-Syrie avec ses districts palestiniens et arabes aux rois qui se la partageaient. Aussi la période de quatorze ans qui va de 83 à 69 est-elle considérée comme une période d'apaisement et de repos relatif[2]. Elle explique la facilité avec laquelle Alexandre Jannée, Arétas et le jeune Aristobule pouvaient disposer des grands chemins pour leurs expéditions, soumettre cités et places fortes sans opposition du pouvoir central.

1. B.-Leclercq, *Hist. des Lagides* II, 110-136.
2. B.-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, 429 ss.

En 70 cependant, l'alerte fut chaude en Judée. Tigrane, lui-même, descendait avec une armée de 300.000 hommes pour achever la prise de possession du royaume de Syrie. A la nouvelle qu'il mettait le siège devant Ptolémaïs, dernier refuge d'un faible soutien de la lignée séleucide, Jérusalem épouvantée respira. C'était l'occasion ou jamais de recourir aux richesses amassées dans les gazophylacies. La reine Alexandra et la nation envoyèrent à Tigrane des ambassadeurs accompagnés d'un grand nombre de riches présents, et sollicitant la faveur du Roi des rois. Celui-ci se montra bienveillant et leur donna les meilleures espérances. L'avenir aurait-il répondu à ces assurances? Le tournant brusque des événements l'a dérobé aux yeux de l'histoire. A peine venait-il de s'emparer de Ptolémaïs qu'il reçut un message laconique l'informant qu'un envoyé du proconsul romain Licinius Lucullus l'attendait à Antioche. Arrivé dans cette ville, l'Arménien se trouva face à face avec Claudius Pulcher, le beau-frère de Lucullus, qui lui enjoignit de livrer Mithridate, roi du Pont qui bousculé par les légions avait fui en Arménie. La guerre qui suivit le refus de Tigrane fut malheureuse pour lui. Vaincu par le proconsul, il perdit Tigranocerte, la capitale qu'il avait fondée avec orgueil, et naturellement la Syrie, abandonnée par Magadate, ne voulut plus pour roi un étranger aussi compromettant[1] (69).

1. *Antiq.*, XIII, 419-421. *BJ.*, I, 116. L'envoi des présents et de l'ambassade est fait au nom de la reine et de la nation. PLUTARQUE, *Lucullus*, 21, 28.

CHAPITRE XIII

LES ROYAUMES JUIF ET NABATÉEN AU TEMPS DE POMPÉE

I. — Essais infructueux de restauration séleucide. Pompée érige la Syrie en province romaine.

L'un des motifs qui avait poussé Tigrane au siège de Ptolémaïs était de mettre la main sur Cléopâtre Séléné s'occupant dans cette ville à restaurer en Syrie comme en Égypte les héritiers légitimes des dynasties séleucide et lagide. Fille de Ptolémée VII Évergète II, elle s'estimait la dernière descendante authentique des rois grecs d'Égypte; épouse d'Antiochos X Eusébès, fils du Cyzicène, petit-fils de Sidétès, elle faisait valoir ses droits sur la Syrie. A vrai dire, son ambition se reportait sur ses enfants dont l'un sera connu sous le nom d'Antiochos XIII Asiaticos. Le second, qui paraît avoir porté le nom de Séleucos, ne jouera qu'un rôle insignifiant. De sa résidence de Ptolémaïs, leur mère les avait en 75 envoyés à Rome où ils affectèrent des allures royales, mais, quoique traités en amis et alliés du peuple romain, ils attendirent près de deux ans une audience du Sénat qui ne leur fut jamais accordée. On jugeait inopportunes les prétentions de Séléné sur l'Égypte, vu qu'ayant épousé successivement trois Séleucides, elle était devenue syrienne d'adoption. Quant aux droits de ses fils sur la Syrie, on voulait bien les admettre surtout au titre de menace contre l'usurpateur Tigrane. Une fois maître de Ptolémaïs, l'Arménien s'empara de Cléopâtre Séléné et l'ayant emmenée à sa suite lors de son retour forcé dans ses États, il l'exécuta brutalement à Séleucie sur l'Euphrate. Il ne restait plus à ses deux fils qu'à se débrouiller avec les Syriens et avec les Romains[1].

Après le départ de Tigrane, Antiochos XIII, surnommé l'Asiatique pour avoir reçu son éducation dans la province d'Asie, fut agréé par

1. Antiochos XIII passant par la Sicile avait été dépouillé par Verrès d'un magnifique candélabre destiné au temple de Jupiter Capitolin à Rome. Cicéron, *in Verr.* act. II, IV, 27-30, fait valoir les titres des fils d'Antiochos X. *Hist. des Lagides*, II 128 s. *H. des Séleucides*, 433.

les citoyens d'Antioche, et Lucullus ne fit aucune difficulté de lui accorder l'investiture en 69. Deux ans après, cette ombre de royauté disparaissait à la suite d'un revers qui déçut les espérances de ses sujets et fournit au parti de la branche aînée le prétexte d'appeler au trône de Syrie Philippe II leur candidat. Il y avait dix-sept ans que ce petit-fils de Grypos demeurait dans un coin de la Cilicie où son père Philippe Ier s'était éteint au milieu d'une petite cour royale que son fils entretint en attendant le retour de la fortune. Les intelligences que son père avait eues avec Aziz, l'émir arabe voisin d'Alep, lui permirent de trouver dans cette puissante famille l'instrument dont il avait besoin pour chasser de la capitale le protégé de Lucullus. Grâce aux mercenaires de l'émir, il battit et renversa Antiochos. Pour mettre le comble à un tel succès, le proconsul de Cilicie, Q. Marcius Rex, vint lui faire visite et reconstruisit à ses frais le palais et l'hippodrome d'Antioche peu après 66 [1]. En ce temps-là, Pompée, le rival de Lucullus, remplissait le Proche Orient du bruit de ses conquêtes.

Néanmoins Antiochos, désirant remonter à la surface, quémandait du secours à Sampsigeramos, dynaste arabe ou araméen d'Émèse et d'Aréthuse. L'occasion parut bonne à ce dernier de partager le royaume avec l'émir Aziz qui ferait disparaître Philippe tandis que lui-même mettrait Antiochos à l'ombre. Le complot ne réussit qu'à moitié car si l'Asiatique tomba au pouvoir de Sampsigeramos qui le fera mettre à mort, Philippe sut échapper à l'émir Aziz et regagner Antioche (65). Malgré le titre de *Philoromaios* qu'il s'était donné, il venait dans sa capitale assister à la mort de la dynastie séleucide [2]. Vainqueur du Pont, de la Grande Arménie, des Parthes et des Ibères, Pompée arrivait bientôt à Antioche pour y passer l'hiver de 64-63. Il fit savoir que les prétentions du dernier rejeton de la maison illustre de Séleucos à rester sur le trône de ses pères étaient inadmissibles, d'abord parce qu'au lieu de chasser Tigrane de ce trône il était demeuré quatorze ans blotti dans un coin de la Cilicie, ensuite parce que Tigrane, ayant été appelé par les Syriens fatigués d'une lutte sans cesse renaissante entre des compétiteurs incapables, du reste, à les défendre du brigandage des Juifs et des Arabes, avait sur le royaume des droits supérieurs aux leurs, mais qu'en vertu de la victoire romaine sur l'Armé-

1. Downey, *Amer. Journ. Arch.*, 1938, 107, 3.

2. A propos d'une inscription concernant le roi Philippe, fils du roi Philippe, Philoromaios, Wilhelm, *Monum. Asiae Minoris Antiqua*, III, p. 64 s. et à sa suite P. Treves, *PW.*, XIX, 2554 s. ont projeté de nouvelles clartés sur le dernier des Séleucides et mis en valeur les fragments de Diodore et la donnée des chronographes aux dépens de Justin et d'Appien qui substituent Antiochos XIII à Philippe. Cf. Justin, XL, 2, 4. Dussaud, *Top. Syr.*, p. 152. Honigmann, *PW.*, XIII, 2530 s. *ZDPV.*, 1923, 173 n° 116 [1].

nien, la Syrie entière passait à la disposition de l'*imperator* qui ne voulait pas imposer aux Syriens, contre leur gré, un roi sans autorité. En conséquence, Philippe II et tout autre prétendant, s'il en existait encore, étaient déposés, la dynastie séleucide était déclarée déchue et le royaume de Syrie, depuis l'Euphrate jusqu'à la frontière d'Égypte, converti en province romaine (fin de 64). Les principales villes de Syrie, y compris Séleucie de Piérie et Antioche, gardaient l'autonomie qu'elles s'étaient adjugée à la faveur des troubles. Avant de modifier le partage compliqué du territoire de la nouvelle province, opération à réaliser sur place, il s'imposait de châtier les pirates de l'intérieur ou de leur faire rendre gorge. Le tyran de Tripolis, Dionysios, et le tyran de Byblos Kinyras, eurent la tête tranchée.

En remontant la vallée de l'Oronte avec son armée, au début de 63, Pompée chassa le Juif Silas de la ville de Lysias et rasa la citadelle d'Apamée, réduit fortifié de Tryphon et d'Antiochos Cyzicène, qui pouvait encore servir, comme les repaires du Massyas, à terroriser la contrée. En abordant Aréthuse, on entrait dans le domaine de Sampsigéramos, dynaste d'Èmèse, que Pompée traita en ami, à la suite de quelques présents opportuns assez gros pour balancer les revenus de la Campanie [1]. Les châteaux forts d'où les bandes arabes et ituréennes allaient dévaster le pays de Byblos et de Bérytos, furent détruits. Ptolémée de Chalcis, fils de Menaios, dut verser 1.000 talents pour racheter ses méfaits [2]. Enfin le général et ses troupes parvinrent à Damas où parmi les nombreuses affaires à régler se présenta tout d'abord la question juive.

II. — Aristobule II (69-63).

1. Aristobule s'empare du pouvoir.

La reine Alexandra étant tombée dangereusement malade au temps même où Tigrane s'éloignait de la Syrie, son jeune fils Aristobule jugea le moment opportun pour s'emparer du pouvoir et mettre un terme à la tranquillité pharisienne qui avait fini par s'établir en Judée. Quittant secrètement Jérusalem, il se rendit d'abord à Agaba où se trouvait un des grands nommé Galaistès, par qui il fut accueilli. Il est probable que cette première étape fut aux environs de 'Aïn el-'Aǧeb, à el-Qoubeibeh par exemple. De là il se présenta devant toutes les places où

1. Cicéron, *ad Atticum* II, 16, 2. *PW.*, I A, 2227.

2. B.-Leclercq, *H. des Séleucides*, 445. Carcopino, *Histoire Romaine*, II, 579. *Antiq.*, XIV, 37-41.

vivaient retirés les amis d'Alexandre Jannée et qui s'ouvrirent spontanément à son approche, de telle sorte que, au bout de quinze ours, son fils en posséda vingt-deux qui lui fournirent les ressources nécessaires pour lever une armée dans le Liban, la Trachonitide et chez les tyrans. Comme il avait la force, le nombre de ses partisans s'accrut, les prêtres passèrent de son côté, les docteurs de la Loi rentrèrent dans l'ombre et il ne resta plus avec Hyrcan II que les anciens quand il fallut consulter la reine sur ce qu'il fallait faire. Celle-ci, après leur avoir ordonné de profiter des ressources qu'ils avaient encore dans le peuple et les gazophylacies fortifiées, rendit le dernier soupir (67) [1].

Aristobule déclara la guerre à Hyrcan et, au cours d'une bataille livrée près de Jéricho, nombre de soldats du grand prêtre passèrent dans le camp de son frère. Hyrcan se replia sur Jérusalem et s'enferma dans la Baris, citadelle située au nord-ouest du temple où l'on gardait comme otages la femme et les enfants d'Aristobule. Il s'en servit pour traiter avec son frère. Tout ce qu'il retira des pourparlers fut d'avoir la vie sauve et le droit de jouir tranquillement de sa fortune en simple particulier. Son humeur pacifique lui fit céder sans peine à Aristobule la royauté avec le souverain pontificat. Ce dernier, cédant à Hyrcan son logis particulier, élut naturellement comme résidence le palais que les Asmonéens s'étaient aménagé depuis Alexandre Jannée, sinon depuis Simon Maccabée dans l'Acra désaffectée et purifiée. L'ère paisible que promettait cet accord scellé par des serments dans le sanctuaire et par des embrassements à la vue du peuple n'était qu'un mirage. Un homme se rencontra qui devait donner à la réalité un cours différent gros de conséquences pour l'histoire ultérieure de la Palestine : Antipater, le père d'Hérode [1].

2. A l'instigation d'Antipater, Hyrcan II résiste. — Il est battu.

Fils d'un Iduméen nommé aussi Antipater, gouverneur de toute l'Idumée sous Jannée et Alexandra, ayant su vivre en bonne intelligence avec les Arabes, avec Gaza et Ascalon moyennant ses largesses, Antipater le jeune garda le nom abrégé d'Antipas tant que son père vécut. Possesseur lui-même d'une grosse fortune, il se poussa à la cour d'Hyrcan II devenu roi à la mort d'Alexandra, capta son amitié bien persuadé qu'avec cette bonne pâte d'homme il avait plus de chance d'atteindre à une situation politique de premier plan qu'auprès d'un cerveau irréfléchi et présomptueux comme Aristobule, bon tout

1. *Antiq.*, XIV, 4-7. *BJ.*, I, 120-122. Alexandra vivait au palais.

au plus à compromettre l'existence de l'État juif. On conçoit l'inquiétude de l'habile Iduméen à la vue de l'accord qui consacrait la déchéance de son ami Hyrcan. Sans perdre de temps, il s'aboucha avec les Juifs les plus influents, leur représenta qu'il ne convenait pas de laisser fouler aux pieds le droit d'aînesse d'Hyrcan et de l'exposer à une mort certaine car telle est l'issue fatale de ces compétitions. A force d'instances, il décida Hyrcan à revenir sur sa décision. Antipater était en trop bons termes avec le roi des Nabatéens, Arétas, pour que celui-ci lui refusât de l'aider à remettre sur le trône son protégé. Ils partirent tous les deux, une nuit, de Jérusalem et parvinrent à Pétra au bout d'un long voyage. Arétas, après quelques hésitations, céda devant les présents et la promesse qui lui fut faite de rentrer en possession des douze villes qu'Alexandre Jannée avait enlevées aux Arabes : Mèdaba, Libba, Dabaloth, Rabatha, Agalla, Thonè en Moabitide, Zoara, Oronaï, Gabalos dans le bassin sud de la mer Morte, Arudda, Alousa, Orubda au Négeb [1].

Alléché par le profit à retirer de cette aventure, Arétas III marcha contre Aristobule avec 50.000 hommes tant fantassins que cavaliers et lui infligea une défaite qui provoqua de nombreuses défections en faveur d'Hyrcan. Aristobule abandonné s'enfuit à Jérusalem. Le roi des Arabes vint l'assiéger dans le temple où il s'était réfugié avec les prêtres du parti sadducéen [2]. Entre temps, le tribun Gabinius et le questeur Aemilius Scaurus, que Pompée avait expédiés d'Arménie en 65 étaient arrivés à Damas pour préparer le terrain à l'*imperator*. A la nouvelle de ce qui se passait à Jérusalem, Scaurus s'empressa de gagner la Judée où son intervention promettait d'être fructueuse pour lui-même. En route, il rencontra les envoyés d'Aristobule et d'Hyrcan qui venaient se disputer l'alliance du Romain. Comme les deux partis lui offraient chacun 400 talents, celui-ci alla se renseigner sur place. Hyrcan trahissait dans ses promesses un manque d'assurance et la foule des transfuges juifs et des Nabatéens qui l'assistait n'offrirait pas de résistance sérieuse. Il y avait plus d'avantage à patronner Aristobule qui avait la caisse de l'État et que l'on ne pourrait déloger sans entreprendre un siège. Scaurus prit donc le parti du roi Aristobule, « reçut l'argent et fit lever le siège, en donnant à Arétas l'ordre de se retirer s'il ne voulait pas être déclaré ennemi des Romains. Puis Scaurus revint à Damas, et Aristobule, à la tête de forces nombreuses, marcha contre Arétas et Hyrcan, les attaqua

1. *Antiq.*, XIV, 8-18, *BJ.*, I, 123-125. Sur Antipater voir *PW.*, s. v. et sa légende SCHUERER I[5], 292 n. 3. PW., s. v.

2. *Antiq.*, XIV, 19-12. *BJ.*, I, 126.

près de l'endroit appelé le Papyrôn, les vainquit, et tua environ 6.000 ennemis, au nombre desquels Phallion, frère d'Antipater[1]. » Privés du secours des Arabes, Hyrcan et Antipater patientèrent encore plus d'un an sans perdre l'espoir de faire un jour triompher leur cause et ce jour vint avec les assises solennelles que Pompée tint à Damas au printemps de 63.

III. — Les Nabatéens au déclin de la période séleucide.

Il ressort des pages précédentes combien les éléments juifs et arabes avaient su tirer d'avantages de la décadence séleucide. Nous n'avons pas à revenir sur les premiers dont l'histoire est beaucoup plus documentée que pour les autres. Quant aux seconds, il est clair qu'ils jouissaient au début du Ier siècle avant l'ère chrétienne d'une prépondérance telle qu'ils étaient les arbitres du pouvoir royal et gouvernaient à leur gré de vastes régions entre Alep et l'Euphrate, sur le cours de l'Oronte, dans la Beqâ' et jusque sur la côte de Phénicie. Avant les Aziz et les Sampsigeram, nous avons vu passer sur la scène des compétitions séleucides l'émir Zabdiel qui trancha la tête à Alexandre Balas et l'émir Yamlikou, le tuteur du jeune Antiochos, fils du même Balas[2], deux Arabes appartenant, nous n'en doutons pas, à ces tribus de l'Arabie Euphratésienne mentionnée par Xénophon, ou aux Zabadéens et Ituréens de l'Antiliban, mais non au peuple nabatéen. Au désert de Juda, il est probable qu'ils eurent des congénères dans les Odomères, les Phasirons et les Benê Baïan venus sans doute de l'Est.

Parmi ceux que Diodore et Josèphe comptent parmi les Arabes, les plus connus pour leurs aptitudes commerciales et leur civilisation furent les Nabatéens. On a vu comment ils avaient esquivé la rapacité d'Antigone en 312. Aux premiers Ptolémées ils opposèrent dans la mer Rouge la même résistance, guettant les transports lagides depuis les îles disséminées vers l'entrée du golfe Ailanitique, les attaquant afin de ruiner une concurrence aux convois des caravanes terrestres, source de leur fortune[3]. La décomposition des royaumes d'Égypte et de Syrie contribua à la liberté de leur trafic et à la consolidation de leur autonomie. En 169, le grand prêtre Jason demandant un refuge à Pétra ne trouvait qu'un *tyrannos* à la tête de la nation : celui qu'on étiquète Arétas Ier. Le premier dynaste nabatéen décoré du titre de roi est appelé Érotimos par Trogue-Pompée, identifié par quelques auteurs

1. *Antiq.*, XIV, 32 s. *BJ.*, I, 130. Lœw, *Die Flora der Juden*, I, 561, 564 s.
2. I, Macc., **11**, 17, 39.
3. *Geogr. Gr. min.*, I, 177 s. Strabon, XVI, 776 s. *RB.*, 1938, 511 s.

à Arétas II dont les gens de Gaza espéraient l'assistance en 96, lorsque Alexandre Jannée les assiégeait. De son temps, à partir de 110, nous apprend cet historien, les royaumes de Syrie et d'Égypte étaient tombés à un tel point de faiblesse que leur voisin Arabe, le roi Érotimos, avec le seul concours de sa progéniture qui était nombreuse se livrait impunément à des incursions tantôt en Égypte, tantôt en Syrie, illustrant à peu de frais le nom arabe. Diodore rend le même écho quand il nous dépeint les Arabes Nabatéens faisant irruption dans les pays limitrophes pour les piller, échappant eux-mêmes à toute répression, car, indomptables, ils n'ont jamais porté le joug de la servitude, jamais admis l'autorité d'un chef étranger, fermement attachés au régime de la liberté [1].

L'emploi de la force était souvent imposé aux Nabatéens par le besoin d'assurer la libre pratique des chemins ouverts à leurs chameaux. A la longue ils établirent des postes de garde et des stations de caravane reconnaissables encore aujourd'hui par leurs ruines et les débris de leur vaisselle très caractéristique, non seulement dans le sillon de la ʿArabah jusqu'à leur port d'Aila, mais aussi dans la zone méridionale de la Palestine, à el-ʿAuǧa, Khalasa, Kournoub, Tell es-Seba, sur les pistes aboutissant à Gaza. Leur céramique a laissé des traces jusqu'à Tell Farʿa et Tell el-ʿAǧǧoul [2]. L'usage des voies caravanières conduisit naturellement les Nabatéens à la possession du pays qu'elles traversaient. Mais il se trouva un gêneur pour leur disputer cette occupation. Avec ses Iduméens convertis au Judaïsme et ses mercenaires, Alexandre Jannée conquiert Gaza, Raphia, Rhinocolure [3], et enlève au Négeb nabatéen Arudda, Alousa, Orubda, menaçant ainsi non seulement le transit des marchandises mais encore les débouchés sur la mer et en Égypte [4].

La croissance simultanée des deux royaumes juif et nabatéen devait nécessairement amener des causes de conflit sur les points où ils entraient en contact. Sous Obodas Ier vers 90, la rencontre eut lieu en Gaulanitide dont Alexandre Jannée voulait absorber les villes, sans prendre garde que les Nabatéens, avaient été conduits par leur commerce à créer une annexe de leur État dans le Hauran et la Trachonitide. Jannée subit une déroute complète. En 87 Rabbel Ier, fils d'Obodas, défend son royaume contre Antiochos XII qui trouve la mort à Môteh. Le dernier règne de l'époque préromaine est celui d'Arétas III

1. Justin, xxxix, 5, 5-6. Schuerer, I[5] 731. *PW.*, XVI, 1459.
2. Iliffe, *Nabatean pottery from the Negeb* : *QDAP.*, III 133. s.
3. *Les confins de la Palestine et de l'Égypte* : *RB.*, 1939, 545 ss.
4. *GP.*, II, 148.

Philhellène qui unit Damas à sa couronne en 87, défait Alexandre Jannée chez lui, près d'Adida, et conclut un traité avec lui en termes assez conciliants puisqu'il laisse au vaincu la licence de s'emparer de plusieurs villes hellénisées à l'est du Jourdain et de garder douze localités ravies par Jannée au royaume nabatéen, dont la plus septentrionale était Madaba. Il se peut que le traité ait été plus sévère qu'on ne le suppose pour le roi des Juifs, mais que l'avènement de Tigrane à Antioche en 83 ait enhardi ce dernier et conseillé au Nabatéen de ne point provoquer par quelque agitation intempestive l'intervention de l'Arménien dans les affaires de Cœlé-Syrie et d'Arabie.

Entre Juifs et Nabatéens, il y eut depuis le début de leurs relations incompatibilité d'humeur et, à mesure qu'ils grandissaient côte à côte, les conflits d'influence, d'intérêts et de vanité se faisaient plus aigus. Le premier contact avec Judas Maccabée fut moins inoffensif que ne l'expose la chronique asmonéenne. Il aboutit à un accord sans doute, mais, selon Jason de Cyrène, après un combat acharné où 5.000 fantassins et 500 cavaliers arabes avaient essayé de couper aux troupes de Judas la grande voie (Derb el-Haǧǧ) reliant la Nabatène au pays hauranien[1] (164). Le Maccabée leur avait tendu la main droite, persuadé que ces nomades pouvaient lui rendre beaucoup de services, confiance qui reçut un cruel démenti lorsque les Benê Ya'amri de Madaba attaquèrent le convoi de Jean, frère de Jonathan, en route pour Pétra où il pensait remiser les biens, les femmes et les enfants des Asmonéens en rupture de ban. On sait comment la razzia fut punie par le guet-apens des noces sanglantes[2].

De 80 à 65 s'écoule une période pacifique entre les deux royaumes grâce à l'habile administration de l'Idumée par Antipater qui sut établir de bons rapports entre sa province et les gens de Pétra et de Gaza. Le fond édomite mêlé à l'élément nabatéen favorisait le rapprochement entre Arétas III et l'Iduméen qui administrait son propre pays pour le compte de Jérusalem et le soustrayait à l'influence de l'inquiétant Aristobule.

Ce fut pourtant moins la sympathie que la perspective de la restitution des villes nabatéennes encore au pouvoir des Juifs qui conduisit Arétas à coopérer au rétablissement d'Hyrcan II, intervention malheureuse moins par suite d'une faute politique (il y avait tout à gagner à disposer de la couronne de Judée en faveur d'un tel candidat)

1. II Macc., **12**, 10-12, fragment par lequel l'abréviateur commence le récit de la campagne en Galaad et qui répond à I Macc., **5**, 24-27.

2. I Macc., **9**, 35-42. Cl.-Ganneau, *RAO.*, II, 185. Une inscription de Oumm er-Rasas a conservé le nom d'un stratège nabatéen du nom de Ya'amrou. *GP.*, II, 381 s.

qu'à cause de l'interposition de Scaurus. La défaite infligée au roi nabatéen à Papyrôn par Aristobule ranimait la politique d'hostilité entre la Palestine occidentale et l'orientale.

Ces quelques faits bornés aux relations extérieures ne peuvent fournir sur le royaume nabatéen que des notions superficielles. On nous permettra de reproduire ici le précis tracé naguère dans notre Géographie et qui vaut déjà pour le règne d'Arétas III le Philhellène l'initiateur de la culture qui atteindra à la période romaine son plein épanouissement : « Les explorations récentes ont démontré qu'au lieu d'être une série d'installations échelonnées seulement sur les longues routes caravanières, le royaume nabatéen formait un état compact, organisé et puissant. L'activité du peuple ne se bornait pas à convoyer les denrées précieuses venues de l'Inde par l'Arabie Heureuse, elle s'exerça avec bonheur aux diverses industries du cuivre, du verre et de la céramique fine et décorée devenue en archéologie un critérium pour l'identification des sites nabatéens. Bien plus, sous l'influence hellénistique ils passèrent maîtres dans la sculpture et l'architecture. La surpopulation eut aussi pour effet de fixer un grand nombre de ces anciens nomades en des centaines de bourgs et de villages où ils vivaient de l'agriculture. Des routes mettaient en communication les grandes villes avec ces agglomérations et tout un réseau de forteresses et de tours de garde aussi bien en Moab qu'en Édom protégeait les pacifiques travailleurs[1]. » L'importance du côté agricole de la vie nabatéenne est mise en relief par la quantité des temples élevés dans cette région en l'honneur des divinités distributrices de la fécondité du sol aussi bien que par les traces manifestes de l'accommodation du terrain, des ruisseaux et des sources au rendement des récoltes.

S'il est difficile de préciser ce qui a été bâti ou creusé dans les massifs gréseux qui surplombent le Wâdi Mousa à la fin de la période hellénistique proprement dite, les pièces de céramique et autres objets manufacturés recueillis par M. et Mme Horsfield dans les strates II inférieur et III au centre urbain de Pétra sont très suggestifs touchant le développement artistique indigène, l'aptitude des artisans à imiter les formes hellénistiques et le mouvement de l'importation des pays voisins et surtout du monde grec. L'influence parthe y est encore très faible; la découverte d'une monnaie d'Antioche au nom du roi Tigrane d'Arménie avec l'exergue *Basileôs Tigranou* entre à juste titre dans

1. Glueck, *Explorations in Eastern Palestine*, III (1939) = *AASOR.*, XVIII-XIX, 138 ss. *GP.*, II, 167. XXV-XXVIII, 1945-1949 published 1951.

notre période, ainsi que les textes nabatéens les plus archaïques que nous possédions. Il s'agit de trois inscriptions relevées à Pétra, la première sur le socle d'une statue de Rabbel, roi de Nabatène, érigée sous le roi Ḥaretat (Arétas III) en 70; la seconde gravée vers le même temps en l'honneur d'une divinité dont le nom manque; la troisième trouvée dans un triclinium près de Bâb es-Sîq, taillé vers 61 pour la vie de 'Obodat (Obodas II) roi de Nabatène, fils de Haretat, en l'honneur de Dousara, dieu de Manbatô [1].

Au sud de Pétra, les Nabatéens refoulant, au cours du IIe siècle, les Liḥyanites vers el-'Ela et Khreibeh, s'étaient consolidés sur la grande voie de l'intérieur, en particulier à Hégra (Medaïn Ṣaleḥ). Sur la côte, Leukè Kômè enlevée probablement aux Égyptiens, était l'emporium principal d'où les marchandises débarquées des bateaux arabes et des caravanes du littoral prenaient la direction de Pétra. Une taxe de 25 % au profit du roi de Nabatène frappait ces importations. Vers l'est, la limite du royaume englobait les postes de 'Aïn Šellâleh au Wâdi Ramm et les puits de Bâyir destinés à prendre une grande importance et venait suivre la berge orientale du Wâdi Sirḥan qui offrait aux caravanes une route aisée et aux hivernants de bons pacages [2].

Si la Nabatène proprement dite avait pour limite à l'ouest la mer Morte depuis les abords de Machéronte, la 'Arabah et la mer Rouge, les Nabatéens possédaient à travers les espaces désertiques du Négeb et de la péninsule Sinaïtique ce qui leur importait le plus : les grands chemins caravaniers et les stations qui les jalonnaient aux endroits les plus propices de leur parcours. La frontière nord se conçoit comme une ligne allant du Nébo par Madaba rejoindre à l'est l'issue du Wâdi Sirḥân. Au nord de cette ligne les expéditions archéologiques n'ont trouvé aucun site marqué par de la poterie nabatéenne. La présence de quelques témoins de cette céramique en Pérée, entre l'extrémité nord de la mer Morte et Machéronte, et aussi à Gérasa avec des monnaies des rois de Pétra s'explique par l'importation commerciale.

L'ancien pays de Galaad où va se développer la Décapole paraît faire une solution de continuité entre l'État nabatéen du sud et celui du nord créé dans la plaine et la montagne du Hauran. Il n'en est rien cependant, car si la voie centrale de Transjordanie risquait d'être disputée ou interdite aux trafiquants ou aux armées de Pétra, les Nabatéens conservaient dans le spacieux fossé tectonique du Wâdi

1. Cantineau, *Le Nabatéen*, I, 14 s. II, 1-3.

2. *RB.*, 1938, 514 s. Sur le caractère nabatéen de cette taxe voir Cl. Préaux, *op. cit.*, p. 377.

Sirḥân, à l'est, une artère dont ils étaient les maîtres, trait d'union assuré entre les deux tronçons du royaume, garantissant un paisible trafic depuis Hégra jusqu'à Damas[1]. Il fallait donc que la position des Nabatéens en Cœlé-Syrie fût puissante et avantageuse au point du vue économique en 85 pour que les Damasquins aient confié leur ville et leur territoire au roi de Pétra, Arétas III, dont l'effigie nous a été transmise par ses monnaies frappées à Damas. Ces pièces portent au revers la Victoire debout, ou une divinité assise sur un rocher d'où sort un dieu fleuve nageant, encadrées par l'inscription *Basileôs Aretou Philhellenos*; elles sont frappées sur le type des monnaies de Démétrios III Eukairos (95-88) qui donna à Damas le surnom éphémère de Démétrias[2]. Tous les successeurs d'Arétas adopteront sur leurs monnaies des emblèmes différents et l'exergue en caractères nabatéens. Cela se comprend attendu que Damas avait été attribuée à la province romaine et que l'hostilité de Scaurus avait refroidi les Arabes vis-à-vis de l'étranger.

Non content de s'être prononcé contre Arétas III dans le conflit entre Hyrcan II et Aristobule II, Aemilius Scaurus devait en 62 diriger une expédition contre Pétra dont le roi se débarrassa moyennant une contribution de 300 talents. En 58, devenu édile curule, Scaurus perpétua la mémoire de ce haut fait en frappant à Rome une monnaie « sur laquelle Arétas tenant en main un chameau, plie le genou en tendant une palme ». Nous arrivons ainsi à l'imposition de la suzeraineté romaine à la Palestine occidentale et orientale qui clôt l'ère de la domination hellénistique et donne lieu à des péripéties qu'il est temps de raconter.

IV. — Pompée et les Juifs.

1. Les revendications des partis soumises à l'arbitrage de Pompée.

Une fois installé à Damas au printemps de 63, Pompée reçut des envoyés de l'Égypte, de toute la Syrie et de la Judée. Les Judéens lui apportaient de la part d'Aristobule une vigne d'or[3] représentant une valeur de 500 talents et que Strabon eut l'occasion d'admirer

1. Sur les limites de la Nabatène et l'importance de Wâdi Sirhân. voir Glueck, *op. cit.*, 138-145.

2. Dussaud, *Numismatique des rois de Nabatène, Journal asiatique*, 1904, 198, 205 ss. Schuerer I, p. 295, n. 14, préfère une autre hypothèse de Reinach. Madden, *Coins of Jews*, p. 94, n. 1.

3. Sur cette vigne d'or mentionnée par *Antiq.*, xiv, 34-36. voir la note de Reinach dans la traduction de Chamonard et celle de Schuerer, I, 295, n. 12.

plus tard à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin. C'est auparavant sans doute, quand ses troupes hivernaient à Aspis [1], que le général en chef avait reçu la visite d'Antipater de la part d'Hyrcan, et de Nicodémos mandataire d'Aristobule. Celui-ci faisait porter plainte contre Gabinius et contre Scaurus, pour lui avoir extorqué de l'argent, l'un 300, l'autre 400 talents, doléance qui, au dire de Josèphe, créait au plaignant deux ennemis de plus. Pompée avait alors ordonné aux deux plaideurs de se présenter en personne devant lui à Damas.

Dans cette ville, l'arbitre romain se trouva en face de trois demandes opposées de la part des Juifs. Hyrcan revendiquait le pouvoir en vertu du droit d'aînesse, Aristobule à cause de l'incapacité de son frère; la délégation du peuple stylée par les Pharisiens ne voulait ni l'un ni l'autre, réclamant l'abolition de cette royauté contraire à leurs traditions qui leur faisaient un devoir d'obéir au sacerdoce du Dieu qu'ils adoraient. A l'instigation d'Antipater, les plaintes d'Hyrcan étaient appuyées par plus de mille notables Juifs. Ils pensaient indisposer le Romain vainqueur des pirates contre Aristobule en l'accusant d'actes de piraterie et se mettre à couvert des récriminations des peuples et des villes voisines victimes des Asmonéens en chargeant Aristobule de toutes leurs violences. La fierté du prévenu qui disait tenir de son père le titre de roi et la tenue de son entourage de muscadins pommadés et couverts de bijoux plaidaient également contre lui. Mais Pompée remit à plus tard sa décision, se réservant de régler le différend sur place dès qu'il aurait examiné les affaires des Nabatéens. En attendant, il conseilla aux uns et aux autres de se tenir tranquilles. Accompagnant le général romain dans sa marche vers le sud, Aristobule avait de la peine à dissimuler son mécontentement. Pompée le flattait de peur qu'il ne soulevât le pays qu'on allait traverser et ne lui coupât ses communications [2].

De Damas à Dion, aujourd'hui Tell el-Aš'ari, près de la grande voie de Damas à la mer Rouge, le prince juif se contint. A Dion, il entrait dans son royaume, puisque son père avait conquis cette ville [3]. Se voir tenu en laisse par un étranger dans ses propres États lui fut intolérable. Il brûla la politesse à Pompée et s'enfuit en Judée avec ses amis. Irrité, de cette conduite et cédant aux instances d'Hyrcan

1. Dussaud, *Top. Syr.*, 237, n. 3, propose de corriger Aspis en Apis = Afis, localité située entre Sermîn et Qinnesrîn, Fabricius, d'après Hönigmann, *ZDPV.*, 1923, 166, corrige le texte de Dion Cassius en ἐν Ἀναΐτιδι, XXXVII, 7, 5. Voir Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 399.

2. *Antiq.*, XIV, 37, 41-47. *BJ.*, 131 s.

3. *GP.*, II, 127, 138, 145, 150, 306 s. Route de Damas à la mer Rouge.

et de son parti, le Romain abandonna la direction de Pétra pour conduire ses légions et ses auxiliaires syriens dans la vallée du Jourdain et marcher sur Jérusalem. Il avait dépassé Pella et Scythopolis et atteint Coreæ, l'actuel Tell Mazâr dans la région dite Qarawâ, à l'issue du Wâdi el-Fâr'a[1], quand il apprit qu'Aristobule s'était réfugié dans le nid d'aigle de l'Alexandrion dont la pointe se profilait dans le ciel à deux heures de marche du camp. Pompée lui envoie dire de descendre et de venir le trouver. Sur le conseil de ses amis, Aristobule obtempère à cet ordre et vient plaider de nouveau sa cause devant l'*imperator*, qui, à l'issue de la séance lui permet de remonter dans son château. D'autres entrevues eurent lieu et chaque fois le prince eut la liberté de se retirer au sommet du Sartabeh. Enfin, pour briser sa résistance, Pompée lui intima l'ordre d'évacuer ses forteresses, l'obligeant à signifier par écrit de sa main à chacun des gouverneurs l'ordre d'évacuation. Aristobule s'exécuta, mais, sous le coup de l'indignation, il se rendit à Jérusalem pour préparer la guerre contre les Romains. Décidé à ne pas lui en laisser le loisir, Pompée le suivit de près et vint camper à Jéricho, rejoint en route par des courriers lui apportant la nouvelle de la mort tragique de Mithridate en Chersonèse Taurique et de l'avènement de Pharnace tout dévoué à Rome[2]. La disparition de ce grand ennemi du nom romain met l'armée en liesse lorsque, du haut d'une tribune improvisée avec les bâts des bêtes de somme, le général lit le rapport qu'il vient de recevoir[3]. Le lendemain l'armée romaine montait vers Jérusalem.

2. Siège de Jérusalem par Pompée (63).

A l'approche rapide de ces troupes, Aristobule épouvanté accourut en suppliant au-devant de Pompée. Il lui promettait une forte somme; il livrait la ville et sa personne même pour mettre fin aux hostilités. Touché par ses prières, le général lui pardonna et dépêcha Gabinius avec un détachement pour prendre livraison de l'argent et de la ville. Mais il n'était plus au pouvoir d'Aristobule de tenir ses engagements. Ses partisans refusèrent d'ouvrir les portes de Jérusalem à Gabinius. A cette nouvelle, Pompée retint sous bonne garde Aristobule et s'en fut examiner le terrain autour de la ville et la valeur de ses défenses. Il paraît avoir tout d'abord établi son camp au sud-ouest de Jérusalem dans le quartier de la gare actuelle. Le Râs ed-Dabbous près de l'église

1. *GP.*, II, 241. *RB.*, 1913, pl. I, 1.

2. *Antiq.*, XIV, 48-52. *BJ.*, I, 133-137. *Dion Cassius*, XXXVII, 15.

3. Plutarque, qui paraît ignorer le siège de Jérusalem, place cette scène vers Pétra, ce qui est de la pure fantaisie provoquée par l'antisémitisme de l'auteur. *Pompée*, 41 s.

écossaise de Saint-André marque sans doute le point culminant de la montagne où l'on disait encore, plus d'un siècle après, que Pompée avait dressé son camp [1]. En ce lieu, les soldats pouvaient aisément se ménager des prises d'eau sur les conduits où l'oreille du Pseudo-Aristée entendait bruire l'eau qui se dirigeait vers le Temple [2]. Sans compter que non loin de là se trouvait à l'usage des animaux la piscine des Serpents [3].

Ravins profonds sur trois côtés de la ville, murailles solides sur la totalité du pourtour, temple fortifié exigeant un siège en surplus, une telle constatation donnait à réfléchir au général romain pressé d'autre part d'aller soumettre les Nabatéens et consolider ses gains dans le Pont. Tandis qu'il passait des journées dans l'indécision, la ville était en proie à des divisions tumultueuses : les partisans d'Aristobule voulaient combattre pour délivrer leur roi; ceux d'Hyrcan conseillaient d'ouvrir les portes à Pompée. Se voyant en minorité, les premiers prirent possession du Temple, coupèrent le pont qui le reliait à la ville au-dessus du Tyropœon, résolus à soutenir un siège. Le reste de la population reçut les Romains dans la ville et leur livra le palais royal dont la situation permettait de surveiller ce qui se passait sur l'esplanade du temple et d'assurer la tranquillité de la ville haute. Hyrcan et son parti se dépensèrent pour loger le lieutenant de Pompée, Pison, et ses troupes au palais et aux édifices voisins du sanctuaire. Le psalmiste témoin de ces faits écrira à propos de la réception de l'homme aux coups puissants :

Les princes du pays allèrent au-devant de lui avec joie;
Ils lui dirent : Ton arrivée est très désirée; venez, entrez en paix.
Ils aplanirent les chemins raboteux devant ses pas,
Ils ouvrirent les portes de Jérusalem, ils en couronnèrent les murs.
Il est entré comme un père chez ses fils, paisiblement,
Il a posé ses pieds en toute sécurité;
Il a occupé les tours et le rempart de Jérusalem [4].

Tout essai de conciliation ayant échoué auprès des partisans de la résistance, on procéda au blocus du Temple tant du côté de la ville où veillait la garnison sous les ordres de Pison, tant du côté oriental dont la garde était facile, le mur y étant entièrement découvert et

1. *BJ.*, v, 506 1.

2. On fit percevoir à l'auteur ce bruit à 4 stades de la ville. *Lettre d'Aristée*, 91. *RB.*, 1908, 527.

3. *BJ.*, v, 508. Cette piscine avoisinant le Tombeau des Hérodes est représentée aujourd'hui par le Birket es-Soultan.

4. VITEAU, *Les Psaumes de Salomon*, VIII, 16-21.

surplombant la pente du Cédron, mais ni l'un ni l'autre de ces côtés ne se prêtait à l'action des machines de siège. Le côté septentrional restant le plus accessible, Pompée vint donc camper au nord du Temple pour diriger lui-même les opérations [1].

On ne prendra une idée exacte de ces opérations qu'en faisant abstraction des travaux ultérieurs d'Hérode sur la colline du Temple : excision du roc, comblement de vallée, nivellement de la partie nord de l'esplanade. A l'époque qui nous occupe, l'aire des parvis ne s'étendait pas au delà de la plate-forme actuelle du côté nord. Sur ce front le système défensif consistait surtout en des tours d'une grandeur et d'un travail remarquables, au point que Josèphe ne mentionne qu'incidemment le mur [2]. Il va de soi que des courtines reliaient ces tours l'une à l'autre, mais leur rôle était beaucoup moins important dans la défense. Le système s'adapte sans difficulté à un tracé non rectiligne. Au pied du noyau rocheux qui portait la forteresse du Temple ou Baris, un large fossé tranchait la croupe rattachant le Moriah au Bézetha et isolait en somme la forteresse de l'enceinte tourellée du Temple. Les fouilles de Warren et Wilson ont rendu cette coupure évidente. A l'est de cette croupe se creusait une vallée rejoignant la vallée qui traverse le Birket Isra'în et descend au Cédron entre l'angle nord-est du Ḥaram et la Porte Dorée [3]. Nous retrouvons ainsi le fossé et le ravin profond qui, selon Josèphe, contribuaient à rendre le Temple imprenable en éloignant l'assiégeant de la base des tours.

La plus occidentale de ces tours se nommait Tour de Straton; c'est de là que partait le passage souterrain reliant l'esplanade du Temple à l'intérieur de la Tour Baris qui restait l'ouvrage principal de défense du lieu saint. Tout porte à croire que les partisans du grand prêtre Aristobule ne l'avaient pas laissée à la disposition de leurs ennemis. L'accès en était d'autant plus difficile sur le flanc nord qu'elle était isolée du corps de la colline de Bézetha par une coupure de 250 pieds de largeur et de 60 pieds de profondeur [4] commencée peut-être par Jonathan mais sûrement pratiquée par Jean Hyrcan après les démolitions qu'ordonna Antiochos Sidétès en 135. En même temps qu'on rendait l'ouvrage plus fort, on extrayait,

1. *BJ.*, I, 138-144. *Antiq.*, XIV, 54-60.

2. *BJ.*, I, 145-147. *Antiq.*, XIV, 61.

3. *Jérusalem excavations* by Ch. Warren, 1867-70. Album, pl. VI. LAGRANGE, *RB.*, 1893, 110 s. C. SCHICK, *Die Stifthütte, der Tempel in Jérusalem*, pl. VI, XI, p. 316.

4. Les données de Strabon se vérifient (XVI, 762) par la distance entre Raoudat el-Ma'aref sur la rue Sitti Maryam et la paroi du fossé retrouvé au nord des Dames de Sion (de 65 à 75 mètres pour la largeur; 18 mètres (60 pieds grecs) pour la hauteur jusqu'au fond rocheux de la piscine.

comme le dit Strabon, des blocs taillés pour munir de tours l'enceinte du Temple [1]. Dans cette coupure, Hérode trouvera l'espace désirable pour le développement de la somptueuse Antonia.

Sans le travail préalable consistant à combler fossé et ravin, il était impossible d'atteindre le rempart et ses tours, besogne longue sans doute à cause de l'étendue des creux à remplir, mais qui réduirait plus vite la résistance qu'un blocus poussé jusqu'à la famine. De toutes parts les soldats de Pompée apportèrent des matériaux pour élever un remblai malgré les traits que les assiégés faisaient pleuvoir sur eux du haut des tours. Le sabbat, les terrassiers rattrapaient le temps perdu car les Juifs s'abstenaient de combattre. Cette fidélité à la loi assurait également chaque jour les sacrifices du matin et du soir. Le ravin une fois comblé, on dressa sur le remblai des tours mobiles, des béliers, des balistes [2]. Les projectiles de ces dernières enlevaient aux défenseurs l'envie de s'opposer à l'approche des autres engins. Bref, on en était au troisième mois du siège quand les Romains, ayant fait crouler une des tours du rempart, s'élancèrent à l'intérieur de l'enceinte sacrée à la suite du fils de Sylla, Faustus Cornelius. Les deux centurions Furius et Fabius pénétrèrent par d'autres brèches et les Juifs de la faction d'Hyrcan prirent part au massacre de leurs adversaires. Des prêtres mêlèrent leur sang à celui des sacrifices. Il périt environ 12.000 Juifs, les pertes des Romains furent minimes (automne 63).

Pompée avec son entourage entra dans le sanctuaire où seul le grand prêtre avait le droit de pénétrer. Sa conduite fut correcte : il regarda le candélabre, les divers ustensiles d'or massif, les aromates et le trésor sacré riche d'environ de deux mille talents. Les gens pieux auraient souhaité qu'il partageât leur saint tremblement. C'était demander beaucoup à un païen qui ne voyait là aucune représentation de la divinité. Le psalmiste pharisien, témoin de ces jours malheureux, est dans son rôle en exhalant lamentations et anathèmes [3], comme Josèphe est dans son rôle d'historien favorable à Rome quand il écrit : « Pompée ne toucha à rien, par piété, en quoi aussi il agit d'une manière digne de sa vertu. Le lendemain, après avoir fait nettoyer le temple par les serviteurs et offrir à Dieu les sacrifices

1. Strabon, xvi, 762. Des pierres extraites de la carrière on avait muni de tours le mur de l'enceinte sacrée, tours appelées πυργοῦχα εἰς. *Ps. de Salomon*, viii, 21. Cf. Ps. 121 grec, 7 = ארמון.

2. Pompée avait fait venir ses machines de Tyr comme Alexandre l'avait fait pour le siège de Gaza.

3. Viteau, *Psaumes de Salomon*, p. 257-263; 289, 319 s., 345-347.

prescrits par la loi, il conféra la grande prêtrise à Hyrcan, en reconnaissance de tous les services que celui-ci avait rendus, et notamment parce qu'il avait empêché les Juifs de la province de faire cause commune avec Aristobule [1]. »

En refusant le diadème à Hyrcan II, qui restait simple président de la nation [2], Pompée donna satisfaction au parti populaire théocratique hostile à une royauté séculière et souhaitant l'autorité d'un prêtre exempt de passions politiques. Les promoteurs de la guerre eurent la tête tranchée; avec la Judée, Jérusalem devint tributaire des Romains et ses remparts furent abattus [3]. Des convois de captifs partirent à destination de Rome. S'ils exagèrent en disant que « l'Impie » a vidé le pays de ses habitants, les Psaumes de Salomon sont exacts quand ils rappellent la déportation de jeunes et de vieux avec leurs enfants, de fils et de filles engendrés au temps de la profanation, c'est-à-dire sous Alexandre Jannée et portant au cou la marque des esclaves, sans omettre la mention des princes réservés à l'humiliation du défilé du triomphe, à savoir Aristobule, ses deux fils, Antigone et Alexandre, ses deux filles, son oncle et leur beau-père Absalom [4]. De tels éléments, abstraction faite des princes, contribuaient à la formation de la communauté juive de Rome, car vendus comme esclaves, ces captifs furent la plupart affranchis par leurs maîtres. Ceux qui parmi leurs descendants rentreront plus tard à Jérusalem créeront dans cette ville la synagogue des Affranchis.

3. Pompée organise le sud de la province de Syrie.

Pompée ramena l'État Juif à ses districts ruraux : Judée, Samarie, Galilée et Pérée, Il lui enleva les villes que Jean Hyrcan et Alexandre Jannée lui avaient annexées par la violence telles que Dion, Pella, Hippos, Gaza, mais encore des cités qui étaient en la possession des Juifs depuis des générations et avaient été judaïsées comme Jopè, Jamnia et Azotos, Adora et Marisa, Samarie et Scythopolis. Ces villes, ainsi que celles de la côte, furent affranchies et rattachées à la province de Syrie. La plupart ne s'étaient pas encore relevées de leurs ruines et leur population vivait dispersée. Sauf Gadara qu'il restaura en considération de son cher affranchi, Démétrios, originaire de cette ville, Pompée n'eut pas le temps de s'occuper des autres

1. *Antiq.*, XIV, 62-72. *BJ.*, I, 148-153. DION CASSIUS, XXXVII, 15 et 16.

2. *Antiq.*, XX, 244.

3. *Antiq.*, XIV, 73. *BJ.*, I, 153 s. OROSE VI, 6 : *PL.* XXXI, 1005 : *Pompeius muros civitatis everti æquarique solo imperavit.* Cf. *BJ.*, I, 160, 205; *Antiq.*, XIV, 144.

4. Ps. **2**, 6, 13; **8**, 24; **17**, 13 s.

cités libérées. Gabinius se chargera bientôt d'exécuter les ordres que le conquérant de l'Asie laissa avant de regagner l'Italie au sujet de la réparation des dommages de guerre. Ce ne fut que le 29 septembre 61, qui était le 45e anniversaire de sa naissance, qu'eut lieu à Rome le mémorable triomphe de l'*imperator* où figuraient 324 captifs ou otages parmi lesquels cinq fils de Mithridate, des reines scythes, des pirates, le juif Aristobule et Tigrane le jeune. Des tableaux exhibés dans le défilé portaient les cartes des pays conquis, les plans des villes prises, les noms et les portraits des 22 rois détrônés ou assujettis à la souveraineté romaine. Parmi le riche et innombrable butin, le peuple put voir passer la vigne d'or offerte par Aristobule et estimée 500 talents, le buste colossal de Mithridate, en or, le lit de repos de Darius, fils d'Hystape [1].

Le retour de Pompée s'était opéré lentement à cause des nombreuses escales qu'il faisait aux îles de l'Égée et des fêtes dont il était l'objet à Lesbos, à Rhodes, à Éphèse et à Athènes [2]. Les Grecs lui étaient reconnaissants du goût qu'il manifestait pour leur civilisation, goût débordant le dilettantisme pour passer dans le domaine pratique. Pompée ne se faisait pas illusion sur le faible rayonnement du latinisme en Orient en dehors des cercles officiels et de l'armée. Les indigènes seraient encore moins perméables à la culture occidentale qu'à l'hellénisme. « Pompée et ses successeurs, les premiers gouverneurs du pays, et avec eux le Sénat, comprirent aussitôt que leurs alliés ne seraient pas les Sémites, mais les Grecs, et que la seule politique possible était de continuer l'œuvre entreprise par les Ptolémées et les Séleucides, c'est-à-dire l'hellénisation toujours plus poussée en étendue et en profondeur de la nouvelle province de Syrie, si dispa, rate et si étrangère à leur mentalité [3]. » Les villes libérées se montrèrent prêtes à collaborer avec le nouveau pouvoir. Scythopolis, Pella Gadara, Dion et Hippos firent de leur restauration l'époque d'une ère nouvelle, l'ère de Pompée (64-63), Pella et Gadara s'honorèrent du titre de « Pompéienne » [4]. Fondée en gros sur le *status quo* de la fin du second siècle, cette organisation, qui survivra à la crise de la guerre civile, sert de transition entre la période des rois d'origine macédonienne et la période de la domination romaine où l'on retrouvera sous les modifications imposées par les circonstances les mêmes principes directeurs.

1. Carcopino, *Hist. romaine*, II, 669 s.
2. *Ibid.*, 659 s.
3. Rostovtzeff, *La Syrie romaine*, *Revue Historique*, t. CLXXV, 1935, p. 7.
4. *GP.* II, 141 ss.

En somme, Pompée laissa vivre trois royaumes ou principautés indigènes : l'État ituréen, le nabatéen et le judéen, ce dernier ramené à ses proportions ethniques. Gouverné de 85 à 40 avant J.-C. par Ptolémée, fils de Mennaios, l'État ituréen comprenait le Liban, la Beqâ' avec Héliopolis et Chalcis, l'Antiliban avec l'Abilène, plus Panéas Oulatha et la Gaulanitide subjuguées en 104 par Aristobule Ier et restituées aux Ituréens par Pompée ramenant la domination juive aux justes limites de la Galilée et de la Judée. Le royaume nabatéen conserva ses limites et ses dépendances y compris les villes enlevées par Alexandre Jannée et restituées par Hyrcan II. Ce fut une sage mesure que de laisser à la tête de ces populations arabes un prince énergique comme Ptolémée et un roi avisé comme Arétas. Aux Juifs il ne resta plus que l'ancien pays de Juda et la moitié orientale de l'Idumée; la bande de la Pérée au-dessous de Pella jusqu'à Machéronte, restreinte à l'est par les Nabatéens et la Décapole; la Galilée montagneuse au-dessous de Qadès des Tyriens jusqu'au Thabor et au lac de Tibériade.

L'ensemble de la côte depuis le fleuve Éleuthéros jusqu'à la frontière égyptienne devint une série de territoires administrés chacun par une cité reconstituée ou simplement reconnue par Pompée. Arca cependant au nord de Tripoli demeura sous sa dynastie ituréenne dont on connaît Sohæmos et son fils Ptolémée qui prêtera son concours à César dans la guerre alexandrine. Botrys, Gigarta et d'autres forteresses sur la côte furent toutefois soustraites par Pompée à l'autorité d'Arca. Sidon, Tyr et Ascalon conservèrent leurs privilèges de villes autonomes, les deux premières jusqu'à Auguste. En Samaritide dont la campagne relevait de la Judée, la ville de Samarie et son territoire forma une enclave indépendante de l'État juif de même qu'Adora et Marisa en Idumée [1].

La ligue célèbre sous le nom de Décapole à l'intérieur du pays doit son origine à Pompée, attendu que neuf des villes qui la forment ont adopté sur leurs monnaies l'ère pompéienne. Scythopolis, Pella, Gadara, Hippos et Dion, soustraites au royaume juif, appartiennent certainement au noyau primitif de cette ligue. Si l'on y insère Abila on obtient un bloc continu depuis la limite nord-est de la Samarie jusqu'à la Gaulanitide. Gérasa et Philadelphie (Rabbatammana) qu'avait gouvernées le *tyrannos* Théodore, fils de Zénon Cotylas, sont le prolongement naturel de ce bloc contre la Pérée et les Naba-

1. *GP.* II, 143, 147, 149.
2. JONES, *The cities of the Eastern Roman Provinces*, p. 260, 454, n. 42-44.

téens. Canatha fut choisie comme une sentinelle avancée en Auranitide où les Nabatéens avaient des intérêts que la province tenait à contrôler. Bien que fidèle à l'ère séleucide, Damas est à compter parmi les dix villes de la fondation de la ligue puisqu'elle figure comme telle dans Pline et le géographe Ptolémée. Elle deviendra sous Hadrien métropole de la Cœlé-Syrie qui équivaut alors à la Décapole. A ces dix villes vinrent s'adjoindre plus tard Capitolias, Raphana, Gadora (Salt), Adra (Der'a), ce qui amènera Étienne de Byzance à placer Gérasa dans la *Tessereskaidécapolis*, « les quatorze villes » [1].

La création de la Décapole est une conséquence de la politique de Pompée : réduire les tendances indigènes par la diffusion et l'intensité de la culture hellénistique. Smith la considère comme une ligue antisémite destinée à opposer une barrière aux éléments arabes et juifs facilement indociles au pouvoir grec ou romain. Le point de vue des facilités commerciales fut de la part des villes unies prépondérant. Par le territoire de Scythopolis, les villes libérées de l'Est communiquaient avec la ville de Samarie et les ports de la côte. Entre elles, un accord douanier pouvait favoriser le transit par les voies importantes qui les traversaient. Tout en gardant leur propre administration urbaine, ces villes furent incorporées à la province de Syrie et soumises au préteur ou au proconsul placé à la tête de ladite province.

1. *GP.* III, p. 145 s. Jones, *op. cit.*, p. 260 s., 454 n. 45. Pour l'organisation de la Syrie par Pompée, sur laquelle il existe peu de renseignements, voir Jones, 261 s.

CHAPITRE XIV

HELLÉNISME ET ORIENTALISME EN PALESTINE AU DÉCLIN DE LA PÉRIODE SÉLEUCIDE ET A LA VEILLE DE L'OCCUPATION ROMAINE

I. — Survivance de l'araméen.

Poseidonios d'Apamée que Pompée voulut entendre lors de son passage à Rhodes, où ce philosophe stoïcien avait établi sa chaire après ses longs voyages, a laissé un témoignage peu flatteur sur la façon dont ses compatriotes interprétaient pratiquement les usages grecs du gymnase, centre de la vie policée de toute véritable cité. Les Syriens, à l'en croire, peu soucieux de se plier à la discipline des exercices athlétiques ou de prêter aux docteurs en grammaire ou en philosophie une oreille attentive dans les allées du xyste contiguës à la palestre, ont transformé le gymnase en thermes et les exèdres des didascales en salle de festin. L'importance du balnéaire en ce lieu annonce déjà la période romaine. Des rites de la lutte on n'a retenu que la friction devenue la plus aromatique des onctions, et dans ce qu'ils osent appeler écoles, les citoyens passent leurs journées à faire bombance au son retentissant de la lyre en écaille [1]. Ce régime de bien-être, que permettait la richesse du sol syrien, substitué au rythme de la formation d'un corps bien découplé et d'un esprit ouvert par une activité virile inlassable, tel était l'objet de la critique de Poseidonios et, pour lui, le signe de la dégénérescence de l'hellénisme parmi les citoyens des villes syriennes.

Quand les usages ne sont pas enracinés dans la tradition d'un peuple, il y a une grande probabilité pour qu'ils disparaissent ou s'altèrent suivant les tendances de sa nature. Or, c'est encore Poseidonios qui nous le dit, les Syriens se disaient et se savaient Araméens [2] et, par conséquent, ne se croyaient pas tenus de partager en tout les sentiments des Grecs. Parler syrien *(syristi)*, c'était parler araméen

1. *FGH.*, III, p. 258, fragm. 18.
2. *Ibid.*, p. 288 s.

et, si elle perd son rang de langue officielle depuis Alexandre, cette langue reste en usage dans toutes les limites de l'ancien empire perse. Le peuple des campagnes ne connaît en général pas d'autre idiome; les gens des villes qui savent le grec n'oublient pas l'araméen, s'ils sont indigènes. Les caractères phéniciens figurent encore sur les monnaies des villes de la côte syrienne et sur celles des Asmonéens. En Palestine, apparaît l'araméen biblique qui offrira des particularités suivant qu'il sera parlé en Galilée ou en Judée. Du IIIe siècle avant J.-C. jusqu'au IIe siècle après, les textes nabatéens jalonnent les routes des caravanes de Pétra depuis les oasis d'Arabie jusqu'à la Damascène et jusqu'en Égypte[1]. En quelques mots Méléagre, né vers le milieu du second siècle avant notre ère d'un père grec dans l'illustre ville de Gadara, nous plonge dans ce milieu sémitique d'où émerge des îlots hellénistiques. L'une des épitaphes qu'il s'est plu à composer pour son tombeau se termine en interpellant de la sorte le passant : « Es-tu Syrien? *Salam!* — Es-tu Phénicien? *Audoni!* — Es-tu Grec? χαῖρε! Et toi, de ton côté, salue de même[2] ». Enfin, le mélange de races qui composait une armée nécessitait le secours d'interprètes pour expliquer les commandements aux troupes de nationalités différentes[3].

II. — Religions indigènes et cultes grecs.

Un autre signe de la vitalité de l'esprit indigène, les historiens de l'hellénisme le reconnaissent dans le maintien des religions orientales et la vogue qu'elles obtiennent parmi les Grecs. Après avoir relevé les preuves du discrédit dans lequel sont tombés les dieux olympiens en même temps que l'organisation primordiale de la cité, Tarn relie comme conséquence à la conquête de l'Asie et de l'Égypte la facilité que montrent les Grecs à adopter les dieux étrangers et le peu d'empressement que mettent les peuples conquis à reconnaître les dieux du vainqueur. Ceux du pays pouvaient par esprit de conciliation revêtir un nom grec, mais il est rare que la transformation allât plus loin. La déférence spontanée témoignée à leurs divinités devint aux yeux des Égyptiens et des Orientaux l'indice que les Grecs n'avaient plus confiance en leurs propres divinités, et ils prirent pour de la faiblesse

1. Schuerer, II[4], 23-26. Dhorme, *Langues et écritures sémitiques*, 25-36. Cantineau, *Le Nabatéen*, I, 13-21.

2. *Anthologie Palatine*, VII, 419. *Audoni* transcrit *hwh adôni*, vivas domine mi. Cf. *RB.*, 1911, 432.

3. Bikerman, *Inst. Sél.*, 97.

ce qui était tolérance et expédient politique pour s'assurer la confiance et la fidélité des indigènes. Seul, Antiochos Épiphane essaya d'unifier son royaume sur la base de la religion grecque et de la culture grecque. On le traita de fou et la religion qu'il pensait élever au-dessus de toute autre ne rencontra plus une nouvelle chance de succès. Le dieu grec le plus populaire en dehors de la Grèce, Dionysios, aurait pu ensuite imposer son culte, mais sa prédominance se fondit sous l'influence du syncrétisme en plusieurs allégories personnifiées [1].

Tout en gardant à cette esquisse l'élasticité qui convient à toute généralisation, on ne manquera pas d'être frappé de la persistance des cultes indigènes même dans les villes reconnues comme les plus attachées à l'hellénisme. Le fait paraîtra moins extraordinaire à qui connaîtra l'autorisation officielle accordée par les Athéniens à Délos au culte égyptien de Sarapis, Isis, Anoubis et au culte syrien de Hadad et Atargatis, à qui verra la liberté laissée au prosélytisme de ces religions au milieu des Grecs à ce point qu'un Athénien devienne prêtre de la déesse syrienne Atargatis, honorée du vocable Hagné Aphrodite [2]. Les dédicaces trouvées à Délos proviennent de négociants d'origine grecque ou italienne mais surtout syrienne. Il est naturel d'y voir mentionnées Hiérapolis d'où cette dévotion rayonne, Antioche, Séleucie, Laodicée, Damas, Philadelphie, Arados et Ascalon comme pays des dédicants [3]. Le banquier Ascalonite Philostratos, au déclin du IIe siècle, généreux envers les divinités de sa patrie, dédie un autel à l'Astarté de Philistie, ainsi que l'indique son titre de Palaistiné Ourania, dont le culte dans Ascalon est déjà attesté par Hérodote [4]. Au Zeus Ourios, dieu des vents favorables, un autre Ascalonite nommé Damon associe Astarté Palaistiné Aphrodité Ourania dans son action de grâces pour avoir échappé aux pirates [5]. L'identité de cette déesse avec Atargatis ou Derketo ayant corps de femme terminé en queue de poisson, à qui l'on consacrait des colombes, est une conclusion reçue des mythographes qui ont traité de la grande dévotion des Ascalonites répandue jusqu'en Batanée, à Betocécé et à Délos. Jamnia avait également des dieux nationaux que ses commerçants nous ont révélés à Délos. Dans l'une des chapelles du mont Cynthe, trois Jamnites ont exprimé leur gratitude « à Héraclès et à Haurônas, dieux qui

1. TARN, *Hellenistic civilisation*, 2e éd., 302 ss.
2. P. ROUSSEL, *Délos, colonie athénienne*, 252 ss.
3. *Ibid.*, 268.
4. ROUSSEL et LAUNEY, *Inscriptions de Délos*, n° 1719. PLASSART, *Exploration archéologique de Délos*, fasc. XI, p. 288.
5. *Inscript. de Délos*, n° 2305. *CRAI.*, 1909, 308 s.

possèdent Jamnia ». Il est probable que dans cette ville de la Paralia palestinienne le nom grec d'Héraclès déguise quelque Baal local à l'instar de celui qui possédait la ville de Tyr, Melquart. Quant au nom aramaïsé de Haurônas, il désigne l'antique divinité du pays de Ḥorou, la Palestine chez les Égyptiens. Les deux localités de Beth-Ḥorôn ont perpétué en Judée son nom que l'on retrouve parmi ceux des dieux étrangers vénérés par Ramsès II à Tanis. Sous la forme Ḥouroun identifiant un énorme faucon de granit qui protège le pharaon enfant [1], le nom de cette divinité cananéenne avait trouvé place dans le panthéon égyptien. Il est à croire que les offrandes volées par les soldats de Judas Maccabée aux idoles de Jamnia provenaient du temple des deux divinités maîtresses de cette ville [2].

Marnas est-il mentionné avec Baalsaphôn dans une liste de dieux étrangers adorés à Memphis sous la XIX^e^ dynastie? Si une telle assertion demande à être vérifiée [3], il n'en reste pas moins vrai que le *mem* phénicien, initiale du nom de Marnas, se remarque sur des monnaies du II^e^ siècle avant notre ère et témoigne de son culte à Gaza dès cette époque [4]. On sait qu'à l'aide de ce signe suffisant à désigner Gaza, cette ville s'affirmait possession de Marnas, ce Baal de la pluie identifié au Zeus de Crète. Ascalon et Gaza honoraient également le dieu Dagon qui avait un temple célèbre à Azôtos que ruina Jonathan en 147. Venue des plaines de l'Euphrate en Palestine avant les Israélites, cette divinité eut un culte fort répandu en Phénicie et en Philistie à cause de son caractère agricole, car on lui attribuait l'invention de la charrue et de la culture du blé. Les Philistins, en grande partie adonnés à l'agriculture, en firent leur dieu principal. Dagon eut un temple à Bethšan, la Palestine compte encore trois villages du nom de Beit-Değan [5].

A Délos la communauté des négociants et armateurs tyriens placés sous le patronage du Baal de Tyr, Melqart-Héraclès, s'appelait Héracléiste. L'association des Bérytiens se disait Poseidoniastes à raison du Baal de Béryte souvent figuré sur les monnaies de cette ville sous les traits de Poséidon monté dans un quadrige d'hippocampes [6]. A Philadelphie, le culte de Milcom se perpétuait sous le nom d'Héra-

1. *Inscript. de Délos*, n° 2308. PLASSART, *op. cit.*, 279. *RB.*, 1935, 161 ss.
2. II Macc., 12, 40.
3. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, II, 698 n. 4.
4. HILL, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, p. LXVII et 144. BABELON, *Les rois de Syrie*, 127 n° 979.
5. H. SCHMOKEL, art. *Dagan* dans le *Reallexikon der Assyriologie* (1938).
6. ROUSSEL, *Délos, colonie athénienne*, 89-92. ROUVIER, *Numismatique des villes de la Phénicie*, 265, 269 ss.

clès, mais d'un Héraclès de tournure tyrienne[1]. Dans ce rendez-vous commercial de l'île d'Apollon, Délos, où s'effectuait le plus actif des transits entre l'Orient et l'Occident, on retrouve jusqu'à des Minéens érigeant un autel à Ouadd et aux autres dieux de Méïn, un Nabatéen consacrant un petit monument à Hélios derrière qui se dissimule le Seigneur de la Nabatène consacrant Doushara; un Gerreén des bords du Golfe Persique offre des présents à Apollon et à d'autres divinités adorées à Délos[2]. L'île paraît avoir possédé une synagogue au début du premier siècle avant notre ère [3]. Ce n'est pas à dire que les Juifs fussent alors lancés dans le grand commerce. P. Roussel se les représente comme de petites gens adonnés à d'infimes négoces. Eux-mêmes le reconnaissent par la plume de Josèphe : « Nous n'habitons pas, écrit cet historien, un pays maritime, nous ne nous plaisons pas au commerce, ni à la fréquentation des étrangers qui en résulte. Nos villes sont bâties loin de la mer, et, comme nous habitons un pays fertile, nous le cultivons avec ardeur.... Rien dans les temps anciens ne nous mettait en relation avec les Grecs, comme les Égyptiens, qui exportaient chez eux des produits et importaient les leurs, ou comme les habitants de la côte phénicienne qui s'adonnaient avec ardeur au petit et au grand commerce par amour de gain[4] ».

Cette dernière assertion reçoit une éclatante confirmation des listes d'éphèbes trouvées à Délos, surtout celle de l'année 119-8, qui indiquent que la Syrie et les régions limitrophes fournissaient le principal appoint à la population délienne. Le nombre de riches familles représentées au gymnase par ces jeunes gens montre la prépondérance que les Orientaux avaient su acquérir sur ce marché mondial célèbre surtout par la vente des esclaves. Les villes les mieux représentées sont Antioche, Tyr, Ptolémaïs, Arados, Hieropolis et Bérytos. Viennent ensuite Sidon, Apamée, Anthédon, Laodicée, puis les villes de Cypre, Karpasos et Salamine. Une liste de l'année 115-4 mentionne Sidon, Tyr et Damas[5].

Il ressort de tels documents que la fidélité de ces villes à leurs cultes locaux[6] s'associait volontiers à la pratique des institutions et de la langue grecques. Il est non moins évident que la diffusion de ces

1. Cl.-Ganneau, *RAO.*, VII, 150 s.
2. Roussel, *op. cit.*, 88.
3. Plassart, *Mélange Holleaux*, 201-205. *RB.*, 1914, 523-534. P. Roussel, *op. cit.*, 91.
4. *Contre Apion*, I, **12**, 60 s. trad. Blum.
5. P. Roussel, *BCA.*, 1931, 438 s., 447. *Inscript. de Délos*, nos 2598, 1925, 1926.
6. On ajoutera aux quelques exemples donnés plus haut le Baal du Carmel, Hadad et Azizas en Batanée, Théandrités etc. Schuerer, II[4], 36, 45 n. 73.

cultes à l'étranger allait souvent de pair avec l'expansion commerciale. On voit également que les Orientaux n'avaient pas l'esprit assez étroit pour refuser leurs adorations aux divinités grecques soit chez eux soit au dehors, sans parler de l'intérêt qu'il y avait pour eux à agir de la sorte. Nous devons pourtant reconnaître que l'admission du panthéon hellénique dans les villes du Levant est beaucoup plus frappante à la période romaine, notamment sous l'Empire, qu'à la période qui se termine à l'annexion de la Syrie par Pompée. Apollon avait un temple à Gaza que supprime Alexandre Jannée. Adora en Idumée lui vouait aussi un culte [1], et après la restauration de Gabinius on constate cette dévotion à Raphia et Ascalon. La tête laurée d'Apollon figure sur les monnaies de Ptolémaïs où les Dioscures ont aussi leur place. Du reste, le dieu de Délos passait pour la divinité familiale de la dynastie séleucide. Panéas tirait son nom d'un sanctuaire de Pan. Les thèmes favoris de la numismatique sidonienne à cette époque sont Europe sur un taureau, Zeus porte-victoire, Dionysos barbu. Tripolis aime les Dioscures à cheval, Némésis et Nikè, Arad l'Athéna Promachos On ne peut guère aller plus loin sans quémander des appuis à la documentation propre à la période suivante. D'autres villes telles que Byblos, Bérytos ou Laodicée en Canaan, s'en tiennent plus volontiers au syncrétisme qui habille à la grecque les anciens dieux du pays de la même façon que les noms indigènes des localités ont été revêtus du vernis superficiel d'un vocable hellénique. Ainsi Pahel et Ašdod sont devenues Pella et Azôtos, empruntant les noms de deux villes l'une macédonienne, l'autre d'Achaïe.

III. — Légendes hellénistiques.

A ces procédés dont le but était de favoriser la fusion des peuples conquis avec l'élément grec il faut ajouter la création de certaines légendes hellénistiques tendant à expliquer l'onomastique des villes palestiniennes et à glorifier leurs origines sur la base de l'étymologie. On rattachait par exemple le nom de Raphia à l'épithète de *Eiraphiotès* donnée à Dionysos parce que, disait-on, il avait été nourri dans cette ville. Le monnayage de Raphia témoignera dans la suite d'une dévotion particulière à ce dieu [2]. Un autre mythe recueilli par Étienne de Byzance assigne la fondation de Gaza, que les Syriens appellent Aza, à un fils d'Héraclès nommé Azon. Jupiter lui-même, selon d'autres,

1. *Contre Apion*, II, 9, où il est question non de Dora sur mer mais d'Adora.

2. Étienne de Byzance, s. v., *Etymol. magnum* s. v. ερεψα. *RB.*, 1940, 73. Cf. la mosaïque de Bitylion représentant la pompe de Dionysos, 225.

aurait fondé la ville pour y laisser son trésor, car chez les Perses le trésor se dit *gaza*. Le séjour de Io lui aurait valu le surnom de Ionè et la venue de Minos celui de Minoa [1]. Aux origines d'Ascalon on fait intervenir un fils d'Hymenæos, Ascalos, frère de Tantale, envoyé par Akiamos, roi des Lydiens, en Syrie pour y faire la guerre, mais, épris d'une vierge du pays, il fonda un foyer qui devint la ville d'Ascalon [2]. Azôtos tire son nom d'une femme appelée Aza dont le mari avait pris part au passage de la mer Rouge. C'est à Jopé, fille d'Èole et femme de Céphée que Jopé doit son nom lorsque ce roi la fonda pour y régner. En réalité, cette légende s'est greffée sur le nom de *Iopè* que les marins grecs donnaient à la *Iapho* des Phéniciens avant même l'époque d'Alexandre, de même qu'ils appelèrent 'Akko *Akè*. Ils pouvaient s'inspirer en cela du nom de Iopè que portait une ville de Thessalie. Pour saisir la migration du mythe d'Andromède, fille de Céphée, vers les rochers de Jaffa, il faut tenir compte de l'expansion de la légende de Persée depuis l'Argolide, où elle prit naissance, jusqu'aux rivages asiatiques atteints par les navigateurs doriens. L'épisode de la délivrance d'Andromède par le héros d'Argos faisait partie du cycle perséen avant le VI^e^ siècle. Dans sa forme primitive, l'épisode aurait eu lieu quelque part en Éthiopie [3]. De l'avis de quelques critiques, il suffirait d'envisager la côte d'Égypte et de Philistie au temps où la dynastie éthiopienne régnait jusqu'à la Méditerranée, dans la première moitié du VII^e^ siècle [4]. En tout cas, on résolut l'incertitude touchant le théâtre de l'action en substituant Iopè à Aithiopè, en vertu d'un à peu près admis par des grammairiens [5]. Un historien contemporain d'Alexandre le Grand, Théopompe, qui se vantait d'en savoir plus qu'Hérodote et qu'Hellanikos en matière de mythes, acheva le remaniement de la tradition courante. Au lieu de Cassiépeia (Cassiopée), la mère d'Andromède s'appellera Iopè; la vierge sera exposée au monstre marin non plus sur la grève mais sur un îlot rocheux; ce ne sera plus en expiation aux Néréides qu'on l'offrira, mais à une Aphrodite identifiée avec Atargatis ou Derkéto [6]. Le fait se rattacherait en définitive à un culte syrien comportant le sacrifice d'une victime humaine offert à un dieu ayant forme de poisson. Des autels très anciens entourés d'une grande vénération attestaient

1. Voir *confér. de S.-Étienne*, 1909-10, p. 241.
2. Étienne de Byz. s. v. Schuerer, II[4], 55 assigne le renseignement à une source du II^e^ siècle avant J.-C.
3. Glotz, art. *Persée* du Dictionn. des Antiq. de Daremberg et Saglio, t. IV, 398, 401.
4. Pietschmann, *PW.*, I, 1100. Wernicke, *ibid.*, 2154 s.
5. Étienne de B., p. 220, vers la fin de la notice Ιοππια. *Etymol. magnum* s. v. 'Ιοπή'.
6. Apollodore, *fragm.* 160; *FHG.*, I, 456.

encore, suivant Pomponius Mélas, la localisation de ce culte dont Pline disait : *Colitur illic fabulosa Ceto*[1]. Le rocher ou l'îlot désert, sur lequel Conon dit que se retirait la fille de Céphée pour offrir des sacrifices à Aphrodite, laissait encore voir à l'époque romaine les trous où étaient passés les anneaux des chaînes qui liaient Andromède et l'empreinte même de ces chaînes. Aucun auteur alors ne mentionnait Jaffa sans signaler cette curiosité mythique[2] que le rationalisme de Conon (vers 40 av. J.-C.) ramenait à ce simple fait divers : Tandis qu'elle se trouvait dans son îlot favori à Jopè, Andromède est enlevée par un de ses prétendants nommé Phœnix qui montait un bateau appelé *Kêtos* « le Cétacé » parce qu'il avait la forme de cet animal. Comme la belle criait au secours, vint à croiser dans ces parages Persée fils de Danaé. Saisi de compassion et d'amour, le héros démolit le bateau Kêtos, tue l'équipage qu'il avait médusé de frayeur, emmène la jeune fille qu'il épouse et fait reine d'Argos[3].

Suivant le procédé facile de créer à chaque ville un fondateur éponyme sur le thème du toponyme existant, Jamnia obtint Jamnos et Dôra Dôros fils de Poseidon, ce qui convenait à une ville maritime. En dehors de son vocable dynastique, Ptolémaïs, l' 'Acco des Phéniciens gardait aussi son ancien nom sous la forme grecque d'Akè. Claudius Iolaüs, dans son premier livre des choses phéniciennes raconte qu'obéissant à un oracle de Delphes, Héraclès vint cueillir sur les rives du Bêlos, le fleuve d'Acre, la plante dite *kolokasion* afin de s'en faire un remède contre le poison que lui avait inoculé l'hydre de Lerne. Ayant été guéri, Héraclès donna à la ville le nom de Akè, jouant sur le mot *akè* qui signifie l'application d'un remède[4]. On attribuait la fondation de Damas à Damaskos, né d'Hermès et de la nymphe Alimède, venu d'Arcadie en Syrie. La forme ancienne Darmaskos, équivalence de Darmešeq, donna lieu au calembour *derma askos* « peau-outre ». Hermès écorche le géant Askos qui avait jeté Dionysos dans le fleuve, ce qui donna l'idée de transformer les peaux en outres pour le vin, sans parler d'une autre interprétation sur le thème dionysiaque[5] qui prévaut également dans la légende de Scythopolis. Par dévotion à Dionysos, cette ville adopta le nom mythique de Nysa que les mythographes donnaient au pays où ce dieu était né et où il

1. P. Mélas, I, 11. Pline, *Hist. nat.*, v, 14; vi, 35.

2. Voir Scylax, *G. Gr. Min.*, I, 79 § 104. Strabon, p. 42-43; 758-9. Josèphe, *BJ.*, iii, 420. Pausanias, iv, 35, 9 y ajoute une source d'eau brune teinte du sang dont se lava Persée après avoir abattu le monstre.

3. *Bibliotheca Photii*, *PG.*, CIII, 576 s. Cod. 186.

4. Étienne de B., p. 212, 167, 38. *GP.*, I, 465.

5. Étienne de B., p. 145.

avait été nourri par les Nymphes. On finit même par croire que Bacchus ayant enseveli à Bethšan l'une de ses nourrices, la nymphe Nysa, avait confié la garde de son tombeau aux Scythes qui faisaient partie de son escorte. Grâce à cet expédient, les colons grecs s'expliquaient la présence des Scythes à Beisân. On verra sur les monnaies de la ville à l'époque impériale Nysa assise dans un temple distyle et allaitant Bacchus, accompagnée de l'exergue « Nysa-Skythopolis [1] ».

La Judée elle-même n'était pas à l'abri de ces origines héroïques. Au dire de Claudius Iolaüs, ce pays doit son nom à Joudæos Sparton, qui de Thèbes partit en guerre avec Dionysos. Alexandre Polyhistor remonte à deux enfants de Sémiramis, Juda et Idumée. Comme aux origines de Lacédémone, quelques-uns plaçaient un certain Spartos, fils de Phoroneus, le rapprochement de ce personnage avec le Judéen Sparton a paru confirmer la parenté entre Juifs et Spartiates [2].

IV. — Le mélange des races.

1. Les noms propres.

Emploi d'une langue commune dans le cadre de la vie sociale et intellectuelle, échange réciproque de vues et de pratiques religieuses, conviction plus ou moins profonde d'une communauté d'origine, à ces causes capables de réduire les distances entre les Grecs et les Indigènes se joint l'usage de plus en plus répandu chez ces derniers de donner à leurs noms propres une tournure hellénistique ou d'adopter carrément des noms courants dans le monde de la grécité. Si l'origine juive de Jonathès ou de Josèpos ne fait aucun doute, si derrière les noms grecs de Simon et d'Alkimos on peut soupçonner un Šime'on ou un Eliaqim, rien, sinon le contexte, ne nous permet de distinguer sous le nom de Ptolémée un Ituréen, un Juif d'un Macédonien. Le Judaïsme et l'Idumée ont des Antipatros, des Alexandre et des Bérénice. Pour une Martha de Damas rencontrée à Délos on trouve un Agathoclès de la même ville, des Théodotos, Dionysos, Lysias, Mnaséas, Zénon, Gorgias de Tyr, Sidon et Bérytos [3]. Parfois le porteur d'un nom grec conservait au milieu de sa communauté son nom sémitique, ainsi le même personnage dit Aristobule ou Antigone dans le monde extérieur s'appelait chez lui Judas ou Mattathias; tel autre cherchait

1. Pline, *H. N.*, v, 18, 74. Solinus, c. 36. De Saulcy, *Numism. de la T. S.*, 288 s., *RB.*, 1912, 414.
2. Étienne de B., p. 224. Bochart, *Geogr. Sacra*, col. 458.
3. Roussel, *Délos, colonie athénienne*, 84, 91.

entre les deux noms une certaine similitude : Jason-Yešou'a, Simon-Šiméon etc. Dans la même famille, les uns avaient des noms grecs, les autres des noms du pays. Autour d'Hérode (Heroidès), on voit une Salampsio épouser un Phasaël, et une Alexandra épouser un Timios, notable de Cypre. Il est probable cependant que la masse de la population rurale gardait avec l'usage de ses idiomes les noms propres traditionnels, mais avec le temps elle cédera davantage à la mode de porter un nom grec ou romain même dans des milieux arabes ou araméens longtemps réfractaires aux coutumes de l'étranger. Mais au pays philistin où la sémitisation avait recouvert le vieux fond égéen sans arriver à l'étouffer entièrement, l'hellénisme qu'apportaient les Macédoniens trouva le plus propice des champs de culture.

2. La fusion par l'armée et les colonies.

Ainsi les conquérants, loin de pénétrer dans une terre en friche et inhabitée, s'étaient trouvés en contact avec une population en grande partie policée et familiarisée avec les civilisations du Nil et de l'Euphrate entre lesquelles elle vivait depuis leurs origines. On se tromperait à regarder l'expédition d'Alexandre comme le mouvement d'un peuple forçant les limites d'une contrée privilégiée pour s'y installer avec femmes et enfants à la place de ses paisibles possesseurs qu'on aurait au préalable massacrés ou réduits en esclavage. Le premier dessein du roi de Macédoine était de se substituer au roi de Perse dans le gouvernement de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de la Phénicie et des provinces orientales et pour cela il lui avait suffi d'avoir en main une petite armée bien entraînée. Débarqué à Troade avec 40.000 hommes, il n'en avait pas plus de 50.000 à son entrée en Perse. Sur les 120.000 qu'il emmena avec lui dans l'Inde, la moitié se composait de non-combattants. Quand par suite de son rêve de domination universelle il tenta l'union des races, Alexandre visait d'abord par là la possibilité d'incorporer à son armée des éléments iraniens pour continuer l'œuvre commencée. Aux noces de Suse, où soldats et officiers furent invités à épouser des femmes indigènes, le stratège autocrate de la ligue de Corinthe donna lui-même l'exemple en prenant Roxane pour femme. Son fils eut du sang perse dans les veines, de même qu'Antiochos Ier né de Séleucos Ier et de la princesse iranienne Apama. L'armée fut la première à donner corps à l'idée de la fusion des races. Celle des Séleucides recrutait en grande partie son infanterie légère parmi les sujets orientaux du roi : Mèdes, Perses, gens de l'Élymaïde et Arabes, sans parler des auxiliaires fournis par les peuples ou les dynastes

parthes, bactriens, juifs ou galates. Les garnisons des citadelles des grandes villes et des forteresses se composaient de mercenaires (à Jérusalem par exemple Cypriotes et Mysiens) mélangés de soldats recrutés dans le pays. Ces contingents encadrés par des troupes grecques et macédoniennes, commandés par des Grecs, subissaient nécessairement l'influence de l'hellénisme qu'ils contribuaient à propager par les opérations auxquelles ils prenaient part. Les colonies militaires l'avaient ancré bien davantage dans la Syrie du nord où les descendants des Macédoniens attachés au sol qu'on leur avait livré autant qu'à leurs traditions ancestrales se trouvaient prêts à former les rangs de la phalange dès que le roi décrétait la mobilisation. Nous avons vu plus haut, à propos des premières fondations séleucides, la part respective qu'y tenaient l'élément grec et l'élément indigène. La place prépondérante du premier dans l'administration, l'armée, la cour et les bénéfices compensait son infériorité numérique vis-à-vis du second, sans bannir toutefois les relations cordiales avec la haute classe des Orientaux, grands propriétaires, hommes influents parmi leurs compatriotes, tenant un rang élevé dans la cité, le sacerdoce ou le commerce. L'hellénisation trouva dans ce milieu un terrain propice. On y portait les noms grecs les plus distingués et l'on soumettait les éphèbes à la discipline du gymnase. Ni la classe moyenne, ni les artisans, ni même les esclaves au service des Grecs n'étaient fermés à la pénétration de l'influence hellénistique entretenue par des relations étroites avec les grandes cités grecques d'Asie Mineure et les îles de l'Égée réservoirs de spécialistes, de colons et de mercenaires, centres commerciaux indispensables aux trafiquants de la côte et de l'intérieur du royaume séleucide. Fermer les yeux au rayonnement d'Alexandrie, de Cypre, de Rhodes, de Délos et de l'Hellade, ç'eût été se condamner à la ruine.

3. Orientalisation et Hellénisation.

Les Orientaux étaient trop avisés pour ne pas adapter la souplesse de leur génie et leur facilité d'acquérir l'usage des langues à la prospérité des intérêts de leurs corporations. Lorsque le rapide mouvement d'hellénisation provoqué par les premiers Séleucides fut arrivé à son déclin, ils ne furent pas les derniers à revendiquer pour leurs petits états une autonomie qui les mît à couvert de l'arbitraire du pouvoir royal et favorisât leurs entreprises. Les Grecs domiciliés chez eux ne songeaient pas à enrayer ce retour au régime de la cité si goûté par leurs ancêtres. Ils étaient de moins en moins disposés à prêter leur

concours à des princes qui passaient leur temps à se disputer le diadème au grand préjudice du pays. Une longue cohabitation avait d'ailleurs eu pour résultat de les gagner en partie à l'orientalisme surtout dans le domaine religieux. Le mystère des cultes orientaux et la splendeur de leurs cérémonies, l'interprétation grecque de leurs mythes avaient produit sur eux une impression profonde. Des mariages mixtes provenait une génération dont le tempérament, comme celui des « poulains » du Moyen Age, était plus syrien qu'occidental. Josèphe appelle indistinctement « Syriens » les sujets des Séleucides. La préférence qu'ils témoignent, selon Poseidonios, aux charmes sensuels des institutions grecques caractérise cette dégénérescence dont la dynastie régnante n'est pas indemne. Que des indigènes se soient hellénisés, que des Grecs et des Macédoniens se soient orientalisés, ce fait découle des événements plutôt que d'un but poursuivi par les successeurs d'Alexandre qui n'avaient pas approuvé la fusion des races envisagée par le conquérant. Pour Rostovtzeff la politique d'hellénisation était étrangère aux Grecs [1]. De même qu'à l'âge classique, la colonisation grecque a produit à l'âge hellénistique une certaine somme d'hellénisation résultant d'un processus indépendant de l'intention des fondateurs dirigée plutôt vers des fins politiques et commerciales. Ce processus, les Séleucides n'ont rien fait ni pour l'accélérer ni pour l'arrêter. Militaire et politique dans sa véritable essence, la colonisation de l'Orient eut néanmoins des conséquences économiques et sociales très importantes, sur lesquelles ne paraissent pas avoir beaucoup réfléchi les Séleucides dont la compétence en matière économique et sociale resta toujours très limitée.

4. Hellènes ou Syriens. — L'Oikouménè.

S'il arrivait au nom de « Syriens » de comprendre outre le peuple des campagnes peu touché par la civilisation venue de la Grèce, les Samaritains, les Indigènes hellénisés, les Grecs même et les Macédoniens définitivement installés en Syrie, la qualification d'Hellènes pouvait s'étendre aux Orientaux jouissant du droit de cité, ou vivant à la grecque ou simplement soumis à un gouvernement d'origine grecque ou macédonienne. A Délos, en opposition à la population athénienne, les *xenoi* ou étrangers finirent par être désignés comme Hellènes, qu'ils fussent originaire d'Asie Mineure, de Syrie, de Phénicie ou du Sud palestinien [2]. C'est à ce propos qu'il faut invoquer le principe

1. *The social and economic history of the hellenistic world*, I, 502.
2. Roussel, *op. cit.*, 84 ss.

d'Isocrate que le nom d'Hellène désigne un état d'esprit plutôt qu'une race et que méritent de s'appeler « Hellènes » ceux qui participent à notre formation plus que les gens qui ont avec nous une commune origine[1]. En principe le terme s'opposait à celui de « Barbares » et Alexandre avait eu à lutter contre le préjugé grec partagé par Aristote sur l'abîme séparant ces deux fractions de l'humanité. Il était « venu en Asie, disait-il, non pour bouleverser à fond les nations et changer en désert la moitié de l'univers, mais pour apprendre aux peuples qui ont subi la loi du glaive à ne pas éprouver le regret de sa victoire. Sachons, ajoutait-il, les admettre au bénéfice de la clémence, leur attachement rendra notre Empire stable et éternel[2]. » Son œuvre n'a pas eu la perennité qu'il rêvait, mais si elle a marqué l'Orient d'une forte empreinte reconnaissable encore au bout de dix siècles, c'est grâce à la fusion des races qu'il avait préconisée malgré qu'elle ne se soit pas réalisée avec la profondeur qu'il souhaitait.

Commencée dans l'armée et dans la cité, cette fusion demandait pour donner son plein rendement des organismes moins étroits. La monarchie seule, capable de dominer des éléments de culture et de tournure d'esprit si différentes, pourrait arriver à créer une union qui satisfît les exigences d'une population très bigarrée. Avant de disparaître, la cité, comblée de prévenances, serait tenue en laisse comme le reste du pays et devrait contribuer à remplir la caisse de l'État et s'intéresser au recrutement de l'armée. Sous l'influence du concept stoïcien de la fraternité et de la cité mondiales, l'homme de la ville ou du village demandait à reculer sa ligne d'horizon. De même que l'univers est une grande cité gouvernée par un pouvoir suprême, Zeus, la Nature ou le Destin, il serait logique que la terre habitée fût administrée par un gouvernement unique. Tandis que cela paraissait au Stoïcisme irréalisable en pratique, l'Épicurisme conservait sa tendance monarchique parce qu'il considérait les agitations électorales et la lutte des partis dans la cité comme contraires au bonheur de l'individu et de la société et qu'il approuvait dans le souverain le protecteur et le conservateur de l'ataraxie des sages et l'interprète souple d'un droit susceptible de s'adapter aux circonstances. Pourquoi ne pas étendre ces avantages à toute la terre habitée?

Les *hypomnémata* d'Alexandre ou notes officielles sur ses plans d'avenir attestent l'intention du conquérant, devenu maître de l'Asie, de s'emparer de l'*Oikouménè* tout entière[3]. La mort ne lui laissa pas

1. IV, 50. J. KAERST, *Geschichte des Hellenismus*, I ², 140 s.
2. G. RADET, *Alexandre le Grand*, 260.
3. WILCKEN, *Alexandre le Grand* (trad. Bouvier), 227.

le temps de réaliser ce plan gigantesque et ses successeurs usèrent leurs forces dans une guerre civile endémique. L'idée du Macédonien ne fut pas perdue. Les Romains la reprirent pour eux et le programme que leur République sera incapable de remplir à cause de la guerre civile, l'Empire se chargera d'en poursuivre l'exécution. Dès lors nous verrons la Palestine, partie infime d'un corps immense puissamment organisé, participer bon gré mal gré pendant des siècles aux mouvements divers de la vie du monde civilisé.

V. — Littérature et philosophie.

1. Les auteurs de langue grecque.

Le gadarénien Méléagre est le type le plus représentatif de l'hellénisme oriental tel qu'il s'est dépeint lui-même et par son goût pour la recherche du bel esprit et d'un sentimentalisme affecté. Sa physionomie de Gréco-Syrien né en Palestine se dégage suffisamment de l'une de ses épigrammes :

L'île de Tyr est ma nourrice, mais la patrie qui m'a engendré, c'est l'Attique installée chez les Syriens, Gadara. Rejeton d'Eucratès et compagnon des Muses je me suis fait d'abord le suivant des Grâces ménippiennes. Si je suis Syrien, quoi d'étonnant? Étranger, nous habitons tous la même patrie qui est le monde. Un même chaos nous a tous engendrés mortels. Chargé d'ans, j'ai gravé ces lignes sur des tablettes avant de descendre au tombeau, la vieillesse étant proche voisine de l'Hadès [1]....

Méléagre s'était donc d'abord exercé dans la satire suivant les traces de son compatriote Ménippe le cynique, qui, après avoir été affranchi de l'esclavage à Sinope, se fit connaître en Grèce par ses virulentes sorties contre les riches, les philosophes et les dieux; sa verve ayant conservé la rugosité des basaltes du Yarmouk inspirait encore cinq cents ans après sa mort l'esprit caustique d'un autre syrien, Lucien de Samosate. Si dans les épigrammes de Méléagre continue à percer la pointe ménippienne, elle agrémente son piquant d'un art si raffiné que l'on est plus saisi par l'ingéniosité de l'artifice des mots que par le but même du trait. Le poète de Gadara se complut dans ce genre littéraire où une larme, un désir, un sourire, un sentiment vif et fugitif se fixent en quelques vers bien frappés. Il fut le premier à éditer pour le public sous le nom de *Couronne* une collection d'épigrammes dans laquelle à côté de ses propres œuvres figuraient des morceaux choisis cueillis comme des fleurs parmi les productions d'une cinquantaine de ses devanciers et de ses contemporains,

1. *Anthol. Palatine*, VII, 417. Voir aussi 418 et 419.

ce qui lui vaut d'être tenu pour le fondateur de l'Anthologie[1]. C'est ainsi que fut conservée l'œuvre d'Antipater de Sidon dont l'influence considérable dans le domaine de l'épigramme s'exerçait au déclin du second siècle et allait de pair avec son talent d'improvisateur[2].

Philodème de Gadara, qui fleurit peu après Méléagre, produisit un certain nombre d'épigrammes, toutes érotiques, conservées par la *Couronne* de Philippe de Thessalonique, continuateur de la collection de Méléagre. Disciple de Zénon, philosophe épicurien de Sidon, Philodème étendit son activité au delà du jeu de la poésie légère. Une bonne partie de son œuvre en prose a été retrouvée dans les fouilles d'Herculanum et permet de constater qu'il fut presque aussi fécond qu'Épicure et Zénon de Citium. Il a écrit des traités sur la logique, la rhétorique, l'art poétique, la musique, la théodicée et la morale[3]. De ses notices sur les philosophes, somme très utile pour l'histoire de la philosophie, il ne reste que des fragments. Cicéron, dans sa réponse à Calpurnius Pison Cœsoninus, protecteur de Philodème à Rome, fait allusion à l'élégance et à la finesse de la poésie de ce Grec « ayant une très haute culture non seulement philosophique mais encore littéraire, celle-ci ordinairement négligée par les autres Épicuriens[4] ». Il est vrai qu'au tournant du IIe siècle au premier, Syriens et Phéniciens ont pris un ascendant reconnu par les critiques dans le domaine de l'épigramme et mérité par le souci de reproduire le style des bons auteurs de la manière asianique. La plupart, après avoir suivi les leçons de maîtres réputés dans les villes de la côte, s'en allèrent rayonner sur les rivages de l'Égée et jusqu'à Rome, emportés vers l'ouest comme leurs cultes et leurs trafiquants.

Les villes phéniciennes en effet, jadis maîtresses en astronomie et en arithmétique, avaient ajouté à leur enseignement toutes sortes de philosophies. Disciple d'Andronicos de Rhodes, Boëthos de Sidon se rendit célèbre par son commentaire de plusieurs écrits d'Aristote; il eut pour auditeurs son frère Diodotos et le géographe Strabon[5]. Parmi les Stoïciens qui ont laissé un nom, Tyr produisit un Antipatros, auteur d'un ouvrage sur les devoirs et ami de Caton le Jeune, un Apollonios qui composa un tableau des philosophes depuis Zénon

1. Geffcken, *Meleagros*, *PW.*, XV, 481 ss. P. Waltz, *Anthologie grecque*, I, Introduction p. VIII ss (coll. Budé). Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, XII, 293. *RB.*, 1911, 431 ss. Méléagre, né vers 140, brilla vers 96, mourut à Cos vers l'an 60. Les Grâces ou *Charites* était le titre d'un livre de Satires Ménippées composé par Méléagre.

2. Reitzenstein, *PW.*, I, 2513.

3. Philippson, *PW.*, XIX, 2444-2482.

4. *In L. Pisonem oratio*, 70.

5. Strabon, XVI, 757. Bréhier, *Hist. de la Philosophie*, I, 395.

avec leurs ouvrages. A la même secte appartenait un Apollonios de Ptolémaïs. L'Académicien Philon de Larissa proclamait Zénon de Sidon le coryphée des Épicuriens et recommandait à ses propres disciples de vouloir bien l'entendre [1].

Toutefois la haute personnalité de Poseidonios d'Apamée (135-51) domine tous ces professeurs. Estimé par Cicéron comme le représentant le plus éminent du néo-stoïcisme, ce Syrien, grand voyageur et bon observateur de la nature séduisait des esprits comme Pompée grâce à ses vues philosophiques sur les objets des autres sciences, histoire, géographie, morale et physique. Mais il n'entre pas dans notre cadre d'insister sur les services que cet encyclopédiste a rendus à des écrivains postérieurs, notamment à Strabon pour certains détails concernant la géographie de la Palestine et des pays voisins [2]. Séleucos le Chaldéen de Séleucie sur le Tigre ne fut pas la moindre gloire de la science hellénistique au IIe siècle puisqu'il affirma que l'hypothèse d'Aristarque de Samos du mouvement de la terre et des planètes autour du soleil s'imposait comme la seule conclusion possible. Il reconnut en outre que le flux et le reflux de la marée étaient en relation avec la lune [3].

Pour en revenir aux pays qui font l'objet de cette histoire nous devons signaler comme originaires de Gérasa Ariston, rhéteur élégant d'après Philon de Byblos, puis un sophiste du nom de Kérycos, enfin un orateur du barreau nommé Platon qui soit défenseur, soit conseiller ou juge se distinguait par sa juste application du droit [4].

Entre le foyer intellectuel d'Alexandrie et les cités hellénisées de Phénicie et de Cœlé-Syrie, l'ancien pays des Philistins ne pouvait rester en dehors du mouvement qui entraînait les esprits vers la philosophie, les sciences et les belles-lettres. Ascalon donna le jour à ce fameux Antiochos qui tient une si large place dans les *Académiques* de Cicéron, où l'on assiste au débat fatal à la nouvelle Académie caractérisée par le scepticisme d'Arcésilas et de Carnéade. Succédant en 85 à Philon de Larissa à la tête de cette école, Antiochos professa que la position moyenne tenue par son maître et prédécesseur entre le scepticisme et l'éclectisme était fausse et que tous les systèmes philosophiques concordaient sur les points essentiels. Platon et les Académiciens avaient, disait-il, pour continuateurs non pas Arcésilas et

1. Strabon, *ibid.* Susemihl, *Geschichte der griechischen Literatur*, II, 247, 239, 261 s. Cicéron, *Tuscul.*, 3, 17, 38.

2. Bréhier, *op. cit.*, 401 ss.

3. Susemihl, *op. cit.*, I, 763 s.

4. Étienne de Byzance, p. 135.

Carnéade, mais les Stoïciens. C'était fonder un dogmatisme syncrétique qui effaçait toutes les nuances et collaborer à ce rapprochement du platonisme et du stoïcisme que l'on constate chez Panaitios de Rhodes et Poseidonios d'Apamée. Le revirement d'Antiochos d'Ascalon avait eu lieu avant 87, à une époque où il vivait avec son ami Héraclite de Tyr parmi les familiers de Lucullus, alors proquesteur à Alexandrie. Son irritation à la lecture de deux livres de Philon, son maître à Athènes, le porta à écrire contre lui un traité intitulé le *Sôsos*, du nom d'un Ascalonite de ses amis, disciple du stoïcien Panaitios[1]. Au nombre des autres ouvrages du « Cygne » (comme on surnommait notre Antiochos), se rangent un traité intitulé les *Canoniques* et un autre sur les dieux où l'on trouve une description de la victoire de Lucullus à Tigranocerte en 69, l'auteur ayant suivi le général romain dans sa campagne contre l'Arménie peu avant sa mort. Étienne de Byzance a conservé le nom de deux autres stoïciens natifs d'Ascalon, Antibios et Eubios. Tandis que ces derniers ne sont pas autrement connus, le grammairien Ptolémée d'Ascalon a laissé la réputation d'un bon disciple d'Aristarque. Suidas lui a consacré une notice et Eustathe l'utilisa. Hérodien l'a cité plus de cent fois avec la référence ordinaire « l'Ascalonite », préférant plusieurs fois son opinion à celle d'Aristarque. Outre ses travaux sur la recension d'Homère par le fameux critique alexandrin et sur l'accentuation homérique, Ptolémée composa des traités sur la synalèphe ou crase, sur la prosodie et sur l'hellénisme ou l'art de parler correctement, s'inquiétant comme les autres philologues d'alors de défendre la langue grecque contre l'invasion du néologisme et des mauvaises prononciations. Il paraît avoir enseigné à Rome vers le milieu du Ier siècle avant J.-C.[2]. A ces noms plus marquants, Étienne de Byzance aurait pu en ajouter d'autres, car il n'a pas l'habitude d'épuiser les listes d'ἔνδοξοι qu'il rencontrait dans Philon de Byblos sa principale source en cette matière. En tout cas, la suite de cette histoire fera voir que la veine littéraire et la pensée philosophique ne seront pas taries dans les villes palestiniennes aux six premiers siècles de l'ère chrétienne.

2. Littérature juive palestinienne.

Jusqu'à quel point l'influence hellénistique a-t-elle pénétré chez les écrivains juifs de Palestine? C'est une question assez débattue

1. Bréhier, *op. cit.*, 411 ss. Susemihl, *op. cit.*, II, 284-290 avec renvois à Zeller sur tous les philosophes de la période alexandrine à mesure qu'ils rentrent dans son cadre.
2. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, V, 352. Susemihl, II, 156 ss.

entre les commentateurs des livres de l'Ecclésiaste (Qohéleth) et de l'Ecclésiastique (Ben Sira). On sait que dans le premier de ces ouvrages certains ont cru trouver des empreintes de l'aristotélisme, du stoïcisme et de l'épicurisme. C'est beaucoup pour un petit livre qui ignore la méthode spéculative de la philosophie grecque et se borne à effleurer des questions que posent à tout esprit humain quelques faits d'expérience soumis à son observation. Pfleiderer a prétendu substituer à l'influence de Zénon et d'Épicure sur l'Ecclésiaste celle d'Héraclite surtout à propos de la fugacité des choses terrestres et du retour périodique des événements dans un cycle fermé de telle sorte que le monde sera toujours ce qu'il est et ce qu'il a été. Les analogies entre les aphorismes de Qohéleth et le système héraclidien ne se maintiennent qu'à la condition de n'être pas approfondies. Rapprochées des auteurs hébreux plus anciens, de Jérémie, d'Ézéchiel ou du libre de Job par exemple, les sentences du Pseudo-Salomon ne s'écartent pas des conceptions sémitiques tout en reflétant des nuances dues à son époque. Si l'on ne peut affirmer qu'il soit entré en contact direct et immédiat avec les œuvres des philosophes grecs, il est concevable qu'il n'ait pas échappé complètement à la diffusion de leur méthode et de leurs idées [1].

Quant à l'Ecclésiastique, le même jugement est valable au sujet de ce qui touche au domaine dogmatique. Nous avons montré plus haut que son auteur, Ben Sira, éprouvait une antipathie déclarée pour la civilisation grecque. Néanmoins on a relevé « dans son style, et dans sa manière de composer, dans les traits de ses convictions personnelles à l'endroit de la société telle qu'il la voyait et la jugeait, dans sa morale même, bien des rencontres frappantes avec la culture grecque et les œuvres, connues de tous les gens cultivés et avertis, qu'elle avait produites [2] ». Les sentiments hostiles de l'auteur qui paraît avoir eu assez de lecture ne sont pas incompatibles avec l'adoption des procédés littéraires du camp adverse jugés supérieurs aux siens.

L'ensemble de la littérature juive palestinienne est demeurée fidèle à ses formes traditionnelles. Ouvrage historique d'inspiration asmonéenne, le premier livre des Maccabées, composé en hébreu dans le style des livres de Josué et des Juges, conserve sous la traduction grecque qui nous est parvenue, avec la naïveté de l'expression, sa valeur documentaire incontestable, et l'on est effrayé de

1. Podechard, *L'Ecclésiaste*, p. 109. Voir le chap. IX de l'Introduction à ce commentaire Bigot, *Dictionn. de Théologie Catholique*, IV, 2019 ss.

2. Bigot, *op. cit.*, 2047. Voir plus haut chap. V, III.

l'ignorance où l'on serait de l'histoire de la Palestine à l'époque séleucide si ce livre avait été perdu. Abrégé de l'œuvre alexandrine de Jason de Cyrène qui écrivait au milieu du IIe siècle, le second livre des Maccabées parut en 124, la dixième année du pontificat de Jean Hyrcan. Il apporte d'heureux compléments au premier livre qu'il a ignoré et permet d'évaluer les progrès du Judaïsme alexandrin sur le Judaïsme palestinien sous le rapport de la littérature hellénistique, autant qu'une comparaison entre l'Ecclésiaste et le livre de la Sagesse.

Les Palestiniens paraissent avoir préféré à la simplicité de l'histoire et au positivisme de leurs sages les compositions cryptographiques qui dissimulent les faits sous des dehors romancés ou les projettent dans l'avenir sous forme de symboles ou de tableaux vivants. Dans ce domaine les auteurs sont beaucoup plus redevables aux conceptions orientales qu'au génie alexandrin. Le genre apocalyptique qui use de l'hébreu et partiellement de l'araméen suit la ligne tracée par Daniel. Avec sa révélation des semaines et ses visions historiques, le *Livre d'Hénoch* se pose, quoi qu'il en ait, en simple contemporain de la guerre civile déchaînée sous Antiochos Épiphane et du cartel Asidéo-maccabéen. Sous les manipulations indiscrètes des récits de la Genèse, le *Livre des Jubilés* retrace les premières conquêtes de Jean Hyrcan et le prosélytisme armé imposant sabbat et circoncision, deux institutions qui découleraient du droit éternel. L'auteur, vraisemblablement un ancêtre des Esséniens, a dû écrire en 125. Composés vers le même temps et dans le même esprit, les *Testaments des Douze Patriarches* rendent honneur au sacerdoce belliqueux de Jean Hyrcan sous le voile d'événements antiques où s'était signalée la tribu de Lévi. A l'aide de ces visions révélatrices de l'intervention de Dieu dans l'histoire d'Israël et de l'humanité on pensait apporter une compensation à la disparition de l'ancien prophétisme [1].

Malgré la fantasmagorie de ses images et le coloris de son style, cette littérature ne sort pas du cadre scripturaire ni du cercle des passions nationales. Les Gentils y sont réprouvés à cause de leur culte et de leurs mœurs. On concède à la rigueur à ceux qui se convertiraient un rang subalterne parmi les élus d'Israël, mais le plus souvent ils sont condamnés en bloc. Les auteurs de cette arcane historique et eschatologique semblent bien être exempts d'influence étrangère. Il n'est pas nécessaire de la rattacher à la théorie d'Aristote sur le premier moteur, ni au thème stoïcien du retour des mêmes

1. LAGRANGE, *Le Judaïsme...*, chap. V, VII. FREY, *DB. Supplément*, 357-390.

périodes dans l'histoire du monde. Les voyants trouvaient dans leurs saints livres et la transcendance de Dieu et la palingénésie ou renouvellement du monde arrivé à sa fin. Ils n'ont pas davantage été chercher dans les vieux Grecs leurs concepts scientifiques. La section astronomique du Livre d'Hénoch, « résidu des traditions surannées de l'Orient ancien, amalgame de légendes populaires mises au service d'un calendrier lunaire que l'auteur voulait faire prévaloir comme seul orthodoxe », est un misérable anachronisme au temps « où déjà Ératosthène avait fondé la géographie scientifique, et où Hipparque découvrait la précession des équinoxes et mesurait presque exactement la distance de la terre à la lune[1] ». On conçoit que les apocalyptiques aient manqué de l'esprit scientifique des Grecs, mais qu'ils aient prétendu canoniser une routine dépassée en la donnant pour objet de révélation, ce fut un tort. Leur parti-pris anti-hellénique n'excuse pas l'érection de cette barrière devant les recherches de l'esprit humain ni la confusion voulue de deux domaines distincts.

Dans les milieux alexandrins, on s'inquiétait davantage des mérites que les Grecs faisaient valoir en faveur de l'antiquité et de la supériorité de leur savoir et de leur expérience. Dès le règne de Philométor (181-145) un Juif nommé Aristobule avait dédié à ce roi des explications allégoriques du Pentateuque tendant à démontrer aux lettrés étrangers que la loi mosaïque bien comprise renfermait déjà tout ce que les philosophes grecs avaient enseigné. Se doutait-il que les textes d'auteurs grecs du recueil à sa disposition avaient déjà été altérés par un faussaire? On l'ignore, mais cela ne l'empêcha pas de passer pour une illustration chez ses compatriotes[2]. Il est spécialement désigné dans la lettre que Judas Maccabée et le sénat de Jérusalem ont adressée aux Juifs égyptiens en l'an 164[3]. Cette missive contient des renseignements d'aspect légendaire sur Jérémie et Néhémie tirés de mémoires conservés à la bibliothèque fondée par Néhémie et reformée par Judas Maccabée à la fin des troubles. Cette collection hiérosolymitaine aurait compris les livres historiques, les prophètes, les psaumes et certains documents profanes émanés de chancelleries étrangères. Il s'y trouvait également des ouvrages que les Égyptiens n'avaient pas, mais que, sur leur désir exprimé, les Palestiniens leur enverraient volontiers. Pour ces derniers, il ne saurait être question des livres du canon hébreu qui étaient alors traduits en grec. On y reconnaîtrait plutôt les hagiographes encore flottants à cette

1. Lagrange, *op. cit.*, 79.
2. Schuerer, III[4], 512 ss.
3. II Macc., **1**, 10-**2**, 19.

époque et quelques apocryphes propres à compenser les lacunes des textes officiels et tenus en réserve pour les sages [1].

Maintes formules du premier livre des Maccabées suggèrent la conservation aux archives (ἀρχεῖον) de pièces diplomatiques et d'une chronique tenue à jour dont une copie était gardée au trésor du temple pour être à la disposition immédiate du grand prêtre [2].

La poésie religieuse est représentée à la fin de cette période par les Psaumes dits de Salomon et qui ne sont rien autre qu'une série de dix-huit pièces d'une inspiration poétique assez limitée composées entre 80 et 40 par un pharisien indigné de la conduite des derniers Asmonéens, cause d'une prévarication générale dont le châtiment est décrit. Le fléau de Dieu, c'est Pompée qui aura son tour dans la vengeance. Après sa mort, le peuple verra des jours meilleurs. Scrupuleux partisan de la pureté légale, l'auteur redoute le moindre contact entre la terre d'Israël et les Gentils [3]. Là encore, le vrai Juif n'admet pas les compromissions que nombre de ses compatriotes se permettaient avec les commodités, les honneurs, les avantages matériels et même intellectuels de l'hellénisme. Pour lui, comme pour saint Paul, le monde cultivé se partageait entre deux catégories bien tranchées : le Juif et le Grec, Ἰουδαῖος καὶ Ἕλλην.

A quel point l'exemple et la politique d'Alexandre Jannée avaient oblitéré cette distinction, c'est ce que montre le midrash d'Habacuc retrouvé en partie dans la fameuse grotte de la mer Morte. Composé entre 100 et 80 avant J.-C., cet écrit reflète les mêmes sentiments que les Psaumes de Salomon et réprouve les mêmes abominations. On y retrouve le *Mishor*, plateau transjordanien dont Jannée avait conquis les villes et l'allusion à la défaite du tyran à Garada où le clan pieux voyait le châtiment des persécutions exercées contre le Docteur de Justice et ses partisans qui avaient dû se réfugier au désert. On leur en voulait d'autant plus qu'ils refusaient aux Asmonéens la qualité royale, apanage exclusif de la descendance davidique. Or le « prêtre impie » avait osé frapper des monnaies avec l'exergue : en hébreu *Jonathan, roi*, et, en grec : *Roi Alexandre*. De là une sécession qui se prolongera sous le nom de *Secte de Damas*.

1. IV Esd., **14**, 47.

2. I Macc., **16**, 24 s. Cf. 9, 22; 14, 49.

3. Frey, *op. cit.*, 390-396 et bibliogr. Viteau, *Les Psaumes de Salomon, Introd.* chap. I et II. M. Delcor, *Les manuscrits de la Morte : Essai sur le Midrash d'Habacuc*. Les éditions du Cerf, Paris, 1951, *RB.*, *octobre* 1951.

DEUXIÈME PARTIE

La Palestine dans l'empire romain de 63 avant J.-C. à 325 après J.-C.

CHAPITRE Ier

LA PALESTINE AU TEMPS DE L'INFLUENCE POMPÉIENNE EN ORIENT 65-48 av. J.-C.

Pompée avait porté ses armes jusqu'à l'Atlantique dans ses campagnes de Numidie et d'Espagne; il s'était récemment approché de la Caspienne en poursuivant les Albains du Caucase; il ne lui manquait plus que de toucher à la mer Érythrée pour donner de toutes parts comme limite à ses conquêtes l'Océan qui environne la terre habitée, l'*Oikouménè*. Conduire, dans ce dessein, autour de la mer Rouge ses troupes victorieuses, tel est le motif qui aurait, suivant Plutarque, déterminé l'*imperator* à prendre la Syrie et à tenter une expédition en Arabie[1]. Le profit, il faut l'avouer, pesait encore plus que l'ambition sur une détermination de cette nature, car le Romain n'ignorait pas l'importance des revenus que Nabatéens et Gerréens retiraient du transit qui, par le golfe Persique ou par la mer Rouge et le désert Arabique, acheminait, vers l'Occident les denrées de l'Inde et des contrées riveraines de l'Océan Indien tant africaines qu'arabes[2]. Transférer aux publicains de Rome le contrôle de voies commerciales si rémunératrices serait-ce une opération chimérique? On a vu que l'insubordination du roi des Juifs et la nouvelle de la mort de Mithridate avaient détourné Pompée de sa marche sur Pétra. Le projet toutefois n'était qu'ajourné et, s'il ne se réalisera pas du premier coup avec l'ampleur désirée, la ténacité romaine en viendra à bout 168 ans plus tard par la conversion du royaume nabatéen en province romaine.

1. Plutarque, *Pompée*, 38.
2. Carcopino, *Histoire romaine*, II, 381 s.

I. — Sous Aemilius Scaurus (62).

Si le roi des Arabes de Pétra, désireux de tenir éloigné de chez lui Pompée dont il craignait la force après avoir tenu les Romains en piètre estime, lui avait écrit qu'il était prêt à se plier à son bon plaisir, ce n'est pas ce général qui conduisit contre Pétra l'expédition destinée à confirmer Arétas III dans ses bonnes dispositions, quoiqu'en ait laissé croire une rumeur adulatrice [1]. L'homme qui se chargea de cette mission fut Aemilius Scaurus à qui Pompée avait, à son départ, confié le gouvernement de la nouvelle province entre Euphrate et Égypte avec deux légions romaines [2]. Dès 65, ce beau-fils de Sylla avait précédé à Damas le vainqueur de Mithridate, vendu trois cents talents sa faveur au roi Aristobule et renvoyé durement dans ses États Arétas III coupable de se mêler sans mandat des affaires juives [3].

Lorsqu'il fut arrivé vers 61 aux abords du labyrinthe gréseux de Pétra, Scaurus s'aperçut que la prise de la ville offrirait de grandes difficultés. Il crut génial de ravager la campagne environnante et cette étourderie réduisit sa propre armée à la disette tandis que les grottes d'Arétas recélaient des approvisionnements pour un long siège. Saisissant l'occasion d'obliger les Romains, Hyrcan et son vizir Antipater leur envoyèrent du blé et d'autres provisions prélevées sur la Judée. Scaurus ne songeait plus qu'à se tirer du mauvais pas dans lequel il s'était engagé et le roi des Nabatéens souhaitait le départ de ce fâcheux qui interrompait le cours des affaires. Antipater s'entremit à la demande de l'envahisseur prêt à vendre la paix. On convint de trois cents talents [4] qui vinrent s'ajouter aux autres sommes déjà amassées par Scaurus en vue de l'édilité qu'il s'en allait bientôt briguer à Rome et qu'il obtint en 58.

A l'amour effréné du luxe, Scaurus joignait le goût du colossal propre à stupéfier la plèbe avide de spectacles inédits. Pline se demande si son édilité n'a pas été le plus grand fléau des mœurs et si le crédit accordé à son beau-fils ne fut pas le pire des crimes de Sylla. Il fallait toute l'éloquence de Cicéron pour détourner les châtiments dus aux concussions de ce fat prodigue qui finit par lasser la patience de Pompée son protecteur [5]. Parmi les merveilles présentées à la curiosité du

1. Plutarque, *op. cit.*, 41. Dion Cassius, xxxvii, 15, 2. Orose, vi, 6, 1.

2. *Antiq.*, xiv, 79. *BJ.*, i, 155, 157. Scaurus est appelé ὁ Ῥωμαίων στρατηγός à qui est confiée ἡ Συρία ἡ πα χια.

3. *Antiq.*, xiv, 29-32. *BJ.*, i, 127-130.

4. *Antiq.*, xiv, 80 s. *BJ.*, i, 159.

5. Pline, *HN.*, xxxiv, 17, 1; xxxvi, 24, 10 ss. Klebs, *PW.*, I, 588 s. Le denier frappé

public lors de cette édilité qui fit époque figurèrent les os du monstre auquel Andromède fut, dit-on, exposée et que Scaurus avait transportés de Jopè; ces os avaient quarante pieds de long, les côtes étaient plus hautes qu'un éléphant indien; l'épine avait un pied et demi d'épaisseur [1].

Une inscription grecque de Tyr témoigne la reconnaissance du sénat et du peuple de cette ville envers M. Aemilius Scaurus, proquesteur propréteur, leur patron, c'est-à-dire le protecteur et le défenseur de la cité auprès de l'État et devant les tribunaux [2]. Ce document se réfère probablement à l'octroi de l'autonomie confirmé par les Romains à la ville de Tyr, moyennant une contribution modérée au dire de Strabon. Vu les mœurs du temps et le caractère de Scaurus, la modicité du prix d'achat n'est guère croyable [3].

A la tête de la province de Syrie Scaurus eut pour successeur Marcius Philippus (61-60), auquel succéda Lentulus Marcellinus (59-58), tous les deux de rang prétorien. Ils eurent l'un et l'autre à guerroyer contre les Arabes [4].

II. — Gabinius (57-55).

Au propréteur Lentulus Marcellinus succéda en 57 Gabinius à qui la Syrie avait été attribuée, ainsi que la Macédoine à son collègue Pison, avec les avantages exceptionnels que comportait la loi Vatinia, l'*imperium infinitum*. Gabinius et Pison, consuls en 58, s'étaient signalés par leur opposition à la politique de Cicéron, provoquant l'exil de l'orateur et se partageant les dépouilles de sa villa de Tusculum. Si l'on ajoute à ces circonstances le dévouement inaltérable de Gabinius à la cause de Pompée, l'on comprendra pourquoi Cicéron se montre constamment impitoyable pour l'homme énergique qui en tant que tribun du peuple fut le promoteur de la guerre contre les pirates, dût son ami Pompée en éprouver du goût pour la monarchie, objet des alarmes de l'oligarchie sénatoriale [5].

Dans son gouvernement, le proconsul Gabinius aura à déployer

en 58 par Scaurus devenu édile curule représente Arétas tenant en main un chameau; le roi nabatéen plie le genou en tendant une palme. Dussaud, *Journ. Asiat.*, 1904 A, p. 208.

1. Pline, *HN.*, ix, 5, 11.

2. Comparer le protocole de cette inscription de 60 av. J.-C. avec celle de *OGIS.*, 448 (41).

3. Renan, *Mission de Phénicie*, 534.

4. Appien, *Syr.* 51. *PW.*, iv, 1389 s. Schuerer, I, 304 s. Les deux furent consuls en 56.

5. Carcopino, *op. cit.*, 725 s. Cette partialité a déteint sur D. Cassius, cf. xxxvi, 24, 3; xxxviii, 16, 4; xxxix, 56, 1 etc.

ses qualités militaires autant que ses initiatives d'administration. Quand il fut détaché avec Scaurus en 65 pour préparer la venue de Pompée en Syrie, il avait déjà poussé des reconnaissances entre l'Euphrate et le Tigre tandis que le général en chef marchait vers la Caspienne [1]. Nous l'avons vu prendre une part importante à la campagne de Pompée contre Jérusalem en 63. En arrivant dans sa province, six ans plus tard, il retrouvait non seulement un pays connu, mais encore une situation identique. La Judée était en proie à une certaine effervescence. Alexandre, fils d'Aristobule II, ayant réussi à s'échapper du convoi des captifs en route pour Rome, recrutait des adhérents dans le pays et créait mille difficultés à son oncle, le paisible Hyrcan II. Il avait même tenté de relever les murs de Jérusalem que Pompée avait détruits, mais les Romains cantonnés dans cette ville s'y étaient opposés.

1. Répression du mouvement asmonéen et restauration des cités.

L'intention du rejeton asmoneén devint évidente lorsqu'on le vit fortifier les forteresses d'Alexandrion, d'Hyrcania et de Machéronte, armer 10.000 hoplites et 1.500 cavaliers [2]. Décidé à ne pas laisser mettre en question l'œuvre de Pompée, Gabinius mobilisa. Il envoya d'abord en avant Marc Antoine, à la tête de la cavalerie. Ce jeune homme, ennemi de Cicéron, avait bien voulu suivre Gabinius en Syrie à la condition d'être investi de ce commandement [3]. Avec lui marchaient les Juifs ralliés sous la conduite de Peitholaos et de Malichos, renforcés des gardes d'Antipater. Derrière ces troupes de choc qui firent reculer Alexandre, Gabinius amenait ses légionnaires. Aux approches de Jérusalem, le jeune prince asmonéen dut accepter le combat. Battu, laissant 3.000 morts et 3.000 prisonniers, il s'enfuit avec le reste à l'Alexandrion [4].

L'acropole du Sartabeh n'étant pas suffisante pour accueillir cette armée en déroute, un grand nombre de soldats furent contraints de camper sur le plateau voisin dépourvu de défenses artificielles [5]. Les Romains les eurent vite rejoints et, comme ils repoussaient toute amnistie, de violents combats eurent lieu où les insurgés éprouvèrent

1. D. Cassius, xxxvii, 5, 2. Josèphe, *Antiq.*, xlv, 82, appelle Gabinius στρατηγὸς de Syrie.

2. *Antiq.*, xiv, 82 s. *BJ.*, I, 160 s. Ces forteresses avaient dû être démantelées lorsqu'Aristobule les livra à Pompée. Il faut croire que les prédécesseurs de Gabinius avaient fermé les yeux sur les agissements d'Alexandre en accord avec la coterie anti-pompéienne de Rome.

3. Plutarque, *Antoine*, 3.

4. *Antiq.*, xiv, 84 s. *BJ.*, i, 162 s.

5. Voir notre *Exploration de la vallée du Jourdain*, *RB.*, 1913 p. 228 s. et fig. 6.

de lourdes pertes. Jamais la valeur de Marc Antoine ne fut si éclatante que sous les murs de cette forteresse. La garnison et les débris de l'armée asmonéenne entassés derrière le rempart couronnant le pic de l'Alexandrion ne pouvaient cependant être réduits que par un blocus prolongé. Il tardait à Gabinius de donner à sa tâche d'administrateur une sérieuse impulsion en travaillant à relever de leurs ruines les villes grecques ou hellénisées confiantes dans le secours romain. Laissant à un détachement le soin de cerner étroitement la forteresse, il parcourut les cités qui devaient à Pompée leur libération. A ce propos, Josèphe nomme explicitement Scythopolis en Décapole, Gamala en Gaulanitide, Adoreos et Marisa en Idumée, et dans la zone côtière en allant du nord au sud : Apollonia (Arsouf), Jamnia, Azôtos, Anthédon, Gaza et Raphia [1]. La confiance renaissait à mesure que la menace juive était tenue plus efficacement en échec. Les populations revenaient en nombre dans leurs foyers. Ascalon paraît avoir adopté l'ère de Gabinius; les citoyens de Canatha et de Samarie s'intitulèrent « Gabiniens ». Les listes de Josèphe ne sont pas complètes, de l'aveu même de l'auteur. Ainsi Jopè, Dora, la Tour de Straton, Samarie, Canatha, Ascalon etc. ne furent pas négligées dans la tournée d'inspection. Mais depuis le passage de Pompée, l'œuvre de restauration ne progressait pas partout suivant le même rythme. Si Gaza pouvait adopter une ère nouvelle en 61 et Raphia en 60, d'autres villes n'arrivaient pas à émerger avec la même promptitude [2].

Après avoir vu par lui-même et donné des ordres en conséquence, Gabinius revint à l'Alexandrion dont il pressa le siège si activement qu'Alexandre capitula, avouant ses torts et livrant les places qui lui restaient, Hyrcania, Machéronte et Alexandrion. Gabinius en fit démolir les défenses pour les rendre inutilisables au cas d'une nouvelle guerre. En cela, le proconsul suivait les conseils de la femme d'Aristobule, mère d'Alexandre; celle-ci cherchait à l'apaiser, craignant pour son époux et ses autres enfants prisonniers à Rome. Avec elle, le grand prêtre Hyrcan demeurait aussi dans l'entourage de Gabinius qui, maître de la sédition, pensait pouvoir réorganiser le peuple juif sur de nouvelles bases [3].

1. *Antiq.*, XIV, 86-88. *BJ.*, I, 164-166.

2. *GP.*, II, 147. *RB.*, 1940, 74. SCHUERER, II, 109, 122, 169, 196. JONES, *The cities of the eastern roman provinces*, 259. La cité de Gabae au nord du mont Carmel avec son ère de 61-60 et le surnom de Philippiens adopté par ses citoyens témoigne d'une restauration accomplie par le gouverneur de Syrie Marcius Philippus.

3. *Antiq.*, XIV, 89-91. *BJ.*, I, 167-170.

2. Réforme administrative en Palestine.

Brisant l'unité politique de ce peuple sans cesse tendue vers l'indépendance, il partagea le pays en cinq circonscriptions territoriales, ayant chacune leur chef-lieu où siégeaient des notables investis de pouvoirs judiciaires et administratifs. Sans liaison les uns avec les autres, ces conseils *(conventus* ou *synedria)* délibéraient sous le contrôle direct ou indirect du gouverneur romain, comme le sénat ou *boulè* des communes urbaines hellénistiques. De même que dans l'usage romain le mot de *conventus* pouvait désigner les chefs-lieux ou les circonscriptions, ainsi du mot *synedrion* pour ce qui regarde la Palestine juive. Quoi qu'il en soit, ces cinq conseils tenaient respectivement leurs assises : 1° à Jérusalem, à Gazara ou Gézer, et à Jéricho pour la Judée; 2° à Amathonte pour la Pérée; 3° à Sepphoris pour la Galilée. Hyrcan demeurait grand prêtre et administrateur du temple, conservant dans le domaine religieux une certaine autorité qui lui valait parfois le titre d'ethnarque. Avec la suppression de la royauté, le pays et le peuple perdaient leur indépendance. Délivrés du régime monarchique, beaucoup de Juifs saluèrent avec joie ce régime aristocratique où les divers partis pouvaient avoir des représentants capables de faire entendre les doléances de la population en haut lieu [1]. Nous ne savons pas de quelle façon ces conseils participaient à la levée des impôts et au paiement du tribut, mais il est certain que Gabinius avait la réputation d'un homme habile à faire entrer dans sa caisse l'argent des princes et des peuples tributaires ou désireux d'avoir son appui. C'est du moins l'impression que produisent même sur un esprit insensible aux excès du langage passionné les invectives de Cicéron à l'adresse de ce Gabinius qui puisait journellement dans les riches trésors syriens et attaquait des gens pacifiques afin de combler le gouffre de ses convoitises, qui ne fit rien autre en Syrie que des marchés avantageux avec les tyrans, des transactions, des pillages, des brigandages et des meurtres [2].

3. Dernière tentative d'Aristobule II.

Faire la guerre à des populations au repos — *bellum inferre quiescentibus* —, le proconsul ne méritait plus un tel reproche quand Aristobule et son fils Antigone, échappés de Rome avec la connivence pro-

1. *Ibid.*, Josèphe emploie les termes σύνοδοι et συνέδρια. Cf. HUMBERT, art. *Conventus* dans le *Dict. des Antiquités, GP.*, II, 147 s.

2. *Pro P. Sestio*, 43; *De provinciis consularibus*, 4.

bable du parti anti-pompéien [1], vinrent soulever à nouveau la Judée contre Gabinius. Ceux des Juifs qui nourrissaient l'espoir d'une restauration monarchique, accrus de la classe des turbulents par nature, formèrent un contingent assez nombreux pour encourager la tentative de l'ex-roi asmonéen qui prit d'abord ses quartiers dans Alexandrion dont il tentait de relever les ruines. Tous ses efforts pour s'accrocher sur ce pic furent rendus inutiles par les troupes romaines que commandaient Sisenna, fils de Gabinius, Marc Antoine et Servilius. Malgré la défection du sous-gouverneur de Jérusalem, Peitholaos, et de ses mille hommes, Aristobule comprit que la résistance en Judée était illusoire, vu que ses partisans manquaient d'armes. Battu au cours de sa retraite sur Machéronte en Pérée, il fut pris sur les ruines de cette place avec son fils. Gabinius le renvoya à Rome où il fut mis aux fers et gardé en prison. Le Sénat délivra ses enfants, le proconsul ayant écrit qu'il avait promis leur élargissement à leur mère en échange des places fortes qu'elle livra [2].

4. L'intervention de Gabinius en Égypte.

Dans l'affaire retentissante de la restauration de Ptolémée XIII Aulète sur le trône des Lagides, Gabinius allait enfin jouer un rôle décisif.

En 65, le Sénat avait empêché Crassus et César d'annexer le royaume d'Égypte sans accorder cependant une reconnaissance officielle au roi que les Alexandrins s'étaient donné en 80. Celui-ci trouva le moyen de faire crouler à la fois l'opposition des Pères conscrits et la politique annexionniste des triumvirs. La perspective d'un cadeau royal de 6.000 talents (162 millions de francs) inclina en effet Pompée et César à imposer au Sénat la concession à laquelle il s'était toujours dérobé. La royauté d'Aulète fut reconnue avec le titre d'ami et d'allié du peuple romain en 59 et la somme accordée aux deux puissants patrons en récompense de leurs bons offices profita aussi à Crassus, créancier de César. Accepter le don n'était pas la preuve que Rome renonçait pour jamais à la possession de l'Égypte. Elle escomptait bien qu'un jour ou l'autre les démêlés de son allié avec les Alexandrins ne manqueraient pas d'offrir à la République des motifs d'intervention [3]. La confiscation du royaume de Cypre ordonnée par la loi Clodia en 58

1. En 49, le premier soin de César, en rupture avec Pompée, sera de délivrer Aristobule de la charte privée à laquelle Pompée avait réduit ce prince.

2. *Antiq.*, XIV, 92-97; *BJ.*, I, 171-174.

3. Carcopino, *Histoire romaine*, II, 685 s.

ne découvrait-elle pas le véritable but de sa politique en Méditerranée orientale?

Cette nouvelle humiliation mit le comble au mécontentement des sujets de Ptolémée XIII qui pensa bien faire en allant chercher à Rome auprès de ses protecteurs des conseils et un appui, tandis que Caton voguait vers Cypre pour procéder à la liquidation des biens du roi dépossédé, le propre frère d'Aulète. Pompée, désireux de se montrer l'arbitre des affaires égyptiennes, reçut à bras ouverts « le roi Alexandrin », le présenta au Sénat, « lui promit de lui faire promptement recouvrer sa couronne que les Alexandrins, outrés de sa désertion, avaient déféré à sa fille aînée, Bérénice [1] ». Malheureusement, de toutes parts l'opposition se dressa contre Pompée et sous la pression conjuguée de Cicéron et de Clodius, la restauration d'Aulète fut, vers la fin de janvier 56, ajournée *sine die*. Devant cet échec, Ptolémée se retira dans le temple d'Artémis à Éphèse où il se tenait au courant des combinaisons de ses sujets pour rendre son retour impossible. Ils avaient finalement trouvé un prétendant de sang royal dans Archélaos qui se faisait passer pour le fils de Mithridate Eupator; il fut agréé de Bérénice comme époux et comme roi dans l'hiver 56-55.

Mais Aulète apprenait aussi que le triumvirat était maintenant de taille à imposer ses volontés à Rome et qu'une de ses volontés avait pour objet son retour à Alexandrie avec l'aide de Gabinius alléché par une promesse de 10.000 talents au cas où le Ptolémée serait rétabli dans ses titres. Devait-on oublier qu'en 63 celui-ci avait fourni 8.000 cavaliers à Pompée pour sa conquête de Palestine?

En fait, au printemps de l'an 55, on vit Gabinius quitter brusquement le front parthe pour se diriger, avec toutes ses forces et Ptolémée Aulète dans ses bagages, vers la frontière égyptienne. Marc Antoine, à la tête de la cavalerie, était comme l'animateur de l'expédition. Plutarque nous le montre entraînant les officiers qui redoutaient les difficultés du chemin, plus dures que la guerre elle-même, les sables sans eau potable, les lagunes du Sirbonis et l'Ecregma, soupirail de Typhon [2]. A Péluse, il se trouva en face d'une garnison juive placée là par Archélaos. L'Iduméen Antipater qui ne perdait pas une occasion de s'avancer plus profondément dans la faveur des Romains, suivait l'armée comme pourvoyeur et intendant. Il n'eut pas de peine à persuader aux miliciens juifs que le meilleur parti était de passer sans

1. *Ibid.*, 732. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, 143 s.
2. *Antoine*, IV, 6. Cf. *RB.*, 1940, 57 s.

résistance du côté de Ptolémée. De là l'armée romaine marcha sur Alexandrie et s'en empara après avoir défait la foule peu aguerrie d'Archélaos qui succomba dans la mêlée. « A la fin avril 55, Aulète avait réintégré son palais, recouvré sa couronne, et préludé par le supplice de sa fille Bérénice aux exécutions et confiscations qui assouviraient ses rancunes et rempliraient ses coffres. Gabinius... rentra en Syrie aussi promptement qu'il en était venu, non sans avoir flanqué la branlante royauté du Lagide d'une garnison de Gaulois et de Germains prélevés sur ses contingents auxiliaires [1]. » Cette garnison de Gabiniens (*Gabiniani milites*) qui inaugurait le protectorat effectif de Rome sur le royaume ptolémaïque, César la retrouvera à Alexandrie en 48. Son chef, le tribun militaire, L. Septimius aura pris une grande part au meurtre de Pompée en septembre de la même année.

5. Nouvelles opérations contre Alexandre, fils d'Aristobule.

La rapidité du retour de Gabinius dans sa province, si l'on peut l'expliquer par l'illégalité de son intervention hors de ses limites, avait pour motif principal le nouveau soulèvement d'Alexandre, fils d'Aristobule, qui profitant de l'absence du proconsul et de la disgrâce dont l'enveloppait le Sénat, leva une forte armée et parcourut la Palestine mettant à mort tout ce qu'il trouvait de Romain. Beaucoup de ceux qui se sentaient menacés, étrangers ou indigènes, se réfugièrent sur le mont Garizim où le prince juif les assiégea. Au lieu de sévir immédiatement, Gabinius avait ramené ses troupes en Syrie par la voie côtière et dépêché aux rebelles le précieux intermédiaire, Antipater, pour les ramener à la raison, c'est-à-dire du côté d'Hyrcan. L'Iduméen réussit à ouvrir les yeux d'un bon nombre sur la folie de leur conduite, mais Alexandre s'obstina. Gabinius dut se mettre en marche, sans doute en direction du Garizim. L'Asmonéen, à la tête de 30.000 partisans, vint à sa rencontre. Le choc eut lieu près du mont Thabor : 10.000 Juifs mordirent la poussière et le reste se débanda. Le proconsul, maître de la situation, poussa jusqu'à Jérusalem, où, sur les conseils d'Antipater, il réorganisa le gouvernement. Poursuivant ensuite sa route vers le sud-est, il livra bataille aux Nabatéens et les vainquit [2]. Aucun détail ne nous est parvenu sur cette campagne, mais on est en droit de présumer qu'elle avait les mêmes causes que les précédentes : essayer de faire entrer les Arabes dans le cadre de

1. Carcopino, *op. cit.*, 747.
2. *Antiq.*, XIV, 98-104; *BJ.*, I, 175-178.

la province, extorquer une sérieuse contribution et ajouter un nouveau titre de gloire au proconsul sortant, dans la perspective des honneurs du triomphe [1].

6. Déboires de Gabinius.

Gabinius ne tarda pas en effet à passer le gouvernement de la Syrie à son successeur, M. Licinius Crassus, au cours de l'année 54, pour regagner Rome où il arriva en septembre de la même année. Au lieu du triomphe espéré, des récriminations de tout genre l'accueillirent à son arrivée. En février 54, des ambassadeurs tyriens avaient exposé leurs doléances contre les publicains de Syrie, et ceux-ci s'étaient défendus aux dépens de Gabinius, qui, comme l'écrit Cicéron à son frère, fut rudement malmené [2]. Dans un de ses discours, l'orateur prenait en main la cause de « ces pauvres publicains que Gabinius ivrá en servitude aux Juifs et aux Syriens, nations nées pour la servitude » [3]. Des collecteurs d'impôt d'origine italienne soumis à des fermiers généraux du pays, voilà bien de quoi scandaliser Cicéron; voilà par contre une bonne note pour l'administration de Gabinius. En soumissionnant les fournitures de l'expédition d'Alexandrie en argent, armes, blé, et même en auxiliaires, Antipater dut faire des jaloux, car la garantie des talents de Ptolémée Aulète était solide. Il est à croire que cette belle affaire jointe à d'autres services lui valut ce titre d'intendant de la Judée ou de surintendant des Juifs qu'il désirait et qu'il obtint de Gabinius lors du remaniement de l'administration de Jérusalem dont il a été question plus haut. Par là, il acquérait la direction générale des finances des différents cercles juifs, sous la dépendance du proconsul et non du grand prêtre Hyrcan [4].

Lorsqu'il rentra à Rome, Gabinius n'éluda pas le procès de lèse-majesté intenté contre lui pour avoir rétabli Ptolémée Aulète de sa propre autorité, levé une armée et sorti sans autorisation du Sénat du territoire de sa province [5]. Grâce à de puissantes protections et

1. Ces honneurs furent brigués par Gabinius qui, loin de les obtenir, se vit citer en justice pour des motifs très graves. Cicéron, *ad Quint. fr.* III, 3, 2.

2. *Ad Quint. fr.* II, 11, 2 : *vehementer vexatus Gabinius.* Domitius reprocha aux publicains d'avoir escorté le proconsul à cheval au moment où il partait pour l'Égypte. Cf. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 167.

3. *De provinciis consularibus orat.*, 5.

4. *BJ.*, I, 175. Schuerer, I[5], 343, n. 14. Cf. *Antiq.*, XIV, 127 : ὁ τῶν Ἰουδαίων ἐπιμελητής = ὁ τῆς Ἰουδαίας ἐπιμ. d'Hypsicrate cité par Strabon. *Ibid.*, 139. La soumission des fournitures et des travaux publics entrait dans les attributions des publicains.

5. Cicéron, *In L. Pisonem* 49 s... *exire de provincia, educere exercitum, bellum sua sponte gerere, in regnum iniussu populi aut senatus accedere, quae cum plurimae leges veteres, tum lex Cornelia majestatis, Julia de pecuniis repetundis planissime vetat.*

au besoin de clore la question d'Égypte pour le moment, le prévenu fut acquitté. Pris d'une vive inquiétude, Cicéron se fit le défenseur de Gabinius dans le second procès, celui de concussion, où il s'agissait de légitimer le don des 10.000 talents offert par le roi d'Alexandrie. La générosité du prévenu fut-elle moindre que naguère? Le fait est que le verdict étant défavorable, Gabinius condamné à restitution, s'exila comme insolvable [1].

III. — Licinius Crassus (54-53).

En vertu des accords de Lucques par lesquels le triumvirat fut renforcé en avril 56, les maîtres de l'heure s'étaient taillé des commandements qui mettaient entre leurs mains pour plusieurs années la direction des affaires publiques. Le premier article du programme, l'élection de Pompée et de Licinius Crassus au consulat pour l'année 55 étant réalisé, bien que ces deux hommes aient déjà rempli la même charge en 70, le tribun Trébonius fit passer une loi aux termes de laquelle les deux consuls, à leur sortie de charge, obtiendraient pour cinq ans le gouvernement l'un de toute l'Espagne, l'autre de la Syrie et de ses confins avec les légions nécessaires pour les hostilités qu'ils seraient libres de déclarer et de conduire à leur gré. Peu après, l'*imperium* de César, proconsul des Gaules, était prorogé d'autant [2].

Impatient de profiter des troubles qui divisaient entre eux les Arsacides, Crassus ne craignit pas de lever l'ancre à Brindes en décembre 55 avec un corps expéditionnaire important qui subit déjà quelques pertes avant d'aborder à Dyrrachium. S'il gagnait la Syrie avec précipitation à travers la Macédoine, les Dardanelles et la Galatie, c'était moins pour s'occuper de la province confiée à son gouvernement que pour en faire la base de ses opérations contre l'empire parthe. Il avait hâte, jaloux des lauriers de Pompée et de César, de montrer aux optimates et au peuple qui déploraient cette expédition qu'il n'était pas indigne d'être le collègue des deux autres glorieux triumvirs. Il se voyait déjà, laissant bien en arrière les succès de Lucullus et de Pompée remportés sur Mithridate, conduisant ses légions jusqu'à la Bactriane, aux Indes et à cette mer Extérieure but vers lequel Alexandre avait tendu en vain. Deux autres motifs encourageaient le proconsul : l'approbation de César et la quantité de ses troupes,

1. Dion Cassius, XXXIX, 55, 5 s.; 62, 2 s.; 63, 2; XLVI, 8, 1. Vonder Mühll, *PW.*, VII, 429 s. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 167 s.

2. Carcopino, *op. cit.*, 737, 743 s., 747.

à savoir sept légions, et les contingents auxiliaires fournis par l'émir arabe Alchaudonios et le roitelet d'Osroène, Abgar II.

Au printemps de 54, Crassus franchissait l'Euphrate à Zeugma, vis-à-vis d'Édesse, envahissait la Mésopotamie dont le gouverneur parthe Sillace, à peu près désarmé, s'enfuit. Le général, néanmoins, perd son temps à recevoir la soumission des bicoques de la vallée du Balikh, à piller l'une d'elles, Zénodotium, qui avait opposé de la résistance. Pour cet exploit, Crassus se laisse donner par ses troupes le titre d'*imperator*, simple fait qui jette un jour peu favorable sur l'état d'esprit de l'armée et de son chef. Après avoir distribué mille cavaliers et sept mille hommes d'infanterie entre les garnisons de ces villes, il rentre en Syrie avec le reste de ses légions pour prendre ses quartiers d'hiver et attendre son fils, Publius, le vainqueur des Aquitains, qui doit lui amener un corps d'élite de mille cavaliers celtes. En donnaat aux Parthes le répit voulu pour se préparer à l'attaque générale prévue, cet arrêt des opérations laissait trop voir que Crassus avait en vain attendu de l'âge soixante ans pour devenir un grand stratège dépouillé de toute présomption et doué de la promptitude du génie [1].

L'âge avait plutôt accru chez lui son vice capital, l'amour de la richesse, cette *philoploutia* qu'il cultiva toute sa vie avec soin « par le feu, par la guerre et les calamités publiques », écrit Plutarque qui lui reproche en outre cette sentence : « Un homme n'est pas riche qui ne peut de sa fortune entretenir une armée ». Ce vieillard, fier de se dire le plus riche des Romains, n'en continuait pas moins de réparer aux dépens de ses administrés et de leurs dieux les brèches que sa folie guerrière taillait dans ses capitaux. Au lieu d'entraîner ses troupes aux exercices du cantonnement, de vérifier leur armement, de s'informer des forces ennemies, de leur tactique, de leur nombre, des points de leur concentration, il consacre son séjour en Syrie, dit son biographe, à des opérations financières plutôt que stratégiques, « à supputer les revenus des villes, à manipuler longuement, à peser les trésors de la déesse de Hiérapolis, à fixer par écrit aux peuples et aux principautés leurs contingents de soldats, et leur en faire remise pour de l'argent, conduite qui le déshonorait et le rendait méprisable [2] ».

Non content de rançonner le fameux sanctuaire de la Déesse Syrienne dans la ville sainte de Bambycè, aujourd'hui Membidj, Crassus s'en vint à Jérusalem, alléché par les richesses du temple de Jahveh. Il lui coûtait peu de renouveler le geste familier aux Antiochos. Ce fut

1. *Ibid.*, 758, 761 s. Tarn, *CAH.*, IX, 606. Gelzer, *PW.*, XIII, 323 ss. D. Cassius, XL, 12 et 13.

2. Plutarque, *Crassus*, 2; 6; 17.

sans aucun scrupule qu'il enleva du temple l'argent monnayé que Pompée avait respecté, soit 2.000 talents et qu'il dépouilla le sanctuaire de tout l'or qui s'y trouvait, évalué à 8.000 talents d'argent[1].

Cependant la pacification unissait les éléments de la famille arsacide. Mithridate, le fils révolté de Phraate III, qui avait, deux ans auparavant, fait appel à Gabinius, venait de perdre la vie avec Séleucie. Orodès II, son frère, restait seul roi et, autour de lui, l'imminence de l'invasion romaine ramena les dissidents. Il avait heureusement pour lui le concours d'un chef extraordinaire en la personne de Suréna qui immortalisa le nom de la noble famille des Surên. S'il était le second après le roi pour la naissance et la richesse, son courage et sa belle prestance en faisaient le premier des Parthes de son temps. « Alors âgé de trente ans à peine, ajoute Plutarque, il jouissait d'un grand renom de prudence et de pénétration. C'est par là surtout qu'il eut raison de Crassus, qui par sa présomption et son orgueil d'abord, puis par sa crainte et ses revers se laissa si bien prendre aux pièges [2]. » L'auteur des « Vies parallèles » se montre aussi bien renseigné sur les péripéties des journées tragiques du 9 au 12 juin 53 que sur les acteurs qui s'y rencontrèrent. Il eut en mains le récit détaillé d'un Grec, pense-t-on, domicilié en Orient, prévenu ni en faveur des Parthes, ni en faveur des Romains. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce compte rendu vivant de la défaite attachée au nom de Carrhes, l'antique Harran de Mésopotamie, défaite qui coûta à la République les aigles de 7 légions, 10.000 prisonniers et 20.000 morts. Crassus avait vu la tête de son fils Publius promenée au bout d'une pique. A son tour, tombé au pouvoir de l'ennemi, il est décapité. Sa tête est portée à Orodès qui fêtait l'alliance de sa famille avec celle d'Artabaze, roi d'Arménie, froissé naguère par Crassus. On est en train de jouer les Bacchantes d'Euripide, car les grands d'Arménie et de Parthie seraient, dit-on, très versés dans la littérature grecque; un acteur, Jason de Tralles s'empare du sanglant trophée, et la tête du triumvir sert à corser la situation dramatique d'Agavé présentant au chœur la tête de Penthée [3].

Ainsi trouvaient à se satisfaire les haines combinées d'un Trallien dont le pays souffrait encore des exactions du publicain Falcidius,

1. *BJ.*, I, 179. *Antiq.*, XIV, 105-109, où Josèphe ajoute une légende haggadique touchant une poutre d'or livrée à Crassus par un prêtre, Eléazar, préposé à la garde des rideaux ou tentures du sanctuaire. Orose VI, 13, 1 [a]. Carcopino évalue les 10.000 talents à 270 millions de francs environ.

2. Plutarque, *Crassus*, 21.

3. *Ibid.*, 22-33.

d'un Arménien et d'un Parthe qui se souvenaient des insolences d'un Pompée, d'humiliations récentes et enfin d'une invasion injustifiée voulue par le triumvirat en dépit de l'opposition de nombreux optimates qui prévoyaient l'incertitude du succès et la faute politique irréparable consistant à s'aliéner à jamais une nation qui détenait les routes commerciales de l'Orient et serait toujours prête à barrer de ce côté la route au Romain et à secourir les peuples subjugués fatigués de son joug [1].

IV. — Cassius Longinus (53-51).

Le désastre de Carrhes aurait eu une plus vaste étendue et des conséquences encore plus fâcheuses si le questeur de l'armée, Cassius Longinus, n'avait eu la précaution de se retirer à l'ouest de l'Euphrate pour y regrouper les débris des légions dispersées et organiser la défense de la province de Syrie. Par le fait de la mort du gouverneur, cet officier le remplaçait à la tête de la province comme *quaestor pro praetore* en attendant les décisions du Sénat [2]. Cassius, homme de conseil et d'initiative, avait vu Crassus négliger ses avis, au grand préjudice de la campagne. Seul, il réussit à empêcher l'occupation de la Syrie par les vainqueurs de Carrhes privés, il est vrai, de la direction de Suréna que la jalousie d'Orodès avait supprimé.

En 52, il n'eut pas de peine à refouler une colonne parthe venue en reconnaissance sur le territoire syrien [3], ce qui lui permit de faire face à un soulèvement des Juifs qui avaient profité de la défaite romaine pour se fortifier en Galilée. Descendu à Tyr, Cassius marcha sur Tarichées, ville des bords du lac de Gennésareth, y captura 30.000 juifs qu'il réduisit en esclavage et mit à mort Peitholaos, le successeur d'Aristobule comme chef de la rébellion. Ces mesures furent prises à l'instigation d'Antipater, usant de son grand crédit auprès du gouverneur. Celui-ci imposa au fils d'Aristobule, Alexandre, un traité par lequel ce prince inquiet s'engageait à se tenir tranquille [4]. Cassius sentait le besoin d'avoir derrière lui une province pacifiée alors que les Parthes préparaient une attaque de grande envergure. En 51, sous la conduite

1. Dion Cassius, XL, 16, 3; 17, 3-18, 5; 20, 4-25, 4; 27, 3. Tarn, *op. cit.*, 611 s. Tous les historiens sont d'avis que les Parthes n'étaient pas une menace pour Rome et que satisfaits de la frontière de l'Euphrate, ils auraient volontiers facilité le transit entre l'Extrême-Orient et les provinces romaines. Mais l'avidité de Crassus et de ses semblables ne se résignaient pas à un partage avec l'étranger. Capitalistes et publicains veillaient à la curée.

2. Lécrivain, art. *Quaestor*,. *Diction. des Antiq.*, IV, 798.

3. Dion Cassius, XL, 25, 4.

4. *BJ.*, I, 180. *Antiq.*, XIV, 119-121.

d'Osacès, commandant au nom du jeune Pacoros, fils d'Orodès, l'ennemi arriva sous les murs d'Antioche, avec l'espoir de soumettre tout le pays : les Romains, pensait-il, dépourvus de forces capables de combattre, auraient contre eux des populations excédées de leur despotisme et prêtes à accueillir des voisins liés avec elles par une communauté de mœurs et d'intérêts.

Mais la résistance de la capitale fut telle que les Parthes durent se replier sur Antigoneia où la nature des lieux hérissée de difficultés aida Cassius à repousser l'envahisseur [1]. Par quel stratagème le propréteur déconfit la redoutable cavalerie d'Osacès qui fut blessé à mort, Frontin le raconte dans son traité [2]. A diverses reprises Cicéron s'est plu à louer un succès qui met du baume sur son patriotisme ulcéré par « l'immense calamité qu'éprouva récemment le peuple romain [3] ». Cassius reprit le chemin de Rome à l'automne de l'an 51. Sept ans plus tard, après le meurtre de Jules César auquel il prit une part importante, il reviendra prendre de nouveau le gouvernement de la Syrie.

V. — Calpurnius Bibulus (51-50).

Calpurnius Bibulus, le successeur de Cassius, avait été le collègue de Jules César dans le consulat de 59, sans partager ses vues ambitieuses. Dès son arrivée à Antioche il se trouva en butte à l'hostilité des Parthes toujours décidés à exploiter leur victoire de Carrhes. C'est ce que laisse entendre la correspondance de Cicéron qui gérait en ce temps-là la province voisine, la Cilicie [4]. Il fut assez habile pour semer la discorde chez les ennemis en se servant de la rancune d'un satrape contre Orodès à qui il s'agissait de rendre suspect son propre fils, Pacoros. Quoi qu'il en soit, les Parthes tinrent Bibulus comme assiégé durant tout son proconsulat derrière les murs très forts de sa capitale abondamment pourvue [5]. Quand l'ennemi eut repassé l'Euphrate en juillet 50, aucun traité n'était encore intervenu et la guerre civile prête à gagner l'Orient allait ajourner la vengeance des

1. Dion Cassius, XL, 28-29.

2. *Stratagematon*, II, 5, 35.

3. *Ad Attic.*, V, 20; *ad fam.*, II, 10, 2; XV, 14, 3. *Philippic.* XI, 35 (14) : *tanti Tyrii Cassium faciunt, tantum ejus in Syria nomen atque Phœnice est... Magnas ille res gessit ant Bibuli, summi viri, adventum, cum Parthorum nobilissimos duces, maximas copias fudit Syriamque inmani Parthorum impetu liberavit.* Froehlich, *PW.*, III, 1727 s.

4. *Ad Attic.*, 4, V, 18 : les Parthes en Cyrrhestique, *quae Syriae pars proxima est provinciæ meæ.* 20 : arrivée de Bibulus.

5. Dion Cassius, XL, 30, automne de 51. Cicéron *ad fam.*, XII 19. Münzer, *PW.* III, 1369. César, *B. Civ.*, III, 31 : *Bibulum in obsidione habuerant.*

Romains. Aussi les aigles de Cassius devaient-elles rester trente ans encore prisonnières au pouvoir des Parthes.

Bibulus, destiné à se rendre célèbre par sa négligence comme amiral de la flotte de Pompée en guerre avec César [1], quitta vers la fin de l'an 50 la Syrie qu'il avait confiée à un nommé Veiento [2].

1. Cicéron, *ad Attic.*, VI, 1, 13, compte Bibulus parmi les gouverneurs honnêtes.
2. *Ad Attic.*, VII, 3, 5. César, *B. Civ.*, III, 7-8.

CHAPITRE II

AU TEMPS DE L'HÉGÉMONIE DE JULES CÉSAR (48-44).

La disparition de Crassus en 53 laissait en face l'un de l'autre les deux survivants du triumvirat, César et Pompée, possédés de la même soif du pouvoir et persuadés dans leur for intérieur que le triumvirat n'était au fond qu'un moyen de transition pour arriver à la monarchie. La mort de Julie en 54 avait rompu le lien familial qui unissait Pompée comme gendre à César. Au lieu de le renouer, comme le souhaitait le proconsul des Gaules, Pompée prit la liberté de s'unir à Cornélie, veuve de P. Crassus, fille de Q. Metellus Scipion, adversaire déclaré de César, et cela en 52, année où grâce à l'appui du parti sénatorial Pompée, nommé consul unique, était devenu en fait maître de Rome. Il s'associa son beau-père les cinq derniers mois de l'année. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de la procédure imaginée pour réduire à l'impuissance César dont on redoutait les projets ambitieux. Les histoires générales nous décrivent les négociations poursuivies entre les partis et les concessions présentées par César à condition qu'elles ne favoriseraient pas son rival. Au bout des deux années 51 et 50 on en vint à l'ultimatum. Q. Métellus Scipion, au début de 49, proposait au Sénat que César fût déclaré ennemi public s'il ne résignait pas son commandement le 1er mars. Après le vote de la proposition, les deux tribuns de la plèbe, Antoine et Cassius, menacés par les Pompéiens pour avoir opposé leur veto, rejoignent César à Ravenne et le mettent au courant. Le Sénat proclame l'état de siège; les consuls et Pompée appellent l'Italie aux armes. C'est alors que César franchit le Rubicon, limite de sa province [1].

1. P. Fabre, Introduction à la « Guerre Civile » de César (coll. Budé), v-xi (1936). Carcopino, *Hist. rom.*, II, chap. xvii : *L'ascension de César ;* chap. xviii, 3 : *La rupture du triumvirat.*

I. — La Syrie a Pharsale avec Metellus Scipion.

Entre autres sénatus-consultes favorables aux Pompéiens, César avait appris son remplacement au proconsulat des Gaules par L. Domitius Ahenobarbus, beau-frère de Caton, et la nomination de Q. Cæcilius Métellus Pius Scipion, beau-père de Pompée, au gouvernement de la province proconsulaire de Syrie [1]. A son entrée dans Rome, le nouveau maître de l'Italie put constater la fuite de Pompée et des optimates de son parti en quête d'un refuge au delà de l'Adriatique, à Durazzo. Il trouva un allié naturel dans l'ex-roi juif, Aristobule, maintenu en captivité depuis 63 et prêt à se venger des rigueurs dont il avait été l'objet de la part des Pompéiens. Ce ressentiment et ses aptitudes militaires en faisaient un instrument apte à gagner à la cause de César la Syrie avec la Judée. Le maître lui confia deux légions et l'envoya dans son pays. Mais les partisans de Pompée dissimulés dans la ville arrêtèrent l'exécution du projet en empoisonnant Aristobule. De son côté, averti du plan de son adversaire, Pompée manda à son beau-père installé à Antioche de mettre à mort le fils d'Aristobule, Alexandre, coupable de plusieurs actes d'insubordination. Métellus Scipion le fit décapiter.

La veuve d'Aristobule avec ses deux filles et son dernier fils, Antigone, vivait à Ascalon, à l'abri des atteintes d'Antipater et d'Hyrcan II, mais non de la misère. Ptolémée, fils de Mennaios, roi de Chalcis, dans l'Antiliban, recueillit cette famille et finit par épouser Alexandra, l'une des filles, qu'il enleva à son fils Philippion à la faveur d'un crime [2].

A la fin de l'année 49, après les opérations en Espagne et le siège de Marseille, tout l'Occident, sauf l'Afrique, était aux mains de César, maître de Rome. Mais l'Orient et ses ressources considérables permettaient à Pompée d'affronter avec confiance encore la suite de la lutte. Briser l'encerclement de César à Dyrrachium aurait été un plein succès si une telle action n'avait eu pour résultat de se mettre à découvert en rase campagne comme le désirait le dictateur. La fortune qui passa la mer avec César seconda son génie en Thessalie dans les champs de Pharsale, le 9 août 48, tandis qu'en épousant la veuve d'un Crassus, Pompée, croyait-on, avait attiré sur lui le mauvais sort attaché à ce nom.

Dans cette bataille qui ouvrait à César les portes de l'Orient, Scipion

1. César, *B. Civ.*, I, 6.
2. *Antiq.*, XIV, 123-125. *BJ.*, I, 183-186. Dion Cassius, XLI, 18.

joua un rôle important, traité par son gendre en général en chef. C'était là un théâtre plus digne de son ambition que l'Amanus où pour avoir subi quelques échecs, écrit en souriant César, il s'était néanmoins décoré du titre d'*imperator*. La Syrie acheta chèrement l'honneur de soutenir la cause de Pompée; cités et dynastes étaient frappés d'énormes contributions; en plus des arrérages de deux années qui n'avaient pas été payés, les publicains de la province durent verser à titre d'avance la somme due pour l'année suivante; une levée de cavaliers fut ordonnée dans toute la Syrie. Au risque de laisser derrière lui une frontière ouverte aux Parthes, Scipion emmena ses deux légions et sa cavalerie à Pergame attendre la belle saison pour apporter à Pompée du renfort au moment opportun [1]. Après le désastre de Pharsale où il commandait le centre des Pompéiens, le proconsul de Syrie s'enfuit à Corcyre et de là en Afrique où il devint généralissime des forces pompéiennes jusqu'à leur défaite en 46, suivie de son suicide à Hippone [2].

II. — L'Orient abandonne Pompée.

La cause de César était celle des dieux, la cause de Pompée une cause maudite, c'est ce que proclamait à l'esprit des Orientaux la décision de Pharsale qui ébranla la fidélité de nombreux Romains. Ainsi, l'ex-gouverneur de la province syrienne, Cassius Longinus, guerroyant vers les côtes de Sicile et de Calabre à la tête des escadres pompéiennes de Syrie, de Phénicie et de Cilicie, se rangea du côté de César à la nouvelle de sa victoire en Thessalie. A Pompée errant sur mer en quête d'un asile la Syrie ferme ses portes, l'Égypte offre la dernière escale, celle de la mort. En effet lorsque poursuivi par César, le vaincu de Pharsale gagne Cypre après la Cilicie, il apprend que les habitants d'Antioche et les négociants romains fixés parmi eux ont pris les armes d'un commun accord pour lui interdire l'accès de la ville ainsi qu'à ses partisans réfugiés dans le voisinage. Rhodes agit de même à l'égard du consulaire Lentulus, violent adversaire de César [3]. Au souvenir des bonnes relations qui l'ont uni à Ptolémée Aulète, Pompée espère trouver à Alexandrie l'accueil qu'il sollicite pour lui-même et les deux mille hommes qui l'accompagnent. Naguère encore son fils Cnæus ne commandait-il pas la flotte égyptienne, et

1. César, *B. Civ.*, III, 31. L'auteur raille l'arrivée de Scipion en Thessalie plus sensationnelle qu'elle ne le méritait (36). Ses opérations, 36-38, 57, 82, 83. Le bilan de Pharsale, 99.
2. Münzer, *PW.*, III, 1228.
3. César, *B. Civ.*, III, 101,7-104.

le blé d'Égypte n'avait-il pas copieusement alimenté les soldats du grand Pompée? La malechance voulut qu'à ce moment le pouvoir traversât une crise et qu'une guerre sévît entre les deux héritiers d'Aulète mort en 51. D'après le testament de ce roi, sa fille, la fameuse Cléopâtre, VIe du nom, devait régner avec son frère. En 48, ce dernier, âgé seulement de treize ans, vivait sous la tutelle de trois régents, Potheinos, Théodotos et Achillas, décidés à écarter des affaires la sœur de Ptolémée XIV, dont les initiatives politiques gênaient leur ambition. Gagner les confins de la Palestine en vue de recruter des mercenaires qui lui ouvrissent le chemin de la capitale témoigne déjà chez cette reine de vingt ans la volonté de gouverner dont firent preuve maintes princesses de la maison des Lagides. C'est pour lui barrer la route du retour que les trois régents étaient venus camper avec le roi et son armée en avant de Péluse, près du Casion (le monticule du Casius), en vue de leurs vaisseaux de guerre. Là même, par une laiteuse matinée de septembre, ils voient approcher la flottille de Pompée. Que faire? Rejeter ou accueillir le fugitif? La cour se réunit, les conseillers discutent. Lucain a rendu en traits incisifs l'argumentation de Potheinos qui exprime la pensée d'un grand nombre de contemporains : La fidélité ne nous engage à rien; elle est même répréhensible quand elle s'attache à ceux que la fortune abandonne, car le parti des dieux et des destins, c'est celui des heureux. En recevant *Magnus* en Égypte, le jeune roi paraît abdiquer. Si le sceptre le fatigue, qu'il le cède plutôt à cette sœur qu'il a condamnée. Avant tout, défendons l'Égypte contre les armes latines.

Aegyptum certe Latiis tueamur ab armis.

Folie que de se raccrocher à cette épave, rejetée du monde, cherchant une nation avec qui s'enfoncer! Pourquoi ce proscrit qui a ruiné les rois et plongé les nations dans le sang, viendrait-il faire rejaillir sur l'Égypte, qui vit tranquille et isolée, la souillure d'une guerre criminelle et rendre nos campagnes suspectes au vainqueur? Le vaincu est condamné d'avance : eût-il été César? le fer l'aurait encore moins épargné. Les Alexandrins n'ont pas adhéré à Pompée lorsqu'il était heureux. On ne peut donc leur faire un crime de l'abandonner dans le malheur ni reprocher au roi de le sacrifier au vainqueur et à la paix de l'Égypte et du monde [1].

Aux parlementaires envoyés au camp royal, le roi et son entourage firent savoir que l'hospitalité était offerte au fugitif, mais que la

1. *Pharsale, lib.* VIII, 485-535.

trirème qui le porte ne pouvant accoster à cause du peu de profondeur de la mer dans ce mouillage rempli de sable, on irait à bord avec une barque de pêcheur. La distance était longue de la trirème au rivage, et Pompée eut le temps de pressentir à l'attitude des officiers venus avec Achillas le sort qui l'attendait. Au moment en effet où, prenant la main de son affranchi Philippe, il se levait pour débarquer, le tribun militaire L. Septimius lui passa son épée à travers le corps, puis le centurion Salvius et Achillas l'égyptien l'achevèrent avec leur coutelas. Quand le jeune Ptolémée et la foule eurent repu leur curiosité du spectacle de ce cadavre nu et décapité jeté sur la grève, l'affranchi Philippe le brûla sur un bûcher formé des débris d'une embarcation échouée et dès lors la sépulture du grand Pompée fut inséparablement liée au nom du Casion, étape bien connue des itinéraires entre la Palestine et l'Égypte [1].

A Jérusalem, l'auteur des « Psaumes de Salomon » accueillait avec transport la nouvelle de la mort du *Dragon* poignardé sur les confins de l'Égypte, anéanti plus que le dernier des hommes sur terre et sur mer, cadavre roulé par les flots dans une ignominie complète. Faisant allusion à son surnom de *Magnus*, il lui reprochait de n'avoir pas reconnu que Dieu seul était grand. Le psalmiste pharisien gardait encore dans sa mémoire ce qui avait eu lieu à Jérusalem quinze ans auparavant [2].

III. — César en Orient.

1. Secours prêtés à César pendant la guerre alexandrine.

Quelques jours après la mort de Pompée, César arrivait à Alexandrie avec 3.200 hommes et 800 cavaliers. L'un des régents, Théodotos, lui apporta la tête et l'anneau de son rival. Rassuré de ce côté-là, le dictateur crut qu'en dépit du petit nombre de ses hommes il pouvait jouer au maître de l'Égypte. Il s'aperçut bientôt que, s'ils étaient débarrassés de Pompée, les Alexandrins ne pensaient aucunement se donner à César. Quant à la réintégration de Cléopâtre, son œuvre de prédilection, elle avait soulevé contre lui le parti de la cour. C'est

1. *Ibid.*, 536. Plutarque, *Pompée*, 78-80. Sur le Casion et la côte entre ce point et Péluse voir *RB.*, 1940, 232-238 et pl. VII, 1939, p. 212.

2. Ps. 2, 29-33, éd. Vitèau, p. 265. Cicéron écrivait à Atticus (XI, 6, 5) le 4 des cal. de Déc. 706 (48) : *De Pompei exitu mihi dubium numquam fuit. Tanta enim desperatio rerum eius omnium regum et populorum animos occuparat, ut, quocumque venisset, hoc putarem futurum. Non possum eius casum non dolere; hominem enim integrum et castum et gravem cognovi.*

alors qu'éclate la Guerre Alexandrine qui allait durer d'octobre 48 à mars 47. De Péluse, Achillas marche sur Alexandrie à la tête de 2.000 cavaliers et de 20.000 hommes de pied parmi lesquels figurent les vétérans Gabiniens profondément égyptianisés. La flotte alexandrine est incendiée, César assiégé dans le quartier du Palais, Potheinos et Achillas sont mis à mort, mais remplacés par l'eunuque Ganymède, officier plein de ressources. Du théâtre aménagé en citadelle, César veillait à n'être pas bloqué du côté de la mer en attendant les renforts et le ravitaillement demandés à la Crète, à Rhodes, à la Cilicie, à la Syrie, à l'Arabie [1].

Il était inévitable que la Palestine fût mêlée à cette affaire, du moment qu'Antipater, avec son flair opportuniste jamais en défaut, avait, dès la nouvelle de la mort de Pompée, embrassé le parti de César, revirement d'autant plus facile que les Juifs de toute nuance saluaient dans le dictateur un homme favorable à leur nation et le vengeur de Jérusalem profanée par son malheureux adversaire. Des prodiges, disait-on, laissaient présager que Pharsale aurait sa répercussion en Syrie. Le jour même de la bataille, à Ptolémaïs comme à Antioche on avait entendu par deux fois la clameur d'une armée et le son des trompettes de façon si formidable qu'on vit courir de tous côtés sur les remparts la cité en armes [2].

Aux demandes de secours lancées dès le début de sa rupture avec les Alexandrins, par César entouré d'une multitude d'ennemis, Domitius Calvinus avait répondu en envoyant une de ses légions d'Asie, la 37e, qui arriva par mer à destination malgré les difficultés du débarquement. César dut attendre plus longtemps la venue du renfort qu'il avait ordonné à son ami Mithridate de Pergame de lever en Cilicie et en Syrie [3]. Malgré sa promptitude et la bonne volonté des cités, il avait fallu au prince assez de temps pour réunir leurs contingents et les acheminer vers Ascalon par terre et par mer, une flotte, suivant l'usage, rangeant la côte pour assurer le transport des armes, des machines et des vivres [4]. Cette participation de la marine explique

1. Source principale *B. Alex.* (*De bello Alexandrino*, rapport d'un officier témoin des faits) à compléter par Dion Cassius XLII, 7-44, Plutarque, *César*, 48 s., Appien, *Guerres civiles*, II, 84-90, Josèphe, *BJ.*, I, 187-194; *Antiq.*, XIV, 127-139. Pour les ouvrages de seconde main voir Carcopino, *Hist., rom.*, II, 819 note. On trouvera dans Graindor, *La guerre d'Alexandrie* l'exposé le plus complet et le plus récent de cet épisode de la guerre civile appartenant au *Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres* (7e fasc.) Le Caire, 1931.

2. César, *B. Civ.*, III, 105.

3. *B. Alex.*, 26, 1. Strabon, XIII, p. 623, fait l'éloge de ce prince, fils de Ménodotos et d'une princesse galate.

4. Dion Cassius, XLII, 41, 3. Voir *RB.*, 1939, 219, 232.

la préférence donnée à la ville d'Ascalon sur Gaza comme lieu de concentration.

Jugeant son armée insuffisante pour affronter l'assaut de Péluse que le régent Achillas avait munie d'une forte garnison, Mithridate ne veut pas quitter Ascalon avant que les renforts arabes et juifs aient rallié ce port. Antipater se multiplie afin de contenter le chef de l'expédition : Jamblique, dynaste d'Émèse et d'Aréthuse, son fils Ptolémée, Tholomaios, fils de Soæmos, dynaste ituréen du Liban, amènent leur détachement, Malichos, roi des Nabatéens, envoie les cavaliers que César lui a demandés. Antipater entraîne avec lui 3.000 Juifs et le grand prêtre Hyrcan [1]. Tout ce monde, uni dans une même haine envers la mémoire de Pompée et de ses légats, subit l'attraction du vainqueur de Pharsale dont il espère des faveurs. A la fin de février 47, l'armée et la flotte du Pergaménien arrivaient devant Péluse et, par un stratagème, tournaient les obstacles imaginés en vue de rendre impénétrable la branche pélusiaque du Nil. Antipater acheva la conquête de la place en ouvrant une brèche dans le rempart. La connaissance des lieux qu'il avait acquise au cours de la campagne de Gabinius en 56, donnait à l'épimélète de Judée une grosse importance. En remontant le côté oriental du Delta jusqu'à sa pointe sud, le corps expéditionnaire atteignit le territoire d'Onias vers Léontopolis. Les colons juifs ayant fait mine de l'arrêter finirent par se rendre aux bonnes raisons du grand prêtre Hyrcan et de son vizir; ceux de Memphis les imitèrent ainsi que tout le pays situé sur la marge occidentale du Delta que Mithridate descendit jusqu'au lieu nommé « Camp des Juifs », probablement vers Schedia où se produisit le premier choc avec l'armée égyptienne. L'engagement s'annonçait comme fatal au Pergaménien lorsque le sang froid de l'Iduméen le tira d'affaire. Celui-ci trouva dans la suite des opérations que couronna la victoire du Nil, due à la jonction hardie des troupes de César avec le camp de Mithridate, l'occasion de recevoir de nobles blessures et des missions périlleuses qui attirèrent sur sa personne l'attention du vainqueur [2].

Le 27 mars 47, César avait l'Égypte à sa merci. A Ptolémée XIV,

1. D'après le texte d'*Antiq.*, XIV, 129-130 rétabli par GRAINDOR, *op. cit.*, 127 s. Cf. *B. Alex.*, 1, 1. *Bello Alexandrino conflato Caesar Rhodo, atque ex Syria Ciliciaque omnem classem arcessit; Creta sagittarios, equites ab rege Nabataeorum Malcho evocat; tormenta undique conquiri et frumentum mitti, auxilia adduci jubet.* Voir dans Th. REINACH, *Textes gr. et rom. relatifs au Judaïsme*, p. 77, le texte d'Hypsicratès d'Amisos sur la participation d'Antipater et d'Hyrcan à la campagne de 47.

2. *B.* 26-31. *B. Alex.* 26-31; *Antiq.* XIV, 127-136. *BJ.*, I, 187-193. D. CASSIUS, XLII, 41, 1-3.

noyé dans le fleuve au cours de la débâcle de son armée, il donna pour successeur son frère puîné, Ptolémée XV, âgé d'une dizaine d'années dont Cléopâtre devint l'épouse. On sait qu'au bout de six mois d'inquiétudes, de périls et de luttes où sa témérité l'avait mis à deux doigts de sa perte, le dictateur s'offrit deux bons mois de délassement sur le Nil en compagnie de la reine et d'une suite nombreuse. Au cours de ce voyage qui fit tant jaser à l'époque, le héros avait l'esprit assez ouvert pour ne pas se désintéresser des merveilles qu'offrait à sa vue le royaume des Pharaons qu'il voulut remonter au delà de la première cataracte, jusqu'à la frontière de l'Éthiopie. A son retour à la ville d'Alexandrie il confie la garde des souverains et de leur royaume à trois légions qui ne le lâcheront plus. Il le fallait vu l'impopularité qu'aux yeux de beaucoup d'indigènes leur valait l'amitié du Romain. Fidèles à cette amitié, il allait de la dignité de l'autorité romaine et de la tranquillité publique de leur garantir la protection des troupes; infidèles, il était au pouvoir de ces mêmes troupes de les remettre en bonne voie [1].

En prolongeant son séjour en Égypte, César faisait le jeu des Pompéiens qui reformaient leurs rangs en Afrique et en Espagne; il permettait à Pharnace de reconstituer le grand royaume du Pont à la faveur de sa victoire sur Domitius Calvinus et avec des procédés humiliants pour la grandeur de Rome. C'en était trop. César commença par le plus proche. Ayant pris la mer à Alexandrie le 25 juin avec les vétérans de la VI[e] légion, il était à Antioche le 13 juillet, entrait le 18 en Cilicie, où il dictait ses volontés aux délégués des villes, puis réglait diverses questions en Cappadoce et en Galatie tandis qu'autour de lui s'agglomérait une nouvelle armée. Vers la fin juillet il pénètre dans le Pont, cinq jours après, le 2 août, il écrase à Zéla Pharnace qui fuit vers la Crimée où il tombe sous les coups de son beau-frère Asandros. C'est alors que César résume la campagne en ces trois mots fameux « *Veni, vidi, vici* » [2].

2. Mesures administratives de J. César en Syrie. Antipater nommé épitropos.

Il n'y a pas à épiloguer sur la nécessité de ce foudroyant succès pour asseoir le prestige de César en Orient, succès qui venait à point pour sanctionner les diverses mesures qu'il avait prises pendant son court séjour en Syrie et dont notre histoire réclame la mention.

1. *B. Alex.*, 32. Sur le voyage de César voir CARCOPINO, *op. cit.*, 879 note 189.
2. Nous suivons la chronologie établie par Graindor et adoptée par Carcopino.

Arrivé au chef-lieu de la province, César commençait par distribuer des honneurs et des récompenses aux particuliers et aux villes qui s'étaient signalés à son service; prenant ensuite connaissance des vieilles contestations il les dirimait; quant aux rois, tyrans, dynastes voisins de la province qui accouraient tous auprès de lui, il les prenait sous sa protection s'ils s'engageaient à défendre la province et les renvoyaient avec le titre d'amis de César et du peuple romain[1]. Maintes cités syriennes gratifiées alors de privilèges adoptèrent en reconnaissance l'ère césarienne avec 47 pour époque. Telles furent Antioche, Gabala, Laodicée, Ptolémaïs. Des monnaies autonomes de cette dernière ville avec la légende « des Antiochiens de Ptolémaïs » renouvelée du temps d'Antiochos Épiphane, portent encore en 52 après J.-C. l'an 99 de l'ère de César. On possède également datées d'après la même ère des monnaies « des Ptoléméens, *hiéras asylou* » au type de la Tyché appuyée sur un gouvernail et des monnaies « d'Akè » au type de Persée tenant la harpè et la tête de la Méduse[2].

Non content d'oublier l'attachement d'Antipater à Pompée vivant, César combla de faveurs l'épimélète en l'honorant du titre de citoyen romain et de l'exemption d'impôts et, pour lui complaire, confirma Hyrcan dans sa charge de grand prêtre[3]. C'est en vain que le prétendant asmonéen, Antigone, essaya de se mettre au travers en évoquant le souvenir de son père et de son frère victimes de Pompée et en accusant Antipater et Hyrcan d'avoir chassé de leur patrie les descendants des rois de Judée, accablé le peuple d'injustices, aidé César en Égypte uniquement pour se faire pardonner leur amitié envers Pompée et par crainte de voir renaître de vieilles querelles[4]. Antipater n'eut pas de peine à confondre son adversaire animé du même esprit de sédition que son père Aristobule, ennemi déclaré des Romains. C'est afin de poursuivre la même lutte qu'Antigone revendiquait le pouvoir, et dans un mouvement théâtral, Antipater exhibait les cicatrices des nombreuses blessures qu'il venait de recevoir en Égypte au service de César.

Obtenant un résultat opposé à celui qu'il cherchait, le plaignant contribua à l'ascension de l'Iduméen. Après l'audition de ce débat, César ajouta à la grande prêtrise d'Hyrcan à perpétuité dans sa descendance la dignité d'ethnarque également héréditaire et nomma Anti-

1. *B. Alex.*, 65, 4.
2. ROUVIER, *Numism. des villes de la Phénicie* (197-213).
3. *Antiq.*, XIV, 137. *BJ.*, I, 194. SCHUERER, I[5], 344 et n. 20.
4. Ces *vieilles querelles* de *BJ.*, I, 196 appartiennent à ces *veteres controversiae* dont César voulait connaître d'après *B. Alex.*, 65, 4.

pater procurateur de toute la Judée, l'autorisant à relever les murs de Jérusalem qui depuis Pompée gisaient abattus. Satisfait de cette solution qu'il avait lui-même sollicitée, Antipater accompagna le dictateur jusqu'au port de Séleucie où la flotte qui l'avait amené leva l'ancre le 18 juillet 47 à destination de la Cilicie [1].

Le nouveau procurateur pouvait rentrer à Jérusalem le cœur léger, confiant dans la réalisation des décisions dictatoriales portées à la connaissance du grand public par des copies du décret de Jules César envoyées à Rome au Capitole, à Sidon, à Tyr, à Ascalon, où gravées en grec et en latin sur plaque de bronze, elles seront exposées dans les temples. D'autres copies atteindront les trésoriers et les gouverneurs des autres cités [2].

En établissant les droits d'Hyrcan à l'ethnarchie, la charte julienne ruinait la constitution oligarchique de Gabinius, rendait au grand prêtre l'autorité civile sur tout le peuple et conférait par conséquent au procurateur de l'ethnarque avec le titre d'*épitropos* une estampille officielle qui le mettait à l'abri de l'arbitraire de son chef et des contestations de ses ennemis. Sous ce masque de vice-ethnarque, Antipater s'assurait plus que jamais de la direction des affaires intérieures et des relations avec le dehors [3].

Comme il était impossible au dictateur, aiguillonné par l'insolence de Pharnace, de prolonger son séjour à Antioche, il confia le soin de veiller à l'exécution de ses décrets et au maintien du bon ordre à son parent et ami Sextus César qui reçut en même temps le commandement de la légion de Syrie [4]. Assuré de la sympathie du nouveau gouverneur, Antipater se hâta de reconstruire les murs de Jérusalem, privilège dénotant une certaine autonomie chez l'ethnarque dont cette ville était la capitale [5]. En des jours si troublés, l'opportunité d'un tel travail n'échappait point à un esprit perspicace. Vers le même

1. *Antiq.*, XIV, 140-144. *BJ.*, I, 195-201.

2. *Antiq.*, XIV, 190-199. Schuerer, *op. cit.*, 345 et n. 21 a rassemblé la bibliographie concernant les décrets émanant de César. Celui qui nous occupe est daté par le fait même que César s'intitule imperator, grand pontife, dictateur pour la seconde fois.

3. Wilcken, *PW.*, I, 2511. Voir dans Juster, *Les Juifs dans l'empire romain*, I, 138-140, l'agencement des divers fragments du décret de César de 47 auquel est rattaché le sénatus-consulte d'*Antiq.*, XIV, 145-148 daté des ides de décembre 47 qui aurait été rendu sur les instructions de César adressées à Rome.

4. *B. Alex.*, 66, 1 : *Paucis diebus in ea provincia consumptis Sextum Caesarem amicum et necessarium suum legioni Syriaeque praeficit; ipse eadem classe qua venerat proficiscitur in Ciliciam.*

5. *Antiq.*, XIV, 156. On n'a pas encore réussi à expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi l'autorisation du relèvement des murs de Jérusalem figure encore dans un décret de l'an 44 (§ 200 s.). Schuerer, *op. cit.*, 346, n. 24. Juster, *op. cit.*, 140.

temps, dans la seconde moitié de l'an 47, paraissait un décret relatif au tribut annuel dû par les Juifs, sauf les années sabbatiques, au fisc romain pour l'ethnarchie de Jérusalem, excepté Jopè. Ce tribut en blé, comprenant le quart de ce qui aura été semé, devra être expédié à Sidon aux receveurs compétents. Tout contribuable aura à verser à Hyrcan et à ses descendants la dîme traditionnelle. Personne ne pourra lever sur le territoire juif des troupes auxiliaires ni exiger de contributions pour les quartiers d'hiver ou sous quelque autre prétexte [1].

Avec le sérieux qu'il apportait dans ses fonctions, Antipater fit une tournée dans le pays en vue de gagner les indociles au régime nouveau que les Romains, disait-il, ne souffriraient pas qu'on ébranlât. Il y avait beaucoup à gagner à vivre sous la houlette du bon Hyrcan dont les partisans jouissaient en toute sécurité de leurs biens. Tout en lui témoignant toujours une grande déférence, son procurateur le voyait de plus en plus incapable d'exercer une autorité quelconque; indolent et alourdi, un tel chef ne pouvait qu'entretenir les espoirs du parti d'Antigone et l'indifférence du sien. Sa conservation était nécessaire cependant puisque le peuple en général et le pouvoir suprême le reconnaissaient comme légitime détenteur de la plus haute dignité religieuse et civile du pays que le Judaïsme ne verrait pas passer sans une violente opposition sur les épaules d'un étranger. Antipater se résignait d'autant plus volontiers à garder le second rang qu'il savait par expérience que son cher grand prêtre et ethnarque dirait *Amen* à toutes ses propositions.

Aussi ne rencontra-t-il aucune objection de sa part lorsque, persuadé qu'il ne serait jamais mieux servi que par les siens, il fit de son aîné, Phasaël, un préfet de Jérusalem et confia la Galilée au second de ses fils, Hérode, qui atteignait alors sa vingt-sixième année.

3. Antipater et sa famille. — Les débuts d'Hérode.

Vers le début du règne d'Alexandra, Antipater avait contracté mariage avec l'une des femmes les plus distinguées de l'Arabie nommée Kypros, du nom de la fleur en grappe du henné, plus élégant en grec

1. *Antiq.*, XIV, 202-204. Bien qu'il ait un intitulé spécial, ce fragment complète la phrase finale du § 195 relative à l'armée. Quant aux clauses qui y règlent la situation financière de la Judée, Juster, p. 140, note que César par ce décret n'innove pas beaucoup, par rapport aux mesures de Pompée, et garde le système du fermage aux publicains. La suite du texte §§ 205-210 appartient à un S. C. de 44 dont il sera question en son lieu. Déjà en 49, les Juifs d'Asie Mineure avaient obtenu des décrets autorisant le libre exercice de leur culte et leur accordant l'exemption du service militaire. JUSTER, 142-145. Pour le droit de cité confirmé aux Juifs d'Alexandrie voir *C. Apion*, II, 4.

que sous la forme araméenne *Kufra* [1]. Si l'Arabie était son pays d'origine, on peut se demander si cette personne appartenait à la race iduméenne ou à la branche ismaélite des Nabatéens [2], ou plutôt à l'une de ces familles issues de l'union de l'envahisseur arabe avec le notable édomite demeuré à l'est de la Arabah [3]. Deux motifs nous inclinent vers cette dernière position : le mariage Antipater-Kypros fait valoir la considération dont le mari jouit parmi les Iduméens d'une part, et, d'autre part, le fait d'entrer comme gendre (διὰ τὴν ἐπιγαμβρίαν) dans la famille d'un notable du royaume d'Arabie concilie à Antipater la faveur du roi de ce pays qui veut bien devenir le protecteur de ses enfants aux périodes d'hostilité avec Aristobule [4]. A supposer que le père d'Antipater ait reçu la circoncision sous Jean Hyrcan, ses petits-fils pouvaient jouir des mêmes avantages que les Juifs de naissance d'après le Deutéronome 23,8 qui recommandait à ces derniers de ne pas avoir l'Iduméen en abomination parce qu'il était leur frère. Kypros donna le jour à quatre fils : Phasaël, Hérode, Joseph et Phéroras, et à une fille, Salomé [5]. De tous ces enfants, Hérode seul reçut un nom grec comme prédestiné à verser dans l'hellénisme. Le nom de Phasaël imposé à l'aîné se lit sur des inscriptions découvertes en zone nabatéenne soit à Pétra et à Dhat Râs, soit en Trachonitide [6].

Dans l'administration de la capitale et de son territoire, Phasaël fit preuve d'une telle modération, d'un tel tact que le peuple sut

1. Sur la noblesse de cette plante à laquelle le Cantique (**1**, 14, **4**, 13) compare la bien-aimée voir LOEW, *Die Flora der Juden*, II, 218-225. ABEL, *Croisière...*, 140 s. La forme Kypros conservée parmi la descendance hérodienne est à préférer à la variante Kypris, nom poétique d'Aphrodite. Kypros est aussi un nom mythique inventé à propos des origines du vocable de l'île de Cypre.

2. A rapprocher de notre passage *Antiq.*, XIV, 121 ἄγεται γυναῖκα τῶν ἐπισήμων ἐξ Ἀραβίας du § 300 ἦγετο γυναῖκα δημότιν Δωρὶν ὄνομα ἐκ τοῦ ἔθνους. La tentative de WILLRICH, *Das Haus des Herodes*, 172, de transformer en juive Kypros manque de fondement.

3. GLUECK, *AASOR*, XVIII-XIX, p. 146. STRABON, XVI, 760, traduit cette fusion par cet aphorisme : Ναβαταῖοι δ'εἰσὶν οἱ Ἰδουμαῖοι.

4. *Antiq.*, XVI, 121 où nous préférons le texte καὶ πασά Ἰδουμαίοις παρ' ὧν (en parallélisme avec le παρ' αὐτῷ précédent) à la correction conjecturale de Niese. *BJ.*, I, 181, Hégésippe, XXII : *Is cognovit uxorem cui nomen Cypris splendidissimo inter Arabiae feminas loco ortam . et gratiam prae cœteris sibi regis Arabum conciliaverat, quia de locis Arabiæ uxoris acceptae prætendebat necessitudinem.* L. GINZBERG, *Jew. Encycl.*, I, 639. C'est pourquoi la légende juive refuse de regarder Hérode, fils de Kypros et d'Antipater même comme un demi-juif et l'appelle un philistin, membre d'une race impure. J. GUTTMANN, *Encycl. Judaica*, II, col. 954, admet l'origine nabatéenne de Kypros. Voir un exemple de ces mariages mixtes dans I Macc., **9**, 37.

5. *Antiq.*, XIV, 121. *BJ.*, I, 181.

6. *CIS.*, II, 354. *RAO.*, II, 378, *RB.*, 1938, 559 s. Sur Ἡρώδης pour Ἡρωίδης SCHUERER I, n. 20. ABEL, *Gramm. du grec bibl.*, p. 5.

apprécier les bienfaits de la tranquillité féconde qui en résultait. Hérode, de son côté, travaillait à la pacification du district nord où le terrorisme rendait inhabitables les confins de la Syrie. La tâche que lui avait confiée son père convenait à sa nature ardente et combattive. Si les événements n'avaient pas offert à ses jeunes années le loisir de la culture intellectuelle, lacune qu'il combla plus tard sous la direction du savant Nicolas de Damas, ils avaient favorisé ses aptitudes de cavalier et de chasseur aussi habile à lancer le javelot qu'à tirer de l'arc [1]. L'énergie de son caractère et son goût pour le commandement trouvèrent à s'exercer en donnant la chasse à des bandes galiléennes obéissant à un chef redoutable nommé Ézéchias. La mort de ce chef et de nombre de ses affidés valut au jeune vainqueur des concerts de louange de la part des Syriens et attira sur lui l'attention du gouverneur de Syrie, Sextus César.

Naturellement le prestige naissant des deux fils d'Antipater éveilla la jalousie des notables juifs avec d'autant plus de violence que le procurateur ne s'était pas gêné pour envoyer aux généraux romains en son propre nom une somme réunie par Hyrcan II à sa demande. Une délégation vint secouer le vieil ethnarque qui laissait tout faire à ce trio : « Ils ne sont plus, lui criaient-ils à l'oreille, ils ne sont plus les simples administrateurs (ἐπίτροποι), de tes affaires mais on les reconnaît ouvertement pour maîtres (δεσπόται). » On ouvrit même un procès contre Hérode pour avoir exécuté Ézéchias et les siens sans un verdict du Sanhédrin. Après avoir mis ordre aux affaires de Galilée, le prévenu se présenta au tribunal de Jérusalem escorté d'une garde, ce qui n'empêcha pas le conseiller Saméas de requérir contre lui la peine de mort. Hyrcan, à la présidence, se montrait fort perplexe, Sextus César exigeait l'acquittement et lui-même aimait Hérode comme un fils. Le biais est trouvé. Il ajourne la décision et envoie dire à l'inculpé de quitter la ville sans délai pour échapper au danger, car une absolution ne le mettrait pas à l'abri [2].

Hérode se retire à Damas et obtient à prix d'argent de Sextus César le gouvernement de la Cœlé-Syrie et de la Samarie, c'est-à-dire la Décapole et la Palestine centrale. Ainsi casé dans la hiérarchie romaine, il pense tout d'abord à tirer vengeance des sanhédrites de

1. *BJ.*, I, 429 s. Pour les études postérieures d'Hérode en philosophie, en rhétorique et son goût pour l'histoire, voir NICOLAS de DAMAS, fragm. 4. *FHG.*, III, 350 s. WILLRICH, *Das Haus des Herodes*, 109 et 113.

2. *Antiq.*, XIV, 158-177. *BJ.*, I, 203-212. On pense reconnaître sous une enveloppe cryptographique l'épisode du procès d'Hérode dans *Sanhédrin* 19 a d'après DERENBOURG. *Essai...*, 146 ss, *REJ.*, XXIV, 68.

Judée. Il marche sur Jérusalem à la tête d'une armée. Antipater a vite mesuré le fâcheux effet d'une telle imprudence : un coup brusque peut démolir le résultat d'une lente et sûre évolution. Il se précipite avec Phasaël au-devant du rebelle et parvient à l'apaiser au moyen de mille bonnes raisons. Hérode renonce à toute violence, satisfait d'avoir, en vue de ses secrets espoirs, montré au peuple qu'il était de taille à renverser les obstacles qui s'opposeraient à son ascension. Comme il s'est aperçu qu'il ne trouverait parmi les Juifs aucun appui solide, il a déjà fondé ses ambitions sur la faveur des Romains à l'imitation de son père, mais d'une façon plus déclarée et moins soucieuse des intérêts de ses proches et de ses voisins. A l'égard de Rome le réalisme d'Antipater sera sa voie : éviter de se lier irrévocablement à tel ou tel parti, les principes d'un Caton d'Utique n'obligeant en rien des Iduméens[1]. Hérode affine encore le flair dont son père a fait preuve dans les situations souvent inextricables de la guerre civile. Avec le second acte de cette lutte intestine qui va révolutionner l'Orient, le fils d'Antipater gardera comme son père dans la solidité du pouvoir romain, en dépit de toutes les apparences contraires, une confiance à toute épreuve.

L'épreuve commença dès 46 avec l'assassinat du gouverneur ami d'Hérode, Sextus César, perpétré par un pompéien nommé Caecilius Bassus qui réussit à s'emparer des fonctions et de l'armée de sa victime. Établi avec deux légions dans Apamée sur l'Oronte, secouru par le dynaste arabe Alchaudonios ou Alchaidamnos et par le fils du roi des Parthes, Pacoros, l'intrus soutenait encore, à l'automne 45, le blocus organisé autour de ses positions par les troupes césariennes que commandait Antistius Vetus. A ces troupes était venu se joindre le contingent envoyé par Antipater sous les ordres de ses deux fils. Bientôt après, Jules César faisait partir Statius Murcus pour la Syrie, auxquels vinrent s'ajouter trois autres légions amenées par Marcius Crispus, gouverneur de Bithynie. Un tel déploiement de forces se comprend si l'on songe que le but de Q. Caecilius Bassus était de soustraire la province de Syrie à l'obédience de César et qu'il s'était adjoint pour cela non seulement l'Arabe Alchaudonios mais les Parthes conduits par Pacoros en personne. Or la grande préoccupation du dictateur à cette époque était la préparation d'une expédition écrasante contre les Daces et les Parthes. Que ces derniers ne fussent pas les patrons de la province de Syrie, il y allait de l'honneur du nom romain. Il fallait que le chevalier Bassus fût possédé d'une haine

1. *Antiq.*, XIV, 178-184. *BJ.*, I, 214 s. Cf. *Antiq.*, XIV, 274. Otto, *PW.*, Suppl. II, 19.

politique aveugle pour avoir conçu à Tyr, où il s'était refugié après Pharsale, un plan que la mort de Pompée rendait vain. Le retour des choses voulut cependant que les intentions de cet ennemi de César reçussent leur accomplissement puisqu'il n'eut qu'à livrer Apamée et ses légions à Cassius pour mettre fin au siège lorsque ce meurtrier de César arriva en Syrie peu après les ides de mars pour se saisir du gouvernement de la province [1].

IV. — Faveurs de César aux Juifs.

Autour du bûcher funèbre de César, remarque Suétone, les Juifs se distinguèrent entre les étrangers domiciliés à Rome par l'assiduité et la profondeur de leur deuil [2]. Ils déploraient en effet la perte d'un protecteur qui avait consacré comme un droit leur association religieuse sur le pourtour d'à peu près toute la Méditerranée, resserré « spontanément les liens qui les unissaient en habilitant le grand prêtre de Jérusalem, promu par l'ethnarchie qu'il lui avait conférée au rang de représentant de leur race entière, d'abord à trancher, au nom de sa juridiction sacerdotale, les différends qui pourraient s'élever dans leur sein sur l'interprétation de leurs coutumes propres, ensuite à percevoir sur leurs membres aussi bien que sur les habitants de la Judée, la taxe exigible pour l'entretien du temple de Jérusalem [3] ». Peu de temps avant sa mort, le dictateur rendait un décret qui abolissait le système de fermage des impôts juifs à des publicains. Le 9 février 44, il produisait l'*oratio* introductoire d'un sénatus-consulte à l'occasion d'une ambassade envoyée à Rome par Hyrcan II pour solliciter de nouvelles faveurs. La ville de Jopè fut rendue aux Juifs qui la possédaient depuis le début de leur alliance avec les Romains, à charge de payer pour cette ville, à titre de droits d'exportation du port et du pays, 20,675 boisseaux de blé, prélevés sur les habitants, sauf aux années sabbatiques, et payables à Sidon. Quant aux territoires et aux villages de la plaine de Galilée possédés jadis par les Juifs et ceux dont les Séleucides ou Pompée avaient gratifié les dynastes locaux, ils reviendront en la possession d'Hyrcan et de ses successeurs. Le Sénat permettait à l'ethnarque et à ses envoyés

1. *Antiq.*, XIV, 268-270. *BJ.*, I, 216 s. Appien, *B. Civ.*, III, 77; IV, 58. Dion Cassius, XLVII, 26-27. *Liv. Epit.*, 114. Strabon, XVI, p. 752. *PW.*, III, 1198 s. I, 2558. Au sujet du projet de campagne contre les Parthes qui affola les ennemis de César et précipita sa mort, voir Carcopino, *op. cit.*, 995, 1007, 1059.

2. *Caesar*, 84.

3. Carcopino, *op. cit.*, 984.

d'assister aux luttes de gladiateurs et aux combats de bêtes assis parmi les sénateurs [1].

César étant mort sans avoir eu le temps de déposer aux archives le sénatus-consulte en question, il fallut voter de nouveau un décret confirmatif qui fut rendu le 11 avril 44 sur la proposition de Publius Dolabella et Marc Antoine, consuls. Les noms de trois des ambassadeurs d'Hyrcan sont un symbole des tendances qui régnaient dans son parti. Sauf Jonathas, fils d'Onias, fidèle à l'onomastique nationale, les autres exhibent des noms et des patronymiques grecs retentissants : Lysimaque, fils de Pausanias, Alexandre, fils de Théodore, Patrocle, fils de Chaereas [2].

V. — Proconsulat de Cassius en Syrie (44-42).

L'idée de César de tenir l'Italie et les Romains par la dictature et les provinces par la royauté que les peuples conquis avaient seule en vénération, s'imposait sous peine de voir se disloquer ce grand corps constitué par des annexions successives que les compétitions des optimates mettaient constamment en péril. On en reviendra à l'idée de César avec Auguste, mais il faudra auparavant que l'oligarchie montre une fois de plus son incapacité à fonder l'union des peuples, à procurer leur bien-être en leur assurant la paix après laquelle ils soupiraient tous. L'assassinat de César le 15 mars 44 ne fit que retarder l'éclosion de l'Empire que le dictateur avait conçu et gaspiller dans des luttes intestines, des forces réunies par César pour abattre au moment opportun deux peuples ennemis, les Daces et les Parthes dont l'acharnement sera très préjudiciable à la sécurité de l'Empire au cours des siècles suivants.

Au début de 44, peu de temps donc avant de succomber sous leurs coups, César avait élevé Brutus à la dignité de préteur urbain et Cassius au rang de préteur pérégrin avec le gouvernement de la Syrie pour l'année suivante. Le dictateur reconnaissait ainsi les services rendus au peuple romain par Cassius lorsque, de 53 à 51, il empêcha les Parthes vainqueurs de Crassus de s'installer en Syrie. Mais il ne faisait qu'obliger un ingrat. Jamais satisfait, ce caractère s'aigrissait à mesure qu'un bienfait s'ajoutait à un autre. S'il fut avec Brutus le principal insti-

1. *Antiq.*, XIV, 201, 211-212, 205-210. Juster, *Les Juifs dans l'Empire romain*, 140 s., 158. Comme l'occupation définitive de Jopè par les Juifs date de Jonathan, il est possible que ceux-ci l'ait antidatée pour appuyer leur revendication.

2. *Antiq.*, XIV, 217-222. Schuberr, *op. cit.*, 346 ss.

gateur du guet-apens des ides de mars, Cassius se laissait guider moins par la haine de la tyrannie que par sa haine particulière envers César. La Cilicie, Rhodes, la Palestine et l'Asie apprendront à leurs dépens que l'homme qui assassina « pour la liberté du peuple romain » n'était que le plus violent et le plus injuste des despotes. Qu'il cherchât l'établissement de sa propre puissance plutôt que la liberté de ses concitoyens, c'est là une vérité qui, aux yeux de Plutarque, ne fait pas l'ombre d'un doute [1]. De même que les autres conjurés il dut quitter Rome à son tour pour échapper à la colère d'un peuple qui reconnaissait en César son bienfaiteur. Le Sénat lui-même marqua sa défaveur en attribuant la Syrie et la Macédoine aux consuls Dolabella et Marc Antoine. César les avait promises à Cassius et à Brutus, mais en compensation ceux-ci se virent adjuger, le 1er août, la Cyrénaïque et la Crète. Comme ils ne gagnaient pas au change, les deux conjurés quittèrent l'Italie en septembre pour prendre possession non des provinces que venait de leur assigner le Sénat mais de celles que leur avait attribuées César, donnant ainsi au monde le spectacle d'une inconséquence tirée de leur avantage personnel. En mainte autre circonstance d'ailleurs, la validité des actes de César dut être reconnue par ses ennemis se couvrant de l'autorité du Sénat.

1. Violences de Cassius en Palestine.

Après avoir franchi la mer Ionienne, Cassius se hâta de gagner la Syrie avant l'arrivée de son compétiteur, Dolabella, neveu de Cicéron, mais candidat du parti césarien. Il n'eut pas de peine à se faire reconnaître comme gouverneur de Syrie et à prendre le commandement des légions qui assiégeaient Apamée et des troupes de Bassus assiégées dans cette ville, un accord ayant été conclu entre les deux partis. S'adjoignant son prédécesseur, Staius [2] Murcus, le nouveau gouverneur parcourut les villes afin de lever des armes, des soldats et surtout de l'argent. La Judée fut imposée de 700 talents. Antipater, procurateur de l'ethnarchie, dut assumer sous les menaces de Cassius la tâche ingrate de lever ce tribut exorbitant le plus rapidement possible. Il distribua la besogne à ses fils et à ses familiers et parmi ces derniers à Malichos, quelque nouveau favori d'Hyrcan qui nourrissait à l'égard d'Antipater une jalousie haineuse décidée en secret à user envers lui de moyens extrêmes. Hyrcan avait trouvé dans ce Malichos le chef d'une coterie anti-romaine assez bien vue d'une partie du peuple et capable de faire contrepoids à l'omnipotence des Antipatrides.

1. *Brutus*, 29.
2. Sic : *PW. s. v.* Statius n° 15.

A contrarier un homme de la violence de Cassius, il y avait tout à redouter tandis qu'en comblant son avidité on pouvait s'attirer ses bonnes grâces. Hérode, toujours à l'affût de ce qui favorisait son avancement, le comprit tout de suite et il fut le premier à apporter de Galilée sa contribution, une somme de 100 talents. Appréciant le zèle de ce jeune homme et le parti qu'il en pourrait tirer, Cassius en fit son intime ami. Mais il fut d'autant plus mécontent de la lenteur apportée par quelques toparchies dans l'acquittement de leur part de tribut, par suite du mauvais vouloir de Malichos qui cherchait à créer des embarras à l'épitrope Antipater. La punition fut aussi prompte que sévère : il réduisit en esclavage la population d'Emmaüs, de Gophna de Lydda et de Thamna et fit vendre corps et biens certains percepteurs. Malichos allait subir la peine capitale quand le don de 100 talents versé à Cassius par Antipater au nom d'Hyrcan apaisa le gouverneur [1]. Celui-ci, après avoir reçu les quatre légions d'Égypte, quitta la Judée pour interdire l'accès de la province syrienne à Dolabella qui approchait. L'opposition gagnant du terrain contre Antoine à Rome, Cassius apprenait que le Sénat le confirmait dans le gouvernement de la Syrie et lui confiait la direction de la guerre contre Dolabella, collègue d'Antoine au consulat de 44. En présence des forces réunies sous la main de Cassius, accrues d'auxiliaires parthes, son compétiteur eut le dessous et se laissa enfermer dans Laodicée-sur-mer (Lattaquieh) où il ordonna à un soldat de sa cohorte prétorienne de lui trancher la tête [2].

2. Mort d'Antipater (43).

L'été de 43 pendant lequel la guerre de succession en Syrie eut son dénouement amena aussi des drames dans l'entourage d'Hyrcan II. Le personnage énigmatique de Malichos ourdit une conspiration si dangereuse qu'Antipater se vit obligé de passer le Jourdain pour lever une armée d'Arabes et d'indigènes. Inquiet de ce déploiement de précautions et de secours que Phasaël et Hérode, maîtres de la garnison et de l'arsenal de Jérusalem, apporteraient à leur père, le conspirateur fit croire à un malentendu, à une plaisanterie que l'épitrope avait eu le tort de prendre au sérieux. Murcus, préteur de Syrie, subordonné de Cassius dont l'ambition enveloppait tout l'Orient, Murcus aurait volontiers mis à mort ce dangereux Malichos si les instances d'Anti-

1. *Antiq.*, XIV, 271-276. *BJ.*, I, 218-222. Cf. VINCENT et ABEL, *Emmaüs*, p. 292 s.
2. APPIEN, *B. Civ.*, III, 24, 78; IV, 58-62. DION CASSIUS XLVII, 21, 26-30. MÜNZER, *PW.*, IV, 1300 ss. SCHUERER, *op. cit.*, 310 s.

pater et de ses fils ne s'y étaient opposées. Pourquoi cette faiblesse à l'égard d'une hostilité qui ne désarmait pas? Malichos appartenait-il à la famille de Kypros, la femme du procurateur de Judée? Josèphe ne le dit pas. Quoi qu'il en soit, Antipater va succomber sous la traîtrise de cet individu qu'il a sauvé deux fois du trépas. A la table d'Hyrcan, l'échanson gagné à prix d'argent par Malichos verse le poison à son rival qui expire en sortant du repas.

3. Octavien et le 2e triumvirat.

Cependant à Rome et en Italie des événements s'étaient déroulés d'une gravité exceptionnelle. Octavien, petit-neveu de César par sa mère Atia fille d'une sœur du dictateur, ayant laissé le camp d'Apollonie en Épire où se préparait la grande expédition contre les Daces et les Parthes, arrivait à Rome quelques semaines après les ides de mars et déclarait devant le préteur qu'il acceptait l'héritage de son grand-oncle et son adoption qui le faisait fils de César et lui conférait le droit de porter son nom que les premiers soldats rencontrés sur le sol de l'Italie avaient salué de leurs acclamations. Une année durant, jusqu'à la bataille de Modène (27 avril 43) ce jeune homme de 20 ans à peine usa d'une circonspection qui le garantit de tout entraînement téméraire et endormit les soupçons des plus défiants. Alarmés par son rapprochement avec Antoine et l'unification du parti césarien qui en procédait, les républicains firent appel à Brutus et à Cassius pour arrêter Octavien à qui se donnaient l'une après l'autre les légions de l'Occident. Mais l'héritier de César, jetant le masque, franchit à son tour le Rubicon, se fait proclamer consul avec son parent Pedius, le 22 septembre, introduit le procès des meurtriers de César et de leurs complices, ce qui leur vaut le bannissement et la perte de leurs biens, mesures préparatoires du coup d'état aboutissant à la création du second triumvirat à la fin d'octobre 43.

Sous prétexte de rétablir la constitution ébranlée, Octavien, Antoine et Lépide s'attribuaient le droit de disposer de toutes les charges et de rendre des décrets ayant force de loi sans avoir besoin de la confirmation du sénat ni du peuple. Ils se partageaient les provinces occidentales. Quant à l'Orient occupé par Brutus et Cassius, il devait être récupéré par Octavien et Antoine qui disposaient de 43 légions, tandis que Lépide demeurerait à Rome pour veiller aux intérêts de l'association [1]. Le 27 novembre, un plébiscite confirma ces dispositions.

1. V. Duruy, *Histoire des Romains*, II, 535 s.
Nous n'avons pas à insister ici sur la promesse des terres à distribuer aux vétérans en

4. Cassius et les Antipatrides.

A la nouvelle de la formation du triumvirat, Brutus pressa Cassius de le rejoindre afin d'aller ensemble sauver la République. Le gouverneur de Syrie qui devait jusqu'à la défaite finale mettre la patience de son collègue à rude épreuve jouissait à loisir du triomphe de Laodicée : de toutes parts accouraient les principaux du pays les mains chargées de présents et de couronnes dans l'espoir que les deux meurtriers de César seraient bientôt à la tête de la République. Hérode aida Cassius à lever encore des troupes pour l'expédition qui se préparait contre les triumvirs. Cassius l'en récompensa en lui rendant l'administration de la Cœlé-Syrie qu'il avait déjà obtenue de Sextus César [1] avec la faculté d'avoir à sa disposition cavaliers et fantassins ; il lui aurait même promis, une fois la guerre terminée, de le nommer roi de Judée. En attendant, on déblayait devant ses pas le chemin des honneurs par la suppression de Malichos qui captait de plus en plus la confiance d'Hyrcan II et attendait avec impatience le départ de Cassius pour soulever la Palestine contre les Romains et prendre le diadème. Le fait eut lieu à Tyr : comme il se rendait à un banquet offert par Hérode à l'ethnarque des Juifs, des tribuns de Cassius apostés en embuscade sur le rivage criblèrent Malichos de blessures mortelles et vengèrent la mort d'Antipater [2].

Cassius finit par quitter sa chère province. Au lieu de se ranger à l'avis de Brutus pressé de gagner la Macédoine et de prévenir l'attaque d'Octave et d'Antoine, Cassius s'attarda à tirer vengeance des villes où Dolabella avait trouvé des secours. A Rhodes, ses rapines et le massacre des notables surpassèrent ce qu'on avait vu à Laodicée : 50 têtes des principaux habitants et 8.500 talents furent le bénéfice de sa visite. En Cappadoce, il tue le roi Ariobarzane pour s'emparer de ses richesses. Il exige de la province romaine d'Asie en une seule fois l'impôt de dix années. De son côté, Brutus rançonnait modérément la Lycie, poussant malgré lui les Xanthiens au désespoir. Quand son collègue vint le rejoindre à Sardes au début de l'an 42 avant notre ère et que leurs légions les eurent salués *imperatores*, Brutus ne put s'empêcher de reprendre vivement Cassius sur sa conduite si compromettante pour le prestige du régime républicain. « Mieux

Italie, ni sur les proscriptions dont Cicéron fut la plus illustre victime pour avoir fulminé ses philippiques contre Antoine.

1. *Antiq.*, XIV, 280 est plus vraisemblable que *BJ.*, I, 280 qui fait d'Hérode le procurateur de la Syrie entière.

2. *Antiq.*, XIV, 285-293. *BJ.*, I, 227-235.

aurait valu, disait-il, laisser vivre César. S'il fermait les yeux sur les injustices des siens, du moins lui-même ne dépouillait ni ne violentait personne [1]. »

Le départ de Cassius fut en Syrie le signal de luttes anarchiques entre les diverses tyrannies qu'il avait établies dans la province et que l'unique légion laissée par lui sous le commandement de son neveu Fabius se souciait peu de maintenir en paix. C'était à chacun de pourvoir à sa propre défense. Phasaël eut affaire avec un certain Hélix qui, sous le regard favorable d'Hyrcan, tentait un coup de main pour le supplanter à Jérusalem comme gouverneur de la place. Phasaël enferma son adversaire dans une tour et ne le relâcha qu'après avoir traité avec lui. Mais pour parvenir à reprendre au frère de Malichos les places dont il s'était emparées il fallait l'impétuosité d'un Hérode surtout quand il s'agit de déloger l'intrus de la forte position de Masada où un siècle environ auparavant Jonathan avait élevé un ouvrage réputé imprenable [2]. Hérode eut ensuite à faire front contre une coalition dont le but était de placer sur le trône asmonéen Antigone, fils d'Aristobule, avec l'assentiment de Fabius gagné par les largesses du prétendant. A Ptolémée, fils de Mennaios, le beau-frère d'Antigone, s'était allié Marion établi tyran de Tyr par Cassius et déjà maître de plusieurs forteresses galiléennes. Hérode lui fit rendre gorge, battit Antigone sur les frontières de la Judée et rentra triomphant à Jérusalem aux acclamations du vieil Hyrcan et du peuple. Il couronna son expédition par ses fiançailles avec Mariammé fille d'Alexandre exécuté en 49 sur l'ordre de Pompée et d'Alexandra fille d'Hyrcan II, unissant en elle les deux branches issues d'Alexandre Jannée. Nouveau degré qui élevait Hérode vers la royauté palestinienne objet de ses convoitises [3]. En s'alliant à une héritière du trône asmonéen, il se créait des droits à la succession, supprimait une compétition éventuelle et se judaïsait davantage aux yeux du peuple.

1. PLUTARQUE, *Brutus*, 30-35. DURUY, *op. cit.*, 550.

2. *GP.*, II, 380. *Croisière autour de la Mer Morte*, 105-127.

3. *Antiq.*, XIV, 294-300. *BJ.*, I, 236-241. On peut se demander si Hélix (sur ce nom voir DESSAU, *Insc. lat. sel.*, 1846, 2194, 6221) n'est pas identique au frère de Malichos. Il est très douteux que le Fabius de Josèphe soit le neveu de Cassius dont parle APPIEN, *B. Civ.* IV, 63. Les fiançailles d'Hérode provoquèrent nécessairement son divorce avec Doris, une noble iduméenne qui lui avait donné un fils nommé Antipater. Au sujet de la date du mariage avec Mariammé en 37 voir OTTO, *PW.*, Suppl. II, 21.

CHAPITRE III

LE GOUVERNEMENT DE MARC ANTOINE

Brutus et Cassius se donnant la mort à Philippes en Macédoine à la suite de leur défaite qui mettait fin à l'oppression républicaine et ouvrait les provinces de langue grecque aux Césariens (42), cette nouvelle fut accueillie en Orient avec les marques d'une sincère satisfaction. Sentiment bien éphémère d'ailleurs. Lorsque l'un des vainqueurs, Antoine, vint en Asie dans l'intention de châtier les peuples qui avaient soutenu Brutus et d'y lever les 200.000 talents nécessaires au budget des triumvirs, beaucoup d'espoirs s'en allèrent à l'eau. Néanmoins à son arrivée en Bithynie, au printemps de 41, de nombreuses ambassades accoururent vers lui à l'effet de présenter avec leurs hommages, leurs doléances et leur justification. On revit les scènes qui avaient eu lieu à Damas en 63 à l'arrivée de Pompée.

I. — Règlement des affaires de Judée en faveur d'Hérode.

Des notables juifs vinrent accuser Phasaël et Hérode d'accaparer le pouvoir aux dépens d'Hyrcan qu'ils réduisaient au rôle de fantoche. Bien que sérieusement compromis par sa liaison avec les meurtriers de César, Hérode n'hésita pas à comparaître pour répondre aux accusations de ses adversaires. Plusieurs motifs fondaient sa confiance. Antoine, au temps de Gabinius, n'avait-il pas eu à se louer de la collaboration de feu Antipater, père d'Hérode? Le fils ne poursuivait-il pas à travers les vicissitudes de cette époque troublée une indéfectible politique pro-romaine? Personne dans la Syrie entière n'offrait aux Romains un appui aussi sûr que les Antipatrides. Nul enfin mieux qu'Hérode ne savait sans lésiner user de l'argument décisif, le cadeau princier en espèces sonnantes. Faut-il s'étonner que le triumvir ait imposé silence à ses adversaires et que l'ethnarque Hyrcan ait ensuite soutenu avec chaleur des hommes aussi bien en cour que Phasaël et Hérode? A Éphèse, Antoine écoutant les réclamations des mandataires du peuple juif et du grand prêtre au sujet des Juifs réduits en

esclavage par Cassius et dépossédés alors de leurs biens, écrivit aux Tyriens, aux Sidoniens, aux habitants d'Antioche et d'Arados d'avoir à restituer tout ce qu'ils avaient acheté de judaïque en nature et en personnes et de rendre à Hyrcan tout ce qu'il possédait avant l'arrivée de Cassius. En conséquence, Emmaüs, Gophna, Lydda et Thamna durement éprouvées recouvrèrent leur population avec la liberté [1].

Parvenu en Cilicie, Antoine attendit Cléopâtre convoquée par le légat Dellius pour rendre compte de son attitude pendant la guerre civile. Un jour les gens de Tarse virent s'avancer sur le Cydnos un navire à la voilure de pourpre aidée par les rames d'argent battant l'eau du fleuve au rythme des flûtes et des cithares. Étendue sous un pavillon de tissu d'or, la reine d'Égypte parée en Aphrodite Anadyomène captivait tous les regards au milieu d'Amours jouant de l'éventail. « Elle va, disait le peuple, rendre visite à Dionysos [2]. » Antoine ne fut pas long à constater que la reine n'avait pas, à 28 ans, perdu les charmes qu'elle offrait quatorze ans plus tôt aux yeux du chef de la cavalerie de Gabinius. Après avoir convaincu le triumvir de sa fidélité au parti césarien depuis la guerre alexandrine, Cléopâtre reprit la mer, laissant le nouveau Dionysos régler les questions pendantes en Syrie avant de le recevoir chez elle, au palais d'Alexandrie.

Antoine expulsa les tyrans que les Parthes avaient installés ou qu'ils soutenaient en pays syrien. Palmyre lui parut suspecte à cause de ses relations commerciales avec les Parthes. De plus, la perle du désert tentait son avidité. Mais son coup de main échoua, les Palmyréniens ayant mis leurs richesses en sécurité à l'est de l'Euphrate. Il était encore à Daphné près d'Antioche lorsque les ennemis d'Hérode vinrent le relancer. L'habileté de son arbitrage fut d'amener Hyrcan II à faire l'éloge des fils d'Antipater en face de leurs accusateurs et de s'en autoriser pour élever Hérode et Phasaël au rang de tétrarques avec le pouvoir d'administrer toute la Judée. En fait, Hyrcan ne perdait pas la dignité d'ethnarque qui étendait sa juridiction sacerdotale aux communautés juives de l'extérieur et lui conservait à l'intérieur la prérogative de diriger « la nation » dans les limites de la loi mosaïque. C'est au point de vue militaire et financier et dans le champ des relations avec l'autorité romaine et les États voisins que ses prérogatives se voyaient restreintes, comme elles l'étaient en définitive par l'épitropie d'Antipater, surtout quand celui-ci eut en 47 promu Hérode gouverneur (*stratègos*) de Galilée et Phasaël

1. *Antiq.*, XIV, 301-323. Antoine (§ 313) rappelle des faveurs accordées par lui et Dolabella aux Juifs et qui sont consignées dans des actes officiels 217, 221-229. *BJ.*, I, 242.

2. PLUTARQUE, *Antoine*, 26. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Lagides*, II, 234 s.

préfet de Jérusalem et de son district. Antoine en 41 maintenait ces nominations en y ajoutant le titre de « tétrarques » qui comporte vis-à-vis du suzerain une indépendance à peu près complète.

A l'origine, la tétrarchie était le gouvernement de chacune des quatre portions d'une province ou d'un État, quatre portions liées généralement par un lien fédéral plus ou moins serré. Par extension le nom fut conservé alors même que les portions administrées étaient en nombre supérieures ou inférieures à quatre. On appela tétrarque le possesseur d'une petite principauté qui n'avait du roi ni le rang ni la puissance [1]. Désormais dans leurs portions respectives, Phasaël en Judée, Hérode en Galilée et à Samarie, échangeaient leur qualité de simples fonctionnaires contre la dignité de princes, nouveau degré d'avancement dans la carrière d'Hérode [2].

La décision du triumvir provoqua le plus vif mécontentement : elle enchaînait de plus en plus aux Antipatrides les destinées du peuple juif. Antoine fit incarcérer quinze des accusateurs et chassa ignominieusement les autres. Quelle ne fut pas sa fureur quand arrivé à Tyr il trouva de nouveau une délégation de Jérusalem! celle-là voulant faire impression comptait mille délégués qui campèrent sur le bord de la mer devant la ville. Impatient de gagner Alexandrie, le Romain ne souffrit pas qu'on remît sur le tapis une question déjà tranchée. Une telle opiniâtreté tenait de la rébellion. Il envoya contre eux le gouverneur de Tyr avec des troupes qui en massacrèrent un bon nombre. Les survivants continuaient à couvrir Hérode d'injures, Antoine exaspéré ordonna d'exécuter ceux qu'il détenait en prison [3].

II. — L'expédition des Parthes en Palestine.

1. L'incurie d'Antoine.

Marc Antoine, que la victoire de Philippes, fatale aux chefs pompéiens, avait donné à l'Orient pour maître et arbitre, vit, en mettant le pied en Syrie, combien l'ingérence parthe s'était développée à l'intérieur de cette province grâce à la connivence des républicains aux

1. V. Chapot, *Dict. des Antiq.*, V, 163. Dobschütz, *Realenc, f, protest. Théol. und Kirche*, XX, 627 s. v. Vierfürst. La tétrarchie proprement dite ou le gouvernement des quatre subdivisions d'un pays ayant chacune son chef propre mais unies par un lien fédéral maintenu par un archonte ou par le conseil des quatre tétrarques existait en Thessalie et chez les Galates.

2. *Antiq.*, XIV, 324-326. *BJ.*, I, 243 s. Otto, *op. cit.*, 22. En 43, Hérode avait relevé la ville de Samarie dévastée et troublée par les discordes de ses habitants. *Antiq.*, XIV, 284. *BJ.* I, 229.

3. *Antiq.*, XIV, 327-329. *BJ.*, I, 245-247.

abois. Chaque principauté ou ville de quelque importance reconnaissait un tyran vassal du Grand Roi. A cela rien d'étonnant si l'on pense aux nécessités commerciales réclamant l'accès pacifique de la mer pour les voies des caravanes qui traversaient les terres du Grand Roi depuis l'Inde, l'Arabie et les confins du Turkestan chinois. De part et d'autre de l'Euphrate vivaient des Araméens, des Grecs, des Juifs et des Arabes qui ne demandaient qu'à communiquer entre eux et à trafiquer sans obstacle. Le raid de la cavalerie d'Antoine contre Palmyre avorta, parce que, avertis à temps, les Palmyréniens avaient transporté leurs richesses sur la rive gauche de l'Euphrate derrière une ligne d'archers fournis ou tolérés par les maîtres de la Mésopotamie. Agents et partisans du régime parthe, chassés par Antoine ou fuyant ses rigueurs, trouvent un refuge à Ctésiphon et de tout cela le triumvir augure une nouvelle guerre parthique[1]. Il ne tient pourtant qu'à lui de l'éviter en gardant ses troupes sous la main et en veillant lui-même au grain de façon à retenir dans une attitude prudente l'Arsacide impressionné par la victoire récente des Césariens.

Mais quelle considération serait assez forte pour empêcher le départ d'un homme invité par Cléopâtre à passer l'hiver à Alexandrie? Il a réglé à la hâte les affaires syriennes, distribué ses soldats dans plusieurs garnisons et, mettant à la voile, il ne tarde pas à saluer la tour lumineuse du Pharos. Alors commencent les exercices de la « Société de la vie inimitable » où l'on porte le costume des philosophes grecs pour faire croire que l'on en pénètre les doctrines, où l'on se fait du biceps au gymnase avant de se livrer à des orgies raffinées, à des distractions montant de la plus vulgaire des plaisanteries jusqu'aux fantaisies inédites les plus coûteuses [2].

Mais voici qu'aux premiers jours du printemps de l'an 40, une fâcheuse nouvelle tombe soudain au milieu de cette vie facile et délibérément vide de tout souci : Les Parthes ont forcé les défenses de la Syrie, occupé la Phénicie sauf Tyr et sont en train d'envahir la Palestine. Revenu au sens des réalités, Antoine accourt à Tyr, seul port libre où les indigènes de son parti et les Romains restés au pays se sont fortifiés. Là, nouvelle tuile. Il apprend que sa femme Fulvie et Lucius, son frère, ont sérieusement compromis sa position en Occident. Ligués contre son collègue Octavien, le futur Auguste, ils ont perdu la guerre de Pérouse et se voient poursuivis [3]. En créant cette agitation, Fulvie avait espéré arracher son mari aux bras de Cléopâtre. Le résultat

1. Appien, *B. Civ.*, V, 9 s.
2. Plutarque, *Antoine*, 29.
3. Plutarque, *Antoine*, 30. Dion Cassius, XLVIII, 26, 1.

le plus clair était de saper la base même de son autorité de triumvir « Antoine ne pouvait se dissimuler que quitter la Syrie dans de telles circonstances, c'était fuir devant l'ennemi. Mais son intérêt immédiat, les lamentations de Fulvie, la crainte de laisser le champ libre à Octavien en Italie, le décidèrent à laisser provisoirement l'Asie aux mains des Parthes. Du reste, grâce à son incurie, il n'avait, pour entreprendre la lutte, ni soldats, ni argent, et il était heureux pour lui que l'ennemi n'eût pas de flotte. Il partit donc de Tyr, et, faisant route par Cypre. Rhodes et l'Archipel, il put rallier autour de lui jusqu'à 200 navires. Il arriva ainsi à Athènes où l'attendaient sa femme et sa mère[1]. » La mort de Fulvie, appelée aux enfers par les mânes de Cicéron dont elle avait lacéré la langue à coups d'épingle, facilita la réconciliation d'Antoine et d'Octavien. Les amis des triumvirs signèrent à Brundisium en septembre 40 un traité laissant l'Afrique à Lépide, attribuant les provinces d'Occident à César Octavien, celle d'Orient à Antoine, la mer Ionienne traçant entre leur hégémonie respective une ligne de démarcation[2].

2. La trahison des Pompéiens.

Il est temps de nous demander ce qui s'était passé à la cour des Parthes au déclin de l'année 41, dès que l'on sut Antoine en Égypte. Auprès d'Orodès II, qui régnait depuis quinze ans et suivait avec une certaine satisfaction le cours de la guerre civile entre Romains, vivait un Pompéien forcené que le désastre de Philippes n'avait pas abattu. C'etait Q. Labienus, fils du fameux lieutenant de César dans la guerre des Gaules, Titus Labienus, qui rompit ouvertement avec lui lors du passage du Rubicon. Envoyé chez le Grand Roi pour conclure un traité d'alliance au nom de Brutus et de Cassius en guerre avec les triumvirs, cet officier avait été surpris au cours de sa mission par la défaite de ses mandataires à Philippes en l'automne de 42. Il jugea prudent de ne pas revenir en territoire romain et entreprit même de lancer l'armée parthe sur les possessions de Rome si mal gardées par Antoine[3].

Labienus restait en définitive fidèle à la politique de Pompée qui la veille de Pharsale (août 48) avait dépêché auprès du même Orodès un sénateur pour solliciter son alliance et par conséquent un corps de troupe auxiliaire. Le Parthe ayant posé comme condition la cession de la province de Syrie, Pompée n'insista pas et son ambassadeur fut enchaîné. Après l'écrasement de Pharsale, le *Magnus*, suivant

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 241.
2. *Ibid.*, 244. Duruy, *Hist. des Romains*, II, 560 ss.
3. Dion Cassius, XLVIII, 24. Justin, XLII, 6 s.

Lucain, veut recourir de nouveau à la force du Parthe, « le seul entre les rois de l'Orient qui l'ait abordé en égal ». Il l'invite à franchir cette rive qui lui fut interdite pendant des siècles et ne craint pas de lui crier : « Venez, Parthes, vaincre pour Pompée : Rome consentira à être vaincue [1] ». Au lendemain de la défaite de Philippes, l'invitation était beaucoup plus suggestive et la conquête du pays compris entre le Taurus et la frontière d'Égypte se présentait dans des conditions on ne peut plus favorables. Labienus n'eut pas de peine à les faire valoir : l'héritier de César est très occupé en Italie avec Sextus Pompée, et non moins Antoine en Égypte avec ses amours; l'armée romaine a perdu sa force dans les dissenssions politiques; les gens du pays, excédés par les exactions de Rome, attendent le signal de la révolte. Labienus s'engageait à commander l'expédition conjointement avec le fils aîné du roi, Pacoros, qui avait déjà pris part à des incursions en Haute Syrie depuis la bataille de Carrhes.

3. Les Parthes soutiennent Antigone contre Hyrcan et les Antipatrides.

Les opérations commencèrent par l'occupation de la Phénicie sans doute pour se garder contre le débarquement éventuel de quelque renfort césarien. Pénétrant ensuite à l'intérieur, les envahisseurs vinrent attaquer la place forte par excellence de la Syrie, Apamée sur l'Oronte, d'où le légat d'Antoine, Décidius Saxa, les repoussa. Entre temps Labiénus travaillait les soldats des garnisons dispersées dans la province. On leur lançait des tracts attachés à des flèches et comme ils avaient servi sous Brutus et Cassius, il se produisit parmi eux de nombreuses défections. Vaincu en bataille rangée par le nombre et la valeur des cavaliers parthes, Décidius Saxa soupçonna ses troupes de trahison et s'enfuit à Antioche, puis en Cilicie, où, atteint par Labienus, il fut tué [2].

Sa mort laissant vacante la charge de gouverneur de la Syrie, Pacoros, le fils du roi Orodès, prit possession du pays et il est possible qu'il en ait confié l'administration à Barzapharnès, satrape des Parthes qui l'accompagnait [3]. Désormais il était inutile que la nombreuse armée se répandît à travers un pays qui s'offrait en masse à l'envahisseur. Labiénus laissa Pacoros agir à sa guise dans le Sud avec tel contingent de ses propres troupes qu'il lui plairait de garder. Quant à lui,

1. Lucain, *B. Civ.*, II, 623; VIII, 231-238. Cf. 290-328. Dion Cassius, XLI, 55; XLII, 2, 5 s.
2. Dion Cassius XLVIII, 25, 1 — 26, 1.
3. *BJ.*, I, 248; *Antiq.*, XIV, 330.

groupant tous les légionnaires redevenus ouvertement pompéiens avec des auxiliaires parthes, il se lança à la conquête de l'Asie Mineure. Sauf en Carie, il ne rencontra aucune résistance. Les villes excédées par les réquisitions formidables que leur avaient imposées soit le pompéien Cassius, soit le césarien Antoine, ouvraient leurs portes à deux battants à cette armée qui se présentait au nom des Parthes. Le légat d'Antoine, Munatius Plancus, dut se réfugier dans les îles tandis que Labiénus, salué par ses généraux d'*autocrator Parthikos*, frappait un denier à son effigie avec l'exergue : *Q. Labienus Parthicus Imp.*, présentant au revers un cheval harnaché à la parthe avec un carquois pendu à la selle[1].

Ainsi Orodès put avoir l'illusion d'avoir reporté sur la mer Égée la frontière des Grands Rois de jadis, illusion de courte durée que la vigoureuse contre-offensive de Ventidius, l'année suivante, se chargeait de dissiper[2].

En traversant la vallée de Chalcis entre le Liban et l'Antiliban, les Parthes trouvèrent en Lysanias, fils et successeur de Ptolémée, fils de Mennaios, un vassal tout dévoué qui s'entremit volontiers en faveur d'Antigone, héritier d'Aristobule II, dévoré du désir d'être roi en son pays de Judée[3]. Son oncle, Hyrcan II, ethnarque des Juifs agréé par les Romains et, qui plus est, par Antoine, secondé dans l'exercice de son pouvoir par les fils de l'Iduméen Antipater, Phasaël et Hérode, devenus tétrarques grâce à la complaisance vénale du même Antoine, une telle créature des Romains ne pouvait décemment être tolérée aux dépens d'un candidat qui avait tant de raison de les haïr et serait pour les Parthes un allié fidèle. Sans doute, Hyrcan représentait la branche aînée des prétendants asmonéens, Antigone la branche cadette, mais un cadeau royal dissiperait l'objection. Sur la promesse d'un don de 1.000 talents et de 500 femmes de bonnes familles, Pacoros s'engagea à déposer l'oncle pour placer Antigone sur le trône de ses pères. Là-dessus, l'armée parthe se divisa : une partie s'avança le long du littoral sous le commandement du prince royal Pacoros, l'autre suivit Barzapharnès par l'intérieur des terres.

Parvenu à Ptolémaïs, Pacoros resta sur la côte pour en achever

1. Dion Cassius, XLVIII, 26, 3-6. Strabon, XII, p. 574; XIV, 660. *PW.*, XII, 259. *CAH.*, vol. of plates IV, 8. Le titre de *Parthicus* est ici non un cognomen désignant un vainqueur des Parthes, comme pour Trajan par exemple, mais une épithète marquant que Labiénus agit comme général parthe. Plutarque (*Antoine*, 33) considère en effet cette campagne comme une avance des Parthes.

2. Voir les témoignages historiques relatifs à cet épilogue dans *PW.*, XII, 259 s.

3. On se rappelle que les enfants d'Aristobule avaient été recueillis par Ptolémée de Chalcis, roi des Ituréens. *Antiq.*, XVI, 12. Sur ce royaume voir *GP.*, II, 143.

la soumission, se remettant du soin de l'intronisation d'Antigone à son homonyme Pacoros, général honoré de la dignité d'échanson du Palais, auquel il confia une partie de sa cavalerie. Ainsi escorté, le prétendant recueillit des adhésions parmi les Juifs des environs du mont Carmel, mais il eut à batailler contre des partisans de son oncle Hyrcan qui s'étaient massés dans « les Chênaies » de la plaine de Saron. Leur résistance céda vite devant la cavalerie parthe et ils se replièrent sur Jérusalem, poursuivis par les envahisseurs que les populations accueillaient avec un certain enthousiasme [1].

A Jérusalem, les Parthes laissent d'abord les deux partis rivaux vider eux-mêmes leur querelle, leur consigne étant d'appuyer Antigone au besoin. Avec la foule exaltée qui l'entoure, celui-ci, croyant emporter le morceau d'un seul coup, assiège le palais, résidence d'Hyrcan dans la ville haute. Hérode, et Phasaël, son frère, alertant leur troupe, battent les assaillants dans la rue du marché et les cernent dans le Temple, établissant un poste de soixante hommes pour les surveiller. Le peuple réussit à brûler cette petite garnison dans son logis, ce qui déchaîne de fréquentes escarmouches en ville [2]. La fête de la Pentecôte étant proche, Antigone et les siens comptaient, pour en finir, sur l'affluence que ce jour ne manquerait pas d'attirer à Jérusalem de tous les points de la province [3]. Il vint en effet beaucoup d'hommes, un grand nombre avec leurs armes, mais Phasaël gardait la muraille, Hérode le palais. Pour éviter d'être pris entre les Juifs logés autour du Temple et en ville et ceux qui campaient pêle-mêle dans la banlieue, Hérode fit une sortie contre ces derniers et les rabattit dans la ville, dans le Temple et dans un retranchement palissadé qui se trouvait hors les murs.

Il était dans les mœurs des Parthes de ne pas risquer des pertes d'hommes tant que le but envisagé pouvait s'obtenir par une intervention pacifique ou par des négociations. Leur police cauteleuse se plaisait, en évitant tout éclat, à envelopper l'ennemi dans un filet qu'il fallait être très fin pour l'apercevoir. A bout de ressources, Anti-

1. *BJ.*, 248-250. *Antiq.*, XIV, 330-334. Sur l'endroit ou la région des *Drymoi* voir *Strabon*, p. 758 et notre notice dans *GP.*, I, 414. C'est la forêt d'Arsur des Croisés où Saladin fut battu en 1191.

2. *BJ.*, I, 2, 2. *Antiq.*, XIV, 335 s. Le palais se trouvait sur l'emplacement de l'Acra des Syriens, comme on l'a vu au récit du siège de la ville sous Pompée (p. 258). Quant à la forteresse au nord-ouest du Temple, on lui réservait le nom de *Baris*; cf. *BJ.*, I, 353. *Antiq.*, XIV, 481. Il ne peut être question ici du palais d'Hérode qui fut construit vers l'an 23, c'est-à-dire 17 ans après l'occupation parthe.

3. Peut-être y avait-il déjà dans la ville sainte des Juifs domiciliés, Parthes, Mèdes, Élamites, et des habitants de la Mésopotamie comme il est dit à propos de la Pentecôte des Actes **2**, 9.

gone persuade Phasaël, gouverneur de Jérusalem depuis sept ans, d'introduire dans la ville l'échanson Pacoros comme médiateur entre les deux factions. Le Parthe pénètre alors dans la place avec 500 cavaliers que le naïf gouverneur pense gagner à sa cause en les hébergeant volontiers. Son hôte lui donne alors la marche à suivre pour réussir : Que Phasaël accompagne le grand prêtre et ethnarque Hyrcan auprès du satrape Barzapharnès qui s'est arrêté en Galilée. Il trouvera en lui le plus sympathique des arbitres. Un guet-apens n'était pas à craindre, puisque Pacoros, l'échanson du Roi des Rois, s'engageait à l'escorter avec un détachement de 300 cavaliers. Le reste, à savoir 200 cavaliers et 10 Éleuthères ou chevaliers, demeurerait auprès d'Hérode.

Hérode, alors dans l'énergie de ses 33 ans, ayant hérité de son père Antipater d'un flair politique extraordinaire, s'irrita de l'aveuglement de son frère aîné. A son avis, au lieu de pactiser avec Pacoros, il fallait le tuer et attaquer ses Barbares. Tous les conseils furent inutiles et la caravane partit pour la Galilée où le satrape la reçut avec une bienveillance affectée. L'échanson et sa troupe regagnèrent Jérusalem pour s'assurer de la personne d'Hérode. Quant aux ambassadeurs, Phasaël et Hyrcan, qu'on amusait par de bonnes paroles, ils se virent emmener dans la place maritime d'Ecdippa, aujourd'hui ez-Zîb, au nord d'Acre, où ils furent gardés à vue. Là, ils apprirent le marché qu'Antigone avait passé avec le prince royal pour obtenir la royauté et que par conséquent la déchéance d'Hyrcan était chose résolue. Après avoir vainement offert une forte rançon et refusé les moyens de s'enfuir à cheval ou par mer, que lui proposait un riche Syrien, appelé Saramalla, Phasaël, ayant lié son sort à celui d'Hyrcan, fut arrêté avec lui sur l'ordre du grand chef parthe et chargé de chaînes en dépit de leurs protestations indignées.

A Jérusalem, Hérode et l'échanson Pacoros jouaient au plus fin. Le Parthe s'ingéniait à l'attirer par ruse hors du palais. Que n'allait-il à la rencontre des messagers qui lui apporteraient de bonnes nouvelles de Galilée? Or son courrier avait été intercepté. Mais la fille d'Hyrcan l'avertit en secret que, s'il sortait, il courrait à sa perte. Du reste, la nouvelle qui lui parvint indirectement de l'arrestation de son frère et du grand prêtre l'affermit dans la conviction qu'il était condamné d'avance comme partisan des Romains. Il ne s'agissait plus ici de nuances entre Césariens et Pompéiens. En Palestine, province parthe, on ne pouvait tolérer des fonctionnaires tels que le fils d'Antipater et Hyrcan, qui tenaient leur pouvoir de la puissance ennemie du Grand Roi.

4. Déchéance des Antipatrides et d'Hyrcan. Antigone roi et grand prêtre.

Il n'avait pas échappé à Hérode, dès l'arrivée des Parthes, ce que sa situation offrait de précaire. Aussi avait-il eu la précaution de faire passer en Idumée le gros de sa fortune, imité en cela par ses amis. Pourvu d'eau, de vivres et d'autres ressources de toute nature, le refuge imprenable de Masada, dans les solitudes escarpées de la mer Morte [1], se trouvait prêt à recevoir un bon nombre de fugitifs. Ses agents eurent vite fait d'avertir tous ceux qui avaient intérêt à se soustraire aux envahisseurs et à la vengeance d'Antigone de se grouper pour gagner une destination commune. Lui-même, trompant l'attention des Parthes qui discutaient encore sur le moyen de le saisir sans esclandre, sortit une nuit du palais et de la ville, prit la tête de ses mercenaires et donna le signal du départ à la smalah réunie quelque part à l'orée du désert. On voyait sur des bêtes de somme la nabatéenne Kypros mère d'Hérode, sa sœur Salomé et son jeune frère Phéroras, sa fiancée Mariammé à côté de sa mère Alexandra, fille d'Hyrcan le grand prêtre. Le convoi comprenait aussi les 500 femmes, choisies dans le parti d'Hyrcan, qu'Antigone avait promis de livrer à Pacoros conjointement à 1.000 talents pour prix de son diadème. En route, des groupes de partisans prenaient part à cet exode, si bien que la troupe compta plus de 9.000 personnes. Naturellement les Parthes et les Juifs d'Antigone se mirent à sa poursuite pour la harceler, mais Hérode, qui ne le cédait à aucun en valeur militaire, leur tint tête. Il y eut notamment un engagement très brillant à soixante stades de Jérusalem en un lieu où, dix-sept ans plus tard, Hérode, dans l'éclat de son règne, perpétua le souvenir de sa victoire en construisant une ville et une citadelle très en vue qu'il nomma *Herodion* [2]. Lorsque les fugitifs atteignirent Thrésa en Idumée [3], Joseph, phrourarque de Masada, représenta à son frère Hérode que sa forteresse ne pourrait jamais recevoir une telle multitude. On distribua donc les moins propres au combat à travers les refuges d'Idumée et Masada fut réservée à 800 hommes aguerris qui garderaient les femmes et les vivres suffisants pour soutenir un siège. Ces dispositions étant prises, Hérode, accompagné de quelques amis, se dirigea à marches forcées sur Pétra en Arabie [4].

1. Sur Masada voir *GP.*, II, 380.
2. *GP.*, II, 348.
3. Site inconnu.
4. *Antiq.*, XIV, 337-3 :2. *BJ.*, I, 253-267.

Hyrcan prisonnier, Hérode parti et traversant la phase la plus critique de son existence, Antigone obtint de ses patrons le titre de roi et la dignité de grand prêtre. On a de lui des monnaies de bronze portant au droit l'exergue *Basileôs Antigonou* autour d'une couronne de feuillage et au revers, en hébreu, « Mattathias le grand prêtre (et) la société des Juifs » encadrant la double corne d'abondance[1]. Ainsi il portait parmi son peuple le nom même du fondateur de la dynastie asmonéenne, de l'excitateur de la guerre sainte. Ce fait présageait de nouveaux combats pour l'indépendance du peuple juif derechef compromise depuis la prise de Jérusalem par Pompée. Mais cette fois l'on n'était plus seul. L'alliance romaine invoquée jadis par les Maccabées contre les Séleucides n'avait pas été très efficace, tandis que les Parthes appelés contre les Romains devenus oppresseurs se montraient les auxiliaires les plus actifs.

A raison des nombreuses colonies juives fondées à l'est de l'Euphrate, dont certaines remontaient à la Captivité de Babylone et de leurs relations avec leurs congénères de Palestine (Nittaï d'Arbèles avait été président du Sanhédrin au second siècle), des rapports sympathiques durent nécessairement s'établir entre la cour du Grand Roi et l'élément judaïque palestinien. Si Jean Hyrcan suivit Antiochos Sidétès en 130 dans sa campagne contre les Parthes, son fils, Alexandre Jannée, reçut avec honneur à Jérusalem une ambassade du souverain arsacide et l'on ne voit pas qu'il ait jamais envoyé de mission à Rome[2]. A la suite de leur victoire sur Crassus, le prestige des Parthes exalte les espoirs des Juifs. Les Parthes et les Mèdes ne sont plus pour eux les hordes de Gog et Magog dont les efforts se brisent contre le mur de la ville des justes selon la vision pharisienne du Livre d'Énoch hostile aux Asmonéens[3], on salue en eux les destructeurs de la puissance romaine avec le même enthousiasme qu'on a salué jadis Cyrus vainqueur de Babylone. Dès cette époque, la ruine possible de Rome par les forces parthes laisse espérer la libération d'Israël et devient l'un des signes prochains de l'ère messianique. L'empire de Rome doit crouler pour permettre le règne mondial du Messie attendu. Rabbi José ben Qisma exprimera cette idée avant la guerre d'Hadrien et l'appuiera par des signes. A l'heure

1. MADDEN, *Coins of the Jews*, 99-102.

2. DEBEVOISE, *A political history of Parthia* (1938), p. 94. Si l'on en croit *Josippon*, c. 28, Jean Hyrcan aurait, à la suggestion de l'Arsacide, lâché Antiochos et conclu avec le Parthe un traité d'alliance. Voir *Berakoth jérus.* VII, 2. *CAH.*, IX, 598. Sur la diffusion du judaïsme en Parthyène voir NEUBAUER, *Géographie du Talmud*, 320-361.

3. *Livre d'Enoch*, LVI, 5-8.

de sa mort, il recommande d'enfouir très profond son sarcophage car le temps est proche où il n'y aura pas un seul palmier en Babylonie auquel ne soit attaché un cheval perse et il ne restera pas en Palestine un sarcophage dans lequel un cheval mède ne mange sa paille. Façon imagée de prédire une invasion parthe décisive[1]. Darmesteter se demande même si, en l'an 40, Jérusalem n'aurait pas eu le spectacle des Mages, prêtres adoptés par la dynastie arsacide, accompagnant les cavaliers de Pacoros qui venaient faire échec à Hérode et proclamer la royauté et le sacerdoce du dernier des Asmonéens[2]. Quoi qu'il en soit, il est malaisé de croire que la masse ait tenu Antigone pour le Messie, bien que la restauration inespérée de la royauté en Israël et la chute d'Hérode, candidat des Romains, aient, au regard d'un grand nombre, conféré un caractère providentiel à la mission des Parthes. Ceux-ci, en tout cas, et leur heureux candidat s'entendront parfaitement pour exercer la vengeance dont l'apocalyptique du temps fait une partie de la félicité des justes[3].

Les Parthes d'abord ont à se dédommager : Hérode leur a soustrait le harem distingué promis à Pacoros par Antigone. Hérode et ses amis ont mis en sûreté leurs trésors de telle sorte que le nouveau roi ne peut acquitter sa dette de 1.000 talents. Les 300 talents trouvés dans le coffre de son oncle ont dû, semble-t-il, lui permettre de faire face à ses besoins les plus urgents. Autre sujet de mécontentement : Hérode encore vivant et en liberté, un pareil homme hors d'atteinte, c'est un point noir à l'horizon. La vengeance de ses ennemis s'attaque aux maisons des fugitifs du parti romain, au palais, centre de la résistance d'Hyrcan et des Hérodiens, à l'Idumée d'où proviennent les plus ardents défenseurs des Antipatrides et si les Parthes ruinent de fond en comble la ville illustre de Marisa, deux raisons peuvent expliquer la rigueur de cette mesure : ou le district iduméen l'a pour chef-lieu, ou elle est le berceau de la famille des Antipatrides dont la souche connue est un riche propriétaire iduméen qu'Alexandre Jannée établit stratège d'Idumée, Antipater, grand-père d'Hérode[4]. Une

1. KLAUSNER, *Die messian. Vorstell. des jüdischen Volkes im Zeitalter der Tannaiten*, 39 s. MOORE, *Judaism*, II, 354 M. RABINSOHN, *Le messianisme dans le Talmud et les Midraschim*, 64 s. d'après *Sandédrin*, 98 a-b.

2. *Journal Asiatique*, 9e série, t. IV, 1894, 43-54. Saisi par cette supposition, ce savant termine par ces mots : « L'on peut se demander si de cette chevauchée éblouissante et rapide il ne reste pas dans une partie de la nation une grande et symbolique image : les Mages étaient venus d'Orient, à la face d'Hérode, saluer le Messie d'Israël ».

3. LAGRANGE, *Le Judaïsme...*, 89. Cf. Psaume 110 grec.

4. Cf. *Antiq.*, XIV. 10. Sur l'origine ascalonite du père d'Hérode, devenu iduméen par adoption, voir LAGRANGE, *Le Judaïsme*, p. 166 s.

fois déchaînées, les troupes barbares guidées chacune par un chef de leur race (car chaque contingent restait aux mains du seigneur, qui le fournissait), ces troupes, dis-je, supportaient difficilement un frein en face du pillage et de la tuerie. Aussi tout le pays connut-il les horreurs de la guerre, bien qu'il n'opposât aucune résistance. Qui aurait osé parmi ces populations désarmées affronter ces cavaliers bardés de fer, montés sur de forts chevaux cuirassés eux-mêmes, s'avançant en rangs serrés, la pique en avant tandis que le bruit assourdissant des tambours d'airain frappés par des maillets revêtus de cuir répandaient l'épouvante. Non moins redoutable la cavalerie légère des archers qui savaient décocher des flèches en s'enfuyant à toute bride et jamais à court de munitions, trouvant à point nommé des chameaux portant une réserve de flèches [1].

Au nouveau roi Mattathias, dit Antigone, les Parthes livrèrent Hyrcan II qui depuis trente-six ans avait l'honneur du pontificat suprême et Phasaël son compagnon de captivité. De peur qu'un revirement éventuel ne ramenât sur les épaules de son vieil oncle la dignité dont il l'avait dépouillé, Antigone lui fit couper les oreilles afin que cette mutilation l'empêchât de redevenir grand prêtre, car nul ne peut exercer cette charge s'il n'est exempt de toute tare corporelle [2]. Dans la suite, Hyrcan fut emmené en Parthyène. Quant à Phasaël, voué au dernier supplice, il préféra mettre lui-même un terme aux outrages dont l'abreuvait la rancune de l'élu des Parthes en se fracassant la tête contre une pierre. Il eut, avant de mourir, la consolation d'apprendre que son frère Hérode avait échappé aux Parthes, ce qui lui donna le ferme espoir d'être, un jour, bien vengé.

III. — Nommé roi par le Sénat
Hérode entreprend la conquête de son royaume.

Hérode, de son côté, soit que Phasaël fût encore en vie, soit qu'il ignorât alors la mort de ce dernier, avait hâte de voir Malichos, roi de Pétra, afin de lui emprunter de quoi payer une rançon, même exorbitante, pour son frère captif. Mais le Nabatéen, peu soucieux de se compromettre pour un homme qui n'était plus qu'une épave, lui fit savoir de passer son chemin, ayant défense de la part de Pacoros

1. Plutarque, *Crassus*, 23-25, V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, 42 ss. Debevoise, *op. cit.*, 86 s. Rawlinson, *Parthia*, 397 ss.

2. Lév., **21**, 17. D'après *BJ.*, I, 270, Antigone déchira lui-même les oreilles de son oncle avec ses dents.

3. *Antiq.*, XIV, 363-369. *BJ.*, I, 268-273.

de le recevoir[1]. Hérode n'insiste pas. Il remet aux messagers du roi une réponse qui lui fournît matière à réflexion, se détourne vers l'Égypte, rallie ses compagnons qu'il a laissés dans un temple indigène et, de là, gagne Rhinocorure le lendemain[2]. Ne voulant pas se laisser atteindre en cette ville par les envoyés du roi de Pétra venu à résipiscence, il arrive en vitesse à Péluse, puis à Alexandrie, le seul port qui lui soit accessible dans sa condition de proscrit, le seul port où il puisse librement s'embarquer pour Rome, car c'est là le but de son voyage et les offres de Cléopâtre tendant à le créer champion de ses ambitions personnelles ne sauraient l'en détourner. Au fait des derniers événements qui bouleversent la Palestine (il n'a pas manqué de s'en instruire en Égypte et au cours de son escale à l'île de Rhodes), il lui est aisé, une fois en présence d'Antoine et d'Octavien, d'intéresser ces hommes puissants aux malheurs qu'il a traversés pour la cause romaine, lui et les siens, la mort de Phasaël, la situation précaire de sa famille et de son parti, le triomphe des Parthes insolent pour Rome, l'animosité d'Antigone dont l'élévation à la royauté est un défi porté aux triumvirs. Ennemi déclaré du nom romain, Antigone avait compromis les droits de la dynastie asmonéenne à la couronne de Judée, tandis qu'Antipater et sa lignée en retour de leur fidélité et de leur collaboration constante à la politique romaine, recueilleraient à juste titre l'héritage de gens vendus aux Parthes. De telles considérations émurent fatalement les Sénateurs « et quand Antoine s'avança pour dire qu'en vue même de la guerre contre les Parthes, il était avantageux qu'Hérode fût roi, tous votèrent dans ce sens. Le Sénat se sépara. Antoine et César sortirent ayant Hérode entre eux; les consuls et les autres magistrats les précédèrent au Capitole pour sacrifier et y consacrer le sénatus-consulte. Le premier jour du règne d'Hérode, Antoine lui offrit à dîner[3] ». Hérode, à part lui, pouvait bénir l'intervention des Parthes et se convaincre de la vérité du proverbe : « A quelque chose malheur est bon ».

1. Les Parthes sont repoussés.

En Palestine, Antigone travaillait alors avec l'aide des Parthes à étendre son pouvoir sur l'Idumée. Après la ruine de Marisa, il se mit

1. Hérode lui offrait cependant comme garantie le jeune fils de Phasaël et la caution des Tyriens qui faisaient cause commune avec le partisan d'Antoine. L'entourage du roi Arabe trouvait excellente l'occasion de nier les dettes et les dépôts qu'il tenait d'Antipater *Antiq.*, XIV., 370-373. *BJ.*, I, 274-276. *RB.*, 1939, 546 n. 5.

2. *RB.*, 1939, 546, n. 5. Il est clair qu'Hérode avait l'intention de gagner Pétra par le Négeb.

3. *BJ.*, I, 277-285. la citation d'après la traduction d'Harmand . *Antiq.*, XIV, 374-389.

à cerner la forteresse de Masada dont les citernes allaient bientôt être à sec, à tel point que Joseph, commandant la place, projetait de s'enfuir chez les Arabes avec deux cents de ses hommes [1]. Mais une forte pluie vint renouveler le ravitaillement en eau, et tout le monde resta à son poste. Les assiégés se résignèrent à attendre leur délivrance soit d'Hérode lui-même dont le retour de Rome ne faisait aucun doute, soit de Ventidius, légat d'Antoine, qui après avoir bousculé Labiénus en Asie Mineure le traquait en Cilicie.

Militaire de grande valeur, mentionné à diverses reprises dans les *Stratagèm s* de Frontin, Ventidius réussit en occupant les défilés du Taurus à empêcher la jonction entre Labiénus et Pacoros qui de Syrie accourait à son secours. Il battit successivement l'*imperator Parthicus* et les Parthes auxquels une sotte présomption née de leur facile succès de l'année précédente fit commettre de lourdes fautes. Le vainqueur descendit ensuite en Judée faire la chasse aux ennemis laissés au service d'Antigone. En établissant son camp près de Jérusalem, il faisait entendre qu'il venait délivrer les assiégés de Masada. Il n'en fit rien et se contenta d'exiger d'Antigone une forte amende pour s'être allié aux Parthes, sanction qu'il appliquera pour le même motif à Malichos, roi des Nabatéens, et à Antiochos de Commagène [2]. Ventidius, appelé dans les villes en proie au désordre issu de l'invasion, se retira avec la majeure partie de ses troupes, laissant en Palestine à la tête d'un faible détachement son lieutenant Poppédius Silo qu'Antigone sut gagner pour qu'il ne lui causât aucun embarras en attendant la nouvelle offensive que méditaient les Parthes. A l'approche de Ventidius, les cavaliers de l'échanson Pacoros avaient dû prendre le chemin du retour. Labiénus ne repassa pas l'Euphrate avec les survivants de la défaite. Errant sous un déguisement, il périt sous les coups de Démétrios, affranchi de César [3].

2. Guerre entre Hérode et Antigone.

Cependant Hérode, débarqué à Ptolémaïs au début de l'année 39, avait rassemblé une armée assez considérable de compatriotes et de mercenaires. Devant le peu de zèle que les légats d'Antoine montraient pour sa cause, se voyant obligé de conquérir le royaume dont il avait reçu à Rome l'investiture, il eut à déployer toutes les ressources

1. Le phrourarque, frère d'Hérode, comptait peut-être trouver du secours chez Malichos revenu à de meilleurs sentiments envers Hérode. *Antiq.*, XIV, 390 s.

2. Dion Cassius XLVIII. 41,5

3. Dion Cassius, XLVIII, 40. Pour l'ensemble de ces événements cf. *Antiq.*, XIV, 390-393. *BJ.*, I, 286-289, où perce le mécontentement à l'égard d'Antigone.

de son talent, de son énergie et de sa ténacité. Il rallie à son diadème un bon nombre de Galiléens, emporte Jopè qui lui était hostile, gagne Masada en dépit des embuscades d'Antigone, délivre les assiégés, recouvre la forteresse de Thrésa et marche sur Jérusalem. Son camp se trouve assez près du mur ouest de la ville pour être atteint par les flèches et les javelots des soldats d'Antigone. Hérode fait proclamer par des hérauts qu'il vient pour le bien du peuple et le salut de la ville, sans esprit de vengeance même envers ses pires ennemis. Antigone, en réponse, déclare aux troupes romaines de Silo jointes à celles d'Hérode, qu'en vertu de la tradition de Rome, la dignité royale doit être conservée dans une famille royale. Si lui, Antigone, est indésirable à cause de sa liaison avec les Parthes, il existe encore des hommes de sa race, sans reproche à l'égard des Romains, dignes de recevoir sa succession de roi et de grand prêtre, ce à quoi Hérode ne peut prétendre étant simple particulier, Iduméen, c'est-à-dire seulement demi-Juif.

Silo, qui trouvait son profit à exploiter cette surenchère, excita ses soldats contre Hérode. Sans vivres et sans argent dans une banlieue dévastée, ils demandaient à s'en aller hiverner en un climat moins rude et mieux pourvu. Hérode apaisa leurs cris d'abord par une réquisition dans les villages, puis en faisant conduire à Jéricho par ses partisans de Samarie du blé, du vin, de l'huile et du bétail. Les Jérichontains postés sur les hauteurs surplombant le Ghôr tentèrent d'arrêter les convois, mais Hérode à la tête de 10 cohortes, dont 5 de Romains et 5 de Juifs, mêlées de mercenaires, avec un petit nombre de cavaliers, occupa Jéricho et livra la ville et ses ressources à son détachement. Ayant laissé une garnison en ce lieu favorable à Antigone, il envoya l'armée romaine prendre ses quartiers d'hiver dans des contrées dont il avait reçu la soumission, Idumée, Galilée, Samarie. Antigone, caressant l'illusion de se concilier Antoine, obtint de Silo, à prix d'argent, de vouloir bien loger une partie de l'armée romaine à Lydda [1].

En homme qui connaît le prix du temps, Hérode, laissant les Romains se prélasser sous des climats plus doux, envoie son frère Joseph avec 2.000 fantassins et 400 cavaliers surveiller l'Idumée en vue de réprimer toute tentative en faveur d'Antigone. Lui-même se dirige vers le nord, installe à Samarie sa mère et toute la parenté ramenées de Masada, pénètre en Galilée à la chasse des garnisons anti-

1. *Antiq.*, XIV, 394-412. *BJ.*, 290-302. W. Otto, *PW.*, Supplem. II, 23-27. On peut se demander si une trêve n'avait pas été conclne alors entre Silo et Antigone, mais en tout cas elle fut de courte durée.

goniennes et arrive à Sepphoris malgré d'abondantes chutes de neige. La chance veut que, la garnison de cette place importante ayant décampé secrètement, les Hérodiens trouvent là des vivres à souhait. Ils préludent ensuite à la répression du terrorisme galiléen dont le foyer renaissant à chaque période de troubles s'abrite dans les fameuses cavernes d'Arbèles où nous avons déjà vu Bacchidès réduire en 160 une poignée de rebelles [1]. Toutefois les partisans d'Antigone n'attendent pas d'être bloqués dans les retraites inexpugnables du wadi el-Hamâm, ils offrent le combat en rase campagne, près du bourg d'Arbèles, aux troupes d'Hérode, qui, après avoir fléchi, reprennent l'avantage et poursuivent l'ennemi jusqu'au Jourdain. Le siège des grottes remplies encore de ces réfractaires qu'on traitait de brigands fut remis à plus tard, Hérode estimant que ses hommes avaient besoin d'achever l'hiver en repos.

De son côté, Antigone, stimulé par la rumeur d'une imminente offensive des Parthes, changea d'attitude à l'égard de Silo. Au bout d'un mois, il avait coupé les vivres à ses cohortes, conseillant aux habitants de la plaine de faire le désert autour des Romains et de gagner la montagne. Chargé du ravitaillement militaire, Phéroras, le plus jeune frère d'Hérode se montra en l'occurrence un parfait intendant. Il reçut en outre la mission de relever de ses ruines la forteresse de l'Alexandrion abandonnée depuis dix-neuf ans, depuis que Gabinius, en 57 l'avait fait démolir [2]. Le nouveau roi se rendait parfaitement compte de l'utilité que lui offrait ce nid d'aigle pour la possession de la riche vallée du Jourdain et ses communications avec la Samarie [3].

On était au printemps de l'année 38. Inquiet de la mobilisation d'innombrables catafractaires parthes à l'est de l'Euphrate, Ventidius convoquait auprès de lui ses troupes que l'hivernage avait éparpillées. A cette occasion, Silo dut répondre à l'appel avec son détachement. Hérode, resté seul à la tête de ses mercenaires et de ses partisans, se remit à la tâche ardue de la conquête de son royaume. Son obstination eut raison de la population indomptée gîtant aux cavernes fortifiées d'Arbèles, obstacle à la pacification définitive de la Galilée. Atteindre par l'escalade l'entrée des cavernes s'ouvrant dans la paroi verticale du ravin, il ne fallait pas y songer, la défense en était trop facile. Hérode eut recours à un procédé hardi. Des caisses chargées des plus audacieux parmi les soldats furent descendues

1. *GP.*, I, 439; II, 249. *RB.*, 1924, 381 s. Pour la neige voir *GP.*, I, 128, 133.
2. *RB.*, 1913, 232 s. C'est donc en 38 que commence la période hérodienne de cette place.
3. *Antiq.*, XIV, 413-419. *BJ.*, I, 303-306.

depuis le haut jusqu'au niveau des grottes. Armés de crocs, de javelots et d'épées, les assaillants nettoyaient les parapets et pénétrant dans les repaires cloisonnés y portaient la mort et l'incendie. On laissait sortir les rebelles qui voulaient se rendre, mais on raconte le cas d'un père de famille tellement enflammé de haine contre le roi qu'il égorgea sa femme et ses sept enfants à mesure qu'ils quittaient leur grotte pour se livrer à l'ennemi. A la fin, il se lança lui-même dans le précipice.

L'absence des soldats romains rendait les adversaires de l'Iduméen de plus en plus entreprenants. A peine Hérode est-il parti pour Samarie avec 3.000 hoplites et 600 cavaliers afin de régler son compte à Antigone, que la Galilée, si accueillante naguère, fait défection et massacre un certain Ptolémée qui la gouverne au nom du roi. Le district sens dessus dessous nécessite le retour des forces royales qui se livrent à une guerre sans merci contre les terroristes dont la diversion a délivré Antigone d'un danger immédiat. La sédition calmée, Hérode frappe les villes d'une amende de 100 talents [1].

Entre temps Ventidius avait écrasé l'armée parthe près de Gindaros en Cyrrhestique où Pacoros paya de sa vie la même faute qu'il avait commise l'année précédente en Cilicie : monter à l'assaut d'un camp romain établi sur une éminence avec de la cavalerie lourde cuirassée. Humiliée du rôle prépondérant des archers de Suréna dans la défaite de Crassus, la noblesse du Grand Roi obtint le renvoi de cette ribaudaille et l'emploi de la chevalerie désireuse de se distinguer. L'attaque à distance négligée par Pacoros en 39 et en 38, les Romains en tirèrent tout le parti possible au moyen des frondeurs qui préparaient aux hoplites une tâche facile. Les Parthes sauront profiter de la sévère leçon de Gindaros : dorénavant dans les combats à livrer aux légions la cavalerie légère des archers reprendra son rôle redoutable [2].

Ventidius, plus à l'aise du côté de l'Euphrate, obtempéra aux ordres d'Antoine qui lui mandait d'envoyer à Hérode 1.000 cavaliers et 2 légions pour conquérir la Judée. Le commandant de ces troupes, Machairas, ne partagea point les vues d'Hérode relatives à une expédition en règle dont Emmaüs, aujourd'hui 'Amwâs, serait le point de départ. Espérant entamer avec Antigone quelque négociation

1. *Ant.*, XIV, 420-433. *B., J.* I, 307-316.

2. Dion Cassius, XLIX, 19. Tarn, *CAH.*, X, 50 s. Ventidius aurait été pris au dépourvu sans le stratagème raconté par Dion et par Frontin (I, 1, 6) consistant à faire part à un confident qu'on sait être un espion de craintes ou d'espoirs simulés de façon à porter l'adversaire à des initiatives fâcheuses pour lui. Sur Gindaros voir Strabon, 751. C'est une acropole de la Cyrrhestique, un vrai repaire de brigands, près de laquelle Pacoros fut défait par Ventidius, lorsqu'il envahit la Syrie...

qui promettait d'être lucrative, il se rendit seul à Jérusalem, mais l'Asmonéen n'étant pas en humeur de le recevoir, lui ferma les portes de la ville et repoussa ses hommes à coups de fronde. Machairas furieux se replia sur Emmaüs, égorgeant quiconque se trouvait sur sa route, fût-il un partisan du roi patronné par Antoine. Avec un tel auxiliaire aussi dénué de franchise que de discernement, Hérode vit sa cause péricliter à une allure inquiétante. Il se rendait compte, en même temps, que livré à ses propres forces il n'arriverait pas à dompter une hostilité qui se propageait d'un bout à l'autre du pays. La propagande sadducéenne en faveur du vrai fils de Jacob qu'était Mattathias grand prêtre de la nation juive, roi descendant de rois, en dehors de toute ingérence romaine, opérait un revirement général dans la masse flottante des opportunistes. Israël irait donc lui préférer un fils d'Ésaü, simple particulier, sans droit au sacerdoce, roi sans royaume tenant son titre uniquement de ces Romains, coupables d'avoir profané Jérusalem sous Pompée et sévi depuis lors contre toute manifestation de nationalisme! Ceci paraîtrait inconcevable même aux pharisiens les moins favorables à l'arrière-petit-fils de Jean Hyrcan. Aussi bien était-on disposé à fermer les yeux sur les défauts d'Antigone et sur sa collusion avec les Parthes, regardée d'ailleurs par beaucoup comme un acte de bonne politique. La conduite indécise des légats romains à son égard ne semblait-elle pas le signe d'une reconnaissance de ses droits? Leur neutralité, on ne désespérait pas de s'en assurer en y mettant le prix. En même temps, ne faisaient-ils pas sentir à Hérode qu'il n'était rien par lui-même et se trouvait dans une entière dépendance vis-à-vis de Rome.

Puisqu'il en était ainsi (et le fils d'Antipater ne répudiait pas cette position) il n'y avait pas lieu d'être balancé plus longtemps et de perdre les bénéfices d'une constante fidélité à la cause romaine. Le nommer roi de Palestine, n'était-ce pas, pour le Sénat et les triumvirs, s'engager implicitement à ce que la réalité répondît à son titre? C'est pourquoi, Machairas ayant mis le comble à son dégoût, Hérode, dès que l'occasion s'en présenta, s'en fut relancer son bienveillant patron, Marc Antoine, en vue de provoquer une intervention énergique et définitive[1].

3. Recours d'Hérode à Antoine.

Vers la fin de l'an 39, Antoine avait quitté Rome pour Athènes où il séjourna avec sa nouvelle femme Octavie, sœur de César Octavien,

1. *Antiq.*, XIV, 434-438. *BJ.*, I, 317-319.

jusqu'à l'été de 38. De là il se rendit seul en Syrie et rejoignit Ventidius qui assiégeait dans Samosate, sa capitale, Antiochos Ier, roi de Commagène, beau-père de l'Arsacide Orodès, sous prétexte qu'il donnait asile à des Parthes fugitifs, en réalité pour tirer de ce dynaste, qu'on disait très riche, une énorme contribution. Tandis qu'on discutait autour d'une promesse de 1.000 talents, le siège traînait en longueur. Cette façon de faire la guerre déplut à Antoine d'autant que Ventidius s'était naguère livré au même chantage avec Antigone aux dépens d'Hérode. Il congédia son lieutenant et prit en main la direction du siège [1]. C'est alors qu'Hérode résolut de l'aller trouver. Les habitants d'Antioche virent bientôt arriver dans leur ville le remuant Iduméen toujours en quête de son royaume défilant à la tête d'un corps de cavaliers et de fantassins qui lui fourniront le moyen de se signaler.

En effet, bien des Syriens désireux de rejoindre le camp romain sous Samosate en étaient empêchés par la crainte des cavaliers Parthes qui tenaient le maquis le long du chemin de la Commagène. Hérode les rassura et s'offrit à former un convoi dont il prendrait la défense. Il réussit à repousser une attaque des Barbares en leur infligeant de lourdes pertes et à rendre la route praticable pour un temps. A quelque distance de Samosate il eut le plaisir d'accueillir le corps de troupe en grande tenue qu'Antoine envoyait à sa rencontre autant pour l'honorer que pour l'aider, car le bruit de son exploit s'était déjà répandu. Antoine le reçut en ami et le traita en roi. Il le félicita chaudement du succès qu'il venait en route de remporter sur les Parthes et, une fois la place de Samosate tombée en son pouvoir, il lui promit deux légions de renfort. Sosius, le nouveau gouverneur de Syrie, eut la consigne de prêter à Hérode une assistance effective.

Tandis qu'Antoine voguait vers Athènes afin d'y passer l'hiver avec Octavie, Hérode apprenait à Daphné près d'Antioche que son frère Joseph avait succombé dans un combat vers Jéricho en perdant les cohortes qu'il tenait de Machairas. A la nouvelle de cette victoire d'Antigone, les Galiléens se soulevèrent et noyèrent dans le lac les notables favorables à Hérode. Enfin, même en Idumée, de nombreuses défections s'étaient produites et Machairas avait dû fortifier Gittha, l'ancienne Gath, à quelque distance à l'ouest des ruines de Marisa.

1. Tarn, *CAH.*, X[53], n'admet pas que le prestige d'Antoine ait subi une atteinte par l'affaire de Samosate, contrairement à l'opinion généralement admise par les modernes, notamment B.-Leclercq, *Hist. des Lagides*, II, 249. Antoine prit bel et bien la ville forte de Samosate, substitua à Antiochos Ier son frère Mithridate et envoya Ventidius triompher au Capitole et jouir de sa popularité comme le premier Romain qui eût battu les Parthes.

Les renforts obtenus par Hérode venaient donc à point et la fâcheuse tournure prise par ses affaires ne faisait que stimuler son ardeur [1].

4. Victoire d'Hérode à Isana et prise de Jérusalem. Fin d'Antigone.

Après avoir levé huit cents recrues dans la région libanaise qu'il joignit à la légion romaine qu'il conduisait, Hérode, parvenu à Ptolémaïs, prit à travers la Galilée où ses ennemis tentèrent d'arrêter sa marche. Mais rejoint par la seconde légion mise à son service, le roi ne trouva plus personne dans la place d'où était partie leur attaque et se jeta à leur poursuite en direction de Jéricho où il avait à cœur de venger la mort de son frère. Ce fut près de cette ville que six mille Antigoniens débouchant de la montagne assaillirent l'avant-garde où se trouvait Hérode et son entourage. Les traits et les pierres tombaient comme grêle. Le roi reçut un javelot dans le côté. Une guerre à mort se déchaînait. Au cours d'une incursion en Judée, cinq localités devinrent la proie des flammes et deux mille prisonniers furent exécutés.

Antigone provoqua une diversion en envoyant contre Samarie un de ses familiers nommé Pappos, à la tête d'un corps d'armée. Mais les légions de Machairas l'arrêtèrent dans sa marche, l'obligeant à camper au bourg d'Isana, dont le site se voit vers le 34e kilomètre de la route de Jérusalem à Naplouse [2]. Hérode y arriva bientôt avec ses deux légions, rejoint par quantité de Juifs qui se ralliaient de nouveau à sa fortune. Là se livra la bataille décisive pour la possession du pays. Après un combat acharné, les Antigoniens refoulés à l'intérieur du bourg furent écrasés sous les toitures, les autres mis en fuite. Pappos resta parmi les morts. Son cadavre fut décapité. Phéroras en reçut la tête à titre de consolation pour la mort de Joseph. Sans une violente tempête, Hérode aurait marché immédiatement sur Jérusalem qui seule restait à conquérir. S'engager au gros de l'hiver dans les opérations d'un siège risquait d'aboutir à un échec. L'adversaire dût-il profiter du répit qu'on lui laissait pour se fortifier, Hérode se

1. *Antiq.*, XIV, 439-450. *BJ.*, I, 320-327. Il ne peut être question de défections en Judée, puisque ce district était encore au pouvoir d'Antigone. L'Asmonéen tranche la tête de Joseph pour en faire un trophée destiné à décourager les partisans d'Hérode. Ainsi Ventidius avait-il fait circuler la tête de Pacoros d'une ville à l'autre où l'on attendait l'issue de la bataille de Gindaros pour se décider pour ou contre les Romains. Dion Cassius, XLIX, 20.

Nous supposons avec *BJ.*, § 326 que Gittha était en Idumée, ce que n'implique pas *Antiq.*, § 450. Comme on constate ensuite la présence de Machairas en Samarie, on serait tenté de situer cette Gittha soit à Djett au nord de Toul Karem, soit à Qarieth Djitt près de Naplouse.

2. *GP.*, II, 364 art. *Jesana*, aujourd'hui *Burdj el-Isaneh*.

sentait assez maître de la situation pour accorder à ses troupes les loisirs de l'hivernage vers la fin de l'an 38 [1].

En février 37, le roi amena sous les murs de la capitale les contingents suffisants pour l'investissement de la place et la construction de trois terrassements contre le mur septentrional du Temple. D'autres soldats furent affectés à la fabrication des tours de siège. Satisfait de l'installation de ses hommes et de la mise en train des travaux sous la direction d'officiers compétents, il s'en alla lui-même à Samarie pour y célébrer son mariage avec Mariammè, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule, à laquelle il était fiancé depuis cinq ans. Au moment où il atteignait le but, la qualité princière de sa femme ne pouvait que rehausser son prestige. En faisant de ses noces un intermède du siège, il narguait son adversaire assiégé.

Hérode revint de Samarie avec trente mille hommes qui renforcèrent les troupes déjà en position. Le gros de l'armée romaine de Syrie et Sosius, le gouverneur lui-même, ne tardèrent pas à arriver. A voir massées autour de la ville onze légions d'infanterie avec six mille cavaliers et de nombreux auxiliaires, il n'y avait pas à douter qu'on voulût aboutir cette fois. « La multitude des Juifs enfermés dans la ville était agitée en sens divers. Les plus faibles, agglomérés autour du Temple, se livraient à des transports mystiques et débitaient force discours prophétiques selon les circonstances; les plus hardis formaient des compagnies qui s'en allaient marauder. » Les soldats toutefois se distinguèrent par leur ardeur à repousser les terrassiers et à éventer les mines. Aussi la ville ne fut-elle prise qu'au bout de cinq mois, en juin 37. L'escalade de vingt hommes d'élite des troupes d'Hérode suivie par les centurions de Sosius donna le signal de l'occupation successive des divers quartiers de Jérusalem. Le premier mur, c'est-à-dire celui qui s'amorçait à la porte Gennath et, englobant le quartier nord, venait toucher la tour Baris, ce mur étant pris, les abords du Temple et la ville basse tombèrent au pouvoir des assiégeants. La résistance se localisa alors dans le Temple et dans la ville haute, celle-ci protégée par le second mur qui défia les assaillants pendant quinze jours sur une ligne joignant la porte Gennath au portique occidental du Temple qui subit les atteintes du feu [2]. Le carnage accompagnait

1. *Antiq.*, XIV, 451-464. *BJ.*, I, 328-342. Otto, *op. cit.*, 30.

2. Comme à cette époque le mur d'Agrippa n'existe pas encore, le premier mur dans l'ordre d'attaque en 37 avant J.-C. sera le mur décrit dans *BJ.*, V, 146, et le second mur le morceau décrit au § 144, de la future tour Hippicos au Xyste. Quant à la date de la prise de la ville, il n'y a pas à tenir compte de l'indication de la fête du jeûne ni de l'année sabbatique et peut-être pas davantage du sabbat, clichés de source rabbinique destinés à justifier la défaite par l'exténuation ou l'inaction rituelles des défenseurs. Otto (*op. cit.*, 32 s. note).

l'irruption des Romains, irrités des lenteurs du siège, et des Hérodiens décidés à ne laisser vivant aucun de leurs adversaires. Antigone, réfugié dans la tour Baris, sortit de sa retraite pour se jeter aux pieds de Sosius qui l'ayant appelé Antigona, le fit enchaîner et garder jusqu'à ce qu'il l'emmenât à Antioche pour être traité en allié des Parthes, en ennemi déclaré des Romains. Antoine le fera flageller et décapiter, supplice inouï à l'égard d'un roi. Hérode eut beaucoup de mal à empêcher la profanation du Temple et le pillage complet de la ville. Il ne voulait pas, disait-il, régner sur un désert et craignait de laisser le souvenir d'un avènement odieux[1]. Le pillage, lui objectait Sosius, était pour les soldats un juste dédommagement des fatigues du siège. Le nouveau roi déclara qu'il était prêt à indemniser officiers et soldats sur ses propres biens. Il tint en effet sa promesse et tous se montrèrent satisfaits jusqu'à Sosius lui-même qui reçut un cadeau royal. Après avoir consacré une couronne d'or à Dieu, le gouverneur reprit la route d'Antioche où Antoine lui-même viendra prendre la direction des affaires à l'automne de 37. Sosius fut proclamé *imperator* par ses légions à l'occasion de la prise de Jérusalem, comme en témoigne une monnaie de Zacynthe frappée à l'effigie d'Antoine. On ne sait trop ce qu'il devint jusqu'au 3 septembre 34, jour où il célébra son triomphe au Capitole. En 32, il partagea le consulat avec Cn. Domitius Ahenobarbus[2].

soupçonne une source hostile à Hérode tendant à donner à ce dernier la mentalité d'un mécréant profanant les jours sacrés de la loi.

1. *Antiq.*, XIV, 465-491. *BJ.*, I, 343-357. Dion Cassius, XLIX, 22. Plutarque, *Ant.*, 36.

2. Fluss, *PW.*, III A1, 1178. Babelon, *Monnaies de la République romaine*, II, 467 n° 2. Le revers de la monnaie reproduisant le Juif et la Juive agenouillés sur le sol s'inspire du denier de César où figurent les captifs gaulois. Les Fastes triomphaux, à l'année 720, mentionnent le triomphe de Sosius *Procos. in Judaea.*

CHAPITRE IV

LE RÈGNE D'HÉRODE

I. — Le roi vassal d'Antoine (37-30).

Le règne effectif d'Hérode, dont les années se comptent à partir de nisan (avril) 37, devait rester sept ans sous le contrôle d'Antoine devenu plus que jamais le maître de l'Orient. Après le pacte de Tarente où il avait échangé avec Octavien des navires contre des légions, Antoine se montrait décidé à suivre sa voie sans se préoccuper de son collègue. Abandonnant ses enfants et Octavie, il affecta de rompre avec l'Occident en contractant avec Cléopâtre un mariage qui, invalide selon la loi romaine, était reconnu légitime suivant les usages des dynasties orientales. Aux deux jumeaux, Alexandre et Cléopâtre, qu'il avait eus de sa maîtresse vint s'ajouter à la fin de 36 un vrai Lagide que l'on nomma Ptolémée Philadelphe dans l'espoir de faire revivre en lui la puissance des aïeux. C'est ainsi que la reine d'Égypte, consciente du pouvoir de ses charmes, travaillait à enraciner en Orient celui que la déposition de Lépide créait *duumvir*, c'est-à-dire l'un des deux maîtres du monde romain et à obtenir de sa faiblesse la satisfaction de désirs ambitieux auxquels évidemment ni la Syrie ni la Palestine n'étaient étrangères.

Jusqu'à la décision d'Actium en 31, l'ingérence de cette femme décorée par son mari du titre de « reine des reines » ne perdra pas une occasion de se mettre à la traverse pour tenter de dépouiller Hérode et les autres dynastes installés dans l'ancienne Cœlé-Syrie ptolémaïque.

1. Hérode et les Asmonéens. — La grande prêtrise.

Hérode possédait assez d'énergie et de souplesse pour affermir son pouvoir en dépit de mille contrariétés. Il commença par se débarrasser de ses adversaires en infligeant la peine capitale à quarante-cinq membres les plus influents du Sanhédrin, principaux appuis

du parti d'Antigone [1]. D'autres exécutions accompagnées de la confiscation des biens des victimes s'échelonnèrent au cours des années suivantes au gré des circonstances. Les listes de proscriptions comportaient des sursis. Quant aux citoyens qui avaient soutenu ses intérêts, le nouveau roi sut se les attacher encore plus étroitement par des honneurs et des gratifications. Il récompensa les deux fameux Pharisiens Shemaya et Abtalyon pour avoir conseillé à leurs concitoyens pendant le siège de Jérusalem d'en ouvrir les portes à Hérode [2]. Le vieil Hyrcan lui-même, désireux de rentrer parmi les siens et relâché par Phraatès IV, successeur d'Orodès et de Pacoros, trouva un accueil empressé à la nouvelle cour de Jérusalem. Il ne pouvait être question de rendre le pontificat à ce revenant à cause de sa mutilation; il était interdit à Hérode d'y prétendre à cause de son origine étrangère. Désormais grande prêtrise et monarchie se trouvant dissociées, il s'imposait au monarque, soucieux de ne pas faire revivre le régime théocratique que les Juifs tenaient pour seul légitime, de choisir comme pontife quelque membre insignifiant de la famille sadocide qui prétendait descendre d'Aaron et avait exercé le sacerdoce suprême avant les Asmonéens. Hérode trouva l'homme qu'il lui fallait dans un prêtre obscur appartenant à la juiverie de Babylone, nommé Ananel.

Un tel expédient eut pour effet de soulever l'indignation des derniers restes de la race asmonéenne qu'il dépossédait injustement de la grande prêtrise. Cette dignité ne revenait-elle pas de droit au fils d'Alexandre, Aristobule, bel adolescent de seize ans, dont l'élévation contribuerait à l'union des divers partis? Le jeune âge du candidat ne figurait pas dans les empêchements énumérés par le Lévitique (21, 17 ss.). Il promettait une longue accalmie autour d'un honneur convoité. Alexandra écrivit donc à Cléopâtre, la priant de demander à Antoine le sacerdoce pour son fils. Le potentat de l'Orient ayant répondu qu'on lui envoyât Aristobule dont on lui avait vanté la beauté, Hérode craignit que le jeune homme ne revînt en favori pourvu d'une autorité temporelle aussi bien que d'une dignité spirituelle parmi ses compatriotes. Pour enlever tout prétexte au déplacement du jeune prince,

1. Ces 45 membres pouvaient avoir composé la cour de justice devant laquelle Hérode dût comparaître en 47 d'après *Antiq.*, XIV, 171-175; ils auraient été tous mis à mort. Sur les 71 qui formaient en règle l'assemblée plénière, il en survécut donc 26. Les vides une fois comblés par des éléments dociles, le grand conseil n'était plus à craindre. MOMIGLIANO *CAH.*, X, 322. S. FUNK, *Monatsschr. f. Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, LV, 1911, 37 ss. discute sur le nombre des membres composant les diverses cours de justice.

2. *Antiq.*, XV, 1-10. *BJ.*, I, 358. OTTO, *op. cit.*, 35 traite de légendaire ce que les sources juives racontent des disputes entre Hérode et le Sanhédrin et que DERENBOURG, *Essai...* 149, 463 essaie de clarifier.

il lui conféra le souverain sacerdoce avec d'autant moins de répugnance que cette nomination comblait de joie la femme qu'il aimait passionnément, Mariammè, sœur d'Aristobule. Ananel fut déposé et ainsi les Asmonéens regagnaient le terrain perdu avec l'espoir de supplanter un jour le roi imposé par Rome [1]. Engagé dans une situation inextricable par ses liens avec l'ancienne famille royale, Hérode se verra tout le long de sa vie « poussé par ses passions à des solutions qu'il eût évitées par politique... Son mariage put être nécessaire à son avènement, mais il fut certainement une fatalité pour son règne, car il eût lutté plus aisément contre les anciens partis s'ils n'avaient pas été installés dans la place [2] ». Il se fût également épargné ces rigueurs cruelles qui ont assombri sa vie privée.

Sa première victime parmi son entourage fut précisément ce beau-frère qu'il venait d'élever à la grande prêtrise. A la fête des Tabernacles, lorsque le jeune pontife, revêtu des ornements sacerdotaux, avait paru sur les degrés de l'autel, la foule, séduite par les avantages de son extérieur où se reflétait la noblesse de sa race, donna libre cours à l'expression de sa sympathie pour Aristobule et de ses regrets du passé glorieux de ses ancêtres. Que le désir de voir le diadème ceindre ce front sacerdotal possédât le cœur de cette multitude comme celui de sa mère Alexandra, c'est ce qui ne pouvait échapper à Hérode surtout depuis que le roi avait éventé le projet d'évasion de la princesse et de son fils invités par Cléopâtre à chercher un refuge auprès d'elle en Égypte. Dès lors la perte du jeune homme fut décidée. Un soir d'automne où la cour s'était rendue à Jéricho pour faire honneur à un banquet offert par Alexandra, les convives en quête de fraîcheur prirent leurs ébats dans l'une des grandes piscines avoisinant le palais. Aristobule était du nombre. Des amis du roi s'amusant à le faire plonger le maintinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il fut asphyxié (fin de 35). Ananel reprit ses fonctions.

Hérode eut beau verser des larmes et commander des funérailles splendides, tout le monde eut la conviction que le coup venait de lui. Alexandra en écrivit à Cléopâtre qui avait rejoint Antoine en Asie. Prenant l'affaire en main, la reine d'Égypte qui convoitait les États d'Hérode pressa son mari de venger ce meurtre. Antoine enjoignit à l'accusé de venir à Laodicée présenter sa justification. Hérode répondit à la convocation, muni de présents appréciables, et sortit

1. *Antiq.*, XV, 10-41. La fausseté de la rumeur répandue au sujet de l'origine sacerdotale d'Hérode est suffisamment démontrée par *CAH.*, X, 322 n. 4. Aristobule avait Jonathas comme nom indigène d'après *BJ.*, I, 437.

2. LAGRANGE, *Le Judaïsme*, 167 s.

du procès blanc comme neige. Du reste son protecteur préférait à l'hostilité sourde du parti asmonéen le dévouement à toute épreuve de sa créature [1]. L'exécution sommaire d'un adversaire politique n'était pas de nature à provoquer des scrupules chez le duumvir proscripteur.

Hérode cependant avait cru bon de parer à toute éventualité en ordonnant à son beau-frère Joseph, à qui il laissait la garde du royaume [2] de mettre à mort sa femme Mariammè, s'il lui arrivait malheur chez Antoine. Son amour, disait-il, ne supportait pas l'idée que sa chère épouse passât après lui aux bras d'un autre homme. La reine de Judée fut bouleversée d'apprendre cet ordre cruel par une indiscrétion de Joseph. En effet, quand le faux bruit courut dans Jérusalem qu'Antoine avait livré Hérode au dernier supplice, les princesses pensèrent se réfugier sous la sauvegarde des aigles de la légion romaine qui campait autour de la ville pour protéger le royaume. Mais une missive du roi dissipa leur crainte. Une fois de retour, Hérode informé des plans d'Alexandra et de sa fille par sa mère et sa sœur Salomé, qui, très animée contre les Asmonéennes, ne reculait pas devant la calomnie, apprenant d'autre part l'indiscrétion de Joseph, mari de Salomé, Hérode, dis-je, conçut des soupçons injurieux à l'endroit de Mariammé, fit mettre à mort Joseph et emprisonner Alexandra, sa belle-mère, qu'il accusait d'être la cause première de tout ce qui était arrivé [3].

2. Hérode et Cléopâtre.

En se mêlant aux querelles domestiques du sérail de Jérusalem, Cléopâtre cherchait plus la ruine d'Hérode que la restauration des Asmonéens sur le trône de Judée puisque son but était de réunir de nouveau à l'Égypte la Palestine avec toutes les autres possessions extérieures de l'empire de Ptolémée II Philadelphe. Il lui importait peu qu'Aristobule III devînt grand prêtre pourvu qu'il abandonnât ses prétentions à la couronne. Antoine était disposé à céder à sa femme égyptienne en manière de cadeau de noces tout ce qu'il pourrait abandonner sans nuire à la sécurité de ses provinces. En 36, ayant exécuté Lysanias Ier pour son alliance avec les Parthes et l'aide fournie à Antigone en 40, il donna le royaume de Chalcis à Cléopâtre avec

1. Le fait se place au printemps de 34.

2. Ce Joseph, époux de Salomé, sœur d'Hérode, aurait été en même temps l'oncle de ce dernier.

3. *Antiq.*, XV, 42-87. Le résumé de ces événements par *BJ.*, I, 431-444 (malheurs domestiques d'Hérode), tissu d'anachronismes, ne donne pas l'impression d'être préférable à la narration précise des Antiquités.

Damas, Hippos et Gadara, ce qui constituait la Syrie Centrale [1]. Vers le même temps, quelques membres de la noblesse parthe menacés par Phraatès IV s'étant enfuis en Syrie, Antoine accorda au plus considérable d'entre eux, Monœsès, trois villes pour son entretien, Aréthuse, Hiérapolis et Larissa, puis il conduisit de puissants effectifs contre le Grand Roi. Après avoir échoué devant la place de Phraaspa en Médie Atropatène, les Romains, acculés à une retraite désastreuse sans cesse harcelée par un ennemi extrêmement mobile, laissent 24.000 légionnaires sur la route avant d'atteindre l'Araxe. Les rigueurs de l'hiver à travers les montagnes d'Arménie ajoutent encore 8.000 morts à ces pertes. On atteignit enfin la côte de Syrie où Antoine fut rejoint à Leuké-Komé, entre Béryte et Sidon, par Cléopâtre apportant des vivres, des vêtements et des gratifications pour l'armée [2].

La reine d'Égypte agissait en cette contrée comme chez elle. Il est possible d'ailleurs qu'elle eût déjà reçu d'Antoine la côte de Phénicie et de Palestine depuis le fleuve Éleuthéros jusqu'à la frontière d'Égypte sauf Tyr et Sidon qui restèrent villes libres. Gaza fut probablement comprise dans cette donation [3]. Quant au royaume d'Hérode réclamé par Cléopâtre comme partie intégrante de la Cœlé-Syrie ptolémaïque, la reine se heurta à un refus catégorique. Au moment où des expéditions à l'étranger l'obligeaient à s'éloigner avec ses troupes, Antoine avait besoin d'un policier de la trempe d'Hérode pour maintenir la paix dans la province. Seulement, pour adoucir la peine causée à son Égyptienne, il lui céda un morceau de choix, le territoire de Jéricho avec ses riches palmeraies et ses précieux baumiers. A l'est du Jourdain, le nom de Philadelphie rappelait à la reine que ses ancêtres avaient jadis possédé des territoires absorbés aujourd'hui par les Nabatéens. Au fait, son époux se vit obligé, pour satisfaire une partie de ses convoitises, de lui accorder aux dépens de Malichos des districts dans le Hauran et la Transjordanie avec le droit d'exploiter le bitume du lac Asphaltite [4].

1. Cléopâtre obtint également Cypre et la Cilicie Trachée qui avaient été territoires romains dont les ressources en bois de construction étaient nécessaires à l'Égypte. *CAH.*, V, 67. Ces donations donnèrent lieu à l'époque qui figure sur des monnaies où l'effigie d'Antoine, protecteur et souverain de l'Égypte, était associé à celle de Cléopâtre avec le titre de triumvir. Voir Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, II, 256 s. et notes.

2. Plutarque, *Ant.*, 37-50; Dion Cassius, XLIX, 24-31. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 258 ss.

3. Les modernes comme les anciens sont partagés relativement à la date de ces donations. Les uns les mettent en 36 avant l'expédition contre les Parthes, les autres après, en 34. Voir Otto, *op. cit.*, 43 et note; Schuerer, I, 362.

4. *Antiq.*, XV, 88-95. *BJ.*, I, 360 s. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, 253-255. Tarn, *CAH.*, X, 67.

De Laodicée-sur-Mer où Hérode, au printemps de 34, avait gagné son procès dans l'affaire Aristobule, Antoine marcha sur Artaxate, capitale d'Artavasde, roi d'Arménie, fit un immense butin, emmena captifs le roi avec sa femme et ses enfants afin de relever son prestige aux yeux des Orientaux par la célébration d'un triomphe dans la ville d'Alexandrie. Pendant qu'il remportait ces faciles succès, Cléopâtre, qui avait accompagné le conquérant jusqu'à l'Euphrate, vint en Judée en traversant Apamée et Damas. Correct avec la puissante visiteuse, ne laissant paraître ni sa haine envers la spoliatrice, ni faiblesse devant l'enjôleuse, Hérode triompha de deux tentations, celle de tomber dans ses bras, ce qui aurait servi à Cléopâtre à le perdre auprès d'Antoine et celle de l'empoisonner, ce qui aurait déchaîné sur lui et sa maison une catastrophe inévitable. On traita d'affaires. Le roi de Judée prit à ferme les revenus du territoire de Jéricho moyennant 200 talents et s'engagea à lui en servir chaque année autant pour la partie du territoire nabatéen qu'elle s'était fait adjuger, « aimant mieux courir le risque d'être mal remboursé par les Arabes, que d'admettre si près de lui les agents de la reine[1] ». Il reconduisit enfin la reine jusqu'en Égypte, après l'avoir comblée de présents[2].

Alexandrie se dressa en rivale de Rome lorsqu'Antoine, au retour de son expédition, vint y célébrer avec son triomphe l'apothéose de sa parèdre remplaçant sous le titre de *Théa Néôtéra* le Jupiter du Capitole au Sérapéum, et déclarer la constitution d'un empire d'Orient réparti entre les enfants d'Antoine-Dionysos et de Cléopâtre-Isis sous la suzeraineté de cette dernière. Ptolémée dit Césarion, reconnu pour fils légitime de Jules César et de Cléopâtre, recevait le titre de Roi des Rois[3].

3. Hérode au moment d'Actium. — Sa guerre avec Malichos Ier.

Toutes ces dispositions contraires aux prérogatives de la capitale et à l'intégrité de son empire, injurieuses à l'endroit du sénat et d'Octavien soulevaient en Occident l'opinion publique contre Antoine devenu une sorte de despote oriental dominé à son tour par une femme ambitieuse et hostile aux Romains. L'indignation redoubla contre lui à la fin de 35 quand on apprit qu'il avait de nouveau repoussé sa fidèle Octavie partie de Rome pour venir le rejoindre en Asie avec de l'argent, des habits, des bêtes de somme et deux mille hommes d'élite. Néan-

1. LAGRANGE, *op. cit.*, 170.
2. *Antiq.*, XV, 96-103. *BJ.*, I, 362.
3. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.*, 274 ss. où l'auteur s'étend sur la crainte qu'avaient les Romains de voir transporter en Orient la capitale de l'empire.

moins, jugeant bon de ne pas laisser le champ libre à ses adversaires ni de décourager les gens de son parti, il résolut de solliciter du Sénat l'approbation pour sa gestion en Orient depuis le pacte de Tarente. Il espérait réussir grâce à l'appui de deux de ses amis, Domitius Ahenobarbus et C. Sosius, désignés comme consuls de l'année 32. Au plaidoyer de Sosius, celui qui avait cinq ans auparavant aidé Hérode à prendre Jérusalem, Octavien répondit par un violent réquisitoire contre Antoine maître de l'Égypte par des moyens inavouables, spoliateur de l'Arménie grâce à une trahison, assassin de Sextus Pompée esclave de l'Égyptienne, distribuant à ses bâtards les provinces du peuple romain. Convoqués à une autre séance où le duumvir s'apprêtait à les écraser sous le poids de preuves tirées de la correspondance d'Antoine, les deux consuls quittèrent Rome avec nombre de sénateurs du même parti et s'en allèrent rejoindre Antoine à Ephèse où il s'était installé pour l'hiver avec Cléopâtre. De là, Antoine transporta son quartier général à Samos, puis à Athènes où, cédant aux instances de Cléopâtre, il envoya à Octavie une lettre de répudiation, qui, aux yeux du grand nombre équivalait à une déclaration de guerre.

Antoine cependant ne sut pas utiliser ses avantages. Au lieu de se précipiter avec ses troupes sur l'Italie, il se contenta de les échelonner sur la côte d'Acarnanie, depuis le golfe de Corinthe jusqu'à Actium, donnant à Octavien le temps de débarquer son armée en Épire et de réunir dans le golfe de Comaros cette flotte qui allait se distinguer sous le commandement de Marcus Vipsianus Agrippa déjà vainqueur de Sextus Pompée. La présence de Cléopâtre, trop évidemment étrangère en lutte contre Rome, provoqua d'importantes défections dans le camp antonien et l'on sait comment la fuite de ses vaisseaux en plein combat provoqua la fuite d'Antoine et fit du 2 septembre 31 une journée décisive pour le sort de l'univers [1].

Après avoir énuméré les rois alliés qui étaient venus se ranger en personne sous les ordres d'Antoine durant les préparatifs de la bataille d'Actium, Plutarque ajoute parmi ceux qui avaient envoyé leurs contingents Malichos, roi d'Arabie et Hérode, roi des Juifs [2]. A vrai dire, Hérode fit preuve d'un grand empressement à lever dans son pays des troupes pour prêter secours à Antoine, mais celui-ci, à l'instigation de Cléopâtre, lui fit savoir qu'il le remerciait de son zèle et qu'il lui enjoignait d'employer ses troupes contre le roi des Nabatéens, Malichos, qui refusait de rembourser la redevance que lui-même

1. Bouché-Leclercq, *op cit.*, 283-313. *CAH.*, X, 90-106.
2. *Antoine*, 61.

acquittait en son nom envers la reine d'Égypte. Bien aise d'un conflit où les deux rois s'épuiseraient, celle-ci y voyait l'occasion de saisir au moins les dépouilles du vaincu et d'empêcher Hérode, en même temps, d'acquérir de nouveaux droits à la faveur d'Antoine. La haine de Cléopâtre rendit un grand service au roi des Juifs en le tenant hors du conflit où allait sombrer la fortune de son protecteur[1].

Aussi bien, tandis qu'Antoine mobilisait sur la mer Ionienne ses forces de terre et de mer vers la fin de l'an 32, une guerre assez violente sévit entre Hérode et le roi des Arabes qui l'avait naguère repoussé pour complaire aux Parthes. La première rencontre eut lieu sous les murs de la ville de Dion en Batanée. Les Arabes y furent battus et allèrent se regrouper plus à l'est dans les domaines de Kérak-Canata, cultures irriguées probablement dévolues à Cléopâtre[2]. Devant l'impatience des Juifs grisés par le succès, Hérode dut poursuivre l'adversaire sans répit et l'enfoncer de nouveau. Mais cette impétuosité se brisa contre un obstacle inattendu. Le pays, théâtre de ces opérations, obéissait à un agent de Cléopâtre, le stratège Athénion, dont la consigne était de soutenir les Nabatéens en cas de défaite. Voyant les Juifs épuisés par leurs propres avantages, ce général lança ses troupes sur eux et en fit un grand carnage. Hérode fut réduit à de peu glorieuses guérillas[3].

Pour comble de malheur, au début du printemps de l'an 31, la Judée fut désolée par un violent tremblement de terre qui fit périr trente mille personnes et d'innombrables bestiaux. L'armée d'Hérode, campée en plein air en deçà du Jourdain, n'eut aucune perte à déplorer, mais s'ajoutant aux revers récents, la catastrophe la plongea dans un profond découragement. Le roi lui adressa un discours propre à relever les courages et à stimuler l'ardeur de ses guerriers. Les Arabes ont mis le comble à leur perfidie en égorgeant les Juifs envoyés vers eux pour conclure un accord. Ils accablent la Judée en reniant leur dette. La campagne de Batanée a montré qu'ils ne sont pas invincibles; le seul avantage qu'ils ont remporté est dû au guet-apens d'Athénion. Le terrible séïsme qu'on vient d'éprouver n'est qu'un phénomène de la nature; si l'on veut le considérer comme un châtiment divin, il faut reconnaître que Dieu, en y mettant un terme, en a réduit les effets.

1. *Antiq.*, XV, 107-111. Hérode s'était déjà mis en route lorsqu'il reçut l'ordre d'Antoine de rester en Palestine, mais il ne manqua pas d'envoyer au duumvir de l'argent et des approvisionnements (§ 189). *BJ.*, I, 365.

2. *GP.*, II, 150, 306. Au lieu de Διόσπολιν lire Δῖον πόλιν. Il est possible qu'au lieu de Canata, il faille lire Canatha = Qanawât dans la montagne du Hauran, car il est fait mention dans la suite du récit d'endroits rocailleux et montueux.

3. *Antiq.*, XV, 112-120. *BJ.*, I, 366-369.

Le bon droit et la justice se trouvent du côté où est le vrai Dieu.

Quand il vit ses hommes prêts à marcher, Hérode offrit un sacrifice et, franchissant le Jourdain, s'en fut camper aux environs de Philadelphie pour livrer bataille au général arabe Elthémos. Il emporta d'abord un ouvrage fortifié situé sur une colline couvrant le camp ennemi, puis, ayant infligé aux troupes nabatéennes une défaite qui leur coûta cinq mille hommes, il bloqua le reste dans ses retranchements livré aux tortures de la soif. Après une sortie où plusieurs milliers succombèrent, les Arabes perdirent leur assurance et proclamèrent Hérode patron ou protecteur de leur nation [1]. Un tel succès remporté en des circonstances si défavorables prouvait mieux que toute argumentation que l'État hérodien était capable de jouer le rôle de garde-frontière, ce qui aux yeux d'un Romain pouvait seul justifier le maintien de son existence [2].

II. — Hérode dans la vassalité d'Auguste.

1. Octavien confirme la royauté d'Hérode.

Une vive inquiétude vint empêcher Hérode de savourer les fruits de sa victoire lorsque le bruit de la défaite d'Antoine à Actium se répandit à travers l'Orient. Son amitié avec le vaincu l'avait compromis : ses amis s'en désolaient, ses ennemis s'en réjouissaient secrètement, mais lui, en opportuniste avisé, jugeant la situation d'Antoine sans remède, se déclara ouvertement pour le vainqueur en attendant de pouvoir s'expliquer de vive voix en sa présence [3]. De concert avec un autre transfuge, Quintus Didius, gouverneur de Syrie, il arrêta et livra aux Césariens des gladiateurs partis de Cyzique pour aller au secours d'Antoine. Bloqué du côté de la Libye où Cornelius Gallus avait occupé Parœtonion (Mersa Matrouh), Antoine le fut donc aussi du côté de l'Asie, tandis que les Arabes de Pétra, incendiant les bateaux de Cléopâtre dans la mer Rouge, à l'instigation de Q. Didius, fermaient toute issue au midi [4]. Antoine a beau envoyer chez Hérode un de ses confidents Alexas de Laodicée, pour le retenir dans le devoir, Hérode gagne le messager à la cause de César Octavien, ce qui pourtant ne le sauvera pas de la peine capitale [5].

1. *Antiq.*, XV., 121-160. *BJ.*, I, 37-0385.

2. Otto, *op. cit.*, 47.

3. Il faut accepter avec beaucoup de réserve ce que le roi dit, dans ses Mémoires, de sa fidélité envers Antoine après Actium. *Antiq.*, XV, 191. *BJ.*, I, 387.

4. Dion Cassius, LI, 7, 5. Plutarque, *Antoine*, 69.

5. Plutarque, *op. cit.*, 72. Sur les conseils d'Hérode, cet Alexas étant allé trouver César

Arrivé à Samos pour y prendre ses quartiers d'hiver, César commençait à remanier la carte de l'Orient quand le mécontentement des vétérans et des affranchis le rappela à Brindes. Ayant repris la mer au bout d'un mois, il se trouvait à Rhodes lorsqu'Hérode vint lui demander audience, encouragé sans doute par l'exemple d'Amyntas de Galatie et d'Archélaos de Cappadoce maintenus sur le trône pour avoir pris à temps le parti du vainqueur [1]. Le roi des Juifs se présenta sans diadème, comme un simple particulier qui se livre à la discrétion de son souverain, mais au lieu de recourir aux supplications et au repentir, il exposa tout ce que son amitié avait fait pour Antoine et comment il aurait voulu débarrasser son protecteur de l'influence néfaste de Cléopâtre. Attaché au Romain, hostile à l'étrangère, Hérode promettait de garder à César la même fidélité et le même dévouement, si le vainqueur d'Antoine daignait considérer la preuve de ses sentiments indépendamment de la question de personne. Cette franchise plut à Octavien, qui, faisant allusion au secours prêté à Didius dans l'affaire des gladiateurs, montra qu'il était au courant de la promptitude d'Hérode à se rallier à lui. Il lui remit de sa main le diadème sur la tête et lui procura un sénatus-consulte le confirmant dans sa royauté. Le nouveau maître lui laissa entrevoir d'autres faveurs qui le dispenseraient de regretter Antoine. Profonde stupéfaction en sens divers lorsqu'à Jérusalem on vit revenir plus heureux et plus puissant que jamais celui qu'on avait cru perdu. De chaque danger qu'il traversait il sortait avec le sourire d'une fortune plus grande (printemps de l'an 30).

Hérode ne tarda pas à saisir l'occasion de montrer à César la sincérité de son ralliement. En allant de Syrie en Égypte pour en finir avec Antoine et Cléopâtre retirés à Alexandrie, César devait traverser la Palestine. Hérode le reçut près de Ptolémaïs avec une magnificence royale, passant avec lui la revue de ses troupes. Il facilita jusqu'à Péluse la marche de l'armée dans le désert en fournissant le vin, l'eau et le ravitaillement, couronnant ses bons offices par un présent de 800 talents à César lui-même. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre en août de l'an 30 et le règlement des affaires d'Égypte, Hérode rendit les mêmes services au pacificateur de l'Orient en l'accompagnant depuis l'Égypte jusqu'à Antioche [2].

César ne demeura point en reste avec son vassal. Il lui donna pour

fut mis à mort par son ordre, car il était connu pour avoir empêché tout rapprochement entre Antoine et Octavie.

1. Dion Cassius, LI, 2. Pour l'organisation de l'Orient voir *CAH.*, X, 114 s.

2. *Antiq.*, XV, 187-201. *BJ.*, I, 386-395. Voir à ce propos *Syria*, XV, p. 34 ss.

la garde de sa personne quatre cents Gaulois choisis parmi les gardes du corps de Cléopâtre et lui rendit le territoire que cette reine lui avait fait enlever dans la vallée du Jourdain, ajoutant même à son royaume Gadara, Hippos, Samarie, et, sur le littoral, Gaza, Anthédon, Jopè et la Tour de Straton [1]. Ce fut dans ces circonstances que Nicolas de Damas, jusqu'alors gouverneur des enfants de Cléopâtre, rejoignit Hérode à qui d'ailleurs il n'était pas inconnu. Tout en initiant le roi à la philosophie et à la rhétorique, il le perfectionnait dans la connaissance de l'histoire, songeant peut-être déjà à la rédaction d'une histoire universelle, enregistrant en tout cas souvenirs et documents en vue de ses biographies [2].

L'annulation des cessions de territoires et de villes à la reine d'Égypte par Antoine fut accueillie avec reconnaissance. Le fils ou descendant de Lysanias Ier, Zénodore, pourra prendre à ferme l'État de Chalcis. Émèse devient partie de la province romaine de Syrie avant d'être restituée en 20 au fils de Jamblique. Bérytos, qui déjà avant Actium avait rompu avec Cléopâtre, commence à bénéficier d'un notable accroissement de territoire. Tripolis, Damas, Ascalon recouvrent leur autonomie. César ne toucha pas au royaume de Malichos qui mourait précisément en cette année 30. Son successeur, Obodas III, sera lésé en 24 par la cession de la Trachonitide et de la Batanée à Hérode. L'expédition d'Aelius Gallus en Arabie mettra ce roi des Nabatéens en relation plus étroite avec Auguste [3].

2. Hérode supprime les derniers Asmonéens.

Derrière la façade, qui s'annonçait brillante, d'un règne désormais sorti de passes dangereuses, la vie domestique d'Hérode traversait des crises aboutissant à des solutions sanglantes. Avant de se rendre à Rhodes découronné, Hérode avait fait étrangler le vieil Hyrcan, dernier mâle survivant de la race royale des Asmonéens, pour avoir eu des relations suspectes avec Malichos : correspondance à but politique, acceptation de chevaux en vue d'une fuite en Arabie. Même à qui rejette le détail de l'accusation formulée dans les Mémoires d'Hérode, il est malaisé de ne pas conclure à quelque imprudence de ce vieillard

1. *Antiq.*, XV, 215, 217. *BJ.*, 396-397. *GP.*, II, 151. En 23 et en 20 il y aura d'autres agrandissements.

2. R. Laqueur, dans son article sur ce personnage (*PW.*, XVII, 367 s.) montre qu'il était déjà lié avec Hérode dès l'an 40.

3. Kahrstedt, *Syr. Territorien...* 106 s. Jones, *The cities of the Eastern Roman Provinces*, 271. *CAH.*, X, 114 s.

de 72 ans harcelé par les suggestions de sa fille Alexandra et victime, jusqu'à la fin, de sa propre faiblesse [1].

Hyrcan une fois expédié au schéol, le roi remit la direction des affaires à Phéroras, son frère, et relégua sur deux points opposés les deux partis de sa famille qui ne pouvaient se voir : Kypros, sa mère, Salomé, sa sœur, et les enfants à Masada; sa femme Mariammé et sa belle-mère Alexandra dans la forteresse d'Alexandrion. Ces deux dernières devaient périr si Hérode ne revenait pas de Rhodes : telle était la consigne de leurs gardiens, le trésorier Joseph et l'Ituréen Soaimos, chargés en outre de conserver la royauté à ses fils, de concert avec Phéroras. Au retour du roi, les princesses ayant regagné le palais reprirent leurs querelles avec une nouvelle acerbité. Les manières aristocratiques de Mariammé exaspéraient Kypros et Salomé à qui la reine ne manquait pas de faire sentir leur infériorité de parvenues. Envers le roi, son mari, elle ne cachait pas son aversion depuis l'exécution d'Hyrcan. Au bout d'un an de cette vie intenable, la crise éclata. Profitant de la profonde irritation provoquée chez Hérode par les reproches de sa femme, Salomé fit savoir à son frère, par l'intermédiaire de l'échanson, que Mariammé avait elle-même préparé un certain breuvage pour le roi. Quel était le motif de cette attention suspecte? Au cours de l'enquête, l'eunuque le plus fidèle de la reine, mis à la torture, déclara que la haine de Mariammé pour le roi venait de ce que Soaimos, son gardien à l'Alexandrion, lui avait dévoilé l'ordre du roi de la tuer si l'entrevue de Rhodes était fatale à Hérode. Celui-ci dans un accès de jalousie déplacée livra Soaimos au bourreau et convoqua un conseil intime qui se prononça pour la mort de la reine sur le grief de tentative d'empoisonnement. En conséquence, elle fut conduite au supplice. Qui ne fut écœuré en voyant sa mère Alexandra pousser la lâcheté, à la surprise de tout le monde, jusqu'à insulter sa fille et lui arracher les cheveux. Mariammé n'en demeura pas moins impassible; dédaignant de repousser les calomnies dont elle était victime, elle émut les spectateurs par la noblesse de son attitude [2].

1. *Antiq.*, XV, 164-173 tiré, dit Josèphe, des *Hypomnémata* du roi Hérode, suivi d'une version plus anodine (174-178) et d'un résumé de la carrière d'Hyrcan II (179-182). A l'âge de 80 ans que lui donne Josèphe les critiques substituent 72 ans comme limite extrême de la vie d'Hyrcan. Note de Reinach dans la trad. de Chamonard, p. 318. Otto, p. 49, tient pour 70 ans avec Wellhausen. D'après *BJ.*, I, 433 s., Hérode était exaspéré, non pas de ce que le vieillard aspirât à la royauté mais parce qu'elle lui revenait de droit.

2. *Antiq.*, XV, 183-186; 202-216; 218-239. *BJ.*, I, 445-444 a bloqué en un seul deux cas semblables mais distincts, l'entrevue d'Hérode et d'Antoine à Laodicée en 34 et l'entrevue d'Hérode et de César Octavien à Rhodes en 30, avec leurs conséquences analogues. Si la similitude des situations entraîne chez Hérode les mêmes précautions, il reste cependant

En immolant sa fière épouse, Hérode voulut s'assurer de sa fidélité éternelle, mais il fut lui-même victime de cette jalousie morbide. Sa passion pour Mariammé, exaspérée par l'absence, s'exhalait en de grands cris et de honteux gémissements. Comme il était allé à Samarie chercher une diversion dans la chasse, il tomba gravement malade en proie à de violentes douleurs dans la nuque et à des troubles cérébraux. Alexandra, croyant sa fin prochaine, tenta de se rendre maîtresse de deux forts qui commandaient la ville et le temple de Jérusalem [1]. Elle se heurta à l'opposition des deux gouverneurs, dont l'un, Achiabos, était cousin du roi. Mis au courant de l'affaire, Hérode donna l'ordre d'exécuter la princesse.

Après sa guérison, à une époque qu'il est difficile de préciser, le roi eut à s'occuper de la conspiration de Costobaros. Ce personnage, originaire de l'Idumée, où ses aïeux avaient été prêtres du dieu national, Cozé, remplissait depuis une dizaine d'années les fonctions de gouverneur de la province iduméenne. Devenu suspect à Hérode, dont il était le beau-frère, pour avoir offert à Cléopâtre sa vassalité, il fut épargné sur les instances de Salomé, sa femme. Mais celle-ci, ayant découvert que son mari donnait un abri secret aux fils de Babas, apparentés aux Asmonéens, elle le répudia et fournit au roi son frère le motif de cette résolution contraire aux coutumes juives. Or, il se trouvait que les fils de Babas aussi dévoués à Antigone qu'hostiles à Hérode avaient échappé à la vengeance de ce dernier lors de la prise de Jérusalem en 37 grâce à la connivence de Costobaros qui les cacha dans ses fermes en vue du rôle qu'ils pourraient jouer dans une révolution future. Hérode extirpa les germes de cette opposition en envoyant à la mort les fils de Babas et leurs complices Costobaros, Lysimaque, Dosithée et Antipater surnommé Gadias [2].

3. Auguste fonde l'empire en 27 avant J.-C. La Syrie province impériale. — La Judée royaume allié.

De retour à Rome à la suite du réglement des affaires d'Égypte et de Syrie, Octavien célébra sa victoire par un triomphe de trois jours, du 13 au 15 août 29. Au début de cette même année, avant que le

un certain nombre de faits qui les distinguent nettement. Voir Otto, 50 s. Schuerer, I, 385 s., n. 1. Lagrange, *Le Judaïsme*, 175, où l'on trouvera la version grotesque de cet événement d'après le Talmud, traduite par Derenbourg, p. 151 s. Reinach, note 2, p. 327 de la trad. des *Antiq.* par Chamonard.

1. A cette époque, ces deux *phrouria* ne pouvaient guère être que le palais royal dans la ville haute et la tour Baris au nord du Temple.

2. *Antiq.*, XV, 240-266.

vainqueur fût revenu, le Sénat avait fait fermer le temple de Janus, ce qui n'était arrivé que deux fois auparavant depuis la fondation de Rome. Octavien se réjouissait de la cessation de ces guerres civiles dont le monde souffrait. Les peuples se félicitaient du retour si désiré de la paix et comme ce retour coïncidait avec le moment où César se trouvait seul maître de l'État romain, il devait singulièrement faciliter l'établissement du régime impérial. S'il gagna, au dire de Tacite, le soldat par ses donations et le peuple par ses distributions de blé, César séduisit tout le monde par les douceurs du repos [1]. On le vit s'élever insensiblement et attirer à lui l'autorité du Sénat, des magistrats et des lois, sans heurter toutefois les formes constitutionnelles, ni se passer de la délégation du Sénat et du peuple, ayant abdiqué toutes ses fonctions le 13 janvier 27 pour les reprendre à la prière des *Patres*. Il laissa au Sénat les provinces calmes et prospères de l'intérieur pour s'attribuer les provinces de la périphérie dont l'éloignement et le voisinage des peuples barbares nécessitaient la présence des légions, et garder ainsi en main le commandement suprême de l'armée. Trois jours plus tard, le Sénat consacrait l'*imperium* de Caius Caesar Octavianus par le surnom d'*Auguste* « dénomination de nature religieuse qui élève l'empereur au-dessus de l'humanité et lui confère un caractère sacré [2] ». Le latin *Augustus* fut hellénisé en *Sébastos* terme marquant qu'une personne est digne d'honneurs spéciaux [3].

La Syrie fit partie des provinces impériales et eut à sa tête un *legatus Augusti pro praetore*, le titre de propréteur étant maintenu même si le titulaire avait auparavant exercé le consulat. Pas plus que les autres provinces la Syrie n'eut de la répugnance pour le nouvel ordre de choses, conservant un fâcheux souvenir du gouvernement du Sénat et du peuple, de la rivalité des grands et de l'avarice des magistrats contre lesquels les lois demeuraient inefficaces à cause de la violence, de la brigue et de l'argent [4].

Outre les pays gouvernés directement, l'empire comprenait des États qu'il faisait administrer par des nationaux, dynastes, phylarques, prêtres reconnaissant la souveraineté de Rome et gouvernant suivant

1. *Annales*, I, 2.

2. L. Homo, *Hist. rom.* t. III, *Le Haut Empire*, 58. Dion Cassius LIII, 16. Suétone, *Aug.*, 7.

3. D. Cassius, *loc. cit.*, Αὔγουστος ὡς καὶ πλεῖόν τι ἢ κατὰ ἀνθρώπους ὢν ἐπεκλήθη· πάντα γάρ τὰ ἐντιμότατα καί τὰ ἱερώτατα αὔγουστα προσαγορεύεται. Ἐξ οὗπερ καὶ σεβαστὸν αὐτὸν καί ἑλληνίζοντές πως, ὥσπερ τινά σεπτόν, ἀπὸ τοῦ σεβάζεσθαι, προσεῖπον.

4. Tacite, *Annales*, I, 2. Le premier titulaire connu est un nommé Varo. Cf. Schuerer, I, 319.

leurs propres lois. Ayant à leur disposition une armée indigène, ces princes contribuaient à donner de la force à l'empire sans augmenter ses dépenses. Le royaume de Judée sur lequel règne Hérode est le type de ces États incorporés dans le système défensif romain. Comme instrument de servitude, il était difficile à l'empereur de trouver quelqu'un de mieux adapté que son roi [1].

4. Caractère de la royauté d'Hérode Ier. Son zèle pour le culte d'Auguste.

Hérode trouva dans l'amitié d'Auguste et de son gendre Agrippa l'aide et le soutien qu'il avait rencontrés auprès d'Antoine, mais ces relations personnelles n'engageaient pas ses protecteurs comme un contrat bilatéral. S'il venait à déplaire, on menaçait de le traiter comme un sujet. Dépourvu d'ascendance royale, il manquait de base pour conclure avec l'autorité romaine une alliance reposant sur un traité formel (*foedus*). Son titre d'allié (*socius*, σύμμαχος) ne comportait guère qu'une collaboration soumise au bon plaisir de l'empereur. Le fondement de sa royauté était une déclaration de la magistrature suprême et un sénatus-consulte dont le caractère unilatéral ne saurait être nié. Toutefois Hérode n'en était pas moins roi, ayant droit au diadème, au sceptre, à la pourpre et à la couronne.

En politique extérieure le roi *socius* devait soutenir franchement le point de vue romain et fournir, au besoin, des contingents pour une expédition lointaine. Il était exempt de tribut [2] et dispensé d'entretenir chez lui une garnison romaine. A ces deux privilèges importants Hérode unit dans les limites de son royaume la souveraineté militaire, judiciaire, financière et administrative.

Chef suprême de son armée, Hérode la composait à son gré d'éléments étrangers tels que Thraces, Celtes et Germains et d'éléments indigènes, Iduméens, Sébasténiens et Juifs. L'armée permanente comprenait quelques milliers d'hommes, fantassins et cavaliers. Bien que les grades fussent désignés par des mots grecs, il y a dans la formation des troupes des indices d'influence romaine. Le roi avait en outre à sa disposition d'anciens soldats ou autres colons pourvus de territoires par lui et organisés en colonies militaires. Ces clérouques fixés sur les

1. Tacite, *Agricola* 14 faits font remarquer que le peuple romain a pour coutume ancienne de faire des *instrumenta servitutis* même des rois. A propos de ces États en Orient voir Durny, *Hist. des Romains*, III, 74 ss. L. Homo, *op. cit.*, 106. Tillemont, *Histoire des Empereurs*, I, p. 13 s.

2. L'exemption de tribut, d'abord attachée à la seule partie qui avait constitué l'ethnarchie d'Hyrcan II, fut étendue ensuite aux autres parties annexées sous Auguste. Schuerer, I, 403, 526. Otto, 55.

frontières en Trachonitide et en Batanée, sur les confins de la Pérée et de la Galilée, face aux cités hellénisées, soumis aux obligations militaires pouvaient dans une certaine mesure remplacer les troupes permanentes [1].

Que le roi jouissait d'un pouvoir judiciaire sans restriction, nous en avons la preuve dans les lois pénales qu'il édicta et dans les nombreuses condamnations à mort qu'il porta jusqu'à son dernier jour [2].

Au point de vue des finances, Hérode disposait avec une entière liberté des revenus du pays, les réduisant ou les augmentant à son gré; il distribuait des parcelles du sol aux colons ou de vastes propriétés aux grands, ou les revenus de localités même importantes. La nomination des fonctionnaires dépendait totalement de lui depuis celle du méridarque et de l'archôn (chef de district et gouverneur de province) jusqu'à celle du stratège, de l'intendant et du chancelier du royaume.

Mais du fait qu'il n'avait pas le droit de frapper des monnaies d'argent, ni celui de se désigner un héritier sans la garantie de l'empereur, la royauté d'Hérode retrouvait de ce côté d'autres limitations. Auguste savait toutefois reconnaître les services que lui rendait le dévouement d'un tel allié par toute une série de mesures favorables : exemption totale du tribut, réglement libéral de sa succession, dilatation progressive de ses États, réception très honorable à Rome, don considérable pour la dédicace de Césarée, offrande de cratères au temple de Jérusalem, frais d'une fondation pour un sacrifice quotidien au nom de l'empereur, en considération de son ami [3].

La grande dévotion envers Rome et César dont Hérode était possédé trouva à se traduire brillamment durant la période de son apogée et nul ne mérita mieux alors les titres officiels d'ami des Romains et d'ami de César que lui décernent des inscriptions d'Athènes, en même temps que la qualité de Pieux (*Eusébès*) accordée à sa libéralité en faveur des divers cultes comblés de ses dons [4]. Il fut l'un des premiers

1. Sur la condition de ces miliciens pourvus de lots de terrain et sur les Sébasténiens, et les Césaréens voir Otto, 57 s. D'après *Antiq.*, XVI, 16, il paraît bien qu'Hérode possédât une flotte.

2. *Antiq.*, XVI, 1 ss. Lorsqu'il s'agissait de quelque héritier du trône, Rome pouvait intervenir dans le procès. *Ibid.*, 90 ss; 332 ss; 356 ss, XVII, 133.

3. *Antiq.*, XVI, 6, 87, 128, 138 ss. *BJ.*, V, 562. Philon, *Legat. ad Caium*, § 23. Otto, 64. Si l'on en juge par Suétone, *Aug.*, 93, Auguste n'avait pour le culte de Jérusalem en soi aucune estime.

4. *OGI.*, 414 Φιλορωμαῖον; 427 Ἡρώδην Εὐσεβῆ καὶ Φιλοκαίσαρα cette dernière attribuée par Dittenberger à Hérode de Chalcis, mais sans raisons suffisantes. Après avoir mentionné la grande affection de César et d'Agrippa pour Hérode, *BJ.*, I, 400, ajoute que, grâce à cette faveur, presque toute son ambition se tourna vers des œuvres de piété. Cf. Otto, 74 s.

à promouvoir le culte d'Auguste et l'on peut juger de l'ardeur qu'il déploya en ce sens par cette affirmation d'un contemporain : « Il n'y eut pas dans son royaume un lieu approprié où il ne laissât quelque marque d'hommage envers César. Après avoir rempli de temples son propre territoire, il fit déborder sur la province entière sa dévotion à l'empereur et fonda des temples de César dans plusieurs cités [1]. » S'il n'osa en fonder un à Jérusalem, le roi courtisan y introduisit cependant ce culte sous la forme adoucie des jeux actiaques qui se célébraient tous les quatre ans, le 2 septembre, jour anniversaire de la bataille d'Actium, accompagnés de sacrifices pour la santé de l'empereur. Hérode n'épargna rien pour éblouir les nombreux invités de l'extérieur. Attirés par des prix de grande valeur, les meilleurs champions de l'athlétisme, de la course en char ou à cheval, de la musique et du théâtre s'empressèrent d'accourir à tel point que cette fête parût rivaliser avec les fameuses panégyries de la Grèce. On avait fait venir aussi des fauves et un grand nombre de lions, que l'on vit se déchirer entre eux ou combattre avec des condamnés [2].

III. — Les fondations et les constructions hérodiennes.

Mais c'est par le nombre, la variété et la richesse de ses constructions qu'Hérode s'imposa à l'attention de ses contemporains et réussit à se créer parmi la postérité le renom qu'il cherchait et qui, de nos jours encore, n'est pas entièrement effacé.

1. A Jérusalem.

Les jeux actiaques dont il vient d'être question occasionnèrent les premiers ouvrages dont il dota Jérusalem : un théâtre qui a laissé l'empreinte de son hémicycle sur une déclivité à 850 mètres au sud de la muraille actuelle de la ville, un hippodrome destiné à survivre dans le Dodécapylon d'Aelia contre l'enceinte du Temple au sud-ouest et un amphithéâtre développant son ovale dans la plaine dite des Rephaïm [3]. De telles institutions étrangères qui rappelaient le temps

1. D'après *BJ.*, I, 407 dépendant de Nicolas de Damas.

2. *Antiq.*, XV, 267-276. Saglio, *Dictionn. des Antiq.*, I, 55 s.

3. Les vestiges du théâtre d'où l'on jouissait d'une belle vue sur la ville et le sanctuaire ont été découverts par Schick qui opéra des sondages jusqu'aux degrés rocheux dans la colline d'er-Râs voisine du Wâdi Yasoul. *PE. Fund, QS.*, 1887, 161-166 avec plan et coupes et dessin de sculptures. L'architecte a seulement le tort d'y voir l'amphithéâtre. Celui-ci se trouvait ἐν τῷ πεδίῳ que représente la Beqa' de nos jours. *Antiq.*, XV, 268. Quant à l'hippodrome, il se trouve bien localisé par *BJ.*, II, 44 et *Antiq.*, XVII, 255 (texte de Niese) au Cirque d'Aelia. Vincent et Abel, *Jérusalem*, p. 34, pl. I.

d'Antiochos Épiphane déplurent au parti qu'animait le zèle de la loi. Le complot qui s'ensuivit fut déjoué et finit par la mort des conjurés [1]. Convaincu qu'une bonne partie du peuple s'obstinerait à blâmer toute innovation de sa part, le roi résolut de demander à la création d'ouvrages fortifiés la sécurité et la confiance que lui refusait le cœur de ses sujets.

En premier lieu, il s'agissait de soumettre à une surveillance étroite le sanctuaire national où l'opposition avait coutume de s'exaspérer au rendez-vous de tous les mécontentements. La Baris des Asmonéens située à l'angle nord-ouest de l'esplanade du Temple ne répondait plus aux exigences d'une forte garnison, ni au confort de l'époque présente ni à l'ordonnance de l'ensemble du lieu saint en projet et dont l'exécution sera le couronnement de l'œuvre monumentale d'Hérode. A la nouvelle forteresse le nom d'Antonia parut convenir à merveille, car ne se dressait-elle pas sur le lieu même témoin de la capture du dernier roi asmonéen, Mattathias-Antigone, par Sosius le légat d'Antoine, permettant enfin à Hérode l'accès d'un trône jusqu'alors disputé?

Josèphe nous représente l'Antonia comme une construction en forme de tour quadrangulaire campée sur une longue saillie de roc taillée à pic, revêtue d'un placage de pierre polie destiné à dissimuler les défauts des parois et en interdire l'escalade. Long de 120 mètres sur 40 de large, ce socle rocheux se prolonge vers le sud de façon à former l'angle où viendront se rencontrer les portiques nord et ouest de l'enceinte sacrée. Sa hauteur de 50 coudées équivaut à 25 mètres environ. Au nord, la forteresse était isolée de la colline de Bézétha par une profonde coupure du roc pour empêcher que les fondations ne fussent d'un accès trop facile. Le corps principal de la tour s'élevait à une vingtaine de mètres au-dessus de la saillie de roc dont un parapet de 3 coudées de haut suivait le bord. A chacun de ses angles l'Antonia était flanquée d'une tour qui la dépassait de cinq mètres sauf à l'angle sud-est où la tour de flanquement atteignait un total d'environ 35 mètres pour assurer la vue sur l'esplanade entière. Combinaison de château fort romain et de palais, l'Antonia était pourvue de toutes les commodités et du luxe requis pour une résidence royale à côté des cours et du logis propres au détachement qu'on y casernait. Il est à croire qu'Hérode y habita avant que le palais royal de la ville haute fût prêt à le recevoir [2].

1. *Antiq.*, XV, 277-291.

2. *BJ.*, V, 238-243. *Antiq.*, XVIII, 92. Voir la discussion des textes et l'interprétation archéologique du P. VINCENT dans *RB.*, 1933, 83 ss avec de nombreuses illustrations. On date généralement la construction de l'Antonia de la période où Antoine jouissait encore

C'est vers l'année 23 que, sur la colline qui porte la citadelle actuelle, le roi éleva pour lui-même un palais dont les splendeurs, au dire de l'historien, défie toute description. Une cour nombreuse s'y trouvait à l'aise et les invités étrangers pouvaient admirer la riche décoration des vastes salles de banquet nommées l'une Caesareion, l'autre Agrippeion en l'honneur d'Auguste et de son gendre. De là ils sortaient sous des péristyles d'ordres différents encadrant des massifs de plantes verdoyantes et d'arbres rares arrosés par des eaux que des masques de bronze évacuaient dans des canaux où des pigeons logés dans d'élégantes tourelles trouvaient également à s'abreuver.

L'esplanade occupée aujourd'hui par la caserne de police et le jardin des Arméniens offrait au château et à ses dépendances tout l'espace désirable. Alors un mur de clôture haut de 15 mètres et muni de tours flanquantes l'environnait et en faisait l'acropole de la ville, nouvelle Acra d'une cité revêche. A l'ouest et au nord, le mur de clôture se confondait avec l'enceinte de la ville ancienne, conservée en dépit des accroissements subséquents. Mais dans la section septentrionale, Hérode substitua à deux tours flanquantes du mur relevé par son père Antipater aussitôt après 47 deux tours monumentales dont le but était de renforcer sur ce point la défense du palais [1]. La plus considérable de ces tours, qui perpétuait le nom de Phasaël, frère du roi, gouverneur de Jérusalem victime des Parthes, s'élevait sur un socle massif de 21 mètres de côtés et de hauteur, couronné d'un portique fortifié. Le corps de logis réparti en appartements luxueux finissait par des mâchicoulis et des créneaux et l'ensemble, haut de 47 mètres environ, avait quelque ressemblance avec le phare d'Alexandrie. Également insérée dans le vieux mur, mais de dimensions moindres (10 m. de largeur sur 28 de hauteur) la tour qui portait le nom de la feue reine Mariammé surpassait en richesse la précédente. On se la représente aisément dressée sur un point culminant à l'est de Phasaël tandis qu'à l'ouest se profilait la tour nommée Hippicos en mémoire d'un grand ami d'Hérode. Bâti sur plan carré de 13 mètres de côté

de l'hégémonie en Orient et où Hérode avait conquis la royauté effective, soit entre 37 et 30. C. WATZINGER, *Denkmäler Palästinas*, II, 32, voit dans l'Antonia un monument précurseur du palais de Gallien à Antioche et du palais de Dioclétien à Spalato.

1. *Antiq.*, XIV, 156; *BJ.*, I, 201. On sait que les murs de la ville avaient été abattus par Pompée. C. N. Johns a retrouvé une partie de ce mur dans l'enceinte même de la citadelle au cours de fouilles exécutées de 1934 à 1939 et les restes de deux tours. Le massif de Phasaël, appelé vulgairement Tour de David, a été déchaussé à cette occasion jusqu'au roc. Voir *QDAP.*, V, 127-131; pl. LVIII-LXXIII; VI, 214; IX, 207-209. *PEF. QS.*, 1940, 36-56, pl. III-VIII. Les restes de l'enceinte relevés par Pierotti, *Topogr... de Jérusalem*, 118 s. comme provenant de Jébus sont bien plutôt ceux de la clôture du château hérodien.

ayant une quarantaine de mètres de hauteur, cet ouvrage semble avoir servi de château d'eau au palais royal. Un aqueduc l'alimentait et si, en cas de siège, l'adduction venait à être coupée, une citerne de plus de 10 mètres de profondeur recevant l'eau de pluie assurait une réserve à l'intérieur même de la tour, laquelle avec ses logis pouvait faire fonction de réduit dans les situations critiques [1].

Si des ouvrages de défense comme les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariammé, remplissaient le rôle de mémorial et de cénotaphe pour d'illustres défunts, il arrivait par contre que les ingénieurs chargés de fortifier les villes fissent entrer les tours funéraires de la banlieue dans le système défensif. Un technicien habile du IIe siècle avant notre ère, Philon de Byzance, qui suivit à Alexandrie les leçons de Héron et de Ctésibios, émet cet avis intéressant : « On doit, écrit-il, construire autant que possible en forme de tour les tombeaux des citoyens de marque et les polyandres des guerriers morts pour la patrie de telle manière que la ville en devienne plus forte et que ceux qui ont honoré leur pays par leur vertu et par leur mort y soient ensevelis honorablement. » (*Mechan. synt.* v, 86, 11-18.) De là vient sans doute l'usage des tombeaux en forme de tour assez répandu en Perse, en Syrie, en Phrygie et en Afrique du nord.

En ce qui regarde la situation générale de palais, résidence fortifiée du roi, il est également opportun de rappeler ici l'application à Jérusalem d'un principe ainsi formulé par Viollet-le-Duc : « Dans les villes antiques, comme dans la plupart de celles élevées pendant le moyen âge, et comme aujourd'hui encore le château, *castellum*, était bâti non seulement sur le point le plus élevé mais encore touchait toujours à une partie de l'enceinte, afin de ménager à la garnison les moyens de recevoir des secours du dehors si la ville était prise [2]. » Il est cer-

1. Mariammé *(BJ.*, V, 170-173*)*, dont rien n'a été retrouvé, se placerait normalement en un point coté 768 mètres d'altitude au cul-de-sac qui fait face à la Tour de David. Hippicos *(ibid.*, 163-165*)* a une grande importance dans la topographie des remparts de Jérusalem (144-147). Elle commandait une poterne dissimulée par laquelle pénétrait l'aqueduc (284; 304). Sa position à la porte de Jaffa, s'il est malaisé de la fixer archéologiquement avec précision, ne fait aucun doute.

2. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, I, 336. Ce que l'auteur ajoute : « Les entrées du château étaient protégées par des ouvrages avancés qui s'étendaient souvent assez loin dans la campagne, de façon à laisser entre les premières barrières et les murs du château un espace libre, sorte de place d'armes qui permettait à un corps de troupes de camper en dehors des enceintes fixes et de soutenir les premières attaques. Ces retranchements avancés étaient généralement élevés en demi-cercle, composés de fossés et de palissades; les portes étaient alors ouvertes latéralement, de manière à obliger l'ennemi qui les voulaient forcer de se présenter de flanc devant les murs de la place », donnerait quelque consistance à la restitution d'ouvrages avancés sur le flanc occidental de la citadelle fondée

tainement gratuit d'attribuer à Hérode le Grand la construction d'un nouveau rempart autour de la ville. La fameuse *Tour du milieu* dont les blocs puissants s'imposent à l'attention dans l'établissement russe voisin du Saint-Sépulcre, bastion marquant d'une façon caractéristique le milieu de la seconde enceinte de la ville, avait pu être l'objet d'un remaniement à l'occasion de la réédification des murs par Antipater, père d'Hérode [1].

Lorsqu'Antipater eut succombé à la coupe empoisonnée que lui servit Malichos en 43 avant l'ère chrétienne, Phasaël, en tant que gouverneur de Jérusalem, lui fit élever un tombeau digne de lui. Comme ce *taphos* du fondateur de la dynastie disparaît ensuite de la topographie de Jérusalem, il est permis de conjecturer qu'il fut absorbé par le grand monument *(mnémeia)* qu'Hérode ne pouvait créer avant que le vainqueur d'Actium l'eût confirmé dans sa dignité de roi, c'est-à-dire avant l'année 30. Mais à partir de cette date il donna libre carrière à ses goûts de bâtisseur. Quand le palais fut construit, Hérode, du haut des terrasses, apercevait à l'ouest le mausolée décoré de colonnes portant chapiteaux et entablement sculptés élevé sur ses ordres probablement en 29 avant J.-C. au-dessus d'un hypogée comprenant quatre chambres opposées les unes aux autres aux quatre points cardinaux et communiquant entre elles par une sorte de vestibule commun, ce qui donne à l'ensemble un plan cruciforme. Les parois du couloir d'entrée et des chambres sont faites de beaux blocs de malaky appareillés à joints vifs sans refends formant des surfaces unies qui conservent encore leur blancheur native. Ces salles, à vrai dire, sont des compartiments distribués dans une grande caverne dont les parois de roc se dissimulent derrière les murs appareillés. Du reste le plafond de la caverne demeure visible, car il sert de plafond aux diverses chambres de l'hypogée après avoir été dûment régularisé sans atteindre partout une horizontalité parfaite. Nul four, nul arcosolium n'accidente les parois du souterrain. Les sarcophages devaient y être déposés à même le sol. Deux sarcophages

sur des vestiges de tours antiques que propose Schick, *ZDPV.*, 1890, 31-36, pl. I, tout en archaïsant avec excès. Qu'on se souvienne aussi du τὸ ἔξω χαράκωμα d'*Antiq.*, XIV, 339.

1. Le récit du siège de Jérusalem en 70 ne laisse pas soupçonner les créations hérodiennes que C. Watzinger, *Denkmäler...*, p. 33, suppose tant dans le domaine de l'enceinte de la ville que dans celui des rues. La tour dite ὁ μέσος πύργος séparait en deux sections le second mur, dont l'une, à partir de l'Antonia, était dite septentrionale et l'autre jusqu'à la porte Gennath était dite méridionale. Voir *BJ.*, 317-330 et 347. Derrière ce mur, comme aujourd'hui, s'alignaient les *souks* à la laine, aux ferrailles et aux vêtements et le reste se découpait en ruelles tortueuses. Après l'intervalle d'Aelia, la voirie sémitique a repris le dessus.

en marbre blanc avaient échappé aux pilleurs de tombe dans la grande chambre lorsque cet hypogée fut découvert en 1891.

Il est fort probable que la mort de Mariammé en 29 ait engagé Hérode à construire dès ce temps-là un grand tombeau de famille où lui-même reposerait un jour, suivant ses premières dispositions, à côté de la chère défunte. On verra qu'à l'approche de sa mort il choisira pour sa sépulture ce château du désert qu'il avait élevé comme un trophée au lieu où il avait repoussé les Juifs en 40, au temps de l'invasion parthe. Le site de l'Herodeion assurait l'isolement que recherchaient sa dignité jalouse et son caractère aigri par la trahison des siens. Quant au monument d'Hérode à Jérusalem que Josèphe appelle « les *mnémeia* ou le *mnémeion Hérodou* », sa partie extérieure établie sur le saillant rocheux du Qaṣr el-'Asâfîr à 400 mètres à l'ouest du mur de la ville devait attirer si bien l'attention que l'historien s'en servira comme point de repère pour les opérations préliminaires du siège de Titus et pour le tracé de son mur de circonvallation à l'ouest de la ville, à la suite de la piscine des Serpents encore existante[1].

Combien de princes de la lignée d'Antipater, combien de princesses recevront-elles la sépulture dans l'hypogée hérodien après l'aïeul, après Phéroras et Mariammé, après Agrippa Ier peut-être? Il est difficile de le dire, mais on peut affirmer qu'un certain nombre et non des moindres de cette famille n'y trouveront pas leur dernier repos. Les uns se prépareront un tombeau dans leur tétrarchie, les autres seront exclus comme indignes ou mourront en exil. C'est ce que la suite de cette histoire nous apprendra.

2. Fondation de Sébaste et de Césarée.

A Jérusalem Hérode avait plus de motifs de se fortifier lui-même contre des sujets qui le tenaient pour un étranger que de munir la ville d'une enceinte puissante dont l'esprit de sédition pourrait se servir contre les Romains, ses protecteurs, ou contre lui-même. Le district voisin, plus ouvert aux mœurs hellénistiques, était au regard du roi beaucoup plus favorable à la création d'une place de sûreté pour son royaume. Dans cette vue il dota la ville de Samarie, ancienne capitale du royaume d'Israël, assez grécisée depuis Alexandre, d'une magnifique enceinte de vingt stades, soit 3.700 mètres, pourtour fermement établi par les fouilles de l'université d'Harvard opérées de 1908 à 1910. L'entrée principale de la ville tournée vers l'occident

1. *QS.*, 182, 115-120; *ZDPV.*, 1893, 202-205; *RB.*, 1892, 267 ss. Plans et coupes définitifs dans VINCENT, *Hébron, le Haram el-Khalil*, 179.

d'où venait le trafic fut encadrée de deux tours rondes encore fort imposantes. Hérode installa à l'intérieur du rempart 6.000 colons choisis parmi les vétérans et les gens des environs. Il dédia la ville à l'empereur Auguste et lui donna en son honneur le nom de Sébastè (*Sébastos* étant la traduction grecque du latin *Augustus*) nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours sous la forme arabe Sebastiyeh [1].

En cette ville de mœurs étrangères au Judaïsme, le fondateur se sentait les coudées franches pour témoigner ouvertement son culte à l'égard de l'empereur, éponyme de la cité. Aussi n'hésita-t-il aucunement à élever à Auguste un temple magnifique au point culminant de la colline, sur les débris du palais d'Omri et d'Achab déjà nivelé en vue d'asseoir l'acropole hellénistique. Avant même de gravir les 24 degrés de l'escalier monumental conduisant au portique corinthien de la façade du temple on rencontrait un autel érigé devant la statue impériale. Des circonstances qu'il est malaisé de définir exigèrent sous Septime Sévère, vers 200, un remaniement général de l'œuvre d'Hérode aussi bien en ce qui concerne les sanctuaires d'Auguste et de Coré, que pour ce qui regarde les colonnades du stade ou hippodrome, le théâtre, l'extension du forum, les magasins et les portiques des rues. La restauration permet cependant de se faire encore une idée de l'ensemble conçu par les architectes du roi et exécuté la 13e année de son règne, en 26 avant J.-C. [2].

Hérode n'était pas homme à se contenter de la pauvreté de la façade maritime de son royaume. A qui venait de Rome et des provinces occidentales il rêva d'offrir une entrée grandiose capable de dissimuler la rigidité d'une côte inhospitalière. Laissant à Jopè ses récifs et sa population peu traitable, il fit choix d'un ancien mouillage appelé Tour de Straton appartenant à la région samaritaine où il pourrait déployer à son aise comme à Sébaste ses goûts semi-païens. Là encore il tint à mettre son œuvre sous le patronage de César Auguste en attachant au port le nom de « Sébastos » et à la ville celui de Césarée (*Kaisareia*). Commencés en 22, les travaux gigantesques exigés par cette fondation d'une importance capitale pour la Palestine se poursuivirent douze années continues. Pour rivaliser en proportions avec celui du Pirée suivant le désir du roi, le nouveau port affecta une forme circulaire obtenue par des œuvres d'art, l'endroit,

1. *Antiq.*, XV, 293. *BJ.*, I, 403. SCHUERER, II, 197. *GP.*, II, 445 s. et bibliogr.

2. Les arguments tirés de la numismatique contre cette date ne se peuvent soutenir d'après HILL, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, p. XXXIX. On trouvera dans HAMILTON, *Guide to the historical site of Sebastiéh, passim* (1936) les conclusions des fouilles dirigées par Reisner, Fisher, Lyon (1909-10) et par Crowfoot (1931-35).

de sa nature, se prêtant peu au creusement d'un bassin. On dut immerger des rochers énormes jusqu'à une profondeur de vingt brasses afin d'établir un môle dont l'extrémité servait de brise-lames et le reste soutenait un mur de pierres coupé de distance en distance par des tours parmi lesquelles la plus grande portait le nom de Drusus. De larges quais sur lesquels s'ouvraient les abris des matelots et les entrepôts pour marchandises enveloppaient le port tout entier, offrant une promenade fort agréable. Vers le nord, des colosses soutenus par de fortes colonnes ornaient l'entrée. Sur une éminence voisine du port s'éleva le temple de César, visible de loin aux navigateurs et renfermant les statues de Rome et de l'empereur, l'une inspirée de l'Héra d'Argos, l'autre du Zeus d'Olympie. Théâtre, amphithéâtre, places publiques, cloaques, rien ne fut omis pour l'agrément et la commodité des citadins [1]. Des jeux solennels accompagnèrent l'inauguration de Césarée-Sébasté en l'an 10, la 28e année du règne. Les spectacles dédiés à l'empereur devaient se renouveler tous les quatre ans [2].

3. Autres constructions en Palestine et dans les pays voisins.

Vers le même temps, Hérode relevait et embellissait la ville d'Anthédon située sur la côte non loin de Gaza et lui donnait le nom d'Agrippias ou d'Agrippeion en l'honneur de M. Agrippa, gendre d'Auguste [3]. Il voulut aussi perpétuer la mémoire de son père Antipater en fondant Antipatris sur le fleuve de Jaffa en un lieu richement boisé [4]; il réserva le nom de Phasaélis, en l'honneur de son frère Phasaël, à un domaine de riche rapport créé dans la vallée du Jourdain, au sud de l'Alexandreion [5]. C'est à l'année 23 avant notre ère que le roi désireux de livrer également son nom à la postérité, fonda une ville et une acropole sous le vocable d'Hérodeion, à 60 stades de Jérusalem dans la région de Teqo'a en un lieu où le prince avait vaincu ses ennemis aux jours sombres des Parthes [6].

La forteresse de Machéronte en Pérée, refaite suivant le même principe que l'Hérodeion, comprit désormais, outre l'acropole cou-

1. *BJ.*, I, 408-415, 613; *Antiq.*, XV, 293, 331-341; XVI, 136-141. *GP.*, II, 296 s. *RB.* 1914, p. 575, 585, pl. I et II.
2. *Antiq.*, XVI, 136-141. *BJ.*, I, 415.
3. *Antiq.*, XIII, 357. *BJ.*, I, 87, 416. *GP.*, II, 244 s.
4. *Antiq.*, XVI, 142. *BJ.*, I, 417. *GP.*, II, 245.
5. *Antiq.*, XVI, 145. *BJ.*, I, 418. *GP.*, II, 408 s.
6. *Antiq.*, XV, 323-325. *BJ.*, I, 419-422. *GP.*, II, 348. Le site que domine le Djebel Fureidîs se trouvant en plein désert fut pourvu d'eau par un aqueduc venant de la source d'Ortâs.

ronnée d'une enceinte munie de tours, une ville reliée à cette dernière par une rampe [1].

Au-dessus de Jéricho, Hérode érigea un témoin de sa piété filiale envers sa mère en donnant le nom de Kypros à un ouvrage remarquable par sa forte position [2] Entre ce château et l'ancien palais royal il fit construire des villas plus confortables auxquelles il donna le nom de ses amis César et Agrippa. Il y créa un hippodrome et un amphithéâtre conservant les vastes piscines voisines du palais d'Alexandra. Archélaüs apportera bientôt de sérieuses améliorations aux résidences de Jéricho et à leurs luxueux jardins [3]. En l'an 20, à l'occasion de nouveaux dons de territoires, Hérode dédia un Sébasteion à l'empereur, au lieu dit Paneion : c'était un beau temple de marbre blanc érigé au pied de l'Hermon, près de la grotte d'où jaillissait alors la principale source du Jourdain [4].

Il n'est pas de château fort dans le pays et sur les frontières que le roi n'ait relevé, amélioré et embelli comme on le constate par l'histoire d'Hyrcania, d'Alexandreion, de Machéronte et de Masada, auxquelles il faut ajouter un *phrourion* pourvu d'une nouvelle enceinte sur la montagne du côté de l'Arabie et qui portait, comme le sommet bien connu de Judée, le nom d'Hérodeion [5]. On doit encore à ce besoin de renouveau qui travaillait l'architecture dès le début de l'empire et convenait à sa recherche de la grandeur les résidences royales qu'Hérode se fit aménager non seulement à Jérusalem mais aussi à Masada, à Machéronte, à Césarée, à Sepphoris en Galilée, à Bethramphtha ou Livias en Pérée et même dans une ville amie telle que la cité d'Ascalon [6]. La prédilection que manifesta le roi envers cette ville exempte de sa juridiction (argument en faveur des origines ascalonites du prince) est indéniable quand on le voit doter Ascalon de bains, de fontaines artistiques et de belles colonnades. Il est vrai que d'autres villes étrangères eurent à se louer de la munificence du roi des Juifs, soit qu'elles l'eussent sollicitée, soit que le bienfait fût spontané sous l'impulsion du désir de paraître et d'être loué. A Ptolémaïs, à Damas et à Tripolis il construisit des gymnases, à Byblos

1. *BJ.*, VII, 172-177. *GP.*, II, 371 (Machairous).
2. *BJ.*, I, 417. *Antiq.*, XVI, 143.
3. *BJ.*, I, 407, 437, 666. *Antiq.*, XV, 54; XVII, 161, 194. STRABON, 763. *GP.*, II, 359.
4. *BJ.*, I, 404-406.
5. Cet Herodeion mentionné par *BJ.*, I, 419, mais non par *Antiq.*, XVI, 14, a été identifié avec quelque vraisemblance par le P. Mallon dans *Biblica*, XIV (1933), 401 ss avec les ruines d'une petite forteresse nommée *el-Hebbeisa* à l'est de Tell Hammâm, les bains de Livias, offrant quelque analogie avec les restes de Kypros.
6. *BJ.*, VII, 289, 175; Act. Ap., 23, 35. *Antiq.*, XVII, 271, 277. *BJ.*, II, 59. *Antiq.*, XVII, 321.

un mur d'enceinte, à Béryte et à Tyr des exèdres, des portiques, des temples et des marchés, à Sidon et à Damas des théâtres; à Laodicée-sur-mer un aqueduc. La grande rue d'Antioche de Syrie qu'on évitait à cause de la boue fut pavée à ses frais en marbre poli sur une longueur de vingt stades et ornée d'une double galerie couverte de même longueur pour abriter les passants [1].

Hérode fit déborder sur la province entière de Syrie sa dévotion à l'empereur et fonda des temples de César *(Caesarea)* dans plusieurs cités. En dehors de la Judée réfractaire à l'usage des figures sculptées son philhellénisme s'épanouissait à l'aise dans la construction des sanctuaires païens, « alléguant auprès des Juifs qu'il agissait ainsi non de sa propre initiative mais sur des instructions et des ordres formels, tandis qu'il déclarait à César et aux Romains qu'il sacrifiait même les coutumes nationales à son désir de les honorer [2] ».

4. La reconstruction du Temple de Jérusalem.

Ses vastes plans de reconstruction offraient à Hérode l'occasion de se faire pardonner de telles concessions au goût de ses amis de la gentilité en comprenant l'édification d'un splendide sanctuaire en l'honneur du Dieu de ses sujets dont il partageait avec eux le culte et la croyance. L'hostilité juive ne désarmerait-elle pas devant l'éclat de cet acte de foi qui voulait supprimer la pauvreté humiliante du temple improvisé au retour de la captivité de Babylone, dépouillé par les Grecs de Syrie, petitement restauré par le Maccabée, sorti non sans dommage ni profanation des sièges de Pompée et de Sosius? Aux ouvertures que le roi fit de son projet les Juifs répondirent par une défiance presque injurieuse, craignant la substitution d'un temple profane au temple de Jahveh ou qu'une fois démoli, celui-ci n'arrivât pas à être rétabli faute de ressources suffisantes, tellement le plan soumis à la nation paraissait grandiose et d'une exécution longue et dispendieuse. Hérode triompha de toutes les objections par la promesse de ne pas toucher au temple existant avant d'avoir réuni les matériaux nécessaires à l'accomplissement des travaux. Bientôt 1.000 chariots se trouvaient prêts pour le transport des pierres, 10.000 ouvriers experts étaient recrutés et, afin que le sanctuaire propre-

1. *BJ.*, I, 422-425 passage qui énumère en outre des gratifications diverses dont bénéficièrent Cos, Rhodes, les Lyciens, les Samiens, l'Ionie, les Athéniens, les gens de Lacédémone, de Nicopolis et de Pergame en Mysie, de Phasélis en Lycie, de Balanéa, des petites villes de Cilicie. En reconnaissance de ses libéralités, Hérode fut inscrit par les Éléens comme agonothète perpétuel des jeux Olympiques. *Antiq.*, XVI, 146-149.

2. *Antiq.*, XV, 329 s. Cf. *BJ.*, I, 407 fin.

ment dit fût à l'abri du contact des mains profanes, 1.000 prêtres à qui l'on fournit des vêtements sacerdotaux apprenaient à démolir, et surtout à exécuter les travaux de construction, de charpente et de décoration. La réalisation de cette entreprise, la plus remarquable du règne, commença en janvier de l'an 19 avant J.-C. Au bout d'un an et demi à peine, le nouveau *naos*, c'est-à-dire le vaisseau du sanctuaire, serait achevé, étant avec l'autel la partie essentielle du Temple. Huit ans de labeurs allaient ensuite être consacrés à la construction des parvis et de l'enceinte extérieure, mais les travaux ne devaient arriver à leur terme que vers l'an 64 après J.-C. soit environ quatre-vingts ans plus tard [1].

Donner au péribole une plus grande étendue et rendre au naos la hauteur que lui avait jadis donnée Salomon, la restauration hérodienne se résume en ces deux points. Il est difficile de se faire une idée de l'œuvre colossale qu'implique ce double dessein. Pour doubler la superficie de l'esplanade primitive il fallut reporter à 130 mètres plus au nord le côté septentrional de l'enceinte et niveler des accidents de terrain qui contribuaient jusqu'alors à la défense du lieu saint mais que la construction de l'Antonia et le creusement du Birket Isra'îl rendaient superflus. Nous avons encore comme témoin de cet agrandissement, outre la coupure du roc à l'angle nord-ouest du Haram eš-Šérif, la tour construite en gros appareil hérodien à l'angle nord-est de cette même enceinte. Au sud, où les pentes de la colline du Moriah étaient encore accusées jusqu'à la grosse muraille qui servait d'enclos aux édifices salomoniens, palais, arsenal et temple disparus depuis des siècles, on continua à déverser des terres rapportées de façon à obtenir une plate-forme régulière depuis l'angle sud-est jusqu'à l'angle sud-ouest. Ainsi s'achevait un comblement commencé sous les rois de Juda. Devenue mur de soutènement, l'enceinte antique marqua désormais au sud la limite du *témenos* du temple de Jérusalem. On peut encore en admirer la puissance grâce aux quatorze assises encore visibles au-dessus du sol sur une hauteur de 16 mètres et demi à l'angle sud-est du Haram. Elles reposent sur vingt et une assises dissimulées sous terre jusqu'à une profondeur de 25 mètres [2].

Sur le soubassement régularisé selon les exigences du relief du roc

1. Les travaux ne commencèrent qu'après le voyage d'Auguste en Syrie qui eut lieu en 20 avant notre ère, la 17e année du règne d'Hérode. Aussi à la 15e année de ce règne donnée par *BJ.*, I, 401 pour le commencement des travaux préfère-t-on la 18e d'après *Antiq.*, XV, 380. W. Otto, *op. cit.*, 81 note, présente la discussion la plus récente à ce sujet.

2. *Antiq.*, XV, 397-400. *BJ.*, I, 401. Du roc au niveau de l'esplanade on mesure 47 mètres au sud-est et 30 au sud-ouest d'après Watzinger, *Denkmäler..*, II, 34. Au sud-ouest le travail d'Hérode fut plus considérable.

on établit le péribole ou enceinte rectangulaire de 1.370 mètres de pourtour, la face sud de l'Antonia étant soustraite du total des 1.545 mètres que compte le périmètre du Haram. Mais comment parer à la monotonie des vastes surfaces d'une telle clôture? L'architecte y avait songé. Chaque bloc fut muni d'un encadrement marginal finement layé d'où se détachait en légère saillie le champ de la pierre taillé avec une certaine recherche. En outre, on renforça la muraille d'une suite de pilastres saillants dont les jeux d'ombre animaient les interstices soudés au socle par une plinthe en biseau. S'harmonisant au relief de la paroi, une corniche découpait le sommet d'une alternance de ressauts et de retraits qui achevait de conférer à l'ensemble l'air de simplicité majestueuse convenant à un lieu saint [1].

Le parvis extérieur ou premier *hiéron* était, au dedans de cette enceinte aussi forte que belle, encadré par quatre portiques dont trois, ceux du nord, de l'est et de l'ouest étaient semblables. Chacun d'eux comprenait une double colonnade constituant deux galeries couvertes par un toit ou par une terrasse appuyée au mur d'enceinte et ouvertes sur l'intérieur. Le portique mesurait près de 14 mètres de largeur et chaque colonne, monolithe de marbre blanc, 11,55 m. de haut. A l'angle nord-ouest, l'Antonia, isolant deux portiques qui auraient dû normalement se rejoindre, communiquait avec eux par deux escaliers distincts. Il est assez vraisemblable que le portique oriental, dit de Salomon, ait été retouché à cette occasion afin de s'harmoniser avec les autres. Au midi, entre Cédron et Tyropœon, on dressa sur l'emplacement du palais des rois de Juda, « le portique royal » appelé aussi *la Basilique* qui devait dans la pensée d'Hérode surpasser de beaucoup les splendeurs d'antan. Trois rangs de colonnes et un quatrième engagé dans le mur d'enceinte déterminaient trois nefs de largeur et de hauteur inégales. Les nefs latérales, parfaitement symétriques, avaient chacune 9,24 m de large et 15,40 m de haut; la nef centrale était de moitié plus large (13,86 m.) et haute du double (30,80 m.), proéminence obtenue par un second ordre de colonnes engagées dans un mur reposant sur les architraves des deux rangées centrales de la colonnade inférieure. La basilique comprenait un total de 162 colonnes couronnées de chapiteaux corinthiens. Des lambris sculptés décoraient les plafonds. L'allée centrale aboutissait au pont dont l'Arche dite de Robinson présente encore un débris.

1. De cette muraille supérieure il ne reste guère que deux vestiges à Jérusalem, mais le Haram d'Hébron si bien conservé permet de se représenter la physionomie de ce péribole hérodien du Temple. Voir VINCENT et ABEL, *Hébron, Le Haram el-Khalil*, 40 ss, pl. III. DE VOGUÉ, *Le Temple de Jérusalem*, 37 ss, pl. XVI.

L'angle sud-est, muni probablement d'une tour, surplombait le Cédron de 180 mètres. Ses restes encore imposants portèrent dans la tradition le nom de « Pinacle du Temple » ou plutôt du *Hiéron*, c'est-à-dire « le bord de l'enceinte ou du parvis sacré [1] ».

Au-dessous de la basilique royale deux passages furent aménagés qui conduisaient de la ville basse à l'intérieur du parvis. Ils s'ouvraient dans le mur méridional au-dessus de la grande assise, qui couronne les substructions de ce côté, sous la forme d'une double baie suivie d'un vestibule au milieu duquel se dresse une grosse colonne monolithe surmontée d'un chapiteau figurant un *calathos* d'où sortent des feuilles de roseaux et d'acanthe. Avec ses linteaux d'une seule pièce, ses coupoles surbaissées et sa décoration en stuc qui évoque la première époque romaine, la Porte Double au-dessous de la mosquée el-'Aqṣa serait à regarder comme un des monuments les plus importants de l'architecture hérodienne conservé en Orient [2]. La relation de ses supports avec la colonnade de la basilique royale est indéniable. A la porte Triple, remaniement de deux baies jumelles selon Warren, il ne reste d'antique visible qu'une partie du chambranle de la baie ouest. Porte Double et Porte Triple représentent dans un état inégal de conservation les portes dites Ḥoulda dans l'usage rabbinique [3].

Le côté occidental de l'enceinte du Temple était percé de quatre portes. L'une d'elles, appelée Porte de Barclay dans le monde des archéologues, aujourd'hui enfouié jusqu'au linteau exclusivement, (linteau de 7,50 m. de long et 2,08 m. d'épaisseur), s'ouvrait en face du Xyste. On pense que Bâb es-Silsileh se trouve sur l'emplacement de la Porte Coponios, la seule à laquelle la Mischna accorde une mention sur le mur ouest. Deux autres se voyaient en relation avec le faubourg (τὸ προάστειον) tout en appartenant au mur occidental du péribole. Au flanc nord, la Mischna signale une porte appelée Todi qu'elle dit être hors d'usage et, au sujet de celle de l'est, elle ajoute qu'on y avait représenté le château de Suse et que le prêtre qui allait brûler la vache au mont des Oliviers sortait par là [4].

1. *Antiq.*, XV, 396, 411-416. XX, 220 s. VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, II, 841, 924. Au sujet des énormes colonnes du portique royal voir CLERMONT-GANNEAU, *Archaeol. Researches*, I, 254 ss. Cf. *QS.*, 1899, 213; *QDAP.*, V, 1935, p. 1.

2. WATZINGER, *op. cit.*, 37. Pour la meilleure reproduction de cette porte aujourd'hui à peu près inaccessible depuis la réfection de la mosquée voir DE VOGUÉ, *op. cit.*, pl. IV et VI.

3. *Middoth* I, 3. Cf. *Antiq.*, XV, 411.

4. *Middoth*, *loc. cit.* *BJ.*, 535-537 fait allusion à la porte du nord. Josèphe omet aussi la porte de la basilique royale qui donnait sur l'Arche de Robinson quoiqu'il en parle ailleurs. Pas plus que la Mischna il n'est en cela exhaustif.

L'espace libre en avant des portiques se développait à ciel ouvert, dallé en pierres de diverses couleurs. Il n'avait pas chez les anciens Juifs de nom particulier, mais il est convenu de l'appeler « parvis des Gentils » parce que l'accès en était permis même aux païens. Du côté de l'enceinte intérieure on rencontrait une balustrade élégamment ouvragée munie à chacune de ses ouvertures de stèles portant gravée en grec et en latin une inscription pour défendre aux étrangers de franchir la barrière sous peine de mort. Deux exemplaires de cet avis ont été retrouvés dont le libellé confirme pleinement l'information de Josèphe. « Que nul étranger, y lit-on, ne pénètre à l'intérieur de la barrière et du parvis qui entoure le Temple. Tout infracteur qui serait pris serait lui-même la cause de la mort qui s'ensuivrait [1]. » L'espace compris entre cette barrière et le second *hiéron* ou enceinte intérieure se nommait *ḥêl* ou donjon. Là, quatorze degrés vous amenaient sur un palier large de 4,62 m. qui faisait le tour du *hiéron* au moins sur trois côtés.

Le *hiéron* et les monuments qu'il enserrait prenait l'aspect d'une véritable forteresse. La hauteur de ce mur qui était de 18,48 m. à l'extérieur n'atteignait plus que 11,55 m. à l'intérieur à cause des terrassements. Du palier, dont il vient d'être question, il y avait cinq nouvelles marches à gravir pour arriver au parvis intérieur. A ce parvis neuf portes donnaient accès, quatre au midi, quatre au nord et une à l'orient. Chacune de ces portes s'accompagnait d'un édicule dont le plafond à une hauteur de 18 mètres environ était soutenu par deux colonnes massives ayant 5,54 m. de circonférence. Les battants en bois étaient plaqués d'or et d'argent. Mais celle de l'orient l'emportait sur les huit portes latérales en splendeur et en proportions. Le bronze de Corinthe de ses immenses vantaux lui valut le nom de Porte Corinthienne, elle est vraisemblablement la Belle Porte des Actes 3, 2.

Le parvis intérieur se divisait par un mur plein en deux cours, celle des femmes à l'est et, à un niveau supérieur celle qui, environnant l'autel et le temple *(naos)*, comprenait la zone des Israélites et la zone des prêtres. La cour des femmes (*'azerath han-naššïm* ou γυναικωνῖτις), non réservée exclusivement aux femmes, portait ce nom parce qu'en général les femmes ne pouvaient aller plus loin.

1. L'exemplaire découvert par Clermont-Ganneau en 1871 est conservé au musée de Constantinople, l'autre, fragmentaire, découvert à Jérusalem en 1936 est au musée de cette ville. Voir *RB.*, 1921, p. 263 et note, pl. IV. *QDAP.*, VI, 1936, p. 1 ss et pl. I. La balustrade appelée δρύφακτος et γείσιον *(BJ.*, VI, 124-126; V, 193 s.*)* avait 3 coudées de haut (1 m. 40 environ). Cf. Act. 21. 28 ss.

Dans les angles s'ouvraient des chambres où l'on entreposait le vin et l'huile, où lépreux et nazaréens accomplissaient les rites prescrits; entre ces chambres les *gazophylacia* ou trésors recevaient les offrandes des dévots. De la cour des femmes on pénétrait dans la cour d'Israël et des prêtres par un portail monumental appelé de Nicanor, du nom de l'Alexandrin qui en était l'auteur. Ses battants rehaussés d'or et d'argent passaient pour un ouvrage très remarquable. Un perron de quinze degrés semi-circulaires précédait cette grande porte [1].

Passé la porte de Nicanor, on se trouvait dans la zone accessible à tout homme de race juive, long rectangle de 300 mètres carrés où se tenaient ceux qui venaient assister à un sacrifice particulier. En effet, au-devant se dressait l'autel, massif quadrangulaire de 23,10 m. de côté et de 6,93 m. de haut sur lequel on accédait par une rampe sans degrés [2]. Enfin, à l'ouest, se profilait la façade imposante du temple proprement dit ,« la maison » *hêcal* ou *naos*. Pour établir l'édifice avec de plus amples proportions, Hérode fit enlever les anciennes fondations et en jeter de nouvelles qu'on songea à renforcer au temps de Néron à la suite d'un affaissement qui avait à la longue atteint 20 coudées [3]. Comme il reposait sur un soubassement, l'édifice fut précédé de douze degrés devant la grande porte de la façade. Beaucoup plus large que le corps du bâtiment, la façade eut une largeur et une hauteur de 100 coudées (46,20 m.), car on avait ajouté aux 60 coudées qui constituaient la largeur générale du Temple deux annexes formant de part et d'autre une saillie de 20 coudées (9,24 m.).

Le vestibule avait à peu près la même hauteur que la façade et sa profondeur était de 9,24 m. Une large baie rehaussée de dorures et béante permettait de risquer un regard jusqu'à l'entrée du « Saint » corps principal du sanctuaire. Cette entrée haute de 25,41 m. et large de 7,39 m. était munie de vantaux de métal précieux devant lesquels pendait un peplos babylonien brodé de laines de diverses couleurs figurant une sorte de carte du ciel. Au-dessus de cette porte, proba-

1. *BJ.*, V, 195-206. Les neuf portes du parvis intérieur devaient entre 20 et 40 après J.-C. être revêtues d'or et d'argent aux frais d'Alexandre, frère du philosophe Philon, alabarque d'Alexandrie et père de Tibérius Alexander. Le nom de Nicanor l'auteur de la grande porte a été retrouvé sur un ossuaire provenant d'une sépulture au mont des Oliviers contenant « les ossements des fils de Nicanor l'Alexandrin qui a fait les portes », ὀστᾶ τῶν τοῦ Νεικάνορος Ἀλεξανδρέως ποιήσαντος τὰς θύρας, texte accompagné de l'hébreu נקנר אלכסא. *PEF. QS.*, 1903, 125 et 326. *RAO.*, V, 334. On a discuté pour et contre l'identité des portes Nicanor et Corinthienne. Buechler, Jew. Quart. Rev., XI, 1898, 46-63; Schuerer, *ZNTW.*, 1906, 51-58. Dalman, trad. Marty, *Les itinéraires de Jésus*, p. 392, n. 5.

2. D'après *Midd.*, III, 4 a, les pierres de la rampe et de l'autel avaient été extraites d'un sol vierge de la biqe'ah de Beth-Kerem sans le secours d'outils de métal.

3. *Antiq.*, XV, 391. *BJ.*, V, 36. Ce détail ferait penser à des substructions.

blement dans une sorte de tympan, une vigne d'or laissait dérouler ses rinceaux et pendre ses grappes qui, pour être vues à cette grande hauteur, avaient la taille d'un homme. De chaque côté de la porte du « Saint » une ouverture plus petite conduisait aux trois étages de chambres disposées autour du Temple.

Pièce rectangulaire de 18,48 m. de long sur 9,24 m. de large et 27,72 m. de haut, le « Saint » (*hêcal* ou *naos* proprement dit) recevait l'air et la lumière assez parcimonieusement à travers le voile-portière et par des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus du triple étage des chambres latérales. En dépit de ces dégagements, les fumées du chandelier à sept flambeaux et de l'encens brûlé à profusion sur l'autel des parfums devaient contribuer à l'obscurité de ce lieu où l'on renouvelait aussi les pains de propositions. La partie la plus reculée du sanctuaire formant une *cella* de vingt coudées de côtés (9,24 m.) et séparée du reste par un rideau constituait le « Saint de Saints » ou *debir*. Aucun objet ne s'y trouvait. Personne n'y pénétrait sauf le grand prêtre, une fois par an, après de minutieuses purifications.

Au-dessus du sanctuaire ou simplement sur les pylônes de la partie antérieure du Temple s'élevait une grande pièce sans divisions (*hyperôon*), salle haute pouvant servir de lieu de réunion à une nombreuse assemblée. Un escalier dissimulé dans la muraille devait y accéder. Reposant sur des poutres, la toiture faite d'un dallage légèrement incliné des deux côtés d'une arête était hérissée d'aiguilles dorées pour empêcher les oiseaux de s'y poser et de souiller le saint édifice. A distance, les ors de la façade étincelaient comme les rayons du soleil; le monument offrait l'aspect d'une montagne de neige tellement conservaient leur blancheur la masse des blocs récemment sortis de la carrière [1].

Si les traditions ancestrales imposaient leurs exigences relativement au plan de l'ensemble et à la disposition des différentes parties de l'enceinte et du sanctuaire, les architectes hérodiens ne négligèrent rien pour conférer à l'œuvre l'empreinte de l'art hellénistique de leur temps. Portiques, colonnes, chapiteaux, portes monumentales, décoration s'inspirèrent du style gréco-alexandrin. On retrouve dans le portique royal une application du type normal de la basilique décrite par Vitruve. Les prêtres eux-mêmes chargés de la réédification du

1. *BJ.*, V, 207-226. *Antiq.*, XV, 392-395. Les comparaisons de la description de Josèphe avec les données du traité Middoth de la Mischna (cf. texte et trad. annotés de O. Holtzmann), si elles n'aboutissent pas à une parfaite concordance de détail, fournissent un complément au texte de l'historien pour le nom des portes, la description de l'autel, la destination des exèdres etc. Voir l'introduction de Holtzmann, *op. cit.*, p. 15 ss et Dalman, *Der zweite Tempel zu Jerusalem*, *PJB.*, V, 1909, 29-57 et plan. Lesêtre, *DB.*, V, 2051-2068,

Temple furent formés suivant la technique courante de l'époque d'Auguste. Nombre d'objets du culte et d'éléments décoratifs vinrent d'officines étrangères, notamment d'Alexandrie. On connaît le trouble que suscita l'aigle d'or que le roi fit placer au-dessus de la grande porte du vestibule du Temple. Ce n'est pas sans mécontentement non plus que les intransigeants voyaient le nom d'Agrippa gravé sur la porte du naos [1].

Toutefois le peuple fut tout à la joie lorsqu'au bout de dix-huit mois à peine l'édifice de la maison de Dieu fut livré au culte. Le roi offrit trois cents bœufs en sacrifice et beaucoup l'imitèrent suivant leurs ressources. Coïncidant avec l'anniversaire de l'avènement d'Hérode, la fête revêtit une splendeur inaccoutumée et l'on se répandit en compliments sur le zèle du roi (vers le milieu de l'an 18 avant J.-C.). Mais la dédicace de l'ensemble n'eut lieu que vers l'an 10 [2].

5. Les enceintes sacrées d'Hébron et de Mambré.

La preuve n'est plus à faire de l'origine hérodienne du Haram d'Hébron qui s'élève encore majestueusement au-dessus de la grotte de Macpélah où furent ensevelis Abraham et Sarah, Isaac et Rebecca, Jacob et Liah. Lorsqu'il écrivait son *Polemos* entre 75 et 79 de notre ère, Josèphe affirmait la persistance de la tradition relative à ces sépultures que rehaussaient à sa connaissance des monuments funéraires réalisés en très beau marbre et avec magnificence, expression qui sous cette forme usuelle peut s'appliquer au revêtement appareillé avec le plus grand soin contre les parois de la grotte et à l'enceinte que nous allons décrire sommairement. D'ailleurs, pour peu que l'on ait pratiqué le style de l'historien juif, on aura constaté que le pluriel *mnèmeia* (*monumenta*) lui sert à désigner chacun des grands tombeaux de famille tels que celui de la lignée d'Hérode et celui d'Hélène d'Adiabène, et même une tour unique jouant comme Phasaël le rôle de cénotaphe pour un illustre défunt. A Hébron, « le péribole sacré porte l'empreinte à la fois évidente et caractéristique de l'ère hérodienne. C'est une conception structurale qui relève de la meilleure tradition hellénistique et qui a été traitée dans le goût romain par un architecte ayant manifestement à sa disposition des ressources princières. Elle est d'une parfaite unité, ce qui exclut apparemment l'idée d'une simple restauration. » A l'analyse, les similitudes techniques perçues entre la section hérodienne du Temple de Jérusalem et le Haram

1. *BJ.*, I, 416, 650; *Antiq.*, XVII, 151. Cf. WATZINGER, *op. cit.*, pl. 7.
2. *Antiq.*, XV, 421-423.

ne laissent aucun doute au sujet de leur commune origine et ce dernier présente l'avantage de fournir, à raison de sa conservation, l'idée la plus parfaite d'un travail hérodien.

Depuis le soubassement appareillé à refends et à bossages lisses jusqu'à la corniche de couronnement, en s'attardant à considérer la saillie des pilastres qui rompt avec harmonie la haute surface des parois, l'œil se plaît à parcourir la sobre élégance de ce *téménos* long de 59 mètres et large de 34, avec le seul regret de le voir défloré par des additions parasites de mauvais goût.

Une autre enceinte sacrée s'éleva à la même époque que celle de Macpéla à 3 kilomètres au nord d'Hébron autour d'un vieux térébinthe qui rappelait le camp d'Abraham sous la chênaie de Mambré où ce patriarche dressa un autel à Jahveh et reçut la visite des trois anges. Ancêtre des Arabes, des Juifs et des Édomites, Abraham était l'objet d'un culte très populaire parmi ces populations bigarrées et sa vogue recevra une vigueur nouvelle sous Hadrien. Du téménos hérodien qui mesurait 65 mètres sur 49, il reste encore d'énormes blocs lisses ayant appartenu au socle et des fragments de pilastres qui évoque la perfection des matériaux et le fini du travail qu'on admire à Hébron. L'œuvre du Ramet el-Khalil ne paraît pas avoir été achevée. De plus, elle fut saccagée probablement sous Titus pour avoir servi de redoute aux insurgés. Il sera réservé à l'empereur Hadrien de restaurer cette enceinte en utilisant les blocs qui auront résisté à la destruction de l'an 70 [1].

1. VINCENT, *Hébron, Le Haram el-Khalil*, 99-114. pl. III, IV, XVIII, XIX. *RB.*, 1930, 96-101, pl. VI.

CHAPITRE V

LE RÈGNE D'HÉRODE (suite)

I. — Les beaux cotés de la situation d'Hérode.

Avant de procéder à la reconstruction du Temple en l'an 20, Hérode avait cru devoir faire part au peuple de son dessein dans un discours qui se terminait par ces considérations sur l'opportunité de l'entreprise : « Aujourd'hui que, par la volonté de Dieu, je détiens le pouvoir, et que nous jouissons d'une longue paix, de richesses, de revenus considérables, et surtout que les Romains, les maîtres du monde, ou peu s'en faut, nous témoignent de l'amitié et de la bienveillance, je veux essayer, en réparant les négligences que nous imposèrent jadis la nécessité de la servitude, de m'acquitter envers Dieu, par ce pieux hommage, de ses bienfaits et du don de la royauté. » Ces paroles nous invitent à vérifier deux points : l'étendue des ressources du roi et les preuves tangibles de l'amitié romaine.

1. Ressources de l'État.

Par l'éclat et le nombre de ses constructions, la splendeur des jeux célébrés en diverses circonstances, les libéralités répandues à l'étranger, Hérode nous a déjà donné une idée de l'importance de ses revenus. Son budget avait en outre à faire face à l'entretien d'une cour et de troupes mercenaires sans parler de fonds secrets que ne laissaient pas prévoir les ressources ordinaires du royaume. Ne trouve-t-il pas moyen en 30 de combler de présents de bienvenue les soldats d'Auguste et de donner 800 talents à ce prince qui a reconnu sa royauté [1]? A l'aînée de ses filles qu'il voudrait unir à son frère Phéroras il accorde 300 talents [2]. Son fils Antipater reçoit la même somme pour son voyage à Rome [3]. En plus des revenus de sa tétrarchie de Pérée, Phéroras touche une rente annuelle de 100 talents [4]. Antipater possède

1. *Antiq.*, XV, 200.
2. *BJ.*, I, 483.
3. *Antiq.*, XVII, 96. *BJ.*, I, 625.
4. *Antiq.*, XV, 362. *BJ.*, I, 483.

à titre d'apanage un domaine qui lui rapporte 50 talents par an[1].

Les impôts réguliers levés dans le royaume se montaient à guère plus de 1.000 talents hébraïques, soit à un peu plus de 10 millions de drachmes attiques ou de 12 millions de drachmes phéniciennes, ce qui, même en y ajoutant les redevances en nature, était loin de suffire aux dépenses du roi. Comme on ne lui a jamais reproché d'avoir fait des dettes, il faut admettre qu'à côté des revenus d'État, Hérode jouissait d'autres sources de richesse considérables[2]. Il était à la tête d'une grosse fortune privée dont ses ascendants avaient posé les fondements, fortune qu'il sut accroître par les confiscations et les contributions pénales qui devenaient comme à Rome et en Égypte propriété personnelle du souverain. Il possédait, à titre d'héritage, des pâturages en Arabie, les riches plantations de Jéricho s'exploitaient en faveur de la cassette royale. En homme expérimenté, Hérode se gardait de ne pas faire fructifier ses capitaux. Il prend sur lui l'exploitation des terres cédées à Cléopâtre, il prête de l'argent au roi des Nabatéens et revendique les armes à la main une créance de 500 talents avancés au ministre Syllaios, il se livre à des opérations de banque, reçoit d'Auguste la moitié des revenus des mines de cuivre de Cypre et prend à charge la gestion de l'autre moitié[3].

Que le roi ait maintenu ou introduit des impôts peu agréables aux trafiquants, tels que des taxes sur les ventes et les marchés, que la perception ait été rigoureuse jusqu'à la cruauté et que la répartition confiée à des fonctionnaires d'origine étrangère ait été accompagnée de compromis sans scrupule et d'extorsions manifestes[4], il faudrait pour le nier exiger du régime hérodien une perfection dont sont encore dépourvus des gouvernements fiers de leur constitution démocratique. Le soin qu'apportait Hérode à tenir ses comptes en règle s'exaspérait d'autant plus facilement en face du mauvais vouloir de ses ennemis que sa nature l'inclinait à la vengeance et à la brutalité. Une fois l'Iduméen disparu, ceux-ci n'auront pas de mal à dénaturer tous les actes du tyran surtout dans le but de se débarrasser de sa dynastie et d'obtenir le rattachement direct de la Palestine à la province de Syrie[5]. La passion qui inspire le discours qu'ils tiennent alors devant

1. *Antiq.*, XVII, 96. Les 200 do XVI, 250 sont exagérés.

2. Otto, *op. cit.*, 88 s.

3. Voir *BJ.*, I, 276; *Antiq.*, XIV, 372, XVII 146, 189, 305, 307, 321; XVI, 129, 279, 343. En somme, les revenus d'Hérode s'élevaient à quelque 2115 talents, ce qui n'était encore que le septième des revenus de Ptolémée II évalués par S. Jérôme (*in Dan.*, 11, 5) pour l'Égypte à 14.800 talents.

4. *Antiq.*, XVII, 204, 308; XVI, 154.

5. *Antiq.*, XVII, 306 ss. *BJ.*, II, 84-90.

l'empereur jette le discrédit sur leurs allégations et il est injuste de retracer la physionomie morale d'Hérode avec ce seul réquisitoire où il est dit qu'il ruinait ses propres villes pour orner de leurs dépouilles celles de l'étranger, offrant en sacrifice aux nations du dehors le sang de la Judée! Le récit de Josèphe qui tâche de faire la part respective de l'ombre et de la lumière expose tout au long les mesures que prit Hérode pour remédier à la famine qui désola en 25-24 son royaume ainsi que la Syrie. Le roi se dépensa sans compter, réduisant en lingots les ornements d'or et d'argent du palais pour payer le blé obtenu de l'Égypte par faveur. A la distribution équitable des vivres il ajouta celle de la laine car la peste avait emporté les troupeaux du pays. Ayant pourvu aussi à l'ensemencement des terres, il n'envoya pas moins de 50.000 hommes à travers les campagnes syriennes au temps de la moisson, prenant à sa charge l'entretien de cette armée de travailleurs [1]. Enfin il réduisit en 24 les impôts d'un tiers. En l'an 14, il devait les réduire d'un quart [2]. Les remises d'impôts avaient pour but de soulager la misère commune du peuple. Elles s'appliquaient parfois à des régions déterminées dont il s'agissait de hâter les capacités de production, car Hérode avait à cœur de développer la culture en livrant à l'activité de ses colons de vastes terrains en friche, veillant à détourner de la politique par un labeur assidu les gens de la campagne. Une telle administration avait pour résultat d'accroître la richesse du pays que l'historien vante à diverses reprises [3].

2. Faveur impériale.

Parmi les facteurs de la prospérité de l'État juif d'alors, la faveur d'Auguste tient une large place. Tandis que ses fils, Alexandre et Aristobule, recevaient à Rome, en 22, une hospitalité princière auprès de Pollion et même de César, Hérode était gratifié par ce dernier de nouveaux territoires, la Trachonitide, la Batanée et l'Auranitide. La région comprenait des plaines fertiles mais le voisinage des brigands nichés dans les creux basaltiques du Trachon en rendait l'exploitation à peu près impossible. Mis au courant de cette situation par le gouverneur de Syrie, Varron, l'empereur recourut à la vigueur d'Hérode pour faire cesser les déprédations et rendre aux populations d'alentour la paix avec la sécurité. Le tétrarque Zénodore qui tolérait le brigandage sur lequel il prélevait sa part se prétendit lésé parce que le gouver-

1. *Antiq.*, XV, 299-316.
2. *Antiq.*, XV, 365; XVI, 64.
3. *Antiq.*, XV, 109, 318, 387.

nement romain lui avait baillé ces districts à ferme, mais il n'obtint pas satisfaction. Bien plus, quand il mourut, le reste de ses États passa au pouvoir d'Hérode qui annexa de la sorte à son royaume toute la région des sources du Jourdain, à savoir Oulatha et Panion (Baniyâs). Auguste se trouvait en Syrie lorsqu'il fit à Hérode ce dernier cadeau. Il n'admit pas davantage que les Gadaréniens secouassent le joug de ce roi qu'il donnait même pour conseiller au gouverneur de Syrie. Pas un homme en effet en Orient ne connaissait mieux la situation politique et ne conduisait avec plus de fermeté les opérations policières. C'est pour témoigner sa reconnaissance qu'Hérode éleva le beau temple de Panion dédié à César [1]. A Si'a dans le Hauran il contribua à la construction du grand temple de Baalsamîn où l'on a relevé la dédicace d'une statue au « roi Hérode seigneur », marque évidente de son autorité sur l'Auranitide [2]. Au cours de ce voyage impérial de l'an 20, Hérode obtint pour son frère Phéroras le titre de tétrarque avec le gouvernement de la Pérée. Grâce à cet apanage et aux revenus qui l'accompagnaient, le roi comptait bien tenir ce frère en dehors des querelles qui agitaient sa famille [3].

L'empereur se montrait d'autant plus libéral envers son vassal qu'il trouvait à reprendre dans les cités voisines. Tyr et Sidon, naguère attachées à Antoine, n'ayant pas su empêcher des séditions sanglantes se virent privées de leur liberté [4]. Le roi de Judée ne dut pas être le dernier à féliciter Auguste d'avoir fait trembler les Parthes par sa seule présence qu'illuminait la pacification de l'univers. Le sort de l'Arménie devenue vassale l'ayant fait réfléchir, Phraate consentit à sauvegarder sa tranquillité en rendant les prisonniers de guerre et les enseignes de trois armées romaines battues depuis Crassus. Salué comme une grande victoire, ce succès diplomatique mérita les allusions flatteuses de Virgile et d'Horace [5].

Hérode cultivait avec non moins d'assiduité l'amitié du second personnage de l'Empire, Agrippa. A peine celui-ci était-il arrivé à Mitylène comme lieutenant de César en Orient qu'il alla le voir durant

1. *Antiq.*, XV, 343-349, 354-360. Voir *GP.*, II, 155-157. *BJ.*, I, 398-400.

2. *OGIS.*, 415. Le site étudié par Vogüé et fouillé par l'expédition américaine de Princeton (*Anc. archit. in Syria*, 365-402) est décrit par le guide Bleu de Syrie, p. 355 s. Quant au temple de Panion, il figure sur les monnaies du tétrarque Philippe, fils d'Hérode. MADDEN, *Coins of the Jews*, p. 123 s. REIFENBERG, *JPOS.*, XIX, 1939, p. 68, pl. VII.

3. *Antiq.*, XV, 3:2, *BJ.*, I, 483, 586.

4. DION CASSIUS, LIV, 7. Jamblique, roi d'Émèse, fut confirmé par contre dans la possession de l'héritage paternel.

5. DION CASSIUS, LIV, 8. *Index rerum gestarum Divi Augusti* (inscr d'Ancyre), 29. *Énéide*, VII, 607. Od. IV, 5, 25; 15, 7.

l'hiver de 21. Mais ces premiers rapports furent de courte durée, Agrippa se voyant rappelé pour gouverner Rome et épouser Julia fille d'Auguste, veuve de Marcellus. En 18, Hérode s'en fut à la capitale d'où Agrippa était absent, appelé en Gaule et en Biscaye pour affaires. L'empereur le reçut et lui permit de ramener en Judée ses deux fils. Alexandre et Aristobule, dont il regardait les études comme terminées [1]. Les vœux du roi furent comblés lorsqu'il apprit la reprise par Agrippa de la direction des affaires orientales. Il n'eut point de cesse que d'Asie Mineure il n'amenât le puissant ministre en Judée. On était en 14, en un temps où l'œuvre monumentale se trouvait en grande partie achevée. Les villes neuves ou renouvelées offraient avec fierté leurs édifices dans leur splendeur native à l'admiration d'Agrippa et de son entourage. Des festins luxueux rehaussaient la visite à Sébaste, à Césarée et à son port si hardi, au sommet de l'Alexandreion, sur les pointes désertiques de l'Herodeion et d'Hyrcania. A Jérusalem, ce fut dans les salles somptueuses du palais royal dites de César et d'Agrippa après une entrée solennelle où tout le peuple en vêtements de fête avait accueilli par des acclamations le gendre de l'empereur. Celui-ci offrit à cette multitude un banquet plantureux et à Dieu devant le nouveau sanctuaire une hécatombe. Aux approches de l'hiver, il regagna les côtes de l'Ionie.

Agrippa fut touché des attentions dont le poursuivait son protégé quand, au printemps suivant, il le vit arriver à la tête d'une flottille aux environs de Sinope du Pont d'où Agrippa cingla vers le Bosphore Cimmérien pour installer comme roi sur les bords de la mer d'Azov Polémon Ier, roi de la Cappadoce pontique. L'expédition terminée, le lieutenant d'Auguste revint en Ionie accompagné d'Hérode dont il appréciait les conseils dans les questions litigieuses que leur soumettaient les provinciaux. Les Juifs des villes d'Ionie s'étant plaints de diverses mesures contraires à l'observation de leur loi, obtinrent de n'être plus molestés dans la pratique de leurs coutumes nationales en tout ce qui ne gênerait pas l'autorité des Romains. L'habile plaidoyer de Nicolas de Damas, porte-parole d'Hérode, ne fut pas étranger à ce succès. Les Grecs qui poussaient les gouverneurs à l'application aux Juifs du droit commun ne nièrent pas les faits, « mais ils alléguaient que les Juifs par le seul fait d'habiter leur pays, commettaient une injustice ». La séance prit fin sur les accolades que se donnèrent Agrippa et Hérode. Le roi appareilla pour Césarée. Arrivé enfin à Jérusalem, il rendit compte de son voyage à l'assemblée du peuple. Le public

1. *Antiq.*, XV, 350.

ne cacha point sa satisfaction surtout quand le souverain couronna son discours par la remise du quart des impôts de l'année précédente [1].

II. — Hérode et les Nabatéens.

Combien de temps Hérode jouit-il du titre de protecteur (προστάτης) que lui avait décerné la nation nabatéenne en 31 après sa victoire définitive aux environs de Philadelphie? Faute de donnée explicite, on peut supposer à bon droit que cet honneur fut de courte durée car dès l'année suivante le jeune Obodas III ('Abodat) succédait à Malichos I. Si ce prince dont les monnaies nous ont conservé la physionomie imberbe aux longs cheveux bouclés [2] n'était pas d'humeur à tenter de reprendre sur le roi de Judée la revanche des revers de son prédécesseur, son tout-puissant vizir Syllaios (en nabatéen *Šoullaï*) était homme à ne pas souffrir une ingérence étrangère dans les affaires de son pays. Seul l'empereur pouvait exercer son autorité sur ce personnage dont le dévouement ne répondait pas toujours aux assurances extérieures qu'il en donnait, car ce qui satisfaisait son ambition démesurée devenait la mesure de sa docilité. L'expédition d'Aelius Gallus en Arabie trouva chez lui un concours empressé, mais l'échec auquel elle aboutit s'expliquerait, au dire de Strabon, par la trahison de Syllaios qui n'avait aucun intérêt à livrer aux Romains les routes commerciales par lesquelles affluaient à Pétra les ressources du peuple nabatéen.

Auguste se méprenait s'il croyait se rendre maître de la production des aromates et des objets de luxe de l'Orient en mettant la main sur l'Arabie. Les productions de cette contrée étaient fort limitées et les denrées qui faisaient sa réputation provenaient de l'Éthiopie, de la côte des Somalis, de l'Inde et de Ceylan. Mais il paraîtrait moins déraisonnable qu'il ait eu l'idée de s'assurer le contrôle des entrepôts de l'Arabie Heureuse où les caravanes venaient s'approvisionner de ces denrées étrangères. Bref, en 25, le préfet d'Égypte, Aelius Gallus, fit traverser la mer Rouge à un corps expéditionnaire de 10.000 hommes qui vint prendre terre à Leukè Komé, l'escale la plus méridionale de la côte nabatéenne. Parmi ces troupes figuraient 500 hommes choisis par Hérode dans ses gardes du corps et 1.000 chameliers nabatéens

1. *Antiq.*, XVII, 12-65.

2. Dussaud, *Numism. des rois de Nabatène* (*Journ. Asiat.* 1904, p. 212 ss., pl. I, 7, 8, 10, 11). Entre 25 et 20 avant J.-C. Obodas III abandonna le didrachme ptolémaïque pour le didrachme attique. Dès lors l'aigle disparut des monnaies nabatéennes et fit place à l'effigie du roi bien que celle-ci figurât déjà au droit avec celle de la reine.

accompagnant Syllaios, guide de l'expédition [1]. Après un séjour auprès d'Arétas, gouverneur du district d'el-Hegr, qui la reçut bien, la petite armée s'enfonça vers le sud, éprouvée par les rigueurs d'un sol brûlant et aride et d'un climat meurtrier. Dans le Yémen, elle se trouva aux prises avec les Arabes non loin de San'a et de Marib. On prit et l'on détruisit des villes, sans atteindre la région merveilleuse qui reculait comme un mirage. Devant la réduction de ses effectifs, le général romain donna l'ordre du retour et fit retomber la responsabilité de l'échec sur Syllaios que Strabon, ami d'Aelius Gallus, accuse de trahison. Lorsque, pour d'autres motifs, Syllaios subira quinze ans plus tard la peine capitale à Rome, la conduite du ministre nabatéen en 25 sera de nouveau incriminée [2]. L'entreprise ne fut pas dépourvue de toute utilité : elle fournit aux Romains une plus juste notion de la péninsule arabique et de l'importance à donner au trafic maritime sur la mer Rouge et le long du Nil afin de drainer vers Alexandrie l'importation des marchandises des côtes africaines et de l'Inde [3]. En attendant, Obodas avait sujet de se féliciter de l'issue de cette affaire qui mettait en valeur l'habileté de son « épitrope » et lui méritait plus que jamais le titre officiel de « frère du roi ».

Un tel homme dont la verdeur et la tournure élégante contrastaient avec le naturel indolent et lourd de son souverain se sentait naturellement porté à s'afficher en dehors de son milieu arabe. Un jour de l'année 20, on le vit arriver à la cour d'Hérode pour négocier probablement l'emprunt de 60 talents que sollicitait Obodas. Au cours d'un souper, il fut aisé de s'apercevoir qu'entre le jeune homme et Salomé sœur du roi, venait de surgir une passion réciproque. Aussi bien, deux ou trois mois après, sous prétexte de reprendre la même affaire, Syllaios revenait-il à Jérusalem et demandait-il formellement la main de Salomé laquelle, flattée d'avoir été distinguée par le fringant Nabatéen malgré son double veuvage, soupirait ardemment après cette union. Au fond, le prétendant poursuivait en cela des buts pratiques. Ayant en vue la succession prochaine d'Obodas III, un mariage princier lui ouvrait des perspectives non seulement vers la couronne de Pétra mais aussi vers des avantages du côté juif : l'apanage de la Pérée, le droit d'intervenir dans les querelles touchant l'héritage d'Hérode déjà vieux et malade, la dénonciation de l'emprunt. En face du roi

1. *Antiq.*, XV, 317. STRABON, p. 780.

2. La source principale de ce récit est STRABON, p. 780-782 (XVI, IV, 22-24) dont le texte a été commenté par H. Krüger et Spenger. Voir KAMMERER, *Pétra et la Nabatène*, p. 198, n. 1 et l'exposé p. 196-206. GROHMANN, *PW.*, XVI, 1462.

3. *L'île de Jotabé*, *RB.*, 1938, 516.

de Judée il n'afficha qu'une prétention admissible, cela s'entend. Cette alliance ne pouvait qu'être utile à Hérode en resserrant ses relations avec le royaume des Arabes et à Syllaios qu'elle pousserait à la possession de ce royaume. Hérode feignit d'accepter à la condition que Syllaios embrasserait le Judaïsme. Celui-ci refusa en disant qu'il serait lapidé par les Arabes, s'il le faisait. L'exigence de l'Iduméen étonnera chez un homme aussi peu scrupuleux. C'est pourquoi, il est naturel que la condition posée par Hérode soit tenue pour une échappatoire propre à rompre une combinaison matrimoniale qui, pour des raisons secrètes, avait cessé de plaire. Syllaios regagna la Nabatène plein d'un ressentiment mortel, laissant Salomé dans une furieuse désolation [1].

C'est en l'an 12 avant J.-C. qu'une révolte des gens de Trachonitide contre Hérode fournit la première occasion éclatante au vizir nabatéen de manifester sa rancune. Le roi des Juifs se trouvant alors à Rome, les brigands du Trachôn répandirent le bruit de sa mort et reprirent contre leurs voisins l'exercice de leurs déprédations. Les généraux d'Hérode parvinrent à les maîtriser, mais une quarantaine de chefs de bandes leur ayant échappé se réfugièrent en Arabie où Syllaios les accueillit à bras ouverts. Il les installa dans un lieu fortifié d'où ils se livraient à des incursions jusqu'en Judée et à travers la Cœlé-Syrie. Une fois de retour, Hérode se vengea en cernant la Trachonitide et en livrant à la mort les familles des chefs évadés. La loi du sang versé étendit le cercle des représailles et les sujets du royaume juif se virent exposés au massacre comme au pillage. Aux Nabatéens qui favorisaient ce désordre Hérode demanda l'extradition des chefs rebelles et le remboursement du prêt de 60 talents fait à Obodas par l'intermédiaire de Syllaios et dont l'échéance était arrivée. En dépit de l'intervention du gouverneur de Syrie, Saturninus, et du tribun militaire, Volumnius, le vizir fit la sourde oreille et partit pour Rome [2].

Au cours de fouilles exécutées à Milet en 1905, Wiegand a exhumé un souvenir du passage de Syllaios en Ionie durant ce voyage de l'an 10. Il s'agit d'une dédicace bilingue placée dans le sanctuaire d'Apollon Delphinios. Le nabatéen porte « Šou(llai), frère du roi, fils de Taimou... Pour le salut du roi 'Obodat au mois de T(ebet) ». Le grec se traduit par « (Syl)laios, frère du roi... a consacré à Jupiter Du(sarès) [3] ». On voit que l'aristocratie de Pétra qui n'était pas

1. *Antiq.*, XVI 220-227. *BJ.*, I, 487. Clermont-Ganneau, *RAO.*, VII, 314-317.
2. *Antiq.*, XVI, 271-282.
3. Cl. Ganneau, *RAO.*, VII, 305 ss. VIII, 144. Kammerer, *op. cit.*, 210.

inconnue dans les pays grecs savait les moyens de se recommander dans ces milieux. L'attention du vizir pour son propre roi dont il avait juré la perte avait sans doute pour but de donner le change sur la réalité de ses sentiments.

Hérode cependant, résolu d'en finir avec le repaire des brigands, pénétra en Arabie avec son armée, non sans avoir mis le légat de Syrie au courant de ses intentions. En sept étapes depuis sa capitale, il mit trois jours pour atteindre le lieu fort qui abritait les rebelles et dont le nom de Raipta survit peut-être dans celui de Qala'at er-Rabad en 'Adjloun. Un vigoureux assaut l'ayant mis en possession des bandits, il rasa la localité. Naqebos, général nabatéen accouru au secours de la place périt avec vingt-cinq de ses hommes. Hérode se rendit ensuite en Trachonitide où il fixa un corps de 3.000 Iduméens.

Aussitôt des messagers partirent pour Rome annoncer à Syllaios ces événements. Le roué ministre, revêtant des habits de deuil, vint raconter à l'empereur les malheurs de sa patrie déchaînés par l'ambition d'Hérode. Des griefs évidemment grossis et dénaturés, Auguste retint celui d'avoir conduit une expédition hors des frontières du royaume judéen. Dans une lettre sévère, il déclarait à Hérode entre autres choses désagréables qu'il l'avait traité jadis en ami, mais que désormais il le traiterait en sujet. Une telle disgrâce remplit d'aise Syllaios et, comme sur ces entrefaites, Obodas étant mort, Arétas IV venait d'hériter du pouvoir sans la permission de César [2], il crut le diadème bien près de ceindre son ample chevelure. Très mécontent d'Hérode et d'Arétas, le souverain du monde allait donc déverser ses faveurs sur la tête du beau Syllaios. Mais un coup de théâtre ne

1. Sur cette position remarquable de 970 mètres d'altitude d'où l'on peut surveiller la vallée du Jourdain entre les deux lacs et la chaîne palestinienne depuis Jérusalem jusqu'au Thabor et les sommets de Kaukab et de Safed sans parler des territoires de la Décapole qu'elle dominait immédiatement, voir STEUERNAGEL, *Der Adschlûn*, 309 s. *QDAP.*, I, 21-33, *RB.*, 1928, 432. Il y a des indices d'une installation antérieure au château fort de 'Izz ed-Dîn Ousâma bâti en 1184. L'endroit (τόπος ἐρυμνὸς, φρούριον et χωρίν) se trouve à la distance voulue, trois jours de marche de Jérusalem et en Arabie. Les Nabatéens étaient assez forts pour garder quelques sites insérés dans les campagnes de la Décapole qui prétendaient appartenir à la Cœlé-Syrie.

2. Le prince Aeneas qui prit le nom d'Arétas IV et le surnom de Philopatris et en nabatéen רחם עמה « qui aime son peuple », prit donc en l'an 9 avant J.-C. le pouvoir qu'il devait garder jusqu'en 40 après J.-C. Il figure sur ses monnaies avec la tête laurée. Le revers porte l'effigie de la reine Houldou, puis celle de la reine Chagîlat, sa seconde épouse. Il fit déifier son frère Obodas III qui eut son tombeau dans la ville de 'Abdeh. Dès le début, il affecta des tendances nationalistes et, autant que possible, une indépendance vis-à-vis de Rome et de l'étranger. DUSSAUD, *Journ. Asiat.*, 1904, 215-232. SCHUERER, *op cit.*, I, 736 s. qui donne encore à Obodas III le rang d'Obodas II. Pour la statue du dieu Obodas voir *Journ. Asiat.* 1898, 132. On restituera Obodas III dans *DB. Suppl.*, 1 s.

tarda pas à dissiper ce rêve. Une fois de plus, Hérode eut à se féliciter des services de Nicolas de Damas. L'habile diplomate, appuyé par les ambassadeurs d'Arétas, non content d'amener Auguste à reviser le procès des brigands de Trachonitide, prononça un réquisitoire complet et motivé contre Syllaios, escroc, suborneur, régicide, calomniateur, débauché, perturbateur de la paix chez lui et ses voisins [1]. Jugé digne de mort, Syllaios s'en tira pour l'instant avec une forte amende qu'il ne voulut pas payer une fois rentré en Nabatène. Là, il poursuivit ses intrigues et ses meurtres, furieux d'avoir vu Hérode réconcilié avec Auguste et Arétas reconnu par Rome roi des Nabatéens [2]. Enfin, convaincu que de ce côté il n'atteindrait jamais l'objet de ses ambitions, il conçut le fol espoir de se justifier devant l'empereur. Mais à Rome il se trouva en face d'Antipater, fils d'Hérode, et des envoyés d'Arétas. Aux accusations du procès précédent s'ajoutèrent de nouveaux griefs : le meurtre de Soémos, le plus haut notable de Pétra, un complot monté contre la vie d'Hérode avec un de ses gardes du corps, un attentat sur la personne de Fabatus, intendant de César. Phéroras, le frère d'Hérode, retiré dans son fief de Pérée, succombait alors par l'entremise d'une femme nabatéenne, émissaire de Syllaios. On rappela la responsabilité de ce dernier dans l'échec de la campagne d'Aelius Gallus. Arrêté sur l'ordre de l'empereur, l'épitrope déchu des Nabatéens eut la tête tranchée [3].

Parmi les colonies militaires fondées par Hérode, la plupart avaient pour but de fortifier ses frontières en face des empiétements nabatéens. Ainsi, vers le début de l'an 9, nous l'avons vu établir 3.000 Iduméens en Trachonitide. Peu après, il fondait en Batanée le bourg fortifié de Bathyra avec des Juifs de Babylonie habiles à tirer de l'arc à cheval. Le privilège de l'exemption totale d'impôts attira de nombreux colons juifs en cet endroit naguère désert et en friche [4]. En Pérée, une colonie de mercenaires probablement fut fondée sur le territoire d'Hesbon. C'est dans une direction opposée, à l'entrée ouest de la grande plaine de Galilée, que furent établis les cavaliers d'élite de la garde hérodienne pour former la colonie de Gaba [5].

1. *Antiq.*, XVI, 282-299; *RAO.*, VII, 317-320. Nicolas de Damas, *FHG.*, III, 351.
2. *BJ.*, I, 575. *RAO.*, VII, 321, n. 1.
3. *Antiq.*, XVII, 54-60. *BJ.*, 574-577; 583. Strabon, XVI, iv, 24 (p. 782). *RAO.*, VII 322.
4. *Antiq.*, XVI, 285; XVII, 23-27. Les Nabatéens fraternisaient avec les tribus de Trachonitide.
5. *Antiq.*, XV, 294 s. *BJ.*, III, 36. *PW.*, VII, 410. *GP.*, II, 321 s.

III. — La cour du roi.

Comme tous les rois dont Rome tolérait l'existence en Orient, Hérode possédait une cour d'allure hellénistique. Il était entouré de ses fils et d'une nombreuse parenté qui menaient un train de vie luxueux et entretenaient chacun pour soi un personnel varié et remuant. Le roi avait sa garde de « doryphores » et ses mercenaires tout dévoués thraces, germains et gaulois et, au service de la cour, une armée de valets, esclaves ou affranchis. Aux funérailles d'Hérode, on en comptait 500 portant des aromates. Autour des femmes du roi et des épouses des princes, autour de Salomé, sa sœur, et de Phéroras, son frère, gravitaient de nombreuses servantes et des dames de compagnie, très influentes dans les intrigues du sérail [1]. Parmi les eunuques, il en était trois qui jouissaient de la confiance d'Hérode, l'un lui servait à boire, l'autre à manger, le troisième mettait le roi au lit et reposait à côté de lui. Ce dernier s'occupait avec le roi des affaires les plus importantes. Aux portes du palais, des gardes veillaient à ne laisser entrer que les gens agréés pour l'heure. Il y avait à l'intérieur les barbiers du roi et de la cour, le grand veneur [2], les gouverneurs des jeunes fils du roi, conseillers au besoin, tels qu'Andromachos et Gemellus. A côté de l'enfant royal vivaient des menins qui partageaient son éducation et gardaient le titre de « condisciples du Roi » même après la jeunesse [3]. Les courtisans (οἱ περὶ τὴν αὐλήν) comprenaient les « parents », les « amis » et des officiers désignés sous le nom honorifique de « gardes du corps » attribué parfois à des étrangers. Les « très honorés » tenaient le sommet de la caste des amis comme chez les Macédoniens [4]. Ils trouvaient un accès facile auprès du souverain surtout pour la salutation matinale. Être écarté de cet honneur était un signe de disgrâce.

Le roi gardait attachés à son service des étrangers spécialisés dans l'art du théâtre et des spectacles. Glaphyra, la Cappadocienne épouse d'Alexandre, l'un des fils d'Hérode, vivait sans encombres à la cour. Des hôtes illustres appartenant à la gentilité recevaient une hospitalité prolongée et de nombreux Hellènes y demeuraient à titres divers. A côté du Lacédémonien Euryclès on rencontrait Evaratos de Cos. Un Andromachos dirigeait les études des fils du roi, un Diophantos

1. *BJ.*, I, 672 s., 584, 511. *Antiq.*, XV, 226; XVII, 44 s., 199.
2. *BJ.*, I, 483. *Antiq.*, XVI, 230, 316; XVII, 90. *BJ.*, I, 547.
3. Act. Ap. 13, 1. Perdrizet, *Annales du Serv. des Antiq. de l'Égypte*, IX, 243 ss. *Antiq.* XVI, 243.
4. *BJ.*, I, 576, 473. *Antiq.*, XV, 212; XVI, 313.

était secrétaire d'Hérode, l'avocat Irénée se mettra au service de ses héritiers. Mais l'astre de première grandeur de la cour, Nicolas de Damas, éclipsait tout ce monde par ses connaissances philosophiques puisées dans Aristote, par son éloquence et son érudition. De son histoire universelle le tiers était consacré à son siècle et pour ce qui concerne Hérode il se recommande comme le témoin le mieux instruit. Très apprécié par Auguste, il composa une vie de ce prince dont il reste deux fragments assez étendus. On regrettera de ne plus posséder de son Autobiographie que six fragments. Nicolas dédia en outre à Hérode un recueil de traits de mœurs tirés d'un grand nombre de voyageurs, d'historiens et de géographes anciens. Son frère Ptolémée jouissait d'un grand crédit auprès d'Hérode. Ils avaient reçu l'un et l'autre de leur père Antipater, homme riche et éloquent, une éducation brillante dans les écoles grecques de leur ville où le vieux fond araméen se trouvait éclipsé par l'éclat que projetait cette *polis* ouverte librement à la civilisation gréco-romaine [1].

IV. — La famille d'Hérode.

Après le tableau des actes politiques, des édifices et des guerres, il reste dans la vie d'Hérode une large place pour l'histoire arcane, c'est-à-dire, concernant les mœurs privées du souverain et de sa famille, les intrigues ourdies autour de la succession au trône par des appétits sans frein et mal dissimulées par les dehors brillants du règne. Sur ces péripéties romanesques Nicolas de Damas a laissé une ample documentation dont Josèphe a profité dans ses deux principaux ouvrages. Autant que ces questions entrent en marge de l'histoire de Palestine, on se contentera ici d'en donner un pâle résumé.

Hérode a été comparé à David : mêmes débuts d'aventurier, mêmes difficultés vaincues par le courage et la dextérité, même ascension vers le pouvoir jusqu'à régner de Dan à Bersabée, même propension vers la polygamie d'où la multiplication de rejetons destinés à se disputer l'héritage du père et à remplir ses derniers jours d'angoisses et de tristesse.

Plus se prolonge la vie du roi, plus s'exaspère l'impatience de ses aînés devenus des hommes et même des chefs de famille. La perspective d'une fin prochaine provoque de mortelles compétitions entre les héritiers, chacun d'eux visant à une succession totale.

1. Schuerer, *op. cit.*, I[4], 394 s. Otto, *op cit.*, 85-87. *PW*, art. *Nikolaos Damask.* Croiset, *Hist. de la littér. grecque*, V, 396-402.

1. Le procès d'Alexandre et d'Aristobule.

Hérode touchait à la soixantaine quand éclatèrent les premiers troubles en l'an 14 destinés à compromettre les deux fils que le roi avait eus de la princesse Mariammé, l'Asmonéenne, que leur ascendance, leur distinction et l'éducation qu'ils venaient de recevoir à Rome, recommandaient aux suffrages de la multitude. Leurs noms indiquaient leur appartenance à la lignée d'Alexandre Jannée, leur bisaïeul. Vers l'an 16, l'aîné Alexandre avait épousé Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce; on avait donné au cadet, Aristobule, Bérénice, fille de Salomé, sœur d'Hérode. Cette qualité de belle-mère paraît avoir accru l'animosité de Salomé envers les fils de Mariammé, sa victime. Avec Phéroras et le parti qui avait voté la mort de la reine, elle monta une cabale : Alexandre et Aristobule ne songeaient qu'à venger la mort de leur mère, décidés à recourir, au besoin, à l'aide de l'empereur et d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Pour faire pièce aux deux princes, Hérode rappelle dans son harem la roturière Doris et à la cour son fils Antipater qui rehaussait sa condition en épousant la fille d'Antigone, le roi exécuté par Sosius après la prise de Jérusalem en 37. Il jouissait en outre de l'avantage d'être le premier-né d'Hérode, s'il n'avait pas, comme ses demi-frères, la prérogative des porphyrogénètes. Armé d'une fourberie égale à son ambition, il dirigea tous ses efforts vers la ruine de ses rivaux [1] (13 av. J.-C.).

Antipater crut le dénouement tout proche lorsque son père l'eut déclaré héritier du trône et envoyé à Rome vers César avec de riches présents et un train vraiment royal. De là il ne cessait d'accabler par correspondance ses frères de calomnies au point qu'Hérode crut que ces derniers avaient cherché à l'empoisonner. En vue de soumettre l'affaire à l'empereur, le roi mit à la voile avec les deux prévenus et les accusa en présence d'Auguste dans la ville d'Aquilée. La défense d'Alexandre ayant fait ressortir ce qu'avait de pitoyable le réquisitoire du trop crédule vieillard, César prononça l'acquittement et réconcilia le père avec les deux jeunes gens. Au retour on reçut les félicitations d'Archélaüs dans sa ville d'Éléousa en Cilicie, heureux de revoir son gendre acquitté. Devant le peuple assemblé au Temple à Jérusalem Hérode désigna pour régner après lui ses fils dans l'ordre suivant : en premier lieu Antipater, comme le plus âgé, puis les fils de Mariammé, dont le droit était fondé sur leur naissance. Mais en attendant, il invitait tout le monde à ne regarder que lui comme

1. *Antiq.*, XVI, 6-11, 66-77. *BJ.*, 445-447.

roi et maître, la vieillesse ne l'incommodant pas du tout et lui donnant l'expérience requise pour gouverner [1].

Au fond, nul des intéressés ne fut satisfait de cette solution. Les fils de Mariammé affectaient d'être blessés dans leurs sentiments aristocratiques en se voyant relégués après le fils d'une particulière nommée Doris. Glaphyra, l'épouse d'Alexandre, se disait la plus noble dame du palais. Ne descendait-elle pas de l'Héraclide Téménos par son père et de Darius, fils d'Hystape par sa mère? De telles prétentions suffisaient à remuer la bile de Salomé. Un réseau d'espionnage s'organisa autour des deux frères notant leurs paroles imprudentes, leurs projets d'avenir édifiés sur la décrépitude de leur père, le sort honteux qu'ils réservaient aux autres femmes du roi et à leur progéniture le jour de l'avènement dont on voudrait hâter la venue. D'autre part, Phéroras, sur les conseils de Salomé, voulut exaspérer la haine d'Alexandre pour Hérode en lui révélant qu'Hérode était éperdument épris de Glaphyra. La fureur du roi à la nouvelle de cette calomnie se retourna contre Phéroras et Salomé qui encoururent sa disgrâce. Mais Antipater veillait à ce que la tempête ne se détournât pas de la tête d'Alexandre. Les eunuques chéris du roi, mis à la torture, avouèrent l'impatience du prince à ceindre la couronne qu'Hérode portait sur des cheveux teints pour dissimuler son âge avancé. Il comptait, ajoutaient-ils, des partisans dévoués à la cour et dans l'armée. Avide de s'en assurer, le roi sema des espions dans tout le palais qui fut en proie au délire de la dénonciation. Chacun exploita contre son ennemi la colère du souverain, le mensonge trouvant incontinent créance et le moindre soupçon entraînant un supplice immédiat. De la torture ne sortait pas davantage la vérité. La plupart moururent en silence, refusant de parler contre leur conscience. Quelques-uns se laissaient arracher par la douleur des aveux mensongers : ils racontèrent qu'Alexandre, de concert avec son frère Aristobule, épiait l'occasion de tuer leur père à la chasse et de s'enfuir à Rome pour réclamer la royauté [2].

Alexandre arrêté sur l'ordre d'Hérode résolut d'aller au-devant du péril tout en jetant son père dans une cruelle perplexité. Il écrivit quatre mémoires où il avouait le complot, mais désignait pour ses complices les plus fidèles amis du roi et surtout Phéroras et Salomé, avec des preuves à l'appui. La situation parut si grave que le roi de Cappadoce, Archélaüs, accourut pour empêcher une catastrophe.

1. *Antiq.*, XVI, 78-129, 131-135. *BJ.*, I, 449-466.
2. *Antiq.*, XVI, 190-193, 201-205, 206-219, 229-250. *BJ.*, I, 467-495.

Traitant Hérode comme un cerveau malade il parvint à le réconcilier avec son fils et à obtenir le pardon pour Phéroras après avoir amené ce dernier à se reconnaître coupable de tout le complot. Hérode, soulagé d'un grand poids, reconduisit à Antioche son collègue cappadocien avec les marques de la plus grande amitié et le réconcilia, à l'occasion, avec le gouverneur de Syrie, M. Titeius, qui était irrité contre lui [1].

On vit en l'an 8 la réédition des manœuvres précédentes contre Alexandre et Aristobule dont le principal artisan fut le Lacédémonien Euryclès, sinistre aventurier qui avait réussi à capter la confiance d'Hérode, d'Antipater et des fils de Mariammé, au grand préjudice (cela s'entend) de ces derniers. A l'espionnage, au chantage, à la délation, à la torture de quelques partisans on ajouta des faux. On produisit une lettre d'Alexandre adressée au gouverneur de l'Alexandreion l'invitant à les recevoir dans la place, lui et son frère Aristobule, quand ils auraient tué leur père et à leur procurer des armes et d'autres ressources. Or, il fut prouvé que c'était là un faux de Diophantos, secrétaire du roi, habile à imiter tous les genres d'écriture et qui devait plus tard payer de sa tête ses falsifications. Aristobule crut adoucir sa belle-mère à son endroit en lui rappelant qu'elle-même était suspecte d'avoir passé des secrets d'État à Syllaios avec qui elle entretenait des relations clandestines. Salomé, feignant de bondir d'indignation, porta plainte à Hérode qui fit mettre aussitôt aux fers ses deux fils, les isola l'un de l'autre, et envoya en hâte auprès d'Auguste le tribun Volumnius et Olympos, un de ses amis, porteurs d'un réquisitoire contre les princes. Ceux-ci niaient avoir jamais imaginé ni tramé aucun complot contre leur père et avouaient que, s'ils avaient songé à la fuite, c'était pour mettre un terme à l'existence intenable qu'on leur faisait en Judée. Archélaüs, à qui Hérode cherchait noise à propos de cette fuite, reconnut avoir promis un asile aux jeunes gens, ajoutant qu'il ne les aurait pas envoyés à l'empereur et n'avait fait aux inculpés aucune promesse témoignant de l'hostilité contre Hérode [2].

Soucieux de conserver au père ses droits sur ses fils et d'entourer

1. Depuis le retour d'Italie en 12 après la réconciliation du roi et de ses fils jusqu'à l'arrestation d'Alexandre en l'an 9, se placent la nomination d'Hérode comme agonothète des jeux olympiques, la sédition des chefs arabes en Trachonitide, le premier projet touchant la succession d'Hérode (12), la dédicace du nouveau Temple (vers 10), la prise de Raipta et l'installation des Iduméens en Trachonitide (10-9), l'inauguration solennelle de Césarée (mars 9). la disgrâce d'Hérode (9). Pour cette phase de la querelle familiale voir *Antiq.*, XVI, 251-270, *BJ.*, 496-512.

2. *Antiq.*, XVI, 300-334, 354. *BJ.*, I, 513-536.

le procès de toute la lumière possible, Auguste fixa le lieu des débats à Béryte et confia la présidence du tribunal aux officiers romains, le gouverneur de Syrie Saturninus et ses légats. C'est devant une cour de 150 personnages que le vieil Hérode avec des accents de colère et de férocité débita ses accusations dont aucune n'apportait la preuve péremptoire d'une conspiration. Il lut des lettres trahissant des projets de fuite et contenant à l'égard du roi des injures à cause de la malveillance qu'il témoignait à ses deux fils. La postérité conserve le droit de demander pourquoi dans ce procès il n'y a pas eu de défense, pourquoi les témoins à décharge tels que Archélaos ont été écartés, pourquoi on a jugé les prévenus en leur absence. En effet, tandis que la séance avait lieu à Béryte, Alexandre et Aristobule étaient retenus sous bonne garde au bourg de Platané dans le territoire de Sidon [1]. Bien que Saturninus eût déclaré qu'il n'y avait pas de quoi appliquer la peine capitale, la masse des assistants secoués par des passions diverses demanda à la suite de Volumnius la condamnation à mort. Nicolas de Damas, arrivé après les débats, conseilla à Hérode de ne pas commettre l'irrémédiable : c'était l'avis de leurs amis de Rome qui conseillaient l'emprisonnement. On amena les prisonniers à Tyr, puis à Césarée où la déclaration d'un barbier accrut les soupçons d'Hérode. Celui-ci ordonna de conduire Alexandre et Aristobule à Sébaste pour y être étranglés. Leurs corps furent portés de nuit à l'Alexandreion et déposés auprès de la sépulture d'Alexandre, leur grand-père maternel [2].

2. Le procès d'Antipater.

L'an 7 qui s'était ouvert sur le procès de Béryte et ses suites tragiques s'achèvera sur l'apogée de la puissance d'Antipater. Hérode se trompait s'il avait cru qu'en travaillant à la disparition de ses frères son aîné se laissait guider par l'intérêt du roi. S'il avait renversé un obstacle à ses ambitions, le principal se dressait encore devant lui en la personne d'Hérode. Antipater se plaignait en secret à sa mère d'avoir déjà des cheveux gris tandis que son père rajeunissait tous les jours; il précéderait peut-être Hérode dans la tombe avant d'avoir vraiment régné. Mais il avait l'art d'endormir les soupçons de son père qui continuait à partager le pouvoir avec lui. De riches cadeaux lui valaient le dévouement de ses amis de Rome et la protection de Saturninus, gouverneur de Syrie. Il trouva dans Phéroras un auxi-

1. *BJ.*, I, 539. *Antiq.*, XVI, 361. Ce bourg est aujourd'hui le village de *'Aramoun* à quelque distance au sud de Beyrouth. Dussaud, *Top. Syr.*, p. 46.

2. *Antiq.*, XVI, 356-394. *BJ.*, I, 537-551.

liaire qui considérait déjà sa royauté comme assurée et dans la femme de Phéroras la tête d'une coterie dont les réunions bachiques élaboraient la nuit les plans du règne prochain. L'opposition de Salomé, plus attachée à son auguste frère, étant à craindre, Antipater prit le parti de s'éloigner de la cour. Convoqué à Rome sur sa demande il fut envoyé auprès de César par Hérode avec une suite brillante. Une somme d'argent considérable accompagnait le testament qui déclarait Antipater son successeur et lui donnait pour héritier Hérode né de la deuxième Mariammé, fille du grand prêtre Simon fils de Boéthos d'Alexandrie [1].

Le roi ne tarda pas à être mis sur la piste de la coterie Antipater-Phéroras-Doris etc. et de ses conciliabules secrets où l'on avait comploté contre lui. Il eut la preuve tangible qu'Antipater s'était procuré un poison violent au moyen duquel Phéroras avait mission de faire périr le vieil Hérode. Le roué prétendant avait cru éloigner de lui les soupçons en excipant de son éloignement. Malgré l'inquiétude que provoquaient en lui la disgrâce de sa mère Doris et la mort de Phéroras disparu avant celui qu'il devait supprimer, Antipater revint d'Italie sur le désir de son père qui voilait ses desseins derrière la bienveillance de ses appels épistolaires. La solitude qu'il trouva sur les quais de Césarée à son débarquement ne l'arrêta pas et ce n'est point sans une certaine audace qu'il voulut, en entrant au palais de Jérusalem encore revêtu de sa robe de pourpre, se jeter au cou de son père. Le légat de Syrie, Quintilius Varus (de 6 à 4 av. J.-C.) venu sur l'invitation d'Hérode, assistait à ce retour. Hérode repoussa les feintes effusions de son fils en lui reprochant d'avoir tué ses frères et comploté de le tuer lui-même. L'inculpé eut tout le temps de préparer sa défense, ses amis furent admis avec lui à la séance que présida Varus entouré des courtisans « parents et amis ». L'habileté déployée par Antipater dans la réponse au réquisitoire de son père n'arriva pas à contrebalancer les charges écrasantes qui pesaient sur lui et dont le discours de Nicolas de Damas fit éclater l'évidence, sans compter quelque autre pot aux roses découvert dans la suite. Antipater fut chargé de chaînes et des messagers s'embarquèrent pour rendre compte à Auguste de toute cette affaire [2].

L'année 5 était sur son déclin quand Hérode demanda son testament pour le modifier. Comme la seconde Mariammé avait trempé dans le complot, son fils Hérode désigné pour successeur éventuel d'Antipater dans le testament de l'an 7 fut rayé. Simon, père de

1. *Antiq.*, XVII, 1-7, 46-53. *BJ.*, 552, 564, 567-573.
2. *Antiq.*. XVII, 61-145. *BJ.*, I, 582-643.

Mariammé se vit dépouiller de la grande prêtrise et remplacé par Matthias, fils de Théophile, originaire de Jérusalem. Le nouveau testament désigna pour roi Antipas, fils de la Samaritaine Malthaké, laissant de côté ses aînés Archélaos et Philippe qu'Antipater avait calomniés. L'empereur eut une somme de 1.000 talents et Julie, sa femme, 500. La part de Salomé, sœur du roi, fut magnifique [1].

Déjà la maladie qui devait emporter Hérode âgé de soixante-dix ans s'aggravait rapidement. Antipater, dans sa prison, comptait sur une délivrance prochaine, surtout en apprenant la tentative de suicide du roi. Mais de Rome venait d'arriver la décision de l'empereur : Antipater était condamné à mort, son père ayant toutefois l'autorisation de commuer la peine en un bannissement. A la nouvelle que le prisonnier avait tenté de corrompre ses gardiens, Hérode envoya des gens tuer Antipater et l'ensevelir sans honneurs dans la forteresse d'Hyrcania au désert. Il remania de nouveau son testament dont le détail sera donné au début du chapitre suivant. Archélaos obtenait la royauté et Antipas devenait simple tétrarque. Cinq jours après l'exécution d'Antipater, Hérode s'éteignait peu avant la Pâque de l'an 4 avant J.-C. [2].

V. — Le gouvernement d'Hérode.

1. Caractère du personnage.

S'il a pu remplir ainsi l'histoire de la Palestine durant trente-sept années, de 714 à 750 de Rome, Hérode le doit à l'audace et à l'habileté qui l'ont rendu maître des événements alors même que la destinée lui paraissait le plus contraire. Soit qu'il se présente seul devant les détenteurs du pouvoir suprême au risque d'être puni de mort, soit qu'il se trouve avec ses troupes en fâcheuse situation, le succès lui fait rarement défaut. Autant que ses avantages physiques, son adresse et sa force, ses mercenaires admirent en lui le coup d'œil du chef et l'énergie qui ne se laisse abattre. Cléopâtre l'eût volontiers mis à la tête de son armée. On a sujet également de louer sa perspicacité, le don de prévoir les revirements inopinés de la politique mondiale ou d'en tirer le parti le plus avantageux. Comment il a su gagner des hommes tels qu'Antoine, Auguste et Agrippa, rien ne prouve mieux

1. *Antiq.*, XVII, 146 s. *BJ.*, I, 646. Hérode tint à compenser Salomé du danger qu'elle avait couru d'être mise à mort à la suite de fausses lettres forgées par Antipater et envoyées à Hérode par une juive, suivante de Livie nommée Acmé, achetée par Antipater et qu'Auguste fit exécuter après le procès de l'an 5.

2. *Antiq.*, XVII, 182-187. *BJ.*, I, 661-665.

la souplesse de sa diplomatie où l'opportunité des cadeaux n'excluait pas l'influence d'une parole insinuante.

Il regrettera néanmoins les lacunes de son instruction qui l'obligeaient à recourir en certains cas à l'éloquence d'un grand lettré. Si l'on considère en outre que son goût tardif pour l'histoire viendra du désir de transmettre à la postérité le souvenir de ses actions et que son léger bagage philosophique sera impuissant à dresser le moindre obstacle au déchaînement de ses passions les plus brutales, il paraîtra évident que l'Iduméen devenu roi n'a jamais eu que la formation bâclée d'un parvenu. Que son goût pour le bâtiment colossal et décoré suivant le goût du jour révèle chez lui une certaine dose d'instinct esthétique, cela n'est pas inadmissible. Mais en ces diverses tendances vers le domaine de la littérature et des beaux-arts on reconnaîtra aisément ce désir de briller et d'être fêté que manifestent aussi sa prodigalité et les dépenses énormes destinées à lui attirer les hommages des cités étrangères et à éblouir le monde par sa richesse et son luxe. Une telle vanité dérivait de l'ardente ambition dont il était dévoré et qui le poussait à se distinguer parmi ses collègues, les rois vassaux de Rome et les dynastes ses voisins. Le trait le plus accentué de son caractère était la soif du pouvoir. Docile et obséquieux à l'égard des puissants dont il dépendait, il n'admettait de la part de ses sujets, fussent-ils ses frères ou ses enfants, aucune résistance. Flatter ce besoin de domination, c'était entrer bien avant dans sa faveur. Salomé et Antipater en firent longtemps l'expérience. Disposer, au contraire, de l'avenir de ce pouvoir, même par simple hypothèse, ou essayer d'en distraire quelque prérogative à son insu le mettait hors de lui. Se croyait-il frustré des marques de soumission dues par un courtisan ou lésé dans l'exercice de sa souveraineté, il était, dit son historien, incapable de se maîtriser, châtiant parents ou amis avec autant de rigueur que ses ennemis les plus déclarés. Des scrupules religieux interdisaient aux Juifs d'accorder à leur roi les honneurs que celui-ci multipliait envers l'empereur, Agrippa et ses autres amis tels que statues, temples, dédicaces. Ce fut pour Hérode un des motifs de la rancune qu'il garda jusqu'au bout à l'égard de son peuple. Son dépit se marquait par des violences envers des familiers et des conseillers trop réservés dans leur adulation sous l'influence du mosaïsme et par des bienfaits exagérés à l'endroit des étrangers et de ceux qui ne le touchaient en rien [1], mais savaient le flatter en lui dédiant un buste ou une inscription.

On a vu que dans les cas où son autorité était en jeu, aucun senti-

1. *Antiq.*, XVI, 156-159.

ment naturel, fût-ce l'amour des siens, n'arrêtait sa fureur. En appliquant ses sanctions, il se mettait lui-même à la torture, mais ses crises de désespoir ne se résolvaient jamais dans le regret qui engendre l'amendement. La préférence accordée à son moi le rendit incapable d'abnégation, d'indulgence et encore moins de sacrifice, d'autant que son esprit soupçonneux le portait à ne voir et à ne croire chez les autres que le mal[1]. Les événements eussent-ils tourné autrement si Hérode avait créé autour de lui un autre milieu? Il est inutile de se le demander, car si nous étions aussi abondamment documentés sur maintes cours hellénistiques de cet âge que nous le sommes sur la cour de Jérusalem nous aurions à constater que les intrigues, les aventures, les pratiques douteuses, les tragédies sanglantes forment un tissu dont le palais d'Hérode n'avait pas le monopole. Placé dans la perspective politique d'un homme jaloux de son pouvoir comme le fut Hérode, le massacre des Innocents de Bethléem n'offre rien d'inouï, d'autant moins que la vie des enfants nouveau-nés se trouvait dans l'antiquité païenne à la merci de la volonté du père ou de l'autorité publique. Ainsi, quelques mois avant la naissance d'Auguste, raconte Suétone, un prodige ayant présagé la naissance d'un roi pour le peuple romain, le Sénat épouvanté décréta que l'on n'élèverait aucun des enfants mâles nés cette année-là. Pour conjurer le sort funeste qu'il appréhendait à la suite de l'apparition d'une comète, Néron fit périr les plus nobles des citoyens. Chassés de Rome, les enfants des condamnés succombèrent à la faim ou au poison[2].

2. Politique intérieure.

Le côté ombrageux du caractère d'Hérode devait nécessairement influencer ses décisions lorsqu'il pouvait invoquer la raison d'État pour sévir contre ses sujets à tort ou à raison. L'opposition qu'il sentait latente parmi le peuple l'obligeait à inspirer la crainte de sa personne et le respect de sa fermeté. De là cet aspect de violence que prend son gouvernement. Il serait toutefois erroné de croire que la construction de ses places fortes, l'entretien des corps de mercenaires, la colonisation militaire et la création d'une flotte n'aient eu d'autre

1. Otto (*op. cit.*, 148) montre Hérode décidé à affermir sa position par tous les moyens, même les plus répréhensibles : « Lui semblait-elle menacée de quelque façon, alors les vies humaines ne comptaient plus à ses yeux et les notions de fidélité, de reconnaissance, d'amitié et de parenté n'existaient plus pour lui ». Ce n'est pas à dire qu'il fût complètement réfractaire à ces sentiments. Sa conduite à l'égard d'Hippicos et sa gratitude envers Archélaos de Cappadoce pour sa médiation prouveraient le contraire.

2. Suétone, *Aug.*, xciv, 3; *Nero*, xxxvi. Lagrange, *Év. selon S. Matth.*, p. 33 s.

but que la sécurité personnelle du prince et la facilité de réprimer toute révolte. Qu'il ait eu sa police secrète, ses satellites et gardes du corps, ses cabinets de torture au palais et ses oubliettes dans les châteaux isolés d'Hyrcania et de Masada, il ne faisait que suivre en cela les exemples des grandes puissances et de tous les roitelets d'Orient sans se douter qu'il se créait la physionomie d'un tyran qui attirait tout à soi.

Hérode fait, au contraire, figure d'un administrateur avisé ayant pleinement souci de ses devoirs de maître. Il met son ambition à paraître le créateur d'un royaume fort, riche et prospère. L'organisation de son armée et son adaptation au sol procurent en somme au pays une paix de trente années. Il ne recule pas devant les moyens énergiques pour attacher le peuple au travail des champs. Le port de Césarée et sa marine contribuent à lancer Israël dans le commerce extérieur et à rendre accessible au monde méditerranéen la côte rébarbative de Palestine. Il est peu de pays où l'on remue autant d'argent sous Auguste, peu de royaumes qui s'embellissent aussi rapidement que le royaume hérodien. Exploitation des matériaux de construction, grandes entreprises occupant une main-d'œuvre considérable, mesures efficaces de ravitaillement au temps de la famine, tranquillité intérieure et bienveillance de l'empereur, la plupart des sujets, même ceux qui n'étaient pas franchement ralliés au régime, reconnaissaient la valeur des bienfaits matériels qui leur venaient de l'Iduméen. Il est tel passage de Josèphe qui traduit fidèlement leur appréciation nuancée [1]. En faveur d'Hérode il est équitable de relever qu'au temps de sa disgrâce auprès d'Auguste en l'an 9, alors que tous ses adversaires s'agitaient contre lui et voyaient sa déposition possible, le peuple juif ne tenta aucune sédition ni ne demanda le gouvernement direct de Rome. D'autre part, si l'on n'avait pas reconnu en haut lieu les grandes aptitudes du roi socius, celui-ci ne se serait maintenu avec les divers partis qui se disputaient l'empire.

Walter Otto, à qui l'on doit le portrait le plus poussé d'Hérode, tracé avec un souci constant d'impartialité, reconnaît que, malgré ses efforts pour gagner les esprits, il n'a pas réussi. Si l'on peut mettre cet échec sur le compte de son origine étrangère et de sa politique trop étroitement liée à celle de Rome, il convient de placer en première

1. *Antiq.*, XV, 326 ss. Les plaintes des Gadaréniens contre Hérode sont dictées par les revendications d'une ville libre humiliée d'être assujettie au dynaste d'une nation méprisée. Le poids des impôts dont se plaignent les Juifs désireux de se débarrasser de la dynastie hérodienne constitue un de ces arguments familiers aux mécontents d'un régime. Il ne convient pas de le prendre au tragique.

ligne une conduite des affaires intérieures franchement dirigée vers l'hellénisation du pays. Dépourvu de la prérogative sacerdotale, le roi, qui n'était d'ailleurs qu'un demi-juif, choquait la conception théocratique encore assez répandue en Judée. Sous un simple *basileus*, la communauté juive perdant le caractère d'État religieux qu'elle conservait encore sous les rois-prêtres asmonéens, était en passe de devenir semblable à n'importe quel autre État hellénistique. Hérode travaillait sans relâche à cette assimilation dans l'espoir de former un Judaïsme tolérant envers cet ensemble de coutumes élégantes, de goût artistique, de vues philosophiques et d'expression littéraire ou plastique du sentiment religieux compris sous le nom d'hellénisme et formant la civilisation mondiale. Il pensait rehausser par là aux regards du monde hellénisé la condition d'Israël en général fort dépréciée et du même coup dissiper ce qu'il sentait d'humiliant à régner sur un peuple détesté pour son exclusivisme et sa haine du polythéisme et de sa civilisation. Qui sait si, une fois l'État juif n'étant plus un corps étranger dans la contexture de l'empire romain, Hérode ne caressait l'espoir d'établir un royaume durable sous le sceptre de ses descendants? La fusion des Juifs et des Syriens hellénisés dans la création de Césarée maritime symbolisait les intentions du roi. Plus tard les deux éléments de la *politeia* se disputeront la propriété de la ville, les païens alléguant en leur faveur les statues et les temples érigés par le fondateur [1]. Dès les premières années du règne, Hérode supprime l'hébreu des monnaies [2]. Nous l'avons vu en 27 instituer à Jérusalem des lieux de spectacles, des jeux, des trophées qui provoquent un complot contre sa vie. Il cherche des auxiliaires dans la Diaspora où le Judaïsme éloigné de son foyer aura, pense-t-il, moins d'antipathie pour ses efforts. Il essaie, en Judée, de gagner à sa cause le parti de la stricte observance, les Pharisiens, non pour les helléniser mais pour les rendre moins irréductibles à la politique de fusion. Mais il se heurte à ce Judaïsme qui, réveillé par le soulèvement maccabéen, est devenu une force avec laquelle il faut compter. Le temps n'est plus où le grand prêtre consacrait un gymnase près du Temple et s'exerçait au lancement du disque. A partir du successeur d'Antiochos Épiphane la religion est devenue un droit politique et spirituel. Ce

1. *BJ.*, II, 266.

2. Sur les monnaies d'Hérode figurent soit la coiffure à apex surmontée d'une étoile, soit le casque et le bouclier macédoniens. On y remarque aussi le caducée ailé et le trépied votif portant une cuvette, et des motifs renouvelés des Asmonéens : l'ancre, la tête de pavot, les cornes d'abondance. La légende ordinaire est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ. Hill, *Catal. of the greek coins of Palestine*, p. 220-227. Madden, *Coins of the Jews*, p. 105-114. Reifenberg, *JPOS.*, XIX, 1939, p. 67 s., p. vi.

retour à la Torah comme dans une forteresse est une des manifestations les plus caractéristiques de la réaction de l'esprit oriental contre la civilisation venue de l'ouest. De remarquables promoteurs de la foi et des mœurs juives appartiennent au siècle d'Hérode. Celui-ci dut finalement constater l'incompatibilité entre le Judaïsme et l'Hellénisme et gouverner suivant les principes qui lui étaient chers sans recourir à la violence pour imposer une fusion qui répugnait au grand nombre. L'exemple d'Antiochos Épiphane lui inspirait une sage prudence. Il n'osa pas, quoi qu'il pût lui en coûter, marquer ses monnaies de son effigie comme le faisaient ses voisins, les Obodas et les Arétas. Il ménagea moins les susceptibilités de ses sujets en décrétant que les coupables de vol par effraction seraient vendus comme esclaves hors du royaume en dépit de la législation mosaïque [1].

3. Démêlés avec les Pharisiens.

Les Pharisiens que leur haine pour les Asmonéens avait rapprochés d'Hérode à ses débuts le toléraient d'abord, comme Pollion et Saméas, en vertu de la soumission aux arrêts de la volonté divine, mais, à la longue, la politique décidément trop païenne du nouveau roi leur parut intolérable. Ils trouvèrent l'occasion de manifester leur désapprobation aux environs de l'an 20 en refusant de prêter serment de fidélité à Hérode, bien que ce fût au moment où le roi se disposait à reconstruire le temple de Dieu. N'était-ce pas là un usage emprunté aux Grecs? Les récalcitrants furent châtiés sauf ceux qui appartenaient à la secte pharisienne. Hérode les épargna en considération de Pollion et de Saméas, ainsi que les Esséniens à qui leur conscience religieuse interdisait tout serment [2]. Mais ce n'était pas sans indignation que ces dévots voyaient la masse donner leur parole au roi dont les bienfaits et la prospérité fascinante risquaient d'entraîner le peuple à l'apostasie. Quand les épreuves s'abattirent sur la famille royale ils firent courir le bruit que la colère divine poursuivait le tyran coupable d'avoir ouvert le tombeau de David et pris quantité de joyaux et d'ornements d'or qui s'y trouvaient. La preuve en était que pour expier le sacrilège Hérode avait élevé à la porte du sépulcre une riche construction de marbre blanc. L'interprétation péjorative des Pharisiens n'entame pas la réalité d'un monument érigé par le roi à la mémoire de David et de Salomon autant pour satisfaire son goût de bâtir que pour flatter l'amour-propre de ses sujets. Nicolas de

1. *Antiq.*, XVI, 1-5.
2. *Antiq.*, XV, 368-372. Voir *Dict. des Antiq.* t. III, 754.

Damas signale la construction, mais il ignore la profanation de la sépulture qui, du reste, paraît renouvelée de l'histoire de Jean Hyrcan, autre ennemi des Pharisiens [1]. Aux environs de l'an 7, leur opposition se déclara de nouveau en refusant de prêter serment de dévouement envers l'empereur et envers les intérêts du roi. Tandis que le peuple fit preuve de loyalisme en cette occurrence, les Pharisiens au nombre de plus de six mille s'abstinrent par scrupule de conscience. Hérode cependant, évitant de rompre avec eux, se contenta de leur infliger une amende que la femme de Phéroras s'empressa d'acquitter en leur nom [2]. Mais ils aggravèrent leur cas en ouvrant des perspectives dynastiques défavorables au roi. En retour du service qu'elle leur avait rendu, les Pharisiens, qui se piquaient de posséder l'esprit de prophétie, prédirent à la maîtresse de basse condition épousée par Phéroras que le trône passerait à elle-même, à Phéroras et à leurs enfants. Il se forma dans le palais même un véritable complot messianique où l'on réservait à l'eunuque Bagoas le privilège d'une puissance dont la nature l'avait privé. Il paya de sa tête cette folle ambition, suivi dans la mort par le mignon royal Carus, par les courtisans et les Pharisiens les plus compromis [3].

Loin de désarmer, le parti devint de plus en plus audacieux à mesure qu'il sentait s'approcher la fin du roi. Deux des plus savants interprètes de la Loi, Judas, fils de Sariphaios, et Matthias, fils de Margalothos, jouissaient d'un grand ascendant sur la jeunesse. Leurs invectives contre les infractions de la loi juive dont Hérode s'était rendu coupable trouvaient dans leur public une oreille attentive. Ainsi pouvait-on supporter davantage la vue du grand aigle d'or que le roi avait placé comme offrande au-dessus de la grande porte du Temple en dépit des prohibitions mosaïques? Quelle gloire pour l'intrépide qui irait abattre cette image au prix de sa vie? Il n'en fallut pas davantage pour qu'en plein midi l'aigle fût démoli à coups de hache aux yeux d'une grande foule. Les jeunes gens pris sur le fait et leurs maîtres, Hérode se les fit amener à Jéricho où, en ce mois de mars de l'an 4, il demandait à la douceur du climat un apaisement à ses douleurs. Là, devant les notables réunis au théâtre, il condamna les prisonniers comme sacrilèges. Les uns furent brûlés vifs, les autres livrés au bour-

1. *Antiq.*, XVI, 179-183. Cf. VII, 393, XIII, 249. *BJ.*, I, 64. Le folklore des prétendues richesses enfouies dans les souterrains de l'Ophel s'est prolongé jusqu'à notre époque. Josèphe se fait l'écho des racontars en circulation parmi la secte à laquelle il appartenait.

2. Au sujet du serment prêté à César voir l'exemple classique fourni par l'inscription des Paphlagoniens de l'an 3 avant J.-C. *OGIS.*, nº 530, et la note de Schuerer, I⁴ 96, p. 399.

3. *Antiq.*, XVII, 41-45. Lagrange, *Le Judaïsme*, 195-197. *Le Messianisme*, 16.

reau pour le supplice ordinaire. Le grand prêtre Matthias, fils de Théophile, fut destitué comme responsable en partie de l'incident et remplacé par Iozarès, le frère de la seconde Mariammé [1].

4. Les derniers jours.

Peu de temps après, les différentes maladies qui torturaient le vieillard devenant intolérables, il se fit transporter à Callirhoé sur le bord oriental de la mer Morte, à 25 kilomètres au sud de l'embouchure du Jourdain, pensant trouver un soulagement dans les eaux thermales qui s'y font jour à travers le tuf d'un vaste amphithéâtre naturel s'ouvrant en terrain basaltique [2]. Rien ne put arrêter les progrès du mal (cirrhose du foie, crise de diabète ou cancer des intestins), pas même le bain d'huile auquel on eut recours. Désespérant désormais de sa guérison, il eut un geste de gratitude envers son armée : chaque soldat reçut 50 drachmes et des sommes considérables furent distribuées entre les officiers et ses amis [3]. De retour à Jéricho, il eut par contre l'idée féroce de préparer le massacre des notables de la Judée pour que le peuple, heureux de le voir disparaître, versât quand même des larmes le jour de ses funérailles. Il n'en fut rien, car Salomé et son mari Alexas chargés de cette exécution devaient relâcher les victimes enfermées dans l'hippodrome avant que la mort du roi ne fût divulguée [4]. Hérode eut encore le temps de faire expier ses trahisons à son fils Antipater et de prendre des dispositions définitives relativement à sa succession. Il mourut enfin au mois de nisan, à la fin de mars ou au début d'avril de l'an 750 de Rome, quatre ans avant l'ère chrétienne [5].

Après les cérémonies de l'ouverture du testament par le chancelier Ptolémée et la prestation du serment par les troupes au successeur

1. *Antiq.*, XVII, 149-167. *BJ.*, I, 648-655.

2. C'est aujourd'hui non pas *Hammâm ez-Zerqâ*, comme on a voulu me le faire dire, mais bien *Hammâm ez-Zârâ* au sud du Wâdi Zerqâ Ma'în, ce qui ressort des arguments apportés dans notre *Croisière autour de la Mer Morte*, p. 21-25. Voir aussi *GP.*, I, 156. 461.

3. *Antiq.*, XVII, 168-173. *BJ.*, I, 656-658.

4. *Antiq.*, XVII, 174-179, 193. *BJ.*, I, 659 s., 666. Comme cette historiette dans les gloses de la chronique *Megillat Ta'anit* § 25 attribue cette mesure impitoyable à Alexandre Jannée et la délivrance des « 70 anciens » à sa veuve Salminon, Th. Reinach (note de la trad. des Antiquités, XVII, 99) est d'avis que le caractère midraschique de telles anecdotes les rend suspectes. De plus, Hérode étant mort en nisan, il reste problématique que le 2 *šebât* ou le 7 *kislev* de ladite chronique rappellent le jour faste de la mort d'Hérode. Sur le peu de valeur de ces notices voir SCHUERER, I[4], 417. Cf. DERENBOURG, *Essai...*, 164 s., LAGRANGE, *Le Judaïsme*, 199, OTTO, *op. cit.*, admettent la réalité ou la vraisemblance du récit de Josèphe.

5. Jésus-Christ étant né sous le règne d'Hérode, probablement en 749 de Rome, la fixation de l'ère chrétienne par Denys le Petit en 754 est en retard d'au moins quatre ans.

du défunt roi, Archélaos apporta tous les soins à procurer à son père les funérailles les plus pompeuses. Vêtue de pourpre, couronnée d'or, couchée sur un lit d'or constellé de pierreries, ayant le sceptre en main, la dépouille du vieil Hérode entourée de sa famille et de sa sœur, escortée par les mercenaires en armes, fut conduite dans une atmosphère d'aromates que portaient cinq cents esclaves jusqu'au sommet de l'Hérodeion en suivant les méandres d'un sentier désertique par lequel on atteignait la campagne de Bethléem [1].

1. *Antiq.*, XVII, 188-199. *BJ.*, 665-673. *GP.*, II, 348. Suivant Schuerer, *op., cit.*, 417, n. 168, le chiffre de 8 stades fourni par *Antiq.*, XVII, 199, pour la distance entre Jéricho et l'Hérodeion concerne seulement la distance jusqu'où le cortège accompagna le corps. Peut-être faut-il lire 8 schœnes (240 stades) au lieu de 8 stades. *BJ.*, I, 33 a 200 stades. Hérode qui ne s'est pas intitulé ὁ μέγας dans ses monnaies ne doit probablement mériter cette qnalification dans *Antiq.*, XVIII, 130 qu'au sens de « l'Ancien » pour être distingué des Hérodes ses descendants. Voir la note 1 de Madden, *Coins of Jews*, p. 105.

CHAPITRE VI

ARCHÉLAOS

I. — La Paque sanglante.

En vertu du testament modifié peu de jours avant sa mort, Hérode Ier laissait la royauté à l'aîné des fils qui lui restaient, Archélaos, qu'il avait eu de la Samaritaine Malthaké également mère d'Hérode Antipas. Celui-ci recevait les tétrarchies de Galilée et de Pérée. Quant à Philippe, né d'une juive de Jérusalem nommée Cléopâtre, il eut la Gaulanitide, la Batanée, la Trachonitide et Panias à titre de tétrarchie. Jamnia, Azotos et Phasaélis étaient attribuées à Salomé, sœur du feu roi, avec 500.000 drachmes d'argent monnayé. Les liens de vassalité des frères d'Archélaos vis-à-vis de lui devaient dans la pensée du testateur maintenir l'unité du royaume. Toutefois ces dispositions demeurant soumises à l'agrément d'Auguste, Archélaos assuma l'exercice du pouvoir sans accepter le titre de roi que lui décernaient les troupes [1]. Agé de dix-huit ans, le nouveau souverain venait de terminer à Rome le stage de ses études en compagnie de son frère Philippe avec lequel il demeura toujours très lié, ayant encouru ensemble la disgrâce de leur père indisposé par les calomnies d'Antipater [2].

Après les funérailles solennelles dont il avait honoré son père, Archélaos observa un deuil de sept jours, offrit à la foule un festin et monta au Temple où assis sur un trône d'or placé sur une estrade il remercia le peuple de l'accueil chaleureux qu'il en avait reçu et lui fit des promesses qu'il remplirait dès que l'empereur aurait ratifié le testament d'Hérode. Encouragés par tant de bienveillance les Juifs assaillirent aussitôt le nouveau maître de leurs réclamations et obtin-

1. *Antiq.*, XVII, 188-190 et 195. *BJ.*, I, 664, 670. Le testament pourvoyait la famille de capitaux et de revenus notables; il légnait à l'empereur dix millions de drachmes d'argent, de la vaisselle précieuse et des étoffes d'un grand prix, à Julia, sa femme, et à d'autres il distribua cinq millions de drachmes.

2. *Antiq.*, XVII, 146. *BJ.*, I, 602-605, 646. Pour les débuts d'Archélaos voir Otto, *PW.*, *Suppl.* II, 191 s.

rent l'allégement des impôts et la délivrance de certains prisonniers. Archélaos offrit un sacrifice et banqueta avec ses amis, mais le parti des docteurs de la Loi ne laissa pas à la lune de miel le temps de paraître. Jaloux de tous les honneurs accordés à la dépouille de leur ennemi le roi Hérode, les rigoristes organisèrent un deuil tapageur en mémoire des gens exécutés pour avoir abattu l'aigle d'or de la façade du Temple, demandant à grands cris le châtiment des favoris d'Hérode et la destitution du grand prêtre institué par lui, Joazar de la famille de Boéthos. C'est en vain que, pressé de partir pour Rome, Archélaos envoya des parlementaires jugés capables de calmer les factieux. Avec l'affluence des foules attirées par la fête de Pâque, « la faction des exégètes de la Loi » ne connut plus de frein. La cohorte conduite contre elle fut à peu près anéantie, car la multitude des insurgés avait atteint le nombre de dix mille. On fit donc donner l'armée entière, infanterie contre les gens tassés dans les parvis, cavalerie contre ceux qui campaient autour du Temple. Trois mille hommes restèrent sur le carreau; le reste s'enfuit dans les montagnes voisines. Pour Nicolas de Damas cette répression revêt l'aspect d'une victoire des Grecs au service des fils d'Hérode, et, en effet, l'armée se composait d'un grand nombre d'étrangers. L'opposition des Juifs contre la dynastie iduméenne n'en devait devenir que plus violente [1].

II. — La succession d'Hérode.

Ces troubles montraient combien il était pressant de donner à la Palestine un gouvernement stable et par conséquent de régler nettement la succession d'Hérode. Peu après la Pâque sanglante, Archélaos, ayant remis à son frère Philippe le soin de gérer les affaires du royaume et ses intérêts privés, prit la mer en compagnie de Nicolas de Damas, du chancelier Ptolémée et de la vieille tante Salomé qu'escortaient sa progéniture et de nombreux parents. De son côté, Antipas s'embarquait aussi pour Rome ayant avec lui, Ptolémée, frère de Nicolas et le brillant avocat Irénée. Des missives adressées à l'empereur lui faisaient connaître le sentiment de Varus, légat de Syrie, et de Sabinus, procurateur du fisc impérial dans cette province, sur les deux candidats à la couronne de Judée. Il devint bien vite évident, en effet, qu'Antipas venait disputer à son frère Archélaos la succession d'Hérode, soutenu par une puissante coterie. Quand il eut pris connaissance des mémoires tant de ses fonctionnaires que des intéressés, du testament d'Hérode

1. *Antiq.*, XVII, 200-218. *BJ.*, II, 1-13. *FHG.*, III, p. 353.

et de l'état de sa fortune, Auguste réunit un conseil pour prendre l'avis de ses familiers et entendre les revendications de chaque partie.

Le fils de Salomé et de Costobar, Iduméen pur sang portant le nom d'Antipater, se livra contre Archélaos à une charge à fond, l'accusant d'avoir exercé le pouvoir royal sans attendre la permission de l'empereur et fait égorger des Juifs sans avoir d'autre autorité que celle d'un simple particulier. La couronne, ajoutait-il, revenait à Antipas désigné par Hérode lui-même pour son successeur dans un premier testament, alors qu'il était en pleine possession de toutes ses facultés, tandis que le codicille qui donnait la préférence à Archélaos provenait d'un moribond inconscient de ses actes. Nicolas de Damas n'eut pas de peine à réfuter les paralogismes du fils de Costobar bien que présentés avec beaucoup d'éloquence. L'empereur releva avec bienveillance Archelaos qui s'était prosterné à ses pieds et déclara qu'il était digne de la royauté sans prendre toutefois de décision définitive. On prévoyait donc que le procès allait reprendre et il reprit bientôt en effet sur des bases élargies.

Sur ces entrefaites une délégation israélite de cinquante députés arrive à Rome décidée avec l'appui des huit mille Juifs de la capitale à demander l'autonomie de leur nation. L'empereur la reçoit dans le temple d'Apollon Palatin où Archélaos a pris place avec ses partisans au nombre desquels figure Philippe envoyé par Varus pour soutenir son frère. Le réquisitoire des délégués est d'une violence extrême contre Hérode et Archélaos en vue d'obtenir un changement de régime : l'abolition de la royauté et le rattachement de la Judée à la province de Syrie sous le gouvernement des légats ou de magistrats particuliers subordonnés à ceux-ci. De nouveau Nicolas de Damas se lève pour réfuter les accusations dirigées contre la dynastie et reprocher aux plaignants leur goût atavique pour la sédition et leur opposition à toute autorité [1]. Quant aux villes grecques de Palestine qui demandent la fin de leur annexion au royaume d'Hérode, l'orateur conseille à Archélaos de ne pas être contraire à leur réclamation [2].

1. *Antiq.*, XVII, 219, 224-249, 300-316. *BJ.*, II, 14-38, 80-92. Comme Josèphe le dit clairement, il y eut à Rome deux audiences au sujet du testament d'Hérode. Les cinquante députés juifs partis pour Rome avec l'autorisation de Varus durent arriver avant la sédition qui commença à la Pentecôte de l'an 4. En tout cas, la nouvelle de cette sédition n'avait pas encore atteint la capitale avant la seconde audience où les Juifs se vantent d'être des amis de l'ordre et déclarent que les représenter comme des factieux toujours en quête de bataille est une pure calomnie.

2. Nicolas de Damas, *FHG.*, III, p. 354. Cette plaidoirie fut le dernier service rendu par l'orateur-historien à la mémoire d'Hérode. Agé alors de soixante ans, Nicolas, dont l'empereur avait su reconnaître le talent, paraît être resté à Rome où il écrivit la biographie d'Auguste. Sa grande histoire s'arrêtait à l'ethnarchie d'Archélaos. Dès lors, privé de ce

Au bout de quelques jours parut la décision impériale. Archélaos recevait la moitié du royaume composée de la Judée, de la Samarie et de l'Idumée, comprenant les villes importantes de Césarée, Sébaste, Joppé et Jérusalem. Pour récompenser les populations de la Samarie du calme qu'elles avaient gardé au milieu de l'agitation de l'an 4, l'empereur les exemptait du quart de leurs tributs et malgré cela la part d'Archélaos était le double de celles de ses frères : 600 talents, soit six millions de drachmes attiques. Mais Archélaos devait se contenter du titre d'ethnarque comme avait dû le faire quarante-trois ans plus tôt le roi Hyrcan II sur l'ordre de J. César. Reconnu tétrarque de Pérée et de Galilée, Antipas obtenait un revenu de 200 talents. Le revenu de Philippe se réduisait à 100 talents, sa tétrarchie comprenant des territoires qui, sauf la Batanée, étaient de médiocre rendement, à savoir l'Auranitide, la Trachonitide et les bas-fonds de Panéas et du lac Houleh. Ainsi le royaume d'Hérode fut divisé en trois parts indépendantes les unes des autres, placées chacune sous la surveillance du gouverneur de la province de Syrie. Trois villes grecques, Gaza, Hippos, Gadara recouvraient leur indépendance. A Jamnia, Azôtos et Phasaélis que Salomé avait reçues de son frère, Auguste ajouta le palais d'Ascalon, mais l'ensemble de cet apanage qui produisait 60 talents de revenus demeurait sous la dépendance d'Archélaos. Princes et princesses de la lignée d'Hérode eurent le reste du patrimoine y compris les 1.000 talents que ce roi avait légués à l'empereur dans son testament. Tout en conservant en apparence les grandes lignes de ce testament, Auguste supprimait la monarchie et brisait l'unité de ce qui avait été le royaume hérodien. Les nouvelles de la sédition qui menaçait de s'étendre à toute la Palestine conseillaient une telle conduite [1].

Ces dispositions ne furent pas compromises par l'apparition d'un prétendant inattendu, un jeune homme, juif de race, élevé à Sidon chez un affranchi romain. Il se donnait pour Alexandre, fils d'Hérode et de Mariammé, échappé, disait-il, à la mort à laquelle il avait été condamné. Après avoir recruté quelques partisans en Crète, à Mélos, à Pouzzoles et à Rome, il fut convaincu d'imposture et, comme il

guide précieux, Josèphe ne présente plus qu'un récit sec et haché jusqu'aux faits dont il fut témoin à partir des prodromes de la Guerre Juive vers 66.

1. *Antiq.*, XVII, 317-323. *BJ.*, II, 93-100. TILLEMONT, *Hist. des Juifs depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la prise de Jérusalem* dans le vol. I de l'*Hist des Empereurs*, p. 416, fait remarquer que, si aucun des enfants d'Hérode ne prit le titre de roi, on ne laissait pas de le leur attribuer quelquefois, comme saint Jérôme le donne à Archélaos et l'Évangile même à Hérode Antipas. Mc. 6, 14. *BJ.*, II est dans le vrai en réservant à la Samarie la remise du quart de leur tribut, car la sédition avait agité la Judée et l'Idumée.

possédait la force musculaire nécessaire aux rameurs, Auguste le condamna aux galères [1].

III. — La guerre de Varus.

Tandis que s'agitait à Rome l'affaire de la succession d'Hérode, la Judée devenait le théâtre d'une confusion effroyable dont le signal fut donné par les agissements de l'homme d'affaires de César en Syrie, Sabinus. Le zèle de ce procurateur pour les finances de son maître l'avait amené en Palestine au moment où Archélaos s'embarquait pour Rome afin de mettre sous scellés les trésors et les citadelles hérodiennes [2]. Le gouverneur de Syrie, Varus, s'y opposa en considération d'Archélaos et étant monté de Césarée à Jérusalem avec son armée, il laissa dans cette ville secouée par les remous du massacre de Pâque une de ses trois légions. Varus rentré à Antioche, Sabinus bondit à Jérusalem et occupa le palais royal, mais les intendants requis par lui de livrer leurs comptes et les richesses en dépôt dans les citadelles lui tenant tête, il lança légionnaires et esclaves du fisc à la chasse des trésors. Mal lui en prit, car la Pentecôte (30 mai de l'an 4) fit affluer dans la ville sainte une multitude innombrable de mécontents de l'ouest et de l'est du Jourdain qui se mirent en devoir d'assiéger les Romains et Sabinus dans le palais royal. Les Juifs se répartirent en trois camps : l'un situé au nord du Temple, le second occupant l'hippodrome au sud (actuellement Haqourat el-Khatouniyeh), le troisième près du palais royal à l'occident. En attendant le secours demandé en hâte à Varus, le procurateur impérial réfugié au sommet de la forte tour Phasaël fit signe aux légionnaires d'opérer une sortie. Les Juifs refoulés vers le Temple reprirent l'avantage quand grimpés sur le toit de la galerie extérieure ils firent pleuvoir sur l'adversaire une grêle de pierres et de traits. Mais les Romains mirent le feu aux portiques dont la charpente était enduite de poix et de cire, c'est-à-dire d'encaustique pour le support des dorures. Entraînés dans les flammes par l'écroulement de la toiture ou tombés aux mains de l'ennemi, les défenseurs périrent en grand nombre. La soldatesque en profita pour s'emparer du trésor du Temple dont Sabinus s'attribua 400 talents [3].

1. *Antiq.*, XVII, 324-338. *BJ.*, II, 101-110.

2. *Antiq.*, XVII, 221-223. *BJ.*, II, 16-19. Varus favorisait Archélaos tandis que Sabinus soutenait Antipas, 23-25.

3. *Antiq.*, XVII, 254-264. *BJ.*, II, 39-50. Au sujet de la situation des trois camps le texte altéré d'*Antiq.*, 255, doit être corrigé à l'aide de *BJ.*, II, 44. Voir ci-avant, p. 408.

Enhardis par l'appui que leur prêtaient les troupes royales qui venaient d'embrasser leur parti, les rebelles n'en poursuivirent pas moins le siège du palais où la légion s'était retranchée avec Sabinus. Les Romains ne se sentaient pas trop isolés vu que deux officiers de valeur naguère au service d'Hérode, Rufus et Gratus, leur assuraient le concours de leurs trois mille Sébasténiens, fantassins et cavaliers, pour la pacification du pays agité de toutes parts sauf en Samarie [1].

L'absence des Hérodiens et la présence d'un spoliateur étranger à Jérusalem suscitèrent une poussée de prétendants à la royauté n'ayant d'autre titre personnel que leur force physique et leur audace mais ramassant à leur suite des gens entraînés par une passion religieuse illusionnée sur la prétendue mission surnaturelle de ces aventuriers [2]. La Galilée trouva dans le fils d'Ézéchias dont Hérode avait jadis réprimé le brigandage un homme habile à flatter ses tendances séparatistes. Maître de Sepphoris, le nouveau condottiere qui portait le nom de Judas équipa ses partisans avec les armes enlevées à la résidence royale de cette ville et se mit à faire la guerre à ceux des environs qui lui disputaient le pouvoir.

Dans la Pérée, un colosse nommé Simon, ancien esclave d'Hérode, ceignit le diadème et, à la tête des bandes qui le reconnaissaient pour roi, brûla le palais royal de Jéricho et d'opulentes villas après les avoir pillées. Gratus, commandant de l'infanterie royale, prenant avec lui les archers de la Trachonitide et l'élite des Sébasténiens lui infligea une sanglante défaite et le tua. Vers le même temps, le palais de Betharamphta (Tell er-Râmeh) fut également livré aux flammes par d'autres Péréens insurgés.

En Idumée, les troupes royales commandées par Achiab, le cousin d'Hérode, durent se replier dans les places fortes devant la menace des vétérans de l'armée de ce roi dressés maintenant contre la dynastie.

Le plus célèbre de ces roitelets éphémères, Athrongès, simple berger taillé en Hercule, terrorisait la Judée avec ses frères pour lieutenants et une foule d'adhérents qui s'attaquaient aussi violemment aux Romains qu'aux soldats d'Hérode. Un jour, près d'Emmaüs, surprenant un détachement qui convoyait des vivres pour l'armée, ils abattirent quarante hommes du convoi et percèrent de flèches le centurion Areios. On mit beaucoup de temps à s'emparer de la

1. On remarquera que dans *BJ.*, 43 et *Antiq.*, 254 l'énumération des foules venues de Galilée, d'Idumée, de Jéricho, de la Pérée et de la Judée à la Pentecôte ne comporte pas la Samarie où était recruté le corps d'élite des Sébasténiens dont traite Schuerer, I⁴, 460 s.

2. Lagrange, *Le Judaïsme*, 205 s. *Antiq.*, XVII, 265-268. *BJ.*, II, 51-54.

personne des chefs de la révolte dont la fin n'eut lieu que sous l'administration d'Archélaos[1].

Au reçu du message de Sabinus et de ses officiers assiégés dans le palais hérodien de Jérusalem, Varus se hâta d'organiser un corps expéditionnaire comprenant deux légions et quatre ailes de cavalerie, 1.500 hommes armés fournis par Béryte et des contingents alliés parmi lesquels celui de l'Arabe Arétas, heureux d'assouvir sa vengeance sur le royaume d'Hérode. De Ptolémaïs, point de concentration, un détachement sous les ordres de Gaius, ami du légat, s'en alla brûler la ville de Sepphoris, chef-lieu de Judas le révolté, et réduire en esclavage ses habitants.

Varus lui-même avec le gros de ses forces entra en Samarie. Épargnant la ville de Sébasté, qui était restée parfaitement tranquille au milieu du tumulte général, il s'avança jusqu'au bourg d'Arous, aujourd'hui *Ḥâris* à 20 kilomètres à vol d'oiseau au sud de Sébasté dans la montagne, fief plantureux accordé par la faveur d'Hérode à son chancelier Ptolémée, soutien de la cause d'Archélaos. La localité et le domaine sont saccagés par les Arabes de Pétra qu'animait une rancune particulière contre la mémoire d'Hérode. Il mettent également à sac Sappho, l'actuelle *Ṣaffâ*, à une dizaine de kilomètres au nord d'Emmaüs en ligne droite. Il s'agit de châtier des populations tenues pour complices d'Athrongès. Affolés, les gens d'Emmaüs abandonnent leurs maisons. Leur bourg n'en est pas moins incendié sur l'ordre de Varus en représailles du massacre d'Areios et de ses soldats. Cette catastrophe marque une déchéance. En butte à la suspicion des procurateurs romains, la localité va végéter sous les dehors d'un modeste village jusqu'à ce que la guerre juive de 70 inaugure pour elle de nouvelles destinées.

A l'approche de l'armée de Varus, les Juifs du dehors s'enfuirent de Jérusalem. Les citadins se disculpèrent en chargeant les foules de la campagne venues à la fête. Rufus et Gratus amenèrent leurs Sébasténiens et la légion assiégée sortit en tenue de parade. « Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris », Sabinus s'esquiva et gagna le bord de la mer. Après enquête à travers le pays on garda en prison les moins compromis, les plus coupables au nombre de deux mille furent mis en croix. Les sujets d'Arétas qui faisaient la guerre pour leur propre compte et d'une façon trop sauvage, Varus les congédia avant de marcher sur l'Idumée avec ses propres légions. Les rebelles

1. *Antiq.*, XVII, 269-285. *BJ.*, II, 55-65. Selon Josèphe (277) cette démence du peuple avait pour cause le manque d'un roi indigène — διὰ τὸ βασιλέα μὲν οἰκεῖον οὐκ εἶναι — et l'occasion fournie par l'étranger à la sédition sous prétexte d'établir l'ordre.

firent leur soumission. Le légat leur fit grâce et envoya à César les chefs pour être jugés. César pardonna à la plupart, mais il ordonna de châtier ceux de la maison d'Hérode qui avaient porté les armes contre un prince de leur famille. Varus, laissant à Jérusalem la légion qu'il y avait détachée dès le principe, regagna la ville d'Antioche [1].

IV. — Indices d'un premier recensement.

Telles sont les informations que Josèphe nous livre touchant la sédition qui suivit la Pentecôte de l'an 4. L'acuité de la crise provint-elle de la crainte d'une annexion pure et simple de la Palestine à la province de Syrie que réclamaient à Rome les cinquante délégués à qui Varus, malgré sa sympathie pour Archélaos, avaient octroyé un sauf-conduit? Administrer le pays en liquidateur, s'installer en maître au palais royal de Jérusalem indiquait chez le procurateur impérial, Sabinus, la volonté de préparer l'administration directe du pays par les Romains. Peut-être se regardait-il déjà comme le premier procurateur de la Judée? L'idée de l'annexion est dans l'air : s'ils refusent de livrer les forteresses qui abritent les trésors, les phrourarques hérodiens prétextent qu'ils les gardent pour César. Auguste lui-même hésite avant de se décider en faveur des fils d'Hérode. Sa reconnaissance envers le défunt roi socius et l'état des esprits le portent à ménager une transition. Lorsque Sabinus se voyait bloqué dans sa tour, il aurait pu entendre les plus ardents des assiégeants crier aux mineurs de hâter l'heure de la liberté nationale [2]. C'est que l'esprit zélote, qui ne tolère sous aucune forme le joug de l'étranger et ne reconnaît d'autre maître que Dieu, se fait jour et va se répandre parmi des foules endoctrinées par des docteurs fanatiques dont le plus fameux est Judas le Galiléen. Beaucoup l'identifient à ce Judas que nous avons vu piller le dépôt d'armes de Sepphoris pour armer ses gens. Le meurtre de son père Ézéchias par Hérode avait valu à ce dernier une citation mémorable devant le Sanhédrin au grand préjudice de ce tribunal. Judas devait se souvenir de ces jours douloureux [3].

1. *Antiq.*, XVII, 286-298. *BJ.*, II, 66-79. Vincent et Abel, *Emmaüs*, 294 s., 405-407. Abel, *Sappho et Arous* dans *JPOS.*, VII, 99 s. En juillet 1935, nous avons pu nous rendre compte de la position du domaine hérodien à Hâris, au *Qala'a*, tell qui domine le village et qu'entourait une enceinte quadrangulaire. La guerre de Varus (πόλεμος Κυντιλίου Οὐάρου) mentionnée dans le *Contre Apion*, I, 34 avec celles d'Antiochos Épiphane et de Pompée serait rappelée aussi par la tradition rabbinique, à condition de corriger *Asveros* en *Varos* dans le *Séder 'Olam rabba* vers la fin. Derenbourg, *Essai*, p. 194, n. 1.

2. *Antiq.*, XVII, 267.

3. *Antiq.*, XVIII, 23, XIV, 159, 167 ss. Graetz et Schürer sont pour l'identification des deux personnages nommés Judas que Th. Reinach rejette dans une note de la traduction

Avec le testament du roi, Auguste avait en main l'inventaire des richesses, des propriétés et des revenus du domaine de la couronne, ce qui suppose un recensement dans la majeure partie du pays pour faciliter la levée de la capitation et de l'impôt foncier[1]. En plus de cela l'autorité impériale n'a-t-elle pas voulu posséder également le chiffre total de la population du royaume avant même la mort d'Hérode ou immédiatement après cette mort? Le goût prononcé d'Auguste pour la statistique nous permet de le croire. Rien que la prestation du serment d'allégeance à la domination romaine exigée des Palestiniens entre les années 12 et 6 et que refusèrent 6.000 Pharisiens implique un recensement de la population. Que recenser l'ensemble de l'empire romain non pas en une seule fois mais suivant l'opportunité des temps et des lieux ait été un plan conçu par son fondateur, c'est une conclusion qu'on ne saurait nier. Une étude récente sur cette question établit qu'il y eut un recensement général qui commença en 12 avant notre ère et s'acheva vers 8 ou 7[2]. Tertullien parle d'un recensement en Judée sous la légation de Sentius Saturninus en Syrie (9-6). P. Sulpicius Quirinius qui se trouvait sur les confins de la Syrie depuis un an ou deux avant cette période occupé à réduire les Homonades du Taurus aura pu après son triomphe être chargé d'une mission extraordinaire pour faire le recensement en Syrie et Palestine vers l'an 7 avant notre ère. En tout cas s'il ne remplit pas alors les fonctions de légat de Syrie, réservées à Saturninus, on s'accorde à le donner comme successeur à Varus depuis la fin de l'an 4 jusqu'à la fin de l'an 2 avant l'ère chrétienne. Il n'y a donc aucune témérité à prétendre retrouver quelques années avant le début de cette ère, c'est-à-dire avant 754 de Rome et 32 du règne d'Auguste un premier recensement en relation avec l'activité de Quirinius. Quant aux modalités et à la date précise de ce cens, quant à sa répercussion sur les troubles qui suivirent la mort

des œuvres de Josèphe, t. V, p. 158, et que Purves conteste dans le *Dict. of the Bible* d'Hastings.

1. Hechelheim, dans *An economic survey of Ancient Rome* (1938), vol. IV, 160-162, est d'avis qu'un nouveau cens était nécessaire lorsque Auguste eut divisé le royaume d'Hérode entre ses fils, cens qui eut lieu avant celui de Quirinius, de 6 après J.-C. La fiche concernant Marie et les biens de Joseph à Bethléem a pu être remise aux Archives de l'administration romaine par la famille du Christ soit lors du recensement de l'an VI de notre ère, soit à l'occasion de la 14e année de Jésus. Cf. Tertullien, *Adv. Marc.*, iv, 7; *Adv. Jud.*, ix. A partir de 10-9 avant l'ère commune les recensements personnels eurent lieu en Égypte tous les quatorze ans; c'est à cet âge que l'impôt de capitation commençait à obliger. La déclaration d'une naissance était datée de l'année qui suivait celle pour laquelle le recensement avait été proclamé. Ramsay, *Was Christ born at Bethlehem?* 131, 142. Wilcken, *Chrestomathie*, I, 192-196; II, 198-240.

2. Corbishley, *Klio* XXIX (1936) 89-91 : *Quirinius and the Census.*

d'Hérode, ce sont choses qui restent sujettes à discussion[1]. L'an 5 avant l'ère commune adopté par Tillemont comme date de la naissance de J.-C. à Bethléem peut être une solution provisoire si l'on fait abstraction de la qualité de légat de Syrie que Quirinius n'avait pas encore[2].

V. — Gaius Cæsar en Syrie.

Gaius Cæsar, l'aîné des fils d'Agrippa et de Julie fille d'Auguste, adopté par l'empereur avec son frère, Lucius Cæsar, en 17, comblé d'honneurs malgré son jeune âge, s'annonçait comme l'héritier présomptif du pouvoir. Dans la réunion du Conseil consacrée à l'examen du testament d'Hérode, il tenait la première place et s'initiait aux affaires de l'Orient que son grand-père avait l'intention de remettre entre ses mains[3]. L'occasion en fut donnée par une révolution en Arménie qui venait de substituer au candidat de Rome Artabaze, un Tigrane soutenu par Phraate, roi des Parthes. Gaius atteignait sa vingtième année quand Auguste l'envoya dirimer cette question. Passant par Athènes et l'Égypte, le jeune prince atteignit la Syrie en bateau accompagné de M. Lollius, son conseiller, et d'un entourage flatteur. Ce fut au milieu d'une véritable cour où figuraient les rois vassaux de l'empire que Gaius prit, le 1er janvier de l'an 1 de notre ère, possession du consulat pour lequel il avait été désigné cinq années auparavant avec L. Aemilius Paulus comme collègue. L'année suivante, au cours d'une entrevue dans une île de l'Euphrate, Gaius Cæsar traitait avec le roi des Parthes. Il est possible que le jeune prince, excité par la lecture de l'ouvrage sur l'Arabie que le docte roi Juba lui avait dédié, ait poussé alors jusqu'au Charax sur le golfe Persique pour satisfaire sa curiosité[4]. Phraate lui ayant ouvert les yeux sur la vénalité de Lollius, Gaius chassa ce conseiller indélicat et le remplaça par Sulpicius Quirinius. Les capacités militaires du nouveau mentor lui permirent de terminer avec succès une intervention en Arménie qui eut pour effet l'intronisation, acceptée par le peuple, d'un homme de mérite nommé Ariobarzane, Mède d'origine. Mais le vainqueur ne jouit pas longtemps de son triomphe. La blessure reçue par traîtrise au siège d'Artagira s'envenima et le jeune prince rappelé à Rome

1. Pour les anciens travaux sur cette question si débattue voir Schuerer, I[4], 508 ss.; Marucchi, *DB.*, s. v. *Cyrinus*. Lagrange, *RB.*, 1911, 60-84; 1929, 448.

2. *Hist. des Empereurs*, I, p. 31.

3. *Antiq.*, XVII, 229.

4. *Velleius Paterculus*, II, 104. Pline, *HN.*, VI, 27, 141; IX, 35, 117 s.; XII, 14, 55 s.; XXXII, 1, 10. Tillemont, *op. cit.*, 33-35. Schuerer, I, 326 s.

mourut en chemin à Limyra en Lycie le 21 février de l'an 4 après J.-C. Quirinius, qui l'avait quitté après les opérations, s'était marié à Rome au cours de l'année précédente avec la fameuse Lépida [1].

Ainsi après avoir passé son année de consulat en Syrie, Gaius avait continué à gouverner cette province comme proconsul tout en jouissant d'une autorité supérieure, comme son père Agrippa de 23 à 13 sur l'Égypte et tout l'Orient. Il eut pour successeur à la tête de la province syrienne Volusius Saturninus dont on a une monnaie datée de 35 de l'ère actiaque (4-5 après J.-C.) [2]. Parmi les monnaies frappées à Ascalon vers cette période, il est possible que l'une ou l'autre porte l'effigie de Gaius Cæsar [3].

VI. — Archélaos ethnarque.

1. Son administration et ses fautes.

De retour en Palestine, Julius Herodès Archélaos prit officiellement le nom dynastique d'Hérodès qui figure seul sur ses monnaies avec au revers le titre d'*ethnarchos*. Comme il fut le seul des Hérodiens à porter ce titre, il n'y a pas de confusion possible dans la numismatique qui le concerne. Le droit de ses bronzes présente divers emblèmes : double corne d'abondance, grappe de raisin, proue de galère, ancre; on remarque au revers soit un vaisseau à rames, soit un casque à garde-joues et à double panache accompagné d'un petit caducée, soit une couronne de laurier, symboles destinés à faire valoir la force du pays, la richesse de sa terre et l'activité des ports de Jopè et de Césarée, source principale de ses revenus [4]. La plaine de Jéricho fut l'objet des soins de l'ethnarque : il reconstruisit luxueusement le palais incendié par les bandes de Simon et fonda entre Jéricho et Phasaélis une palmeraie habitée à laquelle il donna le nom d'Archélaïs [5]. Hormis ces deux travaux, aucun autre ouvrage n'est mis à son compte [6].

1. Tacite, *Annales*, III, 22 s. Suétone, *Tib.*, 49.

2. Orose, VII, 3; Suétone, *Tib.*, 12. Eckhel, *Doctr. Num.*, III, 275 s. Schuerer, *op. cit.*, 326 s.

3. Hill, *Catal. of the greek coins of Palestine*, p. LVII, pl. XII, 12. L'auteur rejette comme très improbable l'existence de monnaies d'Ascalon frappées sous Salomé dans le même temps Cf. Madden, *Coins of the Jews*, 106, n. 3.

4. Hill, *op. cit.*, p. 231-235. Madden, *op. cit.*, p. 114-118. Reifenberg, *JPOS.*, XIX, 1939, p. 79, pl. VII. Dion Cassius LV, 27 le nomme Hérode, mais Josèphe et S. Matth. 2, 22 Archelaos.

5. *Antiq.*, XVII, 340. *GP.*, II, 249. La localité d'Archélaïs se trouvait au site actuel nommé *Kh. el-ᶜAugâ et-Tahtani*.

6. On ne sait trop à quel titre la mention Αρχελαω υιω Ηρωδου figure dans nne inscription de Baniâs *CIG.* III, Add. 4537.

Les premiers temps de son ethnarchie avaient été absorbés par la poursuite d'Athrongès qui finit par se rendre sous la foi du serment [1].

La présence de la légion laissée par Varus contribua à maintenir le calme en Judée où l'on ne voyait pas d'un bon œil le retour d'un prince facilement cruel et tyrannique. Loin de s'efforcer à créer l'apaisement il ne songea qu'à se venger de ceux qui avaient fait opposition à son avènement. La parabole de Luc 19, 12-27 contient une allusion transparente à cette conduite dans l'homme de noble origine parti pour recevoir la royauté et dont les concitoyens envoient une ambassade derrière lui chargée de dire : « Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous! ». On sait qu'à son retour il se fait amener les gens qui ne voulaient pas de son règne et ordonne de les égorger devant lui [2].

Le premier souci d'Archélaos fut de déposer le grand prêtre Joazar sous prétexte d'avoir comploté avec les factieux. On a vu qu'après la mort d'Hérode l'une des pétitions adressées au prince par le parti des docteurs de la Loi demandait la destitution de Joazar qui partageait aux yeux des observants le discrédit de son beau-frère, le roi défunt. Archélaos n'étant alors que simple particulier dut différer la réalisation de ce vœu jusqu'à son retour de Rome. Une fois ethnarque, il s'exécute, mais pour se garantir du reproche d'arbitraire, il accuse le grand prêtre d'avoir trempé dans quelque complot, soit à l'occasion des troubles de la Pâque et de la Pentecôte qui ensanglantèrent le Temple, où il devrait se montrer le maître, soit en partageant l'opposition soulevée contre Archélaos au Palatin par la faction chargée d'obtenir de l'empereur le rattachement à la Syrie avec une certaine autonomie favorable aux prérogatives du souverain sacerdoce [3]. A Joazar, l'ethnarque donna pour successeur son frère Éléazar qui, lui devenant bientôt suspect, dut se retirer pour laisser la place à Jésus, fils de Sié [4].

En revanche, le parti dévot n'eut pas à se féliciter du nouveau maître de la Judée quand il le vit répudier sa femme uniquement pour épouser Glaphyra dont il était tombé éperdument amoureux durant un séjour chez Archélaos, roi de Cappadoce. Renvoyée par Juba II, le savant roi de Numidie, qu'elle avait épousé après la mort

1. *Antiq.*, XVII, 284. *BJ.*, II, 64 s.

2. La crainte inspirée par Archélaos dans Matth. **2**, 22, retient Joseph de revenir en Judée.

3. L'ambassade juive arrive à Rome ὑπὲρ αἰτήσεως αὐτονομίας, autonomie tempérée par l'administration des légats de la province. *Antiq.*, XVII, 300, 303, 314.

4. *Antiq.*, XVII, 339, 341.

de son premier mari, Alexandre, fils d'Hérode Ier en 7 avant J.-C., Glaphyra ne pouvait légalement s'unir à notre ethnarque du fait qu'elle était sa belle-sœur ayant eu des enfants d'Alexandre. Ce scandale lui aliéna les esprits et il est possible que par représaille il ait rendu à Joazar sa dignité vers la fin de son gouvernement. Ses vexations à l'égard de ses sujets furent telles qu'elles unirent dans la même aversion Samaritains et Juifs dont les notables s'entendirent pour dénoncer à Auguste les procédés abusifs de l'ethnarque[1]. Cette dixième année depuis le partage du royaume d'Hérode allait être une année critique non seulement pour Archélaos mais aussi pour ses deux frères les tétrarques.

2. Les fils d'Hérode devant Auguste. — Exil d'Archélaos.

Le récit de Josèphe lacuneux pour ce temps-là trouve un complément dans quelques lignes de Strabon habituellement négligées où il est dit que César gratifia les fils d'Hérode, sa sœur Salomé et sa nièce Bérénice des portions de l'héritage que ce roi leur avait laissées, mais que malgré cela la chance n'a pas duré pour les fils, car l'un d'eux finit son existence en exil, domicilié chez les Gaulois Allobroges, les autres trouvèrent non sans peine le chemin du retour avec leur tétrarchie respective[2]. Si l'on ajoute à cela la phrase laconique de Dion Cassius (LV, 27) : « Hérode le Palestinien, ayant été accusé par ses frères, fut relégué au delà des Alpes et la part qu'il gouvernait convertie en domaine public, » on est en droit de conclure qu'en l'an 6 de notre ère les trois fils d'Hérode ont dû comparaître devant Auguste sous une même inculpation et que Philippe et Antipas réussirent péniblement à se justifier en faisant retomber sur Archélaos toute la charge de l'accusation. Salomé aurait-elle de loin ajouté sa voix au concert des dénonciateurs? La supposition n'est pas gratuite puisque nous la voyons à la suite du procès en possession de l'oasis d'Archélaïs[3].

La façon brutale dont fait preuve la convocation impériale trahit une irritation provoquée par une négligence voulue des devoirs de la vassalité. L'oppression des sujets n'est probablement pas seule en cause, bien que Josèphe en fasse l'unique chef d'accusation contre Archélaos. Le Josèphe latin dit Hégésippe invoque l'obscénité de ses mœurs et son insolence et parle d'un débat *inter partes*[4]. L'histo-

1. *Antiq.*, XVII, 342 ss. *BJ.*, 111 s.

2. XVI, II, 46, p. 765. W. Otto, *PW. Suppl.* II, col. 171 s. attire l'attention sur ce passage contemporain des événements.

3. *Antiq.*, XVIII, 31. Voir XVII, 344 où il est question de « certains accusateurs » contre lesquels Archelaos doit présenter sa défense.

4. *Hegesippi lib.* V. II, 2, 3 : *Archelaus... ob obscenitatem morum et insolentiam accusa-*

rien juif ne paraît pas ici suffisamment orienté. On peut retenir de son texte qu'il y eut une transgression des ordres d'Auguste [1], sans qu'on puisse préciser autrement qu'il ne le fait. En tout cas l'on peut penser qu'en cela de forts soupçons pesèrent sur Antipas et Philippe. L'empereur habitué aux mille flatteries et attentions d'Hérode devait trouver ses fils bien froids et bien indépendants. Archélaos surtout affectait d'ignorer Rome dans son administration. Il n'avait rien fait pour mériter le titre de roi qui lui avait été promis s'il était sage. Dans ses fondations, sur ses monnaies, aucun nom qui rappelât l'existence de l'empire. L'argent qui aurait pu se convertir en cadeaux lui servait à banqueter et à boire avec ses amis. Ses frères moins insolents et plus souples en furent quittes pour la peur, mais lui, l'aîné, succomba dans l'épreuve sous le poids des accusations. Du Palatin il fut envoyé en exil à Vienne sur le Rhône, chef-lieu des Allobroges. Antipas et Philippe regagnèrent la Palestine où ils furent réinstallés dans leurs tétrarchies [2]. Nous serions porté à retrouver dans cet épisode le canevas de la parabole de Luc 12, 45-48, où le mauvais serviteur qui, insouciant de la venue du maître, se met à frapper domestiques et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, et que le maître, survenant à l'improviste, retranche et met parmi les infidèles. Mais la peine sera beaucoup plus douce pour ceux qui auront failli sans connaître la volonté du maître.

Archélaos mourut en exil avant l'an 18. Suivant saint Jérôme, on montrait son tombeau au IVe siècle aux environs de Bethléem. Peut-être l'ethnarque l'avait-il fait construire de son vivant et y transféra-t-on son corps dans la suite? Ou bien y aurait-il eu confusion entre *Rachel* et *Archelaos*? La situation marquée par saint Jérôme le ferait supposer [3].

tus apud Cæsarem cognita inter partes causa Viennam relegatur opesque eius thesauris Cæsaris adsociatæ.

1. *Antiq.*, XVII, 342. C'est en s'appuyant sur cet aspect de la faute que Juifs et Samaritains présentent leur dénonciation.

2. *Antiq.*, XVII, 342-344. Lorsque le chargé d'affaires d'Archélaos à Rome arriva en Judée pour le citer en justice devant l'empereur, l'ethnarque était en train de festoyer avec ses amis. XVIII, 27 marque après l'exécution de la sentence contre Archélaos la reprise de possession de leurs tétrarchies par Philippe et Antipas et c'est à ce moment-là que ce dernier prend le nom dynastique d'Hérode étant devenu l'aîné de la famille régnante. Ἡρῴδης δὲ καὶ Φιλιππος τετραρχίαν ἑκάτερος τὴν ἑαυτ ὗ παρειληφοτες καθίσταντο. HÉGÉSIPPE, II, 3, 2 : *manserunt tamen tetrarchae ut erant Philippus et Herodes, mutato vocabulo qui Antipas prius nuncupabatur.* Il est évident que ce fragment est détaché d'une source d'où provient le précis de Strabon.

3. *GP.*, II, 426. CLERMONT-GANNEAU, *RAO.*, II, 134 ss. Même défunt, Archélaos gardait l'accès de Bethléem!

VII. — Quirinius, le recensement de l'an 6, liquidation des biens d'Archélaos.

A la suite du procès de l'an 6, un remaniement s'imposait dans le gouvernement de la Palestine. Auguste ne songe pas à remettre la part d'Archélaos entre les mains d'Antipas bien que celui-ci ait figuré un temps comme proposé pour la royauté dans le testament d'Hérode. Il est déjà bien beau que les deux tétrarques aient recouvré leur portion d'héritage. La sentence contre Archélaos comportait la confiscation de sa fortune personnelle et le rattachement à la Syrie du pays confié à ses soins (χώρα) comme tributaire ὑποτελής [1]. La population de ce pays (Judée, Idumée, Samarie) était désormais soumise aux deux impôts, marques de la conquête et de la servitude : la capitation (*tributum capitis*) et l'impôt foncier (*tributum soli*), levés directement par l'autorité romaine [2]. Sous l'Empire jusqu'à une époque très avancée le recensement demeura la base du système des impôts; la formule de ce recensement embrassait les personnes et les biens meubles ou immeubles sans aucune distinction [3]. L'opération du recensement était confiée tantôt à des commissaires spéciaux ordinairement d'ordre sénatorial, tantôt au gouverneur même de la province qui ajoutait ainsi à ses attributions de *legatus juridicus* celle de *censitor* [4]. Josèphe emploie des termes grecs équivalents à ces mots latins pour introduire dans son récit Quirinius, personnage sénatorial et consulaire très considéré, envoyé par Auguste en Syrie pour faire le recensement des biens dans cette province. La connaissance que Quirinius avait des affaires syriennes le recommandait à l'attention de l'empereur en un temps où s'imposaient la revision du cadastre de la Syrie et le remaniement du système administratif de la Palestine. Il avait géré déjà une légation sur les bords de l'Oronte et l'on est en droit de supposer qu'il avait mis la main à une opération du cens antérieure au début de notre ère [5]. Province impériale depuis l'an 27

1. *Antiq.*, XVII, 355 se rattache directement à 344 par-dessus deux morceaux de folklore relatifs aux songes d'Archélaos et de Glaphyra suivis d'une réflexion du compilateur.

2. Tertullien, *Apol.*, 13 : *sed enim agri tributo onusti viliores, hominum capita stipendio censa ignobiliora : nam hæ sunt notæ captivitatis.*

3. Humbert, art. *Census : Dictionn. des Antiquités gr. et rom.*, I, 1006-1008. *Lécrivain* art. *Tributum, ibid.*, V, 433 s.

4. *Antiq.*, XVIII, 1 : Le titre de *legatus juridicus* désignait couramment le gouverneur de province. Les deux attributions δικαιοδότης τοῦ ἔθνους καὶ τιμητής = *censitor* sont clairement indiquées par Josèphe au lieu cité. On trouvera dans Mommsen, *Le droit public romain* (trad. P. F. Girard), t. V, p. 400 s. notes, les mentions des *censitores* ou *legati Augusti proprætore ad census accipiendos* distincts des gouverneurs ou identiques à ceux-ci.

5. Voir l'inscription de Tibur dans Dessau. *Inscript. latinæ sel.*, n° 918. Au sujet d'une

avant l'ère chrétienne, administrée par des consulaires depuis l'an 13, la Syrie n'avait pas dû attendre l'an 6 après J.-C. pour être soumise au premier cens fondamental qui se faisait dans les territoires nouvellement annexés à l'empire.

Dans une province impériale, l'empereur nommait le légat qui lui plaisait, le laissait en charge ou le révoquait à son gré sans avoir à compter avec un temps délimité, il pouvait donc, s'il le jugeait bon, lui confier à deux reprises la même province ou la direction d'un recensement. C'est à l'empereur en effet qu'appartenait de décréter le cens et les révisions que réclamaient, à des intervalles laissés à sa libre détermination, les mutations immobilières, les variations des fortunes et le mouvement de la population [1]. L'opération confiée à Quirinius est datée de l'ère d'Actium, ère officielle en usage à Antioche, à Séleucie-sur-l'Oronte et à Tripoli de Syrie et qui figure sur les monnaies des légats de cette province, d'où l'on peut conclure que l'historien juif l'a trouvée dans la source qu'il avait sous les yeux en rédigeant la dernière partie de son « Archéologie [2] ». L'année 37 de l'ère actiaque donnée ici comme date répond à 6-7 de notre ère. Elle est confirmée par le fait que Quirinius est accompagné de Coponius, le procurateur qui vient prendre la place d'Archélaos en Judée. De plus, le légat doit procéder à la liquidation des biens de l'ethnarque exilé et poursuivre son recensement des fortunes en Judée même (entendue ici dans le sens large) puisqu'elle était désormais annexée à la Syrie [3].

Ce contrôle direct d'un pouvoir païen sur les membres de la famille, sur la fortune et la propriété privée, provoqua de prime abord une résistance de l'exclusivisme juif offusqué, sans parler du côté funeste que l'imagination populaire attachait à tout dénombrement [4]. Mais Joazar, le grand prêtre rétabli depuis peu dans ses fonctions, prêta

double légation de Quirinius en Syrie on notera que Cassius Longinus fut deux fois chargé de gouverner la province de Syrie, d'abord de 53 à 51 av. J.-C., puis de 44 à 42. Cf. Schuerer, *op. cit.*, 307 et 310 s. Mommsen, *op. cit.*, t. III, 280 ss.

1. Mommsen, *op. cit.*, 397-403. Voir Dessau, *op. cit.*, n° 2683 le texte de l'inscription de Q. Aemilius qui accomplit le recensement d'Apamée sur l'ordre de Quirinius et fut envoyé par le même légat contre les Ituréens du mont Liban auxquels il enleva un château.

2. La nature de cette source a été déterminée par Hoelscher, dans *PW.*, IX, 1983-93, comme une source intermédiaire qui mit en œuvre pour la période comprise dans les livres XVIII-XX des *Antiquités* des sections de l'histoire romaine de Cluvius Rufus, des renseignements provenant de l'entourage des Agrippas, une nomenclature des gouverneurs de Syrie, une liste des procurateurs de Judée, une série suivie des grands prêtres, un recueil de légendes juives auquel se rattache la description des sectes, autant de courants qui se relient aux fils de la période d'Hérode dont la trame est beaucoup plus fournie grâce à Nicolas de Damas et à la Biographie d'Hérode par Ptolémée d'Ascalon.

3. *Antiq.*, XVIII, 2. Cf. XVII, 355.

4. Derenbourg, *Essai..*, 195, n. 1.

son concours au légat « en expliquant au peuple que le cens n'entraînait ni asservissement ni confiscation et n'avait d'autre but que de contrôler la prestation de l'impôt [1] ». L'esprit de conciliation de l'école de Hillel dut contribuer à faire tomber les préventions du public et amener la plus grande partie des contribuables à la soumission. Toutefois l'intransigeance zélote trouvant là une occasion propice pour s'affirmer tenta d'organiser une opposition aux ordres du légat. Le promoteur de cette tendance, un Gaulanite de la ville de Gamala à l'est du lac de Tibériade, appelé généralement Judas le Galiléen,, s'adjoignit un Pharisien du nom de Saddoc, disciple de Schammaï, qui lui apportait l'appui de l'école rigoriste et outrancière du pharisaïsme. Judas « sophiste redoutable » au dire de Josèphe, se mit à prêcher que c'était un crime de reconnaître le Romain pour maître alors qu'on avait déjà Dieu et qu'il fallait refuser de déclarer quoi que ce fût au personnel chargé du recensement.

S'il y eut quelques désordres et des mesures de répression à ce propos, ils n'atteignirent ni l'étendue ni l'acuité de la sédition qui suivit la mort d'Hérode et à laquelle la tradition juive attacha le nom de « guerre de Varus ». Mais les germes d'un esprit de révolte étaient semés qui, se développant plus ou moins sourdement sous le régime des procurateurs, éclata sous Gessius Florus en 65 et causa la ruine du Temple et de la nation quelques années après [2].

Que les Juifs aient accepté de gaîté de cœur le recensement de Quirinius, ce serait trop dire. Ne serait-ce pas pour adoucir le souvenir cuisant de cette opération que le légat obtempéra à leur désir en « remerciant » le pontife qui les avait anesthésiés par ses conseils? En tout cas, en vue d'obtenir la paix de la part des exaltés, Joazar fut destitué au profit d'Ananos, fils de Sethi, le grand prêtre Anne des Évangiles [3].

1. Graetz, *Hist. des Juifs*, t. II, p. 253. L'auteur met en relief l'influence exercée par la question du cens dans la division qui s'accentua dans le parti pharisien entre les écoles d'Hillel et de Schammaï.

2. *Antiq.*, XVIII, 3-10, 23-25. Les considérations de l'historien concernent moins une sédition qui aurait eu lieu sous Quirinius que la répercussion des théories zélotes sur l'histoire qui va suivre. *BJ.*, II, 433; VII, 253.

3. *Antiq.*, XVIII, 26. Josèphe (ou la source intermédiaire) a omis la réinstallation de Joazar sous Archélaos comme il a omis la fin d'Ananel et l'institution de Jésus, fils de Phabi. Hyrcan II fut pontife à deux reprises de même qu'Ananel. Le cas de Joazar n'est pas unique. On sait que la succession des grands prêtres était connue par des listes conservées au Temple. *Vita*, 6. *C. Ap.*, I, 36.

CHAPITRE VII

LA PALESTINE DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES D'AUGUSTE JUSQU'A LA FIN DE CLAUDE

(6-54 ap. J.-C.)

Le fait saillant de la période de soixante années qui suit le recensement de Quirinius est le maintien en Judée, sauf un intervalle de trois ans, de la province de troisième ordre instituée en l'an 6 et confiée à un procurateur romain [1]. Philippe et Antipas jouirent encore de leurs tétrarchies, le premier pendant vingt-huit ans, le second pendant trente-trois. Leurs dépouilles servirent ensuite à constituer le royaume de leur neveu Agrippa Ier avec l'annexion, trois années durant, du domaine des procurateurs. Son fils, Agrippa II, dut se contenter de la tétrarchie de Philippe grossie de l'Abilène de Lysanias, et de trois bonnes villes de Galilée et de Pérée. Les Évangiles et les Actes des Apôtres ont donné à ce cadre historique un intérêt et un renom toujours vivants.

I. — La Judée province procuratorienne.

Outre les provinces sénatoriales soumises à un proconsul et les provinces impériales que gouvernait un légat du César ayant en main la force armée, il existait une troisième catégorie de provinces que l'empereur administrait par l'intermédiaire d'un gouverneur de l'ordre équestre appelé le plus souvent *épitropos* ou procurateur [2]. Ainsi en allait-il pour la Corse, la Sardaigne, les deux Maurétanies,

1. D'après l'ordre établi par Strabon XVII, p. 840, entre les provinces consulaires, les provinces prétoriennes (ou impériales) et les provinces équestres c'est-à-dire confiées à un gouverneur de l'ordre des chevaliers avec le titre d'*épitropos* ou procurateur.

2. On note comme titres moins fréquents ἡγεμών, ἔπαρχος ou *praefectus*, appellation officielle du procurateur d'Égypte qui possédait une garnison de citoyens légionnaires. En latin on relève dans les inscriptions les titres caractéristiques de *procurator et praeses*, *procurator pro legato*, pour distinguer ce gouverneur civil et militaire du procureur chargé du fisc dans une province impériale comme l'était Sabinus. R. Cagnat, *Dictionn. des Antiq.*, IV, 663. V. Chapot, *Ibid.*, 719, 729.

l'Épire, l'Osrhoène et la Judée pour n'en citer que quelques-unes, pays où la rusticité des mœurs ou le caractère revêche des habitants rendait difficile le fonctionnement régulier de l'organisation impériale [1].

En fait, la Judée (et sous ce nom nous entendons, à moins d'indication contraire, toute l'ethnarchie d'Archélaos) la Judée devenue province procuratorienne n'est pas à considérer comme partie intégrante de la Syrie dont elle est séparée par la Galilée d'Antipas. S'il en fait un appendice de cette grande province, Josèphe ne l'appelle pas moins une *éparchie* [2]. Cette conversion en province comblait le vœu du parti des Judéens qui, pour se débarrasser des Hérodes, avait demandé le rattachement à la Syrie avec des gouverneurs particuliers [3]. Pourvu d'un commandement militaire et d'une juridiction autonome, le procurateur de Judée était chez lui aussi indépendant que les autres gouverneurs de provinces, quitte à recourir en temps de troubles à l'intervention du légat de Syrie.

1. Chef-lieu de la province de Judée.

Le procurateur fait de Césarée sa résidence. La position de cette ville sur la mer lui facilite ses communications avec Rome et les provinces voisines. Son caractère hellénistique permet aux fonctionnaires romains de jouir sans contrainte des avantages de la civilisation répandue dans tout l'empire et de se livrer en toute liberté à leurs habitudes cultuelles. Cette innovation n'était pas moins agréable à la masse des Juifs qui la tenaient pour une garantie de la pureté légale de Jérusalem et un moyen de rehausser au moins en apparence la direction religieuse de la nation. A Césarée, le palais construit par Hérode devint naturellement la résidence du procurateur suivant l'usage généralement observé par les conquérants de transformer en *praetorium* ou prétoire le palais des rois déchus. Il en fut de même à Jérusalem où le palais royal situé prudemment à l'extrémité ouest de la ville offrait au procurateur le confort et la sécurité durant les séjours que lui imposait dans les murs de Sion la surveillance d'une foule tumultueuse attirée par les solennités de la loi mosaïque [4].

1. R. CAGNAT, *Ibid.*, s. v. *Procurator*. SCHUERER, *op. cit.*, 455.
2. C'est-à-dire « province » *BJ.*, II, 117. Cf. Antiq., XVIII, 2.
3. *BJ.*, II, 91 : συνάψαντας δὲ τῇ Συρίᾳ τὴν χώραν αὐτῶν ὑποτελεῖν ἐπ' ἰδίοις ἡγεμόσιν
4. Le prétoire d'Hérode à Césarée selon les Act. **23**, 35 désigne évidemment le palais d'Hérode devenu le prétoire. Pour Jérusalem l'identification du prétoire et du palais royal s'appuie sur le témoignage de deux auteurs contemporains, Philon et Josèphe, à propos de Pilate et de Gessius Florus. La conversion d'un palais royal en prétoire est

2. Attributions militaires du procurateur.

Le procurateur chargé de province se distinguait du procurateur chargé des seules finances surtout par le commandement militaire dont il était revêtu. S'il n'avait pas de légion sous ses ordres, il disposait à son gré de troupes auxiliaires levées dans son gouvernement ou dans les pays voisins, et distribuées en ailes de cavalerie et en cohortes de fantassins armées à la légère.

Garder la frontière orientale de l'empire ne se pouvait faire qu'à la condition de maintenir en Syrie des corps de troupes régulières et de nombreux contingents auxiliaires. Aussi bien le légat de cette province avait-il sous ses ordres trois légions : la *VI*e *Ferrata* dont le quartier général était fixé à Laodicée, la *X*e *Fretensis* établie principalement à Cyrrhus, à mi-chemin entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate, la *III*e *Gallica* qui dut, avec les deux légions précédentes, prendre part à la guerre de Varus en 4 avant J.-C. Enfin sous Tibère, la *XII*e *Fulminata* vint d'Égypte s'établir définitivement en Syrie. En cas de conflit avec l'étranger ou d'une insurrection générale, ces contingents, même grossis des troupes auxiliaires organisées à la romaine ou fournies par les princes vassaux, se trouvant insuffisants, on demandait secours à des légions en garnison dans des provinces parfois éloignées [1]. Le gouverneur de Syrie, il va sans dire, ne pouvait refuser l'appui de son armée au procurateur voisin ni même à quelque prince allié aux prises avec des difficultés au-dessus de leurs forces.

Le procurateur ne pouvait avoir sous son commandement d'autres troupes que des auxiliaires, ainsi qu'on le remarque en Judée jusque sous Vespasien. Durant cette période, les troupes judéennes se composent d'éléments non juifs recrutés surtout en Palestine. Les Juifs tiennent à l'exemption de toute levée militaire que leur a concédée Jules César, bien que ce privilège les expose sans défense aux violences de leurs adversaires bien équipés et fiers d'être commandés par des Romains. La plupart des soldats entrés dans le corps auxiliaire de

attestée d'après van Bebber, *Das Praetorium des Pilatus*, *Theol. Quartalschrift*, 1905, p. 184 ss, pour Alexandrie, Tarse, Pergame, Nicomédie, Césarée de Cappadoce, Syracuse... Pour la thèse de l'Antonia voir H. Vincent, R. B. 1933, p. 83 ss.

1. V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, p. 72 s. Ritterling, *PW.*, XII, 1589, 1672, 1519, 1706. Cf. *Antiq.*, XVII, 286 s. Dans l'énumération des cohortes auxiliaires passées en revue par Cichorius, *PW.*, IV, 232 ss., on relève les *cohortes Antiochiensium*, *Ascalonitarum*, *Cilicum*, *Commagenorum*, *Damascenorum*, *Ituraeorum*, *Petraeorum*, *Sebastenorum*, *Syrorum*, *Tyriorum* qui intéressent la Syrie, sans parler d'ailes de cavalerie d'Ituréens, de Sébasténiens, de Parthes, et de Phrygiens, de Bosporaniens, de Thraces venus dans ce même pays.

Judée venaient de Césarée et de Sébaste, aussi les désigne-t-on surtout sous le nom de Sébasténiens. On a vu plus haut que ce corps existait déjà sous Hérode, commandé par Rufus et Gratus et fort de 3.000 hommes. Passé au service du procurateur, on le retrouve avec cinq cohortes de 500 hommes et une aile de cavalerie de 500 chevaux, ce qui revient aux 3.000 de ses origines. Il est assez probable que la cohorte *I^a Augusta* dont un centurion accompagne à Rome l'apôtre Paul fût une des cohortes sébasténiennes. La cohorte des Ascalonites et la cohorte des Canathéniens du Hauran sont-elles à ranger parmi le corps des Sébasténiens? Cela reste hypothétique[1]. N'y eût-il pas d'autre bataillon en Palestine autre que ceux que mentionne Josèphe? Les Actes (10,1) mentionnent une cohorte Italique signalée également par une inscription concernant un Proculus fils de Rabel de Philadelphie au delà du Jourdain[2].

En dehors des troupes cantonnées à Césarée et à Sébaste, on comptait des détachements dans plusieurs villes ou forteresses. Si l'on en juge par la situation à la veille de la grande guerre en 66, on placera des garnisons à Jéricho et en maint endroit de la Samarie, un décurion et ses cavaliers dans la grande plaine de Galilée, des gardes-frontière à Machéronte. Ascalon, qui n'était pas directement soumise au procurateur, possédait une cohorte et un escadron. Mais il faudra attendre 44 pour que l'autorité du procurateur franchisse les limites de la Judée[3].

A Jérusalem, une cohorte accompagnée d'un contingent de cavalerie *(cohors equitata)* cantonnait principalement à l'Antonia sous les ordres d'un tribun ou chiliarque, commandant la forteresse d'où il surveillait le Temple et la Ville Basse. Les escaliers qui mettaient en communication l'Antonia et l'esplanade du sanctuaire rendaient facile la répression des désordres que provoquait l'affluence des grandes fêtes[4]. La Ville Haute, quartier aristocratique et commerçant, n'exi-

1. L'identification de ces deux dernières cohortes proposée par Mommsen dans *Hermès* XIX, 217 et *Sitzungsber. der Berlin. Akad.*, 1895, 501 s., contre Schürer qui maintient cinq cohortes de Sébasténiens, est admise par Chapot, *op. cit.*, 103 s. La cohorte des Ascalonites *(equitata)* comprenait des archers montés. *PW.*, IV, 245.

2. Josèphe n'ayant eu nulle part l'intention de dresser un tableau des garnisons syriennes et palestiniennes, il n'y a pas à rejeter comme déplacées celles qui nous sont connues par des sources différentes. Pour la discussion des Actes 27, 1; 10, 1, voir LAGRANGE, *Le Judaïsme*, 218 et note 1; *PW.*, IV, 248 s., 304, contre Schürer. La notion des Sébasténiens s'appuie sur *Antiq.*, XVII, 266; XIX, 365; XX, 122, 176. *BJ.*, II, 52, 57-65, 266 ss et sur l'épigraphie. SCHUERER, *op. cit.*, 461.

3. *BJ.*, II, 484 s., III, 12, 309. *Vita*, 24.

4. *BJ.*, V, 244 désigne cette garnison par τάγμα, terme qui n'est pas absolument réservé à la traduction de *legio*. La cohorte comptait de 500 à 600 hommes dont une centaine montés.

geait pas la même surveillance. Le palais royal cependant, citadelle puissante, ne devait certes pas être laissé à l'abandon pendant l'absence du procurateur. Le tribun en assurait la garde par des postes qui se relevaient ou par les cavaliers de la cohorte qui y trouvaient un casernement beaucoup plus aisé qu'à l'Antonia. Le personnel veillant à la conservation des appartements du gouverneur recevait du renfort quand Son Excellence (κράτιστος, *egregius*) se disposait à monter de Césarée à Jérusalem avec sa famille, son conseil d'amis, ses écuyers, ses privilégiés, ses fonctionnaires et son escorte à lui composée d'une des cinq cohortes en garnison à Césarée ou tout au moins d'un manipule comprenant 200 hommes avec leurs deux centurions et un peloton de cavalerie. Ce renfort et cette escorte suivant le procurateur à la ville sainte pour les grandes fêtes, on les appelle « soldats du gouverneur » pour les distinguer de la cohorte permanente de l'Antonia. Ils trouvaient aisément à loger dans la caserne attenante au palais royal [1]. Il est à croire que les deux cents « droitiers » qui firent partie de l'escorte de saint Paul partageaient le même casernement [2]. A l'occasion, le procurateur armait des civils qui prêtaient main-forte aux troupes régulières pour une opération passagère [3].

3. Pouvoir judiciaire du procurateur.

En vertu de sa participation à l'*imperium* du Prince dont il est le délégué, le procurateur a la haute main sur l'administration de la justice dans la province de son ressort, mais en pratique tant au civil qu'au criminel, il ne connaît que des cas extraordinaires. Les Romains ont laissé aux cités autonomes et même aux villes sujettes la faculté de rendre la justice suivant le droit local dans les causes de basse justice ou que le gouverneur de la province ne s'est pas réservées. L'Empire se montre beaucoup plus que la République respectueux de la vie municipale et de l'exercice de la justice des villes tributaires. Ainsi dans la Judée romaine, communauté sujette, le Sanhédrin subsiste en face du pouvoir romain comme la plus haute autorité indigène en matière législative et judiciaire. Sous la présidence du grand prêtre en charge, il a toute liberté de traiter les affaires

RB., 1933, 84. Act., 21, 31. Le phrourarque avait la garde des ornements du grand prêtre. *Antiq.*, XV, 408.

1. Matth., **27**, 27. Mc., **15**, 16. *Dict. des Antiq.*, IV, 666.

2. Act., **23**, 23 où il est question des énigmatiques δεξιολάβοι sur lesquels discutent les commentaires.

3. *Antiq.*, XX, 122.

de droit civil ou pénal concernant Israël. Il possède une police et peut ordonner des arrestations. Ses jugements vont jusqu'à déclarer qu'un Juif a mérité la mort sauf à faire ratifier sa décision par une véritable sentence du procurateur[1]. Cette restriction s'imposait par le fait même que le procurateur gouvernait les Juifs avec pleins pouvoirs, sans excepter le droit de vie et de mort, c'est-à-dire avec le *jus gladii* que plusieurs textes et inscriptions décernent à des procurateurs de diverses provinces[2].

Quant aux citoyens romains, si le procurateur pouvait leur intenter un procès capital, il leur était toujours permis d'arrêter la procédure en faisant appel à César[3]. La délivrance d'un prisonnier à l'occasion d'une grande fête n'était pas un privilège inconnu dans le monde gréco-romain. En Judée comme dans tout gouvernement militaire, l'exécution des sentences capitales était confiée à des soldats[4].

4. Administration des finances.

Le titre de procurateur désignait avant tout le fonctionnaire chargé des intérêts fiscaux de l'empereur dans ses provinces à lui et aussi dans les provinces du sénat où le Prince pouvait avoir des possessions et des droits spéciaux. Dans la province qu'il gouvernait, le procurateur, *praeses*, loin de perdre la direction des finances, ajoutait à l'administration du patrimoine de César et du domaine de la couronne la direction des impôts qui devaient aller à l'*aerarium* ou trésor

1. LAGRANGE, *Le Judaïsme*, 220. Chez les Juifs, Juster affirme que le Sanhédrin pouvait prononcer un jugement capital exécutoire, croyant à tort la Judée pays autonome, Lehmann *(REJ.*, XXXVII, 16*)* que Jésus n'a pas été jugé par le Sanhédrin au sens exact du mot. Le Talmud est d'accord avec l'évangile (Joh., **18**, 31) pour reconnaître que le pouvoir de juger sur la vie avait cessé dans Israël. *RB.*, 1918, 264. Sur la question de la juridiction des tribunaux dans les villes sujettes, voir MOMMSEN (trad. Girard), *Le Droit public romain*, VI, 2e p., 387 ss, SCHUERER, II[4], 258-263.

2. *Antiq.*, XVIII, 2. *BJ.*, II, 117 : Coponius est envoyé épitropos μέχρι τοῦ κτείνειν λαβὼν παρὰ Καίσαρος ἐξουσίαν SCHUERER, I[4], 407 n. 75.

3. Act., **25**, 11 s. Tout étranger qui franchirait la barrière sacrée du Temple s'exposait à la peine de mort infligée par les Juifs en vertu d'un privilège exceptionnel. Des bornes prévenaient les délinquants du sort qui les attendait. *BJ.*, VI, 125 s., *Rev. Arch.*, XXIII, 214, 290 ss.

4. LAGRANGE, *L'Évangile de J.-C.*, 556. NAUDET, dans *les Mémoires de l'AIBL.*, t. XXVI, 2e partie, 151 ss, prouve contre Le Blanc que les soldats romains étaient exécuteurs des hautes œuvres. L'office de bourreaux revenait surtout aux *speculatores* de la cohorte prétorienne ou procuratorienne, c'est-à-dire aux soldats du gouverneur, pour parler comme Matth., **27**, 27. En règle générale les *speculatores* étaient armés de la lance (cf. Joh., **19**, 34). Un centurion, c'est-à-dire un officier commandant une centurie, subdivision de la cohorte, paraît à la crucifixion de Jésus (Mc., **15**, 39; Lc., **23**, 47) et lorsque saint Paul est sur le point d'être flagellé (Act., **23**, 17; **24**, 23; **27**, 1).

public confié à la surveillance du sénat ou plutôt, suivant une opinion assez répandue, au trésor du Prince, au *fiscus*[1]. D'une façon ou de l'autre, les charges pesaient lourdement sur les sujets, car ces pays devaient entretenir les troupes à leurs frais. En 17, sous Tibère, les provinces de Syrie et de Judée imploraient une diminution du tribut[2].

Établi d'après le cens, le tribut formait l'impôt direct, capitation et impôt foncier. L'annone s'ajoutait à cela, contribution annuelle pour l'entretien des troupes en blé et en bétail; la corvée s'étendait en outre non seulement aux travaux publics mais encore aux transports et aux fournitures militaires. Revenus de l'État exigés en principe de tout le monde, n'étant pas comme le tribut un signe de servitude, les autres impôts étaient compris sous le nom de *publicum* et frappaient les héritages, les affranchissements d'esclaves, les ventes, les professions, l'usage des propriétés communales, l'exploitation des mines, des salines, etc. Tous ces impôts indirects rentraient dans les catégories du *vectigal* dont le *portorium* (douanes, octrois et péages) à la frontière de la province, aux portes des villes, au passage des rivières, était une branche importante. Des sociétés de capitalistes affermaient d'ordinaire ces impôts en vue de réaliser des bénéfices après avoir recouvré le montant de leur fermage. Des fermiers du *publicum* le nom de « publicains » passa aux agents subalternes que la rigueur ou la partialité de leurs exigences rendirent si impopulaires. La plupart, semble-t-il, étaient d'origine juive de même que leurs chefs comme Zachée à Jéricho[3]. L'animosité paraît avoir été moindre envers les receveurs d'impôts à qui il aurait été moins facile de contrevenir à leurs tarifs.

5. Politique religieuse.

Malgré toutes ces charges, les Juifs gardaient en eux la conviction qu'ils n'étaient un peuple asservi qu'en apparence. A leurs yeux le

1. Voir au *Dict. des Antiq.*, art. *Fiscus* et *Aerarium*, Au trésor du Prince appartenaient spécialement, outre le patrimoine, des biens considérables acquis autrement que par l'hérédité, des amendes, l'*aurum coronarium* offert par des cités en des circonstances solennelles successions et legs laissés au prince par des particuliers, des biens laissés en déshérence dans les provinces impériales.

2. Tacite, *Annal.*, II, 47 : *et provinciæ Syria atque Judaea, fessae oneribus, deminutionem tributi orabant.*

3. Gaza, selon Pline, *H. N.*, XII, 63-65 possédait aussi une douane importante qui tirait de l'entrée ou du passage des aromates que convoyaient les Arabes des droits élevés. Sur l'ensemble de la question voir Goldschmid, *Les impôts et droits de douane en Judée sous les Romains* dans *REJ.*, XXXIV, 192-217. Schuerer, *op. cit.*, 473 ss. Le Talmud et même les auteurs profanes témoignent d'un profond mépris pour les publicains et les rangent comme le fait l'évangile parmi les pécheurs publics.

procurateur représentait une autorité de surveillance sous laquelle subsistait toujours un régime qui sous Hérode et Archélaos avait été monarchique et qui maintenant se disait aristocratique avec son sanhédrin présidé par un grand prêtre jouissant en conséquence du titre de président de la nation [1]. Le droit d'avoir une caisse à elle conférait à la communauté juive le caractère d'une personnalité juridique capable d'agir en propriétaire relativement au trésor alimenté par la contribution ordinaire et régulière d'Israël à la façon d'un impôt national. Depuis un siècle au moins les Romains respectaient ce privilège, protégeant même le mode d'envoi à Jérusalem des sommes en or provenant de la Diaspora.

Si la nomination du grand prêtre regardait le procurateur de Judée ou, à l'occasion, le légat de Syrie, ceux-ci devaient cette prérogative à l'héritage du pouvoir hérodien à telles enseignes que de 44 à 66 elle revint aux princes juifs, Hérode de Chalcis et Agrippa II, bien que la Judée fût soustraite à leur autorité. Encore est-il que le choix devait se porter sur les membres de familles déterminées : les Phiabi, les Boéthos, les Ananos, ou les Kamith.

Les sujets étaient tenus de prêter le serment de fidélité à l'empereur tout en supprimant ce qui pouvait choquer leurs croyances religieuses dans la formule. César prenait le Temple et le culte mosaïque sous sa protection; son représentant exerçait un certain contrôle sur le sanctuaire et ses richesses sauf à le céder aux princes hérodiens comme il arriva de 44 à 66. La garde des ornements sacerdotaux du grand prêtre réservée au commandant de l'Antonia devint l'enjeu de sérieuses compétitions entre le peuple et l'autorité romaine jusqu'à ce que l'empereur Claude en 44 fît droit au désir des Juifs. Ceux-ci n'arrivent pas à se dérober entièrement au culte impérial. S'ils ne sacrifient pas à l'empereur divinisé, ils doivent offrir pour lui et le peuple romain deux sacrifices quotidiens. Auguste a mis en vigueur cette institution en faisant lui-même les frais de la fondation et quand la cassette impériale cessera d'y pourvoir, les contribuables auront à subventionner ce rite politique [2]. Vitellius imitera Marcus Agrippa en pourvoyant lui-même à des sacrifices de circonstance à Jérusalem où les vases précieux dédiés par Auguste, Livie et Agrippa témoignaient encore du respect de ces grands pour la religion d'Israël.

1. *Antiq.*, XX, 211... après Hérode et Archélaos ἀριστοκρατία μὲν ἦν ἡ πολιτεία, τὴν δὲ προστασίαν τοῦ ἔθνους οἱ ἀρχιερεῖς ἐπεπίστευντο.

2. PHILON, *Légat. ad Caium* 23 et 40. Tibère ayant probablement refusé de payer comme Auguste, Josèphe *Contre Apion* II, 6 (77) peut dire : *cotidianis diebus ex impensa communi omnium Judaeorum talia celebramus.* Cf. JUSTER, I, 347 et notes.

Le gouvernement impérial poussa la condescendance jusqu'à éviter aux Juifs la vue des images qui ornaient les enseignes militaires et à s'abstenir de toute représentation d'êtres animés sur les monnaies frappées sous les procurateurs. Aussi les bronzes judéens de ce régime ne reproduisent que des emblèmes déjà en usage : couronne de feuillage avec inscription, cornes d'abondance, palmes, boucliers, ou d'autres symboles qui se font jour à cette époque dans la numismatique tels que les épis d'orge, la branche de vigne, les trois lys, le palmier, l'amphore, le cantharos, le *simpulum* ou petite coupe à libation, et le *lituus* ou bâton augural. Les monnaies émises sous Auguste portent simplement le nom de César : Καισαρος avec la date actiaque. Sur les autres se lisent les noms plus ou moins abrégés de Tibère, de Julia (Livia), de Claude et d'Agrippine la jeune, de Britannicus et de Néron avec les dates de chaque règne respectivement [1].

Il est évident que les monnaies de bronze, d'argent ou d'or frappées à l'étranger avec l'effigie de l'empereur ou d'autre souverain circulaient sans obstacle à l'intérieur de la Judée. Même le Juif très pieux qui évitait de regarder le profil de César ou la silhouette d'une déité païenne ne craignait point de glisser la pièce dans son escarcelle.

Si les Juifs n'avaient pas sujet de se plaindre de la tolérance observée par l'autorité suprême, sauf sous Caligula, il n'en allait pas de même avec les fonctionnaires en contact avec cette population dont le formalisme étroit mettait souvent leur patience à rude épreuve. Les causes nombreuses de contamination légale créaient une barrière entre le circoncis et l'infidèle; celui-ci sentait le mépris que couvrait cette exclusion et le rendait bien à ces gens obstinés à faire bande à part et à ne pas savoir gré à Rome d'avoir uni les pays conquis dans un sentiment de solidarité fondée sur l'ordre et la paix. Les froissements entre deux états d'esprit si opposés devaient nécessairement provoquer des troubles que la maladresse et l'hostilité de certains gouverneurs attisaient, faisant le jeu de la coterie des extrémistes qui travaillaient à entraîner toute la nation dans une opposition irréductible vis-à-vis de Rome.

1. MADDEN, *Coins of the Jews*, chap. VII, 170-187. rectifié par HILL, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, *ci* 248-268, pl. XXVIII et s.

II. — Les trois premiers procurateurs et la fin du règne d'Auguste. (6-14 ap. J.-C.)

Appartenant au règne d'Auguste, les trois premiers procurateurs paraissent être demeurés en charge chacun trois années.

Sous l'administration de Coponius (6-8), les Samaritains, encouragés par l'éviction d'Archélaos, commencèrent à manifester une hostilité assoupie sous le règne d'Hérode et de son successeur. Selon la coutume, les prêtres avaient ouvert, la nuit de Pâques, les portes de l'enceinte sacrée du Temple à Jérusalem. Des Samaritains, décidés à mettre le peuple en état d'impureté durant les sept jours de la fête, en profitèrent pour se glisser dans les parvis et à semer partout des ossements humains sans doute arrachés à quelque sépulture de la banlieue. Une lacune du texte de Josèphe nous empêche de savoir quelle fut la sanction prise envers un attentat sacrilège atteignant toute la communauté juive. M. Carcopino a émis à ce propos l'hypothèse fort ingénieuse qui rattache à ce fait le fameux rescrit de César Auguste gravé sur une dalle de marbre venue de Palestine dans la collection Fröhner relatif aux violations de sépulture. Réponse à un rapport vraisemblablement envoyé à Rome par un procurateur de Judée, ce rescrit assimile aux sacrilèges ceux qui bouleversent les tombeaux et en exhument les morts pour les outrager ou les transférer ailleurs. La peine de mort est requise contre les délinquants. En un pays aussi divisé que la Palestine ces méfaits ne devaient pas être rares et l'on estime assez naturel que le coup d'audace des Samaritains compromettant la paix entre la Samarie et la Judée, qui venaient d'être annexées à l'Empire ait décidé Auguste « à mettre le glaive romain au service de la loi et de la paix d'Israël [1] ».

A la suite de l'incident de la fête des Azymes, Coponius augmenta la garde du Temple et revint à Rome, laissant la place à Marcus Ambibulus (9-11) [2]. Sous ce nouveau procurateur, mourut la sœur

1. J. Carcopino, *Encore le rescrit impérial sur les violations de sépulture* dans *Revue historique*, CLXVI (1931), 77-92. En tête de l'article se trouvent les mentions d'articles publiés sur cette inscription envoyée de Nazareth à Paris en 1878 et conservée depuis 1925 au Cabinet des Médailles. Voir la photogr. dans *RB.*, 1930, p. xxiv. Cf. 1931, 544 ss.

2. *Antiq.*, XVIII 29-31 et l'argument du proœmium : ὡς Σαμαρεῖς ὀστᾶ νεκρῶν διαρρίψαντες εἰς τὸ ἱερὸν ὃ λαὸν ἑπτὰ ἡμέρας ἐμίανον. Un épisode narré dans la *Chronique samaritaine* (*REJ.*, XLV, 80) peut être une déformation de la profanation racontée par Josèphe. Il s'agit de deux Samaritains qui susbtituent deux gros rats aux deux pigeons qu'un Juif portait dans un panier fermé à Jérusalem. Grand émoi parmi les prêtres quand ils ouvrent le panier à la vue de l'offrande s'esquivant pour courir dans tous les coins du Temple!

d'Hérode le Grand, Salomé, qui légua par testament à Livie, femme d'Auguste, Jamnia et toute sa toparchie, Phasaélis et Archélaïs avec leurs belles palmeraies dans la vallée du Jourdain [1].

Déjà, en Pérée, à l'est du fleuve, Antipas avait donné à la ville de Betharamphtha le nom de Livias qu'il corrigea en Julias lorsqu'il apprit que le testament d'Auguste affiliait l'impératrice à la lignée des Jules sous le nom de Julia. Quant au nom de Julias conféré par Philippe au bourg de Bethsaïda érigé en ville, il devait remonter à peu près à l'an 3 avant J.-C. car Julia, la fille d'Auguste, en l'honneur de qui la fondation avait eu lieu, fut reléguée, à cause de ses débordements, dans l'île de Pandataria en 2 avant J.-C. et ç'eût été un défi douloureux porté à l'empereur de vouloir glorifier cette fille unique qu'il vouait à l'oubli [2].

Ambibulus eut pour successeur Annius Rufus (12-14) sous la procuratèle de qui mourut Auguste le 19 août de l'an 14 à soixante-quinze ans passés, après un règne de quarante-quatre ans depuis la victoire d'Actium, qui l'avait rendu maître de l'Empire, cinquante-sept ans et demi depuis la mort de César. La Syrie était alors administrée depuis l'an 12 par Coecilius Creticus Silanus successeur de Quirinius. Entre ces deux légats cependant on peut intercaler Plautius Silanus, mais l'activité connue de Coecilius Creticus Silanus appartient au règne de Tibère.

III. — La Palestine sous Tibère (14-37).

Tibère était âgé de cinquante-six ans lorsqu'il prit la succession d'Auguste en vertu de l'adoption dont il avait été l'objet en l'an 4 de notre ère et par suite de la mort des héritiers de l'empereur défunt. Livie, sa mère, après avoir donné Tibère et Drusus à Tibérius Nero, questeur de Jules César, était devenue femme d'Auguste. L'avènement de son fils Tibère couronna la persévérance de ses machinations ambitieuses. Sans nous attarder à retracer ici la physionomie morale du nouveau César, nous devons rappeler ici avec Tacite qu'il avait égard, en conférant les charges, au mérite personnel comme au lustre de l'origine et que l'absence de défauts guidait son choix plus que les qualités trop brillantes [3]. Il veillait à ne point troubler les provinces

1. *Antiq.*, XVIII, 31. *BJ.*, II, 167.

2. *GP.*, 158, 273, 279 *RB.*, 1931, 217 ss. Doivent se placer encore sous Auguste et en l'honneur d'Auguste les fondations d'*Autocratoris* à Sepphoris et de *Césarée* de Philippe à Panéas. *Antiq.*, XVIII, 27 s. *GP.*, II, 305, 297 s.

3. Schuerer, I[4], 327 s. Lagrange, *Le Judaïsme*, 232.

par de nouvelles impositions et à rendre supportables les anciennes en réprimant l'avarice et la cruauté des magistrats, usant le moins possible de la révocation. Il avait pour principe de maintenir longtemps en place les fonctionnaires civils ou militaires pour des motifs que les historiens s'évertuent à deviner [1]. D'après l'apologue des mouches qui sucent le renard blessé, « plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns », car il y a moins d'avidité dans un gouvernement à longue échéance que dans une administration éphémère pressée de s'enrichir. La Judée fournit une application évidente du principe qui vient d'être énoncé : dans ses vingt-deux ans de principat, Tibère n'envoya au total aux Juifs que deux hommes pour les gouverner, Valérius Gratus et Ponce Pilate [2].

1. Le procurateur Valérius Gratus (15-26).

La procuratèle de Valérius Gratus ne se distingue dans l'histoire que par de fréquents changements de grands prêtres. Dès l'an 15 il destitue Ananos, fils de Seth, et lui donne pour successeur Ismaël, ben-Phiabi, qui, peu après, est remplacé par Éléazar, fils d'Ananos. Simon, ben-Qamḥit, nommé en 17, laisse en 18 la charge à Joseph surnommé Caïphe qui se maintiendra jusqu'en 36 [3]. Gratus gouvernait la Judée depuis peu lorsque Tibère envoya son neveu Germanicus en Orient avec une autorité supérieure à celle de tous les gouverneurs de provinces en vue de régler diverses questions en Arménie avec les Parthes, en Commagène et en Cappadoce qu'il réduisit en provinces. L'arsacide Artaban III obtint le renouvellement de l'alliance avec Rome et l'éloignement de son compétiteur Vononès, impopulaire chez les siens pour ses mœurs trop romaines, et qui, relégué en Cilicie, mourut l'année suivante. Germanicus donna la couronne d'Arménie à Zénon dit Artaxias, fils de Polémon, roi du Pont. En dépit de l'étendue de ses pouvoirs le légat extraordinaire trouva de la contradiction chez le gouverneur de Syrie, Calpurnius Pison (17-19) qui profita de son absence pour bouleverser toutes les décisions prises. Au retour d'un voyage en Égypte où il avait admiré les merveilles de la vallée du Nil, le prince protesta vivement contre ce désordre, mais il ne tarda pas à succomber le 10 octobre 19 près d'Antioche sur l'Oronte, miné, dit-on, par un poison lent servi sur l'ordre de son

1. Tacite, *Ann.*, I, 80; IV 6.
2. *Antiq.*, XVIII, 172-177. C'est le thème d'une fable attribuée à Ésope par Aristote et Plutarque et imitée par La Fontaine (Fables, XII, 13) : le Renard, les Mouches et le Hérisson.
3. *Antiq.*, XVIII, 34 s.

adversaire. Quelle qu'en soit la cause, ce deuil affecta beaucoup le peuple romain [1].

2. Fondation de Tibériade.

Cependant, Antipas, dans sa tétrarchie, fondait une nouvelle capitale sous un vocable qui perpétuât en Palestine le nom de Tibère avec qui l'Hérodien était uni par une très grande amitié [2]. Tibériade fut créée à la façon d'une *polis* hellénistique sur les bords du lac de Gennésareth, près des sources thermales d'Ammathus. La présence de sépultures sur l'emplacement choisi éloigna quelque temps les Juifs pieux, mais une foule de Galiléens de tous les rangs de la société furent installés en ce lieu, parfois non sans contrainte. La proximité des eaux chaudes fit lever l'interdit et le bourg thermal d'Ammathus devint comme un simple faubourg de la nouvelle cité qui s'arrogea la prérogative de ville d'eau. Elle possédait en outre un rempart qui touchait à l'acropole ou château d'Antipas (Qa.r Bint Malik), un stade, un forum, plusieurs synagogues. Un sénat de 600 membres présidé par un archonte, un comité de dix notables, des hyparques et un agronome formaient la machine administrative. Les monnaies d'Antipas portent au droit une palme entourée de l'inscription « d'Hérode Tétrarque » et, au revers, *Tiberias* au milieu d'une couronne de feuillage sauf à la fin de la tétrarchie où le nom de l'atelier est remplacé par « à Gaius César Germanicus [3] ».

Philippe qui gouvernait des populations où l'élément syro-grec était prédominant, se montrait moins scrupuleux au sujet des images. Fondateur de Césarée aux sources du Jourdain et de Julias sur la rive nord du lac de Gennésareth, il fit frapper des monnaies qui représentent au droit l'effigie d'Auguste ou de Tibère et, au revers, un temple tétrastyle avec fronton triangulaire et l'inscription « de Philippe Tétrarque ». Le dessin reproduit sans doute le temple dédié à Auguste par Hérode Ier à Panéas [4]. De nombreux exemplaires existent encore des monnaies frappées sous la procuratèle de Valérius Gratus

1. Voir le dépouillement des sources dans TILLEMONT, *op. cit.*, p. 66-71, et DURUY, *Hist. des Romains*, III, 434 ss., chap. ayant été d'abord publié comme thèse. *PW.*, III, 1380 s.

2. Il n'est pas nécessaire de renvoyer cette fondation en 26 à cause de l'ordre des événements observé par *Antiq.*, XVIII, 35 s. Comme on y renvoie au § 54 la légation de Germanicus, il y a lieu de croire que les faits se présentent parallèlement et non en ordre successif. Otto, *op. cit.*, col. 175, ne voit aucune difficulté à faire remonter en l'an 17 après J.-C. la fondation de Tibériade.

3. *GP.*, II, 483. MADDEN, *Coins of the Jews*, 118-122. HILL, *Catal.*, 229 s.

4. *GP.*, II, 297, 279. MADDEN, *op. cit.*, 123-127. HILL, *Catal.*, 228. SCHUERER I, 430, n. 10.

avec l'inscription : Julia ou Tibère César [1]. On place en l'an 19 de notre ère l'interdiction des cultes égyptiens et israélites en Italie et l'expulsion de Rome de tout ce qui était juif. Quatre mille d'entre les affranchis fixés à Rome furent envoyés en Sardaigne contre les brigands.

3. Gouvernement de Ponce Pilate (27-37).

A Valérius Gratus succéda en 27, l'année même où Tibère se retira dans l'île de Caprée, le procurateur Pontius Pilatus, d'ordre équestre et dont on ne sait rien touchant ses origines. Les Judéens trouvèrent en lui un gouverneur énergique, nullement disposé à céder par complaisance une parcelle de ses droits. Il leur fit sentir que de la condition d'alliés ils en étaient venus à celle de provinciaux sujets. On ne le voit pas trafiquer du pontificat comme son prédécesseur; il conserve tout le temps de sa procuratèle Caïphe qu'il a trouvé en charge, fidèle au principe de stabilité de Tibère. Devant l'impossibilité de gagner ce nouveau maître qui s'avère irréductible s'organisent une opposition obstinée et la diffamation. Le procédé n'est pas nouveau et Philon paraît y avoir réussi. Jusqu'à ces derniers temps, où la critique a réagi, les injures du philosophe alexandrin ont servi de trame au jugement porté sur Ponce Pilate [2]. Le fait d'avoir été maintenu dix ans en charge par Tibère en dépit de toutes les criailleries et des dénonciations organisées, prouve l'estime que l'on avait en haut lieu de son administration en dépit des violences de son caractère. Mieux que toute spéculation favorable ou non, l'exposé des incidents qui ponctuèrent le décennat de Pilate seront aptes à donner le profil moral du personnage [3].

L'affaire des enseignes révéla à Pilate jusqu'à quel point il aurait à compter avec les susceptibilités juives. En vrai romain il concevait les enseignes comme le centre vital et religieux de chaque corps de troupe et par conséquent inséparable de celui-ci. Il arriva que parmi les unités envoyées par Pilate à Jérusalem pour prendre leurs quartiers d'hiver, il s'en trouvait dont les enseignes comprenaient l'effigie de l'empereur. Que la vue d'une figure en métal pouvait provoquer dans la ville sainte un scandale retentissant, le nouveau procurateur

1. MADDEN, *op. cit.*, 177 ss. HILL, *Catal.*, 253 ss.

2. Outre la violence et l'opiniâtreté du caractère, Philon reproche à Pilate son insolence, ses rapines, les mauvais traitements dont il usait, les pièges qu'il dressait aux innocents, sa cruauté insupportable et sans borne. Tous les jours, dit-on, il faisait mourir des personnes sans aucune forme de justice. PHILON, *Leg. ad Gaium* § 38. Mang. II, 590. TILLEMONT, *op. cit.*, 421 s. SCHUERER, I, 488 s.

3. DOBSCHÜTZ, *Realenc. f. prot. Theol und Kirche*, s. v. *Pilatus*.

paraît en avoir été averti car il s'arrêta à une solution qui concilierait, pensait-il, l'honneur du souverain avec les exigences des sujets : il laissa entrer en ville les enseignes incriminées, mais de nuit et voilées! L'expédient vite éventé, le peuple cria à la persécution [1]. Une foule de dévots s'en furent à Césarée demander à Pilate le retrait des enseignes. Sur le refus du procurateur, ils se prosternèrent autour de sa résidence et ne se relevèrent qu'au bout de cinq jours quand ils s'entendirent convoqués au stade. Là, environnés de soldats l'épée nue en main, ils furent sommés d'admettre le maintien des enseignes de César à Jérusalem. Pour toute réponse, les Juifs tendirent le cou. Étonné d'une telle résolution, Pilate ordonna de rapporter les enseignes à Césarée [2].

Quelque temps après, il pensa réussir plus facilement avec des ex-voto dépourvus d'images. Il fit placer dans le palais d'Hérode qui était à Jérusalem « la maison des procurateurs » des boucliers dorés portant le nom du dédicant (P. Pilatus), et le nom de Tibère en l'honneur de qui était faite l'offrande sans la moindre représentation d'êtres animés. Loin de désarmer, l'opposition prit de l'ampleur. Comme une grande fête réunissait dans la ville toute l'aristocratie juive, on dépêcha au procurateur une délégation comprenant les magistrats de la nation, les quatre fils du roi Hérode [3], et ses descendants, pour obtenir le retrait d'emblèmes qui portaient atteinte aux convictions religieuses de la race. Pilate ne se rendit pas, Antipas, Philippe et quelques autres ne lui paraissant pas des garants très sérieux d'orthodoxie. Ignorait-il que les belles synagogues d'Alexandrie étalaient des boucliers votifs dédiés aux empereurs, des couronnes d'or, des stèles, des inscriptions honorifiques publiant la fidélité des Juifs Alexandrins? Néanmoins la cabale mit tout en œuvre pour avoir raison du fonctionnaire opiniâtre. On écrivit à Tibère une lettre aussi pressante que respectueuse (car il s'agissait de lui dénier un honneur) et l'ordre vint d'enlever les boucliers votifs de Jérusalem et de les

1. *Antiq.*, XVIII, 55. Josèphe ne craint pas de dire que Pilate agit de la sorte pour abolir les lois des Juifs. Origène, *in Matt.*, 22, 15, déplaçant un épisode du règne de Caligula, prétend même que Pilate avait voulu consacrer dans le Temple une statue de l'empereur. KRAELING dans un article de *Harvard Theological Review*, 1942, 263 ss. : *The episode of the roman standards at Jerusalem*, a essayé de donner à cet incident des conséquences considérables. Il est vraisemblable que la cohorte honorée de l'effigie de l'empereur fût la I[a] Augusta Sebastenorum. Mais pour le reste on demeure dans le domaine de l'hypothèse.

2. *Antiq.*, XVIII, 55-59. *BJ.*, II, 169-174. Voir l'art. *Signa* dans le *Dict. des Antiq.* et les fig. 6427, 6432.

3. A savoir Antipas, Philippe, Julius Herodes fils de Mariamme II, et un Hérode, fils de la juive Cléopâtre de Jérusalem.

suspendre au temple d'Auguste à Césarée [1]. La faveur dont jouissait Antipas et le dédain de Tibère pour les honneurs desservaient sans doute le procurateur, mais rien n'arrivait à lui ravir la confiance de son maître.

Investis de la même autorité que les légats impériaux ou les proconsuls, les procurateurs pouvaient intervenir en tout ce qui touchait à la sécurité ou au bien-être de leur province. Les inscriptions nous les montrent créant des routes militaires ou commerciales, fortifiant les localités mal défendues, délimitant des territoires contestés, faisant bâtir des aqueducs. Ce qui était pour les autres procurateurs matière à louange devenait motif d'exécration dès qu'il s'agissait de Pilate tellement l'opinion publique avait été pervertie à son sujet. Ce n'est pas sans une certaine stupéfaction qu'on lit cette information de Josèphe : « Pilate amena de l'eau à Jérusalem aux frais du trésor sacré, en captant la source du cours d'eau à deux cents stades de là. Les Juifs furent très mécontents des mesures prises au sujet de l'eau. Des milliers de gens se réunirent et lui crièrent de cesser de telles entreprises; certains allèrent même jusqu'à l'injurier violemment, comme c'est la coutume de la foule [2]. » Pour calmer une aussi ridicule sédition le gouverneur dut faire appel à sa police secrète armée de massues, et cette fois il n'y eut pas de recours à Tibère. Au demeurant, c'est Pilate qui le premier paraît comme organisateur de l'adduction lointaine des eaux à Jérusalem. D'après la longueur de l'aqueduc exécuté par lui, égale à 37 kilomètres, il est naturel de penser ici au canal sinueux qui part du bassin collecteur d'el-'Arroub [3].

En ce temps-là les idées messianiques entretenaient divers courants insurrectionnels parmi le peuple. Les sectateurs de Judas le Galiléen, ces zélotes que l'on appelait couramment Galiléens, se distinguaient par leur caractère remuant qui provoquait l'intervention de la police romaine. Tout un parti fut massacré par Pilate pendant un sacrifice tumultueux [4]. C'est un caractère politique que les Sanhédrites veulent donner à l'affaire de Jésus quand ils le livrent à Pilate avec des traits bien faits pour surexciter l'irascible procurateur : « Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation, empêchant

1. *Leg. ad Gaium*, § 133. Pour l'ensemble § § 299-305. Josèphe a passé sous silence cette histoire assez louche et l'on est en droit de suspecter la bonne foi de Philon dans l'exposé si partial qu'il en fait. Comment tant de fiel peut-il entrer dans l'âme d'un philosophe?

2. *Antiq.*, XVIII, 60. trad. sous la direction de Th. Reinach. 60-62. *BJ.*, II, 175-177.

3. *GP.*, I, 451 s.

4. Luc, **13**, 1. Le fait est rapporté avec celui des 18 hommes écrasés par la chute de la tour de Siloé. Noter à ce propos la sédition de Barabbas (Mc., **15**, 7; Lc **23**, 19).

de payer le tribut à César et se donnant pour Messie, c'est-à-dire pour roi [1]. » Le gouverneur est néanmoins si peu convaincu de la culpabilité du prévenu que les Sanhédrites se voient obligés d'engager avec lui un débat serré pour l'amener à prononcer la sentence de mort. Pilate n'a qu'à enregistrer leur décision. « Nous avons une loi — cette loi que les Romains faisaient profession de ménager — et d'après la Loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » Qu'il prenne bien garde de laisser aller Jésus! « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi se déclare contre César. » Pour cette fois sans doute Pilate craint de ne pas traverser indemne le péril de la délation. Il cède tout en essayant par un geste de dégager sa responsabilité. Mais cela suffisait pour que, officiellement, son nom demeurât désormais lié à la mention de la mort de Jésus. Déjà depuis Tacite : *Christus Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus erat* [2].

Pilate eut aussi à calmer quelque agitation religieuse chez les Samaritains à qui un imposteur promettait de montrer des vases sacrés enfouis par Moïse sur le Garizim. Parties du village de Tirathana, les foules se mirent à gravir la sainte montagne, mais les cavaliers et les fantassins du procurateur arrêtèrent leur ascension. Ceux qui ne réussirent pas à fuir, succombèrent sous les coups ou furent emmenés en captivité [3]. Le conseil des Samaritains ayant porté plainte à Vitellius, gouverneur de Syrie, celui-ci ordonna à Pilate de rentrer à Rome pour se justifier des accusations portées contre lui. Mais avant qu'il eût atteint la capitale, Tibère avait cessé de vivre (16 mars 37).

4. La politique d'Hérode Antipas. — Conflit avec Arétas.

L'année 26 fut une année critique pour Antipas qui jusque-là avait montré de sérieuses qualités politiques. Par ses fondations, il avait affermi son autorité en Galilée et en Pérée. Le mariage qu'il avait contracté de bonne heure avec la fille d'Arétas, roi de Nabatène, lui assurait une grande sécurité sur sa frontière orientale. Mais son union illégitime avec Hérodiade lui fit perdre avec cet avantage

1. Luc, **23**, 2.

2. *Annal.* XV. 44. Le tribunal d'où la sentence fut pour ainsi dire légalisée au milieu du tumulte fut placé sur le perron de l'entrée principale du palais au-dessus d'une place pavée de dalles composant un parquet ou *lithostrotos*. Ce genre de pavement se retrouvait également dans les parties découvertes des parvis du Temple. Cf. *BJ.*, V, 192; VI, 85.

3. *Antiq.*, XVIII, 85-87. *GP.*, II, 484.

4. *Antiq.*, XVIII, 88-89. Pilate n'a dû quitter la Palestine qu'au début de 37. Ses dix ans de procuratèle ont donc commencé en 27.

la considération de ses sujets, le pouvoir et la liberté. Rattachée aux Asmonéens par son père Aristobule, fils d'Hérode Ier et de Mariammé, Hérodiade supportait mal de partager l'existence d'un simple particulier tel que Julius Hérodès, un de ses oncles dépourvu de toute ambition. Elle partagea la passion d'Antipas mais à condition qu'elle serait l'épouse du tétrarque. Dès qu'elle eut vent de ce mariage, la princesse nabatéenne demanda à se retirer à Machéronte, sur les confins des états d'Arétas et d'Hérode le Tétrarque. De là, grâce à la connivence d'un chef tributaire de son père, elle s'enfuit vers Pétra, où de nouveau on se considéra comme ennemi des Hérodiens [1].

Il est vraisemblable que le mariage du tétrarque avec Hérodiade, célébré dès le retour de Rome, ait coïncidé avec les débuts du ministère de Jean-Baptiste indiqués en 27 par saint Luc. Josèphe témoigne de la popularité sérieuse de ce ministère et du baptême qui l'accompagnait. A la vue des gens qui se pressaient autour de lui pour suivre ses conseils, Hérode conçut le projet de s'emparer de sa personne avant qu'il ne provoquât quelque gros mouvement parmi les foules. Mais le Précurseur veillait à ne pas se laisser appréhender, demeurant autant que possible hors de la tétrarchie. Vers la fin de sa carrière, on le trouve baptisant en plein pays samaritain, sur le territoire du procurateur, non loin de Salîm [2]. Il finit par tomber au pouvoir d'Hérode, lorsque dédaignant toute précaution, il allait dire à la face du prince : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Enfermé dans un cachot de la forteresse de Machéronte, le Baptiste livré à la fureur d'Hérodiade eut la tête tranchée à l'occasion d'une fête donnée le jour anniversaire de la naissance du tétrarque [3].

Vitellius, légat de Syrie de 35 à 39, paraît avoir reçu le droit de contrôle sur les provinces d'Orient à l'instar de Gaius César et de Germanicus [4]. Son voyage en Judée, au temps de la Pâque de l'an

1. *Antiq.*, XVIII, 109-112. Il s'agit non de l'appartenance de Machéronte mais de la sujétion d'un Nabatéen.

Au § 136, l'historien dit à propos d'Hérodiade (sœur d'Hérode de Chalcis et d'Agrippa I) : « Quant à Hérodiade leur sœur, elle épousa Hérode, qu'Hérode le Grand avait eu de Mariammé (II), la fille du grand pontife Simon; et ils eurent pour fille Salomé, après la naissance de laquelle Hérodiade, au mépris des lois nationales, épousa, après s'être séparée de son mari encore vivant, Hérode, frère consanguin de son premier mari qui possédait la tétrarchie de Galilée. Sa fille Salomé épousa Philippe, fils d'Hérode, tétrarque de Trachonitide... » Ce n'est donc pas au tétrarque Philippe qu'Antipas enleva sa femme.

2. A la grande source de 'Aïn Fâr a entre les villages d''Enoun et de Salîm. *GP.*, I, 142. Les sources médiocres qui se font jour dans la jungle au sud de Beisân et préconisées par la tradition des moines byzantins ne supportent pas décidément l'identification des sources de Joh. 3, 22 s.

3. *Antiq.*, XVIII, 116-119. Mc., 6, 14-29. *Croisière autour de la mer Morte*, 30 ss.

4. Tacite, *Annal.*, VI, 32 : *et cunctis quæ apud Orientem parabantur L. Vitellium præfecit*

36, fut très apaisant. Il remit aux habitants les impôts sur la vente des récoltes et accorda que le vêtement du grand prêtre fût placé dans le Temple et gardé par les prêtres. Ayant dépouillé du sacerdoce Joseph dit Caïphe, il lui substitua Jonathan, autre fils du grand pontife Ananos [1]. C'est vers la fin de cette année-là qu'il fit partir Pilate pour Rome.

Sur l'Euphrate, Artaban, roi des Parthes, ne cessait de contrecarrer la politique romaine. Au moment, où il paraissait abattu, il se redressait avec une force nouvelle et une fierté insolente. A la fin, on convint qu'un accord réciproque était le meilleur parti à prendre. Artaban et Vitellius se rencontrèrent sur un pont jeté sur l'Euphrate et signèrent un traité. Après cela, Hérode le tétrarque leur offrit un festin dans une tente luxueuse dressée au milieu du pont. Parmi les otages livrés par les Parthes figuraient le fils du roi et un géant nommé Éléazar. Hérode se hâta d'adresser à Tibère un compte rendu détaillé de ces heureuses négociations de façon à devancer le rapport de Vitellius. Celui-ci, froissé de cette ingérence de la mouche du coche, en conçut un ressentiment qu'il sut dissimuler jusqu'à la fin de sa légation [2].

Le tétrarque Philippe étant mort en l'an 33-34, après trente-sept années d'un règne pacifique et ami de la justice, son corps reçut la sépulture dans le monument élevé par ses soins à Bethsaïda-Julias. Comme il ne laissait pas d'enfants, Tibère hérita de ses possessions et les annexa à la province de Syrie tout en affectant à la tétrarchie les impôts qu'on y levait. Tandis que les événements parthes absorbaient l'attention de Vitellius et d'Hérode le tétrarque, Arétas crut le moment venu d'inquiéter le gendre assez grossier pour lui renvoyer sa fille sans autre motif que sa passion pour Hérodiade. Dans la Batanée et la Trachonitide, le Nabatéen veillait sur des intérêts que les répartitions politiques n'arrivaient pas à abolir. Arétas éleva des contestations au sujet des frontières du territoire de Gamala. Il paraît bien qu'Hérode se chargeait de la surveillance du pays qui avait appartenu à son frère, mais les soldats qu'il y avait pris à son compte firent cause commune avec les Arabes, suivant une habitude contractée sous le grand Hérode. De part et d'autre on laissa aux généraux le soin de vider la querelle. L'armée d'Antipas essuya une sanglante défaite dans laquelle le peuple vit le doigt de Dieu vengeant la mort

S'il avait des tares dans sa vie privée, il n'avait pas son pareil pour le gouvernement des provinces. *Ceterum regendis provinciis prisca virtute egit.*

1. *Encycl. Judaica*, t. IX, 285, 354.

2. *Antiq.*, XVIII, 96-105. Débevoise, *Political history of Parthia*, p. 158 ss.

de son serviteur Jean-Baptiste. Hérode fit part de son infortune à Tibère qui, irrité de l'agression du roi de Pétra, écrivit à Vitellius de lui faire la guerre et de le lui envoyer mort ou vif.

Deux légions avec leurs éléments de troupes légères et de cavalerie arrivèrent bientôt à Ptolémaïs. Là, Vitellius rencontra des Juifs venus le supplier de ne pas traverser la Judée avec les enseignes découvertes. Obtempérant à leur désir, le légat donna l'ordre à son armée de passer à travers la Galilée inférieure pour atteindre la Transjordanie et éviter ainsi le sacrosaint domaine du Judaïsme. Quant à lui, il monta à Jérusalem pour assister à la Pâque de l'an 37, en compagnie d'Hérode et de ses amis. Il investit de la souveraine sacrificature Théophile, un autre fils d'Ananos. Mais au bout de quatre jours, il reçut une lettre qui lui apprenait la mort de Tibère. Le premier soin du légat fut de recevoir le serment de fidélité du peuple au nouveau souverain Gaius Julius César Germanicus, surnommé Caligula. Il rappela ses troupes dans leurs casernements, bien aise de n'avoir plus le pouvoir de se battre pour Antipas dont le prestige s'effondrait avec la vie de son ami Tibère [1].

IV. — Hérode Agrippa Ier avant 41.

1. Les débuts sous Tibère.

Le changement de règne était en général contraire à l'égalité de la fortune. Tel qui avait goûté la faveur sous Tibère fut disgracié sous Gaius, tel qui avait traîné une jeunesse misérable au temps de Tibère reçut de son successeur la dignité royale. Ce dernier cas fut le sort d'Agrippa Ier né d'Aristobule, fils d'Hérode le Grand, et de Bérénice, fille de Salomé, sœur du même Hérode. Il devait cependant tirer grand avantage des circonstances de son éducation, son grand-père l'ayant fait élever à Rome auprès de Drusus, fils de Tibère, de Germanicus et de Claude, le futur empereur, et dans l'intimité de leur mère Antonia. Drusus mort en 23, Tibère ne put supporter la vue de ses compagnons; Agrippa, déjà accablé de dettes conséquence de son amour du luxe et de ses prodigalités, dut rentrer en Palestine. Échanger la grande vie patricienne de Rome contre la solitude d'une bicoque d'Idumée fit chavirer son âme au point qu'il voulut se laisser mourir de faim [2]. Mais sa femme Kypros, qui avait comme lui du sang asmonéen dans les veines, eut du courage pour deux. Elle écrivit à Héro-

1. *Antiq.*, XVIII, 106-115, 119; 96-105; 120-125.
2. *Antiq.*, XVIII, 147. Malatha = Moleatha non loin de Bersabée. *GP.*, II, 180.

diade qui était la propre sœur d'Agrippa et vivait déjà avec Antipas. Celui-ci ouvrit au couple malheureux les portes de Tibériade et gratifia son neveu et beau-frère des fonctions d'agronome ou inspecteur des marchés de cette ville avec des appointements limités.

L'accord ne devait pas durer, Agrippa n'étant pas d'humeur à souffrir une situation humiliante. La brouille éclata à Tyr, dans un banquet où le neveu jugeant insupportables les remontrances de l'oncle tétrarque le quitta pour se rendre auprès de L. Pomponius Flaccus, personnage consulaire avec qui il avait été très lié auparavant à Rome et qui gouvernait alors la Syrie (32-35). Le légat toutefois dut bientôt lui retirer sa confiance. Les Damascènes étaient en procès avec les Sidoniens pour une question de frontière. Agrippa prit fait et cause en faveur des premiers devant le gouverneur. Flaccus sut par le canal d'Aristobule, jeune frère d'Agrippa, que Damas avait promis pour le plaidoyer une grosse somme d'argent. Il exclut Agrippa de son amitié.

Résolu de retourner à Rome pour tenter la fortune, nous suivons le prince aventurier à Ptolémaïs où un affranchi de sa mère, nommé Primus, lui procura quelque argent, puis à Anthédon où il eut peine à échapper à Herennius Capito, procurateur de Jamnia qui voulait le faire arrêter comme débiteur de l'empereur. A Alexandrie, le crédit de sa femme lui permit d'emprunter au directeur général des douanes et péages deux cent mille drachmes dont un quart versé à Alexandrie et les trois autres payables à Pouzzoles. Les embarras d'argent ne cessent de le poursuivre au grand mécontentement de Tibère, mais il y fait face en recevant d'un Samaritain affranchi de César un prêt d'un million de drachmes.

Tibère refuse d'écouter les accusations d'Agrippa contre Antipas et lui conseille de prendre soin de son petit-fils nommé également Tibère. Mais Agrippa aime mieux s'attacher à Gaius, fils de Germanicus et petit-fils d'Antoine, vers qui se portent tous les espoirs. Lui-même déclare un jour à Gaius, avec qui il se trouve en voiture, qu'il souhaite vivement la disparition du vieux Tibère pour qu'il laisse le pouvoir à Gaius qui en est digne de tous points. Alors sévissait partout le fléau de la délation. L'affranchi d'Agrippa qui lui sert de phaéton se croit obligé de rapporter à l'empereur la réflexion imprudente. Aucune protection ne garantit le coupable. Chargé de chaînes sur son vêtement de pourpre, Agrippa est gardé six mois dans le camp prétorien auprès de Rome.

2. Caligula confère la royauté à Agrippa.

Dès que la mort de Tibère fut officiellement attestée, Gaius manda au préfet de Rome de transférer Agrippa du camp où il était dans la maison où il logeait avant son arrestation. Peu de jours après, il l'envoya quérir, lui mit le diadème sur la tête et le déclara roi de la tétrarchie qu'avait eue Philippe son oncle. Il y ajouta celle de Lysanias et au lieu de la chaîne de fer, il lui en donna une d'or. Le sénat le revêtit enfin des ornements de la préture. Marullus fut alors envoyé comme procurateur en Judée[1]. On était au printemps de l'an 37.

Après être demeuré une bonne année à la cour de Gaius et alors que ce prince commençait à se livrer à toutes les cruautés, à toutes les extravagances, à toutes les folies qu'évoque le seul nom de Caligula, Agrippa demanda permission d'aller en Palestine pour donner ordre aux affaires de son royaume. Son passage à Alexandrie au milieu de ses gardes couverts d'armures argentées et dorées excita l'envie et la haine des païens de la ville et devint le signal de désordre et de massacres que le préfet d'Égypte, Avilius Flaccus, encouragea ouvertement. La sédition continua après le départ d'Agrippa, installant des statues de l'empereur dans les synagogues ou ruinant les autres lieux de prières[2]. Le roi juif, loin de rester indifférent à l'outrage fait à ceux de sa race, s'employa à déchaîner le châtiment impérial contre Flaccus qui se vit confisquer ses belles collections d'amateur et bannir à Andros avant d'être exécuté en 39.

La surprenante fortune d'Agrippa, tiré de prison pour être mis sur un trône eut pour répercussion la chute d'Hérode le tétrarque. Piquée au vif dans sa jalousie, Hérodiade n'eut de cesse qu'elle n'ait décidé son mari à partir avec elle pour obtenir de l'empereur le titre de roi. Mais ils comptaient sans Agrippa et son crédit, et puis le jeu était usé. Les deux quémandeurs arrivaient à peine à Baïes où se trouvait Caligula quand survient un affranchi d'Agrippa, Fortunat, porteur de présents et de lettres où Antipas était accusé d'avoir eu des intelligences avec Séjan contre Tibère, d'en avoir encore avec Artaban, roi des Parthes, contre l'Empire, et le neveu donnait pour preuve de cela qu'on trouverait dans les arsenaux de la tétrarchie de quoi armer 70.000 hommes. L'aveu de ces armements compromit définitivement Antipas que la sentence impériale dépouilla de toutes ses immenses richesses et de sa tétrarchie. Il fut relégué à Saint-Bertrand

1. *Antiq.*, XVIII, 143-169; 179-237. TILLEMONT, *op. cit.*, 426-430; 433 s.
2. PHILON, *In Flaccum*, analysé par TILLEMONT, 434-441.

de Comminges *(Lugdunum Convenarum)* vers les frontières de l'Espagne [1]. Hérodiade aurait pu se soustraire à cette condamnation en sa qualité de sœur d'Agrippa, mais refusant toute grâce elle voulut partager le dénuement et l'exil de son époux [2]. Cependant le petit royaume d'Agrippa s'arrondissait de l'annexion de la tétrarchie de l'exilé que lui concédait Gaius avec toute sa fortune (39 ap. J.-C.) [3].

3. Caligula prétend mettre sa statue au Temple de Jérusalem.

La bonne harmonie entre Gaius et Agrippa allait traverser une crise redoutable qui menaça le peuple juif des pires calamités. Pour flatter la manie de l'empereur qui prétendait partager la nature divine, villes et états se mirent à l'envi à lui élever des statues, des autels et des temples. A l'instigation de Capito, l'intendant impérial à Jamnia, des gentils domiciliés dans cette ville s'avisèrent de dresser à Gaius un méchant autel de briques. Les Juifs du pays se hâtèrent de l'abattre. Capito en écrivit aussitôt à l'empereur qui, prenant conseil de son chambellan, l'Égyptien Hélicon, et de son acteur favori, Apella d'Ascalon, décida qu'on installerait dans le Temple même de Jérusalem une statue colossale revêtue d'or représentant l'illustre Gaius, le nouveau Jupiter, et non seulement le suppôt de la dignité et de l'autorité césariennes.

Comme une résistance générale était à prévoir, P. Pétronius, le successeur de Vitellius dans le gouvernement de la Syrie, reçut l'ordre d'amener en Palestine la moitié des troupes qui gardaient l'Euphrate. Pendant l'hivernage de 39-40, le légat gagna du temps en faisant exécuter à Sidon une statue telle que la voulait Gaius. Le but de ce travail et la présence de deux légions et de contingents alliés à Ptolémaïs en Phénicie ne furent bientôt plus un secret pour les populations affolées, surtout lorsque les Pontifes et les notables de Jérusalem eurent été avisés de la volonté de l'empereur. On devine les douloureuses entrevues entre ce peuple qui tendait sa gorge aux soldats pour ne pas assister à la profanation du Temple et Pétronius, esprit modéré, qui connaissait à quoi il s'exposait lui-même en n'obéissant pas aux lubies d'un Caligula : Après une délibération tenue à Tibériade entre Pétronius et son conseil d'une part et Aristobule, frère d'Agrippa, assisté d'autres princes de la maison royale d'autre part

1. *BJ.*, II, 183 : mss. εἰς Σπανιαν. Heg., II, 5 : *fugitans in Hispaniam. Antiq.*, XVIII, 252 : Λουγδοῦνον πόλιν τῆς Γαλλίας, correction? Cf. Otto, *op. cit.*, 188, d'après Hirschfeld, *S.-Ber. Akad. Berl.*, 1895, 399, 1.

2. *BJ.*, II, 181-183. *Antiq.*, XVIII, 240-255.

3. *BJ.*, II, 183. *Antiq.*, XVIII, 252.

on convint que Pétronius écrirait lui-même à l'empereur exposant les prétextes de son retard à lui obéir.

Au reçu de la missive de Pétronius, Caligula dissimula sa fureur et fit répondre qu'on apportât plus de diligence à l'exécution de ses ordres. La statue devait être consacrée sans retard. Sur ces entrefaites, Agrippa, qui avait quitté l'Orient avant l'éclosion du conflit, s'étant présenté à la cour, apprit de Gaius lui-même la ruine qui menaçait les Juifs obstinés à refuser l'entrée de leur Temple à la statue de Gaius-Jupiter. Revenu de la surprise qui l'avait littéralement assommé, le roi rédigea un mémoire qui doit beaucoup à Philon alors à la tête d'une délégation venue à Rome pour discuter contre Apion sur la responsabilité de la sédition de l'an 38 dont l'apaisement se faisait encore désirer. A la suite d'un banquet, Gaius déclara, en considération de son amitié pour Agrippa, que si la statue n'était pas encore placée dans le Temple de Jérusalem, il n'y avait pas à s'en mettre davantage en peine. Au fond, le tyran ne lâchait pas son idée : on exécuta à Rome une statue de cuivre doré qu'il devait porter l'année suivante en Judée et Pétronius reçut l'ordre de se tuer pour indiscipline. Mais en débarrassant le monde de ce mauvais chef, l'épée du tribun Cassius Cherea sauva Pétronius et les Juifs (24 janvier 40) [1].

4. Agrippa Ier et l'avènement de Claude.

Agrippa qui se trouvait à Rome au moment de l'assassinat de Gaius Caligula travailla beaucoup à l'élévation de son successeur Tiberius Claudius Nero Drusus, plus connu sous le nom de Claude, qui était celui de sa famille. Né à Lyon en 10 avant l'ère chrétienne, il était donc dans sa cinquantième année lors de son avènement le 25 janvier 41. Le nouvel empereur reconnut les services d'Agrippa qu'il avait fréquenté depuis longtemps en accordant à ce roi la Judée procuratorienne y compris Jamnia et Azotos de telle sorte qu'en sa faveur était reconstitué le royaume d'Hérode le Grand. Cette donation fut portée à la connaissance du peuple par un édit gravé sur des tables d'airain qu'on plaça au Capitole [2]. En même temps, Hérode, frère d'Agrippa, obtenait la principauté de Chalcis avec le titre de roi et le rang prétorien; il épousait en outre Bérénice, fille d'Agrippa.

Dans le courant de la même année 41, Claude écrivit aux Alexandrins pour les adjurer « de se comporter avec douceur et humanité

1. *BJ.*, II, 184-203. *Antiq.*, XVIII, 257-309. Philon, *Leg. ad Gaium.* Tacite, *Hist.*, v, 90.
2. *BJ.*, II, 204-216. *Antiq.*, XIX, 236-277. *GP.*, II, 159 et carte IX.

envers les Juifs, qui depuis si longtemps habitent la même ville qu'eux, de ne gêner aucune des pratiques traditionnelles par lesquelles ils honorent la divinité et de leur permettre de se conformer à leurs coutumes, comme elles existaient au temps du divin Auguste et telles que moi-même, après avoir entendu les deux partis, je les ai confirmées. Et d'autre part, je commande formellement aux Juifs de ne point chercher à augmenter leurs anciens privilèges, de ne point s'aviser à l'avenir, — ce qui ne s'était jamais vu auparavant — d'envoyer une ambassade en concurrence avec la vôtre, comme si vous habitiez deux villes différentes, de ne point chercher à s'immiscer dans les jeux organisés par les gymnasiarques ou par le Cosmète, mais de se contenter de jouir de leurs propres revenus, et, habitants d'une ville étrangère, de profiter de l'abondance de tous les biens de la fortune, enfin de s'abstenir d'inviter ou de faire venir par eux des Juifs de la Syrie ou de l'Égypte, ce qui m'obligerait à concevoir de plus graves soupçons. Sinon, je les châtierai de toutes manières comme des gens qui fomentent un fléau commun à tout l'univers [1]. »

Aucune raison de voir dans ces dernières lignes une allusion à la propagande chrétienne. Claude redoute que l'accroissement excessif de la population juive provoque, d'une part, une poussée violente d'antisémitisme, et, d'autre part, une ruée générale des Juifs sur leurs adversaires de façon à remplir le monde entier de guerres civiles.

V. — Hérode Agrippa Ier héritier du royaume d'Hérode le Grand (41-44).

1. Sa politique judaïque.

Honoré du rang consulaire, ce qui rehausse sa dignité parmi le monde officiel romain, Agrippa se hâte vers le royaume « qui lui est dû en raison de sa naissance ». Il se comporte dès lors en véritable monarque

1. Trad. Th. Reinach *(REJ.*, 1924, p. 118 s.*)* du texte grec du pap. 1912 du British Museum publié par I. Bell en 1924. Cf. Bibliogr. dans *RB.*, 1925, 621; 1931, 270. L'édit publié dans *Antiq.*, XIX, 280-285 est une pièce retouchée car les Juifs n'ont jamais eu les mêmes droits civiques que les Alexandrins. « Les Juifs d'Alexandrie, suivant la durée de leur séjour dans la ville, sont des étrangers *(peregrini)* ou des métèques, ils ne sont pas des citoyens. Ils forment une communauté légale et, à certains égards, privilégié ; ils ne sont ni une cité particulière, ni un élément de la cité alexandrine... » *REJ.*, 1924, 128. Contre la totale authenticité de l'édit de Claude adressé au monde entier voir *ibid.*, 125 s. *Antiq.* XIX, 286-291. L'allusion de la lettre aux usages du temps d'Auguste donne à penser que le règlement de la situation légale des Juifs d'Alexandrie remonte non à Jules César mais à Octavien après l'annexion de l'Égypte, contrairement à *Antiq.*, XIV, 188 et *C Apion.* II. 37.

hébreu. Dès son arrivée à Jérusalem, il offre des sacrifices d'action de grâce et suspend au-dessus du tronc des offrandes la chaîne d'or que Caligula lui avait donnée en souvenir de sa délivrance de prison. Obligé de porter les cheveux courts à cause du diadème, il fait tondre à sa place les nazirs arrivés au bout de leurs vœux. C'est un retour au lévitisme analogue à celui de Judas Maccabée à Miṣpa. Son observation du cérémonial édifie le public de la circoncision. On raconte qu'il ne dédaignait point de prendre lui aussi sur l'épaule le panier chargé des prémices et de gravir ainsi les degrés des parvis tandis que les chantres entonnaient le psaume 30e que le roi pouvait appliquer à sa propre personne : « Je t'exalte, ô Seigneur, car tu m'as tiré de ces abîmes et tu n'as pas permis à mes ennemis de se réjouir à mes dépens [1]. »

En déposant Théophile, fils d'Ananos, du souverain pontificat pour lui substituer Simon Kanthéros, fils de Boéthos, Agrippa pensa faire rentrer cette dignité dans une famille alliée à la sienne, mais au bout d'un an il l'offrit à Jonathan, fils d'Ananos, comme plus digne de cet honneur. Celui-ci déclinant l'offre recommanda son frère Matthias au choix du roi [2]. Agrippa cultivait encore sa réputation de dévot en faisant de Jérusalem son séjour ordinaire afin de se maintenir aisément en état de pureté légale et de ne pas laisser écouler un jour sans offrir les sacrifices prescrits. A part quelque cervelle étroite qui incriminait ses fugues à Césarée, les Pharisiens se croyaient revenus au temps de la bonne reine Alexandra [3]. A la fête des Tabernacles de l'an 41, comme il lisait en public le passage du Deutéronome (18,15) « Tu ne dois pas mettre à la tête comme roi un étranger, qui ne serait pas ton frère », le roi fondit en larmes. Mais le peuple lui rendit courage en criant : « Console-toi, Agrippa! tu es bien notre frère! » [4].

Ce zèle pour le Judaïsme eut l'occasion de se manifester en dehors de la frontière de son royaume, à Dora, non loin de Césarée, ville relevant de la province de Syrie. Les jeunes gens du pays placèrent un jour dans la synagogue une statue de l'empereur. Irrité d'une telle provocation qui venait à l'encontre des ordres de Claude concernant la liberté du culte israélite dans l'enceinte des lieux de prières, Agrippa s'empressa de saisir Publius Pétronius de cette affaire. Le

1. *Talm. de Jérus, Biecour.*, III, 4. *Antiq.*, XIX, 292-296.

2. Jonathan avait déjà été intronisé une fois par Vitellius. *Antiq.*, XIX, 297 s., 313-317.

3. *Antiq.*, XIX, 328-334 où les qualités du petit-fils sont exaltées au détriment des actes et du caractère du vieil Hérode.

4. *Mishna, Sota* VII, 8. Schürer fait remarquer à ce propos que l'acclamation du peuple était vraie, attendu qu'un Iduméen de la 3e génération d'une famille convertie au judaïsme appartenait à la communauté israélite. *Deut.*, **23**, 8-9. *GDJV.*, I, 555, n. 27.

légat de Syrie envoya un centurion arrêter les coupables et enjoindre aux notables de la ville de s'opposer à tout désordre de ce genre [1].

2. Agrippa et l'Église naissante.

Dans son royaume même Agrippa rencontre des éléments organisés qui se groupent autour d'une idée messianique transcendante, le salut dans le nom de ce Jésus que Pilate a condamné il y a quinze ans à peine. Déjà grands prêtres et sadducéens ont sévi contre ce nouveau parti (αἵρεσις) qui semble réveiller les embarras politiques dont ils se croyaient délivrés par le supplice au Golgotha et s'obstine à proclamer sa foi en la résurrection des morts, dogme repoussé par cette aristocratie matérialiste. Les hellénistes entrés dans le parti laissent entrevoir l'abolition des barrières qui rétrécissent l'accès au salut. Étienne, le plus ardent des diacres, soulève contre lui le peuple, les anciens et les scribes. Saul de Tarse obtient sa mort au nom des traditions ancestrales, mais il est terrassé lui-même à son tour sur le chemin de Damas, non pour mourir; c'est à l'élargissement de la voie du salut qu'il est appelé, à l'apostolat des Gentils.

La lapidation d'Étienne et l'envoi de Saul à Damas, ces initiatives du Sanhédrin s'expliquent par le rappel de Pilate et la vacance de la magistrature romaine et ainsi se datent de 36-37. De cette époque jusqu'à la mort d'Agrippa en 44, la persécution qui emporta Étienne se poursuivra plus ou moins violente. Paul converti devra faire un séjour en Arabie et s'échapper de Damas à la faveur d'un expédient pour ne pas tomber entre les mains de l'ethnarque d'Arétas IV à qui Caligula avait cédé à bail la grande ville (37-40). Paul avait dû être signalé par les Juifs à l'autorité arabe comme un dangereux agitateur [2]. Menacé à Jérusalem, il se retire en Cilicie jusqu'à ce que Barnabé vienne le chercher pour le conduire à Antioche (42 ou 43). Les Apôtres, moins inquiétés, demeurent à Jérusalem, mais on les voit suivre et confirmer les succès des hellénistes, notamment à Samarie où paraît pour la première fois Simon, l'adversaire de Pierre. Le pays de Saron et Césarée sont aussi le théâtre de l'évangélisation du chef des Onze. Le succès de la prédication à Antioche où les Grecs se convertissent en grand nombre à la voix des missionnaires cypriotes et cyrénéens déplace le centre de l'activité apostolique [3]. Désormais les disciples de Jésus ne passent plus pour une secte juive, les païens

1. *Antiq.*, XIX, 300-311.
2. Allo, *Seconde ép. aux Corinthiens* (11, 32 s.), p. 301 s.
3. Pour la fondation des églises palestiniennes voir *GP.*, II, 193 ss.

eux-mêmes leur donnent le nom de « chrétiens », dérivé de *Christos* qui signifie le Messie, l'Oint. L'essor de la nouvelle religion en Judée et en Syrie ne pouvait guère échapper au roi Agrippa, ni l'hostilité des docteurs et des notables à l'égard de cette dissidence. Frapper les chefs du mouvement ne serait-ce pas agir de façon agréable au peuple et au Sanhédrin? Ses sujets ne lui sauraient-ils gré de mettre son autorité souveraine au service de son zèle pour la Loi? Ils n'étaient pas rares ceux qui rêvaient d'un retour au régime de Jean Hyrcan. Agrippa fit donc arrêter plusieurs membres de l'église pour leur infliger de mauvais traitements et parmi eux Jacques, fils de Zébédée, fut décapité. Quand il eut constaté la faveur que cette exécution avait rencontré dans le public, le roi fit appréhender l'apôtre Pierre bien connu des Juifs pour être le porte-parole et le chef de la communauté. Il se réservait de le donner en spectacle à la foule du haut du perron de la résidence royale lorsqu'il serait, après la Pâque, soumis au jugement et au supplice. La délivrance miraculeuse de Céphas trompa l'attente générale et l'apôtre quitta le pays laissant à Jérusalem quelques foyers fervents de la nouvelle doctrine, tels que la maison de Marie, mère de Jean Marc et tante de Barnabé et la salle haute où se réunissaient Jacques, frère du Seigneur et les anciens [1].

3. Le troisième mur de Jérusalem.

Les Hiérosolymitains eurent d'autres motifs beaucoup plus louables d'estimer le roi Agrippa quand il les exempta de l'impôt dû pour chaque maison et qu'il entreprit d'environner les nouveaux quartiers qui s'étaient formés au nord de la ville d'une belle et forte muraille qui aurait défié les assauts des Romains si l'ouvrage eût atteint la hauteur projetée. Les ressources abondaient pour permettre l'achèvement de ce rempart, mais la mort du roi survenue en 44 amena la suspension de la première et belle phase de cette construction [2]. On fit courir le bruit plus flatteur pour la puissance des Juifs que sur la dénonciation du gouverneur de Syrie, Vibius Marsus, l'empereur Claude aurait ordonné d'arrêter des travaux qui l'inquiétaient. Du côté romain, on ne concevait pas que l'amitié de Claude allât jusqu'à permettre de ceindre d'un mur les faubourgs d'une ville fortifiée par ailleurs [3]. Selon l'acerbe Tacite, les Juifs auraient

1. Jacquier, *Act. des Apôtres* (12, 1-19) p. 358-370. Signalons sur les origines de l'Église Lebreton et Zeiller, dans le vol. I « l'Église primitive » de la série publiée sous la direction de A. Fliche et V. Martin, chap. II.

2. *BJ.*, II, 218 s.

3. *Antiq.*, XIX, 326 s. *BJ.*, 152-154. Cf. *RB.*, 1908, 90-204; 1927, 518 ss.

acheté le droit de se fortifier, profitant de la vénalité du règne de Claude, « et en pleine paix, ajoute-t-il, ils élevèrent des murs comme pour une guerre [1] ».

Il n'y a aucune raison de refuser à Agrippa les prérogatives dont jouit son aïeul qui, roi *socius*, ne se fit pas faute de munir de forteresses le temple et la ville. Ne possédait-il pas, lui aussi, une armée dont il confia le haut commandement à Silas, le compagnon des jours malheureux [2]? Qu'une fois Agrippa disparu de la scène en 44 et remplacé par un procurateur, l'autorité romaine ait arrêté la construction d'un grand mur dont ce roi voulait décorer sa capitale, en régularisant le point de départ du chemin sabbatique et les extrémités angulaires presque rituelles du pourtour, ce point de vue nous paraît être le plus vraisemblable [3]. D'ailleurs en toute hypothèse, depuis l'ouverture de chantier en 41, l'entreprise a pu être menée bon train dix-huit mois ou deux ans et asseoir suivant une ligne fermement tracée les bases et les premières assises d'une défense organique déjà fort imposante.

Or, il est clair, par la suite de l'histoire, que ce nouveau mur ceignait fortement l'agglomération qui peu à peu s'était formée au nord du Temple et du second mur en manière de « ville neuve ». Prenant son point de départ à la tour Hippicos, défense nord-ouest du palais royal, il s'étendait dans la région septentrionale jusqu'à la tour Pséphinos qui occupait en un lieu éminent l'angle nord-ouest du tracé en faisant face à Hippicos. De Pséphinos, le mur courait vers l'orient en passant en face du tombeau d'Hélène d'Adiabène qui se trouvait à trois stades (environ 600 mètres) des portes septentrionales de cette nouvelle enceinte dont la ligne se prolongeait à travers les Cavernes Royales pour tourner ensuite à la tour angulaire, vers le monument du Foulon, et se raccorder à l'ancien rempart au-dessus du Cédron. Cette ajoute constituée par le mur d'Agrippa donnait au périmètre intégral des remparts de la ville 33 stades ou 6 kilomètres en chiffres ronds. Un fossé large d'une quinzaine de mètres et profond de six mètres environ doublait la défense de la ville au nord et à l'angle nord-ouest, ce qui explique pourquoi Titus renoncera à attaquer la ville sur le front septentrional [4].

1. *Hist.*, v, 12. A l'*avaritia Claudianorum temporum* de Tacite s'oppose l'éloge du désintéressement de Claude, περὶ τὰ χρήματα θυμαστός par Dion Cassius, LX, 6. On sait que ce prince dépensa des sommes énormes à des travaux publics. TILLEMONT, 207 s., 246.

2. *Antiq.*, XIX, 318 ss.

3. STRACK-BILLERBECK, *Komm. zum* N. T., II, 520 s. sur le principe de la forme quadrangulaire. Voir *Jér.* *'Eroubîn*, v, 8, la discussion sur ce qui fait une ville neuve, l'enceinte ou les maisons? *Schwab*, p. 255.

4. VINCENT expose les textes, surtout *BJ.*, V, 147-152 dans *RB.*, 1908, 195 ss; 1927,

On ne doit pas oublier que le roi Agrippa rivalisait en mégalithisme avec son aïeul et restait fidèle au style hérodien. Josèphe ne dit-il pas (*BJ.*, v, 156) en particulier des tours du rempart que, pour l'appareillage et la beauté des pierres, elles ne différaient pas de la structure du Temple, et ailleurs (*Antiq.*, XIX, 335) qu'il ne lésinait ni sur la splendeur ni sur la grandeur de ses édifices? Il est même permis de déduire du même ouvrage (XX, 219) que les travaux de l'enceinte et des parvis du Temple continuaient sous son règne suivant les plans et l'ampleur de la structure adoptés par Hérode Ier, puisque les nombreuses équipes d'ouvriers auront du travail jusque sous le règne d'Agrippa II à qui l'empereur Claude confiera l'administration du Temple.

4. Politique extérieure et mort.

Pharisien à Jérusalem, Agrippa devenait ouvertement hérodien à Césarée et hors de son royaume [1]. Les douze millions de drachmes que lui rapportaient ses états ne suffisant pas à ses dépenses, il dut emprunter beaucoup. Le besoin de paraître qu'il avait hérité de son aïeul lui coûtait fort cher, mais il se sentait incapable de secouer cette tyrannie. Il construisit nombre d'édifices en beaucoup d'endroits et voulut se surpasser en munificence à Béryte qui jouissait depuis plus d'un demi-siècle du rang de colonie romaine. Théâtre, amphithéâtres, bains et portiques aussi remarquables par leurs ornements que par leurs proportions, à ces œuvres d'art il ajouta les frais de l'inauguration dont le programme comprenait des auditions musicales et littéraires, des combats de gladiateurs, où l'on vit aux prises deux troupes de 700 criminels chacune qui durent pour charmer les spectateurs se faire tuer jusqu'au dernier. A Césarée, il donnait

520 ss. Notons à ce propos que les fouilles exécutées par le service des Antiquités de Palestine en 1937-1938 au pied des tours de la porte de Damas qui s'ouvre dans le mur nord de Jérusalem ont mis en évidence d'énormes blocs encore *in situ* qualifiés de maçonnerie hérodienne par M. Hamilton. Le mégalithisme hérodien n'ayant pas cessé brusquement à la mort d'Hérode le Grand, mais s'étant poursuivi sous Agrippa Ier, il est tout naturel de reconnaître dans ces blocs *in situ*, comme dans ceux qui furent remployés dans la reconstruction romaine de la porte et de ses tours, et dans les blocs qui se voient encore extérieurement dans le mur ottoman, des matériaux du mur d'Agrippa et la base des tours des femmes rendues célèbres par les récits de la Guerre Juive. *QDAP.*, X, 1-25.

1. Les Hérodiens se réclament de Hérode le Grand (*BJ.*, I, 319. *Antiq.*, XIV, 450). Partisans de la culture hellénistique et amis des Romains, ils souhaitent la continuité de la dynastie hérodienne et sont hostiles à tout mouvement messianique et c'est en cela seulement qu'ils peuvent se rencontrer avec les Pharisiens lorsqu'ils tendent un piège à Jésus. Otto, *op. cit.*, 201 s.

des jeux pour le salut de l'empereur et l'on pouvait admirer au palais de cette ville les statues des filles du roi israélite, Bérénice, Mariammé et Drusilla [1].

Les monnaies d'Agrippa reflètent la dualité de sa conduite. Les pièces frappées à Jérusalem ne portent aucune effigie et se bornent à représenter le parasol et les trois épis. Celles qui sont émises dans les autres villes (Césarée, Panéas, Tibériade) ont la figure soit d'Agrippa soit du César régnant (Caligula ou Claude). Il existe une monnaie frappée en souvenir de l'alliance d'Agrippa avec le sénat et le peuple romain. On sait par les inscriptions que sa famille avait été reçue, dans la *gens Julia* et que lui se donnait les titres de roi grand et pieux, d'ami-de-César et-d'ami-des-Romains [2].

De même qu'Hérode le Grand, Agrippa aimait à traiter princièrement des hôtes de marque. Après les cérémonies de Béryte, il invita à Tibériade, capitale de la Galilée, plusieurs dynastes des pays voisins à goûter les charmes des bords du lac. Il eut le plaisir de réunir près de lui Antiochos IV, roi de Commagène, Sampsigéramos, roi d'Émèse, Cotys, roi de la Petite Arménie, Polémon, frère de Cotys et roi du Pont, Hérode de Chalcis, frère et gendre d'Agrippa Ier. Le légat romain de Syrie, Marsus, invité lui aussi, se crut obligé de troubler cette réunion non pas ouvertement, sachant le crédit dont jouissait le roi de Judée auprès de l'empereur, mais d'une façon sournoise. Il envoya à chacun des hôtes certains de ses familiers pour les inviter à se retirer sans délai chacun dans son pays, l'entente de tant de princes n'étant pas jugée utile à la politique romaine [3].

La mort surprit Agrippa en pleine prospérité peu de temps après la Pâque de l'an 44. Présidant les jeux solennels ouverts à Césarée en l'honneur du retour de Claude à Rome à la suite de ses avantages en Bretagne, le roi prononçait un discours au théâtre au sujet d'une réconciliation avec Tyr et Sidon dont les délégués assistaient à la fête. Le soleil faisait étinceler la robe tissée d'argent qui frémissait sous les gestes de l'orateur et la foule des courtisans de s'exclamer qu'ils entendaient non un homme mais un immortel. L'enivrement fut de courte durée, car, à l'instant où lui apparut son hibou fatal, Agrippa ressentit de vives douleurs d'intestins qui le torturèrent jusqu'à la mort. Terrassé au bout de cinq jours de souffrances, il expira à l'âge de cinquante-trois ans passés et vers la fin de la septième année de

1. *Antiq.*, XIX, 335-338, 343, 352, 357.

2. Schuerer, I, 560 s., n. 40-42. *OGIS.*, I, n° 418 s. βασιλεὺς μέγας φιλόκαισαρ εὐσεβὴς καὶ φιλορώμαιος

3. *Antiq.*, XIX, 338-342.

son règne, Gaius lui ayant conféré le diadème au déclin du printemps de 37 [1].

VI. — Retour de la Judée a l'état de province romaine.

A la nouvelle de la mort d'un roi si actif à établir la prépondérance du Judaïsme en Palestine et, malgré cela, si bien vu à Rome, la jalousie et la haine des païens et surtout de la soldatesque obligée d'obéir plusieurs années à un commandement abhorré débordèrent en un torrent d'injures envers le mort et d'outrages envers les images de ses filles. Claude, indigné de cette conduite, voulut envoyer sans retard à Césarée, le jeune Agrippa, fils du défunt, prendre la succession de son père suivant des engagements fondés sur la foi jurée. L'ami n'était plus là pour défendre ses droits et autour de Claude la camarilla des affranchis, les Félix, les Narcisse, les Pallas, pour ne citer que les principaux, veillait à ne pas laisser échapper de nouveau une province bonne à récompenser le dévouement d'un Romain du parti. On fit valoir à l'empereur le danger qu'il y avait à confier un royaume à un jeune homme de dix-sept ans qui achevait à peine ses études. Les désordres qui l'agitaient si fréquemment demandaient une main ferme au service d'un cerveau expérimenté. Claude accorda à la mémoire d'Hérode Agrippa Ier le rappel de Vibius Marsus, ce légat de Syrie si enclin à créer des embarras au roi de Judée [2].

1. Le procurateur Cuspius Fadus.

Tandis que la Syrie se disposait à recevoir comme légat le célèbre jurisconsulte Cassius Longinus (45-50), Cuspius Fadus était déjà arrivé à Césarée comme procurateur du royaume d'Agrippa redevenu province de rang équestre. Le premier de ses soucis fut de rétablir la paix entre les Juifs de Pérée et les citoyens de Philadelphie au sujet d'un bourg appelé Zia, aujourd'hui *Khirbet Zeiy* proche d'eṣ-Ṣalṭ au nord [3], et de sévir contre un chef de brigands, Tholomaios, coupable de méfaits en Idumée et chez les Arabes. En Judée, il eut à réprimer l'imposture de Theudas, un illuminé qui entraînait vers le Jourdain une foule de gens chargés de leurs biens, leur pro-

1. *Ibid.*, 343-352. Act., 12, 19-23. Jacquier, *Les Actes des Ap.*, p. 371 s. Lorsque Agrippa était prisonnier en 36, il vit un hibou qui, au dire d'un Germain, lui annonçait un changement de fortune. « Mais, ajouta le devin, quand tu reverras cet oiseau, tu n'auras plus que cinq jours à vivre. » *Antiq.*, XVIII, 195, 201. XIX, 346.

2. *Antiq.*, XIX, 354-364. Au sujet des affranchis sous Claude, voir Tillemont, p. 192, 213.

3. *GP.*, II, 490.

mettant d'ouvrir un passage à travers le fleuve. La cavalerie de Fadus en tua un grand nombre et apporta à Jérusalem la tête de Theudas [1].

Comme procurateur, Fadus crut de son devoir de revendiquer la garde des ornements du grand prêtre à l'Antonia instituée par Hérode le Grand et cédée aux pontifes en 36 par Vitellius. Devait-on renoncer à un usage vieux de soixante-dix ans et enraciné dans la pratique des rois-pontifes asmonéens [2]? En l'abolissant de sa propre autorité, le légat de Syrie n'avait-il pas usurpé la souveraineté impériale? La question parut sérieuse au point que le légat jurisconsulte Longinus vint à Jérusalem avec de grandes forces, dans la crainte que les ordres de Fadus ne missent le peuple juif en humeur de se révolter. On finit par décider l'envoi de délégués qui soumettraient le cas à l'empereur Claude. Celui-ci ne put résister aux sollicitations d'Agrippa le Jeune qui vivait auprès de lui comme son enfant et dont l'appui était acquis à la délégation. Un rescrit du 28 juin 45 accordait aux Juifs la garde des vêtements sacerdotaux et de la couronne du grand prêtre « selon les dispositions prises par Vitellius, homme éminent et très estimé de moi, et, ajoutait Claude, j'ai écrit également à ce sujet à Cuspius Fadus, mon procurateur ».

La lettre contenait des compliments à l'adresse des deux frères du roi défunt, Aristobule le Jeune et Hérode de Chalcis. A ce dernier, l'empereur accorda la libre disposition du Temple, du trésor sacré et le choix des grands pontifes, faveur qui appartint à ses descendants jusqu'à la fin de la guerre en 71 [3]. Hérode de Chalcis déposa de sa charge Éionée, fils de Siméon Kanthéra, et lui donna pour successeur Joseph fils de Cami, ou ben Qamḥit. Cette succession rapide des grands prêtres appartenant à une aristocratie mondaine n'est point due nécessairement à des causes politiques ou religieuses. Il leur suffisait de passer une année dans les devoirs austères et la vie rigide du pontificat, « mais au bout de ce temps ils étaient pressés de se débarrasser de ce frein gênant et de reprendre une existence plus libre et plus conforme à leurs goûts [4] ».

2. Le procurateur Tibère Alexandre.

De Cuspius Fadus comme de Tibère Alexandre, Josèphe dit qu'ils ne portèrent aucune atteinte aux coutumes du pays et y maintinrent

1. *Antiq.*, XX, 1-5, 97-99. Le fait est chronologiquement déplacé dans Act., 5, 36.
2. *Antiq.*, XVIII, 90-95.
3. *Antiq.*, XX, 6-16.
4. Derenbourg, *Essai*, 215, n. 1. Le billet de Jonathan, fils d'Ananos (*Antiq.*, XIX, 314 s.) adressé au roi Agrippa qui l'avait nommé une seconde fois est assez révélateur.

la paix [1]. Neveu du philosophe juif Philon et fils du plus considérable des Juifs d'Alexandrie, Tibère Alexandre, passé du judaïsme au paganisme, fut procurateur de Judée de 46 à 48 et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de zèle pour les Romains. Il fit crucifier Jacob et Simon, fils de ce Judas le Galiléen qui dirigeait le mouvement zélote contre les Romains au temps de Quirinius. Les fils avaient pris la succession du père. En 46 eut lieu la grande famine du règne de Claude prédite par Agabos, un des prophètes chrétiens descendus de Jérusalem à Antioche. Ayant organisé une collecte au profit des frères de Judée, les disciplines de Syrie envoyèrent leurs secours aux presbytres ou anciens de l'Église par les mains de Barnabé et de Saul [2]. Une reine tributaire de l'empire parthe, Hélène d'Adiabène, convertie au judaïsme par un commerçant juif, vint à Jérusalem par la même occasion et secourut les habitants de cette ville en proie à la disette. Elle faisait acheter du blé à Alexandrie et un chargement de figues à Cypre, tandis que son fils Izatès, prosélyte lui aussi, envoyait beaucoup d'argent aux notables de la ville sainte [3]. C'est par ces actes de bienfaisance que la famille royale d'Adiabène pénètre dans l'histoire de la Palestine.

3. Le procurateur Ventidius Cumanus.

Sous le procurateur Ventidius Cumanus (48-52) l'agitation recommença de plus belle en Judée entretenue par les troupes de Sébasténiens et de Césaréens qu'on n'avait pas réussi à éloigner de Judée après la mort d'Agrippa Ier. Païens et Samaritains faisaient chorus avec ces éléments hostiles au judaïsme [4]. Un jour de la fête des Azymes à Jérusalem un des soldats de faction sur les portiques du Temple se livra à un geste incongru à la vue de la foule amassée dans les parvis. Les Juifs indignés demandent à grands cris la punition de cet acte et injurient Cumanus. Craignant un assaut général de cette multitude, le procurateur mande du renfort au palais royal. L'arrivée du contingent à l'Antonia provoque une panique parmi le peuple qui vient s'écraser par milliers dans les issues étroites de l'enceinte sacrée [5].

Du côté juif, des insurgés ou terroristes essayaient de rendre coup

1. *BJ.*, II, 220. *Antiq.*, XX, 100-103.

2. Jacquier, *Actes des Ap.* (11, 27-30), p. 355.

3. *Antiq.*, XX, 17, 49-52, 101. Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 12. Derenbourg, *Essai*, 224 ss, traite de la famille d'Hélène d'après les sources rabbiniques.

4. *Antiq.*, XIX, 364-366. C'est à ce moment qu'ils jettent les semences de la guerre qui eut lieu sous Florus.

5. *Antiq.*, XX, 105-113. *BJ.*, II, 224-227.

pour coup. Ainsi attaquèrent-ils à la façon des brigands sur la voie publique, près de Bethoron, à 100 stades de Jérusalem, Stephanos, esclave de l'empereur en voyage, et le dépouillèrent de tout ce qu'il avait [1]. « Cumanus, ayant appris la chose, envoya immédiatement des soldats avec l'ordre de piller les villages du voisinage et d'enchaîner les notables pour les lui amener. Au cours de cette dévastation, un soldat prit dans un village les lois de Moïse (un exemplaire de la Torah) et, les ayant exposées à la vue de tous, les déchira, ajoutant encore à cela des blasphèmes et des railleries. A cette nouvelle, les Juifs se rassemblèrent en masse et descendirent à Césarée où se trouvait Cumanus pour le supplier de venger, non pas eux-mêmes, mais leur Dieu, dont les lois avaient été outragées; car il ne leur était pas possible de vivre si la loi de leurs pères était ainsi indignement traitée. Cumanus, par crainte d'une nouvelle révolte du peuple, fit, sur le conseil de ses amis, décapiter le soldat qui avait outragé les lois et apaisa la sédition qui allait de nouveau éclater [2]. »

Ces lignes que nous avons tenu à citer textuellement nous montrent la distance qui sépare un gouvernement persécuteur comme celui d'Antiochus Épiphane et un gouvernement qui s'est engagé depuis César à respecter les institutions du peuple juif. Il restait cependant périlleux pour un administrateur de voguer parmi les divisions qui, pareilles à des récifs, morcelaient la population. L'incident de Ginaè, aujourd'hui Djenîn sur la lisière sud de la plaine de Jezraël, en fournit la preuve.

Des Galiléens, en route pour Jérusalem, sont assaillis dans ce bourg par des Samaritains qui leur défendent l'entrée de leur pays. Il y a des morts. Les notables de Galilée portent leurs doléances à Cumanus qui n'en a cure, acheté, dit-on, par les Samaritains. La nouvelle surexcite les Juifs de Jérusalem au point qu'ils font appel à un chef de brigands, Éléazar, fils de Dinaeos, un habitué de la montagne. Les bandes se précipitent sur les confins méridionaux de la Samarie [3], massacrent et incendient. Cumanus accourt de Césarée avec un escadron de Sébasténiens et quatre cohortes; il saccage les insurgés, cédant aux supplications des magistrats de Jérusalem qui font entrevoir aux Juifs soulevés les malheurs d'une guerre.

L'affaire rebondit, les Samaritains ayant l'audace de se plaindre devant le nouveau légat de Syrie, Ummidius Quadratus (50-60), des déprédations commises chez eux. Les Juifs arrivent bientôt à

1. Voir notre *Emmaüs*, p. 301.
2. *Antiq.*, XX, 113-117, trad. de Mathieu et Herrmann. Cf. *BJ.*, 228-231.
3. Dans la région limitrophe du district judéen nord d'Acraba. *GP.*, II, 247. Carte IX.

Tyr, où se trouvait le légat, pour rendre les Samaritains et Cumanus responsables de cette querelle. Désireux d'instruire ce procès sur les lieux, Quadratus se rend à Césarée où il fait crucifier les Juifs pris les armes à la main par le procurateur, puis à Lydda où il en fait décapiter quelques autres pour avoir soulevé le peuple. Quant au reste il envoie à Rome les principaux plaignants et inculpés. Là, les débats furent chauds entre les affranchis de Claude soutenant la cause des Samaritains et Agrippa le Jeune, avocat des Juifs, qui finit par l'emporter grâce au concours de l'impératrice Agrippine. L'empereur fit mettre à mort trois des plus puissants délégués samaritains, exila Cumanus, renvoya le tribun Céler à Jérusalem en vue d'être livré aux outrages des Juifs et décapité [1].

VII. — Traces du règne de Claude en Palestine et aux environs.

Sous Claude, Ptolémaïs (Acre) avait reçu le nom de *Germanica* comme le prouve l'exergue de certaines pièces de la ville « des Germaniciens qui sont à Ptolémaïs ». *Germanicus* était un surnom ajouté par cet empereur à la série de ses noms. Entre 52 et 54, Claude transforma cette grande ville en colonie de vétérans sous le titre de *Colonia Claudia Felix Ptolemais*, titulature parfois abrégée, parfois accrue de l'épithète honorifique de *Stab(ilis)*. La monnaie coloniale de cette fondation dont on possède des spécimens depuis Néron jusqu'à Gallien et Salonine représente le fondateur traçant la limite de la colonie à l'aide d'une charrue attelée d'un taureau et d'une vache suivant le rite traditionnel qui figure à profusion sur le revers des monnaies coloniales frappées dans tout l'empire romain. Au second plan, se dressent quatre étendards sur lesquels on est arrivé à déchiffrer les numéros des légions de Syrie III^e^, VI^e^, X^e^, XII^e^, dont on avait tiré les vétérans [2]. Les monnaies de Béryte *(Colonia Julia Augusta Felix Berytus)* qui portent l'effigie de Claude reproduisent le thème du fondateur traçant le sillon sacré, ou deux aigles légionnaires entre deux étendards [3]. Nous avons vu qu'Hérode le Grand avait embelli Ptolé-

1. *Antiq.*, XX, 118-136. *BJ.*, II, 232-246. Tacite, *Annal.*, XII, 54.

2. Hill, *Catal. of the greek coins of Phœnicia* LXXXI ss. De Saulcy, *Num. de la T. S.*, 157 ss. Cl. Ganneau, *RAO.*, I, 314 à propos de l'influence de cette monnaie sur le folklore de 'Akka. Rouvier, *Num. des villes de Phénicie*, 215 s. Pline, V, 19, 75, nomme la fondation *Colonia Claudi Cæsaris Ptolemais quae quondam Acce.* D'après Ulpien dans le Digeste L, 15, 1, 3, *Ptolemæensium enim colonia, quæ inter Phœnicien et Palæstinam sita est nihil præter nomen coloniæ habet.*

3. Hill, *op. cit.*, 62 s. Béryte et Laodicée de Syrie furent les seules colonies à jouir du *jus italicum. Ibid.*, III.

mais de monuments remarquables et fait élever à Béryte des portiques, des temples, des agoras avec magasins auxquels Agrippa II ajouta théâtre, amphithéâtre, thermes, et autres ouvrages utiles.

Tibériade après la mort d'Agrippa Ier, étant passée sous le gouvernement des procurateurs, émit des monnaies avec le nom ou la tête de Claude; les bienfaits de cet empereur envers cette ville donnèrent lieu au titre de *Claudiopolis* qu'on lit sur ses monnaies depuis Trajan. La chambre de commerce de Tibériade à Rome porta le titre de « Station des Tibériens qui sont aussi Claudiopolites de Syrie Palestine », titulature confirmée par des monnaies de Commode[1]. On attribue avec quelque réserve à Césarée des monnaies portant le buste de Claude et son nom en latin[2]. De la série impériale d'Ascalon qui comprend depuis Auguste jusqu'à Maximin on possède des exemplaires ayant le buste de Claude et, au revers, la représentation usuelle de la déesse de la cité debout sur une proue tenant un étendard et un aplustre[3]. Les monnaies des procurateurs continuent à ne point porter d'effigie et celles qui furent émises sous Claude sont toutes de l'année 54. La plupart ont, au droit, le nom de Julia Agrippina dans une couronne de laurier, et au revers, toujours en grec, *Ti Claudios Kaisar Germ(anicos)*. Il en est d'autres de la même date qui portent les noms de Néron et de Britannicus Césars[4].

De Saulcy décrit une monnaie de Canatha en Batanée de l'an 48, sous Claude dont la tête figure au droit. Il est intéressant de noter sur une inscription d'Hébran dans le Hauran la date libellée en ces termes « au mois de Tišri de l'année 7 de Claude César » qui répond à notre année 47. Il s'agit de la dédicace d'une porte faite par un Malikou, prêtre d'Allat[5]. En ces années-là, la tétrarchie de Philippe était annexée à la Syrie. Mais à Salḫad, la dédicace d'un temple à Allat est datée de la dix-septième année de Malikou, roi des Nabatéens, c'est-à-dire de l'an 50 de notre ère, la dixième de Claude. Malichos II, fils aîné et successeur d'Arétas IV, avait commencé en 39 un règne qui devait durer jusqu'en 70. Il est connu par ses monnaies qui sont datées des années 12 et 23 et portent aussi l'effigie de la reine-sœur Šaqîlat II. Maintes inscriptions d'Hégra sont datées de son règne (de 39 à 60). Damas dut lui échapper quand fut réglé à nou-

1. Hill, *Catal... Palestine*, xiv. Kubitschek, *Oesterr. Jahreshefte*. 1903, Beib latt, col 80. Tibériade retourna aux procurateurs de 44 à 61.
2. Hill, *Ibid.*, xviii, 12.
3. Hill, *Ibid.*, 116.
4. Hill, *Ibid.*, 261-265. De Saulcy, *Num. de T. S.*, 76 s.
5. *CIS.* P. II, t. I, n° 170 : שנה שבע לקלדום קיסר..,

veau le sort de la tétrarchie de Philippe (53). La grande ville se remit à frapper au plus tard en 62, des monnaies autonomes à l'effigie de Néron [1].

1. De Saulcy, *op. cit.*, p. 36. *CIS.*, *t. cit.*, nos 218-223. *Journ. Asiat.*, 1904, 232-234, Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, 254. *PW.*, XVI, 1463. Schuerer, I, 739 s.

CHAPITRE VIII

LA PALESTINE SOUS NÉRON JUSQU'AU DÉBUT DE LA GUERRE JUIVE (54-66)

Avant sa mort, Claude avait pourvu vers la fin de 52 la Judée d'un nouveau procurateur en la personne de l'affranchi Antonius Félix. Il est fort douteux que ce personnage ait auparavant gouverné la Samarie tandis que Cumanus n'aurait eu que la Galilée[1]. En 53, Agrippa le Jeune, en possession depuis trois ans de l'héritage de son oncle, Hérode de Chalcis, recevait de Claude, en échange de la modeste principauté de Chalcis, la tétrarchie de Philippe, la tétrarchie de Lysanias d'Abilène avec l'Antiliban et le domaine de Noaros ou Varus, débris de l'État ituréen de Soémos incorporé en 49 à la province de Syrie.

Sur ces entrefaites, Néron parvint au pouvoir grâce à sa mère Agrippine, fille de Germanicus César et sœur de l'empereur Gaius. Devenue femme de Claude, son oncle, en 49, l'intrigante s'empressa de faire adopter par Claude, le fils qu'elle avait eu de son premier mari Domitius Aenobarbus, qui reçut les noms de Nero Claudius Caesar Drusus Germanicus. On l'accuse d'avoir hâté la mort de Claude à l'aide du poison de Locuste, la célèbre empoisonneuse qui sera chargée l'année suivante de faire disparaître sur l'ordre de Néron, Britannicus, fils de Claude et de Messaline. Les anciens historiens louent les débuts de Néron et admettent qu'il était capable de clémence, de bonté et de libéralité[2]. En Orient, Aristobule, fils d'Hérode de Chalcis se félicita de recevoir de sa main le royaume de la petite Arménie et un Soème le pays de Sophène sur la rive gauche de l'Euphrate en marge de la grande Arménie, si l'on en croit Tacite. En tout cas, il y eut certaine-

1. Félix, affranchi d'Antonia, mère de Claude, portait le nom d'Antonius et non de Claudius. TACITE, *Hist.*, V, 9. Au lieu de la var. d'*Antiq.*, XX, 137 πέμπει δὲ καὶ Κλαύδιον Φη.ικα il faut lire Κλαύδιος avec E. Cf. SCHUERER, I, 571, n. 18. La version de Tacite, *Annal.*, XII, 54, d'après laquelle les Samaritains obéissaient à Félix sous Cumanus est inadmissible. S'il en avait été ainsi, le grand prêtre Jonathan n'aurait pas demandé à Claude de donner pour procurateur à la Palestine Félix le gouverneur des Samaritains.

2. Documentation pour l'histoire générale dans TILLEMONT, *op. cit.*, 252-261.

ment un Soème qui remplaça Aziz, roi d'Émèse, mort en 54. L'année suivante, Néron ajouta au lot d'Agrippa II Tibériade et Tarichée en Galilée, une Abila et Julias-Livias en Pérée avec quatorze villages des alentours [1]. Cette donation accentuait le caractère sporadique du royaume que le dernier roi de la famille des Hérodes, Agrippa II, gouverna pour le compte des Romains. Sauf quelques villes et un morceau de la Gaulanitide, cet État, du fait de sa situation à la périphérie, échappa au pouvoir des insurgés maîtres en 66 d'une grande partie de la Judée procuratorienne.

Comment le pays en arriva à la révolte ouverte douze ans après l'avènement de Néron, quels furent les excès du terrorisme et de l'illuminisme d'une part, les maladresses et les provocations des procurateurs d'autre part, c'est ce que le lecteur saisira dans l'exposé de l'administration romaine durant cette période où paraissent les prodromes de la rébellion qui amènera la guerre sous Vespasien et Titus. Accrue par l'antagonisme entre éléments juifs et païens violemment débridé, la crise bouleversera la Palestine entière.

I. — Le procurateur Félix (52-60).

1. Félix et les perturbateurs de la paix intérieure.

Félix fut demandé à Claude comme procurateur de Judée par un des fils d'Ananos, Jonathan, grand prêtre en 36-37, homme le plus considérable des Juifs envoyés à Rome pour se justifier de la responsabilité des troubles suscités sous Cumanus [2]. Jonathan agit-il sous l'influence d'Agrippa II et de l'impératrice Agrippine? Nous l'ignorons. La fréquence du nom d'Agrippine sur les monnaies de Félix serait un indice de la reconnaissance de l'heureux candidat et nous savons d'ailleurs de quel appui fut l'Augusta pour les Juifs dans le procès Cumanus. Un bourg ou un château sur un sommet où l'on transmettait le signal de la néoménie reçut le nom d'Agrippina [3].

Frère de Pallas, le plus puissant des affranchis de Claude, Félix partageait sa faveur auprès des souverains. Suétone ne manque pas de relever la fortune inouïe pour un affranchi dont fut favorisé Félix « auquel Claude fit commander des cohortes, des ailes de cavalerie

1. *Antiq.*, XX, 138, 158. *BJ.* II, 223, 247, 252. Tacite, *Annal.*, XIII, 7. Tillemont, *op. cit.*, 255, 487. *GP.*, II, 159. Sur Abila qui est de Pérée et non de la Décapole, comme le veut Schürer (II, 163), voir *GP.*, II, 234, s. v. *Abel Sittim* et *RB.*, 1931, 216 ss. avec illustrations.

2. *Antiq.*, XVIII, 95. XIX, 313-316; *BJ.*, II, 240, 243. *Antiq.*, XX, 162.

3. *GP.*, I, 377. Peut-être *Qala'at er-Rabbad* en 'Aǧloun. Pour le texte de la Mishna relatif à cette station, voir Schürer, I, 572, n. 19.

et gouverner la province de Judée et qui fut le mari de trois reines [1] ». Deux de ces princesses de sang royal sont connues : l'une, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre et par là cette union l'apparentait à Claude; l'autre, Drusilla, fille d'Agrippa Ier et sœur d'Agrippa II, qui l'alliait aux Hérodes [2]. Tacite, peu favorable aux parvenus, dit à ce propos que Félix exerça par toutes sortes de rigueurs et de caprices l'autorité royale avec une âme d'esclave [3].

On ne saurait cependant lui reprocher d'avoir mis toute son énergie à réprimer le brigandage dans la province confiée à ses soins. Il mit fin aux exploits de cet Éléazar ben Dinaï qui s'était distingué contre les Philadelphiens vers 44 et en 52 contre les Samaritains et les Romains, mais avait fini par indisposer le peuple par la quantité de ses meurtres. Le procurateur fut assez habile pour le saisir vivant et l'envoyer à Rome comme une capture importante avec nombre de ses compagnons qui partagèrent son supplice. Le menu fretin, coupe-jarrets, indigènes complices des bandits, subirent en très grand nombre, dans le pays même, le supplice de la croix [4]. Décidément, les attaques à découvert devenaient dangereuses pour leurs auteurs. Les assassins trouvèrent un biais : ils adoptèrent le court poignard recourbé des pirates illyriens, facile à dissimuler sous les vêtements. Quand ils avaient frappé leur victime, ils s'associaient bruyamment à l'indignation de la foule et trompaient ainsi l'attention du public. L'usage de ce poignard appelé *sica* valut à ce genre de meurtriers le nom de sicaires, *sicarii*, que l'on rencontre dès 81 avant J.-C. dans la législation romaine.

Que Félix ait fait appel aux services de ces assassins pour le débarrasser du grand prêtre Jonathan qui le harcelait de ses remontrances le procédé est inexcusable d'autant plus qu'il acheta, pour s'entremettre avec la bande, Doras de Jérusalem, le meilleur ami de Jonathan. La victime expiait la faute que lui reprochait le peuple d'avoir causé la nomination de ce procurateur sans scrupules [5].

H. Loewe fait remarquer qu'il serait injuste d'étendre à tout le

1. Suétone, *Claude*, 28.

2. Tacite, *Hist.*, v, 9. Drusilla, fiancée d'abord à Épiphane, prince de Commagène, qui fut repoussé parce qu'il refusait la circoncision, avait donné sa main à Aziz, le roi d'Émèse, mais Félix, épris de passion pour sa beauté, lui envoya un juif cypriote de ses amis, qui se prétendait magicien, pour la décider à quitter son mari et à transgresser la loi de ses ancêtres. Ce qui arriva en 53 ou 54. Elle eut de Félix un fils nommé Agrippa qui périt dans l'éruption du Vésuve. *Antiq.*, XX, 141-144.

3. *Hist.*, v, 9 : *Antonius Felix per omnem sævitiam ac libidinem ius regium servili ingenio exercuit.*

4. *Antiq.*, XX, 160 s. *BJ.*, II, 253. *Enc. Jud.*, VI, 415 s.

5. *Antiq.*, XX, 186 où les *sicae* sont dites avoir la longueur des *acinaces* perses; 162-166, *BJ.*, II, 254-257. *Jew. Enc.* XI, 324 s. v. *Sicarii. Dict. des Antiquités*, s. v. *Sica.*

peuple juif la frénésie de quelques milliers d'individus et la note de turbulence et de rebellion. La majorité de la population selon lui demandait la tranquillité et pratiquait la soumission, les docteurs eux-mêmes savaient apprécier la grandeur de Rome[1]. La fatalité veut que les historiens de l'antiquité comme la presse actuelle accordent beaucoup plus de place aux violences et aux scandales qu'à la vie des gens paisibles et qu'aux actes d'édification, et dans notre cas concret le dessein de Josèphe de nous acheminer à la catastrophe finale par la voie des excès de partis poussant l'insubordination jusqu'à l'anarchie est d'une évidence qui s'impose.

De fait l'historien juif nous représente après les sicaires « une autre troupe de scélérats, dont les bras étaient plus purs, mais les sentiments plus impies » qui ne cherchaient que révolutions sous le masque de l'inspiration divine et entraînaient la multitude au désert où Dieu leur devait montrer les signes de la liberté prochaine. Le mouvement prenant l'aspect d'une révolte, Félix envoya contre ces égarés un détachement mixte de fantassins et de cavaliers qui en massacrèrent un bon nombre[2].

Beaucoup plus significatif parut le cas d'un Égyptien qui, se disant prophète, marcha contre Jérusalem à la tête de plusieurs milliers de personnes qu'il avait réunies au désert de la ville sainte et auxquelles il promettait de faire crouler les remparts de la cité pour les y introduire. Les assaillants n'avaient pas encore atteint le mont des Oliviers que Félix les chargea avec une forte troupe. Quatre cents tués, deux cents prisonniers, tel fut le bilan de la journée, le reste s'étant dispersé ou caché. Il est à noter que tout le peuple de la ville prit part à cette défense, tellement l'alerte avait été vive. L'Égyptien, s'étant esquivé de la mêlée, disparut. Quelque temps après, le tribun de la cohorte de Jérusalem demandait à saint Paul appréhendé à la sortie du Temple s'il n'était pas l'Égyptien qui avait, les jours passés, soulevé et conduit au désert quatre mille sicaires[3].

A travers la province, les zélotes ne chômaient pas : ils s'attaquaient aux villageois comme aux grands propriétaires coupables d'accepter la servitude romaine, usant de la terreur pour ameuter le peuple contre les pouvoirs établis[4].

1. *Render unto Caesar* (1940), 29-37.

2. *BJ.*, II, 258-260. *Antiq.*, XX, 168 où les imposteurs leur promettent des miracles et des signes comme dans Matth., **24**, 24-26, au désert. Cf. LAGRANGE, *Le Messianisme*, 21 s.

3. *BJ.*, II, 261-263. *Antiq.*, XX, 169-171. Act., **21**, 38. Au lieu de 4.000 sicaires, Josèphe compte 30.000 assaillants. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, II, 21.

4. *BJ.*, II, 264 s. *Antiq.*, XX, 172.

Vers la fin du gouvernement de Félix (59-60), des troubles s'élevèrent entre Juifs et Syriens à Césarée. Les Juifs, plus forts et plus riches, voulaient avoir la prépondérance dans l'administration municipale sous prétexte que le fondateur de la cité, le roi Hérode, était de race juive. Forts de l'appui des troupes composées de Syriens levés à Césarée même et à Sébaste, les Syriens faisaient valoir que la ville primitive, quand elle s'appelait Tour de Straton, ne comptait pas un habitant juif. De là des disputes et des rixes sans cesse renaissantes. Si Hérode, objectaient les païens, avait pensé attribuer Césarée aux Juifs, il n'y aurait érigé ni statues ni temples. Un jour où l'échauffourée avait été grave, Félix lança les soldats sur les Juifs vainqueurs. Malgré les morts et le pillage, la sédition couvait toujours. Pour en finir, le procurateur prit la mesure habituelle : choisissant des notables appartenant aux deux partis, il les envoya à Néron comme députés pour discuter devant lui leurs droits respectifs [1].

2. Le grand prêtre Ananias et saint Paul.

Ananias fils de Nedebaios, nommé grand prêtre par Hérode de Chalcis, fut-il toujours en charge de 47 à 59? cela est douteux. Des ἀρχιερεῖς, grands prêtres sortants ou honoraires, dont quelques-uns gardaient après leur sortie de charge une grande autorité, il est difficile de distinguer le grand prêtre titulaire. Le fait d'exercer les fonctions liturgiques ne conférait pas nécessairement à ce dernier une prééminence dans le domaine politique ou familial. Quoi qu'il en soit, cet Ananias est envoyé à Rome, chargé de fers, par le légat Quadratus avec Ananos, le commandant du Temple en 52 pour se justifier dans l'affaire des Samaritains sous Cumanus. Revenu à Jérusalem entièrement lavé, il se fait un renom de rapacité non seulement en attribuant à sa maison la plus grande partie de la viande des sacrifices, mais encore en envoyant ses valets prendre do force sur les aires la dîme due aux simples prêtres, au risque de condamner ces derniers à mourir de faim [2].

Nous retrouvons cet Ananias au Sanhédrin dirigeant les débats du procès contre l'apôtre Paul, fait prisonnier à la sortie du Temple puis, cinq jours après, descendant vers Césarée avec quelques anciens et un avocat général du nom de Tertullus pour accuser Paul devant le

1. *BJ.*, II, 266-270. *Antiq.*, XX, 173-178.

2. *Antiq.*, XX, 131, 206 s. *BJ.*, II, 243. Pour les correspondances talmudiques voir *Enc. Jud.*, II, p. 761 et Derenbourg, 230 ss où Ananias est désigné par le nom de Johanan ben Nedebaï.

procurateur Félix [1]. Il est traité par le prévenu de muraille blanchie.

La condition de l'Église en Judée est esquissée par plusieurs traits de la narration du dernier séjour de Paul dans cette province. De même qu'à Tyr et à Ptolémaïs, l'apôtre a des frères à visiter à Césarée où vivent Philippe l'évangéliste et ses filles. Les convertis de la Gentilité sont dispensés de la circoncision et des obligations qu'elle entraînait. On leur demande seulement en vertu de la décision de 49 de s'abstenir des idolothytes, de la fornication et de la manducation du sang, mais les chrétiens venus du Judaïsme jugeant que la charte de liberté n'est pas faite pour eux demeurent zélés pour la Loi. De là vient qu'ils jouissent d'une grande paix depuis 44 et que Paul trouve à Jérusalem une communauté judéo-chrétienne présidée par Jacques, frère du Seigneur, et son conseil de presbytres. La plupart de ses membres ne voient pas d'un bon œil que l'ex-pharisien devenu missionnaire du Christ prêche l'abandon de la loi mosaïque aux Juifs de la Diaspora. Néanmoins quand Paul et les représentants des églises de la Macédoine, de la Galatie et de l'Asie sont descendus chez le Cypriote Mnason, un disciple de la première heure, les frères viennent saluer les voyageurs avec joie. Paul est heureux de leur remettre l'importante collecte que portent ses compagnons Aristarque, Timothée, Trophime et quatre autres Grecs. Pour le besoin de la paix, il consent à se joindre à quatre frères qui vont accomplir au Temple leur vœu du naziréat et à payer pour eux la redevance légale, ce qu'Agrippa Ier avait fait en arrivant à Jérusalem. Le septième jour, des Juifs Asiates l'ayant reconnu ameutent la foule contre lui et provoquent son arrestation de la façon dramatique racontée par saint Luc.

Informé de la qualité de citoyen romain dont jouissait Paul, le tribun Lysias, chef de la garnison de Jérusalem, après une comparution sans résultat devant Ananias et son Sanhédrin, veut soustraire son prisonnier au guet-apens d'une quarantaine de conjurés qui ont fait vœu de ne rien manger ni boire qu'ils n'eussent tué Paul. Celui-ci est confié à une bonne escorte de cavaliers et conduit de nuit jusqu'à Antipatris et de là à Césarée. Gardé au prétoire d'Hérode, il comparait devant Félix pour répondre aux accusations du grand prêtre. Le procurateur conclut simplement à un plus ample informé. Quelques jours après, ayant convoqué Paul, il voulut, en compagnie de Drusilla, sa femme qui était juive, l'entendre sur la foi dans le Christ Jésus, mais comme il discourait sur la justice, la chasteté et le jugement à venir, Félix effrayé le renvoya à plus tard. Dans l'espoir de voir Paul se

1. Act., **23**, 2; **24**, 1.

libérer par une forte rançon, il continua néanmoins à s'entretenir avec lui, ordonnant au centurion qui le gardait de lui laisser quelque liberté et de ne pas empêcher quelqu'un des siens de le servir. D'autre part, en vue de complaire aux Juifs, il laissa un homme innocent devant la loi romaine deux ans captif. Ce long séjour permit à saint Paul de prendre contact avec les chrétientés de Palestine et de Syrie dont les fidèles venaient sans doute le voir, et à saint Luc, son compagnon, de recueillir dans la Judée la tradition des anciens disciples de Jésus [1].

II. — Le procurateur Porcius Festus (60-62).

1. P. Festus et saint Paul.

Vers le milieu de l'an 60, Porcius Festus vint en Judée pour succéder à Félix qui s'en retourna à Rome suivi de près par les notables de la juiverie de Césarée décidés à obtenir de l'empereur le châtiment du procurateur sortant. Ils auraient assurément réussi sans l'intervention de son frère Pallas, homme opulent à qui Néron devait sa fortune et qui n'avait pas perdu tout crédit auprès de lui. Trois jours après être arrivé dans son gouvernement, Festus monta à Jérusalem. Les grands prêtres et les principaux de la ville s'empressèrent de porter plainte contre saint Paul et de demander en grâce qu'il le fît venir à Jérusalem, ayant déjà dressé un plan d'embuscade pour tuer en route le prisonnier. Le procurateur les invita à porter l'affaire à Césarée devant son tribunal. Là, s'apercevant que les accusations étant du domaine religieux relevaient plutôt du Sanhédrin et trouvant l'occasion opportune de faire plaisir aux Juifs au début de son administration, Festus demande à Paul s'il veut être jugé à Jérusalem en sa présence de façon que la prérogative de citoyen romain ne soit point lésée et que le contrôle de la sentence reste au pouvoir du juge romain. Sans exprimer sa défiance sur les intentions de ses ennemis ni sa fatigue de ces délais interminables, Paul s'en tient au point de vue juridique. Personne ne peut le livrer aux Juifs par faveur. Il en appelle à César et Festus de répondre après en avoir délibéré avec son conseil : « Tu en as appelé à César, tu iras devant César ».

Agrippa II, quelques jours après, parut à Césarée avec sa sœur Bérénice pour saluer Festus. Drusilla étant partie avec Félix, Bérénice qui la détestait n'avait plus raison de fuir Césarée. Un roi au courant de la loi, des mœurs et des controverses juives et, de plus, préposé

1. Act., 21-24. Lebreton, *L'Église primitive* (coll. Fliche et Martin), 212-215. Jacquier, *Les Actes des Apôtres*, 625-690

au Temple et au pontificat, n'était-ce pas pour Festus la lumière rêvée pour approfondir le cas de son étrange prisonnier? Il ménage donc à ses hôtes royaux et à l'aristocratie de la ville une séance solennelle où le prévenu en un style relevé et une éloquence soutenue prononce son apologie. Agrippa en ressent une impression favorable et dit à Festus que cet homme pouvait être relâché, s'il n'en avait pas appelé à César.

La destinée de l'Apôtre devait s'accomplir. Embarqué avec Luc et Aristarque sur un vaisseau d'Adramyttium, il quitta définitivement la côte phénicienne à Sidon où son gardien, le centurion Julius, eut l'humanité de lui permettre d'aller chez ses amis pendant l'escale et d'y recevoir leurs soins. Ensuite commence la traversée mouvementée qui doit aboutir à Pouzzoles pour mettre les voyageurs sur le chemin de Rome [1].

2. P. Festus et Agrippa II.

Une autre circonstance allait manifester l'accord existant entre Agrippa et Festus. Pendant ses séjours à Jérusalem, le roi faisait du palais des Asmonéens sa résidence. Il s'avisa de construire une salle à manger sur l'ancien corps de bâtiment d'où il pouvait sans se lever de table voir tout ce qui se passait dans le Temple. Déjà par sa position même, le palais offrait sur la ville et le sanctuaire une vue unique comme il est aisé de s'en rendre compte du haut de la grande synagogue *Tifereth Jerušalaim* qui en occupe aujourd'hui l'emplacement [2]. Dominer ainsi du regard les sacrifices offerts au Très-Haut parut intolérable aux notables. Ils construisirent sans autorisation un mur élevé sur l'exèdre située en bordure du parvis intérieur du côté de l'occident de façon à intercepter la vue non seulement du palais asmonéen mais encore du portique occidental extérieur au Temple d'où les Romains surveillaient les Juifs lors des fêtes. Une telle initiative irrita le roi et surtout Festus qui ordonna la démolition du mur. « Plutôt mourir, répondirent les coupables, que d'enlever une pierre au lieu saint! Que l'affaire soit soumise au jugement de l'empereur! » Le conciliant procurateur y consentant, ils déléguèrent à Néron dix des premiers citoyens avec le grand pontife Ismaël ben Phiabi et Helcias le gardien du trésor.

La délégation dut le succès de sa démarche à l'appui de Poppée, toute-puissante sur le cœur de Néron et gagnée au monothéisme sinon

1. *Act.*, **25-28**, 15.

2. Depuis 1948, la silhouette de la synagogue ruinée par les Arabes se dresse sur les décombres du quartier juif à l'intérieur du rempart.

à la loi de Moïse, ce qu'insinue la qualité de pieuse, θεοσεβής, que lui décerne Josèphe qui aura bientôt lui-même recours à ses bons offices. Les dix rentrèrent avec la permission de laisser debout la muraille provocante. Pour Néron la question n'avait pas l'importance de la querelle des Césaréens ou de la persistance du terrorisme en Judée. En définitive Ismaël et Helcias furent retenus comme otages. Ismaël, qui était destiné à périr sous la hache à Cyrène, Agrippa s'empressa de le remplacer dans la suprême sacrificature par Joseph Kabi, fils du grand prêtre Siméon de la famille Boéthos [1].

3. Le succès des païens à Césarée.

On touchait à la fin de 61 et les représentants des intérêts respectifs de l'élément juif et de l'élément syro-grec de Césarée envoyés par Félix attendaient toujours à Rome l'arbitrage de l'empereur. Deux des principaux citoyens de Césarée hâtèrent la décision en achetant à un bon prix Béryllos, secrétaire de Néron pour les pays grecs, qui obtint de l'empereur que le rescrit attendu fût enfin rédigé. Pallas ne pouvait rester étranger à un débat où Félix, son frère, était réduit au rôle d'accusé. Le bon tour à jouer à ses ennemis que de lui donner place parmi les juges sur le tribunal [2]! Bref, la décision fut entièrement défavorable aux Juifs : eux qui trouvaient mauvais d'être sur le même pied que les Syriens se virent dépouiller de l'égalité de droits qu'ils avaient avec les Syriens tandis que ceux-ci demeuraient les vrais citoyens et les maîtres de la cité de Césarée. Les difficultés que créait aux Romains la ville de Jérusalem ne les portaient guère à fonder une seconde capitale juive. Le rescrit de Néron vit le jour en 62, l'année qui mit dans la tombe Pallas et Festus. Les Juifs en conçurent une vive amertume et le dessein d'y répondre par une guerre [3].

Du reste, l'équité et la condescendance de Festus n'avaient pas réussi à désarmer les violents. Plus que jamais brigands et sicaires se livraient à leurs exploits. Le désert avait de nouveau revu un imposteur suivi de foules contre lesquelles on dut envoyer la force armée [4].

1. *Antiq.*, XX, 189-196. Pour la fin d'Ismaël, fils de Phiabi, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme qui fut en charge en 15-16 voir *BJ.*, VI, 114.

2. Nous placerions volontiers ici le détail que Tacite, *Annal.*, XII, 54, place sous Quadratus : Pallas serait préférable comme sujet... *Felicem inter iudices ostentavit, receptum in tribunal, quo studia accusantium deterrerentur.*

3. *Antiq.*, XX, 182-184. *BJ.*, II, 270. Au § 284 la parution du rescrit est retardée jusqu'en 66 pour bien montrer qu'il était cause de la guerre. On peut admettre qu'il en fut une cause mais non immédiate. G. Mathieu dans sa traduction de Josèphe (*Antiq.*, t. IV, p. 281, n. 1) pense que l'incident a été imaginé pour expliquer comment les prétendues décisions de l'édit de Claude (XIX, 287) n'étaient pas en vigueur sous Néron.

4. *Antiq.*, XX, 185-188. *BJ.*, II, 271.

III. — L'interrègne. Le martyre de Jacques, évêque de Jérusalem. L'usurpation du grand prêtre Ananos.

Festus étant mort dans l'exercice de ses fonctions, il se produisit entre son décès et l'arrivée de son successeur, Lucceius Albinus (62-64) un intervalle dont le nouveau grand prêtre, Ananos, profita pour exercer une autorité sans contrôle. Fils du grand prêtre Anne des évangiles dont quatre des siens avaient déjà été honorés de cette dignité, donné par le roi Agrippa pour successeur à Joseph Kabi, cet Ananos ou Hanan II se distinguait par sa fierté et son audace. Il pratiquait en matière juridique le rigorisme des Sadducéens. Ce n'est pas sans dépit que les pontifes avaient vu Paul de Tarse échapper à leurs embûches et gagner Rome où son action pouvait rayonner davantage. En compensation, Ananos s'en prit à ceux qui avaient reçu Paul à Jérusalem, notamment au chef de l'église du lieu et à quelques autres, sans doute à des anciens. Il les fit comparaître devant un tribunal de sa composition comme coupables d'avoir violé la Loi et les condamna à être lapidés. C'est ainsi que Jacques, dit le frère du Seigneur, couronna par le martyre ses vingt ans d'épiscopat en la ville sainte. Sa fidélité à la loi mosaïque qui lui valait l'admiration des meilleurs des Juifs ne le sauva pas de la mort. Plusieurs motifs le rendaient suspect, lui et son troupeau, aux notabilités du sacerdoce aristocratique : la reconnaissance de la messianité de Jésus, les faits de se donner comme le chef d'un groupe religieux à part, d'être en communion avec des communautés où l'on admettait des convertis incirconcis et dispensés des pratiques du judaïsme, de recevoir de celles-là des ressources non contrôlées par les prêtres, de s'accommoder d'une vie pauvre et modeste qui paraissait un blâme à la cupidité et au faste des grandes familles. Le zèle de Jacques pour la Loi et l'ascétisme de sa vie attiraient sur la nouvelle voie des recrues du bas peuple, du pharisaïsme et du sacerdoce inférieur. Mais dans ce milieu de plus en plus fermé aux « hellénistes », la part conservée au Christ par Jacques comme principe du salut devait se minimiser aux dépens de la Loi qui s'imposait à tout le monde comme condition essentielle du salut. De là cette classe de judaïsants hostiles à la prédication de saint Paul, suspecte aux juifs comme aux chrétiens et destinée à végéter obscurément en pays sémitique.

Aux yeux des judaïsants, Jacques, qu'ils surnommaient le Juste, prit l'aspect d'un nazir modèle qui aurait eu le privilège d'entrer dans

le sanctuaire comme le grand prêtre. Le récit de son martyre par Hégésippe, s'il peut être taxé d'exagération, conserve néanmoins des traits authentiques d'une situation où la qualité messianique de Jésus trouve des adhérents parmi un peuple demeurant attaché à la religion du Temple et même à la synagogue. La ruine prochaine du sanctuaire national, de la ville sainte et de la nation contribuera à établir des positions plus tranchées. Précipité du haut de l'angle sud-est de la grande enceinte du Temple, Jacques fut lapidé et achevé par la massue d'un foulon. On montra sa stèle funéraire jusqu'au siège de Titus et peut-être jusqu'à la guerre d'Hadrien, sous les murs du Temple au lieu même de sa mort [1].

Josèphe, qui se trouvait à Jérusalem au temps du martyre de Jacques témoigne de la faveur dont la victime jouissait parmi les habitants de cette ville et du mécontentement qu'éprouvèrent les gens modérés et attachés à la Loi au spectacle de sa condamnation et de son supplice. Il en fut qui prièrent Agrippa d'enjoindre à Ananos de ne plus agir ainsi, et ce n'était pas la première injustice qu'il se permettait. D'autres allèrent même à la rencontre du nouveau procurateur, Albinus, venant d'Alexandrie, pour dénoncer l'illégalité de la conduite du grand prêtre. « Anan, conclut Lehmann de l'étude de cet épisode, en instituant un tribunal de son chef, avait violé la loi qui ne concédait ce droit qu'à l'autorité souveraine, le grand Sanhédrin, d'après l'antique législation juive, à ses commissaires ou délégués avec pleins pouvoirs, ou par les représentants de l'empereur après la réduction de la Judée en province romaine. En instituant un tribunal même pour un mandat unique et en exécutant de son autorité propre leur arrêt de mort, le grand prêtre Anan avait commis une double forfaiture [2]. »

Avant même de faire son entrée d'usage à la ville sainte, Albinus adressa une lettre sévère au grand prêtre, le menaçant d'une sanction, cependant que, pour le motif en question, le roi Agrippa destituait Ananos du grand pontificat qu'il avait exercé trois mois et en investissait Jésus, fils de Damnaios [3].

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 23, 4-18. Épiphane. *Hær*, XXIV, 4. *Antiq.*, XX, 197-201. Jh. Chaine, *L'épître de saint Jacques, Introd.*, p. XXX-XL. Voir notre *Jérusalem*, II, 845-849. *RB.*, 1919, 480 ss.

2. *Dates importantes de la chronologie du 2e Temple : REJ.*, XXXVII (1898), 14. Le tribunal convoqué par Ananos est un συνέδριον κριτῶν un véritable tribunal d'exception d'après Lagrange, *Judaïsme*, 220. Le grand prêtre se souciait peu de renouveler la séance du grand Sanhédrin tenue dans le cas de saint Paul. Il avait, dans le cas de Jacques, encore beaucoup plus à craindre l'opposition des pharisiens à qui il offrait l'occasion de faire échec derechef au parti sadducéen.

3. *Antiq.*, XX, 201-203. Ces faits se placent en 62. Le désir de mettre en corrélation la mort de Jacques et la guerre considérée comme son effet qu'on remarque chez Origène,

Vers ce temps-là s'éteignit Rabban Gamaliel l'Ancien, petit-fils d'Hillel, docteur de la Loi dont l'enseignement était très couru, membre du parti pharisien au Sanhédrin où l'influence qu'il y exerçait égalait la considération dont il était entouré. Son esprit conciliant se manifesta en faveur des Apôtres mis en jugement par le grand prêtre, sa prudence sachant s'allier avec l'exacte et stricte interprétation de la loi de ses pères, telle que la concevaient les pharisiens, au témoignage de son ancien disciple, Saul de Tarse. La Mišna a conservé plusieurs de ses décisions juridiques qu'il rendait volontiers sur un degré du Temple. Se trouvant un jour sur les échafaudages d'uné partie des parvis en construction il ensevelit dans la bâtisse un exemplaire de la traduction chaldéenne de Job, geste qui a été diversement interprété. « A sa mort, lit-on au traité Sota, IX, 16, la gloire de la Torah s'est éteinte, et avec elle sont ruinés la pureté et le pharisaïsme [1]. »

La légende chrétienne fit de Gamaliel un chrétien secret demeurant parmi les Juifs sur le conseil de ses nouveaux coreligionnaires afin de déjouer l'hostilité du sacerdoce israélite. Le rabbi se montre favorable à Jacques, le premier évêque de Jérusalem, au point d'éveiller les soupçons du grand prêtre. On le fait auteur d'un évangile qui ne s'est conservé qu'en copte et il est intimement lié aux péripéties des scènes populaires du martyre et des funérailles de saint Étienne. C'est au domaine de Gamaliel, Caphargamala, que le protomartyr aurait trouvé une sépulture dans un hypogée où les corps de Gamaliel et de Nicodème furent aussi déposés à leur tour [2].

IV. — Le procurateur Lucceius Albinus (62-64).

1. Administration d'Albinus.

Albinus remplissait probablement les fonctions de préfet du camp en Alexandrie, compatible avec l'ordre équestre, quand il reçut de Néron l'ordre de rejoindre Césarée comme successeur de Festus [3]. Il dut prendre possession de sa charge au cours de l'été de 62. A ses débuts, l'ardeur de son zèle s'appliqua à poursuivre les sicaires toujours ennemis de la pacification du pays. Il se laissa d'abord gagner par Ananias, fils de Nedebaï, que sa déposition n'empêchait pas de tenir le premier rang dans l'aristocratie à cause de son aplomb et de

Eusèbe et saint Jérôme (Chaine, XXXV, n. 2) a déplacé les faits jusqu'en 66, ce qui est inadmissible. Voir Schuerer, I, 581 s., n. 45 et 46.

1. *Enc. Jud.*, VII, 80-82. *DB.*, III, 102 s. Derenbourg, *Essai..*, 239 ss.
2. *Pseudo-Clementis Recognition.*, lib. I, 66-71. *DB. Supplem.* II, 1135 ss.
3. *PW.*, XIII, 1559.

ses grandes richesses. Or il arriva que, se faisant *kidnapers*, les sicaires enlevèrent le secrétaire du commandant du Temple et firent savoir à Ananias qu'ils ne le rendraient que contre dix des leurs, prisonniers chez Albinus. Le procurateur s'étant exécuté pour plaire à Ananias, les sicaires mis en goût se livrèrent avec le plus grand succès à ce stratagème aux dépens des familiers du pontife et vidaient ainsi les prisons d'Albinus [1]. Si l'on en croit une autre version péjorative, le Romain aurait battu monnaie avec la rançon des prisonniers de droit commun, pillé les biens des particuliers et levé sur la nation des contributions arbitraires. Il aurait même, moyennant finances, fermé les yeux sur la formation de bandes organisées sous l'autorité de chefs ou de tyranneaux, précurseurs des *leaders* de l'agitation prochaine. Mais en comparaison de son successeur Florus, il était un excellent homme [2]. Devenu procurateur de la Maurétanie Césarienne sous Néron, il reçut en outre la Tingitane des mains de Galba, mais le succès de Vitellius devait mettre fin à son ambition par une mort violente [3].

Quand il apprit que Gessius Florus arrivait pour lui succéder, Albinus voulut paraître agréable à la population de Jérusalem en faisant mourir tous les prisonniers qui avaient mérité la peine capitale, quant aux autres, il les remit en liberté pour de l'argent. Mais si la prison fut ainsi vidée de captifs, le pays se trouva de nouveau plein de brigands [4].

2. Les débuts de Flavius Josèphe.

Albinus gouvernait encore la Judée lorsque Josèphe inaugura sa vie publique à l'âge de 26 ans par un voyage à Rome en 64 ayant pour but d'obtenir la libération d'un certain nombre de prêtres envoyés à la capitale par le procurateur Félix pour une raison futile et qui s'y morfondaient en soutenant leur existence par des figues et des noix, crainte de se contaminer au contact d'une nourriture illégale. Après une périlleuse traversée de l'Adriatique, Josèphe abordait à Pouzzoles où il se lia d'amitié avec Alityre, mime d'origine juive très apprécié de Néron, qui le mit en relation avec Poppée, femme de l'empereur. Fort de cet appui, Josèphe obtint rapidement la délivrance des captifs et s'insinua dans la faveur de l'impératrice qui le combla de bienfaits [5].

1. *Antiq.*, XX, 204-210.
2. *BJ.*, II, 272-277. *Antiq.*, XX, 253.
3. Tacite, *Hist.*, II, 58 s. *PW.*, XIII, 1560.
4. *Antiq.*, XX, 215. Ce dernier trait a été poussé au noir par *BJ.*, *loc. cit.* Cf. 254 où il est dit que les Juifs opprimés par Florus célébraient Albinus comme leur bienfaiteur.
5. *Vita*, 13-16.

Né en 37-38, à Jérusalem, d'une famille sacerdotale apparentée aux Asmonéens, Josèphe fut élevé avec son frère Matthias à la juive, se servant de la langue araméenne, s'adonnant à l'étude de la Loi et des Écritures. Mais il étudia le grec dans les livres, foulant aux pieds le préjugé de ses compatriotes contre la connaissance des langues étrangères accessible à n'importe qui, fût-il esclave tandis que la connaissance de la Torah et la plus subtile interprétation de l'Écriture rendaient seules l'homme vraiment savant. Josèphe reconnaît que l'usage de l'idiome national l'empêchait de prononcer correctement le grec et que pour la traduction de son œuvre sur la Guerre Juive, il eut recours à des collaborateurs sachant parfaitement les deux langues [1]. A 14 ans, sa science de la Loi lui valait les compliments des grands prêtres et des notables de la cité. A 16 ans, il aurait déjà passé par les instituts des Pharisiens, des Sadducéens et des Esséniens : c'est le témoignage d'un homme qui prétend assimiler trois sectes religieuses aux écoles des philosophes grecs et veut qu'on le sache bien renseigné sur les spéculations de son milieu. Après trois années de séjour auprès d'un ascète nommé Bannous qui vivait au désert, un disciple de Jean-Baptiste peut-être, Josèphe revient à Jérusalem en 56-57 où il adhère finalement au parti pharisien à l'âge de 19 ans. Nous l'avons vu à Rome en 64 et 65. Quand il en revient au printemps de 66, la révolution a éclaté, il se rallie aux grands prêtres et aux pharisiens les plus considérés qui estiment sans chance de succès une guerre contre les Romains, mais se trouvent impuissants à tenir tête aux passions populaires surtout après l'échec et la fuite du légat de Syrie, Cestius Gallus, à l'automne de 66. Malgré son désir de la paix, il cède au mouvement général quand le Sanhédrin a pris en mains la direction de la révolte, comme nous le verrons au récit de la guerre qui va se déclarer la 13e année du règne de Néron [2].

3. La politique d'Agrippa II.

Agrippa II, par contre, n'hésitait pas à suivre sa politique de vassalité envers les Romains. En 54, il avait envoyé un contingent pour la guerre contre les Parthes; en 60, il s'empresse avec Bérénice de venir saluer Porcius Festus nouvellement débarqué à Césarée, ce qui lui fournit l'occasion d'entendre saint Paul dans une séance solennelle. C'est vers la même époque qu'il confère à sa capitale, Césarée de Philippe, le surnom de *Neronias*, en l'honneur du César régnant. Les

1. *Antiq.*, XX, 263. Cf. I, 7. *C. Ap.*, I, 50.
2. *Vita*, 7-25.

monnaies de cette ville confirment sur ce point l'information de Josèphe. On y remarque d'un côté l'effigie de Néron et de l'autre la mention d'Agrippa et des citoyens de Néronias [1]. Sous les Flaviens, les monnaies du roi reproduiront les traits des empereurs de cette dynastie. A la colonie romaine de Béryte il offrait, dans un théâtre construit à grands frais, des spectacles annuels, distribuant à la populace à cette occasion du blé et de l'huile sans compter. Il orna cette ville de statues et de copies de chefs d'œuvre antiques le plus souvent aux dépens des villes de ses propres États qui ne dissimulaient pas leur mécontentement.

La titulature complète d'Agrippa II, si l'on en juge par les inscriptions relevées sur divers points de la Batanée, du Haurân et de l'Antiliban, paraît avoir été « grand roi Marcus Julius Agrippa *philokaisar* pieux et *philoromaios* ». On la trouve rarement en entier, soit qu'elle serve à dater l'érection d'un monument, d'une statue ou d'un autel, soit à déterminer le service d'un officier (éparque, stratège), ou l'origine d'un édit dont il ne reste malheureusement que deux pauvres fragments [2]. Les quelques lignes conservées suffisent néanmoins à montrer de quelle importance il était pour l'histoire de la Batanée. « Le roi Agrippa paraît reprocher aux habitants de la province d'avoir vécu jusqu'alors comme des bêtes fauves dans des tanières, et il les invitait sans doute à bâtir des maisons et à quitter leur ancien genre de vie. Ces reproches étaient bien mérités; car les auteurs contemporains nous ont laissé des détails circonstanciés sur les mœurs des populations de ces pays, notamment de la Trachonitide [3]... »

Agrippa remplaça bientôt le grand prêtre Jésus, fils de Damnaios par Josué ben Gamala « fils de Gamaliel ». Le roi aurait été séduit par le boisseau de pièces d'or que lui offrit la fiancée de Josué, Martha de la famille des Boéthos, en échange de la plus haute dignité du sacerdoce. Aussitôt la nomination accordée, l'ambitieuse Martha épousa le fils de Gamaliel qui sera en charge de 63 à 65 [4]. Entre celui-ci et le grand prêtre sortant se déclara une petite guerre qui laissait prévoir de prochaines discussions plus aiguës. De leur côté, les Lévites obtinrent

1. Madden, *Coins of the Jews*, 145 s. Reifenberg, *JPOS.*, XIX, 1941, p. 286 s. pl. XIII-XV. Hill, *Catal. of the greek coins of Palestine*, 239, pl. XXVI. De Saulcy, *Numism. de la T. S.*, p. 316, 318. *Antiq.*, XX, 211. Césarée-Panéas fut agrandie par Agrippa II. Le fait dût avoir lieu en 61, début d'une ère d'après la numismatique. Hill, *op. cit.*, xcix.

2. Dittenberger, *OGIS.*, I, nos 419-426. Cf. *RB.*, 1933, 260.

3. Waddington, *Inscript. grecques et latines de la Syrie*, p. 533 s. Au point de vue militaire celle de QS., 1895, p. 138, n. 65 = *Rev. Arch.*, t. XXVII (1895), p. 138 n° 78 mérite d'être notée.

4. Derenbourg, *Essai..*, p. 248. *Encycl. Judaica*, IX, 477.

d'Agrippa, avec le consentement du Sanhédrin, que ceux d'entre eux qui chantaient les hymnes au Temple eussent la faculté de porter un vêtement de lin comme les prêtres, innovation qui provoqua chez ces derniers un vif mécontentement [1].

Sans affecter la ferveur religieuse que son père affichait à Jérusalem en présence des dévots, Agrippa II ne dédaignait pas de poser aux docteurs pharisiens des objections touchant certaines observances et l'on comprend que la liberté préconisée par saint Paul à l'égard des pratiques légales ne lui ait pas déplu [2]. Le peuple aurait voulu que le roi fît renouveler le portique oriental, œuvre antique qui jurait en face des splendeurs hérodiennes auxquelles on venait de donner la dernière main. Démolir était aisé, mais rebâtir demandait beaucoup plus de temps et d'argent. Agrippa écarta la suggestion, tout en accordant quelque satisfaction aux dix-huit mille chômeurs créés par la cessation des travaux du Temple. Il leur permit de paver la ville avec des dalles de belle pierre blanche [3]. Il subsiste encore des vestiges de ce beau dallage dans le clos de Saint-Pierre en Gallicante. Nous retrouverons Agrippa II au cours de la guerre juive où, après avoir travaillé en vain à l'apaisement des partis, il demeura le fidèle allié des Romains.

V. — Le procurateur Gessius Florus (64-66).

1. Caractère du dernier procurateur.

La déplorable administration du successeur d'Albinus, loin de favoriser le calme parmi une population surexcitée, ne fit que hâter son soulèvement contre le pouvoir impérial. Natif de Clazomènes, Gessius Florus, qui devait être le dernier procurateur, avait reçu sa charge de Néron à la demande de Poppée. Il amenait avec lui sa femme Cléopâtre, qui très liée avec la maîtresse de l'empereur, était en définitive la cause de la bonne fortune de son mari et comme ils ne valaient pas plus l'un que l'autre, ils profitèrent sans vergogne du couvert de la faveur impériale pour se livrer aux pires instincts de parvenus cupides et fiers d'exercer sur la foule une autorité arbitraire jusqu'à l'insulte et à la cruauté. Comparé à Florus, Albinus prit dans la mémoire des Juifs l'aspect d'un homme de bien. C'est avec cette mutation de fonctionnaires que nous disons adieu aux *Antiquités Judaïques* de Josèphe pour prendre comme guide et base d'information

1. *Antiq.*, XX, 216-218.
2. Derenbourg, *Essai..*, p. 252 s.
3. *Antiq.*, XX, 219-222. A part la *quadra* ou place du Temple et la place devant le Prétoire, les surfaces dallées devaient être jusqu'alors à peu près inexistantes.

son ouvrage sur la *Guerre Juive* ainsi qu'il nous y invite lui-même[1]. Ce fut en effet la deuxième année du gouvernement de Florus et la douzième du principat de Néron que la guerre commença. L'autobiographie de Josèphe n'est pas sans fournir d'appréciables renseignements sur cette époque critique de l'histoire de la Palestine.

A l'occasion de la Pâque de l'année 66, le légat de Syrie, Cestius Gallus, successeur de Corbulon, étant venu à Jérusalem, le peuple se pressa autour de lui proférant des plaintes contre Florus qui se trouvait à ses côtés et répondait par des railleries. Le légat promit de rappeler le procurateur à la modération et tous les deux reprirent le chemin de Césarée d'où Cestius regagna Antioche.

2. Troubles à Césarée et à Jérusalem.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés que la population césaréenne était en feu. Depuis le jour où les Grecs avaient obtenu de Néron le gouvernement de la ville, la tranquillité publique se trouvait à la merci du moindre incident.

Or il arriva qu'un Grec se mit en tête d'élever des boutiques sur son terrain de façon à gêner l'accès à la synagogue qui en était voisine. De jeunes Juifs ayant molesté les ouvriers et Florus ayant réprimé leurs violences, les notables du Judaïsme et parmi eux Jean le publicain firent accepter huit talents au procurateur pour qu'il s'engageât à interdire les travaux. « Une fois nanti, Florus quitta précipitamment Césarée pour Sébaste, laissant le champ libre à la sédition, comme s'il n'avait vendu aux Juifs que le droit de se battre[2]. »

Le sabbat suivant, un païen se mit à sacrifier des volailles sur une marmite renversée, à l'entrée de la synagogue. La provocation souleva les Juifs, comme les Césaréens l'espéraient. En vain, Jucundus, le préfet de la cavalerie, veut imposer le calme, les Grecs ont le dessus dans la bagarre qui s'ensuit. Alors les Juifs, emportant leurs livres saints se retirent à Narbata, village juif situé à 60 stades, à 11 kilomètres environ à l'est de Césarée[3], tandis que leurs notables se rendent à Sébaste avec Jean le publicain à leur tête en vue d'implorer le secours de Florus en lui rappelant discrètement qu'il s'était vendu à leur cause. Pour toute réponse, le procurateur fit empoigner tous les délégués et les mettre aux fers sous l'accusation d'avoir emporté de Césarée les livres de leurs lois.

1. *Antiq.*, XX, 252-258.
2. *BJ.*, II, 288. Pour l'ensemble, 280-288.
3. *GP.*, II, 251.

Ces faits bouleversèrent Jérusalem où l'indignation parvint à son comble quand on vit les émissaires de Florus enlever au trésor du Temple dix-sept talents. Le retard apporté par les Juifs au paiement de l'impôt était pourtant la cause de cette mesure. Aurait-on pensé jeter le procurateur dans l'embarras et le compromettre aux yeux de Néron en mettant des entraves à la rentrée du tribut? Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de l'émeute au cours de laquelle de mauvais plaisants avaient raillé l'avarice du gouverneur en simulant une quête en sa faveur, celui-ci monta sans retard à la ville sainte avec des troupes décidé à sévir. Les citadins accourus au-devant de lui pour le saluer furent repoussés comme des ennemis par le centurion Capiton et ses cinquante cavaliers; la population retirée chez elle passa une nuit anxieuse dans l'attente du lendemain [1].

3. Exécutions et combats de rue à Jérusalem.

Florus, suivant l'usage, prend logement au palais royal, seule résidence digne de l'autorité romaine avec les jardins et les salles somptueuses que l'opulence d'Hérode le Grand développa à l'ombre de trois tours puissantes. Le lendemain a lieu l'audience, non pas dans une salle du palais soit pour ménager les scrupules des Juifs craignant de fouler le seuil d'un gentil, soit à cause d'un public nombreux et du déploiement de la force armée, mais devant le palais, où le tribunal étant disposé sur le perron d'entrée domine une place pavée de dalles blanches ou de couleurs différentes. A peine assis sur le tribunal, le procurateur se voit entouré des princes des prêtres et des notables de la ville. A l'ordre qu'il donne d'amener les délinquants, ceux-là font valoir la difficulté de les reconnaître parmi la multitude et l'étourderie propre à une jeunesse inconsciente qui méritait l'indulgence en considération du grand nombre des innocents.

Irrité de ce refus déguisé, le juge ordonne aux soldats de saccager le « marché haut » voisin du palais et d'y tuer les gens qu'ils y rencontreraient. Une fois déchaînés, les soldats se précipitent dans le quartier, pillant et massacrant, puis reviennent avec des habitants pris au hasard qui sont incontinent flagellés et crucifiés, fussent-ils citoyens romains [2]. Bérénice, sœur d'Agrippa II, venue à Jérusalem pour accomplir un vœu de naziréat, se rendait nu-pieds devant le tribunal de Florus le suppliant d'arrêter ce carnage. Mais en vain. Les soldats du gouverneur, sans doute des Césaréens, lui auraient fait un mauvais

1. *BJ.*, II, 289-300. Cf. 403 pour le retard de l'impôt.
2. *BJ.*, II, 301-308. Voir VINCENT, *Jérusalem*, I, 566.

parti, si elle ne s'était réfugiée dans le palais royal où elle dut passer la nuit entourée de gardes.

Tels furent les événements de mai 66 [1].

Le lendemain, comme deux cohortes montaient vers Jérusalem, les Juifs se rendirent sur la route de Césarée, à leur rencontre, afin de leur souhaiter la bienvenue. Florus leur avait conseillé cette conduite comme moyen de prouver qu'ils étaient rentrés dans l'obéissance, pendant que sous main il envoyait dire aux centurions de ces cohortes d'avertir leurs soldats de ne pas rendre le salut des Juifs et au premier mot proféré contre lui, de faire usage de leurs armes. Il en arriva de la sorte. Des séditieux se répandirent en invectives contre le maudit procurateur. Aussitôt la foule des Juifs est mise en fuite à coups de bâtons. Le cavalerie les charge et les poursuit vers les portes septentrionales de la ville, car le but de ce contingent est d'atteindre l'Antonia, à travers le Bézétha, afin d'occuper le Temple. Les fuyards laissent des morts, les uns frappés par les cavaliers, les autres étouffés par la presse aux portes de la ville. De son côté, sorti du palais royal avec son propre détachement, Florus se dirige vers l'Antonia. La manœuvre consiste à réunir dans la forteresse les troupes suffisantes pour garnir toutes les terrasses des portiques extérieurs de l'esplanade du sanctuaire et prévenir un soulèvement général. Les efforts du procurateur sont vains : bloqués dans les rues étroites par la population, criblés de projectiles du haut des terrasses, ses soldats doivent battre en retraite et regagner leur camp situé près du palais [2]. Pendant ce temps les factieux démolirent la partie des portiques au nord-ouest de l'enceinte du Temple qui établissait une communication entre l'esplanade et l'Antonia. Devant cette résolution, Florus manda les grands prêtres et les conseillers, déclarant qu'il allait quitter la ville en y laissant la garnison qu'ils voudraient. Ceux-ci s'engagèrent à maintenir l'ordre pourvu qu'il leur laissât une seule cohorte, mais non pas celle qui avait commis les excès dans le marché haut. Obtempérant à leur désir, Florus, avec le reste de ses forces, reprit le chemin de Césarée [3].

1. *BJ.*, II, 309-315. D'après Niese, le 16 du mois d'Artémisios répondrait au 3 juin.

2. *BJ.*, II, 315-329. La cohue dut être considérable aux deux portes du nord de la nouvelle enceinte d'Agrippa, l'une dans le Tyropœon, l'autre au Bézétha. Au § 329 on remarquera l'existence d'une caserne pour les troupes du gouverneur (Matth. **27**, 27) au palais royal logement de Pilate comme de Florus.

3. *BJ.*, II, 330-332.

4. Interventions inutiles du tribun Néapolitanus et du roi Agrippa II.

Le procurateur sentait-il qu'il avait franchi les bornes de l'équité au point d'être désavoué même par un Néron? Il s'empressa dans un rapport mensonger adressé au légat de Syrie, Cestius Gallus, d'accuser les Juifs d'avoir ouvert les hostilités contre Rome. Mais les magistrats de Jérusalem, appuyés par la reine Bérénice, envoyèrent de leur côté à Antioche le récit circonstancié des actes perfides et cruels de Florus. En présence de ces allégations contradictoires, Cestius prit le parti d'envoyer sur les lieux le tribun Néapolitanus à fin d'enquête impartiale. L'envoyé poussa d'abord jusqu'à Jamnia où se trouvait le roi Agrippa revenant d'Alexandrie où il était allé féliciter Tibère Alexandre de son élévation au gouvernement de l'Égypte. En cette même ville s'étaient également rendus les notables et les membres du Sanhédrin pour saluer le roi et le renseigner sur les fâcheux événements qui venaient d'avoir lieu.

A 60 stades de Jérusalem, Agrippa et Néapolitanus rencontrèrent la population de cette ville accourue pour les recevoir et crier vengeance. Si les parents des victimes de Florus gémissaient et haïssaient ce gouverneur, il ne fallait pas en conclure qu'ils partageaient avec une poignée de séditieux leur inimitié contre Rome. L'envoyé de Cestius pouvait, accompagné d'un seul serviteur, faire le tour de la ville sainte jusqu'à Siloé sans être inquiété. Il se rendit compte en effet qu'un esprit de soumission régnait sur Jérusalem et après avoir chaudement félicité le peuple de sa fidélité envers les Romains et fait ses dévotions dans le parvis des Gentils, Néapolitanus s'en retourna auprès du légat de Syrie à qui il inspira sa confiance officielle. C'est tout ce que l'on avait à attendre d'un fonctionnaire romain. Le public, non satisfait, se tourna vers le roi et les grands prêtres : Tant que Florus resterait impuni, le soupçon de rébellion pèserait sur les Juifs! Envoyer des accusateurs contre lui à Néron, c'était courir un grand risque. Qui donc oserait attacher le grelot? Se lancer dans une guerre avec Rome, même pour se débarrasser d'un mauvais gouverneur, c'était une folie. Agrippa convoqua la multitude au Xyste que surplombait le palais des Asmonéens où le roi résidait, et du haut de la terrasse où sa sœur Bérénice avait pris place, il prononça un fort beau discours sur la folle qu'il y aurait à s'attaquer à une puissance telle que celle des Romains à laquelle toutes les nations, même les plus riches, les plus belliqueuses, les plus nombreuses étaient assujetties.

Le peuple, gagné par ce discours, se mit à rebâtir la galerie détruite

pour rétablir la communication entre le Temple et l'Antonia, les magistrats et les sanhédrites réunirent les quarante talents représentant l'arriéré du tribut de Jérusalem et de son territoire. Encouragé par ces bonnes dispositions, Agrippa s'enhardit à engager le peuple à obéir à Florus, en attendant que César lui envoyât un successeur. Du coup sombra tout essai de pacification. On se déchaîne en injures contre le roi, on lui interdit le séjour de la ville, quelques factieux lui jettent des pierres. Découragé et indigné, Agrippa envoya les magistrats et les principaux citoyens à Césarée, auprès de Florus, pour que le gouverneur désignât ceux qui lèveraient le tribut dans les autres toparchies. Quant à lui, il rentra dans son royaume [1].

1. 333-407.

CHAPITRE IX

PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE JUIVE CAMPAGNE DE VESPASIEN ET DE TITUS EN GALILÉE (66-67)

I. — Les étapes vers la rupture complète des Juifs avec Rome.

1. Suppression des garnisons romaines.

La retraite du roi Agrippa devant la menace des exaltés montrait à quel point s'était fortifié le parti de ceux que l'historien appelle révolutionnaires, factieux, novateurs poussant à la guerre [1], devant qui tremblaient les puissants, les princes des prêtres et tout homme du peuple partisan de paix [2]. Il s'en trouvait en effet un certain nombre dans toutes les classes de la société d'assez sages pour ne point céder aux perspectives d'une indépendance aléatoire. Les violents commencèrent à se faire la main en occupant par surprise la forteresse de Masada dont ils massacrèrent la garnison romaine qu'ils remplacèrent par une troupe de Juifs. A Jérusalem, la rupture avec Rome s'affirmait. L'audacieux capitaine du Temple, Éléazar, fils du grand prêtre Ananias [3], amena les prêtres officiants à repousser toute offrande et tout sacrifice offert par un étranger, fût-il légat ou empereur. Le fait émut les notables du sacerdoce et des Pharisiens. Au peuple convoqué devant la porte de bronze corinthien qui donnait accès au parvis intérieur du Temple ils exposèrent la gravité de la provocation, l'interruption du sacrifice pour César étant un crime de lèse-majesté qui attirerait sur la ville et le Temple lui-même les plus amères représailles. Les prêtres firent la sourde oreille, inaugurant ainsi des hostilités qui finiront, quatre ans après, avec l'incendie et la destruction de leur fameux sanctuaire.

1. : οἱ στασιασταί, οἱ νεωτερίζοντες, κινοῦντες τὸν πόλεμον.

2. : οἱ δυνατοί, οἱ ἀρχιερεῖς, πᾶν ὅσον τοῦ πλήθους εἰρήνην ἠγαπα.

3. Il est question de cet Éléazar dans *Antiq.*, XX, 208 sous le procurateur Albinus. Sa fonction de στρατηγός ou *segan* lui confiait la haute surveillance de l'ordre matériel dans le Temple et lui donnait le premier rang après le grand pontife.

De peur d'être compromis avec les rebelles et englobés dans la répression qui les menaçait, le parti pontifical envoya des députés à Florus sous la direction de Simon, fils d'Ananias, pendant que des pacifistes encadrés par des membres de la famille royale, Saül, Antipas et Costobaros, se rendaient auprès d'Agrippa pour demander un prompt secours sans quoi la révolution deviendrait indomptable. Bien aise de voir les Juifs s'enferrer, Florus ne répondit rien aux députés, mais Agrippa, soucieux de ses propres intérêts et de ceux de sa race, fit partir pour Jérusalem un contingent de deux mille cavaliers, Auranites, Batanéens et Trachonites sous les ordres de l'hipparque Dareios et du général Philippe, fils de Jacime [1].

A l'arrivée de cette troupe royale (οἱ βασιλικοί) la ville se trouva divisée en deux camps ennemis : la ville haute où les Royaux protégeaient les partisans de la paix; la ville basse et le Temple que les séditieux tenaient en leur pouvoir. Après une semaine d'escarmouches arriva la fête de la Xylophorie où il était d'usage que tous apportassent du bois à l'autel pour entretenir le feu perpétuel [2]. Si les pacifistes se virent exclus de la cérémonie, les factieux en revanche reçurent le renfort de nombreux sicaires, ce qui leur permit de prendre bientôt pied dans la ville haute où ils incendièrent le palais des Asmonéens, résidence de passage d'Agrippa et de Bérénice, la maison du grand prêtre Ananias et les Archives publiques. L'anéantissement des titres de créances devait grossir leurs rangs de la foule des débiteurs reconnaissants. Traqués comme un gibier, grands prêtres et notables se sauvèrent les uns dans les égouts, les autres avec le pontife Ananias et Ézéchias, son frère, au palais royal où s'était retirée la troupe de Dareios et de Philippe [3].

L'attaque de l'Antonia procura un répit de deux ou trois jours aux réfugiés. Forts d'une supériorité numérique et d'une audace irrésistibles, les rebelles eurent vite fait d'enlever la forteresse qui les gênait à proximité du Temple, d'en égorger la garnison qu'y avait laissée Florus et de livrer aux flammes le casernement. On était au milieu d'août.

1. *BJ.*, II, 408-421. Tétrarque d'Agrippa, Jacime était fils de Zamaris, fondateur sous Hérode d'une colonie en Batanée. *Antiq.*, XVII, 29, cf. *BJ.*, IV, 81. Dittenberger, *OGIS.* nº 422 n'admet pas la restitution *Dareios* dans l'inscription de Waddington, 2135.

2. Le jour principal de la fête était le 15 Ab. Derenbourg, *Essai...*, p. 109, n. 2 et p. 445.

3. *BJ.*, II, 428 s. οἱ μὲν εἰς τοὺς ὑπονόμους [illegible]καδύντες διελανθανον... ... Sur l'existence du conduit souterrain proche de la citadelle, haut de 1 m. 83 et large de 0 m. 43 à 0 m. 63 voir A. Kuemmel, *Materialien zur Topographie des Alten Jerusalem*, p. 181. Carte : D. IX, nº 66. Le palais d'Hérode est nommé ici ἡ ἀνωτέρω αὐλή parce qu'il se trouve à une altitude supérieure à celle du palais des Asmonéens : 770 mètres comparés à 747.

Les vainqueurs remontèrent ensuite à la ville haute afin de pousser activement le siège du palais royal et de ses défenses avancées. Leurs assauts cependant s'avéraient inefficaces quand survint Manahem, fils de ce Judas le Galiléen qui s'était signalé par sa haine des Romains au temps de Quirinius. Avec des armes dérobées à l'arsenal de Masada, ce Manahem avait équipé une bande de ses compatriotes, sa garde du corps, et entré à Jérusalem en roi, il prit en main la direction du siège. A défaut de machines, il fit creuser une mine sur laquelle s'effondra une des tours flanquantes de l'enceinte du château. Mais il se trouva devant une nouvelle muraille élevée par les assiégés. Ceux-ci pensèrent-ils en avoir assez fait pour obtenir une capitulation honorable? Philippe, le général d'Agrippa, ne livra-t-il pas trop facilement aux insurgés une position très forte d'où il s'échappa secrètement? Le fait est que Vespasien l'enverra à Néron pour répondre à l'accusation d'avoir trahi la garnison romaine et les réfugiés du palais royal [1]. Les défenseurs ayant demandé à sortir par capitulation, Manahem n'accorda cette faculté qu'aux soldats du roi et aux indigènes. Quant au détachement romain, exclu de l'armistice, il abandonna le camp où il était cantonné pour se réfugier dans les puissantes tours, Hippicos, Phasaël et Mariammé, avec son préfet (ἔπαρχος) Métilius en attendant quelque revirement de la fortune.

Cependant le grand prêtre Ananias et son frère Ézéchias succombaient dans une cachette du palais royal sous les coups des affidés de Manahem qui, grisé par un tel exploit, étala une insolence telle que les partisans d'Éléazar, le chef des insurgés de la première heure, le massacrèrent sur l'Ophel avec ceux de ses compagnons qui n'avaient pas réussi à s'enfuir, parmi lesquels un Absalom, le plus fameux suppôt de la tyrannie [2]. Éléazar se montra aussi intransigeant que Manahem dans l'affaire de la capitulation des soldats romains assiégés dans les grandes tours. A la cruauté il ajouta la plus basse lâcheté. Sortis sur la promesse jurée d'avoir la vie sauve, les soldats ayant suivant la convention déposé leurs armes furent bientôt égorgés sauf leur commandant Metilius qui obtint sa grâce à force de prières et par la promesse de se faire circoncire [3]. A la pensée de la sanction qu'un tel crime réservait à la ville, les modérés éprouvèrent une cons-

1. *Vita*, § 74 (407-409). Cf. § 11. (46-47).

2. *BJ.*, II, 422-448. Parmi les fugitifs de la bande à Manahem se trouvait son parent un Éléazar, fils de Jaïr, qui plus tard devait exercer la tyrannie à Masada.

3. *Ibid.*, 449-456. On voit par cet épisode qu'une partie de la cohorte avec son chef casernait dans le camp (στρατόπεδον) du palais d'Hérode devenu prétoire, même en l'absence du procurateur.

ternation profonde. Mais le calendrier du Ta'anith n'en conserva pas moins le souvenir comme celui d'un jour faste en inscrivant au 17 Éloul (Gorpiœos) : la disparition des Romains de Juda et de Jérusalem.

2. Jeux de massacre.

Le massacre de la cohorte répartie entre l'Antonia et le palais royal souleva la colère des Césaréens. Aussi vidèrent-ils en une heure leur ville de tous les Juifs qui s'y trouvaient au nombre de plus de 20.000. Les fuyards échappés au coup fatal étaient dirigés sur l'ordre de Florus vers les galères. A cette nouvelle, des bandes juives s'organisèrent pour semer la ruine et le carnage dans les villages syriens, sur le territoire des villes de la Décapole et de la Gaulanitide, en Galilée jusqu'à Kedasa (Cadès de Naphtali), ville des Tyriens, jusqu'aux portes de Ptolémaïs, de Gaba et de Césarée. Leurs ravages n'épargnant ni Sébaste, ni Ascalon, furent considérables à Gaza et Anthédon. A Scythopolis, la colonie juive de la ville aida les citoyens à repousser les bandes, mais elle expia sa folle confiance. Retirée dans le bois sacré du lieu comme dans un refuge inviolable, elle fut exterminée, la nuit, au nombre de 13.000, par les Scythopolitains qui s'arrogèrent tous ses biens[1].

Les villes lésées ne tardèrent pas à réagir : Ascalon, Ptolémaïs, Tyr égorgèrent ou mirent aux fers quelques milliers de Juifs, Hippos et Gadara se débarrassèrent des fortes têtes, Gérasa fit escorter jusqu'à ses frontières les Juifs qui voulurent émigrer. Les villes en dehors de la zone troublée, Antioche, Sidon et Apamée, épargnèrent leurs métèques d'origine judaïque. Mais en Batanée, Varus, régent d'Agrippa II, apparenté aux Sohèmes d'Émèse, complota le massacre des Juifs de Césarée de Philippe et faillit exterminer totalement la colonie des Juifs Babyloniens établie à Ecbatane. Grâce à Philippe, le général d'Agrippa, Gamala et les environs demeurèrent dans l'obéissance des Romains. Il n'en fut pas de même en Judée ni en Pérée où les derniers postes ne purent se maintenir. Devenus maîtres de Cypros, forteresse dominant Jéricho, les insurgés en massacrèrent la garnison et ruinèrent ses défenses. Les gens de la Machéronte décidèrent la garnison romaine d'évacuer l'acropole de leur ville qu'ils garnirent de troupes. Alexandrie était alors le théâtre de furieuses disputes entre Grecs et Juifs. Pour ramener l'ordre, le préfet Tibère Alexandre dut faire intervenir les deux légions romaines stationnées

1. Derenbourg, *op. cit.*, p. 445.

dans la ville et un renfort de Libye qui plongèrent le quartier juif dans un bain de sang[1].

3. Échecs de Cestius Gallus en l'automne de 66.

Devant la mauvaise volonté du procurateur et l'insuffisance des troupes auxiliaires de Judée, le légat de Syrie, Cestius Gallus, se décida à mobiliser contre les Juifs. Il réunit à la 12e légion au complet 6.000 hommes tirés des trois autres légions syriennes, en outre six cohortes d'infanterie et quatre escadrons de cavalerie. A ce corps d'armée s'adjoignirent les contingents alliés : les archers d'Antiochos, roi de Commagène, 2.000 à cheval et 3.000 à pied, 5.000 hommes environ d'Agrippa II et les 4.000 hommes de Sohémos, roi d'Émèse, dont le tiers était des cavaliers, et la plupart archers. En allant d'Antioche à Ptolémaïs, Cestius leva un grand nombre d'auxiliaires dont l'animosité envers les Juifs suppléait à l'inexpérience du service militaire. Sa première opération fut de ruiner la jolie ville de Caboul, bâtie à la façon de Tyr, Sidon et Béryte sur la limite du territoire d'Acre et du pays juif[2]. Arrivé à Césarée, le légat détacha vers Joppé une partie de son armée qui, surprenant les habitants, en massacrèrent 8.400 et incendièrent la ville. Des cavaliers envoyés en Narbatène, limitrophe de Césarée, infligèrent le même traitement à la population de cette toparchie[3]. A Césennius Gallus, légat de la 12e légion, fut confié le soin d'apaiser la Galilée. Sepphoris et, à son exemple, les autres villes de ce district le reçurent à bras ouverts. Factieux et brigands réfugiés dans la montagne d'Asamon au nord-ouest du Sahel el-Baṭṭôf[4], ayant seuls à supporter le poids de la répression, subirent des pertes sérieuses et furent contraints de fuir ou de se cacher.

Au retour de ces opérations, les forces regroupées descendirent sur Antipatris d'où un détachement lancé sur la Tour d'Apheq, aujourd'hui Meǧdel Yâbâ, en délogea un parti assez considérable de Juifs[5]. A Lydda, on ne trouve personne, tout le monde étant monté à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (octobre 66). On tue une cinquantaine de retardataires et la ville brûle tandis qu'on monte à Gabaon par la fameuse route de Bethoron. Ce n'est pas sans peine ni pertes que Cestius arrive à établir son camp dans les champs gabaonites

1. *BJ.*, II, 457-498. *Vita*, § 11 (46-61). Varus, qui avait médité de supplanter Agrippa fut remplacé dans sa régence par Aequus Modius.
2. *GP.*, II, 287.
3. *GP.*, II, 251.
4. G. el-Deidebeh (543 m.). *GP.*, I, p. 60, carte IV.
5. *GP.*, II, 246 s. v. *Apheq.*

à une dizaine de kilomètres de Jérusalem. Les Juifs alertés, arrivent impétueusement, malgré le sabbat, conduits par des princes de la famille royale d'Adiabène, par Niger le Péréen et Silas de la colonie babylonienne de Batanée, transfuge de l'armée du roi Agrippa, et tombent sur les Romains auxquels ils tuent 400 fantassins et 115 cavaliers, tandis que Simon, fils de Gioras, se précipitant sur l'arrière-garde qui gravissait encore la montée de Bethoron lui enlève nombre de bêtes de somme qu'il emmène à Jérusalem.

Agrippa, assistant de Cestius Gallus pour la marche de l'armée et son ravitaillement, essaya d'entrer en pourparlers avec les rebelles en vue de l'octroi d'une amnistie proposée par le légat, mais de ses deux parlementaires, l'un fut tué, l'autre blessé. Alors, Cestius refoulant l'ennemi vint camper sur les hauteurs du Scopos, à 1.300 mètres environ au nord de la capitale, d'où les fourriers partirent pour lever le blé des villages environnants [1]. Au bout de quatre jours, les troupes en ordre de bataille s'avancèrent si résolument vers la ville que les défenseurs impressionnés n'essayèrent pas de résister sur le mur d'Agrippa qui n'était pas achevé. Les quartiers extérieurs n'étant pas suffisamment couverts, le peuple se retira derrière les anciens remparts, dans les quartiers intérieurs et dans le Temple. Les Romains eurent toute facilité pour incendier la ville neuve qui comprenait le Bézétha et le marché aux poutres, pour venir ensuite camper en face du palais royal et forcer le vieux mur de la ville haute. On tenta l'escalade sur divers fronts et même au nord du Temple. Cestius fit preuve d'une irrésolution surprenante. Ses officiers auraient touché, dit-on, de l'argent de Florus pour faire échouer toute tentative et laisser les Juifs s'enfoncer de plus en plus dans une rébellion fatale et irrémissible, résultat non chimérique puisque Cestius donnant l'ordre de la retraite, se vit accabler sur ses deux flancs par une multitude d'ennemis audacieux à l'excès. Un chemin bordé de profonds précipices ne permettait aucun déploiement de cavalerie. Les bêtes de transport durent être égorgées afin qu'elles n'apportassent pas de retard à la fuite, car on se hâtait sur cette voie de Gabaon et de Bethoron où Israël avait plus d'une fois remporté des victoires.

Ce ne fut pas sans peine que l'armée en déroute réussit à gagner Antipatris dans la plaine maritime. Là elle put faire le bilan de ses pertes : 3.500 fantassins, 480 cavaliers, le légat Priscus, le tribun Aemi-

1. *GP.*, II, 375. Le point culminant au Râs el-Mesharef est à 2 kilomètres environ du mur nord actuel de la ville. Jusqu'à ces derniers temps on pouvait voir les amas de pierrailles qui traçaient encore le camp romain de Cestius et de Titus sur l'emplacement du terrain de foot-ball de la municipalité.

lius Jucundus, les machines de siège dont les insurgés sauront tirer profit et des bagages considérables. Le mois de novembre 66 s'ouvrait sur ce désastre qui fut à Jérusalem l'occasion d'un triomphe retentissant [1].

[4. Les partisans de la paix quittent Jérusalem.

S'il atteignait le prestige romain, l'échec de Cestius Gallus était loin d'être irréparable, même en un temps où l'incurie de Néron risquait de prolonger l'impunité des ennemis. Ainsi pensaient de nombreux Juifs de distinction qui s'échappèrent de la ville comme d'un navire en train de sombrer. Les chrétiens firent de même selon qu'il leur était recommandé dans l'évangile, lorsqu'ils verraient Jérusalem environnée d'une armée, ce qui ne peut s'entendre du siège par Titus durant lequel la fuite était impossible ou extrêmement périlleuse. Quittant la Judée, les fidèles s'en allèrent dans les montagnes de Pérée, notamment à Pella qui appartenait au royaume d'Agrippa II et dans la Décapole. Ils devaient avoir déjà à leur tête Syméon, fils de Cléophas et de Marie, belle-sœur de Marie, mère de Jésus. Il est à croire qu'on ne différa pas plusieurs années après le martyre de Jacques le choix de son successeur comme évêque de Jérusalem [2].

Cependant, les frères Costobaros et Saül, parents d'Agrippa, s'enfuyait auprès de Cestius avec des compagnons partisans de la paix. Le légat de Syrie les envoya, sur leur demande, en Achaïe où Néron se faisait applaudir comme chanteur, joueur de lyre et phaéton. Ils parvinrent quand même à faire comprendre à l'empereur la gravité de la situation pour les sujets fidèles et pour l'autorité de Rome tout en rejetant sur Florus la responsabilité de la guerre ainsi que l'avait recommandé aux envoyés Cestius soucieux de détourner de sa tête la colère de Néron. C'est alors que celui-ci pensa à Vespasien [3].

A la nouvelle de la défaite des Romains, les gens de Damas, malgré la qualité de prosélytes d'un grand nombre de leurs femmes, égor-

1. *BJ.*, II, 499-555.

2. La relation étroite mise par les premiers historiens de l'Église entre la mort de Jacques le frère du Seigneur et la guerre de Vespasien comme entre cause et effet a fait croire qu'elles se touchaient dans le temps (Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 11; 23, 18. d'après Hégésippe) mais dans sa Chronique, Eusèbe fait suivre le martyre de Jacques de l'élection de Syméon et de la 17e année d'Agrippa. Cf. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, p. 508.

3. *BJ.*, II, 556-558. Tacite, *Hist.*, v, 10, résume ainsi les événements : « La patience des Juifs dura jusqu'au procurateur Gessius Florus; sous lui la guerre éclata et, en essayant de l'étouffer, le lieutenant impérial de Syrie, Cestius Gallus, leur livra plusieurs combats avec des issues diverses, mais mauvais le plus souvent. » Suétone, *Vesp.*, 4 fait mourir Florus et prétend que les Juifs enlevèrent une aigle à Cestius Gallus accouru au secours du procurateur. « *Judaei... rebellarunt cæsoque præposito legatum insuper Syriæ consularem suppetias ferentem rapta aquila fugaverunt.*

gèrent 10.500 Juifs entassés dans le gymnase de leur ville, comptant bien sur l'impunité que leur assurerait un gouverneur humilié et vaincu par des fils d'Israël [1].

II. — Organisation d'un gouvernement autonome.

1. Répartition des districts révolutionnaires.

De retour à Jérusalem les vainqueurs amenèrent les hésitants par la force ou la persuasion à se ranger au parti de l'insurrection et à envisager la perspective d'une guerre imminente avec l'empire romain. Pour réunir les volontés et les efforts de tous en vue d'une résistance efficace, les meneurs convoquèrent au Temple la plèbe et les nobles de la ville. L'assemblée élut des chefs qui gouverneraient les divers districts du pays et dirigeraient les opérations militaires.

Le grand prêtre Ananos (celui qui avait fait périr Jacques, frère du Seigneur) nommé dictateur (αὐτοκράτωρ) avec Joseph, fils de Gorion, assuma ainsi que son collègue la mission d'exhausser les remparts de la capitale. Les gouvernements furent dévolus de la manière suivante : L'Idumée à Jésus, fils de Sapphias, un grand prêtre, et à Éléazar, fils d'Ananias, le premier auteur de la révolte; Jéricho à Joseph, fils de Simon; la Pérée à Manassès; Thamna, Lydda, Joppé, Emmaüs à Jean l'Essénien; Gophna et l'Acrabattène à Jean, fils d'Ananias; les deux Galilées et Gamala à Josèphe, fils de Matthias, notre historien.

Sans nous laisser imposer par les déclarations de l'historien touchant ses intentions pacificatrices, nous voulons bien croire qu'il accepta sans grand enthousiasme de soulever les populations galiléennes contre les Romains. Les faits seuls méritent de nous arrêter et de servir de base à l'appréciation de la conduite de ce gouverneur âgé de trente ans à peine chargé de soutenir comme stratège le premier choc de l'armée romaine.

2. Administration de Josèphe en Galilée. Opposition de Jean de Gischala.

Le premier soin de Josèphe fut de capter la confiance des Galiléens en leur donnant part à la conduite de leurs propres affaires. Il établit pour cela sept juges dans chaque ville qui trancheraient les menus procès et un conseil de soixante-dix prud'hommes qui régleraient

1. *BJ.*, II, 559-561.

avec lui les causes importantes de la province et serviraient d'otages pour la fidélité des autres. Pourvoir à la sécurité extérieure était un autre article du programme. On veilla donc à remettre en état les fortifications du mont Thabor, de Tibériade, de Tarichées et des grottes d'Arbèles, à ceindre de murs Jotapata, Sélamim, Bersabé ou Bersoubaï, Kapharecchо et Japha en Basse Galilée, la Roche d'Acchabera, Ṣafed, Jamnith, Mérom en Haute Galilée, Gamala, Sogané *(el-Yehoudiyeh)* et Séleucie en Gaulanitide[1]. Sepphoris, ville fortunée et de cœur avec les Romains, obtint de bâtir son rempart à ses frais. Josèphe leva en Galilée une armée de plus de 100.000 jeunes gens. Si beaucoup étaient équipés avec de vieilles armes, il eut bientôt prêts pour le combat 60.000 fantassins et 350 cavaliers formés et encadrés suivant les méthodes romaines[2].

Mais le nouveau gouverneur se trouva dès le début en face d'un adversaire déclaré, Jean, fils de Lévi, originaire de Gischala au nord de Ṣafed, homme qui incarnait le particularisme farouche du Galiléen et l'indépendance ambitieuse du chef de bande. Pour relever lui-même les murs de sa ville natale, il vendit contre le gré de Josèphe le blé que les Romains avaient en réserve dans les villages de Haute Galilée. En spéculant sur l'huile vierge de son pays aux dépens de la colonie juive de Césarée de Philippe, il amassa assez d'argent pour organiser une bande de 400 compagnons vigoureux et exercés à la guerre recrutés sur le territoire de Tyr[3].

La modération du gouverneur et son sens de la justice contrariaient les goûts pillards de ses hommes d'armes. On s'en aperçut à l'occasion de l'enlèvement d'un riche butin de vaisselle d'argent, de vêtements de luxe et de 600 statères d'or par le poste des jeunes gens de Dabaritta au pied du Thabor. Le convoi raflé traversait la Grande Plaine sous la direction d'un Juif nommé Ptolémée, intendant d'Agrippa et de Bérénice. Les auteurs du coup de main, comptant bien avoir leur part de cette aubaine, portèrent ces trésors à Josèphe qui se trouvait alors à Tarichées au bord du lac de Tibériade. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de s'entendre blâmer pour l'acte de violence commis envers les gens du roi et de voir ces objets remis à deux amis d'Agrippa pour être renvoyés à leurs légitimes propriétaires! Aussitôt le bruit se répandit que Josèphe trahissait et allait livrer la Galilée aux Romains. Excitée par Jean de Gischala et Jésus, fils de

1. Sur les noms de ces localités que nous avons groupés suivant leur position, voir la IVe partie de *GP.*, II. *BJ.*, II, 573, *Vita*, c. 37. Voir Carte IX.

2. *BJ.*, II, 562-584, *Vita*, c. 7-9.

3. *BJ.*, II, 575, 585-592. *Vita*, c. 13.

Sapphias, premier magistrat de Tibériade, la multitude envahit l'hippodrome de Tarichées poussant des cris de mort. Le gouverneur se tira de ce mauvais pas en s'humiliant et en promettant d'employer l'argent à la construction des remparts de la ville. Quant aux obstinés, il en eut raison par un traitement de rigueur infligé à leurs délégués [1].

Peu de temps après son arrivée en territoire galiléen, Josèphe avait dû faire rendre gorge à la faction de Jésus, fils de Sapphias, qui avait pillé le palais élevé par Hérode Antipas à Tibériade avant de l'incendier. Il recouvra ainsi des chandeliers de style corinthien, de riches tables et quantité d'argent non monnayé appartenant à Agrippa II qui, on l'a vu plus haut, possédait Tibériade aussi bien que Tarichées. Mais à l'instigation d'un noble lettré de Tibériade, Juste, fils de Pistos, jaloux de la prépondérance qu'avait reprise Sepphoris en Galilée, depuis la donation de Néron au jeune Agrippa, les Tibériens s'étaient révoltés en grande partie contre ce prince et avaient pris les armes pour recouvrer les prérogatives dont on les avait dépouillés, notamment le rôle des contribuables et la perception des impôts. Puisque Sepphoris penchait du côté romain comme le roi, il convenait d'embrasser le parti de l'indépendance, et sur cela on était allé brûler des villages appartenant à Hippos et à Gadara, villes limitrophes de Tibériade et de Scythopolis [2]. Quant à l'incendie du palais royal sur les bords du lac, Josèphe en avait fourni l'occasion quand de Bethmaous, bourg situé à quatre stades de Tibériade, il avait envoyé l'ordre de démolir cette résidence parce qu'on y voyait des représentations d'animaux, ce qui choquait encore la délicate conscience du pharisien rigide observateur de la Loi qu'était Josèphe. Ce vandalisme aurait été perpétré en dépit des résistances du parti des nobles dont Julius Capella était le chef, déplorant la ruine d'un si bel ouvrage. Mais les rebelles s'étaient empressés d'y mettre le feu en accompagnant cet acte du massacre des Grecs domiciliés à Tibériade [3].

Après les incidents de Tarichées, Jean de Gischala vint relancer Josèphe à Tibériade où celui-ci l'avait autorisé à prendre les eaux thermales d'Amathous. La cure servait de prétexte à la présence de Jean résolu à l'assassinat du gouverneur. Le coup qui devait avoir lieu au stade de la ville où Josèphe discourait devant le peuple fut

1. *BJ.*, II, 595-613. *Vita*, c. 26-30, où Jean de Giscala ne figure pas dans l'émeute de Tarichées.

2. *Vita*, c. 9 (38) τήν τε βασιλικὴν τράπεζαν καὶ τὰ ἀρχεῖα.

3. *Vita*, c. 12. Au § 65 : καθαιρεθῆναι τὸν οἶκον τὸν ὑπὸ Ἡρώδου τοῦ τετραρχου κατασκευασθέντα ζῴων μορφὰς ἔχοντα τῶν νόμων οὕτως τι κατασκευάζειν ἀπαγορευόντων.

évité à temps. L'orateur sautant dans une barque toute proche gagna le milieu du lac et de là entra en pourparlers avec la population indignée de la fourberie du Galiléen, puis il gagna Tarichées tandis que Jean courait s'enfermer dans son repaire de Gischala.

A Tarichées, Josèphe apprit qu'un revirement nouveau venait de se produire à Tibériade et, cette fois, en faveur du roi Agrippa. A la vue de quelques cavaliers romains envoyés en reconnaissance par le roi dont on demandait le retour, les bourgeois avaient tout bonnement proclamé le bannissement du gouverneur de la Galilée par la voix du héraut. N'ayant avec lui que sept soldats, Josèphe eut recours à un stratagème pour ramener les Tibériens à la soumission. Ceux-ci en effet aperçurent, un beau matin, deux cent trente embarcations au large de leur ville, chacune montée par quatre matelots seulement, mais à distance ils s'imaginèrent que toutes les barques étaient remplies de soldats en armes. Aussi, lorsque Josèphe s'approcha du quai avec ses sept gardes du corps bien armés, les habitants agitant des rameaux de suppliants du haut des remparts, le conjurèrent d'épargner la ville. Il y consentit à condition que les notables et les sénateurs vinssent conclure avec lui un accord sur l'eau. Quand tout ce monde y compris nombre de citoyens eut rempli les barques, il ordonna de cingler sur Tarichées et d'enfermer tous ces hommes dans la prison. Clitos, le principal auteur de la défection, fut condamné à se couper la main gauche. Juste de Tibériade et son père, Pistos, fort civilement traités par Josèphe, furent mis en liberté [1].

3. Josèphe destitué par le Sanhédrin reste en fonction.

Cependant, Jean de Gischala envoyait secrètement des émissaires à Jérusalem pour dénoncer Josèphe, lui prêtant (comme il levait des troupes) le dessein de marcher sur la capitale et d'y établir sa dictature. Jean comptait bien recueillir sa succession, car il trouva des appuis au Sanhédrin où la fortune de Josèphe avait suscité des jalousies : Simon, fils de Gamaliel, lui était alors hostile et le grand prêtre Ananos n'avait pu résister aux présents du Galiléen. On envoya donc quatre notables chargés de rendre effective la décision qui destituait Josèphe de son gouvernement sans causer des troubles parmi les populations. De l'argent et des hommes de guerre faciliteraient pensait-on, la tâche des quatre commissaires dont trois pharisiens et un sadducéen.

Le gouverneur de Galilée guerroyait alors contre Placidus, lieute-

1. *BJ.*, II, 614-625, 632-645. *Vita*, c. 16-21; 32-35.

nant de Cestius Gallus, aux environs de Caboul, sur les confins du territoire de Ptolémaïs. Ayant reçu un message de Jonathas, chef de la députation, qui le convoquait courtoisement, Josèphe se garda de tomber dans le guet-apens préparé contre lui. Soit en correspondance, soit en manœuvres politiques, il joua toujours au plus fin avec des ennemis qui voulaient sa destitution ou sa tête. Le paysan galiléen prenait son parti ainsi qu'on peut en juger par l'attitude de Japha, d'Asochis, de la foule assemblée à Garaba où pourtant Jésus, fils de Sapphias, avait une *baris* aussi forte qu'une citadelle [1], où l'on voulait prendre le gouverneur comme dans un piège. A Tibériade, l'opposition entretenue par Jonathas, Jésus et Jean de Gischala continuait à tenir Josèphe dans l'inquiétude, mais des Galiléens qu'il avait envoyés à Jérusalem pour éclairer le Sanhédrin sur la situation le rassurèrent à leur retour dans un rendez-vous au bourg d'Arbèles annonçant que les quatre émissaires hostiles au gouverneur étaient rappelés. Rentré à Tibériade à la tête de 10.000 hommes, Josèphe envoie à Jotapata les auteurs de la sédition chargés de chaînes et confie Jonathas et ses collègues, arrêtés à Dabaritta, à une escorte qui doit les conduire à la capitale. Jean de Gischala est réduit à ne conserver auprès de lui que des gens de son village et 1.500 étrangers Tyriens. Pour avoir fait appel à Cestius Gallus, Sepphoris se voit livrée au pillage des Galiléens soumis au pouvoir insurrectionnel. Tibériade, coupable d'avoir imploré le retour d'Agrippa, faillit subir le même châtiment. Josèphe trouve un expédient qui l'en préserve [2].

4. Hostilités entre le gouverneur de Galilée et les troupes d'Agrippa.

Ainsi Josèphe se trouvait en hostilité ouverte avec Agrippa II, allié des Romains et cela donne une apparence de vérité à l'accusation portée par Juste de Tibériade contre son collègue en historiographie d'avoir été cause de la révolte de la Galilée contre Rome et le roi. En réalité, Tarichées, Tibériade et Gamala n'avaient pas attendu l'arrivée de Josèphe pour se soustraire à l'autorité d'Agrippa, ni Juste de Tibériade pour aller ravager le territoire de la Décapole [3]. N'ayant pas le mordant d'un extrémiste de la trempe de Jean de Gischala, le gouverneur venu de Jérusalem demeure dans les honnêtes limites d'un service accompli sans grand zèle.

1. *Vita*, c. 48. Il faut lire Garaba au lieu de Gabara, car il s'agit de 'Arrabet el-Battôf où l'on distingue encore sur une colline voisine, dominant au nord le village, les arasements d'une vieille tour. GUÉRIN, *Galilée* I, 467. *GP.*, I, 409; II, 322 s. v. *Gabara*.
2. *BJ.*, II, 626-631, 646. *Vita*, c. 38-c. 64; c. 66.
3. *Vita*, c. 65.

S'il lève une armée, il doit la nourrir et, autant que possible, sur l'ennemi. Il réunit donc quantité de chameaux pour enlever le blé des villages de la plaine d'Esdrelon assemblé par la reine Bérénice à Bêsara, ci-devant Cheik Abreik. Cette razzia sur le domaine de la sœur du roi Agrippa a lieu malgré la surveillance des cavaliers d'Aebutius, gouverneur de la Grande Plaine, qui échappait avec la Samarie à l'autorité des insurgés que Simonias limitait au pied des collines. De là, le stratège juif marche contre Néapolitanus, tribun du légat Cestius, qui de sa garnison de Scythopolis pillait les environs de Tibériade [1]. Aequus Modius ne réussit pas à recouvrer pour son souverain Agrippa la place forte de Gamala malgré un siège de sept mois, mais Josèphe échoua devant Sepphoris qu'il prétendait ravir aux Romains. Ce dernier eut affaire également avec Syllas, capitaine de la garde du roi, campé à cinq stades de Julias au nord du lac de Tibériade d'où ses gens empêchaient le ravitaillement de Séleucie et de Gamala, villes de Gaulanitide qui avaient fait défection. Blessé à la main au cours d'un engagement dans les marécages de l'Ebṭeiḥa, Josèphe fut transporté à Capharnaüm d'où on l'évacua tout fiévreux à Tarichées dont el-Meǧdel marque aujourd'hui l'emplacement. Troublés par ce contre-temps, les siens essuyèrent un revers qui aurait pu être sérieux si le bruit de l'arrivée d'un renfort parti de Tarichées n'avait engagé l'ennemi à se retirer sous ses tentes [2].

5. Coup d'œil sur le reste du pays.

A Jérusalem, sous la direction d'Ananos, on vivait dans la fièvre des préparatifs de la défense. Les murs étaient mis en état ainsi que les machines de guerre, on forgeait traits et armures, la jeunesse passait son temps à l'exercice. En Acrabattène, Simon recrutait un corps de révolutionnaires qui s'équipaient et vivaient à l'aide d'extorsions et de rapines au point que le comité de Jérusalem pensa lui déclarer la guerre. Devant cette menace, le fils de Gioras emmena ses hommes à Masada d'où il répandit en Idumée une terreur telle que les magistrats de cette province durent lever des troupes et mettre des garnisons dans les villages [3].

En Judée, l'ardeur pour l'offensive s'était calmée depuis le double échec subi par les insurgés devant Ascalon. Enflés par le succès remporté sur Cestius Gallus, Niger de Pérée, Silas de Babylone et Jean l'Essénien avaient emmené une foule à l'assaut d'Ascalon, ville odieuse

1. *Vita*, c. 24.
2. *Vita*, c. 71-c. 73. *GP.*, I, 93; II, 476.
3. *BJ.*, II, 647-654.

aux Juifs à cause de son philhellénisme et de son attachement à Rome. Une garnison romaine comprenant seulement une cohorte d'infanterie et quelques centaines de cavaliers y résidait sous le commandement d'un préfet nommé Antonius. Chez les défenseurs la discipline et l'habitude des armes compensaient le petit nombre. Les cavaliers, sortis de la place, prenaient plaisir à manœuvrer dans la plaine au milieu de ces hordes mal équipées et sans cohésion. Dix mille cadavres juifs parmi lesquels ceux de Jean et de Silas jonchèrent les sables au bout de la journée. Niger et le reste trouvèrent un refuge dans une bourgade du nom de Challis, aujourd'hui inconnue.

Quelque temps après, sans donner aux blessés le temps de guérir ni aux nouvelles recrues le loisir de s'exercer, les Juifs se ruèrent de nouveau avec fureur contre la ville. Antonius ne leur laissa pas le temps de se ranger en bataille; il les décima au moyen d'embuscades et les poursuivit jusqu'au bourg d'el-Meğdel où ils s'engouffrèrent dans la forte tour du lieu à laquelle les Romains mirent le feu. Niger qui s'y trouvait sauta au bas de la tour et s'esquiva par un souterrain, à la grande joie des insurgés auxquels, malgré ses insuccès, il inspirait une confiance aveugle [1]. Ce revers local, en effet, n'ébranla pas chez les insurgés leur volonté de résistance.

III. — Arrivée de Vespasien et ses premiers succès.

1. Mobilisation de l'armée romaine contre la Galilée.

Devant la gravité de la situation Néron dut faire appel à un homme qu'il n'aimait pas, mais qui se recommandait à son attention pour deux motifs : Vespasien avait fait preuve de grands talents militaires et il n'était nullement à craindre comme compétiteur à l'empire, vu l'obscurité de sa naissance et de son nom. Légat d'une légion en Angleterre, théâtre de ses succès en 43, consul en 51, proconsul d'Afrique sous Néron, il vivait retiré dans une disgrâce méritée par son indifférence pour les talents de chanteur du prince, quand il reçut avec le gouvernement de la Palestine, le commandement d'une armée à composer à l'aide d'une partie des troupes de Syrie, d'une légion d'Égypte et d'autres corps de cavalerie et d'infanterie fournis par les rois du voisinage [2].

1. *BJ.*, III, 9-27. Le nom des deux localités mentionnées dans cette péricope n'est pas assuré par les divers témoins. Pour Challis ou Sallis on a pensé à *Djoulis*, village voisin d'Ascalon; pour Bezedel (var. Bedezel, Belzedek) nous proposons *el-Megdel*, bourg proche d'Ascalon, dont le nom implique l'existence d'une tour.

2. Suétone, *Vesp.*, IV; Tacite, *Hist.*, V, 10. *BJ.*, III, 1-8. Tillemont, *Hist. des empereurs*, II, p. 1-4.

D'Achaïe où Néron les avait mandés, Vespasien et son fils Titus partirent l'un pour Antioche, l'autre pour Alexandrie de façon à avoir sous la main au printemps de 67 les forces nécessaires pour entrer en campagne. Au début de la belle saison, Vespasien, alors âgé de cinquante-huit ans, descendit d'Antioche vers Ptolémaïs. A Tyr, les habitants lui présentèrent leurs plaintes contre Agrippa. Comme celui-ci accompagnait le général romain avec son contingent, il se tira d'affaire en envoyant son général Philippe se justifier à Rome d'avoir trahi la garnison romaine de Jérusalem au début de l'insurrection. A Ptolémaïs, les députés des villes de la Décapole ayant accusé Juste de Tibériade d'avoir brûlé leurs villages, Vespasien livra le coupable au roi Agrippa qui l'envoya en prison. Les gens de Sepphoris, déjà pourvus d'une garnison par Cœsennius Gallus, reçurent, sur leurs instances, un supplément de forces pour résister aux Galiléens insurgés. Vu l'avantage de sa position et de ses remparts, cette ville offrait au général en chef une base d'attaque de premier ordre. Titus, qui entrait alors dans ses vingt-sept ans, ne tarda pas à rejoindre son père à Ptolémaïs où il amenait la 15e légion dont il avait pris le commandement à Alexandrie [1].

Avec la 5e et la 10e légion que Vespasien avait amenées d'Antioche, la 15e formait l'élément le plus solide de l'armée; elles étaient accompagnées de dix-huit cohortes; cinq autres vinrent les rejoindre de Césarée avec une aile de cavalerie romaine et cinq ailes de cavalerie syrienne. Antiochos de Commagène, Agrippa II et Sohémos, roi d'Émèse fournirent chacun 2.000 archers à pied et 1.000 cavaliers; Malichos II, roi des Nabatéens, envoya 1.000 cavaliers et 5.000 fantassins, archers pour la plupart, Sans compter les valets (θεράποντες), qui n'ignoraient pas le métier des armes, le total de ces forces s'élevait à 60.000 hommes [2].

2. Prise de Garaba et siège de Jotapata.

Le tribun Placidus avec 1.000 cavaliers campés dans la plaine et 6.000 fantassins logés à Sepphoris guerroyait contre les bandes de

1. *Vita*, c. 74. *BJ.*, III, 29-34, 64.

2. *BJ.*, III, 64-69. Le total indiqué est à peu près obtenu par l'addition suivante, inspirée des calculs de Th. Reinach : *Guerre des Juifs*, t. I, p. 254, n. 2 :

3 légions à 6.120 hommes	18.360
10 cohortes à 1.000	10.000
13 cohortes à 720	9.360
6 ailes à 1.000	6.000
Auxiliaires des rois syriens (3 × 3.000)	9.000
Auxiliaires arabes	6.000
	58.720

Josèphe et saccageait la Galilée dont les habitants pourchassés ne trouvaient de refuge que dans les villes fortifiées par le gouverneur de la province insurgée. Comptant démoraliser la défense, le tribun s'en prit à la plus forte de ces villes, Jotapata, située à 15 kilomètres à peine au nord de Sepphoris, mais il fut repoussé avec des pertes légères et ne s'engagea pas davantage, n'étant pas outillé pour la guerre de siège. Lorsque Vespasien s'avança en Galilée avec son armée imposante, la confiance déserta l'âme des soldats de Josèphe qui campaient à 20 stades de Sepphoris, près du village de Garis. Une rencontre avec l'ennemi eût été alors désastreuse. Leur général les emmena prudemment derrière les murs de Tibériade.

Vespasien commença par attaquer Garaba qui partageait l'exaltation de Jean de Gischala et offrait des commodités pour le ravitaillement en vivres et en eau. La ville fut emportée au premier assaut et subit comme les villages voisins les horreurs du massacre et de l'incendie, les envahisseurs se laissant entraîner par le souvenir de l'humiliation de Cestius Gallus. Garaba ne figure pas parmi les places fortifiées par Josèphe, mais à Jotapata, située à 7 kilomètres et demi de Garaba, des travaux avaient été exécutés pour accroître les défenses d'une place déjà forte naturellement. Aussi les plus résolus des Galiléens s'y étaient enfermés en grand nombre [1].

Jotapata était donc la première forteresse désignée aux coups du général romain. En quatre jours, une large chaussée fut ouverte à l'armée à travers une campagne rocailleuse par les pionniers. Estimant de son devoir de diriger la défense, Josèphe vint de Tibériade s'enfermer dans la place, ce que Vespasien apprit avec plaisir; la capture du chef faciliterait la soumission de la province. Les Romains ayant établi leur camp au nord de la ville, côté où celle-ci était plus accessible, ouvrirent les hostilités par une attaque contre la muraille qu'ils renouvelèrent pendant cinq jours à cause des sorties furibondes des assiégés. Vespasien ordonna alors l'érection d'un remblai contre le rempart, mais en dépit de la grêle de projectiles qui protégeait les terrassiers, les Galiléens parvinrent à surélever leur rempart à mesure que le terrassement montait. Finalement on eut recours au blocus. Les Juifs le rompirent par de nombreuses sorties. Malgré tout, les assiégeants réussirent à pousser le bélier contre la muraille et à le

1. *BJ.*, III, 110-134. Garis répond probablement au village actuel de Reineh, non loin de Nazareth. Nous lisons Garaba = ᶜAraba (au lieu de Gabara) qui désigne 'Arrabet el-Battôf. Voir Oehler, *ZDPV.*, 1905, p. 56 ss. *GP.*, II, 322. Ceux qui tiennent pour authentique la leçon Gabara, cherchent le site ainsi désigné au *Kh. Kabra*, assez insignifiant, mais qui rend plausible la marche de Vespasien.

faire fonctionner pendant que catapultes, archers et frondeurs chassaient des créneaux ceux qui tentaient de s'y défendre. La résistance n'en fut pas moins opiniâtre retardant l'heure fatale de l'ouverture de la brèche. Un premier assaut échoua : l'emploi de l'huile bouillante et du fenugrec bouilli ayant jeté le désordre dans la manœuvre de la *tortue* et sur le plancher des ponts-volants. Il paraît bien que chacune des trois légions ait achevé un terrassement, car nous voyons se dresser sur ces remblais trois tours de cinquante pieds, blindées de fer, d'où les gens de trait criblaient de javelots, de flèches et de balles de fronde leurs adversaires qu'ils dominaient sans être vus[1].

3. Opérations contre Japha et le Garizim.

Les opérations devant Jotapata n'absorbaient pas cependant toute la force armée de Vespasien. A la nouvelle de la résistance prolongée de cette place, la ville de Yapha, voisine de Nazareth, avait fait défection. Le général en chef détacha contre elle 1.000 cavaliers et 2.000 fantassins commandés par le légat de la 10e légion, Trajan, le père du futur empereur. Des deux enceintes qui ceignaient la ville, le légat s'empare facilement de la première mais il veut réserver à son chef l'honneur de prendre la place en forçant le mur intérieur. Vespasien lui envoie son fils Titus avec 500 cavaliers et 1.000 fantassins qui, unis au premier contingent, composent une petite armée que Titus entraîne à l'assaut de la ville. Maîtres des deux enceintes, les Romains doivent affronter un combat de rues pendant six heures suivi d'un massacre qui porta le nombre des morts à 15.000 hommes. Le nombre des captifs, la plupart femmes et enfants, s'éleva à 2.130 Ce désastre des Galiléens eut lieu le 25 du mois de Daisios[2].

Deux jours après, Cérialis, légat de la 5e légion, passait au fil de l'épée 11.600 Samaritains rassemblés au Garizim en armes et dans une attitude provocante encouragés par la bonne contenance des assiégés de Jotapata. A la tête de 600 chevaux et de 3.000 hommes de pied, Cérialis était venu sur l'ordre de Vespasien briser ce mouvement de révolte. Le nombre des victimes représente la quantité de ceux qui refusèrent de livrer leurs armes. Beaucoup d'autres s'étant rendus eurent la vie sauve[3].

1. *BJ.*, III, 141-288. Aux §§ 229-233 il est question des hauts faits d'un Éléazar natif de Gaba et de Nétiras et Philippe, originaires du bourg de Rouma dans le Sahel el-Battôf.

2. *BJ.*, III, 289-306. D'après Niese la date correspond au 13 juillet de l'année julienne. Sur Jotapata, héb. *Yodphat*, var. *Yotbat*, aujourd'hui *Kh. Gefât*, décrit par Guérin, *Galilée*, I, 476 ss. Voir *GP.*, II, 306. Pour *Japha* de Galilée, *ibid.*, 355.

3. *BJ.*, III, 307-315. Date : 15 juillet 67 (Niese). Pour le Garizim cf. *GP.*, I, 365.

4. Ruine de Jotapata et capture de Josèphe.

Jotapata allait succomber cinq jours plus tard, le 1er du mois de Panémos. Ce jour-là, profitant de l'assoupissement des gardes au petit matin, Titus accompagné du tribun Domitius Sabinus et de quelques soldats de la 15e légion pénètre sans bruit dans la place. Les gardes une fois égorgés, les tribuns Sextus Calvarius et Placidus introduisent leurs hommes au cœur de la place. La citadelle est occupée, et les rues se remplissent de soldats qui se livrent à la chasse à l'homme jusque dans les grottes et les souterrains. Le total des tués pendant tout le siège aurait atteint 40.000. On ramassa 1.200 captifs, femmes et enfants. Vespasien ordonna de raser la ville de fond en comble et d'en brûler les fortifications. On était le 29 juillet 67 : le siège avait duré quarante jours. La caverne dans laquelle Josèphe en quête d'une cachette avait trouvé quarante nobles Juifs qui s'y étaient réfugiés fut bientôt connue de Vespasien. Celui-ci s'empressa d'y envoyer deux tribuns, Paulinus et Gallicanus, avec ordre d'engager sa foi envers le gouverneur de Galilée et de l'inviter à sortir. Josèphe montrant quelque défiance, on lui dépêcha le tribun Nicanor, un de ses amis, qui avait sans doute servi Agrippa. Devant les assurances de ce nouveau messager, Josèphe déclara qu'il se rendait, malgré l'opposition des compatriotes dont il partageait la retraite et qui s'entr'égorgèrent devant lui. Le général en chef, à qui on l'amena d'abord, commanda de garder le captif avec la plus grande attention se proposant de l'envoyer le plus tôt possible à Néron, car le sort d'un personnage de cette importance dépendait de la décision de l'empereur. Josèphe lui répliqua de n'en rien faire, le seul maître qu'il reconnaissait étant Vespasien appelé, ainsi que son fils, à gouverner bientôt le monde. La prédiction ne déplut pas aux intéressés. S'il ne fut pas délivré de ses chaînes, le prisonnier demeura l'objet de la bienveillance du général, à la grande satisfaction de Titus de qui Josèphe, à peu près du même âge, avait gagné la sympathie [1].

1. *BJ.*, III, 316-408. Le fait de la prédiction adressée à Vespasien est confirmé par Suétone (Vespas. V), par Dion Cassius (LXVI, 1). La tradition rabbinique attribue cette prophétie à Yohanan Ben Zaccaï. Derenbourg, *Essai*, p. 282. Voir la note de Th. Reinach dans la trad. de la *Guerre Juive*, I, p. 293. Les 47 jours indiqués par le § 316 ne concordent pas avec les autres indications de l'historien (§§ 142, 339) qui aboutissent à 43 jours. Schuerer. I, 612.

IV. — Soumission de la Galilée.

Vespasien, de caractère temporisateur, avait pour principe d'agir sur les points où se produisait une violente agitation ; sinon, il attendait l'effet que pourrait causer sur la conduite des populations un exemple sévère tel que la destruction de Jotapata. Bien qu'on ne fût alors qu'au milieu de l'été, il ramena ses troupes à Ptolémaïs et de là à Césarée-sur-mer dont la population acclama les vainqueurs avec enthousiasme, réclamant à grands cris le supplice de Josèphe. Sans prêter l'oreille à cette foule en délire, le général en chef installa deux légions à Césarée et envoya la 15e cantonner à Scythopolis.

Dans la cité côtière, il ne fut pas longtemps sans apprendre les méfaits de Juifs chassés de leurs domiciles par les païens ou par la guerre qui, réfugiés sur les ruines de Joppé, en avaient fait un repaire de pirates infestant les côtes de Phénicie, de Syrie et d'Égypte. A la nouvelle de l'approche d'un corps de fantassins et de cavaliers romains, les habitants du port judéen s'enfuirent sur leurs navires, où ils passèrent la nuit hors de la portée des traits. Mais une de ces tempêtes furibondes comme on n'en voit qu'au milieu des brisants de Jaffa vint fracasser les embarcations et jeter dans les vagues 4.200 personnes qui les montaient. Sur l'acropole de la ville de nouveau déserte, Vespasien établit un camp fortifié d'où les cavaliers se répandaient aux alentours pour fourrager ou saccager les villages, pendant qu'à Jérusalem, la nouvelle que Josèphe, sorti sain et sauf de Jotapata, se trouvait bien traité auprès du vainqueur, soulevait d'autant plus l'indignation des zélotes qu'on avait passé trente jours à pleurer sa mort suivant les rites consacrés [1].

1. Capitulation de Tibériade et prise de Tarichées.

Invité par son allié, le roi Agrippa II, à visiter ses États, le général en chef s'en fut à Césarée de Philippe, goûter le charme des sources du Jourdain et des fêtes que son hôte donnait en son honneur. Il apprit bientôt que deux villes relevant d'Agrippa, Tibériade et Tarichées, étaient de nouveau en proie à une crise de sédition. L'occasion s'offrait d'elle-même d'obliger son amphitryon. Titus, envoyé à Césarée maritime pour amener à Scythopolis les troupes qui y prendraient leurs quartiers, retrouva son père dans cette ville d'où l'on partit avec les trois légions en direction du lac. On campa à Sennabris dans un

1. *BJ.*, III, 409-442. Sur les naufrages à Jaffa voir *RB.*, 1914, p. 579 s.

lieu d'étapes bien en vue des rebelles, à 30 stades au sud de Tibériade [1]. Le décurion Valérianus, envoyé vers cette ville avec cinquante cavaliers pour engager les habitants à traiter (car on savait que la majorité voulait la paix) eut l'idée de mettre pied à terre, lui et son peloton, afin de montrer leurs intentions pacifiques. Aussitôt, une troupe de séditieux entraînée par l'archonte Jésus, fils de Sapphias, se précipite sur Valérianus et ses hommes, les met en fuite et enlève leurs chevaux. Cette mauvaise plaisanterie eût pu coûter cher à Tibériade. Un autre général que Vespasien aurait anéanti la ville et sa population. Maître de sa colère, il voulut bien se laisser toucher par l'inquiétude d'Agrippa sur le sort de sa ville et par les supplications des anciens du peuple et des notables accourus se jeter aux pieds du général romain. Le fils de Sapphias et sa bande s'étaient enfuis à Tarichées. Les délégués capitulèrent au nom des citoyens et, le lendemain, Vespasien entra dans Tibériade acclamé sauveur et bienfaiteur par la population, suivi de son armée pour laquelle une large brèche avait été ouverte dans le rempart du sud [2].

Refuge de tous les séditieux et des bannis du royaume d'Agrippa aussi longtemps que Tarichées restait debout derrière les remparts qui l'entouraient sur le pourtour que ne baignait pas le lac, les Romains ne pouvaient se flatter d'avoir maîtrisé la Galilée. Vespasien établit son camp entre Tibériade et cette ville dont la position à l'extrémité sud de la plaine de Gennésar se détermine aisément à la lumière des péripéties du siège. Dominée d'un côté par la montagne d'Arbèles, la place est exposée aux traits des archers d'Antonius Silo qui balaient le rempart. Sur la plaine qui s'étend au nord-ouest, la cavalerie de Titus évolue et charge vigoureusement les sorties des Galiléens; enfin, à l'est, Tarichées dépourvue de muraille demeure ouverte à quiconque ne craint pas de s'engager dans les eaux peu profondes de la grève. Ce dernier parti adopté par Titus fit tomber la ville au pouvoir des Romains. Le lendemain, Vespasien, descendu sur la rive, ordonna la construction de radeaux pour relancer les fugitifs qui avaient gagné le large sur de nombreuses barques. Les lourds radeaux chargés de soldats armés de lances, de javelots et d'arcs eurent raison des esquifs ennemis. Ce combat naval d'un nouveau genre paraît bien avoir donné lieu à la légende *Victoria Navalis* qu'on trouve sur des bronzes de Vespasien et de ses fils. De nombreux bateaux figurèrent au triomphe de Vespasien et de

1. Appelé *Sinn en-Nabra* par les Arabes, ce site est occupé aujourd'hui par la colonie juive dite *Kinneret*. *GP.*, II, 455.

2. *BJ.*, III, 443-461.

Titus en souvenir de cet exploit et peut-être aussi en souvenir de la prise de Jaffa [1].

On procéda finalement à la liquidation de la foule des captifs. De ceux qui étaient étrangers à la ville les uns furent tués dans le stade de Tibériade, les autres furent expédiés à Néron pour travailler au percement du canal de Corinthe, sauf les Juifs originaires du royaume d'Agrippa que le roi vendit comme esclaves. Le reste de la population, au nombre de 30.400 têtes, fut vendu à l'encan par les Romains [2].

Sur ces entrefaites, Vespasien, pour échapper à la pestilence des cadavres que le lac rejetait sur la grève de Tarichées, était venu camper à Ammathus au sud de Tibériade à proximité des fameuses sources thermales où l'armée pouvait se délasser [3]. C'est de là qu'elle partira pour réduire la place de Gamala.

2. Conquête de Gamala, du Thabor et de Gischala.

La chute de Tarichées provoqua la soumission de toute la Galilée sauf de Gischala et d'Itabyrios (le mont Thabor). En Gaulanitide, Gamala, ville située à une vingtaine de kilomètres à l'est du lac de Tibériade, persistait dans sa révolte contre Agrippa. Confiante dans sa situation en un lieu escarpé affectant la silhouette d'un chameau accroupi et dans son rempart renouvelé récemment par Josèphe qui enfermait une source à l'intérieur, elle se prétendait un centre de résistance sérieuse à la conquête romaine [4]. Le premier travail des légions fut d'exécuter des terrassements à travers les ravins qui isolaient la ville du corps de la montagne où Vespasien avait établi son camp fortifié. Quand le choc des béliers a ouvert une brèche dans la muraille, les assiégeants foncent sur les défenseurs de la ville et les refoulent d'abord vers les habitations échelonnées sur une pente rapide. Mais bientôt ceux-ci font volte-face et, dominant leurs adversaires, les bousculent les uns sur les autres, les obligent de monter sur les toits qui s'effondrent sous le poids des légionnaires. Au milieu d'une confusion extrême les Romains arrivent à sortir de la ville non sans laisser sous les décombres quantités de morts.

Le second acte du siège devait aboutir à la prise de la citadelle

1. Cohen-Feuardent, *Médailles impériales*, Vespasien, n. 632-9; Titus, n. 386-390. Domitien, n. 636-638. Schuerer, I, 615, n. 45. *BJ.*, VII, 147.

2. La capture de tout ce monde avait eu lieu le 8 du mois Gorpiéos, 26 septembre 67 d'après Niese. *BJ.*, III, 462-505; 522-542. Sur Tarichées voir *GP.*, II, 476.

3. *GP.*, I, 139, 445. *BJ.*, IV, 11 demande ce déplacement du camp romain, car Ammathous ne se trouve pas entre Tibériade et Tarichées, mais au sud de Tibériade.

4. *GP.*, II, 325. Voir la photogr. du site dans *PJB.*, XIII (1917), pl. IV, fig. 8 par Dalman.

campée sur un sommet entouré de précipices. Titus, revenu de sa mission d'auprès Mucianus, légat de Syrie [1], était entré en ville où les Juifs qui n'avaient pas déserté la place pour fuir la famine durent vendre chèrement leur vie ou se précipiter dans l'abîme du haut de l'acropole. On compta 4.000 tués à l'intérieur des murs et 5.000 morts de leur chute dans le précipice (10 novembre 67) [2].

Pendant les opérations de Gamala, le tribun Placidus s'emparait de la forteresse du Thabor. Les Juifs en étaient descendus comme pour faire leur soumission, mais en réalité pour attaquer le Romain par surprise. Feignant de tomber dans le panneau, Placidus leur laisse l'initiative et simule une fuite assez loin dans la plaine, puis tournant contre eux sa cavalerie il les met en déroute et leur coupe le chemin du retour. Les insurgés qui échappèrent aux coups gagnèrent Jérusalem. Les gens du pays livrèrent la montagne et firent leur soumission [3].

Restait à prendre Gischala, petite ville où Jean, fils de Lévi, avait rassemblé les factieux irréductibles au grand mécontentement de la population indigène formée de cultivateurs à tempérament pacifique. Tandis que la 10e légion gagnait Scythopolis pour y prendre ses quartiers, et que Vespasien retournait à Césarée avec les deux autres légions, Titus, à la tête de 1.000 cavaliers, marchait sur Gischala. Son premier soin fut d'offrir des propositions de paix. La faiblesse de la place ne permettait aucune illusion et il était encore temps d'éviter les rigueurs d'un assaut. Jean déclara agréer les propositions mais que, par respect pour le sabbat, il ne pouvait sur-le-champ conclure un traité. Titus accepta le délai, et pour comble d'indulgence, s'en alla camper loin de la place, vers Cadès de Nephtali, ville tyrienne hostile aux Galiléens.

La nuit venue, prenant avec lui non seulement ses partisans armés mais aussi des civils et leurs familles, Jean s'enfuit vers Jérusalem. Au bout de 20 stades, on laissa en route la foule qui retardait la marche. Quand Titus, le lendemain, se rendit au pied des remparts pour conclure le traité, le peuple lui ouvrit les portes et salua en lui son libérateur. Apprenant la fuite de Jean, il envoya à sa poursuite une sec-

1. Tandis que la province de Judée était confiée à Vespasien, Licinius Mucianus devenait gouverneur de Syrie en 67. En 69, il conduisit une armée de Syrie à Rome pour combattre Vitellius. Schuerer, I, 336 s. Suétone, *Titus*, *IV*, attribue non sans raison à Titus la prise de Tarichées et de Gamala : *Ex quæsturæ deinde honore legioni præpositus Tarichaeas et Gamalam urbes Iudaeae validissimas in potestatem redegit...*

2. *BJ.*, IV, 11-53; 62-83. Philippe, ex-tétrarque d'Agrippa et ses deux nièces échappèrent à la mort en se cachant. *Vita*, c. 36, s.

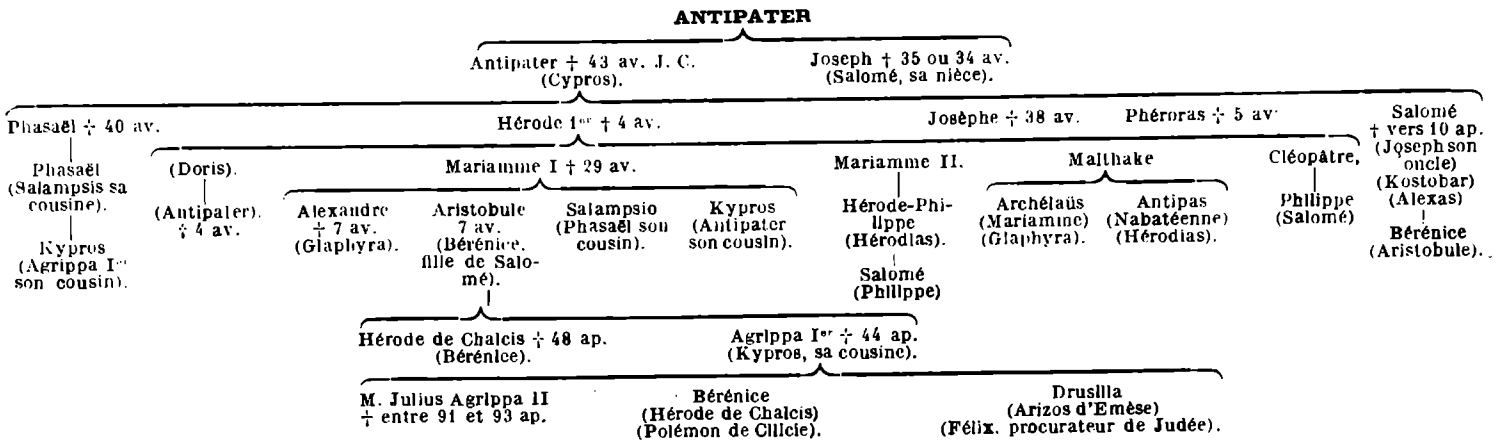
3. *BJ.*, IV, 54-61. *GP.*, I, 356.

tion de cavalerie qui ne put l'atteindre, mais tua environ 6.000 fugitifs et ramena les femmes et les enfants. Après avoir fait abattre le mur d'enceinte sur une faible longueur pour marquer la prise de la ville, Titus y laissa une garnison destinée à réprimer les factieux et à relever le courage des partisans de la paix. La Galilée était complètement soumise [1].

1. *BJ.*, IV, 84-120. *GP.*, II, 338.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7974.
Dépôt légal : 1er trimestre 1952.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON D'HÉRODE



TOME II

DE LA GUERRE JUIVE A L'INVASION ARABE

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE I. — **Organisation de la résistance juive par les extrémistes. — Campagne de Vespasien et de Titus en Pérée, en Idumée et en Judée** (67-70) 1

I. — CONQUÊTE DU POUVOIR PAR LES ZÉLOTES 1

1. Dernière résistance des Sanhédrites 1
2. Intervention des Iduméens à Jérusalem 2
3. Zélotes, Jean de Gischala et Sicaires 3

II. — CAMPAGNE DE VESPASIEN ET DE SES LIEUTENANTS EN VUE D'ISOLER JÉRUSALEM 4

1. Soumission de la Pérée 4
2. Soumission de la Judée et de l'Idumée 5
3. Opération contre Gérasa 6

III. — ÉVÉNEMENTS SOUS LES RÈGNES DE GALBA, OTHON, VITELLIUS .. 8

1. Simon Bargiora conquiert la Haute Idumée 8
2. Il entre à Jérusalem (69) 9
3. Opérations de Vespasien en Judée et de Céréalis en Idumée 10

IV. — AVÈNEMENT DE VESPASIEN 11

1. Vespasien proclamé empereur par l'armée d'Orient 11
2. Défaite des Vitelliens et retour de Vespasien en Occident 13

V. — PRÉLIMINAIRES DU SIÈGE DE JÉRUSALEM 15

1. Retour de Titus en Judée avec le contingent égyptien 15
2. Eléazar forme un nouveau parti contre Jean de Gischala et Simon Bargiora 15
3. Composition de l'armée de Titus et son ordre de marche 16
4. Échec de la reconnaissance de Titus aux approches de Jérusalem. 18
5. Campement des légions autour de Jérusalem. — Revers de la X^e^ légion 19
6. Les légions sous les murs de Jérusalem. — Le stratagème de la porte du Nord 20

CHAPITRE II. — **Siège de Jérusalem et achèvement de la conquête** 22

I. — OPÉRATIONS CONTRE LES TROIS MURS DE LA VILLE 22

1. Prise du troisième mur 22
2. Prise du second mur 23
3. Attaque infructueuse de l'Antonia et du 1^er^ mur 26

II. — LA CIRCONVALLATION. — LE SIÈGE DU TEMPLE 28

1. Le blocus de Jérusalem et ses effets 28
2. Prise de la forteresse Antonia 30
3. Conquête et ruine du Temple 31

Pages.

III. — Philippe l'Arabe 196
1. Sa famille et ses fondations dans la province d'Arabie 196
2. Faveurs en Syrie et en Palestine 198
3. La religion de Philippe 199
4. Le millénaire de Rome et la catastrophe 201
5. La défense du christianisme par Origène 201
IV. — Dèce 203
1. Sa persécution en Orient 203
2. Témoins du règne de Dèce en Palestine et en Arabie 207
V. — Gallus et Volusien 209
1. La peste et la persécution 209
2. Aperçu du paganisme palestinien 210

Chapitre IX. — **De Valérien à Dioclétien** 213
I. — Valérien et Gallien 213
1. Succès de Gallien 213
2. Campagne de Valérien en Orient. — Sa captivité 214
3. Gouvernement des provinces orientales et spécialement de l'Arabie 215
4. Persécution de Valérien et de Macrin en Palestine 216
II. — Gallien et Palmyre 218
1. Origine et ascension de la dynastie des Odeinath 218
2. Relations entre Odeinath II et les Romains. — Fortification d'Adraa en Arabie 219
3. Wahballath, Zénobie et l'empire palmyrénien 220
4. La civilisation hellénistique à Palmyre 221
III. — Les hostilités entre Palmyre et Rome 223
1. Conquête de l'Égypte par les Palmyréniens sous Claude II 223
2. Convention provisoire entre Wahballath et Aurélien 224
3. L'empire palmyrénien se déclare indépendant. — Probus en Égypte et en Palestine. — Campagne et victoire d'Aurélien .. 225
4. Répression d'un second soulèvement et déchéance de Palmyre ... 227
IV. — Administration d'Aurélien 228
1. Reconstitution de l'armée en Phénicie, Palestine, et Arabie 228
2. Sa réforme monétaire 230
3. La religion solaire 230
4. Les évêques de Palestine et d'Arabie aux conciles d'Antioche de 264 et 268 231
5. Le judaïsme palestinien et Palmyre 232
V. — Tacite et Probus 234
1. L'action de Probus en Orient 236
2. L'administration de l'Arabie sous Probus 237

Chapitre X. — **Dioclétien et la Tétrarchie** 238
I. — Gouvernement de Dioclétien 238
1. Avènement et caractère 238
2. Politique intérieure 240
3. Opérations extérieures. — Revers et succès de Galère 241
II. — Réformes administratives 243
1. Leur application en Orient 243
2. Le cadastre et les gouverneurs de Palestine et d'Arabie 244
III. — Organisation militaire 245
1. Les châteaux 245
2. Les routes 246
3. Les légions et les postes 247

Pages.

IV. — La politique religieuse 249
1. Galère et les prodromes de la persécution 249
2. Les martyrs de Palestine 250
3. L'édit de tolérance de Galère et l'intolérance de Maximin 253

Chapitre XI. — **Constantin avant la fondation de Constantinople** 255
I. — Jeunesse et éducation de Constantin 255
II. — Anarchie impériale et compétitions 257
1. Les compétiteurs recherchent la faveur des chrétiens 257
2. Vainqueur de Maxence, Constantin renonce au paganisme 258
III. — Rapports de Constantin et de Licinius 259
1. Entente des deux Augustes 259
2. Revirement de Licinius contre Constantin et le christianisme 260
IV. — Constantin seul empereur 262
1. Faveurs à l'Église notamment en Palestine 262
2. Fin de la période romaine 265

TROISIÈME PARTIE

LA PALESTINE DEPUIS LE CONCILE DE NICÉE jusqu'à la conquête arabe

(325-640)

Chapitre 1er. — **Sous la dynastie constantinienne** 267
I. — Constructions sur les Lieux Saints 267
I. — Rayonnement de la civilisation chrétienne 270
III. — Sous le règne de Constance 272
1. Antioche quartier général 272
2. Agitation juive en Galilée 273
3. Le comte Joseph 275
4. Le procès de Scythopolis 276
IV. — Le règne de Julien l'Apostat 276
1. Les débuts en Occident 276
2. Politique religieuse de Julien 277
3. Persécution en Palestine 279
4. Vaine tentative de la reconstruction du Temple de Jérusalem 284
V. — La vie religieuse et l'organisation civile 284
1. Saint Cyrille de Jérusalem 284
2. Saint Athanase et l'épiscopat palestinien 289
3. Les débuts du monachisme en Palestine 292
4. Institution de la « Palaestina Salutaris » 294

Chapitre II. — **Sous la dynastie valentinienne et le règne de Théodose et de ses fils** 297
I. — La politique religieuse de Valens 298
II. — Théodose 1er et le concile général de 381 300
III. — Contact entre étrangers et Palestiniens 302
1. Colonisation latine 302
2. Jean de Jérusalem 305
IV. — Le règne d'Arcadius 311
1. Ascension et chute du ministre Rufin 311
2. Le mouvement des peuples 313
3. La guerre au paganisme 315
4. Législation concernant les Juifs 317
5. Remaniement administratif 318
6. Organisation militaire des Palestines 319

Pages.

CHAPITRE III. — **La Palestine sous Théodose II et Marcien** 322
I. — POLITIQUE RELIGIEUSE 323
II. — ACTIVITÉ LITTÉRAIRE 324
III. — JUVÉNAL, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM 326
1. La question de préséance 326
2. Rôle de Juvénal au concile d'Ephèse 328
IV. — L'IMPÉRATRICE EUDOCIE ET SON PREMIER VOYAGE A JÉRUSALEM. 331
1. Le pèlerinage de l'impératrice 332
2. Rôle de saint Cyrille d'Alexandrie 333
V. — INSTALLATION D'EUDOCIE A JÉRUSALEM 334
VI. — EUDOCIE RÉGIT LA PALESTINE DE 444 A 460 335
VII. — JUVÉNAL OBTIENT LE PATRIARCAT SUR LES TROIS PALESTINES, LA PHÉNICIE ET L'ARABIE 337
VIII. — LA GUERRE DE RELIGION 338
IX. — VERS LA PAIX 340
X. — LA FIN D'UNE DYNASTIE 343

CHAPITRE IV. — **Arabes et moines au V^e siècle** 344
I. — LA PÉNÉTRATION ARABE EN PALESTINE DE 420 à 520 344
II. — LA PROVINCE ROMAINE D'ARABIE 347
III. — DE LÉON A L'AVÈNEMENT DE JUSTIN 349
IV. — LA POLITIQUE DE JUSTIN 1^er EN MER ROUGE 353

CHAPITRE V. — **La Palestine sous le règne de Justinien** 355
I. — LA GUERRE SAMARITAINE 355
II. — LES ÉDIFICES DE JUSTINIEN EN PALESTINE 359
III. — L'ÉCOLE DE GAZA ET LA DESCRIPTION DES MONUMENTS DE CETTE VILLE 362
IV. — POLITIQUE DE JUSTINIEN A L'INTÉRIEUR 365
1. Aspect religieux 365
2. Attitude de Pierre, patriarche de Jérusalem 366
3. Concile de Jérusalem en 536 368
V. — LES TROUBLES ORIGÉNISTES 369

CHAPITRE VI. — **Sous les successeurs de Justinien** 375
I. — LES EMPEREURS DE 565 A 610 375
II. — BYZANTINS ET ARABES 376
III. — LE SIÈCLE DES MOSAIQUES 380
1. En Cisjordanie 380
2, En Transjordanie 383
IV. — LE DERNIER DUEL ENTRE PERSES ET ROMAINS 387
1. L'invasion de la Palestine par Chosroès II 388
2. Occupation étrangère et délivrance 390

CHAPITRE VII. — **La conquête de la Palestine par les Arabes** 393
I. — LA RENCONTRE A MOTEH (629-630) 393
II. — COMBAT DE DJENNABATEIN (alias ADJNADAIN) ET L'INVASION 394
III. — PRISE DE DAMAS ET BATAILLE DU YARMOUK 397
IV. — LE CALIFE OMAR VIENT INSPECTER LA CONQUÊTE 398
V. — SOPHRONE, PATRIARCHE DE JÉRUSALEM 400
VI. — CAPITULATION DE JÉRUSALEM 402
VII. — LA PESTE D'AMWAS ET LES MARTYRS DE GAZA 403
VIII. — PRISE DE CÉSARÉE ET DE LA CÔTE 404
IX. — LA PALESTINE ARABE 405

TOME II

De la Guerre Juive à l'invasion arabe.

CHAPITRE I

ORGANISATION DE LA RÉSISTANCE JUIVE PAR LES EXTRÉMISTES. CAMPAGNES DE VESPASIEN ET DE TITUS EN PÉRÉE, EN IDUMÉE ET EN JUDÉE (67-70).

I. — Conquête du pouvoir par les Zélotes.

1. Dernière résistance des sanhédrites.

Arrivé à Jérusalem avec sa bande de Galiléens, Jean de Gischala séduisit la jeunesse en racontant les difficultés rencontrées par les Romains devant les bicoques de son district. Les Juifs, faisait-il valoir, gardaient une écrasante supériorité numérique et l'ennemi, eût-il des ailes, ne pourrait jamais franchir les murs de la capitale. Les tempéraments rassis, les vieillards demeuraient néanmoins sceptiques et comprenaient sans peine que la retraite stratégique de Jean était tout bonnement une fuite éperdue. De toutes parts d'ailleurs les extrémistes se rabattaient sur Jérusalem afin de s'exciter à l'envi à la résistance et d'annihiler l'influence du parti nationaliste modéré. Peu à peu le cercle de la répression se rétrécissait autour de la capitale. Vespasien soumettait Jamnia et Azotos et y plaçait des garnisons, ramenant à Césarée nombre de citoyens qui avaient engagé leur foi. Dans chaque village la discorde mettait aux prises les partis les uns avec les autres et séparait les membres d'une même famille. Comme ville du sanctuaire, Jérusalem ouvrait ses portes à tout Israélite fût-il un chef de brigands (ἀρχιλῃστής) à la tête de son équipe. En l'absence de toute autorité militaire, ces pèlerins d'un nouveau genre s'incrustaient à l'intérieur de la ville et du Temple avec leurs guides au point d'imposer à tous un régime de terreur. Ils emprisonnèrent d'autorité plusieurs notables dont quelques-uns de sang royal, et, sous prétexte qu'ils auraient pensé livrer la ville aux Romains, ils les firent massacrer dans la prison par une brute sanguinaire, Jean, fils de Dorcas, et ses dix satellites. Pour avoir un grand prêtre qui fût à leur niveau et à leur dévotion, ils convoquèrent la plus obscure des tribus sacerdotales et laissèrent au sort le soin de désigner parmi

ses membres le nouveau pontife. Le hasard favorisa un certain Phannias (Pineḥas) ben Samuel du village d'Aphtha, tailleur de pierre, qu'on arracha malgré lui à la campagne pour le vêtir des ornements sacrés et lui enseigner des fonctions qu'il ignorait entièrement. Conscients d'être ainsi les véritables champions de la patrie et de la religion, les « chefs de brigands » et leur parti prirent dès lors le nom de *Zélotes*, s'opposant au modérantisme d'Ananos et de ses collègues les sanhédrites Jésus ben Gamalâ, Siméon ben Gamaliel, Joseph ben Gorion, organisateurs d'un gouvernement de la défense après la retraite de Cestius Gallus[1]. Des gens consumés de zèle comme ce ramassis de factieux venus du dehors trouvaient naturel de faire de la maison de Dieu leur résidence, leur refuge et leur citadelle.

Cependant la population de Jérusalem, à la vue de ces meurtres, de cette usurpation du Temple et des profanations dont le lieu saint était l'objet, commençant à secouer son apathie, Ananos profita de cette disposition pour la soulever et la conduire à l'attaque des prétendus zélateurs. Sous la violence du choc, ceux-ci repoussés de la cour extérieure durent se renfermer dans le parvis intérieur où une garde de 6.000 hommes armés les tint assiégés. Trompant la confiance d'Ananos, Jean de Gischala rapportait aux chefs zélotes, Éléazar, fils de Simon et Zacharie, fils d'Amphicallès, tous deux de race sacerdotale, les paroles et les projets des dirigeants sanhédrites. Pour éviter de tomber au pouvoir de ces derniers, ils estimaient que le recours aux Iduméens s'imposait.

2. Intervention des Iduméens à Jérusalem.

Au bruit fallacieux qu'Ananos voulait livrer la capitale aux Romains, des milliers de campagnards d'Idumée, gens turbulents et belliqueux, fanatiques comme des néo-circoncis, se portèrent en armes contre Jérusalem sous la conduite de quatre meneurs, mais sur l'ordre d'Ananos on avait fermé devant eux les portes de la ville. Un de leurs chefs, Simon ben Caatha s'amusa à les exaspérer en lui montrant ce qu'il y avait d'odieux à refuser à des parents l'accès d'une cité qui est ouverte pour le culte à tous les étrangers, mesure prise par des hommes qui se proposent de recevoir bientôt les Romains par des entrées ornées de guirlandes.

1. *BJ.*, IV, 121-146. *Vita*, 190, 193. Derenbourg, *Essai*, 269 s., expose l'information talmudique sur le nouveau grand prêtre et corrige Gorion, fils de Joseph en Joseph, fils de Gorion. Qu'un prêtre exerçât le métier de tailleur de pierre, cela est assez plausible si l'on se rappelle qu'Hérode dut faire appel pour la construction du sanctuaire de Jahveh à des prêtres maçons et charpentiers. *Antiq.*, XV, 390.

Le fracas d'un violent orage nocturne vient en aide aux Zélotes bloqués à l'intérieur du Temple. Ils arrivent à scier les barreaux des portes sans être entendus des gardes d'Ananos et à sortir de l'enceinte sacrée pour aller ouvrir aux Iduméens la porte de la ville devant laquelle ils campaient. On juge du carnage auquel se livrent une fois réunis Zélotes et Iduméens en proie à une colère sauvage. Les soldats postés dans le parvis extérieur jonchent bientôt le sol de leurs cadavres. Les princes des prêtres Ananos et Jésus, fils de Gamalâ, pris et massacrés sont privés de sépulture. Lâchés dans les rues de la ville, les égorgeurs abattent tout homme qu'ils rencontrent et, décidés à gagner ou à exterminer les jeunes nobles, ils les soumettent à la torture et à la fin, comme ils refusent de s'associer aux bandits, on les passe au fil de l'épée. Le procès d'un riche citoyen nommé Zacharie, fils de Bariscaios, fait sensation. L'accusé prononce un violent réquisitoire contre les tyrans, les 70 jurés l'acquittent, mais deux sbires de la secte le tuent au milieu du Temple et jettent son corps dans le ravin du Cédron. Les Iduméens finissent par être dégoûtés du rôle que leur font jouer les terroristes. Ils mettent en liberté environ 2.000 citoyens qui se trouvaient dans les prisons, ceux-ci s'enfuient aussitôt de la ville et vont rejoindre Simon Bargiora. Ayant constaté qu'aucune attaque immédiate ne menace Jérusalem, les Iduméens regagnent leur pays [1].

3. Zélotes, Jean de Gischala et Sicaires.

Les Zélotes de leur côté avaient pris les Iduméens en grippe; ces alliés posaient trop en conseillers et en modérateurs, ils les virent partir avec soulagement. Désormais ils pouvaient réaliser sans scrupule leur programme : niveler la société en supprimant les élites. Malgré leur étiquette de « démocratiques et d'amants de la liberté » les notables, les gens distingués par leur naissance, leurs services, leurs qualités ou leur rang demeuraient un gibier de choix. Aux sanhédrites déjà massacrés il faut ajouter maintenant un personnage très considéré du nom de Gourion, puis Niger le Péraïte renommé par son courage, et nombre d'autres soupçonnés de mépriser la tyrannie et d'en souhaiter la fin [2]. A la pestilence des esprits s'ajoutait la pestilence des cadavres laissés sans sépulture à dessein pour choquer les sentiments les plus naturels à l'humanité. Vespasien, instruit du

1. *BJ.*, IV, 147-353.

2. *BJ.*, IV, 320, Ananos est qualifié d'amant passionné de la liberté et (358) le noble Gourion d'esprit imbu d'indépendance.

désordre régnant à Jérusalem différait d'intervenir autant pour épargner ses hommes que pour laisser la ville s'affaiblir d'elle-même. Les Zélotes travaillant pour lui, il estimait prématuré de provoquer par une attaque générale l'union des partis qui se déchiraient entre eux.

Un homme cependant se rencontra pour tenter cette union de tous les citoyens indispensables au succès de la défense, ce fut Jean de Gischala. Doué des qualités du corps et de l'esprit qui séduisent les foules sans manifester dans sa parole éloquente le peu d'estime qu'il avait pour elles, il se fit agréer par un grand nombre comme dictateur. Le pouvoir absolu, pensait-il, réaliserait l'entente et l'impulsion de toutes les volontés vers un même but que les démocrates du Sanhédrin avaient été impuissants à produire. Jean comptait sans la jalousie de certains chefs zélotes ni sans l'horreur que d'autres éprouvaient pour le principe monarchique. De telle sorte qu'à côté de la dictature persista la faction jacobine des zélateurs.

Un troisième parti s'affirmait également, c'était celui des Sicaires, qu'on a vu naître sous le procurateur Félix, travaillant à l'aide du poignard à l'établissement du régime théocratique sur les ruines de la puissance romaine. Depuis qu'un certain Éléazar, apparenté à la famille de Judas le Galiléen, avait réussi à s'implanter avec ses affidés dans la forteresse de Masada, ce fameux rocher devint le cœur de la faction des Assassins. Ce fut par les environs immédiats qu'ils commencèrent leurs déprédations. La nuit des Azymes de l'année 68, le village d'Engaddi se vit tout à coup envahi : les hommes s'étant enfuis, les femmes et les enfants furent massacrés et les maisons livrées au pillage. Le lecteur verra bientôt Simon Bargiora étendre singulièrement le champ d'action de ces chevaliers du couteau [1].

II. — Campagne de Vespasien et de ses lieutenants en vue d'isoler Jérusalem.

1. Soumission de la Pérée.

En vue d'une pleine sécurité sur son flanc oriental au moment venu d'assiéger Jérusalem, Vespasien entreprit au printemps de 68 de nettoyer la Pérée de tout élément hostile. Sur l'invitation des principaux citoyens de l'endroit, le général romain amène directement son armée de Césarée à Gadora, ville forte importante, établie sur

1. *BJ.*, IV, 354-409. Sur Masada voir notre *Croisière autour de la mer Morte*, 109. *GP.*, II, 380.

le *Tell Ğadour*, au-dessus d'une source de même nom, tout près de la ville actuelle d'*es-Salṭ* [1]. Avant de quitter la place, les factieux se vengent sur Dolésos, le chef de l'aristocratie, mais le peuple manifeste ses intentions pacifiques en renversant lui-même le rempart de la ville.

Vespasien se contente d'inaugurer ainsi les opérations; estimant que la situation n'exige pas un grand déploiement de forces, il revient à Césarée avec ses troupes et laisse son tribun de confiance, Placidus, poursuivre les rebelles avec 500 cavaliers et 3.000 fantassins. Les réfugiés de Gadora atteignant le point où la vallée d'es-Salṭ débouche dans le Ghôr tentent d'organiser une résistance dans le bourg de Bethennabris dont ils enrôlent de gré ou de force les habitants. Placidus les attend de pied ferme à une bonne distance de la place afin de se donner le loisir de les envelopper. Leur sortie dégénère en un carnage dont les plus agiles seuls arrivent à s'échapper. Le bourg pris d'assaut est incendié. A la nouvelle de ce désastre, la panique s'empare des gens de la campagne et l'on vit alors des foules se diriger en hâte vers les gués du Jourdain poussant devant elles moutons, bœufs, ânes et chameaux. Les pauvres gens pensaient trouver quelque sécurité à Jéricho, mais ils comptaient sans la crue du fleuve. Le Jourdain n'était pas guéable et pour comble de malheur les Romains se trouvaient sur leurs talons. Un grand nombre tomba sous le glaive et d'autres se jetèrent dans le fleuve où ils périrent. Quant aux rebelles qui avaient cherché un refuge sur le lac Asphaltite, les soldats de Placidus montés sur des barques les atteignirent et les exterminèrent. En route, Abila, Livias et Bésimoth, emportées sans difficulté, furent confiées à des garnisons composées de transfuges. Soumise avec plus ou moins de résistance, la Pérée tomba au pouvoir des Romains jusqu'à Machéronte. Les alignements d'un camp romain sont encore tracés sur le sol entre el-'Aḍeimeh et Soueimeh (Bésimoth) vers le lieu où l'ancienne chaussée s'engage dans la montagne en direction de la place forte de Machéronte [2].

2. Soumission de la Judée et de l'Idumée.

Pendant que Placidus achevait la soumission de la Pérée, Vespasien apprenait que les Gaules s'étaient soulevées contre Néron sous l'impulsion de Vindex, gouverneur de la Celtique, qu'exaspéraient

1. Il ne peut être question ici de Gadara, ville de la Décapole hors de la Pérée. Voir Gadora (Gador du Talmud), s. v. *Gadara* 2, *GP.*, II, 324 et 174.

2. *BJ.*, IV, 410-439. La topographie de cette campagne en Pérée a été exposée dans *RB.*, 1909, 230; 1910, 544; 1931, 214-223; 1932, 82 ss. (camp romain et Soueimeh).

les exactions et les mœurs théâtrales du prince. La nouvelle laissait présager des discordes civiles. Il importait donc à la sécurité de l'Empire de hâter la pacification de l'Orient. Le légat impérial mit des garnisons en diverses localités, préposant des décurions à la garde des bourgs, des centurions à celle des villes. Il amena la plus grande partie de ses troupes de Césarée à Antipatris [1], ville plus rapprochée de Jérusalem. Il soumit la toparchie de Thamara, installa à Lydda et à Jamnia une quantité de Juifs ralliés aux Romains, établit à Emmaüs un camp fortifié pour la 5e légion comme une base d'opérations en même temps qu'une garantie contre tout retour offensif des insurgés [2]. De là, il va ravager la toparchie de Bethletepha (Beit Nettif) et élever des fortins aux endroits favorables. La turbulente Idumée ne peut échapper à la punition : Begabris (Beit Gibrîn) et Caphartoba (eṭ-Ṭaiyibeh) sont prises, 10.000 hommes succombent et les troupes casées à leur place font des courses dans le district[3]. Avec le reste de son armée, Vespasien revient à Emmaüs, remonte en Samarie jusqu'au défilé de Mabartha où sera bientôt fondée Néapolis (Naplouse). Il descend dans la vallée du Jourdain par Coreae et atteint Jéricho dont les habitants qui n'avaient pas fui dans la montagne sont mis à mort. Il y fut rejoint par Trajan, le légat de la 10e légion, avec les troupes de la Pérée qui avaient travaillé efficacement à la soumission de cette région. Arrivé sur le bord de la mer Morte, Vespasien y fit jeter quelques hommes qui ne savaient pas nager et dont on avait lié les mains derrière le dos; tous remontèrent à la surface à cause de la densité des eaux (mars-juin 68). Jéricho eut son camp fortifié pour garder l'accès oriental de Jérusalem. A l'occident, Emmaüs et Hadida, à 6 kilomètres à l'est de Lydda, gardaient l'accès vers la métropole [4].

3. Opération contre Gérasa.

Que dire du traitement infligé à Gérasa par Lucius Annius envoyé contre cette ville avec un fort détachement? Assaut, occision de 1.000 jeunes gens qui n'avaient pas eu le temps de fuir, capture de leurs familles, pillage et incendie de leurs maisons, une telle rigueur s'explique assez bien à la lumière de la conduite des Géraséniens à

1. *GP.*, II, 245.

2. *Ibid.*, s. v. *Thimnath Serah*, 481; s. v. *Lod*, 370; *Jabneh*; s. v. s. v. *Emmaüs*, 314 s. Voir carte IX. VINCENT et ABEL, *Emmaüs*, 317 s.

3. *GP.*, II, 272 s. v. *B. Gubrin;* 294, 277.

4. *BJ.*, IV, 440-452; 476 s. 486. Trajan, le père du futur empereur, paraît avoir participé aux opérations de Pérée que Josèphe, plus haut, attribue toutes à Placidus.

l'égard de la colonie juive établie parmi eux et des ferments de rébellion qui pouvaient se rencontrer dans les cerveaux de sa jeunesse. Les bandes juives déchaînées contre les villes grecques à la suite du progrom de Césarée n'épargnent pas Gérasa. Peut-être les dégâts se réduisirent-ils alors à peu de chose grâce à l'intervention des Juifs domiciliés dans cette ville. Le fait est que, lors de la réaction violente des cités gréco-syriennes contre les déprédations du Judaïsme, les Géraséniens « ne maltraitaient pas les Juifs qui restèrent chez eux, mais ils escortèrent jusqu'à leurs frontières ceux qui voulurent émigrer ». Leur tolérance mercantile se souciait peu de se porter garants en 66 des tendances individuelles de leurs métèques juifs. Mais cette tolérance dut leur être incriminée lorsque Vespasien apprit que le plus farouche adversaire des Romains, Simon Bargiora, provenait de la juiverie de Gérasa et que son premier exploit avait été de disperser l'arrière-garde de Cestius Gallus à la montée de Bethoron et de lui enlever nombre de bêtes de somme. Moins rusé que Jean de Gischala, ce jeune homme l'emportait sur lui par la vigueur corporelle et l'audace. Au jour du triomphe de Titus, c'est le Gérasénien Simon qui sera étranglé comme général ennemi au-dessus du Forum aux acclamations du peuple romain.

Si Lucius Annius s'attaque à la jeunesse de la colonie juive de Gérasa, c'est qu'il la soupçonne à tort ou à raison de partager les convictions du jeune Bargiora leur compatriote. On peut croire que les rigueurs de l'officier de Vespasien atteignirent les Juifs plutôt que la population hellénisante, quoique celle-ci ait eu à souffrir du fait de sa connivence au moins apparente [1].

Vespasien établit à Gérasa une garnison comme en témoignent trois épitaphes de soldats portant des noms thraces et appartenant à l'*Ala Thracum Augusta* qui faisait partie de l'armée romaine en Judée. Un Gérasénien qui paraît avoir servi du côté des Romains contre les Juifs nous est connu par une inscription mentionnant Flavius Cerealis Quirina Flaccus dont le *cognomen* Cerealis a dû être adopté par égard au légat de la 5e légion, Vettulenus Cerealis [2].

1. *BJ.*, IV, 487-489, paragraphes qui forment une parenthèse entre 486 et 490. L'envoi d'Annius à Gérasa se relie à la mention de garnisons prises dans l'armée romaine et les contingents alliés (voir note suivante). Chercher une Gérasa à l'ouest du Jourdain comme certains le font est une tentative aussi infructueuse qu'inutile. Sur Simon Bargiora cf. *BJ.*, II, 521, 652; IV, 353, 503 υἱὸς ἦν Γιώρα Σιμών τις, Γεραση̃νὸς τὸ γένος, νεανίας...

2. KRAELING, *Gerasa city of the Decapolis*, p. 45, n. 91, 92. Inscriptions nos 199, 200, 201 et 119.

III. — Événements sous les règnes de Galba, Othon et Vitellius.

Simon Bargiora conquiert la Haute Idumée (hiver 69).

Vespasien rentré à Césarée se préparait à faire avancer toutes ses forces sur Jérusalem quand il apprit la mort dramatique de Néron arrivée le 9 juin, suivie de la proclamation au sénat de Galba comme Auguste. Ce changement de prince mettait en question le maintien du légat de Judée dans son *imperium* et le forçait d'attendre les instructions du nouvel empereur relatives à la guerre. Titus s'embarqua pour saluer Galba au nom de son père et recevoir ses ordres, mais tandis qu'il naviguait le long de l'Achaïe la nouvelle lui parvint que Galba tué le 15 janvier 69 était remplacé par Othon, ex-gouverneur de Lusitanie, son meurtrier. Agrippa qui accompagnait Titus poursuivit son voyage vers Rome, Titus revint en toute hâte rejoindre son père à Césarée. Le 2 janvier précédent, Vitellius, mis par Galba à la tête des légions de Germanie, s'était vu déclarer empereur par les troupes. La crise où se jouait l'existence même de l'Empire faisait passer au second plan la poursuite de la guerre juive[1]. De là une accalmie du côté romain qui donna le champ libre à l'activité fébrile de Simon Bargiora devenu chef d'armée.

Après avoir collaboré avec les Sicaires de Masada, Simon trouva que la position de cette forteresse ne se prêtait pas aux expéditions de grande envergure qu'il projetait depuis la mort d'Ananos son chef hiérarchique. Il bivouaqua désormais dans le centre montagneux iduméen, annonçant par la voix du héraut que les esclaves seraient libres et que les hommes libres recevraient des récompenses. Il n'en fallait pas tant pour réunir autour de lui une foule d'esclaves et d'aventuriers à laquelle vinrent bientôt se joindre des Juifs de qualité qui lui obéissaient comme à un roi. Au bourg de Ma'în il se créa une forteresse et aménagea dans le ravin de Pharan des grottes destinées à recéler ses trésors et le fruit de ses rapines[2]. Éprouvant par expérience la difficulté de s'emparer tout de suite de Jérusalem, il résolut de se pourvoir d'une base stratégique en conquérant l'Idumée.

Le premier contact avec les troupes des administrateurs de la province demeura indécis. Peu de temps après, il sortait de nouveau de Ma'în et venait camper au bourg bien connu de Teqo'a. De là

1. *BJ.*, IV, 491-502. Tillemont, *op. cit.*, 330, 344 s., 361. Tacite, *Hist.*, II, 1-4.

2. *BJ.*, IV, 503-513. Au lieu de Ma'în, l'ancienne Ma'ôn, que nous rétablissons par conjecture, le grec α τὴν Ναΐν le latin *Aia* ou *Aiam*. Heg. *Aiacis*. Le ravin est appelé Φερετατ, φαραν. *GP.*, I, p. 437.

il dépêchait à la garnison de l'Hérodeion un de ses compagnons nommé Éléazar pour exiger la reddition de la forteresse. L'émissaire ne revint pas au camp : poursuivi par les épées des gardes, il se jeta du haut de la muraille et mourut sur le coup.

En revanche, il se trouva dans l'armée iduméenne concentrée au village d'Halhoul, à 7 kilomètres au nord d'Hébron, un traître du nom de Jacob qui se chargea de jeter la panique parmi les siens avant d'engager le combat. Les défenseurs de la province ayant chacun regagné leur foyer, Simon Bargiora n'eut pas de peine à emporter la petite place d'Hébron avec les riches sanctuaires de Macpélah et du Térébinthe. Il eut toute liberté pour dévorer les campagnes à la façon des sauterelles, suivi de 40.000 hommes à sustenter outre son infanterie régulière. Un jour cependant, les Zélotes qui n'osaient pas affronter Simon à visage découvert, lui enlevèrent dans une embuscade sa femme et un grand nombre de ses serviteurs. Furieux comme un fauve blessé, le Gérasénien s'approcha des murs de Jérusalem et malheur à qui s'aventurait hors des portes de la ville! il expirait sous les tortures ou rentrait avec les mains coupées. De pareils traitements attendaient tous les habitants de la capitale si sa femme ne lui était rendue, car il se montrait décidé à y entrer par la brèche. La terreur qu'il semait contraignit les Zélotes eux-mêmes à lui céder[1].

Dès que Simon eut recouvré sa femme, il se retourna contre les restes de l'Idumée avec une telle cruauté que les habitants affolés se précipitèrent vers Jérusalem pour y chercher un refuge.

2. Simon Bargiora entre à Jérusalem (printemps 69).

Simon, loin d'abandonner son projet de devenir le maître de Jérusalem, revint terroriser la banlieue de la capitale et, malgré cela, les dissensions à l'intérieur de la ville allaient lui en ouvrir toutes grandes les portes.

Deux chauvinismes régionaux se partageaient l'influence à l'intérieur des murs : celui des Galiléens groupés autour de Jean de Gischala, celui des Iduméens faisant partie de la milice ou réfugiés. Les premiers pratiquaient le pillage organisé afin de satisfaire leurs débauches. Parfumés, fardés, coiffés avec art, ils affectaient de porter les toilettes féminines sous lesquelles ils dissimulaient leur poignard. Les seconds, moins corrompus mais plus indisciplinés, aimaient à attirer l'attention par des actes de courage et à manifester leur viri-

1. *BJ.*, IV, 514-544. *GP.*, II, 478, 348, 341.

lité dans le port de l'armure. La tyrannie du Galiléen de Gischala étant devenue insupportable, ils attaquent son groupe de Zélotes, en massacrent un bon nombre et refoulent le reste dans le palais qu'avait construit Grapté, parente d'Izatès, roi des Adiabéniens. De ce palais Jean faisait sa résidence et l'entrepôt de son butin. Les Iduméens l'emportent d'assaut et le pillent. Refoulés dans le Temple, les Zélotes rassemblent toutes leurs forces et l'on craint qu'ils ne s'insinuent dans la ville pour y mettre le feu. Comment se garantir de cette emprise inquiétante des Galiléens? Iduméens, grands prêtres, bourgeois attachés à leurs maisons et à leurs biens, tous s'accordent sur la malencontreuse idée d'accepter dans leurs murs Simon Bargiora déjà maître de l'Idumée.

Invité à entrer par le grand prêtre Matthias, Simon pénètre dans la ville salué par le peuple du nom de sauveur et de protecteur, décidé à fonder sa tyrannie sur les soldats farouches qui l'accompagnent et à l'exercer aussi bien contre les gens qui l'ont appelé que contre les Zélotes de toutes nuances (avril 69). Une fois en possession de la ville évacuée par Jean et les siens, Simon échoua devant le Temple où Jean eut sa revanche grâce à la force de la position et des portiques crénelés. Ses hommes ajoutèrent ensuite à ces avantages quatre grandes tours pour lancer les projectiles de plus haut. Elles se dressaient, l'une à l'angle nord-est, la seconde au-dessus du Xyste, la troisième à l'angle sud-ouest, la quatrième dominait le sommet des pastophories d'où l'on annonçait au son de la trompette l'ouverture et la clôture du sabbat. Catapultes, onagres, archers et frondeurs placés sur ces tours tenaient en respect les combattants de Bargiora [1].

3. Opérations de Vespasien en Judée et de Céréalis en Idumée (mai-juin 69).

A l'avènement d'Othon au milieu de janvier 69, les prétoriens avaient nommé préfet de Rome Flavius Sabinus, en considération de son frère Vespasien qu'ils avaient intérêt à s'attacher. Lorsqu'on s'aperçut à Rome de la situation fâcheuse que créait la compétition d'Othon et Vitellius, beaucoup pensèrent à Vespasien comme valant mieux que les deux autres, mais on reculait à l'idée d'une nouvelle guerre civile. En tout cas, l'armée de Judée et les légions de Syrie se déclarèrent pour Othon, l'une grâce à Vespasien, les autres grâce à Mucien; l'Égypte, les provinces orientales et Carthage furent admi-

1. *BJ.*, IV, 556-584. Si le palais de Grapté était proche de celui d'Hélène, reine d'Adiabène, il devait se trouver sur l'Ophel, au sud du Temple. Cf. V, 253, VI, 355.

nistrées en son nom [1]. Rien donc n'empêchait le légat de Judée de reprendre le cours de sa campagne. Ajouter à de précédents succès ne pouvait qu'accroître son prestige dans les milieux militaires si influents dans la nomination des empereurs depuis que la série dynastique venait de s'interrompre.

Vespasien quitta Césarée le 5 du mois de Daisios et occupa les deux toparchies de Gophna *(Gifna)* et d'Acraba avec les deux bourgades de Béthel et d'Éphraïm *(eṭ-Ṭaiyibeh)* où il laissa des garnisons [2]. A la tête de la cavalerie, il poussa jusqu'aux abords de Jérusalem, tuant du monde et faisant beaucoup de prisonniers.

Pendant ce temps, Céréalis, légat de la 5e légion, prenait d'assaut Caphertha, soumettait Capharabis aux environs de l'ancienne Adoullam [3], entrait de vive force dans Hébron dont il massacrait la jeunesse et incendiait les maisons. A l'exception de l'Hérodeion, de Masada et de Machéronte encore aux mains des Sicaires, le pays se trouvait au pouvoir des Romains qui se fixèrent pour le moment comme seul objectif la prise de Jérusalem [4].

IV. — Avènement de Vespasien.

1. Vespasien proclamé empereur par l'armée d'Orient.

De retour à Césarée, Vespasien apprit les succès insolents de Vitellius, la défaite de l'armée d'Othon à Bedriacum et le suicide de ce prince à Brixellum à 11 lieues de Crémone, trois mois après son avènement. Disposant de 11 légions renommées pour leur valeur guerrière, Vitellius mit six mois à descendre de Basse Germanie sur Rome, se posant en admirateur de Néron, préférant toutefois les satisfactions dispendieuses d'une gloutonnerie insatiable aux jouissances de l'art théâtral. La crainte qu'inspiraient ses farouches soldats avait mis l'Occident à ses pieds. « On peut à peine croire, écrit Tacite, à quel excès d'orgueil et de folie se porta Vitellius, quand des courriers venus de Syrie et de Judée lui annoncèrent que l'Orient lui avait prêté serment.... A partir de ce moment-là, lui et son armée, ne se croyant plus de rivaux, se livrèrent, en fait de cruauté, de débauche et de brigandage, à tous les excès des mœurs étrangères [5]. »

1. Tacite, *Hist.*, I, 46, 50; 76 : *Judaicum exercitum Vespasianus, Syriæ legiones Mucianus sacramento Othonis adegere; simul Aegyptus omnesque versae in Orientem provinciæ nomine eius tenebantur.* Plutarque, *Othon*, 4.

2. *GP.*, II, 338, 247, 270, 402 (ᶜOphra, 1).

3. *Ibid.*, 294 (lire Καφαρθα), 287.

4. *BJ.*, IV, 550-555

5. *Hist.*, II, 73. (Goelzer).

A la pensée de cette déchéance de l'œuvre d'Auguste une sourde colère agitait Vespasien d'autant plus que « ses soldats étaient si bien disposés en sa faveur qu'au moment où il dictait le serment et faisait des vœux pour Vitellius, ils avaient persisté à garder le silence »[1]. L'armée d'Orient supportait mal cette hégémonie des légions de provinces occidentales; elle brûlait de prendre à son tour le premier rôle dans la vie de l'Empire, mais Vespasien hésitait, son coup d'œil d'homme de guerre appréciait à sa juste valeur la solidité de l'armée de Germanie[2]. Comme les conciliabules d'officiers et de soldats allaient leur train, le légat de l'armée de Judée envoya au légat de Syrie, Licinius Mucianus, son fils pour s'assurer de sa collaboration au cas d'un pronunciamento de l'armée d'Orient. Mucianus, qui avait beaucoup plus de sympathie pour Titus que pour son père, dut accepter l'élévation de Vespasien au principat que tout le monde réclamait à condition qu'on lui réserverait à lui-même le commandement des opérations militaires à diriger en Italie contre Vitellius. Aussi bien se considéra-t-il toujours comme associé à l'Empire plutôt que comme ministre — *socium magis imperii quam ministrum agens*[3].

Rien ne manifeste mieux l'importance de l'élévation de Vespasien au principat que la foule des prédictions et des présages qui se multiplièrent autour de cet événement capital. Cette vaticination dérivait-elle des espérances messianiques conçues par les Juifs du temps? On pourrait le croire d'après ce fameux passage de Suétone : « Tout l'Orient croyait, d'après une tradition ancienne et constante, que les destins réservaient l'empire du monde à des maîtres venus de Judée à cette époque. S'appliquant à eux-mêmes cette prédiction, qui concernait un général romain, comme la suite des événements le fit voir, les Juifs se révoltèrent[4]... » C'est au chef énergique qui réussit à réprimer cette révolte, à Vespasien, et non à l'un des démagogues juifs que l'on appliqua la mystérieuse prédiction. Josèphe lui-même avait abondé dans ce sens et du jour où le pouvoir suprême revêtit Vespasien, le prisonnier de Jotapata vit tomber ses chaînes[5]. Sans insister sur les pronostics relevés en Italie, rappelons ici le sacrifice offert par Vespasien au dieu Carmel qui s'identifie à la montagne

1. *Ibid.*, 74, *BJ.*, IV, 585-591.
2. Tacite, *Hist.*, II, 75.
3. *Ibid.*, 83. Dans le discours de Mucianus (76-77) Tacite exprime plutôt ses sentiments personnels que ceux du légat de Syrie qui, en réalité, ne montra pas un zèle si empressé pour la cause de Vespasien. Cf. *PW.*, XIII, 438 s.
4. Suétone, *Vesp.*, 4. Au chap. v, l'historien réunit un certain nombre de prodiges.
5. *BJ.*, IV, 622-629. Cf. III, 401. Weber, *Josephus und Vespasien*, Berlin, 1921.

de ce nom. Après avoir examiné les entrailles de la victime le prêtre Basilidès lui promit la réalisation de tous ses projets, si vastes qu'ils fussent [1].

L'initiative du changement d'empereur vint d'Alexandrie. Le 1er juillet 69, le préfet d'Égypte, Tibère Alexandre, fit prêter serment à Vespasien par ses troupes. Désormais, les calendes de juillet furent consacrées comme le premier jour de son principat. Deux jours après, l'armée de Judée le salua Auguste et son exemple fut bientôt suivi par les légions de Syrie qui redoutaient d'être transférées en Germanie par Vitellius. Mucianus eut vite fait de gagner la population d'Antioche. Tout l'Orient s'empressa d'adhérer au nouvel empereur : Sohème, roi d'Édesse, Antiochos de Commagène, Agrippa II revenu de Rome en hâte sur l'avis que les siens lui avaient donné secrètement de ce qui se passait, toutes les provinces d'Asie Mineure et les provinces maritimes jusqu'à l'Achaïe. A la grande assemblée tenue à Béryte sous la présidence de Vespasien, Mucianus se chargea de conduire les troupes en Italie contre Vitellius, Titus de continuer la guerre contre les Juifs, Vespasien de garder en main l'Égypte par laquelle il pouvait affamer Rome et où il trouverait, en cas de malheur, une retraite assurée. Vologèse, roi des Parthes, promettait non seulement de maintenir la paix mais encore de fournir 40.000 archers à cheval [2].

2. Défaite des Vitelliens et retour de Vespasien en Occident.

Sans attendre l'arrivée de Mucianus, que devait retarder en outre la répression des Daces et des Sarmates, les sept légions de l'Illyricum gagnées d'avance à la cause de Vespasien infligèrent aux Vitelliens une sanglante défaite près de Crémone vers la fin d'octobre. Leur chef, Primus Antonius, homme aussi entreprenant que peu scrupuleux, entra en pourparlers avec Vitellius afin d'obtenir son abdication. Vitellius étant revenu sur sa parole, Antonius conduisit son armée à la conquête de Rome. Au cours de la lutte, le Capitole fut incendié et le frère de Vespasien tué. Domitien échappa grâce à l'adresse d'un affranchi, en revêtant la robe de lin des adorateurs d'Isis. Quand les auxiliaires germaniques eurent été vaincus, Vitellius, arrêté, se vit conduire à la façon d'un criminel aux Gémonies où l'on déchiqueta son corps à coups d'épée. Il n'avait pas régné

1. Tacite, *Hist.*, II, 78. Suétone, *Vesp.*, 5. *GP.*, I, 350 ss.
2. Tacite, *Hist.*, II, 79-81. Suétone, *Vesp.*, 6. *BJ.*, IV, 601-610, 616-621., Tillemont, I, 388 s.

une année entière et disparaissait huit 'mois' après Othon [1].

Le mois de décembre 69 touchait à sa fin. Domitien, salué du nom de César, fut conduit à la demeure de son père. Au reçu d'une lettre de Vespasien, le sénat très satisfait des sentiments qu'elle exprimait lui décerna le consulat ainsi qu'à son fils Titus, et à Domitien la préture avec le pouvoir consulaire. Mucianus cependant, qui n'avait pas été fâché de la disparition du frère de son empereur, profitait de l'éloignement de ce dernier pour se conduire en souverain, se vantant à qui voulait l'entendre d'avoir tenu l'empire entre ses mains et d'en avoir fait cadeau à Vespasien; le sénat froissé de son arrogance sut dissimuler son mécontentement sous les dehors de l'adulation et lui décerna les honneurs du triomphe. Mais il vota l'empire à Vespasien et décida de lui envoyer une délégation qui fut tirée au sort [2].

De sa résidence d'Alexandrie, Vespasien suivait les événements où se jouait sa fortune. Des personnes de tout rang bravaient les périls de la navigation d'hiver pour le tenir au courant. Il apprit successivement la bataille de Crémone et les autres exploits de ses partisans les Flaviens, la fin de Vitellius, les bruits fâcheux qui couraient sur Domitien. Auprès de lui accouraient des ambassades venues de tous les points du monde. Les envoyés de Vologèse insistaient pour lui faire accepter 40.000 archers parthes montés. L'empereur remercia, vu que l'on était en paix, et pria le roi d'envoyer ses ambassadeurs au sénat, ce qui flatterait les *Patres* et les rassurerait du côté de l'Orient. Antonius Primus, poursuivi par la jalousie de Mucianus, vint aussi trouver Vespasien qui lui témoigna un semblant d'amitié.

Vespasien quitta l'Égypte au début de l'été de l'an 70, embarqué sur un vaisseau marchand qui l'amena à Rhodes. De là, voyageant sur des trirèmes, il visitait les villes placées sur le trajet tant le long de l'Ionie qu'en Grèce. Une fois à Corcyre, il cingla vers le promontoire de Iapyge au sud de la Calabre et traversa l'Italie par voie de terre où il arriva à Rome en octobre 70. Les réceptions enthousiastes dans les villes qui se disputaient l'honneur de sa présence expliquent la durée du voyage [3].

1. Tacite, *Hist.*, II, 86. III, 19-21, 46, 69-71, 73-75, 78-86. Suétone, *Vitel.*, 15-18. *BJ.*, IV, 630-655.

2. Tacite, *Hist.*, IV, 2, 4, 6, 8.

3. *BJ.*, VII, 21, 22. IV, 658. Tacite, *Hist.*, IV, 81. Cf. VII, 37, 63.

V. — Préliminaires du siège de Jérusalem.

1. Retour de Titus en Judée avec le contingent égyptien.

Du moment que l'Empire reposait sur les épaules de Vespasien et de ses fils il était inutile de faire traîner en longueur une guerre qui avait mis à la disposition des Flaviens l'armée nécessaire à leur suprématie. Restait à prendre Jérusalem, « rude et pénible entreprise à cause du caractère de la montagne et du fanatisme opiniâtre des assiégés plus qu'en raison des forces qui leur étaient requises pour supporter les extrémités auxquelles ils étaient réduits »[1]. Chargé de cette besogne, Titus quitta son père à Alexandrie au début du printemps avec l'élite de l'armée. A 3.700 mètres de cette ville, au bourg de Nicopolis, il embarque ses hommes sur des navires de guerre, remonte le Nil à travers le nome de Mendès jusqu'à Thmouis où il débarque pour venir camper à Tanis. La petite Héracléopolis ou Sethroitès constitue la seconde étape, Péluse la troisième. Après une halte de deux jours dans cette ville, il franchit la bouche pélusiaque et s'avance sur la plage désertique jusqu'au temple de Zeus Casios. Le lendemain, il est à Ostrakiné *(Flusiyât)*. De là il gagne Rhinocolure *(el-Arîš)*, puis Raphia, première ville du territoire de la Syrie. A la fin de sa cinquième marche depuis Péluse, il établit son camp à Gaza. Passant ensuite par Ascalon et Jamnia, il atteint Joppé et Césarée où il a décidé de concentrer le reste de ses forces[2].

2. Éléazar forme un nouveau parti contre Jean de Gischala et Simon Bargiora.

A l'intérieur de Jérusalem, une nouvelle faction avait pris naissance. C'est en vain qu'on chercherait à donner à cette excroissance une diversité politique ou religieuse pour origine. Les zélotes judéens supportaient mal de se trouver à la remorque d'un Galiléen, fût-il un Jean de Gischala, ou d'un Transjordanien entouré de gens venus de l'Idumée. Pourquoi Jérusalem s'effacerait-elle dans une lutte qui mettait en jeu son existence? Laisserait-on définitivement de côté cet Éléazar, fils de Simon, de race sacerdotale, qui s'était signalé dans la poursuite de Cestius Gallus en 66, s'imposant comme dépositaire du butin et du trésor enlevé aux Romains? Il est vrai qu'il s'était gravement compromis avec son collègue Zacharie, fils d'Ab-

1. Tacite, *Hist.*, II, 4.
2. *BJ.*, IV, 658-663. *RB.*, 1940, 63-75, 228-232, 238, pl. VII et VIII. 1939, p. 532.

koulos, en appelant les milices iduméennes contre le grand prêtre Ananos, mais il ambitionnait à présent de s'emparer du pouvoir suprême qu'Ananos n'avait pas su exercer. Deux notables le secondèrent dans son dessein, des prêtres sans doute, qui, à la tête de zélateurs de leur bord, se rendirent maîtres du parvis intérieur du sanctuaire national et firent de la massive construction du Temple une citadelle d'où ils dominaient les positions de Jean de Gischala, réduit maintenant aux parvis extérieurs que limitait l'enceinte générale. Du haut des tours construites au moyen de poutres qu'Agrippa avait fait apporter du Liban pour des réparations à opérer dans la maison de Dieu, Jean ne laissait pas d'être redoutable non seulement aux partisans d'Éléazar groupés autour de l'autel où l'on continuait à offrir les sacrifices mais aussi à Simon Bargiora qui tenait la ville haute et une grande partie de la ville basse. La portée des machines de jet atteignait le parvis intérieur, le quartier du Xyste et les rampes de l'Ophel. Privé de la ressource des offrandes rituelles en victimes et en produits du sol, tenu à l'écart des dépôts de blé et de vivres occupés par Simon dans les quartiers hauts, Jean se ravitaillait à la pointe de l'épée chez ses rivaux, ce qui donnait lieu à quelque échauffourée toujours préjudiciable à l'alimentation du peuple [1].

3. Composition de l'armée de Titus et son ordre de marche.

L'armée que Titus mobilisa contre Jérusalem comprenait d'abord les trois légions qui avaient fait campagne sous le commandement de Vespasien : la 5e et la 10e campées l'une à Emmaüs et l'autre à Jéricho où elles gardaient les accès de la métropole, la 15e Apollinaris amenée d'Alexandrie en Palestine par Titus qui en fut légat de 66 à 69, cantonnée probablement à Césarée. A ces trois légions s'adjoignit la 12e Fulminata qu'enflammait le désir de réparer sa défaite essuyée sous Cestius Gallus. Tandis qu'elle venait de Syrie, c'est à Alexandrie que Titus avait tiré de la 22e et de la 3e légion deux détachements de 1.000 hommes chacun. 3.000 soldats avaient été demandés aux garnisons de l'Euphrate. On avait dû compléter l'effectif des quatre légions dont Vespasien avait pris les soldats envoyés avec Mucianus en Italie.

1. *BJ.*, II, 564; IV, 225 ss; V, 5-38. Pour Zacharie, fils d'Abkoulos ce qui équivaut à Amphicallès, voir Derenbourg, *Essai*, p. 267. La construction des tours de bois de V, 36-38 paraît bien être un doublet de IV, 580-584. Tacite, *Hist.*, V, 12, donne un précis de la position des trois factions, mais il commet deux erreurs en attribuant à Jean le surnom de Bargioras et non à Simon, et en faisant massacrer Éléazar par Jean de Gischala devenu maître du Temple.

Vingt cohortes alliées, huit corps de cavalerie, les auxiliaires fournis par les rois Agrippa, Sohemos d'Édesse, Antiochos de Commagène et le contingent arabe accompagnaient le gros de l'armée. Le total de l'armée de Titus montait en conséquence à 65.000 hommes[1]. Comme chef d'état-major général le César emmenait avec lui Tibère Alexandre, homme de valeur et d'expérience. Créé chevalier par l'empereur Tibère il avait été, comme on l'a vu plus haut, procurateur de Judée, chef d'état-major de Corbulon dans sa guerre contre les Parthes, préfet d'Égypte et le premier à saluer Vespasien empereur et à lui assurer la fidélité des légions campées dans le pays[2].

Fidèle à l'ordre de marche traditionnel, Titus fit partir en tête les contingents des rois et les auxiliaires avec la mission de découvrir les embuscades et de repousser les attaques soudaines. A leur suite marchaient les pionniers chargés de rectifier les détours de la route, d'aplanir les passages difficiles et d'abattre la végétation gênante; ils étaient accompagnés par les arpenteurs munis des instruments nécessaires au tracé du camp. On voyait passer ensuite les équipages portant les bagages du général en chef et de ses lieutenants entourés d'une bonne garde à pied et à cheval. Le César ou son légat paraissait bientôt escorté de soldats d'élite et des lanciers de la garde que suivait la cavalerie proprement légionnaire. Derrière eux les mulets chargés des machines de siège s'avançaient gardés par des soldats d'élite qui formaient aussi la garde d'honneur des généraux, des préfets de cohortes et des tribuns. Les enseignes arrivaient aussitôt entourant l'aigle de chaque légion, symbole de la suprématie et présage de la victoire. A la suite des images sacrées marchaient les trompettes et derrière eux le gros de l'infanterie, désigné quelquefois par le nom de phalange, qui défilait sur six hommes de front, flanqués des centurions assurant le bon ordre de la marche. Menant les bêtes de somme chargées des bagages des combattants, les valets de chaque légion précédaient les artisans dont les métiers étaient requis par

1. D'après les calculs de R. CAGNAT, *L'armée romaine au siège de Jérusalem : REJ.*, XXII (1891), p. XL. Cf. DE SAULCY, *Les derniers jours de Jérusalem*, p. 184 s. TACITE, V, 1. *BJ.*, V, 39-46.

2. CAGNAT, *op. cit.*, p. XLV. L. RENIER, *Mémoire sur les officiers qui assistèrent au conseil de guerre tenu par Titus avant de livrer l'assaut du temple de Jérusalem dans Mémoires de l'Institut de France, Acad. des IBL.*, t. XXVI, part. I, 1867, p. 294 ss où donnent lieu à des notices Sextus Vettulenus Cerialis, légat de la 5e légion, qu'il ne faut pas confondre avec C. Vettulenus Civica Cerialis, légat de Mœsie (79-82); Tittius Frugi, légat de la 15e légion; Larcius Lepidus, mis à la tête de la 10e légion au cours du siège, Trajan ayant dû suivre Mucianus ou rester à la disposition de Vespasien; Haterius Fronto, préfet du camp d'Alexandrie, venu avec le double détachement des légions de l'Égypte. La 12e légion paraît avoir eu à sa tête le plus ancien de ses tribuns.

tout ce monde. Enfin une arrière-garde composée de fantassins et de cavaliers assurait la sécurité de la colonne [1].

4. Échec de la reconnaissance de Titus aux approches de Jérusalem.

Parti de Césarée, Titus traversa la Samaritide dans l'ordre qu'on vient de décrire jusqu'à Gophna à 22 kilomètres au nord de Jérusalem Une garnison laissée dans ce bourg par Vespasien surveillait la route et la banlieue nord de la cité rebelle. Après une nuit passée en ce lieu, l'armée romaine vint dresser son camp près du village de Gabathsaoul, à 6 kilomètres au nord de Jérusalem, sur la lisière d'une dépression appelée « Val des Épines » [2]. De ce point, Titus, à la tête de 600 cavaliers d'élite pousse une reconnaissance vers la ville avec l'insouciance d'un chef gratifiant ses hommes des charmes d'une promenade militaire. Lui-même est sans casque ni cuirasse. S'il n'avait pas eu son épée, les siens ne l'auraient pas vu revenir. Du haut des tours des Femmes qui flanquaient la porte du Nord, les guetteurs juifs suivaient le mouvement des escadrons. A peine ont-ils signalé que le chef et les premiers de la colonne viennent de s'engager à droite de la route dans le réseau inextricable des sentiers sans issue bordés de broussailles ou de murs de pierres sèches de la région des jardins, voici qu'une foule d'assiégés débouchent en masse de la porte du nord et refoulant les cavaliers qui se trouvent encore sur la route réussissent à séparer du gros de l'escorte Titus et le petit nombre d'hommes placés près de lui. L'intention du prince avait été de diriger son exploration vers la tour Pséphina qui occupait l'angle nord-ouest du rempart en voulant couper au plus court. tout en se gardant de la proximité des créneaux [3]. A la vue de son régiment qui tourne bride sur la route, le prince comprend qu'il ne doit compter que sur son courage et sur la valeur de la poignée d'hommes qui l'accompagnent s'il tient à rejoindre les escadrons en fuite. Des coups vigoureux d'estoc et de taille arrivent à le mettre hors de danger. Deux cava-

1. *BJ.*, V, 47-50. Cf. III, 115-126. L'ordre est sensiblement identique dans l'une et l'autre descriptions.

2. *BJ.*, V, 47-51. *GP.*, II, Gophna, 339; Gibéa (3), 334. Ἀκανθῶν αὐλών répond à l'hébreu *emeq-qôs*, vallonnement qui doit se trouver entre Tell el-Foul et Beit Hannina. Le village de Saül fut sans doute ruiné à cette occasion. La place normale du camp n'était pas dans le creux mais comprenait la bande de la ligne de partage des eaux et les sommets voisins. De Saulcy est dans l'erreur quand il identifie la colline de Saül avec « la Djebaâ ou el-Djib moderne à 2 kilomètres au nord de Néby Samouïl ». *Les derniers jours de Jérusalem* 196 s.

3. Jusqu'à la création relativement récente de la rue Godefroy de Bouillon, les bas-fonds de Musrara isolaient la route de Nablus du square Allenby en dehors de la portée d'arc du mur de Soliman.

liers restèrent sur le terrain. Les Juifs, maîtres du cheval de l'un d'eux, conçurent de ce succès de grandes espérances pour l'avenir [1].

5. Campement des légions autour de Jérusalem. Revers de la 10e légion.

Le lendemain, Titus ordonna à deux de ses légions, la 15e et la 12e, d'établir leur camp à 7 stades au nord de la ville sur la déclivité du Râs-el-Msâref (819 m. d'altitude), d'où l'on pouvait contempler les palais et les tours de la ville haute ainsi que le pylône du Temple. L'endroit méritait son nom de *Scopos*, on devait encore y retrouver les traces du camp de Cestius Gallus. La 5e légion, venue d'Emmaüs, campe à 600 mètres environ en arrière des précédentes, sur la plate-forme du village actuel de Ša'afat. La 10e légion, arrivant de Jéricho reçut l'ordre de camper à 6 stades de Jérusalem (environ 1.200 mètres) sur le mont des Oliviers, d'où le regard plonge sur l'esplanade du sanctuaire et dans les rues de la cité par dessus la profonde coupure du Cédron [2].

L'installation de ce dernier camp ne s'opéra pas sans de grosses difficultés. Devant l'acharnement des sorties de l'assiégé, Titus dut payer de sa personne au risque d'y perdre la vie et de sombrer dans un désastre. Unis par le sentiment du danger commun, les factieux oubliant leurs querelles escaladèrent les pentes du mont des Oliviers et surprirent les soldats de la 10e légion occupés à construire leurs retranchements. On conçoit le désarroi de cette troupe habituée à combattre en bataille rangée sous des commandements précis n'ayant pas ses armes à la portée de la main et loin de ses chefs à la vue de ces assaillants qui déferlent sur eux en vagues furieuses hérissées de glaives, de piques et de javelots. Elle lâche pied et se trouve bientôt loin du lieu où elle doit camper. Il paraît bien que Larcius Lépidus n'était pas encore venu prendre le commandement de cette légion. Aussi Titus se hâte-t-il d'intervenir en personne avec du renfort. Après avoir repoussé les Juifs sur la pente opposée du Cédron, il est lui-même contraint sous le coup d'une violente contre-attaque de remonter avec les siens vers le camp en construction dont les ouvriers pris de panique se dispersent de nouveau. Enfin, le César groupant derechef ses combattants arrive à contenir à distance les assaillants de façon à permettre l'achèvement des travaux du camp [3].

1. *BJ.*, V, 52-66.

2. Pour le détail de cette topographie voir *GP.*, I, 375, 372, 400. Les amas et alignements de pierrailles laissées par le camp du Scopos et relevés par de Saulcy *(op. cit.*, carte en face de la p. 222*)* encore très visibles en 1920 ont fait place à un terrain de foot-ball.

3. *BJ.*, V, 67-97. Il y eut des tués de part et d'autre. Le polyandrion du *Viri Galilaei* serait-il une sépulture des morts de la 10e légion pendant le siège?

6. Les légions sous les murs de Jérusalem. Le stratagème de la porte nord.

Aux approches de la Pâque de 70, Éléazar voulut ouvrir les portes du Temple aux citoyens désireux de satisfaire leurs dévotions. Jean de Gischala profita de la circonstance pour s'emparer du parvis intérieur. Ses partisans, porteurs d'armes cachées, foncèrent, une fois introduits, sur les zélotes d'Éléazar et les obligèrent à se terrer dans les souterrains de l'esplanade. De paisibles pèlerins trouvèrent la mort dans la bagarre, mais sur leurs cadavres les deux factions fusionnèrent en face de Simon Bargiora qui restait le rival redouté.

Cependant Titus prenait ses mesures pour mettre ses hommes en contact immédiat avec la place à conquérir, car en ces temps-là on ne concevait pas les attaques à longue portée. Clôtures de jardins, haies d'épines, arbres isolés ou en bouquet, saillies de terrain faciles à niveler, tous ces obstacles qui avaient failli coûter la vie au chef de l'armée romaine durent disparaître sur ses ordres tant sur la face nord du rempart, que du côté ouest où l'enceinte paraissait plus abordable.

Les Juifs assistaient à ces travaux du haut des murailles. La veille encore, ils avaient refusé d'en venir à un accord avec les Romains proposé par l'entremise de Josèphe attaché à l'état-major de Titus. Ils ne renonçaient pas néanmoins à surprendre les ennemis par quelque stratagème. Les plus hardis parmi les plus roués d'entre eux feignirent d'avoir été chassés de la ville pour leur intransigeance et se tenaient devant la porte septentrionale entre les deux tours des Femmes tandis que leurs compatriotes figurant le parti de la paix leur jetaient des pierres depuis le parapet et promettaient aux légionnaires travaillant près de là de leur ouvrir la porte de la ville. Ceux-ci donnant dans le panneau se trouvèrent bientôt bloqués entre les deux tours, contre la porte close, et frappés dans le dos par les Juifs du dehors qui les avaient encerclés et d'en haut par une grêle de pierres et de traits qui tua beaucoup de soldats et en blessa un plus grand nombre. Ceux qui réussirent à se dégager battirent en retraite poursuivis par les Juifs jusqu'au tombeau d'Hélène d'Adiabène, situé à quelques centaines de mètres de la porte nord.

Irrité de ce nouvel et humiliant revers, Titus faillit appliquer la peine de mort aux soldats coupables d'avoir quitté leur poste malgré la consigne. Se laissant apaiser, il adressa de sévères admonestations aux troupes pour les mettre en garde contre l'impatience d'agir et

contre les ruses de l'adversaire. Le terrain aplani jusqu'au rempart au bout de quatre jours, le César disposa contre la muraille, face au nord et au couchant, ses plus fortes unités sur sept lignes, trois d'infanterie, trois de cavalerie et une d'archers; masse jugée assez fortes pour arrêter les sorties des Juifs. Alors il fit passer en sûreté les équipages des trois légions et leur nombreuse escorte. Titus en personne campa à deux stades du rempart en face de la tour de l'angle nord-ouest dite Pséphinos ou Pséphina, ce qui nous amène vers le centre du domaine russe. Le reste de l'armée se fortifia vis-à-vis de la tour Hippicos, à deux stades également de ville, donc au quartier de Niképhoria aux abords du consulat de France. La 10e légion conservait son cantonnement sur le mont des Oliviers, probablement à la propriété grecque dite de la Galilée [1].

1. *BJ.*, V, 98-135.

CHAPITRE II

SIÈGE DE JÉRUSALEM ET ACHÈVEMENT DE LA CONQUÊTE

1. Prise du troisième mur.

I. — Opérations contre les trois murs de la ville.

L'inspection du grand mur extérieur de la ville amena Titus à renoncer à l'attaque du côté des ravins qui rendaient impraticable l'accès des défenses et sur le front nord du mur d'Agrippa assez fort pour défier les machines. Restait une section de ce dernier mur dont les abords se montraient plus faciles et la hauteur moins grande. Située au nord-ouest entre Hippicos et Pséphina, cette section avait été négligée parce qu'elle n'abritait que des maisons dispersées dans des jardins où l'on voyait encore des tombeaux parmi lesquels le monument funéraire du grand prêtre Jean Hyrcan était religieusement conservé. Les gens bien informés de l'entourage du César lui faisaient savoir que, ce mur une fois percé en cet endroit, on pouvait procéder à l'attaque directe du vieux rempart derrière lequel se pressaient les constructions de la ville haute[1]. Que ces divers motifs aient poussé Titus dès le début à inaugurer les opérations sur ce point répondant à la partie du rempart actuel comprise entre la porte de Jaffa (Bâb el-Khalil) et l'École des Frères, c'est ce qu'indique clairement la position assignée au camp de Titus et au camp des légions, le premier face à l'angle nord-ouest, le second vis-à-vis de la tour Hippicos.

Quand on fut de nouveau convaincu de l'obstination des assiégés, on se mit avec ardeur à la construction de trois terrassements destinés à faire rouler contre la muraille les tours de siège chargées d'hommes et de machines. Les soldats eurent vite fait de dépouiller les environs de la ville de sa parure d'arbres pour trouver le bois nécessaire à l'armature de ces levées. Archers et lanceurs de javelots, scorpions, catapultes et onagres protégeaient les travailleurs en visant les défen-

1. *BJ.*, V, 258-261. Le vieux rempart tombé, le plan était de s'emparer de la ville haute tandis que la prise de l'Antonia mettrait le Temple à la merci du vainqueur. C'était en somme rééditer la tactique que Cestius Gallus ne sut pas mener à bon terme. Voir II, 530-540.

seurs du rempart ou en criblant ceux qui tentaient des sorties. Les machines de la 10e légion, remarquables entre toutes, pouvaient lancer des pierres d'un talent à une distance d'environ deux stades. On croyait rendre leurs boulets moins visibles en les teignant en noir. Les gens de Simon Bargiora essayaient de riposter au moyen des engins qu'ils avaient enlevés à Cestius Gallus et à la garnison de l'Antonia en 66, mais leur inexpérience les rendait peu dangereux et les coups qu'ils portaient venaient s'amortir contre les claies d'osier abritant les légionnaires.

Le moment vint où les hélépoles furent assez proches du mur pour permettre aux trois béliers d'en frapper les parois de leur front de métal. A ce bruit sinistre, des sentiments de solidarité se réveillèrent parmi les chefs et Simon faisant appel à Jean de Gischala dirigea d'abord une furieuse résistance contre la tour mobile de l'ennemi, puis une sortie par une poterne dissimulée voisine de la tour Hippicos au cours de laquelle les ouvrages romains eussent été incendiés sans les prodiges de valeur de Titus et de son élite de soldats alexandrins.

Des trois hélépoles qui dominaient maintenant le rempart, l'une s'effondra la nuit par accident, d'où une panique à travers le camp romain que le César eut de la peine à dissiper. Les deux autres poursuivirent leur tâche implacable surtout celle que les Juifs avaient appelée *Nicôn*, « vainqueur », qui brisait tout, jusqu'à ce que les plus hardis des assaillants eussent franchi la brêche ouverte devant eux. A cet instant, tous les Juifs en faction sur le troisième mur abandonnèrent leur poste pour se retirer derrière le second mur. Les premiers Romains entrés dans le quartier neuf s'empressèrent d'en ouvrir les portes au reste de l'armée. Le fait eut lieu le 25 mai 70, au quinzième jour du siège. Le mur conquis fut abattu sur une grande étendue et les vainqueurs saccagèrent au quartier neuf ce qui avait échappé à Cestius Gallus ou ce qui avait surgi depuis l'aventure de ce légat de Syrie dont le souvenir restait cuisant [1].

2. Prise du second mur.

Puisque nous passons au second acte du siège, il s'impose d'en marquer la scène. Titus avance de nouveau son camp de façon à serrer

1. *BJ.*, V, 261-302. Sur les machines de siège, leur fonctionnement et leur portée voir l'art. *Tormentum* du *Dictionn. des Antiq.* de Daremberg et Saglio. Rappel de Cestius II, 530. L'indication du voisinage de la tour Hippicos, qui se trouvait à l'extrémité occidentale de la citadelle actuelle, ne permet pas de localiser cette première attaque à plusieurs centaines de mètres au nord de la porte de Jaffa comme le voudrait certaine théorie de grande envergure.

de plus près l'adversaire, à surveiller ses tentatives de sortie et à le forcer dans ses retranchements. Il installe son quartier général à l'intérieur de l'enceinte qu'il vient de livrer aux démolisseurs. N'ayant aucune attaque à redouter derrière lui, il veut avoir le champ libre du côté nord pour y développer son camp. L'endroit qu'il occupe lui-même, proche de la tour Pséphina, condamnée à disparaître avec la formidable muraille d'Agrippa, porte le nom de Camp des Assyriens. Des bras nombreux et bien outillés abattent les bossages qui défiaient les coups de béliers comme les blocs à refends aussi finement appareillés que ceux de l'enceinte hérodienne du Temple. Tolérable au temps où le peuple vivait sous un roi ami des Césars, ce rempart monumental, prérogative des cités alliées, ne pouvait être maintenu du moment qu'il était devenu un encouragement à la rébellion et une menace pour Rome dans les marches de l'Orient. Vouée à la servitude, la ville devrait bientôt être ouverte à tout venant. De ce rempart qui n'avait pas duré trente ans il reste quelques blocs intacts témoins de son opulence, mais la plus grande partie a disparu exploitée et débitée au cours des restaurations postérieures de Jérusalem [1].

L'évacuation de la ville neuve par les Juifs avait livré aux Romains toute l'étendue comprise entre le Camp des Assyriens et le Cédron. Titus fit occuper par ses troupes cet espace long de 1.300 mètres et large de 300 mètres en moyenne, tout en les postant hors de la portée des flèches lancées du mur ennemi. Or cette barrière que les Romains avaient en face d'eux comprenait successivement 1° l'extrémité ouest du premier mur dont Hippicos, Phasaël et Mariammé formaient les bastions, 2° le second mur qui, s'amorçant au premier à la porte Gennath, enveloppait le quartier nord de la ville depuis les derniers rois d'Israël et finissait à l'Antonia, 3° la forteresse Antonia, 4° l'enceinte nord de l'esplanade du Temple.

Cette ligne de défense qui n'était point négligeable, surtout aux mains de chefs énergiques, fut partagée en deux secteurs généraux. Face au tombeau de Jean Hyrcan et depuis la porte par laquelle l'eau pénétrait à la tour Hippicos, Simon, fils de Gioras, tenait le

1. Voir les photographies dans *RB.*, 1927, pl. XVI et p. 518 ss. Dans l'une des citernes de la porte de Damas existe encore *in situ* de la maçonnerie hérodienne en grands blocs à refends. Josèphe lui-même compare *(BJ.*, V, 156*)* l'appareil et la beauté du travail d'Agrippa à ceux du temple hérodien : ἥ γε μὴν ἁρμονία καὶ τὸ κάλλος τῶν λίθων οὐδὲν ἀπέδει ναοῦ. Sur beaucoup de points les blocs de base placés à même le rocher ont été arrachés complètement. On trouvera *RB.*, 1927, p. 523, l'indication des vestiges sporadiques de ce mur et du fossé. Cf. HAMILTON, *Excavations against the north wall of Jerusalem*, 1937-8, *QDAP.*, X, p. 25 s., pl. VI. Au sujet des monnaies d'Agrippa Ier trouvées dans les fouilles du mur nord, voir p. 34 et 51.

secteur occidental. A l'orient, Jean de Gischala gardait l'Antonia, le portique nord du Temple et ce qui se trouvait devant le tombeau d'Alexandre Jannée. Échanges de projectiles entre adversaires placés sur le haut ou au pied du rempart, combats devant les portes à la suite de sorties soudaines, prouesses individuelles, tout cela menaçait de traîner en longueur sans compenser les pertes de vies humaines [1]. Entre la porte Gennath et l'Antonia, le second mur rendait l'attaque difficile par ses sections obliques et ses angles rentrants qui laissaient toujours à découvert les flancs de l'assaillant [2]. De plus, le centre vital de sa force résidait dans une certaine tour médiane (ὁ μέσος πύργος) qui s'élevait à mi chemin de son parcours, ce qui nous amène aux restes du bastion puissant établi sur une saillie rocheuse qui se voient à l'intérieur de l'Hospice Alexandre à l'est du Saint-Sépulcre. La protection de l'une des portes de cette enceinte ajoutait encore à l'importance de cet ouvrage dressé en face du lieu que les évangiles appellent Golgotha.

Toute construction ayant au préalable été supprimée hors du second mur, il fut aisé à Titus de diriger contre la tour médiane une de ses tours mobiles pour y ouvrir une brèche. Un Juif nommé Castor essaya par des feintes et des simagrées de retarder l'heure fatale en surprenant la bonne foi du César. Mais dès que la ruse fut éventée, le bélier frappa la tour avec plus de vigueur et l'ébranla. Castor et ses compagnons mirent le feu au mobilier et à la charpente de leur résidence fortifiée. Traversant les flammes ils sautèrent dans un souterrain communiquant avec la tour et l'on n'eut plus de leurs nouvelles [3].

Il avait fallu cinq jours à l'armée romaine pour s'emparer de la seconde enceinte, mais le quartier qu'elle enveloppait exigea de nouveaux efforts car, perdus et pressés dans les ruelles, les soldats durent céder devant une contre-attaque et regagner leur camp. Après un nouveau siège de trois jours, les défenseurs lâchèrent pied et se replièrent derrière le vieux rempart, œuvre de la monarchie à son aurore, juché sur l'escarpement qui relie la citadelle au Temple. De nouveau, maître du second mur, Titus se hâta d'en faire abattre la section nord qui

1. *BJ.*, 303-316. Tacite, *Hist.*, V, 11 résume la méthode générale du siège plutôt que l'ordre des faits. L'ordre du récit de Josèphe invite à chercher le monument d'Alexandre Jannée vers Sainte-Anne. Le minaret de la madraseh Muᶜazzamiyeh que de Saulcy, *op. cit.*, 272-3 reproduit comme étant le monument d'Alexandre date seulement de 1274 de notre ère.

2. Cette muraille justifie l'expression de Tacite (Hist., V, 11) mieux que l'enceinte extérieure : *muri per artem obliqui aut introrsus sinuati, ut latera obpugnantium ad ictus patescerent.*

3. *BJ.*, V, 317-330. Voir VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, II, p. 40-70, pl. III, VII, XII.

se déployait depuis la tour médiane jusqu'aux abords de l'Antonia. Il conservait la section méridionale comprise entre la tour médiane et la porte Gennath afin d'avoir de ce côté une protection pour son camp que garantissait à l'ouest le pan du troisième mur ébréché le 25 mai. Des postes furent placés sur les tours de la section épargnée [1].

Pendant que se déroulaient ces opérations, les légionnaires donnaient aux assiégés le spectacle d'une grande revue à l'occasion de la distribution de la solde et des vivres du 31 mai au 3 juin. Depuis les terrasses de la ville haute et le parapet du vieux rempart la foule put contempler à loisir les fantassins aux armures étincelantes et les chevaux richement harnachés, sans qu'une telle vue exerçât sur les esprits une salutaire impression. Aussi les Romains se gardèrent-ils d'arrêter les travaux de terrassements commencés le 30 mai contre l'ancien rempart [2].

3. Attaque infructueuse de l'Antonia et du premier mur.

Cet ancien rempart qui couvrait le front nord de la ville haute, conservé comme défense en dépit du développement de la ville, exigeait à son tour un troisième siège. Il restait encore à Titus plus de la moitié de l'ensemble de Jérusalem à conquérir sans parler de la vaste enceinte rectangulaire du Temple. Les quartiers méridionaux de la ville comprenaient une population fort dense jusqu'aux rampes du Gêhinnom et aux bassins de Siloé. L'attaque sera organisée sur deux points en même temps : contre l'Antonia en vue de faciliter la conquête du Temple et de la ville basse; contre le vieux mur vers le palais royal afin d'envahir la ville haute. Le César ne compte pas réussir par l'assaut direct. Les Juifs possèdent des hommes, indigènes ou venus de l'étranger comme les Adiabéniens, fort experts dans le maniement du glaive et des armes de jet. Le prince de Commagène en fera la cruelle expérience lorsque, plein d'une folle confiance dans l'audace de ses jeunes « Macédoniens », il les livra au massacre dans une escalade sans préparation [3]. Avec l'habitude, les assiégés ont acquis également une réelle adresse dans la pratique des trois cents oxybèles ou scorpions et des quarante onagres qu'ils possèdent. Leurs projectiles, traits ou pierres, gêneront

1. *BJ.*, V, 331-347. Occupé une première fois le 30 mai 70, le second mur fut définitivement pris le 4 juin. Titus l'ayant conservé d'abord par condescendance envers les Juifs qui penchaient pour la paix, estima qu'il était imprudent d'en agir désormais de la sorte. L'expérience lui apprenait que la conservation des enceintes intérieures pouvait lui ménager de fâcheux retours de fortune.

2. *BJ.*, V, 348-355, 466. Les *aggeres* de l'ouest n'ont pu être commencés qu'après la reprise du second mur qui eut lieu le 3 juin.

3. *BJ.*, V, 460-465. Dion Cassius, LXVI, 4.

beaucoup les soldats de Titus fidèles à la tactique du bélier, et leur habileté à creuser des mines annuleront bien des efforts, autant de motifs d'espérer que les harangues de Josèphe n'arriveront pas à ébranler chez les Zélotes [1].

L'Antonia était séparée de la colline du Bézétha par une profonde coupure artificielle qui empêchait les assaillants venant de la pente nord d'avoir un contact direct avec les fondements de la forteresse [2]. Sur aucun autre côté pourtant, il n'y avait possibilité de diriger une action efficace des machines. C'est donc à travers cette coupure préalablement remblayée qu'il fallut ériger « ces énormes buttes en plan incliné que les Romains désignaient par le terme expressif *d'aggeres*, amoncellements de matériaux hétéroclites sur une largeur et une hauteur calculées pour amener au plan voulu qui rendrait leur action efficace les engins d'attaques, béliers et catapultes [3] ». L'*agger* de la 5e légion fut élevé vers le milieu de la piscine du Strouthion créé par l'extraction des pierres nécessaires à la construction hérodienne et recouverte d'une voûte à décrochements que l'on admire encore sous l'établissement des Dames de Sion. A dix mètres de là, la 12e légion appuya son remblai sur le dos de la même forteresse. Vers l'extrémité occidentale du front, le 16 juin marquait l'achèvement de l'*agger* de la 10e légion non loin de la piscine Amygdalos (Ḥammam el-Baṭrak) et, à 15 mètres de là, la 15e légion terminait le sien près du monument funéraire du grand prêtre Jean Hyrcan.

Tous ces ouvrages n'eurent qu'une durée éphémère. A l'Antonia, Jean de Gischala s'étant glissé par les souterrains mina les remblais et les fit crouler au moment où l'on avançait les hélépoles. Deux jours après, Bargiora et les siens attaquaient les terrassements voisins du tombeau du grand prêtre et mettaient le feu aux hélépoles qui déjà ébranlaient le rempart. Repoussant avec une ténacité sans pareille les Romains qui accouraient au secours, ils s'accrochèrent à la position jusqu'à ce que les flammes eussent gagné l'armature de bois des *aggeres*. D'autres Juifs, enhardis par le succès, engageaient même le combat avec les postes du camp romain. Les légionnaires parvinrent à endiguer le flot envahisseur en mettant en batterie leurs oxybèles sur les lignes du second et du troisième mur qu'ils avaient conservées avec leurs tours près du camp. Titus, venant de l'Antonia, acheva de déblayer

1. *BJ.*, V, 359-420.
2. *Ibid.*, 149-150.
3. VINCENT, *RB.*, 1933, 85 s. 96-101, pl. IV, VII, XI s. Le radier de la piscine est à 16 mètres plus bas que la plate-forme rocheuse du nord-ouest du Haram, abstraction faite des voûtes. *BJ.*, V., 467 s.

le terrain avec ses troupes d'élite, fort contrarié par l'insuccès éprouvé sur toute la ligne du front [1].

II. — La circonvallation. — Le siège du Temple.

1. Le blocus de Jérusalem et ses effets.

A la vue du fruit d'un si long travail perdu en une heure, le découragement s'empara d'un grand nombre de soldats et l'on fit courir le bruit que la ville était imprenable. De plus les Romains souffraient du manque d'eau. L'eau qu'on allait chercher au loin était mauvaise. Les assiégés au contraire possédaient la source de Siloé et les vastes réservoirs du Temple et de la ville. Outre les démolitions, la corvée d'eau pour une si grande armée et pour ses chevaux demandait de nombreux auxiliaires. Les Juifs ne se gênaient pas pour sortir par des issues secrètes et égorger tout homme de l'armée ennemie rencontré isolé. La campagne de Jérusalem ayant été dépouillée de ses arbres pour les travaux précédents, les soldats devaient aller jusqu'à 17 kilomètres de distance pour trouver d'autre bois et il en faudrait pour construire de nouveaux terrassements et réparer les tours mobiles [2]. Mais avant de réunir le matériel suffisant pour de nouveaux ouvrages, l'armée ne devait pas demeurer dans une fâcheuse immobilité. Vu les effets démoralisant des sorties à l'improviste et la prolongation de la résistance entretenue par un ravitaillement clandestin à la faveur des issues secrètes et de la profondeur des ravins tortueux, l'état-major réuni en conseil se rallia à l'idée de Titus : environner complètement la ville d'un mur de circonvallation accompagné de redoutes de distance en distance et gardé jour et nuit par la troupe; ainsi la famine sévirait comme une alliée dans la place et nulle sortie n'échapperait au contrôle. Un tel enthousiasme accueillit le projet que les légions, prises d'une ardente émulation, le réalisèrent en trois jours.

Ce mur qui pouvait avoir de 2 à 3 mètres de haut, si l'on en juge par le *vallum* de Masada, partait du nord-ouest de la ville; passant devant « le Camp des Assyriens » où Titus campait, il traversait ainsi les parties hautes et basses du quartier neuf [3] pour franchir le Cédron

1. *BJ.*, V, 466-490. Au § 474 sont cités à l'ordre du jour le Galiléen Jephtaios de Garis, Magassar un des officiers royaux de Mariammé, sœur d'Agrippa II, et un Adiabénien, Céagiras, fils de Naboth, comme les plus audacieux dans les sorties.

2. Dion Cassius, LXVI, 4 et 5. *BJ.*, V, 490, 496, 523. Ces difficultés, les Croisés les rencontreront dans le siège de 1099 qui aura lieu aussi en été.

3. Pour Josèphe, tout ce qui est à l'ouest du Tyropœon est partie haute, tout ce qui est

et gravir le mont des Oliviers. Arrivé devant le camp de la 10e légion, il faisait un coude vers le sud et enserrait la hauteur jusqu'à la Roche dite du Colombier, puis se prolongeait jusqu'à la colline qui domine le ravin de Siloé d'où, s'inclinant vers l'ouest, il descendait dans le ravin où coule cette fontaine. Ensuite il remontait par le tombeau du grand prêtre Ananos, entourait la montagne où Pompée avait dressé son camp, tournait au nord, atteignait le village appelé Maison des pois chiches, enveloppait le monument d'Hérode voisin de la Piscine des serpents et après avoir passé devant le camp d'une autre légion venait se rattacher en direction de l'orient à son point de départ au camp de Titus [1].

La longueur de la ligne ainsi tracée atteignait 7.215 mètres dont le pourtour (sauf au nord) enveloppait à distance les 6.105 mètres que Josèphe donne au circuit total de la ville. D'un bout à l'autre le *vallum* gardait les hauteurs autant pour éviter les projectiles des assiégés que pour surveiller leurs agissements. Outre les camps, il y avait en arrière du mur treize redoutes ou *castella* ayant chacune 142 mètres de pourtour où se relayaient les corps de garde de jour et les veilleurs de nuit. Titus, Tibère Alexandre et les commandants des légions se partagèrent les veilles pour la ronde de nuit [2].

Sedendo Romanus vincit. Le blocus justifiait une fois de plus la vérité de l'adage. En voyant ce cordon inexorable de pierres et d'ennemis aux aguets autour de la cité, beaucoup perdirent leur courage avec leurs espoirs. Ceux qui succombaient exténués jetaient sur le Temple un long regard d'adieu avant de rejoindre la multitude des gens de tout âge qui gisaient sans sépulture. Le pathétique de l'historien trouve dans cette situation les traits d'un tableau qui rappelle la saisissante peinture de la peste d'Athènes par Thucydide. La famine paraissait d'autant plus cruelle dans la ville que les assiégeants faisaient montre à l'extérieur d'un ravitaillement copieux venu de Syrie, de Cypre et d'Égypte. La fureur obsidionale n'en sévissait que plus cruellement contre ceux qui songeaient à passer du côté des Romains.

à l'est partie basse. *BJ.*, V, 140. Dans cet espace conquis sur l'arca de la ville, le vallum formait en somme le front des troupes d'occupation hors de la portée des traits ennemis.

1. Le Colombier du mont des Oliviers est à rapprocher du marché aux pigeons de *Jér. Taʿanith* IV, 8. Le tombeau d'Ananos trouve sa place au sommet d'Abou Thôr et le camp de Pompée sur le saillant de l'institut écossais de Saint-André vers la gare.

2. *BJ.*, V, 491-511. Les rapprochements entre la circonvallation de Jérusalem et celle de Masada par A. Schulten, *Masada* (1933), p.83 sont très suggestifs. Pour Alésia nous avons César, *Bell. Gall.*, VIII, 69 : Sur un circuit de 10 milles *castra oportunis locis erant posita ibique castella* XXIII *facta; quibus in castellis interdiu stationes ponebantur ne qua subito eruptio fieret = haec eadem noctu excubitoribus ac firmis praesidiis tenebantur.* Cf. Spiess, *Das Jerusalem des Josephus*, 106 ss.

Simon Bargiora fit égorger ce grand prêtre Matthias, fils de Boéthos, qui l'avait naguère introduit comme chef dans la ville. Trois de ses fils et d'autres notables partagèrent son supplice. Le père de Josèphe et sa mère furent enfermés. Au moment où il allait livrer à Titus la tour dont il avait la garde, un certain Judas est arrêté, coupé en morceaux ainsi que les hommes de son escouade et jeté au pied de la muraille. Josèphe, en tournée d'exhortation autour du rempart, tombe sans connaissance, frappé à la tête par une pierre. Les factieux l'auraient enlevé si le César n'avait vite envoyé des soldats à son secours. Ses ennemis se consolent en le croyant mort, mais ils le verront de nouveau continuer sa mission pacificatrice. Tous n'étaient pas sourds à ses appels. Le nombre des transfuges s'accrut d'une nuit à l'autre, mais ils devaient se garder de la boulimie subséquente à un jeûne prolongé et du danger d'être décousus par les Arabes ou les Syriens avides de s'approprier la monnaie d'or avalée par les fuyards[1]. On disait que le numéraire abondait dans la ville affamée, ce qui n'empêchait pas Jean de Gischala de fondre le mobilier du Temple et jus qu'aux cratères dédiés par Auguste et son épouse. L'estimative hypertrophiée de certains transfuges évaluait à 715.800 les cadavres dûment nombrés ensevelis ou jetés hors des portes entre le 1er mai et le 20 juillet, sans parler d'une quantité d'autres indéterminée.

2. Prise de la forteresse Antonia.

Titus cependant estimait l'ennemi suffisamment anémié pour s'autoriser à reprendre lui-même l'offensive avec plus de chance de succès. Déjà quatre terrassements s'élevaient contre l'Antonia beaucoup plus hauts que les précédents. Les Romains montrèrent cette fois autant de fermeté à empêcher l'incendie de leurs ouvrages qu'à ouvrir une brèche sous une grêle de pierres, de brandons et de traits à l'endroit même où Jean de Gischala avait creusé sa mine lors du premier siège de la forteresse. Ame infatigable de la résistance, Jean opposait un nouveau mur derrière la brèche. L'honneur du César étant engagé dans cette affaire, il fallait à tout prix escalader ce nouvel obstacle. Après la tentative héroïque d'un volontaire Syrien, sec et noir de peau, nommé Sabinus, un groupe de gardes embauchant le porte-enseigne de la 5e légion et un trompette, massacre les sentinelles juives endormies, enjambe le mur de masque de la brèche et, comme il était deux heures du matin, la sonnerie de la trompette jette l'alarme :

1. *BJ.*, V, 512-572. Cf. Derenbourg, *Essai* p. 282 ss au sujet de quelques légendes saugrenues sur la famine.

les Juifs s'enfuient dans le Temple, Titus accourt avec ses officiers et ses soldats d'élite, la forteresse est au pouvoir des Romains (24 juillet 70). L'occasion paraît bonne d'envahir le Temple, mais on doit faire état de la furieuse résistance organisée devant les portes par les deux chefs, Jean et Simon, et malgré les prodiges de valeur du centurion Julien, originaire de Bithynie, les Romains finissent par être contenus dans l'Antonia. On s'était battu de deux heures du matin à une heure de l'après-midi [1].

Titus aurait voulu exclure le Temple du théâtre des opérations. Sur sa demande, des transfuges de caste sacerdotale installés par lui à Gophna vinrent unir leurs voix à celle de Josèphe pour obtenir des Zélotes la neutralité du territoire sacré. Ceux-ci répondirent des insultes et hérissèrent la corniche des parvis d'oxybèles, de catapultes et d'onagres. Le sanctuaire allait donc devenir l'enjeu d'une lutte acharnée car il demeurait le nerf de la résistance. En sept jours les sapeurs romains avaient détruit la forteresse Antonia jusqu'aux fondements pour livrer à l'armée un large accès vers le Temple. Le ressaut de roc offrait toujours au général en chef un excellent poste d'observation [2].

Une tentative des Juifs en vue de forcer le cordon de la famine sur le mont des Oliviers, le tour de force de Pedanius qui de son cheval saisit au passage par la cheville un jeune homme revêtu d'une armure complète, le duel du nain Jonathas et du cavalier Pudens, fatal aux deux champions, ne nous font pas oublier que l'essentiel de lutte se localise sur les parvis du Temple [3].

3. Conquête et ruine du Temple.

Les Juifs furent les premiers à porter atteinte au lieu sacré en incendiant et en détruisant, le 12 août, les parties du portique extérieur

1. *BJ.*, V, 523 s. VI, 9-92. (20-24 juillet). A noter au § 71 ce détail qui a son importance dans la topographie de l'Antonia : Les Juifs ayant fui vers le Temple, les Romains eux aussi se précipitaient (à leur suite) par la mine que Jean avait fait creuser contre les premiers terrassements. Le tunnel de la mine pouvait être en communication avec l'esplanade du sanctuaire par l'intermédiaire de la piscine double et du passage taillé dans le roc de la tour de Straton (Bâb es-Séraï). Voir *RB.*, 1933, pl. IV.

2. *BJ.*, VI, 93-135. Au § 135 Titus s'étant avancé εἰς τὸ εὐκάτοπτον ἀπὸ τῆς Ἀντωνίας ἐκαραδόκει τὸ μέλλον. Il assiste à un combat indécis qui se livre sur le parvis extérieur depuis 2 heures du matin jusqu'à 10 heures (136-148). Pour la démolition de l'Antonia cf. VI, 93 et 149. Il est à croire que Titus y conserva quelques logis pour diriger de là le siège du Temple.

3. *BJ.*, VI, 157-163; 169-176. Le dernier épisode eut lieu vers le tombeau du grand prêtre Jean (§ 169).

qui au nord-ouest se rattachaient à la tour Antonia. Deux jours après, les Romains achèvent de couper les communications entre l'esplanade et la forteresse, mais ils ont deux *aggeres* prêts à recevoir les machines de siège, l'un contre le mur occidental du péribole extérieur vers Bâb el-Ḥadîd, l'autre contre le mur septentrional du même péribole vers Bâb el-'Atem. Le 15 août, les Juifs feignent d'abandonner les terrasses de la galerie adossée au mur de l'occident. Aussitôt les légionnaires de se répandre en nombre sur l'espace évacué, tombant une fois de plus dans le panneau des Zélotes qui avaient rempli l'intervalle entre les poutres et le faîtage avec du bois sec, du bitume et de la poix. Bientôt les flammes environnèrent les assaillants que les Juifs, accourus en armes, attendaient en bas. La situation donna lieu à des drames émouvants. Pris entre le feu et le fer, les Romains éprouvèrent des pertes sérieuses dans cette aventure dont Titus était témoin du haut de son observatoire de l'Antonia. La galerie fut ainsi brûlée jusqu'à la tour de bois que Jean de Gischala avait élevée au-dessus des portes conduisant au Xyste.

En corrélation avec l'*agger* du nord se place l'incendie allumé ensuite par les Romains sous la galerie septentrionale qui fut détruite jusqu'au Cédron [1]. Cependant les beaux murs de l'enceinte restaient debout. A l'ouest, depuis plusieurs jours, la plus forte de toutes les hélépoles battait le mur justement vers cette exèdre sur laquelle les Hiérosolymitains avaient élevé un mur pour intercepter la vue du Temple au châtelain du palais des Asmonéens et aux soldats de garde sur le portique occidental [2]. La muraille hérodienne à cause de la grandeur et de l'exact appareillage des blocs triomphe de toutes les machines.

Vers le milieu de la grande esplanade, pareil à une forteresse établie sur un socle où l'on accédait par des degrés, s'élevait le parvis intérieur ceint de bâtiments précédés de colonnades entre lesquels s'ouvraient des portes monumentales dont les vantaux solides étaient revêtus d'argent. Deux terrassements furent bientôt achevés par les légions, l'un contre l'angle nord-ouest du parvis, l'autre contre une exèdre, entre deux portes au nord du même parvis, mais il semble qu'on ait évité de s'en servir pour mettre le bélier en action de crainte d'endommager le *hiéron* intérieur. Aussi les soldats essayèrent-ils de forcer une porte du nord en descellant l'encadrement externe afin de pénétrer par cette ouverture. Peine perdue. Laissant là machines et leviers,

1. *BJ.*, VI, 164-168, 151 (150 concerne l'attaque du parvis intérieur), 177-192.
2. Cf. *Antiq.*, XX, 189 ss. *BJ.*, VI, 220 s.

ils appliquèrent des échelles au mur et se lancèrent à l'assaut. Une lutte très vive s'engagea entre ceux qui arrivaient sur les portiques intérieurs et les défenseurs du Temple; à côté, on renversait les échelles remplies de légionnaires, ailleurs on s'emparait des enseignes. Éléazar neveu de Simon Bargiora, fit preuve d'une grande vaillance. La conclusion est à noter : « Titus, dès qu'il vit que son désir d'épargner le monument d'un culte étranger aboutissait à des échecs et causait la mort de ses soldats, donna l'ordre de mettre le feu aux portes. » Il s'agit en l'occurrence des six portes latérales qui s'ouvraient au nord et au sud du parvis d'Israël et du parvis des femmes [1]. Le feu, fondant l'argent, s'attaqua aux boiseries des portes et de leurs vestibules et gagnant les portiques environna les Zélotes d'un incendie que, dans leur stupeur, ils n'essayèrent pas de combattre.

Le lendemain, 28 août, le César envoya des hommes éteindre le feu et rendre praticables les entrées des parvis pour faciliter la montée des corps d'armée vers le Temple. Réunissant en conseil les commandants de légions avec Tibère Alexandre et le procurateur de Judée, Marc Antoine Julianus, il voulut avoir leur sentiment sur le sort à faire à l'édifice du Temple, au *naos*. Les uns opinèrent pour la destruction conformément aux lois de la guerre, d'autres pour sa conservation au cas seulement où les Juifs s'abstiendraient d'en user comme d'une citadelle. Titus déclara qu'il l'épargnerait même s'ils ne remplissaient pas cette condition. Alexandre, Céréalis et Fronto, général des forces d'Égypte, se rangèrent à son avis. Le fils de Vespasien parlait-il sous l'influence d'une crainte révérentielle ou plutôt pour complaire à la dévote Bérénice qui, vivant au camp romain, avait autant de pouvoir sur son cœur que Poppée en avait eu sur le cœur de Néron? Bien que Josèphe ait jeté un voile sur cette liaison, elle fournit sur la résolution de Titus la seule explication plausible. Si l'obstination des insurgés a entraîné la ruine du parvis, le *naos* sera préservé malgré eux [2].

C'était compter sans la haine que la masse des assiégeants éprouvaient pour ces adversaires qui leur avaient causé tant de peines et de pertes et joué de si vilains tours. Les peuples du voisinage, Arabes, Syriens de Césarée, Samaritains n'étaient pas les moins animés. Aux

1. *BJ.*, VI, 150. La narration est interrompue par la description de la famine atteignant au paroxysme, au point qu'une femme fait cuire son enfant pour le manger. 193-219. Attaque du parvis intérieur : 222-228.

2. 236-243. De Saulcy, *op. cit.*, p. 374 ss., donne avec raison la préférence au récit de Josèphe sur la thèse de Sulpice Sévère, *Chron.*, II, 30, 6, suivant laquelle Titus aurait demandé la destruction du Temple afin de déraciner plus complètement la religion des Juifs et des chrétiens. Cf. Schuerer, I, p. 631, n. 115.

yeux de la plupart des officiers et des soldats l'attitude de leur grand chef ne répondait pas aux règles d'une place prise d'assaut. La veille du jour fixé pour l'attaque définitive, Titus s'étant retiré pour prendre du repos à l'Antonia, un engagement eut lieu entre les postes juifs et les soldats romains occupés à éteindre le feu du parvis. Ces derniers ayant le dessus poursuivirent les aggresseurs jusqu'au Temple et l'un d'eux « poussé par une sorte d'impulsion surnaturelle » saisit un tison enflammé et, soutenu par un de ses camarades, lança le feu à travers une fenêtre située au nord et donnant accès aux chambres latérales qui environnaient l'édifice sacré. Quand la flamme jaillit au dehors, ce fut un branle-bas général. Pendant que les Juifs cherchaient à maîtriser l'incendie, Titus, averti, accourait suivi des légions ivres de fureur. Le César eut beau crier qu'on éteignît le feu, personne ne l'écoutait; bien plus, quand il visitait avec son état-major l'intérieur du vaisseau qui n'était pas encore atteint, des enragés s'introduisirent dans l'obscurité du sanctuaire et y mirent le feu de telle sorte que la noble compagnie dût se hâter de sortir laissant aux soldats le champ libre pour piller, massacrer et détruire. Les cadavres s'amoncelaient autour de l'autel ou jonchaient le dallage historié des parvis. Des prêtres se précipitèrent dans le feu, mais les plus robustes des Zélotes se frayèrent un chemin à coup d'épée et gagnèrent la ville. On régularisa ensuite l'incendie et la démolition des colonnades, des portes, des locaux affectés à la conservation des ornements et des trésors (29 août 70) [1].

A la vue des stèles menaçant de mort tout étranger franchissant la balustrade du parvis des Gentils, les soldats se riaient surtout lorsque se réunissant dans l'enceinte sacrée près des ruines fumantes, ils dressèrent leurs enseignes en face de la porte de l'Orient que l'on avait conservée. Là, ils offrirent aux aigles des sacrifices et parmi d'immenses acclamations saluèrent Titus du nom d'*imperator*, titre décerné au général en chef à la suite d'une victoire et qui était le plus souvent une promesse des honneurs du triomphe [2]. Le butin fait par les soldats était tel que la livre d'or se vendit en Syrie la moitié de son ancienne valeur. Quelques prêtres demeurés sur le mur du Temple se décidèrent à en descendre au bout de cinq jours pressés par la faim. Titus, mécontent de leur opiniâtreté, leur refusa la grâce qu'ils sollicitaient : « Le

1. *BJ.*, VI, 244-287. De 288 à 315 l'auteur donne une série d'oracles et de présages concernant la ruine du Temple et de Jérusalem.

2. Voir CAGNAT, art. *Imperator* du *Dictionn. des Antiq.*, III, 424. Sur l'usage de ce titre au début de l'époque impériale, au moment où il tend à devenir une prérogative réservée au chef du gouvernement.

temps du pardon, leur dit-il, est passé; il convient aux prêtres de disparaître avec leur temple [1]. »

III. — Dernier acte du siège.

1. Prise de la ville basse.

Les factieux qui du Temple avaient battu en retraite sur la ville haute, voyant que la circonvallation les empêchait de s'échapper au désert, firent savoir à Titus qu'ils étaient prêts à négocier. L'entrevue eut lieu sur le pont reliant la porte sud-ouest de l'enceinte sacrée à la ville haute par dessus le Xyste. A l'extrémité occidentale se tenaient les deux tyrans, Simon et Jean, entourés d'une foule désireuse d'une amnistie, à l'autre extrémité sous le porche du *hiéron*, Titus recommandait à ses soldats de se contenir en face des chefs ennemis. Ayant près de lui un interprète, il prit le premier la parole comme il convenait au vainqueur [2]. Les insurgés s'abusent, leur explique-t-il, s'ils croient tenir tête à la puissance romaine dont ils n'ont devant eux qu'un faible instrument. Depuis la venue de Pompée, les Juifs ont joué avec la longanimité de Rome qui leur laissa la libre disposition de leur pays, leur donna des rois de leur nation, leur permit de vivre selon leurs lois ancestrales et de lever des contributions pour le Temple dans tout l'Empire. Avec cet argent ils ont préparé la guerre contre les Romains, profitant de la crise où les plongeaient la mollesse et la succession de Néron. Vespasien est venu vous avertir et non sévir. Vous avez pris sa temporisation pour de la faiblesse. Alors que tous les peuples nous félicitaient d'être devenus les maîtres, vous cherchiez des alliés au delà de l'Euphrate, vous remettiez à neuf les remparts de vos villes et préfériez à un régime pacifique l'asservissement à des tyrans qui se déchiraient entre eux. S'il fut obligé par leur obstination à en venir

1. *BJ.*, VI, 1316-322. Cf. 278 s. où ces prêtres sont représentés lançant contre les Romains en guise de javelots les longues aiguilles qui hérissaient la toiture du sanctuaire. En tant que Romain, Titus pouvait se réjouir de la tournure que les événements avaient pris malgré l'attitude que lui avaient imposée ses sympathies pour Bérénice et le cercle de ses partisans d'origine juive, Agrippa II, Josèphe, Tibère Alexandre et les transfuges de noble extraction et de familles pontificales. Sa responsabilité n'était point engagée dans un incendie provoqué δαιμονίῳ ὁρμῇ τινι. Voir les textes évangéliques dans la *Synopsis Evangelica* des PP. Lagrange et Lavergne § 246. *Jerus. Ta'anith*, IV, 5, 6.

2. Titus était aussi habile à faire un discours en latin qu'en grec; soit qu'il usât ici du grec pour être compris de la plupart de ses soldats soit du latin qui lui était certainement plus familier, l'interprète traduisait en araméen pour la masse des Juifs. Suétone, *Tit.*, 3 : *Armorum et equitandi peritissimus, Latine Graeceque vel in orando vel in fingendis poematibus, promptus et facilis ad extemporalitatem usque; sed ne musicae quidem rudis...* Cf. *BJ.*, VI, 96, Josèphe interprète en hébreu un message du César.

aux armes, Titus déclare qu'après chaque opération, il a offert la paix, qu'il a accueilli tous les transfuges et protégé les prisonniers. Il n'a tenu qu'aux Juifs de conserver leur sanctuaire national. S'il a brûlé, c'est de leur faute. On leur avait donné toute permission de se battre ailleurs [1]. Quelle impudence, après tout cela, de se présenter en armes devant le vainqueur et de traiter avec lui d'égal à égal! Il veut bien leur faire grâce de la vie, se réservant de les soumettre à différents esclavages.

A ce discours les factieux répondirent qu'ils ne pouvaient accepter sa foi, ayant juré de ne jamais le faire, mais qu'ils demandaient la liberté de franchir avec leurs femmes et leurs enfants le mur de circonvallation, s'engageant à se retirer au désert et à lui abandonner la ville. Irrité de se voir imposer des conditions par des gens qui étaient pour ainsi dire captifs, Titus leur fit déclarer par la voix du héraut interdiction de déserter et d'espérer le salut : Il n'épargnera personne, car désormais sa propre conduite se règlera sur la loi de la guerre et, pour commencer, il autorise ses troupes à incendier et à piller la ville [2].

Les soldats, profitant, dès le lendemain, de l'autorisation, mirent le feu aux Archives, au quartier de la ville basse que Josèphe nomme Acra, à la salle du Conseil et au quartier d'Ophlas, anciennement Ophel. Les flammes s'étendirent jusqu'au palais d'Hélène d'Adiabène situé en pleine ville basse. Les monuments indiqués se répartissent sur une région qui part de la jonction du premier mur à l'enceinte du Temple et entoure l'angle sud-ouest ainsi que la section méridionale de cette enceinte [3]. Les princes et princesses d'Adiabène paraissent avoir habité sur la colline *ed-D*ehoura au sud du Ḥaram. L'incendie de leurs demeures porta les fils et les frères du roi Izatès et nombre de citoyens distingués à faire leur soumission. Surmontant l'irritation que lui causait cette palinodie bien tardive, Titus leur fit grâce et les mit sous bonne garde en attendant de les emmener à Rome comme otages [4]. Le jour suivant, les vainqueurs achevèrent leur œuvre dans la ville basse en brûlant tout jusqu'à la fontaine de Siloé.

1. Le 17 Panémos, lorsque cessa le sacrifice perpétuel, Titus avait offert à Jean de Gischala de combattre hors du Temple afin de ne pas interrompre le culte. *BJ.*, II, 94 s. Cf. 165.

2. *BJ.*, VI, 323-353.

3. 354 s. Les Archives sont ici celles du Temple distinctes des Archives civiles incendiées en l'an 66 dans la ville haute (II, 427) avec le palais des Asmonéens. L'Acra au sud du Temple est en réalité celle des Jébuséens *(Antiq.*, VII, 62 s.*)* et non celle des Syriens destinée à devenir le palais des Asmonéens *(RB.*, 1926, 522 ss) malgré l'identification de Josèphe. *RB.*, 1934, 217-225. Le Conseil ou Sanhédrin avait dû reprendre ses séances à la salle Gazith trois ans avant la destruction du Temple. Cette salle était attenante au portique occidental du hiéron. *BJ.*, V, 144. Sur Ophlas voir 145.

4. *BJ.*, VI, 356 s. Une descendante de cette famille royale entrée dans la clientèle du

2. Prise de la ville haute.

Les terroristes (c'est bien le nom qui convient aux factieux sans cesse en embuscade pour fondre sur ceux qui voulaient passer à l'ennemi), les terroristes s'étaient tous repliés sur la ville où le palais royal s'offrait comme entrepôt de leur butin. Pour réduire ces quartiers solidement fortifiés, il fallait recourir une fois de plus aux machines en dépit de la rareté du bois que les hommes devaient aller chercher à 100 stades de distance. Deux terrassements confiés aux quatre légions s'élevèrent contre l'enceinte du palais royal à l'ouest; les alliés et les auxiliaires en construisirent deux autres contre la vieille enceinte du côté du Xyste et du pont, là où Jean avait élevé une tour contre Simon [1]. Pendant ces travaux qui demandèrent dix-huit jours et furent achevés le 25 septembre, les Iduméens passèrent en masse du côté des Romains ainsi qu'une grande partie de la population civile de Jérusalem. Titus, oublieux de ses résolutions implacables, se laissa fléchir. Les soldats, las de tuer, trouvaient leur profit dans la vente des femmes et des enfants bien que le bénéfice fût maigre à cause de la multitude du bétail humain et de la rareté des acheteurs. Aux citoyens épargnés le César permit de s'établir où ils voudraient; il y en avait plus de 40.000 [2].

Deux prêtres transfuges obtinrent la vie sauve en livrant des richesses exhumées de trésors secrets : candélabres, tables, cratères, coupes en or massif, ornements garnis de pierres précieuses, tissus de pourpre, aromates. Il ne fallait pas moins qu'une telle rançon pour se racheter à Jésus, fils de Théboutis et à Phinéas, le gardien du trésor, car Titus ne concevait pas que le sacerdoce fît cause commune avec le brigandage avec une telle obstination.

Cependant les courtines et les tours cédèrent assez vite aux coups de béliers. Sans attendre l'assaut, les partisans de la lutte à outrance évacuèrent le rempart soit pour se cacher dans les souterrains, soit pour gagner la ville basse et de là Siloé d'où ils pensaient forcer la

vainqueur *Flavia Titi filia Nicolais Saddane* (cf. *Saddan* sur le sarcophage du tombeau dit des Rois au Louvre) a laissé une dédicace à *Mater Matuta* sur un autel de Deir el-Qala'a au Liban. Cl.-Ganneau, *RAO.*, I, p. 105.

1. *BJ.*, VI, 363, 358, 374-377. Les Romains qui avaient déjà pris pied au palais royal en avaient été chassés par les Zélotes (épisode des deux prisonniers) 358-362. Au § 377 nous pensons qu'il faut intervertir les mentions de Simon et de Jean à propos de la tour d'après V, 38 et VI, 191.

2. VI, 378-386. Les δημοτικοί qui obtiennent la liberté s'opposent aux λῃστρικοί ramassis de révolutionnaires étrangers en grande partie à Jérusalem qui menaient la résistance. Voir Thackeray et Marcus, *A lexicon to Josephus*, p. 136.

contrevallation. Vain espoir. Repoussés par les postes, ils se mirent eux aussi en quête de souterrains. Quant aux Romains, enchantés d'avoir triomphé sans effusion de sang de la plus redoutable partie de la défense de la ville, ils dressèrent leurs enseignes sur les tours géantes voisines du palais et célébrèrent la victoire avec de formidables cris d'allégresse, Titus faisant son entrée dans la ville haute[1].

IV. — Le triomphe.

Quand le massacre eut cessé, une multitude de survivants reparurent parmi lesquels on fit une sélection. On se débarrassa de ceux qui étaient en armes, des vieillards et des malingres. Les individus vigoureux furent parqués au Temple dans le parvis des femmes pour être soumis à un jugement. Factieux et brigands furent abattus et l'on réserva pour le triomphe les jeunes gens grands et bien faits. Le reste prit la route de l'Égypte ou d'autres provinces à destination des travaux publics et des amphithéâtres. Parmi ceux qui demeuraient dans les passages couverts ou dans les égouts on finit par découvrir Jean de Gischala à demi mort de faim avec ses frères et, quelque temps après, Simon Bargiora, le Gérasénien, qui se livra à Térentius Rufus au sortir d'un souterrain du Temple vêtu d'une tunique blanche sur laquelle était agrafé un manteau de pourpre. Jean fut condamné à la prison perpétuelle et Simon réservé pour le triomphe, à la fin duquel il devait être immolé.

Titus, convoquant les troupes dans son premier campement, sans doute hors des ruines et loin de l'infection, félicita ses troupes, distribua des récompenses aux soldats qui s'étaient distingués et présida aux sacrifices pour remercier le ciel de la victoire. Il descendit avec l'armée jusqu'à Césarée maritime où il laissa une grande partie du butin et des captifs. A Césarée de Philippe, il donna des spectacles divers où des prisonniers étaient exposés aux bêtes féroces ou devaient se battre entre groupes comme entre ennemis. Le 24 octobre on fêta avec éclat l'anniversaire de la naissance de Domitien. Les mêmes jeux furent renouvelés à Béryte à l'occasion de l'anniversaire de Vespasien le 17 novembre. Antioche reçut l'*imperator* avec les transports d'une joie délirante, mais en aucune ville celui-ci ne consentit à sévir contre la population juive ni à diminuer ses droits. A Zeugma sur l'Euphrate, des envoyés du roi des Parthes Vologèse vinrent lui

1. 387-408. La ville haute subit comme le reste les horreurs réservées aux places emportées d'assaut.

apporter une couronne d'or. D'Antioche où il était revenu, Titus descendit sur l'Égypte en passant par Jérusalem, indigné de l'entêtement des Sicaires cause de sa ruine [1].

Déjà la ville haute avait été assignée comme résidence à la 10e légion, aux escadrons de cavalerie et aux cohortes d'infanterie qui lui furent adjointes. La 12e, retirée de Syrie, fut envoyée à Mélitène sur les confins de l'Arménie et de la Cappadoce. La 5e et la 15e, conduites à Alexandrie par Titus, retournèrent aux pays d'où elles étaient venues, la 5e en Mœsie, la 15e en Pannonie [2]. Cette dislocation s'imposait, car son armée raffolait tellement de lui que le soupçon d'avoir voulu se détacher de son père et de se faire couronner roi de l'Orient faisait son chemin d'autant plus vite qu'il avait suivant les rites locaux coiffé le diadème en consacrant à Memphis le bœuf Apis. Titus se hâta de prendre passage sur un navire marchand qui le débarqua à Pouzzoles d'où il se rendit précipitamment à Rome et, voyant Vespasien surpris de son arrivée, ses premières paroles furent : « J'arrive, mon père, j'arrive » [3]!

Vespasien et Titus célébrèrent ensemble le triomphe en juin 71 Sept cents captifs défilèrent richement vêtus. Des tableaux que l'on portait figuraient la prise de Jérusalem et l'incendie du Temple. Parmi les nombreuses dépouilles de toute espèce, ce qui attirait surtout l'attention des spectateurs c'étaient la table d'or des pains de proposition, le grand candélabre également en or et un beau rouleau de la Torah. Deux chars fermaient la marche : dans le premier se tenait Vespasien qui grommelait contre la longueur de la cérémonie, dans le second, Titus très acclamé. Monté sur un magnifique cheval blanc Domitien caracolait autour d'eux. A Rome, l'arc de Titus rappelle cette mémorable journée. On y voit encore sur les bas-reliefs le Jourdain personnifié sous les traits d'un vieillard couché, les soldats romains couronnés de lauriers portant le chandelier à sept branches et la table d'or sur laquelle s'appuient les trompettes sacrées; d'autres tiennent des pancartes portant les noms des villes conquises [4].

L'arc érigé en 81 sous le règne même de Titus, dans le grand Cirque,

1. 414-419, 428-434; VII, 6-17, 21-40, 96-115. Au lieu des chiffres astronomiques de Josèphe (VI, 420-427) relatif au nombre des assiégés avec un total de 2.700.000 qui est faux, Tacite, *Hist.*, V, 13, dit avoir entendu qu'il y en avait 600.000. « *Multitudinem obsessorum omnis aetatis, virile ac muliebre secus, sexcenta milia fuisse accepimus.* »

2. *BJ.*, VII, 5, 18, 19, 117.

3. Suétone, *Titus*, 5.

4. *BJ.*, VII, 118-157. S. Reinach, *L'arc de Titus*, *REJ.*, t. XX (1890) lxv ss. Dans le temple de la paix que Vespasien bâtit sitôt après le triomphe furent déposés les vases d'or provenant du sanctuaire de Jérusalem. Le voile de pourpre et le volume de la Loi fut gardé

a disparu sans laisser de traces. Il portait une longue dédicace que nous a conservée un ancien recueil d'inscriptions latines où l'on vantait le prince d'avoir dompté la nation des Juifs et détruit la ville de Jérusalem que tous les généraux, tous les rois, tous les peuples antérieurs avaient attaquée en vain ou qu'ils n'avaient pas même essayé de réduire [1]. Malgré cet exploit grossi aux dépens de la vérité historique, ni Vespasien, ni Titus qui avaient pris tous les deux le titre d'*imperator* ne voulurent celui de *Judaicus* à cause du mépris attaché à ce nom [2]. Les monnaies de Vespasien et de Titus frappées soit à Rome soit en Palestine proclament encore le souvenir de leurs succès. On y voit une victoire ailée écrivant le nom de César sur un bouclier attaché au tronc d'un palmier. Plus fréquente est la scène significative de la Judée figurée par une femme assise sur le sol et pleurant au pied d'un palmier ou d'un trophée d'armes. Tantôt elle est seule, les mains liées derrière le dos, tantôt l'empereur se dresse derrière elle appuyé sur sa lance, tantôt c'est un Juif enchaîné qui lui fait pendant de l'autre côté du dattier. Les légendes *Judaea devicta*, *Judaea capta* et celle qui figure en grec sur les pièces frappées en Palestine Ιουδαιας εαλωκυιας ne laissent aucun doute sur le sens de la *Victoria Augusti* qu'on lit sur d'autres médailles et qui n'est pas absente de la numismatique de Domitien provenant de Judée [3].

V. — Prise des dernières forteresses.

Tandis qu'il recevait à Rome les honneurs du triomphe, Titus laissait à ses représentants en Judée le soin de réduire les îlots de résistance qui rendaient la victoire incomplète. La Palestine n'en formait pas moins la province romaine de *Judaea*, indépendante de la province de Syrie, sous l'autorité d'un légat de rang prétorien qui commandait la 10e légion Fretensis et les troupes auxiliaires du pays. Sextus Vettulenus Cerialis, qui s'était distingué à la tête de la 5e légion, administra le pays comme préfet de l'armée et céda bientôt le gouvernement du pays avec le commandement des troupes à un légat en titre, Lucilius Bassus, qui fit capituler la garnison de l'Hérodeion et s'empara de la forteresse de Machéronte. La position remarquable

au palais. Sur la destinée de ces dépouilles voir la conférence de Reinach citée plus haut et la note bibliographique de Schuerer, I, p. 637, n. 133.

1. Reinach, *loc. cit.*, p. lxxi. *CIL.*, VI, 444.

2. Dion Cassius, lxvi, 7.

3. De Saulcy, *Numismatique de la Terre sainte*, 79-82. Madden, *Coins of the Jews*, 207-229. Hill, *Catalogue of the greek coins of Palestine*, p. cii, 276-283. Au sujet des monnaies émises par les chefs de la première révolte voir Madden, 193 ss. et Hill, ci.

de l'acropole de cette place transjordanienne demanda des travaux de siège, mais sa chute fut hâtée par la capture d'un jeune homme nommé Éléazar tellement estimé pour son énergie et l'illustration de sa naissance que les insurgés acceptèrent de livrer cette acropole comme rançon de la vie et de la liberté de leur chef et de sa garnison. De la ville basse, exceptée de la convention, 1.700 hommes furent tués, les femmes et les enfants vendus comme esclaves. Quant aux Juifs qui avaient rejoint les évadés du siège de Jérusalem dans la forêt de Jardé, probablement en 'Adjloun, Bassus les y cerna et les massacra, après une lutte acharnée [1].

La mort ne permit pas à Lucius Bassus d'achever son œuvre. Ce fut à son successeur Flavius Silva qu'était réservée en 73 la tâche d'enlever Masada, le rocher réputé imprenable où l'ardent Éléazar, petit-fils de Judas le Galiléen, vivait avec les derniers Sicaires au nombre de 960, y compris femmes et enfants. En face de cette poignée de désespérés que deux ou trois cohortes auraient suffi à réduire dans des conditions ordinaires, un déploiement de forces relativement considérable fut nécessité par la force naturelle de la place plus que par la valeur de ses défenseurs. La conservation merveilleuse des travaux exécutés par les Romains dans ce désert brûlé des bords de la mer Morte suffirait, à défaut de toute documentation littéraire, à nous renseigner sur la nature et le nombre des troupes affectées au siège de Masada. De l'examen des camps dont les alignements sont toujours visibles, les stratèges concluent à la présence d'une légion, quelque peu réduite par des prélèvements pour la surveillance de la Judée, de deux cohortes de 1.000 hommes avec contingent à cheval et de quatre cohortes de 500 hommes de pied, d'où un total de 8.000 soldats devant ce rocher. Si l'on ajoute les non-combattants, logés dans les *canabae* dont on retrouve les restes, on atteint le chiffre de 10.000 bouches à nourrir dans cette solitude dépourvue des moyens d'existence les plus essentiels. En fait les Romains résolurent le problème du ravitaillement puisqu'ils vécurent là au moins quatre mois jusqu'à ce que la place fut réduite.

L'armée romaine une fois installée dans ses quartiers, le premier soin du général fut d'entourer la place d'un mur de circonvallation de façon à une laisser aucun assiégé s'échapper de ce dernier nid de rebelles. Un *vallum* est donc élevé avec dix tours de garde dans la partie plane. Malgré l'affaissement de son blocage et les dommages causés par les nomades, ce mur garde encore la moitié de sa hauteur

1. *BJ.*, VII, 163-215. Voir notre *Croisière autour de la Mer Morte*,, *32-39*.

primitive qui était de trois mètres. Construit à l'instar de l'enceinte des camps, il consistait en deux murailles de front avec remplissage de pierraille à l'intérieur. Avec leurs citernes et leurs greniers bien pourvus, les Sicaires se trouvaient en état de soutenir un blocus prolongé et de braver un assaillant campé en plein désert. En homme de décision, Silva quitte son camp de la plaine où restèrent cinq cohortes et en fait dresser un autre devant le bras naturel qui reliait le rocher de Masada au corps de la montagne. La blancheur de son calcaire tranchant sur l'ocre des terrains environnants valait à ce bras le nom de *Leukê*. La tour qui en défend le passage est bientôt occupée. Aussitôt on se met, à grand renfort de bras, à construire sur la chaussée rocheuse de la *Leukê* un *agger* ou remblai sur lequel glisseront les machines destinées à saper les murs de l'enceinte. La chaussée de roc forme la base solide d'un amoncellement de terre haut d'une centaine de mètres. Mais on ne touchait pas encore l'enceinte ennemie, et puis ce talus de poussière crayeuse était impropre aux évolutions des tours à balistes et à béliers. On établit donc sur le terre-plein une plate-forme de gros blocs de pierre, haute et large de 25 mètres, sur laquelle on poussa une tour mobile de 30 mètres, blindée et munie de machines de jet dirigées contre les défenseurs de la place. La différence de 155 mètres entre l'altitude du bras rocheux, base de l'*agger*, et le mur hérodien ayant ainsi disparu, les assiégés, qui déjà ne pouvaient plus regarder impunément par-dessus leurs créneaux, entendirent un jour l'horrible balancement du bélier battant leur muraille. Ils eurent cependant le courage de masquer la brèche ouverte par les Romains à l'aide d'un mur en partie construit avec des poutres, travail rendu vain par les brandons que lancèrent les engins de Silva. La redoute en bois une fois consumée, l'ennemi demeurait à la merci du vainqueur. Mais une harangue enflammée d'Éléazar le décida à mourir plutôt que de tomber en ses mains. Après avoir immolé leurs femmes et leurs enfants, les défenseurs s'entr'égorgèrent. Le dernier mit le feu au palais et se passa un glaive à travers le corps. Quel ne fut pas l'étonnement des soldats romains quand, à l'aurore du 16 avril 73, ils entrèrent dans une place silencieuse et sans vie! Soupçonnant un stratagème, ils poussèrent un hurlement formidable afin de provoquer l'adversaire. A ce cri, deux femmes, dont une vieille, sortirent d'un canal souterrain où elles s'étaient blotties avec cinq petits enfants pendant le suicide de la garnison. La plus jeune de ces personnes parente d'Éléazar, raconta l'épouvantable drame. Les Romains, peu convaincus, se frayèrent au travers des flammes un chemin jusqu'à l'intérieur du palais où de longs alignements de cada-

vres frappèrent leur regard. En face d'un tel mépris de la mort, la joie du triomphe fit place chez eux à la stupéfaction. Il n'y avait plus rien à faire. Laissant un détachement sur le rocher de Masada, Flavius Silva se replia avec ses troupes sur Césarée [1].

Quelques centaines de zélotes ayant réussi à s'échapper de la Palestine étaient descendus en Égypte pour soulever les Juifs de ce pays contre les Romains. Ils devaient, proclamaient-ils, n'avoir d'autre maître que Dieu sous peine de perdre la vie. Plusieurs notables périrent victimes de leur rigueur. Aussi bien les conseillers de la nation jugèrent-ils à propos de détourner la masse de leurs coreligionnaires d'une sédition grosse de conséquences fâcheuses et les fanatiques furent appréhendés et exécutés. De peur que le temple élevé jadis par Onias à Léontopolis ne devint un centre de ralliement pour le Judaïsme privé de son sanctuaire national, l'empereur en décréta la disparition. Fermé d'abord par Lupus, gouverneur d'Alexandrie, ce temple fut entièrement désaffecté par son successeur Paulinus [2].

La disparition du culte public et solennel à rendre au Dieu d'Israël entraîna la confiscation de l'impôt que tout Juif, sans distinction de lieu de domicile, payait annuellement pour le Temple de Jérusalem. Vespasien voulut que désormais ce didrachme fut versé au profit de Jupiter Capitolin. « C'était, écrit Juster, le rachat de Jéhovah vaincu, la rançon pour laquelle on le laissait subsister » [3]. Impôt religieux et non d'État puisqu'il frappait la pratique de la religion juive, cette taxe appelée *fiscus judaicus* n'en tombait pas moins dans la cassette impériale tout en faisant l'objet d'une organisation spéciale avec caisse centrale à Rome, contrôlée par un *procurator ad capitularia Judaeorum*. Cette façon indirecte de faire reconnaître aux Juifs la supériorité de Jupiter Capitolin manifestait plus que toute autre mesure l'étendue de la défaite éprouvée par le Judaïsme palestinien.

1. *BJ.*, VII, 252-406. *Croisière*, 105-121. A. Schulten, *Masada*, cf. *RB.*, 1933, 591. *JPOS.*, 1934, 158 ss.

2. *BJ.*, VII, 409-436. Une sédition fut réprimée à Cyrène vers le même temps, *ibid.*, 437-453. *Vita*, § 76.

3. *Les Juifs dans l'empire romain*, I, 246. Cf. 384 et II, 282 s.

CHAPITRE III

DU RÈGNE DE VESPASIEN A LA MORT DE TRAJAN

I. — Organisation du territoire.

1. Colonies.

Suivant les anciens usages en vigueur chez les Romains le pays juif conquis par eux sur des ennemis déclarés devenait la propriété des vainqueurs. S'il n'était pas annexé à l'*ager publicus*, le bien du vaincu pouvait sous l'Empire être revendiqué par le César victorieux. Dès l'an 72, Vespasien avait ordonné à Lucilius Bassus d'affermer toutes les terres des Juifs et chargé son procurateur Laberius Maximus du détail de cette opération. Ces terres, l'empereur se les réservait comme domaine particulier. Celles que Josèphe possédait près de Jérusalem furent attribuées comme les autres de cette banlieue à la garnison de cette ville, mais la bienveillance de Titus dédommagea l'historien par des domaines situés dans la plaine maritime [1]. Huit cents soldats licenciés de l'armée romaine obtinrent du même prince le territoire d'un pays situé à 30 stades de Jérusalem nommé Ammaous (en hébreu Hammosa) et qui conserve encore de nos jours sous le nom de *Qoloniyah* le souvenir de cette attribution [2]. En refusant de créer des villes sur les terres judéennes, Titus et son père évitaient des confiscations définitives, irrévocables. En Samarie, ils avaient les coudées plus franches.

Césarée, résidence du gouverneur de la province, élevée au rang de colonie par Vespasien reçut le titre officiel de « Colonia Prima Flavia Augusta Caesarea » qui figure sur son monnayage colonial depuis Domitien avec l'image de la cité déifiée portant le buste de l'empereur. Peu de temps après naissait entre le Garizim et l'Ébal, au lieu dit Mabortha, Flavia Néapolis dont l'ère débute en 72, tandis

1. *BJ.*, VIII, 216 s. *Vita*, § 76. Josèphe, ayant gagné Rome sur le même vaisseau que Titus, fut logé dans l'ancien palais de Vespasien, créé citoyen romain et honoré d'une pension.
2. *BJ.*, VII, 217. Cf. Vincent et Abel, *Emmaüs*, p. 382 s. *GP.*, 392 s.

qu'à un mille de là à l'est achevait de disparaître l'antique Sichem. Appelée à une certaine célébrité, cette fondation des Flaviens a conservé jusqu'à nos jours son vocable à peine transformé. Quant à Joppé, détruite de fond en comble avec sa flotte, Vespasien la transforma en une ville où l'élément païen devint prédominant, fort de l'appui d'une garnison romaine. De rares monnaies ont encore sous Élagabale le nom de « Flavia Joppe » avec l'image d'Athéna [1].

2. Jérusalem et la X^e légion Fretensis.

Officiellement Jérusalem était un camp plutôt qu'une ville. Derrière les grosses tours Phasaël, Hippicos et Mariammé au nord et la muraille qui garantissait le palais d'Hérode à l'ouest, la 10^e légion Fretensis avait établi un camp permanent d'où elle veillait au maintien de la paix en Judée. Elle n'avait eu pour cela qu'à dilater le camp de l'époque des procurateurs sur le plateau aux dépens des ruines du palais d'Hérode et du marché haut. Le préfet du camp chargé d'élaborer cette œuvre d'après les principes de la castramétation romaine devait prévoir non seulement la création des casernes suffisantes pour des soldats sédentarisés mais aussi celle de la prison, de l'hôpital, des thermes, de l'arsenal, de l'atelier où l'on fabriquait ou réparait les voitures du train, les machines de guerre et les armes. Il avait à ménager au centre le *praetorium*, résidence du légat ou de son lieutenant, les bureaux des divers services et les chapelles [2]. Une certaine étendue de territoire autour du camp mise à la disposition de la légion pouvait offrir à la garnison des cultures et des pacages surveillés par les soldats et entretenus par leurs familles ou leurs esclaves [3].

Sans être une colonie de vétérans libérés du service, le territoire de Jérusalem pouvait devenir par la volonté de l'empereur qui en était le propriétaire un domaine susceptible d'être exploité par des soldats du service actif qui s'y mariaient et y faisaient souche. Parmi les

1. HILL, *Catalogue...* p. XXI, XXVI, XXV, p. 16, 44 ss. *GP.*, II, 296, 396, TOLKOWSKY, *The Gateway of Palestine*, 70 s. La description de Pline *Hist., nat.*, v, 12 énumère ces villes en ces termes : *Jope Phoenicum, antiquior terrarum inundatione* dans la partie maritime de la Samarie; *inde Apollonia, Stratonis Turris, eadem Caesarea ab Herode rege condita, nunc colonia Prima Flavia a Vespasiano Imperatore deducta;... intus autem Samariae oppida Neapolis, quod antea Mamortha dicebatur, Sebaste in monte...*

2. Voir la description du camp de la 3^e légion Auguste à Lambèse par CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, 519 ss. Pour Jérusalem, se référer à la pl. I du P. VINCENT, *Jérusalem* II.

3. Le *territorium legionis* dont il est question dans *CIL.*, VIII, 2553, 2827, CAGNAT, *op. cit.*, 395 s. et *Dict. des Antiq.*, III, 1062 est bien envisagé dans *Vita*, n° 422, quand les champs possédés par Josèphe ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις lui furent devenus inutiles (c'est-à-dire confisqués) διὰ τὴν μέλλουσαν ἐκεῖ Ῥωμαίων φρουρὰν ἐγκαθέζεσθαι.

soldats enrôlés en 68-69 dans la 10e légion et renvoyés en 93 en vertu d'un congé honorable se trouve un Valérius Quadratus qui atteste dans son diplôme avoir eu trois enfants durant son service à Jérusalem auxquels le droit de cité est accordé par un édit de Domitien. Ce groupe de vétérans qui paraissent avoir rejoint Alexandrie appartenaient sans doute au contingent de 2.000 égyptiens versés en partie dans la légion Frétensis [1]. Toutefois l'élément syrien devait être prépondérant dans ce corps envoyé par Auguste en Syrie et qui dès l'an 17 sous Tibère se trouvait campé à Tyr entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate [2]. Avant d'entreprendre la campagne contre les Parthes, Corbulon avait procédé à l'épuration de l'armée de Syrie qu'une longue paix avait amollie au point qu'on y rencontrait des vétérans qui n'avaient jamais monté la garde, pour qui la vue d'un retranchement était chose nouvelle; ignorant le casque et la cuirasse, ils ne songeaient qu'à leur toilette et aux profits qu'ils tiraient du trafic exercés par eux dans la ville de leur garnison. Si la 10e légion était tombée dans un tel relâchement, elle dut voir, comme ses voisines, les indésirables remplacés par des recrues de Galatie et de Cappadoce et subir l'entraînement rigoureux auquel l'illustre général soumit les troupes qu'il emmena en Arménie [3]. De 57 à 66 elle demeura avec la 3e Gallica et la 6e Ferrata sous les ordres de Corbulon. En octobre 66 elle fournissait un détachement à l'expédition malheureuse de Cestius Gallus. Peu après, incorporée, à l'armée de Vespasien avec la 5e dont elle partageait la bonne renommée, la Frétensis prit la part importante que nous avons vue à la guerre juive, devenant dès ce moment une légion palestinienne [4].

Avant d'être assignée à la partie orientale de l'Empire au début de notre ère, la 10e légion, issue de la *decima* de Jules César, avait dû sous le triumvirat faire partie de l'armée d'Octavien et se distinguer dans la lutte contre Sextus Pompée sur les côtes de Sicile. Son séjour ou peut-être un succès sur le détroit de Messine, le *Fretum Siculum*, lui aurait valu le surnom de *Fretensis*. C'est pourquoi certains monuments figurés relatifs à cette légion portent l'image d'un Neptune

1. Renseignements tirés d'un diptyque en bois trouvé au Fayoum et publié par LEFÈBVRE, *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, 1910, p. 39. Cf. MISPOULET, *CRAI.*, 1910, 795 ss. *RB.*, 1911, 633. VINCENT et ABEL, *Jérusalem* I-I, 877, n. 3.

2. TACITE, *Annales*, II, 57. Germanicus et Pison *Cyrri demum apud hiberna decumæ legionis convenere...*

3. *Annales*, XIII, 35.

4. *Ibid.*, XV, 6 : *tertia et sexta et decima legiones priorque Syriæ miles apud Corbulonem manerent*, tandis que Césennius Paetus gardait la 4e, la 12e et la 5e. *BJ.*, III, 65. V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 79 s.

ou d'une galère. L'emblème de la constellation du Taureau remarqué sur les monnaies de Victorinus est un souvenir de la 10e légion de Jules César. Quant à l'emblème du Sanglier adopté finalement par la Fretensis, il provient non du désir de mettre sous les yeux des Juifs l'image d'un animal impur, comme le prétend de Saulcy, mais d'une circonstance particulière telle qu'un séjour en Achaïe près de l'Érymanthe dont Hercule tua le fameux sanglier. Or il est avéré que la colonie de Patros en Achaïe a été formée en l'an 16 avant J.-C. par des vétérans de la 10e et de la 12e légion [1].

II. — Situation des Juifs.

1. A Jérusalem.

Si étendue que pût être la dévastation de Jérusalem en dehors du camp, on aurait tort de croire que la ville soit demeurée entièrement ruinée et déserte pendant les soixante années qui suivirent le siège de 70. Quand Josèphe nous dit que « tout le reste de l'enceinte de la cité fut démoli par les sapeurs au point qu'il n'était plus permis à ceux qui venaient de croire qu'elle eût jamais été habitée » la déduction de sa conséquence n'est pas rigoureuse, car la démolition du rempart n'entraîne pas nécessairement la disparition des îlots de l'agglomération. Des restes échappés à l'incendie et à la pioche il était facile à des gens entreprenants de se créer des abris susceptibles d'être améliorés de jour en jour. L'installation de la légion constituait à elle seule le principe d'un relèvement. Combien de localités n'ont eu d'autre origine que la permanence d'un camp romain. Le seul ravitaillement des soldats réclamait la présence de petits commerçants, les corvées de déblaiement et de construction exigeaient à côté des auxiliaires le maintien d'équipes de vaincus, sans parler des habitants épargnés par le vainqueur ou sauvés par l'intermédiaire de Flavius Josèphe. Les familles des légionnaires mariés avaient à chercher un logis en dehors du camp.

1. A côté de cette dernière explication que nous osons proposer il faut noter que le Sanglier figure aussi parmi les emblèmes de la 1re Italica et de la 20e Victrix. La documentation relative à ces insignes se peut voir dans le *Dict. des Antiq.*, III, 1075, 1084. *PW.*, XII, 1671 s. *RB.*, 1900, 101-105; 1910, 263. Cl.-Ganneau, *Études d'archéol. orient.*, I, 170. Voir dans *QDAP.*, VIII, 54, l'épitaphe d'un centurion de la X Fretensis trouvée en 1939 près du mur nord de Jérusalem et que M. Avi-Yonah date des environs de 74. Décédé à 42 ans après 23 ans de service, cet officier, Ti. Cl. Fatalis avait commandé successivement une centurie dans les légions II Aug., XX Victrix, iterum II Aug., XI Claud., XIV Gem. et XII Fulminata. Durant son service en Orient, il avait épousé une esclave nommée Ionice qu'il affranchit.

L'accès de la ville sainte n'ayant pas été interdit aux Juifs, ceux-ci, qu'ils fussent de la Palestine ou de la Diaspora, pouvaient venir s'y fixer ou y accomplir les pèlerinages prévus par la loi malgré la destruction du Temple. Comme obligation religieuse, Vespasien se gardait d'opposer une défense à cette visite autant pour ne pas pousser à bout les gens hostiles par principe qu'en considération de ceux qui s'étaient ralliés à son autorité. Certains indices relevés dans la littérature rabbinique laissent entendre qu'une petite colonie de ces derniers avait repeuplé certaines parties de la ville, en particulier vers l'ancienne porte Aŝpoth et S. Épiphane est affirmatif sur la conservation de quelques demeures au quartier du Cénacle. Eusèbe restreint à la moitié de la ville la destruction opérée sous Titus. Tombée en en dernier lieu au pouvoir des Romains, peu éprouvée dans les opérations du siège, la partie du quartier haut située au sud du camp se présentait comme habitable dès les premiers jours de la paix. Il est possible que sur certains autres points la ville se soit progressivement repeuplée. La veille des fêtes, nous apprend une décision de Rabbi Éléazar, les boutiquiers de Jérusalem mesuraient les denrées qu'ils livraient le lendemain à des clients probablement non juifs, puisque ceux-ci n'observaient pas le repos légal. Ce même Éléazar, survivant du siège, se fixa à Jérusalem où il avait acheté la synagogue des Alexandrins. On l'autorisa à en faire ce qu'il voudrait à condition de ne plus lui conserver son nom antérieur. Sept synagogues échappées au désastre servaient sans doute aux réunions de la communauté hiérosolymitaine. Leur souvenir n'était pas encore aboli au IVe siècle [1].

Les Juifs de Palestine ne manquaient pas de visiter leur capitale qui restait sainte à leurs yeux en vertu de sa consécration d'autrefois. A la vue des ruines du sanctuaire d'où parfois s'échappait furtivement un chacal, les pèlerins déchiraient leurs vêtements et parvenus au pied des portes et des murailles calcinées, exhalaient leur douleur dans des lamentations dont le Pseudo-Baruch nous a laissé des exemples. Ce personnage qui, avec l'auteur du IVe livre d'Esdras, avait assumé la tâche de relever les courages par la perspective d'une restauration future, se retirait dans une grotte du Cédron pour se disposer aux révélations d'en-haut qu'il exposait ensuite au peuple réuni dans la vallée. Des pèlerins allaient même jusqu'à déposer des offrandes près des murailles découronnées de la maison de Dieu. L'affluence des dévots nécessita l'ouverture de quelques hôtelleries pour les

1. Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, 877 s. *EJ.*, VI, 445.

étrangers qui n'étaient point tentés d'élire domicile parmi les ruines ni de chercher un abri à Bethphagé ou ailleurs dans la banlieue [1].

2. A Yabneh.

Beaucoup de docteurs cependant affectaient de prendre leur parti de la situation créée par la guerre, estimant la conservation de la doctrine et la pratique des œuvres de bienfaisance supérieures au culte lui-même. Animés d'une ferme confiance dans une intervention providentielle plus ou moins éloignée, ils n'étaient point d'avis de hâter par la violence l'heure souhaitée de la restauration. Lydda et Jamnia (Yabneh), où Vespasien avait établi des transfuges de Jérusalem avant le siège de la ville, devinrent le centre du judaïsme intellectuel et doctrinal dès l'an 70. L'académie que Johanan ben-Zaccaï fonda à Yabneh hérita d'une autorité considérable par suite de la transformation du sanhédrin en *Beth-din*, cour suprême de justice, à la fois tribunal et école où les disciples écoutant les débats spéculatifs et les décisions pratiques des docteurs apprenaient ce qu'il fallait pour devenir à leur tour maîtres et juges. Malgré l'opposition d'un certain nombre de prêtres, il sut adapter le service religieux aux nouvelles conditions de la vie d'un peuple privé de temple, de pompes extérieures et de sacrifices. Jusqu'à quel point Yabneh devait-elle être considérée comme la légitime héritière du sanctuaire de la ville sainte et revendiquer ses droits et ses privilèges, la chose ne pouvait se définir sans de longues et orageuses discussions.

D'autre part, R. Johanan ben-Zaccaï eut maintes fois l'occasion de discuter avec Antonius Julianus, procurateur de Judée pendant le siège de Jérusalem, auteur d'un écrit intitulé *De Judaeis* où les malheurs des Juifs sont présentés comme une punition pour avoir délaissé leur Dieu et sa discipline. Portant un intérêt peu commun à la doctrine juive, il soumettait ses objections à Rabbi Johanan. Le Talmud prétend même qu'il se fit circoncire [2].

Le même docteur eut assez de mérite pour renoncer aux droits que lui conféraient sa notoriété et son titre de fondateur en donnant la présidence de son académie à un descendant d'Hillel, petit-fils de Gamaliel l'Ancien, connu comme Gamaliel II. La mesure était habile car mettre à la tête d'un collège reconnu par les Romains un personnage d'une haute lignée, c'était préparer l'institution d'un

1. *Apocal. de Baruch* (*Patrol. Syr.*, II, 1069 ss.), 9, 10, 21, 31, 34 s. *Jérusalem*, II, 878.

2. *EJ.*, IX, 222 ss. Derenbourg, *Essai*, 302 ss. Minucius Felix, *Octavius*, c. 33. Au lieu d'Antonius, le Talmud nomme ce procurateur Antonin.

patriarcat et poser en face de Rome un chef héréditaire de la nation juive soutenu par un conseil. Sans doute Gamaliel II ne jouissait pas encore des prérogatives que les Antonins reconnaîtront au patriarche des Juifs (les Flaviens demeuraient ombrageux sur la question d'unifier la nation sous un chef), le nouveau président de l'académie de Jabneh activa, au risque de soulever de violents conflits, les travaux d'où est sorti le fond de la Mishna. Il entreprit des voyages. On le trouve à Rome discutant avec les savants, les fonctionnaires et les philosophes de cette ville, voire même avec l'empereur. Pour la circonstance, on tolérait que lui et ses compagnons portassent les cheveux taillés à la mode païenne et usassent d'un miroir. Dans la famille de Gamaliel l'étude du grec et de la rhétorique était en honneur bien qu'à cette époque la culture grecque comme telle fût défendue par les docteurs de la Loi. Gamaliel II et ses assesseurs se déplaçaient aussi à travers la Palestine pour donner des conférences à huis clos dans certaines villes comme Tibériade, Jéricho, 'Acco, Kesib et même en pays samaritain [1].

III. — La politique religieuse des Flaviens.

La famille impériale avait eu des rapports trop étroits avec l'aristocratie juive pour ne pas avoir été informée des aspirations messianiques du peuple vers une restauration du royaume des ancêtres sous le sceptre d'un descendant de David. Au dire de l'historien Hégésippe, Juif converti du IIe siècle, Vespasien, craignant le retour d'une sédition, aurait fait rechercher après la ruine de Jérusalem tous ceux qui étaient censés appartenir à la race davidique pour supprimer quiconque pourrait avoir des prétentions à la royauté. Cette perquisition donna lieu à de véritables poursuites. Domitien, en proie à la même inquiétude, fit comparaître des descendants de Juda, un des frères du Seigneur, qu'on lui avait dénoncés comme se rattachant à la race de David. Les prévenus en convinrent. Mais lorsqu'il vit qu'il avait affaire à des gens d'humble condition, travaillant leur lopin de terre de leurs mains calleuses et acquittant la dîme, n'attendant qu'un messie céleste qui viendrait à la fin des siècles juger les vivants et les morts, l'empereur les renvoya libres et ordonna d'arrêter la persécution édictée contre l'église. En qualité de confesseurs de la foi et de parents du Christ, les fidèles les mirent à leur tête et ils gouvernèrent les églises jusqu'au règne de Trajan [2].

1. *EJ.*, VII, 82-88. Derenbourg, *Essai*, 319 ss.
2. Eusèbe, *HE.*, III, 12, 19, 20. Lagrange, *Le messianisme chez les Juifs*, 301 ss.

La différence entre l'idéal messianique chrétien qui offrait aux convertis du judaïsme la satisfaction de leurs aspirations religieuses et l'espoir d'une restauration politique accompagnée d'une revanche sanglante opérait une sélection nécessaire entre la nouvelle religion et l'ancienne autant que la disparition du Temple et des sacrifices du rite mosaïque. La communauté chrétienne de Jérusalem tenait cependant à conserver l'autorité dans la famille de Jésus. Siméon, préféré à tout autre parce qu'il était cousin du Seigneur, ramena au moins en partie les fidèles réfugiés à Pella et retrouva, au dire de saint Épiphane, la petite église de Dieu élevée sur l'emplacement du cénacle où les disciples avaient reçu l'Esprit Saint. Il devait mourir en 107 crucifié sous le gouvernement du consulaire Atticus et le règne de Trajan dénoncé par des hérétiques comme descendant de David et chrétien. Les symptômes de révolte qu'on surprenait dans les milieux populaires juifs de Trajan à Hadrien rendaient de nouveau suspects aux Romains tels qui se disaient de race royale [1].

Nombreux encore étaient ceux qui prêtaient une oreille docile aux esprits altérés de vengeance qu'exaspéraient la destruction du lieu saint et l'humiliation de la nation juive. Sous les règnes de Vespasien (69-79) et de Titus (79-81) les exaltés se ressentaient trop des coups portés à leur pays par ces princes pour reprendre les armes contre Rome, mais on se demande si une révolte n'aurait pas éclaté sous Domitien (81-96). Une des preuves alléguées pour la réalité de ce mouvement est le diplôme du 13 mai 86 octroyant le droit de cité à des auxiliaires cantonnés en Judée sous les ordres de Cn. Pompeius Longinus, sans accorder à ces soldats le congé réglementaire malgré leur vingt-cinq années de service [2]. Ces troupes, concluent plusieurs savants, étaient donc alors occupées à faire la guerre. L'attitude menaçante des Parthes suffirait, suivant les historiens qui ne partagent pas cette opinion, à justifier le maintien sous les armes des troupes de Judée [3].

1. Eusèbe, *HE.*, III, 22, 35, 32. Lebreton, *L'Église primitive*, 243 s. S. Épiphane, *De mens. et pond.*, 14 : *PG.*, 43, 260 s. Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, 448, 473 s.

2. L. Renier, *Recueil de diplômes militaires*, 220 ss. *Domitianus... equitibus et peditibus qui militant in alis duabus, quæ appelantur Veterana Gaetulorum et I Thracum Mauretana, et cohortibus quattuor, I Augusta Lusitanorum, et* I *et* II *Thracum et* II *Cantabrorum et sunt in Judaea sub Cn. Pompeio Longino, qui quina et vicena stipendia meruerant... ipsis, liberis posterisque eorum civitatem dedit et conubium cum uxoribus, quas tunc habuissent...*

3. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, 288 et Schuerer, p. 644, n. 4 n'admettent pas la réalité de ce soulèvement que soutiennent Henzen, Darmesteter, Schiller et Juster. Josèphe *(Antiq.*, XX, 267*)* annonce non pas l'intention de consacrer un ouvrage spécial à une guerre qui aurait eu lieu un peu avant 93, mais le projet de publier une histoire abrégée de la guerre qu'il a racontée tout au long en sept livres et d'y ajouter un précis des

Ce que l'histoire permet d'affirmer de plus sûr est la rigueur avec laquelle Domitien exigea l'impôt du didrachme soit des Juifs qui avaient renoncé à leur religion ou dissimulaient leur origine, soit des païens convertis au judaïsme et circoncis[1]. On en vint à déclarer contribuables envers Jupiter Capitolin tous ceux en qui on découvrait la marque de la circoncision. Nerva, à la fin de 96, interdit les dénonciations faites au profit du fisc judaïque. Le didrachme ne fut plus exigé que des Juifs restés fidèles à leur religion et le souvenir de l'abolition de la chicane suscitée par Domitien autour de cette taxe s'est perpétuée grâce à une monnaie de Nerva portant ces mots : *Fisci judaici calumnia sublata.* Du reste le judaïsme conservait à Rome quelque appui dans Agrippa II et Bérénice, dans d'illustres transfuges comme Josèphe et les siens. L'historien y jouissait d'un tel crédit qu'on lui érigea une statue pour rendre hommage à son activité littéraire[2].

IV. — Les annexions.

1. Vespasien et la Commagène.

La politique romaine tenait à posséder en Orient des bases solides en vue d'annexions ultérieures, c'est ce que prouvent la vigueur apportée au recouvrement de la Judée indocile et aussi la confiscation désinvolte de la Commagène en 72. Le roi Antiochos IV renonçant à résister, le légat de Syrie, Césennius Paetus, trouva dans cette facile opération un expédient pour faire oublier l'impéritie dont il avait fait preuve dans la campagne arméno-parthe au temps de Corbulon. Annexée à la province de Syrie avant de former au IVe siècle la Syrie Euphratésienne, la Commagène adopta une ère partant de l'année 71. Antiochos et ses fils, accueillis à Rome avec toutes les marques de considération, s'accommodèrent de leur existence de simples particuliers[3]. Vespasien éprouva une certaine satisfaction à voir les Scythes du Don et de la mer d'Azow tomber sur les Parthes, les piller et leur enlever de nombreux captifs. Il refusa de leur prêter secours en des circonstances difficiles, d'où une mésintelligence entre le Grand Roi et l'Empereur qui se poursuivit entre Titus et Artaban, celui-ci

événements arrivés sous Titus et Domitien, ce qui n'implique pas nécessairement la réalité d'une nouvelle guerre. Voir notre *Jérusalem* II, p. 879 et notes.

1. Suétone, *Domitien*, 12. Gsell, *op. cit.*, 289-291. *REJ.*, t. XXXIII, p. 202. Juster, *op. cit.*, 282 s. Dion Cassius, LXVIII, 1.

2. Eusèbe, *HE.*, III, 9. Césarée éleva une statue à un *M. Flavius Agrippa Pontifex duumviralis*, ancien haut magistrat municipal, qu'il est difficile d'identifier au fils de Josèphe nommé Simonidès Fl. Agrippa. *ZDPV.*, 1890, 25 s. *Vita*, 427.

3. *BJ.*, VII, 219-243. Tillemont, *Hist. des empereurs*, II, 29 s.

tout disposé à soutenir la cause d'un imposteur qui se faisait passer pour Néron [1].

2. Trajan et la fondation de la province d'Arabie (106).

Avec Trajan, qui succéda à Nerva le 27 janvier 98, la politique de conquête manifesta une recrudescence en harmonie avec les qualités de grand homme de guerre qui s'alliaient chez le nouvel empereur à l'endurance et à l'entrain du simple troupier. En deux campagnes, l'une en 101, l'autre en 105, il eut raison des Daces auxquels les Flaviens versaient une contribution pour avoir la paix sur le Danube. Leur roi, Décébale, est acculé au suicide et son royaume devient la province romaine de Dacie. La colonne trajane à Rome reproduit les péripéties de cette guerre.

En cette même année 105, une autre nouvelle vint accroître l'enthousiasme du sénat et du peuple romain. Sur l'ordre de Trajan, le légat de Syrie, Cornelius Palma, se rendait maître du royaume nabatéen en occupant Bostra et Pétra. Il est assez probable que le dernier roi, Rabbel II, qui régnait depuis 71, ne se laissa pas dépouiller sans résistance. Des inscriptions du Safa mentionne l'année de la guerre des Nabatéens [2]. L'ancien royaume ne demeura que quelques mois annexé à la province de Syrie. Dès le 22 mars 106, il était converti en province d'Arabie qui serait administrée par un légat prétorien ayant sous ses ordres une légion dont le principal cantonnement fut Bostra, intitulée désormais *Nova Trajana Bostra*. Le sénat célébra l'événement en faisant frapper une médaille dédiée à l'*optimo principi* [3] et représentant l'Arabie debout, un rameau d'olivier à la main et un chameau à ses pieds, avec la mention *Arabia adquisita*, l'Arabie acquise à l'Empire [4]. Pour unir au chef-lieu toutes les parties de ce gouvernement très étendu en longueur et faciliter aux troupes du *limes* oriental une prompte circulation on créa la fameuse voie Trajane « ouverte et dallée depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge » suivant la formule des milliaires. Dès l'année 111, le tronçon au sud de Philadelphie (Ammân) était livré au trafic, tandis que la section entre Bostra et Philadelphie ne fut achevée qu'en 114,

1. *Ibid.*, p. 31.

2. Grohmann, *PW.*, XVI, 1463, l. 63 ss. Kammerer, *Pétra et la Nabatène*, 261. Brünnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia* ont (p. 250) réuni les textes des historiens de l'antiquité qui mentionnent cette annexion de l'Arabie Pétrée. Ces renseignements sont très sommaires.

3. Dès 99 le sénat et le peuple avaient décerné à Trajan le titre d'*Optimus* pour des motifs fort louables exposés par Tillemont, *op. cit.*, 161 s.

4. Kammerer, *op. cit.*, 260 avec fig.

l'existence de la large piste des Nabatéens en rendait la nécessité moins pressante. Cette chaussée remarquable, encore intacte par endroits, fut exécutée par les soins de Claudius Sévérus, légat de la province d'Arabie, comme l'attestent les inscriptions de quelques milliaires. Tout le long de son parcours, elle devait être munie de postes fortifiés pour assurer la libre circulation des caravanes marchandes et contenir les Arabes Scénites, que l'on commence à appeler Saracènes [1]. En s'emparant de Pétra, les Romains assumaient la charge de défendre l'Empire contre les nomades, ce que les Nabatéens accomplissaient pour leur propre sécurité. Depuis le plateau édomite jusqu'aux solitudes à l'est de l'Euphrate, les Saracènes dédaignant la culture, les arbres et les maisons, montés sur leurs chevaux rapides ou leurs maigres chameaux, devenaient un perpétuel sujet d'inquiétude. « Jouissant, écrit M. Victor Chapot, par la nature des lieux, d'une large autonomie de fait, les Arabes ne pouvaient rester neutres entre deux adversaires (comme les Parthes et les Romains) ni se lier définitivement aux intérêts de l'un d'eux [2]. » Leur habitude de passer de l'un des partis à l'autre leur valut la réputation de gens sans constance ni honnêteté. Au risque d'encourir le reproche de mettre Nabatéens et Saracènes dans le même sac, Trajan, méditant d'abattre les Parthes, estimait prudent d'enlever à la Nabatène son indépendance. Le nom d'Arabie donnée à la nouvelle province reconnaissait en somme la qualité d'Arabes des Nabatéens et n'est-ce pas d'ailleurs sous cette appellation ethnique que Josèphe et les auteurs classiques désignent le plus souvent ce peuple, malgré une lointaine origine araméenne [3]. Dousara, le dieu national des Nabatéens, n'est-il pas le *théos arabicos* par excellence?

Sous les rois nabatéens, monnaies et inscriptions sont datées d'après l'année du règne en cours. La nouvelle province adoptera-t-elle l'ère des Séleucides ou l'ère de Pompée? Ni l'une ni l'autre. Afin de bien marquer que le pays se distingue des gouvernements circonvoisins et qu'il entre dans une nouvelle phase de son existence, le fondateur lui impose une ère commençant le 22 mars 106, appelée « ère de l'Épar-

1. *GP.*, II, 165 s., 228 s. Ainsi se réalisait le vœu de Pompée convoitant l'accès à la mer Rouge en vue de contrôler la route des caravanes convoyant épices et aromates. Mais depuis la prise de possession de l'Égypte, cette route avait perdu pour les Romains une part de son importance.

2. *La frontière de l'Euphrate*, 28.

3. *GP.*, I, 295. Nebaioth comptés parmi les Fils d'Ismaël. Il n'y a donc pas à voir avec Mommsen une marque de mégalomanie dans la formule que nous lisons encore sur des miliaires de la voie Trajane : *redacta in formam provinciæ Arabia.* AIGRAIN, art. *Arabie* dans le *Dictionn. d'hist. et de géogr. ecclésiastiques*, t. III, 1161.

chie » ou de la province, et aussi « ère de Bostra », du nom de la capitale. Avant de devenir usuelle, cette ère eut à vaincre en divers endroits d'anciens usages implantés par la routine [1].

On innova également en ce qui concernait la capitale, car Pétra, ville royale des Nabatéens, était trop isolée pour convenir au centre d'une administration romaine. Le choix du légat se porta sur Bostra au pied de la montagne hauranaise, que les rois arabes avaient fortifié, pour couvrir l'accès de Soada-Dionysias du côté sud. Dès le temps d'el-Amarna, elle paraît avoir joui d'une certaine importance sous le nom de Buṣruna comme station caravanière [2]. La situation de cette ville que les Grecs appelaient Bostra, avait également des avantages au point de vue militaire. Résidence du légat gouverneur d'Arabie, elle reçut quelque temps à demeure la 6e légion *Ferrata* qui, se trouvant en Orient depuis Auguste, prit part à la campagne de Corbulon en Arménie et à l'occupation de la Commagène par Césennius Paetus. Elle se distinguera au cours de la campagne de Trajan en Mésopotamie. Mais déjà à cette époque, son point d'attache était Bostra où elle ne sera remplacée par la 3e légion Cyrénaïque que sous le règne d'Hadrien aux environs de 120-125 [3].

La ville formée de la réunion de plusieurs tribus et sa légion furent dotées de vastes territoires parmi lesquels la région de Kérak-Canata irriguée par les eaux amenées de divers points de la montagne du Hauran grâce aux aqueducs dus à la prévoyance du légat Cornélius Palma [4]. A Soueida, la cité de Bosra érigeait sous l'administration du même légat fondateur un nymphœum ou fontaine monumentale alimentée par l'un des aqueducs établis dans la montagne [5]. Bâtie sur un plan rectangulaire, la capitale s'enrichit assez vite de portiques et d'édifices de style gréco-romain sans renoncer totalement à certaines particularités nabatéennes. De là, l'urbanisation gagna l'Auranitide et la Batanée dont les nombreuses ruines frappent encore d'étonnement le voyageur au milieu de ces régions basaltiques. Promue

1. L'année de la province (ἔτους τῆς ἐπαρχίας) est mentionnée dans les inscriptions de plusieurs localités du Hauran et du Trachon. A Harran on trouve l'expression ἔτους Βοστρηνῶν, à Amra ἔτους κατα Βοστρα. WADDINGTON, *Les ères employées en Syrie*, *Rev. Arch.* 1865, 264 s. En ajoutant 105 à une année de l'ère de Bostra, on trouvera l'année correspondante de l'ère chrétienne, au 22 mars de laquelle elle a commencé. Aussi à l'an 105 ap. J.-C., le *Chronicon Pasch.*, écrit : Πετραῖοι καὶ Βοστρηνοὶ ἐντεῦθεν τοὺς ἑαυτῶν χρόνους ἀριθμοῦσι.

2. Cl. GANNEAU, *RAO.*, IV, 182, 262 à propos d'une inscription nabatéenne de Bostra. Voir *GP.*, II, 286 s. v. *Bosora*.

3. *PW.*, XII, 1591. JONES, *JRS.*, XVIII, 1928, 147. *CAH.*, XI, 237. *PW.*, XII, 1510.

4. JONES, *The cities of the eastern roman provinces*, 293. *SEG.*, VII, 969, 977, 1143, 1148.

5. WADDINGTON, *Inscript... de Syrie*, 2305.

colonie romaine sous Sévère Alexandre et métropole sous Philippe l'Arabe, la Bostra Trajane répandra les soldats, les vétérans et les officiers de la 3e légion Cyrénaïque à travers ces mêmes régions où l'on a exhumé quantité de titres honorifiques et de pierres tumulaires concernant les hommes des garnisons de Bostra et de son ressort [1].

Entre Bostra et Pétra, Gérasa se trouvait en bonne situation pour entrer dans la nouvelle province et contribuer à son essor artistique et commercial. Les nécessités du trafic l'avaient habituée au contact des Nabatéens qui formaient en grande partie la population de la province d'Arabie. Outre les pièces d'architecture, les monnaies et la céramique, la présence de ces Arabes sur le Chrysoroas peut évoquer comme témoins le culte, bien implanté au Ier siècle, de Paqeidas le saint, ou « le divin Inspecteur », et de sa parèdre, Allat-Ourania assimilée à Héra [2]. Le grand desservant de leur autel, un certain Amer, fils de Ragel, leur élève à ses frais un sanctuaire digne d'eux en 74. Une dédicace bilingue mentionne l'érection d'une statue à Arétas IV « pour la vie de notre seigneur Rabbel, roi » [3]. Vers la même date, aux environs de 70, un homme opulent, échappé de sa ville natale en proie aux dissenssions de la guerre juive, trouve un refuge auprès du temple de Jupiter Olympien. En reconnaissance de cet asile, il offre 10.000 drachmes pour l'achèvement du temple commencé dès le règne de Tibère [4] sous lequel existait déjà à Gérasa le culte de l'empereur.

Mais rien ne fut aussi favorable à la prospérité de cette ville que la fondation de la province d'Arabie sous Trajan. Au lieu d'être, comme auparavant, la plus reculée des villes de Syrie, elle devenait le cœur de la nouvelle province, délivrée désormais du contrôle nabatéen et de son hégémonie, assurée de la faveur d'un régime décidé à s'appuyer sur l'élément hellénisé de la région et à faire régner l'ordre et la sécurité. Si elle se trouvait en dehors de la grande voie unissant Bostra à la mer Rouge, Gérasa fut protégée contre l'isolement par une série de routes transversales aménagées à la romaine qui la mit en connexion avec Philadelphie, avec Bostra par el-Ḥoṣn, avec Pella et les villes de la côte par Scythopolis. C'est pour célébrer ce précieux

1. *PW.*, XII, 1511. Voir les tables de la *RB.*, l'Index des Inscriptions de la Syrie par Chabot, les *indices* du *SEG.*, VII, 178.

2. Vincent, *RB.*, 1940, p. 98 ss d'après des inscriptions publiées par Welles, dans *Gerasa, city of the Decapolis*, p. 383 s. *Paqeidas* est identifié soit au dieu Kronos, soit à Hélios-Dousara. S'il n'est pas le dieu Arabique lui-même, il sera son père.

3. Kraeling, *Gérasa*, 38.

4. *Op. cit.*, 41, 377 s.

avantage que la porte septentrionale de la ville fut rebâtie avec de plus amples proportions en 115 et ornée d'une pompeuse inscription en l'honneur de l'empereur Trajan, Père de la Patrie, hommage de « la ville des Antiochiens sur le Chrysoroas, ci-devant Géraséniens, à son propre sauveur et fondateur, sous Claude Sévère, consulaire, légat d'Auguste, propréteur »[1].

Parmi les autres témoins épigraphiques de ce règne il faut signaler deux dédicaces, l'une d'Asclépiodore, fils de Malchos, prêtre du culte de Trajan dans la ville, l'autre d'un illustre citoyen nommé Titus Flavius Quirina Flaccus, vraisemblablement le père de T. Flavius Quirina Gerrenus objet de la plus longue inscription honorifique trouvée à Djéraš. Pour remercier cet ami de César et de son pays d'avoir richement accompli la fonction d'agonothète, la corporation des artistes dionysiaques décrète de lui ériger une statue dans le théâtre (105-114)[2]. A l'époque trajane toutefois, le grand plan adopté vers le milieu du Ier siècle pour la construction de la nouvelle ville dont on admire de nos jours encore l'harmonieuse disposition laissait beaucoup à faire à la période des Antonins. La première réalisation d'importance avait eu lieu sous les Flaviens lorsque l'espace réservé aux édifices et aux maisons avait été entouré d'un beau mur d'enceinte[3].

3. La numismatique de la province de Judée sous Trajan.

Avant la conversion du royaume nabatéen en province, les états d'Agrippa II avaient fait retour à l'Empire, l'année de la mort de ce prince. Au début du IIe siècle, on voit en effet paraître sur les monnaies de Tibériade, d'une part, le buste de l'empereur Trajan lauré, de l'autre la cité déifiée ayant en main un gouvernail et, à ses pieds, la proue d'une galère, ou bien Hygieia assise sur un rocher d'où jaillit une source et tenant un serpent au-dessus d'une coupe, symbole des vertus salutaires des eaux chaudes d'Ammathus. Autour se lit la légende : « des Tibériens les Claudiopolites ». Le nom d'Agrippa disparaîtra également des monnaies de Panéas pour laisser à la ville le protocole de « Césarée Augusta, sainte et asile sous le Paneum »[4]. On possède aussi de Trajan des monnaies coloniales de Césarée maritime qui représente un temple soutenu par quatre colonnes corinthiennes abritant sous l'arcade centrale la cité déesse coiffée du calathos ou de la

1. *RB.*, 1927, 250 s. à rectifier d'après *Gerasa*, 47, 401.
2. *Gerasa*, 47, 442 s. *RB.*, 1930, 309 s.
3. *Gerasa*, 42, 12 s.
4. Hill, *Catalogue... of Palestine*, xiii-xv, p. 5-7; De Saulcy, *Num. de la T. S.*, 316 s.

couronne-tourelée, s'appuyant sur une lance ou sur un étendard, ou encore l'empereur, la tête voilée d'un pan de sa toge, répandant une libation sur un autel à trois pieds. Sur les médailles d'Ascalon du même règne se retrouvent les types traditionnels de la cité-déesse avec l'étendard et l'aphlaston accompagnés de la colombe ou de la divinité guerrière, Phanebaal, avec la harpè, le bouclier et la palme. Sepphoris, Gadara, Ptolémaïs et Dora ont laissé quelques pièces frappées sous Trajan [1].

4. Trajan et les Parthes. — Fondation éphémère des provinces d'Arménie, d'Assyrie et de Mésopotamie.

On a reproché à Trajan son amour immodéré de la gloire et sa manie de vouloir inscrire son nom sur les monuments comme s'il en était l'auteur alors qu'il les avait simplement restaurés, ce qui lui aurait valu le sobriquet de *parietaire* [2]. Il rêvait d'ajouter aux glorieux qualificatifs de *Germanicus* et de *Dacicus* celui de *Parthicus* en domptant le Tigre et l'Euphrate comme il avait dompté le Rhin et le Danube. Il n'était pas, d'ailleurs, d'une politique trop téméraire de vouloir consolider sur le haut Euphrate les frontières de l'Empire en faisant de l'Arménie un poste avancé contre les barbares de l'Asie, comme la Dacie l'était contre la barbarie européenne et l'Arabie contre la turbulence des nomades. Depuis plusieurs années on suivait d'un œil mécontent à Rome les agissements de Pacoros II qui gouvernait les Parthes, en dépit de compétitions adverses, dans un sens plutôt anti-romain. En 110, il vendait le royaume d'Osroène à Abgar VII, fils d'Izatès. Son frère et successeur, Chosroès, s'érigeant en suzerain de l'Arménie, en déposa le roi Tiridate pour placer sur le trône vacant Axidarès, un des fils de Pacoros. Cette ingérence parut à Trajan un motif suffisant pour partir en guerre contre l'ennemi traditionnel. En octobre 113 il quittait Rome. Il se trouvait à Athènes quand, inquiet des préparatifs considérables qui le menaçaient, Chosroès lui envoya une ambassade avec de riches présents, se bornant à lui demander l'investiture du royaume d'Arménie pour un autre de ses neveux, Parthamasiris. Repoussant l'ambassade et ses présents, Trajan continue sa route par Éphèse et arrive à Antioche au commencement de l'an 114. Là, il reçoit les messagers et les présents d'Abgar qui lui donne l'assurance de sa neutralité. L'empereur consacre une partie des dépouilles de la guerre dacique au temple de Jupiter Casius et Hadrien compose

1. Hill, *op. cit.*, 17, 123 s., 1-3. De Saulcy, *op. cit.*, 297 s., 159, 145 s.
2. Dion Cassius, LXVIII, 17. Ammien Marcellin, l. XXVII, 3.

des vers pour accompagner l'offrande. Ils vont ensuite consulter l'oracle d'Héliopolis (Ba'albek).

A la tête d'une armée composée de vétérans de Pannonie, des légions d'Égypte, de Palestine et de Syrie, de nombreux auxiliaires sous le commandement de Valerius Lollianus [1], Trajan s'avance sur Mélitène qu'il fortifie et agrandit. Arrivé à Satala, il reçoit les hommages des roitelets du Caucase et de la Caspienne. A Élégia près d'Erzeroum, il savoure l'humiliation de Parthamasiris qui dépose à ses pieds la couronne d'Arménie comptant la reprendre de ses mains. « L'arménie, répond Trajan, appartient à Rome et elle aura un gouverneur romain ».

Puisque les Parthes refusaient de reconnaître la suzeraineté de Rome sur l'Arménie, droit sur lequel depuis quarante ans reposait la bonne entente entre les deux empires, c'était à la politique d'annexion d'intervenir. Jules César n'aurait pas agi autrement et du moment qu'on annexait l'Arménie, il était naturel pour ne pas dire nécessaire d'y ajouter la Mésopotamie, qui en est le prolongement méridional, et l'Assyrie avec le cours du Tigre, frontière plus facile à défendre que le désert syrien. La frontière douanière de Syrie présentait de graves inconvénients tandis que le contrôle du trafic international des grands marchés syriens le long de l'Euphrate et du Tigre serait une source de gros revenus pour l'État romain. C'est au moment où Trajan organisera les péages des deux fleuves que se produira la réaction des peuples riverains contre l'empire romain. L'expédition fut brillante et conduite avec l'enthousiasme qui avait animé celle d'Alexandre dans la même contrée. La création de trois nouvelles provinces était acclamée par le peuple et le sénat. Désemparés au spectacle des dissensions entre les compétiteurs Chosroès, Vologèse II et probablement encore Pacoros, les Parthes n'offraient pas de résistance sérieuse. Franchir le Tigre sur un pont de bateaux en face de l'Adiabène, descendre l'Euphrate depuis Faliga et Doura jusqu'à Babylone, entrer dans la capitale parthe, Ctésiphon, y enlever la fille du grand roi et son trône d'or massif, atteindre sur une flotte le golfe Persique où l'on érige la statue de l'empereur à qui le sénat confirmait son titre de Parthicus, toutes ces opérations interrompues par un hivernage à Antioche (hiver 114-115) où se produisit alors un terrible

1. Debavoise, *A political history of Parthia*, chap. x, p. 220, mentionne comme éléments de l'armée de Trajan la IV Scythica et la VI Ferrata de Syrie et d'Arabie, la X Fretensis de Judée et au moins une partie de la III Cyrénaïque d'Égypte, la XVI Flavia Firma de Commagène, et, comme ayant pu servir aussi, les I Adiutrix, II Trajana Fortis, VII Claudia, XV Apollinaris, XXX Ulpia.

séisme, occupèrent une bonne partie des années 115 et 116.

Trajan s'attardait à l'embouchure du Tigre quand on vint lui apprendre que les villes du nord de la Mésopotamie et Séleucie avaient fait défection, et que le corps expéditionnaire risquait de se voir isolé du côté de la Syrie au cas d'une retraite. Des deux généraux de Trajan, envoyés contre les rebelles, l'un, le consulaire Appius Maximus Santra, fut vaincu et tué, l'autre, le Maure Lusius Quiétus, frappa des coups vigoureux, reprenant Nisibe, emportant d'assaut Édesse et Séleucie qu'il livra aux flammes. N'était-il pas à craindre que le mouvement ne gagnât les Parthes eux-mêmes? Aussi Trajan crut-il sage de restaurer la royauté des Arsacides tout en faisant acte de suzerain. Au milieu d'une assemblée solennelle à Ctésiphon où se pressaient Parthes et Romains, il posa le diadème sur le front de Parthamaspatès, fils d'un Arsacide nommé Satatrucès. Une monnaie frappée à cette occasion commémora le fait en ces trois mots : *Rex Parthis datus.*

A la fin du printemps de 117, l'empereur avait repris le chemin de la Syrie. En route il subit un échec devant la place d'Hatra située dans une steppe désolée et malsaine. La maladie qu'il y contracta le fit renoncer à une nouvelle expédition en Mésopotamie, lorsqu'il eut atteint Antioche. Laissant son armée à Aelius Hadrien qu'il avait fait gouverneur de Syrie, il retournait à Rome où le sénat le priait de revenir, quand il mourut à Sélinonte sur la côte de Cilicie en août 117 après un règne d'à peu près vingt ans [1].

V. — Les légats de Trajan en Judée.

1. Leur politique religieuse.

Trajan ne paraît pas avoir eu de contact direct avec la Palestine. Ses représentants dans ce pays gouvernaient suivant les lignes connues de sa politique. Le dernier légat de Domitien en Judée, nous est signalé par l'édit du 28 décembre 93 qui énumère les privilèges « concédés aux vétérans de la 10e légion Fretensis, ayant servi à Jérusalem, lesquels ont obtenu un congé honorable, leur service achevé, de Sextus

1. Les auteurs d'histoire romaine, Tillemont, Mommsen, Duruy etc. s'appuient pour cette expédition de Trajan sur Dion Cassius liv. LXVIII, 17-33 (Boissevain, *Index historicus*, 679-681). De l'ouvrage en 17 livres composé par Arrien de Nicomédie sur les campagnes de Trajan en Parthyène, il ne reste que quelques fragments réunis dans *FHG.*, III, 586-590 *(Parthica)*. L'exposé le plus à jour est celui de R. P. Longden, dans *CAH.*, vol. XI, *Trajan in the East*, p. 240-252. Sur les Parthes, leur politique et leur civilisation voir Rostovtzeff, *ibid.*, p. 104-128.

Hermetidius Campanus, légat d'Auguste, pro-préteur...[1] ». On ignore si l'administration de ce légat s'est prolongée jusqu'au règne de Trajan.

Claudius Atticus Hérodès, père du célèbre sophiste de ce nom, gouverna la province de Judée vers 107. Il est qualifié de consulaire par Hégésippe qui rapporte au règne de Trajan et au temps de la charge d'Atticus le martyre de Siméon, fils de Cléophas, dénoncé par des dissidents comme descendant de David et chrétien. Le supplice de la croix infligé au second évêque de Jérusalem était donc une conséquence du principe qu'énoncera Trajan dans sa réponse à la fameuse consultation de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie en 111, touchant les chrétiens : « Il ne faut pas les rechercher; si on les dénonce et qu'ils soient convaincus, il faut les punir »[2]. En vertu d'une loi de Néron, les chrétiens n'avaient pas le droit d'exister. La discrimination entre eux et les juifs étant devenue manifeste, ils ne peuvent jouir des privilèges accordés au judaïsme. Trajan ne désavoue pas la politique suivie par Néron et Domitien, mais il craint que les perquisitions n'amènent trop de monde devant le tribunal. Son rescrit contient « déjà un tempérament, puisqu'il interdit l'initiative des poursuites aux autorités. Interdiction en soi si radicale que les empereurs eux-mêmes, lorsque des chrétiens ne craindront pas de se déclarer à eux en leur adressant des apologies de leur foi, ne répondirent jamais, s'ils en eurent connaissance, à ce qui pourrait nous paraître un défi par des rigueurs juridiques »[3].

La même question revient à propos d'un légat que Malalas nomme Tibérianus et que Rohden situe aux environs de l'année 114. Ce nouveau gouverneur de Palestine écrit à Trajan qui se trouvait alors à Antioche qu'il ne manque pas de punir les chrétiens suivant ses ordres augustes. Le résultat obtenu est le contraire de ce qu'on souhaitait. Jamais les chrétiens ne se sont pressés plus nombreux à son tribunal, s'offrant eux-mêmes à la mort.

L'empereur, estimant que le cas n'était pas justifié par une véritable dénonciation, enjoint à Tibérianus et aux autres préfets de s'abstenir de tuer les chrétiens[4]. On sait aussi que peu de temps

1. Dessau, *Inscript. latinae selectae*, n° 9059. Voir note 6.

2. Voir P. Allard, *Hist. des persécutions pendant les deux premiers siècles*, 158 s. Zeiller, *L'Église primitive*, 295. Pour le martyre de Syméon voir Eusèbe, *HE.*, III, 32.

3. Zeiller, *op. cit.*, 297.

4. Rohden, *De Palaestina et Arabia*, 40. Malalas, *Chronogr.*, XI, *PG.*, XCVII, col. 414. Trajan, suivant le même auteur, col. 418, hivernant à Antioche entre deux campagnes en Mésopotamie, condamna l'évêque de cette ville saint Ignace à propos du grand tremblement de terre qui eut lieu alors. Cf. le précis de Jean d'Antioche dans *FHG.*, p. 580, n° 111, sur Tibérianus dont l'existence est sujette à discussion. *PW.*, VI A, 777 (1936).

après le départ de l'admirable Ignace d'Antioche pour Rome, la persécution cessa en Syrie.

Avant ce Tibérianus, la Judée avait eu pour légat de 107 à 110 Roscius Pompeius Falco, un correspondant de Pline le Jeune dont quatre lettres nous sont parvenues à lui adressées. Dans l'une, il recommande un de ses amis pour le grade de tribun. Son *cursus honorum* nous est donné par deux inscriptions latines où parmi ses diverses légations il est signalé comme légat de la 10e légion Fretensis et légat pro-préteur de la province de Judée [1].

Mais la figure la plus originale dans cette série de gouverneurs de la province de Judée est sans contredit le cheikh maure passé avec sa redoutable cavalerie légère au service de Rome sous le nom d'emprunt Lusius Quiétus. C'est en allié des Romains et non en auxiliaire que ce marocain prit part à la guerre de Trajan contre les Daces où il obtint avec les insignes honorifiques du triomphe un butin, origine de son immense fortune. Aussi le voyons-nous prendre part à la guerre contre les Parthes non plus comme simple commandant de la cavalerie maure mais comme chef d'armée. En 114, il soumet les Mardes au nord-est du lac de Van; Singara et d'autres villes mésopotamiennes tombent en son pouvoir. Il réprime durement la défection de ces villes en 116. Trajan, qui sait reconnaître sa valeur et ses services, pense à lui dès qu'il apprend que la grande insurrection juive de Cyrène s'étend en 117 à l'Égypte et à Cypre, et menace de gagner la Mésopotamie où les Juifs forment dans les principales villes des quartiers très populeux qui n'étaient pas sans doute étrangers au soulèvement d'Édesse et de Nisibe. Lusius Quiétus exécute l'ordre de l'empereur à sa manière. S'approchant des juiveries à pas de loup, ses hommes se livrent à un massacre en règle sur des gens pris à l'improviste. Déjà l'empereur avait fait déclarer le Maure consul suffect, mais les circonstances voulurent qu'il eût à déployer son activité immédiatement en province. L'effervescence générale s'étant communiquée au judaïsme palestinien, Trajan n'hésita pas à conférer à Quiétus, qu'il avait sous la main, toute l'autorité nécessaire pour rétablir l'ordre. Il le créa légat de la 10e légion Fretensis et légat pro-préteur de la province de Judée. Là, au cœur de la nation, il poursuivit la tâche qu'il avait menée à bien en Mésopotamie et en Babylonie [2].

La répression qu'il exerça en cette circonstance a conservé dans les sources juives le nom de « guerre de Quiétos » qu'elles placent entre

1. Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 1035, 1036. Schuerer, I, 645 s. Rhoden, *op. cit.*, 39. *PW.*, XII, 1676.

2. Groag, *PW.*, XIII, 1878-85.

les guerres de Vespasien et d'Hadrien, ce qui est un indice de son importance [1]. Il semble qu'Hadrien devenu successeur de Trajan n'ait pas laissé Lusius Quiétus achever l'œuvre de pacification qu'il devait conduire fort durement. En signe de réprobation et de deuil, les Juifs supprimèrent l'usage des couronnes aux fiançailles et l'enseignement du grec aux enfants. Jaloux de ce guerrier éminent, Hadrien le désarma en lui enlevant ses cavaliers qui durent réintégrer la Maurétanie, et dans les premiers mois de 118, le sénat le faisait tuer avec Cornélius Palma, l'illustre fondateur de la province d'Arabie, et deux autres consulaires, Publilius Celsus et l'ami de Plutarque, Avidius Nigrinus, suspects tous les quatre d'avoir conspiré contre Hadrien [2].

Il subsiste à Jérusalem, encastré dans la porte de Sion, un témoignage de la présence d'un détachement ramené de l'Orient en Judée par Lusius Quiétus dans une dédicace à Sérapis « pour le salut et la victoire de l'empereur Trajan, César, Optimus, Auguste, Germanique, Dacique, Parthique et du peuple romain » offerte par une vexillation de la 3e Cyrénaïque détachée de l'une des légions d'Égypte [3].

2. Le polythéisme à Jérusalem.

La dédicace à Sérapis qui vient d'être signalée montre que les troupes cantonnées à Jérusalem exhibaient volontiers des symboles païens dans cette ville dont elles étaient maîtresses. Il est naturel que le dieu préféré des Alexandrins, Sérapis, ait été l'objet d'une dévotion spéciale de la part des effectifs égyptiens de la 10e légion et du détachement de la 3e Cyrénaïque qui depuis longtemps séjournait en Égypte. De là une horreur particulière des Juifs pour cette divinité. Qui trouve un anneau portant l'image du soleil ou de la lune ou d'un dragon, ou l'image de Sérapis, doit absolument s'en défaire, suivant une décision des docteurs israélites [4]. Les monnaies d'Aelia fournissent la preuve que durant deux siècles le culte de Sérapis resta florissant à Jérusalem. Un passage de la Tosephta fait allusion au « Gadeion de Siloé », laissant entendre que près de la piscine s'élevait un édicule dédié à la Fortune, ce que les Grecs appelaient *Tychaeon* [5].

La politique avisée des Flaviens n'essaya pas de froisser outre

1. *Mishna Sota*, 9, 14. *Seder Olam* sub fine, à lire פולמוס של קיטס voir SCHUERER, I, 667 n. 59, LAGRANGE, *Le messianisme*, 305-307, JUSTER, *Les Juifs dans l'empire romain*, II 185-190.

2. SPARTIEN, *Hadr.*, 5, 2, 8; 7, 1-3. *PW.*, IV, 1419.

3. *RB.*, 1895, 239. VINCENT et ABEL, *Jérusalem* II, 880, fig. 369. Ce document trouve sa véritable place après l'expédition contre les Parthes.

4. *Tosephta*, *Aboda*, *sara*, 5, p. 468.

5. *Sab.*, 1, 10, p. 677. *Fortuna balnearis*, DESSAU, *op. cit.*, 2605, 3719.

mesure le sentiment religieux des Juifs en introduisant dans l'enceinte même ruinée du Temple les statues des empereurs ou des divinités de l'Empire. Lorsqu'il offrit ses hécatombes pour la victoire, Titus choisit comme emplacement son premier camp qui se trouvait hors de l'enceinte de la ville par déférence sans doute à l'égard de ses amis d'origine judaïque [1]. Mais les chefs militaires ne se crurent pas tous obligés aux mêmes ménagements en face d'un peuple qui puisait dans l'espoir de relever ses autels un esprit opiniâtre de sédition. Ce que les Pilate ou les Caligula avaient tenté d'effectuer au temps où le culte juif était encore en exercice, qui empêchait de l'opérer maintenant que le sanctuaire n'était plus qu'une ruine? Un fragment de la polémique du prêtre romain Hippolyte († 235) contre Caius dit clairement que ce n'est pas Vespasien qui a installé l'idole dans le Temple, mais bien la légion établie par Trajan. « Un gouverneur romain, *Quiétus*, y a érigé l'idole appelée le *César* [2] ». La lecture de cette dernière affirmation est en partie confirmée par un fragment du même Hippolyte sur Matth. XXIV, 15, conservé dans une chaîne copte : « Hippolyte dit : L'abomination de la désolation est l'image de César qui fut placée devant l'autel à Jérusalem. C'est ce qui arrivera aussi au temps de l'Antéchrist [3] ». Qu'un légat tel que Quiétus ait érigé à l'empereur Trajan, à qui il devait sa haute position dans la hiérarchie romaine, une statue, monument de sa gratitude, dût la nation juive s'en offusquer, cela n'a rien que de très normal. On conçoit aussi sans peine que dès les premiers jours de son règne, Hadrien, animé de sentiments pacifiques envers ses administrés et les ennemis du dehors, mais rempli de haine à l'égard de Quiétus, ait fait enlever du lieu saint une statue qui était un défi à la tranquillité publique et un mémorial des faveurs méritées par un rival. Qui sait si le « Jour de Trajan » indiqué au 12 Adar dans le catalogue des fêtes de la *Megillath Ta'anith* n'aurait pas cet événement pour origine? Il ne saurait en effet commémorer la mort de Trajan qui eut lieu en Ab, le 9 août 117. Mais le 12 Adar, en février 118, pourrait rappeler la mort des quatre consulaires favoris de Trajan et surtout celle de Quiétus devenue aux yeux des Juifs une revanche sur l'empereur qui avait ordonné les sanglantes répres-

1. *BJ.*, VII, 6, 16.

2. Cl. GANNEAU, *RAO.*, VI, p. 194, n. 1. Suivant une fatalité qui s'attache à la transcription du nom *Quietus*, on le trouve souvent sous la forme *Quintos* tant chez les gréco-romains que chez les étrangers, sémites ou autres. Cf. Prosopographie de Dessau s. v.

3. Les deux textes se trouvent dans ACHELIS, *Hippolyt's kleinere exeg. und homil. Schriften*, 244 s. et 197. Le copte a conservé les mots grecs εἰκών et καισαρ (κεσαρ) qui autorisent la correction de קורא en קסרא à la p. 245, sur Matth. **24**, 15-22.

sions de Mésopotamie et de Palestine. Cette exécution se place chronologiquement non loin du début de l'année 118. Elle serait sur le même plan que « le Jour de Nicanor » aux temps maccabéens [1].

1. Voir le texte dans DERENBOURG, *Essai*, § XII, n° 29, p. 443, 446 et dans SCHWAB, *Anniversaires historiques* dans Congrès des Orientalistes, Paris, 1897, IV° section, p. 199-259. L'explication par la légende de Pappos et de Julien où Trajan est mis à mort comme un simple fonctionnaire ne peut être prise en considération comme origine du jour de Trajan.

CHAPITRE IV

SOUS LE RÈGNE DE L'EMPEREUR HADRIEN

I. — La politique orientale d'Hadrien.

1. L'avènement en Syrie et les Parthes.

Au moment où Hadrien acceptait de l'armée trajane la direction de l'Empire (11 août 117), la répression de la révolte juive en Égypte et en Cyrénaïque touchait à sa fin. Ce ne fut pas sans une guerre longue et meurtrière que Marcius Turbo, général de valeur, envoyé sur les lieux par Trajan avec de la cavalerie, de l'infanterie et une flotte, réussit à dompter un judaïsme décidé à fonder en Afrique un état indépendant qu'on pensait pouvoir souder un jour ou l'autre à la Palestine et à la Mésopotamie. Déjà pourvus d'un roi, du nom de Loukoua, les Juifs s'étaient mis en devoir d'exterminer la population grecque en Libye comme en Égypte. Les Grecs échappés au massacre, s'étant repliés sur Alexandrie, se trouvèrent cependant en force pour purger la ville des Juifs qui y étaient. En Libye les révoltés avaient fait 220.000 victimes et, les vides causés par la répression venant là dessus, cette province serait demeurée déserte si Hadrien, en 121, n'y avait envoyé des colons [1]. En 117, Marcius Turbo acheva d'apaiser la Palestine, Quiétus ayant été destitué peu après l'avènement d'Hadrien. L'injustice de cette mesure et le renvoi du valeureux contingent des Maures eurent pour répercussion un soulèvement en Maurétanie. Aussi bien lorsqu'il revint du port cilicien où il avait été mettre sur le navire l'urne funéraire de Trajan que Plotine, sa veuve, et Matidie, sa nièce, devaient accompagner à Rome, le nouvel empereur se hâta de confier à son ami Turbo, qu'il avait eu pour compagnon d'armes, cette autre besogne assez rapidement remplie puisque dès le début de 118, ce général heureux recevait l'ordre d'opérer en Dacie et Pannonie [2].

1. Dion Cassius, LXVIII, p. 786. Eusèbe, *Hist. eccl.*, iv, 2. Orose, vii, 12. Juster, *Les Juifs dans l'empire romain* II, 185-188. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, II, 283 s. A Cypre en 116, la révolte des Juifs conduite par Artémion avait fait 240.000 victimes et ruiné la ville de Salamine.

2. Weber, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Hadrianus*, 50-53. *PW.*, XIV, 1597.

Il fallait que la sécurité des frontières et la tranquillité des provinces fussent en péril pour qu'Hadrien se résolût à de telles expéditions, ayant renoncé à la politique d'agression en dépit de l'opposition des impérialistes forcenés qui regrettaient l'abandon des provinces orientales fraîchement érigées par Trajan dont Rome acclamait alors les cendres glorieuses. L'abandon cependant n'était ni total ni définitif. S'il laissait aux populations la propriété des territoires conquis par son prédécesseur, Hadrien en faisait des États clients de l'Empire, sauvegardant les revendications de Rome et réservant peut-être à une occasion propice la possibilité d'une complète annexion. Bien qu'il se résignât à la seule guerre défensive, il ne laissait pas de conserver à l'Empire une armée forte, disciplinée et toute dévouée au prince qui savait gagner l'affection des soldats et l'estime des officiers. Les Barbares en étaient intimidés et les présents qu'ils recevaient achevaient de dissiper chez eux toute velléité d'inquiéter les provinces limitrophes. La carrière militaire fournie par le futur empereur avant 117 lui avait donné des vues nettes de la situation de ces provinces tant en Europe qu'en Asie. Grâce à son expérience et à sa vigilance, il sut maintenir l'Empire dans une paix qui ne fut presque jamais interrompue.

Rétablissant sur l'Euphrate la limite entre Parthes et Romains, Hadrien retira les troupes restées à l'est de ce fleuve. Il enleva aux Parthes le roi Parthamaspatès que Trajan leur avait imposé à leur grand déplaisir et lui donna l'Osrhoène en compensation. Chosroès fut toléré comme Grand Roi, l'Arménie obtint d'avoir un monarque à elle, la Bactriane sollicita l'amitié des Romains. A la tête de la province de Syrie il plaça comme gouverneur L. Catilius Severus qui devint consul en 120, puis préfet de Rome. Les devises *Justitia*, *Oriens*, *Pax*, *Pietas* que portent les premières monnaies du règne manifestent assez clairement les dispositions d'Hadrien à son avènement. Après avoir quitté Antioche où il était revenu après sa visite aux cendres de Trajan en Cilicie, le nouvel Auguste prenant la tête des contingents occidentaux mobilisés contre les Parthes se mettait en route dès les premiers jours d'octobre 117 en direction de la Bithynie d'où l'année suivante il partit pour rétablir l'ordre dans les provinces danubiennes. Ses arrangements avec les Barbares une fois terminés, il descendit sur l'Italie et fit son entrée à Rome le 9 juillet 118[1].

Il ne semble pas que les occupations du nouveau souverain entre

1. Weber, *op. cit.*, 48-85, commentaire de la *Vita Hadriani* de Spartien **5-7**, 3; **9**, 1. Heckel, *Doctrina numorum veterum*, part. II, vol. VI, 474 ss. Tillemont, *op. cit.*, 228 ss.

août et octobre 117 lui aient permis de se rendre personnellement en Égypte en passant par la Palestine comme le prétend saint Épiphane. Mais ainsi qu'à Cypre, il a dû par l'intermédiaire de ses lieutenants apporter vigoureusement un terme à la rébellion et mettre en train certaines restaurations comme celle d'Alexandrie. Une inscription grecque de Haute Égypte gravée en avril 118 sur l'ordre d'un esclave impérial, Épaphrodite, concessionnaire des carrières de porphyre, souhaite à l'empereur Hadrien salut, victoire perpétuelle et succès pour toutes les entreprises ordonnées par lui [1]. A ce moment-là Hadrien se trouvait sur le Danube, mais une de ses cohortes protégeait les travaux publics au désert à l'orient du Nil.

Au dire d'Épiphane donc, l'empereur au cours de sa visite aurait traversé Jérusalem qu'il trouva ruinée sauf quelques maisons du quartier haut parmi lesquelles la petite église du Cénacle des disciples de Jésus et quelques synagogues. A ce moment, Hadrien aurait projeté de rebâtir la ville, mais non le Temple que l'on foulait aux pieds [2].

Ce renseignement, s'il n'est pas dépourvu d'intérêt, a le tort de devancer de douze années des événements qui se placent fort bien au cours du second grand voyage d'Hadrien où l'on relève les étapes d'Antioche, de Jérusalem et d'Égypte. C'est l'opinion de la plupart des critiques contemporains.

Il est à peu près certain cependant que c'est à l'année 117 que remonte la fondation du temple élevé à Antioche par Hadrien en l'honneur de Trajan divinisé. Le nouvel Auguste avait hâte de proclamer l'apothéose de celui qu'il tenait pour son père adoptif [3].

2. Le premier voyage : Antioche et Palmyre.

Antioche dut revoir Hadrien en 123, année où il jeta dans cette capitale de la Syrie et aux sources de Daphné les fondements d'ouvrages hydrauliques considérables avec théâtre, temple et bains dont il célébrera l'inauguration en 129, le 23 juin, consacré à la fête des sources. Ce retour en Orient par la Libye qu'il repeupla et par la Cyrénaïque où des restes archéologiques attestent son passage paraît avoir eu pour motif principal l'attitude inquiétante des Parthes. L'on

1. Une inscription de Lapethos en Cypre *(BCH.*, XX, 348*)* remercie Hadrien sauvenr et bienfaiteur. Au mont Claudien en Haute Égypte l'inscription d'Épaphrodite fut gravée le 23 avril 118 sous le préfet d'Égypte Rammius Martialis, sur le fronton d'un temple à Sérapis. *OGIS.*, II, n° 678.

2. *De mens. et pond.*, 14 : *PG.*, XLIII, 260 s. VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, II, 473, 881. WEBER, *op. cit.*, contre Dürr, p. 51. TILLEMONT, *op. cit.*, II, 230.

3. SUIDAS, s. v. Ἰοδιανός. WEBER, note 421.

sut toutefois éviter un conflit armé et régler le différend dans une conférence [1]. Là fut conclu un traité qui en échange des provinces rendues aux Parthes stipulait au profit de Rome des privilèges commerciaux dont le principal fut le libre passage des caravanes jusqu'à la mer. Si Doura revenait aux Arsacides, elle devait conserver une garnison palmyrénienne et laisser les Palmyréniens dans d'autres postes le long de l'Euphrate pour protéger le passage des convois. Il va de soi que la conférence eut à régler la situation politique de la Palmyrène qu'Hadrien avait retenue comme partie intégrante de l'Empire jusqu'à l'Euphrate.

« Mais Palmyre, suivant la juste remarque de M. Cumont, comblée de bienfaits par Hadrien, qu'elle regardait comme son second fondateur et dont elle prit le nom, retira de cette annexion de si grands avantages qu'elle n'eut pas à regretter son ancienne autonomie. Elle garda la liberté de s'administrer selon ses anciennes institutions et son territoire forma un district douanier, où elle leva, à son profit, sous réserve d'une quotité à payer au fisc impérial, des droits à l'entrée et à la sortie : un poste de douane se trouvait peut-être à Doura, située à la frontière de Mésopotamie. La Palmyrène ne fut pas occupée par des troupes romaines, mais on lui laissa le soin de maintenir par ses propres moyens, comme elle l'avait fait jusque-là, la tranquillité dans le désert et la sécurité aux confins de l'Euphrate. Seuls, ses archers agiles étaient capables de faire la police dans ces solitudes infinies... En échange de ces services militaires, Palmyre obtint d'énormes avantages économiques [2]. »

Par un contact plus étendu avec l'Occident la ville devint plus grecque dans ses mœurs et sa constitution. Beaucoup de ses habitants adoptèrent la qualité de citoyens romains, ajoutant à leurs noms sémitiques des noms de famille tels que Ulpius, Aelius, etc. Tous appréciaient le service que leur avait rendu Hadrien en leur restituant par l'abandon des conquêtes de Trajan leur rôle d'intermédiaires commerciaux entre deux grands empires, source de leur prospérité [3].

C'est donc bien le séjour de l'empereur à Palmyre en l'année 123 que signale l'inscription relative au greffier Malé, appelé aussi Agrippa, qui récapitule après la mort d'Hadrien les mérites de ce personnage, entre autres celui d'avoir, à l'occasion de la venue de ce souverain, donné de l'huile aux citoyens, aux troupes et aux étrangers qui l'accom-

1. MALALAS, *Chronogr.*, liv. XI : *PG.*, XCVII, col. 420. SPARTIEN, **12**, 8. OROSE, VII, 12.

2. *Fouilles de Doura-Europos*, Introd., p. XLVIII s. Cf. Ét. de Byzance s. v. παλμυρηνοὶ Ἀδριανοί et le tarif de Palmyre daté de 137, *IGR.*, III, 1056.

3. ROSTOVTZEFF, *Caravan cities*, 108 s.

pagnaient et fourni le camp de toutes choses[1]. Revenu à Antioche Hadrien traversa l'Asie Mineure et l'Archipel, fit un crochet en Dacie au début de 124, d'où il descendit sur la Grèce dont il visita tous les lieux mémorables pendant une année. Après avoir fondé quantité d'édifices dans Athènes, sa ville de prédilection, il revint à Rome par la Sicile en septembre 125.

II. — Le second voyage d'Hadrien.

1. La politique provinciale.

Hadrien, après avoir passé les années 126 et 127 à Rome et en Italie, reprit en 128 le cours de ses voyages dans les provinces, cédant à l'attrait particulier qu'exerçaient sur lui les pays éloignés vivant sous le sceptre de la maîtresse du monde. Satisfaire sa curiosité native n'était pas l'unique motif de ces longues absences de la capitale. Issu d'une famille établie depuis le temps des Scipions aux environs de Séville où le sang ibère se mêlait à celui du Picenum, le successeur de Trajan qui lui-même avait vu le jour dans le sud de l'Espagne éprouvait une réelle sympathie pour la province. Le sénat et les divers milieux romains trouvaient offensant pour la dignité de leur grande ville tant de sollicitude pour des vaincus et tant d'indifférence pour les fêtes et les honneurs dont Rome aimait à combler ses princes. Au poète Florus qui le plaignait de rendre si pénible le métier de César sans cesse chez les Barbares, Hadrien répondait : « Et moi, je ne voudrais pas être Florus pour courir les tavernes de la ville, pour me terrer dans les cabarets et y souffrir la piqûre des moustiques ». Du reste il laissait à Rome un conseil de jurisconsultes fameux, de préteurs, de consuls et d'autres dont le choix était soumis à l'approbation du sénat sur lequel il pouvait se reposer. L'un des préteurs, Salvius Julianus, travaillait à codifier l'*Édit perpétuel*, source du droit romain jusqu'à la publication du code de Théodose II en 438.

Dans les provinces touchant aux limites de l'Empire, le souverain passait en revue avec un soin minutieux les légions, leurs retranchements, les grands murs et les fossés qui formaient la frontière là où n'existait ni large fleuve ni chaîne de montagne pour la tracer. Revêtu d'un costume fort simple et partageant l'ordinaire du soldat, il allait

1. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 43. *CIG.*, 4482. La formule θεοῦ Ἀδριανοῦ *IGR.*, III, 1054, indique qu'Hadrien est défunt comme dans l'inscription de Palmyre dédiée à Soad fils de Bolias *SEG.*, VII, 135. Voir la note sur 137 *ibid.* La correction de Weber, p. 237, ne peut se soutenir, ni l'indication d'une ère nouvelle, ni la date de 129-130 assignée au voyage à Palmyre par Weber et Rohden, *PW.*, I, 510, ainsi que l'a démontré J. Dobias.

à pied et sous les armes au milieu des cohortes. Pour occuper les loisirs laissés au légionnaire entre les exercices, d'immenses travaux d'utilité publique s'accomplissaient dont les vestiges attestent encore de nos jours l'importance. Ennemi de la routine, Hadrien cherchait en tout à améliorer. Grâce au talent d'Apollodore de Damas, il dota l'armée d'engins nouveaux modèles gardant leur puissance quoique plus légers et plus mobiles [1].

Les provinces de l'intérieur où ne résidait aucune légion offraient au remuant empereur un champ d'action non moins vaste que les autres, car aux aptitudes de l'officier il joignait la passion de construire, passion suscitée moins par la glorification de son règne que par le souci d'associer la province à la vie et au progrès de l'Empire considéré comme un tout homogène. Fallait-il laisser les peuples conquis et pacifiquement assimilés s'éduquer eux-mêmes selon l'idéal gréco-romain et atteindre par leur propre force un même niveau et une puissance capable de défier les maîtres du monde méditerranéen? Hadrien pensa qu'il ne suffisait pas de parler toujours d'unité, de paix, de justice, de sécurité, de calme et de prospérité, mais qu'il était de son devoir de réaliser en fait tous les éléments constitutifs du *status optimus civitatis* dont Auguste se disait le créateur, et pour cela le moyen n'était pas une centralisation poussée à outrance. Le souverain devait plutôt se faire voir partout en personne dans l'Empire, avec l'entrain nécessaire pour réduire les oppositions, susciter ou relancer les entreprises, écouter les doléances, s'intéresser aux projets, concourir au progrès des affaires et à l'embellissement des villes, visiter les fonctionnaires avec l'œil du maître et rétablir l'équilibre entre les forces locales et les droits du gouvernant. La méthode en effet pouvait être efficace pour donner aux peuples divers installés dans la *pax romana* l'impression qu'ils ne s'y trouvaient pas en simples spectateurs et que le temps n'était pas éloigné où ils jouiraient de droits égaux à ceux des maîtres. Dans ce contact direct et sympathique avec les provinciaux, l'empereur voyait une manière aisée de faire prévaloir la volonté romaine, la discipline romaine, le concept grec de la vie et de la construction adopté depuis longtemps par Rome et adapté aux desseins de Rome, afin de convertir par ce moyen les habitants de l'Empire en Romains jusque dans le tréfonds de leur être de façon à créer un tout complet, une véritable communauté de vies [2].

1. Duruy, *Hist. des Romains*, IV, 320-327, 335-343. Voir par exemple la visite d'Hadrien à Lambèse dans Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, 154-162.

2. Weber, *The problem of the Empire*, *CAH.*, XI, 295 s.

2. Le philhellénisme.

Son attitude à l'égard des prérogatives des cités-états laissait croire aux Grecs que, revenues au temps de leur autonomie, elles étaient les membres égaux en droit d'une ligue puissante sous la direction désintéressée de Rome. Le philhellénisme d'Hadrien se manifeste surtout par les attentions particulières qu'il eut pour les villes de l'Hellade et de l'Ionie, comme en font foi la numismatique, l'épigraphie et Pausanias. Au cours de son second voyage il eut le plaisir d'inaugurer à Athènes les divers édifices dont il avait jeté les fondements pendant son séjour de 124 à 125 et contempler cette nouvelle Athènes ou Hadrianopolis érigée par lui en face de la ville de Thésée grâce au bon goût du célèbre rhéteur, Hérode Atticus, maître d'Aulu-Gelle et de Pausanias. Les citoyens de la ville de Minerve furent très sensibles au soin que mettait le maître du monde à être un des leurs, initié aux mystères d'Éleusis, portant le costume grec, remplissant avec sérieux ses fonctions d'archonte et d'agonothète. Ils lui surent gré d'avoir achevé l'Olympieion, ce sanctuaire colossal de Zeus Olympien commencé par Pisistrate, continué par Antiochos Épiphane d'après un plan si grandiose que les travaux en avaient été suspendus. Sous le masque du dieu de l'Olympe, Hadrien abritait sa propre divinité reconnue dans de nombreuses inscriptions par le titre d'*Olympios*. Les auteurs parlent aussi d'un *Panhellénion* comme le sanctuaire politique de toute la Grécité répondant aux temples de Rome et d'Auguste de Lyon et de Tarragone, centres des provinces occidentales. Sous le vocable de *Zeus Panhellénios*, Hadrien demeurait en Orient l'objet du culte adressé à l'empereur. C'était s'adapter habilement aux formules familières aux Grecs. A Jérusalem et à Antinoé, il n'aura pas la même préoccupation; il se présentera sous le titre plus romain de *Capitolieus* plus adapté à des fondations coloniales [1].

Quand on aura mentionné le pont sur l'Ilissus, le stade, le gymnase où s'alignaient cent colonnes en marbre de Libye et la riche bibliothèque entourée de portiques soutenus par cent vingt colonnes de marbre de Phrygie, on sera encore loin d'avoir épuisé la liste des fondations d'Hadrien dans la cité de Minerve. Sans le suivre à Olympie, à Delphes, à Corinthe et à Mégare, où l'on retrouve encore le témoignage de ses libéralités comme en une multitude d'endroits disséminés d'un bout à l'autre de l'Empire nous devons signaler, pour ajouter un trait de plus à son philhellénisme, qu'Hadrien, surnommé d'ailleurs *Grae-*

1. Weber *Untersuchungen..*, 198 ss, 206 ss. Gregorovius, *Der Kaiser Hadrian*, 476-484.

culus dès son adolescence, possédait la langue grecque aussi parfaitement que le latin. Mais, ainsi qu'il peut arriver à de grands hommes d'État, son goût en littérature manquait de justesse, car on dit qu'il préférait Antimaque à Homère, Caton à Cicéron, Ennius à Virgile [1].

3. Retour en Syrie.

En mars 129, Hadrien vint par mer d'Athènes à Éphèse où il combla Artémis de dons incomparables et de là par Magnésie, Milet, Myre et les villes de Lycie, de Pamphylie et de Pisidie, il arriva en Cilicie dont les villes de Tarse et d'Adana prirent l'épithète de « Adrianè ». Vers le milieu de juin, l'auguste voyageur descendait au palais d'Antioche avec l'intention de rayonner de cette capitale suivant diverses directions. Mais auparavant il célébra la dédicace des travaux importants exécutés à Daphné pour l'utilité et l'agrément des gens d'Antioche envers lesquels cependant il éprouvait une certaine antipathie à cause de leur naturel frondeur et gouailleur. Résolu à diminuer l'importance de l'insolente cité, il voulut séparer la Phénicie de la Syrie, ce qui, au point de vue politique, demeura à l'état de projet et ne fut réalisé que sous le règne de Septime Sévère. Hadrien conféra néanmoins le titre honorifique de métropole à Tyr, à Damas et à Samosate comme centres respectifs des associations festivales de Phénicie, de la Libanensis et de la Commagène, Antioche restant métropole administrative de la province de Syrie et centre du κοινόν de la Cœlésyrie [2].

A la seconde moitié de 129 Weber assigne le voyage de Cappadoce en vue d'inspecter la légion campée à Mélitène et de recruter des esclaves pour le service des troupes. Faisant halte au retour à Samosate sur l'Euphrate, Hadrien renvoya à Chosroès, roi des Parthes, sa fille que Trajan avait prise treize ans auparavant. Il lui promit aussi de lui restituer le trône d'or enlevé à la même occasion pour l'engager à vivre en paix avec les Romains. Parmi les dynastes des pays entre Euphrate et Caucase, les uns répondirent volontiers à l'invitation de l'empereur, les autres ne recherchèrent son amitié que gagnés par de

1. Jean d'Antioche, fragm. 113 : *FHG.*, IV, 581 Ἀδριανὸς..... τῇ Λατίνων καὶ Ἑλλήνων ἄριστα γλώττῃ χρώμενος. Eutrope, VIII, 13 : *facundissimus latino sermone, graeco eruditissimus fuit.* Weber, *op. cit.*, note 287. Duruy, *op. cit.*, 306.

2. Weber, *op. cit.*, 232 s. Cette répartition dessine déjà le futur découpage de la province de Syrie. On voit aussi en Asie se multiplier les métropoles dans une même province bien que ce titre désignât primitivement le chef-lieu d'une province. On faisait droit au passé glorieux qu'avaient eu certaines villes comme capitales de royaume ou d'ancien État. Marquardt, *L'administration romaine*, II, 252 s., 384. Les quatre éparchies figurent dans une inscription de Gérasa de 119-120. Welles, n° 53; *RB.*, 1930, p. 310.

riches présents [1]. Le résultat n'en fut pas moins un succès diplomatique à la suite duquel Hadrien revint à Antioche aux approches de l'hiver pour organiser d'autres sorties.

Aux environs de cette ville, un tempérament épris des beaux spectacles de la nature ne se privait pas d'excursions. Lui, qui en 125 avait gravi l'Etna pour assister au lever du soleil, fit de nouveau l'ascension du mont Casios qui domine toute la Haute-Syrie et la mer jusqu'au delà de Cypre afin de contempler le combat entre la lumière et les ténèbres au moment de l'aurore et offrir un sacrifice à l'antique Baal Saphôn devenu Zeus Casios. Si la pluie le priva de la belle vue dont il espérait jouir, il obtint, paraît-il, une compensation : la foudre étant venue frapper la victime, le victimaire l'aurait déclaré le meilleur des monarques, l'élu de Jupiter [2].

Comme la pénurie de la documentation littéraire et le retour d'Hadrien aux mêmes endroits rendent difficile d'établir la succession de ses visites aux garnisons, aux camps ou aux villes, nous sommes obligés de nous en tenir à un ordre géographique plutôt que chronologique. L'incertitude est parfois telle qu'on voit par exemple Weber amener l'empereur directement de Philadelphie ('Ammân) à Jérusalem tandis qu'Henderson le fait venir du sud de Gaza [3]. Pour ce qui regarde les passages ou les séjours d'Hadrien en Judée, nous les renvoyons à la fin de l'exposé des voyages en Syrie et en Arabie parce qu'ils sont les prodromes de la guerre juive dont le dénouement apporte un changement considérable à la situation du peuple palestinien et clôt en Orient l'activité d'Hadrien ou de ses représentants.

Il est possible que Palmyre ait reçu de nouveau la visite de l'empereur en 130, celui-ci ne dédaignant pas d'inspecter les milices spéciales utilisées à partir de Trajan dans l'armée romaine. Or parmi les *symmachiarii* figuraient des corps de Palmyréniens montés sur des dromadaires [4]. Dans une inscription trouvée à Athènes, Laodicée, ville proche du Cāsios, se félicite des gratifications reçues d'Hadrien l'Olympios [5]. Nous savons par saint Épiphane que pour se rendre en Palestine le chef de l'Empire traversa la Cœlésyrie et la Phénicie [6] sans doute pour visiter les garnisons, les colonies romaines et les ports de la côte. A

1. *Vita Hadr.*, **13**, 7-10.

2. *Ibid.*, **14**, 3. *Oracles Sybil.* XII, 170. *GP.*, I, 336. JACQUOT, *Antioche, centre de tourisme*, III, 539. *Anthol. Palat.*, VI, 332.

3. WEBER, *op. cit.*, 240. HENDERSON, *The life and principate of the emperor Hadrian* (1923), p. 129.

4. CUMONT, *Fouilles de Doura-Europos* XLI, XLIX. THOMSEN, Palästina-Literat. V, n° 2453,

5. *CIA.*, III, 479. WEBER, 236 s.

6. *De mens. et pond.*, 14.

Deir el-Qalà, sur l'emplacement du temple de Baal Marqod, on a relevé une dédicace à Hadrien auguste placée là par la colonie de Beyrouth [1]. La ville de Tyr devait son titre de métropole à l'un de ses rhéteurs nommé Paul, contemporain de Philon de Byblos [2], portant la parole au nom de sa ville. Quant à Philon, auteur d'un écrit sur le règne d'Hadrien, il nous aurait probablement fourni les renseignements qui nous manquent sur le voyage de l'empereur en Phénicie, si son ouvrage n'avait complètement disparu.

Il nous reste heureusement un indice de l'intérêt particulier que l'impérial inspecteur portait à l'exploitation des forêts du Liban qui depuis des siècles servaient à la construction des vaisseaux. Les pouvoirs successifs maîtres de ces lieux avaient dû veiller à maintenir un contrôle propre à empêcher le déboisement total de la montagne. Hadrien, à son tour, déclare que l'État romain se réserve la coupe de quatre essences en vue de la construction des bateaux nommés *liburnae*. On constate encore près des crêtes et sur les rampes libanaises de nombreux témoignages de ces réserves forestières depuis le Nahr el-Ğôz à la hauteur de Baṭroun, au nord, jusqu'au fleuve de Beyrouth au sud. C'est la répétition, ordinairement réduite à des sigles ou à la mention de l'empereur, d'une inscription gravée sur le roc dont la teneur complète récupérée grâce à quelques exemplaires se traduit ainsi : *De l'empereur Hadrien Auguste — quatre sortes d'arbres, le reste abandonné aux particuliers — détermination forestière.* La formule, généralement abrégée, est assez souvent accompagnée de chiffres indiquant probablement le nombre de troncs réservés dans les coupes. Les quatre essences monopolisées par l'empereur doivent être le pin, le sapin, le cyprès et le cèdre [3].

Damas a frappé des monnaies avec l'effigie du *Théos Hadrianos* et d'autres avec la tête de *Sabeina Sébasté*, petite nièce de Trajan qu'Hadrien avait épousée vers l'an 100 et à qui les Grecs avaient décerné les titres de nouvelle Déméter ou de nouvelle Corè suivant les cas. On voit dès 129 la qualité de métropole exprimée sur les monnaies de la ville des Damascènes [4]. Vibia Sabina suivait son mari dans la plupart de ses déplacements. Les dédicaces des villes de la Grèce le font supposer plus d'une fois et nous l'apprenons pour l'Égypte par les

1. WADDINGTON, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 1842.

2. SUIDAS, s. v. παῦλος.

3. RENAN, *Mission de Phénicie*, 260-278. *Mélanges de la Fac. Orient*, III, 549 ss. *QS.* 1922, 68. IMP. HAD. AUG. ARBORUM GENERA IV CETERA PRIVATA. DEFINITIO SILVARUM. *GP.*, I, 343.

4. DE SAULCY, *Numismatique de la T. S.*, p. 37.

vers que la poétesse Balbilla fit graver sur la jambe du colosse de Memnon qui se fit prier avant de répondre aux questions de l'Augusta, le 20 et le 21 novembre 130 [1].

Dès son avènement Hadrien s'était occupé de la réparation des voies romaines de Syrie. Un milliaire dressé sous ce prince en 117 a été relevé sur la route d'Héliopolis à Abila de Lysanias. Trois milliaires daté de 129 et portant la titulature d'Hadrien témoignent de restaurations exécutées en vue de la circulation de l'empereur et de son escorte. On les trouve respectivement sur la grande voie de la côte entre Beyrouth et Sidon, et, en Arabie, sur la voie de Bostra à Philadelphie et à six milles de cette dernière ville sur la voie de Gérasa [2].

4. Visite de la province d'Arabie.

Attesté par cette phrase laconique de l'Histoire d'Auguste (14,1) : *Peragrata Arabia Pelusium venit*, le voyage en Arabie trouve dans l'archéologie une assez riche information. Hadrien connaissait peut-être déjà la lisière de la montagne hauranaise. On possède une inscription de Canatha datée de la huitième année de son règne (124) et c'est vers ce temps-là qu'il a installé la 3e légion Cyrénaïque à Bostra, mais il n'était pas nécessaire qu'il fût là pour que s'operât ce transfert [3]. En tout cas, une visite détaillée de la jeune province exigeait que l'on commençât par sa capitale *Nea Trajana Bostra* siège du légat de la légion et de la province et par conséquent centre de l'administration. La première émission connue des monnaies de la province d'Arabie, probablement opérée à Bostra, porte le buste d'Hadrien lauré avec l'exergue « Autocrator Kaisar Traianos Adrianos Seb (astos) » et, au revers, le buste de l'Arabie ayant couronne tourelée et manteau soulevé par le vent avec l'indication *Arabia* [4].

Si Bostra assurait les points de contact avec les villes de Syrie, Gérasa était beaucoup mieux placée pour être le centre d'affaires de la province d'Arabie. La politique d'une paix armée sur les frontières et conciliante avec les peuples voisins ne pouvait qu'être favorable au développement de son commerce et de son goût pour les manifestations du beau hellénistique. Hadrien se plut dans ce milieu éclairé où il devait séjourner une bonne partie de l'hiver 129-130. Il y arriva

1. Weber, *op. cit.*, 256.

2. Thomsen, *ZDPV.*, 1917, p. 89 et références aux nos 30 a[1], 11, 110, 211a.

3. Brünnow et Domaszewski, *Die prov. Arabia*, III, 311, cf. 297. *IGR.*, III, no 1224. *PW.*, XII, 1510, 1514. Édifices du Hauran du temps d'Hadrien dans Butler, *Architecture...*, p. 351, 362.

4. De Saulcy, *op. cit.*, 362. Hill, *Catal. of the greek coins of Arabia...*, p. 14, pl. III.

avec son entourage et sa garde du corps composée de cavaliers de la 5e légion Macédonique et de détachements de la 6e légion Ferrata, suivi d'une foule de quémandeurs attendant la décision de quelque procès en instance[1]. L'empereur se montra généreux envers la cité qui en était encore à la période de la croissance. La cité répondit au geste de son hôte illustre par de pompeuses dédicaces et la construction d'un arc de triomphe d'une puissante architecture[2]. Bien que réduit à l'état de squelette, cette porte monumentale avec ses trois baies dont celle du centre mesure 10,80 m. de haut sur 5,70 m. de large produit encore un bel effet quand on arrive par la voie de 'Ammân. Grâce aux fouilles exécutées en 1933-1934, il a été possible d'en fournir une restauration authentique sur une base de 37,45 m. de long sur 9,25 m. de large, y compris les deux pavillons qui flanquent la masse principale à l'est et à l'ouest. Il restait assez d'éléments en place ou épars dans le sol pour reconstruire en entier les colonnes engagées avec leurs corbeilles d'acanthes à la base et au sommet, l'encadrement des niches, les frises du tympan et de la corniche, enfin la grande inscription gravée dans un long panneau au dessous du couronnement de l'édifice. Ce texte qui se trouve actuellement au musée de 'Ammân est une dédicace « pour le salut de l'empereur Hadrien, Auguste, grand pontife en sa 14e puissance tribunitienne et son 3e consulat, père de la patrie et pour le bonheur et la longue durée de toute sa maison. C'est la ville d'Antioche au Chrysoroas, ci-devant Gérasa, qui a en vertu du testament de Flavius Agrippa offert cette porte avec son triomphe. » Il faut sans doute par cette dernière expression entendre un groupe triomphal (l'empereur sur quadrige) couronnant l'édifice[3].

L'arc de triomphe de Djéraš s'élève près d'un hippodrome qui probablement existait déjà au temps de sa construction. A 460 mètres au nord on atteint le mur de la ville dans lequel s'ouvrait la porte méridionale élevée tout à fait dans le même style que l'arc, ce qui donne à penser qu'elle pourrait avoir été bâtie sur l'ordre et aux frais d'Hadrien en vue d'un nouveau quartier qui s'annexerait à la ville existante sous le nom de Hadrianopolis entre cette porte et l'arc, prévu comme une porte future, puisque la dédicace l'appelle πύλη.

1. KRAELING, *Gerasa, city of the Decapolis*, p. 49 d'après les inscriptions publiées par WELLES dans le même ouvrage nos 30, 171, 144. Sous la mention de *Deaniae Aug (ustae)* du no 30 émané d'*equites singulares* du César *qui hibernati sunt Antiochiae ad Chrysorhoan quae et Gerasa* il faut sans doute reconnaître l'impératrice Sabine muée en Diane-Artémis, la Fortune de Gérasa.

2. *Ibid.*, nos 143-145.

3. *Ibid.*, no 58. DETWEILER, p. 74-83, plans II-V.

Mais il ne paraît pas que ce dessein ait jamais reçu d'exécution [1].

Le Flavius Agrippa dont le legs a permis l'érection de l'arc de triomphe appartient à l'aristocratie de la ville comme Flavius Flaccus Démétrius agonothète en l'an 130, Solon, fils de Moiragenès, appelé aussi Paulin, qui dédie, la même année, une statue à Hadrien et Euménès qui remplissait les fonctions d'agoranome en l'année 120. Plusieurs épitaphes nous font connaître des affranchis de l'empereur portant le nom d'Aelius qui remplissaient à Gérasa des fonctions militaires permanentes [2].

La numismatique impériale de Gérasa paraît bien ne commencer que sous Hadrien et c'est de ce règne que l'on possède le plus d'exemplaires. Le thème des monnaies de cette époque est le buste de l'empereur lauré avec ou sans paludamentum et cuirasse et, au revers, le buste, accompagné du carquois et de l'arc, d' « Artémis Tyché de Gerasa [3] ». On sait que l'aire du temple de la patronne de cette ville mesurait 34.000 mètres carrés et que le naos et la cella qui en forment le joyau dressent encore harmonieusement dans l'azur du ciel les dix colonnes de leur porche [4].

Les monnaies d'Hadrien frappées à Philadelphie, l'antique Rabbath 'Ammôn, représentent d'une part le buste de l'empereur, d'autre part soit la Tyché des Philadelphiens de Cœlésyrie, soit la tête d'Hercule ayant la peau du lion nouée autour du cou. *Cœlésyrie* est un déterminatif pour distinguer cette cité des autres Philadelphies sans exclure son appartenance à la province d'Arabie [5]. La présence du souverain dans cette ville peut se déduire de l'inscription des milliaires retrouvés sur la voie de Gérasa à Philadelphie à défaut d'autre indication. De même que Gérasa, Philadelphie possédait tous les éléments de l'urbanisme de cette époque : rues à colonnes, nympheum, temples, théâtre, marchés etc. sans parler des édifices de l'acropole. Sauf le théâtre, tout cela a disparu depuis l'installation d'une colonie de Circassiens parmi les ruines, il y a soixante-dix ans. Il s'ensuit qu'il est difficile d'apprécier la part qu'Hadrien a pu avoir dans l'essor gréco-romain de l'ancienne capitale ammonite hellénisée par les Ptolémées [6].

Le monnayage impérial de Pétra commence avec Hadrien dont il

1. *Ibid.*, p. 50 s., 149-152. pl. XXXI. Rostovzeff, *CRAI.*, 1934, 264 ss.
2. Kraeling, *Gerasa* (Welles), nos 58.
3. De Saulcy, *Numism. de la T. S.*, 386 s. Hill, *op. cit.*, p. 31, pl. V.
4. Kraeling, *op. cit.*, 125-138, pl. XXV-XXVIII et frontispice. Cf. plan 1 d'ensemble.
5. De Saulcy, *op. cit.*, 389. Hill, *op. cit.*, 38. pl. VI.
6. Bibliographie dans *GP.*, II, 425. Quant aux statues découvertes récemment à 'Ammân, elles remonteraient au IXe siècle avant J.-C.

atteste la présence dans cette ville en conférant à celle-ci le nom d'*Hadrianè* et le titre honoraire de *métropolis* pour entretenir chez elle l'illusion d'être encore la capitale des Nabatéens malgré que Bostra soit le chef-lieu réel de la province d'Arabie. Le type le plus représentatif de la cité sur ces bronzes consiste dans sa représentation en déesse assise sur un rocher et portant une couronne murale [1]. Depuis les derniers rois, la ville possédait déjà les commodités et les élégances d'une grande agglomération, le marché et les entrepôts de ses marchandises et même les plus beaux mausolées rupestres à façade sculptée dans le grès rougeâtre ou barriolé. Parmi ces derniers monuments qui donnent à Pétra un aspect unique au monde, Hadrien put contempler au débouché du *Sîq*, défilé étroit et haut de 80 à 100 mètres, la façade élégante et finement sculptée du *Khazné*, monument si parfait de l'art hellénistique que les critiques les plus récents l'attribuent au siècle d'Auguste et le considèrent non plus comme un temple, dont il n'a ni les dispositions ni l'ampleur, mais comme le tombeau d'un roi héroïsé de la dynastie finissante des souverains de la Nabatène. Avant de quitter ces lieux bien dignes de piquer la curiosité d'un prince qui a mérité le titre de *Restitutor Arabiae*, Hadrien se devait de visiter le tombeau tout récent du second légat d'Arabie, Sextus Florentinus, mort en 117, dont une inscription latine gravée sur la façade décrit encore le *cursus honorum* [2].

5. Visite de la province de Judée.

Deux types monétaires conservant le souvenir de la visite d'Hadrien au delà du Jourdain. L'un, consacré au réparateur de la province, le représente accueillant le génie de l'Arabie accompagné d'un chameau. Sur l'autre se voit le même génie plaçant sa main droite dans celle de l'empereur au-dessus d'un autel près duquel gît la victime. Les trois mots *Adventui Augusti Arabiae* expliquent la scène [3]. Pour la Judée, si l'on ne possède pas de pièces frappées explicitement en l'honneur

1. De Saulcy, *op. cit.*, 351 s. Hill, *op. cit.*, 34 s. pl. V. Cf. *Prov. Arabia*, I, 233 épitaphe en vers.

2. Les fouilles exécutées par G. et A. Horsfield en 1936 dans les principaux monuments taillés dans le roc du Wadi Mousa étaient bel et bien des sépultures cossues. Voir *QDAP.*, VIII, p. 93 ss. Pour la date approximative et la destination du Khazné, les fouilleurs de 1936 (dont les recherches ont jeté une lumière nouvelle sur l'évolution du rempart et la chronologie céramique) ont apporté une confirmation à la théorie émise par A. Kammerer, *Pétra et la Nabatène* (1929), p. 495-501. S. Florentinus, avant de recevoir le gouvernement de l'Arabie avait rempli divers emplois dans les armées et ceux de questeur d'Achaïe et de proconsul de Narbonaise. *PW.*, VI, 2754, II A, 2046. *QDAP.*, VII, pl. XV, VIII, p. 94, IX, p. 142. Rostovtzeff, *Caravan cities*, 37-54. Bibliographie dans *GP.*, II, 408.

3. Eckhel, VI, 492. Cohen, 1233 s.

du *Restitutor*, il existe cependant des médailles où l'accord entre Hadrien et la personnification de cette province est figuré devant un autel au-dessus de l'exergue *Judaea*. Deux enfants viennent, des palmes en mains, au devant de l'empereur. Les exemplaires émis à l'occasion de l'arrivée d'Hadrien en Judée reproduisent à peu près la même scène, mais elle y est encadrée de la légende *Adventui Aug(usti) Judaeae*[1]. L'inspection des troupes cantonnées en Palestine n'était pas le moindre des motifs qui amenât l'empereur dans ce pays. Rien ne révèle mieux le souci de la situation militaire chez Hadrien que la quantité de pièces frappées à l'occasion de ses voyages et portant au revers la qualification des différents corps d'armée tirée du nom du pays qu'ils occupaient avec l'image de l'empereur en train de haranguer les troupes qui y tenaient garnison. C'est de la sorte que nous apprenons qu'il visita en Orient les *exercitus* nommés respectivement *Cappadocicus*, *Parthicus*, *Syriacus*, *Judaïcus*[2]. Ce dernier comptait en 86 deux légions, deux ailes et quatre cohortes. En 130, il ne pouvait guère en être différemment. Deux détachements, l'un de la 10e Fretensis, l'autre de la 6e Ferrata attestent avoir travaillé à l'aqueduc de Césarée au nom de l'empereur Hadrien Auguste[3].

Il est assez vraisemblable que les deux *vexillationes* aient été en garnison au chef-lieu de la province. A Sébasté résidait également un détachement de la 6e légion Ferrata[4]. Un autre de la même légion cantonnait probablement en Idumée[5]. Les cartouches de la *vexillatio* de la 10e Fretensis trouvés au village d'Abou Ghosch peuvent être postérieurs à la guerre de 132-135[6]. Près de Bettir, la Bether de Bar Kokéba, on a relevé un milliaire portant la titulature d'Hadrien et la date correspondant à 130 de l'ère chrétienne. La voie allant de Jérusalem sur Gaza venait donc d'être réparée quand éclata l'insurrection juive. Une borne retrouvée plus récemment au 10e mille entre Ptolémaïs et Tibériade fut dressée en 135, au temps où la répression touchait à sa fin[7]. Des travaux de voierie peuvent être en connexion

1. Eckhel, VI, 495 s. Madden, *Coins of the Jews*, 231. Ces pièces, frappées à Rome sur l'ordre du sénat (S C), ont au droit la tête d'Hadrien encadrée par les mots Hadrianus Aug. Cos. iii. pp.

2. Voir la liste dans Eckhel, VIII 539. L'*exercitus Arabicus* mentionné par *CIL.*, III, n° 93, y fait défaut, peut-être parce qu'il était encore en formation ou bien parce qu'il était encore compris dans le *Parthicus*. Cagnat, *Dict. des Antiquités*, II, 916 s.

3. Zev Vilnay, *QS.*, 1928, p. 46 : *Imp. Caesar Traianus Hadrianus Aug. fecit per vexillationem leg. X Freten.*; p. 108 : *Imp. Cae. Tr. Had. Aug. vexil. Leg. VI Ferr.*

4. Reisner, Fisher et Lyon, *Haward excavation of Samaria* (1924), I, p. 251; II, pl. lix.

5. *QDAP.*, II (1933) d'après un cartouche (pl. XLIV) provenant de Beit Djibrin, p. 121.

6. *RB.*, 1902, 430 s.; 1925, 580 s. Cf. le fragment d'une dédicace militaire 1907, 417.

7. *RB.*, 1824, 613. *ZDPV.*, 1917, 80 et 89. *QDAP.*, II (1933), 120.

avec le soulèvement galiléen. On ignore le rôle que dut jouer Sepphoris durant cette guerre. De cette ville qui frappa sous Trajan des bronzes avec le buste de cet empereur on ne possède aucune monnaie émanant du règne d'Hadrien. La philoromaine Sepphoris aurait-elle alors été occupée par les rebelles ou ruinée par eux? Les deux hypothèses sont fort possibles, car nous verrons qu'elle sera sous Antonin l'objet d'une complète refonte accompagnée d'un nouveau nom. Rien ne prouve que cette métamorphose ait eu lieu dès le règne d'Hadrien [1].

Tibériade se distingue par une émission monétaire copieuse et variée datée de 119-120. Outre les motifs courants : fortune de la cité, victoire aux ailes déployées, galère munie de rames, Hygieia et le serpent, on remarque sur ces bronzes le temple tétrastyle où Jupiter trône appuyé sur son sceptre, motif qui sera réalisé dans le fameux Hadrianée dont il faut ici esquisser l'histoire.

En vue de rivaliser avec la population juive de Tibériade qui jouissait d'une vaste synagogue, l'élément idolâtre de cette ville commença à bâtir un temple dédié à l'empereur Hadrien, d'où le nom de *Hadrianeion* sous lequel il était connu. Les circonstances n'en ayant pas permis l'achèvement, on voyait encore au IVe siècle cette construction élever jusqu'à une certaine hauteur ses murs formés de pierres de taille mesurant quatre coudées de côté. Les édiles de Tibériade pensaient l'utiliser comme bains publics qu'alimenteraient les sources thermales voisines, quand le célèbre comte Joseph, converti du Judaïsme, s'en rendit acquéreur et y bâtit une petite église [2].

Césarée-sur-mer eut aussi son Hadrianeion qui fut, semble-t-il, converti en église sous Justinien, si l'on en juge par une inscription de ce règne où il est question de l'achèvement d'une basilique avec placage et mosaïque et des degrés de l'Hadrianée. Il est vraisemblable que le temple d'Hadrien laissé à l'abandon sous les empereurs chrétiens, mais respecté comme édifice consacré à la majesté impériale et propriété du fisc, finit par changer de religion comme tant de sanctuaires païens depuis Théodose et subir les transformations consécutives à ce changement. Alexandre avait adopté le *Caesareum* pour en faire sa grande église. Par la force de l'habitude le nom païen persistait comme, par exemple, pour l'église de la Minerve. Qu'un Égyp-

1. De Saulcy, *op. cit.*, 327. Hill, *Catal. of the greek coins of Palestine*, p. XI-XIII, 1-3, pl. I. C. Watzinger, *Denkmäler Palästinas* II, 88 s. Il est regrettable qu'on n'ait pas donné au public des comptes rendus détaillés des fouilles de 1929. Cf. *BASOR.*, 1932, n. 45, p. 21 s.

2. S. Épiphane, *Haer.* XXX, 12 : *PG.*, XLI, 425. Ἀδριάνειον τοῦτο ἐκάλουν. Le P. Vincent, *RB.*, 1921, 439-442 met le récit d'Épiphane en relation avec les fouilles juives d'el-Hammam à Tibériade.

tien de passage ait mérité de préférence à des centaines de martyrs du pays, dont beaucoup d'illustres, le privilège d'avoir eu sa basilique à Césarée parce qu'il s'appelait Hadrien, cela n'est pas croyable. D'ailleurs les dérivés en *aion*, *eion* désignant un lieu de culte se rattachent à une divinité païenne [1]. Sur les monnaies de ce règne frappées à Césarée, on retrouve cinq thèmes différents : le fondateur de la colonie poussant la charrue, la tête de Sérapis, la Fortune de la cité, Apollon, et le lion, monture de Dionysos [2]. On possède des monnaies d'Ascalon à l'effigie d'Hadrien pour les années 117 à 123 et pour l'année 132-133 [3].

L'arrivée de l'empereur philhellène à Gaza ouvrit à cette ville cultivée une source de faveurs. Il eut à cœur de conférer au culte du dieu ancestral, Marnas identifié au Zeus Crétagène, un éclat sans pareil. Un temple rond lui fut consacré par Hadrien. Les travaux avaient-ils commencé quelques années auparavant comme à Antioche? Ou bien le temple ne fut-il fondé qu'en 130? La numismatique de Gaza donne lieu de penser que l'inauguration du Marneion fut célébrée deux ou trois ans après la venue d'Hadrien, car les monnaies frappées sous ce prince ne commencent à employer qu'à l'année 3 l'ère dont cette venue fixe l'époque. Quoi qu'il en soit, la fondation du temple dont ces monnaies reproduisent le porche à fronton où se profilent Marnas et Artémis accompagnés des mots *Gaza-Marnas* prend place parmi les œuvres d'Hadrien [4]. Comprenant un *naos* de forme circulaire dont on peut se faire une idée assez nette à l'aide du temple de Vénus à Ba'albek et du temple de Vesta à Tivoli, cette construction était couronnée d'une coupole que surélevait un tambour. Deux portiques concentriques environnaient ce *naos* où trônait le dieu avec l'attitude classique du Zeus olympien [5]. L'an 1 d'Hadrien commémorait à Gaza l'institution en l'an 130 d'une *panégyris hadriané*, réunion de tous les gens de la région autour d'un sanctuaire commun

1. On s'en rend facilement compte en jetant un coup d'œil sur le *Wörterbuch der griech. Papyrusurk.* de Preisigke par E. Kiessling, *Abschnitt* 12 (Gebäude) qui commence par Ἁδριανεῖον les temples d'Hadrien déifié ne faisant pas défaut en Égypte. La correction apportée à la lecture très défectueuse de *RB.*, 1895, 75, dans le même volume, p. 241, a le tort de voir dans l'édifice en question un sanctuaire de saint Hadrien. Voir l'interprétation et la photographie du document dans *AASOR* I, 1920, 86-90. L'existence de l'Ἁδριανιον (pour -νειον) à Césarée est admise par Schürer, Weber, Watzinger. Cf. *QS.*, 1928, 46; 1896, 85-87.

2. De Saulcy, *op. cit.*, 122. Hill, *op. cit.*, p. xx, p. 19, pl. III.

3. De Saulcy, *op. cit.*, 178, 198-200, 406. Hill, *op. cit.*, 127-129, pl. XIII.

4. De Saulcy, *op. cit.*, 215-218, pl. XI. Hill, *op. cit.*, 146 ss, pl. XV.

5. Voir la Vie de S. Porphyre, év. de Gaza par Marc Diacre, c. 75. Confér. de S.-Étienne, 1909-10, p. 242 s. Grégoire et Kugener, p. 131. Watzinger, *Denkmäler Pal.* II, 87.

attirant dévots, marchands, orateurs, poètes, athlètes, mimes et comédiens. Les latins traduisaient *panégyris* par *mercatus*. C'est là en effet que, profitant de l'affluence considérable, les Romains vendront la foule des Juifs captifs qui n'auront [1] pas trouvé preneur au Térébinthe de Mambré après l'écrasement des rebelles en 135.

III. — La guerre juive sous Hadrien.

1. Les prodromes.

Entre la Phénicie et Gaza il est normal de placer la visite d'Hadrien à Jérusalem et à sa légion, en suivant l'ordre géographique de saint Épiphane qui ayant amené l'empereur, en route pour l'Égypte, dans la Palestine autrement appelée Judée, le fait monter à la ville fameuse de Jérusalem qu'il trouve ruinée sauf quelques îlots sur la colline haute avec sept synagogues et la petite église des Apôtres, centre cultuel des chrétiens revenus de Pella[2]. A la conservation du sanctuaire de la nouvelle Sion, l'auteur oppose le misérable état du temple des Juifs foulé aux pieds. Au milieu de ces ruines qu'il embrasse du regard, le César qui s'est donné pour mission d'embellir les villes existantes et de ressusciter les villes abattues conçoit le projet de construire sur les décombres de l'agglomération sémitique une ville conçue d'après le plan de l'urbanisme gréco-romain. Le relèvement du temple de Jahveh n'entre pas dans le projet. Par cette réflexion Épiphane veut montrer que « le temple de Dieu » a désormais cessé d'exister tandis que « la petite église de Dieu » a prolongé son existence jusqu'au jour de l'épanouissement de ses proportions au siècle de Constantin.

A cet argument apologétique les Juifs répondront qu'en réalité Hadrien entreprit de relever leur temple mais que les judéo-chrétiens et les Samaritains jaloux de cette restauration engagèrent l'empereur à ne pas donner suite à son dessein[3]. Nous ne doutons pas que

1. *Dict. des Antiq.*, s. v. *Panégyris*. La notice du *Chron. Pasch.* I, 474. Dind. place bien à tort la vente des Juifs à Gaza à l'année 119. Ce marché n'eut lieu qu'après la répression de l'insurrection de Bar-Kokèbas. Weber, *op. cit.*, 245, n. 891. Meyer, *Hist. of... Gaza* 58, 161.

2. *De mens. et pond.* 14. Voir la traduction de ce texte et son commentaire dans *Jérusalem Nouvelle*, 448, 473 s. Nous avons vu que la date de la visite impériale doit être reportée de 117 à 130. Weber, 51, 205, 235, 279 an. 130. Le trait apologétique de la disparition du sanctuaire juif se retrouve dans le *Dialogue de Timothée et d'Aquila* publié par Conybeare qui estime que cet ouvrage puise dans Ariston de Pella. *Jérusalem Nouvelle*, 882, n. 8. Sur Ariston de Pella voir l'excellent article s. v. du *Dict. de Théologie Catholique*.

3. Graetz, *Hist. des Juifs* trad. Bloch, III, 80 s. Derenbourg, *Essai..*, 415.

les habitants de la Judée aient fait bon accueil à cet empereur qui les avait vengés par l'exécution de Quiétus et autorisé l'enlèvement de la statue de Trajan du Moriah si nous ajoutons foi au fragment d'Hippolyte. Mais grande était leur illusion s'ils voyaient en lui un nouveau Cyrus et point n'était nécessaire l'instigation alléguée des ennemis d'Israël, dont Hadrien n'avait cure, pour reprendre en l'occurrence la politique de quelqu'un « extrêmement soucieux des cultes romains et contempteur des religions étrangères », comme dit Spartien[1]. Agissant en empereur romain, il se préoccupait, de plus, en souverain pontife, de la religion officielle comme partie intégrante de la civilisation et lien nécessaire de l'unité de l'Empire. En définitive nous retrouvons dans la politique religieuse d'Hadrien la réédition de celle que suivit Antiochos Épiphane. Il achève l'Olympieion d'Athènes, le grand temple de Zeus Olympien, auquel celui-ci avait travaillé. Comme lui, il défend sous des peines sévères le rite de la circoncision[2]; à son exemple il se présente comme le suppôt terrestre du maître de l'Olympe; comme lui, il installe Zeus à Jérusalem et au sommet du Garizim. Épiphane est un grec qui s'est familiarisé à Rome avec le dieu du Capitole, Hadrien est un Romain qui s'est revêtu dans Athènes de la dignité d'Olympien. L'un et l'autre prétendent unifier les parties disparates de leur empire par la prépondérance d'un culte adressé à une divinité suprême unissant à la prérogative du maître des cieux l'attribut de la monarchie terrestre.

La fondation d'une ville ou d'une colonie comportait la création d'un sanctuaire principal consacré au culte impérial et de temples dédiés aux divinités secondaires. On n'oublie pas que c'est par là que s'établit surtout la connexion unissant entre elles les cités et les provinces entre elles. Hadrien pouvait-il se dispenser d'user de ce moyen surtout parmi un peuple de tendances aussi séparatistes que le peuple juif? Pausanias, contemporain de ces faits, loue Hadrien de n'avoir jamais provoqué de guerre et de l'avoir jamais faite aux Juifs que forcé[3]. A son point de vue, le provocateur est celui qui n'obtempère pas aux ordres auxquels se soumettent tous les autres sujets de l'empire. Saint Chrysostome lui-même attribue le soulèvement de la Judée à cette époque aux tendances révolutionnaires et à l'esprit séditieux de sa population toujours hantée du dessein de

1. *Vita Hadr.*, 22 : *sacra Romana diligentissime curavit, peregrina contempsit; pontificis maximi officium peregit.*

2. Schuerer, I, 679. La preuve que la prohibition était générale est qu'Antonin en excepta les Juifs par privilège plus tard.

3. *Périégésis*, I, 5, 5.

restaurer son ancien état politique. « S'étant donc alors attaqués au prince, les Juifs les mirent de nouveau dans la nécessité d'exercer des ravages définitifs [1]. »

Hadrien comptait-il sur les effets de l'énergique répression qui venait de faire rentrer dans le calme les juiveries des pays voisins et sur la présence des légions récemment installées dans le pays et dans les provinces limitrophes? Ou bien ne mesurait-il pas la force de réaction d'un peuple pénétré du sentiment de sa supériorité religieuse et de la conviction qu'il avait besoin de l'indépendance pour vivre sa vie propre? L'empereur commit la même erreur que le *basileus* séleucide et il se trouva comme lui en face d'une résistance farouche.

Il n'y a donc pas à récuser le témoignage de Dion Cassius, l'auteur le plus rapproché des événements, lorsqu'il écrit à propos d'Hadrien : « A Jérusalem, comme il fondait sa ville à la place de celle qui avait été détruite, il lui donna le nom d'Aelia Capitolina, et comme il élevait sur l'emplacement du temple du dieu un autre temple dédié à Zeus, il en résulta une guerre importante et prolongée. » L'installation de gens étrangers à leur race, la construction de temples abhorrés sur le sol de Sion indignaient les fils d'Israël aussi violemment qu'aux jours des Maccabées, mais ils surent se contenir tant qu'Hadrien fut présent en Égypte et de nouveau en Syrie, se livrant en cachette à des préparatifs belliqueux. « Ils se contentèrent, ajoute Dion, de fabriquer à dessein de mauvaises armes quand on leur en commandait, afin qu'on les refusât et qu'ils pussent s'en servir eux-mêmes [2]. » Tandis que les architectes se mettaient en devoir d'appliquer sur le terrain le plan approuvé par le maître, celui-ci arrivait à Alexandrie en août 130.

En route, avant d'atteindre Péluse, Hadrien érigea sur les cendres de Pompée un monument digne du grand homme qui depuis cent soixante-dix-huit ans gisait sans gloire « aussi pauvre en sépulture qu'il avait été riche en temples », selon les termes d'une épitaphe en vers que cita l'empereur. L'honneur rendu à Pompée était comme une réplique au cri de joie poussé par l'auteur du 2e psaume de Salomon à la nouvelle de la mort ignominieuse de ce chef qui se prétendait maître de la terre et de la mer, de ce *Magnus* qui ne reconnaissait pas que Dieu seul est grand, seul juge des rois et des princes [3]. Hadrien

1. *Adv. Judaeos*, v, 11 : *PG.*, XLVIII, 900. Juster, *Les Juifs dans l'Emp. rom.* partage ce point de vue, II, p. 191.

2. Dion Cassius, LXIX, 12.

3. *Ps. de Salomon*, II, 30-34. Au sujet de la restauration du tombeau de Pompée voir *Anthol. Palat.* IX, 402 et le commentaire p. 211 de l'éd. Didot. Weber, *op. cit.*, p. 246 et n. 893.

se doutait-il que tout lecteur de la Torah nourrissait à son égard les mêmes sentiments que le pharisien psalmiste à l'égard de Pompée? Le culte voué au favori Antinoüs n'était pas de nature à rehausser à leurs yeux son prestige, bien que l'on reconnaisse aujourd'hui à la fondation d'Antinoocupolis ou Antinoé sur l'emplacement de la localité de Besa d'autres motifs que la glorification de l'éphèbe bithynien. Hadrien a voulu, suivant P. Jouguet, créer une ville grecque en faveur des Grecs de race et de culture disséminés dans la Moyenne Égypte sans jouir du titre de citoyens et, par le moyen de cette πόλις, consolider l'autorité romaine en Heptanomide. L'organisation d'Antinoé peut jeter quelque lumière sur la fondation contemporaine d'Aelia. En août 131, l'empereur regagnait la Syrie par mer. Il partit de là pour le Pont et la Grèce où il se trouvait en 132 lorsque la gravité de la révolte juive l'obligea de regagner en hâte la Palestine.

2. La révolte des Juifs.

Les constructions d'Aelia sortaient à peine de terre qu'on dut en interrompre le cours. Le feu de la rébellion qui couvait sous la cendre lança des flammes dès que l'on fut assuré que l'empereur avait atteint les extrémités de l'Asie Mineure. Soixante ans de servitude depuis la ruine du Temple! Le terme de la déchéance devait-il être différé au delà du terme de la captivité de Babylone? Durant cet intervalle la fécondité de la race n'avait-elle pas eu le loisir de combler surabondamment les vides creusés par les guerres antérieures? De plus, la paix romaine qu'Hadrien se vantait de consolider d'un bout à l'autre de l'Empire usurpait sur le dessein d'un peuple qui se croyait appelé par Dieu non seulement à l'indépendance, mais à la domination universelle. Un homme se rencontra pour donner à ce nouveau mouvement un caractère messianique. Il est connu par son patronymique de Ben ou Bar Koziba dans la littérature rabbinique, mais le peuple, semble-t-il, adopta volontiers la paronomase de Bar-Kokeba mise en circulation par l'autorité du plus grand docteur de la Synagogue contemporaine, Rabbi Aqiba, lorsqu'il reconnut en lui l'Étoile *(kôkab)* qui sortira de Jacob d'après l'oracle de Balaam (Num. 24,17). C'est sous le nom de Bar Kokeba « Fils de l'étoile » qu'il est désigné dans les auteurs chrétiens bien aises de montrer par là l'inanité d'une qualité messianique démentie par les événements.

Du reste tous les maîtres en Israël ne le suivirent pas. Quand Rabbi Aqiba s'écriait : « Voilà le roi Messie! » R. Johanan Ben Torta répondit : « Aqiba, l'herbe aura poussé entre tes mâchoires avant que le fils

de David paraisse ». Mais devant l'entraînement du grand nombre et la violence de l'aventurier qui faisait semblant de vomir des flammes l'opposition dut se terrer dans une prudente réserve et assister à la résurrection d'un véritable état juif gouverné par un souverain ayant sa capitale avec son temple et un grand prêtre [1].

Bar Kokéba réussit à s'emparer de Jérusalem et à remettre le Temple en état. Le sacerdoce reprit ses fonctions sous l'autorité du grand prêtre Éléazar. On battit monnaie d'argent et de bronze, signe d'indépendance; d'où ces tétradrachmes, deniers et pièces de billon qui sont les documents les plus explicites de cette guerre opiniâtre à laquelle il a manqué un Josèphe.

Les tétradrachmes reproduisent la façade d'un édifice schématisée par quatre colonnes soutenant une architrave; au-dessus se voit tantôt une étoile, tantôt une petite croix (simplification de l'astre), tantôt une ligne sinueuse symbole, dit-on, de la nuée qui planait sur le lieu saint. A l'arrière-plan, entre les colonnes du milieu, une armoire à Torah avec ses rayons tient lieu de l'arche d'alliance à jamais disparue. On ne pouvait mieux exprimer la prépondérance de la parole de Dieu dans le culte. Autour de ce motif se lit le nom de Jérusalem. Au revers, la légende : *Année I de la rédemption d'Israël* encadre l'ethrog et le loulab en usage dans la liturgie. D'autres spécimens portent le nom de Siméon et la date : *Année II de la liberté d'Israël.* Avec Siméon au droit, quelques deniers ont au revers le nom d'Éléazar le Prêtre qu'on identifie soit à Éléazar ben Kharsom qui vivait « à l'heure du danger », soit à R. Éléazar ben Azaria. On a pensé retrouver dans le Siméon qualifié de *nasi* ou prince d'Israël sur des monnaies de bronze le fils de Gamaliel II qui sera président du Beth-Dîn et mourra vers 163. Cela ne va pas sans objection; on conçoit difficilement que le chef de l'insurrection se soit ainsi effacé devant des personnages de second plan. Aussi, sur la base que fournit la vraisemblance de la situation, suppose-t-on que « Siméon » était le prénom de Bar Kokeba reconnu pour *nasi* par ses affidés. Quand les Romains auront repris Jérusalem, l'ère de la liberté sera interrompue, les monnaies laissées sans date diront : *Pour la délivrance de Jérusalem* exprimant le souhait des gens du maquis. On ne fondra plus les pièces d'argent étrangères pour en faire de beaux sicles, mais on émettra un numéraire de fortune consistant en deniers et en

1. De ces faits si souvent traités on trouvera une abondante bibliographie dans SCHUERER I, 670 s., 682 ss à laquelle on peut ajouter LAGRANGE, *Le messianisme chez les Juifs* (1909) 312-318, CLERMONT-GANNEAU, *Barcochébas, RAO.*, VIII (1924), 268 ss. JUSTER, *Les Juifs dans l'empire romain*, II, 190-194. *Encycl. Jud.*, III, 1079-1085 et VII, 780-784.

bronzes romains martelés et surfrappés laissant paraître l'effigie et des bouts de légendes de Vespasien, Domitien, Nerva, Trajan ou Hadrien, indice de la situation précaire du nouvel État et de sa capitale [1].

3. Le gouvernement révolutionnaire et les opérations.

Sur la marche des opérations, on est réduit à une grande part de conjectures. Les Romains au début ne prirent pas au sérieux les agitations qu'on signalait de divers côtés. De simples rondes de police, pensaient-ils, auraient vite fait de ramener le calme. Mais bientôt Tineius Rufus, légat de la province de Judée et de la 10e légion, se vit obligé de disperser ses forces afin de s'opposer aux attaques qui de toutes parts le menaçaient. Les rebelles évitant toute bataille rangée lui enlevaient les avantages d'une action massive. La circulation devint bientôt impraticable et le ravitaillement impossible. Chaque sommet, chaque défilé était occupé par des partisans blottis dans des souterrains ou derrière des murailles rustiques. Depuis des mois ils s'étaient ménagés des retraites secrètes munies de soupiraux et d'issues dissimulées qui devaient les tirer d'affaire lorsqu'ils seraient traqués. Des congénères venus de pays voisins accouraient pour leur prêter main forte et leur fournir des ressources. Des Palestiniens étrangers au judaïsme prenaient part à l'insurrection alléchés par le pillage et la guerre contre l'étranger si bien que les remous de ce tourbillon se firent sentir jusqu'aux extrémités du monde [2]. Rufus décida de répartir ses troupes sur les confins du territoire au lieu de les masser au cœur du pays où elles risquaient d'être bloquées. Pour prendre part à cette manœuvre, les légionnaires de Jérusalem qui se trouvaient les premiers visés par les rebelles, durent évacuer la ville, où les moyens de défense, à raison du démantèlement de 71 et du nivellement opéré par les préparateurs du plan d'Aelia, s'avéraient insuffisants pour ne pas dire nuls.

Vidée d'éléments incirconcis, Jérusalem recouvra un simulacre de temple et, en tant que capitale messianique du Fils de l'Étoile et quartier général de son armée, elle se devait d'avoir la protection

1. Madden, *Coins of Jews*, 67-71. Hill, *Catal. of the gr. coins of Palestine* p. civ ss, 284 ss, pl. XXXII-XXXVIII. Schubrer, I, 684 et surtout Beilage iv. *JPOS.*, I, 25. Comme emblèmes sur les derniers on voit la couronne de perles allongées, la grappe de raisin, la palme, l'aiguière, les deux trompettes, la lyre, et, sur les bronzes, le palmier, l'amphore, la feuille de vigne, la lyre à six cordes. Reifenberg, *Ancient Jewish Coins*, *JPOS.*, XIX, 1941, 291-295, 306-311, pl. XIX-XXII.

2. Dion Cassius, LXIX, 12 et 13.

d'un rempart. Puisqu'il est dit qu'Hadrien l'assiégea et qu'il en renversa les murs, il faut donc que les sujets de Bar Kokeba l'aient munie d'une enceinte. Sans nous arrêter aux spéculations des rabbins sur l'étendue et la hauteur de la Jérusalem messianique, on remarque chez eux une préférence pour un plan carré, une tendance à dilater ses proportions et la volonté d'en exclure les incirconcis. Nous ignorons si le prétendu Messie se laissa guider par de telles considérations dans la restauration de sa capitale, mais nous sommes à même de combler à ce propos le vide de l'information littéraire par les ressources de l'archéologie et ce n'est pas sans un sentiment de gratitude pour les archéologues à qui nous devons ce supplément de documentation que nous abordons le sujet de la défense de la ville sainte au temps de la seconde révolte [1].

Or à 450 mètres environ au nord des Cavernes Royales, autrement dites Carrières de Salomon, à travers lesquelles passait le mur d'Agrippa renversé par Titus, la Société juive de l'Exploration de la Palestine s'est donné la tâche de déblayer diverses sections d'une muraille ancienne qui barrait le plateau au nord de la ville à 240 mètres au sud du Tombeau d'Hélène d'Adiabène. A eux seuls, ces repères topographiques de Josèphe s'opposent à l'identification de cette muraille avec le troisième mur ou mur d'Agrippa, identification qui a joui d'une certaine vogue depuis le voyageur américain Robinson spéculant sur quelques arasements de cette construction visibles au milieu de terrains vagues. Il n'en reste, à vrai dire, que les assises inférieures dont les matériaux hétéroclites et leur agencement d'une technique piteuse ne répondent pas à l'idée de la grandeur et de la puissance de l'appareil mis en œuvre par les architectes d'Agrippa. Les quelques blocs volumineux que l'on y voit adaptés au petit bonheur et souvent à contre-sens à une bâtisse de blocs frustes ou taillés, extraits de la carrière superficielle que traverse le mur, ne doivent pas nous donner le change. Ils proviennent tout bonnement de la ligne du rempart détruit par Titus. Ce qui appartient en propre à ce travail hâtif, c'est la malfaçon, le calage des blocs au moyen de menus cailloux, les battus de graviers et les dalles d'une rue employées comme base d'un bastion et autres expédients de même acabit. Et malgré tout, ce mur muni d'une porte établie sur le chemin du Bézétha et de quel-

1. S. JÉROME, *In Joel* 1, 4 : Aelii quoque Hadriani contra Judaeos expeditionem legimus, qui ita Jerusalem murosque subvertit, ut de urbis reliquiis et favillis sui nominis Aeliam conderet civitatem. *In Habacuc* 2, 14 : usque ad extremas ruinas Hadriani eos perduxit obsidio. EUSÈBE, *Dem. evang.*, VI, 18, 10 : déclare qu'à la suite de la sédition sous Hadrien les Juifs se sont vus expulser de la moitié de la ville qu'on leur avait laissée.

ques bastions massifs pouvait prendre du côté nord l'aspect d'une défense[1]. Jusque-là, le terrain qu'il délimitait avait appartenu à la nécropole de la ville. Les hypogées taillés dans le roc offraient des cachettes. Aucun indice archéologique ne trahit l'occupation de cette aire par des maisons, mais il était prudent de camper à l'abri de ce rempart. Qu'on se rappelle le camp retranché extérieur à la ville dont il est question dans la *Guerre Juive* (I, 253) où cantonnait en 40 avant J.-C. le surplus des populations venues à la fête. Nous avons ici quelque chose d'analogue. Les pentes du côté de Siloé pouvant être facilement dominées par l'ennemi, les Juifs croyaient préférable de se masser vers le nord pour arrêter l'invasion. Bref, ce mur, le quatrième de la série des murs qui ont successivement borné l'aire de la ville au septentrion, était à l'avenant de toutes les institutions du régime précaire de Bar Kokeba. Il produit sur l'imagination la même impression de pauvreté que les deniers et les bronzes impériaux surfrappés par les insurgés.

Pour entrer dans la capitale qui venait de recouvrer sa sainteté il fallait être marqué du signe de l'alliance. Des réfugiés qui accouraient de Galilée ou d'autres régions sur lesquelles s'exerçait la surveillance romaine beaucoup avaient dissimulé leur péritomie au moyen de l'épispasme. Bar Kokeba leur imposa une nouvelle circoncision. Le texte talmudique relatant le fait le place au temps de Ben Koziba On sait que les adversaires de ce Führer ne se faisaient pas faute, surtout après la catastrophe, de prononcer son nom avec le sens péjoratif de « Fils de mensonge ». Aussi bien est-il rationnel de reconnaître ce personnage dans le document sadocite émané de la secte juive de la nouvelle alliance au pays de Damas lorsqu'il nous parle « de l'homme de raillerie qui, à son avènement a fait découler sur Israël des eaux de mensonge, et les a égarés dans un chaos sans chemin » ou des « hommes de guerre qui ont marché avec l'homme de mensonge ». A plusieurs reprises l'auteur du libellé compare ses partisans à des hommes qui bâtissent la muraille dont parle Ézéchiel 13, 10-15 dont un crépissage destiné à en masquer les défauts n'arrive pas à en conjurer la ruine. L'application de cette allégorie au cas concret de la construction du quatrième mur ne serait pas si extraordinaire

1. Pour l'exposé des fouilles voir Sukenik et Mayer, *The third wall of Jerusalem* (1930); *A new section of the third wall, Jerusalem*, *PEQ.*, 1944, 145-151 = *Kedem* I, 24 ss. Vincent, *Autour du rempart d'Agrippa*, *RB.*, 1925, 588 ss. Analyse et interprétation des fouilles : *RB.*, 1928, 80-100; 321-339 avec illustrations. *BASOR.*, nos 81, 83 et 84. Fabri (1483) ne peut être invoqué comme ayant vu et décrit le mur en question. Le double mur dont il parle se trouvait dans la région nord-est du rempart actuel où à partir de la poterne de la Madeleine « on marchait entre deux murs ». Cf. *Jérusalem Nouvelle*, p. 966 et pl. LXXXVI.

qu'on pourrait le croire. En relevant l'enceinte de Jérusalem au ve siècle, l'impératrice Eudocie pensera réaliser le vœu du Psaume 50, ℣. 20 ἐν τῇ εὐδοκίᾳ σου.

Il semble bien que les membres de la secte qui remontait au Sadoq, l'associé de Judas Galiléen, se sont séparés de Bar Kokeba à la suite de graves dissidences, vraisemblablement lorsque, la seconde année de la révolte, le *nasi* s'arrogea aux dépens d'Éléazar la dignité de grand-prêtre. Toujours attachés à l'espérance d'un Messie, fils d'Aaron et d'Israël, haïssant Juda, renonçant à un sacerdoce indigne, les Sadocites continuèrent à se replier sur Damas [1].

Les chrétiens ne devaient pas échapper non plus aux rigueurs de la tyrannie du prétendu Messie, d'autant que leur foi en Jésus Messie heurtait de front les prétentions du chef de l'insurrection. Saint Justin de Néapolis en Samarie écrira en 150 dans son Apologie à l'empereur Antonin : « Les Juifs nous tiennent pour leurs ennemis et leurs adversaires, comme vous ils nous persécutent et nous font mourir quand ils le peuvent; vous pouvez en avoir la preuve. Dans la dernière guerre de Judée, Barchochébas, le chef de la révolte, faisait subir aux chrétiens seuls, les derniers supplices, s'ils ne reniaient et ne blasphémaient Jésus-Christ [2]. » Orose nous représente Hadrien « comme ayant vengé par l'écrasement des Juifs les chrétiens martyrisés par ceux-ci pour n'avoir pas voulu marcher avec eux contre les Romains » [3]. C'est un monothéisme dépouillé de toute limite nationale que pratiquaient les disciples de Jésus pénétrés du devoir de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu [4].

4. Les forces romaines et la tactique de Sévérus. Prise de Jérusalem.

Cependant Tineius Rufus débordé par l'insurrection faisait appel au légat de Syrie, Publicius Marcellus, qui se hâta de lui amener du renfort après avoir confié le gouvernement provisoire de sa province à Caïus Sévérus, légat de la 4e légion Scythique. Hadrien, averti de la gravité de la situation, envoya en Palestine les meilleurs de ses généraux, il y vint lui-même en personne, et, quand la répression

1. La traduction française du document se trouve dans *RB.*, 1912, 215-240 et *REJ.* LXI, 172 ss. Voir la bibliographie dans Lagrange, *Le Judaïsme avant J.-C.*, 331 suivie d'une étude complémentaire de celle de *RB.*, 1912, 321-360. Le fondateur de la secte est le Sadoq mentionné *Antiq.*, XVIII, 1, 1.

2. *Apologie* 1, 31, 6 (éd. et trad. Pautigny). Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 8, 4.

3. Orose, *Hist.*, VII, 13. Clermont-Ganneau, *RAO.*, VIII, 273.

4. Schubert, I, 689. S. Krauss, *Les gouverneurs romains en Palestine de* 135 *à* 640 : *REJ.*, XXIV, 1925, 115.

lui parut en bonne voie, il laissa pour achever la tâche Sextus Julius Sévérus qu'il avait mandé, au moment le plus critique, du fond de la Bretagne dont il était gouverneur. L'importance de cette guerre est également attestée par le nombre des troupes mobilisées contre les Juifs. On les identifie surtout par les inscriptions qui mentionnent les récompenses et les décorations accordées par l'empereur Hadrien aux officiers dont la valeur s'était signalée dans la guerre judaïque [1].

Les deux légions palestiniennes, la 10e Fretensis et la 6e Ferrata furent naturellement les premières engagées. De Syrie, P. Marcellus amena la 3e légion Gallica. De la province d'Arabie vinrent la 3e Cyrénaïque dont l'état-major était à Bostra et les cohortes 4e et 6e des gens de Pétra. L'Égypte envoya la 22e légion Deiotariana et la première cohorte des Damascènes, l'armée de Mœsie Inférieure (Roumanie) des détachements de la 1re légion Italique, de la 5e Macédonique et de la 11e Claudia qui ont laissé leur signature sur les rochers de Bettir. L'armée de Pannonie fournit la 1re cohorte des Montani, l'armée de Rhétie la 3e cohorte des Galiciens. De Dacie on expédia la 1re cohorte des Thraces. Le diplôme de 139 délivré à Gaius de Nicée signale en outre des *alae* de Gaulois et de Thraces, une cohorte des Sébasténiens, des cohortes de Galates et de citoyens romains [2]. Les témoignages de la présence des forces romaines ne se trouvent pas seulement en Judée, mais aussi en Samarie et sur les confins de la Galilée, laquelle, au dire de saint Jérôme, participa à la rébellion. La découverte à Scythopolis de l'épitaphe d'un soldat de la 11e légion Claudia, P. Aelius Capito, Macédonien de nation, est assez suggestive. Mort à trente-cinq ans après dix ans de service, il succomba très probablement au cours d'un combat dans la région [3].

Les forces romaines rencontrèrent la plus vive résistance dans la haute Judée qu'on appelait Montagne royale [4]. Pour en exciter les habitants Rabbi Aqiba prêchait que le salut viendrait de Juda et de Benjamin tandis que les autres tribus seraient l'objet de la réprobation divine [5]. Électrisés par la parole de ce maître ils infligeaient aux troupes impériales de cruelles pertes. La 22e légion Deiotariana

1. Par exemple *donis militaribus a divo Hadriano ob Judaicam expeditionem. — ab imp. Hadriano corona aurea torquibus armillis phaleris ob bellum Judaicum. — ex voluntate imp. Hadriani Aug. torquibus* etc. SCHUBRER, I, 688, n. 116.

2. RITTERLING, *PW.*, XII, 1291 s. HÉRON DE VILLEFOSSE, *RB.*, 1897, 598 ss. VINCENT et ABEL, *Emmaüs*, 324 s. *QS.*, 1919, 37 et note. *REJ.*, I, 55.

3. AVI-YONAH, *QDAP.*, VIII, 1939, 57 s. pl. XXXVI, 2. Pour l'oppression en Galilée, voir DERENBOURG, *Essai*, 430 s.

4. *GP.*, I, 371.

5. GINZBERG, *Legends of the Jews*, VI, 408.

fut anéantie, mais il est possible que le vin empoisonné fourni à ce corps par des Juifs ait été pour beaucoup dans ce désastre [1]. Devant la multitude et le désespoir des rebelles, l'habile légat de Bretagne Sévérus évita de les attaquer de front. Disposant d'abondantes ressources en hommes, il organisait des expéditions dispersées sur de nombreux points avec mission de couper le ravitaillement de l'adversaire et de le bloquer, d'user l'ennemi par les lenteurs d'une temporisation énervante sans courir soi-même de dangers inutiles [2].

Hadrien prit part aux opérations jusqu'au moment où l'heureuse issue de la guerre ne laissa plus aucun doute; en tout cas, il ne s'éloignait pas du théâtre de la lutte. C'est à l'occasion de cette période anxieuse qu'il aurait consulté son conseiller technique Apollodore de Damas sur la construction de machines de siège en vue de réduire non des villes, mais des masses d'hommes qui se fortifiaient sur les pointes de la montagne [3]. Le départ de l'empereur suivit probablement la prise de Jérusalem qui se place avant celle de Better, dernier acte de la tragédie datée du 9 Ab (août 135). Comme Hadrien fut de retour à Rome le 5 mai 134, on placera la chute de Jérusalem dans les premiers mois de cette même année de même que la lettre au sénat dans laquelle l'empereur annonçait sa victoire en omettant, à cause des pertes subies et de l'objet peu glorieux de cette guerre, la formule habituelle des généraux vainqueurs : « Si vous allez bien ainsi que vos enfants, tant mieux! moi et les armées nous sommes en bonne santé » [4]. De la démolition de tout ce qui venait d'être élevé sous le règne de Bar Kokeba et de ce qui pouvait rester des travaux antérieurs nous avons un témoin dans Appien qui vécut à Alexandrie et à Rome sous le règne d'Hadrien. « Jérusalem, écrit cet historien, que Ptolémée, roi d'Égypte, avait renversée se repeupla; Vespasien la détruisit et, de mon temps, Hadrien fit de même » [5].

Cette destruction que les écrivains ecclésiastiques attestent à l'envi avait été, on l'a vu plus haut, précédée d'un siège. On démolit autant pour en finir avec les prétentions inquiètes du Judaïsme que pour préparer à la nouvelle ville projetée par le vainqueur une assiette propice. Celui-ci eut la satisfaction de reprendre l'œuvre interrompue par les rebelles et sans doute saccagée au point qu'il fût nécessaire

1. D'après Jules Africain, ancien officier originaire d'Aelia, qui attribue le fait à des Pharisiens. Cf. HARNACK, *Texte und Unters.* VIII, 4, 44.

2. DION CASSIUS, LXIX, 13.

3. Plew d'après SCHUERER, I, 690, n. 122. Voir par contre *PW.*, I, 2896, n° 73.

4. DION CASSIUS, LXIX, 14.

5. *Syr.*, 50 : κατέσκαψε καὶ Ἁδριανὸς αὖθις ἐπ' ἐμοῦ.

de renouveler les rites de la fondation dont il sera traité plus loin à propos de la description de la colonie d'Aelia.

5. Siège de Better.

Pendant ce temps Julius Sévérus activait la conquête du pays et finalement, au dire de Dion Cassius, les Romains pouvaient inscrire à leur tableau la ruine de 50 châteaux-forts et de 985 localités de la Judée, la mort de 580.000 combattants sans compter les victimes de la faim, du feu et de la maladie en nombre infini de sorte qu'il s'en fallut de peu que la Judée ne fût changée en désert où les bandes de loups et de hyènes se repaissaient des cadavres [1]. Ces chiffres paraîtront excessifs, mais les auteurs juifs l'emportent encore en exagération. La place de Better, dernier point de résistance du Fils de l'Étoile, comptait selon eux 500 écoles dont la moindre avait 500 élèves enfants, qui disaient : si les ennemis nous surprennent, nous tomberons sur eux avec nos stylets à écrire et leur crèverons les yeux. Lorsque la ville fut prise on égorgea tant de Juifs, que les chevaux s'enfonçaient dans le sang jusqu'aux naseaux; le sang souleva des quartiers de rocs pesant 40 saas (500 kg.) et les roula à la mer, qu'il colorait de sa teinte rouge jusqu'à quatre milles au large. Or cette ville était à une distance de 40 milles du rivage [2]. Cette donnée hodométrique est acceptable vu qu'elle s'accorde avec la distance de 10 à 11 kilomètres qui sépare l'actuelle Bettir de Jérusalem au sud-ouest. Non loin de ce village à l'ouest-nord-ouest, le site ancien est reconnaissable au Khirbet el-Yehoud, « ruine des Juifs », éperon se détachant du corps de la montagne et plongeant par sa base dans le Wâdi el-Gharbi où serpente la voie ferrée. A vrai dire, l'espace compris dans l'enceinte fortifiée qui couronnait le sommet et dont les vestiges sont encore par endroits visibles mesure à peine 300 mètres sur 150. La poterie s'échelonne depuis le 1er Fer jusqu'à l'époque romaine.

Des quantités de monnaies juives de la 1re et 2e révoltes en argent et en bronze, des têtes de flèches, des pointes de lances, des boulets de pierre, y ont été recueillis par les paysans. Le mur de circonvallation élevé par les assiégeants est encore reconnaissable surtout au nord de la vallée et à l'ouest du Khirbet el-Yehoud. Les sections conservées permettent de rétablir un *vallum* de 3.800 mètres environ

1. Dion Cassius, *loc. cit.*

2. D'après Schwab, *Le Talmud de Jérusalem* VI, 190 s. tr. Ta'anith. Selon la même source il y aurait eu dans cette seule localité 80 mille myriades de gens massacrés.

doublé sur certains points. Tout porte à croire que les détachements qui ont laissé leur nom sur le chemin de la source sont restés quelque temps après la chute de la place comme troupes d'occupation sur ce sommet dont la position sur la route de Jérusalem à Beth Goubrîn et à Gaza avait une réelle importance [1].

La guerre durait depuis trois ans et demi lorsque les troupes de Sévérus forcèrent les défenses de Better [2]. C'est à tort que les légendes talmudiques donnent cette durée au siège même de cette bicoque où Bar Kokeba paraît s'être retranché après avoir été délogé de Jérusalem par Hadrien. Le chef de la résistance tua son oncle Rabbi Éléazar de Modîn, homme pieux soupçonné d'avoir voulu livrer la place aux Romains, mais lui-même tomba bientôt sous les coups des vainqueurs avec la multitude de ses affidés. En Galilée, Rufus traquait les docteurs de la loi qui se réfugiaient dans des cavernes et les exécutaient. De ce nombre périrent R. Aqiba, Ḥanina ben Teradion, Yehouda ben Baba [3]. Better ayant succombé le 9 Ab (août) 135, Hadrien fut salué à Rome *Imperator* pour la seconde fois tandis que le sénat et le peuple lui votaient un monument en souvenir de son triomphe. Julius Sévérus ne fut pas oublié. Sur la proposition de l'empereur Hadrien, le sénat lui accorda les ornements du triomphe pour avoir mené à bonne fin les affaires de Judée [4], faveur qui pour la dernière fois était accordée en dehors du rang impérial. Le gouvernement de l'importante province de Syrie vint mettre le comble à ces honneurs. Quant à Tineius Rufus dont les pouvoirs civils avaient été comme liés pendant les opérations puisque Sévérus était légat pro-préteur de la province de Judée et que Rufus n'exerçait le commandement de sa légion que sous le contrôle de ce légat revêtu de pleins pouvoirs dans

1. A la bibliographie de *GP.*, II, 271 ajouter l'appendice sur Beth-Ter de l'ouvrage sur Masada de Schulten (1933), p. 180-184, plans III et XII, pl. 14 B; S. KLEIN, art *Better* de *EJ.* Depuis Williams (1849), Tobler (1859) et Guérin (1869) l'identification de Better avec le sommet proche de Bettîr que rejetait le voyageur Robinson (aussi mal inspiré que pour la muraille de Jérusalem qui porte son nom) ne rencontre plus que des adhésions.

2. Les transcriptions de ביתתר ou ביתר varient à l'infini suivant qu'on s'attache à l'une des variantes offertes par les talmuds, la bible, Eusèbe etc. Cf. SCHUERER, I, 693, n. 130, KLEIN, *EJ.*, s. v. *Better* qui tient cette graphie pour la mieux fondée.

3. DERENBOURG, *Essai*, 433 ss. *EJ.*, s. v. *Bar Cochba*, III, 1085. Le martyre des Dix n'eut lieu sans doute qu'en 136. Sur R. Aqiba : P. BENOIT, *RB.* 1947, p. 54 ss.

4. Ce sont les termes même du décret publié dans *CIL.*, III, p. 1, n° 2830 : *Sex. Minicio... Julio... Sergio Severo leg. provinciae Brittaniae, legato pro praetore provinciae Judeae, legato pro praetore provinciæ Suriae. Huic senatus, auctore imp. Traiano Hadriano Aug. ornamenta triumphalia decrevit ob res in Judea prospere gestas. decurionum decreto.* Cf. A. DARMSTETER, *REJ.*, I, 53-55. Dion Cassius commet une erreur lorsqu'il identifie ce S. Severus avec Tib. Severus légat de la 4e Scythique qui suppléa Marcellus dans le gouvernement de la Syrie pendant la guerre.

la zone de guerre, Tineius Rufus reprit son poste de gouverneur de Judée dès que le danger eut disparu, ainsi que les sources latines et juives en font foi [1].

6. Vente des captifs à Mambré et à Gaza.

Les vainqueurs firent d'innombrables captifs qu'ils mirent en vente sur deux marchés où des pratiques superstitieuses et des réjouissances attiraient les gens de fort loin : Mambré et Gaza. Le grand téménos dont Hérode avait environné le térébinthe d'Abraham avait été bouleversé peut être par Céréalis durant sa campagne d'Idumée en 69, en tout cas sous Titus. Au cours de l'une de ses randonnées, Hadrien l'avait remis en état en remployant les matériaux trouvés sur place de telle sorte que l'arbre et le puits d'Abraham se trouvèrent de nouveau encadrés d'une enceinte qui ne manque pas de grandeur comme on peut encore en juger de nos jours. L'empereur n'ignorait pas ce genre de sanctuaire sémitique. En 119-120 on avait achevé à 27 kilomètres au nord-ouest d'Alep le péribole en gros blocs appareillés commencé sous Titus en l'honneur du dieu Salamanès.

Sous l'impulsion d'Hadrien, le culte célébré à Mambré se paganisa profondément. Les fouilles du Dr E. Mader exécutées de 1926 à 1928 ont amené au jour des fragments de sculptures architecturales de bon style provenant d'un naos ou d'un édicule païen et, ce qui est encore plus démonstratif, les fragments d'une tête de Bacchus, une terre cuite représentant Éros lançant une torche, une stèle d'Hermès-Mercure androgyne, une tête de lion provenant d'une statue d'Hercule [2]. Nous verrons en son temps que les rites idolâtriques survécurent à la fondation d'une église chrétienne en ce lieu ordonnée par Constantin.

Le campement d'Abraham où les apocalyptiques aimaient à conduire leur héros pour les retremper dans l'esprit du père des croyants et leur donner la clef des secrets célestes devint dès lors un lieu exécré des Juifs et ce qui avait été pour eux le chêne sacré et le champ fleuri, ils l'appelèrent « le marché des nations » depuis qu'à l'occasion d'un concours annuel de peuples on y avait exposé une multitude de prisonniers des deux sexes, de tout âge et de toute condition pour être vendus à des prix dérisoires. L'abondance du bétail humain fut telle

1. Les dernières précisions sur le cas de Tineius Rufus sont données par *PW.*, 2e série, t. VI (1937), col. 1377 s.

2. Mader, *RB.*, 1930, 101 ss.

qu'on dut en expédier le surplus à Gaza où se tenait alors une de ces kermesses annuelles instituées récemment par Hadrien.

Si la *panégyris hadriané* se renouvela plusieurs siècles durant, les fêtes du Térébinthe à Mambré eurent, elles aussi, de longues années de succès et, au v^e^ siècle, Sozomène nous décrira par le menu cette foire célèbre à laquelle Palestiniens, Arabes et Phéniciens accouraient à l'envi autant pour trafiquer que pour satisfaire leurs dévotions hétéroclites [1].

IV. — Construction d'Aelia Capitolina.

Cependant à Jérusalem on avait repris par la base la construction de la colonie romaine destinée à supplanter la ville juive ruinée. Rien n'est omis de ce qui peut signifier une rupture totale avec le passé. Tineius Rufus, le gouverneur de Judée agissant au nom du fondateur, passe la charrue sur l'emplacement du Temple selon le rite très expressif employé parfois envers des villes abattues et vidées de leurs habitants [2]. C'est encore au moyen de la charrue qu'il trace le *pomœrium* ou périmètre sacré qui ne coïncidait pas toujours avec la ligne du rempart à établir. Pour tracer le sillon qui figure l'enceinte de la colonie, le légat de Judée doit revêtir le *cinctus Gabinus*, c'est-à-dire la toge à la mode gabienne drapée de façon à recouvrir une partie de la tête. La charrue qu'il pousse est attelée d'un bœuf et d'une vache, scène souvent reproduite sur les monnaies coloniales [3]. Le nom imposé à la nouvelle colonie : *Aelia Capitolina* prétend perpétuer le souvenir du fondateur et la substitution de la divinité suprême de Rome à celle des vaincus [4].

1. *Mambré* dans *Conférences de Saint-Étienne*, 1909-1910, p. 163 ss. Rappelons ici le texte le plus caractéristique sur cet épilogue de la seconde guerre juive, S. Jérome, *in Jer.*, 31, 15 : Ultima captivitate sub Adriano quando et urbs Jerusalem subversa est, innumerabilis populus diversae aetatis et utriusque sexus in mercatu Terebinthi venumdatus sit. Et ideirco exsecrabile esse Judaeis mercatum celeberrimum visere. Cf. *in Zach.* 11, 4. *Chronic. Pasch. PG.*, XCII, 613.

2. Le fait du labourage de la montagne du sanctuaire juif est attesté par *Ta'anith jér.* IV, 6 et *Ta'anith bab.* 29^a^ (Schwab, VI, 184; Derenbourg, *Essai*, 422), par S. Jérome, *in Zach.*, 8, 19, par le *Dialogue de Timothée et d'Aquila* (ed. Conybeare, p. 98) reproduisant probablement Ariston de Pella : Hadrien vend les Juifs à Hébron à raison de quatre pour une mesure d'orge, puis « ayant enlevé les pierres du Temple, il s'en servit pour bâtir le mur et le théâtre, et laboura le Temple, καὶ τὸν ναὸν ἠροτρίασεν. » Voir dans le *Thesaurus ling. lat.*, II, col. 400, les exemples de la charrue passée sur les villes à effacer : *de oppidis delendis.*

3. Voir H. Vincent dans *Jérusalem nouvelle*, p. 2 ss avec une abondante bibliographie. *Thesaurus ling. lat. loc. cit.* Hill, *Catal. of greek coins* (Palestine), pl. III Césarée, pl. VIII Sébaste et Aelia.

4. Aelius était le nom de famille d'Hadrien. En pratique le nom d'Aelia tout court sera plus employé que le vocable officiel. Schuerer, I, 699, n. 147.

Décompte fait des différences de détail imposées par le relief du sol ou par quelque autre exigence locale, le plan général d'Aelia sera celui de toutes les colonies impériales implantées d'un bout à l'autre de l'Empire, dont le principe est de reproduire la disposition d'un camp romain. Sans s'éloigner beaucoup du lieu et du temps de notre sujet, on trouvera d'excellentes bases de comparaison dans les ruines de Gérasa et dans les relevés de la ville d'Antinoé, fondation d'Hadrien contemporaine d'Aelia, contenus dans la « Description de l'Égypte » éditée par les savants de l'expédition de Bonaparte [1].

Le site de la nouvelle colonie formait un parallélogramme à peu près régulier partagé du nord au sud par l'axe longitudinal du *cardo maximus* et d'ouest en est par la rue transversale dite *decumanus maximus*. Au croisement de ces deux artères principales de la ville s'élevait un tétrapyle aux colonnes surélevées dont l'une subsiste encore à la VII^e^ station de la voie douloureuse. Le plan de la mosaïque de Madaba et la configuration actuelle de la Jérusalem *intra muros* nous révèlent l'existence des voies secondaires qui divisaient la ville en sept quartiers administrés chacun par un amphodarque. Des colonnades ornaient la grande rue du *cardo maximus* et celle qui suivait le cours de la vallée du Tyropœon. Les colonnes étaient d'ordre corinthien avec une hauteur d'au moins 7 mètres et un entrecolonnement de 3,20 m.

Vers l'extrémité orientale du *decumanus maximus*, sur l'échine séparant la pente du Tyropœon de la déclivité du Cédron, l'architecte impérial établit un arc de triomphe à trois baies qui accueillait le voyageur venant de l'est pour entrer dans les quartiers habités. La moitié de ce monument se conserve encore aujourd'hui sous le nom d'Arc de l'Ecce Homo. L'ouverture de la baie centrale mesure 5,20 m., celle de la baie latérale qui subsiste a 2,36 m. [2]. Ces chiffres sont pratiquement ceux de l'arc d'Antinoé qu'Hadrien fit élever à l'extrémité de la voie décumane de cette fondation du côté du Nil pour accueillir les gens qui accostaient le débarcadère. L'arc égyptien est plus svelte, mais le profil de son archivolte avec ses deux bandes reproduit le profil de l'archivolte d'Aelia. De plus, à Jérusalem une niche à statue est réservée entre la baie centrale et chacune des baies

1. KRAELING, *Gerasa*, plan I. *Description de l'Égypte* par l'Expédition de l'armée française, t. IV, pl. 53 et 54. Cf. t. X de l'Explication des planches, 2^e^ éd., p : 413 ss. H. VINCENT, *Jérusalem Nouvelle*, pl. I, texte p. 19-39.

2. La baie centrale de l'arc d'Antinoé a 5 m. 21 d'ouverture, chacune des baies latérales 2 m. 46. Il n'est point besoin de recourir à la porte de Samarie pour trouver un rapprochement.

latérales; aussi l'architecte a-t-il eu le bon goût d'exhausser la voussure de l'arc latéral à un niveau supérieur à celui des impostes du grand arc pour éviter que le sommet de la voussure soit sur la même ligne que le sommet de la courbe des niches, ce qui eût produit un effet désastreux[1]. Les arcs d'Aelia et d'Antinoé dérivent du type de l'arc à triple baie qui appartient à la colonie de Timgad fondée par Trajan en l'an 100 de l'ère chrétienne[2].

Élément aussi indispensable que les *principia* au camp romain, le forum occupait un espace dans la colonie situé vers l'intersection des deux grands axes, en un point aussi central que le permettait le plan du sol. Les arpenteurs trouvèrent dans Aelia un endroit tout indiqué dans l'antique place hiérosolymitaine de la porte d'Ephraïm, aux abords du Saint-Sépulcre. L'établissement russe qui en occupe une partie contient encore les restes de l'arc qui de la voie principale donnait accès au Forum dont le pavé en belles dalles épaisses recouvre encore par endroits de vastes citernes que des rangées de supports divisent en plusieurs nefs. En marge du Forum fut élevé le Capitole, édifice destiné à rappeler la suzeraineté de Rome sur les colonies, d'autant plus indispensable dans le cas présent que l'empereur plaçait la nouvelle fondation sous le patronage de Jupiter Capitolin. « Des temps d'Hadrien au règne de Constantin, écrira saint Jérôme, pendant cent quatre-vingts ans environ, on adora à l'endroit de la Résurrection l'idole de Jupiter »[3].

Dès la fondation d'Aelia, certaines monnaies d'Hadrien représentent la triade capitoline où Vénus-Aphrodite paraît être substituée à Minerve. Sous les trois arcades d'un temple tétrastyle se dessinent

1. Toute l'argumentation de Watzinger, *Denkmäler Palästinas*, II, 58 pour faire remonter l'arc de l'Ecce Homo à la première moitié du I^er^ siècle est caduque, sans compter que l'attribution au roi Agrippa I^er^, qui à Jérusalem affectait une ferveur spectaculaire pour la religion mosaïque, d'un monument franchement païen avec ses niches inférieures et supérieures destinées à loger des idoles, constitue un contre-sens historique peu ordinaire.

2. CAGNAT, *Timgad*, 144, estime que l'inscription de Trajan figurait sur le front extérieur de l'arc qui occupe l'extrémité ouest de la voie décumane de Timgad « indique que l'arc de triomphe fut conçu et son exécution décidée au moment de la fondation de la ville, lors de l'établissement du plan primitif, mais rien ne prouve que la construction ait été exécutée sans retard. » L'inscription qui ornait le front intérieur a disparu ou peut-être n'a jamais existé. Il est possible que le monument fut achevé lors du séjour d'Hadrien à Lambèze. En façade l'arc de l'Ecce Homo mesurait au total 19 mètres, l'arc d'Antinoé 17 m. 50, l'arc de Timgad 16 mètres.

3. *Ep.* 58, *ad Paulinum (PL.*, XXI, 581*) Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco Resurectionis simulacrum Jovis, in Crucis rupe, statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur.* Le temple se trouvait sur un terre-plein qui recouvrait le Calvaire et le Sépulcre. Les expressions de S. Jérôme recherchent l'antithèse des situations plutôt que la description du monument réel.

les trois divinités. L'usage courant donna le nom de *Tricamaron* au temple du Capitole d'Aelia dont on peut se former une image exacte à l'aide du temple à triple cella voûtée, situé à l'extrémité du forum de Pompéi [1].

Par *Quadra* (ἡ Κόδρα) on désignait la grande enceinte délimitant l'esplanade quadrangulaire du Haram. C'est là, on s'en souvient, que l'érection d'un sanctuaire à Zeus projetée par Hadrien avait provoqué la guerre racontée plus haut. La révolte abattue, le projet est remis à exécution. L'esplanade du lieu saint judaïque servira désormais au culte de Zeus, probablement sous la formalité Olympios ou Panhellénios, auquelle le culte d'Hadrien lui-même sera étroitement associé, sinon identifié. C'est de nouveau saint Jérôme qui affirme qu'à « l'endroit où naguère se trouvaient le temple et la religion de Dieu, là furent placées la statue d'Hadrien et l'idole de Jupiter [2]. On peut se représenter sans invraisemblance un édicule païen s'élevant sur le lieu occupé actuellement par la Coupole de la Chaîne hors de la Roche trouée accessible aux visiteurs juifs admis à se lamenter un jour par an et laissant visibles les restes de la maison de Dieu comme un témoin et un exemple. Mais « Hadrien victorieux sauvegarde et restaure, comme un élément propre à embellir sa colonie, la monumentale enceinte de la plate-forme [3] ».

Au dehors de cette enceinte au sud-ouest, le *Dodécapylon* étendait ses gradins autour de la piste du cirque ou stade à l'endroit même où s'était développé l'hippodrome des temps hérodiens. Les stades de Gérasa et d'Antinoé se trouvaient à l'extérieur de ces villes. Quant au théâtre, il se placerait fort bien « dans l'hémicycle naturel constitué par l'estuaire de la petite vallée transversale sur le Tyropœon, à deux pas du forum » [4]. En signalant les deux bains publics et le Nymphée au quadruple portique, sans doute autour de la piscine de Siloé, nous avons épuisé l'énumération des monuments d'Aelia fournie par la Chronique Pascale.

Réoccupant ses quartiers sur la haute colline de Jérusalem, la

1. Hill, *op. cit.*, p. 82, pl. VIII, 16. Vincent et Abel. *Jérusalem Nouvelle*, p. 10 ; cf. p. 3, 33, 886. Au sujet du Tricamaron, de la Quadra et autres constructions énumérées par le *Chronicon Paschale* voir le texte et le commentaire p. 57 ss. *PG.*, XCII, 613.

2. Comm. sur Is. **2**, 9 : *PL.*, XXIV, 49. Au céramique d'Athènes, Pausanias (I, **3**, 2) remarque au même endroit les statues de Zeus Eleuthérios et du basileus Hadrien qui avait bien mérité de ses sujets et de la ville d'Athènes. Selon Dion Cassius, Hadrien avait permis aux Hellènes de lui bâtir son propre temple, appelé le Panhellénion, τὸν σηκὸν τὸν ἑαυτοῦ, et il y institua des jeux. LXIX, 16.

3. *Jérusalem Nouvelle*, p. 16.

4. *Ibid.*, p. 32. *RB.*, 1892, 381 ; *Échos d'Orient*, 1904, 70.

10e légion Fretensis habita un quart environ de la colonie au sud du socle hérodien de la tour Phasaël, dernier vestige des défenses du palais d'Hérode auquel s'attachera bientôt le nom de David. On appellera « Porte de la Tour » l'entrée monumentale avoisinante s'ouvrant vers Bethléem, exhibant sur le fronton, avec une dédicace au fondateur de la colonie, un porc sculpté qui signifiait la sujétion à la puissance romaine. Était-ce la truie légendaire du songe d'Énée avec ses petits? Le sujet s'interpréterait plus naturellement du sanglier emblématique de la 10e légion[1].

A 350 mètres au nord de l'ancienne ligne du rempart, sur le sillon du pomœrium se dressa l'arc communal qui pour une colonie ou un municipe symbolisait la liberté locale organisée sous l'égide de Rome, liberté restreinte cependant, attendu qu'à l'instar de Césarée, Aelia ne jouit pas du *jus italicum* puisqu'elle restait soumise à l'impôt qui frappait la terre et les hommes. Si l'on en juge par les fragments volumineux qui proviennent de cet arc, il aurait été comparable à l'arc communal de Gérasa situé à 460 mètres au sud du mur de cette ville. Les restes d'une dédicace à l'empereur Hadrien se lisent sur l'un des blocs détachés du tympan; un second porte la mention de l'un de ses affranchis probablement trésorier aux armées et les noms abrégés des légions 10e Fretensis, 2e Trajane et 12e Fulminata[2].

Orose qui écrivait en 417 attribue au même souverain la reconstruction d'un mur d'enceinte auquel, d'ailleurs, toute colonie avait droit[3]. Antinoé fut close d'un rempart de briques quadrangulaire qui la garantissait des sables du désert. Les architectes d'Hadrien ont dû prévoir le tracé d'un mur autour d'Aelia sans procéder nécessairement à une exécution immédiate, étant donné la sécurité dont jouissait la Palestine du côté de l'Orient. Il est évident que parmi les nombreux travaux mis en chantier l'année 135-136, peu reçurent leur achèvement avant la mort d'Hadrien qui survint le 18 juillet 138. Le tracé du rempart projeté laissait en dehors de la ville le Bézétha, l'esplanade du Temple, l'Ophel et le quartier du Cénacle : il est encore

1. Chron. de S. Jérôme dans SCHOENE, II, 169. *Jérusalem Nouvelle*, p. 35, n. 3 et 4.

2. *RB.*, 1904, 91 ss. *Jérusalem Nouvelle*, 36 ss. Dans les mêmes parages, sur la voie de Césarée également, on trouva en 1873, une belle tête d'Hadrien en marbre que Clermont-Ganneau fut le premier à faire connaître au public. *Arch. Res.*, I, 259 ss. *QS.* 1874, 7, 207 ss. VINCENT, *Jérusalem Nouvelle*, 37 s. FROTHINGAM, *Rev. Arch.*, 1905, 219 ss.

3. *Histor. lib.* VII, c. 13. *(Hadrianus) praeceptique, ne Judaeo introeundi Hierosolymam esset licentia, Christianis tantum civitate permissa: quam ipse in optimum statum murorum exstructione reparavit et Aeliam vocari de praenoomine suo praecepit.* Cf. note 95 sur l'attestation attribuée à Ariston de Pella que les ruines du Temple servirent à construire le mur (de la ville?) et le théâtre. *Dict. des Antiq.*, I, 1314 B.

nettement marqué par le mur méridional actuel de Jérusalem. A l'ouest, il différait peu de la ligne actuelle. Au nord il adoptait les fondations du mur d'Agrippa jusqu'à la porte dite de Damas où sur des blocs hérodiens encore *in situ*, l'on érigea une porte de belle allure au moyen de blocs anciens retouchés provenant des ruines laissées sur place depuis Titus soit dans les fossés, soit autour du sanctuaire. Telle que les fouilles de 1937-38 l'ont démasquée, cette porte, flanquée de deux tours où l'appareil à refends s'allie aux blocs lisses montre un soubassement de 7 mètres environ de hauteur orné de moulures dont le profil rappelle celui de certain podium de temple du second siècle, moins classique peut-être que le galbe du podium d'Artémis à Gérasa construit entre 150 et 180 de notre ère. Une baie de 2,50 m. d'ouverture apparut également aux regards surmontée d'une arcade moulurée reposant sur une double corniche sculptée. Au-dessus on remarque les vestiges de l'encadrement d'une niche et un bloc de remploi dont la surface martelée ne laisse plus de visibles que les mots en abrégé : Col(onia) Ael(ia), Cap(itolina) D(ecurionum).

Ainsi délimité, le site d'Aelia présentait la forme d'un parallélogramme à peu près régulier, avec un axe longitudinal de 950 mètres, un acte transversal de 600 mètres en chiffres ronds et orienté à souhait pour le tracé rituel [2].

V. — Hadrien et les religions monothéistes de Palestine.

A côté de l'élément militaire en nombre insuffisant pour constituer une ville, car la légion entretenait divers détachements à travers le pays, on installa sur l'ordre de l'auguste fondateur une quantité d'éléments nouveaux recrutés dans diverses provinces, notamment des Grecs de race ou de culture [3]. La colonie fut pourvue de tous les rouages administratifs réguliers avec ses hauts magistrats, son sacerdoce, son ordre de décurions ou sénat, ses édiles, son assemblée du

1. Voir à propos du mur à la période romano-byzantine *QDAP.*, X, 1940, 1-54 avec illustrations.

2. *Jérusalem Nouvelle*, p. 21 et plan à la pl. I où l'on notera la section de mur entre les cavernes royales et l'arc oriental signalé p. 30, n. 3.

3. S. Jérome, *Homil. in Nativ. Anecd. Maredsol.*, III, p. 396 s. *Venit Hadrianus, et quoniam rursus in Galilaea rebellaverunt Judaei, reliquias ipsius civitatis desolavit: legem tunc dedit, ut nullus Judaeorum Hierosolymis accederet, et in istam civitatem de diversis provinciis adduxit neotericos. Denique dicebatur Hadrianus, Aelius Hadrianus : nomine ergo suo quoniam Hierosolymam subverterat, Aeliam nuncupavit.* Zonaras, *PG.*, CXXXIV, 995 Hadrien fonde Aelia Capitolina et bâtit un temple à Zeus. Jérôme parle de colons *neoterici*, Zonaras d'Hellènes, installés à la place des juifs.

peuple, ses quartiers ou amphodarchies répondant aux tribus (φυλαί) des villes grecques [1]. La province répudia le nom de *Judaea* pour prendre le titre officiel de *Syria Palaestina* qui donnait satisfaction à la masse non juive de la contrée. C'était manifester, ainsi que par la substitution du vocable d'Aelia à Hiérosolyma, l'intention de rayer l'élément juif du sol palestinien et d'amalgamer le pays comme la ville au reste de l'Empire. Enfin, pour couper court à toute nouvelle tentative de perturbation, il fut interdit sous peine de mort à tout Juif d'entrer à Jérusalem. Le décret prohibait même le domicile en Judée comme en témoigne le traité Ta'anith quand il fonde le deuil du 9 Ab sur le fait que ce jour-là « la défense fut notifiée à nos ancêtres de n'avoir plus à entrer dans la terre d'Israël » [2].

Si l'attitude des Samaritains envers les Juifs restait assez équivoque sous le règne d'Hadrien, l'interdiction de la circoncision ne pouvait que les indisposer à l'égard de ce prince et les rapprocher du parti de Bar Kokeba. Le fondateur d'Aelia se souciant peu de se les attirer réserva ses faveurs à la païenne Néapolis où l'on trouvait représentées toutes les écoles philosophiques du temps. Il fit bâtir à l'extrémité nord-est du Garizim un temple à Jupiter Très-Haut, *Zeus Hypsistos*, et fixer à cet édifice les portes de bronze du temple de Jérusalem Aussi l'atelier monétaire de Néapolis se piquera-t-il sous Antonin le Pieux de reproduire sur les bronzes de la ville le Garizim surmonté d'un temple à fronton triangulaire. Du portique d'en bas jusqu'à l'esplanade du naos figure un escalier auquel les auteurs assignaient plus de 1.500 marches. Au palier sont représentées des chapelles et, à droite, un autel [3].

Parmi les nouveaux habitants d'Aelia et de son territoire que le synœcisme avait rassemblés des villes hellénistiques de Palestine et des provinces voisines, se trouvait des chrétiens. A leur tête Eusèbe place l'évêque Marc qui dut exercer sa charge une vingtaine d'années. Si la colonie compta encore des judéo-chrétiens, ils ne pouvaient former qu'une minorité. La défense de circoncire et la persécution de Bar Kokeba en avaient réduit le nombre et à cela s'ajoutait maintenant la répugnance à frayer avec des coreligionnaires venus de la Gentilité. Connus sous le nom de Nazaréens sous lequel les Juifs dési-

1. MARQUARDT, *Organisation de l'Empire romain*, I, 181-280. Antinoé organisée à la grecque se répartit en phylai. Voir P. JOUGUET, *La vie municipale dans l'Égypte romaine* 286 ss.

2. R. HARRIS, *Hadrian's decree of expulsion of the Jews from Jerusalem* dans *The Harvard Theological Review*, XIX, 1926, 199-206. *Ta'anith Jer.*, IV, 6.

3. *GP.*, I, 365. DERENBOURG, *Essai*, 416, 433 s. MONTGOMERY, *The Samaritans*, 89-92. Voir Marcel SIMON, *Verus Israel* : chap. III.

gnaient souvent les chrétiens, ils rejoignirent la plupart le groupe demeuré à Pella depuis les prodromes de la guerre de Titus et de là essaimèrent en Moabitide, en Batanée et en Cœlésyrie. On en signalera au IVe siècle à Beroé (Alep), à Panéas, à Kokab dans les parages d'Astaroth Karnaïm. Ils avaient un évangile qu'on a nommé évangile selon les Hébreux. Ils finirent par constituer en marge de la grande église une secte appelée les *Ebionim* ou pauvres qui associaient à la pratique rigoureuse des observances de la loi mosaïque la foi en un Jésus Messie qu'ils dépouillèrent à la longue de son caractère divin, rejetant par conséquent les épîtres de saint Paul qu'ils traitaient d'apostat du judaïsme [1].

Le plan d'une fondation officielle conçu par un esprit féru des mythes antiques de la Grèce et des droits de la religion de l'Empire n'avait pas à respecter les souvenirs chrétiens attachés à certains lieux de Jérusalem. L'occasion s'offrait au contraire d'étouffer dans son berceau une religion qui n'avait qu'un siècle d'existence. Pour éloigner les chrétiens des objets de leur vénération, Hadrien prit les mesures adoptées contre les juifs. De même que des images taillées odieuses aux monothéistes gardaient désormais les ruines du Temple, le Capitole avec sa triade d'idoles se dressa au Golgotha et la grotte de Bethléem où les fidèles du pays vénéraient la naissance de Jésus fut consacrée à Adonis. Un bois sacré fut planté tout autour et c'est là que le ramassis qui formait le noyau de la colonie, soldats et commerçants tirés d'Égypte et de la côte syrienne venaient chercher, aux jours des Adonies, les émotions violentes qu'ils avaient goûtées naguère dans les sanctuaires d'Alexandrie, de Byblos et d'Aphaca. La nouvelle destination de la grotte de la Nativité ne réussit pas à y éteindre le souvenir chrétien. Par un accord tacite, semble-t-il, les deux cultes subsistèrent côte à côte en ce lieu sacré de même qu'au Térébinthe d'Abraham à Mambré où chrétiens, juifs et païens adressaient leurs adorations à des objets différents, suivant leurs rites particuliers. A Jérusalem on ne paraît pas avoir sévi contre les personnes. L'église de la colonie d'Aelia, se pliant aux circonstances, n'en conservait pas moins les traditions locales fondées sur les évangiles en attendant l'heure encore lointaine qui débarrasserait les sites chers à sa dévotion des demeures élégantes des dieux édifiées deux siècles auparavant sur l'ordre d'Hadrien [2].

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, **6**, 4; III, **27**, 1; VI, **17**, S. Épiphane, *Haer.*, XXIX, 7. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, II, 294, 541.

2. Vincent et Abel, *Bethléem*, p. 16 ss.

CHAPITRE V

SOUS LES ANTONINS
138-192.

I. — L'empereur Antonin le Pieux.

Ceionius Commodus Verus choisi pour César avec future succession ayant trépassé le 1er janvier 138, Hadrien le remplaça par Aurélius Antoninus dont les ascendants, originaires de Nîmes, avaient exercé à Rome les plus hautes charges à la grande satisfaction du public. Lui-même s'était distingué comme questeur, préteur, consul avec Catilius Sévérus pour collègue, enfin comme proconsul d'Asie. Son mariage avec la première Faustine, sœur de Marcus Annius Verus, le père du futur empereur Marc-Aurèle, le mettait sur la voie qui mène à l'Empire, car en adoptant Antonin, Hadrien pensait surtout à donner un tuteur au jeune Marcus en attendant qu'il fût en âge de gouverner. Antonin ayant déjà dépassé la cinquantaine, ne devait pas tarder, d'après le plan de l'empereur, à laisser la succession à ce philosophe en herbe dont les qualités et l'origine espagnole avaient fixé son attention. Le délai se prolongea au delà des prévisions d'Hadrien, mais personne ne s'en plaignit, ni le sénat envers qui Antonin manifestait une grande déférence, ni les deux fils adoptifs du même Antonin, Marc-Aurèle et Lucius Verus substitué à son père défunt, Ceionius Commodus. Après avoir mis ainsi le pouvoir à l'abri des compétitions qui guettent toute succession au grand détriment de la paix, Hadrien expira le 10 juillet 138. A la titulature complète de « Titus Aelius Hadrianus Antoninus, Augustus », le sénat ajouta l'épithète de *Pius* en mémoire des efforts du nouveau prince pour assurer l'apothéose de son père adoptif que ses ennemis lui refusaient. L'année suivante il acceptait le titre de *Pater Patriae*.

1. Caractère et politique.

Autant Hadrien avait aimé l'agitation, désireux de tout voir par lui-même, de créer partout des villes et d'affermir les frontières, autant

le successeur âgé de cinquante-deux ans qu'il s'était donné se montra sédentaire et enclin à user du concours de ses représentants dans les provinces. A part un rapide voyage forcé en Asie, il ne dépassa pas le sud de l'Étrurie ni ses propriétés de Campanie. Cédait-il à la nonchalance ou à l'unique souci de sa fortune personnelle? Loin de là, à son avènement il refusa une grande partie des sommes offertes par les provinces et prélèva sur son bien propre les gratifications dues, en cette circonstance, au peuple et aux soldats. Assailli de demandes et de pétitions, il fit en sorte de contenter tout le monde. Il subsiste encore de nombreux témoignages épigraphiques de sa libéralité. Professeurs, médecins, philosophes ont à se louer de sa générosité et le droit civil porte la marque de la largeur de son esprit en plusieurs constitutions. Les sujets reconnaissants regardent l'État comme une grande famille et Pausanias, un contemporain, veut que l'empereur soit appelé le Père du genre humain.

C'est à dessein qu'il voulut administrer de Rome même son vaste empire. Les déplacements du prince, disait-il, même les plus simples, sont toujours une lourde charge pour les provinces. Siéger à Rome, c'est accroître la majesté de la capitale et l'autorité de l'empereur qui, se trouvant au centre, peut recevoir sans retard les messages partis de toutes les extrémités du monde et y répondre sans délai. Il jouit d'ailleurs d'un prestige considérable à l'étranger comme dans ses états. L'Inde, l'Hyrcanie et la Bactriane lui envoyèrent des ambassades. Il donna des rois aux Lazes de la Colchide, aux Arméniens vassaux et accrut les domaines du roi ibère du Caucase. Il défendit l'Arménie par sa seule autorité contre les entreprises de Vologèse II et d'Abgar VIII d'Osrhoène. Il refusa de rendre à Vologèse III le trône royal que Trajan avait enlevé aux Parthes.

Antonin faisait confiance aux fonctionnaires et aux officiers qui le représentaient dans les provinces. Pour éviter toute manigance et intéresser ses subordonnés au mandat qui leur était confié, il rétablit le principe de Tibère concernant la longue durée des magistratures dont les inconvénients étaient, pensait-il, largement compensés par les avantages. Cette politique d'inertie dut ses heureux résultats à l'admirable organisation militaire dont Hadrien avait doté les provinces du *limes* et qui en imposait aux Barbares. Mais il aurait fallu l'entretenir par des inspections réitérées et au moyen de réserves entraînées. Antonin l'épuisa, laissant à Marc-Aurèle des corps appauvris réfractaires à la discipline et aux exercices [1].

1. Voir TILLEMONT, *(Hist. des Empereurs)* Duruy, Mommsen, Weber dans *CAH.* etc.

2. Antonin et les Juifs.

Le désir d'éviter la guerre n'en garantit pas d'ailleurs le nouveau règne. Les vingt-trois années du gouvernement d'Antonin furent traversées de quelques hostilités sur les frontières et de quelques révoltes à l'intérieur, mais l'énergie de ses légats empêchèrent ces troubles de devenir endémiques. Bretons, Germains, Daces et Maures se virent contraints de respecter la paix. L'Achaïe, l'Égypte et les Juifs coupables de rébellion furent ramenés à l'ordre par les gouverneurs et les généraux [1].

En l'année 139, Calpurnius Atilianus, qui avait été consul ordinaire quatre ans auparavant, gouvernait la Syrie Palestine et avait en main le commandement de toutes les forces militaires de cette province, en premier lieu de la 10e légion Fretensis et de la 6e légion Ferrata et en second lieu les troupes auxiliaires énumérées par le diplôme de Der'â. Le commandement de deux légions au minimum convenait à un ancien consul. Aussi la province de Palestine passait-elle avec Calpurnius Atilianus du rang prétorien au rang consulaire [2]. Il n'était pas inutile de maintenir sur place des troupes d'occupation. La tradition juive a gardé le souvenir de trois postes militaires placés à Bethléem, à Emmaüs et à Kefar Leqitaya (aujourd'hui Beit Liqya) pour arrêter les juifs qui auraient réussi à s'échapper de Better, explication peu probable vu la distance de ces localités par rapport entre elles et par rapport à la place investie [3]. Il serait beaucoup plus naturel d'assigner à ces postes et à d'autres du même genre (tel celui du château de Qiryathiarim) le but d'empêcher les juifs d'entrer sur le territoire d'Aelia et d'apercevoir même de loin le site de leur ancienne capitale. La défense demeurait en effet en vigueur. Saint Justin pouvait écrire après 150 aux deux souverains Antonin et Marc-Aurèle : « Vous savez bien qu'ordre est donné par vous de n'y laisser demeurer aucun juif et de punir de mort tout juif qu'on surprendra essayant d'y entrer [4] ».

Comme le successeur d'Hadrien maintenait la suppression des privilèges décrétée par celui-ci : obligation de la corvée même le jour du sabbat, prohibition de la circoncision, de l'enseignement dans les écoles et de tout acte de culte etc., il se produisit des révoltes surtout

1. Capitolin, *Ant. P.*, 5 : *Per legatos suos plurima bella gessit.., et multas gentes atque Judaeos rebellantes contudit per praesides ac legatos.*
2. *RB.*, 1897, 602. *CIL.*, III, p. 2328, 10. *PW.*, XII, 1591.
3. *EJ.*, IX, p. 1135 s. v. *Kefar Lekitajja*, IV, p. 436, s. v. *Bethlehem.*
4. *Apologie I*, 47. *Dialog.*, 16.

en Galilée où nombre de Judéens avaient cherché un refuge[1]. La lutte prit fin moyennant quelques tractations avec l'autorité qui atténua la rigueur des décrets impériaux et permit la circoncision aux juifs, mais à eux seuls, en vertu d'un rescrit qui valut dans la légende juive des IIIe et IVe siècles une faveur inouie au généreux Antonin[2].

Aux juifs qui se targuaient d'être rentrés en grâce auprès du pouvoir suprême Justin répondait que la concession tournait à leur détriment : « Cette circoncision selon la chair qui vous vient d'Abraham vous a été donnée comme un signe distinctif entre vous et les autres nations, entre vous et nous, afin que vous soyez seuls à souffrir ce que vous endurez à juste titre maintenant, afin que vos campagnes soient changées en désert et vos villes en foyers d'incendie, que vos fruits soient dévorés sous vos yeux par les étrangers et que personne d'entre vous ne puisse monter à Jérusalem »[3].

Siméon, fils de Gamaliel II, avouait que son peuple se trouvait journellement en butte à des mesures tracassières alors même que le Sanhédrin transféré de Yabneh à Ouša en Galilée avait l'autorisation de reprendre ses réunions sous sa présidence. Descendant de la maison de Hillel, Siméon travailla à donner un prestige nouveau à sa dignité de *nasi* et à établir l'autorité patriarcale sur une population décimée et désemparée, dût-il se heurter à l'inimitié de ses assesseurs Rabbi Méïr et Rabbi Nathan de Babylone[4]. Eutychius, dans ses Annales raconte que pour échapper à la mort ou à la captivité, quantité de juifs s'étaient enfuis en Égypte, en Syrie, dans les montagnes et dans le Ghôr[5]. D'autres, frappés par la ruine définitive du Temple, la cessation des sacrifices, l'échec de toute tentative de restauration nationale embrassaient le christianisme ou se ralliaient aux Samaritains. « Les savants et notamment les sept disciples encore vivants d'Aqiba s'étaient réfugiés, la mort dans l'âme, à Nisibe et à Nehardea, et si la persécution avait sévi plus longtemps la Babylonie aurait pris

1. JUSTER, *op. cit.*, I, 226; HAMBURGER, *RE für Bibel und Talmud*, s. v. Hadrian. *Verfolgungsed.*

2. Modestin dans le Digeste XLVIII, 8, 11 : *Circumcidere Judaeis filios suos tantum rescripto divi Pii permittitur; in non eiusdem religionis qui hoc fecerit, castrantis pœna irrogatur.* Les Juifs prétendirent qu'Antonin avait lui-même reçu la circoncision et étudié la Loi au point qu'il travailla avec Juda le Saint à la rédaction de la Mishna. Il est vrai que sous le nom d'Antonin la légende faisait un amalgame de tous ses successeurs jusqu'à Caracalla ou Alexandre Sevère. *EJ.*, II, 1114-1119. Voir *Hist. des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent.*

3. *Dialog.*, 16.

4. *Jewish Encyclopedia*, XI, 347. Ousha est aujourd'hui le *Kh. Hushé* au sud-ouest de Shefa 'Am. Les autres étapes du Sanhédrin seront Sefar'am, Beth Še'arim, Sepphoris et Tibériade. *Talm. b. Roš haššana*, 51. NEUBAUER, *Géogr. du Talm.*, 198 ss.

5. *RAO.*, VI, 280. *PG.*, CXI, 987.

dès ce moment dans le judaïsme la place considérable qu'elle devait occuper un siècle plus tard »[1].

3. Judaïsme et christianisme.

Parmi les convertis venus du judaïsme, Hégésippe mérite une mention particulière comme le premier chroniqueur de l'Église de Palestine. Ses « Mémoires » dont Eusèbe a sauvé quelques fragments trahissent un auteur d'origine palestinienne connaissant l'hébreu, le syriaque et la tradition orale des juifs. Afin de confondre les nouveautés gnostiques, Hégésippe circula d'église en église, séjourna à Rome, recueillant les traditions locales et l'enchaînement qui les rattache aux Apôtres. Son activité est contemporaine des règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle et son ouvrage dut voir le jour vers 180 en Palestine ou en Syrie. Il établit une relation entre les erreurs du gnosticisme et les sept hérésies ou sectes du judaïsme. En 170, l'évêque de Sardes, Méliton, venu à Jérusalem pour se renseigner sur le canon des Écritures, parcourut le pays qui avait été le théâtre de la prédication et des gestes de Dieu[2].

La controverse que saint Justin engage avec Tryphon indique clairement le fossé creusé entre le christianisme et le judaïsme. Ce Tryphon, Eusèbe l'identifie au fameux Rabbi Tarphon, l'un des docteurs les plus écoutés de ce temps-là. Il était, selon ses admirateurs, plus utile à Israël que le soleil, car le soleil n'éclaire que la terre tandis que Tarphon répand ses rayons en ce monde et dans le monde à venir. Pouvait-on refuser une telle lumière sans soulever l'indignation? Aussi l'hostilité que Tarphon déclara aux transfuges passés à l'Évangile est restée légendaire. Il jura de brûler tous les livres chrétiens qui lui tomberaient sous la main sans considération pour le nom de Dieu qui s'y trouvait fréquemment. Quoi qu'il en soit de l'identité de ce rabbi réfugié à Éphèse à cause de la guerre qui sévissait en Palestine, Justin le presse grâce à sa parfaite connaissance de l'exégèse juive et des griefs de la Synagogue contre les chrétiens[3]. Il sait que les Juifs les maudissent trois fois le jour dans leurs prières et qu'ils répandent contre eux des imputations atroces. « Vous avez désigné, ajoute-t-il, des émissaires choisis et les avez envoyés de Jérusalem sur toute la terre, pour dire qu'une hérésie impie, celle des chrétiens était apparue, et nous accuser de toutes ces choses que ceux qui ne nous connaissent pas répètent contre nous.... Vous

1. Graetz, *Hist. des Juifs* (trad. Bloch) III, 106.
2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, xi, **22**, 26, 14. Batiffol, *La littérature grecque*, p 49 s.
3. *Jewish Encyclopedia*, XII, 56 s. Eusèbe, *Hist. eccl.*, iv, 18, 6.

n'avez pas le pouvoir de porter la main sur nous, grâce à ceux qui maintenant nous gouvernent; mais chaque fois que vous l'avez pu vous l'avez fait »[1].

Celui qui parlait ainsi était né vers le début du second siècle à Flavia Néapolis en Samarie, fils de Priscus, petit-fils de Bacchius, probablement des gréco-romains transplantés au pied du Garizim. Très épris de philosophie, il se convertit à l'âge d'environ trente ans après avoir vainement cherché Dieu à travers les théories de Pythagore, d'Aristote, de Platon et du Portique. Seule la religion du Christ lui apparut capable de satisfaire les exigences de l'esprit et du cœur. Bien que laïque, il sentit en lui une âme d'apôtre qui l'emporta jusqu'à Rome où il enseigna à titre de didascale privé la philosophie chrétienne étayée par les prophéties et les mémoires des Apôtres. Justin ne craignit pas de présenter une apologie du christianisme à l'empereur Antonin et à ses fils adoptifs établissant avec une grande hardiesse l'innocence des chrétiens et l'injustice des lois qui les persécutent, démontrant la supériorité de la religion de Jésus sur les fables du paganisme. Ce n'est pas de leur côté que les princes auront à craindre désobéissance et sédition. « Nous sommes les premiers à payer les tributs et les impôts à vos percepteurs, conformément au précepte du Christ.... Nous n'adorons que Dieu seul, mais pour le reste, nous nous vous obéissons volontiers, vous reconnaissant pour les maîtres et les chefs des peuples, et nous demandons à Dieu qu'avec la puissance souveraine on voie en vous la sagesse et la raison ». Une dizaine d'années après, encouragé par l'avènement d'un sage, Justin adressa un supplément apologétique à Marc-Aurèle destiné à lui montrer que le stoïcisme cher à cet empereur, malgré ses imperfections, rejoignait souvent les dogmes chrétiens [2]. Mais l'atavisme mythologique et superstitieux qui dominait malgré lui le philosophe couronné l'empêcha de répondre à une telle confiance et à une telle générosité. On connaît le dédain de Marc-Aurèle pour le courage des martyrs, dédain qui révèle chez ce penseur des lacunes dans sa notion du juste et de l'injuste, ce dont Justin devait mourir sur la dénonciation du philosophe cynique, Crescent, jaloux de l'attrait exercé sur les âmes par la franchise et la douceur du philosophe de Néapolis qui appartient plus à l'histoire générale de l'Église qu'à l'histoire de sa petite patrie.

Les allusions au pays qui l'a vu naître sont rares. Une mention de Bethléem et de la grotte de la Nativité, les nuances du judéo-

1. *Dialog.*, 16 et 17. LAGRANGE, *Saint-Justin*, 30 s.
2. BARDY, *Dict. de Théol. Cath.* VIII, s. v. Justin.

christianisme de son temps, la persécution de Bar Kokeba et des siens envers les convertis, la défense aux circoncis d'aller à Jérusalem, à cela il faut ajouter le reproche adressé aux nouveaux traducteurs juifs de l'Écriture de fausser le sens ou de supprimer des mots de l'original. Aquila paraît surtout visé car, contemporain d'Hadrien, il composa sa traduction grecque servile au plus haut degré « à une époque où les juifs hellénistes contestaient le sens que les chrétiens donnaient à certains passages de la traduction des Septante, notamment aux oracles messianiques, et lorsque sous l'influence du rabbinisme, ils désiraient posséder une version grecque plus conforme à l'original hébreu »[1]. Saint Épiphane[2] suppose une intention perverse à l'œuvre et à l'adhésion d'Aquila au judaïsme. Originaire de Sinope dans le Pont, c'est à lui qu'Hadrien aurait confié la direction des travaux lors de la construction d'Aelia Capitolina. Ayant embrassé la religion chrétienne dans cette ville, la communauté le chassa de son sein pour attachement à des doctrines et à des pratiques suspectes. Son dépit le porta à se faire prosélyte de la religion mosaïque. Entré plus avant dans le monde juif, il conçut le projet de supplanter par une version de son crû la version des Septante sur laquelle l'Église faisait fond. Son travail parut à certains hellénistes trop peu respectueux du génie de la langue grecque. Après lui, Théodotion, prosélyte juif d'Éphèse selon saint Irénée, entreprit une révision de la version alexandrine qu'il améliora. Enfin, sous le règne de Septime Sévère (193-211), un samaritain passé au judaïsme, nommé Symmaque, élabora une nouvelle traduction que caractérise une certaine recherche de l'élégance du style et du vocabulaire[3].

Du côté de l'empereur, les chrétiens auraient pu craindre quelque violence à raison de son attachement aux anciens rites et aux divinités ancestrales. Il n'en fut rien. Son tempérament politique ne pouvait tolérer les emportements populaires ni le zèle intempestif de fonctionnaires trop ardents pour le culte des idoles. Orose (II, 46) résume bien la situation en ces termes : « *Antonino Pio imperante, pax ecclesiis fuit.*

1. MANGENOT, *Dict. de Théol. Cath.*, I, 1726. S. JUSTIN, *Dialog.*, 68, 71. *PG.*, VI, 638, 641-644.

2. *De mens. et pond.*, XIV fin et XV. *PG.*, XLIII, 261. *EJ.*, III, 27-35.

3. *DB.*, V, 1898. *Initiation bibl.*, 255.

4. Antonin et la province de Syrie Palestine.

La transformation de Sepphoris en Diocésarée paraît être une conséquence des troubles qui agitèrent la Galilée sous Antonin[1]. Il fallait dans ce district une ville gréco-romaine qui fût comme Aelia en Judée un foyer d'hellénisme au milieu d'une population en grande partie réfractaire. Une ville était toute désignée pour jouer ce rôle. On reprochait à Sepphoris sa fidélité au gouvernement impérial; une telle recommandation suffisait, surtout si sa rivale Tibériade s'ouvrait de plus en plus à l'influence juive. De Tibériade nous ne possédons aucune monnaie des règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle, tandis que les bronzes de la ci-devant Sepphoris inaugurent sous Antonin le Pieux le nom de Diocésarée avec les titres privilégiés de *hiera asylos* et *autonomos*. Au lieu du palmier, le revers représente un temple tétrastyle dont l'arche centrale abrite la Tyché locale portant couronne tourelée et corne d'abondance[2]. L'association des noms de Jupiter (Dios) et de César dans le vocable de *Diokaisareia* affirmait la prétention de l'empereur de représenter sur terre le dieu du Capitole. Il est à remarquer qu'à l'encontre d'Hadrien, Antonin évite de donner son nom à sa fondation. En toponymie les dérivés du nom d'Antonin sont le fait de Caracalla et non du Pieux qui agissait toujours *cum mensura et sine iactantia* au dire de son biographe.

Outre le type colonial courant associé au buste d'Antonin, Césarée émet des monnaies au nom de Marc-Aurèle César admis dès 139 comme tel à l'exercice du pouvoir. Au droit figure son buste, au revers Sérapis coiffé du calathos. Scythopolis reste fidèle à Dionysos, sa divinité favorite[3].

Avec le règne d'Antonin apparaît sur les monnaies de Néapolis le mont Garizim consistant en deux masses que sépare un ravin. La masse de gauche supporte un temple vu de trois quarts, derrière lequel se dissimule sur certains spécimens un édifice ou un autel. Un long escalier conduit au temple qui est périptère en passant par des chapelles qui marquent comme des stations. Au sommet de la masse de droite se profile un autel. Au pied de la montagne s'étend une longue colonnade offrant une ouverture au pied du grand escalier[4].

1. Assmann, *De coloniis oppidisque romanis quibus imperatoria nomina vel cognomina imposita sunt*, 84.

2. Hill, *Catal... Palestine*, p. xii et 3.

3. *Ibid.*, p. 22. *QDAP.*, VIII, p. 88, pl. 41.

4. Hill, *op. cit.*, p. 48 s. pl. V. De Saulcy, *Num. de T. S.*, 248 s. pl. XIII. Le sommet de gauche paraît bien être *Râs Kikis* et celui de gauche le *Cheikh Ghanem* séparés par le vallon d'el-'Amoud. Voir *RB.*, 1926, p. 98, 102 et pl. I, 1. *GP.*, I, 365 et notes. L'inscription du revers porte. Φλ. Νεαπόλεως Συρίας Παλαιστίνης.

Sur d'autres monnaies d'Antonin nous rencontrons Asclépios et Hygieia comme si Néapolis avait eu quelque source curative. De 158 à 160, la même ville émet des bronzes ayant au droit le buste de Marc-Aurèle César et au revers le Jupiter Héliopolitain dans son attitude classique : serré dans la gaine d'une cuirasse qui recouvre en grande partie la longue tunique à manches courtes, le dieu brandit un fouet de la main droite et tient dans la main gauche des épis et parfois le foudre. A ses pieds se trouvent deux taureaux hérités sans doute du dieu Hadad. M. Dussaud conclut de l'adoption de ce type monétaire syrien que le Zeus Hypsistos intronisé par Hadrien dans le temple romain du Garizim n'était autre que Jupiter Héliopolitain [1]. En tout cas, de ces débuts de la diffusion du culte du dieu d'Héliopolis en Palestine à l'époque où nous sommes arrivés il faut rapprocher l'affirmation de Malalas au sujet des constructions d'Antonin le Pieux : « Il fonda à Héliopolis, ville de la Phénicie du Liban, le grand temple de Jupiter, l'une des merveilles du monde ». Les archéologues supposent que les fondements de cet édifice furent jetés longtemps avant le milieu du IIe siècle; ils ne peuvent cependant ôter toute signification au renseignement du chroniqueur d'Antioche [2].

Bien qu'en principe la circoncision leur fût interdite, les Samaritain sont gardé un souvenir favorable du règne d'Antonin [3]. Influencés sans doute par la légende juive, ils ont fait de ce prince non seulement un ami de leur secte mais un converti adonné avec ferveur à l'étude de la loi mosaïque [4]. Il y aurait un plus grand intérêt à savoir quel était l'objet de l'inscription dont le voyageur flamand Kootwyck releva le début vers la fin du XVIe siècle sur une grande base de marbre insérée dans une vieille tour au bazar de Naplouse. « A l'empereur Hadrien Antonin César Auguste le Pieux.... » furent les seuls mots qui étaient alors déchiffrables. Il y a peu de chance qu'on remette un jour la main sur ce monument disparu [5].

Jérusalem a beaucoup mieux conservé l'unique inscription de ce

1. *Notes de mythologie syrienne*, p. 51. Voir sur ce sujet la documentation rassemblée pp. 29-51, 125 ss.

2. *Chronogr.* XI : *PG.*, XCVII, 424. A Laodicée, Antonin fait construire un forum et des bains publics; à Antioche il fait paver l'avenue des portiques en pierre de la Thébaïde; il dote Césarée de Palestine, Nicomédie et Éphèse, d'établissements thermaux. Cf. *PW.*, *Supplem.* IV, 717. L'opulent Tedius Maximus dédie une statue en l'honneur de l'empereur Antonin à Héliopolis. WINNEFELD, *Baalbek*, II, 147.

3. *REJ.*, t. XLV (1902), p. 84. *RAO.*, VI, p. 96. MONTGOMERY, *The Samaritans*, p. 93.

4. Cl. GANNEAU, *Arch. Res.*, II, 319 s.

5. DURUY, *Hist. des Romains*, IV, 428. HILL, *op. cit.*, p. 83-87. Aelia a émis aussi des bronzes aux effigies d'Antonin et de Faustine sa femme, d'Antonin et de Marc-Aurèle César. *Ibid.*, 87. *QDAP.*, I, p. 72, pl. 37. — COTOVICI, *Itinerarium*, p. 342.

règne qu'on peut voir encore encastrée dans le mur méridional du Haram et dont la teneur est celle-ci : « A Titus Aelius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, Père de la Patrie, Augure; par décret des décurions ». Cette dédicace devait être à la base de l'une des deux statues impériales que le Pèlerin de Bordeaux vit en 333 sur la plate-forme du Temple. Les décurions d'Aelia auraient donc décerné à Antonin le même honneur qu'à Hadrien, vraisemblablement à l'occasion de l'achèvement de la Colonie [1].

Sous Antonin, les monnaies se décorent à Aelia des motifs les plus variés : Tyché, en buste, ou en pied sous le fronton d'un temple, Sérapis, Dionysos ou Bacchus, Mars, les Dioscures séparés par un aigle, le sanglier, la louve allaitant les deux jumeaux. Comme il convient à une colonie, la légende est rédigée en latin, ce qui restera en usage jusqu'à la fin du monnayage d'Aelia. Les motifs purement romains étaient de nature à plaire à Antonin qui « essayait comme Auguste de ranimer le patriotisme expirant, en remettant à la mode les origines merveilleuses du peuple romain ». Le symbolisme des *signa* militaires offrant Jupiter sous la forme de l'aigle, Mars et Quirinus sous celles du loup et du sanglier explique pourquoi les enseignes restèrent un objet de culte pour les soldats. Du temps d'Antonin émane une inscription qu'on pense être une dédicace au génie de la 10e légion due à Lucilius Sabinus, centurion *princeps* de la Fretensis, qui étant passé à la 4e Flavia, recevra plus tard des distinctions honorifiques de la main de Marc Aurèle dans la campagne contre les Germains. Sous Antonin la 10e légion Fretensis eut pour légats Popilius Carus Pedo et L. Annius Fabianus [2].

On possède de ce même règne diverses séries de monnaies d'Ascalon datées de 142 à 159. Déesse avec croissant sur la tête et triton sous les pieds, divinité portant calathos debout sur trois lions, Dioscures, Poseidon, Tyché tenant un étendard, Phanebal avec harpe, bouclier et palme, tels sont les sujets du revers. Au droit est représenté le buste de l'empereur lauré accompagné de l'inscription *Antoninos Sebastos*. Quelques pièces ont la tête de Faustine II (158-9) fille d'Antonin et femme de Marc-Aurèle qui eut le titre d'Auguste avant son mari.

Les bronzes de Gaza datés de 141 à 161 encadrent la tête impériale des mots *Autocrator* [*Adrianos*] *Antoneinos* plus ou moins abrégés. Les motifs du revers sont communs et peu variés [3].

1. *CIL.*, III, Suppl. 6638. *Jérusalem Nouvelle*, p. 889, n. 2 et 3.
2. *PW.*, XII, 1671.
3. Hill, *op. cit.*, p. 129-135. De Saulcy, *op. cit.*, 200-203.

5. La province d'Arabie sous Antonin le Pieux.

Loin de se ralentir à la mort d'Hadrien, la diffusion de l'art impérial constitué dans ses parties essentielles sous Trajan gagne de plus en plus du terrain sous le climat hauranien et de l'ancienne Décapole au temps d'Antonin le Pieux et de sa dynastie. A vrai dire, l'art impérial ici n'est autre que l'art hellénistique acclimaté en Syrie par les Séleucides et adopté par Rome, qui s'était elle-même mise à l'école de la Grèce. N'est-il pas significatif que le chef architecte de l'empereur Trajan fût le syrien Apollodore de Damas? A mesure que le pouvoir romain s'affermissait à l'est, les méthodes de construction et d'ornementation employées dans la Syrie hellénisée se propageaient aux dépens de l'art indigène des populations araméennes et arabes tandis que le grec devenait pratiquement chez elles la langue de l'administration romaine [1]. Quand on parle d'architecture romaine dans le Hauran et l'Arabie, il faut entendre non pas un art importé d'outre mer pour être transplanté dans un sol neuf, mais bien le passage dans la Syrie sémitique de l'art pratiqué en Syrie hellénisée, passage organisé et poursuivi méthodiquement par le génie de la puissance romaine habile à amalgamer les facultés créatrices et les heureuses dispositions des plus brillants sujets de l'Empire. Comme tout ce qui est vivant, cet art transjordanien ne s'étiolera pas dans des formes figées et monotones. Ses productions surtout dans les débuts se distinguent par une rare élégance et la richesse d'une décoration encore éloignée de la surcharge que plus tard elles ne sauront éviter. De même que les architectes de Rome, ceux du Hauran, par exemple, se permettront des interprétations personnelles des anciens styles classiques parfois en marge des canons reçus, mais le résultat en sera rarement déplaisant. Leur goût de la mesure, de la dignité des proportions et leur réserve dans la distribution des ornements sculptés gagnent à être comparés aux gigantesques monuments de Baalbek, à leur débauche de décorations, dus, à ce que l'on croit, à des architectes étrangers au pays [2].

Le plus ancien monument du Hauran daté par une inscription est un temple d' Atil élevé en la quatorzième année d'Antonin le Pieux (151) pour le salut de cet empereur [3]. Dans cette région que Septime Sévère annexera à la province d'Arabie en 195 on rencontre plusieurs

1. Hill, *op. cit.*, p. 151-155. De Saulcy, *op. cit.*, 218-222. Meyer, *Gaza*, 129 ss.

2. Butler, *Architecture and others arts.* p. 341 ss.

3. Butler, *op. cit.*, 342 s. Waddington, *Inscr. de Syrie*, 2372. Nous n'insistons pas davantage sur les villes du Hauran qui appartenaient encore à la Syrie à cette date.

dédicaces soit à Antonin et à toute sa maison, soit à Antonin et à Marc-Aurèle César ou la mention de l'année du règne comme repère chronologique. Ainsi à Tell el-Aš'arî, Soueida, 'Ormân, Hébrân. Bostra, le chef-lieu de la province n'a donné que le début d'une dédicace bilingue échappé au remploi des matériaux à travers les siècles. Mais au temps d'Antonin, elle possédait déjà son rempart et sa porte monumentale de l'ouest, ses réservoirs en relation avec les bains, son marché, l'arc de triomphe de l'est, un théâtre, le palais dit de Trajan, résidence du gouverneur de l'Arabie. Comme elle avait à rivaliser avec d'anciennes villes de la Décapole, Bostra, jusqu'à Trajan halte de caravanes nabatéennes, réclamait en outre un hippodrome et une naumachie. Trajan et Hadrien veillèrent à la romanisation de la ville destinée à abriter la garnison de la 3e Cyrénaïque. Le débris de la dédicace signalé plus haut est un indice de la sollicitude d'Antonin le Pieux pour ce chef-lieu qui sous son règne et celui de ses fils adoptifs s'enrichit du bel arc triomphal de l'ouest, d'un nympheum et d'un grand temple. Les inscriptions nabatéennes retrouvées dans les ruines et maint détail d'architecture indigène conservé dans quelques édifices montrent la permanence de l'élément nabatéen dans la Bostra romaine et sa participation aux travaux publics[1].

Parmi les gouverneurs qui administrèrent la province au nom d'Antonin le Pieux trois sont connus grâce à l'épigraphie. Le premier, L. Aemilius Carus, avait déjà administré la Cappadoce et la Lyonnaise et deviendra légat des trois Dacies. Sa carrière de fonctionnaire et d'officier supérieur est exposée tout au long dans une inscription que lui a consacrée son meilleur ami. A Djéraš et à Ammân son nom se retrouve sur des dédicaces[2]. En 150, nous voyons à sa place Lucius Attidius Cornelianus, consul désigné, et en 151 consul suffect, destiné au gouvernement de la Syrie en 157[3]. Deux bases de statues érigées en l'honneur de ce fonctionnaire consulaire ont été retrouvées devant les propylées d'Artémis à Gérasa[4]. Le troisième de ces légats, Caius Allius Fuscianus, consul désigné, nous est connu par des inscriptions rédigées en latin et en grec sur des bases de statues découvertes non loin des mêmes propylées. Le même honneur fut décerné à son contemporain Q. Aurélius Atillianus, administrateur du fisc impérial. Sa statue fut offerte par la ville et placée près du temple de Zeus par les

1. Butler, *Syria*, Div. II, *Architecture*, Section A, p. 215-295, Brünnow et Dümaszewski, *Die Provincia Arabia*, III, p. 1-84.

2. *Die prov. Arabia*, II, 254, n° 6; III, 287.

3. *Ibid.* III, 287, 313, 315. Kraeling, *Gerasa*, p. 403 s. (Welles).

4. Welles dans *Gerasa* nos 163, 164 : Λ. Ἀττίδιον Κορνηλιανὸν ὑπατικόν.

soins d'Émile Aquila, épimélète, quelque commissaire préposé à un service d'édilité [1].

Confiante comme le reste de l'Empire dans la stabilité de la paix, de la concorde et de la prospérité des affaires, Gérasa avait résolu d'élever à sa déesse tutélaire, Artémis, la Tyché des Antiochéniens du Chrysoroas, un splendide sanctuaire au point le plus élevé de la ville. Le temple dressa bientôt son élégante silhouette précédée d'un portique corinthien double à l'alignement des antes et environnée d'une colonnade sur les trois autres côtés. Un témenos de 161 mètres sur 121 déterminait une esplanade qui dégageait la vue du temple et de l'autel placé à quelque distance de la façade. Des exèdres et des portiques s'appuyaient à l'intérieur du mur d'enceinte. Mais où les architectes réalisèrent le mieux l'idée d'une magnificence capable de frapper l'imagination de quiconque passait sur la voie principale du *cardo maximus*, ce fut dans l'harmonieuse composition des propylées. Il était en effet difficile de donner à l'issue du grand escalier descendant de l'esplanade du temple d'Artémis un encadrement mieux adapté que la triple porte conservée encore en grande partie où la sévérité de la ligne droite s'allie à la richesse de la décoration. En face, de l'autre côté de la rue, une cour à exèdres semi-circulaires amorçait la voie sacrée bordée de portiques corinthiens, se dirigeant vers le pont du Chrysoroas à l'est d'où en se retournant on embrassait d'un seul coup d'œil toute la succession des approches de l'Artémision sur une longueur de 300 mètres jusqu'au portique du *naos* [2]. Dans le tympan de l'entrée monumentale des degrés de l'esplanade on pouvait lire, en se rapprochant, l'inscription qui relatait que le 24 Dios 213 de l'ère de Gérasa (150 après J.-C.) pour le salut de l'empereur Antonin et du César Aurèle, son fils, de ses autres enfants et de toute sa maison pour son autorité, pour celle du sénat et du peuple romain, la ville a célébré la dédicace des propylées et de leur portique sous le légat Attidius Cornelianus [3]. On inaugura par la même occasion deux fontaines situées le long de la voie sacrée. Pour harmoniser ces embellissements avec le cœur de la ville on dut ensuite élargir la rue principale depuis l'extrémité du téménos d'Artémis jusqu'au Forum et substituer le corinthien au ionique dans les colonnades bordant cette rue. On érigea une triple baie au débouché de la rue dans le Forum et des édicules à quatre colonnes sur le rond-point du tétrapyle sud [4].

1. *Ibid.*, nos 165-167; 172. Cf. *Prov. Arabia*, III, p. 298.
2. Kraeling, *Gerasa*, p. 52 s., 126-138. Schumacher, *ZDPV.*, 1902, p. 130 s.
3. Kraeling, *op. cit.*, p. 403, no 60.
4. *Ibid.*, p. 53, plans 1, 12 à 15.

Au règne d'Antonin appartiennent encore quelques dédicaces à Artémis, à la dame Patrie, au dieu Arabique, à la déesse Ourania [1] et le grand temple qui se trouvait vers la porte sud-ouest dédié à Sérapis Jupiter Hélios, à Isis et à Faustine sous le nom de la Nouvelle (Isis). En 143, le notable Malchos, comme conséquence d'un vœu fait à sa patrie, dédie à ces trois divinités des statues avec leur socle, pour le salut de l'empereur Antonin le Pieux, pour la concorde et la prospérité du conseil et du peuple des Géraséniens [2].

Philadelphie a fait figurer sur ses monnaies d'Antonin le Pieux la Tyché de la ville; sur d'autres où le buste de l'empereur occupe le droit, le revers représente Marc-Aurèle César portant, nouvel Héraclès, la peau de lion sur l'épaule [3]. Signalons à Madaba la construction d'un monument funéraire assez important par un certain Abdalla en l'an 19 d'Antonin (156) et la dédicace d'une statue dont la ville honore Domitius Alexandre centurion de la 3e légion Cyrénaïque [4].

II. — Marc-Aurèle et Lucius Verus.

1. Collaboration inégale.

Peu de temps avant d'expirer le 7 mars 161, Antonin, ayant déclaré devant témoins Marc-Aurèle son successeur, fit porter dans sa chambre la statue d'or de la Victoire qu'il était de tradition de maintenir toujours dans l'appartement privé de l'empereur. Le premier acte du nouvel Auguste fut de s'associer comme collègue dans la puissance souveraine, Lucius Vérus, qui abandonna son nom de Commodus, de sorte qu'on vit pour la première fois deux Augustes régner à égalité de droits sur l'ensemble de l'Empire. Adoptés ensemble par Antonin, ils se considéraient comme frères depuis vingt-trois ans et le fait qu'ils étaient en 161 tous les deux consuls parut à tous les esprits d'heureux augure pour la communauté de vues et l'unité d'action. Le monde se réjouit de leur affection mutuelle et de leur parfaite entente qui s'harmonisaient avec la diversité de leur caractère. Le philosophe remerciait les dieux dans ses méditations « d'avoir eu un tel frère, capable par son caractère de l'inciter à prendre soin de soi-même et qui, en même temps, le charmait par ses égards et son affection [5]. » L'indifférence de ce penseur pour la gloire trouvait bon que son collègue

1. *Ibid.*, inscriptions, nos 32, 43, 54, 121, 122, 21, 22, 24.
2. *Ibid.*, no 15. *RB.*, 1909, p. 448-450; 1927, p. 254. Fink, *JHS.*, 1928, p. 37, n. 82.
3. Hill, *Catal. Arabia*, p. 38 s. pl. VI.
4. *RB.*, 1895, p. 590 s.
5. Marc-Aurèle, *Pensées* (éd. et trad. Trannoy), I, 17.

reçût tous les honneurs. Son principe d'aimer de tout cœur les hommes que le sort lui avait donnés pour compagnons, il le poussait dans ce cas jusqu'à la faiblesse, et sa philosophie lui fournissait toujours des moyens de se justifier : « Tous, quoique différents, ne collaborent-ils pas à la même œuvre?[1] » Quant à lui-même, il portait sérieusement le poids de sa responsabilité : « Ma cité et ma patrie, pensait-il, en tant qu'Antonin, c'est Rome; en tant qu'homme, c'est le monde. Donc les intérêts de ces cités sont pour moi les seuls biens. » Ou encore « A chaque heure applique-toi de tout ton soin, en Romain et en mâle, à faire ce que tu as sur les bras avec une gravité adéquate et sincère, avec amour, indépendance et justice; et veille à te libérer de toutes les autres préoccupations. Tu t'en libèreras, si tu accomplis chaque action de ta vie comme si c'était la dernière[2]... »

Les calamités qui se succèdèrent aussitôt après l'avènement des deux princes trouvaient deux caractères disposés à les supporter sans faiblesse, l'un par stoïcisme, l'autre par une insouciance qui s'autorisait de la confiance que lui inspirait la force d'âme de son frère adoptif dont l'idéal était de « ressembler au promontoire, sur lequel sans cesse se brisent les vagues : lui, reste debout et autour de lui viennent mourir les bouillonnements du flot[3]». Le débordement du Tibre qui enlève le bétail et cause la famine dans Rome n'est rien en comparaison du soulèvement des Barbares qui depuis la Bretagne jusqu'au territoire des Parthes et à la Mauritanie forcent les frontières de l'Empire comme si ces peuples jusque-là intimidés par la sereine majesté d'Antonin le Pieux avaient mésestimé les aptitudes guerrières d'un philosophe. Savaient-ils que ce méditatif regardait la guerre comme un brigandage et qu'il n'y avait pas plus lieu de se vanter, selon lui, d'avoir capturé des Sarmates que d'avoir pris une sardine au filet ou des marcassins à la chasse[4]? Mais la conscience de son devoir envers Rome l'obligea à revêtir la cuirasse pour conserver l'héritage qu'il avait reçu du destin, et la mort le prendra hivernant sur le front du Danube. Le spectacle de la grande épidémie qui vers 166 sévit depuis le pays des Parthes jusque dans les Gaules, dépeuplant armée et provinces et surtout l'Italie, ne prit pas au dépourvu la sagesse du philosophe rompu à supporter sans murmure les choses extérieures qui ne sont pas en notre pouvoir, heureux même d'être exempt de chagrin, sans être brisé par le présent ni effrayé par l'avenir.

1. VI, 39, 43.
2. VI, 44; II, 5.
3. IV, 1.
4. X, 10.

2. La guerre avec les Parthes.

Si nous n'avons pas à nous appesantir sur les faits d'histoire générale qui sortent de notre cadre, il n'est pas étranger à notre sujet de relater la guerre des Parthes dont la menace inquiéta les derniers moments d'Antonin le Pieux. Elle éclata au printemps de 162. Vologèse III, s'étant jeté sur l'Arménie, obligea le légat romain de la province de Cappadoce, C. Sedatius Sévérianus, de se porter au secours d'Artaxata. Mais l'armée parthe commandée par un général du nom de Chosroès manœuvra si bien l'armée romaine qu'elle fût bloquée dans la ville d'Élégia vers les sources de l'Euphrate et périt avec son chef presque jusqu'au dernier homme [1]. Vologèse, devenu maître d'Édesse, intronise dans l'Osrhoène un Waël Malka dont on a l'effigie au revers de médailles portant au droit la tête de « Volagasès Arsacès, roi des rois [2] ». Les envahisseurs franchissant ensuite l'Euphrate se répandent en Syrie dont ils occupent les villes. C'est en vain que le gouverneur de cette province, Attidius Cornélianus, tente de s'opposer à l'audace des ennemis. Ses légions, amollies par une longue inaction, aussi mal équipées qu'inhabiles à manier les armes, lâchent pied et les Syriens, doutant de la puissance romaine, se sentent des sympathies pour le vainqueur. Athènes parle d'un nouveau Xerxès et d'une nouvelle guerre médique. Rome est beaucoup plus inquiète de la situation que ses Augustes. On finit par élaborer un plan de campagne défensif dont la réalisation est remise entre les mains de Lucius Vérus ou plutôt, par mesure de précaution, de trois excellents généraux qui feront leur preuve : Avidius Cassius, Statius Priscus, et Martius Vérus.

Pendant que le collègue de Marc-Aurèle se dirige sans se presser vers l'Orient, le philosophe préfère demeurer à Rome où les affaires de l'État, dit-il, demandent sa présence, mais les ordres sont donnés pour grouper sur les points fixés par lui-même les forces empruntées aux armées du Rhin et du Danube, d'Afrique et d'Égypte [3]. L'épitaphe d'un soldat de la 14e légion Gemina trouvée à Gadara prouverait le passage dans cette ville d'une *vexillatio* venue de Carnuntum,

1. Guerre appelée *bellum Armeniacum et Parthicum* 'dans les inscriptions honorifiques du consul Larcius Sabinus et de Q. Fronto, Dessau, *ILS.*, 1094, 1097, 1098. Sur la marche des opérations voir Debevoise, *A political history of Parthians* (1938), p. 246 ss.

2. Hill, *Catalogue of the gr. coins of Arabia, Mesopotamia and Persia*, p. xcvi, pl. XIII, 6.

3. Ont pris part à la guerre des Parthes la 1re légion Minervia sous Claudius Fronto, la 2e Adjutrix sous Anstitius Adventus à partir de 164, la 5e Macédonique sous Martius Verus et aussi sous Statius Priscus et la 3e Cyrénaïque. En tout ou en partie peuvent avoir servi la 3e Gallica, la 3e Augusta, la 1re Adjutrix, la 10e Gemina et probablement la 2e Trajane et la 14e Gemina. Debevoise, *op. cit.*, 247 s. Ritterling, *PW.*, XII, 1297 ss.

capitale de la Pannonie, où Marc-Aurèle écrira plus tard une partie de ses méditations [1]. Lucius Vérus fut si mal impressionné par la tenue déplorable des légions syriennes qu'il chercha à négocier avec Vologèse, mais celui-ci ne voulut rien entendre. Vérus, devenu en fait empereur d'Orient, eut le mérite de laisser toute latitude à l'activité de ses lieutenants. Installé dans Antioche, il jouissait des agréments de Daphné et des doux hivernages de Laodicée. Sauf une course jusqu'à l'Euphrate entreprise sur les instances de son état-major, on ne connaît pas d'autre participation du prince aux opérations de cette guerre[2]. Il est vrai que peu d'informations authentiques touchant ces faits sont arrivées jusqu'à nous. Le spirituel pamphlet de Lucien de Samosate nous a mis en garde contre les énormités issues de la fantaisie la plus déchaînée ou de la plus impudente adulation qu'il ait rencontrées dans les diverses histoires de la guerre entre Parthes et Romains dont il fut lui-même témoin. Si l'auteur du traité critique « Comment il faut écrire l'histoire » était passé du précepte à l'exemple, nous n'en serions pas à regretter ici la pauvreté de la documentation.

Lorsque l'armée syrienne eut été complètement transformée sous la discipline sévère d'Avidius Cassius dont les origines syriennes lui valaient la faveur des populations et des soldats indigènes, Statius Priscus qui s'était distingué en Bretagne et dans la guerre de Judée en 134, s'élança sur l'Arménie, reprit Artaxata et fonda à proximité Cœnopolis où il mit sur le trône un Sohemus, fait commémoré sur une monnaie de Vérus. La phase arménienne de la guerre touchait à sa fin aux premiers jours de 164, quand Avidius Cassius ouvrit la phase parthique en reprenant Soura et Nicéphorium sur l'Euphrate qu'il fit franchir à ses troupes sur des ponts de bateaux. Descendu sur Doura-Europos, il remporta sous les murs de cette ville une victoire décisive sur les Parthes. L. Vérus vint faire une entrée solennelle dans cette place importante qui restera au pouvoir des Romains. Un épistate de la ville dressa à cette occasion une statue de l'empereur sur une colonne qui conserve encore aujourd'hui le texte de sa dédicace [3].

« La route de Ctésiphon était ouverte à l'armée romaine. La capitale des Arsacides fut mise à sac et Séleucie du Tigre livrée aux flammes. On a flétri comme un crime contre l'hellénisme et un acte de folie cette destruction sauvage, dont on n'a pas aperçu la raison. Mais il

1. *CIL.*, III, *Suppl.* 12091. On réserve la possibilité d'une participation de ce détachement à la guerre d'Hadrien en Palestine.

2. Capitolin, *Verus*, 7.

3. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, p. liii, 410, n° 53.

est à peine douteux que les auteurs de l'incendie barbare qui anéantit une agglomération de 3 à 400.000 âmes, aient voulu ruiner à jamais une rivale commerciale des villes syriennes [1]. » Les vainqueurs toutefois durent bientôt rétrograder devant une violente épidémie qui les décimait et transforma leur retraite en déroute. Les survivants répandirent le fléau à travers l'Europe jusque sur les bords du Rhin (165).

En 166 les Romains, ayant repris haleine, inaugurèrent la phase médique de cette guerre par la prise d'Édesse et de Nisibe. Les territoires à l'ouest du Khabour demeurèrent portion de l'empire romain. Il semble que des légions aient poussé leurs avantages jusqu'au Tigre et en Médie, démonstrations dont le but était de manifester aux yeux du monde le déclin progressif de la puissance des Parthes [2].

Les succès des armées romaines se reflètent dans les légendes des monnaies et les salutations adressées aux Augustes, Marc-Aurèle se résignant à porter des titres dont son collègue était si fier. La tyrannie du protocole le veut ainsi. *Armeniacus* en 164, chacun d'eux devient en 166 *Armeniacus*, *Medicus*, *Parthicus Maximus* [3]. C'est à son corps défendant que Vérus quitte la Syrie où il vient de passer cinq années heureuses en somme et très flatteuses pour son amour propre. En lui envoyant pour épouse sa fille Lucilla, son frère adoptif lui rappelait les liens qui le rattachaient à lui et l'obligation d'assumer avec lui le fardeau de tout l'Empire. Ils triomphèrent ensemble à Rome en associant à leur triomphe les deux fils de Marc-Aurèle, Commode et Annius Vérus qui reçurent dès lors le titre de César. Peu après, la guerre contre les Marcomans, les Quades et autres peuplades de la Germanie s'imposa aux deux empereurs, les Barbares s'étant avancés, après avoir renversé la défense des frontières, jusqu'à Aquilée et à Vérone. Par mesure de précaution, afin d'être tranquille sur le front oriental, le gouvernement de l'Asie Mineure fut confié au gouverneur de Syrie, Avidius Cassius. Quant à Vérus qui ne songeait qu'à s'amuser, il n'eût pas été prudent de le mettre à la tête des armées. Du reste, en janvier 169, une attaque d'apoplexie en débarrassait Marc-Aurèle près d'Altino et l'empereur survivant prit son parti d'aller philosopher dans les bivouacs. Mais avant de gagner la zone de guerre, il conduisit à Rome le corps de ce nouvel hôte du panthéon romain et le déposa dans le mausolée d'Hadrien. Le défunt disparaissait à 39 ans, après neuf ans de règne environ.

1. *Ibid.*, LIII. M. Cumont fait remarquer à ce propos qu'en détruisant Carthage, Rome s'était débarrassée radicalement de la concurrence redoutable que cette ville faisait à l'Italie.
2. LUCIEN, *Comment on écrit l'histoire*, 30. CAPITOLIN, *Verus*, 7. WEBER, *CAH.*, XI, 348.
3. *PW.*, I, 2294.

3. L'administration de la Palestine.

Deux légats de Palestine ont été identifiés pour le temps où Marc-Aurèle et Vérus régnèrent ensemble : Commodus Orfitianus (161-166) et Flavius Boéthus (167). Ce dernier, philosophe péripatéticien originaire de Ptolémaïs à qui Galien dédia plusieurs de ses livres, mourut quelque temps après son arrivée dans la province qui lui était confiée [1]. Il s'était séparé du fameux médecin lorsque celui-ci répondit à l'appel des Augustes qui voulaient recourir à ses soins. Il vit mourir Vérus et fut chargé de veiller sur la santé de Commode. Galien est le savant de l'antiquité qui a traité le plus au long de la salure de la mer Morte dont l'eau, dit-il, offre au goût une saveur non seulement salée mais amère. Il raconte le fait d'un riche, curieux d'histoire naturelle, qui avait rapporté en Italie assez d'eau de la mer Morte pour en remplir une citerne [2].

Si l'on en juge par la numismatique, les fonctionnaires romains déployèrent un grand zèle à répandre la dévotion de la famille impériale. Les villes de Palestine émettent des bronzes qui représentent isolément ou associés les profils de Marc-Aurèle, de Vérus, de Faustine la Jeune, de Lucilla, de Commode César. Les effigies qui s'affrontent sur le même côté de la pièce sont celles de Marc et Vérus, de Faustine et Lucilla, de Marc et Commode. Des exemplaires offrent un buste sur chaque face de la monnaie : Marc et Faustine, Faustine et Marc, Vérus et Faustine, Lucilla et Vérus [3]. La numismatique témoigne aussi de l'essor que prend à cette époque le culte de Sérapis. Depuis qu'Hadrien a fait placer dans sa Canope de la villa de Tibur les images des dieux de l'Égypte, Rome même ne peut résister à cette invasion et Commode dépassera tout ce que la dévotion de ses prédécesseurs avait pu imaginer. Il est donc naturel que dans un pays limitrophe de l'Égypte, le Zeus-Sérapis des Alexandrins ait supplanté le Zeus des Romains, ce lointain Jupiter du Capitole, qui n'avait pas sur la tête le calathos, corbeille symbole de fécondité et d'abondance couronnant Sérapis. Celui-ci attirait en outre le public par la qualité de guérisseur dont il dépouillait Esculape. Certains de ses sanctuaires étaient devenus « de véritables hopitaux où l'on croyait obtenir la guérison de toute espèce de maux par des pratiques qui associaient

1. Rohden, *De Palaestina et Arabia*, p. 42 s.
2. *De simplic. medicament. facult.* IV, 20. *GP.*, I, 500 s.
3. Hill, *Catal. of Palestine*, p. 22-25, 53-56, 87-92, 135, 157 ss. *QDAP.*, I, 131; VIII, 78 s., pl. 41.

l'art médical à la superstition la plus exaltée [1] ». On connaît une série de bustes de ce dieu qui ont pour socle un pied humain, symbolisme que l'on n'a pas encore éclairci [2]. Il est possible que le pied de marbre dédié par Pompeia Lucilia, quelque femme de haut fonctionnaire, au génie guérisseur de la piscine du Bézétha à Aelia, soit un ex-voto de remerciement à Sérapis [3].

Des milliaires portant la longue titulature de Marc-Aurèle et Vérus attestent que des réparations ou de nouveaux embranchements ont été exécutés sur le réseau des voies romaines de Palestine notamment entre Aelia et Néapolis, entre Aelia et Jéricho par Taiybeh, entre Aelia et Lydda, entre Aelia et Éleuthéropolis, entre Aelia et Hébron, entre Aelia et Jamnia [4].

4. La province d'Arabie sous Marc-Aurèle.

Lorsque L. Vérus arriva en Orient pour arrêter l'avance des Parthes, la mobilisation des troupes de Pannonie amenait sur le théâtre de la guerre un homme remarquable qui après avoir passé par divers grades dans la 10e légion Fretensis et la 4e Scythique commandait la 10e Gemina et se trouvait en Cappadoce comme légat des Augustes à la tête des détachements pannoniens. Originaire de Cirta en Numidie, il était très lié avec Fronton son compatriote, maître de Marc-Aurèle. On était en l'an 162 quand l'empereur Vérus le choisit pour *legatus Augustorum* de la province d'Arabie. C'est ainsi que P. Julius Geminius Marcianus rentre dans notre histoire avant d'atteindre aux premières charges, en tant que consul et proconsul de Macédoine, puis d'Asie [5].

Son nom figure à Bostra dans une dédicace dont l'honore un centurion de la 3e Cyrénaïque, à Philadelphie dans les ruines du grand temple de la citadelle de Ammân élevé sous les deux empereurs, à Gérasa sur la façade orientale du temple de Zeus réédifié sur le lieu traditionnel en 163 « pour le salut et la durée éternelle des empereurs et de leur maison » et sur un bloc des propylées d'Artémis où il porte le titre de consul désigné. Il est qualifié de même dans une pompeuse dédicace aux deux Augustes relative à la construction du théâtre du nord [6].

1. *Dict. des Antiquités*, IV, 1250.
2. *Ibid.*, 1251 et note 3. Cf. *Hist. du culte des divinités d'Alexandrie*, p. 61 s., 248 ss.
3. *Jérusalem Nouvelle*, 888 et note.
4. Thomsen, *ZDPV.*, 1917, p. 73 ss, nos 259, 260, 261, 266, 272, 288, 289, 297, 303, 305. *GP.*, II, 225 ss.
5. *PW.*, X, 610 s.
6. Bruennow et Domaszewski, *Die Prov. Arabia*, III, p. 288. Kraeling, *Gerasa*, Inscriptions nos 11, 12, 64, 65, 259. *RB.*, 1895, p. 587.

Le nom de ce même gouverneur d'Arabie s'est perpétué sur un certain nombre de milliaires qui témoignent d'une sérieuse réfection de la voie Trajane et de ses ramifications. A la suite de la titulature des deux Augustes on lit encore *per P. Julium Geminium Marcianum leg. Aug. pro pr(aetore) m. p...* Ces bornes ont été relevées sur la voie créée par Claudius Sévérus de Bostra à la mer Rouge, reliant le chef-lieu à Philadelphie, Madaba, Pétra et sur les routes de Bostra à Gérasa, de Gérasa à Philadelphie, de Gérasa à Pella et Scythopolis, d'Esbous à Livias avec prolongement sur Aelia [1]. Ces travaux de voirie furent exécutés en 162. Mais c'est en 164 que l'on procéda à l'établissement d'un grand chemin de communication entre Bostra et Adraa. L'inscription parfaitement conservée trouvée au pont du wâdi Zédi entre ces deux villes attribue la construction de cet ouvrage d'art à Marc-Aurèle et à Vérus [2].

Adraa, l'antique Edrëi, doit sa renaissance au légat Geminius Marcianus. C'est ce que les Adraéniens reconnaissent dans deux inscriptions grecques dont l'une était gravée en relation avec le texte latin du *cursus honorum* de ce personnage dans sa ville natale de Cirta en Numidie. Le sénat et le peuple d'Adraa de la province d'Arabie érigeaient des statues au propréteur et consulaire en reconnaissance de ses bienfaits [3]. Le monnayage d'Adraa commence avec Marc-Aurèle. Les premières médailles de cette ville représentent le buste de l'empereur philosophe ou le buste de sa fille Lucilla, femme de Vérus, avec au revers, la Tyché des Adraéniens [4].

Philadelphie est la seule ville d'Arabie qui possède pour ce règne une numismatique de quelque importance. Héraclès, sans doute le titulaire du grand temple de l'acropole de cette ville, tient une large part des symboles monétaires : Astéria sa mère, le chariot sacré de l'Héracleion véhiculant l'idole, le buste du dieu portant la massue sur l'épaule, Marc-Aurèle et Vérus ayant la peau du lion de Némée nouée autour du cou [5].

Géminius Marcianus eut pour successeur au gouvernement de la province d'Arabie Q. Antistius Adventus mentionné par une dédicace latine des centurions de la 3e Cyrénaïque à Bostra et par une inscription grecque de Gérasa gravée en l'honneur de sa femme Crispina. Un texte

1. Thomsen, *op. cit.*, nos 78a1, 86b, 88, 92, 100, 101, 126a1, 136, 143, 188, 203, 207, 212, 222, 225b, 226, 230.

2. Thomsen, *op. cit.*, no 66, *Die Prov. Arabia*, III, p. 316; II, 398.

3. *Die Prov. Arabia*, p. 288.

4. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 373 s. pl. xxiii.

5. De Saulcy, *Num. de T. S.*, 390 s. Hill, *Catal. of Palestine*, p. xxxix s., 39 s. pl. VI. *QDAP.*, I, p. 138.

latin de Thibilis en Algérie donne le *cursus honorum* de ce général qui, après avoir commandé la 6e Ferrata, prit part à la guerre contre les Parthes de 164 à 166 à la tête de la 2e légion Adjutrix et reçut à cette occasion quantité de décorations. Chargé de la province d'Arabie de 166 à 171 environ, il partit pour veiller comme légat à la frontière d'Italie menacée par les Barbares qui l'avaient récemment franchie une fois [1]. Le nom de son successeur immédiat est inconnu.

5. Le gouvernement de la Syrie et l'usurpation d'Avidius Cassius.

Julius Vérus, Dalmate qui avait débuté dans la carrière militaire en remplissant les fonctions de tribun laticlave de la 10e légion Fretensis sous Hadrien, était un de ces généraux capables de relever le moral des troupes syriennes abattues par le désastre de leur chef Attidius Cornelianus, légat de Syrie en 162 tombé sous les coups de l'ennemi. Ses deux successeurs, Larcius Priscus et Annius Libo, n'étant restés qu'un temps très court en charge, l'empereur L. Vérus confia le gouvernement de Syrie à son homonyme Julius Vérus qui contribua brillamment à refouler les Parthes au delà de l'Euphrate. Son nom demeure attaché au bel ouvrage de Souq Wâdi Barada, à cette portion de la voie romaine taillée dans le rocher à 40 mètres au-dessus du Chrysoroas dont les eaux impétueuses occupent le fond d'un défilé resserré entre deux parois abruptes. Ce goulet se poursuivait ensuite sur une sorte de viaduc aujourd'hui écroulé. Au-dessous circulait un aqueduc en partie taillé dans le roc. D'après l'inscription qu'on lit encore en ce lieu, « l'empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste l'Arméniaque et l'empereur César Lucius Aurélius Vérus Auguste l'Arméniaque ont rétabli la voie du fleuve, violemment emportée, en creusant la montagne par les soins de Julius Vérus, légat propréteur de la province de Syrie et son ami aux frais des Abiléniens » [2].

Vers 166, Avidius Cassius, originaire de Cyr (Cyrrhus) ville de la Haute Syrie située à mi-chemin entre le golfe d'Issos et l'Euphrate, reçut la légation de la province de Syrie à la place de Julius Vérus. On a vu avec quelle vigueur il avait, comme général en chef, repoussé l'envahisseur parthe, saccagé Ctésiphon et Séleucie et brûlé le palais des Arsacides. Rome fut remplie de sa renommée quand son messager le tribun Junius Maximus y eut apporté le bulletin de la victoire ou

1. *Die Prov. Arabia*, 289, 316.

2. Thomsen, *op. cit.*, p. 24, n° 31. Bibliographie dans Dussaud, *Topogr. de la Syrie...* p. 289. Voir la gravure dans Guérin, *La Terre sainte*, I, p. 443. Pour le milliaire daté de 161 à 10 minutes au sud du pont de Ma'milten voir Thomsen, n° 4.

lettres laurées. De plus, les commentaires que l'empereur L. Vérus l'avait chargé de rédiger de concert avec Martius Vérus durent servir à Fronton pour la rédaction de ses *Principia historiae* où l'orateur cher à Marc-Aurèle et à Vérus compare la guerre des Parthes sous Trajan avec celle qui eut lieu de son temps [1].

Rien d'étonnant qu'une fois Lucius Vérus rentré en Occident où la situation devenant critique absorbait l'attention des Augustes, Avidius Cassius ait été investi de la surveillance des provinces orientales. Comme tel il réprime en 172 la révolte des Bouviers, peuplade de pasteurs du Delta inquiétante pour Alexandrie. Il garantit ensuite les frontières contre les Arméniens et les Arabes. Les Alexandrins s'attachent à ce guerrier qui les protège. Antioche a vu dans ce vainqueur des Parthes, enfant de la Syrie, un caractère supérieur au Romain Lucius Vérus qu'elle avait raillé à tout propos et pris au théâtre comme cible de ses facéties [2]. Plusieurs villes du Hauran où étaient cantonnées des centuries de la 3e légion Gallica ont libellé des dédicaces à Marc-Aurèle « sous le très illustre consulaire Avidius Cassius » [3]. Les populations le jugeaient digne de la puissance souveraine et lui-même n'était pas sans partager cette conviction. Aussi bien prêta-t-il une oreille docile à la proposition de Faustine inquiète de la santé de Marc-Aurèle son époux et de l'équilibre mental de Commode son fils. Dès qu'il apprendrait la mort de l'empereur, Cassius devait s'emparer de l'Empire et Faustine lui offrirait sa main. Vint à courir le bruit que Marc-Aurèle avait rejoint les dieux. Le gouverneur de Syrie se proclama Auguste, mais bientôt il devint évident que ce bruit était faux. Trop engagé pour reculer, l'usurpateur étendit son autorité jusqu'au Taurus et se prépara à la guerre tandis que le sénat romain le déclarait proscrit et privé de ses biens.

Les Orientaux en masse étaient favorables à Cassius. Le Préfet d'Égypte, Flavius Calvisius, et le Juridicus d'Alexandrie Maecianus lui donnèrent leur adhésion de même que les Ciliciens, les Syriens, les Juifs et les Égyptiens. A Rome même, il ne manquait pas de partisans. Partout les chrétiens gardèrent la neutralité. Déjà le nouvel empereur avait nommé un préfet du prétoire et un secrétaire pour les lettres latines quand après trois mois et six jours de règne, il tomba

1. *PW.*, II, 298. Schanz, *Geschichte der Röm. Litter.* III, p. 96.

2. Capitolin, *Verus*, 7 : *risui fuit omnibus Syris, quorum multa ioca in theatro in eum dicta extant.*

3. Telles sont Mismiyeh, Ahîreh, Bousân, Mu'ennef, Qanawât, où fut élevé à cette époque un beau temple à Zeus. *Die Prov. Arabia*, III, 316 s. Les inscriptions mentionnées remontent aux années 168-171.

sous les coups d'un centurion nommé Antoine et d'un décurion qui l'accompagnaient. Son usurpation avait duré depuis la fin d'avril jusqu'au commencement d'août 175 [81].

6. Le voyage de Marc-Aurèle en Orient.

Marc Aurèle était parti d'Illyrie pour aller faire la guerre à Avidius Cassius avant d'avoir appris sa mort. Quand on lui apporta la tête de son rival, le philosophe couronné, au lieu de témoigner de la joie, se plaignit d'avoir perdu une occasion de miséricorde parce qu'il aurait voulu conserver la vie à ce malheureux et ne le punir qu'en lui reprochant son ingratitude. Son indulgence envers la famille et les gens compromis dans cette aventure fut admirable.

L'empereur n'en continua pas moins son voyage pour affermir par sa présence l'ordre et la soumission dans les provinces orientales. Il avait avec lui son fils Commode et Faustine sa femme qui fut emportée par une mort subite au pied du Taurus au cours de l'hiver 175. Pour contrarier les tendances séparatistes de certaines contrées, il fut décidé en ce temps-là qu'on n'enverrait personne comme gouverneur dans la province dont il était originaire [1].

En Syrie, Marc-Aurèle traita avec bonté les villes et les peuples qui avaient suivi le parti de Cassius, refusant seulement de se rendre à Cyr, patrie de Cassius. A Antioche dont les gens pleuraient la mort de l'usurpateur et daubaient l'austérité du souverain, il interdit pour un temps tout spectacle et toute fête. La sympathie dont avait été l'objet l'usurpateur dans son pays mit du temps à s'éteindre. « Bien que les légions lui fussent hostiles, les populations s'étaient prononcées en sa faveur. On en trouve sur les monuments une preuve remarquable. Le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, et, selon l'usage en pareil cas son nom devait être effacé de tous les monuments publics où il avait été gravé, or, tandis que les noms de Commode, de Maximin et d'autres princes sont effacés de manière à ce qu'on ne puisse en lire une seule lettre, celui de Cassius n'est jamais martelé que très légèrement et pour la forme; on peut presque toujours le lire sans la moindre difficulté » [2].

De la Syrie, toujours accompagné de son fils Commode alors âgé de quinze ans et de sa fille Lucilla, veuve de Vérus, mais remariée depuis 170, Marc-Aurèle traversa la Palestine pour se rendre en Égypte.

1. Dion Cassius, LXXI, 22-31. *Vita Cassii*, 7-14. Capitolin, *Marcus*, 24 et 25. *PW.*, II 2380 ss.

2. Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, p. 514. Voir les nos 2212, 2525, 2237, 2438, 2331.

Les Juifs se pressèrent sous ses pas pour invoquer, et non en vain, la *Clémence d'Auguste* frappée sur les médailles de l'an 176, l'année même de ce voyage impérial. De ce passage, il ne reste guère de souvenir autre que celui évoqué par Ammien Marcellin : « Cet empereur, écrit-il, traversant la Palestine pour se rendre en Égypte, excédé de la saleté et du vacarme des Juifs, s'écria, dit-on, douloureusement : « O Marcomans, ô Quades, ô Sarmates, enfin j'ai découvert plus brutes que vous! [1] »

Marc-Aurèle pardonna aux Alexandrins leur défection, il laissa même dans leur ville sa fille Lucilla pendant qu'il visitait le reste de l'Égypte. La sagesse et la modération du philosophe calma les provinces d'Orient beaucoup mieux qu'une répression vengeresse, elles attirèrent les dynastes voisins et les ambassadeurs parthes qui vinrent renouveler la paix avec Rome. D'Alexandrie Marc gagna Smyrne et Athènes où il se fit initier aux mystères de Cérès et fonda des chaires de philosophie et d'autres sciences.

En 177 le gouvernement de la Syrie fut dévolu à Martius Vérus, légat de la 5e légion Macédonique devenu gouverneur de la Cappadoce après ses succès dans la guerre contre les Parthes surtout en Arménie. C'est lui qui avait dénoncé à l'empereur la révolte d'Avidius Cassius et sur qui Marc-Aurèle comptait pour s'opposer à la propagation de la guerre civile. Il fut consul pour la seconde fois en 179 avec Commode [2]. Son nom se trouve dans des dédicaces de l'année 177 avec le titre de « légat des Augustes, propréteur », car cette année-là, Marc-Aurèle avait élevé son fils Commode à la dignité d'Auguste et de Père de la Patrie. Il apparait par ces mêmes textes épigraphiques que des centuries de la 16e légion Flavia Firma dont le quartier général était à Samosate se trouvaient alors dans la Trachonitide et le Hauran [3].

La province de Palestine, à laquelle on redonnait parfois le nom de Judée, eut de 171 à 180 à sa tête C. Erucius Clarus qui avait été consul en 170. Il était le mari de Pomponia Triaria, fille du proconsul d'Asie Junius Rufinus [4].

1. *Rerum gestarum*, XXII, 5, 4-5, trad. REINACH, *Textes relatifs au Judaïsme*, 353. Cf. DION CASSIUS, LXXI, où les Ἰουδαῖοι sont nommés parmi les partisans de Cassius.
2. *PW.*, XIV, 2024 s.
3. *Die Prov. Arabia*, III, p. 317 s. WADDINGTON, *op. cit.*, 2531, 2532, 2380, 2071.
4. *PW.*, VI, 552. ROHDEN, *op. cit.*, p. 43.

III. — Le règne de Commode.

1. Les gouverneurs de la Syrie.

En abandonnant par faiblesse paternelle le système d'adoption qui venait d'être si avantageux à l'Empire, Marc-Aurèle avait livré le pouvoir à un héritier digne de passer plutôt pour être né d'un gladiateur, que pour être fils d'un stoïcien. Un homme aurait pu continuer la politique sage et glorieuse des souverains de second siècle, c'était Claudius Pompéianus à qui Marc-Aurèle avait fait épouser en 170 sa fille Lucilla, veuve de Lucius Vérus. Homme de bon conseil auprès de son beau-père, il s'effaça pour recommander des mérites méconnus. Pertinax lui dut son ascension dans les charges publiques. La conduite extravagante de Commode le poussa à vivre dans la retraite.

A ses débuts, alors que, docile aux avis de Pompéianus, il contenait l'essor de ses penchants funestes, Commode confia à Helvius Pertinax le gouvernement de la province de Syrie en récompense de sa bonne administration en Mœsie et en Dacie, sans parler du concours prêté par ce dernier à la répression du coup d'état d'Avidius Cassius. Pompéianus qui était originaire d'Antioche eut certainement quelque part dans ce choix. Les légionnaires de Syrie aimèrent à prendre le nom d'Helvius, Ἑλούιος, témoin le centurion G. Helvius Marianus de la 3e légion Gallica qui, à Mismîyeh, dédie à ses frais un temple et une statue « pour le salut et la victoire de l'empereur César Marc-Aurèle Commode Antonin, Auguste, Pieux, Félix »[1]. La ville des Kanathéniens grave également des dédicaces « au seigneur Commode ». Dans son gouvernement, Pertinax ne sait résister à l'occasion de s'enrichir. A l'expiration de son mandat de deux ans (180-182), Perennis, le tout puissant préfet du Prétoire, le relègue en Ligurie. Il a pour successeur dans l'opulente province Domitius Dexter (183-185) dont le nom se lit sur une inscription de Soueida qui a trait à la captation des eaux de Raha, de Qanawat, d'el-Afiné et de Resas au profit du nymphéum de la ville des Soadéniens qui en retour dresse un naos et des statues dans le temple d'Athéna à Raha[2].

Le consulaire Asellius Aemilianus (185-189) remplaça Dexter. De son temps, le *koinon* de la tribu des Manéni, présidé par le centurion Apicius Romanus, fonda un cénacle pour la santé et la victoire de Commode, l'an 10 du règne[3]. De son successeur, Julius Saturninus

1. Waddington, *op. cit.*, n° 2528e. *Die prov. Arabia*, III, 318.
2. Waddington, n° 2308. Dunand, *Syria*, 1930, p. 274. *PW.*, V, 1426 s.
3. Waddington, n° 2213. *PW.*, II, 1531.

(190), on possède une ordonnance gravée, sur un montant de la porte du temple de Phaena *(Mismiyeh)* à l'adresse des habitants de cette ville. « Elle est relative aux logements des militaires et des voyageurs chez les citoyens; on y voit que lorsqu'une ville avait établi un ξενών, c'est-à-dire une sorte de caserne de passage, on ne pouvait contraindre les habitants à loger les étrangers, militaires ou autres ». Phœna y est désignée comme une métrocomia de la Trachonitide ou Ledja [1].

En 191 Pescennius Niger devenait légat de Syrie, destiné comme Pertinax à un règne éphémère ainsi qu'il sera montré au chapitre suivant. Les provinces du Levant conservent la tendance à se faire le centre de gravité de l'empire. Asellius Aemilianus acceptera de commander les troupes rebelles de Niger, mais il sera battu à Cyzique par les généraux de Septime-Sévère et périra dans sa fuite. Aera, aujourd'hui es-Sanamein, rappelle dans un texte gravé sur l'architrave d'un temple que le centurion de la 3e légion Gallica, Julius Germanus, bienfaiteur et fondateur de cette ville, a participé à l'achèvement de ce sanctuaire et a consacré le Tychaeon dont on peut encore admirer la riche décoration [2]. Le nom de la légion et celui de Commode ont été martelés ensuite à dessein, après que ce prince eut été déclaré par le Sénat ennemi public.

2. Les provinces de Palestine et d'Arabie sous Commode.

Quels furent les légats de Palestine sous le règne de Commode, on l'ignore encore. On sait seulement que la plupart des villes de cette province ont frappé des monnaies avec son effigie et son nom, ainsi Tibériade, Césarée, Néapolis, Sébaste, Gaza, Raphia, Pella, Abila, Capitolias et Aelia. Capitolias a même fourni en 1932 une inscription dédiant pour la conservation de Commode une chapelle et une statue à Dame Patrie en vertu du testament d'Antoine Valens Ardéate dont le frère et cohéritier M. Arrius Sabinus est l'exécuteur fidèle [3].

La numismatique d'Aelia offre ceci de remarquable qu'elle ajoute au protocole de la colonie les titres de *Commodiana Pia Felix* qu'il s'était donnés à lui-même. Les monnaies de ses successeurs en témoignent pour Aelia et les inscriptions grecques pour lui-même. Ces épithètes ne doivent pas être, si bizarre que fût ce prince, le simple effet d'un caprice, car le fait que d'autres colonies ne les ont pas reçues,

1. WADDINGTON, n° 2524 et p. 574. *Die prov. Arabia*, III, p. 320 s.
2. WADDINGTON, n° 2413 *f*. *Die prov. Arabia*, III, p. 320.
3. *BASOR.*, 1932, p. 13 et 14. *SEG.*, VIII, p. 15, n° 91.

et la constance que la ville d'Aelia mettra à les conserver jusqu'à sa dernière émission monétaire, tout cela trahit une gratitude due à Commode pour quelque insigne bienfait, tel que serait la création ou la réfection d'une enceinte fortifiée ou de toute autre construction que rien ne nous permet de préciser [1].

L'année avant la mort de Commode, en 192, on apprit à Aelia la nouvelle de l'incendie du temple de la Paix que Vespasien avait élevé à Rome après la ruine de Jérusalem pour y mettre les dépouilles du Temple des Juifs. Ce riche et vaste édifice servait aussi de lieu de réunion aux lettrés, de dépôt d'objets précieux et des manuscrits de valeur. Galien se plaint qu'un grand nombre de ses ouvrages y avaient péri [2].

Les milliaires de la voie trajane de Bostra à Philadelphie et de la bifurcation de Qala'at el-Fedein sur Gérasa nous ont révélé le nom du légat d'Arabie qui fit exécuter des réparations sur ces routes importantes en l'année 181. Il s'appelait Julius Fronto et c'est lui vraisemblablement que nous retrouvons dans une inscription grecque de Bostra comme donateur d'un autel à Zeus Épicarpios, le dieu des fruits de la terre [3]. Une longue inscription gravée sur la bande d'une architrave ornementée atteste que le Nympheum de Gérasa a été consacré à une date correspondant à 191 de notre ère. La piscine qui se trouve à 1.200 mètres au nord de la ville près d'un théâtre de banlieue a donc pu être construite sous les Antonins, attendu qu'elle était en communication avec les fontaines de ce Nympheum [4].

Bostra, Gérasa et Philadelphie ont émis des bronzes avec le buste de Commode. Gérasa a frappé une monnaie portant l'effigie de Crispina, épouse de cet empereur, qui fut tuée vers 183 sur l'ordre de son mari après avoir été bannie à Caprée, partageant le sort de Lucilla coupable d'avoir comploté la mort de son frère [5].

1. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 94 s. Hill, *Catal. of Palestine*, xliii. Madden, *Coins of the Jews*, p. 262 fait remarquer d'après les textes, que Commode avait donné son nom à sa flotte, à sa maison, à ses jardins, à son siècle, au peuple romain, à Rome même.

2. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, II, p. 442.

3. *ZDPV.*, XL, 1917, nos indiqués p. 90 sous le nom du légat *Flavius Julius Fronto*, Waddington, no 1907 Ἐκ προνοίας... Φρόντωνος τοῦ κυρίου ἡγέμονος. Ce légat a dû avoir au moins l'initiative de cette fondation.

4. Kraeling, *Gerasa*, p. 406, no 69; p. 167.

5. Hill, *Catal. of Arabia*, p. 18, 32, 40 s.

CHAPITRE VI

SEPTIME-SÉVÈRE ET CARACALLA EN ORIENT

I. — Comment Septime-Sévère devient l'unique empereur.

1. Pertinax.

Commode succomba victime d'une conspiration de palais dans la nuit qui finissait l'année 192. Agé de trente et un an, empereur depuis près de treize ans, il n'avait pas senti la nécessité de préparer, à défaut d'héritier naturel, un homme capable d'assumer après lui le fardeau de l'*imperium*. Les chefs de la conspiration y avaient pensé pour lui. C'est à Helvius Pertinax que nous avons vu gouverneur de Syrie en 180-182 qu'Éclectus, chambellan de Commode, et le préfet du Prétoire, Laetus, offrirent la succession de l'indigne fils de Marc-Aurèle abattu par leurs soins. Le choix plut au sénat qui n'avait rien à redouter d'un prince de modeste extraction, peu avide du pouvoir, connu pour sa douceur et son application extrême au bien public. Son âge avancé (soixante-six ans) ne permettait pas d'envisager un long règne, mais, comme Nerva, il pourrait en vertu d'une sage adoption procurer à l'Empire une nouvelle série de bons souverains. Les provinces ne furent pas seules à se réjouir de l'élévation de Pertinax : les armées, les nations alliées témoignèrent leur satisfaction. Le 6 mars 193, le préfet d'Égypte, Mantennius Sabinus prescrivait aux Alexandrins d'offrir des sacrifices pour la nouvelle famille impériale. L'Auguste avait un fils que le sénat avait proclamé César et une épouse, Flavia Titiana, déclarée Augusta par les *Patres*[1]. A la nouvelle de ces heureux changements, les administrés étaient invités à porter une couronne pendant quinze jours. Damas et Gaza s'empressèrent de frapper des monnaies à son effigie et Gérasa de lui élever une statue dans les propylées d'Artémis[2]. On juge de la consternation des gens de bien à la nouvelle du massacre de Pertinax par les Pré-

1. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, II, 452 ss. *PW.*, Suppl. III, 898-901. *CAH.*, XII. 1 s.

2. *BGU.*, II, n° 646. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 39 et 227. Kraeling, *Gerasa*, p. 426.

toriens au bout de quatre-vingt sept jours d'un règne déjà fécond en mesures administratives très opportunes. Les gardes du palais redoutaient une réforme de la part de l'homme intègre doublé d'un général ami de la discipline qui avait pris la place d'un tyran dont ils se flattaient d'être les instruments fidèles et grassement payés. Furieux de voir abattre les statues de Commode qui leur avait laissé toute licence, les Prétoriens au nombre de 200 vinrent le 28 mars 193 tuer Pertinax au milieu de son palais.

Ce crime et plus encore la mise à l'encan de la pourpre impériale par ces mêmes assassins faisaient présager un siècle de désordres et de compétitions fatales à la paix et au bonheur durables. Didius Julianus, issu d'une opulente famille de Milan, était assez riche pour emporter l'empire aux enchères. Une fois Auguste il dut endosser le nom de Commode et rétablir les usages de ce tyran abolis par Pertinax. Le Sénat s'inclina mais le peuple n'ignorait pas qu'il restait possible de créer un empereur en dehors de Rome.

2. Les trois compétiteurs.

Trois chefs d'armée se trouvaient alors en vedette : Albin en Angleterre, Sévère en Pannonie, Niger en Syrie. Originaire d'une illustre famille romaine domiciliée à Hadrumetum, aujourd'hui Sousse en Tunisie, Decimus Clodius Ceionus (surnommé Albinus à cause de la blancheur de sa peau) qui avait commandé en Bithynie et en Gaule avant d'administrer l'Angleterre, s'affichait comme partisan des prérogatives du Sénat jusqu'à souhaiter l'extinction du principe monarchique.

Septimius Sévérus, né à Leptis Magna en Tripolitaine d'une famille de chevaliers romains, avait été créé sénateur par Marc-Aurèle. En 179, il commandait la 4e légion Scythique en Syrie; en 187-188, il gouvernait la Lyonnaise, en 189 la Sicile, en 191 la Pannonie Supérieure. Esprit vigoureux et actif, il exécutait ses desseins sans se préoccuper de l'opinion d'autrui. Ses aptitudes militaires l'emportaient sur les capacités de son intelligence. Plus éloquent dans la langue punique que dans les autres, il conservait dans son latin l'accent d'Afrique. La ténacité qu'il mettait à poursuivre ses entreprises le rendait vindicatif, colère et cruel. Dur pour lui-même, il sut gagner le cœur des soldats et leur demander des travaux qu'ils exécutaient volontiers. Comme tout Africain, il montrait un goût passionné pour l'occultisme, l'astrologie et la divination. Ses tendances politiques allaient vers le despotisme.

Quant à Caius Pescennius Niger, originaire de la ville d'Aquin

(à supposer qu'il soit né au pays dont son aïeul était curateur) passa comme Sévère de l'ordre équestre à l'ordre sénatorial et fut consul suffect en 184. Commode le préposa à la Syrie en 191. Doué d'avantages extérieurs et d'un tempérament doux et affable qui ne nuisait pas à son exactitude pour la discipline, ne permettant aux soldats aucune extorsion sur l'habitant, prenant part aux divertissements dont raffolaient les gens d'Antioche au risque de passer pour insouciant, il jouissait d'une grande popularité autant chez les Syriens qu'auprès de la plèbe romaine. Mais en l'année critique de 193, Niger avait atteint la soixantaine tandis que Sévère n'était âgé que de quarante-sept ans. Son ambition se bornait à vouloir imiter le sage Pertinax.

3. La marche de Sévère sur Rome.

A la nouvelle des graves événements survenus à Rome, les troupes du Danube proclamèrent empereur Septime-Sévère dans son quartier général de Carnuntum le 13 avril 193[1]. L'élu prit le *cognomen* de Pertinax pour se faire bien voir du Sénat et se poser en vengeur de la victime des Prétoriens et, sans retard, descendit en Italie dont il était plus rapproché que tout autre compétiteur. Pendant ce temps les sénateurs livraient au bourreau l'acquéreur de l'empire, Julien, qui ne jouit que soixante-six jours du fruit de ses dépenses. Sévère reçut à Terni les cent députés venus pour le saluer au nom du Sénat et dépêcha à Rome son favori Plautien avec mission d'arrêter les enfants de Niger et de ceux qui le secondaient; ayant intercepté les messages envoyés au Sénat et au peuple par Niger, il les retint sans les faire lire. Il punit de mort les meurtriers de Pertinax et dégradant les Prétoriens, il les licencia en les bannissant à cent milles loin de Rome avec défense d'en approcher de plus près sous peine du dernier supplice. Sévère reconstitua une nouvelle garde prétorienne dont il porta l'effectif à 15.000 hommes, mais au lieu d'en choisir les éléments parmi les Italiens et les centres romanisés d'Espagne, de Macédoine et du Norique, il les prit dans les légions danubiennes recrutées sur les frontières. Ce fut là une des mesures qui déplut au public romain. Le nouveau souverain agissait en provincial, mais il eut assez de finesse en faisant accepter le titre de César à Albin. La solution réjouissait le Sénat et garantissait Sévère contre une intervention occidentale au moment où il aurait besoin de toutes ses forces

1. Aujourd'hui Petronell non loin de Vienne au sud-est. On est d'accord pour corriger *idibus Augustis* de l'Hist. Aug. *Sev.* 5, 1 en *idibus Aprilibus*. Voir la note VII de Tillemont sur Sévère.

contre Niger qu'il fallait abattre. Libre du côté d'Albin, il veilla à ce que son compétiteur de Syrie n'arrêtât pas l'envoi du blé d'Égypte à la capitale. La 3e légion Augusta eut à se mouvoir vers l'extrémité orientale de la province d'Afrique. Entré à Rome le 2 juin, Sévère en repartit le 9 juillet par la voie Flaminienne à la tête de son armée pour suivre la route conduisant au Danube et de là vers la Thrace par la Mésie, tandis que d'autres contingents franchissant l'Adriatique en bateau s'engageaient sur la voie Egnatienne en direction de Byzance.

4. Guerre contre Niger. — Sévère maître de l'Orient.

Quand vers le milieu d'avril la nouvelle de la mort de Pertinax et des réclamations du peuple en faveur de Niger était parvenue à Antioche, celui-ci avait convoqué ses généraux et ses conseillers pour leur exposer la situation et ses plans. Réunissant ensuite l'assemblée du peuple, il avait montré dans un discours l'humiliation infligée à l'Empire par le marché passé entre Julien et les Prétoriens et le secours que les Romains attendaient de lui. Rester inactif en de telles circonstances serait une lâcheté. Aussi d'une voix unanime, les troupes et l'assemblée saluèrent Niger du titre d'empereur et l'on plaça sur ses épaules le *paludamentum* de pourpre. Le cortège s'organisa pour conduire le nouveau prince au temple de Jupiter Capitolin fondé par Antiochos Épiphane et assister au sacrifice offert au dieu suprême de l'État, protecteur en même temps de la maison impériale [1].

Peu après on apprit en Syrie l'élévation de Sévère à l'empire, son entrée à Rome, l'interception des adresses de Niger au sénat et au peuple. Néanmoins l'Asie Mineure et l'Égypte maintinrent avec les Syriens leur adhésion à Niger de telle sorte que l'Empire fut scindé en deux parties dont l'orientale avait pour capitale Antioche et un souverain chef d'une grande armée, battant monnaie d'or et d'argent. L'idée d'un partage à l'amiable n'étant pas encore mûre, le conflit entre les deux compétiteurs devint inévitable. Le recrutement régional des légionnaires accentua son caractère de lutte entre l'Orient et l'Occident. Entre les troupes de la vallée du Danube recrutées en Pannonie, Dacie, Mésie etc., et les légions cantonnées de longue date au Levant régnait une rivalité qui dégénérait en hostilité ouverte à l'occasion des guerres civiles.

Neuf légions se trouvaient à la disposition de Niger : en Syrie la 4e Scythique au Zeugma, la 16e Flavia à Samosate, la 3e Gallica à

1. Hérodien, II, 7, 6-10; 8, 1-6. *PW.*, XIX[1], 1092 s.

Raphanée[1]; en Cappadoce la 12e Fulminata à Mélitène, la 15e Apollinaris à Satala[2]; en Palestine la 6e Ferrata à Caparcotnei (Leǧǧūn) qui de bonne heure se retourna contre Niger, la 10e Fretensis à Jérusalem; en Arabie la 3e Cyrénaïque à Bostra; en Égypte la 2e Trajane près d'Alexandrie.

Prenant fait et cause pour l'empereur d'Antioche, satisfaits de contribuer à la division de la puissance romaine, les peuples voisins fournirent des renforts, Vologèse IV promit des auxiliaires, Barsemius d'Hatra envoya des archers. Guidé par une prudente neutralité, le roi d'Arménie s'engageait seulement à défendre son bien; enfin l'on vit les citoyens d'Antioche prendre les armes. Les points de débarquement furent attentivement surveillés et les passes du Taurus solidement fortifiées au cas où l'armée viendrait à être enfoncée sur les bords de la Propontide.

Le proconsul d'Asie, naguère gouverneur de Syrie, Asellius Émilien, promu général en chef des Nigériens, prit pied sur la rive européenne du Bosphore en vue d'ouvrir le chemin sur Rome à travers la Thrace dont le gouverneur penchait pour Niger. Byzance s'était nettement déclarée contre Sévère. Émilien remporta même à Périnthe un avantage sur l'avant-garde sévérienne commandée par Fabius Cilo. Sur les monnaies de Niger on grava à cette occasion les inscriptions : *Invicto imperatori*, *Victoria Augusti*. Succès sans lendemain, car le gros de l'armée de Sévère ayant réussi à débarquer à Cyzique sur la côte phrygienne, Émilien se vit contraint de ramener ses troupes en Asie tandis que le sévérien Marius Maximus mettait le siège devant Byzance en juin 193. Cependant les légions de Niger arrivaient pour grossir les effectifs d'Émilien. Celui-ci n'en essuya pas moins une grave défaite près de Cyzique en novembre 193, et fut tué dans sa fuite. Battus de nouveau entre Nicée et Nicomédie en janvier 194, les Nigériens se replièrent en hâte sur les passes du Taurus et Niger gagna Antioche pour chercher des réserves et de l'argent. Il apprenait bientôt que le 13 février l'Égypte et sa 2e légion Trajane venait, à l'instigation de son préfet Mantennius Sabinus, d'embrasser solennellement le parti de Septime Sévère.

Au fameux défilé des Portes Ciliciennes (Gülek Boghas), passage nécessaire à travers le Taurus entre le haut plateau d'Asie Mineure et le golfe d'Issos, l'armée de Candide, général des Sévériens, se vit arrêtée par les ennemis solidement établis dans une forteresse qui

1. Rafniyeh entre Tripoli et Hama. Dussaud, *Topogr. de la Syrie*, p. 98, carte VIII, A 3.
2. Sur les confins de l'Arménie et du Pont.

barrait cette brèche scabreuse. Les assaillants perdaient courage lorsqu'une tourmente de pluie et de neige étant venue inopinément s'abattre sur la montagne forma un torrent furieux qui, emportant les fortifications élevées par Niger, ouvrit le chemin aux soldats de son adversaire [1].

A l'approche des Sévériens, les inimitiés entre villes voisines et rivales s'exaspéraient. En Bithynie on avait vu Nicomédie se déclarer pour Sévère par pique contre Nicée toute dévouée à Niger. En Syrie, Laodicée et Tyr prenaient maintenant le parti de Sévère en haine des gens d'Antioche et de Béryte. Défection trop hâtive, car Niger pouvait encore punir les cités infidèles. Il envoya contre elles des Maures très habiles à lancer le javelot et à tirer de l'arc, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient dans ces deux villes, de piller les maisons et d'y mettre le feu. Une inscription grecque de Sidon qui avait également opté pour Sévère concerne un Antipatros loué pour avoir contribué à sauver sa patrie « de la guerre des Maures [2] ».

L'arrêt imposé aux légions sévériennes dans le défilé du Taurus avait permis à Niger de lever une armée assez nombreuse qui comptait malheureusement trop de gens sans expérience, étant composée surtout par la jeunesse d'Antioche qu'animait une grande ardeur. Il vint dans la plaine d'Issos, où jadis Alexandre avait battu Darius, offrir le combat aux deux généraux de Sévère, Cornélius Anullinus et Valérianus. L'attaque fut menée avec une telle vivacité que les Nigériens obtinrent d'abord l'avantage, mais le hasard voulut qu'un orage éclata brusquement du côté de la mer. Éblouis par les éclairs, frappés par les rafales en plein visage, les soldats de Niger ne purent soutenir le choc des escadrons ennemis qui s'avançaient comme poussés par le vent. La lutte devint inégale : cédant de nouveau à la fatalité, ils laissèrent 20.000 hommes sur le terrain; leur chef, voyant sa cause perdue, regagna avec quelques compagnons les faubourgs d'Antioche pour être témoin de la désolation des familles et entendre leurs imprécations. Quittant la cachette où il avait trouvé un refuge contre la fureur des citoyens, il partit à cheval en direction de l'Euphrate comptant sur l'hospitalité des Parthes. Des cavaliers ennemis lancés à sa poursuite l'atteignirent, l'empoignèrent et lui coupèrent la tête (avril 194). Sévère, qui était resté à Périnthe durant cette campagne, reçut ce trophée sanglant et le fit exposer devant les murs de Byzance

1. Voir la description des Portes Ciliciennes dans V. Langlois, *Voyage dans la Cilicie, Le Tour du Monde*, 1861[1], p. 411. Cf. Élisée Reclus, *N[lle] Géogr. Univ.* LX, 475.

2. *IGR.*, III, n° 1099 ἐκ πολέμου Μαύρων.

pour en amener les défenseurs à composition[1]. Mais ceux-ci allaient encore résister jusqu'au milieu de l'année 196. Alors, sur ses ordres, magistrats et soldats seront exécutés, les propriétés des citoyens confisquées, les murs abattus et la ville attribuée à Périnthe.

II. — Le règne de Septime-Sévère.

1. Récompenses et sanctions.

A la suite de la défaite et de la mort de Niger, Sévère se rendit en Syrie afin d'égaliser la situation en distribuant des faveurs et des châtiments. Laodicée devint colonie avec l'exemption d'impôts foncier et personnel conférée par le *jus italicum* et Antioche fut placée sous sa dépendance, perdant ainsi sa qualité de capitale. L'empereur était d'autant plus irrité contre cette ville qu'il se rappelait les moqueries dont il avait été l'objet de la part des citoyens lorsqu'il administrait la Syrie vers la fin du règne de Marc-Aurèle[2]. Néapolis en Palestine se vit enlever le *jus civitatis* pour avoir soutenu opiniâtrément par les armes la cause de Niger. La rivalité existant entre cette ville et Samarie qui tenait pour Sévère explique cet acharnement[3]. L'absence des monnaies de Septime-Sévère dans la série impériale de cette ville confirme la déchéance dont elle fut frappée par ce prince. Des cités avaient-elles de gré ou de force fourni de l'argent à Niger? Sévère exigea d'elles le quadruple tandis que les villes accablées pour sa cause reçurent de grosses indemnités, aussi Laodicée et Tyr purent-elles aisément réparer leurs désastres.

En vue de réduire la puissance du légat de Syrie, Septime-Sévère réalisant un projet d'Hadrien divisa cette province en *Syria Coele* et en *Syria Phoenice*. La première, comprenant la Haute Syrie et la Commagène, garda seulement deux légions. La seconde, qui allait de la côte phénicienne à la Palmyrène inclusivement et englobait Émèse, Héliopolis et Damas, dut se contenter d'une légion, la 3e Gallica. De 194 à 198 elle eut pour gouverneur Venidius Rufus qui restaura les voies et les milliaires entre ces villes[4]. A l'occasion de ce

1. Sur la guerre de Sévère contre Niger voir Hérodien, III, 1-4. Dion Cassius, LXXIV, 6-8. Spartien, *Pescen. Niger*, 4-5. Tillemont, *op. cit.*, III, 28-33. *CAH.*, XII, 6-8. *PW.*, (1937), col. 1092-1100. Pour la date de la bataille d'Issos voir *JRS.*, X, 1920, p. 162-168.

2. *Vit Sev.*, 9, 4-6. Hérodien, III, 6, 9. Sur le premier séjour de Sévère en Syrie voir *PW.*, II, A, 1946.

3. *Vit. Sev.*, 9, 5 : *Neapolitanis etiam Palaestinensibus ius civitatis tulit, quod pro Nigro diu in armis fuerunt. GP.*, II, 396.

4. *GP.*, II, 168. H. Ingolt, *Syria*, XIII, 1932, 282 ss. *PW.*, IV A 2, 1789. *ZDPV.*, 1917, p. 90, nos 29, 12 ss.

remaniement, la province d'Arabie paraît avoir été développée jusqu'à Ezra, ce qui permit à la 3e légion Cyrénaïque d'occuper la Batanée et l'Auranitide et d'y faire adopter dès lors l'ère de Bostra [1].

De même que Mantennius Sabinus en Égypte, le gouverneur de l'Arabie Aelius Sévérianus Maximus n'avait pas attendu la fin des hostilités pour amener sa province et sa légion sous les enseignes de Sévère. Aussi est-il maintenu comme son collègue d'Égypte à la tête de son gouvernement. Les milliaires dressés en cette année 194 avec la titulature de Septime-Sévère attestent la part de ce légat dans la réparation de divers secteurs de la voie Trajane et des voies mettant Gérasa en communication avec Adraa, Pella et Philadelphie. Il continuait, ainsi des travaux déjà dirigés par lui sous Pertinax en 193 [2].

La 6e légion Ferrata cantonnée principalement sur les confins de la Galilée et de la Samarie se vit décerner par l'empereur les titres honorifiques de « Fidelis Constans » pour avoir abandonné Niger après sa première défaite et refusé de revenir à son service en dépit des sanctions prises contre elle [3]. Il est possible qu'elle aida Sévère à réprimer l'agitation des Juifs et des Samaritains qui penchaient avec la plupart des Palestiniens pour le parti que soutenaient les Parthes, sans éprouver une sympathie autrement marquée pour Niger. Spartien nous parle de peine infligée aux gens de Palestine pour avoir embrassé le parti de Niger [4]. Dion signale de son côté un bandit du nom de Claude qui ravageait la Judée et la Syrie à la tête d'une troupe de cavaliers dont il se disait le tribun [5]. Le fait qu'Aelia Capitolina ait frappé une monnaie au nom de « l'empereur César C. Pescennius Niger Justus Auguste » est assez significatif [6]. De même que cette colonie, la 10e légion Fretensis avait dû suivre le parti de Niger, d'autant plus facilement que son séjour plus que séculaire en Syrie et en Palestine y avait développé les éléments syriens. Mais elle dut bénéficier de l'amnistie [7], puisque nous constatons, des travaux de voierie exécutés dès 194 sur la route d'Aelia à Hébron, témoin le 18e mille situé près de Aïn ed-Dirwé, en face de Bethsour [8].

1. *GP.*, II, 169.
2. Thomsen, *ZDPV.*, 1917, p. 90.
3. *PW.*, XII, 1312 l., 1592.
4. *Severus*, 14, 6 : *Palaestinis pœnam remisit, quam ob causam Nigri meruerant.* Cette rémission aura lieu lors du voyage de 199.
5. LXXV, 2, 4. Juster, *Les Juifs dans l'emp. rom.*, p. 195 et 273 donne le point de vue exact de cette nouvelle guerre judéo-samaritaine.
6. De Saulcy, *Num. de la T. S.*, p. 95. L'émission d'un bronze de Niger à Césarée est moins sûre. *Ibid.*, p. 127.
7. III, 4, 8. οὐ πάντας ἤγαγε δοὺς ἀμνηστίαν.
8. *RB.*, 1895 p. 71. *ZDPV.*, 1917, n° 300.

Parmi les partisans de Niger réfugiés au delà du Tigre pour éviter les rigueurs de Sévère, beaucoup restèrent chez les Parthes et leur apprirent à construire des machines de guerre et à fabriquer des armes comme les Romains et à s'en servir. Plusieurs motifs poussèrent le vainqueur de Niger à sévir contre les Parthes : l'aide octroyée par eux à son rival, la révolte qu'ils venaient de fomenter contre Rome en Osrhoène et en Adiabène, le siège que Vologèse maintenait autour de Nisibe. Tout cela exigeait une expédition punitive. Ayant franchi l'Euphrate, Septime-Sévère commence par réduire l'Osrhoène en une province qu'il confie à un procurateur, puis, arrivé à Nisibe, il envoie ses généraux ravager le territoire des Arabes Scénites ou Mésopotamiens et l'Adiabène au delà du Tigre, ce qui lui procure les titres d'*Arabicus* et d'*Adiabénicus* (195). Une inquiétude le poursuit cependant au milieu de ces opérations. On le voit tout à coup rendre aux Abgars leur fief d'Osrhoène et ramener son armée en deçà de l'Euphrate après avoir fait déclarer Albin ennemi public par ses troupes[1]. Les hostilités contre les Parthes ne reprendront qu'au cours de l'été 197.

L'intermède est rempli par la nouvelle guerre civile qui finit par la sanglante bataille de Lyon (19 février 197) où sombra la fortune d'Albin avec sa vie. Sévère dès lors ne songe qu'à implanter sa dynastie qu'il rattache par un expédient à celle des Antonins afin de n'avoir plus l'air d'un aventurier. Il oblige le Sénat à déifier Commode dont il se dit le frère et à confirmer le titre de César et les noms de M. Aurelius Antoninus à son fils aîné Bassien (surnommé dans la suite Caracalla) qu'il déclare lui-même *imperator destinatus*.

2. Victoire sur les Parthes.

Naturellement Vologèse avait profité de l'éloignement des forces romaines pour reprendre en Mésopotamie les avantages perdus sauf devant Nisibe. Mais en août 197, Sévère débarquait en Syrie avec sa femme, Julia Domna, et ses deux fils, accompagné de troupes européennes qui venaient renforcer l'armée d'Orient. Sans retard, l'empereur se dirige sur Nisibe en passant par Édesse. Au lieu de s'opposer à sa marche, le roi d'Arménie se défend d'avoir fourni des secours à Niger, livre des otages et de l'argent, et conclut avec les Romains un traité de paix. A son tour, Abgar IX roi d'Osrhoène, que Sévère cherchait à gagner en lui donnant le titre de Roi des rois, cédait un

1. Albin envoyait de l'argent aux villes d'Orient pour s'attirer l'affection des peuples. Spartien dit même que la légion Arabique quitta le parti de Sévère pour prendre le sien *Sev.* 12, 6. TILLEMONT, *op. cit.*, p. 42.

corps d'archers et donnait ses fils comme otages. En 203, il suivra l'empereur à Rome avec une suite magnifique, comparable à celle de Tiridate sous Néron.

A l'approche de l'armée romaine, Vologèse se retira de Nisibe, ce qui permit à Sévère de revenir en Syrie par Rhesaina qu'il éleva au rang de colonie et par Nicephorium où il repassa l'Euphrate. Les préparatifs d'une campagne en Babylonie par le fleuve et par voie de terre étant achevés, il descendit sur Séleucie et Babylone dont il s'empara. Parvenu sous les murs de Ctésiphon, il en délogea le roi des Parthes, massacra les défenseurs et y fit cent mille captifs. Tout le butin fut abandonné aux soldats. Sévère fut salué de *Parthicus Maximus*. L'armée associa à l'Empire, en le déclarant Auguste, Caracalla alors âgé de onze ans et transféra le titre de César à Géta, second fils de Sévère qui était dans sa dixième année (198). Le vainqueur ne se doutait pas qu'en affaiblissant ainsi Vologèse il aplanissait le chemin aux Iraniens impatients de reprendre en mains le pouvoir que les Arsacides possédaient depuis quatre siècles et demi.

Hatra, ville forte située entre Assur et Ninive, résista à Sévère comme elle avait résisté à Trajan. L'empereur n'en fonda pas moins une province de Mésopotamie avec Nisibe pour capitale et un préfet d'ordre équestre comme gouverneur. Deux légions nouvellement formées, la 1e et la 3e Parthiques, furent mises à sa disposition. Vers le milieu de l'année 199, l'empereur était de retour en Syrie.

3. Septime-Sévère de nouveau en Syrie et en Arabie[1].

Après tant d'expéditions et de combats, Septime-Sévère, bien que n'ayant plus à craindre de nouveau compétiteurs, aurait continué à grapiller après la vendange, c'est-à-dire à poursuivre ses rancunes personnelles, sans l'influence de son épouse, Julia Domna, syrienne originaire d'Émèse, qui l'engagea à gagner les populations orientales au moyen de privilèges, de faveurs provoquant entre les villes une émulation féconde en embellissements artistiques et en travaux utiles. A ce point de vue le séjour de la famille impériale entre l'Euphrate et le Torrent d'Égypte dans le second semestre de 199 eut des résultats appréciables.

Tandis qu'Antioche devait attendre un an et demi avant d'être rétablie dans ses anciens droits[2], Laodicée-sur-mer qui se glorifiait

1. Tillemont, *op. cit.*, p. 50-56. *CAH.*, XII, p. 15-18. *PW.*, II A, 1968-1972. Debevoise, *A political history of Parthia* (1938), p. 255-261.

2. En 201, au retour de l'Égypte à Antioche.

des titres de Colonia Severiana Metropolis Septimia Laodicea fut pourvue d'un hippodrome, d'un cynegium ou cirque propre à la représentation des scènes de chasse, d'un bain public et d'une avenue à sextuple portique [1]. Promue également colonie avec le *jus italicum*, Palmyre prit place parmi les *Septimiae* [2]. Au temple de Bel un symposiarque apposa une dédicace à Sévère et à ses deux fils. A l'agora on vit figurer une inscription mentionnant le souverain, sa femme et leur aîné Antonin [3]. La colonie d'Héliopolis reçoit le *jus italicum* et voit les travaux de son fameux sanctuaire poussés avec une nouvelle ardeur. A partir de Septime-Sévère, l'image du *naos* périptère commence à paraître sur les monnaies de Ba'albek. La statue du prince est érigée dans le lieu sacré pour répondre au désir du dieu héliopolitain manifesté par un oracle. Toutefois le plan est d'une telle complexité et la décoration si exigeante que les échafaudages disparaîtront seulement sous le règne de Philippe l'Arabe (244-249) [4].

A la hauteur de Tortose, le vaste haram sémitique de Baitocécé élevé en blocs énormes en l'honneur d'un Baal local et de sa parèdre, la déesse d'Ascalon, paraît avoir été achevé en 194-195, mais ce qui reste des inscriptions ne permet pas de conclure à une participation de l'empereur à cette œuvre [5].

Ulpien, le célèbre jurisconsulte du temps des Sévères, devient dithyrambique dans la notice du livre *de Censibus* qu'il consacre à Tyr, sa ville natale : « On doit savoir qu'il existe des colonies jouissant du *jus italicum* comme est en Syrie-Phénicie la très splendide colonie des Tyriens dont je suis originaire..., d'une très haute antiquité, fortement armée, très fidèle à l'alliance qu'elle a conclue avec les Romains, à laquelle en effet le divin Sévère, notre empereur, a donné le droit italique à cause de sa fidélité insigne à la République et à l'Empire romain [6]. » Dès lors on voit se multiplier les monnaies coloniales de la « Septimia Tyrus Metropolis Colonia » avec l'aigle tenant un murex entre les serres, ou avec l'attelage usuel des bœufs traçant le contour de la colonie sous l'enseigne de la 3e légion Gallica [7]. Sévère et les

1. Malalas, *PG.*, XCVII, 444 s. *Digeste*, L, 15, 3.
2. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, p. 407. Syria, VI, 127.
3. *Digeste*, L, 15, 5. Wiegand, *Palmyra*, p. 32, 138, 153.
4. *Digeste*, *ibid.*, 2. Wiegand, *Baalbek*, II, p. 147 s. où d'autres épigraphes concernant les Sévères sont mentionnés. Nombreuses monnaies de Septime-Sévère, Julia Domna, Caracalla, Plautilla, Géta d'après de Saulcy, *Num. de la T. S.*, p. 7-11. Il s'en trouve également à Laodicée *ad Libanum* et à Damas, *ibid.*, p. 4-5, 39-41.
5. Dussaud, *Rev. Archéol.*, 1897 A, p. 322.
6. *Digeste*, L, 15 début.
7. Rouvier, *Numism. des villes de la Phénicie*, p. 407 s. A Sidon, les monnaies de Sept.

membres de sa famille sont abondamment représentés dans le monnayage de Ptolémaïs qui présente en particulier la tête laurée de Septime-Sévère au droit, et, au revers, Caracalla et Géta, vêtus de la toge, l'un la tête laurée, et l'autre nue, sacrifiant devant un autel [1]. Il est probable qu'à Damas la triple porte sud du péribole du grand temple de Jupiter Damascénien et les propylées est et ouest de l'enceinte du bazar antique aient été commencés lors du voyage de Sévère en cette fin du second siècle [2].

En 197 et 198 d'importantes améliorations avaient été opérées dans le réseau des routes syriennes comme si l'on avait prévu le voyage impérial, notamment sur les voies de Palmyre à Émèse, d'Alep à Hiérapolis, et le long de la côte de Laodicée à Sidon et au delà [3]. Panéas a frappé l'année même du voyage (199) des monnaies de Julia Domna et de Géta.

De l'autre côté du Jourdain, Bostra attend l'année 209 pour émettre des bronzes à l'effigie de Septime-Sévère absente des séries impériales de Pella, de Gadara et de Gérasa. Notons cependant dans cette dernière ville trois inscriptions exprimant les sentiments de piété des citoyens envers Septime-Sévère, Julia Domna et leur fils M. Aurèle Antonin [4], et au nord de la ville une dédicace exposant la titulature pompeuse du même empereur et mentionnant ses deux fils, mais le nom de Septimius Géta a été effacé en 212 lorsque son frère eut fait condamner sa mémoire [5]. A Rabbath-Moba et à Pétra, la numismatique sévérienne est fort bien représentée [6].

4. Le voyage impérial en Palestine. — Fondations.

« Au cours de son voyage, lisons-nous dans la notice de l'Histoire Auguste sur Sévère, il porta de nombreux décrets à l'adresse des Palestiniens [7]. » Dans cette législation favorable en grande partie à la population païenne, il imposa des restrictions au judaïsme et au christianisme.

A commencer par les privilèges distribués aux villes, nous voyons

Sévère font défaut, mais on y trouve une monnaie de Niger. *Ibid.*, p. 286. Par contre, Arados. Béryte, Byblos possèdent la série Septime-Sévère, Caracalla etc.

1. Rouvier, *op. cit.*, p. 205 s. De Saulcy, *op. cit.*, 160-163.
2. Dussaud, *Syria*, 1922, p. 233, fig. 3, pl. LI.
3. *ZDPV.*, 1917, p. 90.
4. *SEG.*, VII, p. 107, nos 815-817. Textes trouvés aux propylées d'Artémis.
5. *SEG.*, VII, p. 116, nos 860-861.
6. Hill, *Catal. of Arabia*, p. 36, 44. De Saulcy, 352-357.
7. *Severus*, 17, 1 : *In itinere Palaestinis plurima iura fundavit. Iudaeos fieri sub gravi pœna vetuit. idem etiam de Christianis sanxit.*

Césarée recevoir les mêmes épithètes honorifiques que la 6e légion Ferrata [1]. Mais il existait une autre ville encore plus liée à ce corps d'armée que le chef-lieu de la Palestine, je veux parler de Sébaste, l'antique Samarie. « Colonia Lucia Septimia Sebaste », tel sera désormais le nom protocolaire de cette nouvelle colonie établie grâce à une déduction d'anciens combattants. Elle reçoit d'autant plus de faveur que sa rivale Néapolis a montré d'attachement pour Niger. Modelée sur Rome, toute colonie doit posséder un capitole. Sébaste aura le sien dans la reconstruction du grand temple de l'acropole encore visible et tracé sur ses premières monnaies coloniales logeant sous des arcades Jupiter, Junon et Minerve. Elle développera en même temps son culte de Coré en élevant à cette déesse infernale un sanctuaire sur les ruines d'un temple à Isis, tandis que ses monnaies reproduiront aussi l'enlèvement de la fille de Cérès par Hadès monté sur un quadrige [2]. L'érection de Sébaste en colonie fut en effet le point de départ d'une renaissance que les fouilles récentes ont mise en évidence. Depuis Hérode, séismes et insurrections avaient amplement préparé le terrain. Reconstruire les temples, substituer le corinthien au dorique des colonnes du stade, refaire le théâtre, décorer le forum et renouveler les magasins de la rue principale, embellir la nécropole, autant d'améliorations qui caractérisent le demi-siècle qui suivit le voyage de Septime-Sévère [3].

Aelia Capitolina qui n'a pas attendu cette occasion pour se livrer à d'importantes entreprises bat monnaie à l'effigie de Sévère, de Julia Domna, de Caracalla et de Géta. La réforme capitale que Septime-Sévère a introduite vers 197 dans la situation matrimoniale des militaires est de nature à favoriser le développement de la colonie. Jusqu'alors cette situation absolument fausse ne trouvait de correctif que dans des expédients. Tandis que les règlements interdisaient le mariage au légionnaire, l'administration impériale faisait tout pour lui créer une famille en vue de faciliter le recrutement de l'armée et d'attacher le soldat au service [4]. Les papyrus et les diplômes militaires nous ont révélé bien des mesures en contradiction avec l'interdiction matrimoniale. Sévère autorisa le mariage du droit civil pour le légionnaire et par conséquent la cohabitation avec sa

1. De Saulcy, p. 127. Hill, *Catal. of Palest.* p. xxi.

2. Hill, *Catal. of Palest.*, p. 80. De Saulcy, p. 279. *QDAP.*, VIII, p. 79 s. Assmann, *De coloniis oppidisque romanis..*, p. 136.

3. Crowfoot, K. Kenyon, Sukenik : *The buildings at Samaria* (1942), p. 35 s., 46, 62. Hamilton, *Guide to the historical Sebastieh*, p. 28.

4. De Saulcy, p. 96 s.; Hill, p. 93; Madden, p. 263.

femme [1]. La vie des soldats en fut entièrement modifiée. « Le camp, écrit R. Cagnat, cessa d'être pour eux une cité commune où la plus grande partie de leur vie se passait, il devint simplement un lieu d'exercices où ils se retrouvaient quelques heures par jour. Leur demeure véritable se transporta dans la ville voisine où ils retrouvèrent femme et enfants. Le service légionnaire se change dès lors en une sorte de milice territoriale [2]. »

Le camp d'Aelia étant contigu à la ville, les soldats n'avaient pas à s'éloigner beaucoup pour élire domicile dans les divers ἄμφοδοι ou quartiers de la colonie, soit dans les faubourgs, soit au mont des Oliviers. Ainsi la ville s'accroissait à mesure que le camp se rétrécissait. Lambèse, qui à l'avènement de Septime-Sévère, n'était encore qu'un *vicus*, était devenue, dix ans après, un municipe grâce au nouveau régime. Une dédicace à M. Junius Maximus légat des Augustes Sévère et Caracalla, à la tête de la 10e légion Fretensis occupe encore à Jérusalem une place très visible voisine du camp de cette légion. Elle émane de son écuyer, Julius Honoratus [3]. La nécropole nord de la ville a livré l'épitaphe d'un soldat de la même légion gravée en caractères sévériens : il s'agit d'un L(ucius) Magnius Félix employé au bureau d'un tribun de la Fretensis [4].

En poursuivant sa route vers le sud, l'empereur put inspecter l'aqueduc construit quatre ans auparavant pour amener à Aelia les eaux du wâdi Biyâr situé à 20 kilomètres de cette colonie. Entre Bethléem et Aelia la dépression du terrain demanda l'exécution d'un siphon en gros blocs perforés et s'emboitant parfaitement l'un dans l'autre. Sur plusieurs de ces tubes se lisent quelques noms gravés qui ne laissent planer aucun doute sur l'origine de ce travail. Le nom du consul Clemens en fixe la date à 195, et les noms des centurions en revendiquent le mérite pour la légion d'Aelia dont l'activité ne le cédait en rien à celle des autres légions de l'Empire qui ont laissé nombre d'ouvrages variés qu'on admire encore [5].

Deux fondations importantes signalent le passage de l'empereur dans la plaine maritime et le sud palestinien. La première rendait son ancienne vigueur à Lod ou Lydda déchue matériellement depuis

1. Lesquier, *Le mariage des soldats romains: CRAI*, 1917, p. 230 s.

2. *Dict. des Antiq.*, III, 1064. Cf. *L'armée romaine d'Afrique*, p. 444 ss.

3. Vincent et Abel, *Jérusalem Nouvelle*, p. 891. Cf. *PW.*, X, 1054 où Riba rectifie Mommsen.

4. *Jérusalem Nouvelle*, 892 s. et fig. 369.

5. *Ibid.*, 890. Titianus était directeur des travaux et les centurions chefs d'équipe portent les noms de Clodius Saturninus, Flavianus, Severus (bis), Verus, Pomponius, Quartus, Vitalis, Antion.

l'incendie allumé par Cestius Gallus. Le christianisme y avait pénétré dès la prédication apostolique et les rabbins y tenaient école. Sévère y renforça sans doute l'élément païen puisqu'il voua sa restauration à Zeus et s'en déclara le patron en donnant à la ville les titres de Lucia Septimia Severia Diospolis. Sa présence vers le déclin de 199 devint le point de départ d'une ère qui figure sur le monnayage assez court de cette ville. Zeus y paraît non seulement sous la forme de Sérapis, mais également en Jupiter assis et tenant la victoire [1]. Un milliaire portant la titulature de Sévère et de Caracalla trouvé à cinq milles au nord de Diospolis sur la route de Césarée par Antipatris témoigne d'une réfection exécutée en 210 [2]. Descendu vers le Darome, Sévère transforma le bourg de Beth Gubrîn en une ville de Lucia Septimia Severia Eleutheropolis qu'il dotait du *jus italicum* et d'une ère encore très employée à la période byzantine dans le sud de la Palestine, dont l'époque est 199-200. Le vocable grec « ville des hommes libres » traduisait l'ethnique *Horîm* et l'équivalence des deux noms ne pouvait échapper à un punique tel que le prince originaire de Leptis Magna [3]. Reprenant le rôle de Lachis et de Marisa, Éleuthéropolis dépassa même ces villes par le rayonnement de son influence à tel point qu'aucune ville de Palestine ne jouit alors d'un territoire aussi étendu que le sien. A l'Idumée elle unit les toparchies de Bethletepha et d'Engaddi; elle devint le centre d'un réseau viaire très développé. La titulature du fondateur gravée en l'an 200 se voit encore sur une borne à deux milles au sud de Beit Gibrîn [4]. Les monnaies de l'endroit représentent soit la Fortune de la cité, soit Sérapis, soit le Zeus héliopolitain [5]. Ascalon adopte vers 199 des motifs égyptisants tels qu'un pylone décoré d'ureus et de sphinx ou une divinité coiffée de l'*atef* et tenant le fouet, montée sur trois lions. A Gaza, à la même époque, on s'en tient surtout au thème de Io sous forme de génisse ou personnifiée et, dans ce cas, donnant la main à la Fortune de la cité. C'est à cause de Io, disait-on, que Gaza était appelée Ionè et que la mer depuis Gaza jusqu'à l'Égypte portait le nom de Ionia. Raphia frappait des monnaies à l'effigie de Sévère de 198 à 202 avec au revers, les images de Dionysos ou d'Apollon [6].

A quatorze milles à l'ouest de Raphia, la famille impériale fran-

1. De Saulcy, 170 s. Hill, p. xxiii, 43. *GP.*, II, 370. *EJ.*, s. v. Lod. *QDAP.*, V, 153.
2. *ZDPV.*, 1917, p. 20, n° 20.
3. S. Jérôme, *in Abd.*, 1 : *Edom... in finibus est* ἐλευθερ-πόλεως *ubi ante habitaverunt Horraei qui interpretantur liberi. GP.*, II, 272. *QDAP.*, V, 158.
4. *ZDPV.*, 1917, p. 81, n^{os} 291 et 76bis.
5. Hill, p. lxv, 141 s. De Saulcy, 241. *QDAP.*, VIII, 78 s.
6. Hill, p. 136 s., 160-163, lxxii, n. 2, p. 171 s. Sur Raphia voir *RB.*, 1940, p. 73 s.

chissait la frontière de l'Égypte et, arrivé au pied du Casios, Sévère offrit un sacrifice aux mânes de Pompée devant le monument érigé par Hadrien. Depuis Rhinocolure, sinon depuis la limite de la province, deux ailes de cavalerie escortaient les voyageurs, la *veterana* Gauloise et la première des Thraces fixée en Mauritanie. Les décurions de ces deux escadrons érigèrent à Alexandrie en l'honneur du souverain une inscription commémorative qu'on a retrouvée en 1861 [1]. Elle date d'avant le 10 décembre 199. L'empereur, plein de condescendance à l'égard des Alexandrins, leur accorda la faculté de gérer leurs propres affaires en instituant un conseil municipal et autres charges urbaines. Le gouverneur militaire de l'Égypte veilla à ce que les déplacements du visiteur impérial et de son escorte ne fussent pas écrasants pour les villageois des nomes. Sévère s'intéressa beaucoup à la visite des pyramides, de Memphis, de Memnon, et du labyrinthe et garda le plus agréable souvenir de sa pérégrination qui lui fit connaître tant de curiosités antiques ou naturelles et surtout la religion du dieu Sérapis [2].

III. — Politique religieuse de Sévère en Orient.

1. La persécution contre les chrétiens.

Il se trouvait alors dans Alexandrie un didascale chrétien qui attirait autour de sa chaire des auditeurs de toute provenance et de tout rang : « sur les mêmes bancs s'asseyaient des étudiants chrétiens, des philosophes en renom, de grandes dames, les représentants les plus distingués de toutes les aristocraties, celle de l'âme, celle de l'intelligence, celle de la naissance ou de la fortune [3] ». Il ne se gênait pas pour dépouiller avec un certain humour les notabilités des panthéons gréco-romain et égyptien et en particulier Sérapis, qu'il traitait de *megalodaemon*, de leur qualité divine et de leur honorabilité [4]. Poursuivant l'œuvre de Pantène, homme d'une culture remarquable, et son successeur comme chef de l'École catéchétique d'Alexandrie, Clément travaillait à dégager la pensée chrétienne des systèmes gnostiques qui l'obnubilaient en interrogeant les maîtres fidèles à conserver « la tradition de la doctrine excellente qu'ils ont successivement reçue, comme un héritage transmis de père en fils, depuis Pierre et

1. *CIL.*, III, 6581. Dessau, 2543, inscription datée de la trib. pot. VII, cos. II.

2. *Sev.* 16, 4 : *iucundam sibi peregrinationem hanc propter religionem dei Sarapidis et propter rerum antiquarum cognitionem... Severus ipse postea semper ostendit.*

3. P. Allard, *Hist. des persécutions au IIIe siècle*, p. 70.

4. Voir le *Register* de l'édition d'Otto Stahlin (1936) *Clemens Alexandrinus* IV, p. 175.

Jacques, Jean et Paul, les saints apôtres. Grâce à Dieu, leur lignée est parvenue jusqu'à nous pour déposer en nous la semence de nos ancêtres, les apôtres »[1].

Ces dépositaires de la tradition, Clément était allé les consulter en divers pays lorsque, sorti du paganisme, il quitta sa ville d'Athènes : on le suit en Hellade chez un Ionien, en Grande-Grèce, en Cœlésyrie, en Orient chez un Assyrien, en Palestine chez un chrétien d'origine juive, enfin en Égypte où il finit par trouver un guide idéal qu'il nomme l'abeille de Sicile, en qui l'on reconnaît Pantène. A la collection des traditions ainsi recueillies, pas toujours avec un discernement sans reproche, à l'explication des Écritures objet principal du Didascalée, Clément ajoutait aux sources de son enseignement des passages tirés de la science et de la philosophie helléniques qui lui semblaient étayer les vérités de la foi. C'est par ces échelons, pensait-il, qu'on arrivait à la véritable gnose, au christianisme authentique, accentuant ainsi le mouvement de la culture grecque vers la nouvelle religion et l'influence de l'hellénisme sur cette même religion[2].

Peu après l'arrivée de Sévère en Égypte, Clément quitta sa chaire pour se réfugier en Cappadoce auprès de l'évêque Alexandre, un de ses anciens auditeurs destiné par la Providence au gouvernement de l'église de Jérusalem. Les leçons du Didascalée contrevenaient ouvertement à l'édit de Sévère qui prohibait la propagande chrétienne et enveloppait dans la même qualification criminelle les convertisseurs et les convertis. En vertu de cette politique, les prisons d'Alexandrie se rempliront de confesseurs amenés de la Thébaïde et d'autres régions de l'Égypte pour subir le dernier supplice. L'une des victimes les plus en vue de cette persécution sera Léonide, le père d'Origène. Malgré son vif désir du martyre, celui-ci fut épargné. Au risque d'encourir la peine capitale, il prendra la succession de son maître Clément à la sollicitation de païens désireux d'être éclairés sur le christianisme. Sous l'impulsion de ce jeune maître qui débutait à vingt ans, le programme de l'école catéchétique d'Alexandrie sera livré à des amplifications sans bornes[3].

Quelles ont été les réactions de l'édit de Sévère sur les chrétientés de Palestine? Nous n'en savons rien. Bien que, suivant Eusèbe, la persécution soulevée contre les églises par Sévère permit aux athlètes

1. *Stromates*, I, 1.

2. *CAH.*, XII, 479. A. PUECH, *Hist. de la littérature grecque chrétienne*, II, chap. I. *Dict. d'Archéol. chrét. et de liturgie*, I, 1167 ss.

3. P. ALLARD, *op. cit.*, p. 71 ss.

de la religion d'accomplir en tous lieux des martyres brillants, l'historien n'apporte aucun fait concernant la Palestine[1]. L'empereur sut-il gré aux chrétiens de Syrie et de Palestine d'avoir montré une extrême réserve à l'égard de Niger? Avaient-ils souhaité, par opposition aux Juifs, le succès de Sévère? Quand, en 196, après une héroïque résistance, Byzance avait dû capituler, un des lieutenants de Niger s'était écrié : « Et maintenant, chrétiens, réjouissez-vous! »[2] A vrai dire, au cours de ces compétitions, l'attitude générale des chrétiens était la stricte neutralité. Ils eussent été en droit de redire à Sévère avec le sénateur Cassius Clémens que le parti du vaincu n'avait rien eu de plus injuste que celui du vainqueur, que Niger et lui avaient tous deux voulu déposséder un usurpateur indigne de l'empire[3]. Tertullien, faisant allusion aux meurtres de Commode, de Pertinax, de Domitien, aura beau jeu de demander à l'empereur africain : « D'où sont sortis les Cassius, les Niger et les Albin? Et ceux qui attaquent un César au lieu dit « entre les deux lauriers »? Et ceux qui s'exercent à la palestre, pour lui serrer un jour la gorge? Et ceux qui font irruption dans le palais, les armes à la main, plus audacieux que tous les Sigerius et tous les Parthénius? Ils sont sortis du rang des Romains, si je ne me trompe, c'est-à-dire des non chrétiens »[4].

Que leur refus de sacrifier aux dieux et de reconnaître la divinité de l'empereur leur attirât le reproche d'être sacrilèges et mauvais Romains, les chrétiens demeuraient insensibles aux injures comme aux calomnies, revendiquant souvent au prix de leur sang la liberté de servir le vrai Dieu et à ce prix les églises poursuivaient leur existence et leur propagation sous la direction de leurs évêques et des apologètes. Sous le règne de Septime-Sévère, Sérapion, évêque d'Antioche, prenait part à la controverse contre les Montanistes et mettait en garde les fidèles contre l'évangile de Pierre et autres produits du docétisme. Avec la conversion d'Abgar IX, roi d'Édesse (179-216), le christianisme se développa rapidement dans les pays euphratésiens. L'église était dès lors le monument le plus en vue de cette capitale où le syriaque était la langue de la liturgie et de la prédication. Édesse ne fut pas étrangère à l'introduction du christianisme en Arménie. Bardesane, illustration de cette ville, passe pour avoir adressé une apologie syriaque à Septime-Sévère.

1. *Hist. eccl.*, VI, 1. κατὰ πάντα τύπον.

2. TERTULLIEN, *ad Scapulam*. Voir P. ALLARD, p. 16 ss. sur les sentiments de Sévère à l'égard des chrétiens.

3. TILLEMONT, *op. cit.*, p. 33, d'après DION LXXIV, 9.

4. *Apologet.*, 35 9.

De Césarée, Ptolémaïs, Tyr, centres de chrétientés importantes, partaient des missions pour évangéliser la montagne où l'antique mythologie restait florissante. Ces villes de même qu'Aelia sortirent de l'ombre au point de vue chrétien à l'occasion de la controverse pascale vers 190. Au concile tenu en Palestine sous la présidence de Théophile, évêque de Césarée et de Narcisse, évêque de Jérusalem, on vit paraître Cassius de Tyr et Clarus de Ptolémaïs. Des exemplaires de la lettre synodale où l'on déclarait se ranger à l'usage d'Alexandrie qui était celui de Rome furent envoyés à chaque chrétienté [1]. Phénicie et Palestine paraissent avoir eu plus de relations ecclésiastiques avec l'Égypte qu'avec Antioche.

2. Attitude de Sévère à l'égard du judaïsme.

Dans ses courses à travers l'Asie Antérieure, de l'Hellespont au Tigre et d'Antioche au Delta du Nil, Sévère avait pu constater que l'expansion du judaïsme ne le cédait pas à celle du christianisme, aussi prit-il la décision d'enrayer également la propagande juive en renouvelant l'interdiction de circoncire les non-juifs y compris les samaritains, mais le judaïsme comme religion n'était pas proscrit ainsi qu'Origène l'explique à Celse : les chrétiens seuls sont poursuivis pour leur foi; les samaritains ne sont poursuivis et punis de mort que pour leur circoncision, rite permis aux seuls juifs [2]. Si le prosélytisme était interdit, la législation, loin d'atteindre le libre exercice du culte chez les juifs de race, leur accordait des privilèges en tant que nation et l'accès aux charges publiques [3]. Jouissant d'une existence officiellement reconnue, le peuple juif avait même à sa tête un patriarche qui, au dire d'Origène, ne différait en rien d'un roi [4]. Quel avantage pour les juifs quand celui qui était revêtu de cette dignité s'appelait Rabbi Juda Ier, Rabbi tout court, dont le principat dura depuis Marc-Aurèle jusqu'à la fin de Caracalla! Ses bons rapports avec les Romains, son goût pour la culture gréco-romaine, sa connaissance de la langue grecque en ont fait un nasi légendaire sachant allier une grande ouverture d'esprit pour les choses du siècle à une parfaite orthodoxie dans le judaïsme. Il composa le code définitif

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 23, 3; 25 κατὰ πᾶσαν παροικίαν. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église.* I, chap. xvi. Zeiller, *Hist. de l'Église*, II, chap. iv et v.

2. Sur la portée de ce décret voir Juster, *op. cit.*, p. 258 s. et 267 et notes. *C. Cels.*, 2, 13.

3. *Digeste*, **I, 2,** 3 : *eis qui judaicam superstitionem sequuntur, Divi Severus et Antoninus* = Caracalla) *honores adipisci permiserunt: sed et necessitates eis imposuerunt, quæ superstitionem eorum non laederent.*

4. *Ep. ad Africanum*, c. 14. *PG.*, XI, 84.

de la Mišna qui devait servir de base aux études rabbiniques postérieures, probablement stimulé par l'exemple de Septime-Sévère qui jugeait et légiférait beaucoup aidé des lumières de Papinien, préfet du Prétoire, et de ses conseillers non moins célèbres comme jurisconsultes, Paul et Ulpien. Partageant les privilèges des *honorati*, le patriarche des Juifs avait droit à la voiture de luxe nommée *carruca* dont on pense retrouver une figure dans les sculptures de la synagogue de Tell Houm.

Les Juifs eux-mêmes ont reconnu, au dire de saint Jérôme, la faveur dont ils furent l'objet de la part de Sévère et de son fils, Antonin Caracalla, faveur dans laquelle, ils voyaient la réalisation de Daniel, 11,34 « Pendant leurs revers, ils recevront un peu d'aide. » En effet, ajoute le commentateur, il est des Hébreux qui entendent ces paroles des princes Sévère et Antonin qui aimèrent beaucoup les Juifs. Le triomphe judaïque accordé à Caracalla à défaut du triomphe parthique a moins trait à une répression des juifs qu'au succès de Septime-Sévère dans la pacification de la Syrie, suivant la teneur de Spartien [2]. Ceux du parti de Niger bénéficièrent de l'amnistie accordée aux Palestiniens. A ces marques de condescendance plusiéurs rabbis considérables répondirent en mettant au service des autorités romaines toute leur influence pour maintenir leur coreligionnaires dans la soumission. A l'information talmudique l'inscription grecque de Qeisoun en Haute-Galilée apporte une suggestive confirmation. Ce texte de l'année 197, est une formule votive : « Pour le salut de nos seigneurs les empereurs Césars L. Sept. Sévère, Pieux, Pertinax, Auguste et M. Aurèle Antonin et L. Septimus Géta, ses fils, et Julia Domna Augusta, par vœu des Juifs » [3]. Qeisoun n'est autre que la Qasioun des Juifs où l'on vénérait la mémoire de R. Yohanan et de R. Siméon ben Lakish. Un autre signe d'apaisement se manifeste dans la floraison des synagogues galiléennes qui, favorisée par la famille impériale, s'épanouit dans le premier quart du IIIe siècle ainsi qu'on le verra sous le règne suivant.

IV. — La fin de Sévère.

Lorsque les augustes voyageurs eurent quitté Alexandrie vers la fin de 200 pour regagner Antioche à la voile, la colonie juive de cette

1. Watzinger, *Antike Synagogen in Galilæa*, p. 165. *Dict. des Antiq.*, I, 926.

2. *Sev.*, 16, 7 : *filio sane concessit ut triumpharet; cui senatus Judaicum triumphum decreverat, idcirco quod et in Syria res bene gestæ fuerant a Severo.*

3. ἐξ εὐχῆς Ἰουδαίων. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 774; *SWP.*, I, 241.

métropole recouvra avec tout le reste de la population les bonnes grâces de l'empereur. En 201, Sévère revêtait de la toge virile son fils Caracalla qui à cette occasion obtint de son père que la grande ville fût rétablie dans ses anciens droits et prérogatives. Le 1er janvier 202, le père et le fils devenaient consuls pour l'année qui les ramena à Rome où Caracalla épousa bientôt Plautilla, la fille du préfet du Prétoire, Plautien, favori de Sévère. En 203, on procéda à l'inauguration de l'arc de Septime-Sévère que l'on admire encore au forum romain, où il célèbre les victoires de l'empereur sur les Parthes, les Arabes et autres peuples de l'Orient dont les types figurent avec les traits de leur race bien observés [1]. Inutile d'ajouter que le char à six chevaux qui le surmontait a disparu avec le vainqueur assis entre ses deux fils. En 208, de fâcheuses nouvelles venues de Grande Bretagne l'appellent dans ce pays où après avoir guerroyé quelques années, il meurt le 4 février 211, âgé, selon Dion, de 65 ans, 9 mois et 25 jours dont il avait régné 17 ans, 8 mois et 3 jours.

V. — Fonctionnaires sévériens en Orient.

Cependant l'armée et les gouverneurs continuaient avec leurs travaux la garde vigilante des frontières. Vers 200, le légat d'Arabie, Scribonius Tenax, avait ordonné des réparations de voie entre Bostra et Philadelphie. Bientôt, il laissait sa succession à Lucius Marcius Perpetuus qui poursuivit la réfection de la voie Trajane au sud de Madaba [2]. Tribun de la 4e légion Scythique au Zeugma, légat de la 16e légion Flavia à Samosate, cet officier avait non loin de cette ville jeté un pont sur le cours du Chaboras. Il devait plus tard remplir les fonctions de légat de la Mésie Supérieure et de consulaire des trois Dacies entre 211 et 222. On le tient avec assez de vraisemblance pour le frère de l'historien Marius Maximus dont l'œuvre embrassant les vies des empereurs depuis Nerva jusqu'à Élagabal n'est plus connue que par les citations de l'Histoire Auguste [3].

Parmi les gouverneurs d'Arabie durant la même période se rangent aussi Flavius Balbus à qui les lieutenants de la 3e Cyrénaïque consacrent un souvenir à Bostra et Égnatius Victor Marinianus appartenant à une noble famille d'où sortira l'empereur Gallien [4].

Du temps où Caracalla se trouva seul au pouvoir, à partir de 211,

1. Voir le *Tour du Monde*, 1868 A, p. 416.
2. *ZDPV.*, 1917, p. 90. *Die Prov. Arabia*, III, p. 290, 298, 321.
3. *PW.*, XIV, 2, 1830 s., 1835 s. Ch. Lécrivain, *Études sur l'Histoire Auguste*, p. 193 ss.
4. *Die Prov. Arab.*, III, p. 290 s. Kraeling, *Gerasa*, p. 406, n° 68.

on a relevé dans une inscription de Bostra le nom d'Aiacius Modestus, consul désigné, dont la légation servait à dater un texte honorifique concernant cet empereur[1]. Mais en 212, probablement avant lui, le légat Furnius Julianus avait fait édifier au sud de Bostra dans le désert un château neuf par les soldats de plusieurs cohortes auxiliaires, la 6e Espagnole, la 5e Africaine, la 1re et 2e des Thraces. Cet ouvrage rétabli sous Justinien en 529 se retrouve aujourd'hui sous le nom de *Qouseir el-Hallabât* à l'est d'Hatita. C'est une enceinte carrée munie de tours d'angle et abritant des chambres rangées contre la face intérieure des murs. Une inscription latine fournit les renseignements concernant les auteurs de ce fortin destiné sans doute à loger les cohortes énumérées plus haut[2]. Le nom de Furnius Julianus est encore attaché à de nombreux milliaires dressés en 213 et 214 sur la voie Trajane entre Bostra et Philadelphie, au sud de Dibon et de Dhat Râs à Pétra, de même sur la voie reliant Gérasa à Philadelphie[3]. En même temps que légat propréteur ce personnage est porté comme consul désigné.

Sur le piédestal d'une statue se lit à Gérasa le nom d'un légat propréteur : Lucius Alphenus Avitianus. Le dédicant, Marc-Aurèle Alcétas est un noble citoyen d'Antioche sur l'Oronte venu à Gérasa pour des jeux organisés par lui avec l'assistance du gouverneur local. On a voulu voir en Avitianus un gouverneur de la Grande Syrie et non d'Arabie. Rien n'est moins prouvé[4]. Vers 215, la Syrie était gouvernée par Atrius Clonius dont le nom se retrouve au Digeste pour avoir reçu un rescrit de Sévère et Caracalla[5], car il avait déjà administré la Thrace et la Cappadoce. Une inscription d'Héliopolis de l'année 213 nous fait connaître le nom de Pius Cassius, légat de la province de Phénicie à cette date[6].

1. *Die Prov. Arab.*, III, p. 291 :

2. Butler, *Syria*, Div. II, Archit. A, p. 70-77. Littmann, *op. cit.*, *Div.* III, p. 21 n° 17. *Pro salute domini imp. Aug. nostri M. Aureli, Antonini Pii... castellum novum aedificaverunt mil. coh. VI Hisp. I Thrac. V Afr. Sever.* III *Thrac. per Phurnium Iulianum leg. Aug. pr. pr.* Voir au n° 793 une inscription grecque d'Agraina dans le Hauran datée de 213.

3. *ZDPV.*, 1917, p. 90 s.

4. Kraeling, *Gerasa*, p. 434. *Die Prov. Arabia*, III, p. 298.

5. *PW.*, II, 2148. *Dig.* xxvi, **10**, 7, 2.

6. *Prosopogr.*, III, n° 329.

VI. — Marc-Aurèle Antonin dit Caracalla.

1. Son principe de gouvernement.

Le premier souci de Caracalla après la mort de Septime-Sévère fut de se débarrasser de son frère Géta que leur père avait associé à l'Empire avec le titre d'Auguste. On connaît la tragédie montée par ce misérable qui osait porter le nom de Marc-Aurèle et le cynisme qu'il afficha pour faire de la victime l'assassin, bannir sa mémoire et marteler son nom sur tous les édifices publics. L'atroce tuerie qui s'abattit sur les partisans de Géta laissait présager un nouveau Commode. Les provinces ne se trouvèrent pas à l'abri des exactions causées par ses prodigalités. Parmi les mesures fiscales, il est nécessaire de mentionner la fameuse constitution antoninienne promulguée en 212 qui déclarait citoyens tous les habitants de l'empire, mesure qui étendait à tous les provinciaux le bénéfice des lois romaines et de la participation aux distributions gratuites de l'assistance publique. Les besoins du fisc motivaient cette constitution : les droits de succession qui ne se percevaient que sur l'hérédité des citoyens se percevraient donc désormais sur un nombre considérable d'héritages car « en donnant la cité à tous les habitants de l'empire, on élargissait de beaucoup la matière imposable »[1].

Dion Cassius, l'historien, témoin et victime comme sénateur des exactions du maître a raconté ses insolences et ses expédients pour ruiner la classe aisée. A ses yeux, personne autre que lui ne devait avoir de l'argent afin de pouvoir en donner aux soldats. Il avait fait sienne la maxime de son père : « Contenter les soldats et se moquer du reste ». Puisque le civil l'avait en horreur à cause de ses crimes, il s'appuierait sur l'armée. La solde annuelle fut augmentée de 70 millions de drachmes sans parler de dons extraordinaires. Il jouait au troupier, partageant ses fatigues et ses délassements, flattait sa garde du corps qu'il appelait ses lions. En même temps, il avait la prétention d'égaler Alexandre dont l'âme, prétendait-il, était passée dans la sienne et il le prouvait en dressant des éléphants de guerre et en organisant une phalange macédonienne. Les unités combattantes pensaient se pénétrer de cette ardeur guerrière en prenant le qualificatif d'*Antoninienne*. Après avoir conduit une expédition contre les Alamans en 213, il revint malade à Rome, vêtu de la tunique Gauloise qui lui valut le surnom de Caracalla[2]. Au printemps de 214,

1. G. Humbert, *Dict. des Antiq.*, I, 1218.
2. Saglio, *Dict. des Antiq.*, I, 915.

il partait en campagne vers l'Orient, laissant derrière lui Rome qu'il ne devait plus revoir. Il longe la frontière du Danube, traverse la Thrace, franchit l'Hellespont, consulte en vain Esculape à Pergame et passe l'hiver de 214-215 à Nicomédie où Dion, originaire de Bithynie, l'avait accompagné.

2. Séjour de Caracalla en Orient.

Caracalla éprouvait une certaine nostalgie de l'Orient : c'est là qu'il avait parcouru tout jeune encore les échelons de la grandeur grâce à la faiblesse d'un père peu clairvoyant, avec la complicité d'une armée qui s'arrogeait le pouvoir de créer sans contrôle le chef de l'Empire. Né en 186, l'aîné de Septime-Sévère paraît avoir suivi son père en 195 au moins jusqu'à Antioche; c'est au retour, sur le Danube qu'il est proclamé César. Revenu en Orient en 197, on lui attribue un triomphe judaïque et, ayant pris part l'année suivante à la guerre contre les Parthes, il est salué Auguste à treize ans. En 199 il reçoit le titre de *Parthicus Maximus*, en 201 la toge virile et en 202 son premier consulat. Cinq années de voyage et d'adulation dans les camps de légions victorieuses ou à travers des provinces fidèles ou soumises depuis la Cappadoce et Nisibe jusqu'à la Thébaïde ne pouvaient laisser dans un cerveau médiocre en tout sauf dans l'ambition qu'un souvenir grisant.

Le printemps de 215 n'était pas encore fini que l'empereur parvient à Antioche. La métropole se souvenant de celui qui avait obtenu sa réhabilitation quatorze années auparavant, lui fit la plus brillante des réceptions. De là, le Romain chercha noise aux Parthes divisés entre Vologèse et son frère Artaban, mais ceux-ci lui enlevèrent tout prétexte de conflit. Alors le prince se dirigea sur Alexandrie. Les délateurs à sa solde l'avaient tenu au courant de tous les traits que le peuple de cette ville lançait à son adresse depuis l'assassinat de son frère Géta. On l'appelait le *Geticus Maximus*, sa mère devenait une nouvelle Jocaste et l'on se riait de cet homme décati avant l'âge qui posait en Achille et en Alexandre. Piqué au vif, Caracalla descendit en Égypte décidé à tirer vengeance de ces insultes. Il permit qu'on le reçût avec les honneurs divins, puis, ôtant le masque de la dissimulation, il organisa une tuerie savante par laquelle il assouvit ses appétits sanguinaires sur les Alexandrins. Une médaille représentant le prince foulant au pied l'Égypte figurée par un crocodile consacra cette victoire.

De retour en Syrie, Caracalla manda auprès de lui Abgar IX, roi

d'Osrhoène, ainsi que le roi d'Arménie et sa famille sous prétexte de leur témoigner l'amitié qu'il portait aux fidèles vassaux du peuple romain. Dès qu'ils furent arrivés à la cour, le despote les fit jeter en prison et confisqua leurs états. Édesse transformée en colonie fut dite métropole de Mésopotamie, mais l'Arménie résista et défit les Romains commandés par Théocrite, un comédien devenu préfet du Prétoire. Ces opérations n'étaient que le prélude d'une guerre contre les Parthes. En vue de se créer des droits sur l'empire arsacide qui touchait à sa fin, Caracalla envoya demander à Artaban, possesseur à ce moment-là de la royauté parthe, la main de sa fille. Celui-ci refusa en s'excusant sur la différence des mœurs entre Parthes et Romains. Sans autre déclaration de guerre, les légions se ruèrent en Médie, saccagèrent la nécropole royale des Arsacides et ruinèrent quelques places fortes, après quoi elles vinrent hiverner à Édesse. Telles furent les péripéties de l'année 216. L'année suivante, le 8 avril, comme il allait avec sa garde à Carrhes offrir un sacrifice dans le temple de la Lune, Caracalla tomba mortellement frappé par le poignard du lieutenant Martial à qui il avait refusé le grade de centurion. Martial n'était que l'instrument du préfet de la garde, Macrin, qui, pour échapper à un décret de mort, prit les devants et fit tuer le prince. Le fils de Sévère mourait donc à trente et un ans, après six ans et quatre mois de règne [1].

Rien n'est plus évocateur de ces campagnes en Mésopotamie et de la fin sinistre de leur animateur qu'un coup d'œil jeté sur la numismatique de cette province qui débute avec Marc-Aurèle pour la série de la ville de Carrhes. L'antique Harran, centre de la dévotion du dieu-lune Sin, conserve encore ses attributions sur la série grecque des monnaies de Caracalla : on y voit au revers le buste du dieu, la chevelure serrée par un ruban et portant un croissant sur l'épaule, ou encore le croissant sur un globe ayant entre ses cornes une étoile à six rayons. La série latine représente la colonie personnifiée couronnée de tours et qualifiée de « métropole Antoninienne Aurélia ». Les bronzes d'Édesse associent les effigies de Commode et de Sévère à la tête d'un Abgar coiffé de la tiare, thème qui se rencontre avec Caracalla pour être remplacé par la banale représentation du buste de la colonie tourelée, une fois Abgar IX Sévérus déposé par ce dernier empereur. Anthémusias (Batnai) et Rhesaina ont aussi des monnaies avec le buste de Caracalla [2].

1. *PW.*, II. Tillemont, *op. cit.*, III, p. 112 ss. Duruy, VI, p. 204 ss. *CAH.*, XII, p. 42 ss.
2. Hill, *B. M. C.*, *Mesopotamia*, p. 81-87, 93-97, 125.

La mère de l'empereur apprit la triste nouvelle de la mort de son fils à Antioche où elle résidait depuis 215, veillant aux affaires de l'État et à la prospérité des provinces syriennes, ayant probablement avec elle sa sœur Mœsa et ses nièces Soœmias mère d'Élagabal et Mamaea mère du futur Sévère Alexandre. Trop fière pour descendre au rang des simples particuliers et pour accepter les égards ou les injonctions de Macrin, Julia Domna se laissa mourir de faim. Mais tandis que Rome accueillait avec une joie insolente les cendres de Bassien dit Caracalla, les soldats et l'Orient lui conservaient une affection dont la famille sacerdotale d'Émèse saura profiter. La circulation monétaire attisait le souvenir de cette Julia Auguste surnommée « mère des camps » et « mère de la patrie ». Tyr gravait au revers de ses médailles les enseignes militaires de la 3e légion Gallica. Parmi les villes qui lui avaient consacré une frappe spéciale, qu'il nous suffise de citer Tripolis, Byblos, Ptolémaïs, Bostra, Rabbathmoba, Pétra, Diospolis avec le buste de Sérapis au revers, Aelia Capitolina avec la Nemesis, Gaza, enfin Néapolis qui renouait sa série de bronzes impériaux interrompue par la sentence de Septime-Sévère [1].

Des inscriptions témoignaient à la vue de tous la dévotion qu'on avait pour la mère de l'empereur. Ainsi à Kanatha (Qanawat), le centurion Valerianus de la 3e légion Cyrénaïque Antoninienne, faisant des vœux pour le salut de Julia Domna, la mère de notre maître, se disait *devotissimus numini eius* [2]. Le nom de l'Augusta était souvent associé aux noms des siens, ainsi qu'on le verra dans l'exposé suivant.

3. Travaux et Jeux.

Sous le règne de Caracalla, les travaux publics entrepris par Sévère, les jeux institués par ses devanciers, les constructions des villes et des particuliers se poursuivirent normalement selon le rythme de la vie urbaine et des ambitions particulières. A Rome, les thermes de Caracalla, la ruine la plus considérable après le Colisée, témoignaient d'une recherche inouie de richesse et de grandeur. A Ba'albek, les temples de la triade héliopolitaine parvenaient à leur achèvement. Une longue inscription y rapporte qu'en l'honneur des grands dieux d'Héliopolis et pour le salut et les victoires d'Antonin heureux

1. D'après Hill, B. M. C. *Palestine* et Rouvier, *Numismatique des villes de la Phénicie* sous les titres de chaque ville. On pourra y ajouter avec De Saulcy. *Num. de la T. S.*, Césarée maritime, Sébaste en Samarie, Scythopolis, Gadora, Panéas, Gaba, Laodicée au Liban, Héliopolis, Damas, Eleuthéropolis.

2. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 2331 *b*.

empereur et de Julia Augusta, mère des camps, du Sénat et de la patrie, Longinus *speculator* de la 3e légion Gallica a offert en ex-voto, à ses frais, deux chapiteaux de bronze rehaussés d'or[1]. A Zebireh, dans les laves du Trachon, les gens des tribus d'Aris et de Iachphir, pasteurs des habitants d'Habiba, élevaient en 213 un sanctuaire à la Fortune pour la longévité d'Antonin Caracalla[2]. 'Atîl dans le Hauran possède trois ou quatre dédicaces au même empereur dont l'une émane d'un soldat de la 3e légion Cyrénaïque Antoninienne dressant un autel par ordre de son père Sabinus. Une autre a trait à la construction de la porte d'un temple dédié au dieu Théandrios spécialement vénéré à Bostra. Le nom de Gêta qui figurait à la suite du nom de son frère a été martelé[3]. A Zorava (Ezra'), un vétéran de la 1re légion Parthique venu de la 3e Cyrénaïque élève une colonne à ses frais et les cultivateurs des habitants de Zorava dédient une Victoire pour le salut et la victoire de Marc-Aurèle Antonin[4]. Les courtes inscriptions honorifiques retrouvées à Gérasa avec la titulature « Marc-Aurèle, Antonin, Pius Felix Aug. » peuvent concerner en partie Caracalla, en partie Élagabale[5].

Les jeux solennels conservèrent à la période romaine la place considérable qu'ils avaient tenu dans la vie publique des Grecs. Ils ne furent jamais si brillants ni si fréquents que sous l'Empire où les concours et les spectacles de toute sorte se multiplièrent aux dépens des anciens jeux périodiques de l'Hellade. Les Romains comme les Orientaux partageaient cet engouement même pour les luttes gymniques. Les plus belles salles des thermes de Caracalla reçurent comme ornement les portraits en mosaïques des athlètes victorieux. « Les ruines innombrables de stades, d'hippodromes et de théâtres, qui se rencontrent partout en Grèce et dans les provinces orientales de l'empire, suffiraient à attester la diffusion et la fréquence de ces jeux jusque dans les villes les plus modestes »[6]. Un heureux champion contemporain de Caracalla, colon de la métropole de Laodicée, s'est complu à énumérer les victoires remportées par lui dans les jeux célébrés en vingt-sept villes. Il paraît avoir excellé dans le pugilat et la course, concourant pour la couronne d'or dans son jeune âge jusqu'en 214, et pour le prix d'un talent jusqu'à 221. Cet athlète

1. *CIL.*, III, 138 et correction n° 14385 *b*.
2. *IGR.* III, n° 1132.
3. *IGR.* III, nos 1238-1241.
4. *IGR.* III, nos 1159, 1154. Voir aussi nos 1146, 1149.
5. Kraeling, *Gerasa*, nos 14, 132, 133, 152, 154, 155.
6. Toutain, *Dict. des Antiq.*, III, 1369.

qui se nomme Aurelius Septimius Severus s'est distingué hors de l'horizon de son pays, en Cilicie, en Cappadoce, en Achaïe et jusqu'à Tarente [1]. L'intérêt de son inscription gît pour nous dans la mention des villes syriennes : Antioche, Berœa, Zeugma, Chalcis, Apamée, Hiérapolis, Leucas (Balanée, Baniyâs-sur-mer), Tripolis, Sidon, Scythopolis, Ascalon. Dans la plupart de ces villes, notre champion triomphe deux ou trois fois. Pour les combats suivants, la nature des jeux nous est donnée : A Césarée maritime on célèbre le Pythique universel fondé par Sévère, à Césarée de Philippe un Isaction ou équivalent des Actiaques renouvelés à Nicopolis près d'Actium; à Tyr, ce sont des Héracleia institués par Commode de même que l'Isolympique de Tarse. A Laodicée, patrie de l'athlète, celui-ci remporte le prix dans les jeux Pythiques Antoniniens universels, fondés sans doute par Caracalla et qu'on célèbre pour la première fois [2].

A Jérusalem le souvenir de ce prince n'est guère conservé que par les monnaies et par l'addition de l'épithète *Antoninianae* à la mention *leg. X Fr.* dans la dédicace au légat Junius Maximus. Cette insertion n'est pas rare dans l'épigraphie de cette période [3]. La numismatique de Néapolis reprend alors le thème de Sérapis et celui du Garizim avec son escalier, son temple et son autel [4].

4. Construction de synagogues.

Sous peine d'être incomplet, on ne saurait clore ce chapitre sans parler du groupe de monuments remarquable par son unité de plan, de structure et d'ornementation que forment les synagogues de Tell Houm, de Kérazeh, d'Oumm el-'Amed, de Meiroun, de Kefr Bir'îm, de Nebratein, d'el-Djisch et d'autres localités galiléennes. Loin de former un îlot architectural distinct du reste des monuments qui se voient encore au nord de la Palestine et dans la Syrie Centrale, les synagogues de Galilée attestent une étroite parenté avec les temples de Sanamein, de Mouchennef, d'Atîl, de Qanawât et avec le palais de Chaqqa, édifices du Haurân qui datent tous des derniers Antonins et surtout de Septime-Sévère et de Caracalla. Dans l'un

1. *IGR.* III, 1012 = Wadd., n° 1839 : Adana, Tarse, Mopsueste, Iconium, Mazaca, Kition, Salamine; Patras, Némée, Aegée.

2. Les Actiaques d'Auguste célébrés à Nicopolis sont-ils célébrés en Séleucide près d'Issos ou dans le lieu de leur origine en Épire? Cette seconde solution paraît plus normale.

3. *Jérusalem Nouvelle*, p. 891, n. 5.

4. Hill, *BMC Palest.*, p. 93, p. 58 s. Les témoins monétaires de ce règne sont fréquents. On en trouve de Tyr, Ptolémaïs, Eleuthéropolis, Gaza, Césarée, Sébaste, Madaba, Rabbathmoba, Diocésarée.

et l'autre groupe on retrouve la combinaison baroque du fronton en pointe et de l'entablement cintré, mise en œuvre également dans la structure des fenêtres qui deviennent de véritables édicules surchargés d'ornements. Synagogues et temples syriens font aussi un usage abusif de la frise renflée et de la décoration débordant sur la ligne de la corniche, autant de signes de décadence dont l'âge d'Hadrien est indemne. « Le groupe entier des synagogues a surgi dans l'espace d'une génération, réalisé par des maîtres d'œuvre locaux et des ouvriers juifs sur les plans d'un architecte syrien qui empruntait l'idée fondamentale de son type à la basilique hellénistique, et qui s'était initié aux formes classiques sans en posséder toutefois le sentiment profond..... Le groupe des synagogues a une origine en quelque manière officielle. C'est sur l'ordre et probablement aux frais du gouvernement impérial que les communautés juives galiléennes ont été dotées de monuments religieux, dont elles n'eussent apparemment pas été en mesure elles-mêmes de couvrir la dépense et qu'elles ne pouvaient, en tout cas, ériger sans une autorisation administrative »[1].

La participation des païens à la construction des synagogues explique l'emploi fort large des représentations figurées dans leur décoration. Un certain laxisme était à la mode : « Au temps de R. Yohanan (IIIe siècle), lisons-nous au talmud de Jérusalem, on commença à placer des images sur les murs, et les rabbins ne les défendirent pas. » En pratique on tint pour permises les images humaines gravées ou peintes et les reproductions d'animaux. La loi ne prohibait que les images exécutées pour être un objet de culte, et aucun commentaire talmudique n'est sorti de ce point de vue. Les réactions iconoclastes qui eurent lieu çà et là confirment par les mutilations qu'elles ont opérées l'usage des représentations animées dans les synagogues des temps romains.

La participation des Capharnaïtes à la construction de leur synagogue est attestée par deux textes épigraphiques gravés sur deux colonnes. Le premier, en araméen, proclame qu'Alphée, fils de Zebidah, fils de Johanan, a fait une colonne et lui souhaite la bénédiction d'en haut. Le second, rédigé en grec, dans cette langue que Rabbi voulait que l'on préférât à l'araméen, dit : « Hérode, fils de Mokimos, et Joustos son fils, avec leurs enfants, ont élevé la colonne » sur laquelle l'inscription est gravée. Un texte de la synagogue de Gischala appelle la bénédiction sur Josê bar Nahum qui a fait l'armoire de la torah. Sur la cathédra du proedros de la synagogue de Chorazin, une inscrip-

1. VINCENT, *RB.*, 1920, p. 282 s.

tion hébréo-araméenne rappelle la part de Ioudan, fils d'Ismaël, dans la construction du monument [1].

Autant que les synagogues, les épitaphes témoignent du développement des installations juives en Galilée. Non seulement on en recueille dans les villages, mais encore les sépultures collectives en fournissent un grand nombre. Depuis que le patriarche Yehoudah Ier s'est fait ensevelir à Beth Še'arim, aujourd'hui Šeikh Abreik, un réseau de catacombes a miné le sol de cette localité [2]. Caracalla, qui dans son enfance avait eu un juif pour compagnon de jeux, poussait plus loin que son père la bienveillance à l'égard des circoncis. Il confirma le décret de Sévère permettant l'accès aux honneurs à ceux qui pratiquaient le judaïsme sans leur imposer des obligations de nature à contrarier leur conscience. Les Juifs bénéficièrent de la constitution antoninienne qui les faisait participer aux avantages attachés au titre de citoyens. Ils furent soumis en même temps aux charges que comportait la *civitas*. Ainsi, les propriétaires durent labourer leurs champs même aux années sabbatiques pour acquitter les obligations de l'annone. Un docteur de Sépphoris, du nom de Janaï, jugea que, l'acquittement de l'impôt justifiant cette mesure, il n'y avait pas en ce cas-là d'intention persécutrice.

1. *GP.*, p. 292, 338, 299. *DB.*, *Suppl.* art. *Capharnaüm.* Sukenik, *Ancient Synagogues in Palestine...* 1934)

2. ספר הישוב passim. Maisler, בית־שערים

CHAPITRE VII

LA DYNASTIE SYRIENNE

I. — Règne Éphémère de Macrin.

1. Gouvernement de Macrin.

Avec Macrin, l'empire continuait à se trouver aux mains d'un Africain. Originaire de Césarée (Cherchel) en Mauritanie, successivement intendant des postes de la voie Flaminienne, avocat du fisc et préfet du Prétoire, chevalier revêtu des ornements consulaires, le nouvel Auguste n'avait ni l'esprit d'initiative, ni la ténacité, ni l'ambition d'un Septime-Sévère. Les troupes le proclamèrent empereur, le 11 avril 217 non sans hésitation, car le soupçon de l'assassinat de Caracalla pesait sur lui malgré la vive douleur qu'il affecta de cette mort. Pour le moment la distribution et les promesses de sommes importantes rallièrent les hésitants. Dans l'espoir que les soldats auraient plus d'attachement à un prince de leur création, il leur demande ensuite de saluer César son jeune fils Diaduménien en attendant de le faire Auguste en avril 218 à l'âge de dix ans. L'armée verrait aussi d'un bon œil la survivance de la dynastie africaine : il ajoute à son nom de M. Opellius Macrinus celui de Severus et donne à son fils le nom d'Antonin porté par Caracalla. Mais les liens maternels qui rattachent le prince occis à la famille sacerdotale d'Émèse ne laissent pas que de créer des inquiétudes en dépit de la disparition de Julia Domna. Aussi Macrin se hâte-t-il de reléguer à Émèse Mœsa, sœur de l'impératrice défunte, Soœmias, mère d'Avitus Bassianus (plus tard Élagabale) et Mamée, mère d'Alexandre Sévère. C'est vers ce temps-là que Bassianus, âgé de quatorze ans, devient prêtre d'Élagabale, dieu d'Émèse.

Cependant à Antioche on se hâtait de battre monnaie au nom d'Antonin Diaduménien avant même, selon Lampride, de le faire au nom de Macrin pour lequel on attendit que le sénat eut confirmé

son élection[1]. Quelle que soit l'exactitude de cette assertion, il reste étonnant qu'un règne aussi court tienne une place aussi importante en numismatique. Sans parler de la province d'Antioche, on constate que les villes de Phénicie Héliopolis, Tripolis, Béryte, Tyr, Ptolémaïs ont laissé des monnaies de Macrin et de Diaduménien de même qu'en Palestine Césarée, Néapolis et Ascalon. Quant à Panéas et Aelia, elles n'ont fourni jusqu'ici que des exemplaires de Diaduménien. De Damas et de Capitolias on ne possède que des monnaies de Macrin. Il en va de même pour Nisibe. L'empereur et son fils ont chacun leur monnaie propre à Édesse.

Macrin eut affaire en Mésopotamie dès l'automne 217. A la tête d'une puissante armée, s'avançait vers Nisibe le roi des Parthes Artaban V décidé à exiger des Romains la réparation des dommages commis par les troupes de Caracalla. Macrin vint à sa rencontre, mais ses légionnaires plus soucieux d'arrondir leur pécule que d'exposer leur vie eurent le dessous en deux circonstances de sorte que le nouvel empereur envoya offrir la paix à Artaban avec des présents considérables tant pour lui que pour ses conseillers. Cinquante millions de drachmes en plus de la restitution des prisonniers et du butin, fruit des campagnes antérieures, ce fut à ce prix que le Parthe se retira[2]. De loin, cette retraite parut une victoire et le sénat crut devoir décerner le titre de Parthique à Macrin qui n'en fut pas très fier. Celui-ci eut ensuite à réparer les injustices de son prédécesseur à l'égard des Arméniens dont le roi Tiridate accepta la couronne d'or que Macrin lui envoya en signe de suzeraineté. De combats livrés à des Arabes de l'Arabie Heureuse nous ne savons rien autre que cette affirmation de Capitolin : *pugnavit... et contra Arabas, quos Eudaemones vocant*[3]. Il y a lieu de croire que l'épitaphe gravée en 219 à Bostra pour les os de Fl. Maximus mort en Mésopotamie après vingt-trois ans de service dans la 3e légion Cyrénaïque se trouve en rapport avec la campagne de Macrin[4].

De retour à Antioche pour l'hivernage, Macrin publia quelques ordonnances utiles et ajouta quelques rigueurs au code pénal. On accueillit avec faveur le décret qui ramenait au vingtième le taux de l'impôt sur les héritages et sur les affranchissements porté au dixième

1. *Ant. Diad.*, 2, 6 : Après les acclamations des troupes et les promesses d'argent faites par l'empereur et son fils : *Hac habita contione statim apud Antiochiam moneta Diadumeni nomine percussa est, Macrini usque ad iussum senatus dilata est.*

2. Dion Cassius, LXXVIII. 27

3. *Opil. Macrinus*, 12, 6. fragment inséré.

4. *IGR.*, III, n° 1329 d'après la lecture de Franz.

par Caracalla. Il sévit contre les délateurs qui s'étaient mis au service de ce prince mais pas autant qu'aurait voulu le sénat. Il pardonna laissant, même en charge des généraux commandant en Arménie, en Asie et en Arabie coupables d'avoir tramé une rébellion contre lui, si l'on en croit Lampride qui leur donne les noms d'Arabianus, Thuscus et Gellius [1]. Or ce dernier peut très bien être identique à Gellius Maximus, légat de la 4e légion Scythique en Syrie qu'Élagabale fera mourir pour avoir tenté de revêtir la pourpre [2]. Quant au légat propréteur d'Arabie sous Macrin, il nous est connu par un autre passage de Dion qui le nomme Pica Cœranius, contemporain de Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie, et de Marius Secundus, gouverneur de Phénicie [3]. Celui-ci avait un droit de regard sur l'Égypte bien que ce pays eût alors pour préfet Basilianus, autre partisan fidèle de Macrin. Un acte sur papyrus du 20 avril 218 est daté du temps du très illustre Marius Secundus [4].

Depuis Ulpius Arabianus qu'on place en 196 sous Septime Sévère nous n'avons plus de mention connue d'un clarissime consulaire légat et propréteur de Syrie Palestine jusqu'aux environs de l'année 260 [5]. Il reste cependant comme souvenir de Macrin dans cette province, outre les monnaies signalées plus haut, deux milliaires dont l'un fut trouvé entre Antipatris et Lydda à la colonie de Wilhelma et l'autre à quatre milles d'Aelia Capitolina portant les restes de la titulature de Macrin et de Diadumenien. Découverte aux environs de Tantour sur la route de Bethléem, cette borne a été remisée dans l'église Saint Nicolas à Beit Djala avec le siège de pierre du Repos de la Vierge [6].

2. Chute de Macrin et avènement d'Élagabale.

Hérodien fait à Macrin un double reproche, d'abord d'avoir retenu ses troupes en corps d'armée au lieu de les disperser dans leurs quartiers d'hiver, ensuite de s'être attardé à Antioche au lieu de gagner Rome au plus vite, une fois la paix conclue. Depuis quatre ans les effectifs considérables de l'armée de Caracalla perdaient leur temps en des campagnes sans gloire; beaucoup soupiraient à regagner leur pays, fatigués de la vie de bivouac, peu satisfaits d'un prince qui

1. *Ant. Diad.*, 8 et 9.
2. Dion Cassius, LXXIX, 7, 1.
3. *Die Prov. Arabia*, III, p. 291, 323.
4. *PW.*, XIV, col. 1837. *Pap. Soc. Ital.*, III, 249.
5. *Prosopogr.* III, n° 540. Rohden, *De Palaestina et Arabia*, p. 43.
6. *ZDPV.*, 1917, p. 20, n° 21; p. 82, n° 295. *RB.*, 1899, p. 419.

s'étudiait à prendre les dehors de Marc-Aurèle tout en se parant d'un harnais de luxe rutilant de pierres précieuses et s'abandonnant aux distractions de la capitale syrienne au lieu de répondre aux appels du peuple romain. Il fallait toute la médiocrité de Macrin pour ne pas comprendre que le mécontentement de soldats accumulés sans but en un point de la Syrie allait être désastreux pour sa cause. En effet au bout d'un an, il vit son autorité contestée, l'armée lui donner un rival heureux, et la Syrie disposer une fois de plus des destinées de l'Empire. Après s'être débattu quatre mois contre la fatalité, il périra misérablement avec son fils sans avoir pu quitter l'Orient.

Toujours entichés d'Antonin Caracalla, les soldats quittèrent avec d'autant plus de facilité la cause de Macrin qu'ils pensèrent renouer avec un candidat inattendu les liens de la dynastie sévérienne. Voici en quelles circonstances. Le branle fut donné par la 3e légion Gallica dont le vaste camp affecté à la défense de la Phénicie se trouvait dans la région d'Émèse. Or Émèse était la résidence de la sœur de Julia Domna, une femme de tête, ambitieuse qui regrettait les belles années passées à Rome dans les splendeurs du palais de Septime-Sévère et de son fils; nommée Julia Mœsa, elle avait épousé Julius Avitus, consulaire qui gouverna successivement la province d'Asie et Cypre. Avec elle vivaient ses deux filles : Soœmias, femme de Varius Marcellus d'Apamée et Mamée, femme de Gessius Marcianus d'Arké, à l'ouest d'Émèse vers la côte. La première avait un fils, Bassien, qui avait alors quatorze ans, et la seconde un autre nommé Alexien, le futur Alexandre Sévère âgé d'une dizaine d'années.

Sur ces entrefaites, Bassien devenait grand prêtre du dieu-montagne, *Ela-gabal*, vénéré à Émèse sous la forme d'une grande pierre noire conique qu'on disait tombée du ciel. Les soldats, venus au temple dédié à cet aérolithe-bétyle pour l'adorer, ne se lassaient pas d'admirer le jeune pontife dont la bonne mine évoquait celle de Bacchus et qui, vêtu d'une longue robe de pourpre brodée d'or, portant une couronne enrichie de pierres précieuses, dansait au son de la flûte, suivi d'une troupe de jeunes gens et de femmes du pays. Mœsa fit courir le bruit que Bassien, plus connu sous le nom de son dieu, Élagabale, avait réellement pour père Caracalla, car ses deux filles, disait-elle, avaient fait partie du harem de ce prince. Pour accentuer l'effet que cette révélation produisait dans les camps autour d'Émèse, la rouée grand-mère laissait entendre qu'elle avait à sa disposition des monceaux d'or amassés naguère à la cour et accrus par les riches offrandes des satrapes et des rois faites au sanctuaire. Un nouvel avènement promettait donc aux troupiers une prime surprenante. Le terrain

ainsi préparé, Mœsa, jouant le tout pour le tout, sortit la nuit de la ville avec ses fils et ses petits-fils et se présenta au grand camp qui ouvrit ses portes aux héritiers naturels de Julia Domna et de son fils. L'armée, croyant rendre justice à la lignée des Sévères, proclama tout d'une voix Bassien-Élagabale empereur sous le nom d'Antonin (16 avril 218). Après une telle déclaration, les légionnaires retirèrent des villages voisins leurs femmes et leurs enfants, firent de grandes provisions de vivres et se préparèrent à soutenir un siège.

A la nouvelle de la sédition qu'il jugea d'abord de peu d'importance, Macrin envoya contre le camp des rebelles Ulpius Julianus, l'un des préfets du Prétoire avec des troupes qui comprenaient des auxiliaires Maures. L'action fort bien engagée fut arrêtée par ce chef lui-même dans l'espérance que les assiégés se rendraient. Profitant du répit ainsi offert, les assiégés se fortifièrent davantage, montrant sur la muraille le nouvel Antonin et les sacs d'argent qu'ils avaient touchés. Spectacle irrésistible! Les Macriniens tuent leurs officiers y compris le préfet Julien dont la tête est envoyée à Antioche comme si c'était la tête d'Élagabale et passent à l'ennemi. Macrin se décide à marcher avec ce qui lui reste de fidèles et atteint les troupes de son rival à 33 kilomètres au sud d'Antioche sur les confins de la Syrie et de la Phénicie. Un moment, ses prétoriens enfoncent l'armée adverse. Mœsa et sa fille Soœmias se jettent en pleurant au milieu de ceux qui fuient et les obligent de retourner au combat. Devant cette fermeté Macrin se décide à gagner Rome, mais pris vers Chalcédoine, il est ramené en Cappadoce où il subit la décapitation tandis que Diadumémien, son fils, arrêté sur le chemin qui le conduisait chez les Parthes, est également mis à mort [1]. Le 9 juin 218, Élagabale faisait son entrée dans Antioche. Macrin avait vécu cinquante-quatre ans et régné quatorze mois. Ses derniers partisans, Marius Secundus, gouverneur de Phénicie, et Basilianus, préfet d'Égypte, disparurent bientôt, l'un dans une émeute à Alexandrie, l'autre exécuté à Nicomédie où Élagabale hivernait.

II. — Élagabale.

1. Le culte du bétyle d'Émèse introduit à Rome.

Élagabale emmena avec lui les détachements des légions de l'Ouest qui se trouvaient en Orient depuis 215, de sorte qu'ils avaient regagné leurs cantonnements respectifs au cours de l'an 219. Les bataillons

1. Hérodien, v, 3 et 4. Dion Cassius, lxxviii, 30-41.

de la garde prétorienne venus en Syrie en 214 ne furent de retour à Rome qu'au début de 221. En écrivant au sénat et au peuple, le grand prêtre de la pierre noire se donna les noms d'Empereur César Auguste, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère et les titres de *Pius Felix Invictus Augustus* qu'après lui prendront tous les empereurs dès leur avènement. Mœsa et Soæmias furent déclarées Augustes. Les sénateurs passèrent par toutes les volontés de ce garçon syrien âgé de quinze ans qui mandait au consul Pollion de réduire toute résistance par la force des armes. Rome vit arriver au cours de l'été 219 cet étrange souverain vêtu d'habits de soie ornés d'or et de pourpre, avec des bracelets et un collier d'or, une couronne en manière de tiare, enrichie de perles et de pierres précieuses. Mœsa le conjurait de s'habiller de laine à la romaine et de ne pas choquer les citoyens par ce luxe exotique et efféminé. Il ne tenait aucun compte des avis de son aïeule et prétendit soumettre à son fétiche d'Émèse les divinités de Rome. La pierre conique eut bientôt un temple magnifique où l'on égorgeait une quantité prodigieuse de taureaux et de moutons, où les ruisseaux du vin exquis des libations se mêlaient au sang des victimes tandis que les parfums de toutes sortes embaumaient l'atmosphère. Et lui dansait autour des autels avec des femmes de son pays qui jouaient des cymbales et du tambourin en présence du sénat et des chevaliers rangés sur une espèce d'amphithéâtre.

Laissons à Hérodien la satisfaction d'exposer les rites phéniciens auxquels s'initiaient les premiers officiers de l'empire, la procession du dieu d'Émèse placé sur un char très riche traîné par de beaux chevaux blancs au luxueux caparaçon ou encore le mariage de la déesse Uranie de Carthage avec le soleil symbolisé par le bétyle tombé du ciel qui valait au prince la qualité de *sacerdos amplissimus dei Solis Elagabali*[1]. Laissons à Lampride la tâche de révéler dans un latin qui brave l'honnêteté ce que saint Jérôme résume dans sa chronique à la 249e Olympiade en ces termes : « Marc-Aurèle fils putatif d'Antonin Caracalla et prêtre du temple d'Élagabale vécut pendant son règne d'une façon si impudique qu'il n'omit aucun genre d'obscénité[2]. » La paix qui régna pendant les quatre années environ qu'il porta le nom d'Auguste lui permit de se livrer à l'aise à tous ses instincts pervers et sanguinaires, à ses extravagances et à ses haines jalouses. Heureusement, Mœsa avait la plus grande part dans la conduite des affaires publiques. Il l'introduisit au sénat

1. Hérodien, v, 5 et 6. *PW.*, 2220.
2. *Anton. Heliogabalus*, passim. *PL.*, XXVII, 639.

et la plaça auprès des consuls. Elle inscrivait sa présence, donnait son avis, faisant toutes les fonctions d'un sénateur, ce qui ne s'était jamais vu et ne se vit jamais plus après Élagabale [1]. Avec la famille impériale un grand nombre de Syriens étaient arrivés à Rome pour y renforcer l'élément oriental jusque dans le sénat et les charges administratives. L'empereur institua au Quirinal un sénat de femmes où sa mère Soæmias rendait des arrêts sur le costume, le rang, les montures permises aux différentes conditions sociales, le droit aux bijoux d'os, d'ivoire ou d'argent, aux chaussures ornées d'or et de pierres précieuses.

L'armature de l'État offrait assez de solidité pour ne pas trop souffrir des excentricités du grand chef. La tranquillité des frontières occidentales prouvait la vigilance du commandement militaire et l'épigraphie montre qu'il y eut une grande activité dans la construction des routes et des édifices civils ou militaires.

2. Les provinces orientales sous le règne d'Élagabale.

C'est vers l'Orient en particulier que nous devons porter nos regards. S'il tint parole en ne punissant point ceux qui avaient dit ou fait quelque chose contre lui avant la mort de Macrin, Élagabale n'épargna pas ceux qui s'étaient attardés dans l'opposition ou qui s'étaient crus assez nobles et capables pour revendiquer la pourpre dont on avait affublé un jeune débauché étranger à la carrière des armes.

Il n'avait pas encore quitté Antioche qu'il faisait exécuter Julianus Nestor préfet du Prétoire sous Macrin, Fabius Agrippinus gouverneur de Syrie, Pica Caerianus gouverneur d'Arabie, Claudius Attalus gouverneur de Cypre et Décius Triccianus gouverneur de Pannonie. Pendant son séjour à Nicomédie en 219, Élagabale apprit que la 3e légion Gallica, voyant s'éloigner avec l'empereur les dignités et les faveurs promises ou pour tout autre motif, seconda les vues de son légat gouverneur de la Syrie Phénicie et se laissa entraîner à la révolte par le fils d'un primipile. De son côté la 4e légion Scythique en Syrie Cœlé acclamait César son légat Gellius Maximus, puis après l'exécution de ce dernier, un tisseur de laine. L'infidélité de la 3e légion à qui Élagabale devait la pourpre indigna tellement ce prince qu'il la licencia honteusement et ordonna d'effacer son nom de toutes les inscriptions; on est encore à même de constater fréquemment dans la Trachonitide et autres régions syriennes l'exécution de cette sentence [2].

1. *Anton. Heliogabalus*, 12, 4 d'après quoi il faut entendre *aviam* 4, 1 au lieu de *matrem*.
2. *PW.*, XII, 1324, 1526. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, III, 148 s. Dion Cassius, LXXIX, 3, 4-5.

Il se peut que Gérasa ait gravé quelque inscription en l'honneur d'Élagabale et qu'elle ait reçu de lui la qualité de colonie avec le titre de *colonia Aurelia Antoniniana* car elle ne figure pas parmi les fondations attribuées à Sévère et à Caracalla par le Digeste [1]. C'est alors que se construisent ou s'achèvent les Bains de l'est de la ville, structure massive et de vastes proportions près de laquelle fut trouvé le piédestal d'une statue d'animal dédiée au Zeus Hélios grand Sérapis [2]. Vers le même temps, l'hippodrome voisin de l'arc de triomphe est achevé et peut se prêter aux courses faisant partie des jeux qui nous sont rapportés par deux inscriptions fragmentaires découvertes aux propylées d'Artémis. Parmi les athlètes vainqueurs en diverses luttes ou concours nous relevons deux *hippotrophoi* [3]. A la tête de la province d'Arabie en 219 on rencontre le successeur de l'infortuné Cœrianus, le légat Flavius Julianus mentionné après la titulature de Marc Aurèle Antonin Pieux Heureux Auguste etc. (ici Élagabale) sur des milliaires de la voie Trajane vers le Wâleh et l'Arnon, sur la voie de Gérasa à Pella, sur la voie d'Esbous à Livias à cinq milles à l'ouest de Hesbân [4].

Une suggestion s'impose : la reconstruction de cette dernière route ne serait-elle pas en relation avec la rénovation de la ville d'Esbous par Élagabale d'où provient le titre d'*Aurelia Esbous* qu'elle porte sur ses monnaies? Elle n'a pas d'ailleurs émis de monnaie en dehors de ce règne [5].

Après Commode, Gérasa cesse de battre monnaie, ce qui provoque chez elle un afflux de bronzes palestiniens, mais Bostra, Charachmoba, Philadelphie, Rabathmoba, Madaba et Adraa sont encore les villes d'Arabie qui ont émis des monnaies avec l'effigie et les noms officiels d'Élagabale. De Saulcy a décrit une série de monnaies d'Élagabale qui prouverait, si son diagnostic était juste, que Pétra aurait été érigée en colonie par cet empereur. Le nom de la ville étant quelque peu défiguré, l'attribution proposée demeure douteuse [6]. La belle ville de Qanawât ne perd jamais l'occasion de témoigner aux souverains l'expression de son attachement. Elle érige une statue pour le salut et la victoire du seigneur empereur César Antonin Auguste et

1. Kraeling, *Gerasa*, p. 57, 438 et 442 inscript. nos 179 et 191. Le surnom d'Antoniniana est commun aux inscriptions de Caracalla et d'Élagabale.

2. *Ibid.*, p. 57 s., 99 s., pl. VII; inscript. no 16.

3. *Ibid.*, p. 444s., no 193 et 194. *SEG.*, VII, nos 899 et 900. Ces textes se placent fort bien au premier quart du IIIe siècle.

4. *ZDPV.*, 1917, p. 91.

5. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 393 s. Hill, *BMC. Arabia*, p. 29 s.

6. De Saulcy, p. 353. Hill, p. xxxviii.

de la dame grand'mère du souverain, Julia Mœsa, et de toute sa maison [1].

S'il est vrai que l'abondance de numéraire de frappe locale est le signe d'une grande activité économique, on peut dire que jamais dans les pays qui nous occupent le niveau des affaires n'a été plus élevé que sous cette dynastie syrienne. Des villes secondaires telles que Joppé, Antipatris, Anthédon en Judée, Dabora en Galilée sont admises à monnayer le bronze et leurs émissions, quand elles ne se bornent pas au règne d'Élagabale, ne dépassent pas Sévère Alexandre. Diocésarée n'ira pas au delà du premier de ces princes. Il n'est guère de villes de Palestine, de Phénicie et de Syrie qui n'ait émis des monnaies d'Élagabale et avec profusion. En outre les princesses de la cour ont eu une large part dans le monnayage local. Ainsi l'on trouve l'effigie de Julia Mœsa sur des bronzes de Damas, Tripolis, Sidon, Tyr, Ptolémaïs, Sébaste, Néapolis et Scythopolis, celle de Julia Soæmias à Tripolis et à Sébaste. Sous Alexandre, Julia Mamœa paraîtra sur les pièces de Bostra, Tyr, Néapolis, Aelia. Quant aux femmes d'Élagabale, la première, Julia Cornélia Paula figure à Tripolis, Sidon et Gaza; la seconde, une vestale, Aquilia Sévéra à Sidon, Ptolémaïs, Dora, Sébaste, Aelia Capitolina; la troisième, Annia Faustina, petite-fille de Marc-Aurèle à Sidon, Ptolémaïs, Césarée de Palestine. Le long des dix-huit ans de sa vie, Élagabale eut encore une quatrième et peut-être une cinquième épouse dont l'histoire ne donne pas les noms. Après des répudiations successives, il revint à sa vestale.

Sous le rapport de l'influence des mythes sur la numismatique impériale, on a déjà remarqué l'empreinte des cultes étrangers d'Isis, Sérapis, Ammon, Dea Cœlestis, Cybèle. Volontiers Julia Domna revêtait les dehors de Cybèle ou d'Isis, mais il faut attendre Élagabale pour voir apparaître dans le monnayage l'indice d'un culte syrien. Des exemplaires d'Aelia et de Néapolis nous représente une scène qui rappelle la procession du bétyle d'Émèse : quatre chevaux de front traînent un char sur lequel repose la pierre noire conique qui passe pour symboliser le soleil. Dans les légendes de ses médailles Élagabale se proclame prêtre du dieu Soleil [2]. Son successeur reviendra aux types solaires normaux et aux symboles usuels : aigle déployée, Ammon, patron de la 3e Cyrénaïque, temple tétrastyle, personnification de la cité ou Fortune, Artémis, Dionysos, Zeus, Silène, Garizim et d'autres traditionnels dans chaque ville.

1. WADDINGTON, *Inscript. lat. et gr. de Syrie*, 2332.

2. DE SAULCY, p. 263. HILL, p. 97 et 61. *CAH.*, XII, 417. HÉRODIEN, v, 3, 4. DUSSAUD, *Notes de mythol. syr.*, p. 52, n. 4.

III. — Sévère Alexandre.

1. Contre-partie du règne précédent.

Élagabale eut en Sévère Alexandre un successeur d'un tempérament et d'un genre d'esprit tout à fait opposés aux siens. On remarquait entre les deux cousins les mêmes différences qu'entre leurs mères. De là une jalousie, une haine qui auraient été fatales au second sans la vigilance de Mamée qui déjoua les embûches de Soaemias et de son fils dont la fin ignominieuse survenue le 11 mars 222 fut accueillie avec des transports de joie par une société que près de quatre ans de dévergondages et de despotisme avaient complètement écœurée. Mœsa, prévoyant la catastrophe et soucieuse de conserver la pourpre parmi les siens, avait eu la précaution de faire adopter Alexandre par son cousin qui le créa César le 10 juillet 221. La disparition d'Élagabale causa une satisfaction d'autant plus grande qu'elle laissait la place à un prince de quatorze ans dont les heureuses qualités et les principes de conduite privée et de gouvernement permettaient les espoirs les mieux fondés, non pas que sa personnalité s'affirmât avec spontanéité, mais à raison de la docilité à suivre les conseils judicieux que lui donnaient son aïeule Mœsa et Mamée, sa mère. A la bonne éducation qu'il tenait de ces deux personnes, l'adolescent avait ajouté des connaissances étendues dans le domaine des lettres latines et grecques, de la rhétorique et de la philosophie grâce à des professeurs de choix à qui ces dames avaient confié cette intelligence déliée. L'esprit d'Alexandre en reçut une telle empreinte qu'il prétendait à une origine romaine et à la descendance des Metelli. Son cousin, il est vrai, avait assez avili la qualité de Syrien par ses exhibitions exotiques et sa luxure, par l'impopularité de sa circoncision et de son abstinence de la viande porcine, pour que le nouvel Auguste qui portait le titre officiel de « Imperator Caesar M. Aurelius Severus Alexander Pius Felix Augustus Pontifex Maximus » ait eu honte d'être appelé Syrien (*Syrus*, nom habituel de l'esclave dans la comédie latine) ou encore « chef de synagogue » par les mauvais plaisants d'Antioche et d'Alexandrie[1]. Sa bienveillance pour le judaïsme et le christianisme qui lui provenait de sa formation éclairée est un des traits de sa politique dont nous traiterons dans le cadre palesti nien

Les deux *Augustae*, que l'on n'admettait plus au sénat, eurent la sagesse de demander l'institution d'un conseil de régence composé

1. Lampride, *Al. Sev.*, 28, 7; 44, 3; 64, 3.

de seize sénateurs pour traiter les affaires au nom d'un prince qui prenait le pouvoir à treize ans et demi [1]. Dès le 1er décembre 222, le fameux juriste Ulpien revêtait la dignité de préfet du Prétoire avec rang sénatorial. Sa connaissance du droit, l'expérience des affaires acquise depuis le règne de Septime-Sévère lui assuraient un rôle prépondérant dans l'État, ce qui lui valut la haine des Prétoriens jaloux de se voir écartés de la politique par un retour vers le régime aristocratique du sénat. Alexandre remit en honneur la religion traditionnelle de Rome, d'où le titre de *sacerdos Urbis* que lui décerne une médaille. Il renvoya à Émèse la pierre noire d'Élagabale et dans leurs sanctuaires respectifs les divinités convoquées en vassales du Soleil syrien.

Mœsa étant morte de vieillesse en 223, Mamée, saluée *mater Augusti et castrorum*, put satisfaire son appétit de gouverner d'autant plus qu'elle ne trouvait chez son fils croissant en âge aucune opposition à ses desseins. Elle eut cependant une alerte après avoir marié Alexandre en 225 à Barbia Orbiana, fille de Sallustius Macrinus. La fille devenait Augusta et le père César. La discorde ne tarda pas à remuer le Palatin. Sallustius convaincu d'avoir fomenté une révolution en cherchant l'appui des Prétoriens fut exécuté. Sa fille dut s'exiler en Afrique [2]. Les Prétoriens, qui en voulaient à leur préfet de ses efforts pour restaurer la discipline parmi eux, se vengèrent en massacrant Ulpien sous les yeux de Sévère Alexandre auprès de qui il avait couru chercher du secours. Dion Cassius, revenu de son commandement en Pannonie avec la réputation d'un réformateur de la troupe, faillit partager le sort du jurisconsulte en la même année 228. L'empereur ne craignit pas de le désigner avec lui-même pour le consulat de l'année suivante. L'historien obtint la permission de se retirer en Bithynie, son pays natal, pour y achever son œuvre. En 230 mourait Marius Maximus, la source principale de Lampride pour les vies d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère.

1. Groebe, *PW.*, II, 2530, distingue ce conseil d'État, à qui revenait les affaires politiques, du *consilium principis* où siégeaient Ulpien et Paul et qui promulguait les décisions du droit impérial. On peut voir dans G. Goyau, *Chronol. de l'Empire Romain* aux années 222-234 la nomenclature des nombreuses lois rédigées sous le règne d'Alexandre Sévère.

2. Aussitôt après cette affaire (227-228), Mamée développait sa titulature en : *mater Augusti et castrorum et senatus atque patriæ* et ensuite *et universi generis humani*, attribut de la mère des dieux. Une médaille du British Museum la représente comme dea Panthea avec les attributs de Diane, de la Victoire et de la Félicitas. *CAH.*, XII, 64. Plates, V, 230 *i*.

2. Renaissance de l'empire perse. Alexandre et Ardashir ouvrent le long duel entre Rome et les Sassanides.

Si Alexandre le Grand avait mis fin à l'empire perse fondé par les Achéménides, Sévère Alexandre vit renaître ce même empire avec la dynastie des Sassanides lorsqu'Adašir, petit-fils d'un prêtre du temple d'Anahita vers Persépolis nommé Sassan, prit la couronne et le titre de Roi des Rois de l'Iran en 226, après avoir défait et tué dans une grande bataille en 224 le roi parthe Artaban V et conquis les provinces occidentales de l'empire arsacide en attendant de soumettre les petits royaumes du nord-est et d'imposer sa suzeraineté aux rois de Caboul et de Panjab et aux dynastes riverains de l'Indus. Habitués aux inégalités et à l'inconsistance du régime parthe, les Romains ne se doutaient pas du danger perpétuel installé par les Perses sur leur frontière orientale. Une monarchie absolue centralisait entre ses mains tous les pouvoirs de l'État et, à ses yeux, les nobles et les gouverneurs n'étaient que les officiers au service du Grand Roi dont l'autorité s'auréolait d'un prestige divin.

La vieille religion iranienne, le mazdéisme, devenue religion d'État, supplante le syncrétisme achéménide et l'hellénisme mis à la mode sous les Parthes, resserrant ainsi les liens entre les pays disparates de l'empire. Le Grand Roi lui-même est chef de cette religion, obéi par les ministres du culte qui tiennent le sommet de la hiérarchie. La composition de l'armée et le mode de recrutement restent les mêmes que sous les Arsacides. La cavalerie lourde composée de chevaliers nobles porte la cotte de mailles, le casque, la lance et la rondache et, à la ceinture, le carquois, car tous les Perses sont habiles à tirer de l'arc. A côté, combattent les troupes auxiliaires, également à cheval: cavalerie feudataire amenée par les princes indigènes et mercenaires venus de l'Arménie et des bords de la Caspienne. L'infanterie, masse de paysans sans organisation, jouait le rôle du train des équipages et comptait peu au point de vue militaire. Non loin de la frontière se trouvaient des dépôts d'armes où les milices et les mercenaires trouvaient à s'équiper. Fiers de la multitude qu'ils pouvaient opposer à l'ouest (ils n'avaient guère d'attaque à repousser sur un autre point) les Perses poussaient leur nationalisme jusqu'à revendiquer les anciennes limites de l'empire achéménide dans leur plus grande étendue. A Sévère Alexandre qui l'engage à ne pas risquer une guerre longue et difficile avec des soldats tels que ceux qui avaient vaincu les Parthes sous Auguste, Trajan et Septime-Sévère, Ardašir enverra dire qu'il ordonne aux Romains de céder aux Perses toute la Syrie et

l'Asie Mineure jusqu'à la mer Égée et au Pont Euxin, tous ces pays ayant appartenu à leurs ancêtres. Du premier coup le nouvel empire se met sur le pied d'égalité avec Rome et il le montre en frappant des pièces d'or. Ce précis était nécessaire pour comprendre la situation respective des deux puissances et les aspirations qui furent à la base des empiétements de la Perse et de la diplomatie romaine jusqu'à la chute des deux empires en Orient [1].

Au cours de l'année 230, Rome apprenait qu'Ardašir avait envahi la Mésopotamie et assiégeait Nisibe, que sa cavalerie menaçait la Syrie et la Cappadoce. Une expédition s'imposait dont l'empereur prit lui-même la direction au printemps de 231, accompagné de sa mère. Des contingents prélevés sur les légions de l'ouest arrivèrent par terre et par mer pour raffermir le moral des troupes d'Orient que minait un esprit de sédition. N'avaient-elles pas à Édesse même proclamé empereur un inconnu du nom d'Uranius Antonin. Alexandre se montra ferme en face de ces difficultés et lança en 232 trois corps d'armée contre ses adversaires du dehors. Le premier traversait l'Arménie avec la Médie pour objectif et donnait la main aux restes du parti arsacide. Le second se dirigeait vers la Babylonie par le désert. Entre les deux, le centre commandé par l'empereur lui-même passait à Palmyre, comme en témoigne une inscription [2], et pénétrait en Mésopotamie en vue de porter à l'ennemi le coup décisif une fois qu'il aurait été rabattu des deux côtés. Le plan échoua, car la Perse empêcha les trois corps de se rejoindre. Tandis qu'il faisait barrer le passage au troupes qui s'étaient avancées hardiment en Médie, il se jeta sur celles qui venaient par la Babylonie et la rencontre dégénéra en une bataille meurtrière où les vainqueurs furent aussi éprouvés que les vaincus. Quant au centre, il paraît ne pas avoir donné. Alexandre manqua de décision et ramena ses légions à Antioche très éprouvées par la chaleur et les maladies. Heureusement pour lui, Ardašir effrayé de ses pertes démobilisa, c'est-à-dire que faute d'armée permanente, les feudataires, les auxiliaires, les mercenaires et les gens du peuple rentrèrent chacun chez soi, et comme une fois congédiés, ce n'était pas chose facile que de les rassembler, les Romains se trouvaient devant une perspective de plusieurs années de paix de ce côté-là.

1. Huart, *La Perse antique et la civilisation iranienne*, p. 147 s., 175, 182 s. *CAH.*, XII, p. 110 s.

2. *CIG.*, 4483. J. Aurelius Zenobius stratège ἐν ἐπιδημίᾳ θεοῦ Ἀλεξάνδρου. Déjà à Doura en 230, au moment où Ardašir attaquait Nisibe, gardienne de la Mésopotamie romaine, la 20e cohorte des Palmyréniens manifestait dans une inscription latine son loyalisme envers la maison syrienne qui régnait à Rome. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, p. 357.

Revenues à Antioche, les légions eurent part aux largesses impériales. Du fait que le roi de Perse n'avait pas réussi à entamer la frontière romaine, la campagne devint un succès. De retour à Rome en septembre 233, Alexandre salué de *Persicus Maximus* reçut les honneurs du triomphe, donna des jeux Persiques dans le cirque et un congiaire au peuple romain [1].

La province transeuphratésienne continua ses émissions monétaires. Édesse qui avait représenté Sévère Alexandre tantôt affronté à Élagabale, tantôt en César, tantôt en Auguste, adopta des variantes dans le libellé des légendes et produisit des pièces où l'impératrice mère, figurant seule et non plus avec son fils, est gravée avec une grande vérité d'expression. Quelques pièces de Rhesaina sont marquées d'un signe du zodiaque : verseau, bélier, sagittaire. Édesse et Nisibe arborent le titre honorifique de « métropole » que la colonie de Carrhes possédait depuis Caracalla [2].

3. Fonctionnaires et fondations en Arabie et en Palestine.

Si nous abordons l'administration des provinces qui nous intéressent particulièrement nous rencontrons un fonctionnaire qui a joué un rôle important en Palestine et en Arabie et travaillé au ravitaillement de l'armée durant la guerre contre les Perses. Il s'agit de Furius Sabinius Aquila Timesitheus dont nous possédons en partie le *cursus honorum* dans une inscription trouvée à Lyon où il fut honoré d'une statue lorsqu'il y remplissait la charge de procurateur dans la Lyonnaise et l'Aquitaine. Parmi les provinces où il avait déjà administré le fisc impérial en qualité de procurateur, l'inscription mentionne « la province de Syrie Palestine où il percevait le reliquat de l'annone pour l'expédition sacrée », c'est-à-dire ce que les provinciaux devaient encore en nature et en argent pour le ravitaillement des légions engagées en Mésopotamie. Mais auparavant, Timesitheus avait été « procurateur de la province d'Arabie où il exerça par deux fois les fonctions de *vice-praesidis* » [3]. On sait que lorsqu'un gouverneur de province venait à mourir ou à s'absenter au cours de son commandement on faisait appel au procurateur en fonction dans

1. Voir Groebe, *PW.*, II, 2536 s. sur l'harmonisation difficile des récits de la campagne chez Hérodien, l'histoire Auguste, Aurélius Victor, Eutrope, Rufius Festus, Zonaras, le Syncelle, Orose.

2. Hill, *BMC, Mesopot.*, p. 88, 103-107, 110, 119-120, 126.

3. *CIL.*, XIII, 1816. *Die Prov. Arabia*, III, 292 : *proc. prov. Syriae Palaestinae, ibi exactor reliquorum annon (æ) sacrae expeditionis... proc. prov. Arabiae ibi vice praesidis bis.* *PW.*, VII, col. 364 s. *Dict. des Antiq.*, s. v. *Procurator.*

cette province pour assurer l'intérim. La substitution du titre de *praeses* à celui de *legatus* est une des décisions de Sévère Alexandre qui, au dire de son biographe, *provincias legatorias praesidiales plurimas fecit*[1]. On reverra ce Timesitheus, devenu préfet du Prétoire et beau-père de l'empereur Gordien, se distinguer dans la conduite de la guerre contre Sapor en 242. En 230, la province d'Arabie avait eu pour gouverneur le légat Caecilius Felix dont le nom figure sur plusieurs milliaires de la voie Trajane[2].

Bostra, chef-lieu de la même province, fut érigée par Sévère Alexandre en colonie romaine sous le nom de « Colonia Bostra Nova Traiana Alexandriana ». Aussi au type d'Ammon à cornes de bélier, dévotion de la 3e légion Cyrénaïque, son monnayage ajoute-t-il le thème colonial du fondateur conduisant deux bœufs pour tracer le sillon du pomaerium et celui de « Silène Marsyas debout, une outre sur l'épaule et la main droite élevée, dans la pose même de la fameuse statue du forum romain, symbole du droit latin possédé par les villes »[3]. Au-dessus de l'attelage du thème colonial, le bétyle de Dusarès prend la place de l'étendard légionnaire. Le chameau disparaît, semble-t-il, des pièces de la province. Bostra frappa des monnaies à l'effigie de Sévère Alexandre et à celle de Julia Mamaea; de Gérasa et de Philadelphie on n'a que des bronzes de l'empereur, mais à Gérasa les épimélètes de la ville ont laissé aux propylées d'Artémis deux inscriptions sur deux bases de statues qui représentaient l'une Alexandre, l'autre l'impératrice mère[4].

Ces textes sont de 231. Plusieurs inscriptions de Trachonitide sont datées du même règne. En 232-233 le conseil communal d'Agraina fait une trésorerie pour le dieu Aumon et deux trésoriers d'une déesse de Hît élèvent une construction. A Zorawa (Ezra') les habitants fondent un bain à leurs frais pour la santé et la victoire du seigneur autocrate Sévère Alexandre[5]. Il va sans dire que les monnaies de ce prince d'origine syrienne sont copieusement représentées dans la numismatique de Syrie et de Phénicie. Celles de Ptolémaïs ont au revers soit le fleuve barbu, le bras droit appuyé sur une urne renversée, soit le port semi-circulaire dans lequel est une galère, soit l'empereur à cheval, sceptre en main, ou debout coiffé du modius

1. *Al. Sev.*, 24, 1.
2. *ZDPV.*, 1917, p. 91.
3. LENORMANT, *Dict. des Antiq.*, I, 1321 B.
4. *IGR.*, III, nos 1360, 1361.
5. *Die Prov. Arabia*, III, 324 et 325. Les statues ont disparu. Maximin fit marteler ces noms des princes et des princesses de la dynastie syrienne.

de Sérapis [1]. Vers 232, la Phénicie a pour gouverneur Rutilius Pudens Crispinus dont le *cursus honorum* a été retrouvé à Rome sur une inscription du forum de Trajan et montre l'importance considérable de ce personnage au milieu du IIIe siècle [2].

Sévère Alexandre accorda à Césarée de Palestine le titre de *Métropolis* qui se complétera dans la numismatique avec les abréviations de *Provinciae Syriae Palestinae*. Une porte monumentale de marbre fut érigée en mémoire de cet honneur qui était bien dû au chef-lieu de la province et que certaine ville aurait pu lui disputer comme ancienne capitale d'un royaume : Aelia par exemple ou Sébaste. Au revers des monnaies d'Alexandre émise à Césarée figure l'aigle éployée supportant une couronne dans laquelle sont inscrites les lettres SPQR [3]. A Néapolis, Elpis et Tyché figurent sur des bronzes de Julia Mœsa et le Garizim sur ceux d'Alexandre. Les monnaies de ce prince à Aelia paraissent avoir eu l'image de Sérapis. Il en est d'Ascalon qui ont Isis avec la couronne *atef*. On évoquera naturellement le soin qu'apporta Sévère Alexandre à décorer de riches ornements et d'emblèmes mystiques les sanctuaires d'Isis et de Sérapis à Rome [4]. Anthédon et Raphia ont aussi des monnaies de cet empereur. De Saulcy mentionne une monnaie d'Aelia Capitolina avec les bustes accolés d'Alexandre et de sa mère [5]. Le maintien de la 10e légion Fretensis en Judée sous ce règne est attesté par Dion Cassius [6]. Un de ses centurions, détaché à Rome pour être au service particulier de l'empereur dans le corps dit des pérégrins, Flavius Domitianus, a laissé au saint génie du camp un ex-voto pour le salut de l'empereur Sévère Alexandre et des très saintes Augustae Julia Mœsa et Julia Mamaea [7].

IV. — Politique et religion sous la dynastie syrienne.

1. Pénétration du monothéisme dans le syncrétisme religieux.

Les deux princesses partageaient au point de vue religieux et philosophique la tendance de Julia Domna à concilier le polythéisme

1. De Saulcy, p. 165 s. Rouvier, 212-227. Voir les mêmes auteurs sur Damas, Héliopolis, Tripolis, Sidon, et Hill, *BMC. Syr.*

2. Fr. Cumont, *Syria*, X, 1929, 281 s. *IGR.*, III, n° 1033 (note 3 à corriger).

3. Hill, *BMC. Pal.*, p. xxi, 27 s. *RB.*, 1931, 294 s. De Saulcy, p. 131 qui a recueilli à Jérusalem un grand nombre d'exemplaires de cette monnaie en conclut que l'émission en fut très abondante.

4. *Al. Sev.*, 26, 8.

5. *Num. de T. S.*, p. 103.

6. lv, 24.

7. Dessau, 484.

avec une certaine unité divine. « Les dieux des divers temples, des diverses nations, ne pouvaient-ils pas être conçus comme les représentants d'un dieu suprême, auteur du monde, qu'il dirige par leur intermédiaire et dont ils ne sont que des manifestations partielles? De ce dieu suprême, le symbole le plus naturel en même temps que le plus magnifique, c'est le soleil, qui verse partout la lumière et la chaleur »[1]. On a vu comment Élagabale avait appliqué ce programme en faveur de son dieu d'Émèse, identifié au soleil, autour duquel il avait convoqué tous les symboles chers à l'antiquité romaine : la statue de Cybèle, le feu de Vesta, les boucliers de Mars, le Palladium auquel se rattachaient les destinées de l'Empire. Il pensait même y joindre les religions juive et samaritaine ainsi que la dévotion des chrétiens afin que le sacerdoce d'Élagabale détînt le secret de tous les cultes[2]. Le temps lui manqua. Des Romains, qui voyaient là l'intention d'abolir leurs vieilles croyances, aucun ne donna sa vie pour sauver le culte national, tandis que les chrétiens venaient de traverser la cruelle persécution de Septime Sévère et n'en devenaient que plus nombreux. Qui en effet n'était pas ébranlé par le mystère de leur obstination? Chercher la raison de ce mystère, c'était se joindre à eux. Aussi, disait Tertullien aux gouverneurs : « Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez : c'est une semence que le sang des chrétiens[3]! »

L'expansion du christianisme inquiétait les politiques convaincus que la religion romaine était un des piliers assurant la solidité de l'État. Mais les esprits cultivés qui formaient autour de l'impératrice une académie à sa dévotion sentaient bien que hiérarchiser la mythologie sous la présidence d'une divinité suprême ne suffisait pas à consolider le culte d'empire. Leur mysticisme philosophique voulait qu'on y ajoutât l'ascèse pythagoricienne. La religion devait comporter une morale. Julia Domna confia à l'un des sophistes de son entourage le soin de composer la biographie d'Apollonios de Tyane, contemporain de Domitien, dont le souvenir déjà entouré de légendes pourrait servir, malgré sa réputation de magicien, à composer le personnage désiré d'un révélateur de l'esprit nouveau. Philostrate a-t-il eu l'intention de donner à la société païenne une sorte d'évangile et d'opposer Apollonios à Jésus? Les moins sceptiques à ce sujet admettent qu'une telle intention ne fut pas étrangère à l'ordre donné par l'impératrice au sophiste athénien. En tout cas, lorsque le paga-

1. Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église*, I, 863.
2. Lampride, *Heliogabalus*, 3, 4 et 5.
3. *Apoleget*, L, 13-15.

nisme cherchera un ouvrage à opposer aux évangiles, il choisira la vie d'Apollonios de Tyane, bien que l'auteur « n'ait su faire de son héros qu'un sophiste insupportable » [1].

Julia Domna ayant quitté la scène de ce monde à la manière stoïcienne, sa sœur Mœsa et surtout sa nièce Mamée demeurèrent préoccupées de littérature et de questions religieuses. Durant le séjour que fit la cour à Antioche en 218, Mamée, désireuse de voir Origène dont la réputation envahissait l'Orient, lui envoya des gardes du corps pour l'inviter. Le didascale resta un certain temps auprès d'elle « lui exposant, dit Eusèbe, un grand nombre de questions concernant la gloire du Seigneur et la vertu de l'enseignement divin » [2]. Les entretiens de cet homme qui unissait à une science étendue la vie la plus austère durent faire une impression profonde sur l'âme délicate de cette mère et, par son intermédiaire, sur l'esprit et le cœur de son fils Alexandre et de sa fille Théoklia. Si l'on ne peut parler de conversion au christianisme, le syncrétisme de cette famille s'aiguillait manifestement vers la religion de l'Ancien et du Nouveau Testament. A Rome, le docte Hippolyte adressera à Julia Mamaea une apologie d'ordre philosophique sur Dieu et la résurrection de la chair [3].

Si la prudence politique amena Sévère Alexandre à rétablir le culte traditionnel des Romains relégué par son cousin et prédécesseur, cet empereur n'en conservait pas moins les dévotions conformes à ses opinions religieuses. Il s'en inspirait même dans certains règlements administratifs. Dans son *laraire* ou chapelle domestique il avait placé les statues des meilleurs empereurs et des âmes les plus saintes, suivant l'expression de Lampride, et leur rendait les honneurs divins. De ce nombre étaient Apollonios de Tyane, le Christ, Abraham et Orphée. Il eût voulu élever un temple à Jésus-Christ et le faire admettre par le sénat au rang des dieux. On lui fit entendre qu'une telle mesure serait préjudiciable aux autres divinités. La maxime. « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse » qu'il avait entendue de la bouche de juifs ou de chrétiens lui plut tellement qu'il la fit graver au palais et sur les édifices publics et la faisait proclamer par le héraut lors du châtiment des criminels. Son désir était que dans l'admission aux charges publiques on apportât la même

1. CROISET, *Hist. de la littérature grecque*, V, p. 764. Cf. SCHMID, *Geschichte der Griech. Literat.*, II, p. 612. DUCHESNE, *op. cit.*, p. 362-364.

2. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 3 et 4. Pour la date de l'entrevue voir HARNACK, *Die Chronologie der altchrist. Literat.*, II, p. 30, n. 5.

3. BATIFFOL, *Littér. grecque*, p. 151.

rigueur que les chrétiens et les juifs pour les ministres de leur culte [1]. Aux juifs il conserva leurs privilèges et aux chrétiens il accorda la liberté d'être, c'est-à-dire le droit à l'existence corporative, « car leur sécurité personnelle, remarque Mgr. Duchesne, n'avait guère été menacée sous les prédécesseurs immédiats d'Alexandre » [2]. Conséquence logique de ce décret fut l'attribution au corps des chrétiens de Rome par cet empereur d'un immeuble autrefois domanial dont la corporation des cabaretiers leur disputait la possession [3].

2. Le judaïsme en Palestine.

Évidemment la tolérance et la législation trouvaient leur application dans les provinces orientales. Tibériade devient un centre important du judaïsme. La ville et ses sources thermales sont l'objet de nombreuses mentions dans la casuistique talmudique, mais l'interdiction d'habiter Jérusalem demeure encore en vigueur pour les Juifs. Les cendres et les ruines de leur ancienne ville sont encore visibles et provoquent les larmes de ceux qui la visitent. Au lieu de se lamenter sur elle, Origène cherche à les aiguiller vers la Jérusalem céleste [4].

Gamaliel III, fils et successeur de Rabbi Juda le Saint dans la dignité de *nasi* ou patriarche, avait maintenu la discipline de l'école de Sepphoris. Juda II, fils de ce Gamaliel, recueillit la succession de son père, vers le temps où Sévère Alexandre revêtait la pourpre. Avec son frère Hillel, il avait reçu une formation hellénisante et pris goût au luxe des grands seigneurs. Ayant transporté le siège du patriarcat à Tibériade, il tint dans cette ville une cour presque royale, profitant de la bienveillance que la maison des Sévères témoignait au judaïsme. Il promulgua plusieurs décisions destinées à tirer celui-ci de son isolement farouche, comme la licence d'acheter aux païens de l'huile et d'autres denrées. Mais la vieille routine arrêta l'essor de ses innovations en Palestine. L'institution d'une quête chez les riches communautés du dehors pour l'entretien de sa maison et des écoles talmudiques eut plus de succès. Ce fut un moyen de rappeler l'existence du patriarcat hébreu aux juiveries dispersées à travers l'empire [5]. La réputation scientifique d'Hillel, frère de R. Juda le

1. *Alex. Sev.*, 29, 2; 43, 6; 51, 7 et 8; 45, 7;

2. *Ibid.*, 22, 4. Duchesne, *op. cit.*, 383.

3. *Alex. Sev.*, 49, 6. Au sujet de la propriété ecclésiastique voir P. Allard, *Hist. des persécutions pendant la première moitié du* III^e *siècle*, p. 178 ss.

4. *In Jos.* Homil, 17, 1 : *PG.*, XII, 910. Juster, *Les Juifs dans l'empire romain*, II, p. 173, n. 1. M. Simon, *Vérue Israel*, p. 125 ss.

5. *EJ.*, VII, 90; VIII, 1037 s. Graetz, *Hist. des Juifs*, III, 147 ss.

nasi, est due surtout à la mention que font de lui Origène et saint Jérôme. Origène l'avait consulté en Palestine sur différentes questions bibliques, notamment sur un groupe de psaumes attribués à Moïse [1]. A cette époque la casuistique n'avait pas encore entièrement supplanté chez les docteurs juifs de Palestine l'exégèse biblique. Bientôt on verra leur activité se concentrer sur l'étude de la loi orale. Les *amoraim* ou commentateurs de la Mišna en « analysèrent, découpèrent et disséquèrent le texte, et, à leur insu, ce texte se volatilisa en quelque sorte entre leurs mains et changea de fond et de forme » [2]. Parmi les plus habiles en cet art on cite Hanina ben Hama de Sepphoris, Simon ben Laqiš, originaire de Bostra, et Johanan bar Napaha qui fonda à Tibériade une école où l'on venait même de Babylone. Ce dernier seconda le nasi Juda dans ses efforts pour élargir les horizons de ses compatriotes et introduire dans les milieux judaïques quelques éléments de la civilisation grecque et l'usage de la langue des Hellènes.

Les chroniques samaritaines sont défavorables à Sévère Alexandre. A propos des hostilités engagées par le nouvel empire perse, elles mentionnent l'envoi de deux notables samaritains auprès d'Ardašir pour solliciter son appui contre les Romains. Cela serait-il prouvé, on aurait peine à croire que cet empereur si tolérant pour toutes les religions ait massacré les docteurs samaritains, brûlé les maîtres de la secte aussi bien que les savants juifs, démoli les synagogues, prohibé la circoncision et établi des taxes sur la population samaritaine. De telles rigueurs (exagérées suivant l'usage de ces chroniques) serait plutôt le fait d'un autre Sévère, nous voulons dire Septime sous lequel la Chronique de Jérôme marque *Judaicum et Samariticum bellum motum* [3]. Du reste la littérature des Samaritains est de si mauvais aloi qu'elle ne mérite pas une entière créance. Lampride donne la note plus juste en rappelant que les mauvais plaisants d'Antioche et d'Alexandrie traitaient Sévère Alexandre de chef de synagogue et de grand prêtre à cause de sa partialité pour les sectateurs de la loi de Moïse.

3. Éclat de la science chrétienne en Palestine.

Trois personnages illustrent la religion chrétienne en Palestine sous la dynastie syrienne, Origène qui commence à rayonner hors

1. *PG.*, XII, 1056. *PL.*, XXIII, 408. *EJ.*, VIII. Le nom de Hillel dans ces passages a été altéré en Ἰουλιος et en Huillus à quoi on ajoute le qualificatif de patriarche.

2. Graetz, *op. cit.*, 153 s.

3. *REJ.*, XLV, 1902, p. 86 s. Montgomery, *The Samaritans*, p. 95.

de l'Égypte, Alexandre de Cappadoce que des circonstances providentielles amènent sur le trône épiscopal d'Aelia et Jules Africain, écrivain aussi abondant que varié, assez heureux pour faire élever le bourg d'Emmaüs qu'il habite au rang de cité sous le nom de Nicopolis.

Vers 214, Origène avait interrompu son enseignement à Alexandrie pour aller à Rome où il assista à une prédication d'Hippolyte. Ce fut sans doute au cours de ce voyage qu'il trouva à Nicopolis près d'Actium la version grecque de l'Ancien Testament qui sera la cinquième de ses Hexaples. Plus tard, il découvrait dans une jarre à Jéricho une autre version, le n° 6 de la même synopse. De retour à Alexandrie, il se fit seconder par Héraclas, homme disert, versé dans la philosophie et les questions religieuses en lui confiant les débutants. Origène se voit condamné par le renom de sa science à des déplacements imprévus. Un jour, c'est le gouverneur d'Arabie qui le réclame à l'évêque d'Alexandrie et au préfet d'Égypte pour le consulter sur des points de doctrine. Bérylle de Bostra remuait-il déjà l'opinion à la veille de sa promotion à l'épiscopat? Un autre jour, c'est la mère de Sévère Alexandre qui l'envoie chercher par des gardes du corps afin de s'instruire sur la révélation[1]. De tels faits montrent la notoriété dont jouissaient même aux yeux du gouvernement les chefs des églises et les maîtres chrétiens. Origène voyait venir chez lui nombre d'hérétiques, de gens habiles en littérature grecque et surtout des philosophes. Il tira de l'hérésie de Valentin cet Ambroise qui, devenu son Mécène, se chargera de lui procurer à ses frais tous les sténographes, copistes, calligraphes dont il aura besoin et l'incitera à composer des commentaires des livres saints.

En 215-216 le carnage dont Caracalla ensanglante Alexandrie oblige Origène à quitter sa ville. Il vient à Césarée maritime avec le dessein de s'y fixer et d'y donner des leçons. L'évêque du lieu, Théoctiste, et Alexandre de Jérusalem lui demandent de faire des conférences et d'expliquer les Écritures dans l'assemblée des fidèles, quoiqu'il n'eût pas encore reçu la prêtrise. Démétrios, l'évêque d'Alexandrie, trouve mauvais qu'on donne une telle licence à un laïque. Les évêques de Palestine ripostent en citant l'exemple de plusieurs églises heureuses d'entendre des didascales en renom. A force d'instances, Démétrios obtient le retour d'Origène en Égypte où de 218 à 230 il remplit une période particulièrement féconde[2].

1. Eusèbe, *op. cit.*, VI, 19, 15.
2. *Ibid.*, VI, 19, 16, 17 s., 19; 21, 3.

Lorsque Démétrios condamne Origène pour avoir reçu l'ordination sacerdotale des mains de Théoctiste et d'Alexandre au cours d'un voyage en Grèce en 231, les évêques de Palestine, d'Arabie, de Phénicie et d'Achaïe refusent de souscrire à sa condamnation que ne motive d'ailleurs aucune attaque doctrinale. La dixième année du règne de Sévère Alexandre (231-233), Origène s'installe définitivement à Césarée de Palestine où il ouvre une école catéchétique qui devient le centre intellectuel de l'Église. Héraclas qui succède alors à Démétrios sur le siège d'Alexandrie maintient la condamnation de son ancien collègue. Origène partage son temps entre l'enseignement, la composition d'ouvrages exégétiques, de critique textuelle et d'apologétique, enfin la prédication populaire qui nous a valu des homélies qui jettent une lumière sur la vie chrétienne au IIIe siècle. De partout les auditeurs accourent autour de sa chaire. Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce « alla, nous dit Eusèbe, auprès de lui en Judée et passa avec lui un certain temps pour se perfectionner dans les choses divines »[1]. Le discours de Grégoire le Thaumaturge à la fin de son stage à Césarée est encore tout vibrant de l'admiration qu'Origène inspirait à ses disciples. La persécution déchaînée par Maximin le Thrace en 235 priva Origène de la présence et des bons offices de son ami Ambroise élevé au diaconat et emmené avec d'autres clercs au camp de l'empereur en Germanie. A cette occasion, le fils du martyr Léonide ne se démentit pas et adressa aux captifs son « Exhortation au martyre »[2].

Ce fut en 212, en la deuxième année de Caracalla, qu'un illustre disciple de Pantène et de Clément, condisciple d'Origène à Alexandrie, Alexandre évêque en Cappadoce vint à Jérusalem pour y faire ses dévotions et la visite éclairée des Lieux Saints. La population chrétienne d'Aelia vit dans cette arrivée la main de la Providence, car, si vénérable qu'il fût, son évêque Narcisse plus que centenaire n'avait plus la force de remplir ses fonctions. Les prélats des églises voisines prêtant leur concours aux Aeliotes contraignirent Alexandre à demeurer parmi eux. Quelles relations unissaient le nouvel évêque d'Aelia avec la chrétienté d'Antinoé, autre fondation d'Hadrien en Égypte? Nous l'ignorons. La finale de sa lettre aux Antinoïtes n'en présente pas moins un grand intérêt : « Narcisse vous salue, écrit-il, il a gouverné avant moi l'église de ce pays et maintenant il exerce

1. *Ibid.*, VI, 27.

2. On a écrit beaucoup sur Origène comme on s'en rend compte par la bibliographie de M. G. Bardy, dont l'article sur ce père de l'Église dans le *Dict. de Théologie catholique*, t. XI, donne un tableau suffisant de son activité.

encore l'épiscopat conjointement avec moi par ses prières; il achève ses cent seize années et il vous exhorte comme moi à demeurer dans la concorde »[1].

Esprit d'initiative, curieux de tout ce qui intéressait la vie de l'Église et comprenant l'utilité pour son histoire de jeter une base documentaire, Alexandre créa dans sa ville épiscopale une bibliothèque où il réunit tout ce qu'il put trouver des lettres échangées par les nombreux savants qui alors illustraient le domaine des sciences ecclésiastiques. Eusèbe reconnaît avec gratitude qu'il a puisé à pleines mains dans ce trésor[2]. On a vu le culte que professait pour Origène son ancien condisciple de Cappadoce qui ne manquait aucune occasion de le soutenir et de l'entendre. Le prélude de la première homélie sur le livre des Rois prononcée par le didascale dans l'église d'Aelia contient un éloge délicat de la mansuétude du pontife Alexandre qui présidait l'assemblée. C'est à son exemple et mû par la même pensée, qu'Origène « vint en ces lieux, comme il dit, voir les vestiges de Jésus, de ses disciples et de ses prophètes »[3]. Durant son pontificat de trente-neuf ans (212-251) Alexandre paraît avoir donné une impulsion singulière aux pèlerinages et aux recherches topographiques à Jérusalem et en Palestine. Pionius, martyrisé à Smyrne en 250, se vante d'avoir traversé tout le pays des Juifs et vu l'au-delà du Jourdain avec la mer Morte. Il faut croire que saint Jérôme possédait d'amples renseignements sur ce mouvement des chrétiens vers la Terre Sainte quand il écrit : « Il serait long d'énumérer chronologiquement depuis l'ascension du Sauveur jusqu'à ce jour les évêques, les martyrs, les docteurs de l'église qui vinrent à Jérusalem, estimant avoir moins de religion, moins de science, une pratique moins parfaite des vertus s'ils n'avaient pas adoré le Christ aux lieux d'où l'Évangile commença à rayonner sur le gibet »[4].

Personnalité la plus marquante de l'épiscopat de Jérusalem depuis Syméon jusqu'au concile de Nicée, Alexandre, en vertu de la longueur de son pontificat et de sa cohabitation avec Narcisse constitue un chaînon important dans la série des dépositaires de la tradition hiérosolymitaine des Lieux Saints.

Sextus Julius Africanus, autrement dit Jules Africain, était originaire de Jérusalem, comme il nous l'apprend lui-même à propos d'un

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 11, 1-3.
2. *Ibid.*, VI, 20, 1.
3. *PG.*, XII, 995. *In Joh.*, I, 28.
4. Ep. 46, 9 : *PL.*, XXII, 489. Pour les discours de Pionius voir Ruinart, *Acta sincera*, p. 126.

exemplaire de l'Odyssée (farci d'une interpolation alexandrine) qu'on trouve « dans les archives de sa vieille patrie, la colonie d'Aelia Capitolina en Palestine [1] ». La connaissance des choses militaires dont il fait preuve dans les Cestes dénoterait un homme versé dans la carrière des armes et certains détails topographiques portent à croire qu'il prit part à l'expédition de Septime Sévère en Adiabène et en Osrhoène l'année 195. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il se lia d'amitié avec Abgar IX d'Édesse et son fils (179-216) [2]. Il se peut toutefois que les voyages de Jules aient eu pour mobile soit le désir de satisfaire sa curiosité scientifique, soit l'exercice de ses aptitudes d'architecte. Abgar IX, premier roi chrétien de l'Osrhoène, avait à cœur de renouveler sa capitale en la dotant d'une église et d'édifices plus dignes de son rang. Son hôte palestinien était à même de lui fournir des plans et de diriger les travaux. La conversation de Bardesane, ami du roi, ne laissait pas de l'intéresser. Quelques années après son séjour en Mésopotamie, Jules apprit que la tente de Jacob qu'on montrait à Édesse avait été brûlée par la foudre. Au cours de ses pérégrinations, il escalade l'Ararat, passe à Apamée de l'Arche en Phrygie, consulte un manuscrit d'Homère à Nysé de Carie, et combien d'autres stations n'aurions-nous pas à signaler si ses œuvres nous étaient parvenues autrement que par débris!

De retour en Palestine, Africain s'établit à Emmaüs, village situé au milieu d'une campagne fertile à 160 stades à l'ouest de Jérusalem. Fidèle à sa vocation de chercheur, il poursuit ses lectures dans les domaines les plus divers, ce qui suppose une grande aisance et une bibliothèque bien fournie. Mais il veut savoir où en est le cours actuel des idées et comment on peut mettre les ressources de l'hellénisme au service de la foi chrétienne. Il entend parler d'Héraclas, probablement par Origène au cours d'une de ses présences intermittentes en Palestine, d'Héraclas qui, sous le manteau du philosophe, initiait les débutants à l'étude comparée des livres saints et des penseurs grecs. Jules Africain ne peut se tenir de gagner Alexandrie pour suivre les leçons de ce maître. Il en revient stimulé par ce qu'il a vu et entendu au didascalée et se met à élaborer dès 215 le premier et le plus important de ses ouvrages, la *Chronographie* en cinq volumes, où l'auteur

1. Fragment des *Cestes* dans GRENFELL-HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, p. III, n° 412, p. 39. V. BÉRARD, *L'Odyssée* (coll. BUDÉ), II, p. 83 s. *Archiv fur Papyrusf.*, 1903, 298. Sur le nom d'*Africanus* trouvé sur des ossuaires près de Jérusalem voir *RB.*, 1913, p. 272 s. et pl. II.

2. L'hypothèse d'une participation à l'expédition de Septime-Sévère paraît peu fondée à Kroll dans son article de *PW.*, X, 116 ss, mais elle agrée à Amann dans son article du *Dict. de Théologie Catholique*, VIII, col. 1922.

confrontait l'histoire israélite et chrétienne avec les données de l'histoire des peuples païens. La fixation exacte des événements dans le temps répondait à une préoccupation apologétique relativement à la priorité du monothéisme et à la réalisation prochaine du dernier millénaire [1]. Les chronographes byzantins qui après Eusèbe et saint Jérôme ont puisé à cette œuvre fondamentale nous en ont conservé la substance. Les critiques modernes admirent la profonde connaissance des sources profanes et juives (en particulier de Juste de Tibériade) qu'elle manifeste et louent son auteur des avantages scientifiques qu'il a retiré de ses relations avec Rome [2].

L'année même où il arrêtait sa chronographie, Jules Africain se trouve mêlé à un événement considérable dans l'histoire d'Emmaüs dont l'indication formait sans doute la conclusion de son œuvre. Notre savant prenait la tête d'une délégation chargée de demander à l'empereur au nom des habitants d'Emmaüs l'érection de leur localité en *polis* avec *Nicopolis* pour vocable officiel auquel on ajoutera *Antoniniané* en l'honneur d'Élagabale dont la titulature était : Marc-Aurèle Antonin, épithète qui figure sur les monnaies de Nicopolis frappée sous ce prince la seconde année de sa fondation [3]. Tout ceci s'accorde fort bien avec les données de saint Jérôme :

> Julius Africanus, cuius quinque de Temporibus exstant volumina, sub imperatore M. Aurelio Antonino, qui Macrino successerat legationem pro instauratione urbis Emmaus suscepit quae postea Nicopolis appellata est [4],

Le complément *qui Macrino successerat* donne suffisamment l'identité de ce Marc-Aurèle et fixe par conséquent la fondation de Nicopolis sous le règne d'Élagabale (16 mai 218-11 mars 222). La numismatique et les données des plus anciens chronographes permettent de préciser en l'an 221, qui est le premier de l'ère de Nicopolis. Quant à la victoire que le nom de la nouvelle ville est appelé à perpétuer, ce ne peut être, en vertu de l'adulation de mode à la cour impériale, que l'unique victoire d'Élagabale, celle que ses troupes remportèrent sur Macrin le 8 juin 218 et qui lui ouvrit les portes d'Antioche [5].

1. Amann développe ce point de vue dans le même article, col. 1923.
2. Harnack, *Realencykl. für prot. Theol. und Kirche*, IX, 627.
3. Hill, *BMC. Pal.*, p. 170.
4. *De viris illustribus*, c. LXIII. *PL.*, XXIII, 673.
5. L'explication de Sozomène, *Hist. eccl.*, V, 21, à savoir que le nom de Nicopolis aurait été donné par les Romains à Emmaüs à cause de leur victoire sur les Juifs va à l'encontre de tous les chroniqueurs qui placent le fait sous la dynastie syrienne et de Josèphe qui déclare que Vespasien ne fonda aucune *polis* en Palestine. Sozomène a combiné le fait de Vespasien plaçant une légion à Emmaüs pour bloquer Jérusalem à l'ouest avec la victoire finale de

La prépondérance de l'élément païen à Nicopolis à cette époque pourrait se déduire des sujets offerts par les monnaies : temple tétrastyle abritant une déesse, le Zeus d'Héliopolis flanqué de ses deux taureaux, l'aigle aux ailes éployées supportant une couronne. Du reste les ateliers monétaires garderont les thèmes officiels sans avoir à se préoccuper des sentiments de ceux qui professent le monothéïsme. Rien ne s'oppose, vu la tolérance qui régnait alors, à ce que la création de la nouvelle ville dont le territoire comprenait l'ancienne toparchie d'Emmaüs comportât outre la construction d'un temple païen, celles d'une église chrétienne, d'une synagogue juive ou samaritaine.

Un esprit taillé à facettes comme celui de ce Palestinien d'Aelia ne pouvait qu'être reçu avec empressement par les princesses syriennes Mœsa et Mamée, par Sévère Alexandre, encore César. Celui-ci devenu Auguste se souviendra d'Africain que nous retrouvons à Rome vers 227 bâtissant la belle bibliothèque du Panthéon près des Thermes d'Alexandre [1]. Il est à croire qu'en 232, le savant de Nicopolis retrouva son impérial ami à Antioche et lui dédia sa fameuse encyclopédie des *Cestes*, Κεστοί [2]. « Broderies » ou « Tapisseries », ces Κεστοί, dont le titre, analogue à celui des *Stromates* de Clément d'Alexandrie et d'Origène, trahit la variété des sujets, comprenaient divisées en vingt-quatre livres une foule de questions touchant les sciences naturelles, l'agriculture, la médecine vétérinaire, la marine, la tactique militaire et la magie. L'auteur se plaît à décrire les jeux extraordinaires de la nature, à donner des recettes, des grimoires, des incantations. Pour empêcher le vin de s'aigrir, il conseille d'écrire sur les amphores ce verset du psaume 33 : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon » ou bien de mettre dans le vin une pomme sur laquelle cette sentence aura été gravée au préalable. De tels procédés jettent une lumière curieuse sur la tournure d'esprit de ces humanistes attachés sans scrupule à des croyances et à des pratiques superstitieuses malgré leur adhésion au christianisme. On peut juger par les papyrus magiques combien l'occultiome était en vogue à cette époque. Nicopolis ne faisait pas exception : en 1896 on trouva dans une tombe d'"Amwâs un taliman judéo-araméen [3]. Dans les cours syncrétistes

Titus. Ce procédé ne tient pas debout, comme le montre M. Jones dans son bel ouvrage *The cities of the eastern roman provinces* (1937), p. 462, n. 72. De même, les monnaies de Nicopolis antérieures à 221 publiées par Hill et de Saulcy sont à restituer les unes à Bostra, les autres à Nicopolis en Petite Arménie. Voir la série des témoignages anciens dans Vincent et Abel, *Emmaüs, sa basilique et son histoire*, au sujet de la légation de J. Africain, p. 413 ss.

1. *Oxyrh. Pap.*, III, n° 412. pl. V.
2. Le Syncelle, *Chronogr.*, I, p. 676.
3. *RB.*, 1908, 382 ss.

de Sévère Alexandre et d'Abgar, la religion s'accommodait de bien des nuances.

Le savant de Nicopolis ne manquait pas pourtant d'un esprit avisé et critique qui dépasse parfois le niveau des exégètes de son temps. C'est ce que montre la lettre qu'il adresse à Origène aux environs de 240, époque où Africain se trouvait dans un âge avancé, ce qui permet de supposer qu'il naquit vers 170. Il expose avec autant de finesse que de modération les difficultés qui lui font douter de l'historicité de l'épisode de Susanne. Origène lui répondit de Nicomédie pour dissiper ces doutes, mais la réponse n'a pas convaincu saint Jérôme.

La seconde lettre de Jules Africain, écrite à un chrétien nommé Aristide, établit un accord entre les généalogies du premier et du troisième évangile, adopté avec faveur par les exégètes des âges suivants y compris saint Jérôme [1]. On suppose avec vraisemblance que les études ne détournèrent pas le notable de Nicopolis de travailler jusqu'à son dernier jour à l'embellissement de sa ville et à l'édification d'un lieu de culte pour ses coreligionnaires digne du souvenir évangélique évoqué par le nom et le site d'Emmaüs [2].

1. Routh, *Reliquiae sacrae*, II, 225-237. *TU.*, XXXIV, **3**,

2. Pour les fouilles opérées à Nicopolis sur la ville romaine et autour de la basilique chrétienne voir la 1re partie de notre ouvrage sur Emmaüs, paru chez Leroux en 1932. Analyse et restauration du monument par le P. Vincent.

CHAPITRE VIII

DE MAXIMIN LE THRACE A L'AVÈNEMENT DE VALÉRIEN

I. — Maximin le Thrace.

1. Son tempérament et sa politique.

Sévère Alexandre avait distingué dans son armée un officier que recommandait une grande expérience de la vie des camps. Après avoir franchi tous les échelons de la hiérarchie depuis la condition de simple cavalier, Maximin, colosse thrace d'une cinquantaine d'années, avait rempli les fonctions de préfet d'Égypte en 232 et de Mésopotamie pendant la guerre contre les Perses. En 234 il se vit revêtir d'un commandement extraordinaire, celui de toute la jeunesse qu'il s'agissait de dresser aux exercices de la guerre en vue d'une campagne contre les Germains. A ces recrues d'origine barbare en grande partie, Maximin offrait les qualités et les défauts qu'il fallait pour gagner un ascendant contre lequel les combinaisons politiques et l'intérêt supérieur de l'État étaient voués à un échec inévitable. Aussi bien, du jour où l'enthousiasme des recrues couvrit les épaules de leur instructeur de la pourpre impériale, Alexandre était condamné. Ses treize ans de règne paraissaient un abus aux yeux des soldats avides de congiaire et d'ingérence politique. Le 18 mars 235, le fils de Mamée tombait avec sa mère sous les coups d'un tribun et de quelques centurions envoyés à cet effet par Maximin au camp impérial situé près de Mayence.

L'avènement d'un homme d'aussi basse origine que Maximin (gardeur de troupeau dans sa jeunesse) ne laissa pas de choquer les esprits soucieux de la dignité de l'empire. Il y eut coup sur coup deux essais de compétitions en faveur de deux personnages de rang sénatorial, mais ils échouèrent et ce fut pour le nouveau prince à tempérament de gladiateur une occasion d'exercer sa cruauté native. Il dirigea ensuite l'ardeur de ses troupes contre les Germains qu'il poursuivit et massacra dans leurs forêts et jusqu'au milieu de leurs marais. Les auxiliaires orientaux rivalisaient d'adresse à l'arc et au

javelot avec les Maures. Aux escadrons d'Osrhoène et d'Arménie étaient venus se joindre un grand nombre de transfuges parthes fuyant les représailles perses. Sévère Alexandre s'était le premier servi de ces sortes de troupes. Maximin les avait augmentées et soumises à de rudes exercices. Il les encadrait dans les unités du Rhin et du Danube, Pannoniens et Celtes, car elles gardaient un ressentiment de la mort d'Alexandre et souhaitaient batailler au Levant.

Les aptitudes politiques du Thrace n'étaient pas à la hauteur de sa valeur militaire. Le plus impartial de ses biographes, après avoir rappelé la modération et la justice d'Alexandre, fauché avant ses trente ans, ne craint pas d'ajouter : « Après sa mort, Maximin changea tout d'un coup la face des choses : la crainte et la cruauté succédèrent à l'amour et à la douceur, et l'on passa du gouvernement le plus modéré qui fut jamais, sous la plus cruelle des tyrannies [1] ». Sa haine envers son prédécesseur s'accrut de tous les regrets dont on entourait sa mémoire. Déjà plusieurs de ses intimes avaient partagé son sort au camp de Mayence. « Il commença, continue Hérodien, par écarter les créatures d'Alexandre et les sénateurs qui composaient son conseil, renvoyant les uns à Rome et ôtant aux autres leurs charges, sous prétexte de malversation; tout cela pour éloigner ceux dont la naissance illustre semblait lui reprocher la bassesse de la sienne, et afin que n'ayant plus personne auprès de lui à ménager et qui lui fit ombrage, il put exercer sa tyrannie en sûreté et sans contrainte. Il chassa du palais tous les officiers qui avaient été si longtemps au service d'Alexandre, et en fit mourir plusieurs dont tout le crime était de regretter un si bon maître, et d'avoir donné à leurs larmes un trop libre cours [2]. »

Parmi ces victimes on dut compter nombre de chrétiens, car, au dire d'Eusèbe, la maison d'Alexandre était constituée en majorité par des fidèles. L'usurpateur naturellement voyait en eux le parti de l'opposition. Sa méfiance l'engagea même à frapper plus haut. Évêques et docteurs avaient pris pied à la cour, chez les gouverneurs et dans les cénacles philosophiques. Il crut qu'il était de bonne politique de porter contre eux un décret de mort [3]. On vit alors Pontien, évêque de Rome, et le docte Hippolyte déportés en des lieux malsains de Sardaigne. Origène se déroba aux recherches en se réfugiant en Cappadoce, mais le prêtre de Césarée Protoctète et Ambroise, le disciple et le bienfaiteur d'Origène, promu au diaconat, furent arrêtés.

1. Hérodien, VII, 1, 1. Buchon, *Le Panthéon littéraire.*
2. *Ibid.*, VII, 1 3-4.
3. *Hist. eccl.*, VI, 28.

On pilla leurs biens et on les conduisit ignominieusement de prétoires en prétoires comme le Christ durant la passion. Ils atteignirent ainsi la Germanie où l'on pensait trouver encore l'empereur. Hérodien raconte en effet que Maximin faisait arrêter des consulaires gouverneurs de provinces ou généraux d'armée qui avaient reçu l'honneur du triomphe; ils les faisaient traîner seuls sur des chariots, d'orient en occident ou du midi en Pannonie, où il faisait alors sa résidence, et après les traitements les plus indignes et la confiscation entière de leurs biens, il les envoyait en exil ou même les condamnait à la mort[1] Ambroise qui avait occupé un rang élevé dans la société et les affaires publiques ne fut pas traité autrement, mais, avec Protoctète, il survécut. La mort prématurée du persécuteur mit fin à l'exil des confesseurs et l'on retrouvera Ambroise sous Philippe l'Arabe (244-249) inspirant la composition du *Contra Celsum*[2].

2. Administration de l'Arabie et de la Palestine.

Comme gouverneur d'Arabie se range après Cæcilius Felix un légat propréteur nommé Sollemnius Pacatianus qui appartient encore au règne de Sévère Alexandre. Ce magistrat est l'objet d'une inscription honorifique de la part d'un option de la 3e Cyrénaïque « Severiana et Alexandriana ». Maximin lui donne pour successeur Simonius Julianus dont le nom se trouve sur deux ou trois milliaires de la voie Trajane. On possède de Bostra une monnaie de Maximin[3].

La Phénicie avait alors pour gouverneur Pomponius Julianus comme on peut en juger par une inscription de Kafr el-Leḥâ sur les confins de la Trachonitide gravée pour la prospérité, la victoire et la perpétuité de Maximin et de son fils Maxime, tous deux Augustes, sous le consulat de Maximin Aug. et de Pupienius Africanus. Ce texte de 236 mentionne les sommes dues à la générosité de trois vétérans établis dans ce village administré par un *stratège*[4]. On s'est appliqué par la suite à marteler avec soin les noms de l'empereur et de son fils.

Rien en Palestine ne manifeste le nom d'un gouverneur pour cette période où cependant d'importants travaux de voirie furent exécutés

1. Origène, *Exhort. au martyre*, *PG.*, XI, nos 36, 41. *Dict. d'hist. et de géogr. eccl.*, III, 1088 s. Tillemont, *Mémoires*, III, p. 272 s.

2. Hérodien, VII, **3**, 3-4.

3. *ZDPV.*, 1917, p. 91. De Saulcy, *Num. de la T. S.*, p. 369. *Prov. Arab.*, III, p. 292.

4. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, no 2399. *IGR.*, III, no 1213. *Prov. Arab.*, III, 325 cf. 293. Plusieurs critiques se demandent encore si la localité en question ne relevait pas de l'Arabie en ce temps-là. Cependant *PW.*, IV A 2, 1789, maintient Pomponius Julianus en Syrophénicie.

entre Néapolis, Scythopolis et le Pont du Jourdain ainsi qu'en témoigne la titulature de plusieurs milliaires. Les noms de Maximin (Imp. Caesar Julius Verus Maximinus) et de son fils (Gaius Julius Verus Maximus nobilissimus Caesar) se lisent également au sixième mille entre Esbous et Livias[1]. De Saulcy pense avoir retrouvé la tête de Maximin sur un bronze de Néapolis. Ascalon a émis sous Maximin en l'an 338 de son ère (234-5) des monnaies impériales avec, au revers, le buste d'Isis, ou Poseidon armé du trident [2].

Ce fut sous le règne de Maximin que le rhéteur Apsinès de Gadara, disciple de Basilicos et ami des Philostrate, vint enseigner à Athènes où il devait briller sous Philippe l'Arabe, inaugurant une dynastie de sophistes qui se perpétuera jusqu'au milieu du siècle suivant. Si ses discours qui furent célèbres en leur temps ne nous sont pas parvenus, nous possédons encore sa Rhétorique qui se distingue par l'abondance des exemples et ses qualités pédagogiques [3].

II. — Gordien le Jeune.

1. Les péripéties de l'avènement.

Le règne de Maximin le Thrace ne devait pas durer plus de trois ans et trois mois, si l'on prolonge ce règne jusqu'au jour de sa mort (17 juin 238). Dès le 16 mars de cette année-là, à la suite d'une émeute des colons de la province de Carthage contre le procurateur impérial, le proconsul d'Afrique, Gordien, est proclamé empereur à Thysdrus. Il associe son fils à l'empire, reçoit l'approbation du Sénat; l'Égypte, les provinces syriennes, les légions des Gaules se déclarent pour les deux Gordiens. Mais Capellianus, légat de Numidie, vient réprimer la révolte. Le fils est tué, le vieux père se pend après vingt-deux jours de règne. Le Sénat ne capitule pas. Il accorde aux deux Gordiens la qualité de *divus* et proclame deux Augustes, Pupien, qui doit prendre la direction de l'armée et Balbin, qui doit rester à Rome pour les affaires civiles. On est au 16 avril. Maximin, ayant quitté le Danube pour descendre en Italie, arrive bientôt sous les murs d'Aquilée qui lui interdit la route de Rome. Le siège se prolongeant, le Thrace sévit contre les chefs de son armée. La 2e légion Parthique, se faisant l'interprète du mécontentement général, égorge Maximin et son fils. Le triomphe de Pupien et Balbin est de courte

1. *ZDPV.*, 1917, p. 91.
2. Hill, *BMC. Palaestina*, p. 140, pl. XIV, 15, 16. De Saulcy, *op. cit.*, p. 207 s.
3. Croiset, *Hist. de la littér. grecque*, V, p. 781 s. Susemihl, *Geschichte der griech. Litteratur in der Alexandrinerzeit*, II, 507-511. *PW.*, I, s. v. *Apsines*. *RB.*, 1911, 433.

durée car les prétoriens ne veulent pas des empereurs du Sénat, redoutant une épuration comme au temps de Sévère. Les deux associés sont mis à mort après quatre-vingt-dix-neuf jours de règne. Les prétoriens revêtent de la pourpre Gordien III, neveu du second Gordien victime de Capellianus. Ce prince, âgé de treize ans, descendant d'une vieille famille romaine, opulente et fort cultivée, gagna tout le monde par son naturel gai et agréable. Le peuple, le sénat, l'armée, les provinces l'accueillirent comme le gage de la paix et de l'union après lesquelles tout le monde soupirait [1].

2. Victoire sur les Perses.

Gordien le Jeune trouva dans le fameux procurateur Timésitheus le plus sage des conseillers et le plus habile des administrateurs. Il en fit son préfet du Prétoire et se l'attacha plus étroitement en épousant sa fille Furia Sabinia Tranquillina en 241. Ce prince de dix-sept ans avait en effet besoin d'être soutenu et guidé en face des difficultés que les Perses de nouveau créaient sur la frontière orientale de l'empire. La dernière année de Maximin le Thrace (237-238), Ardašir était revenu en Mésopotamie et avait pris Nisibe et Carrhes. Il est possible qu'un des premiers actes de Gordien fut de rétablir l'État vassal d'Osrhoène avec Abgar X pour roi. Les retranchements et les fortifications que Sévère Alexandre avait fait exécuter et munis de bonnes garnisons dix ans auparavant à Doura et sur d'autres points de la frontière, l'avance de la 3e légion Gallica et son installation à Danaba sur la route de Damas à Palmyre, le transfert probable de la 6e Ferrata de Palestine en Phénicie permettaient d'espérer un certain retard dans la progression ennemie [2].

Dans ses dernières opérations, Ardašir avait eu pour collaborateur son fils Šapour, le Sapor des Latins, qui lui succéda le 20 mars 242. Plus entreprenant et plus ambitieux que son père, Sapor Ier réussit à passer l'Euphrate et à mettre en péril la grande ville d'Antioche. Mais le sens stratégique de Timésitheus et l'entrain du jeune Gordien ne furent pas longs à délivrer la Syrie, et à reprendre Carrhes. Une victoire décisive à Rhesaïna sur le haut Chaboras assure de nouveau aux Romains la possession de la Mésopotamie avec Singara, Nisibe, Édesse qui redevient colonie romaine. Malheureusement Timésitheus succombe à une maladie soudaine et Philippe, fils d'un cheikh arabe de Trachonitide, le remplace comme préfet du Prétoire. Privé de la

1. Pour l'enchaînement de ces faits et leur date voir G. Goyau, *Chronol. de l'empire romain*, p. 283-286.

2. Christensen, *CAH.*, XII, 129 s. Hérodien, VI, 7, 5.

protection éclairée de son beau-père, Gordien se voit envelopper par le filet de la perfidie de son nouveau préfet et tombe sous les coups des soldats vers le 1er mars 244, aux environs de Zaitha entre Circesium et Doura-Europos où l'on montra encore longtemps après le cénotaphe de l'infortuné vainqueur [1].

3. Les provinces orientales.

Un autre mémorial du recouvrement de la province mésopotamienne consiste dans des monnaies qui nous restent de Carrhes, d'Édesse, de Nisibe et de Singara où l'on retrouve l'effigie du jeune prince seule ou avec celle de son épouse Tranquillina. L'impératrice figure également seule sur quelques séries. Les revers des médailles continuent à porter des symboles astraux distinctifs, le croissant et l'étoile à Carrhes, le Verseau à Édesse, le Bélier à Nisibe, le Centaure sagittaire à Singara. La Chaldée n'est-elle pas la patrie de l'astronomie? Une série très suggestive est celle d'Édesse où Abgar X en différentes attitudes occupe le revers des pièces de Gordien [2].

En 239, la province d'Arabie était gouvernée par Domitius Valerianus légat de l'empereur Gordien comme nous l'apprend l'inscription d'un milliaire de la voie Trajane à 59 milles au nord de Pétra. De cette même année (134 de l'ère de Bostra) date une inscription honorifique dédiée par cette colonie à l'empereur Marc Antoine Gordien Auguste etc. vraisemblablement sous le même légat. Sur l'architrave d'un temple ruiné dans un village au nord-ouest de Bostra on a relevé les vestiges d'un texte analogue au précédent; c'est une dédicace pour la prospérité et la victoire de Gordien. Les noms des dédicants : Thaimos fils d'Ameros, Onoathos fils d'Aslamos trahissent une origine arabe [3]. Irbid, non loin de Capitolias en Galaad, à la même latitude que Bostra, a fourni en 1906 une inscription parfaitement conservée concernant la construction d'un péribole de temple ou de la section d'un mur de ville appartenant à la province d'Arabie. Ce texte nous dévoile toute la filière administrative d'une colonie :

« A la bonne fortune. Pour le salut de notre maître l'empereur Marc Antoine Gordien Auguste, sous Domitius Valerianus le clarissime consulaire, sous la direction du tribun Calpurnius Saturninus et la présidence de Théodore Bassus, sous la surveillance des Aurèles

1. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, III, p. 253-258. Goyau, *op. cit.*, p. 288 ss. *CAH.* XII, p. 87, 129 ss.

2. Hill, *BMC. Mesopot.*, p. 89 s., 111 s., 121, 134-136. pl. XIII, XVI, XIX. Avec Abgar, p. 113-117, pl. XVI et XVII.

3. *ZDPV.*, 1917, p. 52 et 91. *Proc. Arab.*, III, p. 293, 326. *IGR.*, III, nos 1303, 1323.

Sabinus Neagius et Sabinus Bassus, conseillers, et l'expertise de Zénodore Apollinaire, avec l'organisation de Flavius Vérus, aux frais du trésor public. Cent trente coudées. Année 133[1]. » Cette date donnée d'après l'ère de la province répond à 238-9 de notre ère. Si la province d'Arabie n'a laissé aucune monnaie assurée de Gordien III, les collections en possèdent plusieurs de Tyr, de Gadara et de Nysa-Scythopolis. On en connaît de Gaza et de Raphia. De Saulcy en mentionne une de Gordien III provenant de l'atelier d'Aelia et une de Tranquillina dont la même origine n'est pas à l'abri du doute. Il en publie un exemplaire du jeune empereur émis à Césarée[2]. Le titre de *Gordiana* qui fut sous ce règne décerné à la 10e légion Fretensis laisse entendre que cette unité prit part à la campagne de Gordien contre les Perses en 243[3].

III. — Philippe l'Arabe.

1. Sa famille et ses fondations dans la province d'Arabie.

La moralité de l'accession de Philippe est ainsi caractérisée par Capitolin : *ita Philippus impie non iure optinuit imperium*[4]. Pour écarter les soupçons, l'élu des soldats écrivit au Sénat que Gordien était mort de maladie et qu'il trouvait bon qu'on le mit parmi les dieux. Le Sénat voulut bien accepter ce rapport et confirma Philippe dans la dignité d'Auguste et son fils Philippe le Jeune dans celle de César. Le nouvel empereur fit la paix avec Sapor et ramena en Syrie l'armée de Gordien, ce qui lui valut le titre de *Persicus* qui devient parfois *Parthicus* dans certaines inscriptions par suite d'une confusion facile à comprendre[5]. Pour prix de cet accord, Rome sacrifiait sa suzeraineté effective sur la grande Arménie. Elle conservait toutefois la province de Mésopotamie dont Philippe confia le gouvernement à son frère Priscus. Toute la famille de l'Arabe s'installa dans le pouvoir. Nisibe frappa des monnaies au nom des deux Philippes et

1. *Amer. Journ. of Archaeol.*, X, 1906, p. 289-294. *Prov. Arab.*, III, 326. Cf. un Domitius Valerianus domo Capitoliade dans Dessau, (an. 208), n° 2103, et autres Domitii. *RB.*,1928, p. 428.

2. Hill, *BMC. Pal.*, 76, 168, 173. De Saulcy, 303, 289, 105. Rouvier, *op. cit.*, 427.

3. *IGR.*, III, n° 1379. *RAO.*, II, 25. V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, p. 88, n. 13 voit dans cette inscription un hommage au préfet de la 10e légion Fretensis nommé Victor. Cette légion a pu garder l'épithète de *Gordiana* même après son transfert à Ailah. Cf. *Jérusalem Nouvelle*, 892, 893, n. 5. On lit dans *IGR.*, III, n° 1204, l'épitaphe d'un centurion de la même légion, Aur. Marcellinus, découverte à Tibériade.

4. *Gordiani tres*, 30, 9.

5. Cf. Gardthausen, *Die Parther in griechisch-römischen Inschriften* dans *Orient. Stud.* en l'honneur de *Th. Nöldeke*, II (1906), p. 856 ss.

d'Otacilia Severa, l'impératrice épouse et mère. Le frère de cette dernière recevait le commandement de la Mésie et de la Macédoine. On le nommait Sévérien. Le père de Philippe lui-même eut une part posthume à ces honneurs puisqu'on trouve des pièces de Philippopolis offrant une tête de vieillard accompagnée de l'inscription ΘΕΩ ΜΑΡΙΝΩ[1]. Ainsi toutes les précautions étaient prises pour fonder une dynastie.

Non content d'exalter les siens, Philippe se hâta d'ennoblir le pays qui l'avait vu naître en créant en 244 sur l'emplacement du village de Šohba la ville de Philippopolis qu'il éleva tout de suite au rang de colonie. Située au point où la montagne du Haurân atteint les laves du Leǧa ou Trachon, cette fondation a laissé des vestiges assez considérables qu'on pour puisse en déterminer le plan, en suivre le rempart et identifier les principaux monuments. Les travaux récents des troupes françaises ont contribué à rendre à cette ancienne ville quelque chose de sa splendeur originelle. Renfermée dans une enceinte rectangulaire et divisée en quatre grands quartiers par deux artères principales qui se coupent à angles droits, Philippopolis donne l'impression d'une création artificielle et d'une seule venue plutôt que l'effet d'un accroissement long et régulier. Certaines parties de son périmètre paraissent n'avoir jamais été occupées par des habitations. Au centre de la cité, non loin du tétrapyle, s'élevait le temple principal. C'était le quartier des maisons cossues. Il y a une vingtaine d'années M. Dunand y découvrit de fort belles mosaïques.à sujets variés : noces de Thétis et de Pélée, banquet de mariage sur triclinium, personnification de l'heureuse fécondité du mariage (εὐτεκνεία) trônant entre la Philosophie et la Justice, Vénus que des tritons portent sur une coquille marine, Amphitrite et ses attributs marins, coqs et perdrix picorant des grappes de raisin, lions à la poursuite d'une gazelle [2]. Le visiteur peut encore admirer le théâtre, les thermes, la grande voie avec son dallage, les portes du rempart, le bâtiment cubique du mausolée de l'ancêtre déifié, le complexe du Sérail [3].

Le site a fourni nombre d'inscriptions qui ne laissent aucun doute sur l'identité de Philippopolis. Tels fragments conservent les restes d'une dédicace au dieu Marinus, père de l'empereur [4]. L'an premier de l'ère de la ville (245) les sénateurs de l'endroit élèvent quelque édifice

1. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 396. Waddington, *op. cit.*, p. 491. *PW.*, III, 2772.
2. *Syria*, 1925, VI, p. 295 s., 1926, VII, pl. LXVII, LXVIII. Mascle, *Le Djebel Druze*, p. 98 s. Honigmann, *PW.*, XIX, 2263.
3. *Prov. Arab.*, III, p. 145-179. Butler.
4. Waddington, *op. cit.*, nos 2075, 2076. *Prov. Arab.*, p. 326.

pour la prospérité des Philippes, père et fils. D'autres textes honorifiques réunissent toute la famille « les maîtres de l'univers les deux Marcus Julius Philippus Augustes, l'impératrice Sévéra, l'éminentissime Priscus, éparque de Mésopotamie, préfet du Prétoire, bientôt administrateur de tout l'Orient et son fils fauché par une mort prématurée »[1]. Les cavaliers de l'*Ala celerum Philippiana* ont laissé une dédicace à la mémoire de Marinus, le père de l'empereur Philippe. L'épithète de *Philippiana* fut également adoptée par la 1re légion Parthique[2].

Outre l'effigie du *divus Marinus*, les monnaies de « la colonie des Philippopolitains » reproduisent celles de Philippe Senior, d'Otacilia Sévéra et de Philippe Junior. Au revers se voit Rome assise, casquée, le bras gauche appuyé sur la lance, la main droite tenant un aigle qui porte deux petites figures; dans le champ se lisent S C, marquant comme le motif une déférence délicate envers le Sénat. Sous Philippe, Bostra reçoit le titre de métropole et dès lors disparaissent des monnaies de cette ville les titres conférés par Trajan et Sévère Alexandre. Les exemplaires de Philippe Junior présentent au milieu d'une couronne agonistique la devise *Actia Dousaria* relative à des jeux en l'honneur de Doušara, le dieu des Nabatéens et de la province d'Arabie[3].

2. Faveurs en Syrie et en Palestine.

La numismatique concernant les deux Philippes et Otacilia a laissé en Syrie de nombreux spécimens notamment à Damas et à Héliopolis. Les pièces de cette dernière ville reproduisent les monuments de Baalbek, en particulier le petit temple rond qui venait d'être achevé[4]. Un seul milliaire porte dans notre Orient le nom de Philippe : il a été trouvé sur la voie d'Émèse à Héliopolis. Par contre l'Occident sera favorisé à ce point de vue si l'on en juge par la quantité de milliaires érigés sous ce règne dans les provinces d'Europe et d'Afrique et en Cappadoce[5].

Néapolis en Samarie fut gratifiée du droit de colonie avec les noms de *Julia Sergia* par Philippe. Aussi les monnaies impériales grecques disparaissent-elles pour faire place aux monnaies latines coloniales.

1. Waddington, *op. cit.*, nos 2072-2078. *Prov. Arab.*, p. 326, 327.

2. *Syria*, 1926, VII, p. 328. Philippe éleva ensuite Philippopolis de Thrace qui tenait son nom de Philippe de Macédoine au rang de colonie avec le prénom de Julia. La chronique de Jérôme fait erreur en plaçant en Thrace la *fondation* de Philippopolis d'Arabie.

3. Hill, *BMC. Arabia*, p. 42 s., 23 s. De Saulcy, p. 395-397; 369.

4. De Saulcy, p. 44-50; 12-15 et 403. Wiegand, *Baalbek*, II, p. 105, 146, 148.

5. Voir la liste dans Stein, *PW.*, X, 766, *ZDPV.*, 1917, p. 21, no 26.

La reconnaissance de la nouvelle colonie affiliée à la tribu Sergia se traduit par des émissions monétaires les plus variées aux effigies des souverains et de l'impératrice. Il est rare que le mont Garizim n'y figure pas, dût-il être réduit à de minuscules proportions pour permettre plus d'espace au sujet principal : Silène chargé de l'outre, Asclépios et Hygieia, l'empereur sacrifiant seul ou avec son fils, Philippe Junior à cheval, la Tyché de la ville portant la couronne murale, etc. Le temple païen élevé sur la sainte montagne des Samaritains reste le but des actes de culte représentés sur les bronzes de la colonie des Néapolitains. Par exception, il est remplacé par Sérapis debout tenant un sceptre [1]. L'enlèvement de Proserpine par Pluton figure sur les monnaies d'Otacilia à Ptolémaïs, colonie qui a frappé également des pièces à l'effigie des deux Philippes de même que Césarée maritime et Raphia [2].

3. La religion de Philippe.

Les faveurs distribuées aux peuples orientaux ne prirent pas beaucoup de temps à Philippe l'Arabe. Instruit par l'exemple de Maximin du danger qu'il y avait ne à pas gagner Rome sans retard après la salutation de l'armée, il confia à ses subalternes le soin de mener à terme les fondations entreprises. C'est un mois environ après son avènement qu'il faudrait placer le fait de l'évêque saint Babylas lui interdisant, au dire d'Eusèbe, l'entrée de l'église d'Antioche à la veille de Pâques, si toutefois l'on admet le christianisme de Philippe, ce dont on est en droit de douter déjà en vertu de ce que nous venons de rapporter sur son compte. Il est vrai que l'Auguste est conscient de sa culpabilité et accepte la pénitence. D'autre part il était impossible à un prince de ce temps-là de se dégager d'un mécanisme administratif, protocolaire et religieux qui paraissait nécessairement réglé par le polythéisme et le culte de l'empereur. Tertullien pouvait dire alors sans soulever d'objection : « Il est impossible d'être à la fois César et chrétien » [3], et en fait il était impossible à Philippe d'accepter la pourpre sans compromettre sa dignité de chrétien. La paix que son gouvernement valait à l'Église compensait les irrégularités de la situation et l'autorisait à entretenir des relations avec les prélats et les docteurs chrétiens. Philippe et Otacilia Sévéra cor-

1. Hill, *BMC. Palestine*, p. 63-69, pl. VI s. De Saulcy, p. 265 ss, pl. XIII.

2. Hill, *op. cit.*, p. 29, 174. De Saulcy, p. 132, 166, 167, 239 s.

3. *Apolog.*, 21. Le fait rapporté par Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 34, est confirmé par Léonce, évêque d'Antioche, en 348 et par saint Jean Chrysostome. Allard, *Hist. des persécutions au IIIe siècle*, I, 224-226.

respondaient avec Origène qui dans ses réponses ne déguisait la vérité par aucune flatterie, l'illustre directeur y parlant avec l'autorité du magistère chrétien [1].

Un critique récent conclut du texte d'Eusèbe relatif à ces lettres qu'il ne prouve nullement le christianisme de la famille impériale. « Les lettres, déclare le professeur Ensslin d'Erlangen, qu'Origène envoya à l'empereur et à sa femme prouvent seulement qu'ils prenaient de l'intérêt aux questions religieuses, mais du fait qu'Eusèbe connait ces lettres et qu'il n'en use pas comme preuve du christianisme de Philippe, il ressort que l'empereur n'était ni chrétien, ni baptisé, ni catéchumène » [2]. Ainsi, la nature de cette correspondance se trouverait sur la même pied que celle des entretiens d'Origène avec les femmes de la dynastie syrienne professant avec Alexandre Sévère un syncrétisme religieux qui ne sacrifiait rien de la religion officielle de l'État. L'interdiction du vice contre nature *(usus virilis scorti)* portée par Philippe, le même Alexandre avait songé à la décréter, mais il en fut détourné par le danger de pires turpitudes [3]. Une telle mesure demeure dans le même cadre et par conséquent ne peut être alléguée que comme un indice de sentiments orientés vers le christianisme ou nés dans un pays qui comptait, au III^e^ siècle, beaucoup de fidèles. Que Philippe et sa femme aient été élevés dans le christianisme, Mgr. Duchesne l'admet tout simplement tout en reconnaissant avec Tillemont que Philippe était un chrétien fort médiocre [4]. Pour M. Jacques Zeiller, le christianisme de Philippe est assez vraisemblable. « Toutefois, ajoute ce critique, si Philippe a réellement adhéré à la foi du Christ et mérite le titre, que lui a donné saint Jérôme, de premier empereur chrétien, cette adhésion demeura secrète, ou en tout cas ne se manifeste pas dans sa vie publique; Philippe présida même aux Jeux séculaires, en prince qui gardait à la religion antique de Rome le respect de ses prédécesseurs » [5].

1. *Ibid.*, p. 237 avec les témoignages d'Eusèbe et de Rufin, *Hist. eccl.*, VI, 36 de S. Jérôme, *De viris*, 54 et de S. Vincent de Lérins, *Commonit.*, p. 343.

2. *CAH.*, XII, 94.

3. AUR. VICTOR, *De caesaribus*, 28, 6. LAMPRIDE, *Alex. Sev.*, 24, 4. *habuit in animo, ut exsoletos vetaret, quod postea Philippus fecit...*

4. *Hist. anc. de l'Église*, I, 464.

5. *Hist. de l'Église*, II^2^, 121. STEIN, *PW.*, X, 770 prétend que la thèse affirmative repose sur la réflexion de Denys d'Alexandrie citée par Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41, 9, à savoir que le règne de Philippe avait été le règne le plus favorable aux chrétiens. HARNACK, *Mission u. Ausbreitung d. Christentum...* II 1906, 39. F. GORRES, *Realencykl. f. protest. Theol.*, XV, 331 ss.

4. Le millénaire de Rome et la catastrophe.

La transition entre l'activité partiale de Philippe en Orient et son arrivée dans la capitale de l'Empire où l'attend le fardeau des affaires est tracée en ces quelques mots par Aurélius Victor : « Donc Marcus Julius Philippus, Arabe de Trachonitide, ayant associé son fils Philippe au pouvoir, réglé les affaires d'Orient, fondé en Arabie la place de Philippopolis, s'en vint à Rome avec son fils »[1]. Ce dernier en réalité ne reçut le titre d'Auguste qu'en 246 à l'âge de sept ans. A cette époque les Barbares absorbent l'attention de l'empereur sur le Danube où la peuplade des Carpi se montre très agressive. Philippe se décharge du gouvernement de l'Orient sur Priscus, son frère, nouveau présage de la division future de l'empire. Le triomphe sur les Carpi marque le point culminant du règne en 267. Chacun des deux Philippes est déclaré « Germanicus et Carpicus maximus ».

L'année 248, la première après le millénaire de la fondation de Rome, fut célébrée avec des réjouissances et des spectacles extraordinaires où l'on égorgea quantité de bêtes féroces que Gordien réservait pour son triomphe au retour de sa campagne victorieuse contre les Perses. Trois jours et trois nuits, le peuple se rassasia de jeux et de viandes. Cependant le gouvernement de la famille arabe était battu en brèche. Contre Sévérien, beau-frère de l'empereur, la Mésie et la Pannonie dressèrent un prétendant en la personne du Centurion Marinus Pacatianus tandis que contre le frère de Philippe, Priscus, la Syrie et la Cappadoce proclamaient un usurpateur du nom de Jotapien, appartenant à la dynastie d'Émèse. Les deux aventuriers ne tardèrent pas à expier leur révolte. Mais pour châtier les troupes coupables et maintenir l'ordre sur le Danube, Philippe jeta les yeux sur un général de valeur, Q. Trajanus Decius (Dèce). C'était offrir aux légions de l'Occident l'occasion de renverser la dynastie orientale des Philippes. Pour éviter la punition qui les menaçait, les troupes imposèrent à Dèce la dignité impériale. Philippe, s'étant mis en marche pour abattre son rival, est tué à Vérone. Quant à son fils, les Prétoriens l'égorgent dans leur camp à Rome (septembre-octobre 249).

4. La défense du christianisme par Origène.

Le règne de Philippe l'Arabe (244-249) fut la période la plus féconde de l'activité d'Origène comme défenseur de la foi. La Palestine ne connut pas de soulèvement populaire tel que dépeint Denys d'Alexan-

1. *De Caesaribus*, 28, 1.

drie à l'évêque d'Antioche, Fabien. Pendant qu'un poète doublé d'un méchant devin soulevait contre les chrétiens les passions superstitieuses de la populace alexandrine, Origène expliquait saint Matthieu et les Petits Prophètes, composait sa volumineuse réfutation du « Discours véritable de Celse », dictait quantité de lettres aux princes, aux évêques et aux savants, ayant parfois à se justifier d'hypothèses aventureuses empruntées à l'hellénisme et de ses préférences pour le symbolisme en exégèse. Malgré cela on ne manquait pas de le consulter sur les erreurs des autres, Les évêques d'Arabie réunis en synode à Bostra pour discuter le cas de l'évêque de cette ville qui professait le monarchianisme, erreur anti-trinitaire, font appel aux lumières d'Origène. Bérylle doit se rendre à son argumentation. Eusèbe qui eut en mains les actes de ce synode ajoute que le didascale de Césarée fut de nouveau mandé en Arabie à l'occasion d'une thèse contraire à la survivance de l'âme entre la mort et le moment de la résurrection. Le discours qu'il prononça à cette occasion eut assez d'efficacité pour ramener à l'orthodoxie ceux qui étaient tombés dans l'erreur [1].

Sur la côte phénicienne en grande partie gagnée au christianisme, le tyrien Porphyre, encore à ses débuts, rencontra Origène et subit son ascendant si l'on en juge par l'attrait qu'il éprouve un instant pour sa religion dont il devint l'antagoniste acharné dès que l'édit de Dèce l'eut ramené à la religion officielle, aux croyances légales, κατὰ νόμους. Porphyre appartient à la génération suivante. S'il n'eut pas à soutenir la lutte contre lui, Origène trouva dans l'œuvre de Celse un esprit non moins subtil, une érudition aussi considérable, la même virtuosité dans la dialectique et une haine aussi vive à l'endroit de Jésus et de sa religion.

Le « Discours véritable », paru depuis un demi siècle au moins, avait rencontré une telle indifférence dans les milieux chrétiens, qu'Origène ne l'aurait pas connu si Ambroise, son Mécène, à qui il était tombé par hasard entre les mains, ne l'avait envoyé à son ami en le priant d'en réfuter les assertions assez perfides pour troubler les âmes croyantes et éloigner du christianisme celles qui s'y sentaient attirées. C'est ainsi que la Palestine contribua à faire connaître la machine de guerre montée par un philosophe de la fin du règne de Marc Aurèle contre la thèse chrétienne et les réponses encore très opportunes qu'une polémique vigoureuse savait opposer à la thèse païenne.

L'adversaire n'est pas plus favorable au judaïsme qu'au christia-

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, vi, 41, 33, 37.

nisme, mais il emprunte contre ce dernier toutes les armes que lui fournissait la Synagogue. Il reconnaît en outre aux Juifs le droit de garder leur religion, quoique absurde, parce qu'elle est la religion traditionnelle d'un peuple. Constituer un peuple entraînait le privilège d'une autonomie religieuse. Celse refuse néanmoins aux Juifs le droit de se croire au-dessus des autres et de mépriser ceux qui n'appartenaient pas à leur race.

On croirait que le réquisitoire, violent, ironique et souvent injurieux du « Discours véritable » va demander la mise hors la loi d'une croyance qui n'a pour elle ni l'antiquité, ni le privilège d'appartenir à un peuple déterminé et qui, repoussant toute limitation, vise à conquérir le genre humain. Il n'en est rien; sans doute persuadé d'avoir réduit le christianisme en poussière, il se contente de lui conseiller de collaborer à la défense de l'Empire, à l'administration des cités et au recrutement de l'armée. A ces avances Origène répond en promettant le secours des prières chrétiennes efficaces contre les démons qui suscitent les guerres, à condition que la cause soutenue par l'empereur soit juste et que le prince soit juste lui-même. Les fidèles font plus de bien à la patrie en apprenant aux autres la vraie piété qu'en souillant leurs mains du sang des hommes. Sur terre, ils ont au milieu de l'État une patrie selon Dieu gouvernée et administrée par des gens choisis pour leur capacité et leur vertu et non au gré de l'ambition. Du reste, le culte des fausses divinités et les hommages divins rendus à l'empereur sont trop liés à la vie civique et même à la vie militaire pour qu'on puisse y participer, fût-ce à contre-cœur, sans compromettre la religion véritable, révélée avec éclat par Jésus-Christ à toute l'humanité. Le fait de la diffusion du christianisme en dépit de mille violences et contradictions, le fait que sa doctrine ne cesse de convertir et de transformer les âmes, n'y a-t-il pas là une supériorité menaçante pour le paganisme et le présage d'une association possible entre la religion du Christ et l'Empire [1]?

IV. — Dèce.

1. Sa persécution en Orient.

La perspective d'une rencontre future de la puissance romaine et de la doctrine de l'Évangile était, certes, fort étrangère au cerveau

1. De Faye, *Origène*, I, 185 ss. Bareille, *DTC.*, II, 2093 ss. Lebreton, *Hist. de l'Église* II, 282-292.

d'un noble illyrien, marié à la descendante d'une opulente famille d'Étrurie, Messius Quintus Decius, en qui les flatteurs saluèrent un nouveau Trajan en septembre 249. L'énergie, la dureté même, dépeintes sur son masque hautain de vieil aristocrate conviennent fort bien à un chef désireux de ramener l'État au temps des mœurs et des institutions de la Rome antique, de la grandeur du Sénat, de l'exercice de la censure, de la dévotion aux divinités favorites du vieux sol romain auxquelles la récente célébration du millénaire de la fondation de Rome venait d'infuser un regain de vie. Négliger le culte de ces protecteurs-nés de la fortune de Rome, c'était provoquer leur courroux et attirer sur l'Empire les fléaux des éléments et la ruée des Barbares. L'héritage des grands Romains confié à un Philippe l'Arabe, contempteur secret de la religion officielle, et à ses archers chrétiens de l'Osrhoène, n'était-ce pas une abomination? La persécution déchaînée par Dèce contre les chrétiens est aux yeux d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Rufin et d'Orose « une réaction contre la politique de Philippe, une revanche du parti païen contre le règne d'un prince favorable aux disciples de l'Évangile [1] ». Les modernes y reconnaissent l'effet moins d'un ressentiment personnel que l'acte d'une volonté froidement arrêtée de conjurer la ruine de l'État en le rétablissant sur la base de l'antique religion de Rome tenue pour le lien essentiel de l'unité de l'Empire. En tant que souverain pontife, le César organiserait une supplication solennelle à laquelle tous les sujets de l'Empire sans exception devraient participer en vertu de la solidarité imposée par l'intérêt commun. Quiconque oserait se soustraire à ce devoir religieux se trahirait comme ennemi des dieux et de l'État.

Les historiens contemporains cependant ne se rallient pas tous cependant à ce point de vue de rogations et d'amende honorables pour le relèvement de la chose publique et le refoulement des ennemis. En général, l'empereur dissimule les périls et se présente au public comme le restaurateur de l'âge d'or sur la terre. L'objet principal d'un sacrifice imposé par décret ne peut être que la prospérité — ὑπὲρ σωτηρίας — du souverain. Quant à la nature du dieu à qui le sacrifice est offert, cela est d'une importance secondaire, comme en fait foi l'usage traditionnel de l'Empire. Seulement ce qui constitue une innovation dans l'édit de Dèce c'est l'enregistrement précis de ceux qui sacrifient et la nécessité d'un certificat de sacrifice. Dèce ayant été proclamé empereur vers le milieu de juin 249, l'édit dut paraître

1. P. Allard, *Hist. des persécutions au* III^e *s.*, I, 259.

à l'occasion du premier anniversaire de cette proclamation et le sacrifice exigé alors se présentait comme une expression traditionnelle de loyalisme envers César. Il est à remarquer que les *libelli* ou certificats de sacrifice retrouvés parmi les papyrus d'Égypte se placent sous le rapport des dates entre le 12 juin et le 15 juillet 250. Aussi admet-on trois étapes dans la persécution : Vers la fin décembre 249, premières rigueurs exercées contre les chefs de l'Église : Fabien, évêque de Rome, arrêté, jeté en prison, est mis à mort le 20 janvier 250. En mars la persécution se fait plus générale et plus intense et, à partir de juin, elle fonctionne avec la régularité impitoyable d'une machine administrative [1]. Tous les sujets de l'Empire depuis l'enfant à la mamelle jusqu'aux prêtres mêmes des cultes païens auront à produire aux autorités l'attestation écrite en présence d'une commission officiellement instituée qu'ils ont acquitté le rite prescrit par l'édit impérial, soit l'offrande de l'encens sur l'autel, soit l'immolation et la manducation de la victime avec la libation. Dans la formule du certificat, l'intéressé protestait n'avoir « jamais cessé de sa vie d'offrir les sacrifices, ce qui revient à déclarer qu'il n'a jamais été chrétien et à renier implicitement sa croyance à supposer qu'il l'ait jamais eue [2]. »

Tout réfractaire à l'édit était passible de la mort que les magistrats imposaient après avoir inutilement épuisé les arguments persuasifs et les menaces. « Les juges s'affligent, écrivait Origène, si les tourments sont supportés avec courage, mais leur allégresse est sans borne lorsqu'ils peuvent triompher d'un chrétien » [3]. Le mot d'ordre, selon saint Cyprien, était de faire non des martyrs mais des apostats [4]. » Il y eut en effet de nombreuses défections car une longue paix avait désappris aux fidèles la vigilance et le courage de leurs convictions. Cette réaction païenne surgissant de toutes parts sur l'ordre du souverain les trouvait désemparés. Certains esquivaient les supplices et la mort en se procurant par des influences ou à prix d'argent des certificats sans avoir accompli l'acte d'idolâtrie exigé par l'édit. D'autres succombaient, lassés d'un long emprisonnement, brisés par les tortures, harcelés par leurs proches, toujours en face de nouvelles épreuves en perspective. Des milliers de chrétiens cependant trou-

1. Afoldi dans *CAH.*, XII, 202-204.

2. D. Leclercq, *DACL.*, IV, 339, art. Dèce où l'auteur a publié et commenté un certain nombre de *libelli* trouvés en Égypte au sujet desquels on trouvera une bibliographie suffisante dans *PW.*, XV, 1280, l. 30-60.

3. *C. Celsum*, VIII.

4. *Ep.* 35.

vèrent la mort dans cette persécution, comme en témoigne Porphyre lui-même peu suspect de partialité [1]. Un grand nombre de confesseurs de la foi survécut à la persécution soit en vertu de l'indulgence des gouverneurs, soit à cause de la guerre contre les Goths qui s'imposa à Dèce vers la fin de 250.

En Orient, Babylas succombe en prison à Antioche après avoir passé par divers supplices. Alexandre, évêque de Jérusalem, comparaît pour la deuxième fois devant le tribunal du gouverneur de Césarée et confesse la foi au Christ avec le même héroïsme. Exténué par les mauvais traitements de l'incarcération, le vieillard expire lui aussi en prison. Sa mort bienheureuse est annoncée au pape Corneille par une lettre de Denys d'Alexandrie [2]. Origène jouissait d'un renom trop considérable comme lumière et défenseur de l'Église, pour que les païens n'aient pas tenté de provoquer sa chute par toutes sortes de tourments. De préférence à tous ceux qu'il combattait alors, « le démon méchant en fit d'une manière spéciale le but de ses efforts » suivant les termes d'Eusèbe. Cet historien, qui avait lu les lettres du vaillant confesseur écrites peu après sa captivité, nous dépeint ce vieillard étroitement enchaîné dans un obscur cachot, torturé par le fer et par le feu jusqu'aux limites de la mort, les jambes écartées jusqu'au quatrième trou des ceps dans la plus douloureuse des positions [3]. Ne pas tuer le patient, mais ébranler à tout prix sa constance, telle était la consigne des bourreaux. La tribulation mit fin à la brouille suscitée entre les prélats d'Égypte et ceux de Palestine par le cas d'Origène. Ce dernier reçut de Denys d'Alexandrie, qui venait de faire l'éloge d'Alexandre de Jérusalem, une lettre sur le martyre. Sorti de prison à la mort de Dèce, Origène connut le règne de Trébonien Gallus et de Volusien qui rallumèrent la persécution. Le gouverneur de Syrie-Phénicie était-il moins féroce que celui de Palestine? La peste épargnait-elle la côte des Tyriens? Le fait est que l'infatigable écrivain se retira à Tyr pour rédiger ses dernières lettres et mourir paisiblement en 253, à l'âge de soixante-neuf ans. Il reçut dans cette ville une sépulture honorable [4].

1. *CAH.*, XII, p. 202, cit. de LABRIOLLE, La réaction païenne, p. 285 s. P. ALLARD, *Rev. des Quest. Histor.*, 1905, p. 235 ss.

2. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 39 et 46.

3. *Ibid.*, VI, 39. Sur ces différentes tortures et notamment les ceps voir LE BLANT, *Revue Archéol.*, III[e] série, t. XIII, 1889, p. 148 ss avec illustration.

4. PHOTIUS, *Bibl.*, 118. *PG.*, CIII, col. 396.

2. Témoins du règne de Dèce en Palestine et en Arabie.

Dèce avait trouvé la mort en compagnie de son fils Herennius Etruscus dans les marais de la Dobroudja, en juin 251, en luttant contre le Goth Kniva qui venait de razzier la Thrace et de prendre Philippopolis. Ce règne de deux ans n'avait apporté ni la paix éternelle, ni la félicité du siècle que faisaient augurer les légendes des premières médailles du successeur de Philippe l'Arabe. La mémoire de Dèce a été fort discutée. En plus d'un endroit son nom a été effacé des inscriptions sans qu'on puisse conclure à une *damnatio memoriae* officielle. Gallus chargea le Sénat du soin de son apothéose. Dèce avait prétendu aux honneurs divins dès son vivant dans un but politique, mais personne ne l'a ajouté aux onze empereurs dont il proclama la divinité par la série de pièces d'argent où figure d'un côté le profil du *divus* et, de l'autre l'aigle symbole de la consécration [1].

A Césarée de Palestine dont le gouverneur paraît avoir secondé avec zèle la politique religieuse de Dèce, les sujets monétaires rentrent dans la tradition de la mythologie gréco-romaine. Sérapis cède le pas à Neptune, à Rome casquée, à Apollon, à Mars cuirassé de pied en cap, à la Victoire. On l'admet cependant à figurer sur les bronzes de l'impératrice Herennia Etruscilla, et de ses deux fils, Herennius Etruscus et Hostilianus. Hélios portant le globe et le fouet sur une monnaie d'Etruscus est un cas unique dans la numismatique proprement palestinienne. Le *vexillum* que présentent entre deux aigles des exemplaires de Dèce marque la présence d'un détachement légionnaire dans cette métropole. Le gros de la 10e légion Fretensis résidait encore à Aelia Capitolina. Une monnaie de cette ville frappée sous Dèce à l'effigie de son fils Herennius représente le sanglier symbolique de cette légion surmonté de l'aigle légionnaire. Un exemplaire d'Hostilien, en la même année 251 reproduit la louve allaitant les deux jumeaux et derrière elle, l'aigle légionnaire entre deux *vexilla*. Sur un autre spécimen, l'aigle accompagne la personnification de la ville ayant derrière elle *Nikè* montée sur une colonne [2].

A Bostra, Zeus Ammon, protecteur de la 3e légion Cyrénaïque, se maintient sur les bronzes de Dèce. Le buste de cet empereur et

1. *CAH.*, V *vol. of plates*, p. 237. Les empereurs divinisés sont Auguste, Vespasien, Titus, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Commode et Sévère Alexandre.

2. Hill, *BMC. Palestine*, p. 30-37, pl. IV, 1-9, p. 99 ss. De Saulcy, *op. cit.*, 132-137; 105-108.

celui de son fils aîné s'affrontent sur des monnaies de la même colonie caractérisée par les symboles de Doušara ou par l'emblème colonial du Marsyas du forum romain. A Édesse le monnayage colonial est rétabli et les émissions de Rhesaïna offrent des types variés, entre autres le *vexillum* de la 3e légion Parthique et l'aigle surmontant une scène de libation. Ce sont les dernières de la province romaine de Mésopotamie [1]. L'épigraphie concernant Dèce et sa famille est extrêmement pauvre en Orient. A part un fragment de milliaire très détérioré des environs de Philadelphie ('Ammân) et le texte relatif à la réfection d'un pont sur un affluent de l'Euphrate, il ne reste à signaler pour les pays qui nous intéressent qu'une simple mention de la deuxième année de Trajan Dèce (où le nom *Dèce* a été martelé) datant la construction de quelque édifice par deux trésoriers du dieu Kronos. Ce texte provient de Oumm ez-Zeitoun, village voisin de Philippopolis dans le Hauran. Il est assez vraisemblable que dans la zone syro-arabe, les populations aient gardé rancune à l'ennemi de Philippe et au destructeur de sa dynastie [2].

Les Arabes Scénites qui circulaient entre le nord de l'Arabie et l'Euphrate causaient toujours de l'inquiétude lorsque les forces romaines étaient absorbées par quelque sérieuse invasion telle que celle des Goths dès 249. Pour obtenir de leur côté une tranquillité relative, Dèce aurait eu l'idée d'employer dans un but pratique les fauves qu'on dirigeait d'ordinaire vers les amphithéâtres. C'est ainsi qu'on pourrait interpréter le renseignement fourni par le *Chronicon Paschale* touchant la tactique de Dèce pour la défense de la frontière orientale de l'empire. Cet empereur fit venir d'Afrique des lions et des lionnes redoutables qui lâchés depuis la Palestine et l'Arabie jusqu'à Circesium sur l'Euphrate, en amont de Doura, devaient se multiplier dans le désert de Syrie pour arrêter les incursions sarrasines [3]. « Le renseignement, de l'avis de M. Cumont, n'est peut-être pas aussi absurde qu'il le paraît au premier abord : dans un pays parcouru par les fauves, les troupeaux des nomades se trouvaient en danger et leurs propriétaires devaient l'éviter. Le lion était d'ailleurs encore abondant dans le désert au IVe siècle [4]. » Circésium, au confluent

1. Hill, *BMC. Arabia, Mesopotamia*, p. 25 s., 117, 127-133, pl. XVIII.

2. *CIL.*, III, 14155, 13644 (avec mention d'un légat Valérius Tertullus), *IGR.*, III, 1185. Cf. *JRS.*, 1924, *The reign of Trajan Decius*, p. 1-22, où par erreur le martyre de Procope (p. 11) est placé sous Dèce quand Eusèbe le place au début de la persécution de Dioclétien. *De mart. Palaest.* I, 1.

3. *PG.*, XCII., col. 669.

4. *Fouilles de Doura-Europos, Introd.*, LXIII, n. 5. Sur les lions en Palestine et en Arabie voir notre *Croisière autour de la mer Morte*, p. 163 s. *RB.*, 1932, p. 252 s.

du Chaboras et de l'Euphrate deviendra sous Dioclétien la forteresse extrême défendue par les légions.

V. — Gallus et Volusien.

1. La peste et la persécution.

Quand Dèce eut disparu avec son fils aîné dans les marais d'Abrittus, les débris de son armée au début de juin 251 proclamèrent empereur le légat de la Basse Mésie, Vibius Afinius Trebonianus Gallus qui associa à son pouvoir le second fils de Dèce, Hostilien. Celui-ci ne tarda pas à mourir de la peste, alors Gallus lui substitua son propre fils Volusien, ce qui évita bien des complications. Mais le nouveau règne n'en devait pas être pour cela plus brillant. Le nouveau maître abandonnait aux Goths leur butin et la fleur de la province de Thrace emmenée captive. Il s'engageait à payer un tribut annuel aux Barbares pour obtenir d'eux le respect de la frontière. Les chrétiens faisant partie du convoi des captifs furent traités avec d'autant plus de douceur par les Goths que ceux-ci les savaient en butte aux persécutions des Romains. Ainsi se préparait de loin la conversion de ce peuple. Cependant le fléau de la peste reparaissait dans toutes les provinces causant d'effroyables ravages et suscitant de magnifiques dévouements. Saint Cyprien, Grégoire de Nysse, Denys d'Alexandrie ont laissé des pages émouvantes sur cette épreuve qui devait durer des années. Touchés du mépris de la mort dont faisaient preuve les fidèles et les clercs en soignant les mourants et en procurant aux cadavres une honnête sépulture, plus d'un païen embrassaient la foi mais Gallus et ses fonctionnaires trouvaient tout naturel d'arrêter le dépeuplement causé par la contagion en organisant des massacres de chrétiens. Ceux-ci s'abstinrent évidemment de participer aux sacrifices solennels qu'ordonna l'empereur pour fléchir la colère des dieux et la persécution se ralluma[1]. Mais Cyprien retournait l'argument qui servait aux gouverneurs à soulever les masses : la vraie cause de la colère divine était les crimes des idolâtres et leur lâcheté devant la peste. Du reste, la rapidité avec laquelle les princes persécuteurs disparaissent eux et leur famille, n'est-elle pas le châtiment manifeste de ceux qui ont déclaré la guerre au Christ?

Gallus arrivait à peine au bout de sa deuxième année de règne quand il succomba avec son fils Volusien à Terni sous les coups d'Émilien, gouverneur de Mésie proclamé empereur par ses troupes au

1. Paul Allard, *Les dernières persécutions du* III^e *siècle*, chap. I^er.

printemps de 253. Après trois ou quatre mois de règne, Émilien était tué à Spolète. Valérien déjà proclamé par ses troupes en Rhétie devenait le maître de l'empire en août de la même année. Au mois de septembre, sur sa requête, le Sénat lui donnait pour associé avec le titre d'Auguste son fils Gallien.

2. Aperçu du paganisme palestinien.

Parmi les monnaies frappées sous Trébonien Gallus et son fils Volusien, on remarque sur quelques-unes émises à Damas, à Tyr et à Césarée de Palestine l'empreinte de la 3e légion Gallica — LEG. III GAL — sur un *vexillum* dressé entre deux aigles. La présence d'un détachement de cette légion rétablie en Syrie Phénicie avec Danaba pour quartier général est normale à Damas et à Tyr, Danaba étant située à Mehin, à l'ouest de Qaryatein entre Damas et Palmyre. Une *vexillatio* de la 3e légion à Césarée peut s'expliquer par le départ ou la disparition de la 6e Ferrata qu'il a fallu remplacer en partie, ou bien le drapeau indique simplement une déduction de vétérans de la 3e légion pour combler des vides dans la métropole palestinienne [1].

Les sujets reproduits sur les pièces de Tyr demeurent extrêmement variés sous Gallus et Volusien : Astarté posant la main sur un trophée ou placée dans un temple portatif, Héraclès seul ou avec Apollon, Hermès, Pallas, Cadmus présentant l'alphabet aux Grecs, la nymphe Europe tenant le bétyle d'Astarté, bétyle de forme ovoïde autour duquel est enroulé un serpent sont les plus notables [2]. Tandis que Sidon est nulle et Ptolémaïs fort pauvre, Césarée de Palestine tient encore une bonne place en numismatique avant de disparaître avec Volusien. L'importance du culte de Déméter dans cette ville a été mise en évidence par M. Seyrig à propos du symbole de la torche et du serpent qui figure en exergue dans les émissions municipales de Césarée et de certaines pièces frappées par cette ville sous Trébonien Gallus, montrant Déméter à côté de la ciste mystique, d'où sort un serpent, qui s'enroule à la torche de la déesse. Outre les textes concernant Antioche et Gaza, la dédicace à Perséphone découverte à Néapolis, le sanctuaire de cette déesse à Sébaste et l'autel trouvé sur l'hippodrome de cette même ville, « de nombreuses monnaies prouvent que les déesses d'Éleusis étaient vénérées dans un grand

1. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 52, n° 11; p. 53, n° 10. Rouvier, *Num. des villes de la Phénicie*, p. 436, n° 2473. Hill, *BMC. Palest.*, p. 39.
2. Rouvier, nos 2460-2488.

nombre de villes syriennes... Des monnaies à types éleusiniens sont frappées en dehors de Césarée, à Apamée sur l'Oronte, à Damas, à Diospolis-Lydda, à Néapolis-Sichem, à Philadelphie de la Décapole, à Ptolémaïs-Akka, à Scythopolis-Nysa, à Sébaste-Samarie, à Sidon [1]. » L'aire de diffusion de ce culte répond à la région de la Syrie méridionale occupée par les Lagides pendant une partie notable de l'époque hellénistique; elle est encore largement exposée sous l'empire romain aux influences alexandrines entretenues par les savants, les militaires et les commerçants. On peut en dire autant de l'aire de diffusion de Sérapis et d'Isis qu'Hérodote assimilait déjà à Déméter. Le christianisme palestinien lui-même, nous l'avons remarqué en son lieu, se rattachait assez étroitement au IIIe siècle à l'Église d'Alexandrie.

Néapolis est de toutes les villes de Palestine la seule qui pût se vanter de la dignité de *néocore* qu'elle affiche sur ses monnaies à l'effigie de Gallus et de Volusien en ces termes : « de Flavia Néapolis illustre néocore ». C'était dire que la ville avait érigé en l'honneur des deux Augustes avec l'autorisation du Sénat un temple où elle entretenait un culte officiel. On ignore à quelle occasion cette ville orientale voua un culte à la courte dynastie originaire de Pérouse sur les confins de cette Ombrie où elle devait sombrer. L'inscription qui exprime ce nouveau titre sur les monnaies ne bannit point cependant la présence du Garizim et de son temple schématisés entre l'étoile et le croissant [2]. Les Néapolitains se sont peut-être contentés d'affecter le temple de Zeus au culte de l'empereur. Sous le même règne, ils ont continué à frapper des monnaies coloniales à légende latine. Sérapis y paraît en face des enseignes d'une légion; entre les deux se trouvent un bélier et un épi de blé symbolisant la condition rurale des colons. Une autre pièce représentant Poseidon, le sanglier et les étendards militaires paraît bien indiquer des relations étroites entre la 10e légion

1. *Antiquités syriennes* (1re série) p. 58. Le texte de Naplouse est publié dans *CRAI*, 1898, p. 50 : On le traduit ainsi : « Courage, ma belle sœur ! Tu es maintenant, au service sacré de Coré, femme de Pluton, car tu connais le mystère d'Éleusis. » Torrey, *JAOS.*, XLVI, 244 s. Cook, *The religion of ancient Palestine in the light of Archaeology* (Londres, 1930), p. 188.

Dans l'étude citée de M. Seyrig, p. 59, n. 1, nous relevons en outre cette nomenclature : « Des monuments du culte de Sérapis et d'Isis se trouvent à Ascalon, Bostra, Byblos, Césarée de Palestine, Diospolis, Éleuthéropolis, Gérasa, Jérusalem, Laodicée de Phénicie, Laodicée de Syrie, Néapolis, Phaena de Trachonitide, Ptolémaïs, Samarie et Tibériade. » Pour les débuts de notre ère, les titres donnés à Isis dans les différentes villes de son culte dans le papyrus 1380 d'Oxyrhynque signalent comme telles : Tripolis, Dora, la Tour de Straton (Césarée), Ascalon, Gaza, Raphia, Rhinocolure, l'Ecregma, le Casion, Péluse. *RB.*, 1939, p. 544 s.

2. Hill. *BMC. Palestine*, p. 71, 73. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 271-273. Sur le titre de *Néocore*, voir Beurlier, *Diction. des Antiq.*, IV, p. 58.

Fretensis et la colonie de Naplouse[1]. Le monnayage de cette ville prend fin avec Volusien. Il en va de même avec le monnayage de Bostra[2].

Les deux inscriptions du Hauran contemporaines de Gallus et de Volusien (251-253) sont datées de l'ère de Bostra sans aucune mention de l'année du règne. L'une d'elles provenant d'Ormân a trait à la construction d'un tombeau par un légionnaire nommé Julien pour son père Otaisos et son frère Valens qui pendant leur vie furent des braves. Quant au second texte, trouvé à Salḫâd, il mentionne une fondation aux frais d'un dieu par Taimos fils de Naémos, Sabaos fils de Sichmos, Bassos fils d'Ulpios, Bordos fils de Sairélos qualifiés d'épiscopes. Les ἐπίσκοποι des inscriptions syriennes étaient, d'après le Digeste, préposés au pain et aux autres denrées vinales qui sont d'un usage quotidien pour la subsistance de la population urbaine. Ils répondaient à peu près aux agoranomes des villes grecques[3].

1. Hill, *op. cit.*, p. xxxiii, 72, 74, pl. vii, 18, 21; xl, 2. De Saulcy, pl. xiv, 1-3.
2. Hill, *BMC. Arabia*, p. xxvi. De Saulcy, *op. cit.*, p. 371.
3. Waddington, 2017, 1990. Cf. *IGR.*, III, 1306, 1316. *Dig.* l, 4, 18.

CHAPITRE IX

DE VALÉRIEN A DIOCLÉTIEN

I. — Valérien et Gallien.

1. Succès de Gallien.

Valérien, une fois revêtu de la pourpre, songea comme ses prédécesseurs, à chercher parmi les siens des aides et des continuateurs. Dès septembre 253, le Sénat agréait son fils aîné comme second Auguste et, l'année suivante son second fils, Valérien le Jeune, comme César. L'aîné, Licinius Egnatius Gallienus, bien connu sous le simple nom de Gallien, était déjà en âge d'assumer le gouvernement d'une partie de l'Empire et le commandement des légions d'Occident avec le secours de bons généraux tels que Crinitus et Aurélien. Rien ne s'imposait davantage que la répartition du travail et des responsabilités en un temps où les incursions des Barbares de l'Ouest, du Nord et de l'Est répandaient la terreur et la ruine bien avant sur les terres de l'Empire, tandis que des compétitions ambitieuses empêchaient la coordination des efforts de la défense. Une médaille témoigne cependant du succès remporté au début du règne par Gallien et ses lieutenants sur le Rhin et le Danube : elle est dédiée à Jupiter victorieux et porte comme épigraphe *Gallienus cum exercitu suo* [1].

2. Campagne de Valérien en Orient. — Sa captivité.

En Orient les choses allaient assez mal pour obliger Valérien à courir en personne au secours de la Syrie. Gallus et Volusien vivaient encore quand Sapor envahissant l'Arménie et la Mésopotamie poussa en 253 jusqu'à la métropole de l'Orient, en ruina les édifices publics, massacrant les habitants ou les emmenant en captivité. D'Antioche, les Perses auraient pu s'emparer de toute l'Asie Mineure s'ils ne se fussent embarrassés d'un butin considérable. Au sud, la résistance du roi-prêtre d'Émèse, Uranius Antoninus, qui s'était proclamé

1. Eckhel, *Doctr. num. vet.* P. II, vol. VII, p. 385.

indépendant, arrêta les envahisseurs. Le premier soin de Valérien en 254 fut de restaurer Antioche et pour cela il manda près de lui Successien qui venait de se distinguer dans la défense de Pityonte, place forte située à l'est du Pont-Euxin, contre les assauts des Boranes. Successien fut nommé préfet du Prétoire. L'année suivante, Valérien paraît avoir établi son quartier général à Samosate sur l'Euphrate après une vaine démonstration en Cappadoce contre les Goths maîtres de la Bithynie. L'empereur continua à se montrer au dessous de sa tâche, mais la crainte de se susciter à lui-même des compétiteurs l'empêchait de faire appel à l'expérience des bons généraux que possédait l'armée. Hormizd, fils de Sapor, réussit à forcer la frontière à Doura-Europos. Minée par les Perses, la citadelle s'effondra ensevelissant ses défenseurs sur lesquels les fouilles récentes ont trouvé des monnaies frappées en 255. Un succès passager des Romains remporté en 257 fut bientôt suivi d'une série de catastrophes. Excédé de l'incapacité de Valérien, le sentiment hostile à Rome que nourrissaient les Syriens se manifesta pleinement lorsque Mariadès, riche citoyen d'Antioche, conduisit Sapor lui-même dans sa ville natale qui de nouveau connut les horreurs de l'incendie, du pillage et de la dévastation. La population, favorable à Mariadès, fut épargnée (258-259). En juin 260, Valérien tombait lui-même entre les mains de Sapor. L'armée romaine en proie à la peste cédait du terrain à un ennemi triomphant tant en Cilicie qu'en Cappadoce. Antioche reçut pour la troisième fois la visite des Perses et plus d'un foyer de civilisation disparut dans la tourmente.

Il se trouva cependant un homme pour relever la situation des Romains qui paraissait désespérée, Macrianus, intendant général de l'expédition. Fort de l'appui que lui prêtait la garnison d'Édesse demeurée invincible, il organisa à Samosate une contre-attaque destinée à bousculer les hordes perses revenant de leurs incursions sans ordre, traînant un énorme butin et d'innombrables captifs. En Cilicie, le général Calliste surnommé Ballista infligeait à Sapor des pertes sérieuses et lui enlevait ses bagages avec son harem. Pour en finir, Septimius Odeinath, prince de Palmyre, clarissime consulaire, réunissant quelques troupes palmyréniennes et syriennes, attendit le roi de Perse sur l'Euphrate, le battit et l'obligea à fuir dans ses États [1].

1. Alfodi a rétabli la succession des événements qui eurent lieu en Orient de 253 à 261 par a numismatique dans *Berytus*, IV (1937), p. 41 ss. Cf. *CAH.*, XII, p. 169 ss.

3. Gouvernement des provinces orientales et spécialement de l'Arabie.

En principe, l'autorité des deux Augustes, Valérien et Gallien, était indivise sur la totalité de l'Empire, mais la force des choses obligeait l'un des deux souverains à veiller sur les provinces occidentales et l'autre sur les provinces orientales à partir de la Propontide. Chacun d'eux avait une armée prête à leur susciter des compétiteurs. On sentait une scission latente entre l'est et l'ouest. Le bon ordre et la conduite des opérations exigeaient en Orient la présence d'un gouverneur général (*proeses orientis*), d'un généralissime (*dux orientalis limitis*) et d'un préposé au ravitaillement de toutes les forces engagées contre les Perses (*praefectus annonae orientis*) sans parler du préfet du Prétoire attaché à la personne de l'empereur [1]. Il en allait de même en Occident où Gallien avait à se débattre contre les Francs et les Sarmates pendant que ses officiers Ingenuus et Regillianus lui disputaient le diadème en Pannonie et en Illyrie et que dans les Gaules Postumus se taillait un État qu'il devait gouverner sept ans en assurant la sécurité et la paix sur les frontières de Germanie. A ce Postumus les médailles donnent le titre de restaurateur des Gaules et de l'univers. Eutrope dit qu'il a fait en Occident ce qu'Odeinath a fait en Orient après que Valérien fut tombé honteusement au pouvoir de l'insolent Sassanide [2].

Il ne semble pas qu'avant ce fâcheux événement de 260, le pays au sud de la Palmyrène ait été troublé. Adraa, l'ancienne Edréi, à 106 kilomètres au sud de Damas et à 41 à l'ouest de Bostra a émis des monnaies locales au nom et à l'effigie de Valérien et de Gallien de 255 à 257 [3]. Héliopolis, Damas, Ptolémaïs ont également battu monnaie sous ces deux empereurs, mais cela est fort douteux pour Aelia et Césarée maritime [4]. Deux inscriptions de Bostra ont fait connaître un gouverneur de la province d'Arabie, Aelius Aurélius Théo « légat des Augustes » qui ne sont pas nommés, mais qu'il est facile d'identifier, car l'un des textes émane des options de la 3e légion Cyrénaïque qualifiée de *Valeriana* et de *Galliena* [5]. Sous le même

1. Vopiscus, *Amelianus*, 13.

2. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, III, p. 327. *Eutropi Brev.*, xi, 1.

3. Hill, *BMC. Arabia*, p. 15, pl. III, 4, 5.

4. De Saulcy, *Num. de T. S.*, p. 15-19, 54 s., 168. Rouvier, *Num. des villes de la Phénicie*, p. 216 s. Pour Tyr, p. 439 ss. La dédicace à Valérien et à Gallien trouvée à Beyrouth et publiée dans *MFO.*, III, 1909, p. 537 s. paraît devoir être datée de 257 comme celle de *IGR.*, III, 643. Serait-elle en relation avec le dallage de la route? Cf. *ZDPV.*, 1917, p. 17 s.

5. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, 1949, 1950. *PA.*, III, p. 293; Dessau, 1193.

Aurélius Théo se place le transfert sur la voie Trajane de quelques postes de Palestine. C'est ce que l'on peut déduire d'un fragment d'inscription relevée à Qala'at Zerqa en 1905, station d'une aile auxiliaire de cavalerie à proximité d'Adittha où campera une cohorte de Thraces. Ce texte est sans doute à mettre en relation avec la construction d'un fort au nord-est de Philadelphie [1]. Parmi les fonctions remplies par ce gouverneur avant d'être mis à la tête de l'Arabie, un texte épigraphique de Rimini mentionne celles de tribun militaire à laticlave dans la 11e légion Claudia et la 12e Fulminata. Les dédicants louent son intégrité, sa bonté, sa justice, son activité et son désintéressement [2].

4. Persécution de Valérien et de Macrin en Palestine.

Valérien qui au début de son règne s'était montré sympathique aux chrétiens au point d'en avoir un grand nombre dans sa maison changea ensuite d'attitude envers eux sous des influences hostiles agissant sur son caractère irrésolu. On lui représenta sous un aspect odieux les ressources de l'Église fruit de la charité au service de l'assistance mutuelle des fidèles. Les libéralités de chaque église dépassaient souvent les limites de leur territoire. Pour ce qui nous concerne, il s'impose de relever ce témoignage de Denys d'Alexandrie écrivant au pape Étienne en 256 : « Toutes les Syries et l'Arabie que vous avez secourues en toute occasion et auxquelles vous avez écrit tout récemment, la Mésopotamie et le Pont, la Bithynie, et en un mot, toutes se réjouissent partout d'avoir la même croyance et la charité fraternelle, glorifiant Dieu [3]. » On sortait alors des troubles suscités par la controverse de la rebaptisation des hérétiques. A la tête des églises d'Orient on remarquait en ce temps-là Démétrianos à Antioche, Héliodore à Laodicée, Marin à Tyr, Théoctiste à Césarée de Palestine, Mazabanès à Aelia (Jérusalem) [4].

Dominé par son intendant général qui à ses aptitudes de grand argentier unissait un goût prononcé pour la magie et la haine des chrétiens ennemis de la sorcellerie, Valérien commit l'erreur de déclarer la guerre à l'Église au moment que les Perses mettaient en danger les provinces orientales où les chrétiens étaient nombreux. En 257, un premier édit « ordonnait aux évêques, prêtres et diacres de prendre part aux cérémonies officielles du culte païen, sous peine d'exil, et

1. *RB.*, 1905, p. 94. *RAO.*, VII, p. 205. *GP.*, II, p. 188.
2. Dessau, 1192.
3. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VII, **5**, 2.
4. *Ibid.*, **5**, 1.

défendait aux chrétiens sous peine de mort, d'entrer dans leurs cimetières, mis sous séquestre, et d'y tenir des assemblées[1] ». Nous ne savons rien de l'exécution de cet édit en Palestine, Eusèbe trouvant plus facile de copier l'intéressante relation de l'évêque d'Alexandrie, Denys, sur son procès et les martyrs d'Égypte.

Plus violent et plus général, l'édit de 258 ordonnait la mort immédiate des membres du clergé, la confiscation des biens de la noblesse professant le christianisme, et la mort pour ceux qui refusaient d'abjurer. Privés de leurs biens, les serviteurs de la maison impériale seraient inscrits parmi les esclaves des domaines du fisc. Tandis que succombaient à Rome le docte Hippolyte et le diacre Laurent, à Carthage saint Cyprien parmi une multitude de prélats, de clercs et de laïques, la Palestine inscrivait au nombre des martyrs trois frères, Priscus, Malchus et Alexandre, qui, honteux de vivre retirés à la campagne, vinrent se livrer à Césarée au gouverneur qui les condamna aux bêtes. Une femme, qu'on pense avoir appartenu à la secte de Marcion, subit le même supplice[2].

De même que la fin humiliante de Valérien, le règne éphémère de Macrianus et de ses fils terminé dans le sang fut regardé par Denys comme un châtiment du ciel. Sans égard pour l'édit de tolérance de Gallien à qui il disputait l'empire, le farouche conseiller de Valérien avait maintenu dans les provinces de l'Est les édits de persécution. C'est ce qui explique le martyre de l'option ou sous-centurion Marinus à Césarée dont la profession de christianisme arrêta l'avancement et lui valut la mort. Mais avec l'anarchie issue des compétitions sans nombre, les juges et les gouverneurs ne suivaient pas une ligne de conduite trop rigide. Astérius, d'ordre sénatorial et décoré du titre d'ami des empereurs ne craignit pas de s'approcher du corps de Marinus, de l'envelopper d'étoffes précieuses et de lui procurer une honorable sépulture. Astérius cependant passait pour un adversaire redoutable des prestiges magiques, la passion précisément de Macrianus le maître de Valérien. Eusèbe raconte comment un jour de fête il mit fin à Panéas, ou Césarée de Philippe, à une pratique superstitieuse très admirée des Phéniciens du pays. La victime jetée dans les sources du Jourdain devenait miraculeusement invisible, absorbée, croyait-on, par le génie du fleuve. La vertu des prières du notable chrétien fit une fois surnager la victime et depuis lors le prodige ne se produisit plus en ce lieu[3].

1. GOYAU, *Chronol. de l'Emp. rom.*, p. 307. P. ALLARD, *Les dernières persécutions du* IIIe siècle, p. 50-54.

2. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VII, **12.**

3. *Ibid.*, **15, 16, 17.**

II. — Gallien et Palmyre.

1. Origine et ascension de la dynastie des Odeinath.

Le moment où Gallien demeure seul à la tête de l'Empire marque le point de départ de l'ascension de Palmyre. Pendant que la cité des caravanes atteint un haut degré d'opulence, le déclin passager de l'autorité romaine en Orient l'amène à exercer une hégémonie sur toutes les contrées voisines de façon à vouloir dominer depuis l'Hellespont jusqu'à la vallée du Nil et c'est ainsi que la Palestine dut graviter quelque temps dans l'orbite de la puissance palmyrénienne.

La fortune de la famille des Odeinath eut sans doute ses origines au temps de Septime-Sévère (193-211), mais elle commence à s'affermir avec Odeinath Ier, le sénateur qui, sur le tombeau de famille qu'il fait construire en 230, se dit fils de Hairân et petit-fils de Wahballath [1]. Son fils, Septimius Hairân monte en dignité. C'est la dédicace d'une statue érigée en son honneur par un soldat de la légion de Bostra en 251 qui nous l'apprend. Il a les titres d'illustre sénateur et de prince de Palmyre, « exarque des Palmyréniens » d'après le grec [2]. Son fils, que nous appelons Odeinath II, le futur mari de Zénobie, porte dès l'année 258 les titres de *maran* ou δεσπότης et d'illustre consulaire. En dépit de ses attaches à la hiérarchie romaine, il demanda au roi de Perse d'accepter ses services espérant qu'en retour la libre circulation des caravanes vers l'Est lui serait assurée, mais la rebuffade hautaine de Sapor le rejeta dans le parti romain et nous avons vu avec quel entrain il refoula sur Ctésiphon les hordes perses encombrées de butin. Allié de Gallien, Odeinath se mit à la chasse de Quiétus, fils de l'usurpateur Macrien, l'assiégea dans Émèse dont les habitants, après avoir tué Quiétus, se donnèrent au Palmyrénien (nov. 261). Désormais celui-ci réorganise l'armée, la complète avec le pouvoir d'un général en chef romain. Le titre de *dux Romanorum* lui est conféré, désignation générale, sans compétence précise destinée à ménager les susceptibilités des gouverneurs de province, mais en fait il a autorité sur les éléments romains de combat que renforce un sérieux appoint de troupes indigènes. A la tête de cette armée, Odeinath reprend en 262 les villes fortes de Mésopotamie, défait les Perses en bataille rangée et tient Sapor enfermé dans Ctésiphon, prouesse qui vaut à Gallien, en dépit de son absence, le surnom de *Persicus Maximus*

1. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 54 s.

2. *Ibid.*, p. 55. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, fasc. III, p. 21, n° 16. Au lieu de דבלגיונא די בצרא le grec ἀ τῆς λεγεῶνος Κυρηναικῆς

Le vainqueur est proclamé *imperator*, ce qui est énorme pour un prince vassal, car au diadème royal, symbole de son autorité en Palmyrène, Odeinath ajoute la couronne de laurier du Romain victorieux. « Correcteur de tout l'Orient », nulle ville ne pourra arguer de ses privilèges pour échapper à son contrôle; « Roi des Rois », il se pose en cohéritier du roi de Perse pour l'empire du monde [1].

Entre 262 et 267 un personnage important administre la capitale de l'État qu'Odeinath gouverne au nom de Gallien. Il a nom Septimius Vorôd, ce qui trahit une origine perse. Son *curriculum vitae* nous a été conservé par la dédicace accompagnant la statue érigée en son honneur par le sénat et le peuple de la métrocolonie dans la grande colonnade. Stratège, il partage avec un collègue le pouvoir exécutif; agoranome, il a fait de grosses dépenses pour les caravanes et pour le marché; procurateur ducénaire de l'empereur, aux appointements de 200.000 sesterces, il a géré les finances de la ville; comme juridicus, il fut ministre de la justice et ses fonctions d'argapet (titre perse) mettaient entre ses mains la citadelle et le commandement de la garnison. Il finit en 267 par être l'illustre symposiarque des prêtres du temple de Zeus Bêl [2].

2. Relations entre Odeinath II et les Romains. Fortification d'Adraa en Arabie.

Si importante que paraisse la part des Palmyréniens dans le gouvernement de l'Orient, elle demeurait néanmoins encastrée dans la machine administrative romaine. Déjà avant le nouvel an de 263, l'atelier monétaire d'Antioche rouvrait, la crainte des Perses s'étant évanouie, et 264 amenait l'émission de *Pax fundata* : D'un côté Gallien Auguste portant une couronne à rayons; de l'autre un trophée avec un prisonnier assis de part et d'autre. Les monnaies frappées à l'occasion des succès d'Odeinath se bornent à représenter au droit le buste de Gallien, au revers Mars Victor armé de la lance et du bouclier ou l'empereur cuirassé tenant une lance et un globe. Officiellement un prince vassal ne pouvait être reconnu comme victorieux ni recevoir les honneurs du triomphe. Tout était rapporté à Mars ou à la *Virtus Augusti* suivant le style des médailles [3]. Les revers de Sapor avaient permis à Odeinath de placer des garnisons à Carrhes et à Nisibe.

1. Alfodi, *Berytus*, v, 1938, p. 75-79. *CAH.*, XII, p. 174 s. *RB.*, 1920, p. 382-401. Cl. Gannneau sur le titre de *Corrector*. Chabot, *Choix...*, p. 56.

2. Février, *Essai sur l'histoire politique et économique de Palmyre*, p. 43 s. 90-94. Chabot, *Choix...* p. 51-54 Cantineau, *loc cit.*, p. 10; *cf.* p. 8-16.

3. Alfodi, *Berytus*, v, p 50 s., pl. XVI, 11-12; xvii, 10, xviii, 6, 20.

Doura revit de nouveau dans ses murs une garnison palmyrénienne. L'Arménie reconnaissait une fois de plus la suzeraineté de Rome, les caravanes de Palmyre reprenaient leur cours.

L'audace des Perses après la capture de Valérien avait été telle que les villes de l'intérieur éprouvèrent la nécessité de se fortifier. Des textes épigraphiques nous montrent comment Adraa, l'antique Édré'i, la moderne Der'a[1], se précautionna contre les incursions éventuelles. Sous le légat d'Arabie, Junius Olympus, en 262, on y consacra une tour et le logement d'une escouade « pour la prospérité de notre seigneur l'empereur Gallien ». L'année suivante, le mur de la ville fut édifié aux frais de l'empereur par les soins du vice-légat Statilius Ammianus et de Julius Isidore, écuyer du légat, sous la présidence de Magnus Bassus et la surveillance d'Aelius Bassus, de Zénodore Taurinus et de Sabinus Germanus. L'architecte s'appelait Vérus. La porte principale de la place due à la libéralité de Gallien s'éleva dans la suite sous le gouvernement de Cocceius Rufinus, consulaire. D'Adraa on possède une monnaie frappée à l'effigie de Gallien [2].

On peut constater par ces faits que les fonctionnaires romains n'étaient pas d'humeur à céder devant la marée montante de Palmyre. Deux indices laissent croire qu'il y eut entre eux et les princes de cette ville jouissant de pouvoirs inouis des frictions sérieuses, inévitables. Un certain Quirinus ne pouvait supporter que les expéditions romaines contre les Perses fussent conduites par Odeinath. L'*imperator* donna l'ordre de l'exécuter tout en lui promettant des funérailles pompeuses. Rufin, probablement le légat d'Arabie, ne fut pas étranger à la mort violente d'Odeinath. Celui-ci aurait été supprimé à cause de projets subversifs conçus après une nouvelle campagne contre les Perses en 266. Il avait associé à son pouvoir son fils aîné, d'un premier lit, Septimius Hérodianus, qui porte dans une inscription les titres de Roi des Rois et de vainqueur des Perses [3].

3. Wahballath, Zénobie et l'empire palmyrénien.

Que l'on tente d'harmoniser les sources relatives à la mort violente d'Odeinath II, on n'échappera pas à la pensée que ce grand prince a été victime d'un complot tramé entre les autorités romaines et la

1. *IGR.*, III, nos 1286, 1287, 1288. *PA.*, III, p. 293 s., 328. *RB.*, 1905, 575. Pour le relief en plâtre de Der'a représentant la personnification de la lune voir *RB.*, 1904, 579, planche face à la p. 584. *GP.*, II, 310.

2. De Saulcy, *Num. de T. S.*, 376 s.

3. *FHG.*, IV, p. 195. Alfodi, *op. cit.*, p. 79 s. Cantineau, fasc. III, no 3. Seyrig, *Antiq. syriennes*, 2e série, p. 42-45.

fraction de la famille royale palmyrénienne hostile à son chef. Gallien lui-même est mis en cause par Jean d'Antioche. On arme contre Odeinath tantôt son cousin Mannaï, tantôt son neveu. Son fils aîné, Hérodianus, jalousé par Zénobie, sa marâtre, succombe aussi sous les coups des meurtriers. La voie est libre devant Wahballath qui succède en août 267 à son père, sous la tutelle de sa mère Zénobie, seconde femme d'Odeinath II. Il héritait d'un État limité au nord par leTaurus et au sud par le golfe persique, comprenant la Mésopotamie, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie, la Palestine et l'Arabie. Il y manquait encore une grande partie de l'Asie Mineure et l'Égypte, mais on ne tarderait pas à les annexer par force.

Les vues de Palmyre dépassaient en effet l'horizon des intérêts commerciaux. D'une part l'abdication de Rome devant le péril perse et l'absorption de ses forces par le péril gothique, d'autre part, le rôle prépondérant des forces et du commandement des Palmyréniens dans l'armée d'Orient portaient naturellement ces Sémites à penser que Rome n'était plus capable de tenir les rênes de l'Empire et qu'eux-mêmes avaient la vigueur et les aptitudes propres à fonder un grand royaume oriental. Zénobie ne créa pas cette ambition, mais elle la partagea avec ses compatriotes et la seconda. Abandonner à d'autres la garde des Marches de l'Est ne lui venait pas à l'esprit. Gallien s'en aperçut lorsque son général Héraclianus envoyé par lui contre les Perses fut vaincu par les troupes de la reine et perdit ce qu'il avait ramassé de soldats. Le fait ne provoqua aucune rupture. L'empereur dut conserver au successeur d'Odeinath les prérogatives accordées à ce dernier, dans la crainte peut-être de le voir rechercher avec sa mère une entente avec Sapor. Aussi bien les souverains de Palmyre gardent-ils les titres et les usages de Rome. Leurs chefs d'armée sont toujours des *egregii viri*, Zénobie, qualifiée de *Pia* comme une impératrice, porte la couronne de laurier. Bien que son fils se pose en rival du roi des Perses avec son titre de Roi des rois, il est dit Correcteur de tout l'Orient, et la plus haute de ses aspirations se trahit lorsqu'il prend le titre d'Auguste et tout le protocole afférent, préférant la couronne de laurier à la tiare du Sassanide.

4. La civilisation hellénistique à Palmyre.

Entre l'oasis de Tadmor et Rome s'étaient nouées depuis Hadrien des relations assez étroites pour permettre à certaines modes, à cer-

1. Alfodi, *op. cit.*, p. 81-84.

2. Sur la raison du double patronymique de la reine dont le père réel s'appelait Antiochos, voir Clermont-Ganneau dans *RB.*, 1920, p. 415-419.

taines habitudes de s'enraciner dans un milieu travaillé par la civilisation gréco-romaine. Sans renoncer à leurs mœurs de caravaniers, ni à leur dialecte araméen, ni à leurs dieux indigènes, ni à la simple tunique de leurs ancêtres ou au riche costume iranien, les Palmyréniens avaient ouvert largement leurs portes à l'influence grecque dont les Romains se servaient pour atténuer l'hostilité native du Sémite. Les innombrables bustes funéraires montrent à quel point le costume grec était répandu parmi les indigènes [1]. Des relations commerciales constantes unissaient ces derniers avec les Grecs d'Antioche, de Séleucie et d'autres centres hellénisés. Des Grecs vivaient aussi à Palmyre et leur langue devint idiome officiel au même titre que l'araméen. La plupart des inscriptions sont bilingues y compris la fameuse loi fiscale. C'est dans des auteurs grecs que Zénobie voulut connaître l'histoire d'Alexandrie et de l'Orient bien qu'elle n'ignorât pas le latin, mais elle tint à ce que ses fils fussent capables de parler cette langue et, en effet, ils en usaient plus aisément que du grec [2]. Outre le style des temples et des colonnades, les fresques de certains tombeaux sont hellénistiques autant par les sujets que par la technique. La dévotion des Grecs rencontrait celle des Palmyréniens devant les autels de Bêelšemîn-Zeus tonnant, de Šamaš-Hélios, d'Allat-Athéna. Les nombreuses dédicaces à une divinité anonyme désignée par cette périphrase « A celui dont le nom est béni à jamais » marquent un pas vers le monothéisme dont pouvaient s'accommoder certains Juifs attirés dans cette ville par le négoce [3]. Enfin on verra se réunir autour de « l'illustre et pieuse reine Bathzabbaï », plus connue sous son nom gréco-romain de *Septimia Zenobia*, de savants conseillers dont deux ont laissé un nom dans l'histoire : le néoplatonicien Longin, ancien disciple d'Ammonius Saccas et d'Origène, et Paul de Samosate, évêque d'Antioche depuis 260, dont la théorie sur la consubstantialité du Verbe devra être rectifiée par la formule de Nicée. Ainsi la nouvelle Julia Domna n'aura rien à envier à la cour de Rome où Plotin avait cultivé ses abstractions sous le regard bienveillant de l'empereur Gallien et de sa femme Salonine.

1. Seyrig, *Antiq. syriennes* (2e série), p. 45 ss. *Armes et costumes iraniens de Palmyre.*
2. Février, *La religion des Palmyréniens*, p. 229 s. Treb. Pollion, *Tyranni triginta*, xxx, 20-22.
3. Février, *Ibid.*, p. 219 ss. Chabot, *Choix*, p. 76 ss.

III. — Les hostilités entre Palmyre et Rome.

1. Conquête de l'Égypte par les Palmyréniens sous Claude II.

En mars 268, Gallien ayant été à son tour supprimé par un complot des chefs de l'armée romaine, Marcus Aurelius Claudius (Claude II) fut proclamé par les soldats, à la joie de tous, car les historiens s'accordent à lui reconnaître toutes les qualités d'un soldat et d'un politique. Illyrien d'origine et ancien gouverneur d'Illyrie, il comptait parmi ses frères un Crispus qui devait être le père de Claudia mère de Constance Chlore et grand-mère par conséquent du grand Constantin. L'activité de Claude fut absorbée par la défense de la péninsule balkanique submergée par une invasion combinée de Scythes et de Goths. Les villes côtières eurent beaucoup à souffrir du fait de la flotte nombreuse des Barbares. D'autre part, la poussée des prétendants n'était pas épuisée. Tétricus succéde à Postumus et à Victorinus comme empereur des Gaules. Les détachements de la 10e légion Fretensis, de la 3e Gallica de Phénicie et de la 2e Trajane d'Égypte qui avaient abandonné Gallien pour embrasser le parti de Victorinus en Occident rallièrent-ils le parti de Claude II, ou attendirent-ils la défaite de Tétricus en 273 pour se rendre? On ne saurait le dire. Parant au plus pressé, Claude laissa Tétricus en paix et ne s'inquiéta pas davantage des empiètements de Zénobie en train de conquérir l'Égypte. La reine n'a pas rompu avec le nouvel empereur. Antioche émet des monnaies d'or de Claude. Les villes de Pisidie continuent à frapper des monnaies autonomes. Sur l'ordre de Claude on installe des Isaures en Cilicie.

Les troupes romaines s'abstiennent de participer à l'expédition d'Égypte, mais elles ne s'y opposent pas. Le généralissime Septimius Zabdas, connu par des inscriptions où son nom s'allie à celui de Zabbai, général de Palmyre, descend en Égypte avec une armée de Palmyréniens, de Syriens et d'autres Barbares au nombre de 70.000, si l'on en croit Zosime. Vainqueur dans un rude combat, il laissa en Égypte une garnison de 5.000 hommes. Celle-ci dut bientôt céder devant les troupes de Probus dont la mission était de purger la mer des pirates. De là une reprise des hostilités qui finirent à l'avantage des Palmyréniens secondés par un Égyptien nommé Timagène très versé dans la connaissance du pays [1].

1. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, fasc. III, nos 19 et 20, deux dédicaces de l'année 271. Zosime, I, 44.

2. Convention provisoire entre Wahballath et Aurélien.

L'Égypte une fois conquise, Zénobie, rompant avec Quintillus, frère et successeur de Claude II que la peste venait d'emporter au début de 270, lança son armée au delà d'Ancyre à la conquête de la Bithynie et des rives du Bosphore. Sans la résistance opiniâtre de la ville de Chalcédoine, l'Asie Mineure aurait fini par tomber tout entière au pouvoir de Palmyre, mais l'avènement en mars 270 d'un homme résolu comme Aurélien avait encouragé les populations qui souhaitaient le retour prochain de l'empire romain à l'unité. Pour atteindre ce but, il y avait bien des réformes à opérer au point de vue militaire, et financier; la prudence exigeait qu'on ne donnât pas l'éveil aux deux puissances qui entamaient le territoire impérial à l'occident et à l'orient : Tétricus en possession de la Bretagne et de la Gaule, Zénobie qui poursuivait sa politique d'expansion sans s'imposer de limites.

Comme il fallait avant tout mettre un frein à cet appétit insatiable, Aurélien en vint à faire au gouvernement de Palmyre de sérieuses concessions. Il reconnut à Wahballath les titres de *vir consularis*, *rex*, *imperator*, *dux romanorum*, comme au successeur direct d'Odeinath II, de telle sorte que les monnaies alexandrines frappées aussitôt après la convention et avant le 29 août 270 furent datées de la quatrième année de Wahballath (en grec Athénodore) et de la première année d'Aurélien. C'était passer l'éponge sur des actes d'hostilité notoires tels que la défaite infligée à Héraclianus et la conquête de l'Égypte. S'il reconnaissait en fait au Palmyrénien la possession de tout l'Orient, l'empereur réservait en droit la souveraineté romaine. Si les monnaies latines de Syrie et les monnaies grecques d'Alexandrie portaient au droit l'effigie de Wahballath-Athénodore, elles avaient au revers le buste d'Aurélien Auguste (Sébastos) avec couronne laurée et paludamentum [1]. A Zénobie, l'empereur ne paraît pas avoir accordé une valeur officielle. Elle ne figurait pas sur les monnaies. Elle devait éprouver une certaine déchéance en relisant sur les milliaires érigés les années précédentes au bord de la route d'Émèse ces titres énumérés à la suite du protocole de son fils : « Pour le salut de Septimia Bathzabbai, illustre reine, mère du Roi des rois fille d'Antiochus [2] ».

1. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 51, d'après Zosime, I, 50.

2. Sur les monnaies latines, Avers : Vabalathus V(ir) C(onsularis) R(ex) Im(perator) D(ux) R(omanorum). Buste de Wahballath avec couronne laurée, diadème royal et paluda-

3. L'empire palmyrénien se déclare indépendant. Probus en Égypte et en Palestine. Campagne et victoire d'Aurélien.

Zénobie n'avait pas pourtant renoncé à jouer le rôle que Julia Mœsa avait créé lors de l'exaltation d'Élagabale. Palmyre pouvait encore mieux faire qu'Émèse, grande était sa force et sa chance assurée. Entre le 23 février et le 29 août 271, Wahballath, prenant le titre d'Auguste, proclama son indépendance. L'effigie d'Aurélien disparut des monnaies syriennes et alexandrines. Antioche et Alexandrie frappent également des monnaies de *Septimia Zenobia Augusta (Sebastè)*. L'impératrice mère porte le diadème et le croissant. Des milliaires témoignent encore de la naissance du nouvel empire, au nord de Byblos sur la côte, et sur la voie Trajane, à 11 et à 37 milles au sud de Bostra, avec cette titulature : « A l'empereur César Lucius Julius Aurélius Septimius Uaballath Athénodore, Persicus Maximus, Adiabénicus Maximus, pieux, heureux, invaincu Auguste [1] ». Wahballath se rangeait ainsi parmi les compétiteurs de la pourpre romaine que le IIIe siècle voyait surgir et tomber les uns après les autres. Sa prétention était une déclaration de guerre. Aurélien, libre du côté du Danube, prit l'offensive. « Deux armées furent préparées pour la réalisation de son plan : l'une sous le commandement du meilleur général d'Aurélien, M. Aurélius Probus, le futur empereur, fut chargée de reconquérir l'Égypte, et de marcher vers le Nord, en soumettant sur son passage les provinces d'Arabie, de Palestine et le Sud de la Syrie; l'autre sous les ordres directs d'Aurélien devait reconquérir l'Asie Mineure, Antioche et la Syrie du Nord. Aurélien comptait ensuite réduire Palmyre avec toutes ses forces réunies » [2].

L'été de 271 prenait fin quand Probus s'empara de l'Égypte. Les détails nous manquent sur la suite de cette opération, détails qui nous intéresseraient spécialement, son biographe se contentant de cette phrase : Au moyen de ses forces refaites, il soumit au pouvoir d'Aurélien l'Égypte et une grande partie de l'Orient [3].

Parti de Rome dans les derniers mois de 271, Aurélien arrive à Byzance au début de janvier 272, traverse l'Asie Mineure sans diffi-

mentum. Revers : Imp(erator) C(aesar) Aurelianus Aug(ustus). Buste d'Aurélien avec couronne radiée et cuirasse. Homo, *op. cit.*, 67 ss. Sur les papyrus voir Preisigke, *Wörterbuch*, p. 65.

1. *ZDPV.*, 1917, p. 16, 38, 44 : nos 3, 73b, 96b. Pour les monnaies, Homo, *op. cit.*, p. 82 s. Février, p. 112-114 avec bibliographie numismatique.

2. Homo, *op. cit.*, p. 86.

3. Vopiscus, *Probus*, 9, 5 : *refectis viribus Aegyptum et orientis maximam partem in Aureliani potestatem redegit.*

culté jusqu'à Tyane qui commandait les passes du Taurus. Après quelque résistance la place est prise, la Cilicie fait sa soumission et la cavalerie romaine entre en contact avec l'armée palmyrénienne commandée par Zabdas sur les bords de l'Oronte. Grâce à un stratagème, la cavalerie légère des Dalmates et des Maures anéantit les escadrons de Palmyre alourdis par l'armure parthe. Zabdas évacuant Antioche se replie sur Émèse pour ranger devant cette ville ses troupes supérieures en nombre à celles des Romains. Aux légions danubiennes Aurélien avait ajouté la garde prétorienne et les troupes asiatiques de Tyane, de Mésopotamie, de Syrie, de Phénicie, de Palestine, ces dernières armées de massues [1]. Après quelques indécisions il remporta une victoire complète et consacra, fervent adepte de la religion solaire, des offrandes et des temples dans Émèse au dieu Élagabale à qui il attribuait le succès obtenu. Zosime ne manque pas cependant de relever la part que les Palestiniens eurent au gain de la bataille quand ils tombèrent à coups de gourdins et de massues sur les Palmyréniens bardés de fer et d'airain qui avaient rompu les rangs pour se lancer à la poursuite des cavaliers romains en fuite [2].

Ralliant les débris de l'armée vaincue, Zabdas et Zénobie vinrent s'enfermer derrière les murs de Palmyre où la population était résolue à la défense. L'armée romaine, fort éprouvée à la bataille d'Émèse, se voyait en fâcheuse situation dans le désert qui étend son aridité dans un rayon de 100 kilomètres autour de Tadmor, en butte aux escarmouches des Arabes et des Arméniens empêchant le ravitaillement. Aurélien sut mettre de son côté ces alliés de Zénobie. Une fois les communications rétablies avec les bases de Syrie, les troupes de secours envoyées par les Perses refoulées, la place était acculée à une capitulation à brève échéance. Dans l'espoir de reporter la guerre en arrière, Zénobie sortit secrètement de la ville avec une petite escorte et montée sur un chameau gagna l'Euphrate. Au moment où elle s'embarquait pour passer le fleuve, la fugitive fut cueillie par des cavaliers romains. Palmyre ne tarda pas à ouvrir ses portes et cette reddition qui procurait au vainqueur un immense butin conseillait au vieux Sapor alors sur sa fin le parti de la tranquillité. Zénobie et son fils Wahballath furent bientôt emmenés en Europe lorsque l'empereur dut quitter la Syrie pour soumettre les Carpes de la Mésie Inférieure, à la fin du printemps 272.

1. Zosime, I, 52 : Οἱ δὲ ἀπὸ Παλαιστίνης πρὸς τῇ ἄλλῃ ὁπλίσει κορύνας καὶ ῥόπαλα ἐπεφέροντο. Sur l'usage des massues dans les troupes auxiliaires voir le *Dict. des Antiq.*, I, 1237 b. III, 864 b. V. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, p. 95.

2. Zosime, I, 53.

4. Répression d'un deuxième soulèvement et déchéance de Palmyre.

Avant de quitter la Syrie, Aurélien avait institué préfet de Mésopotamie Marcellinus, un de ses hommes de confiance, qui assumerait en même temps l'administration de l'Orient tout entier. Le parti de l'indépendance qui se reformait sous la direction d'un palmyrénien nommé Apsaeus chercha à gagner Marcellinus à sa cause en lui offrant le titre d'empereur. Celui-ci différa sa réponse tandis qu'il informait Aurélien de ce qui se tramait. L'Égypte, elle-même, à l'instigation d'un riche négociant de Séleucie, Firmus, établi à Alexandrie fit cause commune avec Palmyre. Pourquoi se laisser exploiter pour la plèbe romaine quand on avait chez soi des sources de richesses et des relations d'affaires qui avaient sous Odeinath et Wahballath atteint un haut degré de prospérité? Firmus s'arrogea l'autorité d'un préfet d'Égypte qu'il exerça au nom d'Antiochus, membre de la dynastie légitime proclamé roi de Palmyre.

A la nouvelle de ce mouvement national qui ressuscitait l'empire palmyrénien au cours de l'été 272, Aurélien gagna Antioche à marches forcées, courut sur Palmyre qu'il enleva sans combat et livra à la rapacité de ses troupes. Descendu vers Alexandrie, l'empereur en fit abattre les murailles et imposa de nouvelles contributions permanentes à la ville pour avoir arrêté les approvisionnements de Rome. Firmus se pendit pour ne pas tomber entre les mains d'Aurélien (fin de 272 et début de 273) [1]. Palmyre, impuissante désormais en face des nomades pillards et des Perses, tomba au niveau d'un bourg sans importance. Sa jeunesse avait été plus que décimée par la guerre. L'élite de la population s'expatria : à partir de 273, plus de ces textes honorifiques ou religieux en palmyrénien ou en grec perpétuant le souvenir des grands de la cité de Zénobie. Après avoir figuré en captive chargée de chaînes d'or et de pierreries, au triomphe d'Aurélien au début de 274, la reine de Palmyre vécut en grande dame romaine dans une villa de Tibur que lui donna le vainqueur. Les Perses héritèrent des facilités commerciales qui avaient fait la fortune de Palmyre. Doura-Europos, désormais sans objet, s'effaça rapidement. Le trafic arabe vers Gaza et Bostra reçut un regain d'activité du fait de la chute qui ramenait Tadmor à l'obscurité de ses origines.

1. Homo, *op. cit.*, p. 84-115.

IV. — Administration d'Aurélien.

1. Reconstitution de l'armée en Phénicie, Palestine et Arabie.

Après la chute de Palmyre on trouve en 273 comme préfet de la Syrie Cœlé Virius Lupus qui avait gouverné ou gouvernait en même temps la province d'Arabie. Ce personnage allait revêtir successivement dans la suite les charges de juge d'appel pour l'Égypte et l'Orient, de consul ordinaire en 278, de préfet de Rome et de pontife du dieu Soleil. Les qualificatifs de *fortissimus et indulgentissimus imperator* conviendrait assez à Aurélien eu égard aux concessions faites à Wahballath en 270, si l'on fait état d'une inscription mutilée découverte à Šaqqa dans le Haurân où le titre de *restitutor orbis* rappelle le recouvrement des provinces séparées[1]. Ayoun, village de la même région, vit en 272 son temple décoré d'un placage par les soins d'un vétéran nommé Alexandre Bathouros. La voie Trajane a livré deux milliaires portant la titulature d'Aurélien : l'un à la descente de l'Arnon, l'autre près de Tawâneh à 46 milles au nord de Pétra[2].

La légende *restitutor exerciti* que revendique Aurélien sous cette forme archaïque n'est pas un vain mot en ce qui concerne l'armée d'Orient. Diminuée par les défaites de Valérien en 260 et d'Héraclianus en 267, amputée de plusieurs détachements par Macrien en 262 et par Gallien en 265, privée d'un recrutement normal par les levées de Wahballath parmi les Syriens, les sujets de Palmyre et les Barbares : Arabes, Arméniens ou Parthes, l'armée romaine d'Orient ne comptait plus. On se demande même si les cadres des légions qui la composaient n'avaient pas dû être ramenés en Occident au moment de la rupture complète avec Zénobie[3]. Aurélien rencontra dans son compatriote Probus de Sirmium un collaborateur aussi actif qu'éclairé pour l'œuvre de la reconstitution de l'armée d'Orient, œuvre qui a son principe dans la concentration des troupes impériales contre le grand État palmyrénien.

Probus, une fois l'Égypte reconquise, eut le temps d'amener à Émèse, où les 70.000 combattants de Zabdas attendaient Aurélien,

1. *PA.*, III, 294, 329. Waddington, n° 2137. Sur le titre *restitutor orbis* voir Homo, *op. cit.*, p. 126, n. 1.

2. *ZDPV.*, 1917, p. 49 et 54 : nos 125bis et 151.

3. Cf. Homo, *op. cit.*, p. 49, n. 2. *PW.*, XII, 1344. La légende *Restitutor Exerciti* attestée par deux monnaies de 274-275 frappées dans l'atelier de Cyzique ne se rencontre jamais sur les monnaies avant Aurélien. Après lui, on ne la trouve qu'une seule fois pour Probus. Homo, p. 260, n. 4. et p. 374.

des contingents de Palestine, de Phénicie et de Syrie qu'il dut incorporer dans les troupes régulières mises à sa disposition pour soumettre toute la partie méridionale annexée par les Palmyréniens depuis la vallée du Nil jusqu'à l'Antiliban. De son côté, Aurélien avait accru ses forces à l'aide d'éléments racolés au Taurus, en Mésopotamie et en Haute-Syrie. La guerre achevée, il fallut organiser la défense du *limes* oriental. La méthode de Probus est connue : au lieu de réunir en un même corps les recrues indigènes, il les distribuait par groupes de cinquante ou soixante dans les détachements légionnaires danubiens ou autres chargés de renouveler les anciens cadres, partant de ce principe qu'il fallait qu'on sentît le secours que les Romains tiraient des étrangers, mais non qu'on le vît [1]. Dès la liquidation de Palmyre, Aurélien avait établi dans cette ville, pour contrebalancer le nombre des effectifs tirés du pays, une nouvelle légion formée d'Illyriens, compatriotes d'Aurélien et de Probus [2]. Cette unité renforçait la garde de la province de Phénicie que la 3e légion Gallica avait assurée jusqu'ici à Danaba entre Damas et Palmyre. On reproche à la 3e légion d'avoir saccagé le temple palmyrénien du Soleil [3]. Elle conserva son ancien cantonnement de même que la 10e légion Fretensis maintint à Jérusalem son quartier général et la 3e Cyrénaïque à Bostra. Ritterling attribue à Aurélien la création de la 4e légion surnommée Martia dépendante du préfet d'Arabie et dont le camp fortifié se voit encore à 22 kilomètres à l'est-nord-est de Kérak et portait le nom de Betthoro [4]. Ce nouveau renfort témoignerait une fois de plus du souci d'Aurélien de placer sur la frontière de l'Est des garnisons de troupes levées en Occident, l'expérience étant faite de la mobilité des Orientaux [5]. Les corps auxiliaires reprirent aussi leurs positions d'avant-guerre : ainsi la cohorte I Flavia à Moleatha (Tell el-Milh), l'aile prima miliaria au château d'Hasta (W. el-Haseiya), la cohorte II des Galates à Ariddela (Ain Gharandel) au sud-est; les deux cohortes thraces d'Addittha (el-Hadid) et d'Asabaia (Quseir Dubai'a), la cohorte VIII des volontaires à Maltha (sur le Wâleh), la cohorte III des Alpins sur l'Arnon le long de la voie Trajane [6]. Si le *limes* d'Arabie restait debout, celui de l'Euphrate dut attendre Carus et Dioclétien pour être rétabli, Aurélien ayant été tué au moment où il allait partir en guerre contre les Perses.

1. Vopiscus, *Probus*, 13, 15.
2. *Legio* I *Illyricorum*, Ritterling, *PW.*, XII, 1406.
3. Chapot, *La frontière de l'Euphrate*, p. 333. Vopiscus, *Aurel.*, 31, 7. *PW.*, XII, 1529.
4. *PW.*, XII, 1556. *GP.*, II, p. 189 s.
5. Vopiscus, *Aurel.*, 31, 1 : *Rarum est ut Syri fidem servent, immo difficile.*
6. Homo, *op. cit.*, p. 201 s. *GP.*, II, p. 180 s., 188 s.

2. La réforme monétaire.

Aurélien est encore plus connu par sa réforme monétaire et l'on peut s'édifier par l'histoire générale sur la disparition du denier et les vicissitudes de l'Antoninianus créé par Caracalla, sur les habitudes de la puissante corporation des monétaires de voler sur le poids, d'altérer le titre et de frapper de la fausse monnaie. La monnaie de Rome fut fermée en 270 pour ne se rouvrir qu'en 274, date de la grande réforme, mais diminuée en importance au profit des ateliers provinciaux dont trois appartenaient à l'Orient : Cyzique, Antioche et Tripoli de Phénicie. L'avilissement de la monnaie d'Empire avait entraîné la disparition graduelle du monnayage de bronze des colonies et des villes grecques ou hellénisées qui ne pouvaient dans la dépréciation générale renouveler leur numéraire qu'à grands frais. Sauf pour Alexandrie qui seule conserva une frappe autonome jusque sous Dioclétien en 296, le monnayage colonial et municipal cessa complètement de lui-même sous Aurélien et à la suite de la réforme de 274 toute la frappe fut directement exercée par l'empereur. Dès lors les Antoniniani portèrent leur valeur en deniers (vingt ou vingt et un) la frappe du denier d'argent ne fut pas reprise et la pièce d'or, quoique frappée d'une manière plus régulière, continua à être de poids assez variable. « Aurélien prit pour base la seule valeur qui fut effectivement stable, la valeur de la livre d'or fin; la livre d'or fût comptée pour 50.000 deniers et 2.400 Antoniniani (200 à l'once d'or, ce qui donnait à l'Antoninianus une valeur stricte de 20 deniers 5/6 »[1].

3. La religion solaire.

Dans le but de consolider l'unité matérielle de l'Empire, Aurélien conçut le projet d'en rétablir l'unité morale en constituant la religion solaire culte d'État. Construction d'un temple du Soleil à Rome, orné des dépouilles de Palmyre, où l'on plaça la statue d'Hélios et celle de Bel ou Baal, le type oriental de la divinité solaire, création d'un collège de pontifes du Soleil, institution de jeux solennels à célébrer tous les quatre ans, rien ne manquait pour fonder une religion officielle durable qui répondit au mouvement monothéiste qui s'affirmait autant dans le paganisme romain que dans le paganisme oriental dont « les divinités particulières Jupiter, Apollon, Mars, Sérapis, Attis, les Baals d'Orient, Mithra apparaissaient de plus

1. Homo, *op. cit.*, p. 174. Voir le chap. III de la IIIe partie. Cf. Lenormand, *Dict. des Antiq.*, I, p. 565 s.

en plus comme autant d'incarnations et de manifestations précises d'une divinité supérieure, le Soleil »[1]. Émanation et représentant sur terre de cette divinité, l'empereur était en droit de s'adjuger une autorité absolue et incontestée, renforçant ainsi le pouvoir impérial tombé dans le discrédit et légitimant le despotisme. En 274, au moment où le Soleil était proclamé *Dominus Imperi Romani*, Aurélien prenait les titres de *Deus et Dominus natus*, ceignait publiquement le diadème et revêtait un costume orné d'or et de pierreries, apparat contraire à ses goûts mais qu'il jugeait nécessaire pour affirmer l'idée qui sera reprise par Dioclétien et Constantin que la monarchie absolue pouvait seule sauver l'Empire et prévenir le retour de l'anarchie militaire[2]. L'œuvre religieuse d'Aurélien aurait eu de sérieuses chances de succès si elle ne s'était heurtée au christianisme devenu puissance non négligeable. L'empereur en 275 se décida à briser l'obstacle en promulguant un cruel édit contre les chrétiens, mais avant que les ordres ne fussent mis à exécution, Aurélien tombait entre Périnthe et Byzance victime d'un complot militaire.

4. Les évêques de Palestine et d'Arabie aux conciles d'Antioche de 264 et 268.

Depuis la révocation par Gallien des édits que Valérien avait portés contre les Églises, la chrétienté continuait à jouir d'une paix qui ne sera interrompue au bout d'un demi siècle que par la persécution de Dioclétien. L'affaire de Paul de Samosate montre combien le clergé était libre dans ses mouvements et ses décisions. Successeur de Démétrianus sur le siège épiscopal d'Antioche après le sac de cette ville par les Perses en 260, Paul s'était créé une situation très en vue unissant la charge de receveur des finances aux appointements de 200.000 sesterces à la haute dignité de son trône épiscopal. Très en faveur auprès de Zénobie, il affichait des allures de grand seigneur, substituant au culte de Dieu celui de sa personnalité. On lui aurait passé son faste et les faiblesses de sa vie privée si son enseignement n'avait pas été au-dessus de tout soupçon. « C'est la théologie qui le perdit, déclare Mgr. Duchesne. Soit pour complaire à Zénobie, qui aimait beaucoup les juifs et le judaïsme, soit en suivant ses propres inspirations, il en vint à enseigner aux gens d'Antioche une doctrine semblable à celle de Théodote et d'Artémas, celle du Christ devenu Dieu progressivement et par adoption »[3].

1. Homo, *op. cit.*, p. 189.
2. *Ibid.*, p. 192. P. Allard, *Les dernières persécutions du IIIe siècle*, p. 213-229.
3. *Histoire ancienne de l'Église*, I, 471. Il est possible que Paul ait voulu faire une conces-

Une première alerte fut donnée en 264. Des évêques de Cappadoce, de Cilicie, de Palestine et d'Arabie se réunirent à Antioche sans tirer de l'inculpé une affirmation nettement hérétique. Parmi les prélats les plus marquants Eusèbe nomme Maxime de Bostra, Théoctène de Césarée et Hyménée de Jérusalem qui venait de succéder à Mazabanès (250-264) dont le nom est palmyrénien [1]. Paul cependant persistait dans son erreur et sa conduite scandaleuse. Les évêques voisins au nombre de quatre-vingts environ s'assemblèrent en 268 de nouveau à Antioche. On y retrouve avec Hélénus, évêque de Tarse, Hyménée, Théoctène et Maxime. Le concile, pour convaincre d'erreur le Samosatéen fit appel à la science d'un prêtre d'Antioche nommé Malchion, chef d'une école de sophistes où l'on donnait l'enseignement des Grecs. La longue discussion qui eut lieu entre eux fut sténographiée. Une lettre synodale détaillant les erreurs et la vie indigne de Paul fut envoyée aux évêques de Rome, d'Alexandrie et de l'οἰκουμένη, à leurs prêtres et à leurs diacres. On déposa Paul et l'on mit Domnus à sa place sur le siège d'Antioche. L'évêque condamné refusant d'évacuer la résidence et l'église épiscopales d'Antioche, on eut recours à l'empereur Aurélien vainqueur de Palmyre. Celui-ci décida que ces édifices revenaient à ceux à qui les évêques de Rome et de l'Italie les auraient attribués. C'est ainsi qu'en vertu d'une décision administrative, Paul eut la honte d'être chassé de l'Église [2].

5. Le judaïsme palestinien et Palmyre.

L'astre du judaïsme palestinien depuis le règne de Sévère Alexandre jusqu'à celui de Probus fut Rabbi Johanan ben ha-Nappah, originaire de Sepphoris, chef d'une école célèbre à Tibériade, l'un des piliers du Talmud de Jérusalem. Faire entrer dans le cerveau de ses disciples le texte de la Mischna ne lui suffisant pas, « il soumettait le texte à une analyse rigoureuse, examinait chaque assertion avec une attention sévère et comparait entre elles les opinions divergentes; il fut amené ainsi à déclarer que les décisions de la Mischna n'avaient pas toujours force de loi [3] ». Alors en Babylonie brillaient d'un même éclat Abba

sion à la tendance monothéiste caractérisée par le culte palmyrénien du dieu anonyme désigné par « celui dont le nom est béni à jamais. »

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, v, 1. Μαζαβάνης ἐν Αἰλίᾳ Cf. Cantineau, III, p. 32, n° 23 : Μάννος ὁ καὶ Μεζαββάνας = מזבנא Lidzbarski, *Handb. der Nordsemit. Epigraphik*, I, p. 307. Zabdas, le successeur d'Hyménée sur le siège de Jérusalem (297-301), a également un nom palmyrénien *(ibid.*, p. 265). Pour l'assemblée d'Antioche en 264 voir Eusèbe, *Hist. eccl.*, vii, 27 et 28. Voir p. 236, n. 2.

2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, vii, 29 et 30. Duchesne, *op. cit.*, chap. xxii. G. Bardy, *Dict. de Théol. cathol.*, XII, col. 46-51 avec bibliographie.

3. Graetz, (Bloch) III, p. 156.

Aréka, appelé simplement Rab, et son collaborateur qui lui succéda, Mar Samuel, versé dans l'astronomie, aux yeux de qui l'ère messianique consisterait simplement dans l'indépendance absolue de la nation juive. En attendant, pensait-il, les juifs n'avaient qu'à obéir aux lois du pays qu'ils habitent. Rabbi Johanan montrait de la déférence à Rab sans partager sa tendance à aggraver la sévérité des lois. De sa beauté devenue légendaire, il avait pleinement conscience. On raconte qu'il avait l'habitude de s'asseoir aux portes des bains de purification afin, disait-il, que les filles d'Israel sortant de leur bain rituel, puissent le rencontrer et avoir des enfants aussi beaux et aussi savants dans la Torah que lui [1]. Une telle confiance dans la vertu du simple aspect de la beauté physique ne permet guère de douter de l'authenticité du mot qu'on lui prête : « Il est permis à quelqu'un de faire apprendre le grec à sa fille, car cela lui servira d'ornement ». Ainsi, en dehors de la maison du patriarche où la culture grecque était en honneur, il existait parmi les docteurs un courant favorable à l'hellénisme. La quantité de mots grecs simplement transcrits dans les commentaires talmudiques ainsi que de mots latins, venus au secours de l'indigence sémitique, témoigne chez les Rabbis d'une connaissance des termes juridiques et même du vocabulaire journalier des Gréco-romains. A ce point de vue les maîtres palestiniens l'emportaient sur les babyloniens. Il est évident que dans les villes hellénisées l'usage du grec s'affirmait plus que dans les milieux purement araméens ou que dans les campagnes. R. Jonathan d'Éleuthéropolis est bien connu pour son adage : « Il y a quatre belles langues appropriées à l'usage du monde, savoir le grec pour le chant (ou la poésie), le latin pour l'exposé, le syriaque pour l'élégie, l'hébreu pour la parole [2]. »

Dans l'ambiance du judaïsme on rencontrait encore des demi-prosélytes, Gentils « craignant le ciel » qui avaient répudié l'idolâtrie pour professer le monothéisme sans accepter la circoncision ni la totalité des observances légales. Ils différaient les uns des autres suivant les pratiques juives adoptées par eux, mais au regard des Rabbis ils méritaient tous le nom de « justes », de « bons ». Les Juifs pouvaient à l'occasion compter sur eux et même sur les gens fidèles au paganisme avec qui ils entretenaient de bonnes relations pour établir un front commun contre le christianisme persécuté par le pouvoir central. Ils n'étaient pas loin d'accepter le principe de Celse

1. *Talm. de Babyl.*, *Baba Mesia'*, fol. 84ᵃ. *EJ.*, IX, 203 ss.
2. *Talm. de Jérus. Megilla*, I, 11, 71ᵇ.

que chaque nation devait rester fidèle à la religion de ses ancêtres et que, par conséquent, il était avantageux aux Juifs d'observer leur culte ancestral. Mais le principe s'avérait impuissant à réfréner le mouvement des conversions à la religion de la croix. La pureté de la loi mosaïque elle-même se trouvait mise en danger par la vogue de l'astrologie, de la magie, de la divination envers lesquelles les Rabbis se sentaient parfois impuissants et contraints de donner à tel usage, à telle formule un sens orthodoxe [1].

Les Juifs eurent quelque influence à Palmyre où leur habileté commerciale trouvait à s'exercer. On lit leurs noms sur une tour funéraire bâtie selon le style du pays, sur des contrats et d'autres inscriptions. La citation du psaume 118,5 a été relevée sur un autel votif. La divinité anonyme « dont le nom est béni à jamais » et, à laquelle s'applique la formule « dieu bon et miséricordieux », que des particuliers honorent par des autels entre les années 111 et 268 paraît être une concession au monothéisme accordée par des gens qui n'abandonnent pas pour autant leur religion nationale. Zénobie ne fut, quoi qu'on en ait dit, ni juive ni prosélyte. En 272, au moment de la lutte décisive elle consulta les deux oracles d'Apollon Sarpédon à Séleucie de Cilicie et de Vénus d'Aphaca en Syrie [2]. Mais sa conduite donnait des leçons de tolérance à Aurélien. Les Juifs domiciliés à Tadmor durent regretter la chute de la ville dans la mesure où elle lésait leurs intérêts. Hors de là, le judaïsme accueillit favorablement la ruine des Palmyréniens qui assouvissait leur vengeance. « Heureux, disait R. Johanan celui qui voit la chûte de Tadmor car cette ville a contribué à la ruine du premier et du second Temple : au siège du premier, elle a envoyé 80.000 archers et au deuxième elle en a envoyé 8.000. » Le même rabbi admettait cependant que les prosélytes de Palmyre étaient aptes à rentrer dans les familles israélites [3].

V. — Tacite et Probus.

La mort violente d'Aurélien fut suivie d'un interrègne d'environ trois semaines, pendant lequel on ne changea rien dans l'administration de l'empire, le Sénat et l'armée refusant la responsabilité

1. Lieberman, *Greek in jewish Palestine*, passim.

2. Février, *La religion des Palmyréniens*, p. 219-223. *RB.*, 1920, 376 s. Homo, *Essai sur l'emp. Aurélien*, p. 89.

3. *Talmud de Jérusalem*, *Taanith*, iv, 5. *Yebamoth*, i, 3. Voir *RB.*, 1913, p. 268 ss les inscriptions sur ossuaires en caractères palmyréniens trouvées près de Jérusalem. Pl. I.

d'élire un empereur. A la fin le Sénat donna pour successeur à Aurélien le consulaire Claudius Tacitus, alors âgé de soixante-quinze ans (fin septembre 275). Durant les six mois de son règne, le Sénat fut maître du gouvernement et pour s'attacher l'armée, Tacite se hâta de conférer le commandement militaire de toutes les provinces de l'Orient à Probus, le général le plus en vue. Lui-même repoussa les Scythes qui s'étaient propagés depuis la mer d'Azow jusqu'à la Cilicie et remit ensuite la conduite de l'armée d'Occident à son frère Florianus, qu'il avait nommé préfet du Prétoire. L'un de ses parents, du nom de Marcellin, qui tenait de lui le gouvernement de la Syrie mécontenta par la sévérité de son administration l'aristocratie du pays. Celle-ci confia aux officiers supérieurs qui avaient massacré Aurélien le soin de la débarrasser de ce représentant du sénat romain. La pétition fut entendue et avec Marcellin, Tacite lui-même tomba sous leurs coups (avril 276)[1].

Le frère de Tacite, Florianus trouva tout naturel de recueillir la succession du défunt empereur. Reconnu par le Sénat, il fut accepté par les provinces d'Europe, d'Afrique et d'Asie jusqu'à la Cilicie, tandis que les troupes d'Orient proclamaient Probus qui se trouva à la tête de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie. La guerre civile issue de cette compétition ne dura guère. Florianus étant venu à Tarse avec son armée, les chaleurs et le climat malsain de la Cilicie abattirent le courage de ses hommes. Pour en finir plus vite (car Probus temporisait à dessein), ceux-ci tuèrent leur empereur dont le règne n'avait pas encore atteint trois mois. Probus écrivit au Sénat en termes déférents et modérés, s'excusant de ce que l'usurpation de son compétiteur l'avait contraint d'accepter l'empire selon la volonté de l'armée tout entière[2]. Les *Patres* s'empressèrent de lui donner le pouvoir suprême et toutes les provinces saluèrent avec joie un chef à qui sa valeur et ses qualités morales attiraient l'estime universelle (juillet-août 276). Probus concédait aux sénateurs le droit de recevoir des appels, d'envoyer des proconsuls dans les provinces sénatoriales et même des légats dans les autres. Suivant l'esprit d'Auguste il laissait le gouvernement civil au Sénat et se réservait celui des armées, l'usage s'étant établi de nommer un *dux* qui déchargeait les gouverneurs de provinces du commandement militaire. Il punit ensuite les meurtriers d'Aurélien et de Tacite.

1. Zosime, I, 63 s. Zonaras, XII, 28 s. Vopiscus, *Tacitus*.

2. Vopiscus, *Saturninus*; Zonaras, XII, 29. Tillemont, III, p. 428 ss, 432, 436. *PW*. II A, 213 s.

1. L'action de Probus en Orient.

Probus connaissait l'Égypte et la Syrie pour y avoir exercé de hauts commandements militaires sous Aurélien. Tacite lui avait conféré le *ducatus totius Orientis*, dignité qui le conduisit à l'empire en le maintenant à la tête de l'armée d'Orient. Après avoir, comme empereur, chassé les Barbares des Gaules et les Goths de la Rhétie, de l'Illyrie et de la Mésie, châtié les Isaures, Probus marcha vers l'Orient qui avait, quelque temps auparavant, été le théâtre de la révolte d'un gouverneur de Syrie nommé Saturnin, Maure d'origine, réputé comme général. Passant outre à la défense qui lui avait été faite d'aller en Égypte, il s'était rendu à Alexandrie où le peuple le salua aussitôt du nom d'Auguste. Effrayé des conséquences de cet acte, il se hâta de regagner la Palestine. Là, jugeant qu'il s'était trop compromis pour espérer sauver sa tête même comme simple particulier, Saturnin fit le pas décisif et prit avec la pourpre le nom d'Auguste sans se faire illusion sur l'issue de son incartade. Probus fit savoir aux troupes d'Orient de mettre un terme à la sédition. Les partisans du compétiteur se joignirent à elles de sorte que Saturnin assiégé dans le château d'Apamée sur l'Oronte fut pris et tué[1]. L'Orient goûta dès lors un calme complet. En Égypte, où Ptolémaïs alliée aux Blemmyes avait attaqué Coptos, Probus intervint pour apaiser la sédition. Quant au roi de Perse, Vahram II, s'il refusa ses présents, l'empereur estima qu'au lieu de l'inquiéter il était préférable de conclure avec lui une trêve en faveur de Rome. A juste titre, Probus reçut la qualification de « Pacator Orbis ». Il employa désormais ses soldats à planter des vignes en Gaule, en Pannonie, en Mésie et surtout sur le mont Alma près de Sirmium; abrogeant un édit de Domitien, il permit la culture de la vigne dans toutes les provinces. Les ateliers monétaires d'Antioche et de Tripoli frappèrent des billons au thème de la victoire de l'empereur, du dieu Soleil et de la Clémence des temps. Les temps étaient proches, espérait Probus, où les soldats deviendraient inutiles. Mécontents de ce présage autant que des travaux agricoles qu'on leur imposait, les militaires mirent fin à ses jours au grand regret du sénat et du peuple (octobre 282)[2].

1. *CAH.*, XII, p. 315-320.

2. *Princeton Univ. Exped. Syria.* Div. III, sect. A, nos 546 et 765. PA., III, p. 329 Waddington, nos 2545, 2546. Ajouter à la note 51, un rappel au no 650 de la même collection qui provient de 'Ataman en Batanée où se lit Μαζαββανος La forme Μεζαββανος se trouve dans un texte de Der'â et dans un autre de *CRAI*; 1902, p. 190 et *RAO.*, V, 1903, p. 154. C'est une transcription du nom sémitique מזבנא qui était donc bien employé dans Haurân. (Voir p. 232, note 1).

2. L'administration de l'Arabie sous Probus.

L'épigraphie nous a livré les noms de deux gouverneurs de la province d'Arabie pour le règne de Probus (276-282). Une inscription relevée en 1914 à Der'a, l'ancienne Adraa a été restaurée de façon à donner le sens très plausible que nous donnons ici : « A la bonne Fortune! Pour le salut de notre maître, l'empereur Marcus Aurélius Probus, Auguste, cet édifice fut fondé par la vigilance du très parfait Flavius Ailianus, qui vient de prendre en main la province, sous la présidence de Ulpius Domittianus, strator, sous la direction de Flavius Vérus, architecte, ex-strator, la surveillance étant exercée par (un tel) fils d'Avarus, et par Bassus, fils de Hann'ël. » Le strator désigne le chef des écuries d'un haut fonctionnaire, ici un praeses de rang équestre [1].

A Bostra comme à Der'a, les autorités veillaient à fortifier les villes de garnison. Ce fut en 278-279, en 173 de l'ère de la province, que le très parfait gouverneur Aurélius Pétrus fit construire le rempart du chef-lieu sous la direction de Julius Cyrillus.

Le bourg hauranais d'Oumm ez-Zeitoun éleva en 282 une sainte chapelle — ἡ ἱερὰ καλύβη — « pour la prospérité et la victoire de notre maître Marcus Aurélius Probus, Auguste ». Le petit édicule surmonté d'une coupole porte une autre inscription qui fait savoir que « le koinon du bourg et du dieu a fondé la sacrée kalybé » par les soins d'Ulpius Cassianus, Négrinus Marrinus, fils de vétérans et de Gadouos fils de Saouros, conseiller.

Les monnaies de billon de Probus foisonnent en Transjordanie et la plupart sont fort bien conservées. Le plus grand nombre de celles que nous avons pu acquérir au cours de nos voyages portent les devises *Clementia temporum* ou *Restitut(or) orbis*. Moins nombreuses sont les monnaies qui ont pour thème *Concordia militum* ou *Romae aeternae*. D'après Lepaulle, *Étude sur Probus*, p. 75, Probus commença son mouvement vers l'Orient au début de 279. Faisant route par la Thrace il s'y arrêta une année de sorte que ses campagnes en Asie Antérieure et en Égypte se placent en 280.

1. *Syria*, VI, 1925, p. 232, lecture du P. Mouterde rectifiant celle de Dalman, *ZDPV.*, 1914, p. 141; n° 18. *SEG.*, VII, n° 951.

CHAPITRE X

DIOCLÉTIEN ET LA TÉTRARCHIE

I. — Gouvernement de Dioclétien.

1. Avènement et caractère.

Aux premiers jours de l'automne de l'année 282, alors que Probus succombait dans la Tour de Fer sous les coups de la soldatesque, on envisageait les préparatifs d'une expédition contre le roi des Perses, Vahram II, coupable d'avoir rompu la trêve conclue naguère avec Rome. C'est au préfet du Prétoire, Carus, créé Auguste par l'armée et agréé par le Sénat, que le soin de conduire cette guerre incomba. Objet de l'estime de Probus, le nouveau maître de l'Empire fit preuve de grandes qualités militaires dans la campagne inaugurée vers le début de l'année 283. L'Euphrate franchi, il infligea aux Perses de sérieuses défaites; la Mésopotamie recouvrée, il fonça sur le Tigre et s'empara de Séleucie et de Ctésiphon. Carus pensait pénétrer plus avant dans les domaines du grand roi quand il mourut pendant un orage épouvantable à la fin de juillet 283. Fut-il frappé par la foudre? Succomba-t-il à la maladie qui le retenait sous sa tente? Fut-il supprimé par son préfet du Prétoire, Arrius Aper, beau-père de Numérien le second fils de Carus? Les modernes penchent pour la dernière solution, et, en effet, la manière très louche dont il se débarrassa de son gendre quand l'armée sur la voie du retour approchait de Nicomédie permettent tous les soupçons. Restait Carinus, le fils aîné de Carus demeuré en Occident qu'il administrait et défendait assez mal. Aper s'inquiétait peu de ce dernier et faible obstacle à son ambition. Mais il fut devancé par l'état-major que toutes ces manœuvres criminelles avaient écœuré. Carinus encourut la déchéance à cause de ses vices et de ses crimes et l'on proclama empereur Dioclès, le commandant des *protectores domestici* avec mission de venger la mort de Numérien. Chargé en vertu de son grade de veiller sur la personne du prince, Dioclès sentait sa responsabilité engagée dans cette mort que le tout-puissant Aper avait machinée à son insu. C'est pourquoi,

à peine élu, à inaugura-t-il son pouvoir en perçant « le Sanglier » de sa propre main. Sur la bête abattue, ce vers de l'Énéide (x, 830) lui revint en mémoire : *Gloriare Aper-Aeneae magni dextra cadis* (17 novembre 284). Au printemps suivant, Dioclès atteignait Carinus dans la vallée du Margus, la Morava en Mésie Supérieure. La rencontre se décida en faveur de Carinus, mais celui-ci fut à l'heure même de la victoire tué par un de ses officiers dont il avait séduit la femme. Privée de son chef, l'armée d'Occident reconnut pour maître Dioclès qui, donnant une terminaison latine à son nom, s'appela désormais Dioclétien[1]. La *Virtus Augustorum* célébrée par les monnaies de la dynastie des Carus que nous trouvons encore en Palestine et en Arabie s'évanouit comme un songe.

L'obscur officier né dans la clientèle du sénateur Anullinus en Dalmatie qui après avoir servi en Gaule sous Aurélien, gouverné la Mésie sous Carus, commandé la garde du corps pendant l'expédition en Perse, se trouvait à la tête de l'Empire allait mériter l'admiration générale par ses talents d'organisateur encore plus que par ses aptitudes militaires. Conscient des réformes qu'exigent l'exercice du pouvoir suprême, la répartition des troupes à l'intérieur et à la périphérie, la disproportion des provinces, il sera de taille à réaliser la grande tâche envisagée et ébauchée par Claude le Gothique, Aurélien et Probus. Dans le domaine religieux seulement il se montrera hostile à toute réforme, renchérissant même sur l'astuce et la violence que les plus cruels de ses prédécesseurs déployèrent contre le christianisme. Son attitude décidément réactionnaire s'autorisera de ce principe qu'il n'est pas permis de prétendre qu'une religion nouvelle peut corriger l'ancienne religion; vouloir changer en cela les institutions des ancêtres est le plus grand des crimes. Bien qu'il eût l'adresse de faire endosser à ses collègues l'odieux de certaines mesures, Dioclétien a laissé son nom à la plus acharnée des persécutions. Il en est d'autant plus responsable qu'on le savait prompt à dominer ses mouvements violents et impétueux, habile aussi à pénétrer dans les sentiments et dans les pensées des autres sans jamais se laisser surprendre par eux. Afin de profiter de l'expérience de ses prédécesseurs, il fit composer l'Histoire Auguste. Il alliait à une modestie naturelle le goût du faste et des constructions dispendieuses pour la gloire de l'État.

1. Tillemont, IV, 1-6. Duruy, VII, 1-5. *CAH.*, XII, 324 s. Mommsen d'ap. Eutrope, IX, 19, 26; Aurelius Victor, *Epitome*, 39; Zonaras, XII, 31 s. Hist. Aug., *Carus*, 13, 1. Lactance, *De morte persecut.*, VII.

2. Politique intérieure.

Plus soucieux de l'existence de l'Empire que jaloux de l'éclat de sa personne, Dioclétien réalisa sans retard des décisions propres à sauvegarder la continuité d'une bonne administration intérieure et à contenir les Barbares que toute succession sanglante d'empereur invitait à violer les frontières. « Les violences de la soldatesque, les trahisons des ambitieux et les attaques du dehors étaient le triple péril qu'il fallait conjurer... Dans l'intérêt de l'Empire et de lui-même, Dioclétien avait besoin d'un collègue qui, n'ayant plus besoin d'ambition, l'aiderait à contenir celle des autres, en même temps qu'elle contiendrait les Barbares [1]. » Il adopta comme fils et collaborateur un de ses compagnons d'armes, Maximien, fils d'un colon de Pannonie, esprit inculte mais général expérimenté et sans ambition qui serait un robuste Hercule au service d'un Jupiter perspicace et décisif. César en 285, Maximien reçut l'année suivante la qualité d'Auguste pour avoir pacifié les Gaules, mais l'intrigant Carausius, maître de la Bretagne, se chargeait de l'occuper en Occident où Trèves et Mayence s'offraient comme capitales.

Cependant Dioclétien veillait sur la portion orientale de l'empire qu'il s'était attribuée. De Nicomédie où il s'était fixé, il vient en Palestine en 286 et séjourne plusieurs mois à Tibériade où il promulgue un certain nombre de lois insérées dans le code de Justinien [2]. En 288 on retrouve Dioclétien sur l'Euphrate menaçant Vahram II qui renonce à toute prétention sur la Mésopotamie et sur l'Arménie. Tiridate III se fait rétablir sur le trône par ses sujets avec l'appui secret de l'empereur, succès qui vaut à ce dernier le titre de *Persicus Maximus*. Après un intermède chez les Sarmates, Dioclétien revient en Orient en avril 290 par Byzance, Antioche, Émèse et inflige une défaite aux Sarrasins de Syrie. Ce fut peut-être à cette occasion que les Ghassanides entrèrent pour la première fois sous la mouvance des Romains [3]. L'année suivante, la révolte des villes égyptiennes de Coptos et de Busiris était réprimée. Entre temps Dioclétien légiférait

1. Duruy, VII, p. 8.

2. *Cod. Just.*, IV, t. 10, I. 3, p. 311, cf. p. 456. L'interprétation de Mommsen dans *Ueber die Zeitfolge der... verordnungen Diocletians* des dates fournies par le code modifie parfois la teneur du code. Ainsi, il n'est pas tenu compte de IV, 10, 3 qui indique la présence de Dioclétien à Tibériade le dernier jour de l'année 286.

3. Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, II, p. 206, place en ce temps-là le triomphe des Ghassanides en Syrie sur les Salihites et la reconnaissance par les Romains comme phylarque de leur chef Tha'laba.

à Nicomédie, à Héraclia, à Philippopolis, à Andrinople, à Byzance, à Sirmium, à Tibériade.

L'expérience apprit à Dioclétien que le fardeau de l'empire n'était pas un vain mot et qu'on ne serait pas trop de quatre pour le porter. Il compléta donc, en 293 la division du pouvoir impérial en associant deux autres collègues à l'administration et à la défense du vaste héritage de Rome, deux hommes dont il avait étudié en silence les capacités. A Maximien Hercule Dioclétien donna pour César un noble de Dardanie, Constance Chlore, et prit pour lui au même titre un soldat assez fruste nommé Galère. Pour cimenter la nouvelle construction, il exigea des deux Césars la répudiation de leurs femmes et leur fit épouser des princesses de la couronne. Constance dut renvoyer Hélène, mère de Constantin, pour épouser Théodora, fille de Maximien; Galère se libéra également pour s'unir à Valéria, fille de Dioclétien. Ce fut de la sorte que la Dyarchie se mua en Tétrarchie. Maximien eut pour sa part l'Occident avec Rome, l'Italie et l'Afrique, mais Constance Chlore eut le contrôle des Gaules et de la rétive Bretagne. Dioclétien eut en main l'Orient avec l'Égypte, la Libye, l'Arabie et la Bithynie, laissant aux soins de son César, Galère, les provinces danubiennes, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce et la Crète. Formant le sommet de la hiérarchie, Dioclétien maintenait le principe de l'unité romaine, bien que Rome et le Sénat se vissent condamnés à déchoir en fait par l'adoption de diverses capitales en province et par l'éviction des *Patres* dans le choix des empereurs.

3. Opérations extérieures. Revers et succès de Galère.

Des opérations qui suivirent l'institution du quadrige des quatre princes du monde, nous n'avons à signaler ici que l'intervention personnelle de Dioclétien en Égypte pendant les années 296-297, provoquée par la création d'un compétiteur nommé Achilleus, et une nouvelle guerre avec les Perses dont le roi 'Narsès' nourrissait les mêmes ambitions que le grand Sapor. La sédition égyptienne prit fin avec la capitulation d'Alexandrie assiégée pendant huit mois. La répression fut sévère, mais l'examen de l'organisation perfectionnée de l'Égypte suggéra au vainqueur les réformes qu'il appliquera aux autres provinces de l'Empire. Lui-même contribua à ce perfectionnement et au temps où Eutrope rédigeait son *Breviarium*, beaucoup des ordinations de Dioclétien étaient encore en vigueur dans ce pays.

Profitant des embarras créés par l'Égypte à Dioclétien, Narsès,

1. *CAH.*, XII, p. 331-335.

qui avait succédé trois ans auparavant à Vahram III, envahit l'Arménie et la Syrie en 296. Galère, sur l'ordre de son Auguste, accourut de l'Illyrie et força le Perse à se replier sur Carrhes, mais trop confiant en son étoile, il subit, en tombant dans une embuscade, une sanglante défaite. Dioclétien, revenu à Antioche, humilia son téméraire César en le laissant marcher à pied près d'un mille auprès de son char en habit de pourpre. Des fabriques d'armes furent fondées à Antioche, à Damas et à Édesse, Galère mit tout en œuvre pour effacer la honte qu'il avait acceptée en soldat discipliné. Avec des troupes encadrées de vétérans de la 5e légion Macédonique, de la 13e Gemina et d'auxiliaires goths de la Dacie, il revint en territoire perse par la Grande Arménie, y surprit Narsès, le blessa, le mit en complète déroute, lui enleva son harem, ses enfants et des richesses infinies. De très loin, le grand roi envoya au vainqueur, qui avait rejoint Dioclétien à Nisibe, son plénipotentiaire Appharban pour entamer les négociations. Celui-ci s'en retourna avec le secrétaire Sicorius porteur des conditions suivantes : Renoncer définitivement à la Mésopotamie, reconnaître le protectorat romain sur l'Arménie, céder cinq petites provinces situées sur les deux rives du Tigre, fixer à Nisibe le centre des relations commerciales entre les deux empires[1]. En retour on rendait les captifs, rien de plus. La paix alors signée allait durer quarante ans environ[2]. Triomphe militaire et diplomatique, elle affermissait brillamment l'institution de la Tétrarchie. L'arc monumental de Thessalonique est encore témoin de ces jours glorieux. Désormais rien n'arrêtait la cour dans la recherche du luxe et du protocole des monarchies orientales. Les minuties du cérémonial,

1. *Breviarium.* IX, 23. *Ea tamen occasione ordinavit provide multa et disposuit, quæ ad nostram aetatem manent.* Parmi ces dispositions on est porté à compter la fondation de l'ère de Dioclétien, que les chrétiens indigènes appelleront ère des Martyrs et dont l'*époque* fut reportée au 1er Thoth (29 août 284) qui commence l'année dans laquelle fut proclamé empereur Dioclétien (17 septembre 284). Voir sur cette ère GINZEL, *Handbuch der-... Chronologie*, I, j. 229-231; IDELER, *Handbuch..*, I, 161 s., II, 231. Au lieu de compter par les années de chaque règne, ce qui devenait exécrable vu la fréquence ridicule des successions, on n'arrêta pas le comput à la fin du règne de Dioclétien mais on le continua fixé sur le même point de départ.

2. D'après KIEPERT, *Formae Orbis Antiqui*, XXXIV : Imperium Romanum cum provinciis a Diocletiano constitutis, l'imperium de Constance Chlore comprenait quatre diocèses : Bretagnes, Gaules, Viennoise, Espagnes y compris Tingitane; l'imperium de Maximien deux diocèses : Italiciana et les Afriques; l'impérium de Galère trois diocèses : Thraces, Mésies et les Pannonies (entre Danube et Méditerranée toute la péninsule des Balkans avec la Grèce et Crète); l'imperium de Dioclétien trois diocèses : le diocèse d'Orient décrit ci-dessus, le diocèse Pontique (Ponts, Petite Arménie, Cappadoce, Galatie, Paphlagonie et Bithynie), le diocèse d'Asie (Asiana) comprenant les provinces d'Hellespont, de Lydie, de Carie, de Phrygie I et II, de Pisidie, de Lycie et Pamphylie, enfin les îles de l'Égée.

l'adoration, la profusion des rideaux de soie, des ornements de nacre, d'or et de perles contribuèrent à faire de l'ancien compagnon d'armes une idole enveloppée de mystère et d'une crainte révérentielle à rendre jaloux le grand roi.

II. — Réformes administratives.

1. Leur application en Orient.

Sur la division de l'imperium en quatre zones, Dioclétien établit la réforme administrative qui créait des diocèses à l'intérieur desquels les provinces étaient découpées en nouvelles provinces de médiocre étendue afin de briser le retour aux autonomies ethniques et de favoriser la pénétration du pouvoir central. La région qui nous occupe appartenait à l'impérium de Dioclétien réparti en trois diocèses dont le premier (celui qui nous intéresse) s'appelait le diocèse d'Orient et embrassait les deux Libyes, les deux Égyptes (Jovia et Herculia), la Thébaïde, la province de Palestine à laquelle furent adjointes la majeure partie de la péninsule Sinaïtique et la partie méridionale de la province d'Arabie au sud de l'Arnon. En compensation, l'Arabie vit sa limite nord reportée au bord de la plaine de Damas de façon à englober la Trachonitide et la Batanée. A partir de la Damascène le diocèse d'Orient comprenait en outre les provinces de Phénicie, de Syrie Creuse, d'Augusta Euphratensis, de Cilicie, d'Isaurie, d'Osrhoène et de Mésopotamie. Le principe du morcellement des anciennes provinces trouvera une plus ample application après Constantin[1].

Comme chacun des quatre princes était assisté d'un préfet du Prétoire, intendant général des vivres et des finances, jouissant d'une juridiction supérieure sur les provinces et les troupes, on pouvait dire que l'empire se divisait en quatre préfectures. Les pouvoirs du préfet s'exerçaient dans chaque diocèse par son vicaire. Le domaine de ce fonctionnaire comprenait donc la justice, les finances, l'administration. Au vicaire de proposer des candidats au gouvernement des provinces, de payer le traitement des gouverneurs, de surveiller leur gestion, de régler la répartition des impôts, d'approvisionner de blé la capitale, d'avoir la haute direction des fabriques d'armes et du fonctionnement des postes. La création des *magistri militum* par Théodose Ier dans l'empire d'Orient enlèvera aux vicaires toutes leurs attributions militaires, de sorte que, à l'instar des gouverneurs de provinces, ils ne seront bientôt plus que des fonctionnaires civils

1. *GP.*, II, p. 168 ss.

confinés dans l'exercice de la justice et de l'administration qui leur vaudra souvent le simple titre de *judices*. De même que les gouverneurs, les vicaires sortaient du rang des chevaliers et avaient droit au titre de *viri perfectissimi*. L'empereur leur concédait assez d'autorité pour contrebalancer en cas d'appel celle du préfet du Prétoire [1].

2. Le cadastre et les gouverneurs d'Arabie et de Palestine.

La vaste opération cadastrale exécutée sous Dioclétien et Maximien entre 292 et 305 a laissé quelques témoins sur les confins de la Palestine. On sait que les *censitores* eurent alors à fixer les limites des cités et dans chaque cité celles des villages qui furent marquées par des bornes. Les terres furent à leur tour classées en diverses catégories dont une étendue variable suivant leur nature formait l'unité imposable du *iugum* auquel était assignée une valeur fixe de mille sous d'or [2]. Ce n'est pas seulement en Commagène que l'on a retrouvé des bornes déterminant la limite entre deux villages « sur l'ordre de nos maîtres Dioclétien et Maximien Augustes, de Constance et Maximin Césars (292-306) par les soins de tel censitor », c'est aussi dans la Batanée entre la métrocomie d''Aqraba et d'Oumm Asiğ, dans le Haurân entre Ğasim et Namara, à Soueida et à 'Atîl, et même à Fîq dans la Gaulanitide et à Ğermâna au sud-est de Damas. Une borne de la région de Bâniâs établissant la délimitation des champs d'un notable nommé Chrésimianos nous a révélé le nom d'un gouverneur de la Syrie Phénicie inconnu avant 1907, Aelius Statutus, dont l'administration ne peut se placer qu'approximativement entre mars 293 et mai 305 [3].

Quelques gouverneurs d'Arabie ont confié leurs noms à l'épigraphie au cours de la même période : Domitius Antoninus auteur d'une dédicace latine à Dioclétien découverte à Gérasa, Aurélius Felicianus, très dévot au dieu d'Arabie, auteur de deux dédicaces latines trouvées dans la même ville dont l'une en l'honneur du très noble César Constance, Aurélius Gorgonius, ex-préteur d'Arabie, qui dédia au même Constance une inscription honorifique à Gérasa, Aurélius Antiochus auteur d'une dédicace latine à un empereur dont le nom a disparu [4]. Quant à Aurélius Asclepiadès, le *praeses provinciae Arabiae* construc-

1. *Dict. des Antiq.*, IV, 618 s.; V, 822. *CAH.*, XII, 389 ss. Au sujet de l'empreinte militaire laissée dans les bureaux de l'administration par les usages antérieurs voir *CAH.*, XII, 382; *PW.*, s. v. *Officium*, col. 2047 s. *Dict. des Antiq.*, I, 1181 s.
2. CUMONT, *Études syriennes*, p. 244. *Dict. des Antiq.*, I, 914.
3. *IGR.*, III, 1002, 1112, 1252, 1278, 1542, *MFO.*, III, 1908, p. 313-322.
4. KRAELING, *Gerasa, Inscriptions*, nos 160, 105, 106, 161, 162.

eur de Qsâr Bšeir dédié à la tétrarchie, il mérite une mention spéciale, car il n'est pas probable qu'on doive l'identifier à Aurélius Gorgonius [1].

Quant à la Palestine, les trois gouverneurs de cette province dont Eusèbe nous a conservé les noms, Flavianus, Urbanus, Firmilianus, de 303 à 309, n'ont guère mérité cette notorioté que par leur zèle à persécuter les chrétiens. Dioclétianopolis, fondation du chef de la tétrarchie, se place dans le sud palestinien non loin d'Ascalon comme nous l'avons montré dans la Géographie de la Palestine t. II, p. 306.

III. — Organisation militaire.

1. Les châteaux.

Dans l'ordre administratif les réformes de Dioclétien avaient pour but d'assurer la force de l'Empire contre les entreprises des compétiteurs éventuels; les mesures qu'il prit dans le domaine militaire eurent pour objet de garantir les frontières contre les ennemis héréditaires du nom romain parmi lesquels les Perses n'étaient pas les moins redoutables. Des limites de l'Égypte à celles de la Perse, au dire de Malalas, il construisit des châteaux qu'il peupla de soldats *limitanei*, veillant à ce que les ducs dans chaque province résidassent dans ces châteaux avec de grandes forces pour garder efficacement le territoire exposé aux premiers coups de l'ennemi [2].

De Circesium, au confluent du Khabour et de l'Euphrate, il fit une place très forte, entourée de hautes murailles flanquées de tours [3]. Palmyre reçut une garnison confortablement installée dans ce qu'on appelle encore le Camp de Dioclétien. Aux castella élevés sous les règnes de Trajan et de Marc Aurèle vinrent s'ajouter de nouveaux châteaux reconnaissables à leurs tours d'angle carrées et à leurs murailles de moellons appareillés en double parement dressé. Tels sont ceux de el-Melêké en Palmyrène, de Djeneidjel entre Qaryatein et Damas, le Khân et-Trâb ou Vallis Diocletiana, et le Khân es-Sâmât sur la Strata Diocletiana qui longe le pied méridional du Djebel Rawâq reliant Damas à Palmyre. Tels sont encore le castellum de Diyâté qui renforcé Sa'né sur le flanc est du Djebel Ḥaurân, Deir el-Kahf, forteresse érigée en 306 et retouchée au cours du IVe siècle [4]. De même type également le Qaṣr el-Azraq « à l'entrée du Wâdi Sirḥân

1. *PA.*, II, p. 58; III, p. 294.
2. *Chronogr. lib.* XII : *PG.*, XCVII, col. 464-465.
3. Ammien Marcellin, lib. XXIII, 5.
4. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, p. 54; 43 ss.

sur la voie des caravanes romaines allant de Bostra à l'oasis de Djowf pour atteindre soit les centres d'Arabie, soit le golfe Persique »[1]. Une dédicace aux empereurs Dioclétien et Maximien y a été trouvée.

De ce dernier château, on pouvait facilement atteindre, en traversant le Ḥamâd, le château de Qaṣr Bšeir situé dans les premières ondulations de l'Arnon, forteresse munie de tours d'angle à étages, mesurant 60 mètres sur 50, intitulée d'après l'inscription du linteau de la grande porte : *Castra Praetorii Mobeni* qui indique par là la destination de l'édifice : un gîte d'étape pour servir d'abri aux officiers et aux fonctionnaires en voyage. L'inscription ne laisse aucun doute sur l'origine de cet ouvrage. Elle en attribue la construction sous Dioclétien, Maximien et Galère, au préfet de la province d'Arabie, Aurélius Asclépiadès[2]. A quelque distance au nord, bâti sur le même plan, s'élève le Qasr-eṭ-Trayya. Des cavaliers maures venus d'Illyrie cantonnaient à Rabba-Aréopolis, cœur de la Moabitide, ville munie d'une enceinte et d'une citadelle avec un temple don de Dioclétien. Des fortins parsemaient toute la région de l'Arnon. Le camp de Leǧǧoun où était fixée la 4e légion Martia et le camp d'Oḏroh affectant le plan d'un type antérieur à Dioclétien continuaient à assurer la garde de cette ancienne zone nabatéenne[3].

2. Les routes.

Les routes contribuaient autant que les postes fixes à la défense du *limes*. Faciliter une circulation rapide des troupes demandait l'entretien constant des voies et l'accroissement du réseau. Entre Damas et Palmyre et même au delà en direction de l'Euphrate, la *Strata Dioclétiana* est encore jalonnée par des bornes milliaires portant les noms de Dioclétien et de Maximien Augustes, de Constance et Maximien nobles Césars (292-304)[4]. Au sommet de la borne on lit plus d'une fois l'indication *Strata*, ce qui explique pourquoi la région sèche et brûlante qui s'étend au sud-est de Palmyre finit par s'appeler *Strata*, usage constaté sous Justinien alors que deux rivaux Sarracènes, el-Moundir et Arétas, se disputaient la possession de ces maigres pacages[5]. Une station importante du trajet était *Vallis Alba* aujourd'hui Khân el-Manqoura, castellum du type d'Oḏroh

1. *Ibid.*, p. 121. Dussaud et Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 30 s.

2. *PA.*, II, p. 49-59. *GP.*, II, p. 190.

3. Poidebard, *op. cit.*, p. 52.

4. Dunand, *La Strata Diocletiana*, *RB.*, 1931, p. 234 ss. Mouterde, *Mélanges* de l'Université St.-Joseph, t. XV, 1930, p. 221-232.

5. Procope de Césarée, *De bello Persio*, II, 1.

de même que Khân Hallabât, l'ancienne Veriaraca où la Notitia place le siège de l'*ala nova Diocletiana* [1].

De Khân el-Manqoura part l'un des embranchements reliant la Syrie à l'Arabie et à Bostra, carrefour de routes romaines aussi important que Damas. Cette voie traverse de sinistres étendues de lave d'où émerge l'impressionnant cratère du Djebel Seis dont le vocable *mons Jovis* est tout à fait dans la note du chef de la tétrarchie[1]. Près de là se trouvaient un camp et une localité née des *canabae* militaires. Une fois engagée dans la montagne des Druses, la voie atteint Sa'né après être passée près d'un milliaire qui porte cette inscription : *Strata Diocletiani et Maximiani Augg., Constantini et Maximiani, m. p. xciiii* [2]. Sa'né marque une bifurcation, d'une part vers Qaṣr el-Azrâq et le Ḥarra, et d'autre part vers Bostra par Kafer. De Damas à Bostra on avait une voie très directe à travers les laves de la Trachonitide (Leǧa) par Phaena et Aerita [3]. Cette ligne est accompagnée de nombreuses tours de garde qui protégeaient les communications et servaient à la signalisation optique. Les travaux viaires de Dioclétien ne s'arrêtèrent pas là. Au sud de Bostra la voie Trajane fut l'objet de nombreuses réparations entre ce chef-lieu et Philadelphie, au sud de Madaba, à la descente de l'Arnon et au wâdi el-Ḥesa. Les milliaires font savoir d'après leur titulature que les travaux se répartissent entre 285 et 292, 292 et 304. Des bornes témoignent en outre des soins apportés à la bifurcation sur Gérasa, à la voie d'Esbous à Jéricho par Livias, au tronçon de Scythopolis au pont du Mougami', sans parler de la côte vers le fleuve Eleuthère [4].

3. Les légions et les postes.

S'il multiplia les légions, Dioclétien en réduisit les effectifs de telle sorte que chacune des nouvelles ne compta plus que 1.000 hommes. De plus, la légion se fractionna en détachements pour garnir des fortins dispersés sur de longues étendues. La Notice des Dignités ne désigne plus le camp d'une légion que par la résidence de son état major. Ainsi elle nous apprend que le préfet de la 10e légion Frétensis est à Aila, c'est-à-dire à 'Aqaba sur le golfe arabique de la mer Rouge. Il est vraisemblable en effet que le transfert de la légion de Jérusalem

1. Dunand, *RB.*, 1931, p. 247. Voir le relevé des milliaires de la même voie, p. 416-434. Les inscriptions indiquent que la route fut refaite par Dioclétien (entre 293 et 305), puis réparée sous Galère (entre 308 et 309), et Constantin (en 306-307, enfin entre 324 et 326.

2. *RB.*, 1931, p. 228. Les 94 milles notés sur ce milliaire partent d'el-Manqoura.

3. Dunand, *La voie romaine du Ledjâ*, 1930.

4. *ZDPV.*, 1917, p. 92.

à l'extrémité de la voie Trajane eut lieu sous Dioclétien soucieux de la consolidation des zones frontières. Eut-elle à stationner quelque temps à Philadelphie en Ammonitide avant de se rendre à ses nouveaux quartiers? On pourrait le conjecturer de la présence dans cette ville d'un monument honorifique élevé à la mémoire de « Victor, préfet de la 10e légion Frétensis Gordiana » par Aurélia Victoria [1]. Quoi qu'il en soit, cette légion fut remplacée à Aelia par un escadron de cavaliers Maures qui appartenait ou avait appartenu à l'armée d'Illyrie, ou bien qui comprenait aussi des Dalmates. Dans ce siècle où la succession d'empereurs illyriens s'est affirmée pour se poursuivre au siècle suivant, la haute main dans l'armée et les affaires demeure chez ceux de cette nation. Le camp de Palmyre reçoit la 1re légion des Illyriens pour constituer avec la 3e Gallica le corps d'armée de Phénicie où l'on rencontre également trois unités de cavalerie illyrienne. Des *equites Illyriciani*, il s'en trouve aussi trois garnisons en Syrie, cinq en Palestine (à Ménoïs, à Berosaba, à Birsama, à Chermula et à Aelia), quatre en Arabie (Motha(na), Tricomia, Ziza, Aréopolis), sept en Osrhoène et en Mésopotamie [2]. Ces *equites* représentaient en somme avec quelques autres corps indigène l'ancienne cavalerie des légions, mais leur grand nombre et la prépondérance des deux groupes de cavaliers, les Maures et les Illyriens, conféraient à l'élément équestre une cohésion qui l'isolait des légions [3].

Déjà un certain nombre des postes assignés aux auxiliaires par la Notice des Dignités devaient sans doute exister soit en Palestine, soit en Arabie, tels que les castella de l'aile des dromadaires à Admatha, de l'aile Constantiana à Toloha, de la 4e cohorte des Palestiniens à Thamana, de la 2e des Crétois au Jourdain, de la 1re cohorte salutaire entre Aelia et Jéricho, de la 3e des Arabes dans le bassin de l'Arnon. Le quartier général du préfet de la 3e légion Cyrénaïque était maintenu à Bostra, celui du préfet de la 4e Martia récemment créée se trouvait à Betthoro, aujourd'hui Leggoun à 22 kilomètres à l'est-nord-est de Kérak. On y voit encore dans un site désert le camp fortifié avec ses rues et son prétoire à l'intérieur d'une enceinte munie de saillants arrondis sur les côtés et de tours rondes aux angles, mesurant 242 mètres d'est en ouest, 190 mètres du nord au sud. Les

1. *Not. Dign.* Or. XXXIV, 30. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, p. 88. n. 13. Suidas s. v. ἐσχατιά Dioclétien dressant le plan des entreprises publiques pensa qu'il fallait fortifier chaque ἐσχατιά avec des forces suffisantes et édifier des φρούρια information tirée de Zosime ou d'Eunape.

2. Voir l'identification de ces localités dans *GP.*, II, p. 180, 187 s.

3. CHAPOT, *op. cit.*, p. 110.

deux voies principales aboutissaient à des portes monumentales. Au sud-ouest une plate-forme de 21 mètres de côté sur 3,50 m. de haut représente l'autel. A dix-huit minutes de la source un détachement pouvait vivre au camp de Ftyan qui mesure 85 mètres sur 88. Lorsque la partie méridionale de la province administrative d'Arabie sera convertie en Palestine III^e^, l'intervalle entre l'Arnon et le wâdi el-Ḥesâ restera soumis au point de vue militaire au préfet duc d'Arabie [1].

IV. — La politique religieuse.

1. Galère et les prodromes de la persécution.

En face de la machine administrative savamment montée par Dioclétien pour imposer en tout l'uniformité d'un bout à l'autre de l'Empire, le christianisme, qui depuis la paix de Gallien avait affermi sa position, conservait ce caractère d'organisation indépendante intolérable au pouvoir absolu. Dioclétien, suppôt de Jupiter, s'en offusquait évidemment, mais son sens politique hésitait à prendre des mesures radicales qui seraient de nature à troubler la paix intérieure. Le fanatisme de son lieutenant, le César Galère, qui croyait pouvoir soumettre les consciences à la discipline militaire, le délivra de ses scrupules surtout après le succès remporté par lui sur les Perses en 297. Dès l'année suivante, Galère chargeait Veturius, son Magister militum, d'épurer l'armée. Quiconque professait la religion du Christ était rayé des cadres avec dégradation s'il était officier, avec renvoi ignominieux, s'il était soldat. Il y eut même des exécutions dans l'armée du Danube toute dévouée à Galère. A l'animosité de Galère et de la grande majorité de ses officiers il faut joindre aux mobiles de la persécution un état d'esprit anti-chrétien hérité du philosophe Porphyre et prêt à se diffuser avec le « Discours ami de la vérité », pamphlet d'un gouverneur de Bithynie, Hiéroclès. Toute l'armée d'Orient, soumise directement à Dioclétien, se vit appliquer les rigueurs de l'épuration à la suite d'un incident qui se produisit à Antioche en 302. L'empereur lui-même offrait un sacrifice. Comme les aruspices ne trouvaient aucun signe dans les entrailles de la victime, leur chef affirma que des chrétiens de l'escorte avaient contrarié l'investigation par le signe de la croix. Irrité, Dioclétien enjoignit à tout le personnel du palais de sacrifier, sous peine de flagellation et imposa à tous les officiers de son armée d'offrir un sacrifice s'ils ne voulaient pas être

1. *GP.*, II, p. 179-182, 187-191. Carte X. *Not. Dign.*, *Or* XXXIV, XXXVII.

renvoyés. La crise devint inévitable lorsqu'au début de l'année 303, Galère, présent à Nicomédie, et les membres du conseil privé parmi lesquels figurait Hiéroclès eurent décidé Dioclétien à une persécution des chrétiens, qu'il comptait du moins ne pas rendre sanglante.

Le 24 février 303, on pouvait lire sur les murs de Nicomédie un premier édit de persécution ordonnant pour tout l'Empire la destruction des églises et des livres saints, l'interdiction des assemblées chrétiennes, la privation de leurs charges, dignités et privilèges pour les chrétiens de rang élevé, l'impossibilité pour les fidèles d'être affranchis de l'esclavage. La veille même de l'affichage, l'église de Nicomédie, voisine du palais impérial avait été rasée sur l'ordre du préfet du prétoire. Les événements se précipitent : un chrétien est brûlé pour avoir déchiré la copie affichée de l'édit, deux incendies se déclarent dans le palais impérial, Dioclétien voit rouge : ceux qui confesseront le Christ seront punis comme incendiaires, les chambellans sont étranglés, l'évêque de Nicomédie, son clergé et son peuple périssent. Prisca, femme de Dioclétien, et sa fille Valéria, femme de Galère, apostasient [1].

2. Les martyrs de Palestine.

Aux hécatombes qui se préparent la chrétienté de Palestine paiera son tribut. Pour ce qui concerne cette partie de notre histoire nous possédons un témoignage de première valeur, d'une authenticité et d'une fidélité garanties, dans le traité des « Martyrs de Palestine » d'Eusèbe de Césarée rédigé en 313 sous deux formes dont la plus courte destinée à faire corps avec l'Histoire Ecclésiastique subsiste seule conservée intégralement.

Dès la fin mars ou au début d'avril 303, l'édit de persécution est connu en Palestine. Cyrille, évêque d'Antioche, est envoyé aux mines de Pannonie et les magistrats de cette ville sont mis à mort. Romain, diacre et exorciste de l'église de Césarée en Palestine, se trouvant dans la capitale syrienne « au temps même de la destruction des églises » ne peut supporter le spectacle du grand nombre des apostasies. Il invective courageusement les hommes qui avec femmes et enfants s'en vont en foule sacrifier aux idoles. On l'appréhende; l'empereur inaugure sur lui un genre de supplice inusité : l'ablation de la langue. Après quelques mois d'incarcération avec les pieds

1. P. Allard, *La persécution de Dioclétien*, chap. II-IV. *CAH.*, XII, chap. XIX. V. Duruy, *Hist. des Romains*, t. VII, p. 61-82. J. Zeiller dans *Hist. de l'Église* publiée sous la direction de Fliche et Martin, vol. II, chap. XX. G. Goyau, *Chronologie de l'Empire Romain*, p. 365 ss. Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VIII. *De mart. Palaestinae* (Mart. Pal.).

dans les ceps jusqu'au cinquième trou, le diacre palestinien sera étranglé. Deux autres édits se succèdent, l'un ordonnant d'emprisonner tous les chefs des Églises et l'autre prescrivant les plus cruelles tortures pour ceux qui refuseront de sacrifier [1]. Afin d'arrondir les statistiques et impressionner les résistants, les valets du gouverneur Flavien à Césarée bousculaient les chrétiens autour des autels, leur imposant des gestes rituels qu'ils ne voulaient pas faire, ou bien les chassaient en proclamant qu'ils avaient sacrifié.

La série des héros s'ouvrit en Palestine par le martyr Procope, originaire d'Aelia, remplissant à Scythopolis l'office de lecteur et d'interprète chargé de traduire au peuple en langue araméenne le grec qu'on lisait à l'église. Requis de faire des libations aux quatre empereurs, il répondit par ce vers de l'Iliade : « Il n'est pas bon qu'il y ait tant de maîtres; qu'il y ait un seul seigneur, un seul roi ». Procope fut aussitôt décapité. Quelques mois après, deux confesseurs, Alphée et Zachée, choisis parmi les nombreux détenus de la prison du chef-lieu, subirent le même supplice [2].

Au printemps de 304, parut un quatrième édit qui obligeait tout le monde dans chaque ville d'offrir publiquement des sacrifices et de faire des libations aux idoles. Le nouveau gouverneur, Urbain, se chargeait d'imposer l'exécution de la volonté impériale. A Gaza, Timothée était brûlé à petit feu, Thècle montrait la plus énergique des résistances. A Césarée, huit jeunes gens condamnés aux bêtes étonnent le public par leur courage. Parmi eux on comptait Denys de Tripolis phénicienne, Romulus sous-diacre de l'église de Diospolis, et Alexandre de Gaza[3]. Peu de temps après avait lieu l'abdication solennelle de Dioclétien près de Nicomédie et de Maximien Hercule à Milan. Tandis que ce dernier se retirait en Lucanie, Dioclétien se retirait à Salone. Galère et Constance Chlore devenaient Augustes, Flavius Sévère et Maximin Daïa étaient faits Césars (1er mai 305). C'est à ce dernier que Galère, maître de l'Orient, confie la Syrie et l'Égypte.

Maximin ne tarda pas à rallumer le feu de la persécution. Eusèbe raconte non sans émotion l'admirable combat soutenu par son ami Apphianos, jeune lycien, ancien étudiant de Béryte, qui reçut à Césarée la couronne du martyre après un raffinement de supplices dont Urbain avait le secret. Vers le même temps, à Tyr, un jeune homme du nom d'Ulpien, était enfermé dans une peau de bœuf avec un chien

1. *Mart. Pal.* II.
2. *Ibid.*, I, RUINART, *Acta Sincera*, p. 373.
3. *Mart. Pal.*, III.

et un aspic avant d'être jeté à la mer. Aedésios, demi frère d'Apphianos et disciple de Pamphile, revenu d'un stage aux mines de cuivre de Palestine, paiera de sa vie la généreuse hardiesse avec laquelle il intervient auprès du gouverneur d'Égypte, Hiéroclès, en faveur des chrétiennes que ce misérable s'ingéniait à livrer au vice. En cette même année 306, Agapius affrontait de nouveau les bêtes féroces dans l'amphithéâtre de Césarée en présence de l'empereur Galère, devant une foule qui demande sa mort et la grâce d'un criminel notoire. Blessé par une ourse, il est finalement jeté à la mer avec des pierres aux pieds. L'année suivante, le frénétique Urbain fait saisir à Césarée une jeune vierge de Tyr, Théodosie, coupable de s'être recommandée à des confesseurs assis devant le tribunal et prêts à paraître devant le Seigneur. Le magistrat lui fait déchirer les flancs et les seins jusqu'aux os avant de la précipiter dans la mer. Quant aux confesseurs, il les condamne tous aux mines de cuivre de Phœno en Palestine [1]. C'est en novembre 307 que Silvain, prêtre de Gaza, commençait avec ses compagnons en ce lieu aride de la 'Araba une vie de forçat, avec les articulations des pieds brûlées, tandis que Domninus, célèbre dans toute la Palestine, était livré au feu et le docte Pamphile, le maître et l'ami d'Eusèbe, entrait en prison après de rudes tortures. Malgré son zèle comme bourreau de la province qui lui était confiée, Urbain tombait subitement en disgrâce. Maximin lui-même le condamna à mort et le fit exécuter à Césarée. Sa fin fut celle d'un lâche. Eusèbe commençait alors à composer avec Pamphile, toujours incarcéré, les cinq premiers livres de l'Apologie d'Origène.

Le nouveau gouverneur de Palestine, Firmilien, se montra le digne successeur d'Urbain. Ses principales victimes durant la sixième année de la persécution (308) furent Paul de Gaza, qui mourut en priant pour les Juifs et les Samaritains, pour les souverains et pour son bourreau, ensuite Zébinas d'Éleuthéropolis, Antonin et Germain, puis la vierge Ennathas, originaire de Scythopolis, livrée au feu après avoir subi le fouet du tribun Maxys à travers les rues de Césarée. Des carrières de porphyre de la Thébaïde on amène quatre-vingt-dix-sept familles sous la juridiction de Firmilien qui leur fait couper les tendons du pied gauche et crever l'œil droit avant de les affecter aux mines de cuivre. A ces malheureux on adjoint des chrétiens de Gaza surpris dans une assemblée liturgique. Maximin Daïa qui s'est fait proclamer Auguste par son armée veut qu'on répare les temples, qu'on oblige tout le monde à sacrifier et qu'on asperge toutes les

1. *Mart. Pal.*, IV-VII, 2.

denrées avec l'eau lustrale[1]. Un autre convoi de forçats arrive d'Égypte à destination des carrières de Cilicie. Des chrétiens les suivent pour les assister. On arrête ces derniers à Ascalon et on les envoie aux mines. Parmi eux Arès, Élias et Promos sont martyrisés.

Au début de 309, un jeune ascète, Pierre Apsélamos, du bourg chrétien d'Anæa[2] donnait à Césarée sa vie pour la foi. Puis ce fut le tour d'un groupe d'origines et de cultures diverses parmi lesquels nous avons à noter l'ardent Paul de Jamnia, Valens vieux diacre de l'église d'Aelia qui savait les Écritures comme personne, et enfin le prêtre de Césarée Pamphile aussi distingué par sa générosité envers les indigents, son détachement du terrestre, que par son labeur infatigable surtout consacré à la science des saintes lettres. Avec Porphyre, jeune calligraphe très habile et digne élève de Pamphile, avec Séleucus brillant officier cappadocien, avec quelques égyptiens qui déclinaient à Firmilien leurs noms de prophètes : Élie Jérémie, Isaïe, Samuel, etc. se disant citoyens de Jérusalem (allusion à la Jérusalem d'en haut), ce dont le juge se montrait ahuri, car il ignorait l'ancien nom d'Aelia, avec Eubule et Adrien qui venaient de Batanée, village situé à 15 milles à l'est de Césarée, l'historien Eusèbe a su composer la plus attachante phalange des victimes de Firmilien qui ne tarda pas à expier sa férocité par une décapitation décrétée par Maximin Daïa lui-même.

Peu de mois après que la longue liste des martyrs de Césarée eut été close les confesseurs qui travaillaient aux mines de Phœno reçurent l'autorisation de se bâtir des maisons de prières et de tenir des assemblées religieuses. Mais vers la fin de 310, un préfet du prétoire connu par sa cruauté instrumente contre cette association illicite. Comme sur un ordre impérial, l'intendant des mines disperse la petite église de Phœno. Des confesseurs, les uns sont dirigés sur Cypre, les autres envoyés au Liban et en divers lieux de Palestine où ils sont accablés de travaux. Les évêques égyptiens Nil et Pélée, subissent la peine du feu. Silvain de Gaza qui était devenu évêque des camps de concentration est décapité avec une quarantaine de ses fidèles sur les ordres de l'exécrable Maximin[3].

3. L'édit de tolérance de Galère et l'intolérance de Maximin.

Cependant Maximien Hercule surpris dans un complot contre la vie de Constantin était contraint de se tuer et Galère se trouvant

1. *Mart. Pal.* VII, 3-IX.
2. Kh. Ghuwein el-Fôqa à neuf milles au sud d'Hébron. *GP.*, II, p. 244.
3. *Mart. Pal.* X-XIII.

aux prises avec la plus repoussante des maladies, constatait avec amertume qu'en dépit des apostasies de surface le christianisme lui survivrait. Dans la tétrarchie minée par les compétitions, la chance et la faveur des peuples allaient vers les princes favorables à la liberté religieuse de leurs sujets. Aussi le 30 avril 311 on put voir affiché sur les murs de Nicomédie un édit de tolérance, signé de Galère, Constantin et Licinius, permettant aux chrétiens d'exister et de rétablir leurs assemblées. Galère mort peu après, Maximin Daïa ranima les rigueurs contre les chrétiens dans les provinces orientales, Asie mineure, Syrie et Égypte. Il leur interdit de se réunir sur les tombeaux des martyrs et fit répandre des Actes de Pilate, remplis de toutes sortes de blasphèmes contre le Christ. Sentence de mort était portée contre les personnages marquants des églises tels que Silvain, évêque d'Émèse, Pierre d'Alexandrie, Lucien, prêtre d'Antioche, si célèbre par ses travaux scripturaires. Les grandeurs et les bienfaits du polythéisme étaient affichés sur des colonnes d'airain dans les villes. Eusèbe donne un spécimen de cette littérature surannée et creuse relevé sur la colonne de Tyr. On y invitait les citoyens à chasser de leur ville ceux qui demeurent dans leur exécrable vanité. Maximin organise le sacerdoce païen en s'inspirant de la hiérarchie chrétienne mais en dirigeant son activité contre les proscrits chrétiens. Vers la fin de 312, Maximin sommé par Constantin d'avoir à cesser ses mesures persécutrices adresse au préfet du prétoire Sabinus un rescrit où la tolérance est présente, quoiqu'à contre cœur : « Si quelqu'un par son propre choix, préfère le culte des dieux qu'on doit reconnaître, il convient de l'accueillir; mais si certains veulent suivre leur religion à eux, laisse-les à ce qui leur est permis ». Un an après, Daïa adoptera les dispositions bienveillantes de Constantin, mais ce sera trop tard car la mort le fauchera en août 313 à Tarse, peu de temps après le trépas de Dioclétien à Salone.

CHAPITRE XI

CONSTANTIN AVANT LA FONDATION DE CONSTANTINOPLE

I. — Jeunesse et éducation de Constantin.

Constantin, né vers 280 à Naissus en Mésie Supérieure où Claude II avait battu les Goths en 269, fut envoyé par son père Constance à Nicomédie pour y faire son éducation tant militaire que politique auprès de Dioclétien. Il venait donc respirer l'air de cette province de Bithynie dont sa mère Hélène était originaire tandis que Constance fait César en 292 prenait le gouvernement des Gaules, de la Bretagne et de l'Espagne. En même temps, Constance épousait la belle-fille de Maximien Hercule, Théodora, dont il devait avoir six autres enfants. Il est assez probable qu'Hélène répudiée revint dans sa province natale afin de vivre rapprochée de son fils Constantin qui jouait au palais le rôle d'otage garant de la fidélité de son père à la discipline de la Tétrarchie. En 295, le jeune prince traversait la Palestine dans la compagnie de Dioclétien et de Galère en route pour l'Égypte ou au retour de l'expédition contre Achillée et Alexandrie. Eusèbe le vit lors de son passage à Césarée et garda de ce premier contact une impression profonde. Tout le monde admirait en lui la prestance physique signe d'une force supérieure à l'âge et voyait resplendir sur ses traits et dans son maintien les hautes qualités de son âme. Il savait déjà allier à la modération et à la connaissance des lettres une prudence innée et une sagesse infuse[1]. Quoi qu'il en soit, à la cour de ces officiers danubiens devenus augustes ou césars il ne fallait pas avoir un gros bagage d'érudition pour être regardé comme savant. Pouvoir composer un discours et rédiger une loi, aimer la lecture et favoriser l'instruction suffisait à conférer au prince une auréole d'esprit cultivé. Constantin composait en latin ce qu'il écrivait et le faisait ensuite traduire en grec bien qu'il sût parler cette langue ayant passé la plus grande partie de sa vie en Orient. Mais il savait combien

1. Eusèbe, *Vit. Const.*, I, 19.

le public instruit se montrait exigeant sous le rapport de la correction du langage.

La formation militaire de Constantin fut d'autant plus sérieuse qu'il eut l'occasion d'exercer sa valeur en Égypte avec Dioclétien et en Perse sous Galère sans parler d'autres campagnes en Asie et sur le Danube. Il mérita d'être promu de bonne heure au grade de tribun du premier rang. A Nicomédie il ne pouvait être mieux placé pour observer la politique des souverains et remarquer la place que les chrétiens occupaient dans l'administration. Il ne lui échappait pas qu'en persécutant l'Église, le pouvoir se privait de serviteurs honnêtes et s'aliénait le dévoûment des populations asiatiques. Entre temps il épousait Minervina qui lui donna un fils qu'il appela Crispus, vers l'an 300[1].

Lors de l'abdication solennelle de Dioclétien et de Maximien, le 1er mai 305, on a vu que les nouveaux césars créés par Galère, ou plutôt imposés par lui, étaient deux inconnus qui n'avaient d'autres recommandations que leurs débauches : Flavius Sévère et Daïa surnommé Maximin. Tous les gens sensés auraient souhaité la nomination de Maxence, fils de Maximien Hercule, et celle de Constantin, fils de Constance Chlore. Mais ils eussent porté ombrage à Galère qui ambitionnait le pouvoir absolu et jalousait ceux qui s'étaient attiré l'estime et la faveur du peuple par leur tolérance religieuse, la noblesse de leur maintien et le rayonnement de leur esprit et de leur santé. Constantin sensible à l'injustice dont il était victime et aux vexations que lui valait à la cour son modérantisme, souhaitait le commandement suprême tombé aux mains de gens indignes. Il en avait assez d'être l'otage de Galère. Aussi dès que Constance eut exigé d'avoir son fils près de lui, l'Auguste d'Orient, craignant une rupture avec son collègue d'Occident dut le laisser partir non sans avoir machiné un stratagème pour l'arrêter en route. Constantin rejoignit son père à Boulogne-sur-mer au début du printemps de 306 et l'accompagna en Angleterre contre les Pictes. Après avoir soumis cette peuplade, Constance mourut à York le 25 juillet de la même année et, ce jour même, ses troupes proclamèrent empereur son fils aîné Constantin conformément aux volontés exprimées avant sa mort par le défunt[2].

1. Tillemont, *L'empereur Constantin*, art. iv. *CAH.*, XII, chap. xx.
2. *Ibid.*, art. vii et viii.

II. — Anarchie impériale et compétitions.

1. Les compétiteurs recherchent la faveur des chrétiens.

Lorsque l'image du nouveau prince parvint à Nicomédie, ornée du laurier symbolique, Galère ne dissimula pas son mécontentement. Il éleva Flavius Sévère au rang d'Auguste et Constantin dut se contenter du titre de César. Ce dernier n'en continuait pas moins à affermir son autorité en Occident par des succès remportés sur le Rhin et par l'octroi officiel de la liberté du culte aux chrétiens de la Gaule. Les exactions de Galère ameutent les populations italiennes à tel point que Maxence, fils de Maximien Hercule, se fait proclamer Auguste par les prétoriens et rend la même dignité à son père à la fin de 306. Avec Flavius Sévère, cela faisait quatre empereurs en Occident, tandis que l'Orient en avait deux : Galère et Daïa. L'abus était criant et la guerre civile déchaînée. Les peuples faisaient des souhaits pour qu'il se rencontrât un prince « assez habile pour utiliser à son profit la rivalité des autres et d'une personnalité assez puissante pour incarner en lui le salut de l'empire avec la paix du monde [1] ». Il est à remarquer que les compétiteurs, sauf Maximin Daïa, recherchèrent l'appui des chrétiens en arrêtant de fait la persécution. Sévère lui-même, créature de Galère pourtant, ramena la tolérance en Italie et en Afrique. Maxence, une fois débarrassé de Sévère que Maximien avait exécuté aux Trois Tavernes, adopta la même ligne de conduite. « Il commença à feindre d'avoir notre foi, écrit Eusèbe, pour complaire au peuple des Romains et le flatter, c'est pourquoi ses fonctionnaires reçurent l'ordre de s'abstenir de persécuter les chrétiens [2]. » Pour atténuer chez ses lecteurs la bonne impression que pourrait produire chez lui une telle ligne de conduite, le panégyriste de Constantin continue par un portrait de Maxence poussé au noir. Licinius, compagnon d'armes de Galère, qui fut fait Auguste le 11 novembre 307, sera l'un des signataires de l'acte de tolérance émis par Galère en avril 311. Sa signature accompagnera celle de Constantin.

Constantin laissé systématiquement de côté par les anciens et les nouveaux Augustes d'Orient accueillit avec faveur en Gaule Maximien Hercule lorsque, brouillé avec son fils Maxence, cet empereur en retraite vint se réfugier chez lui. Heureux événement que cette visite puisque le fugitif confirmait à son hôte la qualité d'Auguste et lui donnait pour femme une princesse en la personne de sa fille Flavia

1. Rouillon, *Sainte Hélène*, p. 41.
2. Eusèbe, *Hist. eccl.*, viii, **14**, 1.

Maximiana Fausta qui sera la mère de Constantin le Jeune, de Constance et de Constant. Mais cela ne devait pas mettre fin à la turbulence du vieil Hercule sans cesse en quête d'un rôle à jouer. N'ayant pas réussi à détrôner son fils Maxence, il retourne auprès de Constantin. Les succès de ce dernier lui portent ombrage. Il essaie d'engager Fausta dans un complot contre la vie de son mari; il est découvert et contraint de se tuer (février 310). Ses statues sont renversées [1].

2. Vainqueur de Maxence, Constantin renonce au paganisme.

Cependant Maxence, gendre de Galère et beau-frère de Constantin, continuait à régenter l'Italie et l'Afrique non sans difficultés avec le titre d'Auguste qu'il s'était donné en 306. Toujours en dehors de la Tétrarchie, il conçut des ambitions qui précipitèrent sa ruine. Prenant prétexte de la mort de son père, il fait abattre à Rome les statues de Constantin et se dispose à envahir la Rétie pour menacer à la fois Constantin dans les Gaules et Licinius dans l'Illyric (fin de 311). C'était une déclaration de guerre qui fournissait au maître des Gaules l'occasion rêvée de marcher sur Rome. Le 24 septembre 312 (point de départ de l'indiction impériale), Constantin, ayant franchi les Alpes, arrive en Italie, s'empare de Suse, malgré une vive résistance, et entre dans Turin. Vérone succombe et l'armée des Gaules s'avance vers Rome par la voie Flaminienne. Maxence est en train de fêter au cirque ses six ans de règne, il rejoint son armée à neuf milles de Rome près du pont Milvius. La bataille, demeurée quelque temps douteuse, se décide enfin en faveur de Constantin, tandis que Maxence se noie dans le Tibre (27 octobre 312). Le vainqueur fait ensuite son entrée dans Rome accompagné par les sénateurs auxquels il rend une partie de leur ancienne autorité [2]. A cette époque, Constantin a franchi la troisième étape de sa conversion. La première étape avait été un paganisme épuré révérant le soleil sous le nom d'Apollon, la seconde la croyance à l'esprit divin qui gouverne le monde dont le soleil serait le symbole, type de l'invincibilité du prince puisqu'il est lui-même *invictus*. Enfin, puisqu'à la veille d'une bataille décisive les présages s'affirmaient contraires, n'était-il pas tout indiqué de se concilier le Dieu des chrétiens qui venait de manifester sa vertu en faisant échouer la plus terrible des persécutions? A la suite d'un songe, l'empereur a fait graver sur les boucliers de ses soldats un emblème chrétien. « La victoire a répondu à cet appel intéressé. Constantin voit décidé-

1. Indications des sources pour la suite des événements dans Goyau, *Chronol.*, de l'année 306 à 310. Tillemont, art. xi-vxii.

2. Zosime, ii, 14. Nazarius, *Paneg. Const. Aug.*, xxi-xxvi. Goyau, Ann. 312.

ment dans le Christ l'envoyé de ce Dieu suprême qu'il adorait déjà sous la forme du soleil... Sa conversion, loin d'être une rupture avec le passé n'est que le couronnement et la confirmation des sentiments qu'il portait en lui. » S'il ne reçoit pas le baptême, s'il conserve le titre païen de souverain pontife, s'il n'est ni un fidèle ni un catéchumène afin de sauvegarder l'indépendance de l'État et la souveraineté de l'empereur, afin de garder un pied dans chaque camp, tout cela ne doit pas nous faire douter de la réalité de sa conversion. « Depuis 312 il croit au Christ rédempteur..., depuis 312 il est dévoué à l'Église qu'il honore, protège et favorise de toutes ses forces. Ainsi s'explique la nouvelle politique religieuse qu'il commence à appliquer en janvier 313 et sur laquelle il s'est mis d'accord avec Licinius lors de l'entrevue de Milan, le mois suivant [1] ».

Non seulement Constantin applique l'édit de 311 aux provinces qui viennent de passer sous son autorité, mais il écrit en outre à leurs gouverneurs pour faire restituer aux églises leurs biens confisqués. Au lieu des sentiments d'une indifférence tolérante, le souverain montre une générosité prévenante envers le clergé qui sort de si grandes épreuves et lui octroie sans qu'il le demande restitutions, exemptions, subventions [2].

III. — Rapports de Constantin et de Licinius.

1. Entente des deux Augustes.

L'Orient qui subit depuis dix années, à peu près sans répit, la persécution la plus acharnée et la plus cruelle, va participer à son tour à la paix et à la liberté, grâce à l'alliance étroite qui unit à cette époque Licinius et Constantin. La sœur de ce dernier épouse Licinius à Milan. Persuadé que cette alliance a été formée contre lui, Maximin Daïa dont les relations avec Maxence n'étaient plus un secret, quitte en plein hiver la Syrie amenant ses troupes en Bithynie et de là en Thrace. La résistance d'Héraclée et de Byzance permet à Licinius d'arriver, mais son armée était bien inférieure en nombre. De son côté Maximin fier de ses 70.000 hommes faisait à Jupiter le vœu d'exterminer tous les chrétiens s'il remportait la victoire. Chez les 30.000 soldats de

1. Palanque dans *Hist. de l'Église* de Fliche et Martin, t. III, p. 30-33, avec une bibliographie à jour des nombreux travaux modernes sur Constantin. Dès que Constantin est salué par le Sénat du titre de *Maximus augustus* « le premier des Augustes, il écrit à Daïa pour lui demander d'arrêter les persécutions. Celui-ci obéit au moins pour la forme. Eusèbe, *Hist. eccl.* IX, IX, 14-22, le rescrit à Sabinus.

2. Palanque, *op. cit.*, p. 21.

Licinius, on eut l'heureuse inspiration de recourir à la protection du *Summus Deus* au moyen d'une litanie dictée par Licinius dont les officiers disaient un verset que répétaient ensuite les soldats tête nue et sans bouclier[1]. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Andrinople. La décision fut en faveur de Licinius. Maximin abandonné des siens s'enfuit sous un déguisement jusqu'à Nicomédie d'où il alla se blottir derrière les rochers du Taurus, puis à Tarse où il mourut torturé par les douleurs atroces d'un empoisonnement en août 313. Avant de trépasser, il avait tenté de conjurer le courroux céleste et celui de ses collègues en massacrant des devins et des prêtres païens et en rédigeant en faveur des chrétiens un édit dont les dispositions étaient semblables à celles du rescrit que Licinius affichait à Nicomédie en juin 313, et qu'on désignait jusqu'ici improprement sous le nom d'édit de Milan. Au fort de l'été Licinius entre dans Antioche et fait déclarer Maximin ennemi public; ses statues sont abattues, ses enfants et ses ministres mis à mort, sa femme noyée dans l'Oronte. On exécute le fils de Sévère et celui de Galère. Valeria, veuve de Galère, et Prisca, veuve de Dioclétien, prennent la fuite.

2. Revirement de Licinius contre Constantin et le christianisme. Sa mort.

L'accord entre Constantin et Licinius, le nouveau Jéhu, ne fut pas de longue durée. Au cours de 314, Bassianus à qui Constantin a fait épouser sa sœur Anastasie et qu'il veut se donner comme César conspire contre son beau-frère à l'instigation de Licinius. Il est mis à mort. Licinius refuse de livrer Senecio, frère de Bassianus, et fait abattre à Émone les statues de Constantin. La guerre s'ensuit. Licinius, battu à Cibales, puis à Mardie, cède à son rival la Macédoine, l'Illyrie, la Dardanie, la Grèce et une partie de la Médie. Rome en 315 inaugure l'arc de triomphe de Constantin. Des lois impériales abolissent le supplice de la croix, l'usage de rompre les jambes des condamnés

1. La litanie dictée par Licinius nous a été conservée par Lactance, *De mort. pers.* 46; elle est à comparer avec celle qu'Eusèbe attribue à Constantin dans *Vita Constant.*, IV 20. Voici celle de Licinius qui pourtant ne quitta pas le paganisme :

Summe deus te rogamus.
Sancte deus te rogamus
Omnem justitiam tibi commendamus
Salutem nostram tibi commendamus
Per te vivimus, per te victores et felices existimus :
Summe sancte deus, preces nostras exaudi :
Brachia nostra ad te tendimus :
Exaudi, sancte, summe deus.

et celui de marquer au front certains détenus. Il est défendu aux dirigeants de la Synagogue de molester les Juifs qui ont embrassé le christianisme et aux incirconcis d'adhérer au Judaïsme. A la fin de 316, Constantin quitte définitivement la Gaule et se rend en Illyrie. A Sirmium, l'année suivante, Constantin et Licinius font leurs fils Césars. L'image du soleil disparaît des monnaies de Constantin [1].

Demeuré païen, Licinius ne voyait pas sans méfiance la place prise dans la société par une puissance spirituelle « dont l'organisation, la hiérarchie et l'activité renouvelée lui semblait une menace pour l'autorité de l'État [2] ». Jaloux de l'ascendant de plus en plus considérable que son collègue chrétien avait pris dans tout l'Empire, il s'avisa de prendre le contre-pied de sa politique intérieure en insufflant une ardeur nouvelle à l'idolâtrie. Du reste il n'avait jamais pris de l'intérêt aux affaires intérieures de l'Église ni aidé au relèvement des édifices chrétiens. Vers 320, on le voit passer de l'indifférence à l'hostilité déclarée. Comme la Palestine soumise à son autorité a partagé en l'occurrence le sort du reste de l'Orient, nous croyons opportun de donner ici le résumé des mesures vexatoires connues généralement sous le nom de Persécution de Licinius (320-323).

« L'empereur multiplie les tracasseries contre le clergé et contre les fonctionnaires, destinées à empêcher les « empiétements » de l'Église et à sauvegarder l'indépendance de l'État. Les réunions d'évêques — si nombreuses dans les années qui suivirent 313 — furent interdites. Sous prétexte de moralité, on défendit de tenir des assemblées chrétiennes mixtes ou en local clos : le culte devait se célébrer en plein air, hors des villes, séparément pour les hommes et pour les femmes; on prévoyait même un clergé purement féminin pour enseigner les fidèles de ce sexe! Sous couleur de respecter les décisions de la justice impériale, le clergé n'eut plus accès dans les prisons pour visiter ou assister les prévenus et les condamnés. Il y eut aussi des ordonnances sur les mariages et les obsèques, inspirées sans doute des mêmes méfiances.

« A ces règlements de police Licinius ajouta l'obligation de sacrifier. Cela suffit pour déterminer bien des apostasies, puisqu'il fallut légiférer ensuite sur ces *lapsi*. Beaucoup naturellement résistèrent : les fonctionnaires avaient la ressource de démissionner; les évêques ne pouvaient que désobéir, et plusieurs furent poursuivis. Le zèle des fonctionnaires provinciaux, soucieux de se faire bien voir du prince,

1. Goyau, *Chronol.*, p. 288. Tillemont, *Constantin*, art. xxxv.
2. Palanque, *op. cit.*, p. 57.

aggrava encore la situation : il y eut des destructions d'églises, des arrestations, des confiscations, des condamnations aux mines, des supplices, des exécutions [1]. »

En face de cette réaction injuste et maladroite Constantin parut comme le défenseur du christianisme. Il porta en 323 une loi interdisant aux fonctionnaires d'obliger les chrétiens à sacrifier et, lorsqu'un incident ralluma les hostilités entre les deux Augustes, toute la chrétienté d'Orient attendait avec impatience l'arrivée du prince qui combattait derrière le *Labarum*. C'est en libérateur qu'il fut salué quand on apprit sa double victoire à Andrinople et près de Chrysopolis en face de Byzance. Enfin l'exécution de Licinius six mois après sa défaite (mars 324) acheva de dissiper le cauchemar.

IV. — Constantin seul empereur.

1. Faveurs à l'église et notamment à celle de Palestine.

Constantin n'était pas homme à laisser la situation s'arranger tant bien que mal d'elle-même dans un Orient qui venait de traverser dix années de vexations, d'injustices et de souffrances. Quoique vaincu, le paganisme demeurait vivace dans tout l'Empire. Quelle attitude le vainqueur devait-il avoir à son égard sans léser les droits de ceux qui restaient ou devenaient ses sujets? Celui-ci vit tout de suite le double devoir qui s'imposait à lui : réparer les maux qu'avait causés dans les provinces orientales l'explosion de la haine des idolâtres et rétablir l'unité morale du monde romain en communiquant à toutes les parties de l'Empire le bienfait de la paix religieuse. Vers la fin de l'année 323, il promulgua deux édits, destinés l'un à effacer les traces de la persécution, l'autre à faire connaître les sentiments personnels et les principes de l'empereur en matière de religion.

Le premier nous est connu par l'exemplaire envoyé aux « provinciaux de Palestine », signé de la propre main de Constantin et qu'Eusèbe copia à Césarée aux archives du chef-lieu. Le souverain exalte d'abord la puissance de Dieu cause de ses succès et des malheurs arrivés aux persécuteurs. Il remercie le ciel de l'avoir choisi pour délivrer le monde des calamités où l'impiété de ses maîtres l'avaient jeté et de l'avoir amené des extrémités de l'Occident pour remplir un si beau ministère.

Si les chrétiens qui ont souffert pour la foi attendent de Dieu une

1. Palanque, *op. cit.*, p. 57 s. Voir le détail dans P. Allard à la fin du vol. II de la persécution de Dioclétien. Les provinces les plus éprouvées paraissent avoir été la Cappadoce et la Petite Arménie.

récompense due à leur héroïsme, cela ne dispense pas le souverain d'honorer leurs mérites, étant bien juste que ceux qui s'étaient exposés à toutes sortes de tourments et d'ignominies reçussent des honneurs et des récompenses de celui qui mettait sa gloire à être le serviteur du même Dieu. En conséquence, toutes les catégories de confesseurs obtiendront la restitution *in integrum*. Les biens confisqués seront rendus à leurs propriétaires. Si ces derniers ont subi le martyre ou sont morts après une injuste confiscation de leurs biens, les héritiers auront le droit de revendiquer leur patrimoine. A défaut de parents, l'église du lieu où ils auraient souffert est appelée à la succession. Les propriétés de l'église seront rendues soit par le fisc, soit par ceux qui les ont acquises du fisc ou reçues en don de l'empereur.

Les exilés, les relégués, les condamnés aux mines ou à la servitude seront libérés et rendus à leur patrie. On effacera des listes municipales ceux qui ont été abusivement inscrits comme décurions. Les chrétiens privés comme tels de leur grade ou du rang qu'ils occupaient dans l'armée seront réintégrés ou, s'ils le préfèrent, pourront échanger leur congé ignominieux contre un congé régulier et honorable donnant droit aux privilèges des vétérans [1].

Le second édit composé en latin par l'empereur lui-même nous a été conservé par la traduction grecque adressée aux « provinciaux d'Orient ». Après avoir rappelé ses souvenirs personnels sur les origines de la persécution de Dioclétien et l'influence néfaste de l'oracle impie d'Apollon Pythien en cette affaire, Constantin rappelle l'humanité des Barbares qui accueillirent chez eux les chrétiens fugitifs et le châtiment des persécuteurs qui se sont détruits les uns les autres au milieu des guerres civiles. Dans un élan de ferveur religieuse, il supplie le Dieu très bon et très grand d'être propice aux Orientaux qu'ont accablés de lourdes calamités. A la suite de l'étendard divin, il a défait les ennemis, et maintenant il est tout disposé à travailler à la restauration de la sainte demeure de Dieu que les scélérats et les impies avaient tenté de détruire.

Quant à ceux qui préfèrent demeurer dans l'infidélité, il pratiquera envers eux une politique sage et tolérante sans afficher cependant une indifférence qui dans certains cas semblaient une lâcheté. Que chacun suive l'opinion qu'il préfère. Que le païen conserve tant qu'il voudra les temples du mensonge. Que personne ne lui cherche querelle à cause de ses opinions. Lui gardera avec ceux qui sont appelés à l'observation des saintes lois la splendide demeure de la vérité et la

1. Eusèbe, *Vit. Constantini*, II, chap. xxiv-xlii.

voie de la justice et de la pureté. « Certains, ajoute-t-il, assurent que tous les rites et les cérémonies de l'erreur et toute la puissance des ténèbres vont être entièrement abolis. C'est ce que j'aurais certainement conseillé à tous les hommes, mais pour leur malheur, l'obstination de l'erreur est encore trop enracinée dans l'âme de quelques-uns. [1] »

La victoire d'Andrinople gagnée sous le Labarum, étendard chrétien de l'empereur, porté en tête de la garde de Constantin, est suivie du siège de Byzance et de la prise de cette ville sur Licinius. Les hostilités continuent sur le Bosphore et se terminent à Chrysopolis. A la fin septembre, l'atelier monétaire de Nicomédie tombe avec cette ville aux mains de Constantin. En novembre le système monétaire de Constantin est étendu à tout l'empire. « Les effigies véritables des princes régnants et des impératrices sont envoyés à tous les ateliers de l'empire. Un nouvel atelier est ouvert, celui de Constantinople, signalé par l'exergue CONS inscrit sur ses monnaies.

« Cet exergue nouveau, continue M. Jules Maurice, indique que la ville de Byzance vient de recevoir le nom de Constantinople en même temps que Constance II recevait la pourpre suivant le dire de l'orateur Thémistius. L'on doit donc placer à cette époque (8 novembre 324) la *Dédicace de Constantinople*, tout en laissant son inauguration solennelle fixée au 11 mai 330.

Les monnaies des impératrices Helena et Fausta proclamées *Augustae* sont frappées : les premières dès la fin de la guerre de 324; les secondes dès l'élévation de Constance II.

« Constantin adopte pour lui à cette époque le diadème impérial formé de grosses pierres ou cabochons alternant avec des feuilles de laurier... Il revêt sans doute pour le couronnement de sainte Hélène et la dédicace de Constantinople le manteau teint de pourpre et recouvert de pierres précieuses qu'il portera au concile de Nicée. Il prend, en même temps qu'il adopte ces symboles de la monarchie orientale, les titres de *Victor* ac *Triumphator omnium gentium*, *Rector totius orbis* sur les monnaies et dans ses inscriptions [2]. »

Les dédicaces aux dieux païens disparaissent de toutes les monnaies de l'empire après la chute de Licinius, tous les actes de Licinius sont abolis, ses trésors vont servir à édifier une nouvelle capitale. C'est une ère nouvelle qui commence.

Afin d'assurer la prompte exécution de ses édits, Constantin envoya

1. *Ibid.*, chap. XLVIII-LX.
2. *Ibid.*, chap. XLIV-XLVI.

dans la plupart des provinces des gouverneurs chrétiens. A ceux qui ne l'étaient pas, ils défendit de sacrifier et de faire des actes d'idolâtrie; la même défense atteignit les hauts fonctionnaires et les préfets du prétoire. Puis parut l'interdiction de fabriquer des idoles, de consulter les devins et pour tous en général d'offrir des sacrifices privés. Quant aux maisons de prières des chrétiens, il ordonnait d'en augmenter les proportions dans tous les sens, en vue de la conversion espérée d'un grand nombre. Il ne fallait pas lésiner, le trésor impérial étant largement ouvert aux constructeurs. Les évêques reçurent des lettres du souverain à ce sujet; Eusèbe a publié la teneur de celle qu'il avait reçue et où il était traité de « frère très aimé ». A raison de la violence des persécutions, les églises sont délabrées et la crainte d'un grand nombre de timorés ou de *lapsi* les a maintenues en ruines. Les circonstances étant tout autres, les prélats, les prêtres et les diacres doivent apporter sans retard tous leurs soins à réparer les édifices du culte, à les agrandir et au besoin à en créer de nouveau. Pour les ressources, l'évêque ou ses mandataires n'aura qu'à s'adresser au gouverneur de la province ou au préfet du prétoire [1].

2. Fin de la période romaine.

De la période constantinienne antérieure à la victoire sur Licinius qui soumet l'Orient à Constantin, il ne reste guère en Palestine que de rares mentions du nom de ce dernier sur des milliaires de Transjordanie en compagnie de Galère, Sévère et Maximin ou de Licinius [2], et sur des monnaies recueillies à Jérusalem et dans le nord de la Palestine [3]. La seconde période de son règne laissera des traces plus profondes à cause de l'intérêt que le premier empereur chrétien a porté au pays du Christ. Mais ses rapports avec cette province appartiennent à l'époque suivante, la byzantine, qui en 324 succède à l'époque romaine.

1. *ZDPV.*, 1917, p. 92.
2. *QDAP.*, I, p. 7, n° 21; p. 113 s.
3. Jules Maurice, *Numismatique constantinienne*, t. I, p. cxxvii ss.

TROISIÈME PARTIE

La Palestine du concile de Nicée à la conquête arabe (325-640).

CHAPITRE PREMIER

SOUS LA DYNASTIE CONSTANTINIENNE

L'inauguration d'une nouvelle capitale de l'empire sur les rives du Bosphore en 330 ne pouvait manquer d'exercer une attraction directe sur les provinces d'Orient et, par conséquent, d'entraîner les régions syro-palestiniennes dans le sillage byzantin. Puisqu'à l'avantage d'une situation admirable entre Europe et Asie, elle unissait le privilège d'être la résidence habituelle du souverain et le siège d'un sénat, Constantinople se voyait appelée à une suprématie qui ne manquerait pas de s'affirmer aux dépens d'Antioche, d'Alexandrie et même de l'ancienne Rome. Constantin s'empressa de développer les édifices publics déjà existant à Byzance et de l'enrichir de nombreux ornements enlevés aux cités voisines. Si dans la hâte des premiers jours, on éleva des édifices d'une solidité douteuse, les architectes arriveront à des formules en harmonie avec la somptuosité et la fermeté du nouvel état de choses, avec le caractère chrétien qui distinguât la récente capitale de l'antique Rome où s'abritaient encore toutes les vieilleries du paganisme [1].

I. — Constructions sur les lieux saints.

Les lieux saints de Palestine furent des premiers à bénéficier hors de la ville de Constantin de ce renouveau monumental. Les récents

1. Dom Leclercq, La ville de Constantin dans le *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, t. II, 1375 ss.

décrets sur la restauration et la création d'églises chrétiennes avec l'appui des gouverneurs de province laissaient prévoir que les jours du Capitole d'Hadrien édifié en Golgotha étaient comptés. Si les lieux honorés par la mémoire des martyrs ou par leur sépulture devaient être restitués aux fidèles sans léser le principe de la liberté religieuse accordée aux païens, n'était-il pas équitable de reconnaître aux chrétiens la possession des lieux sanctifiés par la Passion et la Résurrection du Christ que le paganisme profanait ouvertement depuis près de deux siècles? Lorsque Macaire, évêque d'Aelia, rencontra Constantin au concile de Nicée dont la clôture eut lieu le 25 août 325, non seulement le nettoyage fut décidé, mais aussi le principe d'une construction nouvelle qui serait adaptée au relief de l'emplacement mis à nu. Eusèbe, témoin de ces travaux, a raconté comment ce relief enseveli sous un terre-plein artificiel laissa voir, une fois dégagé, la grotte funéraire, témoin de la résurrection du Sauveur qui symbolisait d'une manière frappante son retour à la vie[1]. Quand sainte Hélène arriva à Jérusalem au cours de l'année de 326, le déblaiement avait atteint les cavités les plus basses puisque l'histoire l'associe de bonne heure à la découverte de la Croix dans une profonde anfractuosité.

Dans l'intervalle, l'empereur informé de la découverte du Sépulcre et de la roche du Golgotha avait écrit à Macaire une lettre dans laquelle il se félicitait d'un tel événement, ajoutant qu'il avait ordonné au vice-préfet du Prétoire, Dracilianus, et au gouverneur de la Palestine d'envoyer sans retard à Aelia des hommes de l'art, des ouvriers et des matériaux choisis. Quant aux colonnes et aux marbres, on les enverrait de divers côtés. Deux architectes étaient chargés de réaliser cette grande œuvre : Zénobius et Eustathe de Constantinople.

Alors on vit s'élever l'harmonieuse ordonnance d'un groupe complexe d'édifices dont l'état actuel du Saint-Sépulcre ne donne plus une idée exacte. En allant d'Est en Ouest, on traversait d'abord les propylées fondés sur l'alignement du *cardo maximus* de la colonie. Quelques degrés conduisaient ensuite du niveau de la rue au seuil des trois portes encore visibles dans un mur de gros appareil, dernier vestige des défenses du côté nord de la ville avant l'année 44, qui laissait en dehors la région du Golgotha. Au delà d'un premier atrium qui succédait à cette entrée massive se dressait la façade de la basilique proprement dite ou *Martyrium*. Derrière le chevet de cette

1. Eusèbe, *Vie de Constantin*, III, 25. Texte et traduction dans Vincent et Abel, *Jérusalem Nouvelle*, p. 206. (abrév. J. N.).

basilique se développait un parvis intérieur commun au massif du Calvaire et à la rotonde de la Résurrection. Celle-ci, dénommée *Anastatasis*, portait une coupole puissamment assise sur une colonnade corinthienne circulaire qui protégeait le tombeau du Christ. Primitivement creusée à flanc de coteau, la grotte sainte avait été isolée de la masse rocheuse et ses abords en avaient été nivelés pour supporter le dallage de la rotonde. Au dehors, le sépulcre avait pris l'aspect d'une tourelle en harmonie avec les lignes structurales du mausolée. La complexité de l'édifice se trouvait incluse dans un vaste péribole rectangulaire de 132 mètres de long sur 38 de large [1].

L'activité des constructeurs impériaux n'était pas entièrement absorbée par les travaux du Saint-Sépulcre. La pieuse mère de Constantin avait manifesté le désir de voir s'élever de riches édifices au-dessus de la grotte de la Nativité à Bethléem et sur l'abri rupestre du mont des Oliviers, théâtre des enseignements du Christ et de son Ascension. Ainsi s'achèverait la trilogie des « trois antres mystiques » commencée au tombeau du Jardin [2]. A la pensée de la mise en train de ces chantiers, Hélène dut s'endormir en paix au cours de 328. On sait que l'empereur Hadrien avait introduit le culte d'Adonis dans la grotte où les chrétiens de Judée vénéraient la naissance de leur Dieu, comme en témoigne saint Justin vers 155. L'intrusion païenne cessa avec Constantin et le bois sacré planté autour de la grotte fit place à une basilique dont le plan primitif a été recouvré en 1935 à l'occasion d'une expertise officielle réclamée par le mauvais état du monument. Ainsi avons-nous eu l'avantage de voir l'ouverture circulaire pratiquée dans le plafond de la grotte par où les dévots contemplaient d'en-haut, sans entrer, la crèche et le lieu de la Nativité. Une structure octogonale superposée à la grotte et pavée de mosaïques l'enserrait comme un écrin. Du côté ouest s'étendait une basilique à cinq nefs légèrement modifiée comme plan au VI^e^ siècle [3].

Rien ne dépeint mieux la lente évolution du sentiment religieux en Palestine que le culte pratiqué au campement d'Abraham à Mambré, près d'Hébron, bien que le Térébinthe sacré touchât à sa fin. A certaine date, Palestiniens, Arabes, Phéniciens, s'y rendaient en foule pour commercer et satisfaire leur dévotion. La présence de chrétiens

1. *JN* plans d'ensemble du P. Vincent, pl. XII et XIII.

2. Sur Sainte Hélène voir *JN*, p. 173-175 et l'Invention de la Croix; 199-204. Les grottes mystiques, terme presque officiel reçu pour désigner le Saint-Sépulcre (le tombeau), la grotte de Bethléem et celle de l'Éléona.

3. VINCENT et ABEL, *Le sanctuaire de la Nativité* avec supplément dans la *Revue Biblique*, 1936, p. 544-574 et 1937, p. 92-121. HAMILTON, *A guide to Bethleem*, Jerusalem, 1939.

et de juifs n'empêchait pas les pratiques idolâtriques de s'y exercer librement. Aux esprits célestes s'adressaient l'encens, la libation de vin, les sacrifices de volailles et de bêtes à cornes. Une crainte révérentielle entourait le puits d'Abraham : au lieu d'y puiser de l'eau, on y jetait des gâteaux, des monnaies ou de l'encens, on y versait du vin et des parfums, on l'environnait de lumières. Ces pratiques scandalisèrent la syrienne Eutropia, veuve de Maximien et belle-mère de Constantin, qui s'était rendue un jour comme ses compatriotes à la fête du Térébinthe pour l'accomplissement d'un vœu. Instruit par elle de ces désordres, son illustre gendre ordonna de livrer au culte chrétien cet emplacement que deux cents ans plus tôt, Hadrien avait consacré au paganisme. Tandis qu'il enjoignait au comte de Palestine Acace de brûler les idoles et de renverser l'autel qui se dressaient en ces lieux, l'empereur s'en remettait aux évêques de Palestine et de Phénicie du soin d'élever, sur ce foyer de superstitions, « une basilique digne de l'Église catholique et apostolique ». Constantin fut obéi avec une telle promptitude qu'en 333 le Pèlerin de Bordeaux pouvait admirer au Térébinthe une basilique fort belle qui figure dans la carte mosaïque de Mâdabâ. Mais l'imposante enceinte mégalithique demeurait beaucoup plus que la nouvelle église l'objet de l'admiration [1].

II. — Rayonnement de la civilisation chrétienne.

Désireux d'illustrer la trentième année de son règne par l'inauguration solennelle du Martyrium et de l'Anastasis, Constantin invite les évêques réunis alors en concile à Tyr pour juger saint Athanase à se laisser véhiculer par les courriers impériaux jusqu'à Jérusalem où ils auront à célébrer la plus pompeuse des dédicaces. A cette nouvelle, de toutes les chrétientés d'Égypte et d'Orient les foules accourent aux Lieux Saints. Des gens de la domesticité palatine les ont déjà devancées sous la direction du tribun Marianus, chrétien lettré et confesseur de la foi, chargé par le maître de recevoir et de traiter princièrement les évêques, de distribuer aux indigents d'abondantes aumônes et de revêtir le monument de parures vraiment royales. Au milieu de tout ce monde, la personnalité de l'évêque Maxime successeur de Macaire, tient une place bien effacée. Il ne paraît pas avoir partagé envers Athanase l'animosité qu'avaient à l'endroit de l'évêque

1. *Mambré, conférence de St. Étienne*, 1909-10; Mader, *RB.*, 1930, p. 84-117; 199-225. Cf. *GP.*, II, p. 376.

d'Alexandrie les prélats arianisants qui menaient la fête. On sait qu'après ces solennités du 14 au 21 septembre 335 « le saint synode réuni par la grâce de Dieu à Jérusalem » projeta une ombre fâcheuse sur l'éclat de ces Encénies en acceptant et en faisant accepter « à notre maître le très religieux et théophile empereur Constantin » la doctrine d'Arius. Cette annulation du concile de Nicée fut-elle présentée aux yeux du maître comme le véritable moyen de faire régner la paix et l'union? Cela est d'autant plus vraisemblable que, conscient de tenir de Dieu sa dignité et sa puissance de prince, Constantin a toujours subordonné ses devoirs envers l'Église à ses devoirs envers l'Empire. Mais s'il crut rétablir l'ordre par cette palinodie, il se trompa [1]. Il avait fait preuve d'un zèle plus éclairé en s'attaquant aux rites extrêmement licencieux des grands sanctuaires de la Phénicie, à Aphaca aux sources du fleuve Adonis et à Héliopolis. Mais le vice y était tellement enraciné qu'il fallut sévir de nouveau après la réaction de Julien pour en venir à bout [2].

Le Pèlerin de Bordeaux en 333 pouvait juger non seulement de l'effort accompli dans le domaine monumental et chrétien, mais aussi du rayonnement atteint par le fondateur de Constantinople qui recevait alors les ambassades des Perses, des Blemmyes, des Indiens et des Éthiopiens. La démarche de Sapor II, qui occupait le trône iranien depuis sa naissance en 310, avait pour but caché d'obtenir des Romains le fer dont manquait le Grand Roi pour ses armements. Constantin se montra magnanime d'autant plus qu'il espérait par là exercer une protection efficace sur les chrétiens de l'empire sassanide mal vus chez eux à cause de leur aversion pour la religion nationale du feu [3].

Constantin dans son empire ne manquait pas une occasion de favoriser la conversion d'une collectivité. Maïoumas, le port de Gaza, peuplé d'un bon nombre d'Égyptiens qui se livraient au commerce des vins, reçut pour prix de son adhésion à l'Église, le droit de cité avec le nom de Constantia, en l'honneur de la sœur du basileus. D'un élan spontané Antarados en Phénicie donnait l'exemple de la destruction de ses idoles et de ses temples pour faire place à des églises, méritant de la sorte le titre honorifique de Constantine [4]. Césarée continuait son rôle de centre intellectuel de la Palestine. C'est à Eusèbe

1. P. Batiffol, *La paix constantinienne et le catholicisme*, p. 377 ss.

2. Tillemont, *Hist. des Empereurs*, IV, p. 206. = *Empereurs*.

3. *Ibid.*, p. 255. Constantin se regardant comme le protecteur général du christianisme écrivit à Sapor une lettre conservée par Eusèbe et Théodoret.

4. Antarados, ville continentale en face de l'île d'Arad.

son évêque, que s'adresse le basileus pour doter les églises de Byzance d'exemplaires des divines Écritures. Il lui en faut cinquante, écrits sur parchemin par les plus habiles calligraphes d'une façon très lisible et d'un format facile à transporter. Le gouverneur général du diocèse fournira tout le matériel nécessaire. Quand l'œuvre sera terminée, deux véhicules publics seront mis à la disposition de l'évêque pour le transport des *codices*. La vue de la lettre impériale suffira pour la réquisition. Un diacre de Césarée accompagna en effet le précieux envoi jusqu'à la capitale pour en faire la livraison et montrer à Constantin les exemplaires les plus soignés et les mieux réussis. Le diacre chargé de la commission n'eut qu'à se féliciter de la philanthropie impériale. On notera à ce propos que nombre de critiques ont tenu le *Sinaïticus* pour être originaire de Césarée et l'un des manuscrits envoyés par Eusèbe à Constantinople. On reconnaît en tout cas que ce manuscrit a séjourné à Césarée : c'est là que les livres d'Esdras et d'Esther ont été collationnés avec le très vénérable manuscrit de Pamphile. et les livres du Nouveau Testament avec d'anciens manuscrits représentant la recension palestinienne [1].

Le nom de Constantin avec sa titulature se retrouvent sur des milliaires de la Palmyrène, sur le rocher du Nahr el-Kelb près de Beyrouth, sur la voie d'Héliopolis à Damas et sur des bornes de la voie trajane entre Mâdaba et Dibân [2]. Les noms de ses fils et de ses neveux accompagnent parfois le sien.

III. — Sous le règne de Constance.

1. Antioche quartier général.

Avant de rendre le dernier soupir à Nicomédie le 22 mai 337, Constantin eut le temps de se rendre compte que le roi de Perse réservait à l'Empire de graves sujets d'inquiétude. C'est pourquoi Constance se trouvait déjà en Mésopotamie lorsque s'ouvrit la succession de son père. On sait avec quelle sauvagerie cette succession fut simplifiée en sa présence lorsqu'il eut regagné Constantinople et par quel effet du hasard échappèrent au massacre ses neveux Gallus et Julien, le futur empereur. Les trois fils de Constantin s'étant partagé le monde, Constance eut l'Orient avec Byzance et la Thrace, ce qui l'obligea de reprendre sa faction en face des Perses et son quartier général

1. Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin* iv, 36. Cf. Batiffol, *Dict. de la Bible*, t. V, 1783 s.

2. *ZDPV.*, 1917, voir les nos au tableau de la p. 92 s.

à Antioche qui assumait de nouveau pour une dizaine d'années le rôle de capitale de l'Orient que cette cité avait joué à diverses reprises. De passage à Émèse, il prend contact avec des brigands arabes dont il se fait des alliés contre les Perses. En 338, Sapor ayant mis le siège devant Nisibe est contraint de se retirer au bout de soixante-trois jours. C'est à cette opération que se rattache le souvenir du secours fourni à la place par l'évêque Jacques ainsi que celui de sa mort et non au siège de 350[1]. Après avoir consolidé son alliance avec l'Arménie, le basileus fait un séjour à Laodicée et à Héliopolis. De retour à Antioche, il y célèbre la dédicace de l'église d'or en 341. Tandis que s'ouvre le concile de Sardique dans l'été de 346, la persécution déchaînée par Sapor devient endémique dans les provinces du nord de la Perse, le Beith-Garmaï et l'Adiabène; elle s'étendra naturellement aux pays voisins de la frontière commune aux deux empires[2]. Nisibe soutiendra encore deux sièges, et les deux partis belligérants subiront de lourdes pertes à Singar avant que les hostilités soient suspendues entre Perses et Romains pour une durée de neuf ans (350). Bientôt, Constance, fort préoccupé de la compétition de Magnence qui agite l'Occident, est obligé de remettre la défense de l'Orient entre les mains du prince médiocre qui est son neveu Gallus, doublé il est vrai, du comte Lucilianus pour la direction de l'armée. Quand il rencontre son demi frère Julien à Nicomédie, celui-ci, déjà initié à la théurgie néo-platonicienne à Pergame, passe au paganisme à l'âge de vingt ans sans ébruiter sa palinodie.

2. Agitation juive en Galilée.

Ces compétitions autour de la pourpre, les désordres qu'elles entraînaient et les pertes irréparables qu'elles infligeaient aux forces romaines encouragèrent les Juifs à revendiquer par la violence le maintien de leurs privilèges et même le retour de leur autonomie. Le moment leur paraissait d'autant plus propice que Sapor, tolérant le Judaïsme, réservait ses rigueurs aux chrétiens qui revendiquaient par delà toutes les frontières le privilège d'être le véritable peuple de Dieu. Sur les bords du Tigre comme en Galilée les espérances messianiques demeuraient vivaces et Israël y attendait d'un jour à l'autre le moment d'être rassemblé par le libérateur promis. En ce moment en effet toutes les chances ne paraissaient-elles pas en faveur des sectateurs

1. TILL. *Empereurs*, IV, p. 319 et 668.

2. Sur la persécution de Sapor II voir J. LABOURT, *Le christianisme dans l'Empire Perse sous la dynastie sassanide*, p. 56 ss, p. 73 ss. *An. Bollandiana*, 1920, p. 286 ss, 301.

de Moïse? Aussi dès 336 la loi doit-elle prendre sous sa protection ceux d'entre eux qui embrasseraient le christianisme. Elle interdit en outre de circoncire un esclave étranger à la race juive. Constance ira plus loin : il défendra aux Juifs d'épouser des femmes chrétiennes, d'avoir des esclaves qui ne soient pas Juifs et, sous peine de mort, de les circoncire [1].

Il aurait fallu à la tête de l'Orient un autre César que le jeune Gallus pour tenir en équilibre les éléments disparates qui composaient la part qu'un régime de hasards lui avait confiée. On aura suffisamment stigmatisé sa politique en félicitant l'État d'avoir vu disparaître ce prince avant qu'il ait pu revêtir la pourpre impériale. Les faits montrent en tout cas que l'heure paraissait arrivée pour Israël de reconquérir son indépendance. Ayant massacré par surprise à la faveur de la nuit la garnison de Sepphoris, dont le nom officiel était Diocésarée, les séditieux se donnent un roi en la personne d'un certain Patricius et se répandent dans le pays pour tuer beaucoup de Samaritains et d'autres habitants auxquels les chroniqueurs donnent le nom générique de Grecs. Mais la répression ne se fit pas attendre. De la ville d'Antioche, Gallus amena ou envoya des troupes qui réprimèrent la sédition avec une rigueur qui n'épargna pas le jeune âge, brûlant plusieurs villes où les insurgés avaient imposé leur loi, entre autres Tibériade, Diospolis et Diocésarée. Cette dernière fut rasée pour avoir été le point de départ de cette révolte qui troubla la Palestine au déclin de l'année 352 [2]. L'exécution de Gallus en 354 ne modifia pas le statut légal de la Synagogue. Bien plus, une loi de 357 assimile le chrétien qui se fait juif au membre d'une société sacrilège et confisque ses biens au profit du trésor public [3]. Les communications entre la Palestine et la Diaspora étant devenues malaisées, le jeune patriarche des Juifs, Hillel II, dut renoncer à son droit de fixer le mois et l'année intercalaires du calendrier rituel. Dès 358 on adopta l'usage du monde scientifique [4]. C'est vers cette époque que mourut le fameux comte Joseph, un des gros personnages du Judaïsme, passé à la religion chrétienne vers 330, qui se signala par son zèle pour l'établissement du culte en Galilée et sa générosité envers les confesseurs proscrits.

1. Goyau, *Chronol. de l'Empire Romain*, ann. 339. Empereurs : IV, Interdictions portées contre les Juifs, p. 263, 326, 426. *Code Théodosien*, XVI, t. IX, 2; t. VIII, 6, 22. Tillemont, *Empereurs*, p. 262 s. *Encycl. Judaica*, X, 282.

2. A. Victor, 42, 11 : *Et interea Judaeorum seditio qui Patricium nefarie in regni speciem sustulerant, oppressa.* Sozomène, IV, 7; Socrate, II, 33; Théophane, *PG.*, CV, 140.

3. *Cod. Théod.* XVI, t. VIII, 7.

4. *Encycl. Judaica*, t. VIII, 53. Cet Hillel reçut le baptême *in extremis* d'après S. Épiphane, *Haer.* XXX, 4, ce qui explique pourquoi les sources talmudiques ne le mentionnent pas.

3. Le comte Joseph.

Comme « apôtre » du patriarche Juda IV Nessia, il inspectait les colonies juives de l'Orient et levait les contributions (dîmes et prémices), avec une telle exactitude qu'il s'attira de la part de ses coreligionnaires une antipathie d'autant plus violente qu'il n'avait pas su dissimuler l'attrait que la religion chrétienne exerçait sur son esprit. La lecture de certaines parties du Nouveau Testament traduites en hébreu, l'efficacité du signe de la croix dans les exorcismes et ses relations avec des évêques l'amenèrent à la piscine baptismale. Il sortit de l'indécision où se débattaient d'autres circoncis encouragés par la protection des lois de l'Empire. Honoré de l'amitié de Constantin, Joseph échangea sa dignité d' « apôtre » contre celle de *comes*, titre honorifique accordé aux intendants du fisc ou du domaine impérial sans parler des degrés militaires ni des carrières libérales. L'empereur lui ayant demandé quelle charge il désirait remplir, le comte Joseph le supplia seulement de lui donner par écrit le pouvoir de faire bâtir des églises en l'honneur du Christ en des lieux où l'on n'avait pas encore pu en élever parce qu'on n'y voyait ni païen, ni Samaritain, ni chrétien : surtout à Tibériade, à Diocésarée ou Sepphoris, à Nazareth et à Capharnaüm, d'où était exclu tout étranger au Judaïsme. Constantin non seulement lui accorda cette demande, mais il ordonna aux agents du fisc impérial d'avoir à fournir les fonds pour un tel ouvrage.

A Tibériade, Joseph pensa convertir en église un temple, dédié à l'empereur Hadrien, et qui n'avait pas été achevé. Devant l'hostilité opiniâtre des habitants, il se contenta de convertir en chapelle une partie de la ruine et alla se fixer à Scythopolis où il avait une belle résidence dont Eusèbe de Verceil, l'un des exilés de Sardique, profita en 355, autant que la férocité de l'évêque arien, Patrophile, un des sbires de Constance, daigna le permettre. Épiphane de Salamine y reçut un cordial accueil et eut l'heureuse idée de nous faire part des confidences qui ont introduit le comte Joseph dans l'histoire et nous ont appris que le noble converti eut encore avant de mourir le temps d'édifier des églises à Diocésarée et dans chacune des villes énumérées par le rescrit constantinien, comme pour compenser les ravages de 352 [1].

1. S. Épiphane, *Haer.* xxx, 4-12. ἐν Διοκαισαρείᾳ τὲ καὶ ἄλλαις τισὶ τελείως ᾠκοδόμησε. Un autre déporté de Sardique est Lucifer de Cagliari, envoyé d'abord à Germanicie *(Mar'ash)* puis à Eleuthéropolis.

4. Le procès de Scythopolis.

Scythopolis allait acquérir en 359 une plus grande notoriété du fait de l'énorme procès en matière de lèse-majesté qui s'y déroula lorsque le comte d'Orient, Modeste, eut établi son tribunal dans cette ville dont l'isolement écartait les foules tandis que sa situation facilitait la convocation des nombreux prévenus domiciliés dans les cités d'Antioche et d'Alexandrie auxquels viendront s'ajouter ceux qu'un fin limier nommé Paul saura dépister dans les coins les plus reculés de l'empire. On avait donc trouvé dans le temple égyptien d'Abydos, proche d'une entrée de l'Amenti, quantité de billets demandant à l'oracle du dieu Bèsa de satisfaire la curiosité inquiète de ses dévots : un tel arrivera-t-il au pouvoir? les présages sont-ils favorables aux païens? l'empereur n'allait-il pas bientôt disparaître? L'instruction accompagnée de tortures, révéla que beaucoup de personnes avaient consulté en outre l'oracle de Claros, les chênes de Dodone et le trépied de Delphes, ou troublé le repos des morts pour composer des maléfices, ou continué à offrir des sacrifices. Pour quelques personnages qui se justifièrent, il s'en trouva un bon nombre qui laissèrent leurs os dans les pierrailles de Beisân. Ammien Marcellin regrette qu'on n'ait pas accordé en ce cas un acquittement général [1]. L'affaire de l'oracle de Bèsa laissait présager cependant la réaction du paganisme qui allait se produire avec l'avènement de Julien et s'affirmait déjà à Rome dans l'élite attachée aux traditions ancestrales.

IV. — Le règne de Julien l'Apostat.

1. Les débuts en Occident.

A l'époque où se déroulait le fameux procès de Scythopolis qui fut suivi d'un décret de Constance défendant de consulter les devins sous peine de mort, il y avait trois ans que Julien, cousin de l'Auguste, proclamé César à Milan, se trouvait dans les Gaules pour tenir le front de l'Empire face à la Germanie. En août 357, il infligeait aux Alamans une cruelle défaite à Strasbourg, se signalait ensuite par des victoires sur les Francs et des travaux sur le Rhin et la Meuse, accordant à ses troupes des périodes de détente sous le doux climat de Lutèce. Cependant les affaires se gâtaient sur le front oriental où Sapor avait repris l'offensive et fait capituler Amida après un siège de deux mois

1. Ammien Marcellin, XIX, 12. Sur la vogue de la magie à cette époque, voir A. Piganiol, *Hist. rom. L'empire chrétien*, p. 97, 160 s.

et demi à la fin de l'année 359, aidé par les intrigues divisant l'entourage de Constance. Celui-ci aux abois envoie en Gaule le tribun Décentius chercher l'élite du front occidental avec les Hérules, les Bataves, les Pétulants et les Celtes. Mais l'armée tout entière proclame Julien Auguste malgré sa résistance, tous les corps s'étant rassemblés à Paris (février 360), ce qui provoque des explications amères entre les deux souverains. Constance refuse de partager la souveraineté, mais Julien se garde de heurter de front les éléments chrétiens de l'empire. Bien qu'il ait renoncé depuis longtemps au christianisme, il ménage sa popularité en se montrant dans l'église de Vienne le jour de l'Épiphanie en 361 pour prendre part à la solennité [1]. Au courant de l'été, tandis que Constance se voit obligé de marcher contre les Perses, Julien, tournant le dos à la Gaule, se dirige vers le cœur de l'empire pour occuper le fameux Pas de Sucques [2] qui marque la limite entre les provinces occidentales et les provinces orientales. C'était, à ce temps-là, la façon de passer le Rubicon. Il fallait avant tout se fortifier dans le bloc illyrien jusqu'au front de la Dacie et suivre de là les réactions du monde romain. Telle était l'inspiration venue à l'esprit du chef après un sacrifice offert très secrètement à Bellone. Aussi fixa-t-il son quartier général à Naïssus, patrie de Constantin, aujourd'hui Nich en Yougoslavie, d'où il écrivit au sénat romain, au peuple d'Athènes, aux citoyens de Corinthe et de Lacédémone, aux villes de Macédoine, d'Illyrie et du Péloponèse. Il était là depuis un mois quand il reçut la nouvelle de la mort de Constance, emporté par la fièvre à Mopsucrène au pied du Taurus le 3 novembre 361. L'armée du défunt donna l'empire à Julien qui fit, le 11 décembre suivant, son entrée solennelle à Constantinople.

2. Politique religieuse de Julien.

L'un des premiers décrets du nouveau monarque fut d'ordonner la réouverture des temples païens dans tout l'empire et la reprise des sacrifices sur les autels abandonnés. Ce jour-là, il l'avait attendu impatiemment depuis que Maxime d'Éphèse l'avait initié à la magie et aux secrets de l'art divinatoire, depuis que l'hiérophante d'Éleusis lui avait ouvert les mystères de Cérès. Loin de se borner à l'art de bien dire, Julien avait absorbé toute la substance des mythes et des rites païens au point de vouloir faire de la restauration du paganisme inté-

1. Ammien Marcellin, xxi, 2.

2. Ce défilé décrit par Ammien xxi, 10 se trouve entre Sardica (Sofia) et Philippoppoli. Voir l'art. Succi (Sozomène Σοῦκις· dans Pauly-Wissowa et le plan dans le *Tour du monde*, XIII, 1873, 159.

gral le but principal de son règne. L'une de ses passions sera de s'approcher des autels et de manipuler, les pieds dans le sang, les viscères des bêtes à cornes pour y découvrir l'avenir. De jeunes condisciples de Julien surent cueillir sans dommage à l'ombre du Parthénon la fleur de l'hellénisme. « Athènes, dira Grégoire de Nazianze à propos de saint Basile, Athènes est funeste aux autres pour les choses de l'âme, et les gens pieux n'ont pas tort d'être de cet avis; car elle est riche de la mauvaise richesse, les idoles, plus que le reste de la Grèce, et il est difficile de ne pas se laisser entraîner par leurs panégyristes et leurs défenseurs. Mais nous, elles ne nous firent point de mal, car nous avions au cœur une armure impénétrable. Au contraire, s'il faut aller jusqu'au paradoxe, ce nous fut une occasion de nous affermir dans la foi; car nous reconnûmes leurs mensonges et leur imposture, et nous méprisâmes les démons dans l'endroit même où ils sont l'objet de l'admiration [1]. »

Julien convoqua ensuite les représentants des diverses sectes chrétiennes que suivant les caprices de Constance l'on avait vus sillonner les provinces de concile en concile, d'exil en exil. Il leur signifia avec douceur qu'il fallait mettre fin à toutes ces querelles et laisser chacun professer le culte de son choix. A ce propos, remarque Ammien, s'il se montrait si tolérant, c'est qu'il comptait bien que la liberté multiplierait les schismes et que de la sorte, il n'aurait pas l'unanimité contre lui, sachant par expérience que divisés sur le dogme, la plupart des chrétiens sont féroces les uns pour les autres [2]. Telle est la circonstance qui valut à l'évêque de Jérusalem, S. Cyrille, de pouvoir regagner son diocèse en emmenant avec lui le fils du grand prêtre de Daphné nouvellement converti [3].

Nous n'avons pas à retracer ici le branle-bas général que provoquèrent en Orient où le christianisme s'était beaucoup plus développé qu'en Occident les mesures visant à restaurer une situation totalement changée en beaucoup d'endroits par deux ou trois siècles de pratique de l'Évangile. En fait les mesures prises par Julien pour relever le niveau du sacerdoce païen et soulager les malheureux, l'interdiction aux chrétiens d'enseigner les lettres profanes et les fréquents dénis de justice dans les procès n'eurent pas le temps de réaliser l'abais-

1. Grégoire de Nazianze, *Discours en l'honneur de Basile de Césarée* éd. et trad. F. Boulenger, xxii, 5.

2. A. Marcellin, xxii, 5. L'intention de Julien est visible lorsque, voyant Athanase ramener la paix dans Alexandrie, il exile une fois de plus, par dépit, le grand évêque, qui rentrera finalement après le décès de l'Apostat.

3. Tillemont, *Mém.* viii, 439.

sement du christianisme qu'il poursuivait avec méthode. Il est naturel qu'il se soit produit en divers lieux où le paganisme avait des racines profondes des représailles d'une cruauté d'autant plus raffinée qu'elle favorisait le plan impérial. C'est ainsi qu'au printemps de 362, les païens d'Héliopolis restaurent chez eux le culte de Vénus et font mourir dans les tortures le diacre Cyrille et quelques vierges chrétiennes odieusement profanées [1].

3. Persécution en Palestine.

Rencontrer des chrétiens instruits assez fermes pour lui tenir tête et demeurer fidèles à leur religion causait à Julien un dépit très vif. Quelle séduction ne déploya-t-il pas pour attirer au paganisme le docte et distingué Césaire : Grégoire de Nazianze, son frère, l'a finement raconté dans l'oraison funèbre qu'il lui a consacrée [2]. Avec Titus de Bostra, chez lequel saint Jérôme ne sait quoi le plus admirer de son érudition séculière ou de sa science des Écritures, le nouvel Auguste se comporta si trivialement que Voltaire seul s'est trouvé à ne pas le blâmer. Dans une lettre adressée aux Bostréniens en général, il fausse avec malignité le sens des suppliques à lui adressées par l'évêque et le clergé de la métropole de l'Arabie qui comptait autant de païens que de chrétiens, de façon à faire passer Titus pour un calomniateur de ses ouailles. « J'insère dans cet édit, écrit Julien, l'expression même que Titus ose faire figurer dans ses suppliques : « Quoique les chrétiens puissent mesurer leur nombre avec celui des Hellènes, nos exhortations les ont tous retenus de commettre le moindre excès. » Voilà, ajoute le prince, en quels termes votre évêque parle de vous. Vous voyez que ce n'est pas à votre bon esprit qu'il attribue votre tranquillité. C'est malgré vous, dit-il, que vous êtes retenus par ses exhortations. Puisqu'il vous accuse ainsi, expulsez-le spontanément de votre ville. » L'Apostat oublie le plaidoyer de Libanius en faveur d'un précédent magistrat chrétien, Orion, dont les Bostréniens affirmaient que non seulement il n'avait pas fait la guerre aux dieux sous Constance, ni chassé leurs prêtres mais qu'il les avait tirés de leur détresse plus d'une fois par la douceur de son gouvernement. Julien lui donna pour successeur un païen zélé, nommé Béleus, ancien professeur de rhétorique, qui prit soin d'exécuter toutes les décisions relatives au redressement de l'hellénisme et à la restauration des temples [3]. Titus demeura cependant au milieu de ses ouailles, composant un

1. Sozomène, V, 10. Théodoret, *Hist. ecclés.*, III, 3.
2. *Éloge de Césaire* (F. Boulenger), XI-XIII.
3. Bidez (coll. Budé). *L'empereur Julien*, Lettres, 114 (ep. 52) et Introd. p. 123 s.

ouvrage contre les Manichéens que l'on possède tout entier dans une version syriaque qui a dû être faite du vivant même de l'auteur, avant 375.

Si Julien avait gagné Antioche en juillet 362 avec l'intention de se préparer à envahir la Perse et de se couvrir de gloire en terrassant le plus redoutable ennemi du nom romain, le souci de consolider l'hellénisation des pays orientaux où le christianisme s'était largement propagé ne fut pas étranger à sa lente traversée de l'Asie Mineure ni à son séjour dans l'illustre capitale des Séleucides où il pensait se trouver plus à l'aise que dans la ville baptisée de Constantin. Il ne fut pas long à perdre ses illusions. Pour n'être pas très profond, le christianisme des gens d'Antioche prenait vite un aspect combatif et même frondeur. Les péripéties de la lutte autour de Daphné, la démolition de la grande église, l'interdiction des fonctions publiques aux chrétiens, le pamphlet du souverain contre ces derniers et le fameux *Misopogon* qui rompait l'entente entre Julien et toute la population d'Antioche, marquent les étapes d'une rupture entre le prince et la ville au profit de Tarse où l'armée et la cour viendraient hiverner après l'expédition en Mésopotamie que l'on augurait triomphale [1].

En attendant, l'influence immédiate du restaurateur de la religion païenne encourageait les idolâtres de Syrie et de Palestine à satisfaire leur haine et leur soif de vengeance. Les tortures ignobles infligées à Marc, évêque d'Aréthuse en Syrie, faisaient rougir de honte les hauts fonctionnaires païens eux-mêmes qui voyaient en cela une marque de faiblesse pour leur parti. Le comte Magnus brûla l'église de Béryte. Le culte de Bacchus fut installé dans les basiliques d'Émèse et d'Épiphaneia (Hâmâ). A Damas, les Juifs incendient deux basiliques chrétiennes. A Panéas ou Césarée de Philippe aux sources du Jourdain on montrait depuis longtemps une statue d'airain qui représentait une femme agenouillée, les mains étendues en posture de suppliante, et, vis-à-vis, la statue d'un homme vêtu d'une longue robe qui tendait la main à la femme, près d'une source. Au pied de la statue qui représentait, pensait-on, le Sauveur, poussait une herbe inconnue aux médecins, servant de remède contre toutes sortes de maladies. Sur l'ordre de Julien, les païens du lieu enlevèrent de sa base cette statue et lui ayant mis une corde aux pieds la traînèrent dans les rues et la mirent en pièces.

A Scythopolis, les idolâtres violèrent la tombe de l'évêque Patrophile, fameux partisan de l'arianisme, condamné en 359 par le concile de Séleucie. Ils suspendirent son crâne en manière de lanterne. La

1. P. Allard, *Julien l'Apostat* : lire la vie de Julien à Antioche, III, 9 ss.

réaction païenne s'attaquait sans distinction à tout ce qui portait le nom de chrétien ou rappelait un souvenir évangélique. C'est ainsi que la sépulture que saint Jean-Baptiste partageait avec celles des prophètes Élisée et Abdias à Samarie, devenue Sébaste depuis Hérode, fut violée par les infidèles de l'endroit qui après avoir mêlé leurs ossements avec des os d'animaux les réduisirent en cendres qu'ils jetèrent au vent. Quelques parcelles des saints corps échappèrent à la destruction, car plusieurs moines de Jérusalem se trouvant à Sébaste le jour où se perpétrait cette profanation réussirent à soustraire quelques fragments d'os à la rage des sacrilèges. Philippe, higoumène du mont des Oliviers, les envoya à saint Athanase qui les mit en réserve au *sacrarium* d'où Théophile, son successeur, les prit pour les déposer le 27 mai 396. dans la basilique de Saint Jean-Baptiste élevée sur l'emplacement du fameux Serapeum que l'empereur Théodose aura fait démolir dans Alexandrie.

Emmaüs, élevée au rang de cité par Élagabale en 221, eut sa part dans cette persécution. Le chroniqueur Théophane raconte que l'empereur Julien y fit boucher une fontaine où l'on pensait que Jésus-Christ s'était lavé les pieds, ce qui avait communiqué à l'eau la vertu de guérir toutes sortes de maladie soit des hommes, soit des animaux. Comme Sozomène, au début du v^e^ siècle, parle encore de cette source miraculeuse, il faut en conclure qu'elle a été désobstruée après la mort de Julien et continua de jouir d'une grande notoriété. Aux xvi^e^ et au xvii^e^ siècle, elle est encore mentionnée à proximité de la basilique d'Amwâs comme une fontaine d'eau excellente même par les gens qui ne pensent pas se trouver à Emmaüs. Gaza, humiliée d'avoir été assujettie à son port qui formait un bourg chrétien à 4 kilomètres environ de la cité continentale, n'eut pas de peine à recouvrer sa prééminence. Julien s'empressa d'enlever à Maïouma son nom protocolaire de Constantia pour lui laisser le simple titre officiel de « quartier naval de la ville des Gazéens ». La grande ville idolâtre s'attaqua au monastère d'Hilarion. Le solitaire, traqué d'abord en Égypte, réussit à s'embarquer pour la Sicile. La populace s'en prit à trois frères : Eusèbe, Nestabius et Zénon, accusés d'avoir profané les temples et insulté les dieux. Livrés à tout ce qu'une foule en délire peut inventer comme raffinement de tortures, ils sont jetés hors de la ville et brûlés avec des carcasses d'ânes et de chameaux, profanation usuelle sous Julien ayant pour but d'empêcher le culte des martyrs que celui-ci avait en horreur [1].

1. Allard, *op. cit.*, p. 85 ss. Tillemont, *Mém.*, VII, 357-370.

4. Vaine tentative de la reconstruction du Temple de Jérusalem.

Aux yeux de Julien la religion israélite trouvait grâce et faveur. « Les Juifs, a-t-il écrit, s'accordent avec les Gentils à l'exception de leur croyance en un seul Dieu. Cela leur est spécial et nous est étranger. Tout le reste nous est commun, à eux et à nous : les temples, les enceintes sacrées, les autels, les purifications et certaines observances au sujet desquelles nous ne différons entre nous ou absolument pas ou presque pas [1] ». Quant à leur Dieu Très-Haut, il fait partie des divinités tutélaires dont chacune préside aux destinées d'une nation. Julien ne verrait pas d'un mauvais œil la restauration du sanctuaire unique dont jadis la gloire rayonnait sur tout Israël depuis la roche du Moriah. Ne serait-ce pas donner un démenti aux « Galiléens » touchant la ruine définitive du temple de Jérusalem? Il ne subsiste malheureusement qu'une seule ligne de la lettre que l'empereur écrivit aux Juifs pour leur annoncer la prompte réalisation de leur rétablissement en Palestine et de la réédification de leur sanctuaire national : « Je mets tout mon zèle, écrit-il, à relever le temple du Dieu Très-Haut ». Pour l'historicité de cet événement, le témoignage d'Ammien Marcellin, esprit positif, pratiquant la religion officielle, mêlé aux choses de la politique du règne, présente toutes les garanties désirables. Aussi ne peut-on mieux faire que de prendre en cette affaire son récit pour base : « Julien continuait de presser ses armements avec ardeur; son impatience allait au devant des obstacles; et ce génie qui embrassait tout, concevait au même moment la pensée d'une œuvre monumentale capable d'éterniser le souvenir de son règne. Il voulait relever, au prix de sommes folles ce temple prétentieux de Jérusalem qu'après de nombreux combats meurtriers livrés par Vespasien, Titus avait enfin enlevé de vive force. Il chargea de ce soin Alypius d'Antioche, qui avait administré la Bretagne comme lieutenant des préfets. Alypius, bien secondé par le correcteur de la province, poussait en conséquence les travaux avec vigueur, quand soudain une éruption formidable de globes de feu qui s'élancèrent presque coup sur coup des fondements même de l'édifice, rendit la place inaccessible aux travailleurs, après avoir été fatale à plusieurs d'entre eux; et ce prodige se renouvelant chaque fois qu'on revint à la charge, il fallut renoncer à l'entreprise [2]. »

1. Bidez, *op. cit.*, p. 128. Julien après avoir dit que le temple des Juifs, trois fois renversé n'a pas encore été rétabli ajoute : « Je n'en parle pas pour leur en faire un affront, moi qui ai projeté de rétablir, en l'honneur du dieu qu'on y invoque, ce temple ruiné depuis longtemps. »

2. Bidez, *op. cit.*, p. 163, l. 19. A. Marcellin, xxiii, 1.

Le dégagement de gaz inflammables supposent que les terrassiers avaient atteint des substructions closes par endroit depuis des siècles. En s'attaquant à cette base ruineuse, ils achevaient d'arracher ce qui restait de l'ancien édifice et de donner à la prophétie la plénitude de sa réalisation. Les contemporains furent alors aussi frappés par la fréquence de secousses sismiques qui ébranlèrent ou abattirent des portiques voisins de l'esplanade. On signale enfin des dégats importants dans maintes cités telles que Nicopolis, Gaza, Eleuthéropolis et Néapolis[1].

Après avoir inauguré l'opération avec une ardeur fébrile et un enthousiasme peut-être un peu factice, les Juifs abandonnèrent les travaux sans penser à en reprendre le cours. Habitué depuis longtemps au culte synagogal, Israël n'envisageait pas d'un œil serein le surcroît d'impositions qu'entraînerait la reprise des sacrifices sanglants sur la roche du Moriah. On a vu l'hostilité que les apôtres du patriarche hébreu rencontraient dans les provinces quand ils exigeaient avec conscience les taxes qui représentaient les antiques offrandes et prémices. Du reste, en dépit des efforts de Julien, le retour à l'immolation des animaux, déjà sapé par la législation constantinienne, allait se heurter aux sévères prohibitions de la période théodosienne. Il n'y a pas à faire fond sur la lettre que Julien aurait adressée au *koinon* des Juifs dans laquelle il dit avoir fort exhorté « son frère Jule, leur révérendissime patriarche » à supprimer l'institution des percepteurs qu'on nommait *apostoli*. L'empereur finissait en promettant à ses amis que s'il revenait de la guerre de Perse, il rebâtirait la sainte cité de Jérusalem comme ils le souhaitaient depuis si longtemps, qu'il irait y demeurer et célébrerait avec eux la gloire du Tout-Puissant. Ce seul souhait suffisait à justifier la défiance touchant cette pièce que les plus récents éditeurs des lettres de Julien ont classée parmi les apocryphes [2]. L'on ne doit pas non plus exagérer les marques de déférence que Julien semble prodiguer envers la Synagogue. On jugera du degré de l'estime qu'on avait pour elle à la cour d'Antioche par la correspondance de Libanius, notamment par la lettre envoyée à Priscianus au sujet de troubles provoqués dans la juiverie d'Antioche en 364 par le retour au pouvoir d'un archisynagogue qui en avait été chassé naguère pour avoir transformé l'autorité en tyrannie. « Le chef de leurs chefs », c'est-à-dire le patriarche, règlera la question avec l'assentiment du gouverneur [3].

1. Philostorgius, *Kirchengeschichte*, VII, 8-14, éd. de Jh. Bidez accompagnée de tous les textes en connexion avec l'événement. Cf. J. Vogt, *Kaiser Julian und das Judentum*, 1939.
2. Bidez, *L'empereur Julien*, Lettres, p. 128 s., 163, 197.
3. *Libanii epist.* 1342. Foerster, vol. XI, p. 327.

Mais déjà à cette époque le restaurateur du paganisme et le protecteur du judaïsme avait quitté la scène du monde. Il laissait comme souvenir tangible de son séjour en Orient quelques inscriptions grecques gravées sur les milliaires de la province d'Arabie par des officiers de son parti. On réussit encore à déchiffrer non sans peine les acclamations : « L'empereur Julien Auguste roi à jamais! » — « Tu es né pour vaincre, ô roi immortel! » — Entre Gérasa et Philadelphie : « Un seul dieu, Julien roi ». — « Julien a réussi à vaincre le monde[1]! »

A Nahité dans le Hauran, un centurion du premier rang, Fl. Maximus[2], déclare avoir construit à ses frais un tombeau avec colombier sous le huitième consulat de Constance Auguste et le premier de Cl. Julianus César (356). Julien avait pris à Vienne dans les Gaules les insignes du consulat. Sept ans et demi après, il mourait le 26 juin des suites d'une grave blessure. Il avait régné vingt mois sur tout l'empire. Jovien, comte des domestiques, proclamé empereur le lendemain, dirige la retraite qui devient de jour en jour plus pénible. On se décide à traiter avec Sapor : Jovien consent à abandonner le roi d'Arménie, à céder cinq des neuf satrapies transtigritanes annexées en 297 et s'engage à évacuer Nisibe et Singara. La paix est conclue pour trente ans. Saint Jérôme reçut une telle impression de la soudaineté de cette mort et de ces revers qu'il en parlait longtemps après dans son commentaire sur Habacuc. Il se rappelait encore la réflexion d'un païen : « Comment les chrétiens osent-ils prétendre que leur Dieu est patient? Qu'y a-t-il de plus violent et de plus rapide que cette fureur qui n'a pu différer d'un instant l'action de sa colère[3]? »

V. — La vie religieuse et l'organisation civile.

1. Saint Cyrille.

A la tête de l'épiscopat en Palestine, nous trouvons vers le milieu du IVe siècle deux évêques dont la carrière fut traversée par les incidents de la querelle arienne et qui ont laissé un nom dans la littérature ecclésiastique : Acace le Borgne, métropolitain de Césarée et Cyrille de Jérusalem. Successeur du grand Eusèbe, héritier de la bibliothèque d'Origène, Acace écrivit une biographie de son illustre prédécesseur et parmi d'autres traités un commentaire sur l'Ecclésiaste. Profes-

1. Thomsen, *Die romischen Meilensteine*, *ZDPV.*, 1917, nos 126 s., 200, 203, 204, 208, p. 50 s., 63 s.

2. Waddington, Inscr. gr. et lat. de la Syrie, no 2412 *k*.

3. *In Abacuc*, II, c. III, *PL.*, XXV, 1329 D.

sant le pur arianisme, il fit déposer en 358, au concile d'Antioche, saint Cyrille de Jérusalem et demeura un défenseur de l'hérésie sous Constance et sous Valens[1]. La difformité de son visage, l'éloquence naturelle du prêtre Cyrille, et l'élévation de ce dernier au vénérable siège de saint Jacques, cauchemar des métropolitains de Césarée, entretint dans le cœur d'Acace une animosité qui ne désarma jamais.

Saint Cyrille reçut la prêtrise des mains de l'évêque Maxime et ce fut durant sa prêtrise qu'il prononça les Catéchèses qui ont immortalisé son nom. Élu comme successeur de Maxime par les évêques de la province en 350, les débuts de son épiscopat furent marqués par l'apparition d'une croix lumineuse qui s'étendait dans le ciel depuis le Calvaire jusqu'au mont des Oliviers. Ce phénomène parhélique persistant plusieurs heures frappa tellement les esprits qu'on en fête encore de nos jours l'anniversaire, le 7 mai. Cyrille en écrivit à l'empereur Constance[2]. Mais la jalousie d'Acace veillait, assurée d'avoir l'oreille du monarque arien. Le Borgne prétendit que l'évêque de Jérusalem avait vendu des ornements que Constantin avait donnés à son église. Le fait était d'autant moins répréhensible qu'il avait pour motif le soulagement des pauvres au cours d'une famine. Mieux vaut ne pas insister sur les broderies calomnieuses dont cette action fut le canevas. Cyrille, chassé comme un malfaiteur, malgré son appel à un jugement supérieur, se retira à Tarse en Cilicie auprès de l'évêque Sylvain qui le reçut fraternellement et lui permit, malgré les remontrances d'Acace, d'officier et d'instruire son peuple qui se montrait avide de sa parole. Il était là depuis la fin de l'année 357 quand il se rendit avec Sylvain au concile de Séleucie d'Isaurie pour porter sa cause devant l'assemblée des évêques orientaux réunis surtout en vue de substituer la similitude parfaite au consubstantiel dans les personnes divines (septembre 359). Tandis qu'on déposait Acace de Césarée comme anoméen, Cyrille était remis sur son siège, mais pour bien peu de temps, car dès le début de 360 Acace redevenu à Constantinople maître de la situation le faisait déposer de nouveau et bannir avec quelques autres semiariens dont Sylvain de Tarse. On reconnaît que l'influent métropolitain de Palestine eut la main heureuse en confiant l'église d'Antioche à Mélèce qui était uni d'amitié, de communion et de foi avec Cyrille de Jérusalem[3].

1. Dom Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. VI, p. 12-15. Marin, *DHGE*, I, col. 239.

2. *PG.*, XXXIII, 1166-75 texte. Tillemont, *Mém.*, viii, 428 ss. Bardy, dans Hist. de l'Église **3.** *De la paix constantinienne à la mort de Théodose*, p. 161-175.

3. Tillemont, *Mém.*, VI, 497 s. S. Hilaire de Poitiers avait assisté au concile de Séleucie pour témoigner de l'orthodoxie des Occidentaux.

Profitant de l'amnistie accordée par l'empereur Julien à son avènement, Cyrille revint dans sa ville épiscopale au début de 362, ce qui lui permit d'assister un an après à l'entreprise avortée de la reconstruction du temple des Juifs. Mais l'édit de Valens en 367 le chassa de nouveau de son diocèse ainsi que tous les évêques qui, bannis par Constance avaient été rétablis par Julien. Cyrille venait de placer sur le siège de Césarée son neveu Gélase, écrivain de talent qui donna une suite à l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe et illustra le siège métropolitain de la Palestine jusqu'en 395 [1]. Théodoret loue son éloquence et sa vertu. De retour à Jérusalem en 379, année de l'avènement de Théodose, Cyrille avait pris part au concile œcuménique de Constantinople en 381 comme un des athlètes de la vérité. Sa mort aura lieu le 18 mars 386, l'année qui amènera sainte Paule et saint Jérôme à Bethléem [2].

Cyrille, comme son neveu Gélase, s'est distingué par l'indifférence qu'il montra pour la renommée et les biens de la terre. Gélase passait pour avoir écrit des choses qu'il ne publiait point. Cyrille, avec ses allures de paysan, ne fit rien pour sortir de sa pauvreté ni pour tirer parti de ses talents. S'il consentit à ce qu'on réunît les catéchèses relevées par des tachygraphes, ce fut à condition qu'elles seraient soustraites aux regards des non-chrétiens et des catéchumènes qui n'étaient pas encore admis à recevoir le baptême. Il est regrettable qu'il n'ait pas pris soin de recueillir ses autres prédications. Même désintéressement dans la question d'argent. Au milieu des splendeurs qui l'entourent lorsqu'il pontifie, il s'inquiète de la misère de ses ouailles en proie à la famine et ce n'est pas lui faire injure de croire qu'il ait aliéné des étoffes précieuses pour subvenir aux besoins de son peuple. Il ne savait pas comme les prélats qui prenaient sa place quand il partait pour l'exil l'art de se maintenir en bonne situation matérielle à travers les vicissitudes d'une politique arienne que dirigeait un prince non baptisé. L'amitié de Sylvain de Tarse se trouvait largement récompensée par le charme d'une parole aussi instructive qu'autorisée.

La seule fondation à laquelle Cyrille se trouva mêlé à Jérusalem non sans y faire opposition en principe, est celle de l'oratoire du Tombeau de Saint Jacques au Cédron, au-dessous du pinacle du Temple Temple, où un vieil anachorète nommé Épiphane avait cru retrouver les ossements du premier évêque de Jérusalem et ceux du vieillard

1. Tillemont, *op. cit.*, p. 438. Batiffol, *Littér. grecque*, p. 215.
2. Tillemont, *op. cit.*, p. 433 s.

Siméon et de Zacharie, le grand prêtre. Les frais des fouilles et de l'installation étant supportés par un notable d'Éleuthéropolis du nom de Paul, Cyrille aurait consenti à déposer à la Sainte-Sion, le 1er décembre 351, les restes exhumés qui reposeront finalement dans le sanctuaire du généreux Paul à partir du 25 mai 352. Sous Justin II (565-578) Constantinople eut une église dédiée à saint Jacques le Mineur et des reliques trouvées au temps de Cyrille. Saint Jérôme n'approuva pas l'authenticité de cette découverte [1].

Parlant de l'affluence des étrangers à Jérusalem le jour de la Pentecôte racontée aux *Actes*, saint Cyrille faisait à ses auditeurs en 347 cette remarque topique : « Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que la multitude des étrangers s'est mise à affluer ici de toutes parts; ceci avait déjà lieu alors » [2]. Depuis Constantin le paganisme décroissait dans la ville d'Aelia et à partir de l'échec de Julien, il perdait peu à peu du terrain à travers tout le pays. Chaque année, la prédication amenait au baptême une certaine quantité de païens et les catéchumènes étaient encore nombreux vers la fin du IVe siècle. L'immigration continue de gens pieux accourus de toutes les églises de la terre avait fini par donner la prépondérance aux groupes chrétiens en diverses régions où s'étaient déroulés les faits des temps bibliques et de l'histoire évangélique. Des facilités étaient offertes à qui voudraient s'y installer. Beaucoup en profitèrent : c'est ce que nous apprend la fameuse lettre de Jérôme à Marcella, écrite en 386, qui célèbre les chœurs des moines, les troupes de vierges, la variété des nations représentées à Jérusalem : le Breton, le Gaulois y coudoyant les fidèles venus des contrées de l'Orient, Arménie, Perse, Inde, Éthiopie, Égypte, Pont et Cappadoce, Cœlé-Syrie et Mésopotamie. La parole du Sauveur : « où sera le corps se rassembleront les aigles » est amplement réalisée. La foule des pèlerins est aussi bigarrée que la population sédentaire. Si, avant l'édit de Milan, la Palestine attirait des chrétiens désireux de visiter les Lieux Saints, quelle fascination ne dut-elle pas exercer lorsque les grands sanctuaires furent érigés, lorsque des fêtes pompeuses purent librement se célébrer dans les somptueux parvis ou sur les chemins foulés par le Sauveur! Le Saint-Sépulcre était aux chrétiens ce que le temple de Yahveh avait été aux Juifs de la Palestine et de la dispersion.

Comme partout, l'ivraie croissait parmi le bon grain et, à s'en

1. *La sépulture de S. Jacques le Mineur*, *RB.*, 1919, p. 481-499; 1924, p. 617. *Jérusalem Nouvelle*, p. 845 ss.
2. *Catech.* XVII, 16.

tenir à quelques sorties assez virulentes de Grégoire de Nysse et de Jérôme, on pourrait croire qu'elle pullulait. On voyait parfois des voyageuses encombrantes, des riches étalant un luxe tapageur; les villes avaient leurs bains publics, leurs lieux de plaisirs, des théâtres où évoluaient bouffons et danseuses, des corps politiques avec leurs querelles. Les questions théologiques soulevaient des tempêtes dans le monde religieux et la population turbulente se divisait sur des questions de personnes. Mais d'autre part, on voyait s'élever des institutions de bienfaisance : hospices et hopitaux pour les pèlerins ou les pauvres, des monastères où l'on se livrait à la psalmodie, à l'étude des lettres sacrées et à la copie des manuscrits, enfin mainte église ou chapelle consacrée à un souvenir biblique ou à la mémoire d'un martyr. Pour Jérusalem seule, sainte Paule estimera en 386 qu'une journée ne suffit pas à en parcourir les dévotions et les sanctuaires [1].

Témoin très attentif des excavations pratiquées au quartier du Calvaire sur l'ordre de Constantin, saint Cyrille est resté très attaché aux Lieux Saints. Ce n'est pas qu'il y cherche une matière à description subtile usuelle chez les rhéteurs byzantins : en orateur consommé, il les tourne en arguments topiques aptes à rendre évidente la vérité des faits de la Rédemption qu'il expose aux catéchumènes. Vient-il à parler du rachat de l'humanité par la croix? Il prend à témoin le gibet retrouvé dont le bois est distribué dans le monde sans être épuisé, le rocher du Golgotha qui exhibe encore devant son auditoire les fentes du séisme, le tombeau de roc avec sa fermeture en forme de meule. L'évidence emporte la conviction au point que les auditeurs applaudissent. — « Tu acclames, réplique le Catéchiste, tu acclames, pour marquer ton assentiment. Prends-garde de ne pas nier ces vérités au jour de la persécution! »

Les gens qui l'écoutent connaissent fort bien le Cédron et le vieux palmier qui fournit des palmes aux enfants le jour des Rameaux. Gethsémani témoigne aussi de la réalité de la trahison. Mais celui qui fut trahi et ensuite crucifié sur ce Golgotha est monté au ciel du mont des Oliviers qui se trouve à l'Orient. « Il se dresse encore cet Olivet, montrant jusqu'à ce jour aux yeux des fidèles et celui qui est monté sur la nuée et la porte céleste de son Ascension » [2].

Voici comment l'orateur s'excuse de ne pas réunir son auditoire à l'église d'en haut, la Sainte-Sion, pour lui parler du Saint-Esprit

1. Voir notre article *S. Jérôme et Jérusalem* dans *Miscellanea Geronimiana*, Roma, 1920, p. 132 ss. S. Jérome, ép. 58 (an. 396). *Jérus. N^lle*, p. 906 s. S. Grégoire de Nysse, *PG.*, xlvi, 1009 ss.

2. *Catech.* xiii, 4, 22, 23, 26, 39; xiv, 5, 9, 22, 23; iv, 14.

(le calvaire ou le Martyrium offraient plus de commodité comme local et situation) : « Nous connaissons l'Esprit-Saint qui descendit sous la forme de langues de feu, ici même à Jérusalem, dans l'église supérieure des Apôtres. Nous avons en effet chez nous tous les privilèges.... En vérité, il serait plus convenable de parler de l'Esprit-Saint dans l'église d'en haut, comme il l'est de parler du Christ et du Golgotha dans ce Golgotha même. Mais puisque celui qui est descendu là-haut participe à la gloire de celui qui a été crucifié ici même, nous sommes autorisés à parler ici de celui qui est descendu là-haut, car la piété ne se partage pas »[1].

Une quinzaine d'années avant les travaux entrepris pour la restauration du temple juif à Jérusalem, Cyrille montrait encore la carcasse de cet édifice qui devait être abattue en 363 pour asseoir les nouvelles fondations du projet. L'orateur s'imaginait encore que l'Adversaire mentionné dans II Thessal, 2,4 aurait le temps de s'asseoir dans le Saint des Saints dont on voyait les ruines. Mais lorsque la chute de ce qui reste provenant de la vétusté ou de la démolition en vue d'une reconstruction ou d'un autre dessein aura réalisé la parole du Seigneur, ajoute-t-il, alors l'Antéchrist viendra avec des dehors trompeurs, simulant d'abord l'humanité pour se montrer ensuite féroce envers les saints de Dieu. Ce serait une erreur de croire que le temple de Dieu où siègera l'Adversaire désigne la grande église de Jérusalem. « S'il vient chez les Juifs pour être adoré comme messie c'est afin de les tromper davantage. Se donnant pour fils de David, il montrera un grand zèle pour la réédification du Temple »[2].

2. Saint Athanase et l'épiscopat palestinien.

Quand il prononçait ces paroles les auditeurs de Cyrille voyaient encore une bonne partie du *naos* dont les murs n'allaient pas tarder à disparaître. Trois ans séparaient encore l'orateur de son élévation à l'épiscopat. Ce fut dans cet intervalle que se produisit un événement qui signale à l'attention de l'historien l'attitude des évêques palestiniens dans la question de saint Athanase et la composition de ce corps au temps de saint Cyrille. Autorisé par Constance à rentrer en Égypte, sous la pression de son frère Constant, le champion de la foi nicéenne faisant route d'Antioche vers Alexandrie reçut des prélats palestiniens réunis en synode à Jérusalem en 346 l'accueil le plus cordial, sauf de deux ou trois irréductibles ariens tels que

1. *Catech.* XVI, 4; XVII, 13.
2. *Catech.* XV, 15.

Patrophile de Scythopolis et Acace de Césarée qui s'abstinrent de paraître.

A travers les flottements que le caprice des princes imposait à la théologie et les sanctions imposées aux résistants, il y avait du courage à marquer une adhésion pleine et entière à la cause d'Athanase et à témoigner à sa personne une chaude amitié par une lettre de félicitations telle que la lettre adressée par les évêques rassemblés à Jérusalem à leurs collègues d'Égypte et de Libye, aux prêtres, aux diacres et au peuple d'Alexandrie et à tous leurs frères très aimés dans le Seigneur.

« Il nous est impossible, très chers, de rendre de dignes actions de grâces au Dieu de l'univers pour les merveilles qu'il a opérées partout et en particulier maintenant à l'égard de votre église en vous rendant votre pasteur et maître, notre collègue Athanase. Qui donc aurait jamais espéré voir de ses yeux ce qui arrive aujourd'hui? Vraiment, vos prières ont été écoutées par le Dieu de l'univers qui prend soin de sa propre église et, sensible à vos larmes et à vos gémissements, a exaucé vos prières. Vous étiez en effet dispersés et maltraités comme des brebis sans pasteur. Mais le vrai pasteur vous a regardés du haut du ciel; celui qui veille sur ses propres brebis vous a rendu celui que vous désiriez. Voici donc que nous autres faisant tout pour la paix de l'Église d'un commun accord avec votre charité, prenant les devants, nous l'avons embrassé. Mis ainsi en communication avec vous par son intermédiaire, nous vous envoyons ces salutations avec nos actions de grâce afin que vous sachiez que nous lui sommes unis. Il est aussi de votre devoir de prier pour la piété des très religieux empereurs qui sachant votre désir de le posséder et la pureté de sa foi ont daigné vous le rendre avec tous les honneurs. L'ayant donc reçu à bras ouverts, ayez donc soin d'offrir de dignes actions de grâces à son sujet à Dieu qui vous a octroyé ces faveurs afin que vous vous réjouissiez sans trêve avec Dieu et que vous rendiez gloire au Seigneur dans le Christ notre Seigneur par lequel la gloire soit au Père dans les siècles. Amen »[1].

Parmi les noms des prélats qui souscrivirent cette lettre, énumérés dans l'Apologie d'Athanase et dans les Actes du concile de Sardique, l'un des plus connus est après Maxime de Jérusalem celui de Germain qui assista aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée en 314 et prit part au concile de Nicée en 325. Les chroniques samaritaines en parlent comme d'un esprit tolérant pour avoir permis l'usage de la cir-

1. *PG.*, XXV, col. 351, 722. CIX, 8.

concision dans des cas où le droit romain l'aurait interdite. Évêque de Néapolis près de Sichem, il eut l'occasion d'aborder Constantin à Nicée et de l'intéresser à la construction d'un baptistère au Puits de Jacob célèbre par le colloque du Christ et de la Samaritaine. Au-dessus de cette crypte, on verra s'élever une basilique avant la fin du IVe siècle [1]. Un autre vétéran de l'épiscopat de la Palestine était Aétius de Lydda qui, après avoir été disciple d'Arius, se rallia à l'orthodoxie de Sardique et signa à la suite de Maxime la lettre synodale aux Alexandrins. Le venimeux Philostorge prétend qu'il embrassa le parti d'Athanase pour échapper à une accusation infamante à laquelle il n'aurait pas survécu, n'hésitant pas à lui infliger la mort honteuse que l'histoire réserve à Arius [2]. Signalons ensuite Macrin d'Éleuthéropolis, Silvain d'Azotos, Paul de Maximianopolis (Ledjoun), Pierre d'Ahila ('Aqaba), Astérius de Pétra qui à Sardique s'était séparé des orientaux pour prendre part au synode catholique, enfin Claudius, Eusèbe, Paul, Théodore, Patrice, Elpide parmi lesquels plusieurs étaient des ralliés de la dernière heure, qui s'excusèrent d'avoir naguère écrit ou parlé contre Athanase. Au dire de l'historien Socrate, le synode et la lettre de Jérusalem provoquèrent une grande risée dans le camp des ennemis d'Athanase qui rappelaient le concile de Tyr de 335 où Maxime et les siens avaient souscrit à la déposition du grand évêque d'Alexandrie [3]. On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici la mention d'Asclépas, évêque de Gaza, successeur de Silvanus qui au temps de la grande persécution administrait les quelques églises situées autour de Gaza. Exilé par les Eusébiens vers 328 et remplacé par un certain Quintianus, il fut réhabilité avec saint Athanase et Marcel d'Ancyre au concile de Rome en 340. Mais à Sardique en 343 les Orientaux refusèrent de l'entendre. Eux partis et le dossier examiné, Asclépas fut rétabli dans ses droits et Quintianus fut déposé. C'est comme évêque de Gaza qu'il souscrivit la lettre de Sardique, mais devant l'hostilité de Constance il ne put rejoindre son siège et mourut probablement en exil [4].

1. *RB.*, 1933, p. 392 : *Le Puits de Jacob et l'église Saint-Sauveur.*

2. Aétius de Lydda est bien le même que celui qui souscrivit à Sardique et à Jérusalem. Philostorge, *HE.*, III, 12 a voulu se venger de sa conversion par son racontar.

3. Socrate, *HE.*, II, c. 24. Sur Arius, Macarius, Asterius voir. *DHGE*, s. v. Asterius 4 et Astère 23.

4. Bardy, *DHGE*, s. v. *Asclepas.*

3. Les débuts du monachisme en Palestine.

Les violences exercées sans relâche contre les chrétiens de la région de Gaza auraient-elles développé chez eux le goût de la vie érémitique ou cénobitique qui détache le fidèle du contact idolâtrique et le plonge dans la paix et la concorde, une telle hypothèse n'a rien d'absurde. L'exemple de saint Hilarion, né près de l'embouchure du fleuve de Gaza et éduqué dans la cité d'Alexandrie au temps de la persécution de Dioclétien le prouve clairement. Converti vers sa quinzième année, le jeune homme se rendit auprès de saint Antoine et embrassa la vie ascétique qu'il vint exercer ensuite à 7 milles au sud de Maïoumas de Gaza dans une solitude exposée au brigandage entre une lagune et la mer, n'ayant pour abri qu'une étroite cabane qui ressemblait à un sépulcre plutôt qu'à une maison. Après vingt-deux ans d'une vie austère peu commune associée à l'étude de l'Écriture, sa réputation de sainteté accrue par celle de thaumaturge lui attira des disciples et des imitateurs, de telle sorte que l'année 330 peut être regardée comme le début du monachisme en Palestine et en Syrie, si l'on en croit saint Jérôme [1].

L'affluence des visiteurs accourus des provinces voisines pour consulter et voir cet homme étrange devait à la longue éveiller l'attention des gens du voisinage. Sozomène s'en porte garant lorsqu'il raconte la circonstance qui provoqua la conversion de son aïeul et de son grand-oncle Alaphion et de leurs familles. Habitant le bourg de Bethelea à une heure de marche au nord de Gaza, site aujourd'hui ensablé près du village actuel de Beit Lâhya, ils partageaient la dévotion intense de leurs compatriotes pour le panthéon ou « maison des dieux », construit sur un terre-plein en des temps fort reculés de façon à dominer les demeures des hommes. Voici donc que le notable Alaphion est possédé de l'esprit malin. On recourt à la sorcellerie païenne, aux incantations de la Synagogue. Peine perdue. Quelqu'un prononce le nom d'Hilarion. Réserverait-il ses dons aux gens qui viennent de très loin? Puisque les dieux s'avouent impuissants, tant pis pour le Panthéon! L'anachorète de Thawatha est-il amené à la demeure? Ce n'est pas probable, car il éprouve une véritable répugnance à pénétrer dans n'importe quelle agglomération, surtout pendant les vingt-deux ans de grande solitude, avant 330.

1. S. Jérome, *Vita Hilarionis*, 14 : *Necdum enim tunc monasteria erant in Palestina, nec quisquam monachum ante sanctum Hilarionem in Syria noverat.* Jérôme n'aurait-il pas l'intention d'écarter les titres que Palestiniens et Syriens (avec qui il avait maille à partir) faisaient valoir en faveur de l'autonomie de leurs fondations.

Il est à remarquer à ce propos que le long des cinquante ans qu'il passa en Palestine, Hilarion ne fut jamais qu'un seul jour à Jérusalem pour ne pas être accusé de mépriser les saints lieux. Il ne faut pas laisser croire non plus, disait-il, que Dieu habite un lieu particulier. La solitude est remplie de Dieu. Par l'invocation du nom de Jésus-Christ, le solitaire exorcisa Alaphion et l'amena lui et les siens aux christianisme. Il se forma autour de ce notable une petite communauté qui témoigna de la solidité de sa conversion sous les jours difficiles de l'empereur Julien. Grâce à son dévouement, ces lieux furent dotés de leurs premières églises et de monastères renommés par la sainteté des moines qui s'y trouvaient et par le soin qu'ils prenaient des pauvres et des étrangers. Sous Constance, Hilarion eut un émule dans Alaphion originaire d'Asalée ; sous Valens le monastère de Bethelea compta comme illustrations Salamanès, Malchion, Physcon et Crispion dont Sozomène a jugé à propos de conserver la mémoire. L'historien rapporte de son propre grand-père qu'il ajoutait à la science des mathématiques celle de l'exégèse : aussi les chrétiens de Gaza et d'Ascalon qui le considéraient comme nécessaire à la religion aimaient à venir lui exposer leurs difficultés. Rien n'est plus savoureux et plus évocateur de la psychologie de ces populations simples et ardentes que la narration des miracles d'Hilarion due à la plume alerte de saint Jérôme. Possédant leur jargon araméen autant et plus que le grec, l'anachorète s'imposait par la simplicité de sa parole autant que par l'austérité de sa vie. Aussi le voit-on s'enfoncer dans le Négeb avec une foule qui augmente à mesure qu'il approche d'Élousa dont les Sarrasins qui l'habitent sont adonnés au culte de l'étoile du matin. On crie autour de lui en syriaque : « *Barech*, bénis! » Hilarion leur promet de revenir les visiter, en gémissant de les voir adorer des pierres. Un remous se produit dans l'assistance : les Sarrasins demande le baptême. Ils ne laisseront pas partir leur saint visiteur qu'il n'ait tracé sur le sol le plan de leur future église et marqué leur prêtre du signe qui faisait les catéchumènes [1].

Cette action sur les masses, loin de le griser, faisait regretter au saint les douceurs de la retraite qu'il avait goûtées pendant sa jeunesse. Les moines qui peuplaient le monastère édifié autour de l'humble cellule primitive veillaient à ce qu'il ne leur échappât. Il réussit néanmoins à les quitter le 1er janvier 357 et à parcourir les lieux sanctifiés par saint Antoine dont la mort remontait à une année. Retiré au

1. *Vita Hilarionis*, 1-12. Sozomène, III, 14. Till., *Mém.* VII, 564-568. R. P. Génier, *Vie de saint Euthyme le Grand*, 13 s.

désert d'Oasis, il échappa à la mort que les idolâtres lui réservaient ainsi qu'à son fidèle disciple Hésychius au temps de la persécution de Julien. Ceux-là assouvirent leur haine en ruinant le monastère d'Hilarion qui se dressait sur ces plages philistines comme la citadelle du christianisme. Encore quelques années fécondes en aventures sur les plages siciliennes et dalmates, et le vieillard viendra mourir à Cypre où il aura le temps de se faire apprécier par Épiphane, palestinien devenu évêque dans cette île depuis 367. Après sa mort survenue le 21 octobre 371 à l'âge de quatre-vingts ans, Hilarion fut transporté secrètement dans son monastère restauré aux environs de Maïoumas.

En somme, le monachisme introduit en Palestine par Hilarion se rattache au système érémitique égyptien tel que l'avaient réalisé Paul de Thèbes et saint Antoine. Autour d'un anachorète de renom se sont groupés des ermites qui vivent dispersés et vaquent séparément à la prière et au travail; ils ne se retrouvent guère que pour le service dominical. Ce genre de vie se répand bientôt au désert de Cadès, au Sinaï et à l'intérieur de la Palestine dans la seconde moitié du IVe siècle. En 376, la persécution de l'empereur Valens amènera à Diocésarée en Palestine des moines égyptiens tels que saint Pambon et Ammonas de Scété pour ne parler que des plus illustres. D'autres seront exilés en Arménie. Saint Euthyme recevra dans sa laure de fréquentes visites des moines de l'Égypte; la vie de saint Arsène sera son idéal religieux et l'une de ses dernières prescriptions concernera la célébration solennelle de la fête de saint Antoine dans son église. La formule du couvent pacômien qui rassemble les moines en des enceintes closes pour prier ensemble, travailler ensemble, manger ensemble trouvera son application dans le *coenobium* devenu le noviciat de la laure érémitique [1].

4. Institution de la « Palaestina Salutaris ».

La mention d'Élousa et de la solitude de Cadès nous amène à signaler les modifications administratives qui eurent lieu dans ces régions méridionales jadis sillonnées par les caravanes nabatéennes. Rattachées à la Palestine de façon à ne former avec elle qu'une seule province à partir de 295, ces régions, y compris Phaino, Aila et Pétra, abandonnaient le cadre arabe du moment que la 10e légion Fretensis, corps militaire palestinien, avait quitté Jérusalem, où sa présence était superflue pour se fixer à Aila sur la mer Rouge, qui s'offrait

1. Sur Pacome voir Amann *DTHC* s. v. et *Pachomius* d'Engberding (Lexicon f. Theol. und Kirche); sur *Hilarion* Graf, riche documentation dans le même Lexicon.

comme tête de ligne d'un trafic important avec l'Éthiopie, Ceylan, la côte arabe et comme poste de surveillance des tribus remuantes des rives madianites. Les mines de cuivre du fossé de la 'Araba où Valens venait d'envoyer les condamnés pour catholicisme continuaient à pourvoir de matière première les fourneaux de Phaino, d'el-Menai'eh et du wâdi Ṣabra. Mais ici, comme ailleurs, se firent sentir les inconvénients que présentait la trop grande étendue de la province. Les nationalités aspirant à se constituer en groupes distincts favorisèrent les subdivisions; le recrutement régional de l'armée généralisa le système d'un emiettement qui visait à l'équilibre. Parfois en réduisant le ressort de chaque gouverneur l'empereur diminuait les perspectives de compétitions toujours à craindre avec le mode aléatoire qui régissait la transmission du pouvoir. C'est en 358 que la Palestine fut divisée en deux provinces : la *Palaestina* proprement dite et la *Palaestina Salutaris* qui aurait à veiller particulièrement sur cette extrémité de l'empire. Le souvenir de cette nouvelle institution était encore frais dans les mémoires au moment où saint Jérôme écrivait vers 390 ses *Questions sur la Genèse*. Mais c'est à la correspondance de Libanius que l'on doit des précisions sur ce fait : Un ami du grand rhéteur était gouverneur de la Palestine quand cette province fut coupée en deux. Enlevée à la juridiction d'Aelia, la moitié sud fut confiée à un *praeses* dont Élousa devint la résidence. Clématius, l'ami du rhéteur signalé ci-devant, paraît avoir présidé à l'organisation de ce nouveau régime Mais une mort injuste mit fin à son existence qui avait été celle d'un juste et il eut pour successeur le consulaire Hypatius, phénicien d'origine, à qui le rhéteur recommande dans une de ses lettres d'avoir des propriétés en Palestine et de se livrer à l'agriculture pour s'exempter de tout souci du côté des siens et de ses intérêts privés. Une disgrâce était vite arrivée. Le Tyrien Cyrille en fournît la preuve. Devenu gouverneur de la Palestine Salutaire en 360, il est promu consulaire de la Première Palestine. A cette occasion, Libanius le félicite « d'avoir passé d'un commandement à un commandement et d'une Palestine à une Palestine »[1]. Mais Cyrille eut le malheur d'avoir à servir sous Julien. Du moment qu'il ne démissionnait pas, il se voyait obligé de donner des gages à la réaction païenne, de louvoyer entre les circonstances et les lois, de chercher des prétextes pour sévir contre les chrétiens. Il estima toutefois que dans sa fureur antichrétienne la population de Gaza avait outrepassé les bornes de la sauvagerie. Aussi fit-il

1. *GP.*, II, p. 169 s., p. 177. Pour les correspondants de Libanius, voir l'Index de l'édition Foerster-Richtsteig s. v. *Clematios, Hypatios, Kyrillos.*

arrêter les émeutiers les plus compromis. Ceux-ci, convaincus d'être fidèles aux intentions d'un maître qui partageait leur haine, le dénoncèrent à l'empereur. Julien le fit comparaître en accusé. Comme Cyrille invoquait le droit qui lui faisait un devoir de juger les crimes commis dans sa province : « Est-ce donc un crime, lui répondit Julien, si un Grec tue dix Galiléens? » Il s'en fallut de peu que lui-même ne fût condamné à mort. L'empereur crut user de clémence en l'exilant [1].

Son remplaçant, Léontius, est connu par la loi 55 sur les Décurions qui lui est adressée en 363 par Julien aux termes de laquelle les pères de treize enfants sont exemptés de toute obligation curiale. Ce fut sans doute lui qui seconda Alypius dans l'entreprise avortée de la restauration du temple de Jérusalem. On le retrouve en 372 comme consulaire de la Phénicie, ce qu'il avait été en Palestine, l'année 363 [2].

Réduite à Julien, la dynastie constantinienne disparaissait avec lui, ayant travaillé par des drames domestiques à sa propre disparition. Il fallut du courage à Jovien pour accepter la succession désastreuse où l'impéritie de Julien avait acculé l'armée romaine en cette nuit du 27 juin 363 et que le préfet Salluste avait refusée. *Christianae legis studiosus* au dire d'Ammien Marcellin, cette note dans les circonstances lui fut plus favorable que nuisible. Libanius s'étonne même que les Perses aient accepté si aisément de traiter. Arrivé sur les terres d'empire, le nouvel Auguste envoya le général Procope, apparenté à Julien, enterrer à Tarse le corps du défunt empereur. Cette besogne accomplie, Procope se cacha et l'on ne devait le revoir qu'en 365, lorsqu'il prit la pourpre. Après la douloureuse évacuation de Nisibe dont les habitants se retirèrent pour la plupart auprès d'Amida, Jovien passa par Édesse pour gagner Antioche. Parti de cette ville à destination de Constantinople, il mourut dans la nuit du 16 au 17 février 364 sur les confins de la Bithynie asphyxié par le charbon de bois d'un réchaud que l'on avait mis dans sa chambre. On l'ensevelit dans la capitale, à l'église des Saints Apôtres [3].

1. P. Allard, *Julien l'Apostat*, III, 96 s.

2. *Cod. Théodos. Prosopographia*, col. 369.

3. Représentant du parti illyrien et chrétien, Jovien aurait suivi l'exemple de Constantin, tout en restant en relation avec S. Athanase qui le rejoignit à Hiérapolis.

CHAPITRE II

SOUS LA DYNASTIE VALENTINIENNE ET LE RÈGNE DE THÉODOSE ET DE SES FILS

Malgré la brièveté de son règne, Jovien avait eu le temps de manifester qu'il rendrait à la politique religieuse le sens de l'orthodoxie nicéenne. Des deux frères qui se partagèrent sa succession (364), l'aîné, Valentinien Ier, marcha dans cette voie, sans y inféoder cependant son administration, mais le second, zélé partisan de l'arianisme fit de cette doctrine une religion d'État dans les provinces d'Orient qui lui avaient été dévolues. Les deux Augustes s'unissent même en 365 pour exiler de nouveau tous les évêques exilés sous Constance et rétablis sous Julien. Il ne paraît pas que cette mesure ait eu grand effet en Occident car Valentinien n'a pas laissé une réputation de persécuteur. Sa politique religieuse s'inspirant d'une foi sincère lui fait confirmer l'élection de saint Ambroise à l'évêché de Milan en 393 et intervenir pour apaiser les troubles suscités autour de l'élection du pape Damase. Sous son règne commença en Gaule l'apostolat de saint Martin en 372.

Quant à Valens, ce fut bien le souci d'arriver à l'unité de croyance qui le fit agir, mais en prenant une autre direction. Convaincu que la grande majorité des prélats orientaux était opposée au « consubstantiel », il pensa que le meilleur moyen pour obtenir l'unanimité était de rallier tout le monde à la formule édulcorée de Rimini (359) après laquelle, au dire de saint Jérôme, la terre entière s'était réveillée arienne. La théorie une fois établie dans sa simplicité, ni l'officier, ni le fonctionnaire ne devait en discuter la lettre. L'hérédité militaire de l'empereur ne l'aurait aucunement souffert. Pour entraîner à sa suite la masse de ses administrés, il se fait baptiser dès 367 par Eudoxe, évêque de Constantinople, l'un des coryphées de l'arianisme. Il organise ensuite une véritable campagne de persécutions à travers les provinces soumises à sa tyrannie et c'est ainsi que nous sommes ramenés dans la région dont l'histoire fait l'objet particulier de cet ouvrage.

I. — La politique religieuse de Valens.

Grégoire de Nysse nous a laissé un vivant tableau de ces opérations dirigées contre de loyaux sujets par un prince qui stimulait le zèle des magistrats imbus de son erreur, récompensait la lâcheté et la dénonciation, ne reculant pas devant l'application des supplices. Fier d'avoir tenu en échec les Barbares, Valens s'avance donc à travers l'Asie Mineure entouré de courtisans. Le préfet du prétoire le précède en apparence pour préparer les étapes, mais en réalité pour chasser les évêques orthodoxes de leur siège et leur substituer des Ariens. Ce trajet dépasse en violence et en lenteur calculée celui que Julien parcourut en juin 362. Après avoir semé la désolation à travers la Bithynie et la Galatie, sauf parmi les Ariens, les Juifs et les païens, l'empereur eut la surprise de trouver sur sa route un obstacle qu'il dut tourner après maints efforts. L'évêque Basile préservait du fléau la Cappadoce par son attitude inflexible, pareil, selon l'image de l'orateur, au rocher planté dans la mer contre lequel se brise la fureur des flots. Mais au delà de la Cappadoce, ce régime de violence et de ruine n'épargna pas les autres provinces surtout aux lieux où la vraie foi jouissait d'une prospérité rayonnante. Nul peuple ne put se garantir des insultes de la persécution, ni la Syrie dans sa totalité, ni la Mésopotamie jusqu'aux frontières des Barbares, ni la Phénicie, ni la Palestine, ni l'Arabie, ni l'Égypte sans parler des provinces qui se trouvent hors de notre horizon. La présence de Valens à Antioche pendant plusieurs années contribua à maintenir la perturbation que la rivalité de deux évêques orthodoxes d'Antioche ne faisait qu'accentuer en Syrie [1].

Scythopolis en Palestine demeurait un foyer d'arianisme sous les évêques successeurs de Patrophile, mais Denys, évêque de Diospolis mérita le titre de confesseur, tandis qu'un intrus nommé Hilarion supplantait saint Cyrille à Jérusalem et qu'Euzoïus, ancien condisciple de Grégoire de Nazianze à Césarée, devenait évêque de cette ville en qualité d'Arien doublé d'un bibliophile. Rétablir la bibliothèque de Césarée en réunissant surtout les ouvrages d'Origène, en faire le catalogue fut l'œuvre principale de cet évêque qui devait sous le règne de Théodose rendre son siège à Gélase, neveu de Cyrille [2].

Peu de temps après la mort de saint Athanase (373), une sanglante

1. Bardy, *La persécution de Valens*, dans *Hist. de l'Église de Fliche* et *Martin*, t. III, p. 257 ss. Tillemont, *Mém.*, t. IX, art. 67-73.

2. Denys de Diospolis, Euzoius de Césarée, *Ibid.*, p. 473, 325.

réaction contre l'orthodoxie obligea son successeur Pierre de se réfugier à Rome où il demeura jusqu'en 378. En vertu d'un édit impérial on se mit à chasser de la province d'Égypte les prélats partisans de la consubstantialité. Onze furent bannis à Diocésarée en Palestine, ville en grande majorité juive. Saint Épiphane donne leurs noms. Il faut y joindre les noms de cent vingt-six prêtres, clercs ou anachorètes. C'est alors que Mélanie fille de consul et veuve d'un préfet de Rome, ayant suivi les proscrits depuis les solitudes de Nitrie, se mit à leur service sous les dehors de la plus humble des servantes et pourvut à leur entretien, obligée de décliner ses titres pour avoir l'autorisation de poursuivre cette œuvre de piété (376) [1]. Quelque temps auparavant, une femme de qualité, triomphant des Romains, avait aussi tenu en échec l'arianisme officiel. La reine des Sarrasins, Mawiya, entrée en lutte avec les généraux de Valens, leur infligea une telle défaite que ceux-ci demandèrent à traiter. Après avoir opéré des razzias en Palestine et en Syrie, les Arabes avaient atteint le nord-est de l'Égypte. Prête à conclure un accord avec les Romains, la reine exigea qu'on donnât pour évêque à ses nomades un moine appelé Moïse dont elle admirait la vertu. Quand il fut question de consacrer ce Sarrasin, on le présenta à Lucius, évêque arien imposé au diocèse d'Alexandrie, Moïse refusa obstinément de recevoir l'épiscopat des mains d'un prélat responsable de l'exil et de la mort de nombreux confesseurs, à tel point qu'il fallut recourir à un consécrateur de foi nicéenne exilé par l'empereur. L'apostolat du nouveau pontife réjouit Mawiya qui était d'origine chrétienne, et de captive devenue reine [2]. Sa fille épousa un *magister militum* du nom de Victor. Aussi, lorsque Valens perdit avec la vie la bataille d'Andrinople le 9 août 378, ce fut à un contingent de cavaliers sarrasins que l'on dut la préservation de la capitale sérieusement menacée par la cavalerie des Goths.

Valens qui ne redoutait rien tant que la magie avait sévi cruellement en 371 contre des personnages de haut rang accusés d'avoir consulté un trépied pour connaître le nom de son successeur. Le fonctionnaire chargé de l'enquête s'était déjà fait la main au procès de magie qui s'était déroulé à Scythopolis sous Constance en 359. Il n'était autre que l'Arabe Domitius Modestus, préfet d'Orient dont le *cursus honorum* avait suivi les fluctuations de sa foi. La réponse des mediums magiques avait tracé les lettres THEOD qui en disaient

1. G. Goyau, *Sainte Mélanie*, note sur Antonia Melania, p. 22 s. Art. *Melania* (2) *PW.*, XV, 1 fille du consul Marcellinus.

2. Aigrain, art. *Arabie DHGE.*, t, III, col. 1191, avec références aux chroniqueurs byzantins. Till., *Mém.*, t. VII, p. 593. S. Moyse, 1er évêque des Sarrasins.

assez, bien que le notaire Théodore ait pris pour lui l'indication de l'oracle.

I. — Théodose et le concile général de 381.

Théodose, fils d'un général de même nom qui s'était distingué dans la défense de la partie occidentale de l'empire, parut à l'empereur Gratien l'homme le plus apte à rétablir les affaires d'Orient mises en péril par le désastre d'Andrinople et les dissensions religieuses. Espagnol comme Trajan, il rappelait par son extérieur le vainqueur des Daces [1]. Excellent général, « il était aussi du nombre de ces hommes d'État qui savent se faire les interprètes énergiques et habiles des besoins de leurs contemporains... Il ne mit pas un instant en doute qu'en prenant la couronne il avait assumé la tâche de délivrer les esprits de l'erreur aussi bien que le territoire de l'invasion, et même que ces deux devoirs ne pouvaient s'accomplir l'un sans l'autre, et cette conviction ne rencontra pas de contradicteurs [2] ». Proclamé empereur par Gratien le 19 janvier 379, Théodose reçut avec l'Orient deux diocèses de la préfecture d'Illyrie comprenant la péninsule des Balkans jusqu'à la Mésie supérieure. Étant tombé malade à Thessalonique, il y reçut le baptême des mains d'Ascole, prélat catholique de cette ville, et publia un édit le 28 février 380 « signifiant à ses sujets qu'ils auraient à suivre la religion que Pierre, prince des Apôtres, avait à l'origine livrée aux Romains et que pratiquaient en ce moment Damase, évêque de la ville de Rome, et Pierre d'Alexandrie afin que leur église honorant d'un culte égal la divine Trinité soit appelée l'Église Catholique ». Les récalcitrants seraient déclarés hérétiques, infâmes et passibles de peines [3]. Par un édit du 10 janvier 381, Théodose interdit à tous ceux qui n'accepteraient pas la foi de Nicée de s'assembler à l'intérieur des villes : toutes les églises devaient être remises aux catholiques [4].

En mai 381 s'ouvrit le 1er concile de Constantinople où furent convoqués les évêques d'Orient pour cimenter les décisions de l'empereur. Dans la liste des souscriptions qui arrive à peine au total de cent cinquante noms, on relève pour la Palestine Cyrille de Jérusalem, Gélase de Césarée, Denys de Lydda, Macer de Jéricho, Priscien de Sébaste, Aelien de Jamnia, Rufus de Nicopolis, Auxence d'Ascalon.

1. A. de Broglie, *L'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle*, Valentinien et Théodose, p. 355.
2. *Op. cit.*, p. 363.
3. Till., *Empereurs*, V, p. 199.
4. *Ibid.*, p. 209.

L'Arabie était représentée par quelques évêques du Hauran : Sévère de Néapolis, Elpidius de Dionysias-Soueida, Chilon de Constantia. Quant à Bostra, le concile serait chargé de dirimer le différend entre Bagadios et Agapios, qui s'en disputaient le siège. D'après Sozomène (VII, c. 7), Cyrille de Jérusalem aurait partagé avec d'autres la présidence du concile. Quant au symbole élaboré alors, on est porté à croire qu'il reproduit la forme hiérosolymitaine, car dès 360, Cyrille avait évolué dans le sens nicéen [1].

Le concile ayant chargé Grégoire de Nysse de régler plusieurs affaires en Palestine et en Arabie, le prélat partit avec sa suite dans une grande voiture du service de l'État où il fût aisé de pratiquer les observances monastiques. Ame sensitive, Grégoire n'était pas fait pour émettre des solutions administratives. La compétition pour le siège de Bostra n'avait pas encore trouvé de dénouement en 394. Le règlement en fut dévolu à Théophile d'Alexandrie. En ce temps-là, deux hérésies troublaient l'Église d'Arabie : les Antidicomarianites prétendaient que la Mère de Dieu avait cessé d'être vierge; les Collyridiens lui rendaient au contraire un culte superstitieux comme à une divinité [2]. En Palestine le frère de saint Basile reconnaît qu'il a éprouvé une grande suavité à vénérer « les marques du grand amour du Seigneur à l'égard des hommes, que l'on montre en ces endroits-là », et il cite Bethléem, le Golgotha, le mont Olivet et l'Anastasis. Mais sa joie a été altérée de constater que « le lieu qui a reçu la marque sacrée de la vraie vie n'est point dénué de méchantes ronces ». Déçu par l'échec de sa tentative de pacification et choqué des comportements des habitants et des pèlerins, il doute que la visite des lieux saints soit partie intégrante de la perfection chrétienne et qu'il y ait plus d'Esprit Saint à Jérusalem que dans la pieuse Cappadoce. D'ailleurs Grégoire croyait à tous les mystères de la vie du Christ avant d'avoir vu les lieux qu'ils ont consacrés. La foi n'a donc rien à gagner dans ces pèlerinages. Ce qui nous rapproche de Dieu, c'est, non un mouvement local, mais la pureté de l'âme. A quoi bon se trouver au Golgotha ou au tombeau de Jésus si l'on a l'esprit infecté de pensées perverses [3].

De telles réflexions se ressentent de l'état d'âme d'un poète désabusé par le choc inattendu des réalités. Les accents avec lesquels Jérôme célèbre la dévotion de Paule au Saint-Sépulcre et au Calvaire sont bien connus. Avec de telles dispositions, un pèlerinage était pour l'âme un grand bienfait et pour l'esprit une source de jouissances. Mais ce

1. *Dict. de théol. cathol.*, t. III, 1227-131, art. de J. Bois.
2. Aigrain, *Arabie*, *DHGE.*, t. III, col. 1174-1175.
3. *PG.*, t, XLVI, 1009, ep. 2.

n'est plus le même langage que tient Jérôme dans une lettre à Paulin écrite en 396 au cours de la lutte que le moine de Bethléem soutient avec Épiphane contre Jean, évêque de Jérusalem. « Ce n'est pas de vivre à Jérusalem qui est louable, écrit-il, mais c'est d'y vivre vertueusement ». Alors ne l'accusera-t-on pas d'incohérence? Ne réprouve-t-il pas sa propre conduite, lui qui, à l'exemple d'Abraham, a quitté famille et patrie? Vraiment, il n'ose point limiter la toute puissance de Dieu à ce petit coin de terre. Le culte véritable est d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Les lieux de la Croix et de la Résurrection ne peuvent être utiles qu'à ceux qui portent leur croix et qui ressuscitent chaque jour avec le Christ. La parole : « le royaume de Dieu est en vous » a été dite aussi bien pour Jérusalem que pour la Bretagne. Mais en 398 après sa réconciliation avec Jean, évêque de la ville sainte, Jérôme ne craignait plus d'inviter l'espagnol Licinius et Théodora son épouse à réaliser le projet qu'ils avaient conçu d'habiter les saints Lieux [1].

III. — Contact entre étrangers et Palestiniens.

1. Colonisation latine.

Comment Jérôme avait dû quitter l'Aventin en 385 à cause de sa propagande en faveur de l'ascétisme et par quelle voie il entra en contact avec les pays bibliques en compagnie de Paule et d'Eustochium « qui restaient, qu'on le voulût ou non, ses filles dans le Christ », il est facile de s'édifier là-dessus par les biographies de ces illustres personnes. Averti de leur arrivée à Jérusalem, le proconsul de Palestine qui connaissait la famille de Toxotius, envoya au devant des voyageuses ses appariteurs pour les introduire avec honneur au palais du prétoire. Mais Paule ne voulut accepter dans ces murs où Jésus avait souffert qu'une chambre fort modeste. Après les fortes émotions de la visite de Jérusalem, la petite caravane se hâta vers Bethléem. « Je te salue, s'écria la sainte, le visage inondé de larmes, je te salue Éphrata, région fertile dont Dieu même est le fruit... Ce sera ici le lieu de mon repos parce que c'est ici la patrie de mon maître ». Mais avant de se fixer, Jérôme et son groupe visitèrent ce midi de la Palestine parcouru jadis par les patriarches et cette populeuse laure des sables égyptiens où les moines avaient remplacé les tribus d'Israël [2].

En mai 386, on était de retour à Bethléem où pendant trois ans l'on dut se contenter d'une installation provisoire. Au cours de 389,

1. S. Jérome, ép. 71. Abel, *S. Jérôme et Jérusalem*, dans *Miscellanea Geronimiana*, Rome, 1920, p. 132 ss.

2. R. Génier, *Sainte Paule*, p. 91.

les bâtiments étaient achevés. Ils comprenaient deux monastères, l'un pour les religieuses de sainte Paule, l'autre pour les moines qui désiraient vivre sous la direction de saint Jérôme, avec une hôtellerie pour les hôtes de passage, pèlerins ou personnes en quête de lumières sur l'Écriture. A Bethléem Jérôme entendit réaliser dans sa double fondation l'idéal du monachisme cénobitique : renoncement à la famille et à la possession des biens terrestres, pratique de la pauvreté même dans l'aménagement des lieux de culte, abstinence de vin et de tout aliment excitant, séparation des sexes, travail manuel, lecture assidue de la Bible autant pour l'ornement de l'esprit que pour la conduite de la vie, chant des psaumes partagés suivant les six heures canoniques et, le dimanche, assistance et participation aux saints mystères dans la basilique de la Nativité. Sauf la nourriture et le vêtement aucune sœur ne pouvait avoir rien en propre. Détourner quoi que ce fût des biens de la communauté, c'était aux yeux de Paule un vol sacrilège. Les sœurs, fussent-elles de la plus noble origine, ne craignaient pas de mettre la main aux humbles travaux de la cuisine et de la couture sans oublier la confection de vêtements pour les nécessiteux de Bethléem La proximité de la crèche était une prédication constante d'humilité. « Dans le village du Christ, écrivait Jérôme à Marcella, tout est rusticité; en dehors des psaumes, tout est silence ».

Cette dernière réflexion laisse entendre que la colonie bethléémitaine voulait réagir contre la façon plus large d'envisager la vie religieuse et de traiter les hôtes de passage qu'on pratiquait au monastère de l'illustre patricienne, Mélanie l'Aïeule, que nous avons rencontrée au service des confesseurs égyptiens exilés à Diocésarée sous Valens. Rufin d'Aquilée, jeune ascète très lié avec Jérôme, attiré par la renommée des moines de Scété et de Nitrie avait accompagné Mélanie dans ces régions qu'elle affectionnait. Au retour, Rufin se fixa dans Alexandrie pour se mettre à l'école de Didyme tout en se perfectionnant dans la connaissance du grec et des ouvrages d'Origène. Cependant Mélanie gagnait Jérusalem en 373 et fondait son monastère au mont des Oliviers. En 377, Rufin arriva pour s'installer dans le voisinage et partager son temps entre la pratique de la charité et la traduction des ouvrages grecs. Très estimé par le clergé local qui avait également Mélanie en grande vénération, Rufin d'Aquilée fut ordonné prêtre par l'évêque Jean de Jérusalem vers 390.

Le mont des Oliviers fut un des premiers centres importants du monachisme en Palestine. On y vit accourir avant 378 la vertueuse Pœmenia qui bâtit la rotonde de l'Ascension et ses annexes. Grâce aux ressources provenant de ses propriétés, Mélanie subvenait aux

besoins des hospices, des ermitages, des prisons, et des hôtelleries. Les ermites affectionnaient cette montagne d'où l'on était plus près du ciel. Parfois les discussions théologiques allumaient entre eux de fâcheuses discordes que des esprits aussi pondérés que Basile le Grand n'arrivaient pas à apaiser. Le docte prélat cependant se lia d'amitié avec deux solitaires de la sainte montagne, Pallade et Innocent l'Italien. Auprès d'Innocent « prêtre de l'Olivet », succèda un autre Pallade beaucoup plus célèbre par son recueil d'anecdotes connu sous le nom d'*Histoire Lausiaque*. Le séjour de cet hagiographe au mont des Oliviers de 386 à 388 lui permit d'apprécier les vertus de cet Innocent et de noter les détails de sa vie. Ce vieillard s'était bâti un *martyrium* où se trouvaient des reliques du Précurseur. Près de là, son fils Paul expiait, chargé de fer, un péché de jeunesse. A la même époque, un moine originaire de Tarse, Adolius, se distinguait par des jeûnes extraordinaires qui l'avaient réduit à l'état de fantôme. Tous ces ermites appartenaient aux habitués des sanctuaires du mont des Oliviers Adolius s'était chargé de les convoquer toutes les nuits aux vigiles célébrées dans les grands sanctuaires voisins en heurtant leurs cabanes avec un maillet. Pendant l'office, il se tenait au dessous de l'ouverture centrale de la coupole de l'Ascension exposé aux intempéries, chantant et priant [1]. La steppe de la basse vallée du Jourdain que l'on aperçoit de la hauteur du mont Olivet commençait à recevoir des anachorètes ainsi que les grottes appelées des Amorréens qui trouaient la paroi escarpée de la montagne de Douca [2]. Il arrivait aux ermites d'être attaqués par des Juifs circulant dans ces parages peu fréquentés. A propos des relations avec les Fils d'Israël fixés en Orient, il est opportun de rapporter ici l'incident de Callinicum [3].

En 388 Théodose avait fait preuve d'une extrême modération à la nouvelle transmise par le comte d'Orient que les chrétiens de Callinicum sur l'Euphrate avaient brûlé une synagogue des Juifs et un temple des hérétiques valentiniens. Aux agents qui lui demandaient ce qu'ils avaient à faire l'empereur répondit d'exécuter la loi : c'était condamner l'évêque du lieu à rétablir à ses frais les bâtiments qui avaient péri dans le trouble, entre autre une synagogue juive. A cette nouvelle saint Ambroise bondit : sans demander un supplément d'information ni un recours en grâce, il protesta au nom d'un principe supérieur : « Coupable ou non de l'excès de zèle qu'on lui reproche

1. Monastères et églises au mont des Oliviers. ABEL, *Jérusalem Nouvelle*, p. 384-391. Reconstitution des sanctuaires par le P. Vincent, p. 328-373.

2. DOUCA, lieu de la Quarantaine, *Rev. de l'Orient chrétien*, IV, p. 528 s.

3. Sur l'affaire de Callinicum voir le duc DE BROGLIE, *Saint Ambroise*, p. 134 ss.

un évêque ne peut en aucun cas, pour aucune cause, être contraint de contribuer à la construction d'un édifice où la foi chrétienne pourra être méconnue ou attaquée. Vous enverrez donc au comte d'Orient vos drapeaux victorieux avec le signe sacré du Labarum pour rétablir une synagogue, au fronton de laquelle on inscrira : « Temple élevé avec les dépouilles des chrétiens ». La résistance de Théodose fléchit à la longue. Le maître de la cavalerie, Symase, s'emporta contre les moines : « *Monachi*, dit-il, *multa scelera faciunt* ». On supprima l'affaire qui aurait sans cesse fourni au comte d'Orient une occasion de tourmenter les chrétiens.

Il n'est pas sans opportunité de rappeler ici le contraste marqué par M. Paul Lemerle dans son « Histoire de Byzance », p. 34 : « Au IVe siècle, la plus haute autorité religieuse d'occident, Ambroise évêque de Milan, proclame l'indépendance du spirituel par rapport au temporel, au moment même où en Orient, Théodose fait du christianisme une religion d'état ».

Saint Cyrille eut avant de disparaître la satisfaction de recevoir un témoignage solennel de la validité de son élection et de son attitude anti-arienne durant son épiscopat. Le pape Damase et les évêques occidentaux réunis en concile à Rome furent bien aises de recevoir cette déclaration de l'assemblée tenue à Byzance en 382. Grâce au concours de Rufin et de Mélanie, Cyrille réussit à ramener à l'Église les sectateurs que Macédonius comptaient à Jérusalem. Il mourut en 386 et fut déposé dans une crypte de l'Éléona où l'on célébra ensuite sa mémoire. Signalons à ce propos le nom de *Kyrillos* gravé en grandes onciales sur un couvercle de sarcophage dans le champ de ruines de l'Éléona, document aujourd'hui disparu [1].

2. Jean de Jérusalem.

Le successeur de Cyrille fut le moine Jean, choisi jeune encore dans l'entourage de son prédécesseur. Le retour du calme dans le climat politique favorisait les travaux de la paix et les transactions. On revit l'affluence des foules guidées par l'enthousiasme religieux. Jérôme a fait un crime au nouveau prélat d'avoir su tirer profit de la venue de pèlerins accourus de tous les points de l'empire. Quant à la visite des Lieux saints par Théodose, si elle ne relève pas entièrement de la légende, elle peut avoir pour origine l'indiscrétion d'un courtisan. L'empereur se présente *incognito* à la porte de l'Anastasis.

1. *RB.*, 1925, 578, n° 3. Sur Cyrille de Jérusalem voir l'art. détaillé de le Bachelet, D. Th. C., t. III, 2527-2577.

Le portier l'introduit. Aussitôt, les lampes de s'allumer comme pour une solennité. L'archevêque Jean, informé du fait, félicite l'auguste pèlerin d'avoir gardé une mise modeste pour visiter les Lieux saints. Le clergé inférieur, en vertu d'une loi datée de 381 participera à des privilèges d'exemption jusqu'au dernier des appariteurs, des gardiens et des sacristains [1].

Élever au pied du mont des Oliviers vers 390 l'église de l'Oraison du Seigneur à Gethsémani, reconstruire sur un plan développé l'antique église des Apôtres, la Sainte Sion, mère de toutes les églises, cette double tâche fut menée à bien par l'archevêque Jean. Égérie témoigne du renouveau de la basilique du Sion par cette remarque : *alia modo ecclesia est* et saint Jérôme ajoute à la notice d'Eusèbe qu'il traduit en 391 à propos du domaine de Gethsémani : et maintenant une église y est édifiée. Le culte des martyrs prend alors de telles proportions que le pouvoir civil se voit obligé de légiférer en la matière. Il sévit contre ceux qui transportent de côté et d'autre des corps qu'ils ont trouvés dans leur champ et les font passer pour de saintes dépouilles. Les coupables tombent sous le coup de la loi contre la violation de sépultures, de même que ceux qui trafiquent des reliques. Si quelqu'un trouve les restes d'un martyr inhumé dans son domaine, il doit les laisser en place et peut élever au-dessus un *martyrium* en son honneur. L'Orient ne se tint pas lié par cette législation car on n'éprouva aucune répugnance à tirer de leurs tombeaux le corps des martyrs et même à les démembrer pour la diffusion de leurs reliques. Constantinople, ville nouvelle, réquisitionnait en Thrace, en Palestine, en Égypte des restes sacrés qu'on authentiquait souvent sur la foi en un songe.

En Palestine, l'invention des corps de saint Étienne et de ses compagnons de sépulture, Gamaliel et Nicodème, eut un retentissement mondial grâce à la relation du prêtre de Caphargamala, Lucien, qui fut traduite en latin par Avitus de Braga, prêtre espagnol réfugié à Jérusalem en 415, et répandue immédiatement à travers tout l'empire [2]. Un passage de la relation fait allusion aux besoins dans lesquels se trouvait l'évêque par suite de ses grandes dépenses. En un langage imagé Jean compare Étienne au grand bœuf dont il a besoin pour exploiter le vaste domaine de Sion. Au curé de campagne, Lucien, on laissera les deux petits bœufs (Gamaliel et Nicodème) qui suffi.

1. *Jérusalem Nouvelle*, col. 908 d'après *Cédrénus*. *PG.*, CXXI, 617.

2. *Ibid.*, pl. LXXXVIII, p. 306 s. *RB.*, 1924, p. 612. LAGRANGE, *Saint-Étienne et son sanctuaire à Jérusalem.*

ront pour attirer quelques revenus à la paroisse de Caphargamala. A l'époque de la mort de Théodose, on signale les inventions des reliques des prophètes Michée et Habacuc dans la région d'Éleuthéropolis [1]. Sozomène annonce dans son chapitre final qu'il va traiter de la découverte des corps du prophète Zacharie et du protomartyr Étienne. Il passe la seconde partie sous silence, sans doute à cause de la diffusion de la lettre d'Avitus, mais il s'étend à plaisir sur la première invention : un sarcophage de plomb contenant le corps d'un prêtre vêtu de blanc hors duquel gisait vêtu et chaussé richement un enfant royal, couronne d'or en tête. Consulté, le supérieur du monastère de Gérara déclare, d'après un vieux bouquin hébreu, que les corps sont ceux du prophète Zacharie et du jeune fils du roi Joas. Telle fut l'origine de la somptueuse basilique du village de Zacharia qui attirait les pèlerins à 20 milles romains d'Ascalon et à 6 milles d'Éleuthéropolis [2].

Le pontificat de Jean fut traversé par deux crises qui sont à signaler : celle de l'origénisme et celle du pélagianisme. La première fut provoquée par Épiphane, évêque de Salamine en Cypre, qui vint en 393 établir son quartier général dans le monastère de Besandouc près d'Éleuthéropolis, pour instrumenter de sa propre autorité contre Jean et ses amis de Jérusalem bien connus par l'estime qu'ils professaient pour l'œuvre d'Origène. Épiphane provoque un schisme parmi les moines; il force Paulinien, frère de Jérôme, à recevoir l'ordination; il attaque dans ses discours l'évêque de Jérusalem devant son peuple; précurseur de l'iconoclasme, il déchire une image du Sauveur dans l'église d'Anablatha (Bîr Nebâla) sur le chemin de Jérusalem à Béthel. Bien qu'il ait signé le formulaire anti-origéniste, Jérôme continue à puiser dans les commentaires et les homélies du didascale alexandrin, quitte à invectiver contre lui au milieu de ses moines entre les quatre murs de son oratoire. Le VI^e^ siècle reviendra à la charge, mais il n'entamera pas l'*Adamantios*, si peu que de nos jours les lecteurs de la Bible tournent leurs regards vers Origène pour en recevoir les rayons spirituels d'une exégèse comparable à la nuée lumineuse qui alternait avec la colonne nébuleuse du sens littéral.

En juillet 395, le conflit origéniste faillit avoir une solution, soit par l'approche des Huns qui provoqua un embarquement affolé des colonies monastiques, soit en vertu de la sentence d'exil portée

1. Sozomène, *Hist. ecclés.*, VII, 29.

2. Sozomène, *Hist. ecclés.*, IX, 17, où fut élevée une basilique qui figure dans la carte de Mâdabâ.

contre Jérôme par le tout-puissant ministre Rufin que la mort violente de ce dernier rendit inopérante. Le comte Archélaüs, gouverneur de la Palestine, tenta de réconcilier les deux camps adverses, mais ce premier essai de médiation échoua. Cependant l'évêque de Jérusalem envoyait à Rome son *Apologie* que terminait une profession de foi détaillée et précise. Apprenant l'impression profonde produite par ce plaidoyer très digne, Jérôme se hâta d'écrire en automne 396 le violent pamphlet intitulé *Contra Joannem Hierosolymitanum* sur lequel le R. P. Cavallera a porté un jugement très mérité. Tout en récriminant contre son adversaire, le moine latin finit par accepter la médiation de Théophile, évêque d'Alexandrie, et la réconciliation eut lieu un matin, dans l'église de la Résurrection, en 397 [1].

Inquiet de voir s'apaiser la querelle origéniste, Épiphane de Salamine, débarqua un jour à Constantinople pour s'enquérir des sentiments de l'archevêque du lieu, Jean Chrysostome. Il ne manqua pas une occasion d'offenser le saint, mais Théophile saisissant l'occasion d'humilier le siège de la capitale, fit dévier le débat qui aboutit à l'accusation de lèse-majesté et au scandaleux concile du Chêne. Après le retour du premier exil et l'incendie de la grande église, la misérable cour d'Arcadius déchaîne une persécution contre les catholiques et condamne l'évêque à l'exil dans une bourgade perdue de l'Arménie. Quelques évêques ont eu le courage de lui rester attaché et l'un des plus remarquables n'est autre que Jean de Jérusalem. Voici la lettre que celui-ci reçut de l'illustre condamné : « Exilé à Cucuse, nous ne sommes pas pour autant éloigné de votre charité. De cela, d'autres sont responsables, mais ceci est notre affaire. Relégué à une telle distance, nous vous écrivons pour exhorter votre piété à conserver le courage dont vous avez fait preuve dès le début en vous séparant de la société de ceux qui ont rempli l'Église de tels troubles et à vous proposer un avantage digne de votre conduite antérieure et même beaucoup plus brillant. Ce ne sera pas un mince mérite que d'avoir rompu avec ceux qui ont déchaîné une telle tempête et rempli de tels scandales presque le monde entier, enfin de n'avoir rien de commun avec eux. C'est là que se trouve la sécurité de l'Église; là est son rempart; ce sont là vos couronnes et votre récompense.

En connaissance de cause, Révérendissime et Illustrissime Seigneur, efforcez-vous de consolider ainsi les Églises et de mériter de la sorte une belle rétribution. Souvenez-vous sans cesse de nous qui appré-

1. G. Fritz, *D. Th. C.*, XI, *Origénisme*, 1567-1574. Cavallera, Saint Jérôme, sa vie et son œuvre, I, liv. IV, 193-280. Duchesne, *Hist. ancienne de l'Église.*

cions beaucoup votre piété et l'affection que vous nous témoignez, ce que nous avons appris par expérience [1] ».

On possède aussi une lettre adressée à Théodose de Scythopolis et une autre à Euloge, métropolitain de Césarée. Dans cette dernière, l'illustre exilé ne doute pas que tous les seigneurs évêques de Palestine ne suivent l'exemple d'Euloge et demeurent attachés à leur chef comme le corps est attaché à la tête. Il les tient liés par la suavité de l'amour et par des chaînes qui sont l'exemple de la vertu. Malheureusement Euloge ne persévéra pas dans ces sentiments. Pallade le note pour être passé parmi les ennemis du saint qui allait mourir à Comane dans le Pont, le 14 septembre 407. Le pape Innocent et les évêques d'Occident refusèrent de recevoir à leur communion les évêques d'Égypte, d'Orient et de Thrace jusqu'à ce qu'ils eussent inscrit dans leurs diptyques le nom de Jean Chrysostome [2].

La seconde épreuve que dut traverser Jean de Jérusalem fut la controverse touchant le pélagianisme [3]. Au printemps de 415, saint Augustin envoyait à Bethléem le jeune espagnol Orose désireux de s'instruire sur des questions relatives à l'âme humaine et porteur d'un mémoire de l'évêque d'Hippone sur la nature et la grâce. Touché d'une telle déférence, Jérôme se réconcilia avec Augustin d'autant plus promptement que dans la lutte qu'il avait engagée contre Pélage il avait besoin du secours d'un théologien. Il n'est pas d'usage de dirimer un problème théologique dans le style des Catilinaires. Un premier synode tenu à Jérusalem en Juillet 415 dont les membres s'entendirent difficilement conclut sur la proposition de Jean (puisque la discussion était entre latins) à l'envoi au pape Innocent d'une commission avec l'assurance que sa décision serait reçue par tous. Mais sur l'insistance de deux évêques exilés en Palestine pour des raisons politiques, Héros d'Arles et Lazare d'Aix, qui déposèrent devant le métropolitain Euloge, évêque de Césarée, une plainte en règle, un concile dut se réunir à Lydda-Diospolis en décembre 415.

Quatorze prélats se rendirent au lieu fixé : Euloge de Césarée, Jean de Jérusalem, Eutonius de Sébaste, Éleuthère de Jéricho, Fidus de Joppé, Zebennus d'Éleuthéropolis, Jovin d'Ascalon, Porphyre de Gaza, et cinq autres dont les sièges ne sont pas indiqués : un second Porphyre, Zosime, Nymphide, Chromace, Clément et Ammonien. Les actes de ce concile nous sont connus par saint Augustin qui les

1. *PG.*, LII, 654. Till., *Mém.*, XI, 469. Voir la lettre à Euloge de Césarée et à Théodose de Scythopolis, *PG.*, LII, col. 654, 655.

2. Till., *Mém.*, XI, 348 s.

3. Hedde et Amann. *D. Th. C.*, XII, *Pélagianisme*, col. 688-694 : La lutte en Palestine.

a dépouillés avec soin et parle avec estime « de ces juges pieux et catholiques qui n'auraient jamais déclaré Pélage innocent s'il n'eut lui-même condamné ses erreurs ». On chargea Célestius, absent, de toutes les propositions malsonnantes présentées à l'examen des évêques. Pélage avait été assez habile pour ne pas donner prise à l'inculpation de dol au for externe. Jérôme traite avec dédain ce « misérable synode » tout en reconnaissant que l'hérésie de Célestius y a été jugulée et qu'il est désormais inutile de réfuter une erreur défunte.

L'erreur néanmoins n'avait pas disparu : elle flattait l'amour-propre des Grecs férus de l'*apatheia*, impassibilité des Stoïciens conscients de posséder une force de caractère supérieure à la douleur physique ou morale et d'arriver ainsi à l'impeccabilité. Bref, si les hérétiques étaient absous, l'hérésie était condamnée. Mais Théophile leur avait donné un fâcheux exemple en 401 dans la manière de répondre aux objections lorsque sous prétexte d'origénisme, l'évêque d'Alexandrie était allé attaquer lui-même en pleine nuit les bons moines de Nitrie à la tête de quelques soldats et de gens avinés qui mirent le feu aux cellules, brûlèrent les beaux manuscrits et même les mystères sacrés que les moines avaient encore chez eux selon l'ancienne pratique de l'Église[1]. Quatre-vingts d'entre les solitaires réussirent à gagner Jérusalem, puis Scythopolis où ils trouvaient quantité de palmiers dont les feuilles servaient aux ouvrages des moines. Mais Théophile ne lâchait pas sa proie : il écrivit aux évêques de Palestine une lettre menaçante pour les empêcher de donner ni communion ni asile à ces solitaires. Ceux-ci gagnèrent Constantinople par mer pour demander la protection de saint Jean Chrysostome qui ne tarda pas à partager la disgrâce des moines égyptiens. Jérôme admirait la stratégie de Théophile contre ces vagabonds qui assiégeaient les palais des grands et formaient un bataillon pour renverser la foi de l'Église !

Le moine latin eut son tour de se poser en victime lorsque, au cours de l'année 416, une bande de moines pélagiens s'abattit en armes sur les monastères dirigés par Jérôme. Les bâtiments furent incendiés et leurs habitants obligés de chercher un refuge dans les tours construites en vue des incursions bédouines. Le procédé de Théophile avait trouvé des imitateurs. Le compte-rendu de cette agression valut à l'évêque Jean une sévère semonce de la part d'Innocent Ier. Le pape lui reprochait de n'avoir pas su prévoir ce désordre et d'avoir laissé les victimes sans recours. Il n'y eut en fait aucun nom prononcé,

1. Théophile d'Alexandrie persécute les Longs Frères : Till., *Mém.*, XI, p. 466-485.

ni d'accusation portée. L'évêque ne résidait pas à Bethléem. Pendant quelque temps, Jérôme dut se réfugier sous un abri précaire, très heureux cependant d'avoir l'appui de hautes autorités. « Il nous a paru meilleur de changer de local, plutôt que de foi, et de perdre les bâtiments et la commodité de notre demeure, plutôt que de nous souiller par la communion de ceux avec qui actuellement il fallait ou céder ou faire tous les jours la guerre, non avec la langue mais avec le glaive ». La duplicité de Pélage ayant été reconnue, le pape, refusant de reconnaître l'autorité du concile de Diospolis, déclara en janvier 417 Pélage et Célestius séparés de la communion de l'Église. A la suite de la *Tractoria* du pape Zosime qui reçut dans le monde entier une adhésion unanime, un concile présidé par Théodote d'Antioche condamna Pélage qui fut expulsé de Palestine par les autorités civiles. Dans une lettre de la fin de 417, Jérôme se félicitant de ce que la province de Palestine avait chassé Catilina non par des moyens humains mais par la sentence du Christ, regrette beaucoup que nombre de conjurés s'attardent encore à Joppé avec un chef qu'il désigne sous le nom de Lentulus[1].

Jean de Jérusalem mourut en 417, laissant dans l'Église une mémoire vénérée, bien que son attitude n'ait pas toujours été intransigeante. Non seulement Saint Jean Chrysostome, Théodoret, Basile de Séleucie ont des mots très flatteurs à son adresse, mais aussi le pape Anastase et saint Augustin. C'est avec une grande joie que saint Paulin reçut du vénérable évêque un morceau de la vraie croix que Jean lui envoya de Jérusalem par Mélanie. Quant à saint Jérôme, accablé de deuils, mais ardent jusqu'au bout dans sa défense de l'orthodoxie intégrale, il devait s'éteindre en 419 au milieu de sa communauté. Celui qui avait fait revivre tant de figures amies ne trouva personne pour retracer sa vie, ses derniers instants et ses funérailles. Jérôme et Jean ont prolongé leur existence au delà du règne d'Arcadius, jusqu'aux débuts de la minorité de Théodose II.

IV. — Le règne d'Arcadius.

1. Ascension et chute du ministre Rufin.

L'avènement de Théodose né de parents chrétiens dans la petite ville de Cauca non loin de Ségovie et marié à une espagnole, Aelia Flaccilla, devait naturellement amener à la cour byzantine un certain nombre de personnes originaires des milieux romanisés de la

1. La vengeance des Pélagiens, par Cavallera, *S. Jérôme*, p. 328 ss.

Péninsule Ibérique. Cynégius, d'abord intendant des largesses en 383, puis préfet d'Orient de 384 à 388, est bien connu pour avoir fait fermer le fameux Sérapeum d'Alexandrie ainsi que les autres temples de l'Égypte. Mort en 388, l'année même qu'il était consul avec Théodose, son corps fut porté à l'église des Apôtres, lieu de la sépulture des empereurs. Mais, l'année suivante, sa femme Acancie, qui était d'Espagne comme lui, fit transporter son corps dans son pays. Il y avait déjà une quinzaine d'années que Mélanie l'Aïeule, fille du consul Marcellin, espagnole du côté de sa mère, avait jeté les bases de son monastère du mont des Oliviers. C'est en relation avec Jean de Jérusalem que l'on rencontre en 415 le prêtre Avitus de Braga retenu en exil par les incursions des barbares en Espagne. On l'a vu servir d'interprète pour le grec de la Révélation de saint Étienne et dans l'assemblée de Jérusalem en juillet 415[1].

Mais d'autres Occidentaux étaient venus chercher fortune dans les riches provinces d'Orient moins menacées par l'invasion des Barbares. L'un des plus considérables fut le préfet Rufin, originaire d'Éauze en Gascogne, qui après une ascension rapide par tous les degrés des charges les plus hautes était arrivé à gouverner en maître absolu tout l'empire d'Orient. Bien fait de sa personne, il éclipsait facilement Arcadius, petit de taille, noiraud, mal bâti avec l'air endormi. Baptisé en 394 à l'occasion de la dédicace d'une église qu'il avait élevée avec un palais de son nom, près de Chalcédoine, Rufin qui avait une fille à marier songea à l'unir à l'empereur lui-même. Il fut prévenu par l'eunuque Eutrope, ancien esclave arménien; celui-ci avait déterminé Arcadius à prendre pour femme Eudoxie, princesse franque, fille du comte Bauton, consul en 385. Dès lors, les jours du puissant ministre étaient comptés. Le bruit courut qu'il s'apprêtait à ceindre le diadème avec l'appui d'Alaric. L'armée étant de retour, le chef goth, Gaïnas, à la solde des Byzantins, donna aux troupes le signal d'abattre Rufin aux pieds de l'empereur. On porta ensuite la tête et la main droite de la victime à travers la ville. Jérôme accueillit avec satisfaction la nouvelle de cette fin tragique qui le vengeait de cette *potentissima fera* qui avait tenu en suspens sur sa tête une sentence d'exil. Les liens d'amitié qui reliaient la famille à la communauté du mont des Oliviers n'en furent pas brisés pour autant. En 391, la belle-sœur du ministre Rufin, la vierge Silvania, avait été accompagnée par l'austère Mélanie, Pallade et Jovin le diacre, futur évêque d'Ascalon. Le voyage, qui comportait seule-

1. Sur Avitus de Braga voir *DHGE*, I, 1201.

ment le trajet d'Aelia au désert monastique de l'Égypte, n'a rien de commun avec la *Peregrinatio* du v^e^ siècle qui rayonne en tous sens à travers les provinces orientales [1].

Après le meurtre de Rufin, on permit à sa femme, à sa fille et à sa belle-sœur de se retirer à Jérusalem, très probablement auprès de Mélanie [2]. Saint Jérôme ne manque pas de lancer un trait à ces malheureuses en rappelant dans sa lettre à Furia l'une de ces réceptions magnifiques données probablement dans le palais de Chalcédoine par le ministre Rufin en vue d'amorcer les fiançailles de sa fille. « L'ignominieuse rumeur en aurait volé par tout l'Orient ».

2. Le mouvement des peuples.

La propagande encratite du solitaire de Bethléem favorisait la pénétration barbare dans l'empire en raréfiant l'élément romain. Rome était prise par Alaric en 410. Le partage de l'Espagne entre les Vandales, les Suèves, les Alains et les Silinges en 411 arrachait à l'empire d'Occident une riche contrée tandis qu'au centre les Huns ravageaient la Thrace et l'Illyrie. Sous un autre angle on peut y voir l'intention providentielle d'amener des peuples éloignés autour du bassin qui baignait les contrées où les églises s'étaient organisées et qu'atteignait leur rayon d'influence. A ce propos on peut évoquer ici ces paroles de saint Jérôme : « Nous recevons tous les jours (à Jérusalem) des troupes de moines qui nous viennent des Indes, de la Perse, de l'Éthiopie. Les Arméniens quittent leur carquois, les Huns commencent à apprendre les psaumes. La chaleur de la foi pénètre jusque dans les froids climats des Scythes, l'armée des Goths où l'on voit flotter les chevelures blondes et dorées, porte avec elles des tentes dont elle fait ses églises, et si elle nous tient tête, c'est peut-être parce qu'elle met sa confiance dans une religion pareille à la nôtre [3] ».

De quelque nationalité qu'il fût, l'étranger trouvait des gens capables de le guider dans ses visites aux principaux lieux sanctifiés par quelque souvenir biblique. En Palestine et en Syrie les langues usuelles étaient l'araméen et le grec. Le latin restait en usage à la cour, dans l'armée et parmi les Occidentaux émigrés dans les provinces orientales. Au besoin on recourait aux services des interprètes. On ne compte guère de guides écrits. A la rigueur, on pouvait employer comme tels, l'Onomasticon d'Eusèbe ou la traduction latine que

1. La carrière du fameux ministre est retracée dans TILL., *Emp.*, t. V, de l'art. 2 à l'art. 4, inclus. Voir la notice *Rufin* dans la *Biographie Universelle* de Michaud.

2. PALLADE, *Hist. Lausiaque*, 55. *Jérus. Nouv.*, p. 191 s.

3. S. JÉRÔME, ép. **107**, 2.

saint Jérôme en publia avec retouches vers 390 et la Pérégrination de sainte Paule effectuée en 386, mais décrite seulement en 404. Le recueil de lettres connu sous le nom d'*Itinerarium Egeriae abbatissae* d'après des catalogues du Moyen Age aurait pu avoir de grands avantages s'il n'avait pas été destiné à une publicité fort restreinte. Il y a tout lieu de croire que ce titre est dû à Valérius, abbé de Vierzo en Galice qui exprime dans une lettre célèbre l'enthousiasme dont il fut transporté par la lecture de cet immense voyage entrepris d'un cœur intrépide par une moniale de l'extrême occident. Compulser d'abord les livres bibliques, noter les lieux consacrés par les plus fameux prodiges dans les diverses parties du monde, que ce fût au désert, en pleine montagne ou à l'intérieur d'une cité, cette préparation achevée, la voyageuse savait d'avance ce qu'elle aurait à visiter, au désert de la Thébaïde, chez les anachorètes ou parmi les tribus encore barbares qui fréquentent les stations bibliques de l'Exode. Nulle mer ne la fait reculer : d'un infatigable élan elle atteint le Sinaï perdu dans les nuages où daigna habiter la majesté divine, elle gravit la montagne de Pharan fatale aux Amalécites, le Nébo, le grand Hermon, le Carmel, la Quarantaine qui domine Jéricho; elle traverse la mer Rouge, le Jourdain et l'Euphrate. Partout elle se répand en vives actions de grâces, en prières qui s'élèvent avec le saint sacrifice. Partout en effet elle rencontre des clercs versés dans l'histoire sainte; des prêtres et de pieux prélats célèbrent sur sa demande les divins mystères et répondent à ses questions. Accompagnée par le personnel du *cursus publicus*, elle quitte souvent les larges voies carrossables pour les sentiers montants et tortueux. Alors elle adopte l'humble monture que le service officiel des étapes met à sa disposition, le robuste âne syrien. Une loi datée de Beyrouth, adressée en 382 à Philagre, comte d'Orient, défend de mettre en vente les ânes affectés au service de l'État. Pour un déplacement de haut fonctionnaire, la loi permet de disposer de trente ânes et de dix chevaux de poste.

Évidemment, une telle initiative de la part d'une femme, si haut placée qu'elle fût sur l'échelle sociale, n'entrait pas dans les idées de Jérôme, d'autant moins que l'intrépide voyageuse devait sa documentation à ses recherches personnelles qui atteignaient même la traduction de l'Onomasticon d'Eusèbe par saint Jérôme. Mais la voyageuse ne paraît pas avoir été en relation avec le traducteur latin. En tout cas elle eût risqué de se voir gratifier de quelque qualification piquante dans le défilé libertin où le vieillard s'est complu à reproduire les invectives d'Ithace, évêque d'Ossonova, viveur ennemi de l'ascèse de Priscillien. Nous voulons parler de l'épitre à

Ctésiphon (écrite en 415), où sainte Mélanie se présente sous ce signalement : « celle dont le nom qui signifie noirceur, atteste les ténèbres de la perfidie ». En Espagne, Jérôme situe Agapè, aveugle conduisant un autre aveugle dans le fossé et qui eut pour successeur Priscillien, versé dans la magie de Zoroastre et de mage devenu évêque. Jérôme ajoute que Priscillien avait avec lui une Galla ou Gauloise de nom et non de naissance, laquelle avait laissé sa sœur qui courait de tous côtés, héritière d'une hérésie différente de la sienne mais qui ne s'en éloignait pas beaucoup. Galla et sa jeune sœur Égéria, deux vierges consacrées de l'église de Galice, appartenaient par leurs liens de parenté avec l'impératrice espagnole Flaccilla, à la famille de Théodose. Avec Antonia Mélania, Chrysostome et les ascètes priscillianisants, elle montait avec sa sœur, la dévote pèlerine des lieux sanctifiés par les saints des deux Testaments, dans la charrette des hérétiques conduite par le fidèle disciple d'Épiphane de Salamine. Galla une fois morte, conclut Dom Lambert, sa sœur, « celle qui court d'ici et de là », entreprend, au moment où sa jeune cousine Pulchérie prend en mains les destinées de l'Empire, ces pérégrinations qui révèlent un profond sentiment catholique et assurent à sa mémoire un renom impérissable [1].

3. La guerre au paganisme.

La chute du Sérapeum d'Alexandrie remplacé par l'église Arcadienne, du nom de l'empereur, provoqua en Égypte de nombreuses conversions. Dans la vallée de l'Oronte la résistance aux lois théodosiennes se prolongea. Les habitants attachés encore en grand nombre à l'idolâtrie appelaient à leur secours des paysans de la Galilée et du Liban. Sur l'ordre du comte d'Orient, deux tribuns amenèrent leurs détachements pour ruiner les temples de la région. Marcel, évêque d'Apamée, aurait été victime de son zèle [2]. Sozomène mentionne comme centres de résistance Pétra et Aéropolis (Rabbath Moab) en Arabie, Héliopolis en Phénicie, la Beqà en Syrie et les temples de Raphia et de Gaza [3]. Pour cette dernière ville nous sommes particulièrement documentés grâce à la vie de Porphyre, évêque de Gaza, ouvrage romancé sans doute, mais dont les péripéties essentielles sont confirmées par des assertions contemporaines. Nous savons par la législa-

1. Dom A. Lambert, *Egeria. Notes critiques sur la tradition de son nom et celle de l'Itinerarium* (1936). — *Egeria sœur de Galla* (1937) : Extraits de la *Revue Mabillon*.
2. Till., *Emp.*, V, p. 327 ss.
3. Sozomène, VII, xv.

tion que dès le 7 décembre 396 les privilèges du clergé païen furent supprimés et que l'année suivante le comte d'Orient fut autorisé à démolir les temples pour réparer avec leurs ruines chemins, ponts et aqueducs. Que le fameux temple de Marnas fut fermé en 400 et remplacé par une église en 408, nous en sommes informés par saint Jérôme. La vie de Porphyre mérite créance quand elle compare le petit nombre des chrétiens de Gaza à celui des païens qui possèdent dans cette ville huit temples dédiés respectivement à Hélios, Aphrodite, Apollon, Coré, Hécate, l'Heroeion, le Tychaeon et le Marneion. Les péripéties de la lutte contre une idolâtrie forte et invétérée s'accordent parfaitement avec la psychologie des dirigeants, des fonctionnaires et des administrés. Grâce à l'influence d'Eutrope, le chambellan dont le crédit était à son apogée et à l'appui de saint Chrysostome, parut un « divin décret » qui enjoignait de fermer les temples de Gaza et bientôt on vit arriver l'exécuteur des ordres impériaux avec des aides venus d'Azot et d'Ascalon. Les Gaziotes s'apercevant qu'on les ménageait en dessous obtinrent à prix d'argent la licence d'écouter en secret les oracles du temple de Marnas et continuèrent à traiter les chrétiens en mauvais citoyens malgré une pluie miraculeuse obtenue par leurs prières dont l'effet avait été un peu plus de cent-cinquante conversions. Bien que dieu des pluies, Marnas n'avait pas réussi à vaincre la sècheresse devenue désastreuse. Les nuées célestes n'avaient été captées que par une litanie extraordinaire d'une journée avec stations à l'église Irène, à celle d'Asclépas et au martyrium de Timothée. Vers le début du v^e^ siècle, on jugea qu'il était temps d'en finir. Le conseiller impérial flanqué du gouverneur civil et du général des troupes de Palestine arrivant sur les lieux promulgua le divin décret et l'œuvre de destruction commença. Les statues furent brisées, les grimoires magiques jetés au feu, les temples livrés aux flammes. Les chrétiens aidés par leurs coreligionnaires de Maïoumas et par l'armée nettoyèrent l'emplacement du Marnæon sur lequel un architecte d'Antioche nommé Rufin traça avec du plâtre le plan cruciforme de la nouvelle église. Le pavé sacré du Marnæon fut posé sur la place publique, ce qui fut plus sensible aux païens que la ruine du temple. Longtemps les femmes qui passaient firent un détour pour ne point le fouler[1].

L'année suivante, Eudoxie envoya trente-deux colonnes de ce beau marbre de Carystos en Eubée aux reflets d'émeraude. Débarquées

1. Marc le Diacre, *Vie de Porphyre évêque de Gaza*, texte établi, traduit et commenté par H. Grégoire et Kugener : Les Belles Lettres, Paris, 1930.

à Maïoumas, elles furent chargées sur des charrettes qu'hommes, femmes et enfants se mirent à tirer de leurs bras jusqu'à l'église qui porta désormais le titre d'*eudoxienne* (407) [1].

Puisque la capitale aidait ainsi la Palestine à développer son domaine chrétien, elle avait droit à l'une de ces compensations si estimée à cette époque comme l'étaient les reliques d'un saint. En mai 406, les os du prophète Samuel enfermés dans de l'or et de la soie prenaient la direction de Constantinople. A la base de ce fait il dut y avoir une de ces inventions de reliques destinées à grossir le trésor des églises de Byzance. L'endroit de l'exhumation était appelé soit Massépha, soit Ramatha et recouvrait la grotte de l'antique haut-lieu des Gabaonites devenu tombeau du prophète. Désormais on l'appela Saint-Samuel et Justinien le dotera d'un solide édifice. La translation fut fêtée depuis la Judée jusqu'à Chalcédoine. De là, les reliques, précédées par l'empereur Arcadius, par Anthème préfet du Prétoire, par Émilien préfet de la ville et par tout le corps du Sénat, furent mises dans la grande église avant d'être déposées dans une église dédiée à son nom.

La guerre religieuse avait plutôt une allure de brigandage quand les bandes sarrasines s'attaquaient aux solitaires répandus dans le désert qui descend de Téqoa jusqu'à la mer Morte. Regardées comme martyrs par les évêques et les Arabes du pays, les victimes furent disputées les armes à la main par les populations de deux localités voisines, chacune soutenant ses titres à les avoir : les unes faisant valoir leur droit de voisinage, les autres leurs droits de compatriotes [2]. En 411, les remous de la prise de Rome se firent sentir violemment sur le *limes* d'Égypte, de Palestine, de Phénicie et de Syrie comme un torrent emportant tout devant lui. C'est tout juste si Jérôme et les siens purent gagner leur tour de refuge [3]. Enfin, par l'intermédiaire du diacre Sisinnius, les monastères de Bethléem et leur clientèle de miséreux vont être largement abreuvés par les secours abondants de l'évêque Exupère : *sed Galliarum largissimis aquis rigentur arva sitientia* [4].

4. Législation concernant les Juifs.

Le ministère de l'eunuque Eutrope (396-399) fut très favorable aux intérêts du Judaïsme auquel il se serait vendu. Une loi de 396

1. Till., *Emp.*, V, 477.
2. Cassien, *Confér.*, VI.
3. S. Jérôme, ép. 126.
4. *In Zach.*, VI, 8.

défend sous peine de prison à n'importe quel officier impérial de fixer le prix des marchandises apportées au marché par les Juifs. Ceux-ci auront des agents qui empêcheront de mettre leurs denrées à bas prix. C'est un fait bien connu qu'aucune loi ne limite la secte des Juifs dans ses droits. Un édit de la même année adressé au comte d'Orient Claudianus, ordonne de protéger « l'illustre patriarche » contre les insultes. En 397 le préfet d'Illyrie est averti de prévenir tout mauvais traitement à l'égard des Juifs et de garder leurs synagogues contre toute agression. Bien plus, les patriarches juifs ainsi que leurs fonctionnaires légaux tels que archisynagogues et presbytres devaient jouir des mêmes privilèges que le clergé chrétien et échapper aux taxes curiales. Ce dernier avantage avait été suspendu sous Valens. Arcadius ratifia tous ces privilèges en 404. Il accorda aussi que dans les procès civils, si les deux parties y consentaient, le patriarche ou l'un de ses dignitaires pourrait faire fonction de juge, l'exécution de la sentence étant réservée aux officiers romains. Dans toute matière ne relevant pas de la religion, les Juifs devaient se conformer au Code romain. Une loi d'Arcadius contient un avertissement à l'endroit des Juifs baptisés qui sont entrés dans l'Église pour des motifs étrangers à la religion [1].

5. Remaniement administratif.

En 399 eut lieu un nouveau partage des provinces. Arcadius est bien connu par la fondation d'une province nommée Arcadia en Moyenne Égypte. On vit bientôt au Levant deux Phénicies, deux Cilicies, deux Syries et trois Palestines. On prétendit que cela ne servait qu'à augmenter la misère des sujets. La Palestine Première comprit l'Idumée, la Judée, la Samarie et une partie de l'ancienne Pérée, ayant pour limite à l'ouest la mer depuis 'Atlit jusqu'à la frontière d'Égypte au delà de Raphia; elle laissait le Carmel à la Phénicie, la plaine de Galilée et le territoire de Scythopolis à la Palestine Seconde, mais elle possèdait à l'est du Jourdain la vallée entre 'Ammata, es-Salt, Tell er-Rameh et la mer Morte. Elle était administrée par un *Consulaire* appelé parfois *Proconsul* sous Théodose. Sa métropole était Césarée-sur-mer. Sa plus grande circonscription était celle d'Éleuthéropolis. La basse vallée du Jourdain était convertie en domaine d'État réparti en *régions*.

1. Till., *Emp.*, p. 439, 443 s., 446.
Pour la division en trois Palestines voir notre *Géogr. de la Palestine*, t. II, p. 171-178, et surtout R. Devreesse, *Le patriarcat d'Antioche*, p. 208 ss. chap. XIII : *La province d'Arabie*, avec cartes.

La Palestine Seconde comprenait la plaine d'Esdrelon, la Galilée, une partie de la Décapole et de la Gaulanitide. Sa métropole Scythopolis était bien placée pour faire la liaison entre la moitié cisjordanienne et la moitié transjordanienne de ce gouvernement qui était consulaire d'après la Novelle de 535. On y remarquait Diocésarée, Tibériade, Legio, Scythopolis, Hippos et Pella.

Gouvernée par un *praeses*, ἡγεμών, la Palestine Troisième ou Salutaire embrassait le Négeb au sud de la limite d'Eleuthéropolis, une portion de la Péninsule Sinaïtique avec la 'Araba et la partie méridionale de la province, originelle d'Arabie depuis l'Arnon jusqu'au golfe Élanitique, ce que saint Épiphane nomme Ariélitide et Nabatitide à l'est de la mer Morte. On y remarquait Birosaba, Élousa, chef-lieu civil de la province, Mampsis, Zoara, Aila à l'ouest; Charachmoba, Augustopolis, Pétra à l'est. Cette dernière supplanta Élousa comme métropole civile. La province d'Arabie était séparée de la IIIe Palestine au sud par le bassin de l'Arnon et comptait comme villes principales Machaberos, Mêdaba, Esbous, puis une partie de la Décapole avec Philadelphie et Gérasa; Bostra, métropole de la province était puissamment assise en tête de la voie Trajane qui la reliait à la région de Pétra et à la mer Rouge. Au nord de Bostra la Batanée orientale constituait un grand domaine impérial dont le centre était à Deir es-Salt, à l'est de 'Ilma; à l'ouest, s'échelonnaient les villes d'Adraa, Dia, Nawa, Néapolis probablement Sheikh Miskîn. L'Auranitide se partageait entre des villes remarquables telles que Philippopolis, Canotha, Dionysias et Saccaea. Le Trachon présentait une certaine unité sous la direction de sa *métracomia* appelée Phaena, aujourd'hui Mismiyé. Ainsi la province d'Arabie se développait sur le flanc oriental des Palestines Première et Seconde depuis l'Arnon jusqu'au nord de la Trachonitide, près de Constantia (*Burâq*) et aux frontières est du Djôlân. Elle était administrée par un *praeses*, gouverneur de rang inférieur.

6. Organisation militaire des Palestines[1].

Sous le rapport des forces la Palestine ne subissait pas la division tripartite. D'ailleurs, en dehors du domaine administratif, les particuliers se servaient encore des termes généraux : Palestine, Syrie, Phénicie sans les précisions de Première, Seconde etc. comme nous disons Alsace et non Bas-Rhin. Le commandement des troupes,

1. Pour l'organisation militaire et la garde des frontières voir le même ouvrage, p. 187 et la carte X du 2e volume.

jadis le principal attribut des gouverneurs de provinces en tant que légats leur avait été retiré pour être remis entre les mains d'un *duc* dont le ressort comprenait une ou plusieurs provinces. Un décret de 409 reproche à l'office ducal de Birsama et de Ménois au sud de Gaza d'avoir prélevé des contributions en nature. On devait exiger le paiement de l'annone en sous d'or suivant un tarif dont on a retrouvé des fragments sur marbre dans la région de Berosaba *in quo et Romanorum militum praesidium positum est.* Sous le rapport financier le duc comme les gouverneurs de province était soumis au contrôle d'un inspecteur portant le titre de Vicaire. L'organisation militaire de l'empire à la période qui nous occupe s'appuie naturellement sur la *Notitia Dignitatum* rédigée entre 379 et 408 et sur l'édit byzantin de Bersabée. L'armée de campagne dans les provinces orientales comprenait dix corps de cavalerie et vingt-deux légions. L'armée de couverture y comprenait cent quatorze troupes de cavalerie, cinquante-trois légions et quarante-sept corps auxiliaires. Les miliciens *de minore laterculo* formaient soixante-quatre ailes de cavalerie et cinquante-quatre cohortes d'infanterie. Les *partes Orientis* embrassaient ici l'Égypte, la Mésie et la Dacie. L'élément fourni à l'armée d'Orient comme troupe de couverture par le duc de Palestine comprenait douze escadrons, une légion, six ailes et onze cohortes auxiliaires. Le duc d'Arabie devait entretenir huit escadrons, deux légions, six ailes et cinq cohortes auxiliaires.

Le duc de Palestine avait donc sous ses ordres quatre postes d'Aelia au Jourdain avec Chermula au sud d'Hébron; cinq postes entre le point de départ de la frontière égyptienne (Menoïs) et le sud de la mer Morte (Thamara) en passant par la garnison importante de Berosaba. De cette ville bâtie en forme de camp partait une voie qui la reliait aux places fortes d'Élousa, d'Éboda ('Abdé) et de Mampsis. De Zoara (sud de la mer Morte) à Aila sur la mer Rouge s'échelonnait une dizaine de postes de cavaliers dont le plus connu est Phaino près des mines de cuivre. Aila où résidait le préfet de la 10e légion Fretensis exerçait une surveillance sur les côtes de la mer Rouge jusqu'à l'île de Jotabé. Les autres garnisons s'échelonnaient dans la montagne de la Nabatène jusqu'au Wâdi el-Hesa où s'arrêtait l'autorité militaire du duc de Palestine. Les postes dont certains sont occupés par des archers ou des meharistes avaient auparavant servi aux Nabatéens; ils jalonnent encore la voie Trajane.

Sous le commandement du duc d'Arabie se trouvaient une série de garnisons fortifiées dont celles du nord dépendaient du préfet de la troisième légion Cyrénaïque résidant à Bostra et celles du sud étaient

placées sous le commandement du préfet de la quatrième légion Martia qui résidait à Leğğun, à 22 kilomètres au nord-est de Kérak, où le camp fortifié de la légion laisse encore voir le détail des casernements, des rues, du prétoire à l'intérieur d'une enceinte munie de saillants arrondis sur les côtés et de tours rondes aux angles. Parmi les camps de l'Arnon, il faut citer Qsour Bešeir à 20 kilomètres au nord-est du précédent, forteresse munie de tours d'angle à étages, mesurant 60 mètres sur 50 et portant sur le linteau de la porte l'inscription : *Castra Praetorii Mobeni* « Camp du Prétoire de Moab » indiquant par là un gîte d'étape pour servir de logement aux officiers et aux fonctionnaires en voyage. Sillonné par les rameaux de l'Arnon, le district était ponctué de tours de garde.

CHAPITRE III

LA PALESTINE SOUS THÉODOSE II ET MARCIEN

Né de l'Espagnol Arcadius et d'Eudoxie fille du comte franc Bauto, maître de la milice, Théodose II était d'ascendance occidentale. Pulchérie, sa sœur, douée d'une sagesse précoce, se chargea de sa tutelle alors qu'elle atteignait sa quinzième année, époque où elle fut déclarée Auguste (414). Depuis 405 jusqu'à cette date la conduite des affaires avait été confiée au préfet d'Orient, Anthémius, administrateur consciencieux dont le petit-fils allait devenir Auguste en 468. C'est durant la minorité de Théodose II, en 409-410, que Lagodius, un des chefs malheureux de la Galice apparentés aux théodosiens, probablement par Aelia Flaccilla, vint chercher un refuge à Constantinople. L'abbesse Égérie ne devait pas tarder à suivre le même chemin et il est à croire que c'est à l'occasion de ce voyage que la pèlerine fit la connaissance du Rhône. A la cour byzantine, cette parente d'une piété aussi ardente qu'éclairée ne pouvait être reçue qu'avec enthousiasme. Qu'on lise dans l'historien Socrate ce qui a trait à l'éducation que le jeune Théodose reçut de Pulchérie avec une fervente docilité et l'on comprendra comment la formation religieuse demeura prépondérante dans la direction de sa vie et l'exercice du pouvoir. Les contemporains louent sa bonté, sa douceur et son humanité. Le goût qu'il avait pour les exercices physiques n'excluait pas chez lui l'amour de l'étude ni la curiosité scientifique. On lui reproche une timidité excessive et une trop grande facilité à se laisser conduire par les personnes qui l'approchaient et surtout par les eunuques du palais. Son ingérence dans les affaires ecclésiastiques occasionnée sans doute par un grand zèle fut jugée plus d'une fois excessive. Mais l'on ne doit pas fermer les yeux sur la responsabilité de certains prélats ambitieux et possédés par l'esprit de parti. Isidore de Péluse ne craint pas de déclarer au sujet des honneurs et des richesses dont la cour combla les membres des Conciles que la piété des princes religieux a fait voir ou même causé l'irréligion des évêques. Saint Augustin concède que Théodose avait tout ce qu'il fallait pour devenir saint

dans la vie d'un particulier. Il y aurait lieu de s'étonner d'ailleurs qu'un règne long d'un demi siècle ne présentât pas des erreurs et des écarts. On ne peut cependant excuser ce prince de s'être fait le valet de l'eunuque Chrysaphe, ni d'avoir déchaîné le Brigandage d'Éphèse.

I. — Politique religieuse

L'année 415, célèbre par l'Invention de saint Étienne, nous amène aussi près de Sichem où les perquisitions impériales exercées au bénéfice des églises de Constantinople s'attaquaient au Champ de Jacob. Après plusieurs jours d'un labeur acharné, la commission chargée de recueillir pour Théodose le Jeune les restes des patriarches de l'Ancienne Loi découvrit un grand coffre de pierre malheureusement vide. Mais au-dessous apparut une admirable cuve de marbre renfermant une sépulture intacte. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on crût avoir mis la main sur les reliques de Joseph, fils de Jacob. Remis aux envoyés impériaux, les sacrés ossements devaient être, le 15 octobre 415, l'objet d'une translation solennelle à l'église majeure de Byzance célébrée par l'archevêque de cette ville et par l'évêque de Tortose. Suivie d'une tentative d'enlèvement sous Marcien (450) des os d'Éléazar, Ithamar et Phinées à Awerta, cette entreprise provoqua une petite guerre entre chrétiens et Samaritains[1]. Le tombeau de Joseph mentionné par les auteurs fut doté d'une chapelle. Les sarcophages que l'on voit encore près de l'église du Puits de Jacob, dans l'enclos des Grecs, proviennent très probablement de cette fouille. On mentionne aussi en 415 l'invention de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste.

Cette année-là, Théodose retira à Gamaliel, patriarche des Juifs, son brevet de préfet honoraire, pour abus de pouvoir, et lui interdit d'établir de nouvelles synagogues. On pense qu'il fut le dernier des patriarches. En diverses circonstances, les Juifs manifestèrent leur dépit contre le renouveau chrétien dont la cour donnait l'exemple. Ils profitèrent des extravagances que leur permettait la fête des Pourim pour exhiber le cadavre d'Aman sur une croix qu'ils brûlèrent ensuite avec des moqueries. Une autre fois ils attachèrent au gibet d'Aman un jeune chrétien qu'ils flagellèrent jusqu'à la mort. Il en résulta une sédition non loin d'Antioche. Le Code cependant renouvelait les lois qui défendaient de maltraiter les Juifs à cause de leur

1. *Tractatus de inventione SS. Patriarcharum* II, 4-8. *Recueil des Hist. Occid. des Croisades* V, 305 ss. Voir *RB.*, 1933, p. 395. *Hébron : Le haram el-Khalil*, p. 168 ss.

religion[1]. En Palestine, le comte Plintha, général goth qui s'était révolté, fut défait, ce qui ne l'empêcha pas de devenir consul et général de l'armée romaine. Comblé d'honneurs, il demeura très fidèle à l'Empire.

En 430, les Juifs n'avaient plus de patriarches, Théodose s'étant lassé de souffrir la conduite de ces princes. Au lieu d'un chef unique ils eurent plusieurs *primats*, nommés dans chaque province par l'assemblée des Juifs du pays. Ces primats continuaient à lever les contributions que toutes les synagogues avaient coutume de verser au patriarche, mais la loi du 30 mai 429 les obligea de les faire entrer au trésor de l'État avec tout l'arriéré dû depuis l'extinction du patriarcat israélite. En Syrie l'extinction du paganisme rencontrait encore de la résistance. En 436, Théodose confirmait les lois prohibant les sacrifices et autres actes d'idolâtrie; tout monument consacré aux idoles devait disparaître et laisser la place à la croix. Quelques soulèvements eurent lieu en Phénicie, en Palestine et en Arabie. L'archidiacre de Laodicée, entraîné au théâtre, y fut mis à mort.

II. — Activité littéraire.

Cependant sous l'impulsion de l'admirable Pulchérie qui s'exprimait avec autant de grâce et de facilité en grec qu'en latin, le niveau de la culture littéraire cherchait à égaler dans la nouvelle capitale les antiques foyers du savoir de la Grèce, d'Alexandrie et du Levant. En vertu de deux lois de 425, Constantinople aura son université avec des professeurs latins et grecs pour les humanités, la philosophie, le droit, l'éloquence et la grammaire. Des bâtiments sont réservés à l'enseignement, mais il sera permis aux maîtres de donner des leçons dans les familles. De hautes dignités attendent les professeurs qui auront enseigné vingt ans dans l'amphithéâtre du Capitole. Comme Palestinien, Sozomène mérite ici une mention particulière. Né aux environs de Gaza, élevé par des moines disciples de saint Hilarion, il était avocat à Constantinople lorsqu'il composa son Histoire Ecclésiastique qui donnait une suite à l'histoire d'Eusèbe de 323 à 439, « mais en réalité, elle s'arrête brusquement à l'année 423, les derniers chapitres ayant été perdus ou supprimés par l'auteur lui-même. Elle est dédiée à l'empereur Théodose II et a dû être achevée en 444[2] ». L'année 438 est digne de mémoire car elle amena la fin du célèbre

1. Till., *Emp.* VI, 29 s.
2. Voir l'excellent article du Chanoine Bardy sur *Sozomène* dans *D. Th. C.*

recueil de lois connu sous le nom de *Code Théodosien* dressé par une commission de juristes dont le consul Antiochus était le chef et promulgué par une loi du 15 février adressée à Florentius, préfet du prétoire.

Un des rares contemporains qui se soit illustré en Palestine même par son activité littéraire qui s'étend de 412 à 451 est le prêtre Hésychius « didascale de l'Église » qui se trouve auprès de Juvénal lors de la dédicace de l'église de Saint Euthyme en 428. Son exégèse se rattache à l'allégorisme alexandrin et les chaînes l'opposent au docte et littéral Théodoret. Comme théologien, Hésychius est très ferme sur la question du péché originel et l'on se demande si cette attitude qui tranche avec celle de Jean de Jérusalem au concile de Diospolis en 415 ne serait pas provoquée par le dessein de s'opposer nettement aux allégations de Pélage.

Ce ne fut pas sans une joie exubérante que l'on apprit à Jérusalem, où nombre de Johannites s'étaient réfugiés, le retour triomphal de saint Jean Chrysostome dans sa ville épiscopale lorsque le 27 janvier 438 ses restes apportés de Comane, où il était mort depuis trente et un an, passèrent le Bosphore escortés de milliers d'embarcations depuis Chalcédoine où Théodose avait été en personne recevoir la châsse du saint et demander pardon de la conduite que ses parents avaient tenue envers lui. Le corps fut déposé dans l'église des Apôtres où était la sépulture des empereurs et des évêques de Constantinople. Au milieu des controverses théologiques qui vont agiter le v^e^ siècle, les voix les plus autorisées de l'Église rappelleront la sûreté de sa doctrine et la pénétration de son éloquence. Que Byzance ne se laisse pas séduire par Nestorius. C'est à ses prédécesseurs qu'elle doit demander la science et la piété. « Que ne vous a pas appris, écrit le pape Célestin, Jean de sainte mémoire, cet évêque si plein de lumière, dont les discours répandus par toute la terre y enseignent la vérité catholique. Sa voix n'a pu se faire entendre qu'en peu d'endroits; mais il n'y en a point qu'il n'instruise par ses ouvrages, et puisqu'on les lit partout, il prêche partout [1] ».

L'impératrice Eudocie, femme de Théodose II a sa place marquée dans l'histoire littéraire de la Palestine, car c'est durant les loisirs de son second séjour aux Lieux Saints qu'elle a composé ses poèmes en grande partie. Sa lyre fut chrétienne et biblique. Elle se permit de célébrer cependant des exploits de son mari en guerre avec les Perses. On conserve encore une bonne partie du poème consacré aux martyrs

1. Voir *RB.*, 1931, 616; 1935, 311. Till., *Mem.* XI, 352 ss.

Cyprien et Justine où les récits magiques ont une bonne part. L'auteur emploie l'hexamètre épique et serre de trop près le récit eu prose pour donner des ailes à l'inspiration. Eudocie composa aussi des centons homériques où la vie du Christ était décrite avec des vers empruntés à l'Iliade et à l'Odyssée. Elle continua l'œuvre d'un évêque Patricios en collaboration avec le philosophe Optimus et Cosmas de Jérusalem. On signale un éloge en vers composé à l'occasion d'une victoire remportée sur les Perses en 422, un dithyrambe en faveur d'Antioche et une paraphrase versifiée du Pentateuque, de Josué, de Ruth et des Juges qui n'existait plus au temps de Jean Tzetzès, enfin une métaphrase des prophètes Zacharie et Daniel [1].

Ce qui nous est parvenu de ces poèmes ne justifie pas les grands éloges décernés à l'impératrice par les auteurs byzantins et par Grégorovius. Ce genre de paraphrase versifiée garde aux yeux des modernes la marque d'un exercice de style peu compatible avec l'inspiration et le souffle de la vraie poésie. Mais on doit reconnaître qu'elle a du métier. Si elle n'est pas l'auteur de cette inscription en vers qui décrit l'impératrice adorant le tombeau du Christ, elle en est certainement l'inspiratrice comme en témoigne le titre conservé dans l'Anthologie Palatine, t. I, 105 : Sur Eudocie, femme de l'empereur Théodose :

« La sage maîtresse de la terre habitée la voici, enflammée d'un pieux amour, venant comme une servante adorer le tombeau d'un seul être, elle devant qui tous les hommes se prosternent. Celui qui lui avait donné le trône et le mariage est mort en tant qu'homme, mais il vit en tant que Dieu [2] ».

III. — Juvénal.

1. La question de préséance.

Jean de Jérusalem, loin d'être un homme de parti, s'était efforcé de garder de bonnes relations avec tout le monde et de supporter pour le besoin de la paix des interventions intempestives de la part d'étrangers qui affectaient sur son propre territoire de ne pas reconnaître sa juridiction. Il lui arriva cependant un jour de trouver exorbitantes les prétentions de certains moines qui réclamaient que l'évêque

1. *P. W. REnc.* t. VI, 906-912.

2. Till., *Mém.*, t. XV, p. 196 ss. S. Vailhé, *L'érection du Patriarcat de Jérusalem* (451) : *Rev. de l'Or. chrét.*, 1899, p. 44 ss. Kattenbuch, *Realencykl.* de Hauck, VIII, p. 697. Amann, *D. Th. C.*, t. VIII, 998. Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, II, p. 735, n. 2. Honigmann, *Juvenal of Jerusalem* : Dumbarton Oaks Papers, n° 5. 1950.

des Lieux Saints leur rendit compte de sa foi et leur donnât l'assurance qu'il rejetait l'origénisme. Jean sollicita l'arbitrage du patriarche d'Alexandrie, Théophile « homme de Dieu, écrivait-il, qui a le souci de toutes les églises et surtout de celle qui est à Jérusalem, en plus de la sollicitude dont il entoure sa propre église ».

Pris à partie dans l'Apologie de l'évêque Jean comme contempteur des canons, saint Jérôme trouve l'occasion belle de lui répliquer à propos de cet appel à Théophile : « Vous qui recherchez les règles ecclésiastiques et qui faites usage des canons du concile de Nicée... répondez-moi : En quoi la Palestine appartient-elle à l'évêque d'Alexandrie? Si je ne me trompe, ces canons décrètent que Césarée est la métropole de la Palestine et Antioche celle de tout l'Orient. Donc, ou bien vous auriez dû en référer à l'évêque de Césarée avec lequel vous saviez que nous étions en communion; à défaut de la vôtre, ou, s'il fallait une juridiction plus haute, vous auriez mieux fait d'en informer Antioche par écrit [1] ».

Mais Antioche, déchirée par un long schisme ne venait -elle pas elle-même d'être soumise au jugement de l'Église? Le concile de Capoue dirigé par Ambroise de Milan en 392 n'avait-il pas confié à Théophile d'Alexandrie le soin de trancher entre Évagre et Flavien puisqu'il était resté neutre entre les deux prétendants? La considération dont jouissait alors Théophile en vertu du rôle qu'on lui attribuait justifie dans une certaine mesure la démarche de l'évêque d'Aelia et le compliment un peu excessif qu'il adresse au patriarche égyptien. Mais en fait, c'est le concile de Césarée en Palestine qui, sous l'influence des directives prudentes du pape Sirice, se prononça pour la légitimité de Flavien que Théophile, qui s'était abstenu de siéger, reconnut tout de suite (393).

Que l'évêque Jean ait hérité de ses prédécesseurs, même les plus saints, la résolution de revendiquer pour la ville sainte l'autonomie et même la suprématie aux dépens de Césarée et d'Antioche, on serait mal venu de le nier, et certainement Jérôme n'exagérait pas en dépeignant à Théophile l'évêque Jean sous les traits d'un moine qui se vantait d'avoir une chaire apostolique, encore que Jean se fût montré le moins ambitieux de toute la série épiscopale d'Aelia. Du reste, le VII[e] canon du concile de Nicée auquel fait allusion Jérôme dans son algarade réservait les droits du métropolitain en face des honneurs et préseance dus à l'évêque d'Aelia en certains cas consacrés par la coutume. Il n'est pas moins touchant de voir en 415 Jean de

1. S. JÉROME, *Contra Joannem Hierosol.* : *PL.*, XXIII, 389.

Jérusalem tenir le second rang au synode de Diospolis présidé par Euloge de Césarée.

Auprès de Juvénal devenu évêque de Jérusalem en 428, on ne trouvera pas une telle complaisance. Élever son église au niveau des grands sièges qui vont être appelés patriarcaux et n'ont au-dessus d'eux que le Siège Apostolique romain sera l'ambition de Juvénal, le but de sa vie. Constantinople ne devait sa haute dignité ecclésiastique qu'à son rang de capitale de l'empire d'Orient, de nouvelle Rome. Sur le plan civil l'évêque d'une modeste colonie romaine telle qu'Aelia Capitolina, inférieure à Césarée, à Ptolémaïs, à Béryte ne pouvait songer à fonder ses revendications. Mais de même que Rome, les cités d'Antioche et d'Alexandrie ne tiraient pas uniquement leur importance religieuse du relief qu'elles avaient au civil : elles continuaient à être des centres de propagation chrétienne et d'organisation ecclésiastique. Deux de ces églises étaient des fondations de saint Pierre, et Marc, son secrétaire, passait pour avoir fondé celle d'Alexandrie. Byzance aura beau réquisitionner des reliques aux quatre coins de l'Empire pour se faire une sainteté, Juvénal pouvait lui dire que le trône de Jacques, frère du Seigneur, n'avait pas été apporté du dehors dans l'Église de Sion appelée (et pour cause) *Église des Apôtres* par Cyrille de Jérusalem et Mère de toutes les Églises par la liturgie locale.

Juvénal supportait d'autant moins l'infériorité de son siège que, depuis la création des trois Palestines, Jérusalem reléguée au quatrième rang voyait au dessus d'elle les métropolitains de Césarée, de Scythopolis et de Pétra. On lui reproche d'avoir, de sa propre autorité, consacré des évêques en Palestine I^re^, en Phénicie II^e^ et en Arabie. Les péripéties d'Éphèse en 431 le rassurent : Deux patriarcats rentrent dans l'ombre : le titulaire de Constantinople, Nestorius, est au banc des accusés, celui d'Antioche monte un conciliabule opposé au synode général et le temps est proche où Cyrille, patriarche d'Alexandrie, sera mis sous les verrous avec Memnon d'Éphèse, l'hôte du concile, comme excommuniés par les dissidents.

2. Rôle de Juvénal au concile d'Éphèse.

Dès les préliminaires du concile la personnalité de Juvénal s'affirme. Il compte parmi les cinq évêques à qui le pape Célestin annonce la condamnation des erreurs de Nestorius par le synode romain du 11 août 430. Il se trouve donc en compagnie de quatre chefs de diocèses, c'est-à-dire des plus grandes divisions administratives de l'empire : l'Égypte, l'Orient, la Thrace et la Macédoine. En lui transmet-

tant cette lettre saint Cyrille exhorte son très aimable collègue Juvénal à se guider sur la conduite du pontife romain. Aussi bien aux environs de la Pentecôte de 431, l'évêque de Jérusalem arrivait-il à Éphèse à la tête d'un groupe de prélats appartenant la plupart au sud palestinien, limitrophe de l'Égypte : Gadara, Livias, Paremboles, Joppé, Anthédon, Maïoumas, Gaza, Sycomazôn, et Raphia en Palestine Ire, Gabae en Palestine IIe, Augustopolis, Phœno et Élousa en Palestine IIIe. Les évêques de Ptolémaïs et d'Esbous avaient rallié le groupe de Jean, patriarche d'Antioche, qui ne comptait guère que quarante-trois membres réduits à trente au moment où le concile général était composé de deux-cent dix évêques en communion avec l'épiscopat d'Occident.

A parcourir les actes de cette assemblée, on s'aperçoit vite qu'après Cyrille, Juvénal en est l'animateur. Il dirige les débats, il met en branle les adhésions, sa signature est toujours en vedette soit au premier rang, soit intercalée parmi les noms des légats du Saint-Siège. L'emprisonnement de Cyrille et de Memnon d'Éphèse, qui dura près de trois mois, eut pour effet d'accroître son importance. L'évêque d'Alexandrie pouvait compter sur zon zèle et sa fidélité. Ce n'est pas sans un vif plaisir qu'il apprenait le succès de la délégation des sept évêques conduits par Juvénal vers Théodose II et l'ordination par les mêmes prélats d'un successeur à Nestorius, le prêtre Maximien, romain d'origine et d'éducation, affilié à l'église de Constantinople, chez qui l'affabilité compensait le manque de formation littéraire et de pratique dans les affaires. Il ne porterait ombrage à personne. Au cours de la IVe session du concile, l'ambition de Juvénal n'avait pu se retenir de montrer le bout de l'oreille. Réunis dans la grande église appelée Marie, les pères ayant envoyé trois évêques à Jean d'Antioche pour le citer à comparaître devant le concile avec son groupe, attendent le retour des messagers. L'un de ces derniers n'était autre que le coadjuteur de Juvénal pour les Sarrasins convertis de Palestine, le phylarque Aspebet qui signe à Éphèse « Pierre, évêque des Campements ». Les envoyés sont si mal reçus par les Orientaux qu'ils obtiennent contre eux une condamnation formelle. C'est alors que Juvénal fait cette réflexion : « Il fallait que Jean, le révérendissime évêque d'Antioche, en considération de ce concile saint, grand et œcuménique s'empressât de venir se justifier des choses qu'on lui impute [et de tenir en honneur le trône apostolique de la grande Rome qui nous est associé] et d'obéir au trône apostolique de la sainte église de Dieu de Jérusalem, d'autant plus qu'il est conforme à l'ordre et à la tradition apostolique que le siège d'Antioche soit redressé

et jugé par celui-ci ». Schwartz considère le passage mis entre crochets comme une interpolation dont le but serait d'atténuer la présomption de Juvénal[1].

Ainsi, non content d'évincer les métropolitains des trois Palestines, l'évêque d'Aelia s'élevait au-dessus du siège d'Antioche en se fondant sur le cas du concile apostolique de Jérusalem qui réglait une question soulevée à Antioche (Act. xv, 22-34). Quoi qu'en aient dit les partisans de Jean d'Antioche dans leur mémoire à l'empereur, Cyrille n'avait promis aucun avancement hiérarchique à Juvénal pour prix de son adhésion. Loin de là, les espoirs de ce dernier ne furent pas même l'objet d'une allusion alors que le concile traitait de l'autonomie de l'Église de Cypre. Que Juvénal travaillait à se créer un patriarcat aux dépens de celui d'Antioche et que pour y arriver il ne craignait pas de fabriquer des faux, cela n'était un secret pour personne. Pour le bien de la paix l'évêque d'Alexandrie gardait le silence. « Quand le navire est en perdition on jette la cargaison à la mer afin de sauver les vies » écrivait saint Cyrille à Gennade, archimandrite d'un couvent de Constantinople en 434, qui s'était séparé du patriarche Proclus parce que celui-ci n'avait pas excommunié Juvénal dont un vain amour de la gloire s'était mué en amertume, car les lois de l'Église ne l'avaient pas reconnu comme préposé à la Palestine. Cyrille eut le mérite en cette occurrence de ne pas faire éclater au dehors son mécontentement par une condamnation qui risquait de blesser Juvénal dont l'appui lui était si précieux. En un temps où la vérité comptait tant d'ennemis ne valait-il pas mieux ménager tous ceux qui la soutenaient en laissant sommeiller des questions peut-être irritantes mais secondaires? Ainsi l'évêque d'Alexandrie réussit-il tant qu'il vécut, à maintenir Juvénal dans le parti de l'Église et celui-ci, remettant à des occasions plus favorables la poursuite de son dessein demeura attaché au prélat dont le crédit dans l'Église et à la cour allait s'affirmer dans les douze dernières années de sa vie.

1. *Juvenalis episcopus Hierosolimitanus dixit: Oportebat quidem Johannem reverentissimum episcopum Antiochiæ cogitantem sanctam et magnam et universalem hanc synodum confestim ad satisfactionem inlatorum ei concurrere et sedi apostolicæ quæ nobis considet, magnæ Romæ et apostolicæ Hierosolymitanæ sanctæ ecclesiæ obœdire et honorem deferre, apud quam maxime consuetudo est eandem sedem Antiochenam ex apostolica consequentia et traditione adduci et apud eam indicari.* Gesta Ephesina *(collectio Veronensis)*. T. I, vol. II, p. 77, § 11. Voir notre article « Rapports de S. Cyrille avec la Palestine » dans *Kyrilliana*, p. 214 ss.

IV. — Eudocie et son premier voyage a Jérusalem.

1. Le pèlerinage de l'impératrice.

Pulchérie en quête pour son frère Théodose d'une femme plus riche en avantages personnels qu'en biens de la fortune et en dignités séculières, n'hésita pas à fixer son choix quand elle se trouva en présence d'Athénaïs, fille d'un professeur d'éloquence aux écoles d'Athènes nommé Léontios. D'autant plus heureux était ce choix que l'élue unissait à une culture de l'esprit peu ordinaire les traits d'une rare distinction. Quand les accords furent conclus, l'évêque Atticus lui conféra le baptême avec le nom d'Eudocie (Eudokia), précédé du prénom d'Aelia que portait Pulchérie. Demeurant en bons termes avec Orion et Hyparechios le grammairien, elle ne craignait pas de signer *Léontias* certaines de ses compositions d'après le nom de son père.

Le 7 juin 421 le mariage est célébré avec des jeux du cirque et des représentations théâtrales. Sa première fille reçoit les noms de Licinia Eudoxia, mais sa seconde fille meurt en 431. L'impératrice fait alors le vœu d'aller à Jérusalem s'il lui était donné de marier la fille qui lui reste. Effectivement, comme en 437 on célèbre le mariage de cette fille avec Valentinien III, le voyage aux Lieux Saints est décidé. Il s'accomplit en 438.

Mélanie la Romaine ne put s'empêcher d'aller au-devant de cette impératrice aussi fidèle et dévouée au Christ « que nous devrions porter sur nos propres épaules ». Mais sous la couronne byzantine elle aimait à se dire citoyenne d'Athènes. « Le sénat d'Antioche, à son passage, la saluait par un panégyrique; et la souveraine, pupille accomplie de la rhétorique attique, improvisait soudainement un éloge de cette ville. Elle terminait par ce vers d'Homère : « Je suis fière de me sentir de votre race et de votre sang », faisant allusion aux colonies grecques qui jadis avaient peuplé la métropole de la Syrie. Alors le sénat d'Antioche lui votait une statue d'or. » Les villes qu'elle traversait se félicitaient de sa munificence [1].

2. — Rôle de Cyrille d'Alexandrie.

Cyrille d'Alexandrie faisait partie de ce noble cortège autant pour honorer la majesté impériale que pour travailler à l'union des Cyrilliens et des Orientaux à laquelle le concile d'Éphèse n'avait pas abouti.

1. G. Goyau, *Sainte Mélanie* (383-439), p. 188 s.

Paul, évêque d'Émèse, du côté syrien, Cassius et Ammon diacres du côté égyptien se signalèrent en amenant le patriarche d'Antioche, Jean, et les principaux de son groupe à souscrire la condamnation de Nestorius en mars 433. A cette nouvelle, Cyrille avait lancé son fameux message : « Que les cieux se réjouissent et que la terre exulte »! Engagé dans le sillage cyrillien, Théodose avait banni Nestorius à Pétra en 435, puis dans la grande Oasis au milieu des sables de la Thébaïde et ordonné la destruction de ses écrits. Au moment du voyage impérial, Cyrille perçoit des rumeurs au sujet de la distinction des deux natures que mettaient en relief Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste. C'est à Jérusalem (circonstance importante pour notre sujet) que l'évêque alexandrin toujours aux écoutes reçoit un plus ample informé de cette situation, ainsi qu'il l'écrit à Lampon, son chargé d'affaires à Constantinople. Voici le début de sa lettre :

« Lors de mon séjour à Aelia l'un des hauts fonctionnaires du palais me remit une lettre contenant beaucoup de lignes, grand format, et scellée disant qu'il l'avait reçue des Orthodoxes d'Antioche. Elle portait les souscriptions d'un très grand nombre de clercs, de moines et de laïques. Ils accusaient les évêques orientaux qui, tout en passant sous silence le nom de Nestorius et feignant de l'abhorrer, se précipitaient vers les livres de Théodore sur l'Incarnation où se trouvent des blasphèmes bien pires que ceux de Nestorius. Il fut en effet le père de l'erreur de Nestorius et cet impie, pour avoir emprunté ses paroles, se trouve aujourd'hui dans la situation que nous savons. J'ai écrit au très pieux évêque d'Antioche que personne ne prononce dans l'église la doctrine impie de Théodore[1]. » Cette lettre date très probablement du début de 440.

De ce que Cyrille ne donne pas le motif de son séjour à Aelia il n'y a pas lieu de s'en étonner. Tout l'Orient savait avec tous ses apocrisiaires qu'il se trouvait à Jérusalem et pourquoi il s'y trouvait. Si l'on considère que les deux déplacements antérieurs de l'Égyptien (comme l'appelaient les prélats orientaux) avaient eu pour motif une injonction impériale on peut déjà conjecturer que la volonté de la cour byzantine ne fut pas étrangère à son voyage à Jérusalem. Je devrais dire « Aelia », dénomination officielle de cette ville dont Cyrille affecte de se servir afin de ne pas éveiller les prétentions du titulaire de l'endroit qui, lui, signe avec obstination aux conciles et se fait appeler ainsi dans les actes synodaux : « Juvénal, évêque de Jérusalem ». Entre les deux manières il y avait une nuance voulue.

1. S. Cyrille, ép. 70 : *PG.*, lxxvii, 341. *Kyrilliana*, p. 221 s.

La mention d'Aelia au début de la lettre de Cyrille s'harmonise à souhait avec la notice de Jean de Nikiou qui suit la mention du mariage de Valentinien III et le vœu d'Eudocie : « Quand j'aurai mené à bonne fin le mariage de ma fille, fait dire la notice égyptienne à l'impératrice, je visiterai les Lieux Saints. J'accomplirai mon vœu envers Dieu dans les parvis de la maison du Seigneur, en présence de tout le peuple, au milieu de Jérusalem ».... A la mention du vœu, dont parle Socrate, historien grec contemporain, Jean de Nikiou ajoute : « L'empereur lui ayant donné son consentement, écrivit au gouverneur de toute la province leur ordonnant de recevoir l'impératrice d'une manière digne d'elle et il la fit accompagner à Jérusalem par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, pour qu'il la bénît et la dirigeât dans l'accomplissement des bonnes œuvres. »

Depuis qu'il avait initié l'impératrice et ses belles-sœurs à la controverse qui devait s'ouvrir à Éphèse, Cyrille était devenu le théologien de la cour. Après le concile autant Jean d'Antioche et Juvénal se voyaient diminués au regard du monde officiel, autant « l'Égyptien » avait grandi. Le souverain lui confie l'œuvre de pacification, le grand chambellan veut avoir lettres, comptes-rendus, traités, en un mot tout ce qui a trait à la question nestorienne sorti de la plume de Cyrille. Les scribes alexandrins travaillent sans relâche. Devenu une sorte de vice-roi, connaissant l'étiquette de la cour et sachant placer les cadeaux avec discernement, il a les fonctionnaires impériaux à son service : c'est un *agens in rebus* qui lui sert d'officier de liaison entre Byzance, Antioche et Aelia, qui lui apporte la pétition des orthodoxes d'Antioche sur grand format officiel comme il convient à la dignité d'un destinataire appartenant à la compagnie de l'impératrice d'Orient, mère de la souveraine de l'Occident.

Dans les cérémonies de l'accomplissement du vœu à l'église de l'Anastasis ou Saint-Sépulcre, Cyrille dut remplir les fonctions de grand aumônier de la couronne. En ce temps-là deux sanctuaires de martyrs achevaient d'être bâtis. Les libéralités de l'Augusta permirent de les rendre propres aux cérémonies du culte au déclin de 438. Que Juvénal ait commencé à intéresser la souveraine à cette entreprise lorsque, faisant partie de la commission des évêques orthodoxes du concile d'Éphèse, il fit un séjour près de la cour de Constantinople durant l'automne de 431 pour plaider en faveur de Cyrille d'Alexandrie et donner un successeur à Nestorius destitué, la conjecture est d'autant plus ferme qu'un panégyrique de saint Étienne

1. G. Goyau, *op. cit.*, p. 188 ss. Voir de préférence *Kyrilliana*, p. 226.

prononcé dans ce même temple érigé sur le lieu de la lapidation devant les murs de Jérusalem en attribue la construction à Juvénal, qui orne aujourd'hui le trône glorieux et célèbre de saint Jacques ». Et là, déclare le même orateur sont déposés les restes du bienheureux suivant sa volonté. » C'est, à n'en pas douter, en ce sanctuaire qu'après avoir accompli le jour de Noël, son pèlerinage à Bethléem, Mélanie la Jeune vint faire célébrer la messe le 26 décembre 439, quelques jours avant sa mort. Il y avait à peine huit mois que le sanctuaire du Protomartyr était livré au culte, car le 15 mai précédent, sur l'invitation d'Eudocie, Cyrille l'avait inauguré en y déposant les restes retrouvés à Caphargamala.

Le lendemain, 16 mai, ce fut à Mélanie d'inviter l'évêque d'Alexandrie à célébrer la dédicace d'un martyrium élevé aux abords de l'Ascension et terminé grâce aux subsides de l'impératrice, ce que déclarait une inscription fixée dans le mur. On y déposa des reliques des Quarante Martyrs de Sébaste et de deux martyrs persans. La biographie de Pierre l'Ibère place le martyrium dédié le 15 mai 439 « en dehors de la porte du nord de la ville sainte [1] ». On verra plus loin à propos de la fin d'Eudocie comment ce martyrium se transforma en une vaste et brillante basilique la dernière année de sa vie.

V. — Installation d'Eudocie a Jérusalem.

A son retour de Jérusalem, l'impératrice revint chargée de reliques dont les chroniqueurs ont dû allonger la liste avec le temps. Depuis qu'en reconnaissance de la riche croix dont Théodose II et Pulchérie avaient orné le Calvaire, le prédécesseur de Juvénal, l'évêque Prayle, avait en 420 envoyé à ces mêmes autocrates la main droite de saint Étienne, une église somptueuse s'était élevée dans l'enceinte de la résidence impériale en l'honneur du protomartyr à Constantinople. Dans la ville sainte, Eudocie qui avait à cœur d'honorer les souvenirs évangéliques dont on lui montrait les emplacements traditionnels faisait jeter les fondements de plusieurs lieux saints : Sainte-Sophie du Prétoire, Saint-Pierre au palais de Caïphe, Saint Jean Baptiste au midi du Saint-Sépulcre, et Siloé à l'issue du canal d'Ézéchias. Les Juifs de leur côté obtiennent des adoucissements à leur condition de bannis au point qu'ils croient le moment venu où Jérusalem leur sera rendue. Lors de la fête des Tabernacles de 438, le persan Barṣauma et ses disciples trouvent des milliers de Juifs pleurant

1. *Revue de l'Orient latin.* Voir les textes dans *Jérusalem Nouvelle*, col. 762.

dans l'enceinte du Temple désert : comme ceux-là se rendaient à l'angle ruiné du Pinacle, une vive altercation s'éleva entre les Juifs et les moines. De là un soulèvement qu'Eudocie et le gouverneur de la province eurent beaucoup de peine à apaiser. Le document syriaque d'où émane cette information représente l'impératrice très favorable aux Juifs, accueillant dans sa résidence de Bethléem les accusations portées contre la turbulence des moines de Mésopotamie qu'avait amenés à Jérusalem la solennité de la Dédicace du Saint-Sépulcre et de l'Exaltation de la Croix. De l'impératrice, Barsauma qui est descendu au couvent de Photiné proche de la Sainte-Sion, n'accepte qu'un voile de grand prix, tandis que celle-là tient à garder comme relique le manteau de l'higoumène persan. On parle déjà du tableau de la Vierge fait par saint Luc et des chaînes de saint Pierre.

VI. — Eudocie régit la Palestine de 444 a 460[1].

L'imagination des chroniqueurs s'est donné libre carrière au sujet de la rupture entre Eudocie et la cour byzantine. Évagre, qui connait les bruits courant à ce sujet, prétend qu'ils sont tous faux. Le critique Seeck repousse la légende de la pomme de Phrygie et du beau Paulin (et l'on connaît le symbole de la pomme dans la poésie érotique) pour ne retenir qu'un dégoût de l'existence fermée de la cour et un vif attrait pour les Lieux Saints. On pourrait ajouter peut-être que l'exercice de la souveraineté dont Athénaïs avait goûté les charmes au cours du pèlerinage votif de 438 la ramenait sans cesse vers cette indépendance que lui refusait la compagnie d'un mari jaloux et de belles-sœurs d'un sang étranger qui se réservaient le secret des affaires. En tout cas l'obsession de la fuite fut telle qu'elle partit pour la Palestine en 441 ou 442. Ses conseillers, le prêtre Sévère et le diacre Jean tenus pour responsables de cette situation qui menaçait de se prolonger, furent mis à mort par le Comte des Domestiques en 444, envoyé tout exprès de Constantinople pour cette exécution. Outrée d'une telle cruauté, Eudocie abattit immédiatement le meurtrier en dépit de sa haute dignité. La rupture était désormais complète; on supprimait à l'impératrice son train de maison. Comme cette mesure pouvait rejaillir sur la dignité de la cour et réveiller les antipathies du monde gréco-oriental, on ne tarda pas à rendre à Eudocie ses revenus, sa domesticité et les honneurs dus à son rang. La fière Augusta conservait son rang de souveraine et, qui plus est, exerçait directe-

1. Pour les constructions attribuées à Eudocie voir *Jérusalem Nouvelle*, p. 909-911.

ment son autorité sur la Palestine devenue son fief. Plusieurs localités comme Kefar Tourbân et Ganta étaient sa propriété. Ses revenus qu'elle ajoutait au rendement de certains impôts lui permettaient de consacrer à ses fondations pieuses ou charitables 20.480 livres d'or monnayé. Un jour de Pâques elle faisait don à l'Anastasis de 1.000 setiers d'huile pour le luminaire et assignait au chœur des *Spoudaei*, ou habitués de sanctuaires, une rente annuelle de 400 pièces d'or. La croix qui étincelait sur l'église de l'Ascension ayant été consumée par un incendie, Eudocie la remplaçait par une autre de 6.000 livres d'airain. Elle bâtissait en outre aux abords de l'Anastasis une résidence épiscopale et une grande hôtellerie pour les pèlerins afin de supprimer l'encombrement occasionné par l'affluence des fidèles et le séjour de l'évêque de Jérusalem dans les logements supérieurs du Saint-Sépulcre. Lors de son premier voyage, Eudocie, descendue à l'Anastasis, avait pu juger de l'inconvenance résultant de cette transformation de la maison de Dieu en maison de passage. Il convenait d'autre part que le pontife qui allait bientôt atteindre à la dignité patriarcale eût son palais particulier.

Un des gros ouvrages de Théodose sous le ministère d'Anthémius avait été en 413 d'élever un nouveau rempart autour de la capitale beaucoup plus développé que celui de Constantin. A Jérusalem, le relèvement du rempart de la ville suivant son ancien tracé le plus étendu ne fut pas le moindre des travaux d'Eudocie qui jouant agréablement sur son nom — *Eudokia* — prétendait que Dieu l'avait en quelque sorte prédestinée à réaliser cette œuvre en disant par la bouche de son prophète : « Dans ta bienveillance (ἐν τῇ εὐδοκίᾳ σου) bâtis les murs de Jérusalem. » (Ps. L, 20). Il devient d'autant plus naturel de rattacher à ce travail l'édicule de l'enceinte du Temple appelé vulgairement *Porte Dorée* que nous connaissons la dévotion de l'impératrice envers saint Pierre; elle bâtit au-dessus de la laure de Saint-Euthyme, à 20 stades une église dédiée au prince des Apôtres. Comment eût-elle négligé de perpétuer le souvenir de la Belle-Porte des *Actes* III, 2, où Pierre et Jean avaient guéri un boiteux de naissance? Rien ne s'oppose à ce que la basilique de l'angle sud-est de Ḥaram dédiée primitivement à la tentation du Sauveur ait été édifiée à l'occasion de la réfection de l'enceinte.

Au même temps doit remonter la décoration de la Porte Double qui s'ouvrait dans la direction de Siloé et enfin la construction de l'église de Siloé avec ses bassins.

Il est regrettable qu'Eudocie n'ait pas eu de biographe et que nous soyons réduits à des bribes sauvées de l'oubli par quelques chroniqueurs

byzantins ou aux phrases vagues d'auteurs découragés par l'immensité de l'œuvre de l'impératrice : « La bienheureuse Eudocie, écrit Cyrille de Scythopolis, construisit pour le Christ un grand nombre d'églises, et tant de monastères et d'hospices pour les pauvres et les vieillards que je ne saurais les énumérer[1] ». Dans sa vie de Jean le Silentiaire, le même biographe signale en passant l'un de ces établissements de bienfaisance dus à la munificence d'Eudocie : c'était un hospice de vieillards fondé en face de la ville sainte et où se trouvait un sanctuaire du saint martyr Georges. Restauré après 614, cet édifice revient dans le rituel géorgien sous le nom de « Saint Georges en dehors de la Tour de David » et dans la *Prise de Jérusalem par les Perses* comme Saint Georges hors la ville. Le souvenir en est conservé aujourd'hui par l'oratoire du Khader à Niképhourié.

Hors de Jérusalem nous connaissons comme fondations eudociennes la tour du Mountar et la piscine de Saint-Pierre à 20 stades de Saint-Euthyme, l'hospice et l'église Saint-Étienne à la marine de Jamnia, le monastère de Romanos à Kefar Tourbân et celui de Saint-Étienne près de Jéricho. D'après des conjectures Eudocie aurait contribué à l'érection du monastère d'Anastase entre Jérusalem et Bethléem.

Plusieurs autres fondations sont contemporaines de l'impératrice : Saint-Ménas, œuvre de son amie Bassa, Saint-Julien près de Gethsémani dû à Flavia, le Tombeau de la Vierge établi par Juvénal au nom de l'empereur Marcien, le couvent des Apollinaires à l'orient de la ville, celui d'Eustorge « près de la sainte ville de Sion », celui de Longin à la Tour de David, la fondation de Tatiana et, aux environs de Siloé, le monastère de Juvénal dont il subsiste une immense citerne.

VII. — Juvénal obtient le patriarcat.

En dépit de toutes ces fondations pieuses Jérusalem était fort loin de présenter une vision de paix. La répercussion du « brigandage d'Éphèse » qui prétendit canoniser le monophysisme sur la proposition de Dioscore, successeur de Cyrille d'Alexandrie depuis 444, se fit sentir en Palestine où la formule favorite de ce dernier : « Une seule nature incarnée du Dieu Verbe » paraissait étayer la doctrine de l'unité de nature dans le Christ. Comment ne pas marcher avec les novateurs quand on savait qu'ils étaient épaulés par Théodose II et l'eunuque Chrysaphe qui savaient triompher des évêques récalcitrants en ouvrant les portes du concile aux troupes de police, aux

1. *Revue de l'Orient chrétien*, IV, 53.

matelots égyptiens et aux tape-dur de Barsauma? Flavien, patriarche de Constantinople, violemment arraché de l'autel et piétiné par Dioscore, mourait trois jours après sur le chemin de l'exil auquel l'empereur l'avait condamné. Domnus, évêque d'Antioche, eut la faiblesse de souscrire à la condamnation de Théodoret, ce qui devait lui mériter la déchéance dont il fut frappé à Chalcédoine. Alors, il viendra s'ensevelir dans l'une des pauvres cellules du Sahel que saint Euthyme offrait à ses disciples dans sa laure naissante.

Ce n'est pas le diminuer cependant que de reconnaître qu'il n'avait pas l'absence de scrupule qui caractérisait Juvénal. En se livrant en 449 au parti de Dioscore, l'évêque de Jérusalem offrait son appui à la cause d'Eutychès dans le dessein d'obtenir sans difficulté le but de son ambition. « La récompense de ses manœuvres, écrit le R. P. Vailhé, fut le titre de patriarche et la juridiction sur les trois Palestines, la Phénicie et l'Arabie dont l'empereur Théodose II le gratifia par un abus de pouvoir. Il s'arrogea la première place après Dioscore et le légat du Pape, avant Domnus, patriarche d'Antioche et son ancien clerc au monastère de Saint-Euthyme, avant Flavien de Constantinople et d'autres qui pouvaient revendiquer la préséance. Un des évêques qui l'accompagnaient, Alype de Bacatha déclara Eutychès absous suivant le décret de Juvénal, notre saint archevêque ».

A Chalcédoine en 451, Juvénal n'avait pas perdu ses talents d'équilibriste. Appelé à la barre du concile, il fit amende honorable, prit part au concile et lui demanda de ratifier la décision de Théodose II. De guerre lasse, Maxime, patriarche d'Antioche, entra en pourparlers avec Juvénal et consentit à mettre les trois Palestines sous la dépendance du siège de Jérusalem avec l'approbation des légats et de tous les évêques. « Son titulaire devait choisir et ordonner les métropolitains inférieurs de Césarée, de Scythopolis et de Pétra, ainsi que les évêques de la première Palestine. Césarée demeurait toujours la métropole de cette province et le souvenir de son ancienne suprématie lui valut le second rang dans le patriarcat ».

VIII. — La guerre de religion.

L'accident de cheval qui mit un terme à l'existence de Théodose le 28 juillet 450 fut considéré comme providentiel par le fait qu'il permit à Pulchérie de reprendre les rênes de l'État que l'eunuque Chrysaphe conduisait à l'abîme. En sa qualité d'Augusta, Pulchérie pouvait revendiquer l'empire, mais il était nécessaire qu'elle choisit un époux, le gouvernement des Romains ne pouvant rester entre les

mains d'une femme. Elle avait arrêté son choix depuis quelque temps sur le sénateur Marcien, homme mûr, de bon conseil, aussi entendu dans les choses de la guerre que solide dans l'orthodoxie. Cet affermissement de l'autorité de Pulchérie n'eut pas l'heur de plaire à Eudocie, pas plus que la consécration solennelle du dogme des deux natures tel que l'établit le *Tome de Léon* dans les solennelles assises de Chalcédoine dont Marcien fut un ardent promoteur. De là une révolte ouverte contre le Concile et les souverains de Byzance; de là des violences qui étonnent chez une princesse. Comme excuse on pourrait faire valoir que restée païenne jusqu'à son mariage, Eudocie n'a pas eu le temps de se pénétrer des vertus chrétiennes opposées aux mouvements désordonnés de la nature. Il ne lui venait pas à l'esprit que le vrai culte de Dieu se trouve dans la discipline des vertus beaucoup plus que dans la construction d'une multitude de chapelles et d'hôtelleries. La prospérité ne lui a pas appris la modération : elle a eu du moins le mérite de voir la main de Dieu dans l'adversité et de rester jusqu'à la fin prodigue des biens de la terre.

Comme la plupart des monophysites pensaient suivre la doctrine de Cyrille d'Alexandrie dont le slogan : « Une seule nature du Verbe incarné » avait besoin d'un commentaire pour perdre son ambigüité, l'excuse valait au moins pour les gens sans instruction. Cette *mia physis*, *una natura* résonnant sans cesse à leurs oreilles cristallisait le dogme au point que parler de natures distinctes paraissait un blasphème. Souvent aussi la sécession dogmatique servait de masque à des conflits ethniques, ce qui vaut surtout pour l'Égypte. Mais pour Eudocie, ces excuses ne valaient pas. « Installée à Jérusalem, elle s'intéressait plus qu'il n'aurait convenu aux problèmes religieux crit M. Bardy; Eudocie et Pulchérie ne s'aimaient pas : leur inimitié, eut des répercussions sur l'histoire religieuse : la première était favorable aux Cyrilliens; la seconde soutenait les partisans de l'acte d'union [1] ». Le conflit dégénéra en sédition lorsque la nouvelle arriva de la définition du concile de Chalcédoine qui développait la profession de foi de l'acte d'union publiée en août 431 et répétait la doctrine exposée dans le tome de Léon adressé à l'évêque de Constantinople Flavien : « En Jésus-Christ une seule et unique personne; dans cette personne deux natures, la divine et l'humaine sans confusion ni mélange. Chacune des natures a ses facultés propres, son opération propre qu'elle n'accomplit pas indépendamment de l'autre et en dehors de l'union qui est permanente, mais dont elle est cependant le principe

1. *Histoire de l'Église*, IV, 212. (Fliche et Martin).

immédiat. Enfin, l'unité de la personne entraîne la communication des idiomes, c'est-à-dire qu'il est permis d'attribuer à l'homme ce qui, en propres termes, ne serait exact que de Dieu et inversement d'attribuer au Fils de Dieu ce qui est d'abord vrai de l'homme [1] ».

Malheureusement, les monophysites s'entêtant à prendre *nature* pour *personne* voyaient le dogme de Nestorius dans l'enseignement de saint Léon et dans la définition de Chalcédoine. Un moine, dioscorien du nom de Théodose se hâta de gagner Jérusalem pour annoncer à Eudocie que la doctrine de son saint docteur Cyrille avait succombé à Chalcédoine et que l'évêque Juvénal avait trahi sa cause en passant aux côtés du pape Léon. Ce fut en vain que l'empereur Marcien et Pulchérie prièrent le pontife romain de ramener leur belle-sœur à la communion de l'Église. Le moine ligueur à qui elle confie la défense du monophysisme soudoie des partisans, lève des troupes, arme les moines et met une garde sur les remparts de Jérusalem. Le patriarche Juvénal essaie de rentrer pour annoncer l'exaltation de son siège. Une foule en délire l'assaille et comme il refuse d'anathématiser le concile de Chalcédoine l'émeute gagne la ville entière : les prisons sont ouvertes, les partisans de Juvénal massacrés, et, guidée par les officiers d'Eudocie, la foule se porte vers le Saint Sépulcre pour proclamer le moine Théodose évêque de Jérusalem. Deux autres moines de la secte monophysite sont créés évêques, l'un à Joppé, Théodote; l'autre à Maïouma, le remuant Pierre l'Ibère. Avec Domnus d'Antioche, Juvénal réussit à s'échapper : ils viennent demander asile à saint Euthyme.

Euthyme était un de ces moines de la race des Basile qui ne craignent pas d'être seul à affronter la tempête. Il ne cèda pas plus à Eudocie et à son état-major que l'évêque de Césarée n'avait cédé à Valens. Dès qu'il avait eu pris connaissance de la définition de Chalcédoine il s'y était rallié, et maintenant, veillant à ne pas augmenter le désordre, tout en marquant d'une manière éclatante sa rupture avec les hérétiques, il réunit ses religieux, leur fait jurer de ne jamais se rallier à Théodose et se retire au désert de Rouba sur les rives tourmentées de la mer Morte [2].

IX. — Vers la paix.

Le bruit de cette retraite traversant les solitudes érémitiques amena au vénérable abbé nombre d'anachorètes désireux de s'éclairer

1. *Op. cit.*, p. 219. S. Léon, ép. 28.
2. R. P. Génier, *Vie de saint Euthyme*, 193 s.

sur la situation, car on sentait bien ce qu'avait d'anormal ce régime de violence et de terreur. Un beau coup de filet fut d'arracher à Théodose le plus illustre de ses partisans, Gérasime, avec ses soixante-dix religieux dans la steppe du Bas-Jourdain. On sentit bientôt une réaction se produire même à Jérusalem : le diacre Anastase, le métropolitain de Scythopolis et l'abbé Gélase proclament au péril de leur vie la légitimité de Juvénal. Celui-ci ayant gagné Byzance expose à l'empereur la gravité de la situation. Marcien envoie quelques troupes et promet aux révoltés une grâce entière en échange d'une soumission immédiate. Une bonne partie du peuple accepte l'amnistie, mais les moines demeurent en grande majorité dans la main d'Eudocie qui résiste obstinément à toutes les sollicitations de sa famille et de son amie Bassa. L'armée renforce ses effectifs et inflige aux séditieux une sanglante défaite près de Néapolis. L'intrus Théodose, serré de près parvient à s'échapper et à gagner le Sinaï. Rattrapé par la police impériale il est enfermé dans un monastère de la capitale où il meurt à la fin de l'année 457. Depuis deux ans déjà, vaincue par les malheurs qui avaient fondu sur les siens, Eudocie avait compris que ces revers étaient le châtiment de ses propres fautes. Citant le psaume XVII, 36 : « Ta discipline sera mon enseignement », elle envoya consulter saint Siméon Stylite qui l'adressa à saint Euthyme en lui écrivant : « Je m'étonne qu'ayant si près de vous la source, vous envoyiez si loin chercher de l'eau. Vous avez près de vous Euthyme, homme de Dieu ; en suivant ses leçons vous arriverez au salut ». Docile à ce conseil, l'Augusta éleva une tour à 30 stades de sa laure où elle venait s'entretenir avec lui, car l'anachorète n'aurait jamais consenti à entrer dans une ville [1]. La première entrevue produisit une profonde impression sur l'âme d'Eudocie. « Pour l'Augusta, écrit son biographe, les paroles d'Euthyme étaient les paroles mêmes de Dieu. Dans sa hâte à lui obéir, elle regagna immédiatement la ville sainte, se réunit à l'archevêque et communia avec l'Église catholique. Son exemple ramena à la communion catholique un nombre considérable de laïques et de moines qui avaient été trompés par Théodose [2] ». L'annonce de sa mort prochaine qu'elle entendit dans une autre entrevue l'excita à presser les dernières fondations qu'elle avait mises en chantier. Un jour qu'elle visitait les travaux de la laure de Saint-Pierre à 20 stades du monastère de Saint-Euthyme, elle fut prise d'un enthousiasme lyrique à la vue de la multitude des cellules éparpillées dans la plaine : « Que tes demeures, s'écria-t-elle, sont belles, ô Jacob! Quelles sont belles tes

1. *Ibid.*, p. 210 ss. Lettre de S. Léon à Eudocie, *PL.*, LIV, 1060.
2. R. P. Génier, *op. cit.*, p. 217 ss.

tentes, ô Israël! » En 458 Anastase avait succédé à Juvénal sur le trône de saint Jacques, et le jour approchait, où suivant l'avertissement d'Euthyme, l'impératrice n'avait plus à se laisser distraire par tant de choses. Avertie, de sa fin prochaine, elle fit faire la dédicace du temple de Saint-Étienne, bien qu'il fût encore inachevé, lui assigna d'amples revenus et établit Gabrielios seigneur de tout ce diocèse. Elle visita aussi pour les faire dédier toutes les autres églises qu'elle avait fondées et leur donna des revenus suffisants.

De même que le martyrium inauguré en 439, le *naos* inauguré le 15 juin 460 sous le vocable de Saint-Étienne se trouvait au nord de la ville ainsi qu'il ressort des textes cités *in extenso* dans notre ouvrage de « Jérusalem Nouvelle », p. 762 ss. et confrontés les uns avec les autres, p. 752. Seulement le site fut développé et embelli.

Il n'y a aucun doute sur leur identité. Seulement l'édifice se présente d'abord dans un état incomplet, suffisant toutefois aux évolutions du culte mais retardé dans son achèvement par les troubles qui ont paralysé la vie catholique à Jérusalem jusqu'en 456. L'aménagement des tombeaux destinés à recevoir les dépouilles d'Eudocie et de sa maison, le décor de mosaïques, les logements du personnel desservant et des hôtes de passage, tout cela fut repris avec une certaine précipitation au moment où l'impératrice apprit de son directeur l'approche de sa fin, son désir étant de n'omettre aucune de ses fondations dans la tournée finale de ses dédicaces.

Sans doute il reste la possibilité d'une substitution de la grande basilique à un édifice antérieur de moindres proportions, comme on en trouve un exemple parmi les nombreux édifices religieux élevés par Juliana Anicia, arrière-petite-fille de la grande Eudocie. Cette dernière avait élevé un temple au martyr Polyeucte dans la capitale « mais ajoute un éloge poétique, elle ne l'avait pas fait ni si beau ni si grand : non qu'elle fût avare ou manquât de richesses (de quoi peut manquer une impératrice?); mais son cœur devinait, comme par une inspiration céleste. qu'elle laisserait une lignée qui saurait l'orner encore mieux. Après elle Julienne, le joyau de ses augustes parents, la quatrième qui reçut d'eux le sang royal, n'a pas déçu les espérances de cette princesse, mère de si nobles enfants; ce temple, c'est elle qui de petit l'a rendu grand et tel qu'on le voit aujourd'hui, ajoutant à la gloire de ses tout-puissants aïeux; car dans tout ce qu'elle a fait elle a surpassé ses parents, conservant sans défaillance la foi de son âme chrétienne[1] ». La description du nouveau martyrium de saint

1. *Anthologie Pal.*, I, 10.

Polyeucte annonce déjà la renaissance justinienne de l'art et les analyses poétiques dans lesquelles excella la fameuse École de Gaza.

X. — La fin d'une dynastie.

Lorsque Valentinien III, gendre d'Eudocie, empereur d'Occident, eut péri sous les coups du patricien Maxime à l'âge de trente-six ans, en mars 455, la race du grand Théodose avait pris fin. La veuve de la victime dut épouser sans délai le meurtrier Maxime qui, disait-on, descendait de Probus. Pour se venger, cette femme dont le nom était Eudoxie, fit appel à Genséric qui ne se fit pas prier pour marcher sur Rome dont on lui ouvrait les portes. Maxime fut massacré. Saint Léon obtint non sans peine qu'on épargnât à la ville le feu, le carnage et les supplices. Les Vandales se dédommagèrent en faisant un grand nombre de captifs parmi lesquels Eudoxie et ses deux filles Placidie et Eudocie, et en soumettant Rome à un pillage en règle pendant quatorze jours. Parmi le butin d'une richesse inappréciable que Genséric dirigea sur Carthage on mentionne les ustensiles en métal précieux que Titus avaient jadis apportés de Jérusalem. Des deux petites-filles de Théodose II, l'aînée Eudocie fut mariée en Afrique au fils de Genséric, Vandale mal dégrossi et Arien déterminé (455). Après seize ans de cohabitation avec Hunnéric dont elle eut un garçon, Hildéric, elle réussit à s'enfuir et à gagner Jérusalem où elle vint embrasser le tombeau de sa grande aïeule à l'entrée de la basilique de Saint-Étienne. Enfin, épuisée par ses malheurs et le voyage aventureux qu'elle venait d'accomplir, elle mourut au bout de quelques jours. Le patriarche lui éleva un tombeau à côté de celui de l'ancienne Eudocie. Elle avait partagé ses biens entre les pauvres et l'église du Saint-Sépulcre. Quand son fils Hildéric devint roi des Vandales en 523, la paix religieuse revint parmi ce peuple. Ce fut son dernier bienfait. Pour contrebalancer la catastrophe déchaînée par sa mère, quels avantages aurait-on pu imaginer? Que son beau-frère Anicius Olybrius, marié à Placidie, ait revêtu le consulat en 464 et obtenu la dignité impériale en 472, son règne fut de trop courte durée pour qu'il ait eu le temps et les moyens de poursuivre les opérations souvent heureuses de l'empereur Léon Ier. Nous avons là un cas de la fusion des restes d'une grande famille romaine avec des chefs barbares pour former l'aristocratie des temps nouveaux.

CHAPITRE IV

ARABES ET MOINES AU Ve SIÈCLE

I. — La pénétration arabe en Palestine de 420 a 520.

La terrible persécution exercée par Jazdgerd Ier contre les chrétiens de l'empire perse amena ceux-ci à chercher un refuge sur les terres romaines. Les Mages cependant faisaient tous leurs efforts pour empêcher les fuites. Ils employaient à cet effet les cheikhs arabes sujets du roi de Perse qui firent de nombreuses victimes. L'un d'eux cependant, outré de cette lâche besogne, au lieu d'arrêter les fuyards, les secondait de tout son pouvoir. On le dénonça : il passa la frontière et offrit ses services au patrice Anatolius, général des troupes d'Orient qui lui donna même le commandement des Sarrasins d'Arabie alliés de Théodose II. On l'appelait Aspébet qui est le nom d'une charge persane : *spahbedh*. Il avait un fils nommé Térébon. Saint Euthyme, qui pour lors gîtait dans la plus scabreuse des grottes du wâdi Daber, au nord-ouest de la mer Morte, reçut assez perplexe la visite du cheikh et de sa suite. Voici : le jeune Térébon avait été frappé d'hémiplégie; seul, le moine qui vivait ici avec Théoctiste pouvait le guérir. La foi de ces barbares reçut sa récompense. Le jeune homme ayant été guéri par le signe de la croix, Euthyme garda près de lui la troupe une quarantaine de jours, l'instruisit et lui conféra le baptême. L'oncle de Térébon, séduit par le cadre de cet ascétisme, s'y fixa comme moine sous le nom de Maris et légua ses biens à la laure qui prit dès lors une importance dont les vestiges témoignent encore. La propagande chrétienne reçut ainsi à l'est une vive impulsion analogue à celle que produisait parmi les tribus du nord les exhortations du Stylite.

Au retour d'une tournée au sud d'Hébron, Euthyme eut la surprise de trouver Aspebet entouré d'une foule d'Arabes qu'il avait convertis et qui venaient de créer les premiers éléments d'une installation sédentaire. A quelque distance au sud-est de sa pauvre cellule du Khân es-Sahel, on éleva une église et l'on prépara un terrain propre

à recevoir des tentes et des huttes. L'avenir devait autour de ce noyau grouper plusieurs autres campements, d'où le nom de « Paremboles» que porta dans l'histoire cette rustique agglomération. Euthyme qui venait souvent visiter ses néophytes, les trouva assez nombreux pour avoir le droit de former un diocèse, d'autant plus qu'il leur fallait un clergé de leur langue. Ce centre d'où ces nomades rayonnaient à travers le désert par groupes familiaux se distingue encore par de vastes citernes et des alignements de pierres à trois heures de marche à l'est de la ville sainte près de la route de Jéricho. Aspebet qui avait reçu au baptême le nom de Pierre fut sacré évêque des Paremboles par Juvénal, à la demande d'Euthyme, et appartint à la Palestine première (427). Il prit part au concile d'Éphèse de 431. Son fils Térébon lui succéda dans sa phylarchie mais non comme évêque. Cette dernière dignité fut conférée à Auxilaos « évêque de la nation des Sarrasins » d'après sa signature au Brigandage d'Éphèse en 449. Jean, son successeur qui signa de même à Chalcédoine, se montra digne de la confiance d'Euthyme et soutint avec lui le bon combat [1].

Quant à Térébon, il eut maille à partir avec un phylarque de la province d'Arabie qui ne le relâcha que sur les instances d'Antipater, métropolitain de Bostra. Ce dernier retint le messager chargé de négocier l'accord entre les parties pour en faire un évêque de Mâdabâ, car il lui fallait de la graine d'Euthyme. C'est à Térébon II que l'historiographe Cyrille de Scythopolis dut la connaissance des faits que nous venons de rapporter. Successeur de saint Théoctiste, Maris, beau-frère d'Aspebet, mourut en 468 laissant parmi ses disciples plusieurs Arabes dont le plus illustre fut Élie, le futur patriarche de Jérusalem qui termina ses jours à Aila ('Aqaba) en 518, où l'avait exilé l'empereur Anastase à cause de sa fidélité au credo de Chalcédoine [2].

La mention d'Aila sur la mer Rouge nous amène à parler des agissements d'un grand cheikh des Arabes Scénites qui avait quitté la mouvance perse pour celle des Romains en dépit des traités. Ce phylarque nommé Amorkesos (un Amroulqaïs), feignant de ménager les Romains arrive à leur subtiliser l'île de Jotabé avec son importante douane et à s'arroger les perceptions, source de revenus considérables. C'est aujourd'hui l'île de Tiran située à 185 kilomètres au sud de 'Aqaba au point où l'extrémité du golfe de ce nom atteint

1. R. P. Génier, *op. cit.*, p. 77 s. Aigrain, art. Arabie, *DHGE.*, III, 1193-96.
2. R. P. Génier, *Un arabe patriarche de Jérusalem*, Conf. de St-Étienne, I, p. 309 s.

la pleine mer. Devenir vassal des Romains pourvu qu'on le reconnaisse phylarque de tous les Sarracènes de l'Arabie Pétrée est le rêve d'Amorkesos. Léon en bon chrétien se laissera sans peine persuader par l'ambassadeur qu'on lui envoie : un évêque de sa propre race, nommé Pierre. Le souverain reçoit la requête. Bien plus, il convoque le cheikh à Constantinople, lui montre les curiosités de la ville, l'admet à sa table et au grand scandale des dignitaires, le fait asseoir avant tous les patrices sous prétexte que le Bédouin promettait d'embrasser le christianisme. Le narrateur réprouve ces imprudentes familiarités. Un phylarque doit recevoir l'investiture de très loin pour qu'il conçoive du pouvoir romain une crainte salutaire. Enfin, Léon donne à l'Arabe une icone d'or, ornée de pierreries d'un très grand prix et invite chaque sénateur à lui faire des cadeaux. Mais où la bonté et la modération, qualités maîtresses de Léon, dégénèrent en faiblesse, c'est l'épilogue de l'historien Malchus de Philadelphie ('Ammân) qui nous en instruit. Non content de confirmer à l'astucieux phylarque la possession de Jotabé, le Basileus y ajouta de nombreux villages et l'autorité sur les tribus de son choix. « Léon le renvoya enflé de dignité et tel qu'il ne devait pas être utile à ceux qui l'avaient si bien traité ». Réflexion laissant entrevoir les représailles que portait en germe l'attitude ingrate de l'ambitieux qui avait lâché les Perses parce qu'il ne recevait pas chez eux les honneurs auxquels il prétendait.

Soucieux du redressement financier de l'Empire, Anastase Ier (491-518), ne pouvait abandonner plus longtemps aux Arabes les revenus de Jotabé. D'autre part, les tribus païennes semaient alors la panique à travers la Syrie et la Palestine. Une répression énergique marque l'année 498. Le comte Eugène défait sur l'Euphrate les Scénites tributaires de la Perse. En Palestine se distingue Romanos, homme excellent dans le conseil et la stratégie. A la tête des forces de cette province, il bat Agaros, fils d'Aréthas et lui fait beaucoup de prisonniers. Auparavant, il avait repoussé un autre Scénite, nommé Gamalos, qui razziait la Palestine avant son arrivée. C'est alors « que l'île de Jotabé située dans le golfe de la mer Rouge rapportant des revenus considérables à l'empereur des Romains et qui, entre temps, était passée au pouvoir des Arabes Scénites, fut délivrée par Romanos à la suite de durs combats. Celui-ci donna de nouveau aux agents commerciaux de l'Empire de mener dans l'île une existence autonome, de contrôler les cargaisons venant des Indes et de faire rentrer dans le trésor impérial les droits fixés par les tarifs légaux. L'activité missionnaire accompagnait l'expansion politique ou économique.

Cosmas mentionne des évêques perses à Calliana et à Malabar sur la côte de l'Inde, des prêtres de la même nation à Ceylan et dans l'île Dioscoride au sud de l'Hadramaut. Venu de Perse, ce clergé avait pour fonction principale l'exercice du ministère parmi les compatriotes chrétiens que le négoce avait fixés sur ces rivages étrangers. Les Byzantins, de leur côté, ne négligeaient pas ce mode d'influence et l'on connaît l'œuvre d'évangélisation réalisée chez les Arabes de Syrie et du Yémen comme en Éthiopie.

Résidence d'un évêque dès le IVe siècle, sinon avant, Aila ne dut pas être indifférente à la conversion des Arabes du *limes* que les auteurs musulmans appelleront les *Motanassira*. La présence d'un évêque de Jotabé au concile de Chalcédoine est évidente. Parmi les prélats palestiniens qui font une déclaration commune par la bouche d'Ananie de Capitolias, nous en notons quatre de la IIIe Palestine qui se suivent dans cet ordre : Aila, Elousa, Zoara, Jotabé. Pour rehausser son siège par un vocable biblique, Marcien signe également comme évêque de Gerara qui en réalité était fort éloignée de l'île de Tiran. Le deuxième évêque connu n'est autre que ce Pierre, d'origine arabe, qui servit d'intermédiaire entre l'empereur et Amorkesos pour la cession de Jotabé à ce dernier.

Vers la fin du Ve siècle, durant les campagnes soutenues par Romanos, le diocèse des Paremboles eut beaucoup à souffrir des Arabes Scénites, restés fidèles à leurs farouches superstitions. Les envahisseurs refoulèrent les habitants des Paremboles vers la montagne de Jérusalem jusqu'au monastère de Martyrios. Au cours d'une seconde razzia, nombre de nomades chrétiens furent massacrés ou emmenés en captivité [1].

II. — La province romaine d'Arabie.

Grâce à l'administration, à l'armée et à l'épiscopat, l'usage du grec se maintient tant bien que mal dans la Trachonitide et le Hauran, et mieux dans l'ancien territoire de la Décapole, à Gérasa et à Philadelphie. Les documents épigraphiques nous permettent de pénétrer dans la vie des villageois comme dans les édifices publics. Ainsi nous rencontrons dans le Hauran, à Nahité, la fondation de Mosallemos Rabbos réalisée au prix de ses travaux agricoles; à Busân, des ateliers ouverts en 386 par les soins de Marc Mogeaïr; à Qureyé, Riphath,

1. Abel, *L'île de Jotabé*, *RB.*, 1938, p. 525 ss. Pour les provinces de l'Est Syrien et l'activité des Arabes-Perses et des Arabes-Romains, Lakhmides et Ghassanides, voir R. Devreesse, *Le patriarcat d'Antioche* chap. xiv.

fils de Salmos élevant un *memourion* (sic) pour son compte et celui de ses enfants. On se cotise pour la construction d'un tombeau commun : deux personnes contribuent chacune pour trois douzièmes et une autre pour six douzièmes. D'autres font savoir qu'ils ont construit une écurie à grands frais, ou une hôtellerie avec deux salles à manger de trois lits. Un tel établissement paraît avoir fait sensation à Harran en 387, dont les diœcètes, Maxime Ogezos, Malichatos, Ameros et Priscos, sont chaleureusement remerciés. En 485 il est question à Zeizoun d'un bâtiment dû à Milichos, fabricant de mangonneaux [1].

Les textes officiels ou honorifiques témoignent évidemment d'une plus grande culture et contribuent à l'histoire, mais ils ne sont pas toujours sans reproche. Ainsi cette inscription de 371 à Oumm el-Djimal par laquelle Julius, comte et maître de cavalerie rappelle la construction d'une tour : *fabricatus est burgus ex fundamento mano devotissimorum equitum Dalmatorum.* Mais avec la dynastie théodosienne les textes grecs restent l'usage courant, car la division en deux empires est près de sa réalisation. Ainsi c'est en grec que Bonus, comte du premier ordre et duc d'Arabie, c'est-à-dire gouverneur militaire de la province, est félicité d'avoir assuré la sécurité des populations sédentaires et des caravanes. Il a de plus fondé une église à Kafr en 392. Deux ans après, ʿAwas inaugurait un temple au dieu nabatéen Théandrite, qui était censé insuffler la vie sans rien de féminin. Saint Georges lui a succédé dans l'église de Zorʿa, étant lui aussi un être céleste viril.

Sous Théodose II, nous rencontrons la mention de Flavius Pelagius Antipatrus, comte et duc d'Arabie à propos de la construction des châteaux de Qasr el-Baʿîq et de Umm el-Djimal. A Gérasa en 440, la porte et le mur de la ville sont restaurés sous le général Fl. Anatolius, consul, et sous le comte Simplicius. En 441, une tour est refaite depuis ses fondements; en 447, un portique est élevé depuis sa base par les soins zélés de Fl. Gaudentius, le très distingué avocat et défenseur. L'évêque Plancus élève et orne un établissement de bains en 451 [2].

Quant aux édifices religieux de la même période l'épigraphie nous permet d'identifier à Šaqqâ le martyrium de saint Théodore fondé par le diacre Élie, fils de Kassiséos Tizalos, à ses frais, à l'usage de la communauté de la ville, pour la rémission de ses péchés, en l'année

1. Brünnow et Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, III, *Chronol. Tafel.* Sous Théodose I, p. 341 s. *RAO.*, I, 6. Sous Arcadius, p. 342 s. Sous Théodose, II, p. 344 s.

2. Kraeling, *Gerasa*, p. 467 ss.

401. C'est en 447 que sous le pontificat de Jason à Pétra en IIIe Palestine le tombeau dorique à urne creusé dans un grès nuancé fut transformé en cathédrale par l'évêque Jason en présence du détachement militaire en garnison à Pétra.

La seconde moitié du ve siècle comprend la fondation, sous l'évêque Claudius à Gérasa, de l'église des saints prophètes, apôtres martyrs, due à la défunte Marine et surtout le martyrium de saint Théodore élevé en 496 par le prêtre Énée, comme en témoignent de pompeuses inscriptions métriques[1]. En 512, c'est le chef-lieu, Bostra, qui se félicite de sa nouvelle cathédrale bâtie sur plan circulaire inscrit dans un carré, par l'archevêque Julien en l'honneur des martyrs Sergius, Bacchus et Léontius[2]. Contemporaine de la précédente, la célèbre église d'Ezra' fut dédiée au prophète Élie par les soins du diacre Jean Mennée sous l'épiscopat de Varus. Elle est un des plus anciens exemples d'une église à plan polygonal surmontée d'une coupole. A-t-elle remplacé complètement le temple qui s'élevait en cet endroit, ou est-elle une adaptation d'un édifice conservé, la vérité est que, selon l'inscription qu'elle porte, « de séjour des démons elle est devenue maison de Dieu : la lumière du salut a brillé où l'obscurité jetait son voile, où furent les sacrifices aux idoles, sont à présent les chœurs des anges, où le courroux de Dieu était excité, maintenant il est apaisé[3] ».

Ce couplet résume à juste titre ce long duel entre le christianisme et le paganisme auquel nous assistons de Constantin à Justinien.

III. — De Léon le Thrace a l'avènement de Justin.

Avec Léon le Thrace (457-474), l'Empire conserva l'impulsion donnée par Marcien à l'orthodoxie de Chalcédoine sauf en Égypte, où Timothée Aelure déchaîna une réaction sanglante peu en harmonie avec la métaphysique de saint Cyrille. En Palestine, le moine Anastase succédant à Juvénal en 458 comme patriarche de Jérusalem n'eut pas le courage de résister à l'ordre de Basiliscus, beau-frère de Léon Ier, exigeant la signature de tous les prélats à l'*Encyclique* qui canonisait la doctrine de saint Cyrille et condamnait le concile de Chalcédoine. Quelle ne fut pas la surprise des cinq ou six cents pon-

1. Kraeling, p. 476 ss.
2. Waddington, n° 1915. Voir au n° 1914 une belle inscription métrique qui pourrait être, suivant l'éditeur, l'œuvre de l'archevêque Antipater de Bostra.
3. Waddington, n° 2498. Ezra' a fourni plusieurs inscriptions de légionnaires.

tifes qui avaient imité par lâcheté le geste d'Anastase lorsqu'en septembre 476, Zénon rentra dans sa capitale et envoya Basiliscus mourir de faim en Cappadoce avec sa famille! Avant d'être promu au patriarcat, Anastase avait appartenu au monastère de saint Passarion dont le supérieur était en même temps archimandrite de tous les monastères du diocèse. Cette maison, devenue mondaine, versa dans le relâchement et les doctrines erronées. Cependant l'empereur Zénon (475-491) crut avoir trouvé le secret d'accorder toutes les dissidences en promulguant un édit d'union connu sous le nom d'Hénotique. Si elle condamne Nestorius et Eutychès pour s'attacher au symbole de Nicée, la formule recommande les anathèmatismes de saint Cyrille et mentionne le concile de Chalcédoine pour le rejeter. L'auteur de l'édit, Acace, patriarche de Constantinople, se voit excommunier par le pape Félix en 484, ce qui occasionne un schisme de trente-cinq ans [1].

La discorde entre prélats encouragea-t-elle les Samaritains à se dresser contre les pouvoirs publics, ou bien la tentative d'enlever les restes d'Éléazar, d'Ithamar et de Phinées ensevelis aux environs de Sichem, provoqua-t-elle la colère du peuple, il est certain qu'une grave sédition éclata en 484 au centre de la Palestine [2]. L'évêque Térébinthus célébrait la fête de la Pentecôte dans sa cathédrale de Néapolis, quand les insurgés firent irruption, massacrant les fidèles et coupant les doigts du prélat. La force publique s'étant montrée impuissante à la répression, les bandes s'organisent sous la direction d'un roi nommé Justa. On marche sur Césarée où la grosse colonie samaritaine de cette ville accueille les rebelles, l'église de saint Procope y est incendiée et Justa célèbre son triomphe avec les jeux du cirque.

Cependant l'évêque Térébinthus gagnait Byzance pour informer la cour. La sanction fut sévère : écrasé par le gouverneur de Palestine, Asclépiade, et le général Rhegès, le soulèvement se calma. L'accès du Garizim fut interdit aux Samaritains et l'on éleva sur le sommet une église dédiée à la Vierge. Néapolis reçut une forte garnison. On convertit en monastère chrétien la fameuse synagogue qu'on prétendait bâtie par Jacob sur la pièce de terre acquise par ce patriarche.

Sous l'empereur Anastase (491-518), on assiste à une contre attaque samaritaine. Guidée par une voyante comme au temps de Pilate, une bande escalade une nuit le Garizim, massacre le poste romain et s'empare de l'église Sainte-Marie. Mais Procope, le gouverneur

1. Sur l'empereur Léon et Anastase, évêque de Jérusalem voir Till. *Emp.* VI, art. 1-4.
2. Pour le soulèvement samaritain voir Montgomery, *The Samaritans*, p. 109-112.

de Palestine, arrive sans trop de peine à récupérer le site avec ses constructions au prix d'un assaut vigoureux.

A l'encontre de Zénon « le plus grand paillard de son empire », Anastase, sorti du corps des silentiaires, éprouvait un goût marqué pour la dévotion sous la forme monophysite, car son adhésion officielle à l'Hénotique n'arrivait pas à masquer ses sentiments anti-chalcédoniens. Sous le rapport administratif, il se fit une grande popularité en supprimant en 501 le *chrysargyre*, impôt sur les patentes qui frappait toutes les professions jusqu'aux plus viles et que le peuple appelait l'or d'affliction[1]. Au dire de Cédrenus, ce serait une tragédie du poète Timothée de Gaza qui aurait provoqué la suppression de cet impôt. Réformes dans l'exercice de la justice et de la police, protection des frontières, relations extérieures habilement établies, Anastase apporta sur tous ces points un zèle louable : il envoie à Clovis les insignes de consul et fait alliance avec les Burgondes contre les Ostrogoths. Seulement sa politique religieuse fut un ferment de troubles et d'injustices.

Au patriarche Anastase avait succédé sur le trône de saint Jacques, Martyrios, solitaire de Nitrie qui, fuyant la persécution de Timothée Aelure, était venu se mettre sous la direction de saint Euthyme. Fondateur d'un monastère à deux heures à l'est du mont des Oliviers, Cappadocien comme saint Sabas, Martyrios une fois prélat dédia solennellement l'église du monastère de saint Euthyme en 484. Sa grande préoccupation fut d'éteindre le schisme de Géronce et des autres moines monophysites. Avec quelle joie n'accueillit-il pas le parti des moines hérétiques ramenés à l'unité par l'abbé Marcien! S'il s'est mépris sur les protestations de foi de Mongus, protégé par Acace de Constantinople, il fut de ceux qui s'éloignèrent de sa communion.

Quand Salluste succéda à Martyrios, Zénon avait encore six ans à vivre. Aussi se crut-il permis pour le bien de la paix de souscrire à l'Hénotique tout en accordant pleine confiance à saint Sabas et à saint Théodose. En 491, Salluste conférait la prêtrise à Sabas et dédiait l'église de sa laure dans le flanc escarpé du Cédron. Avant de mourir il confia à saint Théodose le gouvernement de tous les cénobites du diocèse et à saint Sabas celui de tous les anachorètes, ce qui n'était pas des sinécures.

Il était réservé au patriarche Élie de diriger la barque à peu près tout le long du règne de l'eutychien Anastase. Arabe d'origine, Élie

1. Sur le chrysargyre voir COURET, *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 146.

avait quitté Nitrie avec Martyrios en 457 et parfait sa formation religieuse sous la direction d'Euthyme le Grand[1]. Il vivait avec deux groupes de disciples dans la plaine du Jourdain quand il fut appelé à la succession de Salluste en 494. Le premier soin du nouveau patriarche se porta sur les *Spoudaei* ou *Monazontes* qui, vivant isolément à l'ombre de la Tour de David, assuraient la psalmodie au Saint-Sépulcre comme à la Sainte Sion. En les réunissant sous un même toit Élie devenait le fondateur du couvent annexé au Patriarcat grec. Il suivait aussi de près les faits et gestes des Sabaïtes que travaillait l'esprit de sédition. Des révoltés se retirant au sud de Teqo'a fondèrent la Nouvelle Laure qui fera tant parler d'elle dans la prochaine querelle origéniste. Cependant, de son côté, Sabas fondait un monastère à Nicopolis. En juillet 501 il avait célébré la dédicace de l'église de la Théotokos élevée dans la Grande Laure. C'est vers ce temps-là qu'Élie et Sabas conçurent le projet d'élever sur le plus haut point de Jérusalem la grande église qui portera le nom de *Néa*, ou Église Nouvelle de Justinien. Mais les temps n'étaient pas favorables aux œuvres pacifiques. Une crise de haine contre Chalcédoine sévissait chez l'empereur et ses affidés. A Sidon, Flavien d'Antioche et Élie de Jérusalem évitent la déposition en déclarant qu'ils ne recevaient pas le concile de Chalcédoine. Sur les instances des deux prélats traqués, Sabas consent à prendre la tête d'une députation d'higoumènes du désert de Jérusalem chargée d'apaiser le courroux impérial dans le palais sacré. Frappé de l'attitude et de la conversation du vieillard, Anastase lui permit de passer l'hiver de 511-512 à Constantinople et à Chalcédoine où il eut des entretiens avec l'illustre Julienne, fille de l'empereur Olybrius, et avec les catholiques qui gardaient des attaches avec la Palestine. Le souverain épargna le patriarche Élie, mais au bout d'un an et demi, la persécution reprit son cours. Flavien d'Antioche, enlevé de force est déporté à Pétra où il terminera son existence. Anastase lui donne pour successeur Sévère le plus enragé des monophysites. En retour, Sabas est décidé à secouer la torpeur engendrée par l'Hénotique. Sur son ordre, le peuple groupé autour du Calvaire anathématise Sévère et ceux de sa communion, y compris le souverain. Celui-ci riposte en reléguant Élie sur le golfe de la mer Rouge, à Aila. Le successeur qu'on arrive à lui donner se laisse finalement gagner à la cause des archimandrites Sabas et Théodose qui groupent autour d'eux une foule de moines sortis des ravins de la Judée. Rendez-vous est donné pour

1. R. P. Génier, *Un arabe patriarche de Jérusalem*, Conf. de St-Étienne, I, p. 309 ss.

un dimanche dans les vastes bâtiments de Saint-Étienne à Jérusalem. Le parti de la politique officielle est persuadé de la victoire des Sévériens. Quelle n'est pas sa déception d'entendre Jean, le nouvel évêque, qu'on croyait gagné au schisme, lancer du haut de l'ambon où Sabas et Théodose l'avaient accompagné, l'anathème contre ceux qui rejetaient le concile de Chalcédoine et contre les obstinés qui ne recevaient pas les quatre conciles comme les quatre évangiles [1]. Élie dans son exil eut la consolation de recevoir la visite de Sabas et des principaux abbés ainsi que d'apprendre le décès de son persécuteur dix jours avant de rendre lui-même le dernier soupir en juillet 518.

IV. — La politique de Justin Ier en mer Rouge.

L'avènement d'un catholique aussi franc que l'Illyrien Justin Ier ne pouvait qu'affermir la paix religieuse que les moines sabaïtes venaient de reconquérir en Palestine. Le voyage du pape Jean Ier à Constantinople eut un effet apaisant bien qu'imposé par Théodoric pour d'autres buts. Le roi Goth regardait naturellement d'un mauvais œil tout ce qui semblait présager un relèvement de l'empire. Quand Odoacre avait en 476 dépouillé de ses insignes impériaux le dernier Auguste de race romaine, on pensait bien avoir mis un terme à la monarchie inaugurée cinq cent sept ans auparavant à la bataille d'Actium. Quoi qu'il en soit, les provinces orientales restaient disposées à conserver l'héritage transmis par la succession de princes librement agréés par elles. La politique suivie par ces derniers sur les côtes de la mer Rouge montre qu'ils ne consentent pas à sacrifier l'intégrité de leurs frontières même les plus lointaines comme celles de la Troisième Palestine.

Sous la dynastie sabéenne d'Himyar (les Homérites des Grecs), le Yémen était devenu un pays de civilisation avancée et de grande prospérité commerciale. Vers la fin du ve siècle une communauté chrétienne monophysite s'était formée à Nedjran au milieu d'une population restée fidèle au polythéisme sabéen ou convertie au judaïsme et par conséquent très hostile aux chrétiens, d'autant plus que la politique des rois himyarites s'orientait vers la Perse. Dès le régne de Justin Ier, la diplomatie byzantine se préoccupa de porter remède à cette situation en armant contre les Himyarites le roi abyssin

1. Par cette manifestation les grands abbés de Palestine réparaient le tort qu'ils avaient eu en préférant le ralliement à Acace et à Euphème au détriment de l'union avec Rome.

Éla-Atsbeha, Élesbaas des auteurs grecs. Celui-ci rassemble au port de Gabaza, près d'Adoulis, soixante-dix vaisseaux destinés à porter l'invasion sur la côte arabe. Les ports byzantins contribuent largement à la formation de cette flotte : il en vient de Clysma, d'Aila, de Jotabé, de Bérénice, de l'archipel Pharsan, de la côte sud dite de l'Inde. Avant de lever l'ancre au printemps, les Aksoumites passent l'hiver à construire dix autres embarcations. Le succès de l'expédition manque d'être compromis par une insurrection nationale qui coûte la vie à de nombreux chrétiens surtout à Safar et à Nedjran. Les représailles ne se font pas attendre. A la demande de l'empereur Justin, Elesbaas revient en Himyar. La répression est vigoureuse. Le chef des insurgés, Dhou Nowas, qui pratiquait le judaïsme, est tué dans la lutte avec ses principaux alliés. Un vice-roi abyssin assume le gouvernement de la contrée où s'ouvrent de nouvelles routes commerciales et que parcourent des missionnaires chrétiens[1].

Il est probable que sous la pression de ces événements terminés en 525, les Juifs durent gagner en grand nombre le nord de l'Arabie, renforcer leurs colonies du Hedjâz et se répandre sur les bords du golfe Élanitique. Mahomet les rencontrera installés en quantité à Yathrib, à Fadak et dans les oasis du Wâdi el-Qorâ. Leurs tribus occupaient également Taima « la Juive », et Khaibar leur servait de citadelle. Lorsque de Tebouk le Nébi menaçait Aila, le chef de la communauté israélite, Tahia ben Rouba, vint lui offrir sa soumission. Qu'il y eut des Juifs à Aila et à Jotabé (île de Tirân) dès les premières années de Justinien, Procope de Césarée l'affirme nettement au sujet des tractations en cours vers l'année 530 en vue d'une association commerciale avec les Abyssins des deux côtés de la mer Rouge : « Là, écrit-il, des Hébreux autonomes habitaient depuis longtemps, mais sous le règne de Justinien ils devinrent sujets des Romains. » C'est ce que nous expliquera le rhéteur Chorikios de Gaza dans un éloge pompeux du duc Aratios et de Stephanos, préfet de la Palestine Première.

1. Halévy, *REJ.*, t. XVIII, 1889, 16 ss, 161 ss mis au point par Mgr Duchesne, *ibid.*, t. XX, p. 220 ss. J. Deramey, *Les martyrs de Nedjran*, *Rev. de l'hist. des relig.*, t. XXVIII, 1893, exposé très objectif de la valeur des sources énumérées. *Acta SS.* X^e^ vol. d'octobre. *L'île de Jotabé*, *RB.*, 1938, p. 529.

CHAPITRE V

LA PALESTINE SOUS LE RÈGNE DE JUSTINIEN

Lorsque Justin Ier approchait de sa fin qui eut lieu le 1er août 527 la ville d'Antioche croulait sous des séismes enflammés. De nombreux monuments publics parmi lesquels la cathédrale élevée par Constantin furent renversés sans compter les habitations qui dans leur chute ensevelissaient les habitants. Le patriarche Euphrasius, natif de Jérusalem, reçut un obélisque sur le crâne, ce qui permit au comte Éphrem de lui succéder en continuant de prodiguer ses soins aux victimes du fléau qui se fit sentir encore le long de deux années. Pour attirer la protection du ciel, on décréta de surnommer *Théoupolis* la cité d'Antioche (528), mais le titre d'*Hagiapolis* demeura réservé à Jérusalem [1]. Depuis 524 le siège de la ville sainte était occupé par Pierre d'Éleuthéropolis qui avait dans le bon sens et les lumières de saint Sabas une confiance illimitée, ce dont il paraissait parfois abuser. Profiter longtemps de l'assistance d'un tel guide, Pierre ne pouvait se bercer d'un tel espoir. Sabas avait atteint ses quatre-vingt-six ans. Ce sera donc une bonne fortune pour le nouveau pontificat que la Providence veuille bien ajouter encore huit années de verte vieillesse à un âge déjà si avancé. Quand il aura quitté ce monde en 532, on s'apercevra de la place importante que tenait Sabas et de l'heureuse influence qu'il exerçait en Palestine; Pierre paraîtra comme désemparé en face des ambiguïtés de la Cour et dans la bagarre origéniste.

I. — La guerre samaritaine.

Il y avait six ans que Pierre gouvernait l'église de Jérusalem et trois ans que Justinien portait le fardeau de l'empire quand éclata la révolte armée des Samaritains, révolte qui surpassa en gravité et en étendue celle que l'empereur Zénon avait dû réprimer quarante-cinq ans auparavant. Le prétexte, l'ont-ils trouvé dans les rigueurs

1. Till., *Emp.*, VI, 370. Schultze, *Antiocheia*, p. 364.

d'une législation qui les assimilait aux hérétiques et aux manichéens? Le mouvement se dessina peu après la promulgation du Code de Justinien qui contenait ces lois. En réalité le motif remontait plus haut que la date de 529, motif enraciné dans des revendications nationalistes ainsi exprimées par la chronique de Jean de Nikiou : « Un chef de brigands samaritain réunit autour de lui tous ses congénères et provoqua une guerre sérieuse; il se fit couronner dans la ville de Néapolis et se proclama roi. Il égara un grand nombre des gens de sa nation en affirmant le mensonge qu'il était l'envoyé de Dieu pour rétablir le royaume des Samaritains, ainsi qu'avait fait Jéroboam, fils de Nabath, successeur de Salomon et le séducteur du peuple d'Israël ». Aspiration à l'indépendance des temps jadis qui s'était manifestée sous Pilate, sous Vespasien et Zénon. Cette fois, les séditieux sont encouragés par les hostilités qui retiennent les troupes impériales sur la frontière perse. Avec le butin enlevé aux sanctuaires on arriverait facilement à payer le concours des Iraniens. Le mirage est irrésistible. Ils se voient libres puisqu'à leur tête ils ont un roi : Julien ben-Sabar. C'est une levée en masse de toute la nation et l'application de tortures inédites : les prêtres coupés en morceaux sont grillés avec les reliques des martyrs, Ammonas, évêque de Néapolis, est égorgé, le ravage s'étend aux villages comme aux grands domaines. Les bandes pillent et incendient les églises, elles infestent les grands chemins, désolent le territoire de Césarée et de Scythopolis où un gros personnage de la race soumet la population à des brimades. Nicopolis voit sa basilique découronnée et Bethléem son sanctuaire s'effondrer dans les flammes [1].

Il y eut un succès de surprise qui maintint plusieurs mois un régime de terreur. Manque de troupes à l'intérieur, imprévoyance des autorités, organisation des cantons samaritains au centre et au midi de la Palestine, autant de causes qui donnent aux insurgés l'illusion de la victoire et demandent à l'heure de la répression un grand déploiement de forces byzantines. Le duc Théodore Summus avec un autre clarissime nommé Jean convoque, avec les milices du *limes*, les Arabes confédérés dont Abou Kharab a été reconnu par Justinien comme phylarque général [2].

1. *Codex Justin*, I, tit. V, l. 12-10. MONTGOMERY, *The Samaritans*, p. 114. *Notices et Extraits de la Bibl. Nation.*, XXIV, 1, p. 518. J. MALALAS, *Chron.* liv. XVIII, *PG.*, **97** 667. COURET, *La Palestine sous les emper. grecs*, p. 172 s. Ch. DIEHL, Justinien et la civilisation byzantine au VI^e^ s., p. 328 s.

2. VINCENT et ABEL, *Emmaüs*, p. 264, 353 ss. *RB.*, 1937, p. 104. HALMITON, *A guide to. Bethlehem*, p. 12 s. MALALAS, *op. cit.*, 656 ss. PROCOPE, *Hist. arcana*, c. 11; *B. Persic.*, I, 19.

Refoulés peu à peu dans leur massif, les Samaritains craignant d'être cernés, ne songent qu'à gagner le large. Le roi Julien quitte Naplouse avec son armée. Il est rejoint par les Impériaux qui le battent, le prennent et envoient à Constantinople sa tête couronnée du diadème. Plusieurs myriades de rebelles ont succombé. D'autres se cachent au Garizim ou réussissent à gagner les laves trouées de la Trachonitide ou les replis de la montagne de Fer voisine du Nébo. Durant le répit qu'ils y trouvent, les fugitifs ont fréquenté le sanctuaire de Moïse au Siagha comme l'attestent les citations du Pentateuque samaritain gravées sur des dalles de marbre dont les débris ont été retrouvés en 1935, et se datent ainsi de 530[1]. Quand il prendra la succession de Théodore, le duc Irénée s'appliquera à déloger de leurs retraites le reste des Samaritains. En récompense de son aide, le phylarque Abou Kharab reçoit vingt mille prisonniers qu'il fait vendre en Perse et aux Indes. Un notable samaritain ose revenir à Scythopolis où son nom, malgré tout, répand encore la terreur : il est saisi et brûlé sur la place publique. Il s'appelait Sylvain et avait à Constantinople un fils nommé Arsénios qui s'était insinué fort avant dans la faveur du couple impérial. La révolte des gens de Samarie, leur insinuait-il, était le fruit de la violence des chrétiens ; la dépopulation de la province, le ravage des campagnes, l'impossibilité de lever l'impôt étaient disait-il, la conséquence de cette tyrannie. La manœuvre réussit à tel point que l'empereur tournant sa colère contre les chrétiens de Palestine, ordonna de leur appliquer le châtiment réservé aux rebelles.

Cette nouvelle sema dans la Palestine une inquiétude d'autant plus vive que Justinien avait exercé quelques sanctions contre les fonctionnaires et les officiers qui n'avaient pas su arrêter l'insurrection à ses débuts. C'était donc à l'autorité religieuse d'intervenir pour donner au souverain le compte-rendu exact des événements et d'obtenir de son bon vouloir les réparations du désastre.

Dans un panégyrique prononcé à Gaza en 535, le rhéteur Chorikios rappelait cette situation. C'était, selon lui « au coryphée des évêques » qu'il appartenait de la résoudre. Mais le coryphée des évêques (en l'espèce le patriarche Pierre) ne se sentait pas capable d'affronter l'humeur de Justinien ; n'ayant pas l'étoffe d'un chef, ni d'un courtisan, il ne craint pas de confier la délicate mission à l'archimandrite Sabas que Justinien avait pu voir au palais sacré en 512 lors de ses entrevues avec Anastase. Auprès d'un gardien de l'orthodoxie aussi

1. Saller, *The memorial of Moses on Mount Nebo*, I, p. 271 ss. Pour la montagne de Fer voir Abel, *GP.*, I, p. 384.

vigilant que le nouvel empereur il y avait sujet d'espérer que Sabas trouverait une oreille complaisante et une faveur sans réserve. N'avait-il pas eu raison du sectaire Anastase? Le voyage à la capitale une fois décidé, Sabas s'embarque comme s'il ne venait pas d'accomplir ses quatre-vingt-douze ans. Il plaidera de nouveau pour cette Palestine, sa patrie d'adoption depuis sa dix-huitième année, et pour le redressement de sa population éprouvée. Le solide Cappadocien arrive à la Corne d'Or en avril 531. Prévenu par une missive du patriarche de Jérusalem, Justinien avait envoyé au devant de lui sur de légères embarcations des personnes de marque telles que le patriarche byzantin, Épiphane, Hypatius, évêque d'Éphèse et Eusèbe, trésorier de Sainte-Sophie.

L'illustre compagnie introduit l'humble envoyé des Palestines derrière les rideaux de soie du *consistorium* où trône le souverain. Celui-ci faisant trêve aux exigences de l'étiquette accourt au devant de lui, lui baise la tête avec des larmes de joie, demande sa bénédiction et prend de ses propres mains le cahier des doléances et des pétitions rédigées au patriarcat de Jérusalem. L'empereur prie le vieillard d'aller saluer et bénir Théodora qui l'attend dans ses appartements. On était sûr qu'avec un laborieux tel que Justinien, l'affaire ne traînerait pas. Instruit des méfaits des Samaritains, il accentua la rigueur de la législation qui les concernait : suppression des synagogues, exclusion des fonctions publiques, interdiction d'hériter et de léguer, exécution des principaux meneurs. Condamné à mort, Arsénius implore la protection de saint Sabas et demande le baptême.

Ensuite « les ordres divins » sont libellés pour l'archevêque Pierre et pour les gouverneurs des Palestines ordonnant à Antoine, évêque d'Ascalon, et à Zacharie, évêque de Pella, de faire la visite des propriétés incendiées par les Samaritains dans la Première Palestine et la Seconde. Les dommages seraient compensés par une décharge de l'impôt proportionnée à leur étendue. Après l'enquête, des treize quintars d'or que représentait cette somme, douze furent remis à la Première Palestine qui comprenait la Samarie et par conséquent la plus éprouvée, et un quintar revint à Scythopolis et à son territoire.

Il entrait aussi dans les attributions des deux prélats enquêteurs d'inspecter les églises incendiées pour estimer le montant respectif des dégats. Le comte Stéphanos, gouverneur de la province, était requis de seconder les évêques lésés et d'assurer la réalisation des travaux aux frais des Samaritains ou du Trésor. Sans insister sur les sanctuaires de Néapolis (Garizim, Puits de Jacob, Cathédrale) il suffit d'évoquer le bâtiment léger élevé à Nicopolis sur le flanc de la vieille

et puissante basilique d'Emmaüs et le remaniement désordonné de la basilique de la Nativité à Bethléem pour soupçonner les architectes de n'avoir pas pu disposer pour une raison ou pour une autre de budgets suffisants. On sait pertinemment que pour Bethléem, Justinien, fort mécontent du rapport et des devis de l'architecte, l'accusa de concution et le fit exécuter .L'expertise de 1935 donne pleinement raison au récit d'Eutychius. Ce fut sans doute pour apaiser l'irritation du souverain que l'archevêque Pierre lui envoya la margelle du Puits de la Samaritaine qui figura désormais au puits sacré de Sainte-Sophie gardé par des anges tenant en main les quatre trompettes de Jéricho [1].

II. — Les édifices de Justinien en Palestine.

Nous devons dire à la décharge du maître architecte qu'il se trouvait alors absorbé par la construction à Jérusalem de Sainte-Marie-la-Neuve qui demanda douze années de travail (531-543) et produisit, au dire de Cyrille de Scythopolis, un monument surpassant toutes les merveilles antiques et toutes les descriptions qui ont suscité l'admiration des humains et qu'ont enregistrées les histoires des Grecs. L'infatigable bâtisseur qu'était Justinien s'était empressé d'accueillir la demande formulée par saint Sabas au nom du clergé palestinien et de son pasteur, d'élever un temple digne de la Théotokos sur les fondations jetées une vingtaine d'années auparavant par le patriarche Élie en un lieu proéminent de la ville sainte. Envoyer à Jérusalem un architecte du nom de Théodore, enjoindre aux trésoriers impériaux de Palestine de fournir l'argent nécessaire, confier à l'archevêque Pierre la haute main sur toute l'entreprise et choisir pour directeur des travaux Barachos, évêque de Bacatha près d'es-Salt, autant de décisions arrêtées sur le rescrit du basileus qui avait eu à cœur de contrôler les plans et la qualité des matériaux que pouvait fournir le pays. Devant les propylées de cette basilique appelée couramment « la Neuve », s'élevèrent deux hospices, l'un destiné aux pèlerins étrangers, l'autre aux malades indigents. Ce *nosocomium* comprit jusqu'à deux cents lits fondé sur une rente annuelle de 3.700 pièces d'or.

L'ordonnance de tous ces bâtiments conçue selon une harmonieuse

1. Couret, *op. cit.*, p. 174 s. s'après *Sabae Vita*, c. 70. Nicéphore, xvii, 24. *Confér. de St-Étienne*, 1909-10, p. 287 ss. Ch. Diehl, p. 18 d'après *Hist. arcane*, p. 88. *Sabæ Vita*, 71, 72, 73, 74, 75.
H. Vincent, *RB.*, 1937, p. 104-115. Vincent et Abel, *Emmaüs*, pl. II et XXI.

symétrie ravissait le pèlerin et l'on comprend l'enthousiasme de l'assistance à la vue du patriarche Pierre célébrant au milieu de ses suffragants la dédicace « de la Nouvelle Église de Sainte-Marie » le 20 novembre 543 [1]. Venu de Scythopolis à cette occasion, le futur hagiographe des Laures, Cyrille, descendit ensuite au désert du Jourdain. Sabas, depuis onze ans, reposait entre les deux églises de sa fondation, non sans avoir au retour de son voyage à Byzance promulgué à la prière de l'archevêque Pierre les édits impériaux à Césarée et à Scythopolis. Cette dernière métropole de la Palestine II avait renouvelé son rempart sous les gouverneurs de la province Flavius Leo et Flavius Anastasius (525-529) [2]. Il ne semble pas qu'on ait élevé le fortin(*castron*) que saint Sabas avait obtenu l'autorisation de construire dans le désert au milieu des monastères. Summus, général en chef des troupes de Palestine, versa à l'abbé Mélitas, que Sabas avait avant de mourir désigné pour son successeur, la somme convenue pour la construction du *castron*. Le nouvel higoumène, voyant sans doute des inconvénients dans la présence d'une garnison au milieu des groupes monastiques qui avaient parfois des questions à régler entre eux, remit la somme entre les mains de l'archevêque Pierre. Puisque ni l'higoumène ni le général ne témoignait de l'enthousiasme pour cette entreprise, Pierre distribua tout bonnement les mille pièces d'or reçues aux monastères besogneux. Ainsi fut empêchée la construction du fortin; il est donc inutile d'en rechercher la position sur le terrain.

A Jérusalem et dans sa banlieue, les travaux de Sainte-Marie-la-Neuve n'épuisèrent pas l'activité créatrice du souverain. Procope de Césarée mentionne les restaurations de saint Thalélée et de saint Grégoire, du monastère géorgien et de sainte Marie au mont des Oliviers, la création d'une citerne à Saint-Samuel et la restauration du mur de Bethléem et le puits de Saint-Jean au Jourdain [3].

Une inscription en mosaïque trouvée à Beisân en 1931 au cours des fouilles exécutées pour le *Museum* universitaire de Pennsylvania nous apprend qu'en l'année 522 eut lieu à Scythopolis la fondation d'un monastère appelé « de l'abbé Justin » grâce à la générosité d'un avocat nommé Nysios [4]. Les assises inférieures des murs de cet établissement permettent d'en établir le plan. Le plus beau de la fouille consiste dans les spacieux parquets de mosaïques qui étalent la variété de leurs sujets et de leurs teintes dans les différentes pièces du monas-

1. *Jérusalem Nouvelle*, p. 911 ss.
2. *SEG.*, VIII, nos 34 s.
3. Procope, *Aedif.*, V, 8.
4. Inscript. du monastère de l'abbé Justin à Beisân. *RB.*, 1933, p. 555.

tère où se lisent de pieuses invocations. Le tableau le plus remarquable consiste en un calendrier imagé où les mois de l'année sont personnifiés avec leurs attributs respectifs, leurs noms suivant le calendrier romain et le chiffre de leurs jours; au centre président deux bustes figurant le soleil et la lune. La chapelle n'aurait revêtu sa forme définitive que vers l'année 567. Avant de quitter la Palestine II, signalons le relèvement de l'enceinte de Tibériade.

La province d'Arabie conserve son activité. Elle achève à Bostra le sanctuaire de Job le Juste, sous l'archevêque Jean en 527 «grâce à la libéralité de nos souverains orthodoxes Justinien et Théodora [1] ». Deux ans après on restaure le château-fort de Qasr el-Hallabât, sous le duc Fl. Anastase [2]. En 539, un texte mentionne Jean, le très saint métropolite de Bostra et les curateurs Dusarios et Jovius. De 543 à 564 on a recueilli à travers la province des dédicaces profanes ou sacrées et quelques épitaphes. Ce qu'il importe de mentionner, ce sont les plans et les riches pavements de mosaïques découverts à Gérasa en 1928, à 100 mètres à l'ouest de Saint-Théodore : une rotonde dédiée en 531 au Précurseur communiquant avec deux basiliques contiguës, au N. Saints Cosme et Damien, au S. Saint-Georges. Les mosaïques y représentent le Nil, Alexandrie et son phare, Memphis et autres sujets d'inspiration égyptienne. Sous Justinien on superpose une église au plan d'une synagogue dont le sol a conservé en mosaïque l'arche de Noé, la *menorah* et une inscription araméenne. A l'évêque Anastase on est redevable de la basilique des Saints Pierre et Paul bâtie vers 540 où l'on peut lire des inscriptions en vers [3]. La dévotion particulière de l'empereur envers saint Anargyres avait sa place tout indiquée parmi ces édifices. On y relève en particulier cette prière : « Seigneur, Dieu des Saints Cosme et Damien, aie pitié du tribun Dagisthœos et reçois son offrande ». Mis en disponibilité à la suite d'un échec chez les Lazes, ce général reprit du service et se signala en rentrant le premier dans Rome après la défaite de Totila. En 533, date de notre inscription, il pouvait commander la garnison de Gérasa. Vers le même temps se place la conversion en église Saint-Georges à Philadelphie ('Ammân) de l'Héracleion « pour le salut et la longévité des souverains [4] ».

La législation ne se désintéressait pas des travaux d'utilité publique.

1. Sanctuaire de Job, à Bostra.
2. *Prov. Arabia*, III, p. 352.
3. Voir les mosaïques des églises du VI^e^ siècle avec inscriptions à Gérasa, KRAELING, p. 478 — p. 486.
4. *RB.*, 1908, 568.

Rappelons à ce propos l'inscription trouvée le long de l'aqueduc méridional de la Judée. Ce texte émané du Silentiaire Flavius Aeneas rappelle aux propriétaires le décret interdisant de semer ou de planter à moins de quinze pieds de part et d'autre de l'aqueduc sous peine de mort et de confiscation du terrain. Un autre texte grec trouvé à 25 kilomètres au nord-est de Jérusalem se rapporte à une fondation dont la nature nous échappe datée de la trentième année de Justinien (557), sous l'archevêque Eustochius, et due à la générosité d'un clerc visiteur[1].

III. — L'École de Gaza
et la description des monuments de cette ville.

A Gaza, on ne se contentait pas d'élever des édifices, on aimait aussi à en publier de poétiques descriptions soit pour en expliquer le sens et la décoration aux visiteurs sensibles aux choses de l'art, soit pour en conserver le souvenir au milieu des vicissitudes d'un avenir incertain. Cent ans avant l'Islam, cette ville si obstinée à cultiver les muses païennes consacrait l'art de ses rhéteurs à la description des mystères et des temples chrétiens. Le temps avait fui où un rhéteur de marque, un Libanius pouvait encore décemment rester païen. Le paganisme, si puissant à Gaza au début du v^e^ siècle avait définitivement perdu la partie au siècle de Justinien non sans laisser dans les œuvres d'art et la littérature une empreinte profonde et de cela les humanistes entre les mains de qui était tombée la direction de l'École et de l'Église ne se montraient pas offusqués. De quelque vénération qu'on entourât les lettres grecques, il était moins à craindre qu'on prît au sérieux leur contenu mythologique. La littérature est pour l'enchantement de l'esprit et à côté des arbres fruitiers, ne faut-il pas, ainsi que le développe Chorikios, des cyprès, des platanes et autres arbres d'agrément?

Qualifiée de *philomousos*, « ami des Muses » par les anciens, Gaza avait été illustrée par Zosime, sophiste du temps de Zénon, par le grammairien Timothée, poète à ses heures, contemporain d'Anastase, et par Énée, évêque de Gaza dont la correspondance a conservé les noms de plusieurs lettrés de cette école. Ce dernier n'écrivait-il pas au sophiste Théodore de Smyrne que les fils d'Athéniens jugeaient bon d'apprendre à *atticiser* non pas chez leurs pères mais auprès des Syriens? « Ce n'est plus en abordant au Pirée, mais c'est chez nous

1. *SEG.*, VIII, 171.

qu'ils trouvent et l'Académie et le Lycée ». L'homme prédestiné à réunir les énergies jusque là incohérentes et dispersées fut Procope, né à Gaza peu après 495, formé, pense-t-on, à l'université d'Alexandrie où son esprit s'était ouvert à l'éloquence, à l'art épistolaire, à l'exégèse d'Homère et des livres saints. Chorikios pénètre dans son sillage, non pas comme théologien et philosophe, mais comme orateur des cérémonies officielles, sophiste et professeur d'éloquence fort attaché à ses élèves et à sa bonne ville de Gaza. Restreignant de parti pris son domaine, Chorikios renonçait à l'envergure de son maître pour devenir le type le plus représentatif de l'École de Gaza, réputée avant tout comme école de Sophistique pendant que Beyrouth se décorait de l'auréole du droit, que la critique et l'histoire distinguaient Césarée et la philosophie Ascalon. Dépouillée du sens péjoratif que lui valurent ses excès, la Sophistique demeure un art littéraire consistant à rendre les idées, les situations et les spectacles au moyen du vocabulaire, du style et du raisonnement empruntés aux auteurs les plus corrects de l'antiquité. Ce goût de l'archaïsme devait nécessairement entraîner avec lui le vieux fond mythologique qui sonnait faux dans la bouche d'un chrétien du VI^e^ siècle. Mais on se félicitera qu'il ait daigné sortir des nuées du mythe pour regarder des spectacles réels, pour décrire des fêtes, des monuments et des peintures exécutées par des contemporains. Il éprouve une réelle satisfaction à éduquer le sens esthétique de ses auditeurs. Combien en est-il parmi eux qui savent contempler et goûter une œuvre d'art? Leurs yeux se promènent partout et ne se fixent nulle part, incapables de discerner la raison et les degrés du beau. D'abord le rhéteur a le droit d'exercer ses charmes à cette occasion aussi bien que le marbrier, l'ébéniste ou le peintre; ensuite (et cela est un peu pour nous) les absents se féliciteront de pouvoir consulter une description plus exacte que tous les racontars; enfin ceux qui jouissent du spectacle sont bien aises d'ajouter au plaisir des yeux le charme de l'audition. Il aurait dû en outre faire valoir que les édifices n'étant pas éternels, de tels discours leur prolongeaient l'existence au delà de leur ruine.

Procope de Gaza avait laissé aux Gaziotes deux modèles du genre descriptif, l'un décrivant deux actes du mythe d'Hippolyte et de Phèdre, l'autre une horloge mécanique, à personnages mobiles, sonnant l'heure au milieu de la ville de Gaza. Chorikios a droit à la reconnaissance des historiens de l'art chrétien et des archéologues pour avoir détaillé la structure de l'église Saint-Serge et les fresques ou mosaïques reproduisant les scènes de l'enfance du Christ, les miracles de la Vie publique et les péripéties de la Passion et de la Résurrec-

tion. G. Millet y reconnaît la tradition artistique d'Antioche et non les directives de Constantinople. La description de la basilique de Saint-Étienne à Gaza est loin de faire double emploi avec la précédente. Sa décoration de boiserie à côtes convergentes, dorées et polychromées, ne comportait comme figures que celle du Christ au-dessus de l'arc triomphal et, dans les écoinçons, d'un côté le Protomartyr et de l'autre le Précurseur. Ces travaux, y compris la restauration du mur d'enceinte, furent accomplis entre 530 et 546. Enveloppée d'une atmosphère d'humanisme chrétien, Gaza, naguère fanatique et sanglante fascinait maintenant les villes et les campagnes voisines par ses attractions et l'aménité de ses habitants. Elle n'a pas eu d'historien comme Philadelphie de Transjordanie qui se flattait de posséder Malchos, très apprécié de Photius, mais réduit aujourd'hui à quelques fragments. Elle compense cette pénurie par les panégyriques des grands dont Chorikios a fait l'éloge de leur vivant et cette contribution est d'autant plus appréciable que la mention des édifices sacrés de Gaza fait défaut dans l'immense nomenclature du περὶ κτισμάτων de Procope de Césarée, du fait qu'ils n'avaient pas été élevés aux frais du souverain. Il en allait autrement pour la solitude du Sinaï appartenant « à la province appelée ci-devant Arabie et maintenant Palestine Troisième » où Justinien éleva une église dédiée à la Mère de Dieu avec un ouvrage fortifié et muni d'un poste pour la protection des moines exposés aux attaques des Sarrasins. Si à côté de l'œuvre considérable de l'historien Procope de Césarée en Palestine, ami de Bélisaire, sénateur et préfet de la capitale en 562, l'École de Gaza a l'air d'une petite académie de province, elle repose l'esprit des controverses sans fin que les monophysites agitaient dans le monastère de Maïoumas près Gaza d'où Sévère avait dû s'enfuir en 518 pour semer plus librement à travers l'Orient sa logomachie tapageuse [1].

A Jotabé même, poste avancé de la Palestine III^e^, les généraux de Justinien eurent à relever les ruines d'une église byzantine placée à l'entrée du fiord qui sépare l'Arabie de la péninsule sinaïtique. En un même éloge adressé au duc Aratios, chef des troupes palestiniennes, et à Stephanos, préfet de la Palestine I^cre^, l'aide financière que ce dernier apporta aux bâtisseurs des belles églises de Gaza sert de transition au compliment décerné au duc par Chorikios. Élever des sanctuaires, dit-il en substance, ou punir ceux qui les détruisent dérive du même sentiment de piété. Or, il est arrivé que des mécréants tombèrent un jour sur l'île où s'élevait un temple en l'honneur de la Vierge,

1. Voir, Gaza au VI^e^ siècle d'après le rhéteur Chorikios *RB.*, 1931, 1-31.

Mère de Dieu; ils y mirent le feu et s'approprièrent les douanes, dépouillant ainsi le Basileus. Nous sommes donc ici dans l'île de Jotabé, convoitée à cause des revenus douaniers du golfe Élanitique. Les ennemis sont d'autant plus difficiles à réduire qu'ils possèdent une forteresse dont la conquête demande plusieurs expéditions. La reprise de cette station faisait de Justinien le contrôleur général du commerce érythréen si l'on y ajoute sa suzeraineté sur la côte relevant d'Abou Kharab et son alliance avec les tribus de Kinda et de Maad qui se suivaient jusqu'à la vice-royauté d'Himyar désormais aquise à l'influence byzantine depuis Aila jusqu'à Aden. En ce temps-là, l'évêque de Jotabé avait nom Anastase qui figure dans la liste du Synode de Jérusalem en 536 entre les noms de Manuel de Bitylion et Zénobius d'Élousa. Il est à croire qu'il eut le temps et les moyens de relever sa cathédrale incendiée par les Juifs quand ces concurrents s'étaient rendus maîtres de l'île de Tiran [1].

IV. — Politique de Justinien a l'intérieur.

1. Aspect religieux.

La faveur que Justinien témoigna aux Lieux Saints et à la ville de Jérusalem ne se borna pas à des fondations pieuses et charitables ni à l'abrogation d'un impôt destiné à compenser l'abrogation du chrysargyre; elle se manifesta aussi dans quelques retouches de la législation.

Par sa novelle VII ce législateur avait défendu à tout établissement ecclésiastique ou charitable d'aliéner ses immeubles (maisons, jardins, fermes, champs) de quelque manière que ce fût : vente, donation, échange, emphytéose. Toute opération de ce genre était annulée de droit, l'acheteur ou le locataire tenu à restituer le fonds avec les revenus; l'économe coupable de l'opération se voyait non seulement cassé de sa charge, mais en outre condamné aux dommages-intérêts envers l'église ou l'établissement lésé. L'administration de la basilique de la Résurrection s'étant trouvé dans l'embarras par suite de la prohibition impériale, Justinien en 536 dut adoucir en sa faveur les rigueurs de la loi. Dans ses considérants, le législateur justifie le privilège que la convenance ou la nécessité lui permettent d'octroyer sans porter atteinte à la constitution antérieure : « Tout le monde sait, écrit-il, que la très sainte Anastasis reçoit et nourrit des gens qui s'y rendent de l'univers entier en multitudes qu'on peut dire infinies; qu'elle a des frais immenses et imprévus suffisant pourtant à sustenter les foules qui s'y rassemblent, renouvelant l'action mira-

1. *RB.*, 1938, p. 533 s.

culeuse de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui rassasia de quelques pains un peuple sans nombre. » Il est donc juste que, pour faire face à de telles charges, cette église jouisse de revenus plus considérables que toute autre. Les finances hiérosolymitaines ont été mises à flot par le prêtre Eusèbe, ciméliarque de l'église de Constantinople. A son retour de Jérusalem, il a demandé à Justinien de favoriser les opérations auxquelles il s'est livré dans le but de procurer aux Lieux Saints des rentes assurées. L'empereur reconnaît la légitimité de ces opérations et constate l'avantage provenant du placement d'un capital de 380 livres d'or donnant un intérêt de 30 livres. Pour réunir ce capital, Eusèbe a su recueillir d'abondantes aumônes; mais celles-ci n'étant point jugées suffisantes, il a conseillé aux économes de l'Anastasis de lancer un emprunt, mais voici que les créanciers de l'église réclament déjà les avances qu'ils ont faites aux économes. Il se présente, d'autre part, une source de revenus extraordinaires : les Lieux Saints attirent un grand nombre de personnes qui, désireuses de s'y fixer, achèteraient ou loueraient à n'importe quel prix des logements appartenant à l'église. De là un appoint sérieux permettant de solder les créances et de maintenir ainsi la rente des 30 livres d'or. Mais les autorités de la sainte Anastasis s'abstiennent de toute aliénation des biens ecclésiastiques pour ne pas enfreindre les prescriptions de la novelle VII, se privant ainsi d'avantages qui leur sourient extrêmement; d'autant plus que, par la cession de ses maisons, l'église de Jérusalem se soulagerait de tous les frais d'entretien et de toutes pertes qu'entraîne la propriété de ces immeubles. En vertu de sa novelle XL, dédiée au Seigneur Dieu et à l'Anastasis, la plus sainte de toutes les églises, Justinien autorise les chefs ecclésiastiques de Jérusalem à vendre les logements que possède la Résurrection, à ceux qu'un zèle divin attire et retient aux saints lieux. Acquéreurs et vendeurs sont mis à l'abri de toute poursuite judiciaire, l'effet de la novelle étant suspendu en faveur de cette église « très sainte et adorée de tous les hommes »[1].

2. Attitude du patriarche Pierre.

Le ton pieux de cette législation est en harmonie avec la pensée d'un souverain qui se faisait un devoir de protéger l'Église, d'y maintenir la paix et d'assurer la régularité de son organisation. Au lieu d'un exposé de principes, c'est un titre sur la Très Sainte Trinité et la foi catholique qui ouvre le Code de Justinien. Le Credo de Nicée

1. *Jérusalem Nouvelle*, p. 912 s.

y figure avec les anathèmes lancés contre les hérésies par les quatre grands conciles et avec des manifestations de respect à l'égard de Rome « tête de toutes les saintes églises ». Les lettres pontificales accompagnent les rescrits impériaux, louant son zèle pour la paix de l'Église et l'unité de la religion.

Ces déclarations n'étaient pas lettre morte : on s'en aperçut dans l'affaire du patriarche Anthime qui avait échangé en 535 le siège de Trébizonde contre celui de la capitale grâce à l'appui deThéodora dont les sympathies pour le monophysisme n'étaient pas dissimulées. Anthime envoyait sa profession de foi à Sévère, le coryphée errant du monophysisme, à Théodose d'Alexandrie autre monophysite notoire et enfin à Pierre de Jérusalem. Ce dernier accepta l'élection d'Anthime au patriarcat et, suivant les historiens de la secte,aussi sa doctrine qui répudiait le concile de Chalcédoine et le tome de Léon. Sabas dut bondir dans sa tombe. La lumière du désert éteinte, Pierre faisait partie des *hésitants* qui tournaient comme des girouettes au gré du vent de l'heure. Mais on ne lui laissa pas le loisir d'être opiniâtre.

Sur ces entrefaites le pape Agapit arrivait à Byzance, chargé par le roi goth Théodat de détourner Justinien de la conquête de l'Italie. Sur le refus d'Anthime d'accepter le dogme des deux natures, le siège de Constantinople est déclaré vacant, d'autant plus que le transfert d'un siège à un autre était contraire aux canons. Pierre devra se séparer de sa communion et des prélats qui ont trempé dans cette affaire. « Nous avons été, ajoute la pape, extrêmement étonné que ce fait si ouvertement contraire au décret des Pères, Votre Fraternité ait non seulement négligé de le faire parvenir à notre connaissance, mais encore l'ait confirmé par un consentement répréhensible. Mais nous rendons grâces à Dieu dont l'esprit tourne le plus souvent le mal en meilleur et trouve dans les petites transgressions l'occasion de grandes joies. » Le pape informe son correspondant de l'élection de Ménas au siège de la capitale, choix excellent approuvé par les souverains, le clergé et le peuple, d'un homme que recommandent l'intégrité de la foi, le goût pour les Saintes Écritures et les aptitudes pour l'administration. Et voici la fin : « Pécher une fois mérite pardon, mais une transgression renouvelée appelle un acte de sévérité. Dieu vous garde en bonne santé, frère très cher! »

Pierre d'Éleuthéropolis dut, au reçu de cette missive reconnaître qu'il avait fait un pas de clerc et surtout quand il apprit que l'empereur venait de prier Ménas de réunir un concile dans la capitale pour confirmer et achever l'œuvre du pape Agapit emporté par une maladie

soudaine le 22 avril 536. Cinq évêques d'Italie et deux diacres romains, venus avec le pape, furent retenus à Constantinople jusqu'au règlement complet de la question. Ils assistèrent au concile tenus en mai-juin avec une représentation des patriarcats d'Orient. Jérusalem fut représenté par Sabinus, diacre de l'Anastasis, apocrisiaire de Pierre, patriarche de la ville sainte. Dès la première action synodale on fit lecture publique de la lettre d'Agapit à Pierre. On remarquait dans l'assistance Anastase de Jotabé et Jean de Ségor. On admit les délégués des moines de Byzance, de Syrie, du Sinaï. Les représentants palestiniens venaient de saint Sabas, de Teqo'a, de Saint Théodose, des couvents et laures de Martyrios, de Firmin, des Tours, du Jourdain, de Scythopolis. Les coryphées eutychiens furent de nouveau condamnés, leurs livres proscrits et le séjour de la capitale leur fut interdit [1].

3. Concile de Jérusalem en 536.

Il fallait aussi que Jérusalem effaçât le fâcheux souvenir de l'adhésion de son pasteur à Anthime, l'intrus, et affirmât sa parfaite communauté de sentiment avec le concile. Ménas envoie à Pierre une lettre de compliments : le pasteur des saints Lieux possède tout le chœur des vertus qui le rendent digne du trône de saint Jacques et d'être le gardien de la foi orthodoxe. Il se conformera aux décisions prises d'un commun accord avec ceux qui étaient venus de l'antique Rome. En conséquence, cinq jours après la fête de l'Exaltation de la Croix, le 19 septembre 536, le patriarche Pierre ouvrait le Concile de Jérusalem dans le *secretarium* du vénérable évêché. Le diacre-notaire Élisée dirigeait les débats : après la lecture de la novelle XLII, de la lettre de Ménas à Pierre et des Actes du récent concile de Constantinople le patriarche Pierre prononça la sentence contre Anthime, véritable loup couvert d'une peau de mouton, feignant d'adhérer aux quatre conciles œcuméniques tandis qu'il adhérait à Eutychès et à Dioscore. Pierre explicite la formule de Chalcédoine dont l'insensé n'a pas connu la force et décrète la privation de toute dignité pour Anthime qui a perdu la qualité de catholique. Suivant les signatures de quarante-sept évêques des Palestines avec le nom de leurs sièges respectifs, appoint important à la géographie ecclésiastique de ce pays. Le diacre Théoctiste signe pour son évêque Hélias d'Aréopolis

1. Ch. DIEHL, *op. cit.*, p. 318, 336. DUCHESNE, L'Église au VI^e siècle, p. 80 et 93 ss. L. BRÉHIER, La politique religieuse de Justinien dans l'Histoire de l'Église de FLICHE et MARTIN, IV, p. 453. LABBE, *Sacra Concilia*, t. V, 47, 54, 126 ss. HEFELE-LECLERCQ, *Hist. des Conciles*, II, 1142 ss. PO., III, 336 ss.

et Théodore pour Parthénios évêque d'Iksal qui est malade. La profession de foi de l'épiscopat palestinien ne laisse aucune place à l'ambiguïté. Désormais les monophysites renoncent à revendiquer Pierre pour leur parti. Ils le tiennent pour un adversaire qui ne compte pas à côté du patriarche d'Antioche, Éphrem, ancien comte d'Orient, polémiste éclairé et infatigable connaissant à fond les gens de Syrie et de Mésopotamie. Les dirigeants de la secte savaient qu'Éphrem craignait de s'appuyer sur Pétros de Jérusalem, parce que, écrit l'un d'eux « celui-ci n'était pas courageux, mais changeait suivant les temps »[1].

V. — Les troubles origénistes.

Sous un prince comme Justinien dont la manie pour la controverse religieuse s'accentuait avec les années on pouvait s'attendre à voir sombrer la tranquillité des esprits et à offrir aux intrigants un terrain sans limite. Il y avait près de Teqo'a, en tête du chemin qui descend sur Engaddi d'anciennes cellules que des moines révoltés contre saint Sabas étaient venus habiter en 508. Ouvrant volontiers ses portes aux intellectuels, la Nouvelle Laure (c'était le nom du groupe) devint un foyer des spéculations les plus hardies, faute d'une discipline que n'avaient pas prévue les vieux pères spécialisés dans la confection des nattes et des coufins. Sous l'impulsion du Palestinien Nonnus, âme d'un mysticisme exalté, l'œuvre considérable et disparate d'Origène devint la somme où les Néolaurites puisaient quotidiennement leurs idées. Si un Léonce de Byzance avait assez de jugement pour utiliser à travers Basile et Grégoire de Nazianze les concepts logiques d'Aristote dans son exposition de la doctrine chrétienne et construire une christologie sur le thème de l'anthropologie de Platon, la plupart se laissaient enivrer par les discussions sur la préexistence des âmes, sur l'*apocatastase*, but de l'évolution universelle des êtres, restauration finale où Dieu sera tout en tous, rassemblant en son unique existence toutes les existences créées. On outrait les hypothèses d'Origène, on empruntait même aux systèmes qu'il exposait pour les réfuter. Certains venaient trouver le panthéiste Stéphanos bar-Soudaïli, moine d'Édesse retiré à Jérusalem, qui faisait participer à l'apocatastase le démon et les damnés afin que Dieu

1. Labbe, *Sacra Concilia*, t. V, col. 275-284. Hefele-Leclercq, *op. cit.*, 1154. Duchesne, *op. cit.*, p. 98, n. 1. De ce concile on ne possède que la première session. Aussi n'y trouve-t-on pas la condamnation de Sévère, de Pierre et de Zooras qui eut lieu dans une session postérieure. Voir *GP.*, II, p. 200 s.

fût tout en tous (I Cor. IV, 28), auteur du livre de Hiérothée d'où sortit le fameux Denys l'Aréopagite que les monophysites exhibèrent pour la première fois au colloque de 533, tenu à Byzance sous la direction de Justinien.

Ces rêveries ne tardèrent pas à gagner d'autres établissements monastiques tels que la laure de Firmin près de Michmas et même la Grande Laure où reposait le corps de saint Sabas. Gélase, le deuxième successeur de ce saint pensa enrayer le mouvement en faisant lire à l'église le traité d'Antipater de Bostra contre Origène. D'où protestations suivies de l'expulsion de quarante religieux qui se réfugient à la Nouvelle Laure. Là s'organise, à l'instigation de Léonce de Byzance, une véritable expédition contre Mar Saba qu'il s'agit de démolir jusques aux fondements. Mais les théologiens déguisés en sapeurs s'égarent dans les ouâdis qu'envahit un épais brouillard d'hiver et se trouvent, après avoir tourné en rond, à la porte du couvent de Marcien près de Bethléem.

L'agitation s'étend bientôt hors de la Palestine et entraîne Pierre de Jérusalem dans le conflit. Au printemps de 542, il s'était tenu à Gaza un synode pour juger le patriarche d'Alexandrie, Paul, et lui donner un successeur. Pierre s'y trouva naturellement avec son collègue d'Antioche, Éphrem. Le diacre romain Pélage y représentait le pape Vigile. L'inévitable *papas* Eusèbe, ciméliarque de Sainte-Sophie, représentait Ménas, patriarche de Constantinople. En passant à Jérusalem, le diacre romain, futur pape Pélage, prêta une oreille attentive aux doléances de l'higoumène de Mar Saba, Gélase, et promit d'user en sa faveur du crédit dont il jouissait auprès de l'empereur.

Avec le *papas* Eusèbe, il en alla tout autrement. Celui-ci enjoignit à Gélase d'expulser les plus ardents adversaires de l'origénisme. Ces derniers se rendirent à Antioche où ils obtinrent du patriarche Ephrem une condamnation formelle de cette doctrine, Fureur des origénistes qui veulent avoir leur revanche en Palestine en tirant à eux le malheureux Pierre. Les deux plus acharnés sont Domitien, higoumène du couvent de Martyrios devenu évêque d'Ancyre et Théodore Askidas, moine de la Nouvelle Laure promu évêque de Césarée en Cappadoce sur la recommandation du *papas* Eusèbe. Que le Patriarche de Jérusalem efface des diptyques, le nom d'Éphrem, c'est tout ce que la coterie lui demande pour le moment comme preuve de sa bienveillance pour les origénistes. Mais une telle exigence suffit cette fois à faire sortir Pierre de sa neutralité. Il mande en grand secret Sophrone, supérieur de tous les cénobites palestiniens en tant

qu'higoumène de saint Théodose, et Gélase, abbé de Saint-Sabas et de toutes les laures et les engage à rédiger un mémoire où Pierre serait adjuré de ne pas rayer Éphrem des diptyques et qui proclamerait ainsi la véritable attitude du monachisme palestinien. A ce mémoire Pierre joignit une lettre par laquelle il dénonçait les nouveautés des Néolaurites et de leurs adhérents. Les deux documents parvenus à Justinien excitèrent au plus haut point l'intérêt du basileus théologien qui répondit par un exposé des erreurs origénistes fondé sur le mémoire de Jérusalem et suivi des dix anathématismes contre les erreurs dénoncées. Pierre triomphant put célébrer, le cœur joyeux, la dédicace de Sainte Marie la Neuve quelques mois après (543).

Sous une feinte soumission, Théodore Askidas préparait sa revanche, Pour se venger du diacre romain Pélage, un des principaux artisans de la condamnation d'Origène, il aiguilla Justinien vers d'autres théories à condamner avec la perspective de faciliter le retour des monophysites à l'union. Il assigna à comparaître devant son tribunal trois évêques défunts : Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Édesse, qui au concile de Chalcédoine et ailleurs avaient joui du patronage romain. Leur condamnation serait un coup droit porté aux Occidentaux. Askidas se félicita d'avoir mis le nez impérial sur cette piste où toutes ses rancunes recevraient satisfaction, y compris celle qu'il nourrissait à l'endroit de l'adversaire de l'exégèse allégorique d'Origène. La querelle des Trois Chapitres une fois amorcée, Askidas devient le théologal et le maître du Palais. Il mande les apocrisiaires du Saint-Sépulcre chargés des intérêts de Jérusalem à la capitale. « Si le patriarche Pierre, leur dit-il avec colère, ne ramène pas les moines expulsés de la Nouvelle Laure, je le dépouillerai, séance tenante, de l'épiscopat ». Plusieurs prélats, cédant à la terreur, signent la condamnation des trois évêques défunts. On leur impose le voyage de Constantinople pour se faire chapitrer; Gélase de Mar Saba, meurt sur la route du retour sans avoir pu trouver un pied à terre dans la capitale.

A Jérusalem, l'hôtellerie de la Grande Laure subit un siège en règle et tout moine Sabaïte est voué à l'insulte et aux mauvais traitements. Pierre, gardé dans son palais par deux syncelles origénistes, ne peut communiquer avec aucun Sabaïte. Il meurt bientôt en novembre 552 après vingt-huit ans d'épiscopat. Le Lycien Conon se trouve prêt à entreprendre la restauration des laures orthodoxes, mais auparavant, la succession patriarcale doit être réglée. Dès la mort de Pierre, les Origénistes s'emparent du trône patriarcal pour y asseoir un des

leurs nommé Macaire. Ce coup d'audace fit déborder la mesure. Justinien en fut d'autant plus indigné qu'il venait d'être mis au courant des agissements des Néolaurites par l'abbé Conon qui, après avoir triomphé de maintes avanies d'Askidas, avait réussi à atteindre le souverain et à lui remettre un mémoire sur cette crise, ce qui eut pour conséquence une nouvelle condamnation de la doctrine d'Origène au cours d'une session préliminaire du v^e^ Concile œcuménique, tenu à Constantinople en 553. Nommé au siège de Jérusalem, Eustochius, économe de l'Église d'Alexandrie, est envoyé d'urgence rejoindre son poste, quitte à se faire représenter par trois évêques de Palestine. Après avoir entamé en vain des négociations avec les séditieux, Eustochius fait évacuer la Nouvelle Laure *manu militari* et en expulse les habitants hors de la province. Les décisions du concile furent envoyées dans toutes les provinces et l'empereur exigea les signatures de tous les évêques qui n'avaient pas participé à l'assemblée. Les Orientaux ne marchandèrent pas leur adhésion et un concile tenu à Jérusalem approuva en 553 les actes du v^e^ concile œcuménique. Seul, l'évêque d'Abila en Palestine II^e^ fit opposition; on le déposa. Eustochius, qui avait présidé cette assemblée, encourut la disgrâce de Justinien par suite des intrigues de Théodore Askidas qui ne lui pardonnait pas son attitude anti-origéniste. On fit revenir l'origéniste Macaire sur le trône de saint Jacques à condition cependant de condamner Origène, ce qu'il fit avec la conviction qu'on suppose. Eustochius, dont il nous reste un témoignage sur une colonne recueillie près de l'ancien village d'Ephraïm (Tayîbeh) dut partir en exil après avoir été déposé. On ignore le lieu et le temps de sa mort. Sur ses vieux jours, Justinien, toujours possédé du désir de ramener les monophysites, imposa par un édit la doctrine des *Incorrupticoles*, les plus intransigeants des dissidents. Mais sa mort survenue en novembre 565 ne lui permit pas d'aller trop loin dans le sens de l'hérésie.

Il eût été mieux inspiré de se rendre à l'argumentation incisive de Léonce de Byzance contre les aphthartodocètes qui enseignaient que la chair du Sauveur, de par son union avec le Verbe, n'éprouvait ni passions ni souffrances humaines. Toute passibilité ne provènait en lui que de la condescendance du Verbe qui dérogeait quand il voulait aux lois ordinaires de son humanité incorruptible. Bien que mêlé à l'agitation origéniste, Léonce n'en reste pas moins le grand théologien du vi^e^ siècle, poursuivant le sillon des Pères cappadociens et donnant aux concepts de nature et d'hypostase leur dernière précision de façon à soustraire aux monophysites tout l'appui de leurs équivoques dressé contre les définitions de Chalcédoine.

Parmi les religieux pacifiques installés dans la Nouvelle Laure après l'expulsion des origénistes en 554 figurait un moine qui unissait des préoccupations intellectuelles à l'ascétisme pacifique. Eustochius voulait-il montrer qu'il était partisan de l'étude, mais d'une étude disciplinée, en transférant de la Grande Laure de saint Sabas à la Nouvelle Laure Cyrille de Scythopolis? Depuis son entrée au couvent de Saint Euthyme en 544, Cyrille, béni par saint Sabas lui-même lors de la promulgation de la sentence contre les Samaritains en 532, s'était mis à parcourir le désert judéen en quête de renseignements et de documents en vue d'écrire la biographie des athlètes de la solitude : « Il ne convient pas, disait-il, que nous laissions dans l'oubli les héros du christianisme, pendant que les profanes célèbrent comme on sait leurs personnages fameux. »

En 555 parut la Vie de Saint Euthyme qui séduit encore le lecteur par son exactitude, son naturel, la sobriété de ses appréciations et l'absence de ces faux ornements de style à la mode en ces temps-là. « On peut dire, écrit Tillemont, que cette vie de saint Euthyme a un caractère de sincérité qui persuade encore mieux les lecteurs que le feu et l'éloquence de saint Jérôme. » Les contemporains ont ratifié les suffrages des anciens. Encouragé par l'accueil fait à son premier ouvrage, Cyrille écrivit en 556 la Vie de saint Sabas et revint à Mâr Saba, où il esquissa la biographie de son directeur, Jean le Silentiaire; l'auteur y fournit quelques détails sur sa propre vie. Il écrivit aussi avec moins de détails les Vies de saint Cyriaque l'anachorète, de saint Théodose le Cénobiarque, de saint Théognius, évêque de Betylion et d'Abramios, évêque de Cratée et moine au couvent de Scholarios. Il est regrettable que le zélé hagiographe n'ait pas eu un continuateur au moins pour nous dire comment il avait terminé sa carrière [1].

Nous avons vu au cours de cette histoire le rôle important que les moines ont joué dans la vie de ce pays soit en bien, soit en mal, suivant la qualité des guides qui s'imposaient à leur direction. La Palestine n'est pas étrangère à l'origine du monachisme, car ainsi que le remarque M. Piganiol « il n'est pas besoin de sortir du christianisme pour trouver la source de l'ascétisme : Jésus est un pauvre errant et recommande la rupture des liens de famille ». D'autre part les persécutions ont favorisé la fuite au désert. « Mais comment expliquer, ajoute le même historien, la grande extension de ce phénomène au Bas-Empire? »

1. *Sabæ Vita*, cap. 84-90. FRITZ, *Origénisme*, *Dict. de Théol. Catholique*; t. XI, 1565 s. DIEHL, *op. cit.*, p. 347-354. DUCHESNE, L'Église au VI^e^ s. chap. V : *Origène et les trois chapitres*, p. 156 ss. COURET, *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 195-201. MARCOFF *and* CHITTY, *The New Laura and Susakim* : PEFund, *QS.*, 1929, p. 171-176.

Les causes religieuses ne suffisent pas à la justifier. Il faudrait faire entrer en ligne de compte des motifs sociaux. « Il s'agit, d'une protestation des individus écrasés par des institutions inhumaines; ceux qui prennent le désert sont des réfractaires sociaux. » Ceci expliquerait la présence, parmi les groupes attirés à la vie monastique par un idéal religieux, de ces éléments toujours disposés à manifester leur opinion par la révolte et la violence. Encore faut-il reconnaître avec le même critique que « le monachisme religieux a eu cette grande vertu de soumettre à une discipline ces réfractaires sociaux et de leur proposer un idéal. »

Il ne s'agit pas de retracer ici les faits particuliers, les coutumes ou les légendes appartenant à la vie monastique palestinienne. Relever ce qui regarde le rôle social des principaux moines de la contrée qui borne cette étude suffit à notre dessein. Les matériaux pour une étude particulière forment une documentation considérable dont on peut se rendre compte par le « Répertoire alphabétique des monastères de Palestine » publié en 1899-1900 par le R. P. Vailhé dans la Revue de l'Orient Chrétien, sans parler des « Recherches sur les laures et monastères de la plaine du Jourdain et du désert de Jérusalem » exécutées par le R. P. Féderlin et publiées dans la Revue « la Terre Sainte » dans les premières années du XIX^e siècle. Offrant un horizon plus vaste, le chapitre de Pierre de Labriolle sur le monachisme dans l'Histoire de l'Église de Fliche et Martin présente maintenant des indications aussi nombreuses que variées touchant les sources, la chronologie, la diffusion et l'évolution du monachisme primitif.

Un chapitre cependant aurait pu figurer au milieu de la présente histoire : c'est celui qui vient en tête de « la Vie de saint Euthyme le Grand [1] » et dont le titre « Le désert monastique de Jérusalem » nous annonce en raccourci l'enchaînement des faits qui amenèrent les saints moines à peupler la solitude où le Christ avait jeûné et prié. Dressé dans un style d'une sobre élégance par le R. P. Génier, qui, séduit par les souvenirs des grands archimandrites du V^e siècle passa les dernières années de sa vie en face du désert monastique, ce tableau mériterait ainsi que la Vie de saint Euthyme à laquelle il sert de cadre d'être plus connu.

1. R. P. GÉNIER, *Vie de S. Euthyme le Grand*, Gabalda, Paris 1909.

CHAPITRE VI

SOUS LES SUCCESSEURS DE JUSTINIEN

I. — Les empereurs de 565 a 610.

Trois règnes remplissent la seconde partie du VI^e^ siècle. Après celui de Justinien ils paraissent ternes, mais ils apaisent tout d'abord les agitations guerrières et théologiques. Neveu de Justinien par l'une de ses sœurs, Justin II tient le sceptre de 565 à 578, mais abandonne la direction des affaires à sa femme Sophie, nièce de Théodora. Comme il est devenu gâteux, Sophie associe au trône en 574 un homme de valeur nommé Tibère qui ajoute à son nom celui de Constantin. Ce dernier malheureusement n'aura que quatre années de règne (578-582), le temps de se faire regretter pour le soin qu'il prendra d'alléger les charges des populations éprouvées par les fléaux de la nature et de la guerre, de réaliser des économies, et de forcer les Perses à faire la paix. A la mort de Tibère II, l'empire passera aux mains de Maurice né à Arabissos, ville de Cappadoce où sa famille, originaire de Rome, était venue s'établir. Maurice aura déjà épousé Augusta dite Constantine, fille de Tibère, et se sera illustré par la victoire de Constantina remportée sur les Perses. Il refoule en effet les ennemis sur toutes les frontières, en Italie comme en Afrique; opposant des forces aux Maures, aux Lombards, aux Slaves et aux Avars. Intervenant en Perse, il relève une situation fort compromise et annexe une partie de l'Arménie. Malheureusement, l'harmonie déserte les armées et des partis ennemis se forment parmi les généraux. Les soldats, irrités de la parcimonie du régime et de l'impéritie de certains chefs, se révoltent avec l'appui de la capitale. Le centurion Phocas, proclamé Auguste, fait égorger à Chalcédoine sous les yeux de leur père cinq des fils de Maurice qui eut ensuite la tête tranchée le 27 novembre 602. Un autre fils et trois filles subirent peu de temps après le même sort.

Les débuts tragiques du VII^e^ siècle ne permettent pas d'augurer le relèvement rapide et durable de l'empire romain dans ses provinces orientales. Les événements laissent plutôt entrevoir des catastrophes

qui détacheront de l'*orbis romanus* les rives sud-est de la Méditerranée. Phocas se fait une popularité en ramenant l'armée des bords du Danube sous les murs de Constantinople. Lâchement abandonné, Maurice envoie son fils aîné implorer la protection de Chosroès, son allié. Voilà où en est arrivé la discipline romaine. Phocas trouvait cette déchéance si misérable que le patriarche mit plusieurs jours à triompher de son irrésolution à revêtir la pourpre. S'il indisposa les Perses, Phocas sut entretenir de bonnes relations avec Rome que la législation de Maurice avait contrariée sur quelques points. Phocas donna, en 607, au pape Boniface le Panthéon, qui fut converti en une église dédiée à la mère du Sauveur[1]. Devenu un objet de honte pour les Byzantins, l'aristocratie et les généraux décidèrent de supprimer Phocas. Héraclius, exarque d'Afrique, trop âgé pour tenter une telle entreprise, en chargea son fils et son neveu. Tandis que Nicétas traversait l'Égypte et l'Asie à la tête d'une armée, Héraclius le Jeune aborda avec une flotte à Abydos, où les mécontents s'empressèrent de le rejoindre. On eut vite fait de découvrir la cachette du fugitif. Comme Héraclius lui reprochait les crimes dont il avait souillé son règne. « Le tien, lui dit-il, sera-t-il meilleur? « A cette réponse jugée insolente, le vainqueur le fit décapiter le 5 octobre 610.

Cet aperçu politique serait incomplet si l'on omettait de mentionner l'existence et le rôle des Arabes de Syrie qui, établis dans la zone intermédiaire des confins de l'empire grec et de l'empire perse, réussiront à les absorber l'un et l'autre en totalité ou en partie.

II. — Byzantins et Arabes.

Sous le nom de Ghassanides il est convenu de comprendre les tribus vassales des Byzantins, qui s'étaient groupées autour de la puissante famille des Ghassan. Vaincue par le général byzantin Romanos vers 500, elle se met au service de l'empereur Anastase, de telle sorte qu'en 528 on trouve son chef aux côtés des ducs de Phénicie, d'Arabie et de Mésopotamie pour combattre Mundhir III (505 à 554), roi des Arabes vassaux de la Perse. Après avoir contribué à réprimer la révolte des Samaritains, le chef des Ghassanides devient roi, lui aussi, patrice et phylarque des Arabes. Il se nomme Harith (Arétas chez les Grecs). On le soupçonne d'avoir contribué à la défaite de Bélisaire à la bataille de Callinicus en 531. Son fanatisme jacobite

1. Justin II : Weiss;, Tibère Constantin : Michaud jun; Maurice : La Salle; Phocas : Weiss *(Biogr. Univ.)*. Maurice a été jugé plus sévèrement par S. Grégoire le Grand : voir la vie de ce pape par Mgr. Batiffol (coll. Les Saints) où Phocas paraît être trop ménagé; p. 194-214.

qui se manifestera dans la suite laisse entendre qu'il supporte mal d'être au service des Chalcédoniens. Au patriarche d'Antioche, Éphrem, que l'empereur lui avait envoyé pour le convertir, il répondait : « Nous ne sommes pas scandalisés à propos de l'Église de Dieu, mais par le mal que vous avez causé à la foi. Nous nous éloignons de vous, parce que vous introduisez une Quaternité dans la Trinité et que vous obligez les hommes à renier la vraie foi ». Le Bédouin n'avait pas oublié la leçon qu'un docte de la secte lui avait soufflée. Mais, pour reprendre une réflexion de Mgr Duchesne, il eût été aussi inutile de discuter avec cet homme qu'il le serait maintenant de prêcher l'Évangile aux imans de La Mecque [1].

Les Arabes inféodés à la Perse avaient créé au sud de Babylone un vaste campement fixe qui garda le nom de *Hira*, le *douar* par excellence, centre de leurs opérations. Sous l'influence de saint Syméon le Stylite, le christianisme se répandit dans ce milieu malgré les Perses qui avaient d'ailleurs intérêt à les ménager. A la suite d'un songe, le roi Nu'mân permit à ses sujets d'embrasser le christianisme. Au v^e^ siècle, il se faisait obéir de tous les Arabes épars en Mésopotamie, le long de l'Euphrate et du golfe Persique jusque vers les îles Bahrein. Le christianisme leur avait été présenté sous la forme nestorienne, aussi Hira eut-elle un évêque nestorien dont le nom figure dans les conciles de la secte. Mais les rigueurs exercées contre le monophysisme en zone grecque amenèrent dans le pays des réfugiés de cette secte turbulente [2]. A l'exemple de Justinien, les chefs arabes s'immisçaient dans les exposés de la foi et les ravages qu'ils exerçaient à tour de rôle sur les territoires du rival appuyaient les argumentations. Ce fut surtout le cas de Harith lorsqu'à l'apparition du trithéisme, il se fit le propagateur de la formule à souscrire sous peine d'anathème de la part de Jacques Baradée et des Orientaux Jacobites : « La Trinité est une divinité, une nature, une essence. » La prétérition des hypostases montre bien que le roi ghassanide avait déjà « l'idée d'une religion des Orientaux (sinon des seuls Arabes), dont il serait le chef et le régulateur, comme Justinien l'était pour les Grecs chalcédoniens ». Afin de bien marquer sa réprobation du trithéisme que certains évêques de ses disciples avaient embrassé, Jacques Baradée se fit adresser une lettre contre les trithéistes signée par les abbés des diocèses d'Arabie et cette lettre porte 137 signatures, ce qui nous

1. Aigrain, *DHGE.*, t. III, 1203-1205. Fr. Nau, *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie.*

2. Fr. Nau, *les Arabes de l'Est (Hira) du désert de Syrie*, *op. cit.*, p. 36-49. Aigrain, *op. cit.*, col. 1219 ss.

indique qu'il y avait dans l'Arabie, c'est-à-dire dans la région de Damas, du Hauran et de la Transjordanie, 137 monastères monophysites grands ou petits, formidable armature qui commandait les sentiments de tous les Arabes sujets de Harith. Cette lettre se place en 570 ou peu après [1]. »

Harith eut pour successeur son fils Mundhir qui débuta par une insigne victoire sur Qabous, roi des Arabes de la zone perse; ce dernier, escomptant l'inexpérience de son nouvel adversaire, s'était hâté de faire main basse sur son bétail et ses chameaux. Prompt à mobiliser tous les siens, le nouveau patrice ghassanide tombe à l'improviste sur le campement de l'adversaire, s'empare de sa tente, de tout son bagage, de ses parents et de ses nobles et massacre le reste. Il passe de là sur le territoire de Qabous et au bout d'une marche de 150 kilomètres, arrive où étaient les troupeaux et les richesses des Arabes perses. Les hordes de Qabous, voyant la tente de leur maître dressée sur leur propre territoire, croient y trouver leur roi. Quelle n'est pas leur surprise de tomber au milieu des troupes de Mundhir qui enchaînent les chefs et massacrent le reste. Il va sans dire que les auxiliaires de Byzance rentrent chez eux avec un grand butin de chevaux, de chameaux, d'armes et d'équipements [2].

On jugera de la déception du vainqueur lorsqu'au reçu du bulletin de ces heureuses opérations, Justin II répondit par des injures sous prétexte que le chef arabe finissait son rapport en sollicitant les fonds nécessaires pour maintenir sous les armes ses troupes aguerries. Ce ne fut pas malheureusement le seul affront que les auxiliaires arabes reçurent de la cour byzantine. Aigri par une répugnante infirmité, le basileus conçut le dessein de faire périr Mundhir. A Marcien, patrice, cousin de l'empereur, général de valeur, Justin envoya finalement une lettre lui enjoignant de supprimer le roi ghassanide tandis qu'il écrivait à Mundhir d'aller voir Marcien pour chose importante. Il arriva que le secrétaire mit par hasard le nom de Mundhir sur l'enveloppe de la lettre destinée à Marcien et le nom de Marcien sur l'enveloppe de la lettre destinée à Mundhir. En apprenant de cette façon que Justin voulait qu'on lui coupât la tête, le chef arabe, indigné, commanda à ses hommes de veiller sur sa sécurité et de refuser tout service à l'armée romaine [3].

Dès lors les Arabes de Hira s'élancèrent à cœur joie sur les terres de l'empire qu'ils aidèrent à ravager jusqu'à Antioche, tandis que

1. Fr. Nau, *op. cit.*, p. 62.
2. Fr. Nau, *op. cit.*, p. 63 s. Aigrain, *op. cit.*, col. 1200-1218.
3. Fr. Nau, *op. cit.*, p. 67, d'après Jean d'Asie.

le Ghassanide et les siens vivaient tranquilles au cœur du désert. A tous ceux qui venaient vers lui pour tenter de l'apaiser, il répondait : « Soyez assurés que je résisterai par la force à qui viendra de chez les Grecs, de sorte qu'ils me tueront ou que je les tuerai; car Dieu me garde de me confier encore à un Grec! Je suis indépendant de vous et de votre empereur. » Cependant au bout de trois ans environ, « il souffrit comme chrétien de voir le pays romain dévasté et était en colère contre les Arabes perses, qui avaient osé venir jusqu'à Antioche pour piller, brûler et emporter beaucoup de butin et de captifs. Il se laissa donc toucher et accepta de faire la paix et de combattre pour l'empire romain. »

Parmi les Romains un homme avait sa confiance : c'était Justinien, fils de Germanus, commandant en chef des troupes romaines en Orient. Il le pria de venir à Reçafa au sanctuaire de Saint-Sergius pour célébrer la réconciliation, ce qui fut fait. Mais le triomphe des Arabes inféodés aux Perses lui restait sur le cœur. Leur insolence avait dépassé les bornes permises et demandait un châtiment. Une nuit, il lança brusquement ses hommes sur Hira, reprit le butin que les Lakhmides avaient fait sur les terres romaines, passa au fil de l'épée la population et revint couvert de gloire avec un butin considérable. En 580, Mundhir se rendit à Constantinople où il fut reçu avec de grands honneurs par le sympathique Tibère II qui le combla de cadeaux et lui conféra le *tadj*, ou couronne royale en forme de mitre[1].

Ce triomphe devait être suivi d'une série de déboires. Tous les efforts de son ardeur monophysite n'aboutirent pas à pacifier la secte qu'il patronnait et dont les chefs se disputaient les prélatures. Desservi ensuite par Maurice, général en chef des armées de Tibère, il tombe en disgrâce et se voit par surprise jeté en prison. Privés de la solde due aux troupes auxiliaires, ses quatre fils, dont l'aîné Nu'man a l'étoffe d'un chef, sont décidés à se ravitailler à leur manière. Ils tombent sur le *castrum* du comte Magnus et sans frapper personne, le vident entièrement de ses dépôts et de son cheptel. Le régime permanent de la razzia est établi et il durera tant que le roi Ghassanide sera captif. Ils marchent ensuite sur Bostra qu'ils investissent : « Rendez-nous, disent-ils au commandant de la place, les armes de notre père et toutes les autres propriétés royales qui sont déposées chez vous, sinon nous allons détruire, brûler et tuer. » Le duc refuse de céder quoi que ce soit à ces « vagabonds »; il est vaincu et tué avec beaucoup de ses hommes. Les habitants de la ville s'empressent de

1. *Ibid.*, p. 69 s., 79.

leur rendre tout ce qui appartenait à la famille de Mundhir et les pillards s'en vont plus loin poursuivre leurs déprédations [1].

A son avènement, Maurice exila Mundhir en Sicile. Nu'man s'en fut alors à la capitale où le nouveau basileus lui promit, s'il battait les Perses, de rappeler son père de l'exil. Comme on l'invitait à prendre part à la communion avec les catholiques, il refusa en disant : « Toutes les bandes des Arabes sont jacobites, et, s'ils apprennent que j'ai reçu votre communion, ils me tueront ». Comme il avait quitté Constantinople pour regagner son désert, Nu'man fut cueilli en route et envoyé en Sicile rejoindre son père. Le royaume des Arabes fut partagé entre quinze princes dont la plupart se joignirent aux Perses, et dès lors l'empire des Arabes chrétiens prit fin et cessa (dit Jean d'Asie) à cause de la perfidie des Grecs. Aussi lors de l'invasion des provinces orientales par Chosroès en 604-620, les Perses, en déclarant qu'ils n'en voulaient qu'aux Grecs s'emparèrent facilement de toute la Syrie. La même tactique employée une trentaine d'années plus tard par les Bédouins du Hedjaz obtiendra moins de succès.

III. — Le siècle des mosaïques.

Le siècle dit de Justinien déborde les limites de son règne effectif par suite de l'impulsion que conservèrent en certains domaines ses propres directives et des facilités offertes à la circulation par l'unification de l'Empire. Rien de plus impressionnant que le nombre de pèlerins, de trafiquants, d'immigrés catalogués au VI^e^ siècle dans Molinier et Kohler pour la seule Palestine. Grâce à l'archidiacre Théodosius (530) et à l'Anonyme de Plaisance (570), nous pénétrons à l'intérieur de la Palestine, nous en suivons les routes pour satisfaire notre curiosité qui serait souvent déçue si nous n'avions la ressource de recourir aux historiens et hagiographes du pays : Procope de Césarée Cyrille de Scythopolis, Sophrone, Jean Mosch, enfin ces rhéteurs de Gaza qui nous réservent des renseignements sur l'activité du poste frontière de Ménoïs du côté de l'Égypte [2]. Mais les témoignages les plus éloquents sont encore les inscriptions gravées sur les blocs d'un monument intact ou ruiné, ou encore insérées dans la contexture originale d'un pavement de mosaïque. De ces docu-

1. *Ibid.*, p. 87, 93. Pour cette phase de l'histoire des Orientaux on est surtout redevable à Jean d'Asie, né à Diarbékir, monophysite militant, auteur d'une histoire ecclésiastique dont la III^e^ partie, la seule conservée, rapporte les événements de 575-585. Michel le Syrien en a conservé des extraits et fait des résumés.

2. Sur Ménoïs, voir *RB.*, 1940, p. 71 s.

ments nous signalerons ici les plus représentatifs en commençant par le nord de la Palestine.

2. En Cisjordanie.

Le bourg d'el-Bassa près du cap Naqoura à la frontière nord du pays a fourni un texte important relatif à l'établissement des limites du droit d'asile pour l'église du saint prophète Zacharie. C'est à l'évêque que revient le droit d'établir le droit d'asile au nom de l'empereur et c'est le pouvoir local qui exécute. Le Louvre possède une inscription ayant trait aussi au droit d'asile. Provenant de la Phénicie littorale, elle date de Flavius Tibère (578-582). Celle d'el-Bassa remonte au règne de Justinien ou à celui de Justin II [1].

A quelques kilomètres au sud-est d'el-Bassa, le village de Suhmâta est devenu un site notoire il y a une quinzaine d'années par la découverte d'une mosaïque d'église datant de l'année 555 de l'ère chrétienne (680 de l'ère de Tyr), au temps du très digne archevêque Jean, du chorévêque Cyriaque, de notre maître l'archimandrite Étienne, prêtre et économe, et sous les clarissimes le comte Marin et Dios le conseiller [2].

Mais il faut descendre jusqu'à Beisân, le chef-lieu de la Palestine Seconde, pour saisir un spécimen caractéristique de l'art décoratif du siècle de Justinien. L'attention des explorateurs de l'ancienne Scythopolis fut attirée à la fin de 1931 par une inscription en mosaïques qui témoignait que l'on se trouvait sur la fondation d'un établissement monastique de l'abbé Justin, apocrisiaire, élevé aux frais de l'avocat Nysios en 522. Il est à croire que l'avocat ne fut pas le seul bienfaiteur et que l'œuvre décorative fut exécutée le long d'un demi-siècle. Les assises inférieures des murs sont assez bien conservées pour qu'on puisse en retracer le plan en détail. Les inscriptions invoquent le Christ pour Jean, l'ex-préfet, pour dame Marie et son fils Maxime, elles demandent le repos pour les ancêtres à l'aide des prières des saints. Il y est longuement question d'une sépulture pour la fondatrice de l'église dont un reclus, du nom d'Élie, a la garde et le secret. Le parquetage en mosaïque fut terminé sous l'higoumène Georges et son vicaire, Comitas. Le tableau le plus intéressant est sans contredit celui de la grande salle (hall) avec la personnification des douze mois de l'année sous des costumes appropriés, rayonnant autour d'un

1. *SEG.*, VIII, 18. *Byzantion*, V, p. 315.
2. *SEG.*, VIII, 21. *RB.*, 1934, p. 467. *QDAP.*, vol. III, p. 92-105.

médaillon où le soleil et la lune figurent avec leurs attributs [1].

Il n'est pas jusqu'au moindre village qui ne se glorifie d'avoir son église pavée de mosaïques : tels Silo et Michmas, Beit Surik, Zebabdé [2].

Mais il y a plus de difficulté à dater du VI^e^ siècle la mosaïque de l'Orphée trouvée à 215 mètres à l'ouest-nord-ouest de la porte de Damas à Jérusalem. Coiffé du bonnet phrygien et pinçant de la lyre, le héros thrace est environné d'animaux qu'il charme tandis qu'un faune et un centaure sont à ses pieds. Au-dessous, dans deux registres superposés deux dames byzantines figurent avec leurs noms : Théodosia, Georgia, et, au-dessous, un lion courant et un léopard bondissant [3]. Non loin de là se voit une autre mosaïque de chapelle funéraire reproduisant une grande variété d'oiseaux encadrés de pampres d'où pendent des grappes. L'inscription arménienne qui l'accompagne donne ce sens : « En souvenir et pour le salut de tous les Arméniens dont Dieu sait le nom [4] ». Un autre pavement avec inscription arménienne est remarquable par ses poissons et ses natures mortes extrêmement nuancées [5]. La mosaïque de Bittir fort bien conservée avec tous ses médaillons est un témoin intéressant de l'art rural [6], mais les tableaux de Shellâl [7], au sud de Gaza et ceux de Oumm Djerrâr [8] représentent dignement un des meilleurs ateliers palestiniens du VI^e^ siècle.

A Jéricho, une longue inscription funéraire date la fondation d'un oratoire dédié à saint Georges par un higoumène « bienfaiteur de la très sainte Église Neuve de la glorieuse Mère de Dieu à Jérusalem ». La plus grande partie du pavement présente une ornementation composée d'entrelacs disposés en forme de médaillons dont le centre est occupé par une croix fleurie. Il est possible que le défunt fût identique au Cyriaque de Jean Mosch. Celui de Jéricho est mort sous Justin II, le 11 décembre 566 [9]. Plus récemment, de nouvelles instal-

1. FITZGERALD, *A sixth century monastery at Beth-Shan* (1939) avec vingt-deux planches de mosaïques.

Les renvois annoncés par *Mos. Pal.* concernent le répertoire des mosaïques palestiniennes publié par AVI-YONAH dans les volumes II et III du *QDAP.*, 1932-33 avec un supplément. Chaque notice comporte une bibliographie et une description. Les numéros sont ceux du répertoire.

2. Mos. Pal. 300-302, 266, 27, 329 (Zababida).
3. Mos. Pal. 133 s. Les opinions sur la date varient entre le III^e^ et V^e^ siècles.
4. Mos. Pal. 132 avec inscription arménienne.
5. Mos. Pal. 118, sur la tombe d'une arménienne.
6. Mos. Pal. 13.
7. Mos. Pal. 306.
8. Mos. Pal. 250.
9. Mos Pal. 98-99.

lations ont occasionné dans le même site la découverte d'inscriptions du même genre : ainsi le soldat Magnianos, pour remercier saint André, déclare être l'auteur d'une fondation ornée de mosaïques par les soins d'Héraclius, prêtre, du diacre Constantin et de Polychronius [1].

Le parquetage à la mosaïque s'était également introduit dans les synagogues où il demeura à un niveau inférieur jusqu'à n'être qu'une imitation maladroite. Le zodiaque et le char du soleil exécutés à Beth Alpha sous le règne de Justin II plutôt que sous Justin Ier ne supporte pas le moindre rapprochement avec les mois et le ciel du monastère de Scythopolis [2]. C'est même une régression par rapport à la décoration de la synagogue de 'Aïn Douq fameuse par son zodiaque [3]. La synagogue d'el-Hammeh à l'est du Jourdain, au-dessous de Gadara, marque un progrès avec sa bordure arc-en-ciel et ses deux lions. La liste des bienfaiteurs y est intéressante soit par la mention des lieux d'origine, soit par la couleur hellénistique de plusieurs noms de personnes. Une première inscription mentionne Rabbi Tanhum ha Levi, Monica de Susitha, Kyrios Léontios, José bar Dosi de Capharnaüm, Judan de Hitaya (Hattîn) et un autre de Susitha. Dans une seconde inscription on lit Kyria Proton, Kyrios Sallustios, Kyrios Photios, Kyrios Hanania et le comte Théodoros [4].

2. En Transjordanie.

C'est au delà du Jourdain et de la mer Morte que la décoration en mosaïque a laissé les exemplaires les plus remarquables de la fin du byzantinisme dans l'Arabie romaine. La renaissance d'une Beth Rehôb araméenne sous la forme arabe Rihâb a eu pour effet de remettre à la lumière les restes des anciens bâtiments qui gisaient sous les décombres à 25 kilomètres à l'est-nord-est de Gérasa. Cette localité dont l'histoire est à peu près inconnue ne comptait pas moins de quatre églises dont l'une était flanquée d'un monastère. En attendant que les pavés historiés soient livrés au public, il est permis de faire fond sur les longues inscriptions bien conservées qui ont été publiées par le Département des Antiquités en 1947 [5].

La plus ancienne de ces églises était dédiée au prophète Isaïe :

1. Tierra Santa, 1949. En 1926, on découvrit au Kh. 'Asida, près de Beit'Oummar, une mosaïque d'église retouchée au temps de l'iconoclasme : un lion y a été transformé en plantes *QDAP.*, III, pl. IX, XII.

2. Mos. Pal. 22.

3. Mos. Pal. 69.

4. Mos. Pal. 85.

5. *The Quarterly of the Departement of Antiquities in Palestine*, XIII, 1947 : *Greek christian inscriptions from Rihâb* by Avi-Yonah, p. 68 ss.

en tout cas, ce fut la première du groupe à recevoir son tapis de mosaïque (en 575 ou 590) « sous le très saint métropolite et archevêque Théodore » aux frais du prêtre Sammasaios, de Georges, et de Jean Macaire, à la mémoire et pour le repos de leurs parents et alliés.

La seconde offre une date de l'ère de la province d'Arabie correspondant à 594. A cette date fut achevé le temple de l'illustre martyr saint Basile sous l'archevêque Polyeucte par les soins de la diaconesse Zoé, d'Étienne, de Georges, de Bassos, de Théodore et de Badagios pour le repos de Procope et de ses parents. Le Basile dont il est question ici n'est autre que le Basile d'Ancyre martyrisé le 28 juin 363 sous Julien l'Apostat et dont les Actes ont été conservés. L'achèvement de la troisième église, dédiée à la divine Sagesse « au nom de la sainte et consubstantielle Trinité », et pavée aux frais du diacre Sergius et de Proclus, fils de Rison, date de février 604.

La quatrième église, dédiée à saint Étienne, « fut ornée de mosaïques et achevée aux frais du prêtre Sergius et de son frère, fils de Georges, dans leur pays natal, tandis que Jean, fils de Karkousos était sacristain, en mai de l'année 515 ». Cette date de l'ère de Bostra répond à mai de l'année 620 de notre ère. On s'étonnera peut-être de rencontrer la paisible construction d'une église en pays occupé par les Perses après la conquête de la Palestine et le sac de Jérusalem Sans vouloir devancer le cours des événements, notons qu'à cette date Chosroès II, bien décidé à garder ses conquêtes, avait dû modifier sa politique religieuse. « Par un décret inattendu, écrit M. Louis Bréhier, Chosroès ordonna l'expulsion des Juifs du territoire de Jérusalem. Par un autre décret, il enjoignit de restituer aux chrétiens leurs églises et leurs monastères, en les autorisant à reconstruire tout ce qui avait été détruit et à exercer librement leur culte [1]. » Les généreux fondateurs de Rihâb, en élevant chez eux un temple sous le vocable de saint Étienne apportaient ainsi une compensation à la ruine de la basilique du Protomartyr provoquée par l'envahisseur en 614 à Jérusalem. Quoi qu'il en soit, les textes de Rihâb ont aussi l'avantage d'ajouter deux noms nouveaux à la liste des archevêques de Bostra : Théodore et Polyeucte qui à eux deux peuvent remplir une cinquantaine d'années d'épiscopat. On aura remarqué quelques noms propres de radical sémitique et le fait de voir dans les filiations le nom sémitique du père suivi des noms grecs de ses descendants.

La série des mosaïques de Gérasa décorant une église est close par le panneau du sanctuaire de l'évêque Genesius exécuté aux frais

1. *Hist. de l'Église*, V, p. 88.

de l'orfèvre Jean et de Saola en septembre 611 [1]. Au déclin de l'usage de la mosaïque à Gérasa répond l'éclosion à Mâdaba de ce genre décoratif appelé à rayonner à travers toute la région du Nébo. Un exemple qui caractérise la transition entre ces deux foyers d'art chrétien est fourni par la découverte due à M. Harding d'une chapelle à Gérasa à 200 mètres au nord de l'église de saint Procope. On y remarque trois personnages, Élias, Maria et Soreg, des animaux des champs et un calendrier de mois macédoniens personnifiés [2]. Le déclin du VI^e^ siècle s'y trouve nettement marqué. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire pour qu'un art fleurisse dans une ville qu'il y soit précédé d'une lente évolution. Il suffit qu'une famille de techniciens vienne s'y implanter un beau jour et trouve des mécènes désireux de procurer à leur patrie l'embellissement dont s'enorgueillissent les cités voisines. Il arriva qu'un jour Gérasa se trouva suffisamment parée et que Mâdaba eut à la tête de son église deux chefs désireux de donner à leur ville le lustre qui lui manquait. Le premier est connu par l'inscription de l'église des Apôtres qui fut achevée sous son épiscopat en 578 et mourut après avoir construit la crypte de l'Élianée en 595. Il se nommait Sergius [3].

Son successeur, Léontius, continua son œuvre, bâtissant la cathédrale en 604 dans le voisinage de l'acropole et achevant en 608 l'église supérieure de l'Élianée. Il poursuivit également les travaux de Sergius à l'église et au monastère du mont Nébo, achevant la somptueuse chapelle de la Théotokos grâce au concours des abbés Martyrius et Théodore vers 610 [4]. La décoration du pavement reproduit un plan du temple de Jérusalem inspiré sans doute des dessins d'Eusèbe de Césarée, de même que la carte-mosaïque conservée dans l'église nord de Mâdaba a reproduit la chorographie de l'ancien pays des Hébreux par tribus en l'agrémentant de vignettes où le regard retrouve l'aspect de la Palestine de la fin du VI^e^ siècle. Malheureusement les circonstances fâcheuses de la découverte ont fait disparaître les trois quarts de ce document unique en son genre [5].

Lorsque le sommet du Nébo et le village du même nom (aujourd'hui *Mekhayet*) eurent quitté la juridiction d'Hesebon pour celle

1. Kraeling, *Gerasa*, p. 487.

2. Saller et Bagatti, *The town of Nebo* (1949), p. 269 ss. *The church of Elias, Mary and Soreg at Jerash;* pl. XL-LI.

3. *The town of Nebo*, p. 148.

4. *Ibid.*, Cf. *RB.*, 1934, p. 120 ss. 385 ss.

5. Lagrange, *RB.*, 1897, 165-184. — Germer-Durand : *La carte mosaïque de Mâdaba :* album de photographie (1897). — Palmer und Guthe, *Die Mosaikkarte von Madeba*, Leipzig, 1906, planches en couleurs. — Dom Leclercq, art. *Mâdaba, Dict. d'arch. chr. et de lit.*

de Mâdaba il se trouva des moines qui s'initièrent à l'art de la mosaïque. Si Mâdaba se félicitait de posséder Salamonios, le Siâgha un clerc anonyme, Mekhayet eut le moine Julien. Le mérite du premier est inappréciable si on doit lui attribuer la carte mosaïque de la Terre Promise. Le second se recommande par la variété de ses compositions. Le troisième représente une école qui ne se contente pas des poncifs de bonne maison, mais s'est appliquée à reproduire la plupart du temps les types de la campagne qu'elle avait sous les yeux. C'est toujours avec un plaisir nouveau que l'on contemple le chien-loup, le sanglier hirsute, le bélier contre un arbre, le moissonneur, le vendangeur, le pêcheur à la ligne, le paysan qui tire son âne, le chasseur lançant son lasso, le portrait d'un bon prêtre du pays et celui d'un Jean Ammonius en orant, équipé pour le grand voyage. On ne risque pas de se tromper en retrouvant des portraits d'habitants du pays dans le beau chasseur qui tient tête à un ours, dans la jeunesse offrant une corbeille de fruits et dans la femme coiffée équilibrant sur son épaule un panier de cédrats. Trois églises se partageaient cette décoration : le prêtre Jean possédait la première, la seconde était dédiée à Saint Lot, le père des Moabites, et à saint Procope, la troisième à saint Georges. L'église du prêtre Jean était accolée à l'église dite d'Amos et Closis qui n'est identifiée qu'à l'aide de deux épigraphes gravées sur pierre [1].

A 8 kilomètres au sud-ouest de Mâdaba, le bourg de Mâ'in avait aussi une mosaïque historiée dont les restes ont été mis à découvert en 1937. Les fouilles dirigées par le P. de Vaux révélèrent en particulier dans l'encadrement du pavé de la nef une série d'édifices représentant les évêchés palestiniens dont les noms sont en partie conservés avec une orthographe défectueuse, signe d'une décadence qui se manifeste non moins clairement par la technique des monuments figurés [2]. Il en restait à peine la moitié : Nicopolis, Diospolis ou Éleuthéropolis, Ascalon, Maïoumas, Gaza, Odroa, du côté palestinien; Chérakmoba Aréopolis, Gadoron, Esbous, Beelmounim *(sic)* qui représente Ba'al Me'on, le lieu même de la découverte, du côté transjordanien. A Mekhayet, la représentation de l'église au bord du fleuve [3] est autrement élégante que les lourdes bâtisses de Mâ'in. Nous devons faire état cependant des mutilations imposées aux représentations figurées

1. *The town of Nebo* est une description qui n'omet aucun détail et s'accompagne d'une abondante illustration en plans et en photos.

2. R. de Vaux, *Une mosaïque byzantine à Ma'in* (Transjordanie), *RB.*, 1938, p. 227 ss. avec plans et photos. *RB.*, 1938, p. 227 ss. *RB.*, 1939, p. 78 ss. *Glanes archéol. à Ma'in.*

3. *RB.*, 1934, pl. XXVI.

par le calife Omar II en 717 dont le vandalisme atteignit Gérasa, Mâdaba et d'autres centres cultivés. Mais il en fut qui échappèrent à la destruction. Ainsi la *Parthéniké* ou sanctuaire de la Vierge à Mâdaba a conservé sa décoration et son texte pieux daté de 661, année de l'avènement de Mo'awiya. On sait que sous ce prince les chrétiens formaient alors la presque totalité de la Syrie et que son conseiller le plus influent était le chrétien Sargoun ben Mansour. C'est un pieux chrétien du nom de Ménas qui a dû recueillir les fonds pour cette chapelle originale « élevée par le zèle ardent du peuple chrétien de cette ville de Mâdaba ». La découverte du palais d'hiver au Kh. Mefdjer à 3 kilomètres au nord de Jéricho élevé avec une profusion de sculptures et de mosaïques de bon style sous le calife Hichâm (724-743) montre que les traditions artistiques se maintenaient à l'occasion avec une main-d'œuvre indigène et des architectes en quête d'effets nouveaux. Il montra dans le choix de son entourage une rare largeur d'esprit ce qui lui valut l'hostilité des Qoreïchites. « En outre, écrit M. Huart dans son Histoire des Arabes, sa mère était chrétienne; il fit bâtir pour elle une église à Koufâ; il était d'une tolérance fort large, car, non seulement il permit aux chrétiens de bâtir de nouvelles églises, mais il agit avec modération à l'égard des Juifs et avait des employés, dans ses bureaux, qui appartenaient à la religion mazdéenne [1] ».

IV. — Le dernier duel entre Perses et Romains.

L'avènement d'Héraclius ouvre une époque de crise fort grave. Le caractère romain de l'empire, après avoir été ravivé quelque temps par Justinien, disparaît pour faire place à un système mieux adapté aux conditions nouvelles imposées par la force des choses. Délesté forcément d'éléments séparatistes, le nouvel état sera mieux à même de tenir tête aux adversaires qui l'encerclent; d'une contexture plus homogène il devient cet *empire grec d'orient* qui se prolongera jusqu'au XV^e^ siècle. Tandis que la pression slave aboutissait à l'installation des Croates et des Serbes dans l'Illyricum, la Grèce et la Macédoine se repeuplaient à l'aide des invasions barbares et la Bulgarie commençait à former aux portes de Byzance un état redoutable sur le Danube inférieur. En Orient le soubresaut fut particulièrement violent. L'empire perse commence par remporter une éclatante victoire sur l'empire romain avant d'être vaincu à son tour par les Arabes qui trouvent un accueil favorable dans les provinces monophysites. C'est la der-

1. *Hist. des Arabes*, p. 273.

nière phase de l'histoire du pays qui s'étend de chaque côté du Jourdain et de la mer Morte. Il est peu de provinces qui aient occupé une telle place dans le millénaire que nous finissons de parcourir.

1. L'invasion de la Palestine par Chosroès II.

Les hostilités qui allaient anéantir l'empire perse et détacher de l'empire romain ses belles provinces orientales avaient pour causes profondes non seulement la diversité de civilisation, de langue et de religion, mais aussi le rêve de revenir à la grandeur achéménide qu'Alexandre avait ruinée en éloignant de la côte les frontières de l'empire de Darius. Les Perses instruits pouvaient-ils ignorer que leurs ancêtres avaient jadis possédé l'Égypte, la Syrie et toute l'Asie Mineure ayant à leur service les flottes grecques et phéniciennes? Et maintenant non seulement toutes les côtes de la Méditerranée se trouvaient au pouvoir de Byzance, mais encore Justinien avait réussi à interdire aux Perses l'accès de la mer Noire en instituant l'état des Lazes, baptisé et byzantinisé, au pied du Caucase sur le golfe oriental du Pont-Euxin, gardé par la place forte de Pétra Justiniana. Lorsque le comte d'Orient Cérycus était acclamé pour de tels succès au Saint-Sépulcre en 549, il était loin de prévoir que soixante-cinq ans plus tard les Perses seraient assez audacieux pour venir saccager Jérusalem et incendier la glorieuse Anastasis[1]. En 540 cependant l'alerte avait été sérieuse lorsque la ville d'Antioche, tombée au pouvoir des Iraniens avait été détruite et vidée de sa population. Justinien s'était empressé de relever la célèbre cité suivant des concepts rajeunis. Pour parer à l'infériorité des effectifs, Justinien jalonna toutes les frontières d'un réseau de forteresses qui suscita l'admiration des contemporains[2]. En 562, il signa avec les Perses une paix de cinquante années, s'engageant à payer un fort tribut annuel et à ne point faire de propagande chrétienne dans leur pays. Ceux-ci abandonnaient toute prétention sur le pays des Lazes. Les successeurs de Justinien surent maintenir l'équilibre entre les deux puissances rivales; la fortune des Romains en arriva au point que leur empereur devint l'arbitre des destinées de la dynastie sassanide. Ce fut grâce au généreux appui de Maurice que Chosroès II put en 591 monter sur le trône de ses pères, dont le général Bahram l'avait écarté.On crut alors que la paix allait être durable et que toutes les nations continueraient à se rendre sans inquiétude aux Lieux Saints.

1. Sur la réalité des faits concernant cet épisode, voir l'annotation de H. Usener, *Der heilige Theodosios*, p. 180.

2. Ch. Diehl, *Justinien*, p. 231-246.

Malheureusement Maurice succomba en 602 sous les coups de l'usurpateur Phocas. Enhardi par l'incapacité de ce dernier et alléguant comme prétexte l'obligation devenger le meurtre de son bienfaiteur, Chosroès II envahit la Syrie. Entre 604 et 611, Dara, Édesse, Césarée de Cappadoce tombèrent entre ses mains; en 613, ce fut le tour de Damas. Ainsi les armées perses formaient au nord une barrière isolant la Palestine du reste de l'Empire. L'avènement de Phocas et l'avènement d'Héraclius en 610 n'avaient pas modifié en 602 les projets de Chosroès. Installé à Damas, son général Romizanès dit Schahrbaraz ou « le sanglier royal », se voyant libre du côté de l'Asie Mineure se tourna vers la Palestine, province d'autant moins prête à une sérieuse résistance qu'elle était en proie à des querelles intestines. Tandis qu'Héraclius se laissait absorber par le soin de sa maison, Chalcis, Alep, Antioche, Émèse avaient ouvert leurs portes à l'envahisseur. Profitant de l'anarchie, des bandes terrorisaient le pays; les troupes régulières se voyaient réduites à des poignées de soldats sans entraînement. Des partisans appartenant aux factions des Bleus et des Verts réfugiés à Jérusalem donnaient le spectacle de leurs violentes dissensions. En de telles conditions la campagne de Romizanès eut plutôt l'aspect d'une promenade militaire : les villes lui ouvraient leurs portes; Juifs et Samaritains l'accueillaient avec empressement. Après avoir soumis Césarée la métropole, Arsouf et Lydda, les Perses parurent devant Jérusalem. Dès qu'ils l'apprirent, les moines de Khoziba s'enfuirent au delà du Jourdain rejoindre ceux de Saint-Sabas et des monastères voisins qui les y avaient déjà précédés.

Le premier soin des envahisseurs fut d'inspecter les remparts de la cité sainte et d'étudier la situation. Mais avant d'en venir aux mesures extrêmes, ils manifestèrent des intentions pacifiques qu'agréait le patriarche Zacharie désireux de sauver son peuple et les Lieux Saints. Mais sous prétexte que Dieu saurait garder sa ville, les factieux empêchèrent le patriarche d'entrer en pourparlers avec l'ennemi, menaçant, s'il passait outre, de le faire périr comme traître. Le pontife dut céder en protestant qu'il déclinait toute responsabilité et envoyer Modeste, l'higoumène de Saint-Théodose, quérir la garnison byzantine de Jéricho.

Irrités de cette résistance, les assaillants allumèrent d'énormes bûchers au pied des remparts pour en faire éclater les blocs avant de les battre avec les machines. Le mur d'Eudocie défia une vingtaine de jours les efforts du bélier perse, malgré la défection du déta-

1. Bibliographie dans *Jérusalem Nouvelle*, p. 926 s.

chement de Jéricho qui s'était retiré devant la multitude des assiégeants. Par la brèche ouverte le 20 mai 614 les vainqueurs et leurs alliés organisent une abominable battue à travers la ville, fouillant sanctuaires, caves et citernes en quête des gens affolés qui fuient l'épée du vainqueur. Heureux d'offrir une pâture à leur divinité, le Feu, les Mages livrent aux flammes les grandes églises, les beaux monuments constantiniens du Saint-Sépulcre, la Sainte-Sion et l'Ascension. Les sanctuaires de la banlieue, s'ils ont servi d'abri aux assiégeants jusqu'à l'assaut final, ne seront pas épargnés. Enfin, las de tuer, le vainqueur fait proclamer par le héraut que tous ceux qui sont cachés peuvent se montrer sans crainte.

Il fait mettre à part ceux des survivants qui connaissent un métier afin de les emmener en Perse, car les belligérants ne perdent jamais de vue les avantages économiques. On parque les autres dans la piscine de Mamilla où ils meurent étouffés ou reçoivent le coup de grâce des Juifs qui les achètent à vil prix [1]. La déportation commence et la longue chaîne des captifs au milieu de laquelle se trouvent le patriarche Zacharie et la vraie Croix prend la route de Jéricho pour remonter vers Damas. Tandis que les sectateurs du mosaïsme brûlent et démolissent les églises, des chrétiens surmontent l'abattement général pour organiser l'ensevelissement des nombreux cadavres laissés sans sépulture, car les Iraniens abandonnent aux oiseaux de proie le soin d'anéantir la dépouille humaine [2]. Ainsi le vertueux Thomas et sa digne compagne, les organisateurs de ce service charitable, ont-ils laissé un nom inséparable de celui de Mamilla, l'un des principaux cimetières de Jérusalem. Le rapport rédigé par un moine de Saint-Sabas sur les indications de ce Thomas indique tous les lieux explorés par l'équipe des fossoyeurs volontaires et le nombre de cadavres retirés de chaque endroit. Le chiffre le plus modéré parmi les variantes de cette liste donne un total de 33.877 morts.

2. Occupation étrangère et délivrance.

Les Perses demeurèrent les maîtres de la Syrie et de la Palestine de 611 à 629, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Ils gardèrent l'Égypte onze ans : de 618 à 629. Mais dès que l'empereur Héraclius eut déclenché la fameuse offensive qui dégageait le Pont et la Cappadoce à la fin de 622, les troupes d'occupation perses comprirent qu'il serait prudent de ne pas exaspérer par un régime de violence les populations

1. Piscine Mamilla, *ibid.*, 869 s.; 927-929.
2. Courret, *Les invasions en Palestine*: 1. *Les Perses*, p. 239-245.

subjuguées. Un décret de Chosroès ordonna l'expulsion des Juifs du territoire de Jérusalem. En vertu d'un autre décret, les spoliateurs durent restituer aux chrétiens leurs églises et leurs monastères. Ces derniers recevaient l'autorisation de reconstruire tout ce qui avait été détruit avec la liberté d'exercer leur culte. La politique du roi de Perse s'inspirait du désir qu'il avait d'ailleurs manifesté de s'emparer de Constantinople et des provinces orientales de l'empire. Il offrait à Héraclius de venir s'établir en Perse avec sa famille. Désireux d'atteindre à cette unité religieuse qui fuyait comme un mirage, il donna sa préférence au monophysisme sévérien qui dominait en Égypte et en Mésopotamie et auquel la Syrie n'était pas défavorable depuis que Jacques Baradée avait organisé l'église jacobite en 543. « Les populations jacobites, écrit M. Bréhier, s'habituèrent ainsi à exercer librement leur culte sous une autre domination que celle de l'Empire. Et c'est cette circonstance qui explique les efforts surhumains faits par Héraclius après sa victoire pour essayer de les rallier de nouveau à la cause impériale. »

En tout cas, Modeste, higoumène du monastère de Saint-Théodose, aura, en l'absence d'une autorité épiscopale, le courage d'entreprendre la restauration des Lieux Saints. Dès que les édits de tolérance du Grand Roi sont connus, il ne craint pas de tendre la main à Tibériade, à Tyr, à Damas, à Alexandrie dont le patriarche, saint Jean l'Aumônier, se montre d'une générosité sans exemple, afin de réunir les fonds nécessaires à l'accomplissement des travaux. Une lettre adressée à Eustathe d'Ancyre attribue au nouveau Zorobabel la réparation de la chapelle du Calvaire, de l'Anastasis, du Martyrium, de la Sainte-Sion, de l'Ascension et d'autres vénérables sanctuaires [1].

Cependant le plan de campagne conçu par Héraclius était loin d'être réalisé, car il ne tendait à rien moins qu'à frapper l'ennemi au cœur même de sa puissance sur le Tigre. En dépit d'une diversion terrible des Perses et des Avars contre Constantinople dont l'échec fut considéré comme miraculeux, Héraclius, fidèle à son plan, fondait sur les Perses et les battait non loin des ruines de Ninive le 1er décembre 627. Ayant atteint Ctésiphon, il faisait dans les résidences royales un riche butin. Héraclius se préparait à une nouvelle campagne en Basse Mésopotamie quand il apprit que Chosroès II avait été assassiné le 29 février 628, victime d'un complot ourdi par son fils aîné Kawadh. Le 15 mai suivant, on lisait à Constantinople, à l'ambon de Sainte-Sophie, un bulletin de victoire qui suscita un enthousiasme

1. *Epist. Antiochi lauræ Sabæ abbatis ad Eustathium:* *PG.*, LXXXIX, 1421 ss.

indescriptible. Mais Schahrbaraz, refusant de reconnaître Kawadh, c'est avec le « sanglier royal » qu'il fallut négocier. En juillet 629 les Perses évacuaient la Syrie et l'Égypte et restituait la vraie Croix. L'Euphrate redeviendrait la frontière des deux États [1].

Le patriarche Zacharie étant mort en captivité, Héraclius lui donna Modeste pour successeur lorsque le souverain rapporta la vraie Croix à Jérusalem en 630. Le nouveau prélat l'accompagna au retour jusqu'à Damas pour y recevoir l'argent du fisc de la Syrie et de la Palestine destiné au relèvement des édifices de Jérusalem. Au cours d'un voyage entrepris pour cette tâche, Modeste meurt sur les confins de la Palestine, empoisonné, dit-on, par ses compagnons de route, dévorés sans doute de la maudite soif de l'or. Son corps, ramené à Jérusalem, est enseveli au Martyrium et désormais la ville sainte célébrera le 17 décembre, anniversaire de sa mort « la mémoire de Modeste, patriarche de Jérusalem, le restaurateur de Sion après l'incendie ». Eutychius marque ensuite une vacance du siège patriarcal de six années après les neuf mois de prélature de Modeste. Mais en 636, on donne à ce dernier pour successeur le théologien poète, Sophrone, qui après avoir résidé à Saint-Théodose, avait en compagnie de Jean Mosch, pérégriné jusqu'à Rome et séjourné en Égypte [2]. Ce fut sous son pontificat de trois ans que Jérusalem tomba au pouvoir des Arabes.

1. *La contre-offensive d'Héraclius*, (Bréhier) : Hist. de l'Église de Fliche et Martin, t. 5, p. 90 ss. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, 232-243.
2. Sophrone, Moschus, *D. Th. C.*, t. XIV, 2379 ss; t. X, 2510 ss.

CHAPITRE VII

LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE PAR LES ARABES

I. — La rencontre a Moteh (629-630).

L'année 630, célèbre par le retour de la sainte Croix à Jérusalem, marque également un succès des auxiliaires Ghassanides attachés à la fortune de l'empereur vainqueur des Perses. Mohammed, que nous appelons Mahomet, avait envoyé sur la route de Bostra un contingent de 3.000 hommes pour venger le meurtre perpétré par un Ghassanide d'un messager chargé d'une commission pour Héraclius lui-même. A la nouvelle de l'approche de l'empereur à la tête d'une armée considérable les Musulmans auraient perdu courage sans Abdallah ben Rawaha qui sut leur communiquer le désir du martyre. Ils battaient quand même en retraite depuis le château de Leddjoun probablement quand ils furent atteints par les impériaux au village de Môteh (Mu'ta) situé à une dizaine de kilomètres au sud de Kérak. L'issue du combat leur fut malheureuse; ils perdirent trois chefs successivement et, sans une ruse de guerre de Khalid ben el-Walid, ils auraient été anéantis. Le chronographe byzantin Théophane donne de ce premier contact entre la troupe du Hedjâz et les auxiliaires impériaux une version que les critiques préfèrent. D'après lui, le prophète de l'Arabie envoya quatre chefs dans le pays à l'est du Jourdain contre les Arabes chrétiens qui habitaient cette région afin de les attaquer un jour de fête. Théodore, vicaire du diocèse d'Orient, qui se trouvait là, eut vent de ce projet. Il rassembla sans retard les garnisons des forteresses du *limes* avec lesquelles il attaqua et vainquit les Musulmans à Môteh. Trois des chefs et la plupart de leurs hommes tombèrent et seul Chaledos (Khalid) qui s'appelait « l'Épée de Dieu », réussit à échapper. On montre encore de nos jours le lieu de la sépulture des victimes et en particulier la coupole de la mosquée de Djafar et-Tayar, l'un des chefs tombés sur le champ de bataille. En définitive, l'affaire de Môteh était un essai tenté par Mahomet pour soumettre la population de la Troisième Palestine et de la province romaine d'Arabie. Garder le

libre accès à la grande route commerciale Damas, Palmyre, Euphrate, Golfe Persique était pour ces caravaniers non moins important que de disposer en toute liberté de la route caravanière du Yémen, la Mecque, Gaza. En mêlant ainsi les Mekkois au monde extérieur, ce trafic les préparait à leur rôle futur de maîtres.

En 632, au temps où Abou Bekr prit la succession de Mahomet, l'Arabie était unifiée. La nouvelle religion de l'Islam comptait 100.000 adhérents et astreignait au tribut les chrétiens, les juifs et les idolâtres. Le moment était venu de racoler les Arabes du nord, de les engager dans la vaste confédération dont le néby avait eu l'idée. Là où ce dernier avait échoué en 629-630., Abou Bekr espérait triompher, depuis que les gros embarras de l'intérieur de la péninsule arabique avait pris fin et que le nombre des combattants s'était accru. Sentir sa force quand on se savait à proximité d'un pays fertile mal défendu, il y avait là un ressort qui finirait par donner le branle aux tribus qui habitaient un pays pauvre comme le Hedjâz et n'avaient plus la distraction de se manger entre elles, par suite de la pacification venue de l'unité du principe religieux. Et les tribus montèrent. La première phase de leurs opérations ne fut qu'une longue razzia. Ya'qoubi avoue en effet que le premier calife n'avait pas envisagé autrement la campagne. Plus tard, tout cela sera systématisé par certaines écoles historiques. La conquête aura eu son plan arrêté dans les moindres détails : tel émir avec tant de lances marchera sur la Palestine, la réduira, en prendra le gouvernement; tel autre fera de même au Jourdain, tel autre en Syrie. Chacun monte devant soi; tout plie, on s'installe. Ce concept mécanique, qui rappelle certains passages bibliques sur la conquête du pays de Canaan, est contredit par les faits. En réalité on se borne à constater une idée générale, des instincts impulsifs et une marche des événements très aléatoire [1].

II. — Combat de Djennabatein (alias Adjnadain) et l'invasion [2].

Aux premiers jours de 634, des milliers d'Arabes mal intentionnés sont signalés dans le Châra (Arabie Pétrée). Averti de leur approche, le patrice Sergius accourt de Césarée à 'Aïn Ghamr dans la 'Arabah.

1. *Encyclop. de l'Islam*, s. v., *Mu'ta* et s. v. *Dja'far*.

2. D'après Caetani, *Annali dell'Islam*, vol. III, p. 31 ss, la correction de *Agnadaïn* (inconnu par ailleurs) en *Gennabataïn* s'impose par suite des circonstances de cette bataille importante qui s'est déroulée au Wâdi-es-San[1] à la jonction de deux voies romaines entre Gennaba el-Garbiya et Gennaba el-Sarqiya. Voir *ibid.*, face à la p. 32 la carte du champ de bataille. L'examen topographique confirme cette suggestion venue de Miednikoff.

Il sait qu'il n'a pas à compter sur tous les auxiliaires arabes du Sud. Depuis quelque temps, il s'est produit chez eux des défections : ils sont prêts à servir de guides aux incursions dirigées vers le Sinaï et Gaza. Tous les torts ne sont pas de leur côté : un jour qu'ils se sont présentés pour toucher leur solde, l'eunuque faisant fonction d'officier payeur leur a répondu : « Si le maître a de la peine à payer ses soldats, que pourrait-il donner à ces chiens? » De telles maladresses se paient cher [1].

'Aïn Ghamr est une série de fosses où l'eau affleure presque le sol environnant située sur le chemin des Bédouins détrousseurs qui font la navette entre le désert de Cadès et le sud de la Mer Morte. Des touffes de tamaris font de cette halte une embuscade très dangereuse. Les envahisseurs de la douzième année de l'hégire avaient sans doute l'intention de pénétrer par cette voie dans la Palestine méridionale. Incapable de soutenir leur choc, Sergius qui disposait à peine de 5.000 hommes, dut se replier sur Gaza. Il était à 12 milles de cette ville quand il fut atteint par l'adversaire. Ses troupes déconfites se débandèrent; lui-même fut tué avec des raffinements de cruauté. Par la même occasion, 4.000 paysans pauvres, chrétiens, juifs, samaritains qui s'étaient avisés probablement de défendre leurs terres, furent massacrés. Enfin jusqu'à Césarée le pays était mis à sac. Tout s'accomplissait suivant les lois de la razzia.

On devine l'émoi des Grecs à cette nouvelle. Le corps d'armée qu'ils ont au sud de Damas est immobilisé par le voisinage d'autres bandes musulmanes qui menacent les pays de l''Adjloun et du Hauran. Tout le printemps de 634 se passe dans des hésitations de part et d'autre. Les musulmans sont irrésolus à la pensée d'une armée qui se dit romaine. De leur côté les impériaux délibèrent : si nous quittons la Transjordanie, les Arabes vont se jeter sur Damas; la Palestine réclame notre secours; Jérusalem et Césarée sont menacées. Finalement, ils descendent en Palestine, ayant à leur tête Théodore, le frère de l'empereur Héraclius. Voyant les Grecs disposés à frapper un grand coup, les musulmans de Transjordanie viennent se joindre à ceux qui sous la conduite de 'Amr ben el-'As (Amrou) errent dans le Négeb à la suite de leurs déprédations. Sous l'incitation du fougueux Khâlid ben el-Walid, qui arrive de Perse où il vient de soumettre les Lakhmides, auxiliaires fidèles des Iraniens, en prenant Hira, le vaste camp qui servait de capitale à ces Arabes de l'Euphrate, les contingents

1. Voir dans Théophane, *PG.*, CVIII, col. 688 la mention des premiers contacts entre Grecs et Musulmans, de l'injure faite aux Arabes du contingent romain et de l'envahissement de la campagne de Gaza qui ne comporte pas nécessairement la prise de cette ville.

d'Abou Bekr ne craignent plus de se mesurer avec l'armée byzantine. La rencontre a lieu à Djennabataïn, au-dessous de Beit Nettif, dans cette vallée du Térébinthe, immortalisée par le duel de David et Goliath. Juste avant de mourir, le deuxième calife eut le plaisir d'apprendre que l'armée de Théodore venait d'être battue après un combat acharné et que son général s'était enfui à Jérusalem d'où il devait gagner la Syrie (juillet 634). Ce succès toutefois ne fut suivi de la conquête d'aucune ville. Le barbare se garde bien de se heurter à des remparts. Derrière ces créneaux se cachent des engins meurtriers contre lesquels il ne peut rien, qu'il est impossible d'éviter et qui font mourir sans gloire. Tout ouvrage de défense est profondément méprisable et indigne d'un guerrier. Les Yéménites avaient ainsi qualifié le recours que le nébi avait eu à une tranchée et à une levée de terre pour protéger le côté faible de Médine, encore l'avait-il fait à la suggestion d'un esclave persan. Il s'en trouva d'ailleurs fort bien lorsque ses ennemis, assaillis par une grêle de traits et de pierres partie de derrière le remblai durent se retirer, dégoûtés de ce genre de lutte.

L'Arabe veut, au contraire, se battre à découvert; il lui faut un champion à défier, la lutte corps à corps. Son champ de bataille est, de préférence, la steppe où son cheval et son chameau aient la faculté d'évoluer et de se livrer à la course la plus effrénée pendant que lui brandit sa lance garnie de plumes ou agite d'estoc et de taille sa courte épée. Le tableau qu'en donne saint Jérôme dans sa vie de Malchus (Malichos) reste vrai : « Et soudain des fils d'Ismaël montés sur des chevaux et des chameaux fondent sur nous, la tête hirsute et ornée de cordons, le corps demi-nu, traînant un manteau et des bottes trop larges. Des carquois pendaient de leurs épaules; ils brandissaient des arcs détendus et portaient de longs pieux, car ils n'étaient pas venus pour le combat mais pour la razzia. On nous saisit,... on nous hisse au sommet des chameaux et par la vaste solitude, toujours menacés de la mort nous étions pendus plutôt qu'assis. Des viandes à moitié crues étaient notre nourriture, le lait des chamelles notre boisson [1] ».

Les Arabes de la conquête ont leurs arcs tendus et la lance en arrêt, car pour atteindre la proie, il faut livrer le combat. Mais le combat fini et les ennemis dispersés, en vrais enfants du désert, peu soucieux de savoir si les Grecs ne vont pas reformer leurs rangs plus loin, ils jouissent immédiatement de leur triomphe. Leurs familles les ont rejoints et tout ce monde jouit des ressources qu'il rencontre dans les campagnes et les bourgades palestiniennes maintenant à la merci de

1. *Vita Malchi monachi captivi*, 4. *PL.*, XXII, 55.

l'envahisseur. Le pays est semblable à une mer arabe d'où émergent, comme autant d'îlots isolés les villes munies d'enceinte qui ont fermé leurs portes : Jérusalem, Gaza, Jaffa, Césarée, Naplouse, Beisân. D'une ville à l'autre, les communications sont périlleuses, sinon impossibles. Sortir de l'enceinte, c'est risquer sa vie. Cinq mois après leur victoire, des nomades rôdent encore aux environs de la ville sainte, si bien que le jour de Noël 634, il est impossible aux fidèles de Jérusalem d'aller, comme à l'ordinaire, fêter à Béthléem la naissance du Christ. Sophrone, patriarche de Jérusalem depuis quelques mois, est obligé de donner son sermon dans l'église hiérosolymitaine de Sainte-Marie-la-Neuve. « Que les mages et les divins bergers, dit-il à ses auditeurs, aillent à Bethléem, réceptacle de Dieu, qu'ils aient l'étoile pour compagne et guide de la route... Pour nous, nous sommes empêchés de diriger nos pas vers ce lieu et d'y être présents, car malgré nous et cependant par notre faute, nous sommes forcés de rester chez nous non pas retenus par des liens corporels, mais enchaînés et cloués par la terreur des Sarrasins. » Le prédicateur rapproche de la garde du paradis terrestre par le chérubin armé d'un glaive l'interdiction d'entrer à Bethléem gardée « par le glaive féroce, barbare et plein de sang » qui sert aux Sarrasins à nous tenir enfermés dans cette ville de Jérusalem [1].

III. — Prises de Damas et bataille du Yarmouk.

Entre temps les autorités impériales travaillaient à une nouvelle concentration de troupes vers Beisân, mais avant que celles-ci fussent totalement organisées, les Arabes les disloquèrent dans la vallée du Jourdain et les contraignirent à chercher un refuge dans Fahil, l'ancienne Pella, d'où elles furent finalement délogées, le 23 janvier 635. Pour deux ans, le principal théâtre de la lutte se transporta dès lors aux environs de Damas. Les musulmans subirent des pertes sérieuses à Merdj es-Souffâr; ils obtinrent néanmoins la capitulation de la grande ville syrienne [2].

Comme une nouvelle armée byzantine levée non sans peine par Héraclius dans la Haute-Syrie descendait sur Damas [3], les Arabes se retirèrent au sud du Yarmouk sous la direction d'Abou 'Obeyda,

1. *PG.*, LXXXVII[3] 3201 ss. Depuis la 13[e] année de l'hégire (634-635), Jérusalem était isolée du reste de la Palestine.

2. Après la perte de Beisân, la 14 a. H., la razzia se transforme en conquête. Damas capitule le 4 septembre 635.

3. Sur l'effort suprême des Byzantins exercé à Édesse et à Antioche (636-637) et le recul des forces arabes sur le Yarmouk, voir Caetani, *Annali Chronagraphia Islamica*, 15 a. H., p. 179 s. avec une abondante bibliographie.

auquel Omar, calife depuis le mois d'août 634 avait confié le commandement général des troupes de l'Islam. Quelques cruelles expériences et la vigoureuse contre-offensive des Grecs avait fini par décider les Arabes à se grouper, à se plier aux lois de la tactique, à reconnaître une autorité concentrée entre les mains d'un seul. La bataille du Yarmouk est restée célèbre, tant par ses péripéties que par ses conséquences. Les impériaux déposant Héraclius pour élever sur le pavois leur général Bahan, les auxiliaires ghassanides passant du côté des envahisseurs, les femmes musulmanes armées de piquets de tente, ramenant à la mêlée leurs maris qui avaient lâché pied, sont autant de faits qui dépeignent le trouble de cette époque. La déroute complète des impériaux (20 août 636) et la disparition de leur général sont suivies de la reprise de Damas par les musulmans. Ceux-ci, bien décidés maintenant à conquérir les provinces syriennes mécontentes du gouvernement romain et d'ailleurs sans défense, se répandent dans toutes les directions. Les villes arrivent facilement à composition. Ainsi, tandis que l'émir Schourahbîl soumet Tibériade, Acre, Tyr et Sepphoris, Khalid conquiert Ba'albek et la Cœlé-Syrie, Hanzalah entre dans Homs. Abou 'Obeydah, montant derrière ses lieutenants ramasse toutes ses forces et poursuit vers le nord sa marche triomphale. Hamah ouvre ses portes; les gens de Seidjar et de Ma'arret en-No'man sortent au devant du vainqueur, musique en tête. Tout ce pays était pénétré d'éléments arabes depuis longtemps. Chalcis colonie grecque, offre quelque résistance, mais Alep, bien que protégée par une bonne citadelle et de fortes murailles, se rend assez vite. Antioche consent à payer le tribut. C'est là que s'arrête la première conquête arabe, à la limite nord-ouest des pays sémitiques; de nos jours encore c'est là que finit l'usage de la langue arabe, au delà, le turc et l'arménien ont la prépondérance [1].

IV. — Le calife Omar vient inspecter la conquête.

Au milieu de la défection générale, Jérusalem, fidèle à son prince, demeurait intraitable. Tous ces événements avaient éveillé dans l'âme du loyal Sophrone de douloureux échos. Il continuait à secouer l'apathie de ses ouailles : les vrais coupables c'étaient elles, qui avaient méprisé le don de Dieu et tout profané. Non moins dur pour ses ennemis que pour ses auditeurs, il s'écriait dans un sermon pour l'Épiphanie : « D'où vient que les incursions des Barbares se multi-

1. *Chronographia Islamica*, p. 180, 191, 192.

plient et que les phalanges sarrasines se sont levées contre nous? Pourquoi les églises détruites et la croix outragée?... Abomination de la désolation à nous prédite par le prophète, les Sarrasins parcourent les contrées qui leur sont interdites, saccagent les villes, dévastent les champs, livrent les villages aux flammes, renversent les saints monastères, tiennent tête aux armées romaines, remportent des trophées à la guerre, ajoutent victoires aux victoires, se liguent en masse contre nous... et se vantent d'accaparer le monde entier[1] ».

Le répit dont jouit la Ville sainte pendant les deux années où la campagne du Djôlan et de Damas avait absorbé les troupes de l'Islam prit fin en juillet 637. Alors 'Amr ben el-'As, le futur conquérant de l'Égypte, était revenu en Palestine, décidé à opérer en ce pays comme ses collègues faisaient en Syrie. Moins favorisé que ces derniers, il était encore devant les portes closes de Jérusalem à l'époque où ceux-ci avaient atteint l'Amanus. En se retournant vers le sud, Abou 'Obeydah pouvait en effet s'apercevoir que la vague sémitique n'avait pas réussi à couvrir certains sommets tels que Césarée, Jérusalem et Gaza. Aussi se dirigea-t-il de ce côté. Arrivée à Djâbia, ancien campement ghassanide du Djôlân devenu le quartier général des armées conquérantes, endroit peu construit, situé en rase campagne, l'émir ne tarda pas à être rejoint par le calife Omar qui tenait à régler lui-même définitivement la prise de possession du pays. Dépourvu d'humeur martiale, inhabile aux armes, hostile même aux guerriers qui manifestaient trop de morgue, le calife concentrait toutes ses aptitudes dans l'administration, où il déploya une telle finesse et une telle modération qu'il est regardé à bon droit comme le fondateur de l'empire arabe. Sébastiyéh, Naplouse, Yabneh, 'Amwâs, Loudd et Beit Djibrîn venaient d'être occupées par 'Amr ben el-'As. Soumis à la capitation et à l'impôt foncier, les habitants de ces villes obtenaient la vie sauve et conservaient leurs biens et leurs demeures.

On était au début de la 17e année de l'hégire, en février 638, quand ces conférences de réglementation furent interrompues par l'arrivée de quelques messagers invitant le calife à se rendre immédiatement à Ilia, parce que la ville voulait se rendre, mais à lui seul. *Ilia* répondant arabe d'Aelia, n'était autre que Jérusalem. A cette nouvelle, une pieuse émotion dut envahir le chef des croyants : il allait doter son peuple d'un lieu saint vers lequel Mahomet avait prié jusqu'à la seconde année de l'hégire. Aussitôt le voyage nocturne de son maître fut évoqué dans son esprit. Il le voyait emporté sur la

1. *Discours sur le saint Baptême* dans PAPAD. KERAMEUS, *Analecta*, V, n° 8, p. 166.

jument ailée, el-Bouraq, accompagné de l'ange Gabriel, atterrissant à Jérusalem où l'attendait Abraham, Moïse et Jésus. Cette chevauchée d'une nuit dont l'invraisemblance avait fortement scandalisé les premiers adeptes du nébi était maintenant un article de la foi islamique : « Louange, disait le Coran, à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du Mesjid el-Hâram (de la Mecque) au Mesjid el-Aqṣa (de Jérusalem) dont nous avons béni l'enceinte pour lui montrer nos merveilles. » Pour toutes ces raisons, le voyage du calife prenait les allures d'un pèlerinage autant que celles d'une prise de possession [1].

Que s'était-il passé sous les murailles de la Ville sainte? Peu de chose. Comme péripéties, le siège n'en avait offert aucune. Pas d'assaut, ni de mines, ni de coups de béliers, peut-être une sortie ou deux des assiégés. On pourrait résumer les opérations qui dépeignent dans Jean de Nikiou le long siège d'Alexandrie en 641 : « Les musulmans se mirent à attaquer les habitants de la ville mais il ne purent en approcher, parce qu'on lançait sur eux des pierres du haut des remparts et on les tint à distance de la ville ». Mais comme le temps est la chose qui compte le moins pour les Arabes, Amrou, prenant patience, s'était contenté d'isoler Jérusalem du reste du pays, surtout du côté de Césarée où les vaisseaux byzantins pouvaient encore aborder. Il savait bien d'ailleurs que, de longtemps, rien ne viendrait le déloger de sa position. C'est précisément ce qu'ignorait le patriarche Sophrone, l'âme de la résistance. Seule l'attente illusoire d'un secours pouvait le décider à tenir les portes de la ville fermées, car il est évident qu'il ne cherchait pas à faire souffrir son troupeau de la faim. Il devait faire en lui-même la réflexion qu'avait faite les Damasquins : Attendons l'hiver et l'empereur fera rentrer en Arabie ces sauvages deminus [2] ».

V. — Sophrone, patriarche de Jérusalem.

Né à Damas, mais hellène de culture et peut-être aussi de race, Sophrone se distinguait des évêques contemporains par un loyalisme qui ne se démentit pas. Tandis que les prélats monophysites, la plupart syriens ou égyptiens d'origine, voyaient d'un bon œil l'arrivée des Arabes et en profitaient pour faire des affronts à l'empereur qui n'était plus pour eux qu'un maudit chalcédonien, le patriarche de Jérusalem poussa un cri de douleur dès le premier jour de l'invasion et protesta de sa fidélité au pouvoir romain. La lettre synodale qu'il

1. Guy le Strange, *Palestine under the Moslmems*, p. 89, 105 s., 139 s.
2. Lammens, *Études sur le règne du calife omaiyade Moawia I*, § 15 : *MFO;* III, p. 182.

adressa, dès les premiers mois de son pontificat, à Sergius, patriarche de Constantinople, est significative à cet égard : « Que Dieu, écrit-il en terminant, apaisé par vos prières, accorde à Héraclius et à son fils de longs jours, qu'il les entoure d'une couronne de descendants et les munisse de la paix divine. Puisse-t-il faire tomber entre leurs mains les sceptres puissants de tous les Barbares et surtout ceux des Sarrasins au front audacieux qui se sont maintenant soulevés à l'improviste contre nous à cause de nos péchés, et qui ravagent tout, suivant un dessein cruel et farouche, avec une audace impie et athée. Aussi nous supplions plus instamment Sa Béatitude d'offrir au Christ des prières très assidues afin que les agréant avec bienveillance de votre part, il réprime au plus tôt leur orgueil insensé et qu'ils fassent de ces vils ennemis, comme par le passé, l'escabeau de vos souverains donnés par Dieu[1] ».

Sophrone pourtant aurait eu lui aussi à se plaindre du basileus qui venait d'ajouter encore à l'imbroglio théologique par l'invention d'une hérésie appelée le monothélisme. Esprit droit et clairvoyant, le patriarche avait rejeté ce système qui n'était au fond qu'un expédient, une concession sans conviction, destinée à ramener les monophysites à l'unité. Cette attitude valut à Sophrone d'être en butte à la malveillance de certains évêques courtisans tels que Sergius de Joppé. Mais sa vertu le mit au-dessus de ces misères et, toujours confiant, ou plutôt se faisant toujours illusion, il tenait encore tête aux Arabes alors même que, découragé par la mauvaise volonté de ses sujets autant que par ses revers, Héraclius avait repris le chemin de Byzance en lançant ce triste adieu : « Porte-toi bien, Syrie! Σώζου Συρία ». Il fallut bien se convaincre à la longue qu'on était laissé à soi-même et que celui qui dix années auparavant avait rapporté triomphalement la croix à Jérusalem ne franchirait plus le seuil de cette ville. De soi-même, on ne pouvait plus rien; la garnison, s'il y en avait une, devait se réduire à une poignée de soldats démoralisés. Le salut du peuple demandait qu'on ouvrît les portes aux assiégeants. L'évêque de Damas l'avait fait en 635, le patriarche d'Alexandrie le fera en 641, mûs par la même considération, au risque de mécontenter l'élément militaire ou la population elle-même. Il est à croire qu'à Jérusalem tout le monde fut d'avis de capituler. La terrible expérience que l'on avait faite en 614, avec les Perses, des suites que pouvait avoir une résistance obstinée, inclina les esprits à la conciliation. Sophrone dut estimer qu'on s'était montré trop opiniâtrement irréductible pour

1. *PG.*, LXXXVII, 3197.

n'avoir pas à redouter la mauvaise humeur du chef des assiégeants; aussi fit-il appel au calife Omar.

VI. — Capitulation de Jérusalem.

Parti de Djâbia, Omar, après avoir longé sur son chameau la vallée du Jourdain, arriva donc au mont des Oliviers, d'où un détachement d'Amrou contemplait la ville sainte sans pouvoir y pénétrer. Au x^e^ siècle, on montrait encore sur cette montagne une mosquée bâtie en souvenir du séjour du calife. C'est là que Sophrone, la mort dans l'âme, vint traiter avec le prince des croyants. On juge de sa surprise à se voir en face d'un homme de chétive apparence, au teint de mulâtre, aux vêtements négligés recouverts d'un méchant manteau en poil de chameau et autour de lui ces singuliers soldats équipés d'une façon si primitive. Si les Syro-Arabes éprouvaient un certain dédain pour « ces Bédouins mangeurs de lézards et de gerboises, ne portant à leur arrivée en Syrie qu'une simple tunique ne leur descendant même pas aux genoux », quelle impression durent-ils produire sur l'esprit de ce cultivé, de ce byzantin de la bonne époque qu'était Sophrone?

Certainement le calife lui fit un accueil très honorable. En Arabie, le clergé chrétien était encore toléré et ses connaissances facilement supérieures à celle de la population lui permettaient de rendre service. Les envahisseurs, du reste voyaient avec satisfaction une ville ouvrir des portes qu'il leur était impossible d'enfoncer. C'était au point qu'à Damas, les assiégés avaient dicté eux-mêmes leurs conditions aux assiégeants. Pour Jérusalem, Omar dicta en personne le traité, qui est plutôt une garantie de sécurité que des conditions imposées à des vaincus. Le voici sous sa forme primitive : « Au nom d'Allah clément et miséricordieux. Ceci est l'écrit rédigé par Omar, fils de Khattab aux habitants de Beit el-Maqdîs : En vérité, vous avez la sécurité complète pour votre vie, vos biens et vos églises; celles-ci ne seront pas habitées par les musulmans, ni détruites, à moins que vous ne vous révoltiez tous ensemble ». Les témoins furent présentés de part et d'autre et Amrou fit sacrifier un chevreau. Faculté était laissée aux soldats de l'empire, aux fonctionnaires et aux clercs de se retirer en pays romain; le fisc arabe remplaçait le fisc byzantin; les propriétés abandonnées par les émigrés revenaient aux musulmans ainsi que les biens du domaine impérial et les terrains vagues de la ville[1].

1. Bibliographie sur le prétendu traité d'Omar avec les chrétiens, Caetani, *Chronogr.*, p. 201. En l'an 16 de l'hégire (févr. 637-janv. 638), Damas étant reconquis, la conquête

Ce qu'Omar tenait à visiter avant tout à Jérusalem, c'était l'emplacement du temple de Salomon; nous avons dit plus haut le motif dévot de ce désir. A sa demande, Sophrone dut conduire le calife et son entourage sur l'esplanade qui domine le Cédron à l'orient de la ville. On arriva sous la porte sud-ouest, qui par la suite s'appela Bâb Mohammed, aujourd'hui entièrement enfouie sous le sol. En 638, les décombres l'obstruaient tellement qu'il était difficile de s'y frayer un passage. Le patriarche espérait que cette difficulté rebutant le calife, celui-ci renoncerait à pénétrer en ce lieu transformé en voirie où les décombres ajoutés récemment par le nettoyage de la ville après le passage des Perses défiguraient le site. Il n'en fut rien. Sophrone dut pousser plus avant sur les mains et les genoux, tandis que derrière lui Omar et son cortège se mirent à ramper sur les gravats. Arrivé sur l'esplanade le calife lança en se relevant une exclamation de pieux enthousiasme. Oui, c'était bien là que les djinns avaient travaillé pour Salomon, c'était là que le nébi avait vu dans une vision confirmer sa mission par les anciens prophètes. Omar jeta immédiatement son dévolu sur la partie méridionale de l'enceinte sacrée; c'est là qu'il voulait fonder son lieu de prières. A son exemple, ses compagnons se mirent à déblayer un carré de terrain et tous firent leur prière dans la direction de la Mecque, le dos tourné à la roche trouée. L'Islam prenait définitivement possession de l'antique lieu saint du Judaïsme. Sophrone murmura : « En vérité, voici l'abomination de la désolation qui se tient maintenant dans le lieu saint! »

VII. — La peste d'Amwas et les martyrs de Gaza.

Sophrone est mort au plus tôt en 639 d'après le byzantin Cédrénus, et peut-être plus tard s'il a eu le temps de réfuter victorieusement les encycliques de Pyrrhus, patriarche de Constantinople parues en 639 et 641 comme l'insinue le chronographe Théophane.

L'année 639 qui est la 18e de l'hégire est fameuse par la peste d''Amwâs, conséquence d'une sècheresse épouvantable et d'une famine aggravée par le défaut d'hygiène chez les envahisseurs. Le fléau, sorte de peste bubonique, exerça ses ravages autant parmi les vainqueurs que parmi les populations subjuguées. El-Bakri estime à 25.000 le nombre des musulmans victimes de cette peste parmi lesquels on compte les principaux acteurs de la conquête. Le souvenir de cette lugubre époque est encore conservé dans 'Amwas par le puits

reprend vers le nord jusqu'à Alep et Antioche; 'Amr ben el 'As soumet la Palestine et Surahbil les villes de la côte phénicienne.

aujourd'hui comblé dit de la peste et par les coupoles de Abou 'Abd er Rahmân Mou'ad Ibn Djabal et du général en chef Abou 'Obeyda ben el-Djarrah dont les sépultures effectives se trouvent dans la vallée du Jourdain. Si les chefs arabes avaient formé le projet de faire d''Amwâs le chef-lieu du *djound Filastin*, ils l'abandonneront nécessairement au profit de leur création de Ramleh [1].

Avant de reprendre le chemin de la Mecque, Omar avait écrit à Mo'awiya de poursuivre la conquête de la Palestine, car il restait encore à soumettre les villes de la côte. Frère de Yazid ben Abi Sufyân, que la peste avait emporté comme Abou 'Obeyda, le nouveau directeur des opérations en Palestine était l'homme le plus doué de son temps au point de vue de l'intelligence et de la décision. Déjà soumise par 'Amr ben el-'As, Ascalon, ayant reçu des renforts et des armes du côté grec par mer, fut reprise de nouveau par un stratagème de Mo'awiya et devint une garnison de cavaliers. La prise de Gaza paraît offrir des circonstances analogues, car la Passion des soixante soldats de cette ville martyrisés sur l'ordre de 'Amr ben el-'As suppose une capitulation de Gaza en juillet 637. Après la reddition de Jérusalem en février 638, dix d'entre eux sont décapités pour l'exemple devant les murs de la Ville sainte, assistés par le patriarche Sophrone qui recueille ensuite leurs dépouilles pour les ensevelir au lieu même sur lequel il fonda l'oratoire du protomartyr Saint-Étienne [2]. Ce fait explique l'origine de la chapelle qui fut élevée dans l'atrium de la basilique de Saint-Étienne ruinée par les Perses et qui subsistait encore à l'arrivée des Croisés en 1099. Les anciens tombeaux taillés dans le roc avoisinant offraient aux héros des sépultures honorables. Au bout d'un mois, 'Amr, n'ayant pas réussi à ébranler la foi des cinquante autres soldats survivants, les fit venir à Éleuthéropolis où il ordonna de les massacrer. Sophrone devait rendre l'âme en mars 639 suivant le comput de Cédrénus établi sur les années du règne de l'empereur byzantin. Tout cela s'enchaîne parfaitement.

VIII. — Prise de Césarée et de la côte.

Comme le gros de l'armée musulmane était immobilisé autour de Césarée, 'Amr ben el'As, jaloux de la préférence accordée à Mo'awiya pour le commandement suprême prit l'initiative de retirer les troupes

1. La peste d''Amwâs. Caetani, *Chronogr.*, p. 209. Nécrologie, p. 211 ss.

2. Pour le martyre des soixante soldats de la garnison de Gaza voir le texte dans *Analecta Bollandiana*, t. XXIII, 1904, p. 300-307 et *Échos d'Orient*, 1905, p. 40. Voir *Jérusalem Nouvelle*, p. 753, 763, 803.

de son secteur et de s'en aller tenter la fortune du côté de l'Égypte. Prenant sans doute avec lui la garnison arabe de Gaza, il permet ainsi aux Grecs de recouvrer leur ville, ce qui exigera un nouveau siège. Cet acte d'insubordination commis à l'insu du calife dont la consigne était d'en finir avec la Syrie et la Palestine avant d'attaquer les provinces limitrophes eut un plein succès grâce à une astuce du général ʿAmr qui entrait en Égypte le 12 décembre 639 pour en opérer la conquête.

La conviction que la conquête de la Palestine et de la Phénicie n'était pas définitive tant que Césarée restait au pouvoir des Byzantins ne se présentait pas comme une chimère. Un souverain énergique pouvait y débarquer une forte armée et en faire une base de contre-attaque sérieuse. L'accès de la mer restant libre, il n'y avait pas d'espoir de réduire la place par la famine. De bonne heure les Arabes se rendirent compte de l'importance de Césarée contre laquelle ils tentèrent des attaques dès 634, sans insister. Mais quand la victoire du Yarmouk, la conquête de la Syrie et la reddition de Jérusalem leur mirent en mains la possession du pays depuis l'Amanus jusqu'à la frontière d'Égypte, la nécessité s'imposait aux vainqueurs d'arracher (suivant l'expression de L. Caetani) cette épine de leur flanc. Depuis 638 les Arabes organisèrent un siège à peu près régulier autour de la ville en vue d'empêcher toute communication avec l'intérieur. La ténacité des Arabes, la peste et l'absence de secours finissaient par miner l'esprit de résistance. Comme on n'apercevait aucun signe d'une délivrance prochaine, la perspective d'être délivré par un stratagème n'offusqua personne et l'on admit qu'après tout l'introduction de l'ennemi dans la place par un aqueduc souterrain pouvait offrir à la foule des assiégés de toute race une solution acceptable. Ce dénouement entraînait fatalement l'annexion définitive d'Ascalon et de Gaza à l'empire arabe.

IX. — La Palestine arabe.

Le calife écrivit à Moʿawiya de réparer les forteresses, d'y placer des garnisons, de mettre des veilleurs dans les tours de garde et de ne tenter aucune sortie sur mer. De son côté, Héraclius fit savoir aux habitants des provinces perdues de ne pas chercher à combattre Ismaël, mais de rester chacun au poste qu'il occupait auparavant, conseil illusoire ne tenant compte ni du bouleversement, ni des pertes subies au cours de l'invasion. Il y eut cependant des cas où les villes échappèrent à la tuerie de l'assaut, lorsque, par exemple, arrêtés

devant les remparts d'une place importante, les envahisseurs impatients de la temporisation acceptaient d'accorder à l'évêque une capitulation garantissant aux habitants leur sécurité, leurs biens, l'exercice de leur culte et la possession de leurs églises. Pour le reste du pays, on conserve les charges du régime byzantin, qui pèseront sans allégement sur les sujets étrangers à l'Islam : l'impôt territorial (*kharâdj*) et la capitation (*djizya*) prélevés par les chefs mêmes des communautés. Il est évident que les bénéfices passent aux mains des vainqueurs. Les apostasies qui eurent lieu surtout parmi les populations hérétiques ne paraissent pas avoir été encouragées, car elles provoquaient une diminution de l'impôt exigé des non-musulmans. Mais on se rattrapait, surtout en Égypte, par la réquisition des produits en nature et par la corvée. En 640, Omar avait fait dresser le cadastre des hommes, des terres, des bestiaux et des arbres. Persuadé par les Juifs que la présence des croix à Jérusalem nuisait au relèvement de la ville, Omar fit abattre cet emblème et notamment la grande croix du mont des Oliviers dont l'illumination se voyait fort loin chaque nuit. Si Jérusalem devait acquérir une grande valeur religieuse par la création du Dôme de la Roche, elle n'eut pas une prédominance politique du fait que Ramleh, fondée sous Walid, demeura le chef-lieu de la province de Palestine et le centre de l'influence islamique dans ce pays.